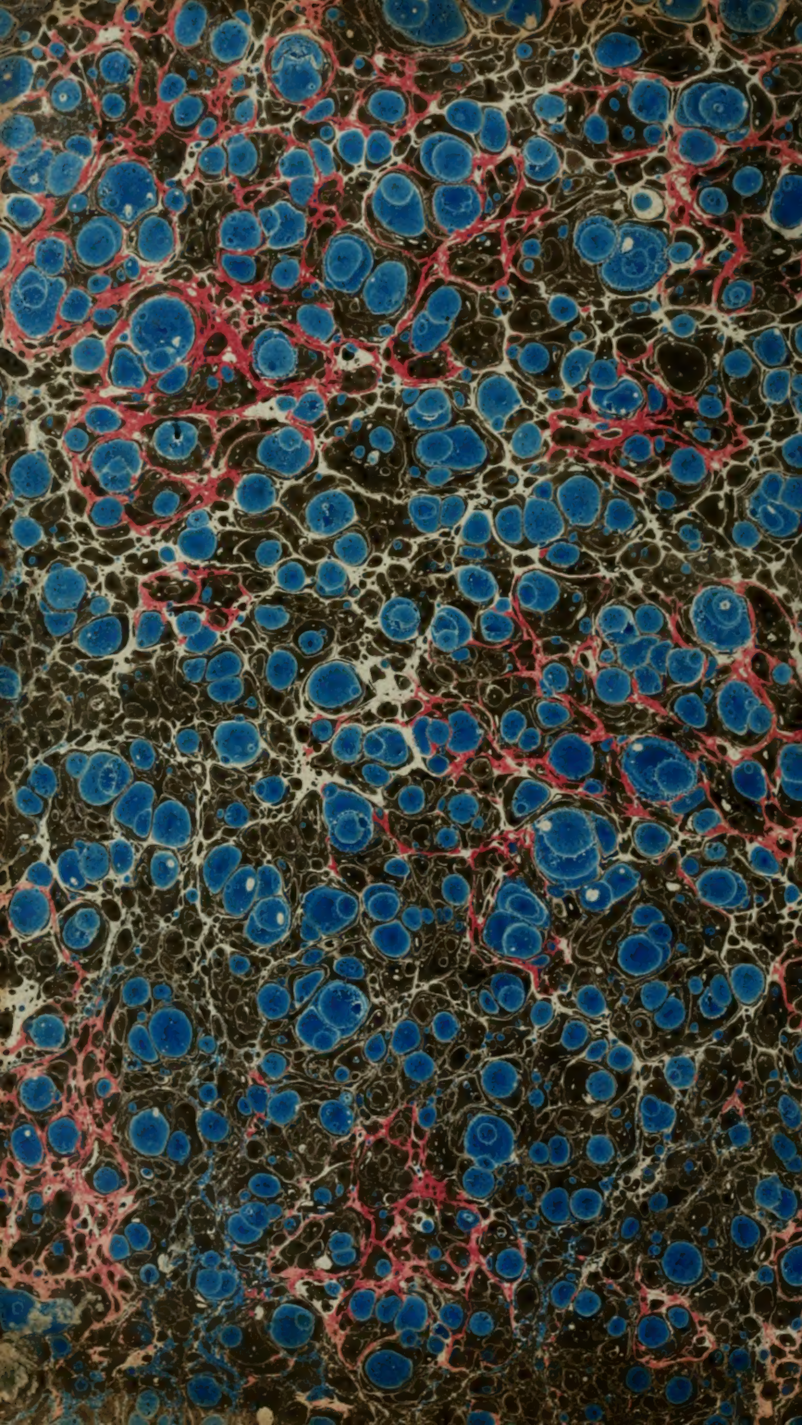
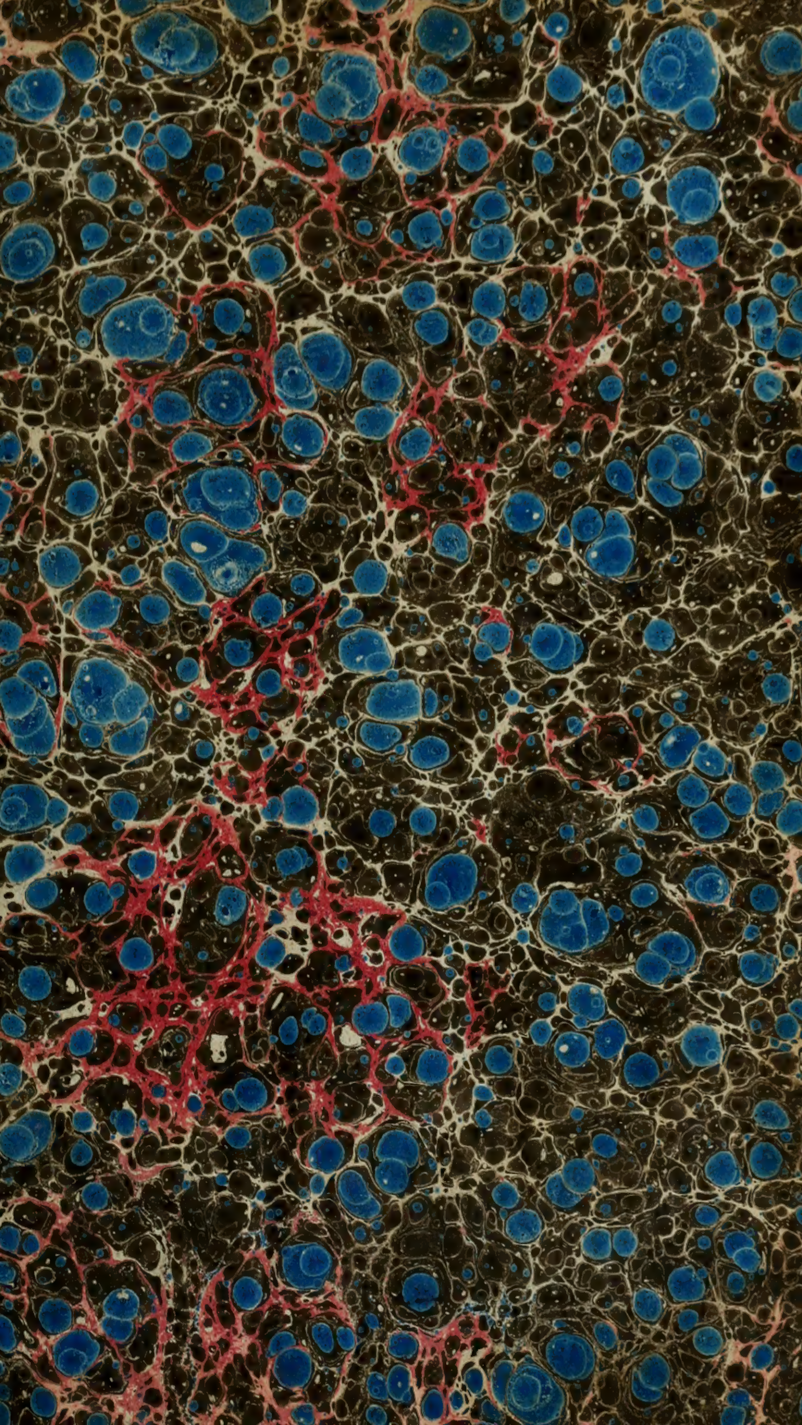








A. H. Teixeira Homem.

DICTIONNAIRE

UNIVERSEL,

HISTORIQUE, CRITIQUE

ET BIBLIOGRAPHIQUE.

TOME XIII.

O = THRY.

CET OUVRAGE SE TROUVE :

Chez
- L. PRUDHOMME, Éditeur, rue des Marais, au bureau du Lavater ;
- PRUDHOMME fils, Imprimeur-Libraire, même rue, n° 17 ;
- GARNERY, Libraire, rue de Seine, hôtel de Mirabeau ;

à Paris.

Madame BUYNAND, née BRUYSET, à Lyon.
Mademoiselle LEROY et Compagnie, à Caen.

ALLÔ.	Amiens.
FRÈRE, aîné.	Rouen.
VALLÉE, aîné.	*Id.*
RENAULT.	*Id.*
BLOCQUEL et CASTIAUX.	Lille.
STAPLEAUX.	Bruxelles.
GAMBIER.	*idem.*
Victor MANGIN.	Nantes.
BUSSEUIL jeune.	*Id.*
LAFITE.	Bordeaux.
DURVILLE.	Montpellier.
FOURIER-MAME.	Angers.
CATINEAU.	Poitiers.
GAMBART, Imprimeur, Éditeur de la Feuille périodique de Courtray.	
DESOER.	Liège.
BOVARD.	Aix-la-Chap.
LEROUX.	Mayence.
ÉLISÉE AUBANEL.	Tarascon.
GOSSE.	Baïonne.
PERTHÈS.	Hambourg.
IMMERZEEL et Compagnie.	Amsterdam.
UMLANG.	Berlin.
ARTARIA.	Vienne.
ALICI, Libraire de la Cour.	St.-Pétersb.
RISS et SAUCET.	Moscou.
BRUMMER.	Copenhague
BOREL et PICHARD.	Rome.
BOREL et PICHARD.	Naples.
GIEGLER et DUMOLARD.	Milan.
GRIESHAMMER.	Leipsick.
ESSLINGER.	Francfort.

Et chez tous les principaux Libraires et Directeurs de postes.

*Les articles nouveaux sont marqués d'une *. Les articles anciens, corrigés ou augmentés, sont distingués par une †.*

DICTIONNAIRE
UNIVERSEL,
HISTORIQUE, CRITIQUE
ET BIBLIOGRAPHIQUE,

Ou Histoire abrégée et impartiale des personnages de toutes les nations qui se sont rendus célèbres, illustres ou fameux par des vertus, des talens, de grandes actions, des opinions singulières, des inventions, des découvertes, des monumens, ou par des erreurs, des crimes, des forfaits, etc., depuis l'origine du monde jusqu'à nos jours; contenant aussi celle des dieux et des héros de toutes les mythologies; enrichie des notes et additions des abbés Brotier et Mercier de Saint-Léger, etc., etc.

D'après la huitième Édition publiée par MM. Chaudon et Delandine.

NEUVIÈME ÉDITION,

REVUE, CORRIGÉE ET AUGMENTÉE DE 16,000 ARTICLES ENVIRON,

PAR UNE SOCIÉTÉ DE SAVANS FRANÇAIS ET ÉTRANGERS.

Amicus Plato, amicus Aristoteles, magis amica veritas.

Suivie de Tables chronologiques, pour réduire en corps d'histoire les articles répandus dans ce Dictionnaire.

Ornés de 1200 portraits en médaillons.

TOME XIII.



PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE PRUDHOMME FILS.

1810.

PORTRAITS

QUI SE TROUVENT

A LA FIN DU TOME XIII.

PLANCHE LXVII.

OVIDE.
OXEUSTIERN.
PAPILLON I.
PARACELSE.
PARÉ II.
PARNELL.
PASCAL I.
PASQUIER I.
V. PAUL III.
PEIKESE.
I. PÉLAGE.
PELISSON.

PLANCHE LXVIII.

PELLOUTIER (Simon).
PENNE fils.
PEPIN I.
PÉRICLÈS.
PERRAULT II.
PERRON I.
PERONNET.
PÉTAU I.
PÉTRARQUE.
PEYRONIE.
PHILIDOR.
III. PHILIPPE II.

PLANCHE LXIX.

VII. PHILIPPE II.
XIV. PHILIPPE II.
XVII. PHILIPPE V.
PHILIPPE (d'Orléans régent).
PHOCION.
I. PIC.
PICARD (Bernard).
PICCINI.
PIE V (Michel Ghister).
PIE VI (Jean-Auguste Braschi).

OANNÈS, OANÈS *ou* OEN, un des dieux des Syriens, qu'on représentoit sous la figure d'un monstre à deux têtes, avec des mains et des pieds d'homme, le corps et une queue de poisson. On le croyoit sorti de la mer Rouge, et qu'il avoit enseigné aux hommes les arts, l'agriculture, les lois, etc.

† OATÈS (Titus), Anglais, né vers 1619, d'abord ministre de l'Église anglicane, puis jésuite, ensuite apostat, après avoir demeuré quelque temps en France, retourna en Angleterre, où il se signala par ses calomnies. Il accusa juridiquement, en 1678, les catholiques anglais d'avoir conspiré contre la vie du roi Charles II et des protestans anglais, de concert avec le pape, les jésuites, les Français et les Espagnols, pour établir par cet attentat la seule religion catholique en Angleterre. « Le général des jésuites, dit le P. d'Orléans, étoit reconnu le chef de l'entreprise. » Ce chef, au reste, étoit si sûr du succès de son projet, qu'il avoit envoyé par avance, aux principaux des conjurés, des lettres-patentes signées de sa main, pour posséder les premières charges de la cour, de l'armée, et des tribunaux d'Angleterre; il en avoit envoyé une de grand-chancelier, au baron d'Arundel, une seconde au comte de Powis, de grand-trésorier du royaume : milord Bellasis et milord Peters avoient le commandement des armées, et le chevalier Godolphin étoit fait garde du sceau privé; d'autres avoient d'autres emplois. Le meurtre du roi et celui des protestans ne devoient guère coûter qu'une heure, tant les mesures étoient bien prises; et s'il en fût resté quelques-uns plus prompts à se cacher et à fuir, ils devoient être suivis, exterminés jusqu'au dernier par une armée de 200,000 hommes, partie levée dans le pays, partie envoyée de deçà la mer, payée par le pape, et animée par une indulgence plénière à concourir à tant d'attentats. Ailleurs on enfermeroit comme des fous des témoins qui viendroient déposer de si ridicules chimères; en Angleterre on les crut, ou on feignit de les croire. Malgré l'absurdité de l'accusation, les preuves démonstratives de l'imposture, les variations des témoins, milord Stafford, d'autres personnes de mérite, et quelques jésuites, furent mis à mort, comme convaincus du crime de haute trahison. En vain seize étudians de Saint-Omer avoient attesté qu'Oatès étoit avec eux au collége de cette ville dans le temps qu'il juroit avoir été à Londres. Leur témoignage, dit l'abbé Millot, ne leur attira que des railleries. L'un d'eux ayant dit que le fait étoit certain, qu'il devoit s'en rapporter à ses sens : « Vous autres papistes, répliqua le chef de justice, on vous apprend de bonne heure à ne pas croire vos sens. » Ce qui mit le comble à l'horreur de cette scène, c'est que Titus Oatès obtint une pension. Sous le règne de Jacques II, la mémoire des suppliciés fut réhabilitée, et Oatès condamné, comme parjure, à une prison perpétuelle, et à être fustigé par la main du bourreau quatre fois l'année, et mis ces jours-là au pilori. Ce châtiment fut exécuté jusqu'en 1689, que le prince d'Orange, s'étant emparé de la couronne d'Angleterre, le fit sortir de prison, et lui rendit sa pension. Ce malheureux mourut à Londres le 23 juillet 1705. On a de lui quelques *ouvrages*.

Ce fut à l'occasion de cette accusation que le ministre Jurieu publia son livre de la *Politique du clergé*, auquel Arnauld répondit par l'Apologie des catholiques. Il les justifie, et en particulier l'archevêque de Paris, le P. de La Chaise et les autres jésuites. Cette *apologie* lui fit d'autant plus d'honneur, qu'elle tendoit à laver ceux qu'Arnauld regardoit comme ses plus cruels nemis. Aujourd'hui toutes ces discussions n'intéressent personne.

OBADIAS. *Voyez* ABDIAS.

I. OBED, fils de Booz et de Ruth, père d'Isaïe, et aïeul de David, naquit vers l'an 1275 avant Jésus-Christ.

II. OBED. *Voyez* ODED.

† III. OBED-EDOM, Hébreu. David, épouvanté de la punition d'Oza, et ne se croyant pas digne de recevoir près de lui l'arche d'alliance qu'il faisoit transporter à Jérusalem, il la fit porter chez Obed-Edom; elle n'y resta que trois mois; car David, s'apercevant que la famille d'Obed-Edom étoit comblée de bénédictions, fit transférer ce dépôt à Jérusalem.

* OBERHAUSER (Benoît), né le 25 janvier 1719 à Waizenkirche en Autriche, commença ses études à Saltzbourg, les continua à Vienne, et se fit bénédictin, en 1740, dans l'abbaye de Lambach. Devenu prêtre, il aida les curés voisins dans les fonctions du saint ministère. Successivement il fut appelé à l'enseignement de la philosophie à Saltzbourg, de la théologie à Gurk et à Fulde. Il publia en 1762, à Lauterbach, en 3 vol. in-4°, ses *Prælectiones catholicæ*, où il attaquoit l'infaillibilité du pape, sa supériorité sur les conciles, ses prétentions sur le temporel des gouvernemens. Le pape Clément XIII menaça l'évêque de Fulde, par un bref, de l'excommunier publiquement s'il ne destituoit de sa chaire le professeur Oberhauser. Le prélat (H. de Bibera) le pria de quitter Fulde, pour lui éviter des démêlés fâcheux. Le P. Oberhauser suivit ce conseil, en s'affligeant de ce qu'on lui fermoit la bouche. La suite de ses *Commentaires* parut néanmoins en 1765, en priant l'éditeur d'y faire lui-même les additions et changemens qu'il jugeroit convenables; mais celui-ci ne répondit nullement à sa confiance. Le P. Oberhauser, ayant quitté Fulde, se fixa à Passau et y enseigna librement sa doctrine jusqu'à ce qu'il se retira à Lambach. Son successeur dans la chaire de droit canonique à Fulde fut le P. Peek, aussi bénédictin du couvent de Schwarzack en Franconie. Il n'embrassa point les sentimens du P. Oberhauser; au contraire il prétendit qu'on étoit hérétique en enseignant que l'Eglise tient des princes temporels le pouvoir qu'elle exerce d'opposer aux mariages des empêchemens dirimans. Cette assertion révolta le P. Oberhauser; il la réfuta dans son *Apologia historica critica divisarum potestatum*, etc., imprimée à Francfort-sur-le-Mein en 1771, in-8°, et réimprimée à Vienne dans la collection canonique de M. Eybel. Il y ajouta dans la suite un autre écrit sous ce titre: *Systema historico-criticum divisarum*, etc.: il en fit des abrégés, en 2 vol. in-4°. Il publia ensuite, I. *Manuale selectorum conciliorum*, etc., 1776, 1 vol. in-4°. Le prince évêque de Saltzbourg l'en

félicita et le nomma son conseiller ecclésiastique. II. *Specimen cultioris jurisprudentiæ*, etc., 1777, à Leipsick. Il y traite de la nature du rapport et des devoirs de la papauté à l'égard de l'Eglise universelle, soit dispersée, soit assemblée. Schmid, jésuite de Heidelberg, et un P. Hochftads, capucin de Mayence, les réfuta, et répondit par un opuscule intitulé *Pagellæ volantes*. III. Un bon *Abrégé de Van-Espen*, en 5 vol. in-8°, Saltzbourg, 1785. C'est la seule édition avouée par Oberhauser. IV. *De dignitate utriusque cleri*, in-8°, Saltzbourg; la première partie seule a paru, l'autre étoit sous presse quand la mort l'enleva le 20 avril 1786.

* OBERLIN (Jérémie-Jacques), professeur et bibliothécaire de l'académie de Strasbourg, correspondant de l'institut, membre du conseil municipal de la ville de Strasbourg, né dans cette ville le 7 août 1735, mis, en 1750, au nombre des étudians de l'université, y soutint publiquement, 7 ans après, une dissertation académique sur les usages observés dans l'inhumation des morts, sous le titre *Dissertatio philologica de veterum ritu condiendi mortuos*, Argentorati, 1757. Après avoir terminé son cours d'études philologiques et philosophiques, il suivit pendant trois ans les leçons des professeurs de théologie, et s'attacha plutôt à la partie philologique et archæologique des connoissances du théologien, qu'à l'étude de la théologie dans toute son étendue. Lorsque Kennicot fit recueillir dans toute l'Europe les variantes du texte hébraïque du vieux Testament, Oberlin se chargea de collationner les quatre manuscrits que possède la bibliothèque de l'université de Strasbourg, et il publia depuis, dans ses *Miscella Argentoratensia*, une description des échantillons des variantes qu'ils lui ont fournies. Son cours de théologie terminé, Oberlin se consacra entièrement à l'étude des langues anciennes et modernes, de la littérature, des monumens de l'antiquité, et à celle de la diplomatique. L'étude de la littérature des beaux temps de l'antiquité classique ne l'empêcha pas de s'occuper aussi de celle du moyen âge; et les recherches auxquelles cette étude l'engagea à se livrer lui fournirent des résultats précieux pour l'histoire, la langue et la littérature de ces temps, moins attravans sans doute, mais qui cependant, sous plusieurs rapports, ne sont pas sans intérêt. Ces travaux importans et multipliés lui méritèrent dans sa patrie et les pays étrangers la réputation d'un des savans les plus versés dans les antiquités, la philologie et la diplomatique. Ses principaux ouvrages sont, I. *P. Ovidii Nasonis Tristium libri V; ex Ponto, libri IV, et Ibis; lectionis varietatem, eruditorum conjecturas, et clavem adjecit J. J. Oberlinus*, Argentorati, 1776 et 1778. II. *Vibius Sequester, de fluminibus, fontibus, lacubus, nemoribus, paludibus, montibus, gentibus quorum apud poëtas mentio fit*, avec différentes leçons et commentaires, Argentorati, 1778, in-8°. III. *Quinti Horatii Flacci Carmina, curavit Jeremias Jacobus Oberlinus*, Argentorati, 1788, grand in-4°. IV. *C. Cornelii Taciti opera, ex recensione Joh. Aug. Ernesti, denuò curavit Oberlinus*, Leipsick, 1801, 2 vol. in-8°. V. *Miscella litteraria Argentoratensia*, Argentorati, 1770, in 4°. VI.

Musæum Schœpflini, tome I, *lapides*, *marmora*, *vasa*, Argentorati, 1775, 1 vol. in-4°, avec figures; le second volume devoit comprendre, *lares*, *nummos*, *gemmas*. VII. *Orbis antiqui momumentis suis illustrati prodromus*, Argentorati, 1772, in-4°.; 2ᵉ édition, 1789. VIII. *Rituum Romanorum tabulæ*, Argentorati, 1784, in-8°. IX. *Artis diplomaticæ primæ lineæ*, Argentorati, 1788, in-8°. Ces quatre traités élémentaires lui servirent pour les leçons qu'il donnoit à l'université. X. *Litterarum omnis ævi fata*, *tabulis synopticis exposita*, Argentorati, 1789, in-8°. Ces tableaux offrent les noms des principaux écrivains, classés par colonnes, les objets sur lesquels ils ont écrit, la nation à laquelle ils appartiennent, et le temps où ils ont vécu. XI. *Essai sur le patois lorrain*, *du comte du Ban de La Roche*, in-8°, Strasbourg, 1775. XII. *Exposé d'une decouverte aite au Forum de Rome*, *par le chevalier de Fredenhein*, 1789, in-8°; avec figures, 1796. XIII. *Essai d'annales de la Vie de Jean Guttemberg*, *inventeur de la typographie*, Strasbourg, an 10 (1802). L'étude de la langue allemande du moyen âge occupa beaucoup Oberlin, et il publia les ouvrages suivans, qui s'y rapportent, savoir, I. *Joh. Georgii Scherzii*, *J. U. D. et P. P. Argentoratensis*, *glossarium germanicum medii ævi*, *potissimùm dialecti Suævicæ*, *edidit*, *illustravit*, *supplevit*, *Jer. Jac. Oberlinus*, 2 volumes in-fol., 1781 et 1784. Ce professeur a publié encore beaucoup d'autres *ouvrages* et des *dissertations*, qui attestent à la fois ses talens et sa profonde érudition. Il est le premier qui ait donné un aperçu de la statistique de la ci-devant Alsace, en publiant pendant dix ans, depuis 1782, l'*Almanach d'Alsace*; enfin il entreprit l'*Alsatia litterata*, pour laquelle Schœpflin lui transmit beaucoup de matériaux. Ces deux premières parties parurent en 1782 et 1786. On a aussi de lui beaucoup d'*articles* aussi savans que curieux dans le Magasin encyclopédique. Oberlin mourut à Strasbourg le 10 octobre 1806.

* OBERT (Antoine), médecin, né à Saint-Omer en Artois, florissoit au commencement du 17ᵉ siècle; il s'est beaucoup occupé, si l'on en juge d'après le titre de ses ouvrages, des questions scolastiques qui divisoient le médecins de son temps, au sujet de la saignée dans les pleurésies. On a de lui, I. *De venæ sectione in pleuritide eudoxa*, *contra paradoxam Fuschii*, *Fernelii et aliorum sententiam*, Audomari, 1629, in-4°. II. *Anastichiosis apologetica pro parænesi contra D. L. du Gardin decretum*, *quo oppositam in pleuritide revulsionem condemnat*, ibidem, 1631, in-8°. III. *De venæ sectione in pleuritide parænesis secunda. Accessit de venæ sectione in variolis administrandâ contra popularem errorem assertio*, ibidem, 1635, in-8°. Le même auteur rapporte que Nicias avoit sa sépulture à Athènes, parmi ceux que la république jugeoit dignes de cet honneur. « Il l'emportoit, dit-il, sur tous ceux de son temps par son habileté à peindre les animaux; et un passage de Démétrius de Phalère apprend que cet artiste aimoit à peindre les combats de la cavalerie. » (*Voyez* Pline, livre 35, chap. 11; Ælien, livre 3, chap. 51; Pausanias, Stobée et Félibien, En-

tretiens sur les vies des peintres, etc.)

* OBICINO (Bernard), frère mineur de l'Observance, vivoit dans le 16e siècle et au commencement du suivant. On a de lui, I. *Regno cristiano contenente molti trattati, di novissimi, di precetti, de' sacramenti, delle virtu, e altri soggetti predicabili*, Brescia, 1610, in-4°. II. *Il paradiso della gloria de' santi, nel quale si contengono sermoni, e trattati sopra i Vangelj, e feste dell' anno*, Brescia, 1620, in-4°. Ces ouvrages font plus d'honneur à la piété de ce religieux qu'à son génie.

* OBIZINNO (Thomas), de Navarre, vivoit dans le 17e siècle. L'étude des langues orientales, à laquelle il s'appliqua avec succès, le mit à même de publier à Rome, en 1636, un ouvrage en latin, intitulé *Le trésor de la langue syrienne et arabe*; cet ouvrage avoit été précédé d'une *Grammaire arabe* qui parut en 1631.

OBIZZI (Lucrèce degli Orologgi, femme d'Enée, marquis d'), dans le Padouan, aussi célèbre au dix-septième siècle par sa pudicité que l'ancienne Lucrèce. Vers l'an 1645, pendant que le marquis d'Obizzi étoit à la campagne, un gentilhomme de la ville, éperdument amoureux de la marquise, entra dans sa chambre où elle étoit encore au lit avec son fils Ferdinand, âgé de cinq ans. Le gentilhomme prit la précaution de transporter l'enfant dans une chambre voisine, et sollicita ensuite la mère de condescendre à ses désirs; mais n'ayant pu rien gagner, ni par caresses, ni par menaces, il la poignarda. On fit arrêter le meurtrier, qui nia toujours son crime. On se contenta de le tenir en prison pendant quinze ans, au bout desquels il en sortit. Mais, peu de mois après, le jeune marquis d'Obizzi vengea la mort de sa mère en tuant d'un coup de pistolet son lâche assassin. Ayant ainsi satisfait son ressentiment, il passa au service de l'empereur, qui le fit successivement marquis du saint empire, commandant de Vienne, conseiller d'état, et maréchal général de camp. Il mourut à Vienne en 1710, après 50 ans de service, avec une grande réputation de valeur et de probité.

OBLATES. *Voyez* Falconieri, n° I, *et* Françoise, n° I.

* I. OBRECHT (George), professeur en droit, né à Strasbourg en 1547, étudia à Tubinge et dans les principales universités de la France. De retour dans sa patrie, après avoir pris les degrés de docteur à Bâle, il fut nommé à la chaire de professeur en droit, qu'il remplit avec autant de talent que de succès pendant 44 ans. Il mourut en 1612, et laissa divers ouvrages dont on n'a publié qu'une partie, *Œconomia juris, legalis topica, jus feudale*, etc.

† II. OBRECHT (Ulric), petit-fils de George Obrecht, professeur en droit comme lui. Le luthéranisme étoit la religion de leur famille. Ulric se fit catholique après la prise de Strasbourg par les Français; et Louis XIV le fit préteur royal de cette ville en 1685. Les langues grecque, latine, hébraïque, les antiquités, l'histoire, la jurisprudence, lui étoient familières. Il parloit, dit-on, de tous les personnages de l'histoire comme s'il avoit été leur contemporain; de tous les

pays comme s'il y avoit vécu, et des différentes lois comme s'il les avoit établies. Bossuet, qui avoit achevé sa conversion, charmé de voir tant de connoissances réunies dans un seul homme, le nomma *Epitome omnium scientiarum*. On a de lui, I. *Prodromus rerum Alsaticarum*, in-4°, 1681; livre curieux pour l'histoire d'Alsace et de Strasbourg. II. *Excerpta historica de naturâ successionis in monarchiâ Hispaniæ*, trois parties in-4°. Il y prouve que la couronne d'Espagne est héréditaire, et que les lois la défèrent à Philippe V. III. *Mémoire* concernant la sûreté publique de l'Empire. IV. Une *édition* de Quintilien avec des remarques, 2 vol. in-4°. V. *Jamblichi de vitâ Pythagoræ liber unus, latinè*, Strasbourg, 1700, in-8°. Des *notes* sur Dictys de Crète, et Darès de Phrygie. Ce savant mourut le 6 août 1701, à 55 ans.

† OBREGON (Bernardin), instituteur des frères infirmiers minimes qui soignent les malades dans les hôpitaux en Espagne, né à Las-Huelgas près de Burgos, en 1540, d'une famille ancienne, vécut d'abord dans la dissipation qu'entraîne le parti des armes qu'il avoit embrassé; mais un exemple de vertu dans un homme du peuple, qui le remercia d'un soufflet, changea ses dispositions. Il quitta le monde en 1568, et forma sa congrégation, qu'il instruisit par son exemple et par ses discours. Il mourut dans son hôpital général de Madrid le 6 août 1599.

† OBSÉQUENS (Julius), écrivain latin, que l'on conjecture avoir vécu un peu avant l'empire d'Honorius, vers l'an 395 de J.-C., composa un livre *De prodigiis*, qui n'est qu'une liste de ceux que Tite-Live a insérés dans son Histoire. Obséquens, aussi crédule que cet historien, emprunte ses expressions. Il ne nous reste qu'une partie de cet *ouvrage*, auquel Conrad Lycosthènes a fait des additions pour suppléer à ce qui manque dans l'original. Les meilleures additions de Julius Obséquens sont celles où les additions de Lycosthènes ont été distinguées du texte par François Oudendorp. C'est ainsi que Schefférus avoit dirigé l'édition qu'il en donna à Amsterdam en 1679, qui fut réimprimée à Leyde en 1720, in-8°, puis en 1772, et qu'on a jointe aux auteurs *cum notis variorum*. Elle a été traduite en français par George de La Bouthière, Lyon, 1555, in-8°.

* OBSOPOEUS (Jean), médecin allemand, né dans le Palatinat en 1556, vint à Francfort-sur-le-Mein après la mort de l'électeur Fréderic III, et s'y occupa à corriger des épreuves chez Wéchel; mais il s'adonna en même temps à l'étude de la médecine, et y fit dans l'espace de six ans tant de progrès, qu'à son retour dans sa patrie il fut nommé professeur en médecine à Heidelberg. Lorsque Frédéric IV vint à Amberg, il l'y suivit avec le titre de son médecin, et mourut à son retour à Heidelberg, en 1596. Obsopœus a publié des *éditions* de différens Traités d'Hippocrate avec des corrections dans la traduction et des remarques. — *Sibyllina Oracula*, auxquels il a ajouté la version de Catellio et ses propres remarques. — *Zoroastris magica cum scholiis Plethonis et Psellii*, *Oracula metrica Jovis*. Ces différens morceaux ont été réimprimés à Paris en 1607. — Son frère Simon Obsopoeus se li-

vra aussi à la médecine, et s'acquit de la réputation, plutôt par sa pratique que par ses écrits. Il fut professeur en médecine, à Heidelberg, et y mourut en 1619, âgé de 44 ans.

OBSTAL. *Voyez* VAN-OBSTAL.

* OCAMPO (Florian de), né à Zamora au commencement du 16ᵉ siecle, apres avoir fini ses premieres études, à Alcala de Hénarès, sous le célèbre professeur Nebrija, se voua à l'étude de l'histoire et devint un des plus savans antiquaires de l'Espagne. Ses connoissances lui méritèrent la place d'historiographe du roi Charles Iᵉʳ, indépendamment du canonicat dont il jouissoit. On a de lui l'*Histoire générale de l'Espagne*, en 5 vol., dont les 4 premiers furent réimprimés à Zamora en 1544. Cette Histoire, continuée apres sa mort par Ambrosio de Moralès, son successeur dans la place d'historiographe, fut réimprimée deux fois, la première à Alcala de Henarès en 1578, et la seconde à Medina del Campo en 1595. Cet ouvrage estimable par les recherches qu'il renferme est d'un style quelquefois languissant et monotone.

† OCCAM *ou* OCKAM (Guillaume), théologien scolastique, de l'ordre des cordeliers, Anglais et disciple de Scot, fut le chef des nominaux, et s'acquit une si grande réputation, qu'on le surnomma *le Docteur invincible*. On auroit dû plutôt le nommer le *Docteur querelleur* Il imagina de nouvelles subtilités, pour mettre aux prises de nouveaux champions de l'école. Occam entra dans les querelles des papes et des empereurs; et à la priere de son general Michel de Cezene, il écrivit en fanatique pour Louis de Bavière contre Jean XXII. On prétend qu'il dit à ce prince : « Seigneur, défendez-nous de l'antipape Jacques de Cahors avec votre épée, et nous saurons bien vous défendre contre lui avec notre plume. (Hist. d'Allemagne par Montigny, qui cite Trithème.) Le ridicule auteur de la secte des nominaux fut accusé d'avoir enseigné avec Cézène que Jésus-Christ ni ses apôtres n'avoient rien possédé, ni en commun, ni en particulier. C'est ce qui donna lieu à cette plaisante question qu'on appela le pain des cordeliers. Il s'agissoit de savoir si le domaine des choses qui se consumoient par l'usage, comme le pain et le vin, leur appartenoit, ou s'ils n'en avoient que le simple usage sans domaine, leur règle ne leur permettant pas d'avoir rien en propre? Nicolas III, voulant les enrichir sans la choquer, ordonna qu'ils n'auroient que l'usufruit des biens qui leur seroient donnés, et que le fonds seroit à l'Église romaine. Jean XXII révoqua la bulle de Nicolas III. Le pape, en parlant de Michel de Cézène, le traita d'opiniâtre, de téméraire, d'insensé, de fauteur de Louis de Bavière et des hérétiques, de serpent venimeux que l'Eglise nourrissoit dans son sein : il le déclara ensuite excommunié, lui et ses complices, et le déposa de sa charge. On vit alors de quelle estime jouissoit ce général des cordeliers dans toute l'Europe. Les rois de France, d'Angleterre, d'Aragon, de Naples, de Majorque, les archevêques, les évêques, et les plus grands seigneurs de tous ces royaumes, écrivirent au pape en sa faveur, le priant de ne pas pousser à bout un homme dont la science et la

vertu étoient généralement reconnues. Les lettres arrivèrent trop tard : le coup étoit déjà porté. Ce fut alors que Michel de Cézène ne garda plus de mesures et se mit à écrire contre le pape avec toute l'amertume d'un homme irrité. Occam seconda son ressentiment ; mais il s'en repentit ensuite, et se fit absoudre des censures pontificales. Il mourut en 1347, laissant différens *Ouvrages*, Paris, 1476, 2 vol in-fol., qui prouvent un esprit subtil, mais bizarre.

* OCCASION, divinité allégorique qui préside au moment le plus favorable pour réussir dans une entreprise. On la représentoit sous la figure d'une femme nue, ou d'un jeune homme chauve par derrière, un pied en l'air, et l'autre sur une roue, tenant un rasoir d'une main et un voile de l'autre, et quelquefois marchant avec vitesse sur le tranchant d'un rasoir sans se blesser.

OCCATOR (Mythol.), un des dieux des laboureurs, présidoit à cette partie de l'agriculture qui consiste à herser les terres labourées.

OCCHIALI. *Voyez* Louchali.

† OCCO (Adolphe), médecin allemand et habile antiquaire, né à Ausbourg, publia en 1579 la première description des *Médailles imperiales*, dont la suite s'étend depuis Pompée jusqu'à Héraclius. Cet ouvrage, réimprimé en 1683, et à Milan en 1730, par les soins de Philippe d'Argelati, qui l'a enrichi de notes et d'additions, est sous ce titre : *Imperatorum Romanorum numismata, à Pompeio Magno ad Heraclium, illustrata à Francisco Mediobardo Birago*. Il a laissé encore une *Pharmacopée* de sa façon, qui ne mérite pas d'être consultée. Occo est mort à la fin du 16e siècle.

OCÉAN (Mythol.), dieu marin, fils du ciel et de Vesta, père des fleuves et des fontaines, épousa Téthys, dont il eut plusieurs enfans. Les anciens païens l'appeloient le père de toutes les choses, parce qu'ils croyoient qu'elles en étoient engendrées ; ce qui est conforme au sentiment de Thalès, qui établit l'eau pour premier principe.

† OCELLUS, ancien philosophe grec de l'école de Pythagore, natif de Lucanie, ce qui lui a fait donner le nom de Lucanus, descendoit d'une ancienne famille de Troie en Phrygie, et vivoit long-temps avant Platon. Il composa un *Traité des rois et du royaume*, dont il ne nous reste que quelques fragmens; mais le livre de l'*Univers*, qu'on lui attribue, est parvenu tout entier jusqu'à nous. Il tâche de prouver par des raisons physiques que le monde est éternel. On croit que c'est de lui qu'Aristote prit l'opinion de cette prétendue éternité. Ocellus divise les élémens et leurs qualités, de même que ce dernier philosophe. Il débite gravement des raisonnemens pitoyables, dont ni le fond ni la forme ne peuvent guère séduire. Cependant, comme cet auteur est fort ancien, Louis Nogarola, qui le publia sur un manuscrit plus correct, et qui le chargea de savantes notes, rendit service au public. Il y en a plusieurs éditions en grec et en latin. Les meilleures sont celles qui se trouvent dans les *Opera mythologica*, Cambridge, 1670, in-8°, ou Amsterdam, 1688, in-8° ; et séparément, Amsterdam,

1661, in-4°. Il s'efforce d'y prouver l'éternité du monde. Le marquis d'Argens a traduit et commenté cet ouvrage en 1762, in-8°, Berlin. Son but n'est pas seulement d'éclaircir le texte, mais de répandre plus de jour sur les anciens systèmes. Ses remarques sont autant de petits traités, qui développent la suite des anciennes opinions, et qui en présentent pour ainsi dire la filiation. L'abbé Batteux a depuis traduit l'ouvrage d'Ocellus, dans son *Histoire des causes premières*, 1769, 2 vol. in-8°; et sa version est regardée comme plus exacte que celle du marquis d'Argens. Stobée cite son *Traité sur la législation* (περὶ νόμυ); et le passage qu'il allègue est écrit en dialecte dorien, ainsi que quatre passages par lui cités du Traité de l'univers. Cependant cet ouvrage, tel qu'il nous est parvenu, est en dialecte ordinaire ou commun; mais il résulte des citations de Stobée, 1° que le Traité de l'univers que nous avons sous le nom d'Ocellus, est véritablement de lui, ce qui avoit été révoqué en doute par quelques-uns; 2° que ce même Traité a seulement été traduit du dialecte dorien en dialecte ordinaire. L'édition grecque la plus correcte de cet auteur est celle qu'a donnée Rudolphe à Leipsick, 1801, in-8°; elle a été faite sur le manuscrit du Vatican, et l'éditeur l'a accompagnée d'un commentaire grammatical et philosophique, dans lequel on désireroit plus de clarté et de précision, mais qui n'en est pas moins recommandable par les recherches savantes de l'auteur.

† OCHIN (Bernardin), Ochinus ou Ochino, né à Sienne en 1487, entré jeune chez les religieux de l'Observance de Saint-François, les quitta bientôt, pour s'appliquer à l'étude de la médecine. Touché quelque temps d'un nouveau désir de faire pénitence, il rentra dans l'ordre qu'il avoit abandonné, et s'y distingua par son zèle, ses talens et sa piété. La réforme des capucins venoit d'être approuvée; il l'embrassa en 1534, contribua beaucoup au progrès de cet ordre naissant, et en fut général. Sa vie paroissoit régulière et sa conduite édifiante. Ses austérités, son habit grossier, sa longue barbe qui descendoit jusqu'au-dessous de sa poitrine, son visage pâle et décharné, une certaine apparence d'infirmité et de foiblesse affectée avec beaucoup d'art, et l'idée que tout le monde avoit de sa sainteté, le faisoient regarder comme un homme merveilleux. Ce n'étoit pas seulement le peuple qui en portoit ce jugement; les plus grands seigneurs et les princes souverains le révéroient comme un saint. Lorsqu'il venoit dans leur palais, ils alloient au-devant de lui, et lui rendoient de grands honneurs, qu'ils accompagnoient de marques distinguées d'affection et de confiance. Cet hypocrite avoit recours à toutes sortes d'artifices pour confirmer l'opinion si avantageuse qu'on avoit conçue de lui. Il alloit toujours à pied dans ses voyages, et lorsque les princes le forçoient de loger chez eux, la magnificence des palais, le luxe des habits et toute la pompe du siècle, sembloient ne lui rien faire perdre de son amour pour la mortification et la pauvreté. On ne parloit que de sa vertu dans toute l'Italie, et cette réputation facilitoit les progrès du nouvel ordre. Il étoit savant, quoiqu'il ne sût pas beaucoup de latin; et quand il parloit sa lan-

gue naturelle, il s'énonçoit avec tant de grace et de facilité, que ses discours ravissoient tous ses auditeurs. Lorsqu'il devoit prêcher en quelque endroit, le peuple s'y assembloit en foule : les villes entières venoient pour l'entendre. On fut très-surpris, quand on vit tout d'un coup cet homme si renommé quitter le généralat des capucins, embrasser le luthéranisme, et aller à Genève épouser une fille de Lucques, qu'il avoit séduite en passant par cette ville. L'orgueil le précipita dans cette disparate. Il ne put résister au dépit de n'avoir point obtenu un chapeau de cardinal, qui avoit toujours été l'objet de son ambition. Il versa des flots de bile sur tous ceux qui l'attaquèrent, comme on peut en juger par un écrit de Catharin contre lui, et par la réponse. Voici le titre de l'un et de l'autre : *Rimedio alla pestilente dottrina di Bern. Ochino da Ambrosio Catarino*, Rome, 1545, in-8°.... *Risposta d'Ochino alle bestemmie d'Ambrosio Catarino* 1546, in-8°. Il passa ensuite en Angleterre, où il inspira aux jeunes gens du goût pour les nouvelles opinions. La religion catholique étant rentrée dans ce royaume avec la reine Marie, il fut obligé de se retirer à Strasbourg, et de là, en 1555, à Zurich, où il fut ministre de l'Eglise italienne. Ses *Dialogues* en faveur de la polygamie, traduits en latin par Castillon, Bâle, 1563, deux vol. in-12, lui firent perdre sa place. Au reste, il est faux que ce fût par libertinage qu'il pencha pour l'opinion de la pluralité des femmes. Il étoit veuf et avoit 76 ans. Il pouvoit donc se remarier, et un septuagénaire avoit bien assez d'une épouse. Quoi qu'il en soit, après avoir erré de pays en pays, il se retira en Pologne. On l'installa ministre près de Cracovie. Quelques marchands italiens, curieux de voir si cet homme qui s'étoit acquis tant de réputation dans toute l'Italie par ses prédications étoit encore le même, lui firent une visite. Il se donna à eux comme un vrai apôtre de J. C. qui avoit souffert plus de peines et de travaux pour le nom et la gloire du Seigneur, et pour éclaircir les mystères de la religion, qu'aucun des douze apôtres. Il dit que si Dieu ne lui avoit pas donné comme à eux le don des miracles, on ne devoit pas pour cela ajouter moins de foi à sa doctrine, parce qu'il l'avoit reçue de Dieu même. Il prêcha en Pologne les maximes de ses Dialogues et de ses autres livres, entre autres, « Qu'il n'avoit jamais lu dans l'Ecriture sainte que le Saint-Esprit fût Dieu, et qu'il aimeroit mieux rentrer dans son cloître que de le croire. Que Jésus-Christ n'étoit pas le grand Dieu, mais seulement le fils de Dieu, et qu'il n'avoit cette qualité que parce qu'il avoit été aimé et gratifié de Dieu plus que n'ont été les autres hommes ; que ce n'est que par flatterie et par une pure invention monacale qu'on l'a appelé Dieu. Que comme on ne nomme Marie, mère de Dieu, reine du ciel, maîtresse des anges, que par flatterie, aussi les moines ont-ils établi et prêché par une pure flatterie la consubstantialité de Jésus-Christ, sa coéternité et son égalité avec son père... Qu'un homme marié qui a une femme stérile et infirme, et de mauvaise humeur, doit d'abord demander à Dieu la continence ; que ce don, demandé avec foi, sera obtenu ; mais que si Dieu ne l'accorde point, ou qu'il ne donne point la foi nécessaire pour l'obtenir avec suc-

cès, on pourra suivre, sans péché, l'instinct que l'on connoîtra certainement venir de Dieu. » (Fabre, Histoire ecclésiastique, livre LXVIII.) Ochin débitoit ces maximes en Pologne, lorsque Commendon y arriva en 1564, en qualité de nonce du pape Pie IV auprès de Sigismond-Auguste. Ce prélat se servit de son crédit pour le faire renvoyer. Ochin chercha un asile à Slaucow dans la Moravie, et il n'y trouva que la misère et l'opprobre. Il y mourut la même année, 1564, de la peste, à 77 ans, également haï des protestans et des catholiques. On a d'Ochin un grand nombre d'*ouvrages*, dont il est inutile de donner le catalogue. Les principaux sont, I. Des *Sermons italiens*, en cinq volumes in-8°, Bâle, 1562, très-rares et chers. Quelques-uns ont été traduits en français sous ce titre : Sermons très-utiles de B. Ochin, 1561, in-8°. II. Des *Commentaires* sur les Épîtres de saint Paul. III. *Dialogo del Purgatorio*, 1556, in-8°, traduit en français, 1559, in-8°, et en latin; mais l'édition italienne est plus recherchée. IV. *Disputa intorno alla presenza del corpo di G. C. nel sacramento della cena*, Basilea, 1561, in-8°; le même en latin, avec un *Traité du libre arbitre*, in-8°. V. *Sinceræ et veræ doctrinæ de Cœnâ Domini defensio*, Tiguri, 1556, in-8°. VI. *Il Catechismo*, Bâle, 1561, in-8°. VII. *Liber adversus papam*, 1549, in-4° : dans cet ouvrage l'auteur exhale sa bile contre le chef de l'église, et n'hésite pas d'employer la calomnie, lorsque la raison ne peut servir son ressentiment. VIII. D'autres *Satires* sanglantes contre la cour de Rome et contre les dogmes catholiques. Tous les ouvrages d'Ochin ayant été supprimés par les papes sont peu communs. On peut en voir une liste plus détaillée dans le Dictionnaire typographique. Le plus rare et le plus singulier est ses *Apologi nelli quali si scuoprono gli abusi errori della sinagoga del papa e de soi preti, monaci e frati*, Geneve, 1555, in-8° : il n'y a que le premier livre d'imprimé, contenant cent apologues. On recherche encore son *Epistole alli senori della città di Siena*, Geneva, 1544, in-8°, et traduite en français sous ce titre : Épître de B. Ochin adressée aux magnifiques seigneurs de Sienne, où il leur rend compte de sa doctrine, 1544, in-12.

† OCHNUS ou Acnus (Myth.), fainéant condamné dans le Tartare à tordre une corde de jonc, qu'un âne rongeoit à mesure qu'elle étoit faite.

† I. OCHOSIAS, fils et successeur d'Achab, roi d'Israel, aussi irréligieux que son père, commença de régner l'an 808 avant J. C. La seconde année de son règne, il tomba d'une fenêtre et se froissa tout le corps. Il envoya aussitôt consulter Béelzébub, divinité des habitans d'Accaron, pour savoir s'il releveroit de cette maladie. Alors Élie, dit l'Écriture, vint au devant de ses gens par ordre du Seigneur, et les chargea de dire à leur maître que, puisqu'il avoit mieux aimé consulter le dieu d'Accaron que celui d'Israel, il alloit mourir. Les gens d'Ochosias retournèrent sur leurs pas, et dirent à ce prince ce qui leur étoit arrivé. Le roi, reconnoissant que c'étoit Élie qui leur avoit parlé, envoya un capitaine avec cinquante hommes pour l'arrêter. Cet officier

ayant parlé au prophète d'un ton menaçant, celui-ci pria Dieu de tirer une vengeance éclatante de cette insolence; il fut exaucé sur-le-champ : un feu lancé du ciel consuma l'officier avec sa troupe. La même chose arriva à un second, que le malheur du premier n'avoit pas rendu plus sage. Le troisième qui fut envoyé se jeta à genoux devant Elie, et le pria de lui conserver la vie. L'ange du Seigneur dit alors au prophète qu'il pouvoit aller avec ce capitaine sans rien craindre. Il vint donc trouver Ochosias, auquel il annonça sa mort prochaine en punition de son impiété. Il mourut en effet l'an 896 avant J. C.

† II. OCHOSIAS, roi de Juda, dernier fils de Joram et d'Athalie. Ce prince avoit 22 ans lorsqu'il commença de régner. Il marcha, dit l'Ecriture, dans les voies de la maison d'Achab, dont il descendoit par sa mère, fille de ce roi irréligieux, et ce fut la cause de sa perte. Il alloit à Ramoth de Galaad avec Joram, roi d'Israel, pour combattre contre Hazaël roi de Syrie; et Joram ayant été blessé dans le combat, retourna à Jezraël pour se faire traiter de ses blessures. Ochosias se détacha de l'armée pour aller lui rendre visite; mais Jéhu, général des troupes de Joram, s'étant soulevé contre son maître, courut pour le surprendre à Jezraël, sans lui donner le temps de se reconnoître. Joram et Ochosias, qui ignoroient son dessein, allèrent au-devant de lui; mais le premier ayant été tué d'un coup de flèche, Ochosias prit la fuite. Jéhu le fit poursuivre, et ses gens l'ayant atteint à la montée de Gaver, près de Jeblaan, le blessèrent mortellement. Il eut encore assez de force pour aller à Mageddo, où ayant été trouvé, il fut amené à Jehu, qui le fit mourir l'an 884 avant J. C.

OCHS (Jean-Rodolphe), né à Berne en 1675, et mort en 1750, à Londres, où ses talens furent employés et bien payés, *gravoit* les pierres avec une précision qui les faisoit confondre avec les antiques.

OCHUS. *Voy.* DARIUS, n° III, *et* ARTAXERCÈS, n° III.

OCKAM. *Voy.* OCCAM.

† OCKLEY (Simon), savant orientaliste et professeur d'arabe à Cambridge, naquit à Exeter en 1678. Son premier ouvrage, imprimé à Cambridge en 1706, fut un petit livre élémentaire, intitulé *Introductio ad linguas orientales in quâ iis discendis via munitur et earum usus ostenditur.* En 1707 il publia, d'après l'italien de Léon Modéna, rabbin de Venise, l'*Histoire des Juifs de ce temps*, avec un *Supplément sur les Caraïtes et les Samaritains*, d'après le P. Simon; en 1708, une *traduction* de l'arabe d'Abu Jaafar Ebn Tophaïl, d'un ouvrage intitulé *les Progrès de la raison humaine exposés dans la vie de Hai Ebn Yokdhan*, et composé depuis cinq cents ans, in-8°, avec fig.; en 1713, une *Relation des états de Fez et de Maroc.* Mais l'ouvrage le plus important d'Ockley et celui qui lui fait le plus d'honneur est son *Histoire des Sarrasins depuis la mort de Mahomet en 632 jusqu'en 705.* Cette histoire instructive et amusante en 2 volumes in-8°, dont le premier a paru en 1708, et le second en 1718, eut beaucoup de succès. Il y en a eu trois éditions successives, jusqu'à celle de Cambridge 1757, avec un supplément. Elle a été traduite en

français en 1748, en 2 vol. in-12. Ockley partagea le malheur qu'ont éprouvé beaucoup de gens de lettres. Il vécut pauvre et mourut dans un dénuement presque absolu. On ne voit qu'avec peine la préface de la deuxième partie de son Histoire des Sarrasins, datée du château de Cambridge, où il étoit détenu pour dettes. On auroit pu dire de lui ce que Sénèque disoit de Socrate « Sa présence honora ce séjour de déshonneur. » Son avancement dans l'état ecclésiastique n'avoit point répondu à l'étendue et au mérite de ses talens; et, marié de bonne heure, ses charges s'étoient accrues au-delà de ses moyens. Il termina sa carrière le 9 août 1720, trop tôt pour sa famille et pour les lettres.

OCQUETONVILLE (Raoul d') *V.* l'art. ORLÉANS, n° II.

I. OCTAVE. *V.* AUGUSTE, n° I.

* II. OCTAVE (Jean-Baptiste Constantini, *dit*), né à Vérone en 1662, l'un des meilleurs acteurs de l'ancienne troupe italienne, étoit fils de Constantin Constantini, dit *Gradelin* et frère puîné d'Angelo Constantini (*Voyez* ce nom), dit *Mezzetin*. Il débuta au théâtre italien, le 2 novembre 1688, dans la Folie d'Octavio, avec les plus grands applaudissemens. Il joua de sept sortes d'instrumens, dansa et chanta fort bien. En 1694 il remplit les premiers amoureux, et continua à se faire remarquer par la vérité de son jeu et par les graces de ses manières. Lorsqu'en 1697 les comédiens italiens furent congédiés par ordre du roi, Octave revint dans sa patrie, et trouva l'occasion de rendre des services importans aux généraux de l'armée française. Son zèle pour la France fut cause que ses biens furent dévastés ou pillés par les Impériaux. D'après les certificats qu'il avoit reçus, Octave revint à Paris en 1708, présenta un placet au roi, qui, en dédommagement des pertes qu'il avoit pu faire, lui accorda une inspection sur toutes les barrières de Paris. Cet emploi assez considérable le mit en état d'entreprendre un spectacle d'opéra-comique aux foires de Saint-Germain et de Saint-Laurent. La fortune, qui avoit commencé par lui sourire, lui devint si contraire qu'au bout de quatre ans, en 1716, il fut obligé d'abandonner son entreprise, et de vendre la plus grande partie de ses effets pour payer ses créanciers les plus privilégiés. Octave ne perdit point l'espérance de se relever de sa chute, et crut en avoir trouvé l'occasion. Le duc d'Orléans, régent, ayant appelé à Paris une nouvelle troupe de comédiens italiens en 1716, Octave fut recevoir ses confrères à quelques lieues de la capitale et leur fit des offres de service qui furent acceptées. On connoissoit sa capacité et son goût pour tout ce qui concernoit le service d'un théâtre; en lui accordant des appointemens on lui fit espérer qu'on le pensionneroit pour les soins et services qu'il pourroit rendre à la troupe; mais ces avantages et ces espérances furent détruits en peu de temps, car les comédiens, ayant cru s'apercevoir qu'Octave ne ménageoit pas assez leurs intérêts, le remercièrent au bout de quinze jours ou trois semaines. Après ces variations de fortune, cet acteur se retira à La Rochelle, où il est mort le 16 mai 1720.

* OCTAVIANUS-HORATIANUS, médecin, né, suivant les

Bibliographes, en Afrique, eut de la réputation vers le milieu du 6e siècle, sous l'empire de Gratien et de Valentinien II. Octavianus, disciple de Vindicianus, médecin de l'empereur Valentinien Ier, a laissé, I. Un ouvrage en quatre livres, mis au jour par Herman, comte de Névénare; il est intitulé *Rerum medicarum libri quatuor: I, logicus, de curationibus omnium ferè morborum corporis humani, ad Euporistum; II, de acutis et chronicis passionibus, ad eumdem; III, Gynæcia, de mulierum accidentibus et curis eorumdem, ad Victoriam; IV, de physicâ scientiâ, experimentorum liber, ad Eusebium filium*, Argentinæ, 1532, in-folio, avec les trois livres de chirurgie d'Albucasis.

I. OCTAVIE, petite-nièce de Jules-César et sœur d'Auguste, mariée en première noces à Claudius-Marcellus, et en secondes à Marc-Antoine. Ce mariage fut le lien de la paix entre le triumvir et Auguste. C'étoit une femme d'une rare beauté et d'un plus rare mérite. Marc-Antoine, loin d'y être sensible, se rendit en Egypte auprès de Cléopâtre, dont il étoit éperdument amoureux. Octavie voulut arracher son époux à cette passion, en allant le trouver à Athènes; mais elle en reçut le plus mauvais accueil et un ordre de s'en retourner à Rome. Auguste, outré de cet affront, résolut de s'en venger, ou plutôt ne fut pas fâché de trouver ce prétexte à ses desseins ambitieux. La généreuse Octavie tâcha d'excuser son époux, dans l'espérance de renouer quelque négociation entre lui et son frère: mais tous ses soins furent inutiles. Après la défaite entière de Marc-Antoine, elle vécut auprès d'Auguste, avec tous les agrémens dus à son mérite. Son fils Marcellus, qu'elle avoit eu de son premier mari (jeune homme qui donnoit de grandes espérances, et qui étoit regardé comme l'héritier présomptif de l'empire), épousa Julie, fille d'Auguste; mais il mourut à la fleur de son âge. Octavie, plongée dans une profonde douleur, mourut de chagrin, 11 ans avant Jésus-Christ. Cette perte fut un deuil public. Auguste prononça un discours funèbre, qui étoit un éloge de ses vertus. Les gendres d'Octavie portèrent eux-mêmes son cercueil, et le peuple romain, dont elle étoit la gloire et les délices, auroit rendu des honneurs divins à sa mémoire si l'empereur avoit voulu le permettre. Elle eut de Marc-Antoine, Antonia l'aînée, qui épousa Domitius Ænobarbus, et Antonia la jeune, femme de Drusus, frère de Tibère.

† II. OCTAVIE, fille de l'empereur Claude et de Messaline, fut fiancée à Lucius Silanus; mais ce mariage fut rompu par les intrigues d'Agrippine, qui lui fit épouser Néron à l'âge de 16 ans. Ce prince la répudia peu de temps après, sous prétexte de stérilité. Poppée, qu'il prit après elle, accusa Octavie d'avoir eu un commerce criminel avec un jeune Egyptien son esclave, nommé Eusérus, et habile joueur de flûte. On mit à la question toutes les suivantes de cette princesse. Quelques-unes, ne pouvant résister à la violence des tourmens, la chargèrent du crime dont elle étoit faussement accusée; mais la plupart des autres eurent la force de la déclarer innocente. Cependant Octavie fut envoyée en exil dans la Campanie, où des soldats la gardèrent à vue. Les murmures

du peuple obligèrent Néron à la faire revenir. On ne sauroit exprimer la joie qu'on fit éclater dans Rome pour ce rappel, ni les honneurs que le peuple fit à cette princesse. Poppée se crut perdue si Octavie ne périssoit ; elle se jeta aux pieds de Néron, et obtint enfin sa mort, sous divers prétextes. Octavie fut reléguée dans l'île de Pandataria. « Aucune exilée, dit Tacite, n'excita plus de pitié. On se rappeloit Agrippine reléguée par Tibère : la mémoire de Julie, bannie par Claude, étoit encore plus récente. Mais l'une et l'autre étoient dans la force de l'âge ; elles avoient vu briller quelques beaux jours, et pouvoient opposer aux maux présens le souvenir de leur fortune passée : mais pour Octavie, le flambeau de l'hymen n'avoit été qu'une torche funèbre. Livrée à une famille ennemie, elle n'y avoit vu que des objets affreux : son père et son frère empoisonnés ; une esclave plus puissante que sa maîtresse dans son propre palais ; une rivale dont les noces annonçoient la perte de la première épouse ; enfin une accusation pire que la mort même. » Cette jeune princesse, à l'âge de vingt ans, eut les veines coupées, mais la peur empêchant le sang de couler, on l'étouffa dans la vapeur d'un bain chaud. Sa tête fut portée à son indigne rivale. Le comte Alfieri a fait d'Octavie le sujet de l'une de ses tragédies.

OCTAVIEN, antipape, de la famille des comtes de Frescati, se fit élire en 1159, par deux cardinaux, après la mort d'Adrien IV, et prit le nom de Victor IV. Soutenu par Frédéric Ier, son protecteur, il convoqua un concile en 1160 à Pavie, où Alexandre III fut déposé. Ce pape, contraint de fuir en France, laissa le trône pontifical à l'usurpateur, qui mourut à Lucques en 1164.

OCYPÈTE (Mythol.), une des harpies, ainsi appelée de son vol rapide, habitoit les îles Strophades avec ses sœurs Aello et Célæno.

OCYROÉ (Mythol.), nymphe, fille de Chiron le Centaure et de Charicle, naquit sur les bords d'un fleuve rapide, comme son nom qui est grec le signifie. Les poetes disent que, peu satisfaite d'avoir été instruite dans tous les secrets de la nature, elle voulut se mêler de prédire l'avenir, et que les dieux irrités de son audace la changèrent en jument.

* ODASSI (Tifi degli), noble Padouan, poëte enjoué et agréable, florissoit vers la fin du 15e siècle. Au rapport de Scardeone, historien de Padoue, Odassi fut (dit-on) l'inventeur du style macaronique, dont on attribue communément l'invention à Théophile Folengo, qui vivoit quelques années après. Ce poete a donné dans ce nouveau genre un poëme plaisant et enjoué, intitulé *Typhis Odaxii Patavii Carmen macharonicum de Patavinis quibusdam arte magicâ delusis*, imprimé, sans date d'année, sur la fin du 15e siècle, et plusieurs fois depuis. On peut consulter à ce sujet la Bibliotheque de Jacob Morelli, qui donne une description exacte de ce livre devenu très-rare. Il en existoit deux exemplaires de deux éditions différentes, et sans date d'année, dans la bibliotheque de Parme, et sur le frontispice desquels on avoit indiqué le nom de l'auteur. Ch. Mazzuchelli, dans son grand

ouvrage des Écrivains d'Italie, en parlant de George Aglione d'Asti en Piémont, s'exprime ainsi : En 1490 Aglione a écrit un ouvrage en vers macaroniques, intitulé *Caprices*, qui fut imprimé à Asti en 1601, et ensuite à Turin en 1628. « Mais ce savant littérateur, d'après ce passage, n'a pas eu connoissance d'une édition des Macaroniques d'Aglione, in-16, publiée vers la fin du 15e siecle, sans date de lieu ni d'année, sous le titre de *Maccaronea varia*, dont Guillaume-François Debure a fait mention dans sa Bibliographie instructive, vol. 1, Belles-lettres, pag. 445, no 2950. La bibliothèque de Remondini de Bassano possédoit un exemplaire de cette édition qui est très-rare ; et c'est d'après celui qu'avoit Gaignat que Debure en a fait la description. L'Aglione et Odassi étant contemporains, on ne sait auquel des deux on doit attribuer l'invention du style macaronique ; quoi qu'il en soit, il est certain que Folengo, à qui on en faisoit honneur jusqu'alors, n'en fut ni l'auteur ni l'inventeur.

ODAZZI (Jean), peintre et graveur, né à Rome en 1663, mort dans la même ville en 1731, à 68 ans, apprit d'abord à graver de Corneille Bloëmaërt. Il passa de cette école dans celles de Ciro-Ferri et de Bacici. Son mérite le fit recevoir de l'académie de Saint-Luc, et le pape lui donna l'ordre de Christ. Ce peintre, infatigable dans le travail, peignoit avec une rapidité singulière. Son dessin est correct ; ses peintures à fresque sont sur-tout fort estimées. La plupart de ses *ouvrages* se voient à Rome : il a principalement travaillé pour les églises. La *coupole* du dôme de Vellétri, peinte de sa main, est un morceau qui le place au rang des artistes distingués. Odazzi se fit une fortune considérable par son travail ; mais il ruina sa santé par une trop grande attention à la conserver.

* I. ODDI (Maur), architecte, peintre et graveur, né à Parme en 1659, fut envoyé à Rome par la duchesse Marie de Parme, pour suivre les leçons de Pierre de Cortone. Rappelé dans sa patrie au bout de six ans, il *peignit* avec succès le palais ducal à Colorno, fit à Plaisance, à Modène, et dans sa ville natale plusieurs *ouvrages* qui le firent nommer architecte et peintre de la cour. Aussi célèbre dans les *gravures* au burin et à l'eau forte, il *dessina* deux mille médailles en trois ans, *composa* deux livres sur l'architecture, et mourut âgé de 61 ans.

* II. ODDI (Sforza degli), de Pérouse, né en 1540, professa d'abord à Macérata, ensuite à Pise, d'où il passa à Pavie, et de là, c'est-à-dire en 1599, à Padoue, où il ne resta que deux ans, ayant été nommé conseiller de Ranuccio Farnèse, duc de Parme, qui lui donna l'emploi de premier lecteur dans son université. Oddi mourut dans cette ville en 1610. On lui doit trois comédies assez bonnes, qu'il publia dans sa jeunesse : I. *L'Erofilomachia, ovvero il duello d'amore e d'amicizia*, Venise, 1572 et 1586. II. *La prigione d'amore*, Florence, 1590 et 1592. III. *I morti vivi*, Perouse, 1576 ; Venise, 1597, et Florence, 1608. On rapporte qu'Oddi, étant aux pieds de Clément VIII pour solliciter quelques avantages en faveur de Perouse sa patrie, interrogé

par sa sainteté s'il ne composoit plus de comédies, croyant nécessaire de s'excuser de celles qu'il avoit faites, comme d'une faute grave, répondit : *Beatissime Pater, delicta juventutis meæ ne memineris.*

* III. ODDI (Muzio), d'Urbin, célèbre architecte, né le 15 décembre 1569, et mort le 15 du même mois en 1639, vécut à la cour de François de Médicis II, auprès duquel il étoit en grande faveur ; mais bientôt il fut disgracié par ce prince, qui le fit incarcérer dans la forteresse de Pésaro, où il fut mis au secret, privé de la liberté de parler à qui que ce fût, et où on lui ôta tous les moyens d'écrire et d'étudier. Tant de privations auroient accablé une ame moins grande que la sienne ; mais il sut les supporter avec courage, et une heureuse industrie sut suppléer à ce qu'on lui refusoit ; il parvint à écrire plusieurs *ouvrages* avec de l'encre faite avec du charbon détrempé dans l'eau et de la fumée de chandelle, en raffermissant son papier avec une colle légère. Après neuf ans de prison, il fut exilé à Milan en 1609, où quelque temps après il obtint une chaire de mathématiques. En 1626, ayant été invité par les magistrats de Lucques de *diriger* la construction et les fortifications de cette ville, et ayant rempli avec succès leurs vues à ce sujet, on battit en son honneur une médaille. Les ouvrages que cet architecte a publiés sont, *Degli orologi solari ; Dello squadro, della fabbrica e dell' uso del compasso polimetro*, etc.

* IV. ODDI (Longaro degli), né en 1685, d'une noble famille de Pérouse, entra chez les jésuites de Rome le 21 mars 1702, et y professa jusqu'au 15 août 1729. Ce religieux, qui étoit très-savant, passa la plus grande partie de sa vie à Rome, où il fit briller son érudition et son éloquence dans les leçons qu'il donna sur l'interprétation des saintes Ecritures. Il mourut en 1773, quelque mois après la suppression des jésuites, après avoir écrit les *Vies* de plusieurs saints personnages de cet ordre, parmi lesquelles on distingue celles de *saint Louis de Pont*, de *François de Geronimo*, de *Jean d'Avila*, de *Louis la Nuza*, etc.

* V. ODDI (le cardinal Jacob d'), né d'une noble famille de Pérouse, vers la fin du 17e siècle, après avoir rempli avec autant de zèle que de mérite plusieurs emplois honorables à Rome, fut envoyé en qualité de nonce auprès du roi de Portugal, et ensuite elevé aux honneurs de la pourpre en 1743. Successivement légat de Ravenne et évêque de Viterbe, il mourut dans cette dernière ville en 1770, âgé de 80 ans. On a de lui, outre quelques mandemens, I. *Constitutiones editæ in diœcesanâ synodo habitâ in cathedrali ecclesiâ Sancti Laurentii Viterbi, anno* 1762, Viterbi, 1763, in-4°. II. *Viterbiensis synodi vindicatio*, ibid. 1764, in-4°.

* I. ODDIS (Oddo de), médecin, né à Padoue en 1478, d'une famille noble de Pérouse, enseigna de bonne heure la philosophie dans sa ville natale, et vint ensuite à Venise, où il exerça son art avec une réputation telle que les autorités le renvoyèrent à Padoue pour y occuper une des premières chaires de médecine. L'attachement aux princi-

pes de Galien, qu'il manifestoit dans ses leçons et dans sa pratique, le fit surnommer *l'ame de Galien*. Ce médecin, mort à Padoue en 1548, a laissé plusieurs ouvrages imprimés comme posthumes, I. *De pestis et pestiferorum omnium affectuum causis, signis, prœcautione, curatione, libri quatuor; Apologia pro Galeno, tum in logicâ, tum in philosophiâ, tum in medicinâ, libri tres; De cœnœ et prandii portione, libri duo*, Venetiis, 1570, in-4°. II. *In Aphorismorum Hippocratis priores duas sectiones dilucidissima interpretatio*, Venetiis, 1572, in-8°; Patavii, 1589, in-4°. III. *Ars parva*, Venetiis, 1574, in-4°. IV. *In librum artis medicinalis Galeni exactissima et dilucidissima expositio*, Brixiæ, 1607, in-4°; Venetiis, 1608, in-4°.

* II. ODDIS (Marc de), fils du précédent, né à Padoue en 1526, mort dans cette ville l'an 1591, après avoir été reçu docteur en médecine, professa d'abord la logique et la philosophie, puis la médecine théorique, et enfin la médecine pratique. On a de lui, I. *De putredine germanœ ac nondùm explicatœ Aristotelis et Galeni sententiœ, adversùs Angelum Mercenarium et Thomam Erastum, apologia*. Venetiis, 1570, in-4°; avec le Traité de la peste par son père, Patavii, 1585, in-4°. II. *Meditationes in theriacam et mithridaticam antidotum*, Venetiis, 1576, in-4°, avec ce que Junius Paulus Crassus et Bernardin Taurisanus ont écrit sur cette matière. III. *Methodus exactissima de componendis medicamentis et aliorum dijudicandis*, Patavii, 1583, in-4°. IV. *De morbi naturâ et essentiâ*, ibidem, 1589, in-4°. V. *De urinarum differentiis, causis et judiciis, tabulæ*, ibidem, 1591, in-folio.

* ODDU (Illuminato), Sicilien, et capucin, mort en 1633, a écrit une *Logique péripatéticienne*, et une *Physique péripatéticienne*, suivant les principes de Scot.

* ODEBERT (Pierre), reçu président aux requêtes du palais de Dijon le 23 mars 1604, exerça cette charge pendant 42 ans avec beaucoup d'intégrité. L'amour du bien public, dirigeant toujours sa conduite, lui fit donner 80,000 livres pour élever de jeunes filles dans l'hôpital de Sainte-Anne de Dijon, et 30,000 pour établir, dans le collège des Jésuites de la même ville, quatre professeurs de théologie. On a de lui un ouvrage intitulé *L'Académie des afflictions, où se trouvent les biens solides*.

ODED ou Obed. Ce prophète s'étant trouvé à Samarie dans le temps que Phacée, roi d'Israel, revenoit dans cette ville avec deux cent mille prisonniers que les Israélites avoient faits dans le royaume de Juda, alla au-devant des vainqueurs, leur reprochant leur inhumanité et leur fureur contre leurs frères que Dieu avoit livrés entre leurs mains. Les soldats se laissèrent toucher par les paroles du prophète. Le désintéressement et la compassion prirent tout-à-coup dans leurs cœurs la place de l'avarice et de la cruauté : ils rendirent la liberté aux captifs, et abandonnèrent le riche butin qu'ils avoient fait.

* ODELBERT, archevêque de Milan, recommandable par son savoir, obtint l'estime de Charlemagne. Ce prince, qui

écrivoit assez souvent des lettres circulaires aux évêques de son royaume, dans lesquelles il leur demandoit la solution, tantôt d'une question, tantôt d'une autre, en fit parvenir une entre autres à Odelbert, où il lui proposoit quelques doutes sur le baptême. Celui-ci lui répondit par un *livre* divisé en vingt-deux chapitres, dans lequel il satisfaisoit à toutes les questions de l'empereur. Le P. Mabillon a publié la lettre qu'Odelbert avoit reçue de Charlemagne, ainsi que les titres et les commencemens de chaque chapitre du livre de cet archevêque.

* ODELL (Thomas), gentilhomme né dans le comté de Buckingham au commencement du 18e siècle, consomma une partie de son patrimoine au service de la cour. Ayant perdu son protecteur lord Wharton, et la pension qu'il lui avoit fait obtenir, il entreprit d'élever un théâtre dans Goodman's Fields, qui d'abord eut beaucoup de succès; mais sur ce qu'on représenta au gouvernement qu'un théâtre dans cette partie de la ville donneroit lieu à la dissipation des ouvriers et à la diminution du travail, il fut supprimé. Odell obtint une place dans les menus-plaisirs de la cour, qu'il conserva jusqu'à sa mort, arrivée en 1749. On a de lui quatre *Pièces de théâtre*, qui toutes ont eu du succès.

ODENAT, roi des Palmyréniens, né à Palmyre, suivant les uns, d'une famille bourgeoise, et suivant d'autres, d'une famille de princes, s'étoit exercé dès son enfance à combattre les lions, les léopards et les ours. Cet exercice anima son courage et devint un des fondemens de sa fortune. Après cette fameuse journée où l'empereur Valérien fut pris et traité avec tant d'ignominie par Sapor, roi de Perse, l'an 260, l'Orient consterné tâcha de fléchir cet insolent vainqueur. Odenat lui envoya des députés chargés de présens, avec une lettre dans laquelle il lui protestoit qu'il n'avoit jamais pris les armes contre lui. Sapor, indigné qu'un aussi petit prince eût osé lui écrire et ne fût pas lui-même venu lui rendre hommage, déchire sa lettre, fait jeter ses présens dans la rivière et jure « qu'il ruinera bientôt tout son pays, et qu'il le fera périr lui et toute sa famille, s'il ne vient pas se jeter à ses pieds les mains liées derrière le dos. » Odenat, indigné à son tour, prit le parti des Romains, et fit la guerre à Sapor avec tant de succès, qu'il lui enleva sa femme et ses trésors. Il ruina ensuite le parti de Quiétus fils de Macrien, et demeura fidèle aux Romains. L'empereur Gallien crut ne pouvoir mieux récompenser ses services qu'en l'associant à l'empire. En 264 il lui donna les titres de César et d'empereur, et celui d'Auguste à la reine Zénobie sa femme et à leurs enfans. Odenat fit mourir Baliste qui s'étoit révolté, prit la ville de Ctésiphon, et se préparoit à marcher contre les Goths qui ravageoient l'Asie, lorsqu'une conspiration formée dans sa propre maison mit fin à tous ses projets. Odenat avoit eu d'une première femme un fils nommé Hérodien, auquel il témoignoit une prédilection marquée, et qu'il faisoit jouir de tous les droits d'aînesse sur ses frères nés de Zénobie. Hérodien étoit néanmoins peu digne de l'affection d'un père tel qu'Odenat. Ce jeune prince

n'étoit connu que par son goût pour le luxe et la mollesse. Son père, qui auroit dû réprimer ce penchant, le favorisoit par une complaisance aveugle. Après ses premières victoires sur Sapor, il donna à son fils, et les concubines du roi de Perse qu'il avoit fait prisonnières, et tout ce qu'il avoit amassé de richesses dans son expédition, or, étoffes précieuses, diamans et pierreries. Zénobie souffrit impatiemment la préférence que donnoit Odenat à son fils aîné sur les enfans qu'il avoit eus d'elle; et il n'est pas hors de vraisemblance qu'elle joignit son ressentiment à celui de Méonius, neveu d'Odenat, et aigri contre son oncle pour une cause assez légère dans son origine. Dans une partie de chasse, Méonius, par une vivacité peu mesurée, tira le premier sur la bête, et, malgré la défense d'Odenat, répéta jusqu'à deux et trois fois ce manque de respect. Odenat irrité lui fit ôter son cheval, ce qui étoit un grand outrage parmi ces nations; et Méonius, s'étant emporté jusqu'à le menacer, s'attira enfin un traitement rigoureux, et fut mis dans les chaînes. Il résolut de se venger; mais pour y réussir il dissimula sa colère. Il recourut humblement à Hérodien, et le pria de lui obtenir sa grace. Il ne se vit pas plutôt en liberté, qu'il trama une conspiration contre son oncle et contre son libérateur; et profitant de l'occasion d'une fête que donnoit Odenat pour célébrer le jour de sa naissance, il l'attaqua au milieu de la joie du repas et de la bonne chère, et le tua avec son fils. Cette scène tragique se passa à Emèse: elle est placée par Tillemont sous l'an de J. C. 267. Zénobie gouverna après lui, sous le titre de reine d'Orient. *Voyez* son article.

* ODÉRIC (le bienheureux), frère mineur, né vers 1286 à Pordenone dans le Frioul, se consacra de bonne heure aux missions de l'Orient, et partit pour Constantinople, d'où il passa à Trébisonde. Ayant ensuite traversé l'Arménie et la Perse, il se rendit à Ormuz où il s'embarqua. Après avoir parcouru le Malabar, les îles de Ceylan, de Sumatra et de Java, il pénétra dans la Chine, dans la Tartarie, et s'arrêta quelque temps au Thibet. Ses supérieurs l'ayant rappelé après seize ans de courses apostoliques, il retourna en Italie en 1330, et mourut saintement l'année suivante 1331. Il dicta la *relation* de ses voyages à l'un de ses confrères, frère Guillaume, et elle fut publiée en italien en 1588, et insérée dans la collection de Ramusius. On la trouve aussi dans les Bollandistes, au 14 janvier, jour de la mort du B. Odéric. Ce monument seroit précieux, s'il n'étoit pas défiguré par des fables absurdes et par des contes qui prouvent plus de piété que de discernement.

* ODÉRICO (Gaspard-Louis), né à Gênes en 1725, étudia chez les jésuites, dont il prit l'habit, et sous lesquels il fit des progrès rapides; il professa la théologie à Rome. La science utile et paisible de l'antiquité devint son unique passion; il y employa tous ses momens et toutes ses facultés. Tout ce que les siècles reculés nous ont fourni de mutilé ou d'intact devint l'objet de ses travaux: monnoies, médailles, inscriptions, monumens grecs, romains, ecclésiastiques, rien n'échappa à ses recherches; cependant il les dirigea plus particulièrement vers

la numismatique. La nature l'avoit doué d'une sagacité rare, d'un jugement exquis, et d'une mémoire prodigieuse et sûre. Appelé à une chaire de théologie à Rome, il ne négligea point ses études favorites. Le premier fruit de ses veilles fut *Dissertazione sopra un' antica iscrizione novellamente scoperta*, Romæ, 1756. Cette dissertation a pour objet une inscription sur marbre rouge, consacrée à un certain Kaménius, de la famille Césonia, préteur triomphal du temps de Constantin, et septemvir du collége des Epulons. L'auteur y fait preuve de connoissances profondes dans les usages civils et religieux des Romains, et sur la division géographique et politique de l'empire. Plein d'admiration pour les monumens où respire encore le génie de Rome ancienne, il se livra avec une sorte de passion à leur examen, et en releva un certain nombre d'inscriptions latines, qui étoient échappées à Gruter, Reinésius, Gudi, Fabretti, Muratori, Maffey, et à beaucoup d'autres : il en forma un recueil qu'il publia à Rome en 1765, sous le titre de *Dissertationes et adnotationes in aliquot ineditas veterum inscriptiones et numismata*, etc. Peu après et successivement parurent une *Dissertation sur une monnoie d'argent d'Orcitirix*, prince helvétien, dont César parle fort au long dans ses Commentaires, et une *Apologie de l'architecture égyptienne et toscane*. Lors de la dissolution de l'ordre des jésuites, il se retira dans sa patrie, où il fut nommé bibliothécaire de l'université. Ce fut alors qu'il chercha à s'initier plus sérieusement dans les antiquités de la Grèce. Il étudia diverses médailles et les marbres didascaliques, qu'il expliqua dans des traités particuliers. Quelque admiration qu'inspirent les talens d'Odérico, on doit cependant convenir que ses recherches, toutes savantes, toutes profondes qu'elles soient, ne satisfont pas toujours ; qu'il ne marche pas toujours droit au but qu'il se propose. Souvent il s'applique davantage à détruire l'opinion des autres qu'à fonder la sienne propre ; quelquefois encore il frappe et séduit par un étalage pompeux d'érudition ; et perdant de vue les faits importans, l'illusion l'entraîne au-delà du sujet ; enfin Odérico, sur beaucoup de matières, conclut par un doute, et abandonne le lecteur à des incertitudes extrêmement fatigantes. Ce savant mourut le 10 décembre 1803. Son oraison funèbre a été prononcée à l'académie de Gênes par M. Carréga.

* ODÉRIGI da Gubbio, célèbre peintre en miniature, contemporain de Giotto et du Dante. Benoît XI l'employa à Rome, dans la bibliothèque pontificale, à *decorer* et *embellir* des ouvrages précieux. Le Dante parle de ce peintre dans son Purgatoire :

O, dissi lui, non sè tu Oderigi,
L'onor d'Agobbio, e l'onor di quell' arte,
Ch' alluminare è chiamata in Parigi.

ODESPUN de La Meschinière (Louis), prêtre de Chinon en Touraine, fut employé par le clergé de France, dont il recueillit les *Mémoires*, qu'il donna en 2 vol. in-fol. en 1646. Il publia aussi, la même année, une *Collection* des conciles de France, tenus depuis celui de Trente, in-fol., qui sert de suite à ceux du P. Sirmond, en 3 vol. in-fol., et auxquels on joint les Supplé-

mens de La Lande, 1666, in-folio. On ignore le temps de sa mort.

* I. ODET (Philippe), né à Nanci vers le milieu du 16ᵉ siècle, étudia dans les écoles de la faculté de médecine à Paris, principalement sous Jean Riolan père, qui lui témoigna son estime par le présent d'un de ses ouvrages portant cette note dédicatoire : *Medico Nanceiensi, quondàm auditori suo, nunc et amico colendo, Joannes Riolanus D. P.* Odet a laissé : *De tuendâ valetudine libri sex, in quibus omnia quæ ad diætam hominis sani pertinent breviter ac dilucidè pertractantur*, Nanceii, 1604, in-12. Cet ouvrage, dédié au duc Charles III, valut à son auteur des lettres de noblesse en mars 1605.

† II. ODET. *Voyez* COLIGNI, nº III, *et* TOURNEBU.

ODETTE DE CHAMPDIVERS. *Voy.* CHAMPDIVERS.

* I. ODIERNA (Jean-Baptiste), jurisconsulte napolitain du 17ᵉ siècle, juge et conseiller de la grande cour, a publié *Controversiarum forensium, novissimæ additiones et observationes ad decisiones Mantuani senatûs Jo. Petri Surdi ; Practicarum qq. ad L. hâc edictali, Cod. de secundis nuptiis.*

* II. ODIERNA (Jean-Baptiste), de Syracuse en Sicile, savant astronome, auteur de plusieurs *ouvrages*, et des *Ephémérides des satellites de Jupiter*, imprimées à Palerme en 1656.

ODIEUVRE (Michel), né en Normandie, d'abord tailleur, puis peintre et marchand de tableaux et d'estampes à Paris, s'est rendu recommandable par une suite de six cents portraits de personnes illustres, qui forment les 6 volumes in-4° de l'Europe illustre de Dreux du Radier. Odieuvre les a fait graver à ses frais ; et sa collection est curieuse par les estampes et par les discours qui accompagnent chaque portrait. Odieuvre mourut en 1756 à Rouen, où il étoit allé pour son commerce.

† ODILON (saint) cinquième abbé de Cluni, fils de Bérault-le-Grand, seigneur de Mercœur, né en Auvergne l'an 962, se fit moine à Cluni. Saint Mayeul, qui en étoit abbé, jeta les yeux sur lui pour lui succéder ; Odilon fut le seul qui désapprouva ce choix. La réputation que lui firent ses vertus vint jusqu'à l'empereur saint Henri, qui l'appeloit souvent à sa cour pour jouir de ses pieux entretiens. L'impératrice sainte Adelaïde, les rois de France Huges-Capet, Robert et Henri, Rodolphe, roi de Bourgogne, Sanche et Garcias, rois de Navarre, Casimir, roi de Pologne, eurent aussi pour Odilon une tendre affection. Ils lui écrivoient et lui envoyoient souvent des présens pour cultiver son amitié. Son humilité lui fit refuser l'archevêché de Lyon, et le pallium dont Jean XIX voulut l'honorer. Il mourut à Sauvigny en Bourbonnais le 31 décembre 1048, à 87 ans, après avoir répandu son ordre en Italie, en Espagne et en Angleterre. Il fit aimer la règle, et par-là il la fit observer. Son caractère dominant étant une extrême bonté, il fut appelé le *Débonnaire*. Son nom est célèbre

dans l'Église par l'institution de la *Commémoration générale des trepassés*. Cette pratique passa des monastères de Cluni dans d'autres églises, et fut enfin adoptée par l'Église romaine. On a de lui dans le Recueil intitulé *Bibliotheca Cluniacensis*, 1614, in-folio, I. la *Vie de saint Mayeul*. II. Celle de *sainte Adélaïde*, impératrice. III. Des *Sermons*, qui marquent une grande connoissance de l'Écriture sainte. IV. Des *Lettres*. V. Des *Poésies*. « Saint Odilon, dit le P. Longueval, s'est peint lui-même dans ses ouvrages. On y retrouve son esprit, son caractère, sa piété. Autant cet écrivain fut soigneux de cultiver lui-même les lettres, autant le fut-il de les favoriser, et d'exciter les talens dans son ordre. » — Il ne faut pas le confondre avec ODILON, moine de Saint-Médard de Soissons, qui vivoit à peu près dans le même temps, et dont on a un *Traité sur les translations des reliques des saints*, dans les *Acta benedictinorum* de Mabillon.

ODIN, à la fois prêtre, conquérant, monarque, orateur et poëte, parut dans le nord environ 70 ans avant Jésus-Christ. Le théâtre de ses exploits fut principalement le Danemarck. Il avoit la réputation de prédire l'avenir et de ressusciter les morts. Quand il eut fini ses expéditions glorieuses, il retourna en Suède; et, se sentant près du tombeau, il ne voulut pas que la maladie tranchât le fil de ses jours, après avoir si souvent bravé la mort dans les combats. Il convoqua tous ses amis, les compagnons de ses exploits; il se fit, sous leurs yeux, avec la pointe d'une lance, neuf blessures en forme de cercle; et au moment d'expirer, il déclara qu'il alloit dans la Scythie prendre place parmi les dieux, promettant d'accueillir un jour avec honneur dans le paradis tous ceux qui s'exposeroient courageusement dans les batailles, ou qui mourroient les armes à la main. Toute la mythologie des Islandais a Odin pour principe, comme le prouve l'Edda, traduit par Mallet, à la tête de son Histoire de Danemarck. Les rois qui aspiroient au respect des peuples dans une partie du Nord se disoient tous fils d'Odin. C'est à lui qu'on attribue la poésie erse, les caractères runiques, et la semence de la haine que les nations septentrionales marquèrent contre les Romains. On le croit auteur d'un poëme intitulé *Havamaal*, c'est-à-dire *Discours sublime*. Il est composé d'environ cent vingt strophes. C'est un recueil de principes moraux, parmi lesquels on peut citer ceux-ci : « Ne vous fiez ni à la glace d'un jour, ni à un serpent endormi, ni aux caresses de celle que vous devez épouser, ni à une épée rompue, ni au fils d'un homme puissant, ni à un champ nouvellement ensemencé. — Il n'y a point de maladie plus cruelle que de n'être pas content de son sort. — Si vous avez un ami, visitez-le souvent; le chemin de l'amitié se remplit d'herbes, les arbres le couvrent bientôt si l'on n'y passe pas sans cesse. — Soyez circonspect lorsque vous avez trop bu, lorsque vous êtes près de la femme d'autrui, et quand vous vous trouvez parmi des voleurs. — Ne riez point du vieillard : il sort souvent des paroles pleines de sens des rides de la peau. »

* ODINGTON, Anglais de

nation, religieux de l'ordre de Saint-Benoît vers l'an 1280, philosophe et mathématicien, comme le prouvent les deux Traités qu'il publia ; l'un, *De motibus planetarum* ; et l'autre, *De mutatione aëris*.

ODOACRE, roi des Hérules, élevé en Italie, fut garde de l'empereur. Sa naissance étoit si obscure qu'on ne sait quel pays lui donna le jour. Après diverses aventures il devint chef des Hérules. Une taille avantageuse et beaucoup de hardiesse et de courage lui firent un nom. L'empire romain touchoit à sa ruine. Les Skhires, les Hérules, les Turcilinges, et plusieurs autres peuples barbares, composoient la plus grande partie de la milice romaine. Ces barbares se soulevèrent tous à la fois, et prirent pour chef Odoacre. Ce général fut bientôt reconnu par une partie de l'empire, las de la tyrannie d'Oreste et de son fils Augustule. Oreste, à cette nouvelle, se sauva à Pavie, ville forte ; mais Odoacre, connoissant que son élévation dépendoit de la perte du tyran, l'y poursuivit, prit la ville, la pilla, la brûla, et fit mettre à mort son ennemi. Le vainqueur passa de là à Rome, où il se fit proclamer roi d'Italie, et ensuite à Ravenne, où il trouva Augustule. Ce prince fut exilé dans la Campanie, après avoir été dépouillé des marques de la dignité impériale. Ce fut ainsi que périt l'empire d'Occident, et que Rome fut forcée de se soumettre à un roi, elle qui avoit eu ce titre de roi en horreur durant tant de siècles. Cette étonnante révolution arriva l'an 476. La terre changeoit alors de face ; l'Espagne étoit habitée par les Goths ; les Anglo-Saxons passoient dans la Bretagne ; les Francs s'établissoient dans les Gaules ; les Allemands s'emparoient de la Germanie ; les Hérules et les Lombards restoient maîtres de l'Italie. La barbarie les accompagna par-tout. Les monumens de sculpture et d'architecture furent détruits ; les chefs-d'œuvre de poésie et d'éloquence d'Athènes et de Rome furent négligés, les beaux-arts se perdirent, et la plupart des hommes, plongés dans une grossière férocité, ne surent ni penser ni sentir. Odoacre, maître de l'Italie, eut Théodoric à combattre. Il fut battu trois fois, et assiégé dans Ravenne en 490. Il n'obtint la paix qu'à condition qu'il partageroit l'autorité avec son vainqueur. Théodoric lui avoit promis, avec serment, de ne lui ôter ni la couronne ni la vie ; mais peu de jours après, l'ayant invité dans un festin, il le tua de sa propre main, et fit périr tous ses officiers et tous ses parens, en 493. Odoacre, prince plein de douceur et de magnanimité, quoique arien, ne maltraita point les catholiques. Il sut user modestement de sa fortune, et n'eut rien de barbare que le nom. S'il établit plusieurs impôts onéreux, il y fut forcé par la nécessité de récompenser ceux à qui il devoit le sceptre.

ODOARD. *Voyez* ODON, n° III.

* ODOFRED, célèbre jurisconsulte de Bologne, donna de bonne heure des leçons de droit avec tant de succès que plusieurs grandes villes d'Italie le prirent souvent pour juge dans les affaires publiques. Sa réputation étant parvenue en France, il y fut appelé pour des diffé-

rens de la plus grande importance. Ses concitoyens lui donnèrent plusieurs commissions épineuses, et s'en trouvèrent bien. Cet homme célèbre mourut sexagenaire en 1269, et fut enterré à côté d'Accruse, autre savant jurisconsulte. Les *ouvrages* d'Odofred éclaircissent plusieurs questions de droit avec clarté et avec ordre, et sont précieux par divers traits historiques et critiques relatifs aux événemens et aux ridicules de son temps. Il tâchoit d'instruire ses auditeurs en les amusant. Il mêle assez souvent des mots italiens dans son latin, qui tient un peu de la grossièreté et de la naïveté de son siècle. Tiraboschi en donne différentes preuves que les bornes de cet ouvrage ne nous permettent pas de rapporter. Le premier nom d'Odofred étoit *Denara*, famille recommandable de Bologne, qui, depuis l'honneur que lui fit ce jurisconsulte, a pris celui d'*Odofredi*.

* ODOFREDI (Téophraste), de Modène, poëte latin, florissoit sur la fin du 16e siècle. On a de lui quelques *poésies* insérées parmi celles d'Ange Guicciardi, imprimées à Reggio en 1595.

† I. ODON (saint), chanoine de Saint-Martin de Tours en 899, moine à Baume en Franche-Comté en 909, et second abbé de Cluni en 927, naquit dans le Maine en 879. Ses lumières et sa sainteté le rendirent l'arbitre des princes séculiers et des princes de l'Église. Son zèle pour la discipline monastique le fit appeler pour réformer les monastères d'Aurillac en Auvergne, de Sarlat en Périgord, de Tulles en Limousin, de Saint-Pierre-le-Vif à Sens, de Saint-Julien à Tours, et plusieurs autres, qu'il soumit à une exacte réforme. Appelé ensuite en Italie, il y forma plusieurs communautés nombreuses. Cet abbé mourut le 18 novembre 942. Le monastère de Cluni reçut, sous son administration, des donations si considérables, qu'il en reste cent quatre-vingt-huit chartes. On a de lui, I. Un *Abrégé des morales de saint Grégoire sur Job*. II. Des *Hymnes en l'honneur de saint Martin*. III. Trois livres *du Sacerdoce*. IV. La *Vie de saint Gerard, comte d'Aurillac*, traduite en français par Compaing, Aurillac, 1715, in-8°. V. Divers *Sermons*, etc. La Bibliothèque de Cluni, collection publiée par dom Marrier, 1614, Paris, in-folio, renferme les différens *ouvrages* de saint Odon. On trouve dans le même recueil la Vie d'Odon, écrite par un de ses disciples appelé Jean.

† II. ODON, fils d'Herluin de Conteville, nommé l'an 1049 à l'évêché de Bayeux par Guillaume-le-Bâtard, duc de Normandie, n'étoit âgé que d'environ quatorze ans; mais les bonnes qualités qu'on voyoit éclore en lui, et l'autorité du duc, son frère utérin, qui l'avoit nommé, firent passer par-dessus les règles prescrites par les canons. L'an 1066, Guillaume ayant résolu de conquérir le royaume d'Angleterre, dont Harold s'étoit emparé à son préjudice, l'évêque de Bayeux fit équiper à ses frais cent navires, et voulut l'accompagner dans cette périlleuse entreprise. Le conquérant le fit son lieutenant pour gouverner ce royaume en son absence. Ébloui de l'éclat de ce poste important, Odon se livra à une prodigalité et à des dé-

penses inouïes ; et, pour fournir au luxe de sa table et de ses équipages, il accabla les peuples d'impôts excessifs qui les firent révolter. Au lieu d'adoucir la colère du roi en leur faveur, il lui conseilla de les dépouiller de leurs terres, qui furent partagées aux Normands, et il eut pour sa part jusqu'à deux cent cinquante-trois fiefs dans différens cantons, outre le château de Douvres et le comté de Kent, dont il avoit déjà été gratifié. Ces grands biens lui firent naître l'idée de se faire pape. Il y étoit aussi excité par quelques prédictions qui ne se vérifièrent point. Il amassa, par toutes sortes d'extorsions, des sommes immenses en Angleterre, et il se fit acheter et meubler un palais à Rome ; mais au moment où il se disposoit à partir avec des troupes qu'il avoit gagnées, il fut arrêté par ordre du roi, indigné de ses concussions, et fut conduit à Rouen, où il resta enfermé jusqu'à la mort du prince. Sa prison ne fut pas capable de le rappeler à lui-même. Après avoir semé la division entre les princes ses neveux, il se mit à la tête d'un gros parti pour arracher le sceptre à Guillaume-le-Roux, en faveur de son frère Robert ; mais il ne réussit qu'à perdre tous les biens qu'il avoit en Angleterre, et à être renvoyé avec mépris en Normandie. Le duc Robert, pour lequel il avoit tout sacrifié, le prit pour son principal ministre. Il ne pouvoit faire un plus mauvais choix. Ce prélat ambitieux remplit l'état de troubles par ses cabales, et manqua de le bouleverser. Enfin, déchiré par les remords, haï et méprisé, Odon s'enrôla dans la première croisade, et étant parti l'an 1096 avec le duc Robert pour la Terre sainte, il mourut en chemin l'année suivante, à Palerme en Sicile.

III. ODON *ou* ODOARD, évêque de Cambrai, né à Orléans, mort en 1113, a donné une *Explication du canon de la messe*, Paris, 1640, in-4° ; et d'autres *Traités* imprimés dans la Bibliothèque des Pères. Sa vie fut remplie par le travail et les bonnes œuvres.

* IV. ODON DE DEUIL, abbé de Saint-Corneille de Compiègne, puis successeur du célèbre abbé Suger, dans l'abbaye de Saint-Denys, mort en 1168, a composé une *Relation du voyage de Louis VII*, roi de France en Orient, publiée par le P. Chifflet, dans son *Traité de la noblesse de saint Bernard*, imprimé à Paris en 1660.

* V. ODON (saint), né en Angleterre, de parens calvinistes, Danois d'origine, montra dès l'enfance du penchant pour le christianisme. Le duc d'Athelm, seigneur d'Angleterre, le fit baptiser. Il reçut ensuite les ordres sacrés, fut placé sur le siége épiscopal de Wilton, et ensuite sur celui de Cantorbéry en 942, après avoir reçu l'habit de l'ordre de Saint-Benoît ; car c'étoit l'usage de ne mettre à la tête de ce grand diocèse que les hommes qui avoient professé la vie monastique. (*Voyez* saint NORBERT.) Odon n'avoit consenti qu'avec répugnance à la première promotion, et il s'opposa longtemps à la seconde. Il mourut le 4 juillet 961. On a de lui des *Constitutions ecclésiastiques* dans la Collection des conciles. Il est regardé comme un des principaux auteurs des lois publiées par Edmond et Edgard, rois d'Angleterre.

* VI. ODON-CANTIANUS, ainsi nommé parce qu'il étoit né dans le comté de Kent, fleurit dans le 12e siècle, et entra dans l'ordre de Saint-Benoît, où son érudition et son éloquence lui méritèrent un prieuré et une abbaye. Thomas Becket fut son ami, et Jean de Salisbury fit son panégyrique. Il a composé divers ouvrages. I. Des *Commentaires* sur le Pentateuque. II. Des *Réflexions morales* sur les Psaumes, l'ancien Testament et les Evangiles. III. Un traité intitulé *De onere Philistini*. IV. *De moribus ecclesiasticis*. V. *De vitiis et virtutibus animæ*. Son meilleur ouvrage est une *Lettre* à son frère, novice dans l'abbaye d'Iguy, que Mabillon a imprimée dans le premier volume de ses Analectes. On peut citer encore une *Lettre* à Philippe, comte de Flandre, écrite vers 1771, *sur les miracles de saint Thomas*, imprimée dans la collection de Martenne et Durand.

ODONE (César), de Penna dans l'Abruzze, médecin et philosophe, professa à Bologne dans le 16e siècle. On a de lui, I. *De historiâ animalium et plantarum* II. *Theophrasti sparsæ de plantis sententiæ*, etc., Bononiæ, 1561, in-4°.

* ODONI (Renauld), Vénitien qui vivoit dans le 16e siècle, publia un *discours* où il élevoit la question, « Si l'ame, selon Aristote étoit mortelle ou immortelle. » Cette question fit grand bruit au commencement du 16e siècle, parce que les scolastiques du temps étoient tellement prévenus en faveur de ce philosophe, qu'ils étoient fermement persuadés que ses propositions et sa doctrine étoient infaillibles, même en matiere de foi et de catholicisme; ce qui leur fournit l'occasion de se soulever contre Pierre Pomponace, qui, dans son Traité de l'immortalité de l'ame, imprimé à Bologne en 1516, in-8°, avoit dit que, selon l'hypothèse d'Aristote, l'ame mouroit avec le corps; mais que quant à lui il la croyoit immortelle. Cette déclaration ne le mit pas à l'abri de la persécution, et son livre fut brûlé. Un exemplaire fut envoyé à Rome au cardinal Bembo, qui, avant de le faire condamner par le pape, le lut, et n'y ayant rien trouvé qui pût provoquer une condamnation, remit le livre entre les mains du maître du palais pontifical, qui rendit un jugement conforme au sentiment de Bembo; et on se moqua de l'ignorance de ceux qui avoient sollicité sa condamnation. Et en effet, ni son livre de l'Immortalité de l'ame, ni son Apologie ne se trouvent point enregistrés sur l'index des livres défendus, on n'y voit que celui intitulé *De incarnationibus*.

* ODONUS (César), médecin vers le milieu du 16e siècle, directeur du jardin des plantes à Bologne, est auteur d'un ouvrage intitulé *Theophrasti sparsæ de plantis sententiæ, in continuam seriem ad propria capita nominaque secundum litterarum ordinem dispositæ*, Bononiæ, 1561, in-4°, avec deux *Dissertations* en forme de thèses. Odonus a encore écrit un Traité *de Urinis*, où il prétend donner les moyens de connoître toutes les maladies par l'inspection des urines. On le trouve avec le livre intitulé *Anatomia urinæ*, composé par Henri Martinius, et imprimé à Francfort en 1658, in-12. L'étendue que les charlatans donnèrent à l'inspection

des urines fit dégénérer cette partie de la séméiotique en l'art imposteur auquel la crédulité n'eut que trop souvent recours. Tout médecin tire des signes de l'examen des urines dans le traitement des maladies ; mais il s'en faut de beaucoup qu'il y voye ce que l'empirisme prétend y reconnoître.

* ODORAN, moine de l'abbaye de Saint-Pierre-le-Vif de Sens, dans le 11e siècle, composa, vers l'an 1045, sous le titre *Chronica rerum in orbe gestarum*, une *Chronique* qui commence à l'an 875, et qui finit à l'an 1032. Pithou en rapporte un fragment dans ses Annales de France. Elle a été imprimée dans la collection des auteurs de l'histoire de France de Duchesne.

* ODORIC (Jean), médecin célèbre vers le milieu du 16e siècle, naquit à Trente. Ses talens lui méritèrent la confiance de Pierre-André Matthiole, qui lia avec lui un commerce intime de lettres, par lequel ils se communiquoient mutuellement les succès de leurs études. On trouve quelques-unes des lettres d'Odoric dans le recueil du même Matthiole.

* ODORICO. *Voyez* ODERIC.

OEBALUS, fils de Cynortas, roi de Sparte. *Voyez* GORGOPHONE.

OEBARE, écuyer de Darius, procura la couronne de Perse à son maître, après la mort de Smerdis, en lui enseignant le moyen de faire hennir son cheval avant ceux de ses compétiteurs. *Voyez* DARIUS, nº II.

OEBOAS, héros grec, remporta le prix de la course aux jeux olympiques dans la 7e olympiade. Les Achéens lui érigèrent une statue, que les vainqueurs dans ces jeux couronnoient après leur victoire.

† OECOLAMPADE (Jean), né au village de Reinsperg dans la Franconie, en 1482, apprit assez bien le grec et l'hébreu, et acquit diverses connoissances. L'amour de la retraite et de l'étude l'engagea à se faire religieux de Sainte-Brigitte, dans le monastère de Saint-Laurent près d'Ausbourg ; mais il ne persévéra pas long-temps dans sa vocation. Il quitta son cloître pour se rendre à Bâle, où il fut fait curé. La réforme commençoit à éclater ; OEcolampade en adopta les principes, et préféra le sentiment de Zuingle à celui de Luther sur l'eucharistie. Il publia un traité intitulé *De l'exposition naturelle de ces paroles du Seigneur, Ceci est mon corps*, c'est-à-dire, selon lui, le signe, la figure, le type, le symbole. Les luthériens lui répondirent par un livre intitulé Syngramma, c'est-à-dire écrit commun, composé, à ce qu'on croit, par Brentius. OEcolampade en publia un second, intitulé *Anti-Syngramma*, qui fut suivi de divers Traités contre le *Libre arbitre*, l'*Invocation des saints*, etc. A l'exemple de Luther, OEcolampade se maria, quoique prêtre, à une jeune fille dont la beauté l'avoit touché. Voici comment Erasme le raille sur ce mariage. « OEcolampade, dit-il, vient d'épouser une assez belle fille : apparemment que c'est ainsi qu'il veut mortifier sa chair. On a beau dire que le luthéranisme est une chose tragique ; pour moi, je suis persuadé que rien n'est plus comique : car le dé-

nouement de la pièce est toujours quelque mariage, et tout finit en se mariant, comme dans les comédies.... » Œcolampade eut beaucoup de part à la réforme de Suisse; il mourut à Bâle le 1er décembre 1531, à 49 ans. On a de lui des *Commentaires* sur plusieurs livres de la Bible, in-folio, et d'autres *ouvrages* qui passèrent dans leur temps pour être écrits avec force.

OECUMÉNIUS, auteur grec du 10e siècle. On a de lui des *Commentaires* sur les Actes des apôtres, sur l'Epître de saint Jacques, etc., et d'autres *ouvrages*, recueillis avec ceux d'Arétas par Fréderic Morel, à Paris, 1630, en 2 vol. in-folio, grec-latin. Il ne fait presque qu'abréger saint Chrysostôme, et il le fait avec peu de choix.

† OEDIPE (Myth.), roi de Thèbes, fils de Laïus et de Jocaste. L'oracle avoit prédit à Laïus que son fils le tueroit, et qu'il épouseroit sa mère. Pour prévenir ces crimes, Laïus donna OEdipe, aussitôt après sa naissance, à un de ses officiers, pour le faire mourir; mais cet officier, ému de compassion, l'attacha par les talons à un arbre. Un berger passant par-là prit l'enfant et le porta à Polybe, roi de Corinthe, qui l'éleva comme son fils. L'oracle ayant menacé OEdipe des malheurs dont Laïus avoit déjà été averti, il s'exila de Corinthe, croyant que c'étoit sa patrie. Il rencontra un jour Laïus dans la Phocide, sans le connoître, eut querelle avec lui et le tua. De là il alla à Thèbes, et y expliqua l'énigme du Sphinx. Il falloit répondre à cette question: « Quel est l'animal qui marche à quatre pieds le matin, qui ne se sert que de deux sur le midi, et qui marche à trois vers le soir? » OEdipe répondit que l'animal dont il s'agissoit étoit l'homme, qui dans son enfance se traînoit sur les mains et sur les pieds, qui dans la force de l'âge n'avoit besoin que de ses deux jambes, et qui dans la vieillesse se servoit de bâton comme d'une troisième jambe pour se soutenir. Le Sphinx, outré de dépit de ce qu'on avoit deviné cette énigme, se brisa la tête contre un rocher: c'est ainsi que Thèbes en fut délivrée. Jocaste, la reine, devoit être le prix de celui qui vaincroit ce monstre; ce fut ainsi qu'OEdipe épousa sa propre mère. Les dieux, irrités de cet inceste, frappèrent les Thébains d'une peste qui ne cessa que quand le berger qui avoit sauvé OEdipe vint à Thèbes, le reconnut, et lui découvrit sa naissance. OEdipe, après cette terrible découverte, se creva les yeux de désespoir, et s'exila de sa patrie. Eteocle et Polynice, si célebres chez les Grecs, étoient nés du mariage incestueux d'OEdipe et de Jocaste, aussi bien qu'Antigone et Ismène. L'abbé Gedoyn dit qu'OEdipe n'eut point d'enfans de Jocaste; mais qu'il avoit eu ces quatre-là d'Euryganée, fille de Périphas. Les malheurs d'OEdipe ont fourni un morceau de tragédie à plusieurs de nos poëtes.

† OEILLETS (N. des), célèbre comédienne de l'hôtel de Bourgogne, y remplit pendant plusieurs années les premiers rôles tragiques avec un tel succès qu'elle passa, de l'aveu des critiques, pour la meilleure actrice de son temps. Elle mourut à la suite d'une assez longue maladie, le 25 octobre 1670, âgée d'environ 49 ans.

* I. OELHAF (Joachim), né à Dantzick en 1570, mort dans la même ville en 1630, y remplit la chaire de physique et y enseigna l'anatomie, à son retour de Montpellier où il prit le bonnet de docteur en médecine l'an 1600. On a de lui, I. *Disputatio de fœtu humano*, Gedani, 1607, in-4°. II. *De usu ventriculorum cerebri*, ibidem, 1616, in-4°. III. *De seminario pestilenti intra corpus vivum latitante*, ibidem, 1626, in-4°; Francofurti, 1638, in-4°. IV. *An ventriculi actio primaria sit chylosis*, ibidem, 1630, in-4°. V. *De renum officio in re medicâ et venereâ*, Hafniæ, 1670, in-8°.

II. OELHAF (Nicolas-Jérôme), théologien de Nuremberg, étudia dans plusieurs universités d'Allemagne, et dans celles de Strasbourg et d'Utrecht. Il devint dans sa 38e année pasteur à Laussen, où il mourut en 1675. OElhaf a écrit sur le *Droit naturel* et sur la *Prédestination*, et a donné aussi une *Réfutation* du Traité de l'état des ames après la mort, etc.

III. OELHAF (Tobie), jurisconsulte, né aussi à Nuremberg, vice-chancelier de l'académie d'Altorf, où il mourut en 1666, âgé de soixante-cinq ans. On a de lui des écrits sur les *monnoies*, sur les *formes* et les *espèces des républiques*; sur les *donations*, les *magistrats*, les *principes du droit*, les *appellations*, où il a semé beaucoup d'érudition.

I. OENOMAÜS, fils de Mars, roi d'Elie et de Pise. Ayant appris de l'oracle que son gendre le feroit mourir, il ne vouloit accorder sa fille Hippodamie à aucun de ceux qui la demandoient, qu'à condition qu'ils remporteroient sur lui la victoire à la course des chars, et que, s'ils étoient vaincus, ils périroient de sa main. Déjà treize jeunes gens avoient eu le malheur de succomber, lorsque Pélops, fils de Tantale, se mit sur les rangs. Mais avant d'entrer en lice, il eut soin de corrompre Myrtile, écuyer du roi, qui mit au char de son maître un essieu si foible, qu'ayant cassé au milieu de la carrière, OEnomaüs fut renversé et brisé de sa chute. Se voyant près de mourir, il conjura Pélops de le venger de la perfidie de son écuyer. En effet, ce jeune prince, au lieu de donner à Myrtile la récompense qu'il lui avoit promise, et qu'il demandoit avec hauteur, le précipita dans la mer.

II. OENOMAÜS, philosophe et orateur grec du 2e siècle. Piqué d'avoir été trompé plusieurs fois par l'oracle de Delphes, il fit un *Recueil des mensonges* de ce dieu fameux. Eusèbe nous a conservé, dans sa Préparation évangélique, une partie considérable de ce traité, où ces prétendus oracles sont réfutés avec beaucoup d'esprit et de solidité.

OENONE (Mythol.), une des nymphes du mont Ida, s'étant livrée à Apollon, en obtint une parfaite connoissance de l'avenir et de la médecine. Elle épousa Pâris, qui l'abandonna bientôt, et à qui elle prédit qu'il seroit la cause de la ruine de Troie. Lorsque ce prince fut blessé par Philoctècte, il alla la trouver sur le mont Ida; mais elle le reçut mal. Blessé une seconde fois par Pyrrhus, il y retourna et en fut traité comme la première. Ce-

pendant elle le suivit de loin, dans le dessein de le guérir : mais il mourut de sa blessure avant qu'elle arrivât. Elle se pendit de désespoir avec sa ceinture, ou, suivant d'autres, se jeta dans le bûcher de Pâris : elle en avoit un fils nommé Corinthus.

OENOPEÜS ou Onopion (Myth.), roi de l'île de Chio, fit crever les yeux à Orion qui avoit séduit sa fille.

OENOTRUS (Myth.), un des fils de Lycaon, donna son nom à une contrée d'Italie, où il vint s'établir. Quelques-uns rapportent le nom d'Œnotrie qui fut donné à cette contrée à un ancien roi des Sabins, nommé aussi Œnotrus.

OEONUS (Myth.), fils de Lycimnius, frère d'Alcmène, ayant été tué par les fils d'Hippocoon, Hercule vengea sa mort sur le père et sur les enfans.

* OEUVRE (Jac. de l'), en latin *Operarius*, prêtre, né à Coutances, et successivement principal des colléges des Lombards, de Provins et de Harcourt à Paris, est connu principalement par l'édition de Plaute, *in usum delphini*, 2 volumes in-4°, qu'il publia à Paris en 1679. Il a encore donné d'autres *ouvrages* en latin et en français assez médiocres et qui ne méritent point d'être cités.

* OFELÉ (André-Félix), bibliothécaire de l'électeur de Bavière, et son conseiller de cour, mort vers 1780, a publié *Rerum Boicarum scriptores*, Augustæ Vindelicorum, 1763, 2 volumes in-folio.

OFFA, roi des Merciens en Angleterre, succéda à Ethelbald son oncle l'an 757 de J. C. Il assassina lâchement Ethelbert, roi des Anglais orientaux, qu'il avoit attiré chez lui, sous prétexte de lui faire épouser sa fille. Il eut ensuite des différens avec Charlemagne ; mais Alcuin, moine savant et politique, les réconcilia. Offa fit faire un large fossé pour la défense d'une partie de ses états ; et, après diverses conquêtes, remit le trône à Egfrid, son fils. Il mourut peu de temps après, l'an 796. Ce prince, dans un voyage qu'il fit à Rome, augmenta le tribut établi par Ina pour l'entretien du collége anglais ; mais il fut depuis aboli par Henri VIII, lorsqu'il se sépara de la communion de Rome.

* OFFERHAUS (Léonard), né à Ham en Westphalie en 1699, d'un père qui y professoit alors l'éloquence et l'histoire, et qui depuis professa la théologie à Deventer, étudia la littérature ancienne à Utrecht, sous le célèbre Duker, et, dès l'âge de 25 ans, fut appelé à enseigner lui-même l'histoire et l'éloquence à l'académie de Lingen. Il accepta quatre ans après une chaire du même genre à Groningue, et la remplit avec distinction pendant plus d'un demi-siècle. Il mourut à Groningue en 1779. On a de lui *Compendium historiæ universalis*, in-8°, qui a eu trois éditions à Groningue depuis 1750 jusqu'en 1775. Ce n'est guère qu'une refonte dans le sens du système religieux des protestans, du *Rationarum temporum* de Petau. *Compendium historiæ fœderati Belgii*, Groningue, 1765, in-8°. *Spicilegiorum historic. libr. III*. Ce dernier ouvrage lui valut une dispute littéraire avec Jean-George Walther.

*OFMAN (Daniel), ministre luthérien, professeur de théologie à Helmstadt vers la fin du 16e siècle, s'opposa à la formule d'union proposée par Jean André, et se fit chef d'une secte qui prétendoit que ce qui étoit vrai en théologie étoit faux en philosophie. On a de lui plusieurs *ouvrages* de controverse, dont quelques-uns sont dirigés contre de Bèze.

† OG, roi de Basan, ou de cette partie de la Terre promise qui étoit au-delà du Jourdain, entre ce fleuve et les montagnes de Galaad. Les Israélites voulant entrer dans la Terre promise, Og, pour s'y opposer, vint au-devant d'eux avec tous ses sujets jusqu'à Edraï. Moyse l'ayant attaqué par l'ordre de Dieu, suivant l'Ecriture, le vainquit et le tua, passa au fil de l'épée tous ses enfans et tout son peuple, sans qu'il en restât un seul. Les Israélites se mirent en possession de son pays, y ruinèrent 60 villes fortes, et en exterminèrent tous les habitans. Og étoit seul resté de la race de Raphaïm. Le lit de ce géant, qu'on a conservé long-temps dans la ville de Rabbath, capitale des Ammonites, étoit de neuf coudées de long et de quatre de large, c'est-à-dire de quinze pieds quatre pouces et demi de long sur cinq pieds dix pouces de large. Ce n'est peut-être pas une raison d'en conclure qu'il eût cette taille.

* OGÉE (Jean), fils de Nicolas Ogée, capitaine au régiment de Montereaux infanterie, naquit à Chaource, département de l'Aisne, fit d'abord la guerre de 1741 en Flandre, fut ensuite ingénieur des ponts-et-chaussées à Nantes, puis ingénieur-géographe de la province de Bretagne. Ogée peut être cité comme un modèle de persévérance et d'activité dans les travaux longs et pénibles, dont l'excès termina ses jours prématurément à Nantes le 6 janvier 1789. On a de lui, I. Une *Carte de l'évêché de Nantes*. II. Une *Carte générale* (en 4 feuilles) *de la ci-devant Bretagne*. III. Une *Carte réduite en une feuille*, de la même province. IV. Une *Carte itinéraire de la Bretagne*. V. Un *Atlas itinéraire*. VI. Le *Dictionnaire historique et géographique de la province de Bretagne*, en 4 vol. in-4°, 1787.

OGER. *Voyez* AUGER *et* CAVOYE.

OGGIATI (Antoine), savant bibliothécaire de l'Ambroisienne à Milan, y recueillit plus de dix mille manuscrits, parmi lesquels Montfaucon dit qu'on en voit un du 6e siècle, en papier d'Egypte, qui contient, suivant lui, quelques livres des Antiquités judaïques de Josèphe.

† I. OGIER *le Danois*, appelé aussi OTGER et AUTCAIRE, célèbre dans les anciens romans, rendit de grands services à Charlemagne. Il se fit religieux dans l'abbaye de Saint-Faron de Meaux, où il mourut dans le 11e siècle.

† II. OGIER (Charles), né à Paris en 1595, d'un procureur au parlement, se dégoûta de la profession d'avocat qu'il avoit d'abord embrassée, pour suivre le comte d'Avaux, ambassadeur en Suède, en Danemarck et en Pologne. De retour en France, il s'appliqua à différens *ouvrages*, et mourut à Paris le 11 août 1654. On a de lui une Relation de ses voyages sous ce titre : *Iter Danicum*,

Suecicum & *Polonicum*, in-8°, Paris, 1656, qui fut publié par François OGIER, son frère. Cette relation, un peu minutieuse, offre bien des choses intéressantes sur les pays qu'il avoit parcourus, sur leurs usages, leurs mœurs, et les hommes célèbres qu'il avoit visités.

† III. OGIER (François), frère du précédent, embrassa l'état ecclésiastique, et suivit le comte d'Avaux lorsqu'il alla signer la paix en 1648. L'abbé Ogier, signalé dans la querelle de Balzac avec le P. Goulu, publia l'Apologie du premier, ou plutôt son panégyrique. L'agresseur de Balzac en avoit fait un pygmée, et son apologiste en fit un géant. La louange parut si prodiguée dans cette apologie, qu'on soupçonna Balzac d'avoir été assez vain pour la composer, et d'être lui-même le sacrificateur et l'idole. On crut y reconnoître sa manière : on prétend même qu'il ne s'en cachoit pas, et qu'il disoit hautement : « Je suis le père de cet ouvrage ; Ogier n'en est que le parrain. Il a fourni la soie, et moi le canevas. » L'abbé Ogier, fâché qu'on lui enlevât la gloire de son ouvrage, rompit avec Balzac. La chaire l'occupa autant que le cabinet, et il y parut avec éclat. Cet écrivain, mort à Paris le 28 juin 1670, dans un âge assez avancé, a donné, I. *Jugement et Censure de la doctrine curieuse de François Garasse, jésuite*, 1623, in-8°. II. *Actions publiques*, en 2 vol. in-4° : ce sont de médiocres sermons applaudis dans le temps. III. Des *Poésies*, répandues dans différens recueils, et en particulier dans les Muses illustres, publiées par Colletet, Paris, 1658, in-12.

IV. OGIER (Jean). *Voyez* GOMBAULD.

* I. OGILBY (Jean), issu d'une famille noble d'Ecosse, entré chez les jésuites en 1597, à l'âge de 17 ans, se distingua par son zèle pour la religion de ses pères, et fut mis à mort à Glascow en 1615, pour l'avoir défendue contre le schisme et l'hérésie. Les réponses qu'il fit à ses juges sont pleines de force. Le P. Mathias Tanner, dans sa *Societas Jesu usque ad sanguinem militans*, raconte les circonstances de sa mort. On peut consulter aussi *Relatio incarcerationis et martyrii Joannis Ogilbei*, imprimée à Douay, et ensuite à Ingolstadt, 1616, in-16.

† II. OGILBY (Jean), en latin *Ogilvius*, né d'une ancienne famille à Edimbourg en 1600. Son père, ayant consommé toute sa fortune, fut long-temps détenu pour dettes. Le jeune Ogilby, abandonné à lui-même et à son industrie, se fit maître de danse, et réussit bientôt au point de pouvoir lui rendre sa liberté. Un accident dans une fête donnée par le duc de Buckingham le rendit boiteux pendant toute sa vie et ne l'empêcha pas de continuer à exercer sa profession. Fêté par les grands, il s'attacha à Wentworth, comte de Stafford, qui, nommé en 1633 lord député d'Irlande, l'emmena avec lui. Ce fut dans la famille de Wentworth qu'il fit le premier essai de son talent pour la *poésie*, et *traduisit* en vers anglais quelques-unes des fables d'Esope. Quelque temps après il éleva un théâtre à Dublin ; mais la révolte ayant éclaté en 1641, il perdit tout. Plusieurs fois en danger de perdre la vie, il n'échappa que par miracle à

l'explosion d'une mine dans le château de Refernhem, près de Dublin. La guerre étant sur le point de finir en Angleterre, Ogilly quitta l'Irlande ; et, pour comble d'infortune, ayant fait naufrage dans la traversée, il arriva à Londres sans ressource. Son courage n'en fut point abattu. Il se rendit à pied à Cambridge, et, à l'aide des amis qu'il s'y fit, se perfectionna dans l'étude du latin, au point de donner une *Traduction* des OEuvres de Virgile, qu'il publia en 1649-1650, en un grand vol. in-8°, qui lui rapporta une somme assez considérable. Elle a été réimprimée en 1654, grand in-fol., avec beaucoup de luxe et de goût : il en donna en 1658 une édition latine, sur le même format et non moins belle, suivie d'une autre édition in-8°, avec des gravures et des notes. Ce succès l'engagea à *publier* ses Fables d'Esope en vers, en 1651, in-4°, réimprimées en 1665, avec des additions, en un vol. in-folio, et en 1673, en 2 vol. in-8°. Telle étoit l'infatigable industrie de cet homme étonnant, qu'âgé de 54 ans, il entreprit d'apprendre le grec, et se mit en état de *traduire* en vers Homère tout entier, entreprise dans laquelle il fut aidé par Jacques Shirley. Il présenta en 1660 sa *traduction* de l'Iliade, magnifiquement imprimée, à Charles II, auquel il l'avoit dédiée, et la même année il fit hommage à ce monarque de la plus somptueuse édition qui eût encore paru de la Bible anglaise, qu'il avoit fait imprimer à Cambridge, avec l'assistance du docteur Worthington et de quelques autres savans. Ogilb obtint un tel degré de faveur auprès du roi, qu'il fut adjoint aux commissaires nommés pour les fêtes du couronnement, et autorisé à reprendre l'entreprise du spectacle de Dublin. Mais de nouvelles infortunes l'attendoient ; à son retour à Londres, l'incendie de 1666 lui enleva tout ce qu'il possédoit, et de toute sa fortune il ne recouvra que cinq livres sterling. Son courage l'éleva encore au-dessus de ce revers, et il sut, comme le phénix, renaître de ses cendres. Il établit une imprimerie, et fut nommé imprimeur géographe et cosmographe de sa majesté. Ce fut à ces derniers travaux qu'on dut l'*Atlas*, en plusieurs volumes in-folio, qui porte son nom, et plusieurs autres *ouvrages*. Sa traduction d'Homère avoit excité dès-lors l'émulation du jeune Pope, qui commençoit ses études. Ogilby mourut le 4 septembre 1676.

OGIVE, reine de France, fille d'Edouard Ier, roi d'Angleterre, célèbre par son courage, sa beauté et son génie, épousa Charles-le-Simple, dont elle eut en 920 Louis surnommé d'*Outremer*. Lorsque son époux eut été fait prisonnier par le comte de Vermandois, qui le retint en captivité pendant sept ans, Ogive chercha une retraite à la cour d'Adelstan son frère, et y éleva avec sagesse son fils, qui revint ensuite en France pour y remonter sur le trône de ses aïeux. Le président Hénault a fait l'éloge de cette reine.

* OGLETHORPE (Jacques), général anglais, fils de sir Théophile Oglethorpe de Godalmin, au comté de Surrey, né en 1688 à Westminster, mort en 1785, servit comme simple enseigne dans les armées en 1710, et devint aide-camp et secrétaire du prince Eugène. A la paix il fut nommé membre du parlement, où il se distingua

Suecicum, *Polonicum*, in-8°, Paris, 1656, qui fut publié par François OGIER, son frère. Cette relation, un peu minutieuse, offre bien des choses intéressantes sur les pays qu'il avoit parcourus, sur leurs usages, leurs mœurs, et les hommes célèbres qu'il avoit visités.

† III. OGIER (François), frère du précédent, embrassa l'état ecclésiastique, et suivit le comte d'Avaux lorsqu'il alla signer la paix en 1648. L'abbé Ogier, signalé dans la querelle de Balzac avec le P. Goulu, publia l'Apologie du premier, ou plutôt son panégyrique. L'agresseur de Balzac en avoit fait un pygmée, et son apologiste en fit un géant. La louange parut si prodiguée dans cette apologie, qu'on soupçonna Balzac d'avoir été assez vain pour la composer, et d'être lui-même le sacrificateur et l'idole. On crut y reconnoître sa manière : on prétend même qu'il ne s'en cachoit pas, et qu'il disoit hautement : « Je suis le père de cet ouvrage ; Ogier n'en est que le parrain. Il a fourni la soie, et moi le canevas. » L'abbé Ogier, fâché qu'on lui enlevât la gloire de son ouvrage, rompit avec Balzac. La chaire l'occupa autant que le cabinet, et il y parut avec éclat. Cet écrivain, mort à Paris le 28 juin 1670, dans un âge assez avancé, a donné, I. *Jugement et Censure de la doctrine curieuse de François Garasse, jésuite*, 1623, in-8°. II. *Actions publiques*, en 2 vol. in-4° : ce sont de médiocres sermons applaudis dans le temps. III. Des *Poésies*, répandues dans différens recueils, et en particulier dans les Muses illustres, publiées par Colletet, Paris, 1658, in-12.

IV. OGIER (Jean). *Voyez* GOMBAULD.

* I. OGILBY (Jean), issu d'une famille noble d'Ecosse, entré chez les jésuites en 1597, à l'âge de 17 ans, se distingua par son zèle pour la religion de ses pères, et fut mis à mort à Glascow en 1615, pour l'avoir défendue contre le schisme et l'hérésie. Les réponses qu'il fit à ses juges sont pleines de force. Le P. Mathias Tanner, dans sa *Societas Jesu usque ad sanguinem militans*, raconte les circonstances de sa mort. On peut consulter aussi *Relatio incarcerationis et martyrii Joannis Ogilbei*, imprimée à Douay, et ensuite à Ingolstadt, 1616, in-16.

† II. OGILBY (Jean), en latin *Ogilvius*, né d'une ancienne famille à Edimbourg en 1600. Son père, ayant consommé toute sa fortune, fut long-temps détenu pour dettes. Le jeune Ogilby, abandonné à lui-même et à son industrie, se fit maître de danse, et réussit bientôt au point de pouvoir lui rendre sa liberté. Un accident dans une fête donnée par le duc de Buckingham le rendit boiteux pendant toute sa vie et ne l'empêcha pas de continuer à exercer sa profession. Fêté par les grands, il s'attacha à Wentworth, comte de Stafford, qui, nommé en 1633 lord député d'Irlande, l'emmena avec lui. Ce fut dans la famille de Wentworth qu'il fit le premier essai de son talent pour la *poésie*, et *traduisit* en vers anglais quelques-unes des fables d'Esope. Quelque temps après il éleva un théâtre à Dublin ; mais la révolte ayant éclaté en 1641, il perdit tout. Plusieurs fois en danger de perdre la vie, il n'échappa que par miracle à

l'explosion d'une mine dans le château de Refernhem, près de Dublin. La guerre étant sur le point de finir en Angleterre, Ogilly quitta l'Irlande ; et, pour comble d'infortune, ayant fait naufrage dans la traversée, il arriva à Londres sans ressource. Son courage n'en fut point abattu. Il se rendit à pied à Cambridge, et, à l'aide des amis qu'il s'y fit, se perfectionna dans l'étude du latin, au point de donner une *Traduction* des Œuvres de Virgile, qu'il publia en 1649-1650, en un grand vol. in-8°, qui lui rapporta une somme assez considérable. Elle a été réimprimée en 1654, grand in-fol., avec beaucoup de luxe et de goût : il en donna en 1658 une édition latine, sur le même format et non moins belle, suivie d'une autre édition in-8°, avec des gravures et des notes. Ce succès l'engagea à *publier* ses Fables d'Esope en vers, en 1651, in-4°, réimprimées en 1665, avec des additions, en un vol. in-folio, et en 1673, en 2 vol. in-8°. Telle étoit l'infatigable industrie de cet homme étonnant, qu'âgé de 54 ans, il entreprit d'apprendre le grec, et se mit en état de *traduire* en vers Homère tout entier, entreprise dans laquelle il fut aidé par Jacques Shirley. Il présenta en 1660 sa *traduction* de l'Iliade, magnifiquement imprimée, à Charles II, auquel il l'avoit dédiée, et la même année il fit hommage à ce monarque de la plus somptueuse édition qui eût encore paru de la Bible anglaise, qu'il avoit fait imprimer à Cambridge, avec l'assistance du docteur Worthington et de quelques autres savans. Ogilb obtint un tel degré de faveur auprès du roi, qu'il fut adjoint aux commissaires nommés pour les fêtes du couronnement, et autorisé à reprendre l'entreprise du spectacle de Dublin. Mais de nouvelles infortunes l'attendoient ; à son retour à Londres, l'incendie de 1666 lui enleva tout ce qu'il possédoit, et de toute sa fortune il ne recouvra que cinq livres sterling. Son courage l'éleva encore au-dessus de ce revers, et il sut, comme le phénix, renaître de ses cendres. Il établit une imprimerie, et fut nommé imprimeur géographe et cosmographe de sa majesté. Ce fut à ces derniers travaux qu'on dut l'*Atlas*, en plusieurs volumes in-folio, qui porte son nom, et plusieurs autres *ouvrages*. Sa traduction d'Homère avoit excité dès-lors l'émulation du jeune Pope, qui commençoit ses études. Ogilby mourut le 4 septembre 1676.

OGIVE, reine de France, fille d'Edouard Ier, roi d'Angleterre, célèbre par son courage, sa beauté et son génie, épousa Charles-le-Simple, dont elle eut en 920 Louis surnommé d'*Outremer*. Lorsque son époux eut été fait prisonnier par le comte de Vermandois, qui le retint en captivité pendant sept ans, Ogive chercha une retraite à la cour d'Adelstan son frère, et y éleva avec sagesse son fils, qui revint ensuite en France pour y remonter sur le trône de ses aïeux. Le président Hénault a fait l'éloge de cette reine.

* OGLETHORPE (Jacques), général anglais, fils de sir Théophile Oglethorpe de Godalmin, au comté de Surrey, né en 1688 à Westminster, mort en 1785, servit comme simple enseigne dans les armées en 1710, et devint aide-camp et secrétaire du prince Eugène. A la paix il fut nommé membre du parlement, où il se distingua

il conçut plusieurs projets grands et utiles, et sur-tout celui de défricher la Sierra Morena ou Montagne Noire. Cette montagne, aride dans ses sommités, pleine de marais dans ses vallons, impraticable dans tous les temps, a 27 lieues d'étendue sur une largeur qui varie de 4 à 5. Pour rendre à l'agriculture et au commerce cette vaste contrée, Olavidès y appela des colonies de toutes les nations, et sur-tout beaucoup d'Allemands. Une protection sûre de la part de l'autorité les eut bientôt attachés au sol et à leurs travaux. De bonnes hôtelleries s'élevèrent dans des lieux jusqu'alors déserts, et ce canton est encore celui de l'Espagne où le voyageur se trouve le mieux. Des villes s'élevèrent sous les ordres de l'intendant, qui voulut y établir des manufactures de Lyon, et y appela des fabricans et des dessinateurs de cette ville. Des imputations graves, peut-être exagérées, vinrent interrompre ces succès, et l'homme qui avoit contribué à la gloire et à la splendeur de son pays par d'heureuses institutions fut jeté dans un cachot et emprisonné pendant trois ans. Cependant les services qu'il avoit rendus à l'Espagne etoient trop éclatans pour etre oubliés; ils servirent du moins à favoriser son évasion, et il s'échappa de sa prison pour se retirer à Venise. Il est mort en Andalousie, en 1803, à l'âge de 65 ans. On lui attribue un ouvrage espagnol, intitulé *El Evangelio en triunfo*, *Triomphe de l'Evangile*, ou *Mémoires d'un philosophe converti*. Cet ouvrage, traduit en français par M. Buynand Deséchelles, Lyon, 1805, quatre volumes in-8°., a pour objet de défendre la religion contre l'incrédulité. Il est plein d'onction et de force, et l'espace de deux années en a vu paroître huit éditions consécutives, dans un pays où peu de livres nouveaux ont cette vogue. Ce livre, diffus et plein de lieux communs trop souvent reproduits dans des ouvrages français, n'a pas eu autant de succès en France qu'en Espagne, malgré le mérite du traducteur.

I. OLAÜS-MAGNUS. *Voyez* MAGNUS, n° II.

II. OLAÜS-RUDBECK. *Voyez* RUDBECK.

* OLBERT ou ALBERT, né à Lerne, près de Thuin, dans le pays de Liége, vers la fin du 10e siècle, embrassa la vie monastique à Lobbes, fut envoyé dans le monastère de Saint-Germain-des-Prés à Paris, de là à Troyes, et enfin à Chartres, où il se perfectionna dans les sciences sous Fulbert, évêque de cette ville. Olbert fut fait ensuite abbé du monastère de Saint-Jacques, que l'on venoit d'ériger à Liége, où il mourut l'an 1048. On a de lui, I. Un *Recueil de canons* qu'il fit avec Burchard, évêque de Worms. II. *Vie de saint Véron*, publiée par George Galopin. Il est encore auteur de plusieurs autres *ouvrages* qui n'ont pas été publiés.

* OLDCASTLE (sir John), appelé *le bon lord Cobham*, le premier écrivain, dit la Biographie anglaise, et le premier martyr que compte la noblesse anglaise, naquit sous Edouard III, et obtint la pairie en épousant l'héritière de ce lord Cobham qui se distingua par son patriotisme sous Richard II. Oldcastle, en succédant à ses biens et à son titre, parut avoir hérité de cet esprit d'indépendance qui avoit distingué son beau-père. Il s'éleva avec force contre la corrup-

tion qui régnoit alors dans le clergé, et la dénonça, sous prétexte de remontrances, à la chambre des communes. Imbu de l'hérésie et des ressentimens de Wiclef, il propagea ses écrits, et soudoya des émissaires pour répandre sa doctrine. Sous Henri V, lord Cobham fut accusé d'hérésie; ses progrès furent imputés à son influence. Il étoit attaché à la maison du roi, et le monarque voulut lui-même essayer de le ramener de ses erreurs. Loin de se justifier, Cobham offensa le roi par ses invectives contre le pape qu'il traita d'Antechrist; Henri lui tourna le dos et le livra aux censures ecclésiastiques. Sommé de comparoître devant l'archevêque, et ayant refusé de s'y rendre, il fut jugé par contumace et frappé d'excommunication. Alors il recourut au roi, qui ne voulut plus l'entendre; il fut transféré à la tour, et, après plusieurs délais, définitivement atteint d'hérésie. Echappé de sa prison, il alla se réfugier dans le pays de Galles, où ses ennemis le représentèrent à la cour comme entouré de 20,000 lollards (c'est ainsi qu'on nommoit alors ses adhérens), prêts à marcher sous ses ordres. On mit sa tête à prix; il fut conduit à Londres et traîné au lieu de son supplice; on le suspendit avec des chaînes à un gibet placé au-dessus d'un bûcher ardent qui le consuma. Cobham a laissé un ouvrage intitulé *Douze conclusions présentées au parlement d'Angleterre*, à la suite duquel se trouvent quelques *Poésies latines*. Sous le règne de Henri IV d'Angleterre il avoit eu en France le commandement d'une armée anglaise, pendant les dissentions des ducs d'Orléans et de Bourgogne.

OLDECORN, plus connu en Angleterre sous le nom de Hall, né en 1561, étudia à Reims et à Rome, et entra ensuite dans la société de Jésus. Ses supérieurs l'envoyèrent en 1588 en Angleterre, en qualité de missionnaire. Il en remplissoit les fonctions depuis dix-sept ans, lorsque la conjuration des poudres éclata. Jacques Ier ayant trompé les catholiques dans les espérances qu'il leur avoit fait concevoir, quelques furieux conçurent l'horrible dessein de se venger, par un seul coup, du roi et de leurs principaux ennemis. Catesby, gentilhomme de la province de Northampton, imagina de faire sauter la grand'chambre du parlement, lorsque Jacques y seroit avec les princes et les différentes chambres. Ce scélérat s'étant associé une vingtaine de conjurés, leur fit promettre le secret par les plus horribles sermens. Pour calmer leur conscience agitée, il consulta Oldecorn, qui décida, dit-on, qu'on pouvoit, pour défendre la cause des catholiques contre les hérétiques, envelopper quelques innocens dans la ruine des coupables. « Mais nous ne voyons point, dit l'abbé Millot, de preuve certaine d'un fait si atroce. » Quoi qu'il en soit, les conjurés louèrent une maison qui avoit une cave placée directement sous la chambre des assemblées. Trente-six barils de poudre, transportés secrétement dans cette cave, préparoient la plus horrible tragédie, lorsqu'un des conjurés découvrit le secret par son imprudence. Oldecorn, accusé d'avoir été l'approbateur de cet affreux complot, fut condamné à être pendu. Cette sentence fut exécutée à Worcester le 17 avril 1606. Garnet, son confrère, périt par le même sup-

plice. Le P. Jouvency, qui les regarde comme des martyrs, prétend que ces deux jésuites n'eurent aucune part à la conjuration, et qu'ils tâchèrent même de détourner les conjurés de leur affreux dessein.

OLDENBURG (Henri), habile gentilhomme allemand, consul à Londres, pour la ville de Brême dans le temps du long parlement de Cromwel, naquit au duché de Brême. Il étudia dans l'université d'Oxford en 1656, et fut ensuite précepteur du lord Guillaume Cavendish. Lorsque la société royale de Londres fut établie, il en fut secrétaire et associé. Son goût pour les hautes sciences l'unit d'une étroite et constante amitié avec Robert Boyle, dont il *traduisit* en latin plusieurs ouvrages. Oldenburg mourut à Charlton, dans la province de Kent, en 1678. C'est lui qui a publié les *Transactions philosophiques* des quatre premières années, en quatre tomes : savoir, depuis le nº Ier, 1664, jusqu'au nº CXXXVI, 1667.

† OLDENBURGER ou OLDENBURGERUS (Philippe-André), professeur distingué de droit et d'histoire à Genève, a publié un très-grand nombre d'*ouvrages*, dont les principaux sont, I. *Thesaurus rerum publicarum totius orbis*, 4 vol. in-8º; livre qui, malgré son imperfection, est utile et curieux pour la connoissance des nouvelles monarchies et de leurs intérêts. II. *Limnæus enucleatus*, in-folio. III. *Notitia imperii, sive Discursus ad instrumenta pacis Osnabrugo-monasteriensis*, in-4º, sous le nom de Philippe-André Burgoldensis. IV. *Traité* des moyens de procurer un état tranquille aux républiques, sous ce titre : *Tractatus de rebuspublicis turbidis in tranquillum statum reducendis*. Ce savant mourut à Genève en 1678. — Il ne faut pas le confondre avec Théophile-François OLDENBURGER, contemporain, dont on a sous les noms de Constantinus Germanicus et de Francimont, I. *Epistola politica de peregrinationibus Germanorum rectè et ritè juxta interiorem civilem prudentiam instituendis*, Cosmopoli, *sans date*. II. *Satyra in Eubulum Theosdatum Sarckmasium*, Albipolis, 1669, in-12.

† OLDENDORP ou OLDENDORPIUS (Jean) religionnaire, natif de Hambourg, professeur de droit à Cologne, puis à Marpurg, où il mourut l'an 1561, a donné divers *écrits* de jurisprudence peu connus, et entre autres un Traité *de Præscriptionibus*, Cologne, 1568, in-8º. Il est auteur de quelques *Traductions* en anglais, particulièrement de la Vie de la duchesse Mazarin, in-8º. Il s'est quelquefois déguisé sous le nom de Grubendol, en intervertissant les lettres de son nom.

* OLDÉRIC, ORDÉRIC ou ORDRIC VITAL, originaire d'Orléans, né en Angleterre en 1075, fut amené à l'âge de 10 ans en Normandie, qui, gouvernée par Guillaume-le-Conquerant, faisoit alors partie du royaume d'Angleterre. Son père qui se fit prêtre et moine, après qu'il fut devenu veuf, le conduisit à l'abbaye d'Ouche, connue depuis sous le nom de Saint-Evroul, où il prit l'habit monastique à l'âge de 11 ans; quoiqu'il eût reçu le sous-diaconat à 16 ans, il ne fut élevé au sacerdoce que dans sa 33e année. Ce laborieux écrivain

mourut simple religieux après l'année 1141. On a de lui une *Histoire ecclésiastique*, en 13 livres, depuis le commencement de l'ère vulgaire, dite de J. C., jusqu'en 1141. Cet ouvrage souvent consulté, fréquemment cité, intitulé *Orderici Vitalis, Angli, monachi Uticensis, Historia ecclesiastica*, se trouve imprimé dans les écrivains de l'histoire de Normandie, recueillis par Duchesne, en 1 vol. in-folio, publiés à Paris en 1619. Cette histoire, qui renferme des faits curieux et intéressans, se ressent cependant du siècle où elle fut composée, et de la main qui l'écrivit. Elle contient une foule d'absurdités, d'événemens merveilleux et de fables ridicules qui la déparent beaucoup : mais c'est une riche mine d'un excellent produit pour les écrivains qui voudront connoître à fond l'histoire de la Normandie, de la France et de l'Angleterre, à une époque où les historiens étoient rares. On conservoit à Saint-Ouen, à Rouen, des matériaux précieux recueillis par dom Guillaume Bessin, religieux de cette abbaye, pour une nouvelle édition d'Oldéric Vital qu'il préparoit, mais qui n'a pas paru.

* OLDERMAN (Jean), écrivain saxon, né en 1686, s'instruisit lui-même dans l'art de déchiffrer, et y acquit une telle habileté qu'on ne pouvoit lui présenter rien d'écrit en chiffres, qu'il ne parvînt à lire en très-peu de temps. L'astronomie fut son étude favorite, et il s'occupa long-temps à observer les aurores boréales. Il croyoit avoir découvert la cause de ce phénomène ; mais sa mort l'empêcha de rendre publiques ses recherches. Il termina sa carrière en 1723. On a de lui plusieurs Dissertations, *De Phraate fluvio. — De mari Algoro. — De Ophir. — De festivitate Encœniorum. — De specularibus veterum. — De origine natalitiorum Jesu Christi.*

† OLDFIELD (Anne), célèbre comédienne anglaise, née à Londres en 1683, morte en 1730, fut enterrée dans l'abbaye de Westminster, entre le tombeau de Craggs et celui de Congrève. Elle méritoit d'être placée au milieu des poëtes les plus grands de sa nation. Son génie vif et facile saisissoit l'esprit de tous les rôles. Dans le tragique, sa beauté, sa figure noble et son port majestueux étoient tempérés par une voix touchante et par une sensibilité tendre. Dans le comique, son enjouement plein de graces et ses attraits piquans charmoient tous les spectateurs. Hors du théâtre, elle se faisoit aimer par des manières honnêtes et généreuses.

† OLDHAM (Jean), né à Shipton près de Thedbury en 1653, d'un ministre non-conformiste, qui l'envoya étudier à Oxford, cultiva la poésie et les belles-lettres. Après avoir présidé à l'éducation de plusieurs jeunes seigneurs, il alla jouir à Londres du fruit de ses travaux. Il mourut de la petite vérole en 1683. Dryden immortalisa la mémoire de son ami par un poëme funèbre, dans lequel il l'appela le *Marcellus* du Parnasse anglais. On a de lui, I. Des *Poésies* et des *Satires*, Londres, 1722, 2 vol. in-12, qui lui méritèrent quelques suffrages. Ses *Satires* contre les jésuites n'ont point assez de finesse. II. Des *Traductions* de divers auteurs, dont quelques-unes approchent des originaux. Les ouvrages d'Old-

ham ont été réimprimés plusieurs fois en 1722, en 1 vol. in-8°. Il y en a une édition en 2 vol. in-12, avec la Vie de l'auteur, et le Cap. Thomson en a publié une en 3 vol. in-12.

* OLDISWORTH (William), écrivain très-connu sous les règnes de la reine Anne et de George I, et qui ne l'est aujourd'hui que par le souvenir de quelques-uns de ses *ouvrages*, fut l'auteur d'un papier périodique, intitulé *The examiner*. — D'un volume de *Mélanges de poésies*, 1715, in-8°. — De la *Vie d'Edmond Smith*, mise à la tête de ses œuvres. — De *Timothée et Philatheus*, in-8°, 3 vol. Il mourut le 15 septembre 1734.

* OLDMIXON (Jean), écrivain partial, et sévère critique malveillant, descendu d'une ancienne famille du comté de Sommerset, et mort en 1742, s'attacha à peindre la famille des Stuarts sous les couleurs les plus odieuses, sans aucun égard à cette impartialité rigoureuse qui est le premier devoir d'un historien. Il attaqua avec aussi peu de ménagement plusieurs hommes de lettres distingués de son temps, tels qu'Addison, Eusden, et Pope. Ce dernier, dit la Biographie anglaise, lui a assuré dans la Dunciade l'immortalité de l'infamie. Oldmixon, malgré sa méchanceté et son humeur chagrine, ne fut dépourvu ni de talens, ni de mérite. Indépendamment de son *Histoire des Stuarts*, in-folio, et de la part qu'il a eue dans l'Histoire critique d'Angleterre, il a publié. — Des *Réflexions sur la langue anglaise*, 1712, in-8°. — Un volume de *Poésies*, en 1714. - La *Vie d'Arthur Maynwaring*, dont il a recueilli et publié les ouvrages posthumes en 1715. — La *Vie de la reine Anne*. — *Revue* de la défense des historiens anglais, anciens et modernes, par le D. Grey, etc.

* OLDOINI (Augustin), jésuite génois au 17e siècle, *continua* l'Histoire des papes et des cardinaux, écrite dans le 15e siècle par Ciaconio. Cette histoire, qui manque d'exactitude et de fidélité, contient beaucoup de choses utiles et importantes. Avant lui André Vitorelli de Bassano, chanoine de Padoue, mort à Rome en 1653, avoit augmenté et continué cette même histoire depuis Léon XI, jusqu'à Urbain VIII. Oldoini a encore publié la *Bibliothèque des écrivains génois et l'Athenée auguste*, espece de catalogue des ouvrages des auteurs de Pérouse.

* OLDYS (William), héraut-d'armes d'Angleterre (*Norroy King at arms*), écrivain correct, et bon historien, né en 1687, et mort en 1761, fut très-versé dans les antiquités d'Angleterre. Il eut, avec Dryden et d'autres collaborateurs, part à la *Traduction* anglaise des Vies de Plutarque, 1683, in-8°, 5 vol., et a laissé après lui une foule innombrable de *notes*, de *mémoires*, de *pamphlets*, d'*anecdotes* sur la ville de Londres, qui, à la vente de ses papiers après sa mort, ont passé entre les mains des libraires. Il a fourni à Langbaine beaucoup de *remarques* et de *renseignemens*, et un grand nombre d'*articles* à la *Biographie britannique*. Ce fut lui qui rédigea le catalogue de la bibliothèque de Harley, 1743, in-8°, 5 vol., et qui l'enrichit de *notes* curieuses.

† I. OLÉARIUS (Adam), né en 1603, d'un tailleur d'ha-

bits, à Steenwick dans les Pays-Bas, professa quelque temps à Leipsick avec beaucoup de succès. Il quitta ce poste pour passer dans le Holstein, où le prince Frédéric le nomma secrétaire de l'ambassade qu'il envoyoit au czar et au roi de Perse. Cette course dura près de six ans, depuis 1633 jusqu'en 1639. Oléarius, de retour à Gottorp, fut fait en 1640 bibliothécaire, antiquaire et mathématicien du duc. Il mourut en 1671. Ce savant joignoit à la connoissance des mathématiques celle des langues orientales et sur-tout du persan. On lui doit, I. Une *Relation de voyages en Moscovie, en Tartarie et en Perse*, aussi exacte que bien détaillée. On en a une traduction française par Wicquefort, dont la meilleure edition est celle d'Amsterdam, 1727, 2 tomes en 1 vol. in-folio. Il faut y ajouter un second vol. in-folio, de même date, et aussi traduit par Wicquefort : ce sont les voyages faits de Perse aux Indes orientales par J. Alb. de Mandelso, *mis en ordre* et *publiés* par Oléarius. Ces deux ouvrages qui sont estimés ne doivent pas être séparés. II. Une *Chronique* abrégée du Holstein, in-4°. III. La *Vallée des roses de Perse*. C'est un recueil d'histoires agréables, de bons mots et de maximes, tirés des livres persans.

II. OLÉARIUS (Godefroi), docteur en théologie et surintendant de Hall, mort en 1687, à 81 ans, est auteur d'un *Corps de théologie* à l'usage des luthériens. — Jean OLÉARIUS son fils, professeur de rhétorique, puis de théologie, à Leipsick, fut, avec son père, l'un des premiers auteurs des journaux de cette ville, sous le titre d'*Acta eruditorum, ab anno* 1682 *ad annum* 1776, *publicata, etc.*, Leipsick, 1682-1777, en quatre-vingt-quinze volumes in-4°, auxquels il faut joindre, I. Dix volumes intitulés *Supplementa*, depuis 1652 jusqu'en 1734. II. *Novorum actorum supplementa*, en huit vol. depuis 1735 jusqu'en 1757. III. Enfin, *Indices générales*, six vol. depuis 1682 jusqu'en 1715, formant un total de cent quatre-vingt-dix-neuf vol. in-4°. Il étoit né à Hall en Saxe en 1639, et mourut à Leipsick en 1743, après avoir exercé les emplois les plus distingués de l'université. On a de lui, I. Une *Introduction à la théologie*. II. Une *Théologie positive, polémique, exégétique et morale, etc., etc.*

† III. OLÉARIUS (Godefroi), né à Leipsick en 1672, de Jean Oléarius, qui professoit la langue grecque dans cette ville, voyagea en Hollande et en Angleterre après ses études. La réputation de l'académie d'Oxford et la bibliothèque bodléïenne l'attirèrent dans ce royaume. Il y demeura plus d'un an, occupé à se perfectionner dans la connoissance de la philosophie, de la langue grecque et des antiquités sacrées. De retour à Leipsick avec une abondante moisson, il fut agrégé au premier collége de cette ville, nommé professeur en langues grecque et latine, puis en théologie, obtint un canonicat, et eut la direction des étudians, et la charge d'assesseur dans le consistoire électoral et ducal. Il mourut de phthisie le 10 novembre 1715. On a de lui, I. *Dissertatio de adoratione Patris per Jesum Christum*, in-4°, 1709. Il y combat les sociniens, qui refusoient à Jésus-Christ le titre et les fonctions de médiateur entre Dieu et les hommes. II. Une

bonne *édition* de Philostrate, en grec et en latin, in-folio, Leipsick, 1709. Les notes sont près de la moitié de cette édition; les unes sont grammaticales, les autres historiques, et toutes partent d'une main savante. III. La *Traduction* latine de l'histoire de la philosophie de Thomas Stanley, deux volumes in-4°, à Leipsick, 1712. Cet ouvrage, bon en lui-même, est encore meilleur par les additions et les corrections du traducteur. IV. *Histoire romaine et d'Allemagne*, Leipsick, 1699, in-8°. Ce n'est qu'un abrégé. V. *Historia symboli apostolici, cum observationibus ecclesiasticis et criticis*, Leipsick, 1706, in-8°. Cet ouvrage, composé par Pierre King, chancelier d'Angleterre, a été traduit de l'anglais.

* OLÉARY (Arthur), né en 1729 à Cork en Irlande, de parens catholiques, commença ses études dans son pays, les continua en France au collége de Saint-Omer, fit profession chez les récollets, devint aumônier d'un régiment français, et retourna ensuite à Cork, où il établit une chapelle catholique. Un médecin écossais, caché sous le nom de Michel Servet, ayant publié un pamphlet, intitulé Pensées sur la nature et la religion, le P. Oléary s'annonça dans le monde littéraire par une réfutation de cet ouvrage, sous le titre de *Défense de la divinité de J. C., et de l'immortalité de l'ame*, in-8°, Cork, 1776. Le parlement d'Irlande ayant exigé des catholiques du pays un serment qui garantît leur fidélité à l'autorité civile, quelques consciences conçurent à cette occasion des inquiétudes qu'Oléary s'empressa de dissiper par un traité intitulé *Loyalty asserted*, qui eut le plus grand succès. Il traça la ligne séparative entre les droits de l'église et ceux de l'état avec le même avantage dans son écrit *An essay on toleration and a plea for freedom of conscience*, et dans d'autres ouvrages tels que ses *remarques* sur les lettres de Westley. Ce patriarche des méthodistes avoit calomnié les catholiques : le P. Oléary détruisit ses assertions et ses paralogismes. La plupart des *ouvrages* de ce religieux, mort en 1802, estimé des protestans comme des catholiques, ont été réunis en un volume intitulé *Miscellaneous tracts*, dont il y a trois ou quatre éditions.

OLÉASTER ou OLÉASTRO (Jérôme), habile dominicain portugais, natif du bourg de Azambuja, assista au concile de Trente en qualité de théologien de Jean III, roi de Portugal. A son retour il refusa un évêché, fut inquisiteur de la foi, et exerça les principales charges de son ordre dans sa province. On a de lui des *Commentaires latins* sur le Pentateuque. La bonne édition de cet ouvrage, imprimé à Lisbonne, 1556-1558, cinq parties en un vol. in-folio, est recherchée, parce qu'elle n'a point passé par les mains des inquisiteurs. Il est rare d'en trouver toutes les parties exactement rassemblées, parce qu'elles parurent en différentes années. On a encore d'Oléaster des *Commentaires* sur Isaïe, Paris, 1628, in-folio. Le latin, le grec et l'hébreu lui étoient aussi familiers que sa propre langue. Il mourut en 1563.

OLEG, prince russe, tuteur du jeune Igor, fils de Rourick, garda pendant trente-quatre ans la régence des états de son pu-

pille. Il soumit les Drewliens, et conquit la ville de Smolensko. Ayant armé une flotte de deux mille bateaux, il alla rançonner Constantinople, sous le règne de Léon-le-Philosophe, et y commit tous les crimes dont la barbarie peut se souiller. Cette expédition est de l'an 904.

† OLEN, poëte grec de Xanthe ville de Lycie, plus ancien qu'Orphée, composa plusieurs *Hymnes* qu'on chantoit dans l'île de Delos aux jours solennels, et sur-tout en l'honneur de Lucine, qu'il disoit être la mère de Cupidon. On le dit un des fondateurs de l'oracle de Delphes, le premier qui y exerça la fonction de prêtre d'Apollon, et qu'il rendoit des oracles en vers.

* OLENIX DU MONTSACRÉ. *Voyez* MONTREUX.

OLESNIKI (Sbignée), l'un des plus grands hommes que la Pologne ait produits, issu d'une noble et ancienne famille, secrétaire du roi Ladislas Jagellon, suivit en cette qualité le monarque dans ses expéditions militaires. Il fut assez heureux pour lui sauver la vie, en renversant avec un tronçon de lance un cavalier qui venoit droit à ce prince. Il embrassa ensuite l'état ecclésiastique, et obtint l'évêché de Cracovie et le chapeau de cardinal. Ladislas l'employa dans les ambassades et dans les affaires les plus importantes. Ce prince lui laissa en mourant, pour marque de sa bienveillance, l'anneau qu'il avoit reçu autrefois de la reine Hedwige, sa première femme, comme le gage le plus cher et le plus précieux de son amitié. Olesniki lui marqua bientôt sa reconnoissance : dès qu'il fut mort, il fit élire à Posnanie, en 1434, le jeune Ladislas son fils aîné, qui fut depuis roi de Hongrie, et qui périt malheureusement à la bataille de Varnes en 1444. Le cardinal évêque de Cracovie fit ensuite élire Casimir, frère du jeune Ladislas, et rompit l'élection où quelques Polonais avoient élu Boleslas, duc de Moscovie. Cet illustre prélat finit tranquillement ses jours à Sandomir le 1er avril 1455, à 66 ans, et laissa en mourant tous ses biens aux pauvres.

* OLÉVANO (Jean-Baptiste), qui vivoit dans le 16e siècle, a laissé un Traité intitulé *del modo di ridurre a pace ogni privata inimicizia per cagion d'onore*, imprimé pour la première fois à Venise en 1603, et réimprimé avec des corrections et des notes par Somasco en 1605. Il y en a encore une autre édition in-8°, faite à Milan en 1620.

* OLÉVIAN (Gaspard), ministre protestant d'Allemagne, né à Trèves en 1536, étudia le droit à Paris et à Bourges, et la théologie à Genève. De retour dans sa patrie, il voulut prêcher la doctrine des protestans, mais le clergé de Trèves s'y étant opposé, il se retira à Heidelberg, où il enseigna quelque temps, fut ensuite ministre dans quelques bourgs, et mourut en 1587. On a de lui deux livres de *Dialectique*; des *Remarques sur les Evangiles*, et quelques autres *ouvrages* de controverse.

OLGIATI. *Voyez* LAMPUGNANI, n° III.

† I. OLIER (Jean-Jacques), instituteur, fondateur et premier supérieur de la communauté des prêtres du séminaire de Saint-

Sulpice à Paris, second fils de Jacques Olier, maître des requêtes, naquit en 1608. Après avoir fait ses études en Sorbonne, il fit un voyage à Notre-Dame de Lorette. De retour à Paris, il se lia très-étroitement avec Vincent-de-Paule, instituteur des lazaristes. Son union avec ce saint lui inspira l'idée de faire des missions en Auvergne, où étoit située son abbaye de Pébrac. Quelque temps après le cardinal de Richelieu lui offrit l'évêché de Châlons-sur-Marne, qu'il refusa. Il projetoit de fonder un séminaire pour disposer aux fonctions sacerdotales les jeunes gens qui embrassent l'état ecclésiastique, lorsqu'on lui proposa la cure de Saint-Sulpice. Après s'être démis de son abbaye, il accepta cette cure comme un moyen propre à exécuter ses desseins, et en prit possession en 1642. La paroisse de Saint-Sulpice servoit alors de retraite à tous ceux qui vivoient dans le désordre. De concert avec les ecclésiastiques qu'il avoit emmenés avec lui de Vaugirard, où ils avoient vécu quelque temps en communauté, il travailla à la réforme des mœurs avec autant de zèle que de succès. Sa paroisse devint la plus régulière de Paris. On sait combien les duels étoient alors fréquens : il vint à bout d'en arrêter la fureur. On dit qu'il engagea plusieurs seigneurs à faire publiquement dans son église, un jour de Pentecôte, une protestation qu'ils signèrent, de ne donner ni d'accepter aucun appel, et de ne se servir jamais de seconds; ce qu'ils exécutèrent fidèlement. Cet exemple fut suivi par plusieurs autres seigneurs, avant même que l'autorité du roi eût arrêté le cours de ce désordre. Au milieu de tant de travaux il n'abandonna pas le projet de fonder un séminaire. Comme le nombre des prêtres de sa communauté s'étoit très-multiplié, il crut trouver une occasion favorable, et commença de les partager. Il en destina une partie à la direction du séminaire, pour la fondation duquel il obtint des lettres-patentes en 1645. L'autre partie continua de l'aider dans les fonctions du ministère. En 1646, Olier fit commencer la construction de l'église de Saint-Sulpice : mais le vaisseau de cette église n'étant pas assez grand pour le nombre des paroissiens, il fit, de concert avec son successeur, jeter de nouveaux fondemens, en 1655, pour l'église que nous voyons aujourd'hui. Ce pieux fondateur, s'étant démis de sa cure en 1652, se retira dans son séminaire, et s'occupa de semblables établissemens dans quelques diocèses. Il envoya plusieurs de ses ecclésiastiques dans l'île de Montréal en Amérique, pour travailler à la conversion des sauvages. Il mourut le 2 avril 1657. On a d'Olier quelques *ouvrages* de spiritualité, entre autres des *Lettres* publiées à Paris, in-12, 1647. Il y parle de quelques-uns de ses rêves, que son imagination échauffée prenoit pour des révélations. Le P. Giry a donné un court abrégé de sa Vie en un petit vol. in-12, d'après des Mémoires que lui avoit communiqués Leschassier, un des successeurs d'Olier dans la place de supérieur du séminaire.

* II. OLIER DE NOINTEL, savant ambassadeur de France à Constantinople, entreprit le voyage de l'Archipel, en 1673, avec un cortège de 80 personnes, parmi lesquelles il y avoit deux dessinateurs et trois ou quatre maçons,

munis des instrumens propres à détacher et enlever les pierres inscrites. Il fit transporter à Constantinople, et de là à Paris, les marbres inscrits qu'il avoit recueillis en route. Après la mort de cet ambassadeur ces marbres passèrent avec plusieurs autres à Thevenot, garde de la bibliothèque du roi, qui les plaça dans sa maison de campagne au village d'Issy. Baudelot de Dairval, membre de l'académie des inscriptions et belles-lettres, acheta des héritiers Thevenot ces précieuses dépouilles du Levant, et les transporta au faubourg Saint-Marceau, où il demeuroit, et depuis au faubourg Saint-Germain, lorsqu'il vint s'y établir. Ce fut à l'académie des inscriptions que Baudelot laissa par testament, en 1722, ses marbres inscrits, qui ont été placés, depuis la destruction de cette académie dans le dépôt des Petits-Augustins, et qui sont destinés à la bibliothèque impériale.

* OLIMPIA (Maldachini) naquit à Rome, vers l'an 1593, d'une famille sans fortune. Peu de femmes ont été aussi éminemment qu'elle travaillées par l'amour de la domination et la soif des richesses; peu de femmes, pour satisfaire ces deux passions, ont montré autant d'audace, de talens, de persévérance et d'intrigues. Son penchant à la domination se fit sentir dès son enfance; parmi les compagnes de son âge, elle vouloit tout diriger dans leurs jeux, tout soumettre à sa volonté. Ses parens la destinèrent à la vie religieuse; mais elle se sentit née pour figurer sur un théâtre plus vaste qu'un couvent, et résista de toutes ses forces à ce projet. On la maria à un jeune homme de la maison de Pamphile, dont elle eut plusieurs enfans. Après quelques années de mariage, elle négligea son mari pour s'attacher entièrement à son beau-frère, Jean-Baptiste Pamphile, qui, quoique fort laid, et engagé dans l'ordre de la prêtrise, devint l'objet de son plus tendre, de son plus constant attachement, et de ses vastes projets de fortune: elle en suivit l'exécution avec une ardeur, une persistance qui ne se démentirent jamais. Olimpia, supérieure aux plaisanteries, aux murmures du public et de son mari, suivoit son goût sans se contraindre. Elle ne quittoit presque jamais son beau-frère, et se renfermoit seule avec lui plusieurs heures de chaque journée. Elle vit bientôt s'exécuter le commencement de ses projets. Son époux mourut, et Jean-Baptiste Pamphile fut élevé à la prélature. Ces deux événemens donnèrent une nouvelle activité à son ambition: elle parvint ensuite à faire nommer son cher beau-frère nonce en Espagne, puis à lui faire obtenir, en juillet 1629, le chapeau de cardinal. Ce nouveau succès accrut les espérances de dona Olimpia. Dès-lors on la vit, quoique encore jeune et belle, renoncer à tous les plaisirs de son sexe; elle dédaignoit même de parler aux femmes. « Je n'ai, disoit-elle, point de paroles à perdre. » La fortune de son beau-frère, qui devoit assurer la sienne, l'occupoit toute entière. Elle avoit acquis sur lui un ascendant si puissant, qu'elle le dirigeoit dans toutes ses affaires domestiques et publiques, et même dans ses fonctions de cardinal. Le pape Urbain VIII vint à mourir le 29 juillet 1644. Le conclave fut assemblé pour nommer un nouveau pape, et le champ de l'intrigue fut ouvert à tous les partis. Les

cardinaux résolurent d'abord d'exclure de leur choix le cardinal Pamphile : sa figure ignoble, son peu d'instruction, et sur-tout le scandale que ses liaisons avec sa belle-sœur occasionnoient, furent les motifs de cette exclusion. Une telle résolution auroit découragé toute autre personne qu'Olimpia, mais cet obstacle ne servit qu'à donner plus d'activité à ses intrigues. « Je ne veux jamais plus vous voir cardinal, dit-elle à son beau-frère, la veille de l'élection: je ne vous reverrai que lorsque vous serez pape. » Jean-Baptiste Pamphile fut étonné de se voir, par les menées de sa belle-sœur, couronné, le 15 septembre 1644, souverain pontife. Olimpia, au comble de la joie et de la puissance, à l'ombre du nom d'Innocent X, régna en souveraine au Vatican et gouverna le nouveau pape et l'Eglise romaine. Elle régloit les intérêts des états de l'Europe et ceux des particuliers, accordoit les dispenses, les graces, les places, les bénéfices, les vendoit fort cher, recevoit les ambassadeurs, répondoit à tout. Rien ne se faisoit sans elle à la cour de Rome; tout se faisoit par elle. Le pape lui-même, admirateur de ses talens, voyoit avec satisfaction le gouvernement d'une femme à qui il devoit son élévation. « C'est une femme de grande intrigue, disoit-il avec admiration à un cardinal qui se plaignoit d'elle.» Elle écarta du trône pontifical tous ceux qui pouvoient porter atteinte à son autorité absolue, ou la diminuer; ses parens et même ses enfans ne furent pas exceptés. Olimpia vit son ambition satisfaite; mais son avidité pour les richesses étoit insatiable, et la portoit à braver toutes les règles, toutes les bienséances. Pour se procurer une réputation de piété, elle avoit fait, pendant que son beau-frère n'étoit encore que cardinal, diverses donations aux églises, aux monastères. Elle cessa de les donner dès qu'il fut pape; elle croyoit n'avoir plus rien à ménager. Cette conduite fit dire à Pasquin que dona Olimpia étoit *Olim pia et nunc impia*. Elle faisoit argent de tout. Jamais la simonie ne s'étoit montrée plus audacieusement à la cour de Rome. Les bénéfices étoient à l'enchère. Elle aimoit à les laisser vacans parce qu'elle en touchoit les revenus, et qu'elle pouvoit attendre des acquéreurs qui lui en offrissent un prix plus élevé. On rapporte qu'un abbé du royaume de Naples détermina sa famille, peu fortunée, à vendre tous ses biens, à emprunter de l'argent à intérêt, afin de former la somme de 20,000 écus qui étoit le prix qu'Olimpia mettoit à un évêché vacant dans les états de l'Eglise. Il fut nommé évêque, moyennant cette somme; mais il mourut avant de prendre possession de l'évêché. Olimpia ne restitua point l'argent, vendit quelques jours après le même bénéfice à un autre acquéreur, et laissa la famille napolitaine sans biens et sans évêché. Olimpia, lorsque son intérêt le commandoit, étoit cruelle et persécutrice : elle dépouilla plusieurs familles de leurs biens, et força plusieurs autres à s'expatrier. Tant d'excès et de scandale, excitoient une vive indignation; mais personne n'osoit élever la voix. Pasquin et Marphorio avoient seuls le privilége de manifester, par quelques sarcasmes, l'opinion publique. Ces désordres duroient depuis plus de cinq ans, lorsque le cardinal Pancirole, vieillard respectable, qui avoit la confiance du pape, et qui, depuis long-temps, cherchoit les moyens

de les faire cesser, imagina de s'adjoindre quelqu'un qui pût l'appuyer dans l'exécution de ses projets. Il fit nommer cardinal-patron ou cardinal-neveu un jeune homme, appelé Camille Astalli, qui lui étoit dévoué. Cette fonction lui donnoit le maniement des affaires de l'Église. Pancirole jugea que, fortifié par son secours, il pouvoit avec plus de sûreté diminuer ou renverser entièrement la puissance tyrannique d'Olimpia. Celle-ci, en apprenant une élection à laquelle elle n'avoit point participé, devint furieuse contre Pancirole, et le regarda désormais comme son ennemi. Mais ce cardinal, sans s'étonner de la colère de cette femme, suivit avec beaucoup d'adresse l'exécution de son plan. Il parvint à mettre sous les yeux du pape la conduite entière d'Olimpia, à lui faire sentir combien devoit en souffrir la réputation de sa sainteté, à lui faire connoître les plaintes, les murmures et les satires que cette conduite avoit fait naître contre lui; enfin il lui fit parvenir en même temps une médaille satirique qui venoit d'être frappée: elle représentoit, d'un côté, la figure d'Olimpia, coiffée de la tiare pontificale, et tenant en main les clefs de Saint-Pierre; sur l'autre face on voyoit Innocent X; sa chevelure étoit tressée à la manière des femmes, et d'une main il tenoit un fuseau, et de l'autre une quenouille. Le pape sentit pour la première fois qu'il étoit un objet d'indignation et de mépris. Il prit une résolution qui étonna ceux qui connoissoient la foiblesse de son caractère. Il intima l'ordre à dona Olimpia de ne plus se mêler des affaires de l'état, et de ne plus paroître à la cour. Cet ordre fut public; mais des ménagemens secrets en adoucirent la rigueur. Le pape, pendant un entretien qui dura quatre heures, fit sentir à Olimpia la nécessité d'une séparation, et en même temps lui donna l'assurance de son prochain rappel. Pendant cette disgrace, qui n'étoit qu'apparente, le pape fit du bien à divers particuliers de la famille d'Olimpia, et continua de la recevoir secrètement dans son palais. Le cardinal Pancirole, auteur de cette disgrace, mourut peu de temps après; et Olimpia, délivrée de la sagesse gênante de ce prélat, reparut sans crainte au Vatican, y exerça la même autorité, et en abusa bien plus qu'auparavant. Pour effacer les impressions que ce cardinal avoit pu faire contre elle dans l'esprit du pape, elle commença par diffamer sa mémoire, elle persécuta le cardinal-neveu, maîtrisa les tribunaux au point d'y faire traîner des innocens, accusés de crimes imaginaires, et de les y faire condamner à mort. Elle les obligeoit ensuite à racheter leur vie par des sommes considérables. On rapporte qu'un gentilhomme romain, se fiant sur l'intégrité de sa vie, disoit que jamais Olimpia n'auroit de son argent. Il retira son fils de l'état ecclésiastique, afin de n'avoir aucune grace à lui acheter. Olimpia en fut informée: elle aposta des officiers du saint siége, qui cherchèrent querelle au gentilhomme, et le mirent dans le cas de les frapper. Il fut arrêté, condamné à mort, comme rebelle à la justice, et forcé, pour sauver sa tête, de vendre ses biens et d'en livrer le prix à Olimpia. Cette femme porta la soif de l'or et l'abus de l'autorité jusqu'à établir, de son chef, des impositions nouvelles dont elle s'attribua tous les produits. Son em-

pire sur l'esprit du pape avoit repris tant de force, qu'elle fit annuller une délibération qu'il avoit prise solennellement dans le sacré collége, uniquement parce qu'elle n'y avoit point participé. Cependant Innocent X étoit malade et fort âgé : tout annonçoit sa fin prochaine. Olimpia sentit qu'étant devenue l'objet de la haine publique, elle devoit s'attendre, après la mort de ce pape, à des persécutions : elle s'occupa des moyens de diminuer le nombre de ses ennemis, et à se faire des partisans. Elle chercha des amis dans les familles puissantes qu'elle avoit persécutées, et les rétablit dans leur état primitif. Elle fit rentrer dans ses biens et ses prérogatives la famille des Barberins, qu'elle avoit entièrement dépouillée ; elle se rapprocha de plusieurs personnes de sa propre famille qu'elle avoit toujours éloignées de la cour. Elle cherchoit, contre l'orage qui la menaçoit, des appuis dans ceux même qu'elle avoit sacrifiés à son ambition et à son avarice. Cette conduite étoit sage, mais elle fut trop tardive et devint insuffisante. Au mois de janvier 1655 le pape mourut. Olimpia, qui ne l'avoit point quitté pendant sa maladie, cacha au public, pendant deux jours, la nouvelle de cette mort. Dans cet intervalle, elle fit enlever du Vatican tous les meubles et les objets les plus précieux qui s'y trouvoient, et les fit secrétement transporter dans son palais. Aussitôt que cette mort fut connue la joie publique éclata, parce que cet événement mettoit fin au règne d'Olimpia. Les satires et les insultes même lui furent prodiguées ; elle n'en fut point découragée. Elle forma dans le conclave une faction dont l'objet étoit de faire nommer un pape qui pût être son protecteur. Pour arriver à ce but elle n'épargna ni intrigues, ni argent. Enfin sa faction triompha des autres, et le cardinal Fabio Chigi fut, le 7 avril 1655, élu pape, sous le nom d'Alexandre VII. Olimpia s'empressa d'offrir ses félicitations au nouveau pape ; mais elles furent accueillies froidement. Bientôt l'indignation publique se fit entendre ; des plaintes, des dénonciations furent en grand nombre portées contre cette femme. On l'accusoit des crimes les plus graves. Le pape ordonna à ses officiers, tant civils qu'ecclésiastiques, d'informer sur ces accusations. Olimpia, alarmée de cette procédure, envoya le cardinal Pamphile, son fils, auprès du nouveau pontife, et successivement plusieurs autres cardinaux, ses partisans, pour implorer sa clémence ; mais ces tentatives furent inutiles ; le pape leur répondit qu'il feroit justice. Le résultat des informations que l'on fit, mit au jour tous les vols, les malversations et les crimes d'Olimpia. Alors le saint père lui ordonna de sortir dans trois jours de Rome, de se rendre dans huit jours à Orviette, avec défense d'en partir sans permission. Olimpia, après avoir fait plusieurs autres tentatives auprès du pape, fut obligée d'obéir. Son procès fut continué, mais la peste qui vint, bientôt après son exil, ravager la ville de Rome en suspendit les poursuites. Ce même fléau s'étendit jusqu'à Orviette. Olimpia en fut, dans cette petite ville, une des premières victimes. Elle expira en 1656. On lui trouva, dit-on, 900 mille livres en numéraire, des meubles et des effets les plus précieux ; elle laissa en outre des propriétés très-considérables en fonds de terres. Son pro-

cès ne fut point continué après sa mort. Le pape Alexandre VII retira de sa succession plus d'un million, qu'il distribua à ceux de sa famille; ce qui fit dire au cardinal Sforce, avec son hardiesse ordinaire, que les biens d'Olimpia avoient passé des mains d'un voleur dans celles d'un autre. Olimpia ne fut regrettée de personne, pas même de sa famille qu'elle avoit tyrannisée. On ne peut disputer à cette femme des talens extraordinaires et un caractère éminemment énergique; mais ces qualités deviennent des vices lorsqu'elles sont adaptées à des passions antisociales; lorsque, comme fit Olimpia, on les emploie à nuire à tous, et à ne servir qu'à soi. L'abbé Gualdi a écrit la Vie de dona Olimpia Maldachini : ce livre fut mis à l'*Index* par la cour de Rome. Cette vie, traduite en français, a été imprimée à Leyde, in-12, 1666.

† I. OLIMPO de Saxo-Ferrato (Balthasar), poète italien du 16e siècle, dont on a *Pegasea in stanse amorose*, Venet., 1525, in-8°. *La gloria d'amore*, 1530, in-8°. Le recueil de ses *OEuvres*, avec les deux pièces précédentes, 1538 et 1539, a sept parties en 2 vol. in-8°. On recherche aussi les deux premières à cause des variantes.

II. OLIMPO. *Voyez* Olympo.

OLINA (Jean-Pierre), naturaliste de Novare au 16e siècle, dont on a un traité curieux sur divers oiseaux, intitulé *Uccelliera*. L'auteur s'est attaché à expliquer la nature et la propriété de plusieurs sortes d'oiseaux, sur-tout des oiseaux chantans. Ce traité, estimé par sa singularité, et les planches de Tempeste et de Villamène qui le décorent, fut imprimé à Rome en 1622, in-4°.

I. OLIVA. *Voyez* Gabrieli, n° VI.

† II. OLIVA (Alexandre), général de l'ordre de Saint-Augustin, et ensuite cardinal, né à Sassoferrato, de parens pauvres, prêcha dans les premières villes d'Italie. Son savoir et une modestie extrême au milieu des applaudissemens lui méritèrent l'amitié et l'estime de Pie II, qui l'honora de la pourpre et le nomma à l'évêché de Camérino. Ce pontife l'employa dans plusieurs négociations importantes, et il eut autant à se louer de sa dextérité que de sa prudence. Ce cardinal mourut à Tivoli le 21 août 1463, à 55 ans. On a de lui, I. *De Christi ortu sermones centum*. II. *De cænâ cum apostolis factâ*. III. *De peccato in Spiritum sanctum*. Ces ouvrages sont des monumens de son érudition et de sa piété.

III. OLIVA (Jean-Paul), général des jésuites, né à Gènes, d'une famille illustre qui a donné deux doges à cette république, fit construire et peindre l'église des jésuites, qui est une des plus belles de Rome. Il mourut dans cette ville en 1681, à 82 ans. On a de lui un recueil de *Lettres*, et d'autres *ouvrages*, plus applaudis par ses confrères que par le public.

† IV. OLIVA (Jean), né en 1689 à Rovigo, dans les états de Venise, embrassa l'état ecclésiastique, et fut élevé au sacerdoce en 1711. Son goût et son talent décidé pour la littérature le firent nommer à la place de professeur d'humanités à Azolo, qu'il occupa pendant huit ans. Il alla

à Rome en 1715, où il fut bien accueilli par Clément XI. Après la mort de ce pape, il eut la place de secrétaire du conclave : place qui lui procura la connoissance du cardinal de Rohan. Ce cardinal le fit son bibliothécaire en 1722, et n'eut qu'à se louer de ce choix. Sa bibliothèque devint le centre de l'érudition et l'asile des savans étrangers. Trente-six années de recherches continuelles enrichirent prodigieusement le dépôt confié à l'infatigable abbé Oliva. Il le conserva jusqu'à sa mort, arrivée à Paris le 19 mars 1757. On doit à sa plume laborieuse et savante, I. Un *Discours* latin, qu'il prononça dans le collége d'Azolo, sur la nécessité de joindre l'étude des médailles anciennes à l'histoire des faits. II. Une *Dissertation* sur la manière dont les études s'introduisirent chez les Romains, et sur les causes qui firent déchoir les lettres parmi eux. III. Une autre *Dissertation* sur un monument de la déesse Isis. Ces trois ouvrages ont été publiés par Lescalopier, Paris, in-8°, 1758, sous le titre d'*OEuvres diverses* de l'abbé Oliva. IV. Une *Edition* d'un manuscrit du comte Camille Silvestri sur un ancien monument de Castor et de Pollux, avec la *Vie* de l'auteur, in-8°. V. Une édition, in-4°, Paris, 1723, de l'ouvrage de *Varietate fortunæ*, et de quelques *lettres* de Pogge, qui n'avoient pas été imprimées. VI. Une *Traduction* françoise des *Farfalloni* de l'abbé Lancelotti : plaisanterie ingénieuse, qui eut beaucoup de succès à Rome. Cette traduction n'a pas été imprimée. VII. Un *Catalogue* manuscrit de la bibliothèque du cardinal de Rohan, en 25 volumes in-folio. VIII. La *Traduction* en italien du Traité des études de l'abbé Fleury. Lescalopier de Nourar, maître des requêtes, est auteur de l'éloge (anonyme) de l'abbé Oliva, qui se trouve en tête des *OEuvres diverses* de cet abbé, Paris, 1758, in-8°, dont nous avons parlé. L'abbé Oliva a aussi *traduit*, du même Lancelotti, les Impostures de l'Histoire ancienne et profane, Londres et Paris, 1770, 2 vol. in-12.

* V. OLIVA (Ferdinand PEREZ de), écrivain célèbre, né au commencement du 16e siècle à Cordoue, où il fit ses humanités, passa ensuite à l'université de Salamanque, puis dans celle d'Alcala, et enfin à Paris, où il résida deux ans. De cette dernière ville il se transporta à Rome avec son oncle, intimement attaché au pape Léon X. Le but d'Oliva fut d'acquérir dans cette capitale des arts des connoissances plus étendues. Son oncle mourut et Oliva revint à Paris, où il s'appliqua pendant trois ans à la philosophie. Après la mort du pape Adrien VI, qui lui avoit assigné une pension ecclésiastique, il se retira en Espagne; il fut nommé recteur de l'université de Salamanque; quelque temps après, nommé précepteur de Philippe II; mais la mort surprit Oliva avant sa 40e année. Les ouvrages que cet écrivain a laissés sont deux tragédies traduites du grec et du latin, intitulées, I. *La Vengeance d'Agamemnon*. II. *Hécube affligée*, qu'il écrivit en prose. Ensuite il composa un ouvrage ayant pour titre *Dialogue sur la dignité de l'homme*. Il se préparoit à mettre au jour deux autres *Dialogues*, l'un sur *l'emploi des richesses*, et l'autre *sur la chasteté*, lorsqu'il termina sa carrière.

† OLIVARÈS (Gaspard de Guzman comte d'), duc de San-lucar, d'une illustre maison d'Espagne, naquit à Rome où son père avoit été envoyé comme ambassadeur auprès du pape Sixte-Quint. La maison où il vit le jour étoit l'ancien palais de Néron, et ses ennemis en firent dans la suite l'observation, lorsqu'ils comparèrent son inflexibilité cruelle aux barbaries de cet empereur. Le père du jeune Olivarès fut soupçonné d'avoir empoisonné le pape dans une lettre; cependant il fut mal récompensé de ce service atroce, s'il est vrai qu'il en fût coupable, puisqu'il resta peu riche, et ayant à peine assez de fortune pour payer la pension de son fils à Séville, et ensuite à l'université de Salamanque. On rapporte que celui-ci montra tout jeune son ambition, en disant à un de ses parens qui étudioit avec lui : « Mon cousin, j'apprends ici à gouverner le royaume, me destinant à guider un jour les rois. » Bientôt, s'étant présenté à la cour, il acquit une grande faveur auprès de Philippe IV, en lui procurant le moyen de satisfaire son goût pour les femmes. Après avoir été son favori, il devint son premier ministre à la place du duc d'Uzéda, qu'il eut l'adresse de supplanter, et jouit d'une autorité presque absolue pendant vingt-deux ans. Il signala le commencement de son ministère par des réglemens utiles. Pour favoriser la population, il exempta les nouveaux mariés de charges publiques pour quatre ans, et de tout impôt pour la vie quiconque auroit eu six enfans mâles. Il permit même les mariages sans le consentement des parens : permission dangereuse, que l'extrême dépopulation du royaume pouvoit seule justifier. Il défendit aux habitans des provinces de venir à Madrid ou à Séville, sans y avoir des affaires importantes, sous peine d'une amende considérable. Il promit exemption des taxes aux artisans et aux laboureurs étrangers qui s'établiroient en Espagne. Mais au lieu de maintenir ces lois et de faire fleurir le royaume par le commerce, il ne s'occupa que des moyens d'en tirer de l'argent pour soutenir la guerre avec les puissances voisines. Sa dureté inflexible fut cause que la Catalogne se révolta, pour conserver les priviléges qu'on vouloit lui enlever. Les Portugais, poussés à bout par de mauvais traitemens, secouèrent aussi le joug de cette cruelle domination, et reconnurent pour roi, l'an 1640, le duc de Bragance. Voici le parti que prit le duc d'Olivarès pour apprendre cet événement à Philippe IV. Sa conduite fut en effet alors un modèle achevé de l'impudeur avec laquelle les courtisans déguisent si souvent la vérité aux rois. « Sire, lui dit-il en l'abordant, je viens féliciter votre majesté : la tête a tourné au duc de Bragance; il vient de se faire couronner en Portugal, et, par ce moyen, ses biens immenses vous appartiennent. » Philippe n'étoit pas assez dépourvu de jugement pour donner dans un piége aussi grossier. Il sentit toute l'étendue de la perte qu'il faisoit, et rejeta les singulières félicitations de son ministre. La guerre eut lieu : les Portugais se défendirent avec courage. Les Espagnols, battus sur terre par les Français et sur mer par les Hollandais, et n'éprouvant partout que des malheurs, s'en prirent à la négligence du ministre. Leurs plaintes parvinrent jusqu'au trône. On fut obligé de renvoyer Olivarès l'an 1643, au moment

où, délivré de son plus redoutable rival, le cardinal de Richelieu, il auroit pu rétablir les affaires du gouvernement. Olivarès alloit être rappelé, s'il n'eût pas précipité ses espérances, dit Hénault : « Car, en voulant se justifier par un *écrit* qu'il publia, il offensa plusieurs personnes puissantes, dont le ressentiment fut tel que le roi jugea à propos de l'éloigner encore davantage, en le confinant à Toro, où il mourut de chagrin en 1643, sans enfans, quoiqu'il eût été marié trois fois. » Outre la cruauté et l'avarice qu'on a reprochées à ce ministre, on l'a accusé d'avoir fait empoisonner dans un festin l'archiduc Léopold, oncle du roi, qui venoit en Espagne pour le faire chasser du ministère; d'avoir poussé le monarque à ordonner la mort de son fils don Carlos; de s'être montré plein de crédulité pour l'astrologie, de s'être entouré de tous les fourbes qui prétendoient avoir des connoissances en magie, et d'avoir fait des pactes avec le diable. L'Alcoran étoit la lecture favorite d'Olivarès, et il le fit traduire en castillan par Marc Obely. A ses yeux Mahomet étoit le plus grand politique qui eût jamais existé, et il chercha dans plusieurs occasions à imiter la conduite du prophète arabe. Don Louis de Haro, son neveu, fut l'héritier de ses biens et de sa faveur. On a la Relation de sa disgrace, traduite de l'italien par André Félibien, 1650, in-8°, et l'Histoire de son ministère, traduite de l'espagnol du comte de La Roca, 1673, in-12. Don Guzman étant comte d'Olivarès et duc de Sanlucar, prenoit le titre de comte-duc, comme Richelieu prenoit celui de cardinal-duc. On l'appela Le Richelieu de l'Espagne, non qu'il égalât le génie du fameux cardinal, qui, dans le cours d'une longue administration, fut le véritable roi de la France; mais parce qu'il fut son antagoniste, et qu'il jouit comme lui d'un pouvoir absolu. *Voyez* les articles Philippe IV, roi d'Espagne, *et* Fontrailles.

† I. OLIVE (Pierre-Jean), cordelier de Sérignan dans le diocèse de Béziers, partisan zélé de la pauvreté et de la désappropriation des biens. Les religieux de son ordre, ennemis du joug qu'il vouloit leur imposer, cherchèrent des erreurs dans son *Traité de la pauvreté* et dans son *Commentaire sur l'Apocalypse*. Ils crurent en avoir trouvé plusieurs qui furent censurées sur leur dénonciation. Olive expliqua sa doctrine au chapitre général tenu à Paris en 1292, et ses accusateurs furent confondus. Il mourut au couvent des franciscains de Narbonne l'an 1297. Il est appelé dans quelques anciens mémoires *Petrus Bittercani* (de Béziers), parce qu'il avoit été longtemps professeur au collége de cette ville. D'autres le nomment *P. de Serignano* du lieu de sa naissance. Il est des auteurs qui ont pris ces trois noms pour ceux d'autant de personnes différentes. — Jean XXII fit déterrer les ossemens de cet ecclésiastique, et les fit brûler publiquement avec ses écrits en 1325. On voit ses vrais sentimens dans le dernier discours qu'il prononça, et qui se trouve dans du Boulay.

II. OLIVE (N. d'), conseiller au parlement de Toulouse, fut d'abord avocat. On a de lui un recueil d'arrêts et de ses plaidoyers, intitulé *Actions Forenses*, in-4°. On l'a partagé depuis, et on a donné les arrêts

avec des additions, séparément des plaidoyers. Bretonnier le loue comme un homme à la fois orateur et jurisconsulte, dont le style est élégant et le raisonnement solide.

* OLIVER (Guillaume), fameux médecin anglais, mort en 1764. Sa principale résidence a été à Bath, et il a écrit *sur les vertus des eaux de ce pays*. Il a donné aussi un *Traité de celles de l'eau de goudron*. Oliver professa hautement l'incrédulité pendant toute sa vie ; mais au moment de sa mort il abjura ses opinions.

† OLIVET (Joseph Thoulier d'), né à Salins en 1682, fut élevé par son père, depuis conseiller au parlement de Besançon. Il entra de bonne heure chez les jésuites, où il avoit un oncle distingué par son savoir. Après y avoir essayé ses talens en divers genres, comme poëte, comme prédicateur, comme humaniste, il quitta cette compagnie célèbre à l'âge de trente-trois ans. Quelque temps avant sa sortie des jésuites, on voulut lui confier l'éducation du prince des Asturies ; il aima mieux venir à Paris vivre dans le sein des lettres. Il se fit en peu d'années une telle réputation, que, lorsqu'il étoit occupé à rendre les derniers soins à son père mourant, l'académie française le choisit, malgré son absence, par la seule considération de son mérite, en 1723. L'étude de la langue française devint alors son amour de préférence, sa pensée habituelle ; mais il n'oublia pas les langues anciennes. Il s'attacha surtout à Cicéron, pour lequel il conçut une admiration qui tenoit de l'enthousiasme. (*Voy.* Crébillon, n° I, vers la fin.) La cour d'Angleterre lui proposa de faire une magnifique édition des ouvrages de cet orateur. Ayant montré les lettres qu'on lui écrivoit à ce sujet au cardinal de Fleury, et oubliant les riches promesses de l'étranger, il consacra à l'éducation du dauphin le travail qu'il eût offert au duc de Cumberland. Cet ouvrage, long et pénible, parut en 9 vol. in-4°, en 1740, à Paris, avec des *commentaires* choisis, purement écrits et pleins d'érudition. L'abbé d'Olivet avoit l'accès le plus familier chez le cardinal de Fleury ; l'évêque de Mirepoix l'écoutoit avec confiance. Les deux prélats furent plus d'une fois étonnés de son zèle pour les autres, et de son indifférence pour lui-même. Comme il se contentoit de peu, il laissa de grandes épargnes à sa mort, arrivée le 8 octobre 1768, à 86 ans. L'abbé d'Olivet fut excellent critique, grammairien consommé, traducteur exact. Savant sans pédanterie et sans faste, il défendit les beautés nobles et simples des anciens contre la dépravation qu'occasionna dans les lettres le faux bel-esprit de quelques écrivains modernes. Disciple de Boileau, il adopta sans réserve toute la sévérité de ses jugemens littéraires. Collé, dans ses Mémoires, s'exprime ainsi sur l'abbé d'Olivet : « Ses *Traductions* de Cicéron sont fort estimées, son esprit ne l'étoit guère. Lourd et pesant, c'étoit une espèce de bœuf dans la conversation ; intrigant et bas valet de Voltaire, il exécutoit toutes les noirceurs littéraires qui lui étoient commandées par ce maître en méchancetés. » Voici son épitaphe faite par Piron :

Ci gît maître Jobelin
Suppôt du pays latin,
Juré-peseur de diphthongue,
Rigoureux au dernier point

Sur la virgule et le point,
La syllabe breve et longue,
Sur le tiret contigu,
Sur l'accent grave et l'aigu,
L'U voyelle et l'V consonne.
Ce charme qui l'enflamma
Fut sa passion mignonne;
Son hui clos il y consomma.
Du reste il n'aima personne,
Personne aussi ne l'aima.

Duclos disoit de lui : « C'est un si grand coquin, que, quoique je le lui dise à lui-même, il ne m'en veut pas plus qu'à un autre. » Ses ouvrages sont, I. *Entretiens de Cicéron sur la nature des dieux*, traduits en français, 1765, 2 vol. in-12. Le président Bouhier eut part à cette version, dont les notes sont savantes. II. La *Traduction* des Philippiques de Démosthènes et des Catilinaires de Cicéron, élégante et fidèle, conjointement avec le président Bouhier, 1765, in-12. III. *Histoire de l'académie française*, pour servir de suite à celle de Pélisson, in-12 : ouvrage estimable pour les recherches, mais dont le style est quelquefois languissant. « En cherchant la simplicité, en voulant éviter le style guindé et précieux, peut-être tombe-t-il, dit d'Alembert, dans le style bourgeois et familier. » L'auteur entre d'ailleurs dans de petits détails, indignes de la gravité de l'histoire; et il n'a pas le talent qu'avoit Fontenelle, de peindre avec autant de finesse que d'énergie le caractère de ses personnages. Attaché avec superstition au goût des anciens, il s'élevoit par une espèce d'ostracisme contre toutes les innovations en littérature, et sur-tout contre la recherche d'esprit et la subtilité des idées. IV. Les *Tusculanes de Cicéron*, 2 vol. in-12, dont trois sont traduites par l'abbé d'Olivet, et les deux autres par le président Bouhier. V. *Remarques sur Racine*, in-12. (*Voyez* l'article de ce grand poëte, et celui de l'abbé des Fontaines.) VI. *Pensées de Cicéron pour servir à l'éducation de la jeunesse*, in-12. « Je ne sais (écrivoit Voltaire, lorsque ce petit recueil parut en 1744), si ces pensées détachées feront une grande fortune. Ce sont des choses sages; mais elles sont devenues lieux communs, et elles n'ont pas cette précision et ce brillant qui sont nécessaires pour faire retenir les maximes. Cicéron étoit diffus et il devoit l'être, parce qu'il parloit à la multitude. On ne peut pas d'un orateur, avocat à Rome, faire un La Rochefoucauld. Il faut dans les pensées détachées plus de sel, plus de figures, plus de laconisme. Il me paroît que Cicéron n'est pas là à sa place. » Mais l'abbé d'Olivet auroit pu répondre que tous ces extraits n'étoient pas puisés dans les harangues, et qu'il avoit pris une partie des pensées répandues dans les livres philosophiques de l'orateur romain. Quoi qu'il en soit, toutes les traductions de l'abbé d'Olivet sont estimées, quoique écrites avec une élégance froide, et que cette chaleur douce et vive qu'on éprouve en lisant Cicéron ne s'y fasse presque pas sentir; mais il est fidèle au sens, et son style est clair et nombreux. Ce fut le hasard qui le fit traducteur. Il s'agissoit de revoir quelques versions manuscrites de l'abbé de Maucroix : l'habile littérateur les trouva si imparfaites qu'il ne conserva pas une phrase, qu'il les refit d'un bout à l'autre, et les donna au public sous le nom de Maucroix. Lorsque dans la suite il voulut revendiquer son propre bien, il eut à combattre et fut obligé de produire ses titres. Sa *traduction* des Entretiens de Ci-

céron sur la nature des dieux, et l'*Edition* du fameux Traité de Huet, de la foiblesse de l'esprit humain, lui attirèrent quelques démêlés, et l'engagèrent à brûler une *Histoire de l'académie d'Athènes*, qui auroit figuré avec celle de l'académie française, et qui auroit été plus intéressante. VII. Il *publia* le recueil des poésies latines de ses amis, Massieu, Huet, La Monnoye et Fraguier, et y joignit une *Idylle* de sa façon, sur l'origine des salines de Franche-Comté : c'est une métamorphose dans le goût de celles d'Ovide. VIII. La *Vie de l'abbé de Choisy*, Genève, 1748, in-8°. Enfin on lui doit encore des *Editions* de la traduction du Banquet de Platon, Paris, 1732, in-12; des Lettres de Pelisson, Paris 1729, 3 vol. in-12; des Œuvres de l'abbé Gédoyn, du Huetiana etc.; et un grand nombre d'autres.

† OLIVÉTAN (Pierre-Robert), parent du fameux Calvin, fit imprimer à Neuchâtel en 1535, in-fol., une *Traduction* française de la Bible, écrite d'un style dur mais assez fidèle, la première qui ait été faite sur l'hébreu et sur le grec. Le caractère de l'impression est gothique. Calvin passe pour avoir eu la plus grande part à cette traduction. Olivétan survécut peu à sa publication, car on prétend qu'elle fut cause qu'on l'empoisonna à Rome l'année d'après. On réimprima la Bible d'Olivétan à Genève, 1450, in-4°, revue par Jean Calvin et N. Malingre. Cette édition est plus rare que la première. On l'appelle la Bible de l'Epée, parce que c'étoit l'enseigne de l'imprimeur. Olivétan a aussi *traduit* le nouveau Testament. Sa version, fort estimée parmi les protestans, a eu plusieurs éditions, parmi lesquelles on distingue celle de La Rochelle, 1590, in-12.

* OLIVEYRA (François-Xavier) gentilhomme portugais, né à Lisbonne en 1702, quitta la religion catholique en 1756, et se retira à Londres, où il embrassa l'anglicane. Ayant appris la nouvelle du tremblement de terre qui fut si funeste à Lisbonne en 1755, il publia en 1756 son *Discours pathétique*, qui fit beaucoup de bruit dans le temps. Le débit de plusieurs éditions de l'original français et de la traduction anglaise de cet ouvrage fut rapide. L'inquisition condamna l'auteur à être brûlé en effigie le 20 septembre 1762. Il fit alors paroître une petite brochure intitulée *Le chevalier d'Oliveyra brûlé en effigie comme hérétique : comment et pourquoi?* Londres, 1762. Il avoit précédemment publié plusieurs *ouvrages* portugais, imprimés en Hollande avant de se retirer à Londres. Ces ouvrages, relatifs à la littérature portugaise, ont, dit-on, servi à perfectionner les études en Portugal; cela n'a pas empêché l'inquisition de les condamner tous. L'un des principaux est intitulé *Mémoires historiques, politiques et littéraires concernant le Portugal*, La Haye, 1743, 2 vol. in-12. D'Oliveyra, mort en 1783, à 81 ans, a laissé, sous le titre d'*Oliveyrana* des Mémoires historiques et littéraires, etc., etc., en 25 vol. in-4° manuscrits.

I. OLIVIER DE MALMESBURY, savant bénédictin anglais au 11e siècle, s'étant appliqué à la mécanique, voulut imiter Dédale, et voler : il s'élança du haut d'une tour; mais les ailes qu'il avoit attachées à ses bras et à ses pieds

n'ayant pu le porter qu'environ 120 pas loin de cette tour, il se cassa les jambes en tombant, et mourut à Malmesbury l'an 1060. Cette expérience, quoique malheureuse, prouve qu'il n'est point impossible à l'homme de se soutenir quelque temps en l'air. On sait que les efforts du célèbre Dante, de Bagville, de Paul Guidotti, d'un jésuite de Padoue, d'un théatin de Paris, etc., eurent aussi quelque succès. En 1782, Blanchard parvint à s'élever à une certaine hauteur. Il ne faut cependant pas conclure de là que nous planerons un jour dans les airs comme les aigles des Alpes ; presque tous les hommes volans dont nous venons de parler furent fracassés de leur chute. Mongez, chanoine régulier de la congrégation de France, dans un Mémoire sur l'imitation du vol des oiseaux, lu à l'académie de Lyon en 1773, a très-bien démontré que les efforts de l'homme n'atteindront jamais à cette dangereuse imitation, qui seroit peut-être un nouveau fléau pour le genre humain. De La Lande, dans une lettre adressée en 1782 aux auteurs du Journal des savans, a prouvé la même chose: *Pennis non homini datis.* Hor. (*Voy.* DANTE, nº II.)

II. OLIVIER (Séraphin), natif de Lyon, étudia à Tournon, et ensuite à Bologne en droit civil et canon ; il y obtint dès l'âge de 24 ans une chaire de professeur. Etant allé à Rome, il y fut connu par Pie IV, devint auditeur de rote, et exerça cet emploi pendant quarante ans. Grégoire XIII et Sixte V l'employèrent en diverses nonciatures. Clément VIII lui donna en 1604 le chapeau de cardinal, à la recommandation du roi Henri IV. Olivier fut évêque de Rennes après la mort du cardinal d'Ossat. On a de lui *Decisiones rotæ Romanæ*, 2 volumes in-folio, à Rome, 1614, et à Francfort, avec des additions et des notes, en 1615. Olivier mourut en 1609, âgé de 71 ans.

III. OLIVIER DE LEUVILLE (Jacques), fils d'un procureur au parlement de Paris, parvint par son mérite à la charge d'avocat-général et de président au parlement. Il s'y soutint avec honneur, fut estimé des rois Louis XII et François Ier, et termina sa carrière en 1519, après avoir signalé sa gestion par des services distingués.

IV. OLIVIER (François), fils du précédent, et président à mortier au parlement de Paris, fut un magistrat habile, éloquent, judicieux, sincère, bon ami, d'un courage inflexible, et d'une force d'esprit qui ne se relâchoit jamais dans ce qu'il devoit à son roi et à sa patrie. François Ier lui donna, en 1545, la place de chancelier de France, et la duchesse de Valentinois lui fit ôter les sceaux, sous Henri II, qu'elle gouvernoit. L'austérité de ses mœurs et les entraves qu'il mettoit aux libéralités du roi lui avoient attiré cette dangereuse ennemie. Mais ce qui lui nuisoit plus que tout le reste auprès des avides courtisans, c'étoit son opiniâtreté à rejeter tous les projets de finances trop onéreux au peuple, et le peu de soin qu'il se donnoit pour imaginer de nouvelles taxes. On prit occasion d'une fluxion qui étoit tombée sur les yeux du chancelier, et qui l'avoit forcé de suspendre pendant quelques jours les expéditions, pour lui demander la démission de sa place, moyennant une récom-

pense telle qu'il voudroit l'exiger. Olivier répondit « qu'il étoit parvenu au grade de chancelier de France par de longs travaux et des services importans rendus à l'état dans plus d'un genre ; que depuis qu'il en étoit revêtu, il s'en étoit acquitté d'une manière irréprochable ; qu'il sommoit ceux qui cherchoient à le dépouiller de déclarer publiquement en quoi il avoit démérité ; que, le possédant à juste titre, et sous la sauvegarde des lois, il ne consentiroit jamais que personne, de son vivant, en prît le titre et en touchât les gages ; mais que n'ayant jamais eu en vue que de servir l'état et de contenter le roi, il verroit sans peine qu'un autre, plus heureux peut-être, mais non plus zélé que lui, en exerçât les fonctions, et qu'il donneroit à cet égard toutes les facilités qu'on pourroit désirer. » Il se démit donc de la commission de garde des sceaux, qu'on érigea en titre d'office, et vécut paisiblement dans une retraite honorable. Rappelé à la cour par François II en 1559, il s'y trouva lorsque l'empereur Ferdinand I envoya l'évêque de Trente en France, pour y demander la restitution de Metz, Toul et Verdun. L'ambassadeur de Ferdinand avoit gagné la plupart des membres du conseil. Le chancelier qui y présidoit déconcerta ses mesures, en proposant de trancher la tête à celui qui favoriseroit ses demandes. Ce digne magistrat mourut à Amboise le 30 mars 1560. Sa postérité masculine finit à Charles Olivier, mort en 1671, à 22 ans.

† V. OLIVIER (Jean), oncle du chancelier de France, fut évêque d'Angers en 1532. De simple religieux étant devenu grand-aumônier au monastère de Saint-Denys, et ensuite abbé de Saint-Crespin et de Saint-Médard de Soissons, il permuta cette dernière abbaye pour l'évêché d'Angers, où il partagea son temps entre les fonctions pastorales et les lettres. On a de lui un poëme latin, intitulé *Jani Olivarii Pandora*, Paris, 1542, in-12, et Reims, 1618, in-8°. Cet ouvrage fut traduit en français par Gabriel-Michel de Tours en 1619, in-12. Ce prélat mourut en 1540.

VI. OLIVIER (Claude-Matthieu) avocat au parlement d'Aix, né à Marseille en 1701, parut avec éclat au barreau, et contribua beaucoup à l'établissement de l'académie de Marseille, dont il fut un des premiers membres. Il mourut en 1736, après avoir publié, I. *L'Histoire de Philippe, roi de Macédoine, et père d'Alexandre-le-Grand*, deux volumes in-12. Nul écrivain n'a si bien développé l'histoire du siècle de Philippe, les intérêts des peuples de la Grèce, leurs mœurs et leurs coutumes ; mais son ouvrage manque d'art. Les digressions y sont trop fréquentes, et quelquefois ennuyeuses. Le style n'est nullement historique. Il est en général sec, décousu, et trop dissertateur : on y rencontre cependant des morceaux pleins de feu et de graces, et des tours vraiment originaux. La maladie dont son cerveau fut attaqué, et qui le fit languir pendant plusieurs années, l'empêcha d'y mettre la dernière main. II. *Mémoire sur les secours donnés aux Romains par les Marseillais pendant la 2de guerre punique*. III. *Mémoires sur les secours donnés aux Romains par*

les Marseillais durant la guerre contre les Gaulois...

* VII. OLIVIER (Isaac), peintre anglais, qui fleurit sur la fin du regne de la reine Elizabeth. Il *peignit* l'histoire et l'architecture avec succès, excella dans le *dessin*, et a fait de très-bonnes *copies* d'après le Parmesan. Il mourut entre la 50e et la 60e année de son âge, et laissa après lui un fils nommé Pierre, qui fut un tres-grand peintre de *portraits*.

* VIII. OLIVIER *ou* OLIVARIUS (Jean), né à Gand, professeur d'eloquence, et de langue grecque à Douay, mort à Cambrai vers l'an 1624, a laissé plusieurs *poëmes* estimés, et une bonne *édition* de St. Prosper, enrichie de variantes, plus correcte, plus ample que toutes celles qui avoient été publiées jusqu'alors, Douay, 1577. Ce poeme a eu depuis plusieurs autres editions.

* IX. OLIVIER DE LA MARCHE, né en Franche-Comté, d'une ancienne famille, devint premier maître-d'hôtel de l'archiduc Philippe d'Autriche, comte de Flandre, et mourut en 1501. Ayant reçu une bonne éducation, il employa ses momens de loisir à cultiver les muses et l'histoire. Dans ce dernier genre, on estime ses *Memoires*, qui comprennent l'histoire de France, depuis 1435, jusqu'en 1492. Ils ont été mis au jour par Denys Sauvage en 1561, et la bonne édition est celle de Bruxelles, 1616, in-4°. Ces *Memoires*, dans lesquels on reproche à l'auteur d'avoir été peu équitable envers les Flamands, ont été réimprimés dans la Collection des mémoires relatifs à l'Histoire de France, tom. 8 et 9. On y trouve aussi un état de la maison du duc de Bourgogne, Charles-le-Hardy. On a encore de cet auteur, I. *Li Miroër de la mort*, in-fol., goth., sans date. II. *Le parement et triumphe des dames d'honneur*, revu et additionné par Pierre Desrey. Cet ouvrage, en vers et en prose, a été réimprimé en 1510, in-8°. III. *Le Chevalier délibéré*, poëme plusieurs fois réimprimé et traduit en espagnol par don Ferdinand de Acuna. *Voyez* ce nom.

X. OLIVIER-MAILLARD. *V.* MAILLARD.

* OLIVIÉRI degli abati GIORDANI (le chevalier Annibal), camérier de Clément XIII, secrétaire de l'académie de Pésaro, membre de celle de Cortone, savant antiquaire et bon littérateur, né d'une ancienne et noble famille de Pesaro le 17 juin 1708, réunissoit toutes les connoissances qui caractérisent un véritable talent. Toute sa vie fut consacrée à agrandir le domaine de la science et des belles-lettres. Les ouvrages qu'il a laissés sont, I. *Marmora Pisaurensia notis illustrata*, Pisauri, 1737, in-fol. II. *Memorie del porto di Pesaro*, Pesaro, 1774. Cet ouvrage renferme d'excellentes notices sur des inscriptions. III. *Memorie di Gradara, terra del contado di Pesaro*, Pesaro, 1775, in-4°. IV. *Ricerche di S. Terenzio martire protector principale della città di Pesaro*, Pesaro, 1775, in-4°. V. *Memorie dell' abator Giambatista Passeri tra gli arcadi feralbo*, Pesaro, 1780, in-4°. Passeri, mort en 1780, à l'âge de 85 ans, avoit été un des plus savans et des plus laborieux antiquaires de son temps. VI. La

grand nombre d'autres *ouvrages*, dont la réunion formeroit un catalogue considérable. Oliviéri est mort dans sa patrie le 29 septembre 1789.

* OLIVIÉRO (Dominique), peintre piémontais, qui joignit au goût flamand la mignardise italienne; ses *tableaux* sont dans le genre burlesque. Dans tous les sujets qu'il a traités on remarque de la grace et des idées bizarres. Les actions, les modes, les figures, les différens costumes du peuple rassemblé dans une foire, dans un marché, dans les places, qui va, vient, retourne, qui parle, vend, achète, qui se presse, se heurte, se fâche, se querelle et se réjouit; enfin tous les accidens qui arrivent dans de pareilles occasions, étoient les sujets favoris de ses compositions, et il possédoit le talent de les rendre avec une vérité frappante.

* OLLIÈRES (N.), jésuite lorrain, se rendit recommandable à la Chine par son zèle et ses travaux apostoliques depuis 1758 jusqu'en 1780, époque où il mourut à Pékin, après avoir publié un excellent *Catéchisme* en langue chinoise.

* OLMEDO (Loup d'), né dans la ville de son nom en Castille, fonda, en 1424, dans les montagnes de Gazalla, au diocèse de Séville, les ermites de Saint-Jérôme. Il leur donna une règle composée des instructions de ce père, et leur prêcha d'exemple dans l'observation de tous les devoirs réguliers. Les sciences lui paroissant aussi vaines que la curiosité qui les fait naître, il n'appliqua pas ses disciples aux études profanes, mais il leur permit de cultiver toutes les connoissances relatives aux fonctions ecclésiastiques. Ces hiéronymites se répandirent bientôt dans toute l'Espagne, où ils jouirent d'une grande considération. Martin V approuva leur règle. Il y avoit déjà dans ce royaume des ermites de Saint-Jérôme, qui durent leur naissance au tiers-ordre de Saint-François, et qui n'en devinrent pas moins riches. Ceux de cette dernière observance, unis par Philippe III aux précédens, sont en possession du monastère de Saint-Laurent de l'Escurial, où est le tombeau des rois d'Espagne; de celui de Saint-Isidore de Séville, et de celui de St.-Just, dans lequel Charles-Quint se retira lorsqu'il déposa le fardeau de la couronne impériale et de celle d'Espagne. L'habit des hiéronymites étoit une tunique de drap blanc, un scapulaire de couleur tannée, un petit capuce et un manteau de pareille couleur, mais d'une laine non teinte et de vil prix. A mesure qu'ils acquirent des richesses, ils s'habillèrent avec plus de propreté, sans pourtant donner dans le luxe.

* OLMI (P. D. Valeriano), de Bergame, chanoine-régulier de Saint-Jean-de-Latran, vivoit dans le 16e siècle. On a de lui *Dionigi (creduto) areopagita, de divini nomi, tradotto da Valeriano Olmi*, Venise, 1565, in-8°. L'auteur dédia cette traduction à sœur Marie-Magdeleine Spinola, à la prière de laquelle il l'avoit entreprise long-temps auparavant, c'est-à-dire en 1529.

* OLMO (P. D. Fortunat), Vénitien, moine du mont Cassin, vivoit dans le 16e siècle et au commencement du suivant. Ce

fut lui qui retrouva les fameux manuscrits que Pétrarque avoit donnés à la république de Venise, dans une petite chambre voisine des quatre chevaux de la basilique de Saint-Marc ; manuscrits entièrement oubliés, et dont on doutoit même de l'existence. Ce moine a publié en 1626, à Venise, *Storia della miraculosa invenzione e translazione del sagro corpo di S. Niccolò il magno arcivescovo di Mira*. On a encore de lui une *Histoire* de la paix faite à Venise en 1177, entre le pape Alexandre III et Fréderic Barberousse, dans laquelle il a relaté tous les noms des princes et des personnages considérables qui intervinrent dans cette paix.

OLON (saint). *Voyez* PIDOU.

OLONE (Louis DE LA TRIMOUILLE, comte d'), né en 1626, se trouva à la bataille de Nortlingue en 1645, commanda les chevau-légers à la majorité de Louis XIV, et mourut en 1686 sans laisser d'enfans. Il avoit épousé en 1652 Catherine-Henriette d'Angennes, parente de la maréchale de La Ferté. C'est cette dame, morte en 1714, que le comte de Bussy n'a rendue que trop fameuse dans son Roman satirique. Le frère du comte d'Olone termina cette branche en 1690. Sa fille en a fait passer les biens dans la maison de Montmorency. *Voy.* RACINE, nº I.

OLONNOIS (Jean-David l'), fameux aventurier du 17e siècle, né près d'Olonne en Poitou, dont il conserva le nom, quitta la France dès sa jeunesse, et s'embarqua à La Rochelle, où il s'engagea à un habitant des îles de l'Amérique. Lorsqu'il fut sorti de servitude, il se retira sur la côte de Saint-Domingue, où il se joignit aux boucaniers. Après avoir mené ce genre de vie pendant quelque temps, il voulut aller faire des courses avec les aventuriers français qui se retiroient à l'île de la Tortue, proche la grande île espagnole. Il fit fort peu de voyages comme soldat ; car ses camarades le prirent bientôt pour commandant, et lui donnèrent un vaisseau avec lequel il fit quelques prises. Les Espagnols armèrent contre lui, tuèrent presque tout son monde, et le blessèrent ; il se mit parmi les morts, et sauva sa vie par ce stratagème. Dès qu'ils furent retirés, il prit l'habit d'un Espagnol qui avoit été tué dans le combat, et s'approcha de la ville de Campesche. Il trouva le moyen d'y parler à quelques esclaves, auxquels il promit la liberté s'ils vouloient lui obéir. Ces esclaves amenèrent le canot de leur maître à l'Olonnois, qui se sauva à la Tortue, ensuite il se présenta avec deux canots devant la Havane. Le gouverneur de cette île envoya contre lui une frégate de dix pièces de canon. L'Olonnois s'en rendit maître, et coupa lui-même la tête aux Espagnols, les faisant passer devant lui l'un après l'autre, et ne pardonnant qu'au dernier, qu'il envoya au gouverneur de la Havane pour lui annoncer qu'il lui préparoit le même traitement. Cet homme aussi cruel qu'intrépide, fut pris, après plusieurs autres exploits, par les Indiens sauvages, qui le hachèrent par quartiers, le firent rôtir, et le mangèrent.

OLYBRIUS (Anicius), de l'ancienne famille des Anices, épousa Placidie, sœur de l'empereur Valentinien III, qui l'envoya en Italie à la tête d'une

armée. Le général Ricimer s'y étoit révolté contre l'empereur Anthémius. Le rebelle, au lieu de combattre Olybrius, le fit proclamer empereur au commencement d'avril 472, après avoir détrôné Anthémius. Olybrius resta paisible possesseur de l'empire d'Occident, mais il n'eut le temps d'exécuter rien de mémorable. Il mourut le 23 octobre, après un règne très-court. Ce prince, recommandable par son courage et son patriotisme, laissa une fille nommée Julienne: elle épousa le patrice Aréobinde, qui refusa l'empire d'Orient, que le peuple de Constantinople, mécontent de la conduite de l'empereur Anastase, vouloit lui faire accepter.

OLYMPIAS, sœur d'Alexandre, roi des Epirotes, femme de Philippe, roi de Macédoine, et mère d'Alexandre-le-Grand (*voyez* CALLIXÈNE), est aussi connue par son esprit que par son ambition. Son époux, l'ayant soupçonnée d'infidélité, la répudia pour épouser Cléopâtre, nièce d'Attale. Olympias fut d'autant plus sensible à sa chute, que les cérémonies du mariage de sa rivale furent magnifiques. Attale eut l'imprudence de dire au milieu d'un repas donné pendant le cours de ces fêtes brillantes « qu'il ne lui restoit plus qu'à prier les dieux d'accorder un légitime successeur au roi Philippe. » Alexandre, fils de Philippe, piqué de cette double insulte pour sa mère et pour lui : « Misérable ! lui dit-il, me prends-tu pour un bâtard ? » et lui jeta en même temps sa coupe à la tête. Après l'assassinat de Philippe, auquel on soupçonna Olympias d'avoir eu part, elle accourut de l'Epire où elle s'étoit réfugiée auprès du roi son frère, et vint cabaler en Macédoine. Se rappelant avec indignation l'outrage ignominieux qu'on lui avoit fait, elle rassembla les membres épars du meurtrier de son mari, lui mit une couronne d'or sur la tête, et après lui avoir fait rendre les derniers devoirs, elle plaça l'urne qui contenoit sa cendre à côté de celle du roi de Macédoine. Tous ses soins se bornèrent alors à gouverner son fils, qui n'aimoit pas à être gouverné. Elle le railla quelquefois sur sa vanité. Alexandre ayant pris le titre de fils de Jupiter dans une lettre qu'il lui écrivoit, elle lui répondit : « Qu'ai-je fait, pour que vous vouliez me mettre mal avec Junon ? » Le conquérant macédonien étant mort, sa mère tâcha de recueillir une portion de son empire. Philippe Aridée et sa femme Eurydice excitèrent des troubles dans la Macédoine : Olympias les fit mourir cruellement l'un et l'autre. L'historien Duris, dans ses Macédoniques, rapportoit entre autres anecdotes fort curieuses celle d'un combat singulier qui eût lieu sur les bords du Cyrane, en Illyrie, entre Olympias et Eurydice. Ces deux rivales furent, selon Duris, les premières qui donnèrent un spectacle de ce genre. Armées à la macédonienne, elles s'avancèrent l'une contre l'autre, au son des tympanons, comme des bacchantes. Amyntian avoit écrit sa vie. Olympias ordonna encore le supplice de Nicanor, frère de Cassandre, et de cent des principaux Macédoniens attachés à son parti. Tant de cruautés ne demeurèrent pas impunies. Olympias s'étoit retirée dans Pydna, avec le jeune roi Alexandre, Roxane sa mère, et Thessalonie, sœur d'Alexandre-le-Grand. Cas-

sandre vint l'y assiéger par terre et par mer. Olympias, après avoir souffert avec un courage invincible toutes les extrémités d'une famine cruelle, ayant perdu toute espérance de secours, fut enfin contrainte de se rendre à discrétion. Cassandre, pour s'en défaire d'une manière moins odieuse, inspira aux parens des principaux officiers qu'Olympias avoit fait mourir pendant sa régence, de l'accuser dans l'assemblée des Macédoniens. Ils le firent, et après qu'on les eut ouïs, elle fut condamnée, quoique absente, à mourir, sans que personne prît sa défense. Elle demanda inutilement à plaider sa cause dans l'assemblée publique. Cassandre, craignant que le souvenir de Philippe et d'Alexandre pour qui les Macédoniens conservoient du respect, ne leur fît changer tout-à-coup de sentiment, envoya sur-le-champ deux cents soldats pour la tuer. Mais, quelque déterminés qu'ils fussent, ils ne purent soutenir les regards majestueux de la princesse, et ils se retirèrent sans avoir exécuté leurs ordres. Il fallut employer, pour ce meurtre, les parens de ceux qu'elle avoit fait mourir. Ils furent ravis de satisfaire leur vengeance particulière, en faisant leur cour à Cassandre. Ainsi périt, l'an 316 avant Jésus-Christ, la fameuse Olympias, fille, sœur, femme et mère de rois.

* OLYMPE, musicien grec, regardé comme l'auteur du genre harmonique. Les moyens qu'il employa pour le découvrir sont inconnus, et nous n'avons à cet égard que des conjectures fort incertaines. Il fit aussi beaucoup d'innovations dans la musique, en sorte qu'il passe pour avoir le premier perfectionné cet art chez les Grecs. Aristoxène lui attribue cet air de flûte, d'après le mode lydien, qui exprimoit une plainte funèbre sur la mort de Python. On assure également qu'il fut l'inventeur du *rhythme prosodiaque*, *choréique* et *bachique*.

* I. OLYMPIODORE, moine grec, qui, selon l'opinion la plus accréditée, florissoit vers l'an 990, a laissé un *Commentaire* sur l'Ecclésiaste, publié en grec et en latin par le P. Fronton du Duc dans la Bibliothèque des Pères en 1624. Ce Commentaire est court, mais savant et bien écrit.

II. OLYMPIODORE, philosophe péripatéticien d'Alexandrie, sous Théodose-le-Jeune, a fait des *Commentaires* sur quelques Traités d'Aristote, Venise, 1551, in-fol., ainsi que sur Platon, et une *Vie de Platon*, où il y a bien des choses qui ne se trouvent pas dans Diogène Laërce. Jacques Windet a traduit cette Vie en latin, et l'a enrichie de savantes notes. Nous en avons aussi une traduction française.

* I. OLYMPO, médecin de la reine Cléopâtre, vivoit dans la 39e olympiade. Cette princesse lui fit la confidence de la résolution qu'elle avoit prise de se suicider, et il écrivit *l'Histoire* de sa mort.

II. OLYMPO. *Voyez* OLIMPO.

* * OLZOFFSKI (André), ecclésiastique polonais, issu d'une ancienne famille de Prusse, né en 1618, étudia en théologie et en droit, il voyagea en Italie, et prit ses degrés de docteur en droit à Rome. De là il

se rendit en France, où il fut présenté à la princesse Marie-Louise, alors sur le point d'épouser Ladislas IV, roi de Pologne. Olzoffski eut l'honneur d'accompagner la princesse, et, dans la vue de pouvoir mieux se livrer à la suite de ses études, refusa une place de secrétaire que le roi lui offrit, mais il accepta un canonicat à Gnesne, et la place de chancelier de l'archevêché. L'archevêque étant mort, il fut appelé à la cour, nommé secrétaire de sa majesté pour la langue latine, et envoyé en qualité de son ambassadeur pour assister à l'élection de Léopold. On le vit paroître à la cour de Vienne revêtu du même caractère, et solliciter la retraite des troupes impériales des confins de la Pologne. A son retour, il fut nommé prébendier de la couronne, et promu à l'évêché de Culm. A la mort de Ladislas, Olzoffski encourut la disgrace de la reine, pour s'être opposé au dessein qu'elle avoit d'appeler un prince de France au trône de Pologne, et n'en fut pas moins élevé à la dignité de vice-chancelier de la couronne. Il ne négligea rien pour dissuader Casimir II de son intention de renoncer à la couronne; et lorsqu'après la résignation de ce monarque, il se fût présenté de nombreux compétiteurs pour remplir la vacance du trône, Olzoffski publia un pamphlet intitulé *Censura candidatorum*, écrit avec une liberté qui faillit à lui coûter cher. Il étoit dirigé contre le jeune prince de Russie, âgé seulement alors de 8 ans; le czar, violemment courroucé, fit des plaintes et des menaces s'il n'obtenoit satisfaction de cette offense. Lorsque Michel Koribut eut été appelé au trône, Olzoffski fut dépêché à Vienne pour négocier son mariage avec une princesse d'Autriche, et à son retour fut nommé grand-chancelier de la couronne. Après la mort de Michel, il eut beaucoup de part à l'élection de Jean Sobieski, qui le nomma à l'archevêché de Gnesne, et à la place de primat du royaume. Chargé d'une mission particulière du roi pour apaiser à Dantzick les différens qui s'étoient élevés entre le sénat et le peuple, il y mourut au bout de trois jours de maladie, en 1678, âgé de 60 ans. On a de lui un ouvrage intitulé *Singularia juris patronatûs regum Poloniæ*. Olzoffski, distingué par son éloquence, par son amour pour sa patrie, fut généralement regretté.

† I. OMAR Ier, successeur d'Aboubekre et second calife des Musulmans, après Mahomet son gendre, commença son règne l'an 634 de Jésus-Christ. Ce prince, un des plus rapides conquérans qui aient désolé la terre, prit d'abord Damas, capitale de la Syrie, et chassa les Grecs de cette province et de la Phénicie. Il tourna ensuite ses armes vers Jérusalem et la reçut à composition, après un siége opiniâtre, l'an 637. Omar fit son entrée dans cette ville, monté sur un chameau chargé de deux sacs, l'un plein de fruits, l'autre de blé, qui composoient toutes ses provisions. Un plat de bois étoit son unique vaisselle, et il n'avoit d'autre siége que la terre. Comme la capitulation de Jérusalem a servi depuis de règle à beaucoup d'autres que les Musulmans accordèrent, nous en donnerons un extrait: « Les habitans conserveront leur vie, leurs biens, leurs églises; mais ils n'en pourront bâtir de nouvelles, ni ériger des croix

au-dessus des anciennes. Ils ne sonneront point les cloches, et se borneront à tinter. Si quelque Musulman passe par leur ville, ils le défraieront pendant trois jours. Ils n'engageront personne à quitter le mahométisme, et n'empêcheront point leurs parens de l'embrasser. Ils ne prendront ni la langue, ni l'habit, ni les noms des Mahométans. Ils ne porteront point d'armes, ne vendront point de vin, seront fidèles au calife, et paieront regulièrement les impôts. » D'autres victoires assuroient le triomphe d'Omar. Ses lieutenans s'avançoient en Perse, et défaisoient en bataille rangée Izdegerde, le dernier des rois idolâtres de cette grande monarchie. Cette victoire fut suivie de la prise de Mœdain, capitale de l'empire des Perses. Amrou, un de ses lieutenans, battit les troupes de l'empereur Héraclius; Memphis et Alexandrie se rendirent; l'Égypte entière et une partie de la Libye furent enlevées aux Romains. C'est dans cette conquête que fut brûlée la fameuse bibliothèque d'Alexandrie, commencée par Ptolomée Philadelphe, et augmentée par tant de rois. Sainte-Croix, dans un mémoire qui se trouve dans le Magasin encyclopédique, tome IV, 5ᵉ année (1ᵉʳ nivôse an 8), pag. 433-447, prouve avec beaucoup d'érudition que les plus anciennes et les plus considérables bibliothèques d'Alexandrie (et il en énumère quatre) n'existèrent pas au-delà du 4ᵉ siècle de l'ère vulgaire; ce qui rend plus que douteuse l'opinion qui fait détruire au 7ᵉ, par les Arabes, l'immense collection des Ptolomées; opinion qui n'est fondée d'ailleurs que sur l'ouvrage posthume et non achevé d'un auteur du 13ᵉ siècle, Grégoire Bar.-Hebræus, plus connu sous le nom d'Abulpharage. L'entreprise de renouveler en Egypte l'ancien canal creusé par les rois, retabli ensuite par Trajan, et de rejoindre ainsi le Nil à la mer Rouge, est digne des siècles les plus éclairés. Un gouverneur d'Égypte entreprit ce grand travail sous le califat d'Omar, et en vint à bout. Rien ne résistoit aux armes des Musulmans : ils poussèrent leurs conquêtes bien avant dans l'Afrique, et même suivant quelques-uns, jusqu'aux Indes. Omar ne jouit pas long-temps de sa gloire; il fut assassiné l'an 644 de J. C., à 63 ans, par un esclave persan. Son assassin s'appeloit Firouz. Il vint un jour porter ses plaintes à Omar contre son maître, qui exigeoit tous les jours de lui deux drachmes d'argent. C'étoit le plus souvent tout ce qu'il pouvoit gagner par son travail. Omar lui demanda combien de métiers il savoit; et ayant appris qu'il étoit architecte, charpentier, sculpteur, il lui dit que cette somme n'étoit pas excessive, et que son maître pouvoit l'obliger à lui donner trois drachmes, puisqu'il avoit trois professions. Il ajouta qu'il vouloit l'employer à construire des moulins à vent, pour moudre le blé des greniers publics. Firouz, irrité de la réponse d'Omar, et frémissant de colère, lui dit : « Je vous ferai un moulin dont on parlera tant que la roue de celui du ciel tournera sur la tête des hommes. » Omar, entendant ces paroles, dit à ses courtisans : « Il semble que cet homme me menace? » et son soupçon fut juste. L'esclave prit si bien son temps, qu'il le frappa quelques jours après d'un coup de couteau au-dessous du nombril, dont il mourut trois jours après. Les grands le prièrent de se choisir

un successeur ; mais leurs instances furent inutiles. Il répondit seulement : « Si Salem étoit encore en vie je l'aurois préféré à tous les autres. » On lui proposa d'élever son fils à cette dignité ; mais il s'en défendit avec vivacité, disant que « c'étoit bien assez qu'il se fût trouvé dans sa famille un homme qui eût bien voulu se charger d'un tel fardeau. » Pendant son règne, qui ne fut que d'environ dix ans, les Arabes se rendirent maîtres de 36,000 villes, places ou châteaux, détruisirent 4000 temples des chrétiens ou idolâtres, et firent bâtir 1400 mosquées pour l'exercice de leur religion. L'enthousiasme les animoit autant dans leurs conquêtes que le désir de dominer et de s'enrichir. Omar se bornoit dans sa table et ses vêtemens au seul nécessaire, ne se nourrissant que de pain d'orge, ne buvant que de l'eau, et pratiquant toutes les austérités prescrites par l'Alcoran. Le mahométisme n'a point eu d'apôtre plus vertueux et plus zélé que lui. Il fut le premier qui rendit le califat électif, voulant que le mérite seul pût élever à cette dignité, et se contentant de demander pour son fils une place dans le conseil d'état. Ce fut lui qui bâtit le grand Caire.

II. OMAR II, 13e calife, de la race des Ommiades, successeur de son cousin Soliman, l'an 717 de J. C. Il attaqua Constantinople avec toutes les machines et toutes les ruses de guerre imaginables ; mais il fut obligé d'en lever le siége, et sa flotte ayant été submergée par une horrible tempête, il persécuta cruellement les chrétiens de son empire. Son zèle outré pour la religion en étoit le motif ; car d'ailleurs il étoit équitable. Les Ommiades, ses prédécesseurs avoient établi des malédictions solennelles contre la mémoire d'Ali, afin de la rendre exécrable à tous les peuples. Omar voulut abolir ces anathèmes, parce qu'il les croyoit injustes. C'étoit rouvrir la route du trône aux Alides. Pour se garantir de cette révolution, sa famille le fit empoisonner auprès d'Emèse, ville de Syrie, l'an 720 de Jésus-Christ, après un règne de deux ans cinq mois.

OMBEY. *Voyez* DOMBEY.

OMEIS (Magnus Daniel), né à Nuremberg, obtint par son savoir la place de professeur en éloquence, en morale et en poésie, à Altorf, où il mourut le 22 novembre 1708, à 63 ans. On a de lui, I. *Ethica pythagorica*. II. *Ethica platonica, cui accessit speculum virtutum quotidiè consulendum*. III. *Theatrum virtutum et vitiorum ab Aristotele omissorum*. IV. *Juvenci historia evangelica cum notis*.

OMER (saint), *Audomarus*, né dans le val de Goldenthal près de Constance, sur le Haut-Rhin, d'une famille noble et riche, se retira dans sa jeunesse au monastère de Luxeuil, et fut nommé évêque de Térouane par le roi Dagobert en 636. Il travailla avec zèle à rétablir la discipline dans son diocèse, et bâtit le monastère de Sithin, auquel saint Bertin, qui en fut le second abbé, donna son nom. Sa mort arriva en 668.

* OMODEO (Léonard), de Palerme, célèbre mathématicien et bon poëte, mort en 1680, a publié un grand nombre d'ouvrages, savoir, des *tragédies*, des

poésies, des *discours académiques*, des *chansons siciliennes*, des *observations* d'éclipses, des *Traités* d'astrologie, et sur-tout une *serie* d'observations sur les planètes, et quelques *livres* de mathématiques.

OMONT. *Voy.* AUMONT.

OMPHALE (Mythol.), reine de Lydie et femme d'Hercule, répondit à l'amour de ce héros, parce que, selon la fable, il tua près du fleuve Sangaris un serpent qui désoloit son royaume. Hercule eut tant de passion pour cette princesse, qu'il prenoit sa quenouille et s'amusoit à filer avec elle.

* OMPHALION, esclave de Nicias, se distingua dans la peinture. On voyoit à Messène un grand nombre de ses *ouvrages*, dont la plupart représentoient des souverains qui avoient régné en Messénie.

OMPHALIUS (Jacques), habile jurisconsulte, et conseiller du duc de Clèves, né à Andernach, dans l'électorat de Cologne, mort en 1570, a donné en latin plusieurs *ouvrages* qui contiennent un grand fonds de littérature. Les plus connus sont, I. *De officio et potestate principis*. II. *De elocutionis imitatione et apparatu.*

ONAM. *Voy.* HONAM.

ONAN, fils de Juda et petit-fils de Jacob. Juda ayant donné Thamar pour femme à Her son fils aîné, qui mourut sans enfans, il la fit alors épouser à Onan son second fils, afin qu'il fît revivre le nom de son frere. Mais Onan, dit l'Écriture, en éludant les devoirs du mariage sans se priver de ses plaisirs, empêcha que Thamar ne devînt mère, et le Seigneur le frappa de mort.

* ONATAS, d'Egine, vivoit 470 ans avant l'ère chrétienne. On voyoit de sa main dans l'Altis une *statue* d'Idoménée et un *Mercure*. Il avoit aussi fait à Pergame un *Apollon* en bronze, qui fixoit l'attention par sa grandeur et l'art du statuaire. Pausanias rapporte de lui que, sur le seul dessin d'un monument allégorique en bois, consacré à Cérès, et qui avoit été la proie des flammes, il en *exécuta* un nouveau qui ne le cédoit en rien au mérite du premier.

* ONCIU (Gad de), religieux prêcheur, né à Poligny, vers la fin du 13e siècle, ou au commencement du 14e, paroît être le premier Franc-Comtois qui ait *composé* en langue romance; il a été inconnu à Fauchet, La Croix-du-Maine, Duverdier, Soret, Goujet, Nicéron, etc. Les Pères Quétif et Echard, bibliothécaires de l'ordre de Saint-Dominique, en ont fait mention; mais faute d'attention ils le disent de Pologne, au lieu de Poligny. Gad de Onciu a publié une *Traduction* de la Consolation philosophique de Boëce. Cette Traduction, entreprise pour consoler une dame affligée, a été terminée en 1336. M. Chevalier a eu tort, dans son Histoire de Poligny, d'attribuer cet ouvrage à un religieux nommé *frère Renaud de Louhans*. (*Voy.* ce qu'en dit Prosper Marchand, dans son Dictionnaire historique, au mot GAD DE ONCIU.) On doit encore au même Onciu un *Poëme* sur les guerres de Franche-comté, en 1336. Gollut en parle comme d'un ouvrage anonyme, mais il est certain qu'il est composé par Onciu; le style est par-

faitement semblable à celui de la traduction de Boëce. On ignore dans quel temps est mort Gad de Oncin.

† ONÉSICRITE, d'Egine où d'Astipalée, disciple de Diogène le Cynique, fut chargé par Alexandre de différentes missions auprès des gymnosophistes de l'Inde. Historien flagorneur et fabuleux de l'expédition de ce roi, il dirigea, comme pilote, la route du principal vaisseau de la flotte commandée par Néarque. Cet auteur ne mérite aucuns regrets pour la perte de ses *écrits*.

ONÉSIME, Phrygien, esclave de Philémon ami de saint Paul, fit un vol considérable à son maître, se sauva, et rencontra saint Paul à Rome. Cet apôtre le convertit, et lui donna une lettre pour Philémon, qui, ravi de voir son esclave chrétien, le combla de biens en le mettant en liberté. On croit que saint Paul le fit évêque de Bérée en Macédoine, où sa vie finit par le martyre.

ONÉSIPHORE, disciple de saint Paul, souffrit le martyre avec saint Porphyre : il fut traîné à la queue d'un cheval.

* ONESTI (Christophe), de Bologne, médecin du 14e siècle, professa son art dans sa patrie, et passa ensuite à Florence en 1386, qu'il quitta pour retourner dans sa patrie, où il mourut en 1390. On a de lui, I. *De Cognitione et curá febrium*. II. *Introductorium, sive Janua ad omne opus practicum medicinæ*.

* ONGARELLO (Guillaume), gentilhomme de Padoue, d'une noble et ancienne famille, vivoit dans le 16e siècle. Il a laissé une *Chronique* de cette ville, renfermant d'excellentes notices, qui n'a pas encore été imprimée.

* ONGARO (Antoine), poëte de Padoue, selon les uns, ou de Venise, selon les autres, l'un des imitateurs du Tasse, dans le genre pastoral, passa plusieurs années à la cour des Farnèse. L'Aminte de cet auteur célèbre avoit été représentée à la cour de Ferrare en 1572. Le succès de cet ouvrage excita l'émulation d'Ongaro, qui publia peu de temps après son *Alcée*. Mais dans cette pièce il introduisit des pêcheurs, au lieu de bergers. Cette nouveauté ne parut pas heureuse à tous les gens de goût. L'idée qu'on a du langage grossier des pêcheurs ne devoit pas faire accueillir favorablement un ouvrage où on les faisoit parler. Cependant la beauté de plusieurs vers, la vérité et la simplicité des caractères le firent recevoir avec indulgence. On trouva seulement qu'il y avoit tant de ressemblance entre cette pastorale et celle du Tasse, que les plaisans du temps appelèrent *l'Alceo* d'Ongaro l'Aminte mouillée. Cette pièce fut imprimée pour la première fois à Venise en 1582, sous ce titre: *Alceo, favola piscatoria di Antonio Ongaro recitata in Nettuno, Castello de' signori Colonnesi, e non più posta in luce*. On a encore de lui des *Poésies* publiées à Bologne en 1644. Ongaro ne survécut pas long-temps à la publication de son poëme. Il mourut peu de temps après, dans le 16e siècle, emportant les regrets de tous les littérateurs à qui ses talens avoient donné de grandes espérances. Il passa sa courte vie au service des Farnèse, et ne recueillit guère dans leur cour que des promesses et des complimens.

ONGOSCHIO. *Voyez* FIDERI.

I. ONIAS I, successeur de Jeddon ou Joaddus, obtint le souverain pontificat l'an 324 avant Jésus-Christ. Pendant son gouvernement, Ptolomée, surnommé *Soter*, fils de Lagus, prit Jérusalem par trahison, un jour de sabbat que les juifs l'avoient reçu dans la ville en qualité d'ami.

† II. ONIAS II, homme de peu d'esprit et d'une avarice sordide, grand-prêtre l'an 242 avant J. C., refusa de payer le tribut de 20 talens d'argent que ses prédécesseurs avoient toujours payé aux rois d'Egypte, comme un hommage. Ptolomée-Evergète, qui régnoit alors, envoya à Jérusalem un de ses courtisans pour demander les arrérages qui montoient fort haut, menaçant cette ville, en cas de refus, d'abandonner la Judée à ses soldats, et d'y envoyer d'autres habitans à la place des juifs. Ces menaces mirent l'alarme dans Jérusalem. Onias fut le seul qui ne s'en effraya point; et les juifs alloient éprouver les derniers malheurs, si Joseph neveu du grand-prêtre, n'eût détourné l'orage par sa prudence. Il se fit députer à la cour d'Egypte, et sut si bien gagner l'esprit du roi et de la reine, qu'il se fit donner la ferme des tributs du roi dans les provinces de Célésyrie et de Palestine. Cet emploi le mit en état d'acquitter les sommes dues par son oncle, et fut le salut de sa nation.

III. ONIAS III, fils de Simon et petit-fils d'Onias II, établi dans la grande sacrificature après la mort de son père, vers l'an 200 avant Jésus-Christ, étoit un homme juste, dit l'Ecriture, qui a mérité que le Saint-Esprit lui donnât les plus grandes louanges. Sa piété et sa fermeté faisoient observer les lois de Dieu dans Jérusalem, et inspiroient aux rois mêmes et aux princes idolâtres un grand respect pour le temple du Seigneur. C'est sous lui qu'arriva l'histoire d'Héliodore. Un juif, nommé *Simon*, outré de la résistance qu'Onias apportoit à ses injustes entreprises, fit dire à Séleucus, roi de Syrie, qu'il y avoit dans les trésors du temple des sommes immenses, qu'il pouvoit très-facilement verser dans le sien. Le roi, sur cet avis, envoya à Jérusalem Héliodore. (*Voyez* ce mot.) Le perfide Simon, toujours plus animé contre Onias, ne cessoit de le faire passer pour l'auteur de tous les troubles qu'il excitoit lui-même. Onias, craignant les suites de ces accusations, résolut d'aller à Antioche pour se justifier auprès du roi Séleucus: ce prince mourut sur ces entrefaites. Antiochus Epiphane son frère, lui ayant succédé, Jason frère d'Onias, qui désiroit avec ardeur d'être élevé à la souveraine sacrificature, l'acheta du roi à prix d'argent, et en dépouilla son frère qui se retira dans l'asile du bois de Daphné. Il n'y fut pas en sureté; car Ménélaüs, qui avoit usurpé sur Jason la souveraine sacrificature, et pillé les vases d'or du temple, fatigué des reproches que lui en faisoit Onias, le fit assassiner par Andronic, gouverneur du pays. Ce meurtre révolta tout le monde. Le roi lui-même, sensible à la mort d'un si grand homme, ne put retenir ses larmes, et la vengea sur l'auteur, qu'il fit tuer au même lieu où il avoit commis cette impiété..... Onias laissa un fils, qui, se voyant exclus de la dignité de son père par l'ambition de Jason et de

Ménélaüs ses oncles, et par l'injustice des rois de Syrie, se réfugia en Egypte auprès du roi Ptolomée-Philométor. Ce prince lui accorda la permission de faire bâtir un temple à Dieu dans la préfecture d'Héliopolis. Il appela ce temple *Onion*, et le construisit sur le modèle de celui de Jérusalem, y établit des prêtres et des lévites, qui y faisoient le même service et pratiquoient les mêmes cérémonies qu'à Jérusalem. Le roi lui assigna de grandes terres et de forts revenus, pour l'entretien des prêtres, et pour les besoins du temple. Après la ruine de Jérusalem, Vespasien, craignant que les juifs ne se retirassent en Egypte et ne continuassent à faire les exercices de leur religion dans le temple d'Héliopolis, le fit dépouiller de tous ses ornemens, et en fit fermer les portes.

IV. ONIAS, juif, obtint de Dieu, dit l'Ecriture, par ses prières, la fin d'une cruelle famine qui affligeoit ses compatriotes; mais il n'obligea que des ingrats. Voyant la guerre allumée pour le pontificat entre Hyrcan et Aristobule, il se retira dans une caverne, pour ne point prendre part à ces horreurs, l'un et l'autre parti étant composé de juifs. Il fut cependant accusé d'être de celui d'Hyrcan. Comme on voulut le forcer à maudire Aristobule et les sacrificateurs attachés au temple, il fit cette prière. « Grand Dieu, puisque ceux-ci sont votre peuple et ceux-là vos sacrificateurs, je vous conjure de n'exaucer ni les uns ni les autres? » Le peuple furieux l'accabla aussitôt de pierres; et ce crime fut puni peu après par le même fléau dont Dieu, à sa considération, les avoit délivrés.

ONKELOS, surnommé le *Prosélyte*, fameux rabbin du premier siècle, est auteur de la première *Paraphrase chaldaïque* sur le Pentateuque. Elle se trouve dans le 1er vol. de la Polyglotte d'Alcala, 1514-1517, en 6 vol. in-fol., et dans celle d'Anvers, 1569, 1572, 8 vol. in-fol. On dit dans le Talmud qu'il fit les funérailles du rabbin Gamaliel, et que, pour les rendre plus magnifiques, il y brûla des meubles pour la valeur de plus de 20,000 livres. C'étoit la coutume des Hébreux de brûler le lit et les autres meubles des rois après leur mort. On observoit la même cérémonie aux funérailles des présidens de la synagogue, tel qu'étoit Gamaliel.

ONOMACRITE, poëte grec, qu'on croit auteur des *poésies* attribuées à Orphée et à Musée, florissoit vers l'an 516 avant Jésus-Christ. Il fut chassé d'Athènes par Hipparque, un des fils de Pisistrate.

* ONORATI (François-Marie), avocat romain et littérateur, né à Poli dans la campagne de Rome, étudia la philosophie, les mathématiques et l'astronomie; il fut l'un des *continuateurs* du Journal des lettres d'Italie, commencé en 1668. La poésie devint un de ses délassemens, et il a écrit en vers élégiaques un grand morceau intitulé *De laribus Cimpinianis*. Cet avocat mourut à Rome le 21 septembre 1705, sous le nom d'*Africano Scirota Romano*. Il a publié des *Observations* lues à l'académie ciampinienne.

† ONOSANDER, philosophe platonicien du 1er siècle de l'ère chrétienne, a *écrit* sur l'art militaire, et a pris pour modèle le style de Xénophon. Son traité

est la source de tous les ouvrages militaires, grecs et romains, qui ont été publiés après lui. Plusieurs modernes en ont fait grand cas, et particulièrement le maréchal de Saxe. Rigault a donné la première édition du Devoir et des vertus d'un général d'armée, en grec et en latin, Paris, 1599, in-4°. Elle a été copiée par tous les éditeurs suivans, jusqu'à Schwebel, qui, avant corrigé le texte d'après des MSS. et y avant ajouté un savant commentaire, en publia la meilleure édition à Nuremberg en 1761, in-fol. Il se servit des notes inédites de Joseph Scaliger et Isaac Vossius, qui étoient dans la bibliothèque de Leyde; il l'enrichit de gravures représentant les armes et les machines de guerre des anciens, puis y ajouta la traduction française que le baron de Zurlauben avoit donnée dans sa Bibliothèque militaire, 1760, 3 vol. in-12. Blaise Vigenère avoit traduit précédemment Onosander, Paris, 1605, in-4°, rare; et Fabio Cotta l'a traduit en italien, Venise, 1546 in-4°.

ONSEMBRAY. *Voyez* Pajot.

ONUPHRE-PANVINI. *Voyez* Panvini.

* OONSEL (Guillaume Van), né à Anvers en 1571, entra dans l'ordre de Saint-Dominique, où il s'acquit de la réputation par un grand nombre d'*ouvrages* de piété, et sur-tout par son talent pour la prédication. Il mourut à Gand, en 1630, dans le couvent de son ordre. Ses principaux ouvrages sont, I. *Consolatorium animæ hinc migrantis*, Gand, 1617. II. *Enchiridion concionatorum*, Anvers, 1619. III. *Syntaxis ad expeditam divini verbi tractationem*, Anvers, 1622. Cet ouvrage a été réimprimé deux fois à Paris; la première avec les apostilles de quelques docteurs; la seconde fut revue par Goussamville. IV. *Officina sacra biblica*, Douay, 1624. V. *La victoire de l'Eglise, et la ruine de la synagogue calviniste*, en flamand, Gand, 1625. VI. *Perspectiva nobilitatis christianæ*, en latin, français, espagnol et flamand, par colonnes, Anvers, 1626. VII. *Hieroglyphica sacra*, Anvers, 1627. VIII. *Tuba Dei*, Gand, 1629. IX. *Concionum moralium compendium*, Douay, 1630.

OORT. *Voyez* Van-Oort.

* OOST (Jacques Van), né à Bruges en 1600, d'une famille très-ancienne, mourut dans la même ville à l'âge de 71 ans. Destiné à la peinture, il négligea pour elle tous ses autres exercices. On ignore quel fut son maître; mais en 1621 il produisit à Bruges son chef-d'œuvre. Cependant, sans être aveuglé par l'enthousiasme général, il se rendit à Rome pour étudier Annibal Carrache, et ne tarda pas à imiter son maître avec le plus grand succès. Revenu dans sa patrie, et chargé d'entreprises considérables, il réussit dans tous les sujets. Van-Oost avoit *copié* Rubens et Van-Dyck avec tant d'art, dans sa jeunesse, que ses *copies* trompent souvent les connoisseurs. Il n'a laissé aucun tableau de chevalet, si ce n'est quelques *esquisses* imparfaites. Ses compositions sont simples et réfléchies. A l'exemple des grands maîtres, il y introduisoit peu de figures, mais toutes posées avec noblesse. Au lieu de paysage, il *ornoit* ses fonds avec de l'architecture, qu'il entendoit parfaitement, ainsi que la perspective.

* OOSTERGA (Cyprien), fils de Regnier Van, jurisconsulte hollandais, né en 1614, professa le droit à l'académie d'Utrecht, et mourut en 1687. Il a laissé, I. *Logica juridica*, Utrecht, 1638, in-12. II. *Censura Belgica in libros IV Institutionum*, ibid., 1648, in-8°. III. *Cens. Belg. in libros Pandectarum*, 1661 et 1665, in-4°. IV. *In omnes leges codicis*, 1666 in-4°. V. *Ad jus canonicum*, 1669, in-4°. VI. *Ad novellas*, 1669, in-4°. Il *écrivit* aussi, sous le nom de Petrus Philonomus, dans une controverse vivement agitée de son temps, sur l'application des biens ecclésiastiques.

* OOSTERWYCK (Marie Van), née au bourg de Nootdorp, près de Delft, en 1630. Son pere, prédicateur de l'Eglise réformée, ayant remarqué la vive inclination de sa fille pour la peinture, lui donna pour maître Jean de Héem, peintre célèbre d'Utrecht. Marie ne tarda pas à produire ces *tableaux* fameux qui firent l'admiration des artistes et des cours étrangères. Louis XIV, le premier, plaça l'un d'eux parmi la riche collection qu'il amassoit. L'empereur Léopold et l'impératrice imitèrent son exemple, et envoyèrent à l'auteur, comme des gages de leur estime, leurs portraits enrichis de diamans. Guillaume III, roi d'Angleterre, paya un de ses ouvrages 900 florins. Enfin le roi de Pologne en donna 2400 pour trois de ses tableaux. Marie Oosterwyck a *peint* les fleurs avec beaucoup d'agrément. Elle avoit appris de son maître à les opposer habilement entre elles pour en faire un ensemble harmonieux. Ses *ouvrages* sont rares en raison de la longueur du temps qu'elle employoit à les finir. Elle ne voulut jamais se marier, et mourut, à l'âge de 63 ans, chez son neveu Jacques Van Assandelft, prédicateur à Eutdam en Hollande.

OPHIONÉE (Mythol.), chef des mauvais génies qui se révoltèrent contre Jupiter, au rapport de Phérécyde de Scyros, d'où quelques mythologistes ont conclu que les païens ont eu quelque connoissance de la chute de Lucifer. Ce mot grec signifie *serpent*; ce qui a encore contribué à accréditer son système.

† OPHNI *et* PHINÉES, enfans du grand-prêtre Héli, si impies et si méchans, que l'Ecriture leur a donné le nom de fils de Bélial. Le père étoit sage et vertueux; mais sa foiblesse pusillanime et sa criminelle complaisance furent en quelque sorte la cause des désordres de ses enfans, et il en fut puni avec eux. Ces infâmes faisoient violence aux femmes et aux filles qui venoient au temple, s'approprioient les offrandes, exigeoient des contributions pour rendre la justice, ou plutôt pour l'outrager. Le père en fut souvent averti, et n'eut jamais le courage ni la force d'y remédier. Enfin, Dieu irrité lui envoie le prophète Samuel, et lui fait annoncer que bientôt il lui arriveroit des malheurs si grands, que tous ceux qui les apprendroient en seroient effrayés. En effet la guerre s'étant allumée entre les Israélites et les Philistins, on en vint à une action. Vingt mille Israélites restèrent sur le champ de bataille; l'arche d'alliance tomba entre les mains des ennemis, et les deux fils du pontife, Ophni et Phinées, furent trouvés au nombre des morts. On apporte en tremblant la fatale nouvelle au père, qui, frappé comme d'un coup de fou-

dre, tombe à la renverse, et meurt à l'instant.

* OPIE (Jean), peintre anglais, l'un des membres les plus distingués de l'académie royale de Londres, mourut dans cette ville au mois d'août 1807. Son *Tableau de la mort du musicien David Rizzio en presence de la reine Marie d'Ecosse*, et sur-tout celui du *meurtre du roi Jacques*, sont les plus estimés des connoisseurs étrangers. Son dernier *tableau*, qui représente la *mort de Saphira*, étonna par la nouveauté de la composition et le relief extraordinaire des objets. Ses *Paysages* ont aussi beaucoup de réputation en Angleterre. Plusieurs de ses *Portraits*, entre autres celui de son ami Holcroft, sont de la plus grande vérité.

OPILIUS (Aurelius), habile grammairien, auteur d'un ouvrage intitulé *Libri Musarum*, qui n'est pas venu jusqu'à nous, florissoit l'an 94 avant Jésus-Christ.

† OPITIUS (Henri), théologien luthérien, né à Altenbourg en Misnie l'an 1642, fut professeur en langues orientales et en théologie à Kiel, où il mourut en 1712. On a de ce savant un grand nombre d'*ouvrages* sur les antiquités hébraïques; il voulut établir le rapport de la langue grecque avec les langues orientales, selon la méthode que Wasmuth avoit suivie pour montrer la liaison que tous les dialectes de l'Orient ont entre eux. Cette envie d'assujettir la langue grecque aux mêmes règles que l'hébreu lui fit publier quelques livres ridicules. Opitius étoit d'ailleurs un des hommes les plus savans de sa secte et de son siècle. On ne recherche de lui que sa *Biblia Hebraica*, Kiel, 1719, in-4°, 2 volumes.

† OPITZ (Martin), en latin *Opitius*, de Boberfeld, poète de Silésie, naquit à Bountslow en 1597. Après d'excellentes études, il se lia à Strasbourg avec le célèbre Bernegger, qui disoit que ce jeune homme seroit un jour le Virgile de l'Allemagne, voyagea dans les Pays-Bas et s'établit quelque temps dans le Holstein, où il composa son ouvrage intitulé *Constancia*. Aussitôt que les troubles de Bohème furent un peu calmes, il revint dans sa patrie et y fréquenta les grands. Gabriel Bethlen, prince de Transylvanie, se l'attacha, et le plaça à la tête de l'école qu'il avoit fondée à Wissemberg, où Opitz donna d'excellentes leçons sur Horace et sur Sénèque. Pendant son séjour en Transylvanie, il s'appliqua à la recherche des antiquités et recueillit plusieurs anciennes inscriptions romaines qu'il envoya à Gruter, à Grotius et à Bernegger. Satisfait de ses travaux, il revint dans sa patrie, méditant une excursion en France. Il s'y rendit en effet et rencontra à Paris le célèbre Grotius, avec lequel il avoit déjà entretenu une correspondance assez active. Opitz, songeant à sa retraite, vint s'établir à Dantzick, où il termina son ouvrage *sur les anciens Daces*, et mourut de la peste en 1639, sans avoir été marié. On a de lui deux livres de *Sylves*, un livre d'*Epigrammes*, un poëme allemand *sur le Vesuve*; une *Traduction* en vers allemands de l'Argenis de Barclay; une *Traduction* allemande du Traité de Grotius, de la vérité de la religion chrétienne; *Opera poëtica*, prosodie alle-

mande. Les *Psaumes de David* en vers allemands.

OPMÉER (Pierre), né à Amsterdam en 1525, se distingua dans le 16e siècle par son érudition et par son zèle pour la défense de la religion catholique. On a de lui, I. Un *Traité de l'office de la messe*, 1570, in-8°. II. L'*Histoire des martyrs de Gorcum et de Hollande*, Leyde, 2 vol. in-8° : c'est l'histoire des catholiques les plus zélés, dont les Hollandais ont versé le sang pour cimenter l'hérésie et la révolte. III. Une *Chronique depuis le commencement du monde jusqu'en* 1569, avec des supplémens par Laurent Beverlinck, jusqu'en 1611, Anvers, 1611, 2 vol. in-fol., avec figures. Cet ouvrage, un des meilleurs qu'on ait eu en ce genre, est d'un style net et fort intelligible. Opméer, mort à Delft en 1595, âgé de 69 ans, a le plus souvent puisé dans les sources : tous ses *ouvrages* sont écrits en latin.

† OPORINUS (Jean), né à Bâle en 1507, d'un peintre allemand (dont le nom étoit Jean Herbst, et qui, jouissant de quelque aisance, fit donner à son fils une éducation soignée), apprit à Strasbourg, et posséda très-bien le latin et le grec. Ses études finies, il éleva une école, se mit à transcrire des manuscrits, et à corriger des épreuves pour pourvoir à son entretien. Il se maria plusieurs fois, d'abord avec une vieille femme, qui étoit une furie; la seconde, dit-on, fut une prodigue; la troisième et la quatrième, auxquelles il fut successivement uni, lui rendirent le joug de l'hymen plus doux, et plus agréable. Les amis d'Oporinus lui ayant persuadé de s'adonner à la médecine, il s'attacha à Paracelse, en qualité de secrétaire, et le servit pendant deux ans, dans l'espérance d'obtenir de ce célèbre chimiste la composition de son *Laudanum*. Mais son attente ayant été vaine, il s'en sépara. Dans ces circonstances, Oporinus reprit son école, et la quitta bientôt après, parcequ'ayant atteint déjà l'âge de 30 ans, il ne voulut pas se soumettre au réglement de l'université de Bâle, qui le soumettoit à un examen, pour être admis au grade de maître-ès-arts. Il s'associa Robert Winter, et entreprit le commerce de l'imprimerie et de la librairie; les deux associés changèrent, suivant la mode de ces temps, leurs noms de famille, et ce fut alors qu'Oporinus changea celui d'Herbst, qui en allemand désigne l'automne, contre celui d'Oporinos, qui en grec a la même signification; Winter, dont le nom signifie l'hiver, se fit appeler Chimerinus, du mot grec par lequel cette saison est indiquée. Ils conduisirent mal leur entreprise. Winter mourut insolvable; Oporinus ne se trouva plus en état de se maintenir sans le secours de ses amis, et mourut endetté en 1568. Il eut constamment six presses en activité; il entretenoit continuellement cinquante ouvriers, et n'imprimoit pas une feuille qu'il n'en eût lui-même corrigé les épreuves. Il étoit excellent juge dans le choix des manuscrits, et fut très-attentif à n'imprimer que les meilleurs. On a de lui — des *notes* sur Plutarque — *Darii Tiberti epitome vitarum Plutarchi ab innumeris mendis repurgata.* — *Scholia in Ciceronis Tusculanas quæstiones.* — *Annotationes ex diversis doctorum lucubrationibus collectæ in Demosthenis orationes.* — *Propriorum nomi-*

num Onomasticon, et des *notes* sur divers auteurs, tels que Platon, Aristote, Pline, etc.

† OPPÈDE (Jean Meynier, baron d'), premier président au parlement d'Aix, sa patrie, succéda dans cette place à Chasseneux, joignit à sa charge la lieutenance générale de Provence et le commandement militaire en l'absence du comte de Grignan. Ce magistrat guerrier se signala par un zèle cruel. Le parlement d'Aix avoit ordonné le 18 novembre 1540, par un arrêt solennel, que toutes les maisons de Mérindole, occupées par les hérétiques nommés Vaudois, seroient entièrement démolies, ainsi que les châteaux et les forts qui leur appartenoient. Dix-neuf des principaux habitans de ce bourg furent condamnés à périr par le feu. Les Vaudois, effrayés, députèrent vers le cardinal Sadolet, évêque de Carpentras, prélat philosophe, qui intercéda pour eux. François Ier, touché par leurs représentations, leur pardonna, à condition qu'ils abjureroient. Ils se refusèrent à cette condition. (*Voyez* Chasseneux.) D'Oppède fit exécuter, en 1545, l'arrêt dont l'exécution avoit été suspendue. Il falloit des troupes; d'Oppède et l'avocat général Guérin s'étant fait une petite armée, fondirent sur les villages de Cadenet, de Pertuis, de La Mothe, de S. Martin, de Villelaure, de Lourmarin, de Genson, de Tremezines, de La Roque, de Mérindole; tuèrent tout ce qu'ils rencontrèrent; brûlèrent les maisons, les granges, les moissons et les arbres. Les fugitifs furent poursuivis à la lueur de l'embrasement. Il ne restoit dans le bourg de Cabrières que 60 hommes et 30 femmes. Ils se rendent, sous la promesse qu'on épargnera leur vie; mais à peine se sont-ils rendus, qu'on les massacre. Quelques femmes, réfugiées dans une église, en sont tirées par l'ordre de l'implacable d'Oppède; il les enferme dans une grange, à laquelle il fait mettre le feu. « Lorsqu'elles se présentoient à la fenêtre pour se jeter en bas, dit le continuateur de Fleury, on les repoussoit avec des fourches, ou on les recevoit sur les pointes des hallebardes. Ceux qui se sauvèrent dans les montagnes ne furent pas plus heureux: la faim et les bêtes sauvages les firent périr, parce qu'on leur coupa tous les chemins. On les assiégea, comme des lions dans un fort; on défendit, sous peine de la vie, de leur donner aucun aliment. Ces misérables députèrent vers d'Oppède pour obtenir de lui la permission d'abandonner leurs biens et de se retirer la vie sauve dans les pays étrangers. Le baron de La Garde, quoique aussi cruel que l'autre, paroissoit y consentir; mais le président lui répondit brusquement « qu'il les vouloit tous prendre sans qu'aucun n'échappât, et les envoyer habiter les enfers. » Huit cents personnes périrent dans cette action. On alla ensuite à La Coste, dont le seigneur avoit promis aux habitans qu'il ne leur seroit fait aucun dommage, pourvu qu'ils portassent leurs armes dans le château, et qu'ils abattissent les murailles de la ville en quatre endroits. Ces bonnes gens firent ce qui leur étoit ordonné; mais à l'arrivée du président, les faubourgs furent brûlés, la ville prise, et les habitans taillés en pièces, sans qu'il en restât un seul. Les femmes et les filles, qui, pour se dérober à la première furie du

soldat, s'étoient retirées dans un jardin près du château, furent toutes violées et si cruellement traitées, que plusieurs moururent de faim ou de tristesse, ou des tourmens qu'on leur fit souffrir. Ceux qui étoient cachés dans Mussi ayant été enfin découverts, éprouvèrent le même sort que les autres; et ceux qui erroient dans les forêts et sur les montagnes désertes cherchoient plutôt la mort que la vie dans leur retraite, ayant perdu leurs biens, leurs femmes et leurs enfans. Il y eut vingt-deux bourgs ou villages saccagés ou brûlés.» Lorsque les flammes furent éteintes, la contrée, auparavant florissante et peuplée, fut un désert affreux où l'on ne voyoit que des cadavres. Le peu qui échappa se sauva vers le Piémont. François Ier eut horreur de cette destruction atroce. L'arrêt dont il avoit permis l'exécution portoit seulement la mort de dix-neuf hérétiques; d'Oppède et Guérin en firent périr plus de quatre mille par le fer et par le feu, hommes, femmes et enfans. (*Voy.* I. GUÉRIN.) Les seigneurs dont les villages et les châteaux avoient été consumés par les flammes, demandèrent justice au roi, qui recommanda expréssement à son fils Henri II, en mourant, de faire punir les auteurs de cette barbarie. L'affaire fut portée, en 1551, au parlement de Paris. Jamais cause ne fut plus solennellement plaidée; elle tint cinquante audiences consécutives. Le président d'Oppède parla avec tant de force, et fit agir tant de protecteurs, qu'il fut renvoyé absous. Il toucha sur-tout beaucoup par son plaidoyer, qui commençoit par ces mots: *Judica me, Deus, et discerne causam meam de gente non sanctâ.* Il tâcha de prouver qu'il n'avoit fait qu'exécuter les ordres de François Ier contre les sectaires, et que le roi avoit ordonné, qu'au cas qu'ils refusassent d'abjurer l'hérésie, on les exterminât comme Dieu avoit ordonné à Saül d'exterminer tous les Amalécites. Mais on le soupçonna d'avoir des motifs personnels de haine contre les Vaudois. « Un de ses fermiers, dit Garnier, lui avoit dérobé le prix de sa terre, et s'étoit caché parmi eux. La comtesse de Cental, qui n'étoit devenue riche que parce qu'elle avoit peuplé ses terres d'habitations vaudoises, avoit rejeté avec mépris l'offre de sa main. Ce ressentiment secret, qu'il se dissimuloit à lui-même, put bien le porter aux atrocités dont il se souilla. C'étoit d'ailleurs un homme d'une probité et d'une intégrité incorruptibles; il exerça sa charge avec beaucoup d'honneur jusqu'à sa mort, arrivée en 1558.» Les écrivains protestans, et d'après eux le président de Thou et Dupleix, disent que la justice divine le punit de sa cruauté, en le faisant mourir dans des douleurs horribles. Maimbourg dit « que la vraie cause de ses douleurs fut la trahison d'un opérateur protestant, qui le sonda avec une sonde empoisonnée pour venger sa secte»; mais il ne donne aucune preuve de ce fait. On a de d'Oppède une *Traduction* française de six Triomphes de Pétrarque.

† OPPENORT (Gilles-Marie), architecte, regardé de son temps comme un génie du premier ordre dans l'art qu'il a professé, mourut à Paris en 1730. Ce maître posséda à un degré éminent le genre de dessin convenable à son art. Le duc d'Orléans,

régent du royaume, juste estimateur des talens, lui donna la place de directeur général de ses bâtimens et de ses jardins. Oppenort a laissé des *dessins* dont Huquier a gravé avec beaucoup de propreté et d'intelligence une suite considérable.

† OPPIEN, poëte grec, fils d'Agésilaüs, qui lui donna la meilleure éducation, naquit à Anazarbe, ville de Cilicie. Il florissoit dans le 2e siècle, sous le règne de l'empereur Caracalla. Ce poëte a composé plusieurs *ouvrages* où l'on remarque beaucoup d'érudition embellie par les charmes et la délicatesse de ses vers. Nous avons de lui cinq livres *de la Pêche* et quatre *de la Chasse*. Son poëme sur la pêche, intitulé *Halieuticon*, a été traduit en vers anglais, et imprimé à Oxford en 1722, in-8°, avec un abrégé de sa vie. L'empereur Caracalla, touché des beautés de sa poésie, lui fit donner un écu d'or pour chaque vers du *Cynegeticon* ou *Traité de la Chasse*. C'est de là que les vers d'Oppien, dit-on, furent appelés *Vers dorés*. Son portrait du cerf, dans ce poëme, est d'un grand peintre. Ce poëte fut moissonné par la peste dans sa patrie, au commencement du troisième siècle, à l'âge de 30 ans. Les meilleures éditions de ses poëmes imprimés à Florence dès 1478, in-4°, sont celles de Venise, 1515 et 1517, in-8°; de Paris, en 1549, remarquable par la beauté et l'exactitude; et de Leyde, 1597, in-8°, en grec et en latin, avec des notes de Rittershuys, pleines d'érudition. On a une traduction en mauvais vers français, par Florent Chrétien, du poëme de la Chasse, 1575, in-4°; et en prose, par Samuël Fermat, à Paris, 1690, in-12: mais la meilleure traduction française du poëme de la Chasse est celle de Belin de Ballu, avec des remarques, suivies d'un extrait de la grande histoire des animaux d'Eldemiri, par M. Silvestre de Sacy, Strasbourg, 1787, in-8°. Ant. M. Salvini a traduit en italien, et en vers, les poëmes de la Chasse et de la Pêche, avec des remarques, Florence, 1728, in-8°. Suidas, dans son Dictionnaire grec, à l'article de la vie d'Oppien, assure que ce poëte avoit composé un *poëme* en cinq livres sur la Chasse aux oiseaux; cet ouvrage n'est point parvenu jusqu'à nous. Érasme Winding a donné la paraphrase du sophiste Eutecnius sur ce dernier poëme d'Oppien, d'après un manuscrit du Vatican, publié à Copenhague en 1702, in-8°. *Voyez* VERGÈCE.

† OPPIUS (Caïus) auteur, selon quelques-uns, des *Commentaires sur les guerres d'Alexandre, d'Afrique et d'Espagne*, attribués à Hirtius. (*Voyez* ce mot.) On croit aussi qu'il a fait un *Traité des Hommes illustres*. — Un tribun romain de ce nom, dans le 6e siècle de Rome, proposa une loi appelée de son nom *Oppia*, pour bannir le luxe de la république, et y borner sur-tout la dépense des femmes. Elle leur défendoit d'avoir sur elles plus d'une demi-once d'or, de porter des vêtemens de différentes couleurs, et de se faire traîner dans des chars. Cette loi causa de grandes rumeurs, et divisa Rome en deux partis: ceux qui regrettoient la simplicité des mœurs antiques l'avoient fait adopter; les autres en réclamoient l'abrogation. Les femmes, suivant Plutarque, parcouroient les rues, et entouroient la place

publique, en menaçant de ne plus remplir le devoir conjugal tant que la loi oppienne subsisteroit. Leurs sollicitations réussirent, et, malgré Caton et d'autres sénateurs aussi austères, la loi fut anéantie.

† OPPORTUNE (sainte), abbesse de Montreuil, dans le diocèse de Séez, étoit d'une famille illustre, et sœur de saint Godegrand, évêque de ce siége. Elle mourut le 22 avril 1770.

OPS (Mythol.), fille du Ciel et de Vesta, sœur et femme de Saturne, est la même que Rhée et Cybèle. Cicéron la prend pour la Terre, parce que c'est elle qui produit les choses nécessaires à la substance des hommes. *Voy.* CYBÈLE.

I. OPSOPÆUS (Vincent), Allemand, écrivain du 16ᵉ siècle, dont nous avons en latin un poëme bachique, intitulé *De arte bibendi*, Francfort, 1578, in-8°, qui plut à ceux de sa nation.

II. OPSOPÆUS. *Voyez* OBSOPÆUS.

† OPSTRAET (Jean), né à Beringhen dans le pays de Liége en 1651, professa d'abord la théologie à Louvain, ensuite au séminaire de Malines. L'archevêque de cette ville, instruit de son attachement à Jansénius et à Quesnel, le renvoya comme un homme dangereux. De retour à Louvain, il entra dans les querelles excitées par les écrits de Steyaërt, et fut banni par lettre de cachet, en 1704, de tous les états de Philippe V. Revenu à Louvain deux ans après, lorsque cette ville passa sous la domination de l'empereur, il fut fait principal du collége de Faucon. Opstraet mourut dans cet emploi le 29 novembre 1720. On a de lui un grand nombre d'*ouvrages* en latin et en français. Les principaux sont, I. *Theses theologicæ*, 1706. II. *Dissertation théologique sur la manière d'administrer le sacrement de pénitence*, contre Steyaërt, in-12. III. *La vraie doctrine touchant le baptême laborieux*, 3 vol. in-12, contre le même. IV. *Instructions théologiques pour les jeunes théologiens.* V. *Le bon pasteur*, où l'on traite des devoirs des pasteurs. Ce livre a été traduit en français par Hermant, curé de Maltot près de Caen, en 2 vol. in-12. VI. *Theologus christianus*, mis en français par Saint-André de Beauchesne, fils d'un président à mortier du parlement de Grenoble, et imprimé avec quelques retranchemens et quelques additions, Paris, 1723, sous ce titre : Le directeur d'un jeune théologien, in-12. VII. *Instructions théologiques sur les actes humains*, 3 vol. in-12. VIII. *Théologie dogmatique, morale, pratique et scolastique*, en 3 vol. in-12. IX. *De locis theologicis dissertationes decem*, Lille, 1737, 3 vol. in-12. X. *Dissertation théologique sur la conversion du pécheur.* Ce livre traduit en français, mais avec beaucoup de liberté, par l'abbé François Dernattes, a été imprimé plusieurs fois sous ce titre : Idée de la conversion du pécheur, et Traité de la confiance chrétienne. La dernière édition française est de 1733, en deux vol. in-12, avec des additions qui ne sont pas du traducteur. On a aussi donné en Italie la Collection des *OEuvres* de Jean Opstraet.

OPTAT, évêque de Milève, ville de Numidie en Afrique, au 4ᵉ siècle, mort en 384, sous l'empire de Valentinien et

de Valens, a un nom célèbre dans l'Église, quoiqu'il n'y soit guère connu que par ses *ouvrages*. Saint Augustin, saint Jérôme, saint Fulgence le citent avec éloge. « Optat, dit le premier, pourroit être une preuve de la vérité de l'Église catholique, si elle s'appuyoit sur la vertu de ses ministres. « Nous n'avons d'Optat que sept livres du *Schisme des donatistes*, contre Parménien, évêque de cette secte. Cet ouvrage est une marque de la netteté de son esprit. Son style est noble, véhément et serré. La meilleure édition de ce livre est celle du docteur du Pin, Paris, 1700, in-folio. L'éditeur l'a enrichie de courtes notes au bas des pages, avec un recueil de tous les actes des conciles, des lettres des évêques, des édits des empereurs, et des actes des martyrs, qui ont du rapport à l'histoire des donatistes, disposés par ordre chronologique jusqu'au temps de Grégoire-le-Grand. On trouve à la tête une Préface savante et bien écrite, sur la vie, les œuvres et les différentes éditions d'Optat. Avant celle de Dupin, on estimoit l'édition qu'avoit donnée Gabriel Aubespine, avec des annotations, à Paris, en 1551, et celle de Le Prieur, 1679.

ORANG-ZEB. *V.* AURENG-ZEB.

I. ORANGE (Philibert DE CHALONS, prince d'), né en 1502, quitta le service de François Ier en 1520, piqué de ce qu'à Fontainebleau le maréchal-des-logis de la cour, par ordre du roi, l'avoit délogé pour faire place à un ambassadeur de Pologne, et passa à celui de l'empereur. Il perdit par ce changement sa principauté d'Orange, que le roi fit saisir, ainsi que le gouvernement de Bretagne, qu'il avoit eu dès le berceau. L'empereur l'en dédommagea en lui donnant la principauté de Melphes, le duché de Gravina, plusieurs autres terres en Italie et en Flandre, et l'ordre de la toison d'or. Le prince d'Orange fit ses premières armes à la reprise de Tournay sur les Français en 1521, et commanda toute l'infanterie espagnole au siége de Fontarabie en 1522. Ayant été fait prisonnier par André Doria en 1524, il fut envoyé à la tour de Bourges, où il resta jusqu'au traité de Madrid après la bataille de Pavie, par lequel l'empereur lui fit rendre sa principauté. Il fut général de l'armée impériale en 1527, prit Rome qu'il saccagea après la mort du connétable de Bourbon, et perdit la vie le 3 août 1530, dans un combat en Toscane près de Pistoie, où il commandoit les troupes de l'empereur contre les Florentins, alors en guerre avec le pape. Il n'avoit point encore atteint l'âge de vingt-huit ans, et il ne laissa qu'une fille, qui porta ses titres et ses biens dans la maison de Nassau.

* II. ORANGE (le prince Frédéric d'), second fils du stathouder, commanda en 1793 et 1794, sous son frère le prince héréditaire, contre les Français, et déploya beaucoup de bravoure, d'activité et d'intelligence. Ces deux campagnes, dans l'une desquelles il fut blessé, le 13 septembre 1793, firent concevoir les plus grandes espérances de ses talens. Ayant passé, en 1796, au service d'Autriche en qualité de général-major, il ne tarda pas à les justifier. Le 5 septembre il rendit de grands services à la bataille de Wurtzbourg, et se signala ensuite au siége de

Kehl ; le 8 octobre il repoussa vivement l'ennemi dans la place. Le 22 novembre, étant accouru au moment où tous les postes autrichiens étoient en déroute, il se mit à la tête d'une compagnie hongroise, fit face à l'ennemi, qui, croyant avoir affaire à une tête de colonne, ralentit sa marche, et donna ainsi le temps d'arriver à la réserve, qui repoussa les Français dans leurs retranchemens. Le 2 décembre il conduisit la première attaque sur les flèches de Kehl, les emporta d'assaut, et enleva quinze pièces de canon. Il montra dans cette affaire la plus grande intrépidité et l'intelligence la plus consommée. Il continua à être employé en 1797, prit en avril le commandement d'un camp destiné à couvrir Vienne, passa ensuite en Italie, et y mourut presque subitement au commencement de la campagne de 1799. Sa perte causa de vifs regrets dans toute l'armée autrichienne, et fut une véritable calamité pour la maison d'Orange, qui perdoit en lui l'idole des Hollandais, et un soutien du parti stathoudérien.

III. ORANGE. *Voyez* CHARNACÉ. NASSAU, n° I, *et* GUILLAUME, n° IV.

ORANTES (François), cordelier espagnol, mort en 1584, assista en qualité de théologien au concile de Trente, où il prononça un savant *Discours* en 1562. Il fut ensuite confesseur de don Juan d'Autriche, puis évêque d'Oviedo en 1581. On a de lui, en latin, un *Livre contre les institutions de Calvin*, etc.

ORATOIRE d'ITALIE (Les pères de l'). *Voyez* NÉRI, n° I.—DE FRANCE. *Voyez* BÉRULLE.

ORBAY. *Voyez* DORBAY.

* ORBESSAN (Anne-Marie D'AIGNAN d'), né à Toulouse en 1709, président à mortier au parlement, mort sur la fin du 18e siècle, a *traduit* de l'anglais de Middleton le Traité du sénat romain, Montauban, 1755, in-12, et l'a enrichi de *notes*. On a encore de lui *Mélanges historiques et critiques de physique, de littérature et de poésie*, Paris, 4 vol. in-8°, et *Variétés littéraires*, pour servir de suite aux Mélanges, Paris, 1781, 2 vol. in-8°.

ORBIANA (Barbia), impératrice romaine, la troisième femme d'Alexandre Sévère. Ses médailles, assez rares dans les différens modules, sont recherchées.

ORCAN. *Voyez* ORKAN.

ORCIDÈS (Mythol.), capitaine hébrysien, combattit vaillamment contre les Argonautes descendant sur le rivage de sa patrie, et tua de sa main Talaüs.

ORCUS (Mythol.), Dieu des Enfers, le même que Pluton, ainsi appelé du nom grec Ὄρκος tombeau ou sépulcre. Les anciens donnoient ce nom à toutes les divinités de l'enfer, même à Cerbère. Il y avoit de ce nom un fleuve de Thessalie qui sortoit des marais du Styx, dont les eaux étoient si épaisses, qu'elles surnageoient comme de l'huile sur celles du fleuve Pénée, dans lequel elles se déchargeoient. Ce fleuve auroit bien pu donner aux poëtes une idée des demeures infernales.

ORDELAFFI. *Voyez* CIA.

ORDÉRIC VITAL. *Voyez* OLDÉRIC.

† ORÉGIUS (Augustin), philosophe et théologien, né à Florence, de parens pauvres, alla à Rome pour y faire ses études. On le plaça dans une petite pension bourgeoise, où il éprouva les mêmes sollicitations que le patriarche Joseph, et l'imita dans sa conduite. Fuyant la maison de son hôtesse, il passa une nuit d'hiver dans la rue, sans habits. Le cardinal Bellarmin, l'ayant connu, le fit élever dans un collége de pensionnaires de la première qualité à Rome. Orégius fut chargé par le cardinal Barberin d'examiner quel étoit le sentiment d'Aristote sur l'immortalité de l'ame, et c'est pour ce sujet qu'il publia, en 1631, son livre intitulé *Aristotelis vera de rationalis animæ immortalitate sententia*, in-4°. Enfin ce cardinal, étant devenu pape sous le nom d'Urbain VIII, l'honora de la pourpre en 1634, et lui donna l'archevêché de Bénevent, où il mourut en 1635, à 58 ans. Il a laissé les Traités *de Deo*, *de Trinitate*, *de Angelis*, *de Opere sex dierum*, et d'autres *ouvrages* imprimés à Rome en 1637 et en 1642, in-folio, par les soins de Nicolas Orégius son neveu. Le cardinal Bellarmin l'appeloit son théologien, et le pape Urbain VIII son docteur.

ORELLANA (François), le premier Européen, à ce que l'on croit communément, qui a reconnu la rivière des Amazones, s'embarqua en 1539, assez près de Quito, sur la rivière de Coca, qui plus bas prend le nom de Napo. De celle-ci il tomba dans une autre plus grande, et se laissant aller sans autre guide que le courant, il arriva au Cap du Nord, sur la côte de la Guiane, après une navigation de près de 1800 lieues. Orellana périt dix ans après, avec trois vaisseaux qui lui avoient été confiés en Espagne, sans avoir pu retrouver l'embouchure de sa rivière. La rencontre qu'il fit, en la descendant, de quelques femmes armées, dont un cacique indien lui avoit dit de se défier, la fit nommer rivière des Amazones.

* ORELLE (Rigaud d') *ou* D'OURELLE *ou* D'AUREILLE, chevalier, comte de Nogarole en Italie, baron de Villeneuve en Auvergne, conseiller-chambellan et maître d'hôtel du roi, gouverneur et sénéchal d'Agénois et de Gascogne, etc., né à Villeneuve-de-l'Ambron en Auvergne, de Pierre d'Orelle, seigneur de ce lieu, eut une éducation qui le mit à même de remplir des places importantes. D'abord il occupa un grade dans le militaire, et devint commissaire des revues dans sa province. Vers l'an 1481 il fut appelé à la cour et y obtint la charge de chambellan et maître-d'hôtel du roi Louis XI. Il est présumable qu'il dut cet avancement à Jean de Doyat, son compatriote. (*Voyez* DOYAT.) Il sut se maintenir dans cette place sous plusieurs rois. En 1488 Charles VIII l'envoya dans l'île de Rhodes, auprès du grand-maître des chevaliers de Saint-Jean-de-Jérusalem, pour négocier sur l'affaire du sultan Zizime. En 1494 il suivit ce roi à la conquête de Naples; il y commandoit cent hommes d'armes; il fit distinguer son courage dans plusieurs rencontres, et obtint pour récompense de ses services militaires le comté de Nogarole. En 1495, de retour en France, il fut fait chevalier et

obtint la place de bailli de Chartres, dont il se démit en 1505. Dans la même année 1495, il fut nommé ambassadeur auprès des ducs de Savoie, de Milan, et autres parties d'Italie. Louis XII, en 1508, l'envoya en ambassade auprès de l'empereur Maximilien, où il resta plusieurs années. Il revint cependant en France et fut renvoyé en Allemagne à plusieurs reprises. Maximilien eut pour lui les égards les plus distingués. Il lui fournit un blason pour ses armes, et consentit à être le parrain de son fils aîné. On peut voir dans le Recueil des lettres du roi Louis XII, etc., publiées en 1712, en quelle estime étoit Rigaud d'Orelle. Sous le règne de François Ier; sa faveur déclina avec son âge : il se retira en Auvergne, où il fit bâtir le vaste château de Villeneuve, dans le village de ce nom, magnifique pour le temps et qui subsiste encore. On y conserve son casque, son verre à boire, sa canne, son bonnet de velours, etc. Dans la galerie on voit son portrait en pied, peint sur le mur, auprès duquel est une inscription où Rigaud d'Orelle s'applaudit de s'être ménagé pour sa vieillesse une retraite agréable. A l'abri des intrigues de la cour, il recommande aux courtisans, dont il trace les pénibles devoirs, de l'imiter et de se bâtir une maison pour s'y retirer quand la cour *fauldra*, c'est-à-dire lorsque la cour viendra à leur manquer. Voici ces *vers*, qui n'ont jamais été imprimés : ils sont intitulés

Le Dit d'un vieux maître-d'hôtel.

Vous, qui à cour royal servez,
Entendez mon enseignement ;
Oiez, voyez, souffrez, taisez,
Et vous portez courtoisement.
Faites bien, servez loyaulment,
Et celui qui grace y aura,
Acquiert un lieu secrètement
Pour aller quant la cour fauldra.

Vous devez bien considérer
Que la cour fault soudainement,
Ou par mort, que vous l'entendez,
Ou par trop y avoir de gent,
Ou par rapport fait faulcement,
Ou quand la cour se reffraindra ;
Qui n'a logis, il est doutant,
Pour aller quant la cour fauldra.

Le temps s'en va, bien le savez,
Et grace fault soudainement ;
Le futur regarder devez,
Que vous ne soyez indigent ;
Car s'il vous vient quelqu'accident,
Cas pourvu vous secourera,
Et direz j'ai un lougement
Pour aller quant la cour fauldra.

Prince, n'est-ce fait changement ?
Et si en parle qui vouldra,
De faire un aubergement
Pour aller quant la cour fauldra ?

Le prince auquel s'adressent ces derniers vers est certainement François Ier, qui, pour aller au-devant du pape Clément VII, qui conduisoit en France sa nièce Catherine de Médicis, traversa l'Auvergne, et vint visiter le vieux maître-d'hôtel. Ce roi coucha à Villeneuve le 16 juillet 1533, et en partit le lendemain.

ORELLIS (Nicolas de), cordelier, natif d'Angers, mort en 1455, laissa un *Abrégé de théologie selon la doctrine de Scot*, in-8°.

* ORÉSIÉSIS ou ORIÉSIUS, solitaire d'Egypte, contemporain de saint Pacôme et de Théodore, vivoit dans le 4e siècle. Il composa un ouvrage intitulé *Regula de institutione monachorum*, qui se trouve dans la Bibliothèque des Pères. On lui attribue un autre Traité *de Cogitationibus sanctorum*, rapporté par Henri Canisius.

† ORESME (Nicolas), docteur

de Sorbonne et grand-maître du collége de Navarre, natif de Caen, fut précepteur de Charles V, qui lui donna, en 1377, l'évêché de Lisieux. Oresme, député à Avignon, en 1368, vers le pape Urbain V, lui persuada de ne pas retourner à Rome. Revenu dans son diocèse, il y fit fleurir la science et la piété. Les belles-lettres, la philosophie, la théologie et les bonnes œuvres remplirent entièrement sa vie, qu'il termina en 1382. Ses ouvrages les plus connus sont, I. Un *Discours* contre les déréglemens de la cour de Rome. II. Un Traité estimé, *De communicatione idiomatum*. III. Un *Discours* contre le changement de la monnoie. IV. Un Traité *De Antichristo*, plein de réflexions judicieuses, imprimé dans le tome 9e de l'*Amplissima Collectio* du Père Martenne. V. Sa *Traduction* de la Morale et de la Politique d'Aristote, ainsi que celle du Traité de Pétrarque, des Remèdes de l'une et de l'autre fortune, qu'il entreprit, par ordre du roi Charles V. Cette traduction, revue par Galliot du Pré, parut à Paris en 1534, in-folio avec figure. On le dit auteur encore d'une *Traduction françoise de la Bible*, également attribuée à Raoul de Presle et à Guyars des Moulins. Ceux qui ont avancé ce fait se sont étrangement trompés; peut-être Oresme a-t-il *corrigé* ces deux ouvrages; mais le dernier avoit paru près de cent ans avant lui.

I. ORESTE (Mythol.), roi de Mycènes, fils d'Agamemnon et de Clytemnestre. Sa sœur Electre, craignant qu'Egisthe, qui avoit tué Agamemnon et déshonoré Clytemnestre, ne le fît mourir, l'envoya secrétement chez Strophius, roi de Phocée, qui le fit élever avec son fils Pylade dont il devint dès-lors l'ami inséparable. Après y être resté douze ans, il revint à Argos avec quelques Phocéens envoyés par Strophius, qui avoient ordre d'annoncer la mort d'Oreste dans la ville. Electre, qui étoit du complot, l'introduisit avec les Phocéens chez sa mère Clytemnestre qu'il tua d'abord, et ensuite Egisthe, pour venger la mort de son père. De là, passant en Epire dans le temple de Delphes, il y poignarda Pyrrhus au pied de l'autel où il alloit épouser Hermione, et voulut enlever cette princesse; mais toujours agité des Furies depuis son parricide, l'oracle lui ordonna d'aller dans la Tauride pour se purifier de ses crimes. Il partit, accompagné de Pylade son intime ami, qui ne voulut jamais le quitter; et lorsqu'ils furent arrivés, ils furent arrêtés par ordre de Thoas, roi de cette contrée, pour être sacrifiés. Oreste ayant été désigné pour l'être le premier, Pylade voulut inutilement prolonger la vie de son ami, en mourant à sa place; mais dans le moment qu'Oreste alloit recevoir le coup de couteau, Iphigénie sa sœur, prêtresse de Diane, le reconnut. Ils tuèrent Thoas et prirent la fuite. Pylade épousa Iphigénie, et Oreste eut Hermione, dont il gouverna les états. Il mourut de la morsure d'une vipère vers l'an 1144 avant J. C.

II. ORESTE, préfet d'Alexandrie. *Voyez* HYPACIE

† III. ORESTE, général romain. *Voyez* NÉPOS, n° II, *et* GLYCÈRE, n° II.

IV. ORESTE, tyran de Rome. *Voyez* AUGUSTULE *et* ODOACRE.

ORESTILLE (Livie), d'une illustre famille romaine, belle et spirituelle, fut promise au sénateur Calpurnius Pison, qui, pour rendre la célébration de son hymen plus solennelle, y invita l'empereur Caligula. Celui-ci, charmé de la nouvelle épouse, l'emmena après le festin et l'épousa le jour même. Quelque temps après il la répudia; et ayant appris qu'elle avoit reçu chez elle Calpurnius, il les exila l'un et l'autre dans des îles séparées et lointaines.

ORFANEL (Hyacinthe), dominicain espagnol, né à Valence en 1578, brûlé vif dans sa mission du Japon, en 1622, à 44 ans, est auteur d'une *Histoire de la prédication de l'Evangile au Japon*, depuis 1602 jusqu'en 1621. Cet ouvrage, exact et curieux, fut imprimé à Madrid en 1633, in-4°.

ORGAGNA (André DE CICCIONE), peintre, sculpteur et architecte, né à Florence en 1329, mort en 1389, s'est rendu recommandable comme peintre: il avoit un génie facile, et ses talens auroient pu être plus distingués s'il avoit eu devant les yeux de plus beaux ouvrages que ceux qui existoient de son temps. C'est à Pise qu'il a le plus travaillé; il y a peint un *Jugement universel*, dans lequel il a affecté de représenter ses amis dans la gloire du Paradis, et ses ennemis dans les flammes de l'Enfer.

I. ORGEMONT (Pierre d'), de Lagny-sur-Marne, conseiller au parlement de Paris sous le roi Philippe de Valois, successivement maître des requêtes de l'hôtel, second président au même parlement, chancelier du Dauphiné, premier président, et enfin chancelier de France en 1373. Ce qu'il y a de singulier, c'est que, suivant les actes anciens de la chambre des comptes de Paris, il fut élu chancelier de France, par voie de scrutin, en présence du roi Charles V. Il exerça cette charge jusqu'au mois d'octobre 1380, que son grand âge l'obligea de remettre les sceaux au roi. Il mourut à Paris en 1389, avec une grande réputation d'intégrité. Sa postérité masculine finit à François, mort au siége de Chorges en 1587.

* II. ORGEMONT (Nicolas d') surnommé *le Boiteux*, 4e fils du précédent, et de Marguerite de Voisines, né vers le milieu du 14e siècle, embrassa l'état ecclésiastique. La défectuosité qui lui valut le surnom *de boiteux* ne l'empêcha point d'obtenir un grand nombre de bénéfices et de dignités, qu'il dut moins à son mérite qu'à la faveur dont avoit joui son père. Il fut maître des comptes, et conseiller au parlement de Paris, chanoine et archidiacre dans l'église de Notre-Dame de cette ville, doyen de celles de Troyes et de Saint-Martin de Tours, archidiacre d'Amiens, chanoine des églises de Saint-Martin de Champeaux en Brie, de Saint-Fursi à Péronne. Il fut, de plus, nommé en 1399 chanoine de St.-Germain l'Auxerrois, et en 1414 doyen de cette église. Orgemont jouissoit d'une grande autorité, et étoit, suivant ce qu'on lit dans les registres du parlement de Paris, l'un des plus riches clercs de France. Les nombreux bienfaits qu'il tenoit de la cour ne le rendirent pas plus attaché à son service. Une imposition onéreuse, mise sur la ville

de Paris, occasionna en 1416 un grand mécontentement parmi ses habitans. Le duc de Bourgogne, ennemi du roi de France, voulut profiter de cette disposition des esprits pour faire entièrement disparoître la cour de France. Nicolas d'Orgemont fut le chef de la conspiration projetée. On en avoit d'abord fixé l'exécution au vendredi-saint de cette année; mais dans la crainte que les dévotions accoutumées en ce jour ne la rendissent plus difficile, elle fut renvoyée au dimanche suivant, jour de Pâques. Les conjurés devoient d'abord se saisir du prevôt de Paris, et le tuer s'il refusoit d'entrer dans leur parti, arrêter et emprisonner le roi Charles VI, tuer la reine, le duc de Berri, le roi et la reine de Sicile, le chancelier de France, et une infinité d'autres personnages importans. La conspiration fut découverte dans la matinée du jour où elle devoit éclater. Nicolas d'Orgemont, principal conspirateur, fut arrêté, et avec lui ses complices, Robin de Besloy, riche marchand drapier, Renaud Maillet, se disant prêtre et curé, et plusieurs autres. L'évêque de Paris réclama Nicolas d'Orgemont, comme attaché à son chapitre, et les immunités de l'Eglise sauvèrent du supplice ce grand coupable. Conduit le 21 avril de la même année à la Bastille, il en fut tiré pour être mené en un tombereau au lieu du supplice; là, rasé et coiffé d'une mitre, il assista à l'exécution de l'arrêt prononcé contre ses complices, Robin de Besloy et Renaud Maillet, qui y furent décapités. Il fut ensuite conduit aux prisons du Châtelet et le soir rendu au chapitre de Notre-Dame de Paris. Il avoua tout, et fut condamné par le conseil du roi à quatre-vingt mille écus d'amende et privé de tous offices royaux; et, par le chapitre, à être privé de tous offices et bénéfices ecclésiastiques, et à une prison perpétuelle, au pain de douleur et eau d'angoisse, porte la sentence. Avant d'être conduit à sa destination, le chapitre fit placer Nicolas d'Orgemont sur un échafaud dressé au parvis de Notre-Dame, et là, suivant l'usage du temps, il fut, en présence d'une multitude immense, déclaré atteint et convaincu de crime de lèse-majesté, et, comme on s'exprimoit alors, il fut prêché pour l'exemple. Cette cérémonie se fit le 30 avril 1416. De là il fut transféré dans la forteresse de Mehun-sur-Loire, où il mourut le 16 juillet suivant. Son frère, Pierre d'Orgemont, qui avoit été évêque de Paris pendant 26 ans, n'eut point la douleur de voir la triste destinée de Nicolas; il étoit mort dès l'an 1409. Son autre frère, Amaury d'Orgemont, seigneur de Chantilli et de Monjai, étoit mort en 1400.

ORGEVILLE. *Voyez* Morainvilliers.

ORIBASE de Pergame, (*Oribasius*), disciple de Zénon de Chypre, et médecin de Julien l'Apostat, qui le fit questeur de Constantinople, fut exilé sous les empereurs suivans, et se fit estimer des barbares mêmes par sa vertu. On le rappela dans la suite. Oribase mourut au commencement du 5e siècle. On a de lui un grand nombre d'*ouvrages*, imprimés à Bâle en 1557, en 3 vol. in-fol.; et dans les *Artis medicæ principes* de Henri Etienne. Le plus estimé est son livre des *Collections* en soixante-douze livres, dont il ne nous reste plus

que dix-sept, qu'il entreprit à la prière de Julien. L'auteur avoit puisé, pour former ce recueil, dans *Galien* et dans les autres médecins. Son *Anatomie* parut à Leyde en 1735, in-4°; et son Traité de *Luxis et de Luxatis* a été publié avec des notes d'après un manuscrit de la bibliothèque de Florence, par Antoine Cocchi, dans son *Græcorum chirurgici libri*, Florence, 1754, in-folio.

† ORICELLARIUS. *Voyez* RUCCELLAI.

ORICHOVUS. *Voyez* OKSZI.

ORIENTIUS, écrivain ecclésiastique, et évêque d'Elvire en Espagne, dans le 6e siècle, cultiva la morale et la poésie. Dans la Bibliothèque des Pères et dans le Trésor du P. Martenne on trouve de lui des *Avertissemens aux Fidèles*, en vers, dont la poésie foible est relevée par l'excellence des préceptes qu'il y donne.

ORIFICUS. *Voyez* AURIFICUS.

† I. ORIGÈNE, né à Alexandrie l'an 185 de Jésus-Christ, surnommé *Adamantinus*, à cause de son assiduité infatigable au travail, fut élevé avec soin dans la religion chrétienne et dans les sciences par son père Léonide, qui lui apprit de très-bonne heure l'Ecriture sainte. Origène donna des preuves de la grandeur de son génie dès sa plus tendre jeunesse. Clément Alexandrin fut son maître. Son père ayant été dénoncé comme chrétien, et détenu dans les prisons, il l'exhorta à souffrir le martyre plutôt que de renoncer au christianisme. A 18 ans il se trouva chargé du soin d'instruire les fidèles à Alexandrie. Les hommes et les femmes accouroient en foule à son école. La calomnie pouvoit l'attaquer; il crut lui fermer la bouche en se faisant eunuque, s'imaginant être autorisé à cette folie par un passage de l'Evangile. Après la mort de Septime Sévère, un des plus ardens persécuteurs du christianisme, arrivée en 211, Origène alla à Rome, et s'y fit des admirateurs et des amis. De retour à Alexandrie, il y reprit ses leçons à la prière de Démétrius, qui en étoit évêque. Une émeute qui survint dans cette ville le fit retirer en secret dans la Palestine. Cette retraite l'exposa à la jalousie et au ressentiment de son évêque. Les prélats de la province l'engagèrent, à force d'instances, à expliquer en public les divines Ecritures. Démétrius le trouva si mauvais, qu'il ne put s'empêcher d'en écrire aux évêques de Palestine, comme d'une nouveauté inouïe. Alexandre, évêque de Jérusalem, et Théoctiste de Césarée, justifièrent hautement leur conduite. Ils alléguèrent « que c'étoit une coutume ancienne et générale de voir des évêques se servir indifféremment de ceux qui avoient du talent et de la piété; et que c'étoit une espèce d'injustice de fermer la bouche à des gens à qui Dieu avoit accordé le don de la parole. » Démétrius, insensible à leurs raisons, rappela Origène, qui continua d'étonner les fidèles par ses lumières, par ses vertus, par ses veilles, ses jeûnes et son zèle. L'Achaïe se trouvant livrée à diverses hérésies, il y fut appelé peu de temps après. En passant à Césarée de Palestine, il fut ordonné prêtre par les évêques qui s'y rencontrèrent. Ce fut là le commencement des persécutions qui em-

empoisonnèrent sa vie, et celui des troubles de l'Egypte et des disputes qui déchirèrent si long-temps l'Eglise. St. Alexandre défendit Origène, qui vint reprendre à Alexandrie ses exercices ordinaires; mais Démétrius, dont la réconciliation n'étoit que feinte, ayant assemblé deux conciles, le déposa du sacerdoce, lui défendit d'enseigner dans Alexandrie, l'obligea d'en sortir, et l'excommunia. Cette condamnation fut approuvée à Rome, ainsi que par presque tous les autres évêques; mais les Eglises de la Palestine, de l'Arabie, de la Phénicie et de l'Achaïe, entretinrent toujours communion avec Origène. Cependant Démétrius écrivoit de tous côtés pour le rendre odieux. Ce fut sur la peinture qu'en fit cet évêque que l'Eglise romaine le condamna. Origène s'en plaignit à ses amis, désavoua les erreurs qu'on lui imputoit, et se retira à Césarée en Palestine. Théoctiste qui en étoit évêque, l'y reçut comme son maître, et lui confia le soin d'interpréter les Ecritures. Son persécuteur étant mort l'an 231, Origène jouit du repos et de la gloire qu'il méritoit. Grégoire, surnommé *Thaumaturge*, et Athénodore son frere, se rendirent aupres de lui, et en apprirent les sciences humaines et les vérités sacrées. Une sanglante persécution s'étant allumée sous Maximin contre les chrétiens, et particulièrement contre les prélats et les docteurs de l'Eglise, Origène demeura caché pendant deux ans. La paix fut rendue à l'Eglise par Gordien l'an 237; Origène en profita pour faire un voyage en Grèce. Il demeura quelque temps à Athènes, et, après être retourné à Césarée, il alla en Arabie, à la prière des évêques de cette province. Leur motif étoit de faire changer d'opinion à l'évêque de Bostres, nommé Bérylle, qui nioit que « J. C. eût eu aucune existence avant l'incarnation, voulant qu'il n'eût commencé à être Dieu qu'en naissant de la Vierge. » Origène mania cette affaire avec une dextérité singulière. Il parla si éloquemment à Bérylle, que celui-ci se rétracta, et remercia depuis Origène. Les évêques d'Arabie l'appelerent ensuite à un concile qu'ils tenoient contre certains hérétiques, qui assuroient « que la mort étoit commune au corps et à l'ame. » Origène y assista, et traita la question avec tant de force, qu'il ramena à son sentiment tous ceux qui s'en étoient écartés. Cette déférence des évêques pour Origène, sur un point qu'on croit être la principale de ses erreurs, l'en justifie pleinement. Dèce ayant succédé, l'an 249, à l'empereur Philippe, alluma une nouvelle persécution. Origène, regardé comme la principale colonne de l'Eglise, fut mis en prison. On le chargea de chaînes, on lui mit au cou un carcan de fer, et des entraves aux pieds; on lui fit souffrir plusieurs autres tourmens, et on le menaça souvent du feu; mais on ne le fit pas mourir, dans l'espérance d'en abattre plusieurs par sa chute. Origène, épuisé par les tourmens et les austérités, mourut à Tyr peu de temps après, l'an 254, dans sa 69e année. Peu d'auteurs ont autant travaillé que lui, peu d'hommes ont été autant admirés et aussi estimés qu'il le fut pendant long-temps. Personne n'a été plus vivement attaqué et poursuivi avec plus de chaleur qu'il l'a été pendant sa vie et après sa mort. On peut dire qu'Origène mérita en partie ces divers traitemens. Qui n'auroit admiré un homme qui,

dès sa plus tendre jeunesse, compta au nombre de ses disciples tout ce qu'il y avoit de savans parmi les chrétiens, et de philophes parmi les païens; qui, à peine sorti de l'enfance, fut jugé capable d'être mis à la tête de l'école célèbre d'Alexandrie, école qui, sous lui, devint celle du martyre? Un tel homme méritoit sans doute l'estime que tant d'illustres personnages conçurent pour lui. Mais les chrétiens le blâmèrent d'avoir voulu accommoder les vérités de la religion avec les idées des platoniciens. C'est sur-tout dans son livre des *Principes*, contre les hérétiques, qu'il expose un système fondé sur la philosophie de Platon, et dont le principe fondamental est que « toutes les peines sont médicinales. » Cependant il ne proposoit ses opinions qu'en doutant, et, d'ailleurs, comme il s'en plaint lui-même, les hérétiques de son temps avoient falsifié ses ouvrages. On lui a reproché sans raison qu'il étoit favorable au matérialisme. Il réfute expressément ceux qui croyoient que Dieu étoit corporel. On ne s'est pas contenté de calomnier sa doctrine, on a aussi calomnié sa conduite; on a prétendu que, pour sortir de prison, il fit semblant d'offrir de l'encens à l'idole Sérapis à Alexandrie; et ce fait a été rapporté trop légèrement par saint Epiphane.... Les ouvrages d'Origène sont, I. Une *Exhortation au martyre*, composée pour animer ceux qui étoient dans les fers avec lui. II. Des *Commentaires sur l'Ecriture sainte*. Il est peut-être le premier qui l'ait expliquée toute entière. Les explications d'Origene étoient de trois sortes: des *Notes* abrégées sur les endroits difficiles; des *Commentaires* étendus, où il donnoit l'essor à son génie; et des *Homélies* au peuple, où il se bornoit aux explications morales, pour s'accommoder à la portée de ses auditeurs. Il nous reste une grande partie des *Commentaires* d'Origène; mais la plupart ne sont que des traductions fort libres. Il travailla à une édition de l'Ecriture à six colonnes, qu'il intitula *Hexaples*, dont le célèbre Montfaucon a donné une édition grecque et latine, en 2 vol. in-fol., Paris, 1713, et dont Ch.-Fr. Bahrdt a donné une autre édition, Leipzick, 1769, 2 vol. in-8°. La première contenoit le texte hébreu, en lettres hébraïques; la seconde, le même texte, en lettres grecques, en faveur de ceux qui entendoient l'hébreu sans le savoir lire; la troisième renfermoit la version d'Aquila; la quatrième colonne, celle de Symmaque; la cinquième, celle des Septante; la sixieme, celle de Théodotion. Il regardoit la version des Septante comme la plus authentique, et celle sur laquelle les autres devoient être corrigées. Les *Octaples* contenoient de plus deux versions grecques, qui avoient été trouvées depuis peu, sans qu'on en connût les auteurs. Origène travailla à rendre l'édition de Septante suffisante pour ceux qui n'étoient point en état de se procurer l'édition à plusieurs colonnes. III. On avoit recueilli de lui plus de mille *Sermons*, dont il nous reste une grande partie. Ce sont des discours familiers qu'il prononçoit sur-le-champ; et des notaires écrivoient pendant qu'il parloit, par l'art des abréviations qui s'est retrouvé. Il avoit ordinairement sept secrétaires, uniquement occupés à écrire ce qu'il dictoit. IV. Son livre des *Principes*. Il l'intitula ainsi, parce

qu'il prétendoit y établir des principes auxquels il faut s'en tenir sur les matières de la religion, et qui devoient servir d'introduction à la théologie. C'est, de tous les ouvrages d'Origène, celui où il suit davantage la philosophie de Platon. Nous ne l'avons que de la version de Rufin, qui déclare lui-même y avoir ajouté ce qui lui paroissoit contraire à la doctrine de l'Eglise, principalement touchant la trinité. On ne laisse pas d'y trouver encore des principes hétorodoxes. V. Le *Traité* contre Celse. Cet ennemi de la religion chrétienne avoit publié contre elle son Discours de vérités, qui étoit rempli de calomnies. Origène n'a fait paroître dans aucun de ses *écrits* autant de science chrétienne et profane que dans celui-ci, ni employé tant de preuves fortes et solides. On le regarde comme l'apologie du christianisme la plus achevée et la mieux écrite que nous ayons dans l'antiquité. Le style en est beau, vif et pressant; les raisonnemens bien suivis, et s'il y répète plusieurs fois les mêmes choses, c'est que les objections de Celse l'y obligeoient, et qu'il n'en vouloit laisser aucune sans les combattre. Origène entreprit cette réponse à la sollicitation de son ami Ambroise. Il la commence en disant « qu'il auroit peut-être été plus à propos d'imiter Jésus-Christ, qui ne répondoit aux calomnies de ses ennemis que par la sainteté de sa vie et la grandeur de ses miracles. » A peine Origène avoit-il été élevé à l'Eglise, qu'il s'éleva des disputes sur son orthodoxie. Dans le 4e siècle les ariens se servirent de son autorité pour prouver la vérité de leurs systèmes. Saint Athanase, saint Basile et saint Grégoire de Nazianze le défendirent, comme ayant parlé d'une manière orthodoxe sur la divinité du Fils. Saint Hilaire, Tite de Bostes, Dydyme d'Alexandrie, saint Ambroise, Eusèbe de Verceil, et saint Grégoire de Nysse, ont cité ses ouvrages avec éloge; mais Théodore de Mopsueste, Apollinaire, et Césaire, ne lui furent pas favorables; et saint Basile dit expressément (*De Spiritu Sancto*, chap. 20) « qu'il n'a pas pensé sainement sur la divinité du Saint-Esprit. » Dans le même siècle où s'éleva la dispute sur l'orthodoxie d'Origène, Jean de Jérusalem et Rufin firent son apologie, et saint Chrysostôme se joignit à eux. Saint Epiphane et saint Jérôme au contraire l'attaquèrent vivement. Théophile d'Alexandrie persécuta les moines de Nitrie, qu'il accusa d'origénisme, et qu'il condamna dans un concile d'Alexandrie. Son jugement fut approuvé par le pape Anastase Ier, et par la plupart des évêques d'Occident; mais Origène eut quantité de défenseurs en Orient. Dans le 6e siècle, l'empereur Justinien se déclara ennemi de sa mémoire, écrivit une lettre à Mennas contre sa doctrine, donna un édit contre lui l'an 640, le fit condamner dans un concile tenu la même année à Constantinople, et dont les actes ont été recueillis avec ceux du cinquième concile général. Justinien, dans son édit, expose les erreurs imputées à Origène, et les rapporte à six chefs. On peut consulter sur les erreurs attribuées à Origène, dont on a dit, *Ubi benè, nil meliùs; ubi malè, nemo pejus*, 1° les Vies de Tertullien et d'Origène, par de La Mothe (c'est-à-dire par Thomas du Fossé), imprimées à Paris en 1675; 2° Dupin, dans sa Bibliothèque des auteurs ecclésiastiques;

3° dom Cellier, Histoire des auteurs sacrés et ecclésiastiques, tomes deux et trois, article Pamphile; 4° Doucin, jésuite, Histoire de l'origénisme. Le savant Huet a publié ce qui reste des *Commentaires* d'Origène sur le nouveau Testament, en grec et en latin, 2 vol. in-fol., avec la Vie d'Origène et des notes estimées. Cet ouvrage, imprimé à Rouen en 1668, a été réimprimé une seconde fois à Paris en 1679, et une troisième en Allemagne en 1685. Dom de Montfaucon a donné les *Hexaples* en 1713, en 2 vol. in-fol. On a actuellement une édition complète des *OEuvres* d'Origène, en 4 vol. in-folio. Cette édition commencée en 1733, par le P. Charles de La Rue, bénédictin, mort en 1739, a été continuée par dom Charles de La Rue, son neveu, qui a donné le quatrième et dernier volume, à Paris en 1759. *Voyez* Masius, n° I.

† II. ORIGÈNE, dit l'*Impur*, né en Egypte, enseigna, vers l'an 290, que le *Mariage étoit de l'invention du démon;* qu'il étoit permis de suivre tout ce que la passion pouvoit suggérer, afin qu'on empêchât la génération par telle voie qu'on pourroit inventer, même par les plus vils moyens. Origène eut des sectateurs rejetés par toutes les Eglises, et qui se perpétuèrent cependant jusqu'au 5e siècle.

III. ORIGÈNE, philosophe platonicien, disciple et ami de Porphyre, étudia la philosophie sous Ammonius. Il avoit fait un *panégyrique* de l'empereur Gallien : nous ne l'avons plus.

I. ORIGNY. *Voy*. Dorigny.

II. ORIGNY (Pierre-Adam d'), mort le 9 septembre 1774 à Reims sa patrie, entra de bonne heure au service. Une blessure qu'il reçut à l'attaque des lignes de Wissembourg en Allemagne le contraignit de le quitter, après avoir obtenu une pension et la croix de Saint-Louis. Il s'adonna à l'étude de l'histoire, et produisit l'*Egypte ancienne*, et la *Chronologie des Egyptiens*, l'une en 1762, l'autre en 1765, chacune en 2 vol. in-12. On y trouve des recherches laborieuses et importantes; mais comme il tâche de faire valoir un système particulier, il avance bien des conjectures fausses et des idées insoutenables. Le savant Paw l'a quelquefois très-bien réfuté dans ses recherches sur les Egyptiens. D'Origny s'occupoit, quand il est mort, d'une *Histoire générale d'Egypte*, depuis sa fondation jusqu'à sa ruine entière.

I. ORIOL (Pierre), cordelier, natif de Verberie-sur-Oise en Picardie, enseigna la théologie à Paris avec tant de réputation qu'il fut surnommé le *Docteur éloquent*. Oriol, provincial dans son ordre, puis archevêque d'Aix en 1321, vivoit encore en 1345. Quelques-uns ont prétendu qu'il fut cardinal. On a de lui des *Commentaires* fort subtils sur le Maître des sentences, Rome, 1595 et 1605, deux vol. in-fol.; et un Abrégé de la Bible, intitulé *Breviarium Bibliorum*, Paris, 1508 et 1685, in-8°.

II. ORIOL. *Voy*. Auriol.

† ORIOLLE (Pierre d'), chancelier de France et seigneur de Loiré en Aunis, fils du maire de La Rochelle, s'éleva par son mérite, et fut employé dans les affaires les plus importantes depuis 1472 jusqu'en 1483. Il

mourut en 1485, regardé comme un homme intègre et intelligent. Louis XI, quelque temps avant sa mort, destitua d'Oriolle, et le fit premier président de la chambre des comptes, place bien inférieure à celle de chancelier.

ORION (Mythol.), fils de Neptune et de la nymphe Euryale. Ovide le suppose fils d'un pauvre homme nommé Hirée, chez lequel Jupiter, Neptune et Mercure, voyageant sur la terre, allèrent loger. Les dieux, voulant le récompenser de l'hospitalité qu'il leur avoit donnée avec joie, promirent de lui accorder ce qu'il leur demanderoit. Hirée, qui étoit vieux et sans enfans, souhaita d'avoir un fils. Aussitôt Jupiter et ses deux compagnons versèrent de leur urine sur une peau de taureau nouvellement immolé, et ordonnèrent à leur hôte de l'enfouir en terre pendant neuf mois, après lesquels il iroit la retirer. Hirée, ayant exécuté les ordres des dieux, trouva au bout de neuf mois le petit Orion enveloppé dans cette peau. Quand il fut grand, il apprit d'Atlas l'astronomie, et apporta de Libye en Grèce la connoissance des astres et du mouvement des cieux. Il fut en même temps grand chasseur, et si fier de son adresse et de ses forces, qu'il se vantoit de terrasser toutes sortes de bêtes. La terre, indignée de son insolence, fit naître un scorpion dont la piqûre le fit mourir. Diane, qui l'aimoit, le plaça au rang des astres. Horace écrit au contraire que cette déesse le perça à coups de flèches, parce qu'il avoit osé attenter à son honneur : d'autres disent à celui de la nymphe Opis qui étoit de sa cour, et le mettent dans les enfers, comme a fait Homère dans l'Odyssée. Quoi qu'il en soit, on le connoît au ciel pour une constellation qui excite des tempêtes à son lever et à son coucher. Orion fut chez les Parthes le nom du dieu de la guerre.

ORITHYE (Mythol.), fille d'Erecthée, et reine des Amazones, enlevée par Borée, eut de lui Zéthès et Calaïs. — Il y eut une autre ORITHYE, reine des Amazones, célèbre par sa valeur et par sa vertu, qui voulut venger ses sœurs insultées par Hercule et par Thésée; mais le succès ne répondit pas à son courage. Les historiens placent ces héroïnes dans la Sarmatie, sur le fleuve Thermodon en Cappadoce. Elles ne recevoient parmi elles aucun homme; mais elles se rendoient une fois l'an sur la frontière pour y recevoir les caresses de leurs voisins. Elles gardoient les filles dont elles devenoient enceintes, et rendoient les enfans mâles aux pères. On ajoute qu'elles se brûloient une mamelle pour tirer mieux de l'arc, et conservoient l'autre pour la nourriture de leurs enfans. On prétend qu'elles étendirent leur domination jusqu'à Ephèse en Asie; mais qu'ayant voulu repasser en Europe, elles furent défaites par les Athéniens. Quelques critiques traitent l'existence des Amazones de fable, et la croient fondée sur l'usage que ces femmes avoient de suivre leurs maris à la guerre.... *Voyez* l'Histoire des Amazones par l'abbé Guyon.

ORKAN, fils d'Ottoman, empereur des Turcs, s'empara du trône en 1326, après s'être défait de ses frères aînés. Il étendit considérablement les bornes du

puissant empire que son père avoit fondé. Il ouvrit l'Europe à ses successeurs, par la prise de Gallipoli et de plusieurs villes sur les Grecs, et par l'alliance qu'il fit avec l'empereur Jean Cantacuzène, qui lui donna sa fille Théodora en mariage. Son règne fut long et cruel. Il commença par un fratricide, établit sa puissance par la destruction du prince de Caramanie, dont il épousa la fille, et par la mort de son beau-frère, fils unique de ce prince, qu'il tua de sa propre main, et lui-même fut tué dans une bataille contre les Tartares, ou, selon quelques-uns, mourut du chagrin que lui causa en 1360 la mort de Soliman son fils aîné.

ORLAND - LASSUS. *Voyez* LASSUS, n° II.

† I. ORLANDI (Pellegrin-Antoine), bibliographe italien, mort vers 1730, a publié, I. Une *Notice* de l'origine et des progrès de l'imprimerie depuis l'an 1457 jusqu'en 1500, en italien, Bologne, 1722, in-4°. II. Une *Histoire* des écrivains de Bologne, avec le jugement de leurs ouvrages, Bologne, 1714, in-4°. III. *Abecedario pittorico*, Venise, 1753, in-4°. C'est un abrégé de la vie des anciens peintres, sculpteurs et architectes.

* II. ORLANDI (César), de Sienne, fit long-temps les fonctions de procureur à Rome, qu'il abandonna ensuite pour se livrer à l'étude des belles-lettres et à la connoissance des antiques, qui le réduisit bientôt à mourir de misère vers le milieu du 16e siècle. Il a écrit un ouvrage intitulé *De urbis Senæ ejusque episcopatûs antiquitate*, qui se trouve dans le huitième vol. du Trésor des antiquités et de l'Histoire d'Italie, et qui n'est point estimé.

† III. ORLANDI (Jérôme), de Palerme, imprimeur et libraire, florissoit dans le 17e siècle; on lui doit des *corrections* et des *augmentations* à l'Instruction sur l'artillerie d'Aniello, chef de l'école royale de Palerme.

† ORLANDINI (Nicolas), jésuite, né à Florence en 1556, recteur du collége de Nole, et mort à Rome en 1606, a composé en latin l'*Histoire de la Compagnie de Jésus*, imprimée à Cologne en 1615, et à La Rochelle en 1620, en 2 vol. in-fol. Pour compléter cet ouvrage, il faut y joindre celui d'*Imago primi seculi*, Anvers, 1640, in-fol.; les quatre vol. de Sacchini, et le vol. du P. Jouvency, 1710, in-fol., et le vol. du P. Cordava, 1750, in-folio: en tout 7 parties formant 6 vol. in-fol. Le latin d'Orlandini est pur, élégant; son style nombreux et d'une cadence agréable. L'auteur, homme attaché à son ordre, a travaillé sur des mémoires fournis par ses supérieurs. Les ennemis des jésuites ont reproché à l'historien le récit des visions, des prédictions, etc. L'auteur n'oublie jamais qu'il est de cette société.

* ORLANDINO (Pierre Antoine), Napolitain, célèbre humaniste du 17e siècle, enseigna les belles-lettres dans l'université de Naples. On a de lui un discours intitulé *De instauratione studiorum*.

* ORLANDO (Matthieu), Sicilien, de l'ordre de Sainte-Marie du mont Carmel, général de son ordre, fut employé par la cour de Rome dans des négo-

ciations importantes, mort en 1695, a donné *Cursus theologicus. in 3 part. D. Thomæ ad methodum scholast. ordinat.*

ORLAY. *Voyez* VAN-ORLAY.

I. ORLÉANS (la Pucelle d'). *Voyez* JEANNE D'ARC, n° XII.

II. ORLÉANS (ducs d'). Voici les princes qui ont porté ce nom. Philippe II, fils de Philippe VI, dit *de Valois*, mort sans postérité en 1383; Louis, fils de Charles V, assassiné en 1407, eut ce titre: *Voyez* ci-dessous, n° III. Il eut un fils nommé Charles: *Voyez* ci-après, n° IV. Le titre de duc d'Orléans passa successivement à deux fils de François Ier, dont le second fut Henri II.... à Gaston, troisième fils de Henri IV. (*Voy.* GASTON, n° III).... et enfin à un fils de Louis XIII, nommé Philippe, mort en 1701, qui eut Philippe. *Voy.* les deux PHILIPPE, n°s XXI *et* XXII; le dernier fut père de Louis. *Voy.* ci-après, n° V. Son petit-fils a porté le titre de duc d'Orléans.

III. ORLÉANS (Louis DE FRANCE, duc d'), comte de Valois, d'Ast, de Blois, etc., fils du roi Charles V, né en 1371, eut beaucoup de part au gouvernement pendant le règne de Charles VI son frère. Jean, duc de Bourgogne, oncle du roi, jaloux de l'autorité du duc d'Orléans, le fit assassiner dans la rue Barbette, au Marais, à Paris le 23 novembre 1407. (*Voy.* JEAN, n° LXVII.) Le chef des assassins, nommé Raoul d'Ocquetonville, gentilhomme normand, lui décharge d'abord un grand coup de sabre qui lui abat le poignet. Le prince crie qu'il est le duc d'Orléans. On lui répond que c'est à lui-même qu'on en veut; la troupe des meurtriers fond sur lui et le perce de plusieurs coups, avec un de ses écuyers, qui avoit tâché de couvrir de son corps celui de son maître. Ainsi finit, à l'âge de 36 ans, un prince qui passoit pour le plus bel homme du royaume, le plus éloquent, le plus affable. Sa taille étoit majestueuse, son air noble et prévenant. Il avoit le talent de la parole, l'esprit vif, aisé, aimoit la littérature et les gens de lettres. Il abusa un peu de ces heureuses dispositions Il se livra aux plaisirs; il écouta son ambition, et fut la victime de l'ambition d'un autre. Le meurtre du duc d'Orléans fut l'origine de la fameuse division, si fatale à la France, entre les maisons d'Orléans et de Bourgogne.

IV. ORLÉANS (Charles, duc d'), fils du précédent, et de Valentine de Milan, porta le titre de duc d'Angoulême durant la vie de son père. Charles se trouva en 1415 à la malheureuse bataille d'Azincourt, où il fut fait prisonnier. De retour en France, après avoir été retenu vingt-cinq ans en Angleterre, il entreprit la conquête du duché de Milan, qui lui appartenoit du chef de sa mère; mais il ne put se rendre maître que du comté d'Ast. (*Voyez* SFORCE, n° II.) Ce prince aima les lettres, et les cultiva avec succès. On a de lui un recueil de *Poésies*, dont plusieurs ont été insérées dans les Annales poétiques. Le *Recueil* de ses poésies a été imprimé pour la première fois par les soins de M. Chalvet, d'après un manuscrit existant à la bibliothèque publique de Grenoble, Grenoble, 1803, 1 vol. in-12. L'abbé Sallier, de l'académie des inscriptions, a donné une très-bonne *Notice*

des ouvrages de ce prince ; et il dit avec raison que, si le hasard les eût fait tomber entre les mains de Despréaux, ce dernier eût regardé Charles d'Orléans, plutôt que Villon, comme le restaurateur du Parnasse français. L'abbé Goujet qui a partagé l'opinion de l'abbé Sallier, ajoute que Saint-Gélais, Blaise d'Auriol et plusieurs autres poëtes du 16e siècle, se sont avec effronterie fait honneur de plusieurs pièces de Charles d'Orléans. On trouve dans cette notice une *chanson* que Charles fit pendant sa longue captivité en Angleterre. Il mourut à Amboise en 1465, laissant un fils, Charles, duc d'Angoulême, qui épousa Louise de Savoie, mère de François Ier, depuis roi de France, (*voyez* FRANÇOIS, n° VIII) et de Marguerite de Valois, depuis reine de Navarre. (*Voyez* MARGUERITE, n° VII, *et* GAILLARD, n° I.) De Marie de Clèves, Charles d'Orléans eut, entre autres enfans, Louis qui fut le roi LOUIS XII. *Voyez* ce mot, n° XVII, *et* JEANNE de France, n° V.

† V. ORLÉANS (Louis, duc d'), premier prince du sang, né à Versailles le 4 août 1703, de Philippe, depuis régent du royaume, reçut de la nature un esprit pénétrant, propre à tout, et montra beaucoup d'ardeur pour l'étude. Sa jeunesse fut assez dissipée ; mais après la mort de son père et celle de son épouse, il quitta le monde pour se consacrer entièrement aux exercices de la pénitence, aux œuvres de charité, et à l'étude de la religion et des sciences. En 1730 il prit un appartement à l'abbaye de Sainte-Geneviève, et s'y établit totalement en 1742. Il ne sortoit de sa retraite que pour aller visiter des hôpitaux et des églises. Marier des filles, doter des religieuses, procurer une éducation à des enfans, faire apprendre des métiers, fonder des colléges, répandre ses bienfaits sur les missions, sur les nouveaux établissemens : voilà les œuvres qui remplirent tous les instans de la vie de ce prince, jusqu'à sa mort, arrivée le 4 février 1752. La reine dit en apprenant cette nouvelle : « C'est un bienheureux qui laisse après lui beaucoup de malheureux. » Le duc d'Orléans cultiva toutes les sciences; il possédoit l'hébreu, le chaldéen, le syriaque, le grec, l'Histoire sainte, les Pères de l'Eglise, l'Histoire universelle, la Géographie, la Botanique, la Chimie, l'Histoire naturelle, la Physique, la Peinture. On a de lui un grand nombre d'*ouvrages* en manuscrit. Les principaux sont, I. Des *Traductions littérales*, des *Paraphrases* et des *Commentaires* sur une partie de l'ancien Testament. II. Une *Traduction* littérale des Psaumes, faite sur l'hébreu, avec une paraphrase et des notes. Cet ouvrage est un des plus complets de ce prince. Il y travailloit encore pendant la maladie qui l'enleva, et il y mit la dernière main peu de temps avant sa mort. On y trouve des explications savantes et ingénieuses, et une critique saine et exacte. Il est accompagné d'un grand nombre de dissertations très-curieuses, et remplies d'érudition, dans l'une desquelles il prouve clairement que « les notes grecques sur les Psaumes, qui se trouvent dans la Chaîne du Père Cordier et qui portent le nom de Théodore d'Héraclée, sont de Théodore de Mopsueste », découverte due à ce prince. III. Plusieurs *Dissertations* contre les Juifs, pour servir de réfutation

au fameux livre hébreu, intitulé *Boucher de la foi*. Le duc d'Orléans n'étant point satisfait de la réfutation de ce livre par Gousset, entreprit lui-même de le réfuter, mais il n'a point eu le temps d'achever cette réfutation, qui est beaucoup meilleure que celle de Gousset, et répond mieux aux difficultés des Juifs qu'il a examinées. IV. Une *Traduction littérale* des Epîtres de St. Paul, faite sur le grec, avec une paraphrase, des notes littérales et des réflexions de piété. V. Un *Traité contre les spectacles*. VI. Une *réfutation* solide du gros ouvrage français, intitulé *Les Hexaples*. VII. Plusieurs autres *Traités* et *Dissertations* curieuses sur différens sujets. Il ne voulut jamais par modestie faire imprimer aucun de ses écrits. Ses bonnes actions, surtout dans les derniers temps de sa vie, rachetèrent les foiblesses de ses premières années. Un particulier qui avoit sa confiance visitoit, à sa prière, les prisons, pénétroit dans les tristes réduits de la misère, payoit les dettes des pères de famille détenus dans les liens, faisoit des pensions à des veuves, assuroit la subsistance des orphelins, secouroit de vieux soldats ou d'anciens officiers. Le secret cachoit tant de bienfaits. — Louis-Philippe duc d'Orléans son fils, né le 12 mai 1725, mourut le 18 novembre 1785.

VI. ORLÉANS (autres princes et princesses de la maison d') *Voy.* Antoinette, Dunois, Valentine, *et au mot* Philippe.

VII. ORLÉANS (Louis), *ou* plutôt Dorléans, avocat au parlement de Paris, se signala par son fanatisme. La Ligue le choisit pour son avocat général, et le députa aux états, où il parla d'une manière emportée. De retour à Paris, il écrivit et déclama contre Henri IV. Dans un libelle publié en 1593, sous le titre d'*Expostulatio Ludovici Dorleans*, ce bon roi est appelé *fetidum Satanæ stercus*. L'évêque de Senlis, Rose, mit de sa propre main des notes marginales à cet écrit, en signe d'approbation; le parlement l'obligea de les rétracter, et condamna l'ouvrage au feu. Dorléans apprenant la conversion du roi, devint plus furieux, et composa une autre *satire*, qui fit universellement detester l'ouvrage et l'auteur. Ce malheureux, chassé de la capitale, n'y revint qu'après un exil de neuf années. Ses discours séditieux le firent arrêter et mettre à la Conciergerie. Henri IV, par un excès de bonté, le fit sortir. Quand on eut représenté à ce grand prince que cet avocat avoit déclamé d'une manière injurieuse dans ses ouvrages contre la reine sa mère, et qu'on lui en eut lu quelques endroits, il s'écria : « Oh! le méchant ! Mais il est revenu sur la foi de mon passe-port, je ne veux point qu'il soit maltraité; d'autant plus, disoit-il encore, qu'on ne devoit pas plus lui vouloir de mal et à ses semblables, qu'à des furieux quand ils frappent, et à des insensés quand ils se promènent tout nus... » Dorléans sortit donc de sa prison, et fit imprimer en 1604 un *Remerciement au roi*, dans lequel il lui donna autant d'éloges qu'il lui avoit donné de malédictions. Ce misérable fanatique mourut à Paris en 1627, à 87 ans, laissant deux fils, l'un aveugle, l'autre condamné aux galères pour un homicide. On lui attribue la *Réponse des vrais catholiques français à l'avertissement des catholiques anglais, de Louis Dor-*

léans, pour l'exclusion du roi de Navarre de la couronne de France, 1588, vol. in-8° ; libelle qu'il suppose avoir traduit du latin. L'auteur exhale sa haine en déclamations pleines d'amertume. Il y a dans ce libelle un grand nombre de faits calomnieux, en particulier contre Louis de Bourbon, prince de Condé, chef des calvinistes en France, qu'on accuse faussement d'avoir fait frapper une monnoie à son coin, où il prenoit le nom de Louis XIII, roi de France. On a encore de lui, I. *Apologie* ou *défense des catholiques unis contre les impostures des catholiques associés aux réformés*, 1586, in-8°. II. *Premier et deuxième avertissemens des catholiques anglais aux Français catholiques*, Lyon, 1590, in-8°. III. *Banque et après-dîné du comte d'Arète, où il est traité de la disimulation du roi de Navarre, et des mœurs de ses partisans*, Paris, 1594, in-8° : autre satire sanglante contre Henri IV. IV. *Discours sur les ouvertures du parlement*, au nombre de vingt-neuf, pleins de traits grossièrement satiriques. V. De mauvais *Commentaires* sur Tacite et Sénèque. Cependant Victor Cayet, dans sa Chronologie novennaire, page 20, désigne l'avocat Dorléans comme un des plus fameux écrivains du temps de la Ligue.

† VIII. ORLÉANS (Pierre-Joseph d'), jésuite, né à Bourges en 1641, professa d'abord les belles-lettres, et fut ensuite destiné par ses supérieurs au ministère de la chaire. S'étant depuis consacré à l'histoire, il travailla dans ce genre jusqu'à sa mort arrivée à Paris le 31 mars 1698. Le P. d'Orléans, parlant avec feu et avec esprit, et ayant eu des succès en littérature, étoit bien accueilli dans le grand monde. Il voulut un jour ramener Ninon de Lenclos à une vie plus réglée et à une foi plus ferme. Cette fille célèbre lui ayant dit qu'elle doutoit de bien des articles de notre religion, on a prétendu que le jésuite lui avoit répondu : « Hé bien ! mademoiselle, en attendant que vous soyez convaincue, offrez toujours à Dieu votre incrédulité. » Peut-être lui dit-il, « Priez Dieu d'éclairer votre incrédulité. » Mais la réponse ainsi rendue n'auroit pas été aussi plaisante. On sait qu'elle a fourni au grand Rousseau le sujet d'une épigramme. Les principaux *ouvrages* du P. d'Orléans sont, I. *Histoire des révolutions d'Angleterre*, dont la meilleure édition est celle de Paris, 1693, 3 vol. in-4°, ou 4 vol. in-12. Le P. d'Orléans avoit une imagination vive, noble et élevée : elle paroît dans plusieurs morceaux de cet ouvrage : mais sa diction est inégale et quelquefois incorrecte. D'ailleurs, depuis le règne de Henri VIII, on sent qu'il est quelquefois plus déclamateur qu'historien. « Le P. d'Orléans, dit le sévère Mably, a prétendu faire une Histoire des révolutions d'Angleterre. Au lieu de ne parler que des guerres que se faisoient les princes, il auroit dû faire connoître le gouvernement des Bretons, des Anglo-Saxons, des Danois et des Normands, parce que c'est de ces différentes constitutions que sont sortis, comme de leur foyer, les intérêts différens, les querelles, les troubles, les révolutions qui ont agité l'Angleterre. Il néglige de faire connoître la grande charte, et se contente de l'appeler l'écueil de l'autorité royale et la source des mouvemens qui agitèrent de-

puis les Anglais. Il en faut convenir : le P. d'Orléans ne vouloit traiter que les changemens que la religion a soufferts depuis Henri VIII. Mais pourquoi ne donnoit-il pas à son ouvrage le titre qui lui convenoit ? Quand il est parvenu à cette époque, il entend mieux ce qu'il veut dire ; il marche d'un pas plus ferme et plus rapide ; et on le jugeroit digne d'écrire l'histoire, si les préjugés lui eussent permis de voir et de dire toujours la vérité. » II. *Histoire des révolutions d'Espagne*, Paris, 1734, en 3 vol. in-4°, et 5 vol. in-12, avec la continuation par les PP. Rouillé et Brumoy. Cette histoire est digne de la précédente à certains égards. Le style en est élégant ; quelques portraits sont brillans et fidèles ; les réflexions justes ; les faits bien choisis. Peu d'historiens ont saisi comme ce jésuite ce qu'il y a de plus piquant et de plus intéressant dans chaque sujet. III. Une *Histoire* curieuse de deux conquérans tartares, Chunchi et Can-hi, qui ont subjugué la Chine, in-8°. IV. *La Vie du P. Cotton*, jésuite, in-12, pleine de partialité et d'inexactitudes. Il a omis plusieurs traits, rapportés dans la Vie du même jésuite par le P. Rouvier. V. Les *Vies du bienheureux Louis de Gonzague* et de quelques autres jésuites, in-12. VI. La *Vie de Constance*, premier ministre du roi de Siam, in-12 : elle est infidèle ; mais il a écrit sur les mémoires que lui fournirent les ambassadeurs envoyés par Louis XIV. VII. Deux volumes de *Sermons*, in-12, qui, quoiqu'ils ne soient pas du premier mérite, offrent quelques traits éloquens ; mais ce qu'il y a de singulier, c'est qu'on y trouve moins de chaleur que dans ses histoires. On remarque moins d'invention dans les plans, moins d'art dans l'arrangement, et le style est négligé. La raison de cette différence est qu'il cultivoit l'histoire par goût et la prédication par devoir.

IX. ORLÉANS (le père d'). *Voyez* CHÉRUBIN.

† X. ORLÉANS DE LA MOTTE (Louis-François-Gabriel d'), l'un des plus vertueux évêques du 18e siècle, né à Carpentras l'an 1683, d'une famille noble, fut successivement chanoine théologal de l'église de cette ville, grand-vicaire d'Arles, administrateur du diocèse de Senez, et enfin nommé l'an 1733 évêque d'Amiens. D'Orléans ne dut cette dignité qu'à ses qualités personnelles ; jamais en effet il n'avoit approché de la cour, et la capitale, chose peut-être unique dans ce siècle, ne l'avoit pas vu une seule fois. Ses vertus se manifestèrent avec un nouvel éclat après sa promotion. La principale fut son humilité. « Les hommes, disoit-il, nous louent pour la moitié de notre devoir que nous faisons, et nous devons trembler pour l'autre moitié que nous ne faisons pas. » Vivant sans faste et comme un simple prêtre, à peine avoit-il les meubles nécessaires pour ses besoins. Il n'étoit que dépositaire de ses revenus, dont les pauvres étoient pour la plus grande partie les usufruitiers. Dans les saisons les plus rudes, il rejetoit tout adoucissement. « L'aspérité des saisons, selon lui, est une espèce de pénitence publique que Dieu impose aux hommes ; il n'y a qu'une disposition anti-chrétienne qui peut chercher à en éviter les rigueurs. » Ses visites pastorales dans les campagnes étoient pour lui une mission continuelle. Il

prenoit plaisir à s'entretenir avec le peuple laborieux. Ce prélat vénérable mourut le 10 juillet 1774. « Comme un nouveau François-de-Sales, il allioit à l'aménité du caractère la vivacité de l'esprit le plus aimable; bienfaisant, charitable comme lui, le plaisir de soulager les malheureux étoit un besoin pour son cœur; comme lui enfin, homme sans préjugés, prélat sans ambition, d'Orléans de La Motte fut tout à la fois le modèle des pasteurs, l'exemple de son clergé, l'apôtre de son diocèse, et les délices des gens de bien. » La gravité pastorale et l'austérité chrétienne n'avoient point étouffé en lui la plaisanterie honnête, et même piquante, que l'occasion faisoit briller pour un moment, comme une lueur rapide, sur sa bouche ingénue. Entre autres saillies vives qu'on lui attribue, nous rapporterons celle-ci. Une dame lui disoit un jour : « Mais, monseigneur, passez-moi un peu de rouge. — Oui, madame, je vous le permets, pourvu que vous n'en mettiez que sur une joue. » Des personnes accoutumées à venir chez lui avoient pris l'habitude de se tourner le derrière vers la cheminée, après avoir relevé les basques de leurs habits pour se chauffer plus à leur aise. Cette habitude, si fort adoptée par les petits-maîtres, parut indécente au prélat. » Je savois bien, leur dit-il, que les Picards avoient la tête chaude; mais je ne savois pas qu'ils eussent le derrière froid. » Ses *Lettres spirituelles* imprimées à Paris en 1777, en un volume in-12, renferment le double avantage de l'instruction et de l'agrément. Tout y respire la candeur, la droiture, le désir du bien, et sur-tout cette noble implicité qui caractérisoit cet illustre évêque. L'abbé Provart a publié sa vie en 1788, in-12. On le lit avec le plus grand intérêt; l'auteur y a semé à propos des réflexions aussi justes que solides.

* ORLERS (Jean), neveu de Jean Van Kout, secrétaire de la ville de Leyde, et qui s'y distingua par son patriotisme pendant le mémorable siége de 1574, a laissé en hollandais une *Description* curieuse et savante de la ville de Leyde, dont il étoit magistrat. La 1re édition est de 1614, la 2e de 1641, Leyde, 2 vol. in-4°. Orlers devoit à son oncle le premier jet de cet ouvrage, pour lequel aussi Dousa et Scrivérius lui avoient fourni des matériaux précieux. On a encore de lui une *Généalogie des comtes de Nassau*, dont la traduction française parut à Leyde en 1615, in-folio, et une *Description historique des victoires de terre et de mer remportées par Maurice de Nassau*, en hollandais, Leyde, 1610, in-folio. — Son oncle, Jean Van Kout est auteur lui-même d'un petit ouvrage peu commun, intitulé *Livre de service* (Dienstbock) de la ville de Leyde, imprimé en 1602, in-folio.

ORLETON. *V.* ADAM, n°. V.

* ORLEY (Richar Van), né à Bruxelles en 1652, mort âgé de 80 ans, cultiva les lettres et les arts, et *peignit* l'Histoire en miniature. Son dessin étoit correct, d'un goût plutôt italien que flamand, ses tableaux bien ordonnés, ses fonds ornés d'architecture. Il a *gravé* beaucoup de planches à l'eau-forte.

* I. ORLOW (Grégoire), seigneur russe, célèbre amant de Catherine II. Sa faveur fut longue

et brillante, et son histoire est si liée à celle de cette impératrice, qu'il semble partager avec elle le trône où il l'avoit placée. On sait qu'il fut l'ame de la révolution de 1762. Sa beauté l'avoit fait remarquer de Catherine, alors grande-duchesse, lorsque lui-même, n'étant qu'aide-de-camp, supplanta le grand-maître d'artillerie, amant de la princesse Kourakin. Cette audace lui valut un exil en Sibérie, dont une main invincible le tira. Par reconnoissance il conduisit la conjuration où Pierre perdit la vie, et qui mit le sceptre aux mains de Catherine. Il réunit la plupart des pouvoirs et des honneurs qu'on a vu depuis décorer Potemkin, et surcharger Subow; il avoit beaucoup de la hauteur et du caractère que déploya le premier. Catherine eut de lui un fils avoué, Basile Bobrinsky. C'est pour ce célèbre favori qu'elle fit construire le palais de marbre, où elle fit sculpter cette inscription, *Par l'amitié reconnoissante*. Elle fit aussi frapper en son honneur une grande médaille à l'occasion du voyage qu'il fit à Moscow, pour y rétablir l'ordre et en chasser la peste. Douze ans de jouissance et les hauteurs de cet amant laissèrent enfin sa souveraine affermie sur le trône; et après une longue lutte, Potemkin l'emporta. Le triomphe de son rival et l'inconstance de Catherine, qu'il nommoit hautement ingrate, firent un tel effet sur lui, qu'il en perdit la santé et la raison. L'orgueilleux, le puissant, le brillant Orlow mourut dans une horrible démence, se barbouillant le visage de ses excrémens, dont il se nourrissoit. Plusieurs prétendent que Potemkin l'avoit empoisonné avec une herbe dont la vertu est de rendre fou.

* II. ORLOW (Alexis), frère du précédent, contribua puissamment à la révolution de 1762, qui plaça Catherine sur le trône, et fut, avec Pesseck et Baratinsky, l'un des meurtriers de Pierre III. Orlow, d'une force d'Hercule et d'une taille de Goliath, fut associé dans les fonctions particulières de son frère auprès de Catherine, alors dans toute la vigueur de l'âge. Il se rendit célèbre depuis par ses expéditions dans l'Archipel, et sur-tout par la bataille de Tchesme, dont il reçut le surnom de *Tchesminsky*. La vengeance que Paul Ier tira du meurtrier de son père, dont il réhabilita la mémoire, eut quelque chose de sublime. Alexis Orlow, le vainqueur de Tchesme, jadis si puissant, remarquable par sa taille gigantesque et ses habits à l'antique, respectable, s'il est possible, par sa gloire et sa vieillesse, fut obligé de suivre les tristes restes de Pierre III, et de tenir un des bouts de la draperie du cerceuil : il attiroit les regards. Cette corvée, juste et cruelle, dut réveiller en lui des remords que 35 ans de prospérité avoient sans doute assoupis. Il voyagea ensuite en Allemagne, et il chercha en vain par son luxe et ses dépenses à s'acquérir de la considération. Il retourna mourir à Pétersbourg en 1801.

* ORME (Robert), historien anglais, fils d'un chirurgien, né à Bombay en 1728, mort en 1781, passa aux Indes en qualité de secrétaire de la compagnie anglaise. Il y retourna en qualité de capitaine, avec le lord Clive, auprès de qui il a passé presque toute sa vie. En 1755, Orme alla à Madras, où il fut nommé quatrième membre du conseil, et commissaire général.

En 1759, ayant fait fortune, il retourna en Angleterre, où il s'occupa de son *Histoire militaire des transactions de la Grande-Bretagne dans les Indes*. Le premier volume de cet ouvrage parut en 1763, et le second en 1779. La cour des directeurs le nomma historiographe de la compagnie, et Orme donna le troisième volume qui complète son ouvrage. Cet auteur a aussi publié les *Fragmens historiques de l'empire du Mogol sous le règne d'Aurengzeb*, qui sont d'excellens matériaux pour une histoire de cet empire.

† ORMÉA (le marquis FERRERI d'), d'une famille noble de Mondovi, s'étant attaché à la jurisprudence et y ayant réussi, fut fait intendant de Suze, et ensuite général des finances du roi de Sardaigne Victor-Amédée. Envoyé ensuite à Rome, il termina les anciennes contestations du saint-siége avec la cour de Turin. La place de secrétaire des affaires interieures fut la récompense de ce service important. Lorsque le roi Victor eut abdiqué la couronne, Charles-Emmanuel l'honora de l'ordre de l'Annonciade, lui confia le ministère des affaires étrangères, et le fit, en 1742, chancelier de robe et d'épée. Le marquis d'Orméa, ministre infatigable dans le travail, d'un esprit pénétrant et d'une prudence consommée, mérita toutes les dignités dont il fut revêtu.

I. ORMESSON (Olivier LE FEVRE d'), fils d'André Le Fevre d'Ormesson, mort en 1665 doyen des conseillers au parlement de Paris, fut digne de son père par ses talens et sa probité, et fut regardé comme le magistrat le plus intègre de la cour de Louis XIV. « Il résista avec fermeté, dit le président Hénault, aux ministres qui vouloient faire périr le surintendant Foucquet, dont il étoit chargé de rapporter le procès. » (*Voyez* FOUCQUET, n° I.) Ni les menaces, ni les promesses de la place de chancelier, ne purent lui faire suivre d'autre avis que celui que la vérité lui dictoit. Louis XIV n'oublia jamais cette belle action, et quand on lui présenta son petit-fils, il lui dit : « Je vous exhorte à être aussi honnête homme que le rapporteur de M. Foucquet. » Il mourut le 4 novembre 1686.

† II. ORMESSON (André LE FÈVRE d')), fils du précédent et de Marie de Fourcy, né en 1644, fut formé aux belles-lettres et à la connoissance du droit par le célèbre abbé Fleury. Il fut successivement avocat du roi au châtelet, conseiller au grand-conseil, et maître des requêtes. La place de contrôleur-général lui fut offerte, il la refusa, et n'accepta que l'intendance de Lyon. D'Ormesson visita sa province avec soin, séjourna dans les plus petites villes et dans les villages. Il pénétra même dans des lieux où depuis 30 ans on n'avoit point vu d'intendant, uniquement pour y recevoir les plaintes des pauvres qui n'auroient pu l'aller trouver à Lyon. Il mourut en 1684. Sa fille épousa depuis le chancelier d'Aguesseau.

III. ORMESSON (Henri-François-de-Paule LE FEVRE d'), fils du précédent et d'Eléonore Le Maître, naquit en 1681. Le duc d'Orléans, régent, le fit entrer dans le conseil de régence, et bientôt après il le nomma plénipotentiaire du roi pour régler les limites de la Lorraine. Il fut successivement conseiller d'état, in

tendant des finances, et conseiller au conseil souverain des finances. Lorsque l'illustre d'Aguesseau fut exilé sous la régence, il se retira dans sa terre de Fresnes : d'Ormesson son beau-frère alloit souvent partager sa solitude. Le régent, qui conservoit toujours à d'Aguesseau son estime et même son amitié, dit un jour en présence d'une partie de la cour « qu'il vouloit avoir l'avis du chancelier sur une affaire importante.» Tout le monde garda le silence, et trembla d'avoir aucune liaison avec un homme disgracié. D'Ormesson prit la parole, et offrit au régent « de se charger de sa commission, parce qu'il partoit pour Fresnes en sortant du conseil.... » Les courtisans se regardoient les uns les autres, et murmuroient de cette imprudence. Le régent s'en aperçut, et après avoir dit à d'Ormesson qu'il lui donneroit volontiers ses dépêches, il se retourna et dit : « Messieurs, j'aime bien mieux cette noble franchise que votre fausse prudence et votre dissimulation. » Ce magistrat mourut le 20 mars 1756.

+IV. ORMESSON (Louis-François-de-Paule Le Fevre d'), fils du précédent, né le 7 mars 1712, eut pour présider à ses études le chancelier d'Aguesseau, son oncle. D'Ormesson fut successivement avocat-général du roi au châtelet, en 1738 ; avocat-général au grand-conseil en 1741 ; avocat-général du parlement à la fin de la même année ; président à mortier le 10 mai 1755 ; doyen des présidens en 1780 ; et enfin premier président le 12 novembre 1788. Il ne jouit pas longtemps de cette place, et il mourut le 2 février 1789. Ce magistrat, aussi intègre que laborieux et éclairé, fut plus d'une fois le médiateur entre la cour et le parlement. Louis XV avoit la plus grande estime pour M. d'Ormesson : il lui écrivit pour lui recommander l'affaire d'un seigneur de sa cour. Une prompte audience est accordée à une recommandation aussi puissante. L'affaire est appelée, plaidée, jugée, et perdue. Quelque temps après, le roi a occasion de voir M. d'Ormesson. « Monsieur, lui dit-il, vous avez donc fait perdre la cause à mon protégé ? — Sire, elle étoit insoutenable sous tous les rapports. — Je m'en étois bien douté, dit le roi, on ne m'eût pas tant pressé si l'affaire eût été bonne. Vous n'avez pas répondu à ma sollicitation, mais vous avez répondu à mon attente, et je vous en estime davantage.» En 1771, dans le temps de l'exil du parlement, ce magistrat s'attendoit à être relégué fort loin. On en parla même au roi, qui dit : « Je ne veux pas que mon voisin soit envoyé loin de moi.» M. d'Ormesson resta donc à Orly, près Choisy-le-Roi. Quoique sa fortune fût bornée, les pauvres ne s'aperçurent jamais que souvent il leur donnoit plutôt de son nécessaire que de son superflu. Il avoit été bon fils ; il fut bon père et bon époux.

*V. ORMESSON (Anne-Louis-François-de-Paule Le Fevre d'), connu sous le nom du président de Noiseau, né le 26 février 1753, fut reçu conseiller au parlement le 6 septembre 1770, et en survivance de la charge de président à mortier de son père le 15 mars 1779 : il étoit en exercice en 1788, lorsque son père fut nommé premier président ; le mérite de celui-ci ayant fait déro-

ger à la loi qui ne permet pas que le père et le fils soient présidens tous deux à la fois. Dans le même temps M. de Noisseau fut nommé bibliothécaire du roi ; et en le nommant, l'unique but du prince n'étoit pas de donner une place très-lucrative alors à une famille qui n'étoit riche qu'en vertus. Reçu conseiller avant l'âge requis pour être juge, il crut que, sans négliger l'étude des lois, il pouvoit satisfaire son goût particulier pour les livres. Avant cette époque, un parent très-éloigné lui laissa une succession immense qu'il devoit partager avec M. d'Ormesson, son cousin, depuis contrôleur-général. Ils ne s'y attendoient ni l'un ni l'autre ; mais leur délibération ne fut pas longue. Ils portèrent ce qu'on appelle le grand deuil, et laissèrent la succession entière aux héritiers légitimes. Cette action fut admirée, mais elle n'étonna point le père de M. de Noiseau ; il ne crut pas même qu'elle leur donnât droit à aucun éloge : « Ce n'est, disoit-il, qu'une action de justice. » Le premier président avoit laissé des gratifications à tous ses domestiques par un testament qui ne fut trouvé que huit à dix jours après sa mort. Le fils, incertain de l'existence de ce testament, y avoit déjà suppléé par des arrangemens qui, à très-peu de chose près, se trouvèrent entièrement conformes aux volontés du testateur. M. de Noiseau fut nommé député aux états-généraux en 1789 ; il y montra l'esprit de la modération. Le 20 avril 1794, M. de Noiseau partagea le sort de son chef, le vertueux de Saron, et d'autres présidens et conseillers du parlement. La famille des d'Ormesson fut alliée à celle de saint François-de-Paule, le modeste fondateur des minimes, par le mariage d'Olivier Le Febvre, d'abord conseiller du roi, ensuite contrôleur-général des finances, puis président en la chambre des comptes, mort le 26 mai 1600, âgé de soixante-quatorze ans. Il avoit épousé, le 18 juillet 1559, Anne d'Alesso, morte le 8 novembre 1590, nièce de Jean de Morvilliers, évêque d'Orléans, garde-des-sceaux de France, et petite-nièce de saint François-de-Paule. D'après cette origine, les Le Fevre protégèrent de l'ordre des minimes, et n'eurent pour livrée que des habits bruns.

* VI. ORMESSON (Marie-François-de-Paule Le Fevre d'), neveu du premier président, né le 8 mai 1751, fut d'abord conseiller au parlement, maître des requêtes, intendant des finances, conseiller ordinaire en 1774, conseiller d'état en 1778. Chargé, après son père, Marie-François, etc., de l'administration de la maison de Saint-Cyr, il étoit obligé de travailler directement avec Louis XVI, qui conçut pour lui une si grande estime, que, lorsqu'il fut question de remplacer M. de Fleury, qui s'étoit démis du contrôle général, il nomma de son propre mouvement M. d'Ormesson, en disant : « Pour le coup, on ne dira pas que ce soit la cabale qui a fait nommer celui-ci. » Il jouissoit de 100,000 liv. de rente. Il voulut refuser les émolumens de sa place ; et il ne les accepta que lorsqu'on lui eut fait entendre que son désintéressement pourroit paroître de l'orgueil, et nuiroit aux intérêts de ses successeurs. Sous son administration, il y eut des retards aux paiemens de la caisse d'escompte ;

et on se trouva dans d'autres embarras qui obligèrent M. d'Ormesson à donner sa démission la même année 1785, à la fin d'octobre. C'est pour cette raison qu'il n'est dans aucun Almanach royal avec le titre de contrôleur-général. Il s'opposa toujours aux achats dispendieux que conseilloient au roi d'avides courtisans qui mettoient quelques-unes de leurs propriétés à un prix exorbitant. M. d'Ormesson, nommé maire de Paris le 19 novembre 1792, refusa d'accepter cette place orageuse. Ce vertueux magistrat est mort en 1807.

* ORMOND (le duc d') déploya, dans les temps les plus difficiles et les plus malheureux dont les Annales de l'Angleterre fassent mention, un caractère grand et noble. Quoique protestant, il demeura fidèlement attaché à la cause royale, et ne se découragea point par les contrariétés les plus sinistres. Son administration, comme gouverneur en chef de l'Irlande, fut sage et irréprochable. Il n'en fut pas mieux traité par Charles II et par Jacques II ; mais la défaveur de ces monarques n'altéra en rien sa belle conduite.

* ORMUZD (Mythol. ind.) L'Etre suprême l'ayant créé d'une matière plus pure que le reste des génies, l'approcha de son trône, et en fit le premier ministre de ses volontés. C'est lui qui inspire aux mortels leurs bonnes actions par l'ordre du Tout-Puissant ; car le système de Zoroastre ne fait point à Dieu l'injure de lui attribuer également le bien et le mal. On aime Ormuzd ; rien n'égale le respect qu'on lui porte ; et les devoirs de ses adorateurs sont, sur-tout, de le seconder dans ses desseins, de conserver son ouvrage, et de combattre autant qu'il est en leur pouvoir Ahriman, le chef des mauvais génies, son ennemi juré et son rival. Ormuzd est le père de plusieurs espèces de génies de feu, au nombre de cinq ou six.

I. ORNANO (Alfonse d'), maréchal de France, colonel-général des Corses qui servoient en France, et Corse lui-même, étoit fils du fameux San-Pietro Bastelica (*voyez* SAN-PIETRO). Malgré la réputation que celui-ci s'étoit acquise par ses exploits, le nom de Bastelica, après la mort de sa femme, devint si odieux, qu'Alfonse son fils fut contraint de le quitter, pour prendre celui d'Ornano, nom de la famille de sa mère. Il fut envoyé à Lyon après le massacre du duc de Guise, pour se saisir du duc de Mayenne; mais au moment qu'il y entroit par une porte, le duc s'enfuit par une autre. C'est ce général qui disposa, en 1594, Grenoble, Valence, et les autres villes du Dauphiné, à secouer le joug de la Ligue. Lesdiguières et lui avoient fait dans cette province une guerre opiniâtre aux ligueurs. Ces deux héros étoient égaux en valeur, en âge, en mérite ; mais cette égalité fit naître entre eux la jalousie, et il fallut que Henri IV les séparât. D'Ornano demeura lieutenant de roi en Dauphiné : Lesdiguières le fut en Provence, le premier eut sur le second l'avantage d'être fait maréchal de France en 1595, et Lesdiguières ne le devint qu'en 1608. Alfonse d'Ornano mourut le 2 janvier 1610, âgé de 62 ans, avec la réputation d'un grand homme de guerre,

et plus encore avec celle d'avoir toujours chéri la vérité, et de n'avoir jamais craint de la dire en face aux rois.

II. ORNANO (Jean-Baptiste d'), fils aîné du précédent, gouverneur de Gaston de France, frère unique du roi Louis XIII, s'acquitta si bien de cet emploi, qu'il sut à la fois corriger les mauvaises habitudes du jeune Gaston, et gagner sa confiance. D'Ornano fut en grande considération jusqu'en 1624, qu'il suggéra à ce prince, qui n'avoit pas encore 16 ans, le désir d'entrer au conseil, afin d'y entrer lui-même. Il fut éloigné de la cour ; néanmoins par les bons offices de la reine Marie de Médicis, qui craignoit que cet incident ne brouillât Louis XIII et Gaston, d'Ornano y fut rappelé et fait maréchal de France à la prière de son pupille, le 7 avril 1626 ; mais on ne fut pas long-temps à s'en repentir. A peine d'Ornano eut-il ce qu'il souhaitoit, qu'il recommença ses menées ; malheureuses intrigues, qui quelques mois après le conduisirent en prison (*voy.* ALIGRE, n° I), et qui donnèrent occasion de lui faire faire son procès. Pendant qu'on y travailloit, il mourut à Vincennes le 9 novembre de la même année, à 45 ans, de poison, selon quelques-uns, et selon d'autres, naturellement. C'étoit un maréchal de faveur, qui reçut le bâton sans avoir servi. Sa postérité s'éteignit en 1774.

III. ORNANO (Vanina d'). *Voy.* SAN-PIETRO.

ORNEVAL. *Voyez* DORNEVAL.

OROBIO (Isaac), né en Espagne, fut élevé dans la religion judaïque par son père et par sa mère, quoiqu'ils fissent profession extérieure de la religion catholique. Il étudia la philosophie scolastique à la mode d'Espagne, et y fit de si grands progrès qu'il fut fait lecteur en mathématiques dans l'université de Salamanque. Orobio s'appliqua ensuite à la médecine, et l'exerça même avec succès. Il fut accusé de judaïsme, et mis dans les prisons de l'inquisition, où il souffrit pendant trois ans des tourmens horribles sans rien avouer. Sa liberté lui ayant été rendue, il passa en France et demeura quelque temps à Toulouse, exerçant et professant extérieurement la religion catholique. Las de porter le masque, il se rendit à Amsterdam, quitta le nom de D. Balthasar qu'il avoit porté jusqu'alors, reçut la circoncision, et mourut en 1687 dans l'indifférence de tous les cultes. Les trois petits *écrits* qu'il composa en latin, à l'occasion de la fameuse conférence qu'il eut avec Philippe de Limborch sur la religion chrétienne, sont imprimés dans l'ouvrage de ce dernier, intitulé *Amica Collatio cum erudito Judæo*, Goude, 1687, in-4°. On a d'Orobio, *Certamen philosophicum adversùs Spinosam*, Amsterdam, 1684, in-4°, et d'autres *ouvrages* en manuscrit, qui marquent de l'érudition. Son caractère étoit doux et honnête.

† ORODES, roi des Parthes, et fils de Phraate III, succéda à son frère Mithridate, auquel il ôta le trône et la vie. Les Romains lui ayant déclaré la guerre, il vainquit Crassus, l'an 55 avant Jésus-Christ, prit l'enseigne des Romains et un très-grand nombre d'entre eux. On ajoute qu'il fit fondre de l'or dans la bouche de ce général romain, pour lui reprocher son avarice insatiable,

qui lui avoit fait commettre tant d'injustices et de sacriléges. Les Romains se vengèrent de la défaite de Crassus sur Pacore, fils d'Orodes, qui manqua d'en perdre l'esprit. Comme le monarque parthe étoit alors très-âgé, et de plus hydropique, 30 enfans, qu'il avoit eus de différentes femmes, le sollicitèrent pour avoir sa succession. Phraate, l'aîné de tous, l'emporta sur ses frères. C'étoit un monstre. il ne fut pas plutôt sûr de la couronne, qu'il voulut empoisonner celui qui la lui avoit assurée; mais le poison, bien loin de lui être mortel, fit évacuer, dit-on, son hydropisie. Alors l'indigne Phraate l'étrangla de ses propres mains, l'an 35 avant J. C. Ainsi mourut, après 30 ans de règne, Orodes, prince illustre par son courage, mais cruel.

OROMAZE, le principe ou le dieu du bien, selon Zoroastre, qui admettoit un autre principe ou auteur du mal, nommé Arimanes. Ce législateur représentoit le bon principe comme environné de feu; c'est pourquoi il voulut qu'on entretînt un feu perpétuel en son honneur, et qu'on rendît un culte religieux au soleil.

ORONCE-FINÉ. *Voy*. FINÉ.

ORONOKO. *Voyez* BEHN.

† OROSE (Paul), en latin *Orosius*, prêtre de Tarragone en Catalogne, envoyé par deux évêques espagnols, l'an 414, vers saint Augustin, demeura un an avec ce saint docteur, et fit auprès de lui de grands progrès dans la science des Ecritures. Il alla de sa part, en 415, à Jérusalem pour consulter saint Jérôme sur l'origine de l'ame. A son retour il composa son *Histoire* en VII livres, depuis le commencement du monde jusqu'à l'an 316 de J. C. Cet ouvrage, plus dogmatique qu'historique, plein d'inexactitudes et de bruits populaires, ne donne pas une grande idée de l'historien; mais il pourra être utile à ceux qui le liront avec discernement. Les bibliothèques impériale et de l'Arsenal en possèdent plusieurs versions françaises en manuscrits des 14e et 15e siècles. Plusieurs sont enrichis de superbes miniatures. La première édition est de Florence, 1471, in-folio. Les meilleures sont celles de 1615, in-4°; de 1738, publiées à Leyde par Havercamp; et de 1767, in-4°. On a encore de lui, I. Une *Apologie du libre arbitre*, contre Pélage. II. Une *Lettre* à saint Augustin, sur les opinions des priscillianites et des origénistes.

ORPHANEL. *Voy*. ORFANEL.

† ORPHÉE (Mythol.), fils d'Apollon et de Calliope (d'autres disent d'Æagre, roi de Thrace, et de Polymnie), jouoit si bien de la lyre, que les arbres et les rochers, émus, quittoient leurs places, les fleuves suspendoient leur cours, et les bêtes féroces s'attroupoient autour de lui pour l'entendre :

Sylvestres homines sacer interpresque deorum
Cædibus et victu fœdo deterruit Orpheus ;
Dictus ob hoc lenire tigres rabidosque leones.
Hor. *Art. poet.*

Eurydice, sa femme, étant morte de la morsure d'un serpent le jour même de ses noces, en fuyant les poursuites d'Aristée, Orphée descendit aux enfers pour la redemander, et toucha tellement Pluton, Proserpine et toutes les divinités infernales, par les accords de sa lyre, qu'ils la lui

rendirent, à condition qu'il ne regarderoit pas derrière lui jusqu'à ce qu'il fût sorti des enfers. Ne pouvant maîtriser son impatience, il se retourna pour voir si sa chère Eurydice le suivoit; mais elle disparut aussitôt. Depuis ce malheur il renonça aux femmes. Son indifférence irrita si fort les Bacchantes, qu'elles se liguèrent contre lui, le mirent en pièces, et jetèrent sa tête dans l'Hèbre. Les Muses recueillirent ses membres dispersés, et leur rendirent les honneurs funèbres. Il fut métamorphosé en cygne par son père, et son instrument fut placé au nombre des constellations. On représente ordinairement Orphée une lyre à la main. Nous avons sous son nom des *Hymnes* et d'autres *Pièces de poésies*, dont la première édition est de Florence, 1500, in-4°. Les meilleures sont celle d'Utrecht, 1689, in-8°, *cum notis variorum*; Leipsick, 1764, in-8°, et dans les *Miscellanea aliquot scriptorum Græcorum carmina*, de Maittaire, Londres, 1722, in-4°; mais il est constant qu'elles sont supposées. On attribue son *Poëme des Argonautes* à un Athénien nommé Onomacrite, contemporain de Pisistrate. Cependant Gessner, Ruhnkénius, Voss, et quelques autres critiques, y ont reconnu tous les caractères de la plus haute antiquité. Wolf paroît être du même sentiment, tandis que Heyne, Schneider et Hermann sont d'un avis contraire, et se fondent sur quelques erreurs historiques et géographiques qu'on trouve dans le poëme en question, et qui, par leur nature, ne peuvent avoir été commises que par un auteur bien postérieur, pour prouver qu'au moins ce poëme-là a été composé du temps de l'école d'Alexandrie. Quoi qu'il en soit, les meilleures éditions du Poëme des Argonautes sont celles de Gessner et Hamberger, Lips., 1764, in-8°; de Schneider, Ienæ, 1803, in-8°, et les *Orphica* donnés par Godef. Hermann, avec les notes d'Eschenbach, de Gessner, et de Tyrwhitt, Lipsiæ, 1805, in-8°: mais on réunit ordinairement cette dernière édition avec la précédente de Schneider, à cause des excellentes notes que celle-ci renferme; elle est en outre d'une belle exécution typographique. Orphée étoit-il un personnage imaginaire? c'est sur quoi les savans ont disputé. Il est bien certain qu'il n'exista jamais d'Orphée tel que les poëtes l'ont imaginé, traînant après lui les arbres et les rochers, et pénétrant aux enfers à la faveur de ses chants harmonieux. Mais les témoignages d'Homére, d'Hérodote, d'Hésiode, de Pindare, d'Euripide, d'Aristophane, de Platon, d'Isocrate, de Pausanias, attestent assez qu'il a existé un personnage très-réel, sous le nom d'Orphée, qui se distingua comme poëte, musicien et fondateur de secte.

ORPHIRÉUS. *Voy.* s'Gravesande.

ORRÉRY *Voy.* Boyle, n°s III *et* IV.

* ORRY (Marc), imprimeur de Paris. On lui doit plusieurs *éditions* curieuses, telles que, *Artemidori Oneirocritica græc. lat. cum notis Nicolai Rigalti*, in-4°, 1603, ouvrage assez rare, qui traite des songes; *Laurentis anatomia cum figuris*, in-fol., 1599. Il a encore *imprimé* les poésies de Tibulle, Catulle, et Properce, *cum notis variorum*, in-folio, 1608; *Phi-*

lustrati opera, studio Frederici Morelli, græc. lat., in-folio, 1608. Orry mourut en 1610. Cinq ans après, Jeanne Métayer, sa veuve, fit paroître le *Coutumier général*, 2 vol. in-fol.

† I. ORSATO (Sertorio), *Ursatus*, né à Padoue en 1617, d'une des premières familles de cette ville, fit paroître de bonne heure d'heureuses dispositions pour les lettres et les sciences. La poésie fut pour lui un amusement, et la recherche des antiquités et des inscriptions anciennes une occupation sérieuse. Sur la fin de ses jours il fut chargé d'enseigner la physique dans l'université de Padoue. Il mourut le 3 juillet 1678. On a de lui un très-grand nombre d'*ouvrages* estimés, les uns en latin et les autres en italien. Les principaux de ceux qui sont en latin sont, I. *Sertum philosophicum, ex variis scientiæ naturalis floribus consertum*, 1635, in-4°. II. *Monumenta Patavina*, 1652, in-folio. III. *Commentarius de notis Romanorum*, Padoue, 1672, in-folio, réimprimé à Paris en 1723, et à La Haye en 1736, in-8°. On le trouve aussi dans le tome onzième de Grévius. IV. *Prænomina, Cognomina et Agnomina antiquorum Romanorum*. V. *Deorum dearumque nomina et attributa*. VI. *Lucubrationes in quatuor libros meteororum Aristotelis*. VII. *Orationes et Carmina*. Voici les principaux de ceux qu'il a composés en italien. I. *Histoire de Padoue*, en deux parties, 1678, in-fol. II. *Marmi eruditi*, Padoue, 1662 et 1719, in-4°; ouvrage curieux, aussi en deux parties. III. *Cronologia di Reggimenti di Padoua*, revue avec des notes, 1666, in-4°. IV. Des *Poésies lyriques*, 1637, in-12. V. Des *Comédies*, et diverses *Pièces de poésie*, etc. L'académie des Ricovrati et d'autres compagnies littéraires l'avoient mis au nombre de leurs membres.

II. ORSATO (Jean-Baptiste), habile médecin et antiquaire, né à Padoue en 1673, et mort en 1720, cultiva les belles-lettres et la médecine avec un succès égal. On a de lui, I. *Dissertatio epistolaris de lucernis antiquis*. II. Un petit Traité *De sternis veterum*. III. *Dissertatio de paterá antiquorum*. Il règne dans ces ouvrages une profonde érudition.

* ORSELLI (Laurent), jurisconsulte renommé d'une ancienne et noble famille de Forli, vivoit dans le 17e siècle. On a de lui un ouvrage en 3 volumes, intitulé *Examen apum, sive conclusionum legalium, quæ ingeniosi delibatæ fuerunt ex floribus decisionum rotalium totius orbis, et præcipuè Romanæ rotæ*, etc.

† I. ORSI (Jean-Joseph), philosophe, né à Bologne en 1652, de Mario Orsi, patrice de cette ville, cultiva les belles-lettres, la philosophie, le droit et les mathématiques, et s'appliqua aussi à la poésie. Il avoit sur-tout du goût pour la morale. Sa maison étoit une espèce d'académie, où plusieurs gens de lettres se rassembloient régulièrement. Le but de leurs conférences étoit de comparer la morale des anciens philosophes avec celle des premiers écrivains chrétiens. En 1712 il alla s'établir à Modène, et y continua ses exercices académiques. Il se signala sur-tout dans l'art des *sonnets* italiens, et mourut en 1733, à 81 ans. On a de lui, I. Des *Sonnets* ingénieux, des *Pastorales* et plusieurs *Pièces* de

poésies. II. La *Défense* de quelques auteurs italiens, entre autres du Tasse, contre le P. Bouhours. III. Des *Lettres*. IV. La *Traduction* de la Vie du comte Louis de Sales, écrite en français par le P. Buffier, jésuite. Orsi étoit d'un caractère fort vif, et sa vivacité paroît assez dans ses ouvrages polémiques. *Voy.* n° V, l'art. MAFFEY (Scipion) n° III de ses ouvrages.

† II. ORSI (François-Joseph-Augustin), cardinal, né dans le duché de Toscane en 1692, prit l'habit de Saint-Dominique, et profita des leçons et des exemples des savans que renfermoit cet ordre. Après avoir professé la théologie et rempli l'emploi de maître du sacré palais, il fut honoré de la pourpre romaine par Clément XIII en 1759. Il est principalement connu par une *Histoire ecclésiastique* en 20 vol. in-4° et in-8°, un peu prolixe, mais très-bien écrite en italien. Le 20ᵉ volume de ce savant ouvrage a été publié en 1761, année de la mort de ce cardinal. Il contient la fin du 6ᵉ siècle, depuis l'an 587 jusqu'à l'an 600. On voit quelle auroit été l'étendue de ce livre, si l'auteur l'avoit pousséejusqu'à nos jours. Cet écrivain connoissoit les principaux auteurs français de l'Histoire ecclésiastique, tels que Fleury et Tillemont : il a profité de leurs ouvrages. Cette Histoire a été continuée par le P. Philippe-Ange Becchetti du même ordre. Le tome 21ᵉ a paru à Rome en 1779, in-4°, et renferme l'Histoire de l'Eglise jusqu'à l'an 1179. On a encore de lui, *Infallibilitas act. Romani pontificis*, 1741, 3 vol. in-4°.

ORSILOQUE, fils d'Idoménée, suivit son père à la guerre de Troie avec les autres princes de la Grèce. S'étant opposé de toutes ses forces à ce qu'Ulysse eût aucune part au butin de cette ville, ce prince lui passa son épée à travers du corps. ORSILOQUE est aussi le nom d'un capitaine troyen dont parle Virgile.

* I. ORSINI (Lélio), célèbre peintre, plus connu sous le nom de *Lelio da novellara*, parce qu'il passa une grande partie de sa vie dans cette ville, naquit à Reggio en 1511. Des dispositions heureuses pour la peinture l'engagèrent à aller à Rome, où le premier fruit de ses études fut la *restauration* d'un tableau d'un fameux peintre. Il parcourut successivement plusieurs villes d'Italie, laissant par-tout des preuves de son talent. On voyoit plusieurs de ses *ouvrages* dans la galerie de Modène. Ce peintre mourut dans sa patrie en 1587. Le dessin de cet artiste est pur et correct.

II. ORSINI. *Voyez* FULVIUS, n°. II.

ORTE (N... vicomte d'), gouverneur de Baïonne pendant le vertige sanguinaire de la Saint-Barthélemi, se signala dans sa ville par la même fermeté généreuse que l'évêque Hennuyer dans Lisieux, que le président Jannin à Dijon, que le consul Villars à Nîmes, et quelques autres hommes sages en petit nombre. Charles IX avoit envoyé des ordres dans toutes les provinces pour exterminer les calvinistes. Tandis que la plupart des gouverneurs étoient assez féroces ou assez lâches pour obéir, d'Orte écrivit au roi ce billet. « Sire, j'ai communiqué la lettre de votre majesté à la garnison et aux ha-

bitans de cette ville. Je n'y ai trouvé que de braves soldats, de bons citoyens, et pas un bourreau. »

† ORTÉLIUS (Abraham), né à Anvers en 1527, habile dans les langues et dans les mathématiques, et sur-tout dans la géographie, fut surnommé le Ptolomée de son temps. Juste-Lipse et la plupart des grands hommes du 16e siècle eurent des liaisons de littérature et d'amitié avec ce savant. Il mourut à Anvers sans avoir été marié, le 26 juin 1598. On a de lui d'excellens ouvrages de géographie. Les principaux sont, I. *Theatrum orbis terrarum*, Anvers, 1595 ou 1624, in-8°, plusieurs fois imprimé, et augmenté par Jean-Baptiste Vrientius qui l'a publié en latin, espagnol et italien. Michel Coignetus en a donné un abrégé. II. *Synonyma geographica*, Anvers, 1578, in-4° : cet ouvrage a été donné avec des additions, sous le titre de *Thesaurus geographicus*, 1578 et 1596, in-fol. III. *Aurei seculi imago*, 1598, in-4°. C'est une description des mœurs et de la religion des Germains, avec des figures. IV. *Itinerarium per nonnullas Galliæ Belgicæ partes*, par Ortelius et Jean Viviane, 1588, in-8°; Iène 1684, avec les Opuscules de Conrard Peutinger. V. *Syntagma herbarum encomiasticum*, Anvers, 1614, in-4°. VI. *Germania inferior*, Amsterdam, 1622, in-fol. Cet ouvrage a été publié, sous le nom de Pierre Kœrius, dans le 2e volume, page 184 des Annales des voyages. M. Malthe-Brun a donné une notice curieuse des ouvrages de ce savant géographe.

I. ORTILZ (Alfonse), né à Tolède au milieu du 15e siècle, mort vers 1530, s'appliqua à l'étude des matières ecclésiastiques. Sa science et son mérite lui procurerent un canonicat dans la métropole de sa patrie. Le cardinal Ximenès l'honora de sa confiance, et le chargea de *rédiger* l'office mosarabe : Ortilz s'en acquitta avec intelligence. Cet office, que l'on croit composé par saint Léandre et saint Isidore son frère, fut d'abord appelé gothique et ensuite mosarabe. Ximenès, voulant perpétuer la mémoire de ce rit particulier, qui étoit dans l'oubli, fit imprimer à Tolède, l'an 1500, le missel de cet idiome, et en 1502 le bréviaire : ce sont deux petits vol. in-folio, très-rares. Ortilz en *dirigea* l'édition, et orna chacun de ces ouvrages d'une préface aussi savante que curieuse. Il faut y joindre, pour la parfaite connoissance de cet office, I. *Vie de Ximenès* avec l'*Histoire du rit mosarabe*, en espagnol, Tolède, 1604, in-4°, par François de Robles. II. *Joannis Pinii Liturgia Mosarabica*, Romæ, 1746, deux vol. in-fol. III. Le *Bref mosarabe*, par Eugenio de Roblès, Tolède, 1603, in-4°, de 23 feuillets, rare. Le Missel mosarabe a été réimprimé à Rome, 1756, in-4°.

II. ORTILZ ou ORTIZIUS (Blaise), parent et contemporain du précédent, chanoine de Tolède comme lui, s'est rendu célèbre par un ouvrage très-curieux et peu commun, dont voici le titre : *Descriptio summi templi Toletani*, Toleti, in-8°, 1549. On trouve dans cette description un detail intéressant de tout ce qui concerne la magnificence, les ornemens, les rits et les usages de cette église fameuse. L'ouvrage est curieux, sur-tout pour la par-

tie où l'auteur décrit la chapelle que le cardinal Ximenès fit bâtir tout auprès, et dans laquelle il fonda des chanoines et des clercs pour y célébrer journellement l'office mosarabe. On appeloit mosarabes les chrétiens qui, en payant tribut, vivoient sous la domination des Maures, suivant leurs coutumes et leurs lois. Ses autres productions sont peu recherchées.

* ORTLOB (Jean Frédéric), né à Oëls en Silésie, mort l'an 1700, après avoir reçu le bonnet de docteur en médecine à Leipsick, voyagea en Hollande, en Angleterre, en France, et profita tellement des lumières des hommes célèbres qu'il y fréquenta, que, de retour à Leipsick, il se trouva capable de figurer avec honneur dans l'exercice de sa profession. Ortlob, agrégé à la faculté de médecine, y obtint bientôt la chaire extraordinaire d'anatomie, et ensuite celle de physiologie. L'académie impériale des curieux de la nature se l'associa sous le nom de *Démocède*, et Frédéric-Auguste, roi de Pologne, électeur de Saxe, le choisit pour son médecin. On a de ce savant, I. *Analogia nutritionis plantarum et animalium*, Lipsiæ, 1683, in-4°. C'est une thèse qu'il soutint pendant le cours de ses études. II. *Historia partium corporis humani*, ibid, 1691, in-4°. III. *Dissertatio de vesicatoriis*, Lipsiæ, 1696, in-4°. IV. *Historia partium et œconomiæ hominis secundum naturam, seu dissertationes anatomico-physiologicæ in academiâ Lipsiensi publicè ventitatæ et in usum philiatrorum collectæ*, ibid. 1696, in-4°. C'est un recueil contenant trente-sept dissertations.

* ORTON (Job), théologien anglais non-conformiste, né à Shrewsbury en 1717, mort en 1783. Orton prit les ordres, et desservit deux congrégations. Quelques années avant sa mort il renonça aux fonctions du ministère. Cet auteur a composé beaucoup d'ouvrages, I. *La Vie du docteur Doddridge*. II. *Sermon pour les vieillards*, in-12. III. *Méditations sur les sacremens*, in-12. IV. *Discours sur les devoirs du chrétien*, in-12. V. *Discours sur plusieurs sujets de pratique*, in-8°. Après sa mort on a publié son *Exposition pratique de l'ancien Testament*, 6 vol. in-8°, et un volume des *lettres* d'Orton pour l'édification des fidèles.

ORTUINUS-GRATIUS. *Voy.* GRATIUS, n° II.

* I. ORVAL (Gilles d'), né à Liège, ainsi nommé, parce qu'il se fit religieux à Orval, célèbre monastere de l'ordre de Cîteaux réformé, dans le duché de Luxembourg, florissoit dans le 13e siècle. Nous avons de lui une *Histoire* des évêques de Tongres et de Liège, depuis saint Materne jusqu'à l'an 1246. Elle fait partie de la collection des historiens de Liège qu'a donnée Chapeauville en 1622.

II. ORVAL. *Voyez* MONTGAILLARD, n° I.

I. ORVILLE. *Voyez* LUILLIER, n° I.

† II. ORVILLE (Jacques-Philippe d'), né à Amsterdam en 1696, d'une famille originaire de France, perfectionna son goût pour les belles-lettres dans différens voyages, en Angleterre, en Italie, en Allemagne et en France. Il fréquentoit par-tout les savans, visitoit les bibliothèques

et les cabinets d'antiquités et de médailles, et formoit des liaisons avec tous les hommes célèbres dans la république des lettres. De retour dans sa patrie, il obtint, en 1730, la chaire d'histoire, d'éloquence et de langue grecque à Amsterdam. Il remplit cette place avec la plus haute réputation, jusqu'en 1742, qu'il s'en démit volontairement pour travailler avec plus de loisir aux différens *ouvrages* qu'il avoit commencés. Ce savant mourut en 1751. On a de lui, I. *Observationes miscellaneæ et criticæ novæ*, ouvrage d'une profonde érudition et d'une critique exacte. Ces observations, commencées par de savans Anglais, furent continuées par Burmann et d'Orville, qui en publia dix volumes avec son collègue, et douze autres après que la mort le lui eut enlevé. La première partie parut à Londres et à Amsterdam, 1732-1739, et la deuxième partie est d'Amsterdam, 1740-1751. La collection forme 22 vol. in-8°. On trouve dans ce recueil quelques *ouvrages* qui ne sont que de lui, parmi lesquels on distingue sa *Dissertation sur l'antiquité de l'île de Délos*, et ses *Remarques* sur le roman grec de Chariton d'Aphrodise. II. *Critica Vannus in inanes Joannis Cornelii Pavonis paleas*, Amsterdam, 1737, in-8°. C'est un ouvrage aussi savant que satirique contre de Paaw, littérateur d'Utrecht. Après sa mort, Pierre Burmann a donné ses Observations sur la Sicile, sous le titre de *Sicula*, Amsterdam, 1764, vol. in-fol., avec figure. D'Orville avoit recueilli des matériaux extrêmement précieux pour une nouvelle édition de l'*Anthologie grecque*, et il est fort à regretter qu'il n'ait pu lui-même achever et publier ce travail. L'Angleterre, où demeuroient ses héritiers, possède ses manuscrits.

† III. ORVILLE (Pierre d'), frère du précédent, mort en 1739, fut commerçant, et fit des *vers* avec succès. On a de lui des *Poésies* latines qui ont paru à Amsterdam, 1740, in-8°. Un Nicolas-Philippe d'ORVILLE, parent des précédens, est auteur d'un recueil de *Dissertations* chrétiennes, morales et historiques, composées sous le nom de Pulchérie. Cet *ouvrage* manuscrit, en 10 vol. in-fol., est indiqué dans le Catalogue des manuscrits de Milsoneau, publié à Paris en 1770.

IV. ORVILLE (N. LE VALOIS d'), fils d'un trésorier de France, de Rouen, né à Paris, où il mourut vers 1766, est auteur d'une foule de pièces de théâtre manuscrites, soit seul, soit en société avec Laffichard et Favart. Les plus connues sont, les *Souhaits*, l'*Ecole des veuves*, l'*Ecole de Salerne*, les *Talens comiques*, la *Fontaine de sapience*.

* V. ORVILLE (André-Guillaume CONTANT d'), né à Paris, a publié, I. *Pensées philosophiques, morales et politiques de main de maître*, Paris, 1778, in-12. II. L'*Histoire des différens peuples du monde*, contenant les cérémonies religieuses et civiles, l'origine des religions, leurs sectes et superstitions, et les mœurs et usages de chaque nation, 6 vol. in-8°, ornés de vignettes, publiée à Paris en 1770. III. *Histoire de l'opéra bouffon*, ou *Traité de ce nouveau genre de spectacle*, Amsterdam (Paris), 1768, 1 vol. in-12. IV.

Etrennes d'un père à ses enfans, Paris, 1770 et 1773, 3 vol. in-12. V. Les *Fastes de la Pologne et de la Russie*, Paris, 1770, 2 vol. in-8°. VI. *Anecdotes germaniques*, Paris, 1769, in-8°. VII. L'*Humanité*, ou *Histoire des infortunes du chevalier de Dampierre*, Paris, 1765, 2 vol. in-12. VIII. *Lettre critique* sur la comédie de l'Enfant prodigue, Paris, 1737, in-12. IX. Il a travaillé, de concert avec le marquis de Paulmy et Le Grand d'Aussy, aux *Mélanges* tirés d'une grande bibliothèque, Paris, 1779-1784, en 70 vol., in-8°. Il eut la plus grande part au Dictionnaire des mœurs et coutumes civiles, Paris, 1772, 4 vol. in-8°. Il est *traducteur* de plusieurs ouvrages anglais, ainsi qu'*éditeur* de plusieurs recueils.

* OSA (Barthélemi d'), célèbre canoniste du 14e siècle, né à Cahors, homme d'un grand savoir, et dont les connoissances en philosophie et en histoire étoient très-étendues, écrivit vers l'an 1340 seize livres d'une *Histoire générale des papes, des empereurs*, etc., qui sont perdus; on lui attribue aussi un ouvrage intitulé *Glossa super historiâ de gestis Longobardorum*. Quelques écrivains ont prétendu que Pétrarque étudia sous lui à Montpellier; ce qui n'est pas vraisemblable, si l'on rassemble plusieurs faits qui ne coïncident en aucune manière avec le temps du séjour de ces deux auteurs dans cette ville.

* OSAI-BEA (Ebn-Abu), célèbre auteur arabe, nommé ordinairement *Abu Elaigbas*, qui vivoit dans le 13e siècle, a composé une *Histoire des médecins*, divisée en 15 chapitres fort longs, dont le manuscrit se trouve dans la bibliothèque de Leyde. Il n'y traite pas seulement de l'origine de la médecine et des anciens médecins grecs; mais encore des médecins chrétiens, mahometans, arabes, égyptiens, syriens, juifs, etc. Cette histoire va à peu près jusqu'à l'an 1239 de Jésus-Christ, temps auquel l'auteur vivoit.

† OSBORNE (François), écrivain anglais, né vers l'an 1590, et mort en février 1659 à Nether-Worton, prit le parti du parlement durant les guerres civiles, et eut divers emplois sous Cromwel. On a de lui des *Avis à un fils*, 2 vol. in-8°, 1656 et 1658, et d'autres *ouvrages* en anglais. La collection de ses *œuvres* a été publiée en 1689, in-8°, et réimprimée en 1722 en 2 vol. in-8°.

* OSCKRI-ELIÉZER, de Modène, et rabbin de la synagogue de Venise, est auteur d'un livre en langue hébraïque intitulé *Liber timentium, explicatio DCXIII præceptorum legis mosaicæ*, Venetiis, 1606, in-4°.

I. OSÉE, fils de Béeri, un des douze petits prophètes, et le plus ancien de ceux qui prophétisèrent sous Jéroboam II, roi d'Israel, et sous Osias, Joathan, Achaz et Ezéchias, rois de Juda, l'an 800 avant J. C. Osée fut choisi de Dieu, dit l'Ecriture, pour annoncer ses jugemens aux dix tribus d'Israel. Lorsque le Seigneur commença à lui parler, il lui commanda de prendre pour femme une prostituée, et d'en avoir des enfans. C'étoit, disent les commentateurs, pour figurer l'infidèle maison d'Israël, qui avoit quitté le vrai Dieu pour se prostituer au culte des idoles. Osée épousa donc Gomer (*voy.* ce mot), fille de Débélaïm, dont il eut trois enfans, auxquels il

donna des noms qui signifioient ce qui devoit arriver au royaume d'Israël. Le commandement fait à Osée a paru si extraordinaire à plusieurs interprètes, qu'ils ont cru que ce n'étoit qu'une parabole, et que cet ordre s'étoit passé en vision. Saint Augustin l'a expliqué comme un mariage réel avec une femme qui avoit d'abord vécu dans le désordre, mais qui depuis son mariage s'étoit retirée de tout mauvais commerce. La *prophétie* d'Osée est divisée en quatre chapitres. Il y représente la synagogue répudiée, prédit sa ruine et la vocation des gentils ; il parle fortement contre les désordres qui régnoient alors dans le royaume des dix tribus. Il s'élève aussi fortement contre les dérèglemens de Juda, et annonce la venue de Sennachérib et la captivité du peuple. Il finit par tracer les caractères de la fausse et de la véritable conversion. Le style de ce prophète est pathétique et plein de sentences courtes et vives, très-éloquent en plusieurs endroits, mais souvent obscur, par l'ignorance où nous sommes de l'histoire de son temps.

II. OSÉE, fils d'Ela, ayant conspiré contre Phacée, roi d'Israël, le tua et s'empara de son royaume ; mais il n'en jouit pleinement que neuf ans après l'assassinat de ce prince. Salmanasar, roi d'Assyrie, dont Osée étoit tributaire, ayant appris qu'il pensoit à se révolter, et que pour s'affranchir de ce tribut il avoit fait alliance avec Sua, roi d'Egypte, vint fondre sur Israël, ravagea tout le pays, et le remplit de carnage, de désolation et de larmes. Osée se renferma dans Samarie, où il fut bientôt assiégé par le monarque assyrien, qui, après trois ans d'un siége où la famine et la mortalité se firent cruellement sentir, prit la ville, massacra tous les habitans, et la réduisit en un monceau de pierres. Osée fut pris, chargé de chaînes, et envoyé en prison. Les Israélites furent transférés en Assyrie, à Hala et à Habor, villes du pays des Mèdes, près de la rivière de Gozan, où ils furent dispersés parmi des nations idolâtres, sans espérance de réunion. C'est ainsi que finit le royaume d'Israël, l'an 721 avant Jésus-Christ, 250 ans après sa séparation de celui de Juda.

* OSELETTI (Gabriel), de Modène, célèbre jurisconsulte, passa la plus grande partie de ses jours dans sa patrie. En 1292, il fut choisi, avec plusieurs autres jurisconsultes, pour *composer* plusieurs écrits de controverse, relatifs à des discussions survenues entre les habitans de Modène et ceux de Frignano ; l'année précédente il avoit été nommé arbitre des différens qui existoient depuis quelque temps entre la ville de Modène et celle de Bologne; en 1722, à la faveur d'une bulle du pape Jean XX, il fut reçu au nombre des chanoines de sa ville natale ; et en 1330, il fut admis parmi ceux de Reggio. Panciroli lui attribue un traité, *De fumâ*, qui est perdu.

I. OSIANDER (André), l'un des premiers disciples de Luther, né en Bavière l'an 1498, apprit les langues et la théologie à Wirtemberg et à Nuremberg, et devint ensuite professeur et ministre de l'université de Kœnisberg. Il se signala parmi les luthériens par une opinion nouvelle sur la Justification. Il ne vouloit pas, comme les autres protestans, qu'elle se fît

par l'imputation de la justice de Jésus-Christ, mais par l'intime union de la justice substantielle de Dieu avec nos ames. Il se fondoit sur ces paroles, souvent répétées dans Isaïe et dans Jérémie : « Le Seigneur est votre justice. » Selon Osiander, de même que nous vivons par la vie substantielle de Dieu, et que nous aimons par l'amour essentiel qu'il a pour lui-même ; nous sommes justes par la justice essentielle qui nous est communiquée, et par la substance du Verbe incarné, qui est en nous par la foi, par la parole et par les sacremens. Dès le temps qu'on dressa la confession d'Ausbourg, il avoit fait les derniers efforts pour faire embrasser cette doctrine par tout le parti, et il la soutint avec une audace extrême, à la face de Luther, dans l'assemblée de Smalkade. On fut étonné de sa témérité ; mais comme on craignoit de faire éclater de nouvelles divisions dans le parti où il tenoit un rang considérable par son savoir, on le toléra. Il avoit un talent particulier pour divertir Luther. Il faisoit le plaisant à table, et y disoit des bons mots, quelquefois indécens. Calvin dit que toutes les fois qu'Osiander trouvoit le vin bon, il en faisoit l'éloge, en lui appliquant cette parole que Dieu disoit de lui-même : *Je suis celui qui suis* : *Ego sum qui sum* ; ou ces autres mots : *Voici le fils du Dieu vivant*. Il ne fut pas plutôt en Prusse, qu'il mit en feu l'université de Kœnisberg, par sa nouvelle doctrine. Cet homme turbulent mourut le 17 octobre 1552. Son caractère emporté ressembloit à celui de Luther, auquel il plaisoit beaucoup. Il traitoit d'ânes tous les théologiens qui n'étoient pas de son avis, et il disoit qu'ils n'étoient pas dignes de décrotter ses souliers. Ses principaux ouvrages sont, I. *Harmonia evangelica*, in folio. II. *Epistola ad Zwinglium de Eucharistiâ*. III. *Dissertationes duæ, de Lege et Evangelio et Justificatione*. IV. *Liber de imagine Dei ; quid sit?*

II. OSIANDER (Luc), fils du précédent, et comme lui ministre luthérien, hérita de son savoir et de son orgueil. Ses principaux *ouvrages* sont, I. Des *Commentaires* sur la Bible, en latin. II. Des *Institutions de la religion chrétienne*. III. Un *Abrégé en latin* des centuriateurs de Magdebourg, 1592 et 1604, in-4°. IV. *Enchiridia controversiarum religionis cum pontificiis, calvinianis et anabaptistis*, Tubinge, 1605, in-8°. Il mourut en 1604. — Il faut le distinguer de Luc Osiander, chancelier de l'université de Tubinge, mort en 1638 à soixante-huit ans, et auteur d'un grand nombre d'*ouvrages* ; entre autres, I. *Justa defensio de quatuor quæstionibus quoad omnipræsentiam humanæ Christi naturæ*. II. *Disputatio de omnipræsentiâ Christi hominis*. III. *Des Oraisons funèbres en latin*. IV. *De Baptismo*. V. *De regimine ecclesiastico*. VI. *De viribus liberi arbitrii*, etc.

III. OSIANDER (André), petit-fils du disciple de Luther, ministre et professeur de théologie à Wirtemberg, a donné, I. Une *édition* de la Bible avec des observations. II. *Assertiones de conciliis*. III. *Disputatio in librum concordiæ*. IV. *Papa non papa*, seu *papæ et papicolarum lutherana confessio*, in-8°, Tub. 1599. V. *Responsa ad Analysin Gregorii de Valentiâ*, *de Eccle-*

s *i*, etc. Il mourut en 1617, à 54 ans.

IV. OSIANDER (Jean-Adam), théologien de Tubinge, écrivain infatigable, mort en 1697, a publié, I. Des *Observations latines* sur le livre de Grotius : *De jure belli et pacis*. II. *Commentaria in Pentateuchum, Josue, Judices, Ruth, et duos libros Samuelis*, 3 vol. in-fol. III. *De Jubilæo Hebræorum Gentilium et Christianorum*. IV. *De Asylis Hebræorum, Gentilium et Christianorum*, dans le tome VI du trésor de Gronovius. V. *Specimen jansenismi*. VI. *Theologia casualis de magiâ*, Tubinge, 1687, in-4°, etc.

OSIAS. *Voyez* AZARIAS, n° I.

* OSIDIUS-GÉTA, le premier qui, suivant Tertullien, *Lib. de præscript. cap.* 39, commença à mettre en vogue ce genre bizarre de composition qu'on appelle Centons, qui consiste à recueillir des vers de différens poëtes pour les adapter à un sujet. Il composa une *Tragédie* de Médée, dont presque tous les vers étoient tirés de Virgile. Scrivérius a publié quelques fragmens de cette tragédie dans sa collection des Anciens tragiques. Osidius vivoit l'an de Rome 802, et de l'ere chrétienne l'an 47.

OSIO. *Voyez* OSIUS. n° II.

OSIRIS (Myth.), fils de Jupiter et de Niobé, roi des Argiens, céda son royaume à son frère Egialée. Il voyagea ensuite en Égypte dont il se rendit maître, et épousa Io ou Isis. Ils établirent d'excellentes lois parmi les Égyptiens, et y introduisirent les arts utiles. Tibulle regarde Osiris comme l'inventeur de la charrue :

Primus aratra manu solerti fecit Osiris,
Et teneram ferro sollicitavit humum.

Les Égyptiens l'adoroient sous divers noms, comme Apis, Sérapis, et sous les noms de tous les autres dieux. Les symboles ou les marques par lesquelles on désignoit Osiris sont une mitre ou bonnet pointu, et un fouet à la main. Quelquefois, au lieu d'un bonnet, on lui mettoit sur la tête un globe, ou une trompe d'éléphant, ou de grands feuillages. Assez souvent, au lieu d'une tête d'homme, on lui donnoit une tête d'épervier, avec une croix ou un T attaché à sa main par le moyen d'un anneau. *Voy.* MEZRAÏM.

† I. OSIUS, né en Espagne l'an 257, fut évêque de Cordoue en 295. La pureté de sa foi lui concilia l'estime et la confiance de Constantin, qui le consulta dans toutes les affaires ecclésiastiques. Osius profita de son crédit auprès de ce prince pour l'engager à convoquer en l'année 325 le concile de Nicée, auquel il présida, et dont il dressa le symbole. L'empereur Constance ne le respecta pas moins que son père; ce fut à sa prière qu'il convoqua le concile de Sardique en 347. Mais ce prince s'étant laissé prévenir par les ariens et les donatistes, il le fit venir à Milan, où il résidoit, pour l'engager à favoriser l'arianisme. Osius reprocha énergiquement à l'empereur son penchant pour cette secte, et obtint la permission de renoncer à son Église. Les ariens en firent des plaintes à Constance, qui écrivit à ce prélat des lettres menaçantes, pour le porter à condamner saint Athanase. Osius lui répondit par une lettre coura-

geuse : « J'ai confessé, dit-il, Jésus-Christ dans la persécution que Maximien, votre aïeul, excita contre l'Église : si vous voulez la renouveler, vous me trouverez prêt à tout souffrir, plutôt que de trahir la vérité, et de consentir à la condamnation d'un innocent. Je ne suis ébranlé ni par vos lettres, ni par vos menaces. Ne vous mêlez pas, ajouta-t-il, des affaires ecclésiastiques; ne commandez point sur ces matières; mais apprenez plutôt de nous ce que vous devez savoir. Dieu vous a confié l'empire, et à nous ce qui regarde l'Église. Comme celui qui entreprend sur votre gouvernement viole la loi divine, craignez aussi, à votre tour, qu'en vous arrogeant la connoissance des affaires de l'Eglise vous ne vous rendiez coupable d'un grand crime. Il est écrit : « Rendez à César ce qui est à César, et à Dieu ce qui est à Dieu. » Il ne nous est pas permis d'usurper l'empire de la terre, ni à vous, seigneur, de vous attribuer aucun pouvoir sur les choses saintes. » L'empereur, nullement touché de ce langage insolent, le fit encore venir à Sirmich, où il le tint un an comme en exil, par respect pour son âge, qui étoit de cent ans. Les prières ne produisant rien sur lui, on eut recours aux menaces, et des menaces on en vint aux coups. Ce vieillard, accablé sous le poids des tourmens et de l'âge, signa la confession de foi dressée par Potamius, Ursace et Valens, au second concile de Sirmich, l'an 357. Dès qu'il eut acquiescé à ce qu'on prétendoit, il obtint la liberté de retourner en Espagne, où il mourut bientôt après, mais en pénitent, et dans la communion de l'Église, comme saint Athanase et saint Augustin nous l'apprennent. A l'article de sa mort, arrivée en 358, à l'âge de 102 ans, il protesta d'une manière authentique, et par forme de testament, contre la violence qui l'avoit abattu, anathématisa l'arianisme avec le plus grand éclat, et exhorta tout le monde à en concevoir la même horreur. L'abbé Michel-Joseph Maceda, animé d'un vrai zèle pour la défense d'Osius, a écrit et publié trois Dissertations, remplies d'érudition et d'une saine critique, dans lesquelles il prétend prouver qu'Osius n'a jamais souscrit à la seconde formule des ariens dans le concile de Sirmich, et s'efforce de prouver aussi en même temps l'innocence de Potamius, évêque de Lisbonne, qu'il tourne encore à l'avantage de la cause d'Osius. L'ouvrage porte ce titre : *Hosius, hoc est Hosius verè innocens, verè sanctus. Dissertationes duæ,* 1° *de commentitio M. Hosii Cordubensis episcopi lapsu;* 2° *de sanctitate et cultu legitimo ejusdem:* 3° *accedit Potomius innocentiæ M. Hosii vindex, seu de innocentiâ Potamii Ulyssiponensis episcopi, deque emolumento in M. Hosii innocentiam inde manente*, Bononiæ, 1790, in-4°.

II. OSIUS, *ou* Osio (Félix), savant dans les langues et les belles-lettres, né à Milan en 1587, et distingué par son éloquence, fut long-temps professeur de rhétorique à Padoue, où il mourut le 29 juillet 1631. On a de lui divers *ouvrages* en prose et en vers. Les principaux sont, I. *Romano-Græcia.* II. *Tractatus de sepulchris et epitaphiis ethnicorum et christianorum.* III. *Elogia scriptorum illustrium.* IV. *Orationes.* V. *Epistolarum libri duo.* VI. Des *Remarques* sur

l'Histoire de Mussati. VII. Un *Recueil* des écrivains de l'Histoire de Padoue, etc.

* III. OSIUS (Théodat), frère de Félix, est auteur de quelques ouvrages, entre autres, l'*Armonia del nuovo parlare, etc. Meditationes rhythmicæ in duas partes distinctæ, quarum una theoricam, altera praxim facultatis sciendi per numeros, sive restitutam Pythagoreorum doctrinam pollicetur*. La famille des Osius a produit plusieurs autres hommes distingués. Elle prétendoit avoir été considérable dès le temps de saint Ambroise. C'est de cette branche qu'étoit sorti, selon eux, le cardinal Stanislas Osius, plutôt Hosius. *Voyez* ce mot.

IV. OSIUS (Stanislas). *Voy*. Hosius.

† OSMA. *Voy*. Pierre d'Osma.

I. OSMAN I ou Othman, empereur des Turcs, fils d'Achmet premier, successeur de Mustapha son oncle en 1618, à l'âge de 12 ans, marcha en 1621 contre les Polonais, avec une armée formidable : mais ayant perdu plus de quatre-vingt mille hommes et cent mille chevaux en différens combats, il fut obligé de faire la paix à des conditions désavantageuses. Osman, attribuant ce mauvais succès aux janissaires, résolut de les casser pour leur substituer une milice arabe. Cette nouvelle s'étant répandue, ils se soulevèrent, se rendirent, au nombre de trente mille, à la place de l'Hippodrome, et renversèrent Osman du trône le 19 mai 1622. On rétablit Mustapha, qui fit étrangler le jeune empereur le lendemain.

II. OSMAN II, empereur des Turcs, parvint au trône après la mort de son frère Mahomet V, en 1754, à l'âge de 56 ans. Son règne, peu fertile en événemens, fut terminé par sa mort, arrivée le 29 novembre 1757, à 59 ans. Il renouvela, sous des peines grièves, la défense à ses sujets de boire du vin.

* III. OSMAN, connu long-temps sous le nom de *Père Ottoman*, étoit fils aîné d'Ibrahim, empereur des Turcs, et de Zaphira, l'une des femmes de son sérail. Son père s'étant attiré par son mauvais gouvernement la haine de Riosen sa mère, et du mufti, ils conspirèrent contre lui, et saisirent le prétexte du vœu qu'il avoit fait de consacrer à Mahomet le premier enfant qui lui naîtroit, et de l'envoyer circoncire à La Mecque, pour soustraire Osman à sa cruauté. Ayant réussi à faire équiper à cet effet la *Grande Sultane*, montée de 120 canons, et escortée de neuf vaisseaux de guerre, Osman et Zaphira s'embarquèrent, et arrivèrent heureusement à Rhodes vers la mi-septembre 1644. Mais ayant remis en mer, ils rencontrèrent sept vaisseaux de Malte, commandés par le chevalier du Bois-Boudran, qui, après un combat de cinq heures, se rendit maître de la flotte turque et de tout l'équipage. Le respect que les Turcs portoient à Zaphira et à Osman, les richesses qu'ils avoient avec eux, et le grand nombre d'esclaves qui les accompagnoient, ne laissèrent point de doute sur l'éminente qualité de leurs prisonniers ; et bientôt l'aveu de quelques officiers indiscrets acheva de prouver la vraie condition d'Osman et de sa mère. Celle-ci étant morte le 6 janvier 1646, Ibrahim devint furieux, et déclara la guerre aux Maltais.

La Canée fut prise sur les Vénitiens, sous prétexte qu'on y avoit donné retraite aux Maltais après la prise d'Osman. Mais bientôt après Ibrahim fut saisi et mis à mort par les conjurés. Osman, élevé dans les principes du christianisme par les PP. dominicains, fut baptisé le 23 octobre 1656, reçut en 1658 le sacrement de confirmation, embrassa la même année l'institut de ces religieux, et prit le nom de *Dominique de Saint-Thomas.* Après plusieurs voyages en France et en Italie, où il fut reçu avec tous les honneurs dus au fils d'un empereur turc, et avoir médité contre les infidèles, en faveur des princes chrétiens, de grands projets qui n'eurent point de suite, il mourut à Malte le 25 octobre 1675, dans l'emploi de vicaire-général de tous les couvens de son ordre qui sont dans cette île. Le P. Octavius Bulgarin a écrit son Histoire en italien, sous le titre de *Vita del P. M. T. Domenico de S. Thomaso.* Quelques auteurs révoquent en doute certains détails de sa vie.

IV. OSMAN. *Voyez* OTHMAN, *et* RIPPERDA.

† OSMOND (saint), né en Normandie, d'une famille noble, joignit à une grande connoissance des lettres beaucoup de prudence, et les qualités guerrières. Après la mort de son père, qui étoit comte de Séez, il distribua aux églises et aux pauvres la plus grande partie de ses revenus, et suivit, l'an 1066, Guillaume-le-Conquérant en Angleterre. Ce prince le récompensa en le faisant comte de Dorset, puis son chancelier, et dans la suite évêque de Salisbury. Osmond corrigea la liturgie de son diocèse, la purgea de plusieurs termes barbares et grossiers, et la mit dans un ordre commode. Cette liturgie, ainsi corrigée, devint dans la suite celle de tout le royaume d'Angleterre. Ce prélat mourut en décembre 1099, et fut canonisé 350 ans après par le pape Calixte III.

† I. OSORIUS (Jérôme), né à Lisbonne en 1506, apprit les langues et les sciences à Paris, à Salamanque et à Bologne, devint archidiacre d'Evora, puis évêque de Silves et des Algarves. L'infant don Louis, qui lui avoit confié l'éducation de son fils, l'en récompensa en lui procurant ces dignités. Ce savant s'exprimoit avec tant de facilité et d'éloquence, qu'on le surnomma le *Cicéron de Portugal.* Il mourut le 20 août 1580 à Tavila, dans son diocèse, en allant apaiser une sédition qui s'y étoit élevée. On a de lui, I. Des *Paraphrases et* des *Commentaires* sur l'Ecriture sainte. II. *De nobilitate civili.* III. *De nobilitate christianâ.* IV. *De gloriâ.* Quelques-uns ont prétendu, mais à tort, que ce traité étoit celui de Cicéron qu'Osorius avoit retrouvé, et qu'il avoit publié comme son propre ouvrage; il est dédié à Jean III roi de Portugal, et contient d'excellens avis pour les princes. V. *De regis institutione.* VI. *De rebus Emmanuelis, Lusitaniæ regis, virtute et auspicio gestis, libri XII*, Lisbonne, 1575, in-folio. Cet ouvrage, qui comprend les entreprises, les navigations, les révolutions du royaume de Portugal, depuis l'an 1406 jusqu'en 1578, a été retouché et augmenté par Lopez de Carthagène, et ensuite traduit en français par Simon Goulard, sous le titre d'Histoire de Portugal, 1581, 1587, in-folio, et Paris,

in-8°. VII. *De justitiâ cœlesti*. VIII. *De sapientiâ*, etc. Tous ces ouvrages, qui peuvent être utiles aux moralistes, ont été recueillis et imprimés à Rome, en 1592, en 4 tomes in-folio.

* II. OSORIUS (Jérôme), chanoine d'Evora, neveu du précédent, a publié les ouvrages suivans : I. La *Vie de Jérôme Osorius*, son oncle, qui est à la tête de l'édition qu'il a donnée de ses OEuvres. II. *Notationes in Hieronymi Osorii paraphrasin Psalmorum*. Ces remarques, qui se trouvent dans le 3e volume des OEuvres de son oncle à la suite de sa Paraphrase, sont pleines d'observations critiques sur l'hébreu. III. *Paraphrasis et commentaria in Ecclesiastem nunc primùm edita, et paraphrasis in Canticum Canticorum, et in ipsam recens auctæ notationes*, Lugduni, 1611, in-4°.

* OSSAIGNE (Raimond d'). Son nom mérite d'être consacré à la postérité pour le trait de dévouement patriotique que voici : « L'archiduc Maximilien, en 1479, à la tête d'une armée de près de 40.000 hommes, s'avançoit à grands pas dans la Picardie. Il étoit très-important de retarder sa marche et de lui faire perdre quelques journées ; 160 Gascons, commandés par Raimond d'Ossaigne, se jetèrent dans le château de Malannoi, y soutinrent plusieurs assauts pendant trois jours, et se firent presque tous tuer sur la brèche. Raimond d'Ossaigne affoibli par trois blessures, et que la mort avoit épargné malgré lui, fut pris. Maximilien le fit pendre. Les lois de la guerre, dit-on, autorisoient cet infame traitement. » Les noms des 300 Spartiates, qui se dévouèrent à la mort pour arrêter l'armée de Xerxès au passage des Thermopyles, furent gravés sur une colonne, pour les consacrer à l'immortalité. Ceux des 160 héros gascons sont absolument ignorés ; du moins celui de leur généreux chef n'aura pas été enseveli dans le même oubli.

† OSSAT (Arnaud d'), né en 1636 à Cassagnabère, petit village près d'Auch, de parens pauvres. Les uns disent que son père fit le métier d'opérateur, d'autres qu'il fut maréchal-ferrant ; mais ce qu'il y a de vrai, c'est que d'Ossat se trouva sans père, sans mère et sans biens à l'âge de 9 ans. Placé au service d'un jeune seigneur de son pays, appelé Castelnau de Magnoac, de la maison de Marca, qui étoit aussi orphelin, il fit ses études avec lui ; mais il le surpassa bientôt et devint son précepteur. On les envoya à Paris en 1559, et on y joignit deux autres enfans, cousins germains de ce jeune seigneur. D'Ossat les éleva avec soin jusqu'au mois de mai 1562, que, leur éducation étant finie, il les renvoya en Gascogne. Il acheva de s'instruire dans les belles-lettres, apprit les mathématiques, et fit à Bourges un cours de droit sous Cujas. De retour à Paris, il suivit le barreau, et s'y fit admirer par une éloquence pleine de force. Ses talens lui firent des protecteurs, entre autres Paul de Foix, conseiller au parlement de Paris. Il obtint par leur crédit une charge de conseiller au présidial de Melun. Paul de Foix, devenu archevêque de Toulouse, et nommé ambassadeur à Rome par Henri III, emmena avec lui d'Ossat en qualité de secrétaire d'ambassade. Après la mort de ce prélat, arrivée en 1584, Villeroy secrétaire d'état, le char-

gea des affaires de la cour de France. « D'Ossat, disoit-il, fait plus avec de la raison, que tous les autres ambassadeurs avec de l'argent. » Le cardinal d'Est, protecteur de la nation française, le fut aussi de d'Ossat. Le roi lui fit offrir une charge de secrétaire d'état, qu'il refusa. Henri IV dut à ses soins sa réconciliation avec le saint-siége et l'absolution qu'il obtint, après bien des peines, du pape Clément VIII. Ses services furent récompensés par l'évêché de Rennes, par le chapeau de cardinal en 1598, enfin par l'évêché de Baïeux en 1601. Après avoir servi sa patrie en sujet zélé et en citoyen magnanime, il mourut à Rome le 13 mars 1604, et fut enterré dans l'église de Saint-Louis. Le P. Tarquin Galluci fit son oraison funèbre. Il a paru une Vie de d'Ossat, en 2 vol. in-8°, Paris, 1771, et l'on voit à la tête de cet ouvrage, fait avec soin, un *Discours* remarquable composé en 1590 par le cardinal d'Ossat, et traduit de l'italien sur les Effets de la Ligue en France. Le cardinal d'Ossat, homme d'une grande pénétration, prenoit ses mesures avec tant de discernement, que, dans toutes les affaires et les négociations dont il fut chargé, il est impossible de trouver une fausse démarche. Il sut allier dans un degré éminent la politique avec la probité, les grands emplois avec la modestie, les dignités avec le désintéressement. Nous avons de lui un grand nombre de *Lettres* qui passent avec raison pour des chefs-d'œuvre de politique. On y voit un homme sage, profond, mesuré, décidé dans ses principes et dans son langage. (*Voyez* PERRON, n° I.) La meilleure édition est celle d'Amelot de La Houssaye, Paris 1698, 2 vol. in-4°, et 5 vol. in-12. Jérôme Canini les traduisit en italien, Venise, 1629, in-4°. Le cardinal d'Ossat, disciple de P. Ramus, composa dans sa jeunesse, pour la défense de son maître, un ouvrage sous ce titre : *Expositio Arnoldi Ossati in disputationem Jacobi Carpentarii de methodo*, 1564, in-8°. Le style en est pur, vif, les réflexions judicieuses et les saillies piquantes. Jacques Charpentier répondit à d'Ossat par des injures.

* OSSELIN (C. N.), homme de loi, né et domicilié à Paris, membre de la commune de 1789 et de celle du 10 août 1792, avoit en juillet pris la défense de Manuel et de Pétion, lors de leur destitution; et à la fin d'août on le nomma membre du tribunal criminel, chargé de faire le procès aux victimes de la journée du 10, comme en étant les auteurs. Il se montra un des juges les plus modérés et les plus fermes de ce tribunal. Nommé en septembre député de Paris à la convention nationale, entré au comité de sûreté générale, il dénonça, le 24 mai 1793, la commission des douze qui arrêtoit les projets du parti jacobin, et prit une part active aux événemens du 31 mai. Le 13 septembre il fut lui-même dénoncé aux jacobins, comme trop favorable aux détenus accusés d'intrigues. Le 3 octobre il proposa la mise en accusation des députés signataires des protestations contre le 31 mai; mais Robespierre s'y opposa. Le 29 il fit décréter que les jurés du tribunal révolutionnaire pourroient abréger les débats en se déclarant assez instruits. Il fut aussi le rédacteur des lois contre les émigrés ; et il monta peu de temps après sur l'échafaud, pour avoir violé

ces mêmes lois, en voulant sauver une femme émigrée. Le 15 frimaire an 2 (5 décembre 1793), le tribunal révolutionnaire de Paris le condamna à la déportation, comme ayant abusé de son caractère de député et de membre du comité de sûreté générale, pour extraire des prisons et cacher chez son frère, curé de Versailles (qui fut lui-même condamné aux galères), Charlotte-Félicité de Luppé, femme Charry, émigrée. On le déposa alors à Bicêtre en attendant son départ ; mais le 8 messidor an 2, le tribunal le condamna à mort, comme complice de la conspiration des prisons. Lorsqu'il fut informé qu'il étoit compris dans cette compagnie, il arracha un clou du mur de sa prison, et se l'enfonça dans le côté ; mais n'étant pas mort de cette blessure, il fut conduit sur un brancard et presque mourant devant le tribunal : à peine le président, en s'approchant de lui put-il l'entendre ; il n'en fut pas moins décapité, et il périt âgé de 40 ans.

† OSSIAN, barde écossais au 3e siècle, prit d'abord le parti des armes. Après avoir suivi son père Fingal dans ses expéditions, principalement en Irlande, il lui succéda dans le commandement. Devenu infirme et aveugle il se retira du service, et pour charmer son ennui, il *chanta* les exploits des autres guerriers, et particulièrement ceux de son fils Oscar, qui avoit été tué en trahison. Malvina, veuve de ce fils, restée auprès de son beau-père, apprenoit ses vers par cœur, et les transmettoit ainsi à d'autres. Ces *Poésies* et celles des autres bardes ayant été, dit-on, conservées de cette manière pendant 1400 ans, Macpherson prétendit les avoir recueillies dans le voyage qu'il fit au nord de l'Ecosse, et dans les îles voisines. Il les fit imprimer avec la version anglaise, à Londres, en 1765, 2 vol. in-fol. Elles ont été traduites depuis en français, par Le Tourneur, 1777, et an VII (1799), 2 vol. in-8°, avec des notes. Il faut leur ajouter la Traduction faite par Griffet de La Baume et St. George, Paris, 1797, 3 vol. in-18 ; et en vers par M. Baour-Lormian, Paris, 1802, in-18. Une grande question occupe depuis long-temps les savans de France et d'Angleterre. Les *Poésies* d'Ossian sont-elles de ce barde, ou lui sont-elles seulement attribuées ? Plusieurs auteurs rapportent et attestent les avoir entendu chanter par les paysans de l'Ecosse, et d'autres soutiennent au contraire que ces mêmes montagnards n'en savent pas un mot. Plusieurs littérateurs ont débattu la question, et il résulte de ce conflit d'opinions qu'il paroît être certain que Macpherson est généralement regardé comme auteur des *Poésies* qu'il a données sous le nom du barde Ossian. M. Ginguené a donné, en tête de la nouvelle édition de ces *Poésies*, Paris, 1810, 3 vol. in-8°, une savante Dissertation sur Macpherson et sur Ossian ; mais il faut lire aussi les différentes critiques de M. Boissonade, qui, différant entièrement de sentiment, paroît prouver de la manière la plus certaine la fausseté de l'antiquité de ces poésies, et montre en même temps les différentes sources dans lesquelles Macpherson a puisé, ou très-souvent copié. Le peintre moderne Girodet a représenté Ossian, devant lequel les ombres des héros français morts pour la patrie sont conduites par la Victoire. Ossian se penche pour embrasser Desaix, et Fingal étend

une main à Kléber. Ce superbe tableau a été fait en l'an dix pour le gouvernement. M. Gérard a aussi peint avec succès l'Homère de la Calédonie dans sa vieillesse. Ossian est assis au bord d'un torrent, évoquant au son de sa harpe, et à la clarté de la lune, les ombres de sa famille et de ses compagnons d'armes, auxquels il eut le malheur de survivre. Ce tableau a été très-bien gravé en 1804 par Godefroi.

OSSONE. *Voyez* GIRON, n° I.

OSSUN. *Voyez* AUSSUN.

OSTADE. *Voyez* VAN-OSTADE.

* OSTENFELD (Christian), savant médecin du 17ᵉ siècle, né à Wibourg, ville de Danemarck, au nord-Jutland, en 1619, voyagea dans sa jeunesse. A peine reçu bachelier en philosophie dans l'université de Copenhague, il parcourut la Hollande, l'Angleterre et la France. De retour dans sa patrie, il y fut nommé directeur des écoles : emploi qu'il abdiqua pour voyager de nouveau en qualité de précepteur des comtes de Holk, qu'il accompagna dans les Pays-Bas, l'Allemagne, la Suisse, l'Italie, la Savoie, etc. — A la suite d'un troisième voyage, et décidé à se livrer à l'étude de la médecine, il s'arrêta à Padoue, s'y fit une réputation, et y prit le bonnet de docteur. De ce moment il renonça à la vie ambulante. On le vit successivement professeur de médecine à Copenhague, recteur et bibliothécaire de l'université de cette ville, et son mérite le fit admettre dans le conseil aulique, qui l'employa dans des affaires importantes. Après avoir rendu des services signalés à sa patrie, Ostenfeld mourut en 1670, laissant les ouvrages intitulés, I. *Oratio in obitum D. Thomæ Finckii*. Hafniæ, 1656, in-4°. II. *Prodromus exercitationum de medicinæ fundamentis*, ibidem, 1656, in-4°. III. *Dissertatio de fœtus humani generatione*, ibidem, 1667, in-4°.

† I. OSTERMANN, né dans la Westphalie d'un ministre luthérien, obtint par l'agrément et la souplesse de son esprit la confiance de Pierre Iᵉʳ, empereur de Russie, qui le fit chancelier. La faveur de Menzikoff l'importunant, il s'efforça de le faire disgracier, et après lui avoir conseillé la démarche imprudente de chercher à faire épouser sa fille par le grand-duc, il parvint à le faire exiler en Sibérie par Catherine Iʳᵉ. En 1741 l'impératrice Elizabeth exila Ostermann lui-même vers les confins de la mer Glaciale, et il y mourut en 1747.

* II. OSTERMANN (le comte d'), fils du précédent, vice-chancelier de Russie sous Catherine II. Cette princesse le chargea en 1788 de négocier un traité de quadruple alliance avec les cours de Vienne, Versailles et Madrid, afin de s'opposer aux projets ambitieux de l'Angleterre, qui, pour se venger de la neutralité armée du Nord, avoit excité la Porte et la Suède à déclarer la guerre à la Russie ; et à ceux du roi de Prusse, qui vouloit profiter des embarras que causoit à Catherine II cette double guerre, pour s'emparer de Torn et de Dantzick. Le traité étoit sur le point d'être conclu, lorsqu'un commis du chancelier en trahit les écrits, et en remit une copie à Fraser, chargé d'affaires du roi d'Angleterre à Pétersbourg, qui en donna avis, par un courrier extraordinaire, au cabinet britannique. Le comte d'Ostermann, d'abord

nommé chancelier, et ensuite disgracié par Paul Ier, mourut pendant cette disgrace.

† OSTERWALD) Jean-Frédéric, un des plus illustres théologiens du 18e siècle, né en 1663 à Neufchâtel, d'une famille ancienne, fut fait pasteur dans sa patrie en 1699. Ses talens, ses vertus, et son zèle à former des disciples et à rétablir la discipline ecclésiastique, le rendirent le modèle des pasteurs réformés. Il mourut en 1747. On a de lui un grand nombre d'ouvrages. Les principaux sont, I. *Traité des sources de la corruption*, Amsterdam, 1709, 2 vol. in-12. C'est un bon Traité de morale. II. *Catéchisme ou Instruction dans la religion chrétienne*, in-8°. Ce Catéchisme a été traduit en allemand, en hollandais et en anglais. L'*Abrégé de l'Histoire sainte*, qui est à la tête, fut traduit et imprimé en arabe, pour être envoyé aux Indes orientales, par les soins de la société royale pour la propagation de la foi. Cette société, établie à Londres, admit l'auteur au nombre de ses membres. III. *Traité contre l'impureté*, in-12, écrit avec beaucoup de sagesse, et dans lequel il n'apprend pas le vice, en voulant le corriger, comme ont fait trop souvent des moralistes et des casuistes indiscrets. IV. Une édition de la *Bible* française de Genève, avec des *Argumens et des Reflexions*, in-folio. V. Un Recueil de *Sermons* in-8°. — Jean-Rodolphe OSTERWALD, son fils aîné, pasteur de l'Eglise française à Bâle, qui soutint avec honneur la réputation de son père, publia un Traité, intitulé *Les devoirs des communians*, in-12, estimé des protestans.

* OSTERWYCK (Marie Van), Hollandaise distinguée par ses talens dans la peinture, née à Delft en 1630, morte en 1693, s'est appliquée particulièrement aux *fleurs*, et à la *nature morte*; mais elle excelloit dans ce genre, par la délicatesse et la liberté de son pinceau.

OSTIENSIS. *Voyez* HENRI DE SUZE, n° XXX.

* OSTIUS, contemporain de Salluste, a écrit en vers l'*Histoire de la guerre d'Istrie*. Macrobe en cite quelques fragmens, et prétend que Virgile l'a imité en plusieurs endroits. On croit qu'Ostia, maîtresse de Properce, et que ce poëte a chantée sous le nom de Cinthie, étoit fille d'Ostius. *Macrob. lib. V. Saturnal., cap. V*.

* OSTOROD (Christophe), *et* VOIDROVIUS (André), apôtres du socinianisme, employèrent tous leurs efforts pour le propager dans les Provinces-Unies, où Erasme Johannis l'avoit établi le premier. Le zele du clergé et les magistrats arrêtèrent leurs progrès. Ils furent bannis et leurs ouvrages condamnés au feu. On dressa le bûcher, dit Brandt, l'exécuteur des hautes-œuvres s'en approcha devant une foule de peuple; mais on ne brûla rien, parce que les magistrats, curieux de lire ces ouvrages, les avoient soustraits et partagés avec leurs amis.

I. OSWALD (saint), roi de Northumberland en Angleterre, fut obligé, après la mort d'Edelfrid son père, de se réfugier chez les Pictes et de là en Irlande, parce qu'Edwin son oncle s'étoit emparé de son royaume. Oswald se fit chrétien durant sa retraite, revint ensuite dans son pays, défit Cerdowalla, roi des anciens Bre-

tons, dans une grande bataille où il perdit la vie. Oswald réunit ensuite les deux royaumes de Northumberland, et donna l'exemple de toutes les vertus d'un prince chrétien. Penda, roi de Mercie, lui ayant déclaré la guerre, Oswald arma pour le repousser; mais il fut tué dans la bataille de Marsefelth en 642.

† II. OSWALD (Erasme), professeur d'hébreu et de mathématiques à Tubinge et à Fribourg, né à Merckenstein en Autriche en 1511, mort en 1579, publia une *Traduction* du nouveau Testament en hébreu; ses autres ouvrages sont des *Commentaires* sur la sphère de Jean de Sacro Bosco, sur l'Almageste de Ptolomée; *In primum mobile et theorias plantarum; paraphrasis in Canticum Canticorum atque Ecclesiasten; Gentium calendaria*, etc.

OSWEN (Jean), l'un des plus anciens imprimeurs anglais, porta le premier la connoissance de l'art typographique à Worcester en 1549. On lui doit quelques *traductions* d'ouvrages étrangers dans sa langue.

OSYMANDYAS, fameux roi d'Egypte (selon quelques auteurs, le premier monarque qui rassembla un grand nombre de livres pour en faire une bibliothèque,) donna à cette curieuse collection le titre de *Pharmacie de l'ame*. De tous les monumens des rois de Thèbes, celui d'Osymandyas étoit un des plus superbes. Il étoit composé de la bibliothèque dont nous venons de parler, de portiques, de temples, de vastes cours, du tombeau du roi, et d'autres bâtimens. On ne peut lire sans surprise ce que Diodore raconte de la magnificence presque incroyable de ce monument, et des sommes immenses qu'il avoit coûté. Entre autres merveilles, on y voyoit une statue dans la posture d'une personne assise, et qui étoit la plus grande de toute l'Egypte, la longueur de l'un de ses pieds étant de plus de sept coudées. La pierre dont on l'avoit faite étoit d'une beauté unique en son genre. On y lisoit l'inscription suivante: « Je suis Osymandyas, roi des rois; que celui qui voudra me disputer ce titre me surpasse dans quelqu'un de mes ouvrages. » Ce prince soumit les Bactriens qui s'étoient révoltés. On ne sait pas au juste en quel temps il vivoit. Tout ce que Diodore en dit, c'est qu'il fut un des princes qui régnèrent entre Menès et Myris; mais si ce qu'il dit de la bibliothèque d'Osymandyas est véritable, son règne doit avoir été plus récent.

† OTACILIA (Maria Otacilia Sévéra), femme de l'empereur Philippe, étoit chrétienne, et rendit son époux favorable aux chrétiens. Sa religion ne la garantit pas des crimes que l'ambition conseille quelquefois: elle entra dans les vues de son mari, qui ne parvint au trône que par le meurtre de l'empereur Gordien. Ses traits étoient réguliers, sa physionomie modeste, et ses mœurs réglées. Son époux ayant été tué, elle crut mettre son fils en sûreté dans le camp des prétoriens; mais elle eut la douleur de le voir poignarder entre ses bras. Elle acheva ses jours dans la retraite.

† OTHELIO (Marc-Antoine) *Othelius*, natif d'Udine, et mort en 1628, enseigna le droit à Padoue jusqu'à l'âge de 80 ans. On a de lui, I. *Consilia*. II. *De Jure*

dotium. III. *De Pactis.* IV. Des *Commentaires* sur le droit civil et canonique.

OTHER (N.), né en Norwège, passa à la cour d'Alfred-le-Grand, roi d'Angleterre, fut chargé par ce prince de visiter la Baltique et les mers septentrionales, et *écrivit* ses trois Voyages au-delà de la Norwège et jusqu'aux contrées les plus froides. Ils doivent avoir eu lieu vers l'an 890, pendant les temps paisibles du regne d'Alfred. L'ouvrage d'Other a été imprimé en 1678 à Oxford. André Bussæus, Danois, en a donné une nouvelle édition en 1733 à Copenhague, in-4°.

OTHMAN *ou* OSMAN, troisième calife des Musulmans depuis Mahomet, monta sur le trône après Omar, l'an 644 de Jésus-Christ, dans sa 70e année. Il fit de grandes conquêtes par Moavias, général de ses armées, et fut tué dans une sédition l'an 656. Ce prince, doué des plus grands talens, sut combattre et gouverner. Attentif à la conservation de la foi musulmane, il supprima plusieurs copies defectueuses de l'Alcoran, et fit publier ce livre d'après l'original qu'Abubeker avoit mis en dépôt chez Aysha, l'une des veuves du prophète. Ali, chef des révoltés, lui succéda.

OTHMAN Ier. *Voy.* OTTOMAN.

* OTHO (Vénius), peintre, né à Leyde en 1556, mort à Bruxelles en 1634, fut le maître de Rubens. Après avoir passé quelques années à Rome, Otho alla en Allemagne, où il fut employé par l'empereur.

† I. OTHON (Marcus Salvius), empereur romain, naquit à Rome l'an 32 de J. C., d'une famille qui descendoit des anciens rois de Toscane. Néron, dont il avoit été le favori et le compagnon de débauches, l'éleva aux premières dignités de l'empire. Nommé gouverneur du Portugal, il se fit estimer des grands dans ce poste, et chérir des petits. Après la mort de Néron, l'an 68 de J. C., il s'attacha à Galba, auprès duquel il rampa en vil courtisan. Othon se persuada que cet empereur l'adopteroit; mais Pison lui ayant été préféré, il résolut d'obtenir le trône par la violence. Sa haine contre Galba et sa jalousie contre Pison ne furent pas les seuls motifs de son projet. Othon, accablé de dettes, que lui avoit fait contracter son inconduite, regardoit la possession de l'empire comme l'unique moyen de s'acquitter. Il dit même publiquement « que, s'il n'étoit au plutôt empereur, il étoit ruiné sans ressource; et qu'après tout, il lui étoit indifférent de périr, ou de la main d'un ennemi dans une bataille, ou de celle de ses créanciers prêts à le poursuivre en justice. » Il gagna donc les gens de guerre, fit massacrer Galba et Pison, et fut mis sur le trône à leur place l'an 69. Le sénat le reconnut, et les gouverneurs de presque toutes les provinces lui prêtèrent serment de fidélité. Durant les changemens arrivés à Rome, les légions de la Basse-Germanie avoient décerné le sceptre impérial à Vitellius. Othon lui proposa en vain des sommes considérables, pour l'engager à renoncer à l'empire : tout fut inutile. En conséquence il marcha contre lui, il le battit dans trois combats différens; mais son armée ayant été entièrement défaite dans une bataille générale livrée près de Bédriac, entre

Crémone et Mantoue, il se donna la mort le 15 avril de la même année 69, à 37 ans. Othon mourut avec un grand courage ; il engagea ceux qui l'environnoient à partir au plus vite pour ne pas aigrir par leur retardement la colère du vainqueur. Il fit donner des bateaux et des voitures à ceux qui s'en alloient. Il brûla les mémoires et les lettres qui contenoient des témoignages d'un zèle trop vif pour lui, ou des reproches capables d'offenser Vitellius. Il distribua l'argent, mais avec discrétion et sagesse, et non pas comme un homme qui ne ménage plus rien parce qu'il va mourir. Comme il vit que le jeune Salvius Cocceïanus, son neveu, étoit tremblant et extrêmement affligé, il s'appliqua à le consoler, louant son bon cœur et blâmant ses craintes. « Vitellius, lui disoit-il, à qui je conserve toute sa famille, seroit-il assez ingrat et assez impitoyable pour ne pas épargner la mienne ? Je mérite la clémence du vainqueur par ma promptitude à le délivrer d'un rival... » Othon écrivit aussi à sa sœur un billet de consolation, et il recommanda le soin de ses cendres à la veuve de Néron, Statilia Messalina (*voyez* MESSALINE, nº II), qu'il se proposoit d'épouser. Il prit ensuite quelque repos. Mais lorsqu'il ne pensoit plus qu'à mourir, une émeute subite parmi les soldats, qui troubloient par des menaces la retraite des sénateurs, le rappela à d'autres soins. « Ajoutons encore, dit-il, une nuit à notre vie. » Il sortit, et réprimandant avec sévérité les auteurs de la sédition, il donna audience à ceux qui prenoient congé de lui jusqu'à ce que toutes les mesures fussent achevées pour leur départ. Ses dernières paroles, avant de se donner le coup mortel, « Il vaut mieux qu'un seul périsse pour tous, que tous pour un seul », attendrirent son armée jusqu'aux larmes. Plusieurs soldats vinrent baiser ses mains et ses pieds ; et après une infinité de regrets, mêlés de louanges, ils se tuèrent eux-mêmes sur son bûcher. Étroitement lié avec Néron, il avoit eu part à ses crimes ainsi qu'à ses plaisirs. Ses complaisances pour ce monstre de cruauté ont fait penser à plusieurs historiens qu'il auroit plutôt été un tyran qu'un bon empereur. Ce fut un caractère étrangement mêlé de bien et de mal. Son attentat contre la vie de son prince, ses débauches outrées, sa mollesse, qui alloit jusqu'à prendre soin de son ajustement et de son teint comme une femme coquette, sont des faits avérés. La modération et la douceur qui honorèrent son règne peuvent être attribuées en partie aux périls continuels auxquels il fut exposé pendant la courte durée de son empire. On pourroit le regarder comme un homme extrême, de qui l'on avoit tout à craindre s'il eût suivi ses premiers penchans, et tout à espérer si la vertu les eût réprimés.

† II. OTHON Ier, empereur d'Allemagne, dit *le Grand*, fils aîné de Henri l'Oiseleur, né en 912, fut couronné à Aix-la-Chapelle en 936. Le nouvel empereur ne fut tranquille sur le trône qu'après avoir essuyé beaucoup de contradictions de la part de sa mère Mathilde. Cette princesse s'efforçoit d'y placer son frère cadet Henri, sous prétexte qu'au temps de la naissance d'Othon, Henri l'Oiseleur n'étoit encore que duc de Saxe, au lieu que le jeune Henri étoit fils de Henri l'Oiseleur, roi d'Allemagne.

La couronne, devenue pour ainsi dire héréditaire aux ducs des Saxons rendit ce peuple extrêmement fier. Eberhard, duc de Franconie, entreprit de les humilier par la force des armes ; mais Othon l'humilia lui-même : il fut condamné à une amende de cent talens, et ses complices à la peine du harnescar. Ceux de la haute noblesse que l'on condamnoit à cette peine étoient obligés de charger un chien sur leurs épaules, et de le porter souvent jusqu'à une distance de deux lieues. La petite noblesse portoit une selle, les ecclésiastiques un grand missel, et les bourgeois une charrue. Othon sut se faire respecter au dehors, et rétablit au dedans une partie de l'empire de Charlemagne; il étendit, comme lui, la religion chrétienne en Germanie par des victoires. Les Danois, peuple indomptable, qui avoient ravagé la France et l'Allemagne, reçurent ses lois. Il soumit la Bohême en 950, après une guerre opiniâtre, et c'est depuis lui que ce royaume fut réputé province de l'empire. Othon s'étant ainsi rendu le monarque le plus considérable de l'Occident, fut l'arbitre des princes. Louis d'Outremer, roi de France, implora son secours contre quelques seigneurs français qui s'érigeoient en souverains et en tyrans. L'Italie vexée par Bérenger II, usurpateur du titre d'empereur, appelle Othon contre ce rebelle. Les Italiens vouloient avoir deux maîtres, pour n'en avoir réellement aucun : mais Othon paroît, et ils se soumettent. Bérenger prend la fuite. L'empereur fit marcher ensuite à Rome ; on lui ouvre les portes, et Jean XII le couronne empereur en 962. Othon étant entré en Italie comme Charlemagne, et s'y étant conduit de même, prit les noms de César et d'Auguste, et obligea le pape à lui faire le serment de fidélité. Le clergé et la noblesse romaine se soumirent à ne jamais élire de pape qu'en présence des commissaires de l'empereur. Othon confirma en même temps les donations de Pépin, de Charlemagne et de Louis-le-Débonnaire, sans spécifier quelles étoient ces donations si contestées. Le pape ne vouloit se donner qu'un protecteur ; il s'étoit donné un maître, et il lui fut bientôt infidèle. Il se ligua contre l'empereur avec Bérenger même, réfugié chez des Mahométans qui venoient de se cantonner sur les côtes de Provence. Il fit venir le fils de ce Bérenger à Rome, tandis qu'Othon étoit à Pavie. Jean XII n'étoit pas assez puissant pour soutenir cette entreprise hardie. L'empereur se rendit à Rome, fit déposer le pontife, et élire Léon VIII à sa place en 963. Le nouveau pape, le sénat, les principaux du peuple, le clergé de Rome, solennellement assemblés dans Saint-Jean-de-Latran, accordèrent à perpétuité à Othon et à tous ses successeurs le droit de nommer au saint-siége, ainsi qu'à tous les archevêchés et évêchés de ses royaumes. On fit en même temps un décret portant « que les empereurs auroient le droit de se nommer tels successeurs qu'ils jugeroient à propos. » C'est ainsi que l'empire d'Occident échut aux princes allemands. A peine Othon étoit retourné en Allemagne, que les Romains voulurent être libres. Ils m[illegible]rent en prison leur nouveau pape, créature de l'empereur. Le préfet de Rome, les tribuns, le sénat, voulurent faire revivre les anciennes lois. Othon revole en

Italie, fait pendre une partie du sénat ; le préfet de Rome fut fouetté dans les carrefours, promené sur un âne, et jeté dans un cachot, où il mourut de faim. Les dernières années d'Othon furent occupées par une guerre contre les empereurs d'Orient. Il avoit envoyé des ambassadeurs pour amener en Allemagne la fille de l'empereur grec, fiancée à son fils Othon II ; mais le traître Nicéphore II fit assassiner les ambassadeurs, et s'empara des présens dont ils étoient chargés. Othon, à la tête d'une armée, se jeta sur la Pouille et la Calabre qui appartenoient encore aux Grecs. L'armée de Nicéphore fut défaite, les prisonniers renvoyés à Constantinople avec le nez coupé. Jean Zimiscès, successeur de Nicéphore, fit la paix avec Othon, et maria sa nièce Théophanie avec le jeune Othon II. L'empereur d'Allemagne mourut peu de temps après, le 7 mai 973, avec la gloire d'avoir rétabli l'empire de Charlemagne en Italie ; mais Charles fut le vengeur de Rome, au lieu qu'Othon en fut le vainqueur et l'oppresseur, et son empire n'eut pas de fondemens aussi fermes que celui de Charlemagne. Othon avoit d'ailleurs de grandes qualités, beaucoup de courage, une extrême droiture, et un amour ardent pour la justice. C'est à lui principalement que le clergé d'Allemagne dut ses richesses et sa puissance ; il lui conféra des duchés et des comtés entiers, avec la même autorité que les princes séculiers y exerçoient. On dit qu'Othon avoit coutume de jurer par sa barbe, qu'il laissoit croître jusqu'à la ceinture, suivant la mode du temps. On a comparé Othon à Charlemagne ; tous deux furent des héros ; mais peut-être Othon surpassa-t-il Charles, sous le rapport des vertus privées. La politique détermina toutes les actions de celui-ci ; Othon se livra quelquefois au penchant d'un cœur généreux. Le massacre des Saxons accuse d'inhumanité le monarque français ; aucune tache semblable ne souille la vie de l'empereur des Germains. Il fut sévère sans être cruel, grand sans faste, brave sans témérité, et libéral sans profusion. L'Allemagne, qui fait remonter son droit public jusqu'aux empereurs français, doit plutôt en rapporter l'origine au règne d'Othon. Ce monarque rétablit les comtes palatins, juges supérieurs, qui rendoient la justice au nom du prince ; il abaissa les grands vassaux déjà trop puissans, augmenta les priviléges du clergé pour balancer ceux de la noblesse ; et, pour limiter le pouvoir du clergé, il créa des avoués dont l'avis rendoit nul celui des évêques. Les beaux-arts et les sciences fleurirent dans la cour d'Othon. Tant que son frère Brunon vécut, ce prélat tenoit dans son palais une espèce d'académie, aux séances de laquelle l'empereur assistoit, quoiqu'il ne sût pas lire. Othon avoit même eu dessein d'apprendre la langue latine.

† III. OTHON II, surnommé *le Sanguinaire*, succéda à Othon I, son père, à l'âge de 18 ans, le 13 mai 973. Sa mère Adélaïde profita de sa jeunesse pour s'emparer des rênes de l'état ; mais Othon, lassé de la dépendance où elle le tenoit, l'obligea de quitter la cour. A peine a-t-elle disparu, que la guerre civile est allumée. Le parti d'Adélaïde fait couronner empereur le jeune Henri, duc de Bavière. Harold, roi de Danemarck, et Boleslas, duc de Bohême, profitent de ces

troubles. Othon seul contre tous réduit ces différens ennemis et punit les rebelles. Les limites de l'Allemagne et de la France étoient alors fort incertaines. Lothaire, roi de France, crut avoir des prétentions sur la Lorraine et les fit revivre. Othon assembla près de 60 mille hommes, désola toute la Champagne, et alla jusqu'à Paris. On ne savoit alors ni fortifier les frontières, ni faire la guerre dans le plat pays; les expéditions militaires n'étoient que des ravages. Othon fut battu à son retour, au passage de la rivière d'Aisne. Geoffroi, comte d'Anjou, le poursuivit sans relâche dans la forêt des Ardennes, et lui proposa, suivant les règles de la chevalerie, de vider la querelle par un duel. Othon refusa le défi. Enfin l'empereur et le roi de France firent la paix en 980; et, par cette paix, Charles, frère de Lothaire, reçut la basse Lorraine avec quelque partie de la haute. Pendant qu'Othon s'affermissoit en Allemagne, les Romains avoient voulu soustraire l'Italie au joug germanique. L'antipape Boniface VII avoit invité les empereurs allemands à venir reprendre Rome : Othon passe les Alpes, et fait rentrer, en 981, les rebelles dans leur devoir, après en avoir fait égorger les principaux. Il fallut ensuite combattre les Grecs ligués avec les Sarrasins qui inondoient la Pouille et la Calabre. Les deux armées se trouvèrent en présence auprès de Busentelle, bourgade au bord de la mer. A peine eut-on donné le signal de la bataille, que la plupart des soldats d'Othon, et sur tout les Romains et les Bénéventins, lâchèrent le pied, et abandonnerent les Germains à la fureur des Grecs qui en firent un horrible carnage. Othon ne se sauva qu'avec peine. Il eut le bonheur de trouver sur le rivage de la mer une barque dans laquelle il se jeta avec précipitation. Mais il crut n'avoir évité un danger que pour tomber dans un autre, lorsqu'il eut reconnu qu'il étoit parmi des pirates. Cependant, comme il entendoit le grec et qu'il le parloit même assez bien, les pirates ne le reconnurent point et le mirent en liberté moyennant une grosse rançon qu'il leur promit, et que l'impératrice, qui fut avertie de cette aventure, lui fit tenir dans un petit port de Sicile. Les Grecs et les Sarrasins, au lieu de marcher droit à Rome, s'amusèrent à prendre les places de la Pouille et de la Calabre, que l'empereur avoit ramenées sous son obéissance. Ce prince eut donc le temps de mettre sur pied une nouvelle armée, avec laquelle il résolut d'abord de châtier les Bénéventins de leur trahison. Il s'empara de leur ville, l'abandonna au pillage pendant trois jours, et y fit mettre le feu. Il passa ensuite en Lombardie pour y lever de nouvelles troupes, et pour y recevoir celles qu'il attendoit de son pays. Toutes ces forces étant réunies, il se trouva à la tête d'une armée presque aussi nombreuse que la première, avec laquelle il marcha contre les Grecs et les Sarrasins. La fortune se déclara cette fois en sa faveur, et il fit de ses ennemis une si grande boucherie, qu'on l'appela *la pâle mort des Sarrasins* (*Pallida mors Saracenorum*). Après cette grande victoire, il tint une assemblée à Vérone, où il fit élire roi son fils Othon, qui n'avoit pas trois ans. Il retourna ensuite à Rome, et y mourut le 7 décembre 983, suivant les uns, d'une flèche empoisonnée; suivant d'au-

tres, de déplaisir : enfin, selon quelques uns, d'un poison que lui fit prendre sa femme. Ce prince, dont le règne ne fut que de dix années, n'égaloit point son père ; il avoit moins de grandes qualités, et le peu qu'il en possédoit étoit terni par son caractère cruel et perfide. On prétend qu'arrivé à Rome en 981, il invita à dîner les principaux sénateurs et les partisans du rebelle Crescentius, et les fit tous égorger au milieu du repas.

† IV. OTHON III, fils unique du précédent, né en 980, avoit à peine atteint l'âge de trois ans quand son père mourut. Les états d'Allemagne, prévoyant les troubles qui arrivèrent quelque temps après, se hâtèrent de le faire sacrer à Aix-la-Chapelle en 983. Henri, duc de Bavière, rebelle sous Othon II, le fut sous Othon III. Il s'empara de la personne du jeune empereur, usurpa la régence durant sa minorité ; mais les états la lui enlevèrent, et la donnèrent à la mère de ce prince. L'Italie fut encore déchirée par les factions sous ce règne. Crescentius remplit Rome de troubles et de désordres. Othon, appelé en Italie par le pape Jean XV, chasse les rebelles, et est sacré par Grégoire V, successeur de Jean XV qui venoit de mourir. A peine fut-il de retour, que Crescentius chassa de Rome le pape Grégoire V, et mit à sa place Jean XVI. Cet antipape, de concert avec le rebelle, projetoit de rétablir les empereurs grecs en Italie. Othon, obligé de repasser les Alpes, assiége et prend Rome, dépose l'antipape et le fait mutiler. Crescentius, attiré hors du château Saint-Ange sur l'espérance d'un accommodement, eut la tête tranchée en 998, avec douze de ses gens : son corps fut pendu par les pieds comme celui d'un scélérat. Grégoire V, que l'empereur avoit rétabli, mourut en 999. Othon III mit à sa place Gerbert, son précepteur, archevêque de Ravenne, qui prit le nom de Silvestre II. Ce fut à la prière de ce pontife que l'empereur donna cette année 999, à l'église de Verceil, la ville même de Verceil, avec toute la puissance publique : premier exemple de l'autorité séculière donnée sans aucunes bornes à une église. Othon, de retour en Allemagne, passa en Pologne, et donna au duc Boleslas le titre de roi. Il se rendit de nouveau en Italie pour arrêter les progrès des Sarrasins, et ceux des défenseurs de la liberté italienne, plus dangereux que les Sarrasins. Son voyage de Rome faillit à lui être funeste ; le peuple l'assiégea dans son palais, et tout ce qu'il put faire contre cette populace mutinée fut de s'enfuir tandis qu'il lui faisoit faire des propositions d'accommodement. Il mourut sans gloire au château de Paterno dans la Campanie, le 28 janvier 1002. Sa mort laissa plus indécis que jamais le long combat de la papauté contre l'empire, des Romains contre l'un et l'autre, et de la liberté italienne contre la puissance allemande. C'est ce qui tenoit l'Europe toujours attentive. C'est là le fil qui conduit dans le labyrinthe de l'histoire d'Allemagne.

V. OTHON IV, dit *le Superbe*, fils de Henri-le-Lion, duc de Saxe, élu empereur en 1197, et reconnu par toute l'Allemagne en 1208. Pour s'affermir sur le trône, Othon alla recevoir la couronne impériale en Italie.

Le pape Innocent III la lui donna, après lui avoir fait jurer qu'il lui abandonneroit le fameux héritage de Mathilde, et nommément la Marche d'Ancône et le duché de Spolette. Malgré ce serment, Othon réunit à son domaine les terres de Mathilde. Le pape le menaça de l'excommunication : l'empereur, à la tête d'une armée, s'empara de la Pouille. Alors Innocent lance ses foudres. L'archevêque de Mayence, à qui il adressa cette excommunication, la publia en Allemagne, et invita les princes à procéder à une nouvelle élection en faveur de Frédéric, roi de Sicile, fils de Henri IV. Othon vole en Allemagne pour apaiser les troubles, convoque la diète de Nuremberg, et, après avoir déclamé beaucoup contre le saint-siége, se soumet au jugement des princes, et leur abandonne l'empire. Frédéric, appuyé par Innocent III et par le roi de France Philippe-Auguste, se fit couronner à Mayence, et toute l'Allemagne se joignit à lui. Othon IV, trop foible pour lui résister, quoique soutenu par l'Angleterre, se retira dans ses terres de Brunswick. L'espérance de renverser le principal appui de Frédéric II le fit entrer dans la ligue du comte de Flandre contre le roi de France ; mais son armée fut entièrement défaite à la bataille de Bouvines, le 2 juillet 1214. Cette perte ruina ses affaires, et ne lui permit plus de songer à celles de l'empire. Il s'enferma dans le château de Hantzbourg, où il mena une vie privée jusqu'à sa mort, arrivée le 19 mai 1218. Othon, plus heureux dans la retraite que sur le trône, sur lequel il n'avoit eu ni assez de courage, ni assez de prudence, ne laissa aucun enfant de ses deux femmes. La première fut Marie de Brabant, sa parente, qu'il répudia ; la seconde, Béatrix de Suabe, morte quatre jours après son mariage.

† VI. OTHON *ou* Hatton, archevêque de Mayence, célèbre par une fable qu'on trouve dans presque tous les annalistes allemands. On prétend que, dans une famine, il fit enfermer beaucoup de pauvres qui, pressés de la faim, lui demandoient l'aumône, et les fit brûler vifs. Dieu punit sa cruauté ; car les rats et les souris l'incommodèrent tellement, qu'il fut obligé de se réfugier dans une tour qu'il fit bâtir au milieu du Rhin, et qu'on appelle encore aujourd'hui Mausthurn (tour des souris). Cette précaution fut inutile : les souris l'y poursuivirent. On place la mort de cet archevêque en 913. Gualtorius dit que, dès qu'il eut rendu le dernier soupir, les démons s'emparèrent de son corps et de son ame, et allèrent les précipiter dans les gouffres de l'Etna. Le petit livre intitulé *Pensez-y bien* rapporte le même fait d'un évêque de Saltzbourg. Ces récits, inventés par la haine populaire, semblent attester du moins des injustices tyranniques.

† VII. OTHON (saint), évêque de Bamberg et apôtre de Poméranie, né en Souabe vers 1069, fut formé de bonne heure à la vertu par des exemples domestiques, et engagé dans le clergé. Choisi par l'empereur Henri IV pour être le chapelain de sa sœur Judith, reine de Pologne, il revint en Allemagne après la mort de cette princesse, et devint chapelain et chancelier de Henri IV, puis évêque de Bamberg l'an 1100. Il y mourut le 30 mai 1139. On

a de lui une *Lettre à Paschal II.* *V.* sa vie écrite par dom Anselme Meiller, abbé d'Ensdorf dans le Haut-Palatinat, sous ce titre, *Mundi miraculum, S. Otho*, etc., Bamberg, 1739, in-4°.

VIII. OTHON DE FRISINGUE, ainsi nommé parce qu'il étoit évêque de cette ville au douzième siècle, étoit fils de Léopold, marquis d'Autriche, et d'Agnès, fille de l'empereur Henri IV. Il vint en France faire ses études dans l'université de Paris, et s'y distingua. L'amour de la solitude lui fit choisir le monastère de Morimond, dont il devint abbé. Nommé évêque de Frisingue en 1138, il accompagna l'empereur Conrad dans la Terre-Sainte. On a de lui une *Chronique* en sept livres, depuis le commencement du monde jusqu'en 1146. Cet ouvrage, qui peut être utile malgré les fables dont il fourmille, a été continué jusqu'en 1210 par OTHON de Saint-Blaise. Mais si Othon a souffert, dit le P. Fontenai, des défauts de son temps, il y a montré que l'esprit, le sentiment, l'énergie, sont de tous les temps. Il y a en effet dans sa Chronique quelques tableaux peints avec noblesse et des réflexions dictées par le jugement. On la trouve dans les recueils de Pistorius et de Muratori, ainsi que deux autres productions du prélat allemand; la première est un *Traité* de la fin du monde et de l'antechrist, et la seconde une *Vie* de l'empereur Frédéric Barberousse, en deux livres, dans laquelle il loue beaucoup ce prince. Othon de Frisingue mourut à Morimond le 12 septembre 1158.

OTHONIEL, fils de Cenez et parent de Caleb, ayant pris Dabir, autrement Cariath-Sepher, épousa Axa, fille de Caleb, que celui-ci avoit promise en mariage à quiconque prendroit cette ville des Chananéens. Les israélites ayant été assujettis pendant huit ans par Chusan-Rasathaim, roi de Mésopotamie, Othoniel, suscité de Dieu, dit l'Écriture, vainquit ce prince; et, après avoir délivré de servitude les Israélites, il en fut le juge et les gouverna en paix l'espace de quarante ans. Sa mort date de l'an 1344 avant Jésus-Christ.

OTROKOTSIFORIS (François), Hongrois, fit ses études à Utrecht, et fut ministre dans sa patrie. Après bien des disgraces occasionnées par son attachement à la réforme, il embrassa la religion catholique, enseigna le droit à Tirnau, et y mourut l'an 1718. On a de lui, I. Plusieurs *ouvrages* polémiques imprimés en Hollande, dont il rougit ensuite, et qu'il réfuta lui-même. II. *Origines hungaricæ*, Franeker, 1693, 2 vol. in-8°. Il y faut joindre *Antiqua religio Hungarorum verè christiana et catholica*, Tirnau, 1706, in-8°, que le même auteur fit après son abjuration.

*I. OTT (Henri), théologien de Zurich, né en 1617, d'un père ministre, après avoir fini ses études en Hollande, s'appliqua à l'étude de l'hébreu et des langues orientales, et fut nommé dans sa patrie professeur d'éloquence en 1651; d'hébreu en 1655, et d'histoire ecclésiastique en 1658. Jusqu'à sa mort, arrivée en 1682, il entretint une correspondance littéraire avec les savans les plus renommés de l'Europe. On a de lui, I. *Franco-Gallia*; *Oratio de causâ jansenisticâ*. Une *Dissertation* latine, dans laquelle il examine si saint Pierre a été à

Rome, et quand il y a été. III. Une *Traduction* du livre de la Grandeur de l'Eglise romaine, avec des remarques. IV. *Annales de l'histoire des anabaptistes*, en latin. V. Un *Traité* général de poésie, etc.

* II. OTT (Jean-Baptiste), fils du précédent, né en 1661, recommandable par sa connoissance des langues orientales et de l'antiquité, fut professeur de langue hebraique à Zurich. Il est auteur de quelques *ouvrages* peu connus, même en Suisse.

* OTTATO (César), Napolitain, médecin du 16e siècle, a écrit *Opus tripartitum de crisi, de diebus criticis, et de causis criticorum; de hectică febre opusculum quod exstat cum Jo. Michaele Savonarola pract. canonicum.*

† OTTER (Jean), né en 1707 à Christianstadt, ville de Suède, d'une famille commerçante engagée dans le luthéranisme, fit de bonne heure son étude principale des langues. Il apprit d'abord celles du nord, dont il joignit la connoissance à l'étude des humanités. Quand la paix de Neustadt eut rendu, en 1724, le calme à la Suède, il alla étudier dans l'université de Lunden, où il se livra deux ans à la physique et à la théologie. Otter passa en France, où il fit abjuration. Le cardinal de Fleury l'accueillit avec distinction, lui donna un emploi dans les postes, et l'envoya dans le Levant en 1734, d'où il ne revint qu'au bout de dix ans. Le fruit qu'il retira de ses courses fut une connoissance profonde des langues turque, arabe, persanne, de la géographie, de l'histoire et de la politique des états qu'il avoit fréquentés. Il avoit aussi travaillé avec soin à remplir un autre objet de sa mission, qui étoit de rétablir le commerce des Français dans la Perse. La cour de France ne tarda pas à récompenser son zèle et ses travaux. Outre une pension qui lui fut d'abord accordée, on l'attacha à la bibliothèque royale, en qualité d'interprète pour les langues orientales. On le nomma, au mois de janvier 1746, à une chaire de professeur royal pour la langue arabe; et en 1748, il fut admis dans l'académie des inscriptions et belles-lettres. Il mourut la même année. Il venoit de publier son *Voyage en Turquie et en Perse avec une Relation des expéditions de Thamas-Kouli-Kan*, en 2 vol. in-12, enrichis d'un grand nombre de notes intéressantes, mais écrits d'un ton sec et d'un style pesant. Il avoit lu dans l'académie des belles-lettres un premier mémoire sur la conquête de l'Afrique par les Arabes, et il a laissé le deuxième fort avancé.

OTTEVILLE. *Voyez* DOTTEVILLE.

OTTFRIDE ou OTFRIDE, *Otfridus*, moine allemand vers le milieu du 9e siècle, passa la plus grande partie de sa vie au monastère de Weissembourg en basse Alsace, et fit de grands progrès dans la littérature sacrée et profane. Il épura la langue allemande, qu'on appeloit alors théodisque ou tudesque. Il fit dans cette vue une grammaire, ou plutôt il perfectionna celle que Charlemagne avoit commencée. Pour faire tomber les chansons profanes, il mit en *vers* tudesques rimés les plus beaux endroits de l'Evangile. Comme ses vers pouvoient se chanter, ils se répandirent beaucoup, et produisirent l'effet qu'il en attendoit.

Ottfride a fait aussi des *Sermons*, des *Lettres*, des *Poésies mêlées*, et d'autres *ouvrages* qui prouvent plus sa piété que son goût....... *Voyez* les Antiquités teutoniques de Jean Schilter.

* OTTIERI (le comte et marquis François-Marie), célèbre historien et membre de l'académie de la Crusca, né à Florence en 1665, fut page à la cour du grand-duc Cosme III. Après avoir fini ses études il voyagea dans la plus grande partie de l'Europe. De retour à Rome il s'y maria, et entreprit quelque temps après l'*Histoire* des grands événemens qui eurent lieu en Europe au sujet de la succession à la monarchie espagnole, depuis la mort de Charles II jusqu'à l'année 1725. Le premier volume qui parut fut mis à l'*Index*, ce qui ne l'empêcha point de continuer son ouvrage jusqu'à sa mort, arrivée en 1742. Le manuscrit, qui passa dans la possession de son fils Lothaire, fut publié par ses soins et parut sous ce titre : *Istoria delle guerre avvenute in Europa, e particolarmente in Italia, per la successione della monarchia delle Spagne dall' anno* 1696 *all' anno* 1725, Rome, 1762, 9 vol. in-4°.

OTTO-GUÉRICK. *V.* GUÉRIKE.

OTTOBONI (Pierre). *Voy.* ALEXANDRE VIII, n° XX.

OTTOCARE II, roi de Bohême, obtint l'Autriche et la Styrie par son mariage avec Marguerite d'Autriche, à l'exclusion de Frédéric de Bade, fils de la sœur aînée de Marguerite, et acquit à prix d'argent la Carinthie, la Carniole et l'Istrie, en 1262. Fier de ses richesses et de sa puissance, il porta la guerre en Prusse, en Hongrie, et eut plusieurs avantages sur ses ennemis. Rodolphe, comte d'Hapsbourg, ayant été élu empereur en 1273, le somma de rendre hommage pour les fiefs qui étoient de sa dépendance. Sur son refus, ce prince le cita à la diète de l'empire, pour rendre raison de ses acquisitions injustes; mais il ne comparut ni par lui-même, ni par autrui. Ce mépris irrita tellement les princes impériaux, qu'on résolut de lui déclarer la guerre. L'empereur marcha donc vers l'Autriche. Ottocare, ne se fiant pas au succès d'une bataille, et craignant les démarches de Frédéric de Bade, demanda la paix, consentit de céder l'Autriche, et prêta hommage à genoux pour la Bohême et pour les autres terres qu'il possédoit. (*Voyez* RODOLPHE I, n° II.) Mais la reine son épouse et quelques autres personnages lui ayant reproché une si lâche démarche, il rompit la paix et s'empara de l'Autriche avec une puissante armée. L'empereur se mit en campagne pour le combattre, avec toutes ses troupes allemandes et hongroises qu'il avoit ramassées. La bataille se donna à Marckfeld près de Vienne, l'an 1278, et Ottocare la perdit avec la vie, après 25 ans de règne.

I. OTTOMAN *ou* OTHMAN Ier, premier empereur des Turcs, étoit un des émirs ou généraux d'Alaëdin, dernier sultan d'Iconium. Ce souverain étant mort sans postérité, Ottoman partagea ses états avec les autres généraux, comme autrefois les capitaines d'Alexandre-le-Grand. Une partie de la Bithynie et de la Cappadoce lui échut. Il sut conserver ses possessions par de nouvelles conquêtes qu'il fit sur les Grecs du côté de la Lycie et de la Carie, et prit la qualité de sultan en

1299 ou 1300. Il fit de la ville de Prusse la capitale de son empire naissant, et mourut en 1326. La bonté singulière de ce sultan et la sagesse de son administration passent en proverbe chez les Turcs. Quand leurs empereurs montent sur le trône au milieu des acclamations, on ne manque jamais de leur souhaiter, entre les vertus dignes d'un souverain, la bonté d'Ottoman.

II. OTTOMAN (le Père). *Voy.* IBRAHIM, n° II.

† OTTONAIO (Jean-Baptiste, dell'), poëte italien, du 16ᵉ siècle, auteur de 51 *Canzoni*, qui furent insérées sans sa participation dans l'édition que donna Grazzini, en 1559, du deuxième livre de Berni, intitulé *De tutti i Triunfi*, etc. L'auteur les fit supprimer de ce recueil par l'autorité des magistrats de Florence, et les publia en 1560, in-8°, en y ajoutant quatre nouvelles chansons. Cependant, malgré ce supplément, on préfère l'édition du recueil de Grazzini, à cause des changemens que fit Ottonaïo dans la sienne, pour la différencier de la première. Les curieux les rassemblent toutes les deux.

* I. OTTONELLI (Jules), né dans le territoire de Fanano en 1550, étudia avec un égal succès les langues et la littérature tant ancienne que moderne; il se rendit ensuite à Ferrare, où il se fit recevoir docteur en droit, et fut employé ensuite par le duc de Modène dans des affaires et des négociations importantes. Après avoir rempli avec autant de succès que de talens les charges honorables qui lui furent confiées dans ce duché, il se retira dans sa patrie, où il mourut le 3 août 1620. On a de lui, I. *Discorso sopra l'abuso del dire sua santità, sua maestà, sua altezza, senza nominare il papa, l'imperadore, il principe, con le difese della Gerusalemme liberata dalle opposizioni degli accademici della Crusca*, Ferrare, 1586. Léonard Salviati, qui, parmi les académiciens de la Crusca, s'étoit déclaré l'ennemi le plus acharné du Tasse, répondit à l'ouvrage d'Ottonelli par une brochure qui prouvoit plus d'emportement que de raison. II. *Annotazioni di Alessandro Tassoni sopra il Vocabolario degli accademici della Crusca*, Venise, 1698, in-fol. On est redevable de cette édition à Apostolo Zéno, qui la donna sur un manuscrit du célèbre médecin Jacques Grandi. Il crut, avec tous les savans et les érudits de ce temps, que cet ouvrage étoit de Tassoni, et avec d'autant plus de raison, qu'on savoit que ce dernier avoit fait des notes et des remarques sur ce Vocabulaire. Mais Muratori, dans la vie de Tassoni a prouvé jusqu'à l'évidence que ce travail avoit été fait par Ottonelli. III. Plusieurs autres *ouvrages* d'érudition.

* II. OTTONELLI (Jean-Dominique), neveu du précédent, né à Fanano, entra en 1602 dans l'ordre des jésuites, où il professa pendant quelque temps les belles-lettres; il se retira ensuite à Florence, où il passa la plus grande partie de sa vie, et mourut le 14 mars 1670, âgé de 68 ans. Parmi les *ouvrages* qu'il a publiés, et dont quelques-uns parurent sous le nom d'Odoménigo Lélonati, on distingue les suivans, I. *Memoriale agli spettatori delle teatrali oscenità*, Florence, 1640. II. *Della cristiana moderazione del teatro*, Flo-

rence, 1646 et 1652, 4 vol. in-4°. III. *Floriferium de multiplici conversationum genere, ex Sanctá Scripturá, SS. PP. etc., collectum*, Florentiæ, 1652. IV. *Trattato della pittura e scultura, uso ed abuso loro, composto da un teologo* (le P. Ottonelli) *et da un pittore* (Pierre Bérettini de Cortone), Florence, 1652. V. *Magistero spirituale per gli esercizi di S. Ignazio*, Florence, 1669.

OTTONI (Lucien degli), de Mantoue, moine du mont Cassin, profondément versé dans la littérature grecque. Il fut abbé du monastère della Pomposa, et termina ses jours dans celui de Polirone en 1508. On lui doit une *Traduction*, du grec en latin, des Homélies de saint Jean Chrysostôme, à laquelle il joignit une apologie de ce saint docteur. C'est à ce sujet qu'on l'accusa d'avoir voulu atténuer la force de la grâce divine, pour affermir celle du libre arbitre. Son ouvrage, quoique approuvé par plusieurs savans théologiens qui en prirent la défense, fut mis à l'*index* par la cour de Rome.

* OTTO-VÉNIUS ou OCTAVIO (Van-Veen), peintre hollandais, né en 1556, d'un bourgmestre de Leyde, passa sa première jeunesse dans les écoles latines, et étudia le dessin chez Isaac Nicolas. A l'âge de 15 ans il fut envoyé à Liège pour y continuer ses exercices. Le cardinal de Groosbeck, évêque et prince de cette ville, lui donna des lettres de recommandation pour aller à Rome, où il fut reçu dans la maison du cardinal Maducio. Otto s'attacha à l'école de Frédéric Zuccharo dont il suivit les leçons pendant sept ans. Il vint ensuite en Allemagne, au service de l'empereur, puis se rendit successivement auprès de l'électeur de Bavière, et celui de Cologne. Tous lui offrirent de le combler d'honneurs et de biens. Louis XIII lui-même voulut l'attirer à sa cour; mais rien ne put lui faire abandonner son pays. Il consacra ses talens au prince de Parme, alors gouverneur des Pays-Bas espagnols, qui l'honora du titre d'ingénieur en chef, et de peintre du roi. Après la mort de son protecteur, il vint à Anvers, et exerça son pinceau à décorer les églises et les édifices publics. Quelque temps après, l'archiduc Albert, qui avoit succédé au prince de Parme, le fit venir à Bruxelles, et lui donna l'intendance des monnoies. C'est alors qu'il fit en grand les portraits de l'archiduc et de l'infante Isabelle, que l'on envoya à Jacques Ier, roi d'Angleterre. Le chevalier Buttart, qui a écrit la Vie d'Otto-Vénius, cite de lui un grand nombre d'*ouvrages*, entre autres, la *Guerre des Bataves contre les Romains*, tirée des quatrième et cinquième livres de Tacite, édition enrichie de 40 estampes; les *Emblèmes d'Horace*, avec des observations latines, françaises, italiennes et flamandes; la *Vie de saint Thomas d'Aquin*, ornée de 32 planches; enfin plusieurs *emblèmes* sur l'amour divin et profane, qu'il dédia à l'infante Isabelle. Il mourut à Bruxelles en 1634, laissant deux filles qui excellèrent dans la peinture. Le célèbre Rubens fut son élève.

† OTWAY (Thomas), poëte anglais, né à Trottin, dans le comté de Sussex, en 1651, fut élevé à Winchester et à Oxford: puis alla à Londres, où il se livra tout entier au théâtre. Les Anglais

l'appellent leur Racine ; mais de l'aveu de Johnson, il est négligé dans sa versification ; son style n'a trop souvent ni grâce, ni élégance, ni pureté, et il doit ses beautés moins à l'art qu'à la nature. Il n'y a pas dans tout cela de traits de ressemblance avec Racine, le poëte le plus pur et le plus élégant qui ait honoré la scène. Otway fut quelque temps acteur avant d'être auteur. A vingt-cinq ans il fit jouer sa tragédie d'*Alcibiade*, et deux ans après il donna *Titus* et *Bérénice*, et les *Fourberies de Scapin*, deux pièces traduites du français. Nous ignorons si sa comédie de l'*Amitié à la mode*, qui parut en 1678, eut un grand succès ; ce qu'il y a de certain, c'est que lorsqu'elle fut reprise à Drury-Lane, en 1739, elle fut très-mal reçue du public, justement révolté de l'obscénité et de l'immoralité qui régnoient dans cet ouvrage. La tragédie de *Don Carlos* fut parfaitement accueillie ; mais les deux pièces qui firent la réputation d'Otway, que l'on revoit toujours avec plaisir, et qui semblent même les pièces favorites du public, sont l'*Orphelin*, et *Venise sauvée*. Dans la première, qui est une véritable tragédie bourgeoise, on trouve des traits de sentiment si vrais, les effets de l'amour si bien peints, tant d'intérêt enfin, qu'on pardonne facilement les défauts que la critique a relevés dans le style et la marche de cette pièce. Dans la seconde, le chef-d'œuvre de l'auteur, on remarque au contraire que la versification est plus soignée, que les peintures ont plus de force, que le coloris a plus de vigueur, qu'enfin le style a plus d'énergie. Le défaut de morale peut être reproché avec raison à cette belle tragédie, dont le public, dit Johnson, apprécie parfaitement les vices et les beautés, et qu'il regarde comme l'ouvrage d'un homme peu zélé pour les intérêts de la vertu, mais capable de concevoir et de peindre avec force des situations neuves. Otway fut intimement lié avec Shadwell, et à l'aide de la protection de Charles Fitz, Charles-comte de Plymouth, fils naturel de Charles II, il obtint un brevet d'officier de cavalerie dans un régiment nouvellement levé qu'on envoyoit en Flandre. Absolument étranger à son nouvel état, il revint bientôt dans sa patrie dans le plus grand dénuement, et chercha à subsister de sa plume. Otway vécut ainsi jusqu'en 1685, époque à laquelle il mourut, âgé de 34 ans, d'une manière pénible à raconter : il s'étoit endetté, et, pour se soustraire aux poursuites de ses créanciers, il se cachoit dans un cabaret, où il mourut de faim, ou s'étouffa selon d'autres en dévorant après une longue abstinence un morceau de pain qu'on lui avoit donné par charité. Quoi qu'il en soit de ces rapports, peut-être exagérés, il est sûr que son indigence et ses chagrins contribuèrent à abréger ses jours. On a recueilli ses *Œuvres* à Londres, 1736, 2 vol. in-12. Elles y ont été réimprimées en 3 volumes en 1737. De La Place a imité et traduit en partie sa *Venise sauvée*, 1747, in-8°.

OUARDI. *Voyez* Ben.

OUBACHÉ, kan des Tartares Tourgouths, étoit parvenu à un âge assez avancé dans l'exercice des vertus paisibles et hospitalières, lorsqu'une insulte grossière vint troubler sa vie. Il commandoit à une horde de 600,000 Tartares, qui occupoient les plaines

arrosées par le Wolga, entre Astrakan et Casan. Un lieutenant russe, nommé Kischenskoï, vint exiger, au nom de la cour de Russie, le tribut que ces peuples lui donnoient annuellement; mais avide et féroce, il s'empara de plusieurs troupeaux, et les vendit à son profit. Oubaché se plaignit à lui-même de ses exactions, et Kischenskoï osa lui donner un soufflet. Le kan offensé demanda justice à Catherine II; ses envoyés furent à peine écoutés par le ministre de l'impératrice. Les Tourgouths, suivant Castéra, avoient souffert tranquillement la rapacité et le brigandage; mais ils ne purent endurer ni l'outrage fait à leur kan, ni l'injustice de la cour de Russie. Oubaché et les anciens de la horde, ayant tenu conseil, résolurent d'abandonner le territoire de l'empire russe, de traverser les déserts, et de se retirer jusque dans la Chine, au pied des montagnes du Thibet, dont une tradition leur faisoit croire qu'ils étoient originaires. Les Tourgouths partirent des bords du Wolga le 10 décembre 1770, et arrivèrent sur ceux de l'Ily le 9 août 1771, après avoir perdu près de la moitié de leur peuplade dans les déserts, ou en combattant d'autres Tartares qui voulurent s'opposer à leur passage. Catherine fit redemander les Tourgouths à l'empereur de la Chine. Ce monarque lui répondit « qu'il n'étoit point assez injuste pour livrer ses propres sujets à une puissance étrangère, ni assez cruel pour chasser des enfans qui rentroient dans le sein de leur famille; qu'il n'avoit été instruit du projet des Tourgouths qu'au moment de leur arrivée, et qu'il s'étoit empressé de leur rendre le pays de leurs ancêtres; que l'impératrice ne pouvoit se plaindre que de celui qui avoit porté la main sur le visage d'un kan et d'un vieillard aussi respectable qu'Oubaché. » Ce dernier mourut quelque temps après sa courageuse émigration.

* OUDAAN (Joachim), fils d'un boulanger, né en 1628 au village de Rhinsbourg, à une lieue de Leyde, étudia à l'école latine de cette ville, dirigée par Théodore Schrezvelius, et fit des progrès rapides dans les langues grecque et latine. Son goût pour les belles-lettres et la poésie se développa en même temps. En 1650, pour former son style dans la prose, Oudaan publia une *Traduction* hollandaise du fameux traité de Henri Corneille Agrippa, sur la Vanité des sciences. En 1664 il donna un ouvrage intitulé *De la puissance romaine*, in-4°; en 1775 une *Traduction* de l'anglais du chevalier Sandys, intitulée de *l'Etat de la religion dans l'Occident*, et du latin, le poëme du Cœlius Pédélius, et l'apologie d'Arnobe contre les païens, etc.

OUDAR. *V.* BIEZ, *et* HOUDARD.

* OUDEAU (Françoise), religieuse de Saint-Dominique à Poissy, où elle mourut le 4 octobre 1644, a donné une traduction des sermons de saint Bernard, sous ce titre : *Sermons méditatifs du dévot P. saint Bernard, abbé de Clairvaux, sur le Cantique des Cantiques*, traduits du latin en français, par S. F. O., religieuse du royal monastère de Saint-Louis de Poissy, Paris, 1621, in-8°.

*OUDENAERDE (Robert Van), peintre et graveur, né à Gand

en 1663, et mort dans la même ville à l'âge de 80 ans, apprit le latin de Pierre Van Oudenaerde, son père, professeur de langues. Robert se livra cependant tout entier à la peinture, et eut d'abord pour maître Mierhop, puis le fameux de Cléef, dont il suivit les leçons jusqu'à 19 ans. De là il fut envoyé à Tournay, pour apprendre le français, et obtint en 1685 des lettres de recommandation pour aller à Rome. Il entra dans l'école de Carle Maratte, dont il acquit la confiance. Il avoit essayé dans ses momens de repos de graver à l'eau-forte; mais son début pensa causer sa perte. Une esquisse de son maître, représentant le mariage de la sainte Vierge, ayant fixé son attention, il la *grava* sans le consulter, et la donna à ses amis. Quelques épreuves furent portées à un marchand d'estampes, qui en garnit sa boutique. Maratte, passant par là, reconnut son dessin, dont la gravure étoit peu satisfaisante, s'informa du nom de l'auteur; et, indigné de se voir trompé par son élève, le renvoya. Oudenaerde, victime innocente de son indiscrétion, resta six semaines sans travail, occupé seulement de son malheur. Enfin le hasard les fit rencontrer sur la place Navonne. Maratte l'appela, et lui dit froidement : « Gravez-vous encore quelques planches d'après moi, pour les vendre sans mon aveu? Depuis ma disgrace, répondit Oudenaerde, je n'ai plus envie de peindre ni de graver, et je suis prêt à quitter un talent qui a causé mon malheur— » Et moi je vous exhorte à le cultiver; mais je ne me soucie pas de voir paroître en public mes ouvrages égratignés. » Revenu chez son maître, il *grava* depuis ses principaux ouvrages, et passa 15 ans auprès de lui dans la plus étroite amitié. Enfin, il retourna dans sa patrie en 1722, et peignit à Gand l'*histoire* et le *portrait*. Il acquit en peu de temps une réputation brillante, et embellit surtout les églises et les palais. Son genre est entièrement celui de Maratte, sa touche franche et facile, son dessin correct. Outre ce talent, il possédoit celui de la *poésie*, qui lui concilia l'estime de tous les gens de lettres.

* OUDENBOSCH (Adrien den), né près de Breda, religieux du monastère de Saint-Laurent à Liège, florissoit dans le 15ᵉ siècle. Il a écrit, I. Une *Chronique* de Liège, depuis l'an 1449, où avoit fini Jean Stabulans, religieux du même monastère, jusqu'en 1483. II. *Brevis historia ecclesiæ collegiatæ sancti Petri Aicuriensis*. III. Il a continué l'*Histoire de son monastère de Saint-Laurent*, qui avoit été commencée par le célèbre Rupert, moine du même lieu, mort en 1135.

* OUDENDORPIUS (François), qui vivoit dans le 18ᵉ siècle, a publié *Oratio de veterum inscriptionum et monumentorum usu legatoque Papenbrœkiano, ejusdemque brevis descriptio*, Lugduni-Batavorum, 1745-1746, in-4°. On a encore de lui *Carmen elegiacum de veris adventu*, latin-flamand, imprimé à Harlem, 1754, in-4°.

OUDENHOVEN (Jacques), ministre protestant, né à Bois-le-Duc, mort vers l'an 1683, fit sa principale étude de l'histoire de son pays. Ses ouvrages, écrits en flamand sont, I. *Descrip-*

tion de la ville et mairie de Bois-le-Duc, 1670, in-4°. II. *Description de la ville de Heusdin*, Amsterdam, 1743, in-4°. III. *— de Dordrecht*, Harlem, 1670, in-8°. IV. *Origine et antiquité de la ville de Harlem*, 1671, in-12. V. *Antiquités Cimbriques*, Harlem, 1682; on y trouve des choses curieuses touchant les différentes inondations arrivées en Hollande. VI. *Description de la Hollande ancienne ou de la Sud-Hollande*, 1654, in-4°.

† I. OUDIN (César), fils de Nicolas Oudin, grand-prévôt de Bassigny, élevé à la cour du roi de Navarre, qui fut depuis Henri IV. Ce prince l'employa en diverses négociations importantes, et lui donna la charge de secrétaire et d'interprète des langues étrangères en 1597. Il mourut en 1625, avec la réputation d'un homme intelligent et d'un citoyen zélé. On a de lui des *Grammaires et des Dictionnaires pour les langues italienne et espagnole*, et un *Recueil* de sentences et de proverbes, traduits du castillan, 1614, in-8°. En voici quelques-uns : « Recule-toi de moi, et je donnerai pour moi et pour toi, dit un arbre à l'autre. — Acheter à la foire et vendre en la maison. — Peu de vin, vends du vin ; beaucoup de vin, garde du vin. — Sème de bonne heure et taille tard. — Vignes entre vignes, et maisons entre voisines. — Le pied du propriétaire est le meilleur engrais de sa terre. — Valets, ennemis dont on ne peut se passer. — Qui se lève tard, manque ses provisions de bouche. — Qui donne son bien avant sa mort, a besoin de patience dans ses derniers jours. — Les grands arbres donnent plus d'ombre que de fruits.

II. OUDIN (Antoine), fils du précédent, succéda à son père dans la charge d'interprète des langues étrangères. Louis XIII l'envoya en Italie. Le pape Urbain VIII se faisoit un plaisir de s'entretenir avec lui. De retour en France, il fut choisi pour enseigner la langue italienne à Louis XIV. Nous avons de lui quelques ouvrages, I. *Curiosités françaises, pour servir de supplément aux Dictionnaires*, 1640, in-8°. C'est un recueil de nos façons de parler proverbiales. II. *Grammaire française, rapportée au langage du temps*, in-12. III. *Recherches italiennes et francaises*, 2 vol. in-4°. IV. *Le Trésor des deux langues espagnole et française*, in-4°, 1655. Il mourut en 1653.

† III. OUDIN (Casimir), né à Mézières sur la Meuse en 1638, entra chez les prémontrés en 1658, après avoir fait son noviciat à Saint-Paul de Verdun, et s'appliqua principalement à l'Histoire ecclésiastique. Louis XIV, passant par l'abbaye de Bucilly ou Bussigny en Champagne, pour aller au siége de Gand, Oudin, chargé de le complimenter, plut à ce prince. Le roi étant entré, le 1er mars 1680, dans la salle de l'abbaye, après un temps nébuleux, le soleil parut tout-à-coup. Un rayon, donnant à-plomb sur le portrait du roi, Oudin, à cette occasion, fit cet impromptu :

Solem verè novum nunc sol antiquus adorat,
Et Martem primum Martia prima dies.

Le roi fut surpris de trouver un homme d'esprit dans un lieu sauvage ; mais Oudin ne soutint pas l'idée que son distique avoit donnée de lui ; il n'entretint le roi

que de son livre et de ses écrivains ecclésiastiques. Louis XIV, qui ne prenoit pas grand plaisir à ces détails, dit au prémontré avec sa politesse ordinaire : « Mon père, vous êtes trop savant pour moi ; mais nous verrons bientôt si M. le Prince le sera assez pour vous : c'est le docteur de notre famille. » Le moine voulut traiter le vainqueur de Rocroy comme un petit garçon. Ses manières ne plurent pas ; le P. Oudin perdit par là sa fortune. Cependant son général le chargea de visiter toutes les abbayes de l'ordre, pour tirer des archives ce qui pourroit lui servir. Il s'en acquitta avec succès, et vint à Paris en 1685. Oudin qui avoit de la chaleur dans l'esprit et de l'inquiétude dans le caractère, ayant essuyé quelques mécontentemens, se retira à Leyde en 1690, embrassa le protestantisme, et y fut sous-bibliothécaire de l'université. Ses principaux ouvrages sont, I. *Commentarius de scriptoribus Ecclesiæ antiquis, illorumque scriptis*, etc., Leipsick, 1722, trois volumes in-folio. Cet ouvrage, qui exigea beaucoup de recherches, et dans lequel l'auteur manqua de l'esprit de critique, auroit pu être réduit au tiers. Mais à l'époque où l'auteur vivoit, le mérite étoit de composer des livres très-volumineux, et non de bons livres. II. *Veterum aliquot Galliæ et Belgii scriptorum opuscula sacra nunquam edita*, 1692, in-8°. III. Un *Supplement des auteurs ecclésiastiques omis par Bellarmin*, in-8°, 1688, en latin. IV. Le *Premontré défroqué*, etc. Ce savant finit sa carriere à Leyde en septembre 1718.

† IV. OUDIN (François), né l'an 1673 à Vignory en Champagne, étudia à Langres, et entra chez les jésuites en 1691. Après avoir professé les humanités et la théologie avec succès, il s'établit à Dijon, et y passa le reste de ses jours, partagé entre l'étude et le commerce des gens de lettres. Il mourut le 28 avril 1752. Le P. Oudin avoit fait une étude particulière de l'Ecriture sainte, des Conciles et des Pères, sur-tout de saint Jean-Chrysostôme, de saint Augustin et de saint Thomas, qui avoient pour lui un attrait particulier. Le latin, le grec, l'espagnol, le portugais, l'italien et l'anglais lui étoient familiers. Profondément versé dans la connoissance des antiquités profanes et sacrées, et des médailles, Oudin joignoit à une érudition étendue le goût de la belle littérature, beaucoup de justesse dans l'esprit, une ardeur infatigable pour le travail, et une facilité merveilleuse à faire des *vers* latins. Ses principaux ouvrages en ce genre sont, une pièce intitulée *Somnia*, Dijon, 1697, in-8°, et Langres, 1698, in-12, pleine d'élégance et de bonne poésie, qu'il composa à vingt-deux ans ; une autre sur le *Feu* ; des *Odes*, des *Mimes*, des *Elégies*, dont la plupart sont imprimées dans le recueil intitulé *Poëmata didascalica*, 1749, en 3 vol. in-12. C'est dans le 3e vol. de ce recueil que l'éditeur, l'abbé d'Olivet, a inséré un petit ouvrage d'Oudin, intitulé *Sylva distichorum moralium, pleraque liberalis et christianæ institutionis præcepta continens*, Dijon, 1720, petit in-12. Dans la réimpression, ces distiques ont subi des changemens, et les notes qui les suivoient ont toutes été supprimées, à l'exception de deux. Ses ouvrages en prose sont plus

considérables. Les plus connus sont, I. *Bibliotheca scriptorum societatis Jesu*. Il en avoit achevé les quatre premières lettres quand il est mort, et il a laissé plus de sept cents articles pour le reste de l'ouvrage. La Bibliothèque des écrivains jésuites avoit été commencée par le Père Ribadeneira, et poussée jusqu'en 1618. Elle fut continuée par le pape Philippe Alegambe jusqu'en 1642, et par Sotwel jusqu'en 1675. Les Pères Bonanni, de Tournemine et Kervillars furent ensuite successivement chargés d'en composer la suite; mais n'ayant rien publié, et ayant seulement recueilli quelques Mémoires informes, on crut que le P. Oudin s'en acquitteroit mieux, et on ne se trompa point. II. Un *Commentaire* latin sur l'Epître de saint Paul aux Romains, in-12, où il a principalement suivi les explications de saint Chrysostôme. III. Des *Etymologies celtiques*, que l'on trouve au commencement des OEuvres diverses de l'abbé Gédoyn, Paris, 1745, in-12. IV. Un bon *Eloge du président Bouhier*, en latin, mis en tête des *Recherches et dissertations sur Hérodote*, Dijon, 1749, in-4°. V. Des *Commentaires* sur les Psaumes, saint Matthieu, et sur toutes les Epîtres de saint Paul. VI. *Historia dogmatica conciliorum*, in-12. VII. Les *Vies d'Antoine Vieyra*, *de Melchior Inchofer*, *de Denys Petau*, *de Fronton du Duc*, *de Jules-Clément Scotti*, *de Jacques Billy*, *et de Jean Garnier*. Ces sept Vies sont imprimées dans les *Mémoires* du P. Nicéron. Michault, de Dijon, ami du P. Oudin, a consacré à la mémoire de ce savant jésuite une partie du second volume de ses *Mélanges historiques et philosophiques*, imprimés à Paris en 1754, en 2 vol. in-12.

† OUDINET (Marc-Antoine), numismate, né à Reims en 1643, étudia chez les jésuites de cette ville jusqu'en rhétorique, et s'y distingua p r l'etendue et la facilité de sa mémoire. Il avoit appris toute l'Enéide de Virgile en une semaine. Nommé professeur en droit dans l'université de Reims, il remplissoit cette place avec honneur, lorsque Raissant, son parent, garde des médailles du cabinet du roi, l'engagea de venir partager ce soin avec lui. Oudinet se rendit avec empressement à ses invitations, et obtint sa place quelques années après. Il mit beaucoup d'ordre et d'arrangement dans ce précieux dépôt, eut pour récompense une pension du roi de cinq cents écus, fut reçu de l'académie des inscriptions et belles-lettres en 1701, et mourut à Paris en 1722. On a de lui, dans la collection académique des Mémoires de cette société, trois *Dissertations* estimées : l'une *sur l'origine du nom de médailles;* l'autre *sur les médailles d'Athènes et de Lacédémone;* et la troisième *sur deux agates* du cabinet du roi, dont l'une représente *Jupiter et Minerve*, etc., et l'autre *saint Jean l'Evangéliste*, enlevé par un aigle, et couronné par un ange.

† OUDRI (Jean-Baptiste), peintre, né en 1686, mort à Paris, sa patrie, le 1er mai 1755, apprit les principes de son art sous le célèbre Largillières, et retint de ce maître des principes sûrs pour le coloris, qu'il a communiqués dans une assemblée de l'académie de peinture dont il étoit membre, et l'un des professeurs. On connoît le talent supérieur d'Oudri pour *peindre* des

animaux ; ses compositions en ce genre sont de la plus grande vérité et admirablement traitées. On a gravé les *Fables de La Fontaine*, 4 vol. in-folio, d'après ses dessins ébauchés ; mais ceux qui les ont finis n'avoient pas ses talens. Cette belle édition a paru à Paris, 1755-59. Oudri fit pour Louis XV des *Chasses* qui sont l'ornement de plusieurs châteaux, entr'autres celui de la Meute. Oudri connoissoit si bien la magie de son art, qu'il s'est plu souvent à *peindre* des objets blancs sur des fonds blancs ; et ces tableaux sont d'un bon effet. Ce maître eût pu réussir dans l'Histoire, comme il est aisé d'en juger par plusieurs morceaux qui lui font honneur. Il dirigea la manufacture de Beauvais, et l'on en vit sortir des tapisseries aussi brillantes que les tableaux qui leur avoient servi de modèle. Le roi lui accorda une pension et un logement aux galeries du Louvre.

† OUEN (saint) *Audoënus*, né dans les environs de Soissons, archevêque de Rouen en 640, s'acquit une grande considération par son savoir. Il employa l'autorité que lui donnoient son caractère et ses lumières pour établir la paix entre les princes français. Ce fut au retour d'une de ces négociations qu'il mourut à Clichy près Paris le 24 août 689. Il s'étoit trouvé au concile de Châlons la quatrième année de son épiscopat. On lui attribue une *Vie de saint Eloy*, qui se trouve en latin dans le premier volume des historiens normands, recueillis par Duchêne ; elle a été traduite en français, 1693, in-8°. L'auteur de l'Histoire de l'abbaye royale de Saint-Ouen, le P. François Pommerey, a mis en tête une fort longue Vie de Saint Ouen, Rouen, 1662, in-fol.

OVERALL (Jean), d'abord professeur en théologie à Cambridge, puis doyen de Saint-Paul à Londres, devint en 1614 évêque de Coventry et de Litchfield, et quatre ans après évêque de Norwich. Il tâcha de concilier par *lettres* les controverses de Hollande sur la prédestination et sur le libre arbitre. On trouve quelques-unes des siennes dans le recueil intitulé *Epistolæ præstantium virorum*, Amsterdam, 1704, in-folio. Ce prélat termina sa carrière en 1619.

† OVERBÈKE (Bonaventure Van), dessinateur et antiquaire hollandais, né à Amsterdam en 1660, et mort en 1706, avoit conçu un goût si grand pour les antiquités, qu'il fit trois fois le voyage de Rome, où il prit les dessins des précieux restes de l'ancienne magnificence de cette ville. Il *dessina* d'abord les monumens qui subsistent en entier, puis il *crayonna* ceux qui sont endommagés sans y rien ajouter, et il en observa toutes les proportions avec la plus grande exactitude. De retour dans sa patrie, il *grava* lui-même ses dessins, recueillit les descriptions qu'on en trouve dans les meilleurs anquaires, pour les placer à côté. Il y joignit les noms et les médailles des papes qui ont rétabli quelques-uns de ces monumens, et les inscriptions anciennes et modernes qui s'y rapportent. Ce Recueil, qui étoit d'abord en flamand, a été traduit en latin, en italien et en français. On l'a publié en latin sous ce titre : *Reliquiæ antiquæ urbis Romanæ*, etc. Amsterdam, 1706, trois part.

in-fol. Chaque volume est composé de cinquante planches et d'autant de descriptions. On l'a donné en français à Amsterdam, en 1709, et à La Haye, 1763, en trois vol. in-fol., sous ce titre : *Les restes de l'ancienne Rome, mesurés et dessinés sur les lieux.* Cet ouvrage est estimé pour l'exactitude et la vérité des dessins. Les figures sont belles dans tous les exemplaires, à l'exception de ceux de l'édition de La Haye, où les planches paroissent fatiguées.

† OVERBURY (sir Thomas), gentilhomme anglais, né en 1581 au comté de Warwick, mort en 1613, élève d'abord du collége de la reine à Oxford, et ensuite du collége de justice du Temple, s'attacha au lord Car, comte de Sommerset, qui lui procura l'honneur d'être fait chevalier. Quoiqu'Overbury eût favorisé les amours de ce lord avec la comtesse d'Essex, il s'opposa à leur mariage, et par là il s'attira la haine de tous les deux. Sur une frivole accusation, Overbury fut envoyé à la tour, où le comte de Sommerset et son épouse le firent empoisonner. Deux ans après on découvrit les circonstances de sa mort, et les agens du comte et de la comtesse périrent sur l'échafaud; mais le roi fit grâce aux illustres coupables. Sir Thomas a composé deux poëmes dont les Anglais font cas. I. *La femme*, 1614, in-4°. II. *Le remède d'amour*, 1620, in-8°.

* OVERDATZ (Louis), né à Enguien, ville du Hainaut, vers l'an 1630, étudia la médecine avec succès, se fit recevoir docteur en cette faculté, et alla se fixer à Bruxelles en qualité de médecin du marquis de Castel-Rodrigo, gouverneur des Pays-Bas. Il mourut dans cette ville vers 1682, après avoir obtenu de Charles II des lettres de noblesse, dans lesquelles ce prince le qualifie de médecin du train de l'artillerie du roi aux Pays-Bas. Overdatz a donné, à l'usage des pauvres, et écrit en flamand, un *Traité* abrégé de la peste, avec les moyens de la guérir, Bruxelles, 1668, in-12.

* OVERKAMPF (George-Guillaume), né en Westphalie vers le milieu du 17e siècle, est auteur de divers ouvrages. Ses opéras furent imprimés à Rinteleu en 1703. On y remarque une dissertation singulière sous ce titre : *Commentatio theologica de ratione flatûs curiæ romanæ circa usum latinæ linguæ, sacroque dominationis arcano.* Il prétend que la cour de Rome n'emploie la langue latine que pour étendre sa domination. Un écrivain dit : « On peut juger du goût d'un homme qui ne trouve dans la langue de Virgile et de Cicéron d'autre raison de prédilection qu'une ambition imaginaire ; la vérité est que la mère de toutes les Églises, la Jérusalem chrétienne, réunissant dans son sein toutes les nations de la terre, doit avoir un langage uniforme et général, connu de tous. Déjà, avant la naissance du christianisme, la langue latine, selon la remarque de Pline, jouissoit de cet avantage. *Quæ sparsa congregaret imperia, ritusque molliret, et tot populorum discordes ferasque linguas sermonis commercio contraheret.* » Sur quoi Inchofer, dans sa savante histoire *De sacrâ latinitate*, dit que Rome chrétienne ne pouvoit, sans une faute impardonnable, négliger une langue qui, sous Rome païenne, fut celle de

l'univers. *Nec decet gentili adhuc Romá domito orbi latinitatem fuisse imperatam, eâdem vero christianâ negligere ejus linguæ culturam, quæ in unum religionis regnum distractos ubiquè populos congregavit.* Jean-Adam Flessa, protestant, dans sa *Dissertatio de cadente latinitate orthodoxiæ noxiâ*, Rintelen, 1727, dit qué la pureté de la foi se conserve bien plus aisément dans une langue morte, et par là immuable, que dans une langue universelle.

† OUGHTRED (Guillaume), né à Eaton vers 1573, et élevé au collége royal de Cambridge, dont il fut membre environ douze ans, reçut ensuite la prêtrise, et devint recteur d'Adelbury, où l'on dit qu'il mourut de joie en apprenant le rétablissement du roi Charles II, au mois de mai 1660. On a de lui plusieurs *ouvrages* de mathématiques, dont Wallis fait un grand éloge. Son *Arithmetica*, publiée à Londres en 1648, in-8°, avoit paru précédemment en 1647, en anglais, in-8°, sous le titre de *la Clef des mathematiques, refondue et limée; avec un traité de la résolution de toutes sortes d'équations affectées en nombre. La règle de l'usure composée, la démonstration de la fausse position, et une méthode facile de faire toutes sortes de cadrans solaires*, etc. On imprima après sa mort ses *Opuscula*, 1676, in-8°.

* OUHAB (Abdul-E), nouveau prophète arabe, chef de la secte des Waabites, né parmi les Arabes du désert, se distingua de bonne heure par son éloquence et un courage extraordinaire. Après diverses actions d'éclat qui attirèrent l'attention de la multitude, il commença à prêcher une nouvelle doctrine, et parvint bientôt à rallier autour de lui un certain nombre d'hommes déterminés. Il envoya des émissaires dans la Syrie, la Perse, l'Égypte, et même jusque dans la Turquie, pour y faire des prosélytes. Leur mission consistoit à annoncer aux peuples qu'il n'existoit qu'un seul Dieu, dont Abdul étoit le prophète : à s'élever contre l'inégalité des richesses, contre les droits de toute espèce, à l'exception de la dîme ; enfin, à défendre le vin et les excès en tout genre. Lorsqu'il eut ainsi préparé l'exécution de ses projets, il parut tout-à-coup dans l'Arabie heureuse, avec une armée que l'on fait monter à 200,000 hommes, et s'empara de la Mecque et de Médine vers la fin de 1802. Les trésors que la dévotion musulmane y avoit apportés furent pillés sans respect, et devinrent le partage des soldats d'Abdul. Il se porta ensuite sur Taïs et Dgedda qu'il prit d'assaut, et dont il passa les habitans au fil de l'épée pour les punir d'avoir osé lui résister. Tant de succès alarmèrent le grand-seigneur ; il ordonna aux pachas voisins de marcher contre ce rebelle, et divers combats furent livrés, dans lesquels Abdul fut presque toujours vainqueur. Enfin, ce que ne put la force des armes, le fanatisme l'opéra. Un Musulman de la secte d'Ali, nommé Hadgi-Osman, indigné des profanations commises sur le tombeau du gendre de Mahomet, résolut de venger cet outrage : il part de chez lui, traverse le désert, arrive au camp d'Abdul, entre dans sa tente au moment où il faisoit sa prière, et lui enfonce son cangear dans la poitrine : il tombe; son frère vient à son secours, et éprouve le même

sort ; mais bientôt Hadgi expire lui-même percé de coups sur les cadavres de ses victimes. Cette catastrophe, qui eut lieu en 1803, dispersa momentanément la secte des Waabites, et sauva peut-être la puissance ottomane de sa ruine; et à la fin de 1805, les Waabites, sous la conduite d'un neveu d'Oubab, eurent de nouveaux succès, s'emparèrent encore de Médine, et y rasèrent le tombeau de Mahomet.

† OVIDE (Publius Ovidius Naso), chevalier romain, naquit à Sulmone, dans la contrée des Pélignions, aujourd'hui l'Abruzze, l'an 43 avant Jésus-Christ.

Mantua Virgilio gaudet, Verona Catullo :
Pelignæ dicar gloria gentis ego.

Son père, qui le destinoit au barreau, l'envoya à Rome de bonne heure. Ses talens s'étoient déjà développés : le séjour de cette ville les perfectionna. De Rome il se rendit à Athènes n'étant encore âgé que de 16 ans, pour connoître toutes les finesses de la langue et de la littérature grecque. La poésie avoit pour lui des attraits irrésistibles. Son père, craignant que la passion des vers ne l'arrachât à la fortune que lui promettoient ses talens, voulut en vain qu'il se consacrât à l'éloquence. Ovide étoit né poëte, et le fut malgré son père (*Et quod tentabam scribere, versus erat...*). Cependant, pour ne point paroître dédaigner entièrement les conseils de son père, il revint à Rome, où il étudia les orateurs. Il se mit sous la discipline d'Arellius Fuscus et de Portius Latro, qui donnoient des leçons de rhétorique. Ce fut en ce temps-là qu'il composa des déclamations dont parlent plusieurs auteurs. Mais son penchant pour la poésie l'emporta, et sans attendre la mort de son père, il se réconcilia avec les Muses. Ayant fixé son séjour à Rome, il fut honoré à la cour d'Auguste. Il étoit encore fort jeune lorsqu'il se maria pour la première fois ; mais il ne garda pas longtemps cette première femme ; il la répudia pour en épouser une seconde, qu'il répudia de même. On ignore quand il en épousa une troisième ; on sait seulement qu'il conserva à celle-ci son estime et son cœur. Ovide auroit pu être heureux ; mais, tourmenté par le démon de la poésie et par celui de l'amour, il éprouva bientôt les malheurs que ces deux passions causent ordinairement. Non content de chanter l'objet de ses flammes, il voulut réduire en système l'Art d'aimer. Il publia un *poëme* sous ce titre. Auguste, irrité contre l'auteur, prit le prétexte de cet ouvrage pour le reléguer, à l'âge de cinquante ans, à Tomes (aujourd'hui Tomis *ou* Tomiwar) sur le Pont-Euxin. L'endroit de son exil étoit assez agréable pour les habitans du pays ; mais les montagnes qui sont au sud, et les vents du nord et de l'est qui soufflent du Pont-Euxin, le froid et l'humidité des forêts et du Danube, rendoient cette contrée insupportable à un homme né en Italie. On ignore le véritable crime d'Ovide. C'étoit apparemment, suivant Voltaire, d'avoir vu quelque chose de honteux dans la maison d'Auguste. Comment cet empereur auroit-il pu exiler Ovide pour son poëme de l'*Art d'aimer*, lui qui aimoit et qui protégeoit Horace, dont les poésies sont quelquefois si licencieuses ? Il est vraisemblable qu'Octave alléguoit une raison prétendue, n'osant parler de la véritable. Une preuve, dit Vol-

taire, qu'il s'agissoit de quelque inceste, de quelque aventure secrete de la famille impériale; c'est que Tibère, ce monstre de lasciveté comme de dissimulation, ne rappela point Ovide. Mais, disent ceux qui n'adoptent pas les conjectures de Voltaire, en supposant qu'Auguste eût brûlé d'un amour incestueux pour sa fille, auroit-il pris assez mal ses mesures pour se laisser surprendre? Et si Ovide avoit été témoin de son crime, Auguste étoit-il homme à se refuser un homicide pour cacher sa turpitude à l'univers? N'étoit-ce pas plutôt un moyen de plus de le faire connoître que d'en punir le confident par un simple exil, qui n'enchaînoit ni sa langue, ni sa plume? N'est-il pas plus vraisemblable qu'Ovide, soupirant en secret pour Livie, chaste épouse d'Auguste, commit une indiscrétion semblable à celle d'Actéon, et qu'il vit au bain cette nouvelle Diane? Les vers suivans ne semblent-ils point confirmer cette conjecture?

Cur aliquid vidi? Cur noxia lumina feci?
Cur imprudenti cognita culpa mihi est?
Inscius Acteon vidit sine veste Dianam;
Præda fuit canibus non minùs ille suis.

Voyez encore, sur la disgrace de l'auteur de l'*Art d'aimer*, la lettre que Poinsinet de Sivry a publiée dans le Mercure de France (avril 1773, première partie, p. 181 et suivantes), dans laquelle il veut prouver que la cause de l'exil d'Ovide est fondée sur un tout autre motif que celui qu'on allègue communément (le commerce incestueux d'Auguste avec Julie sa fille). Cette lettre contient des raisons qui paroissent plausibles. Quoi qu'il en soit de la cause des malheurs d'Ovide, il les sentit vivement. Il tourna sans cesse ses regards vers Rome, et demanda en vain grâce à Auguste et à Tibère. Il mourut dans son exil, l'an 17 de Jésus-Christ; il y avoit passé 7 ans. Il s'étoit fait lui-même cette épitaphe :

Hic ego qui jaceo, tenerorum lusor amorum,
Ingenio perii Naso poeta meo.
At tibi qui transis, ne sit grave, quisquis amâsti,
Dicere Nasonis, molliter ossa cubent.

Les ouvrages qui nous restent de ce poëte sont, I. Les *Métamorphoses*, regardées généralement comme son chef-d'œuvre. Ovide sembloit le penser lui-même; car il assure qu'il durera éternellement.

Jamque opus exegi quod nec Jovis ira, nec ignes,
Nec poterit ferrum, nec edax abolere vetustas.

Mais quel nom peut-on donner à cet ouvrage? Ce n'est point un poëme épique : ce genre de poésie des règles, et Ovide n'en connoît point dans son ouvrage. Ce n'est point non plus un poëme historique; c'est plutôt une ingénieuse compilation, dont l'invention étoit due aux poëtes anciens, et les ornemens à Ovide. Le nom de poëme didactique convient encore moins à cette production bizarre; ce sont des peintures sans gaze des amours des dieux et des hommes. Nous avons la Traduction des *Métamorphoses* par l'abbé Banier, Amsterdam, 1732, 2 vol. in-fol., avec figures de Picart, et réimprimée à Paris avec de nouvelles figures fort bien exécutées, 1767 et années suiv., 4 vol. in-4°. Elles sont aussi imprimées en 3 vol. in-12 de Hollande et de Paris. M. J. G. Dubois de Fontanelle en a donné une nouvelle version estimée, en 1767, 2 volumes in-8°, figures. La dernière édition de 1802, en 4 vol. in-8°, fig., avec le texte latin, un Dictionnaire mythologique, et les notes de Des fontaines, est préférable. On a eu

tort d'attribuer à Malfilâtre une traduction des *Métamorphoses*, publiée à Paris en 1799, 3 vol. in-8°. Desaintange a donné sa nouvelle traduction complète, et en vers, Paris, 1800, 2 vol. in-8°; et 1808, 4 vol. in-8°, avec les 140 fig. tirées de l'édition de 1767. L'une des plus belles éditions de la traduction des *Métamorphoses*, est celle à laquelle a présidé M. G. T. Villenave, qui en est le traducteur, 1806-1809, 4 vol., gr. in-8°, publiés en 24 livraisons, dont un exemplaire a été tiré sur peau de vélin, au prix de 1000 fr. la livraison. Les 140 fig. qui l'ornent sont de Le Barbier, Monsiau, Moreau jeune. Voici une récapitulation des traducteurs français des *Métamorphoses* : d'abord, en prose, Colard Mansion, en 1404; Nic. Renouard, en 1619; Pierre du Ryer, en 1660; Martignac, en 1697; Bellegarde, en 1701; Ant. Banier, en 1732; Dubois de Fontanelle, en 1767; Barett, en 1778; traduction attribuée à Malfilâtre, en 1799; et Villenave, en 1806. Ensuite en vers, Chrestien Gouays manuscrits du XVe siècle; Fr. Habert, en 1557; Christophe Deffraus, en 1595; Raymond et Charles Massac, en 1660; du Bartas, en 1609; Th. Corneille, en 1697; Desaintange, en 1783. II. Ses *Fastes*, en six livres, dans lesquels, à travers plusieurs morceaux négligés et quelques écarts, on découvre une imagination belle, noble et riante. Le Père Rapin regardoit cette production comme du meilleur goût, et la plus judicieuse de celles qui sont sorties de la plume de ce poëte. C'est un ouvrage d'une grande érudition, puisée dans la plus belle antiquité. M. Bayeux a donné une bonne traduction française des *Fastes*, Paris, 1783, 4 vol. in-8°, fig., et Desaintange, les a traduits en vers, Paris, 1804, 2 vol. in-8° avec le texte. III. Les *Tristes* et des *Elégies* pleines de grâces touchantes. L'auteur donne du relief aux plus petites choses; mais il manque souvent de précision et de noblesse; et en cherchant les ornemens de l'esprit, il perd le langage de la nature. Le P. Kervillars, jésuite, a traduit les *Tristes* et les *Fastes*, en trois vol. in-12; et l'on prépare actuellement une nouvelle version de ces derniers, avec notes et figures, quatre vol. in-8°. IV. Les *Héroïdes*, pleines d'esprit, de bonne poésie et de volupté. (*Voyez* Méziriac.) Boisgelin de Cicé, ancien archevêque d'Aix, les a traduites en 1784, 1 vol. in-8° avec le texte, tiré à 12 exemplaires, et sans le texte, également à petit nombre d'exemplaires. V. *L'Art d'aimer*, poëme en trois chants. Dans le premier, Ovide enseigne comment on doit s'y prendre pour se procurer une maîtresse; dans le second, il instruit des moyens de la conserver; dans le troisième, il donne des leçons aux femmes qu'il ne veut pas, dit-il, laisser sans armes, après avoir armé les hommes contre elles. « Malheureusement ce troisième chant, dit un littérateur, est celui où la vertu du poëte s'est le plus affranchie du joug de la décence. Les belles, auxquelles il est dédié, ont dû rougir plus d'une fois en le parcourant; car l'auteur ne leur enseigne pas seulement l'art de donner plus de relief et d'effet à la beauté, par les ornemens et les prestiges de la toilette, et la méthode de tromper avec adresse ou un mari, ou un amant; mais il entre dans des mystères plus secrets. Sa muse indiscrète soulève les voiles de la nuit et ceux de la pudeur. » Ovide aussi prévient les

vierges et les sages matrones que son ouvrage n'est pas fait pour elles. « Loin d'ici, dit-il, les bandelettes de la pudeur, et les longues robes qui couvrent modestement les pieds de la chasteté. » Mais cet avertissement étoit-il bien sincère? Desaintange a traduit l'*Art d'aimer*, en vers, et avec des remarques, Paris, 1807, in-8°. Il avoit paru à Amsterdam, 1770, 2 vol. in-12, une traduction en prose des *Œuvres* galantes et amoureuses d'Ovide. VI. Les trois livres des *Amours*, qu'on peut joindre à ses trois chants sur l'*Art d'aimer*. VII. *Ibis*, poëme satirique, sans finesse, et où le sel est trop délayé. VIII. Des *Fragmens* de quelques autres ouvrages. IX. Il avoit fait une tragédie de *Médée*, qui ne nous est point parvenue; « mais il y a lieu de croire, dit d'Arnaud, qu'Ovide, qui est très-souvent hors du sentiment, eût été un mauvais auteur dramatique. » La nature n'avoit point été avare à l'égard d'Ovide : son esprit est vif et fécond, son imagination belle et riche, mais sans frein; les expressions semblent courir au-devant de sa pensée, et, embarrassé du choix, il la noie souvent, pour ne rien perdre de son esprit, dans une mer de mots harmonieux. Avec les grandes qualités et les défauts brillans dont nous venons de parler, Ovide gâta le goût des Romains; il prodigua les fleurs, les saillies et les pointes. Ce défaut plut à son siècle : il lui donna le ton. La belle nature fut négligée; on courut après le faux brillant. Ce ne fut pas assez de ce ce qui plaît aux yeux, on chercha ce qui les éblouit. Les premières éditions de ses *Œuvres* complètes sont de Rome, 1471, deux vol. in-fol., et de Bologne, même année, in-fol. Les bonnes sont d'Elzevir, 1629, trois vol. in-12; *cum notis variorum*, 1661 et 1662, 3 vol. in-8°, à cause des figures; mais moins ample que celles de 1670, 1683 et 1782, *ad usum Delphini*; de Lyon, 1686 et 1689, quatre vol. in-4°; et avec les notes de Burmann, 1727, quatre volumes in-4°. Il y a encore celle de Paris, 1762, en trois volumes in-12, faite sur l'édition de Nic. Heinsius : on a profité des corrections d'un exemplaire qu'avoit possédé Politien. M. Massi, de Milan, a donné une superbe édition d'Ovide, Mediolani, 1806, 5 vol. in-fol. Martignac a traduit toutes les *Œuvres* de cet auteur, 1697, en 9 vol. in-12, et l'abbé Poncelin a donné une nouvelle édition des *Œuvres* du même auteur, traduites par différens savans, tels que Banier, Baveux, Kervillars, etc., Paris, an VII (1799) 7 vol. in-8°, édition mal imprimée, dont quelques exemplaires sont in-4°.

OVIÉDO (Jean GONSALVE d'), né à Madrid vers l'an 1478, fut élevé parmi les pages de Ferdinand, roi d'Aragon, et d'Isabelle, reine de Castille, et il se trouva à Barcelonne en 1493, lorsque Christophe Colomb revint de son premier voyage à l'île de Haïti, qu'il nomma Hispaniola, aujourd'hui connue sous le nom de St.-Domingue. Il lia une étroite société avec lui et avec ses compagnons, s'instruisant avec soin de tout ce qui regardoit les nouvelles découvertes. Il rendit de grands services à l'Espagne pendant la guerre de Naples : c'est ce qui détermina Ferdinand à l'envoyer à l'île de Haïti, en qualité d'intendant et d'inspecteur général du commerce dans le Nouveau-Monde. Les ravages que la maladie vénérienne avoit faits pendant les

guerres de Naples l'engagèrent à s'y appliquer à la recherche des remèdes les plus efficaces contre cette maladie, qu'on croyoit venue des Indes occidentales. Il étendit ses recherches à tout ce qui concerne l'histoire naturelle de ces contrées; et à son retour en Espagne, il publia *Summario de la Historia general y natural de las indias Occidentales*, qu'il dédia à Charles-Quint. Il augmenta depuis cet ouvrage, et le publia ensuite sous le titre de *La Historia general y natural de las indias Occidentales*, Salamanque, 1535, et Tolède, 1536, in-folio. Elle a été traduite en italien et ensuite en français, Paris, 1556, in-folio. C'est dans cet ouvrage qu'Oviédo dit que la vérole est endémique dans l'île de Haïti, et que de là elle avoit passé en Europe. Il y vante beaucoup l'usage du bois de gaïac pour la guérison de cette maladie; mais, soit que le mal soit aujourd'hui plus intraitable, soit que le remède n'ait jamais eu l'efficacité qu'on lui attribue, il a beaucoup perdu de son crédit.

OULTREMAN (Pierre d'), jésuite, mort à Valenciennes sa patrie le 23 avril 1656, âgé de 65 ans, a publié plusieurs ouvrages, entre autres, I. *Vie de Pierre l'Hermite et de plusieurs croisés*, Valenciennes, vol. in-8°, 1632. II. *La Constantinople Belgique*, Tournay, 1643, in-4°. C'est l'histoire de Baudouin et Henri, empereurs de Constantinople. III. *Histoire de la ville et comté de Valenciennes*, Douay, 1639, in-folio. Il n'est proprement que l'éditeur de cet ouvrage, qu'il a corrigé et augmenté. Henri D'OULTREMAN son père, seigneur de Rombiou, l'un des premiers magistrats de Valenciennes sa patrie, mort dans cette ville en 1605 à 49 ans, en est l'auteur. Pierre d'Oultreman avoit un frere, jésuite comme lui, mort en 1652, et auteur du *Pédagogue chrétien*, corps complet de morale chrétienne, plusieurs fois réimprimé in-4°, et grossi par des histoires dont plusieurs ne soutiennent pas les regards de la critique.

OUSEL (Philippe), né à Dantzick en 1671, d'une famille originaire de France, ministre de l'Église allemande de Leyde, puis professeur en théologie à Francfort-sur-l'Oder en 1717, remplit cette chaire avec distinction jusqu'à sa mort, arrivée en 1724. Il conserva, jusqu'au dernier moment, une présence d'esprit admirable. Son collègue lui rappelant pendant sa dernière maladie des passages de l'Écriture sainte en latin ou en allemand pour sa consolation, il corrigeoit la version sur l'hébreu ou sur le grec, avec la même exactitude que si son lit eût été une chaire de philosophie sacrée. Ses principaux ouvrages sont, I. *Introductio in Accentuationem Hebræorum metricum*, in-4°. Il soutient dans la préface de cet ouvrage, que les points et les accens hébreux sont aussi anciens que les livres de l'Écriture sainte. Cette singularité l'engagea dans quelques disputes littéraires. II. *De Accentuatione Hebræorum prosaicâ*, in-8°. III. *De Leprâ*, in-4°, 1709. — Un autre OUSEL (Jacques), parent du précédent, a laissé sur l'Octavius de Minutius Felix des *Notes* estimées, insérées en entier, avec celles de Meursius, dans l'édition *variorum* de 1672, in-8°.

OUSTRILLE (saint). *Voyez* AUSTREGESILE.

* OUTHIER (Réginald), savant ecclésiastique, né au village de La Marre en Franche-Comté en 1694, se distingua par son amour pour les sciences, et fut chanoine honoraire à Bayeux, pensionnaire du roi, des académies de Berlin, de Caen, et correspondant de l'académie des sciences de Paris. Lorsque la cour nomma des académiciens pour parcourir toute la terre à l'effet de déterminer sa vraie figure, Outhier fut adjoint à M. de Maupertuis, pour la partie du nord qu'ils visitèrent en 1735 et 1736. Il donna la relation de son voyage sous ce titre : *Journal d'un voyage au Nord*, en 1736 et 1737, Paris, 1744, fig., in-4°. A son retour le roi l'honora d'une pension de 1500 fr.; et M. de Luynes, évêque de Bayeux, son protecteur, lui donna un canonicat dans sa cathédrale. Il en prit possession en 1748, et le résigna en 1767. Il se retira dans une maison qui lui appartenoit à Bayeux; et, dégagé de soins et d'embarras, il partagea son temps entre l'étude des sciences et les exercices de la religion, jusqu'en 1774, époque de sa mort.

OUTRAM (Guillaume), théologien anglais du 17e siècle, dont nous avons un Traité estimé, sous ce titre : *De sacrificiis Judæorum libri duo*, Londres, 1677, in-4°. L'auteur y disserte sur les sacrifices de la loi ancienne, sur ceux des gentils, et finit par celui de la croix. Les opinions de sa secte l'ont engagé à rejeter celui de la messe.

OUTREIN (Jean d'), ministre protestant, professeur en philosophie et en antiquités sacrées dans l'illustre école de Dordrecht, né à Middelbourg en 1662, mourut ministre à Amsterdam le 24 février 1722. On a un très-grand nombre d'*ouvrages* ascétiques et philologiques de ce ministre, la plupart en flamand. I. *Courte esquisse des vérités divines*, Amsterdam, 1736, in-12, que les protestans ont traduite en différentes langues. II. *Essai d'emblêmes sacrés*, 1700, 2 vol. in-4°. III. Plusieurs *Dissertations* sur différens passages de l'Ecriture sainte.

+ OUTREMER (Louis d'). *Voyez* LOUIS, n° IX.

I. OUVILLE. *Voyez* LOUVILLE.

+ II. OUVILLE (Antoine LE MÉTEL, sieur d'), ingénieur-géographe, frère de l'abbé de Boisrobert, et fils d'un procureur de la cour des aides de Rouen, cultiva moins les mathématiques que la poésie. On a de lui diverses *Comédies*, au-dessous du médiocre, dont dix ont été imprimées depuis 1638 jusqu'en 1650. Celle qui est intitulée l'*Absent de chez soi* parut mauvaise à l'abbé de Boisrobert, qui le dit à son frère. Celui-ci en appela au parterre, où il gagna sa cause. Une autre de ses pièces ayant été sifflée, Boisrobert lui demanda s'il s'en rapportoit encore au parterre? « Non, répondit d'Ouville, il n'a pas le sens commun. — Est-ce d'aujourd'hui que vous vous en appercevez? repartit Boisrobert : pour moi, je m'en étois aperçu dès votre première pièce... » D'Ouville est beaucoup plus connu par un recueil de *Contes*, Paris, 1644, 2 vol. in-8°, qui, quoique inférieurs à ceux de La Fontaine, ont eu du succès. La pudeur n'y est guère ménagée. On a encore de lui *Histoire et Aventures de Donu*

Rufine, fameuse courtisane de Séville, traduites de l'espagnol de don Alonço de Castillo Sovoréano, Paris, 1731, 2 vol. in-12.

† OUVRARD (Réné), né à Chinon en Touraine, maître de musique de la Sainte-Chapelle, chanoine à Saint-Gratien de Tours, habile dans les belles-lettres, la philosophie, les mathématiques, la théologie et la musique, mourut en sa patrie en 1694. Ses ouvrages sont, I. *Secret pour composer en musique par un art nouveau*, Paris, 1660. II. *Biblia sacra, 529 carminibus mnemonicis comprehensa*; Paris, 1668; le même ouvrage en français. III. *Motifs de reunion à l'Eglise catholique*, etc., Paris, 1668. IV. *Calendarium novum, perpetuum et irrevocabile*, Paris, 1682. V. *Motifs de la conversion du comte de Lorges*, Paris, 1670. VI. *Défense de l'ancienne tradition des Eglises de France sur la mission des premiers prédicateurs évangeliques dans les Gaules*, Paris, 1678. VII. *L'art et la science des nombres*, en français et en latin, Paris, 1677. Outre ces *ouvrages* imprimés, il y en a encore cinq autres *manuscrits*, indiqués dans le catalogue imprimé en 1706 des manuscrits de la cathédrale de Tours, pages 112 et 113, parmi lesquels il faut distinguer une *Histoire de la musique*, depuis son origine jusqu'au temps d'Ouvrard.

* OUWENS (Rutger), recteur de l'école latine de La Haye en Hollande, où il est mort dans un âge très-avancé, en 1779, a laissé un vol. d'*Observations critiques et philologiques*, publié après sa mort à Franeker, en 1780, 1 vol. in-4° de 637 pages, sous le titre de *Noctes Hagænæ, sive Observationum libri III*. C'étoit le fruit de ses insomnies.

OUYN (Jacques), né à Louviers dans le milieu du 16e siècle, fit jouer en 1597 *Tobie*, tragédie en cinq actes, en vers, sans distinction de scènes, imprimée à Rouen en 1606, in-12. Le sujet de cette pièce est l'histoire des deux Tobie.

* I. OWAIN, fils de Cadwygan-ab-Bleddyn, prince de Powys, mort en 1114, enleva Nesse, femme de Gérald, gouverneur de Pembroke. Son père et lui furent contraints de fuir en Irlande: mais, peu après, ils rentrèrent dans leurs états. Owain succéda à son père en 1110. L'année suivante il accompagna en Normandie Henri Ier, qui le fit chevalier. Ce prince fut tué par ce même Gérald à qui il avoit enlevé Nesse.

* II. OWAIN, fils de Maxen Wledig, personnage célèbre dans les Annales des Gallois: ce fut lui qui secoua le joug des Romains, et rompit toute liaison avec eux. Il fut élu souverain de cette contrée. L'Eglise d'Angleterre le compte aussi au nombre de ses saints.

* III. OWAIN-CIVEILOG, prince guerrier et poëte, mort en 1197, fit la guerre à Hywel ab Cadwygan, et à Rhys ab Grufydd. On trouve dans l'Archæologie un échantillon de sa poésie.

* IV. OWAIN-GLANDWR, vulgairement appelé Owen Glendower, né en 1348, mort en 1415, dernier rejeton des princes souverains de Galles qui ont combattu pour leur indépendance, s'appliqua dans sa jeunesse à l'étude

des lois, et fut nommé chevalier par Richard II, roi d'Angleterre : mais son successeur, Henri IV, confisqua ses terres, et les donna au lord Grey, qui l'avoit représenté aux yeux de ce prince comme suspect de trahison. Owain, irrité, rassembla ses amis, brûla la tour de Ruthyn, et fit Grey prisonnier. Cependant il lui rendit la liberte moyennant une rançon considérable. En 1402 Owain défit Edouard Mortimer dans le comté de Radnor, et le fit prisonnier. Il soumit ensuite le comté de Glamorgan, et y assembla un parlement qui le reconnut souverain de Galles. En 1404 le conquérant obtint l'appui de la France : la prise de Caermarthen fut le seul avantage que lui procura ce secours. Ses affaires déclinèrent toujours depuis, et il fut réduit à se cacher. Enfin, sous le déguisement d'un berger, il méditoit de nouveaux projets quand il mourut.

† I. OWEN (Jean), *Andoënus*, né à Armon, dans le comté de Caërnarvon en Angleterre, habile dans les belles-lettres, fut obligé de tenir école pour subsister. Owen soutint cet état d'indigence avec une fermeté qui fit honneur à sa philosophie. C'est principalement dans la *poésie* qu'il excella. Il mourut à Londres en 1622. Ses compatriotes le laissèrent dans la misère durant sa vie, et après sa mort ils lui ont élevé un tombeau dans l'église de Saint-Paul. On voit sur le monument d'Owen son buste de cuivre, couronné de lauriers, avec des vers latins à sa louange. On a de lui un grand nombre d'*Epigrammes*, Elzévir, 1525, in-16. Il y en a de bonnes et de mauvaises. On fait cas de la pureté et de la simplicité de son style. Ses pointes sont assez naturelles, à quelques-unes près : on peut dire même qu'elles sont trop naturelles ; car la plupart manquent de ce trait saillant qui fait l'épigramme. M. Renouard a donné une charmante édition latine des *Epigrammes d'Owen*, Paris, 1794, 2 vol. in-12, papier vélin. Il y a des exemplaires en grand papier, et d'autres tirés sur vélin. André Lebrun a fait un choix des meilleures *epigrammes* de cet auteur, et les a traduites en vers français, Paris, 1709, in-12, et sous le titre de Pensées ingénieuses, Bruxelles, 1710, in-12. Voici l'ordre dans lequel ont paru successivement les Epigrammes d'Owen: I. *Trois premiers livres d'Epigrammes*, dédiés à Marie Nevill, fille du comte de Dorchester, 1606, in-8°, réimprimés la même année. II. *Epigrammatum liber singularis*, dedié à Arabelle Stuart. III. *Epigrammatum libri III*, dédiés au prince de Galles. IV. Trois autres livres d'*Epigrammes* dédiés à trois Mécènes. V. *Monastica quædam ethica et politica veterum sapientium*. Ces différens morceaux ont été recueillis en un volume in-8° et un volume in-12 en Angleterre. Il en existe plusieurs traductions en vers anglais, et il en a paru une en espagnol de François de La Torre, Madrid, 1674 et 1682, in 4°, 2 vol.

† II. OWEN (Jean), élevé à Oxford, ministre dans le parti des non-conformistes, prit les ordres selon le rit anglican; mais dans le temps de la puissance du parlement, il prêcha avec la fureur d'un enthousiaste contre les évêques, les cérémonies, etc. Owen, sur la fin de 1649, fit l'apologie des meurtriers du

roi Charles Ier, prêcha contre Charles II et contre tous les royalistes. Il devint ensuite doyen de l'église de Christ à Oxford, et vice-chancelier de cette ville. On le dépouilla de ces deux places quelques années après. Il mourut le 24 août 1683, à 67 ans, à Eling près d'Acton. On a de lui un très-grand nombre d'ouvrages de controverse, remplis d'emportement, et indignes d'être lus par les gens raisonnables. Les principaux sont, I. *Exposition des livres des Hébreux*, 4 vol. in-fol. II. *Discours sur le Saint-Esprit*, in-fol. III. *Traité du péché originel*, in-8°. IV. Différens *Traités* et *Sermons*, 1 vol. in-fol.

* III. OWEN (Henri), docteur, né dans le comté de Mérioneth. La nature le portoit à l'étude des mathématiques, mais il embrassa la profession de médecin, et la quitta bientôt pour se livrer entièrement à la théologie. Il surpassa, quant à l'érudition ecclésiastique, la plupart de ses contemporains, et mourut sur la fin de 1795, dans la 80e année de son âge. Il a laissé, I. Un *Traité de trigonométrie*. II. Des *Observations sur les miracles de l'Ecriture*. III. Des *Remarques sur les quatre évangélistes*. IV. *Avis aux jeunes étudians en théologie*. V. *Remarques sur la version des Septante*. VI. Deux volumes de *Sermons pour la fondation de Boyle*. VII. Une *Introduction à la critique hébraïque*.

*IV. OWEN (George), médecin du 16e siècle, n'eut pas plutôt pris ses degrés dans l'université d'Oxford, qu'il fut nommé médecin de Henri VIII. Il servit de témoin au testament de ce monarque, qui lui laissa un legs de 100 livres sterling. Il remplit les mêmes fonctions auprès d'Edouard VI et de la reine Marie. Il avoit fait l'opération césarienne sur la mère du premier, qui ne put le mettre au monde sans ce secours; d'où il paroît qu'il exerça la chirurgie et la pratique des accouchemens. Il fut membre du collége des médecins de Londres, et consulté sur un différent qui s'étoit élevé entre le collége et l'université d'Oxford sur l'admission des médecins. Le cardinal Pole, alors chancelier de l'université, adopta et sanctionna de son autorité le règlement proposé par le docteur Owen. Il mourut le 10 octobre 1558. On a de lui un ouvrage anglais, intitulé *Régime convenable pour une fièvre qui se montra de son temps*, 1558, in-folio.

* V. OWEN (Charles), théologien anglais dissident, né à Montgommery en 1654, mort en 1712, ministre d'une congrégation dissidente à Bridgenorth au comté de Shrop, mais obligé d'abandonner les fonctions de sa place jusqu'au moment où le roi Jacques publia sa déclaration sur la liberté de conscience. On a d'Owen plusieurs *Ecrits* pour la défense des non-conformistes.

*OWTRAM (William), prébendier de Westminster, distingué par sa piété, sa charité et ses talens dans le ministère de la chaire, sous le règne de Charles II, étoit instruit dans presque toutes les sciences, et versé particulièrement dans la connoissance des antiquités juives; comme le prouve son ouvrage *De sacrificiis*. Le docteur Owtram mourut en 1679.

† I. OXENSTIERN (Axel), grand-chancelier de Suede et pre-

mier ministre d'état de Gustave-Adolphe, né en 1583, mort en 1654, âgé de 71 ans, eut une carrière difficile à parcourir. La gloire du prince qu'il servoit devint, lorsqu'il cessa de vivre, un fardeau honorable, mais pénible, et capable d'accabler l'homme d'état qui n'eût pas joint une grande force de tête à une grande activité d'esprit, un tendre attachement pour la mémoire de son roi à un patriotisme courageux et inébranlable. La mort prématurée de Gustave-Adolphe, tué à la bataille de Lutzen en 1632, enchaîna tout-à-coup les brillantes destinées des Suédois. Les alliés se refroidirent ou changèrent de parti; les ennemis équivoques se montrèrent des ennemis déclarés; les soldats, qui souffroient avec joie toutes les privations lorsqu'ils avoient un héros à leur tête, devinrent d'insolens factieux sous des chefs moins imposans; les lieutenans de Gustave, comme ceux d'Alexandre, qui adoroient le joug lorsque son auguste ascendant comprimoit leurs passions ambitieuses, se disputoient sur son cercueil un héritage auquel ils se croyoient des droits; la nation, épuisée d'hommes, d'argent, étoit fatiguée de sa gloire, et versoit des larmes de douleur sur des triomphes désastreux. Tout le fardeau des affaires tomba sur Axel Oxenstiern. Il ne s'étoit point borné aux travaux du cabinet et aux négociations; il avoit mené au roi, près de Nuremberg, une armée de 50,000 hommes, formée des garnisons de la Basse-Saxe et de la Thuringe; il avoit aidé le monarque de ses conseils au milieu des camps. Oxenstiern ne se laissa point abattre par le coup fatal que la mort de Gustave portoit à la Suède; il ranima le courage du sénat; il sut contenir le parti qui soutenoit les prétentions de Ladislas, roi de Pologne, au trône de Suède; il rétablit la bonne intelligence avec la Russie; il fit tomber les armes des mains du roi de Danemarck, en promettant d'unir Christine à l'héritier présomptif de la couronne. La France, la Hollande, l'Angleterre prévinrent les vœux du directeur-général de la Suède; car c'étoit le titre dont l'avoit revêtu la confiance du sénat, en l'investissant d'une dictature que les circonstances rendoient indispensable. Il ne fut point entièrement heureux en Allemagne, ayant à négocier avec des villes libres, avec des princes divisés d'intérêt; la lenteur des formes républicaines irrita son esprit impatient de toute contradiction: l'argent surtout étoit difficile à obtenir de peuples fatigués et même épuisés par les ravages des troupes ennemies; mais il reçut de la confédération le pouvoir le plus flatteur pour un ambitieux, celui de diriger toutes les opérations militaires. Le ministre suédois fut obligé d'imiter la politique de Gustave, et de satisfaire la cupidité des princes allemands qui, par les récompenses qu'ils exigeoient, déshonoroient la belle cause qui leur avoit mis les armes à la main; ce qui lui fit dire: « Qu'on écrive dans nos archives, pour en conserver la mémoire éternelle, qu'un prince de l'empire germanique demanda de pareilles choses à un gentilhomme suédois, et que le Suédois les accorda à un prince de l'empire germanique, sur le territoire germanique. » Ce fut par des concessions semblables qu'il reconquit à la Suède l'attachement de l'ambitieux duc Bernard de Veimar. Pour le rendre fidele sol-

dat, il fallut en faire un prince puissant. Oxenstiern n'accepta point les offres de service qui lui furent faites par Wallenstein, qui eut la gloire de faire trembler l'empereur Ferdinand, conçut les projets les plus vastes, mais ne sut point saisir l'instant favorable à leur exécution. La conduite de ce sujet superbe, qui vouloit faire acheter si chèrement à l'Autriche les services qu'il lui avoit rendus, ne parut point au ministre suédois assez franchement audacieuse pour interdire au rebelle tout accommodement avec le monarque outragé ; ce ne fut que lorsqu'il lui vit déployer l'étendard de la révolte qu'il lui offrit des secours ; mais il n'étoit plus temps ; la main d'un perfide délivroit l'empereur d'un dangereux ennemi. La défaite de Nordlinghen sembloit devoir porter un coup mortel aux armes suédoises : elles avoient perdu, en un seul jour, toute leur supériorité ; l'effroi, la division accabloient le parti protestant : l'abus de la victoire, le fanatisme atroce des catholiques, l'impitoyable dureté de l'empereur, qui ne voyoit dans les vaincus que des rebelles à exterminer, firent naître le désespoir, et le désespoir ranima le courage. Le malheur fait connoître les vrais amis, cette vérité s'applique aux états comme aux particuliers : Oxenstiern perdit ses alliés d'Allemagne en cessant d'être heureux. La Hollande, l'Angleterre, Venise, lui fournirent des armes et de l'argent, et malgré le prix dont il falloit acheter le secours de la France, les circonstances ne permettoient point de négliger un si puissant auxiliaire, surtout au moment où l'électeur de Saxe, en se réconciliant avec l'empereur, sacrifioit bassement à un sordide intérêt son honneur, sa religion, ses alliés, et la constitution germanique. Depuis que les Suédois avoient perdu le prestige de grandeur qui soutient l'enthousiasme des peuples au milieu des plus violentes calamités, les protestans, n'ayant plus l'espoir de se relever, ne regardoient la guerre que comme utile à Oxenstiern et à Richelieu ; ils pensoient que tout le sang que l'on continueroit à verser ne serviroit qu'à l'ambition de ces deux ministres-rois ; et le traité d'Espagne, en réunissant tous les partis sous l'autorité impériale, devoit diriger toutes leurs forces contre la France et la Suède. L'accession des états évangéliques à cette paix les rendoit coupables d'une monstrueuse ingratitude ; ils avoient invoqué les armes suédoises ; ils avoient regardé Gustave comme un libérateur, et ils alloient bannir honteusement de l'Allemagne les braves qui avoient tout sacrifié pour eux. On leur offroit, pour toute indemnité, la somme de deux millions et demi de florins. « Les électeurs de Bavière et de Saxe, dit Oxenstiern, se font payer, avec des provinces importantes, l'appui qu'ils prêtent à l'empereur, et qu'ils lui doivent comme vassaux ; et nous Suédois, qui avons sacrifié notre roi pour l'Allemagne, on veut nous renvoyer avec la misérable somme de deux millions et demi de florins! » Jamais le génie vigoureux et inépuisable d'Oxenstiern n'eut autant d'obstacles à vaincre qu'en 1635. Presque tous les alliés de la Suède avoient cédé à l'empereur, ou par des traités ou par la force des armes ; l'armistice avec la Pologne étoit prêt à expirer ; le découragement commençoit à frapper les armées suédoises : l'habile mi-

nistre ranima l'honneur national, sut employer et récompenser des hommes intrépides; il tira parti de la politique de la France; et, après avoir fait essuyer à l'empire de nouveaux revers et de nouvelles humiliations, il obtint enfin une paix honorable. L'agrandissement que le génie de Gustave et la fermeté d'Oxenstiern procurerent à la Suede alloit se perdre peu de temps après. On la forçoit même au sacrifice de ses anciennes provinces, lorsque Louis XIV la sauva en portant la guerre dans la Basse-Allemagne; mais elle ne se montra point reconnoissante. Lorsque ce prince expioit par les plus grands malheurs les abus d'une longue prospérité, elle se contenta de lui offrir une médiation partiale et favorable à ses ennemis. Oxenstiern fut un des cinq tuteurs de cette fameuse Christine qui abandonna le trône par vanité, et se fit savante par désœuvrement. Le génie de ce ministre se peint par ses actions: occupant le plus brillant emploi dans un pays où le despotisme avoit prévalu, il avoit rendu les formes antiques illusoires; ami et conseiller d'un roi soldat, il contracta cette hauteur de caractère qui ne souffre aucune contradiction. Elle le servit dans les circonstances où l'esprit de conciliation eût passé pour foiblesse, où il falloit faire croire par la fierté de ses discours à l'étendue de ses moyens. Contemporain et rival de gloire de Richelieu, il contribua comme lui à l'agrandissement de son pays, à l'humiliation de l'Allemagne; mais l'un fut l'admirateur et le serviteur d'un grand prince; l'autre sans caractère et sans génie. Oxenstiern captiva les Suédois par l'ascendant de sa superiorité, sans violence, sans effusion de sang; Richelieu dompta une fière noblesse par les échafauds et les supplices. L'un, en survivant à son prince, eut le fruit de ses conquêtes à recueillir; l'autre, en délivrant par sa mort un pusillanime monarque d'une odieuse tutelle, laissa la gloire à son successeur de compléter ses vastes projets. Oxenstiern cultivoit les lettres: on lui attribue le second volume de l'Histoire de Suède en allemand. Son fils, nommé Jean, fut ambassadeur plénipotentiaire de Westphalie, avec Jean Alder Salvien qui étoit le favori de Christine, qui détestoit le chancelier et toute sa famille. Malgré le désintéressement, le talent, le patriotisme que fit éclater Oxenstiern, la vindicative reine le laissa sans emploi. Ainsi la réputation des pères nuit quelquefois à la fortune des enfans. Gabriel OXENSTIERN, grand-maréchal de Suède, Benoit OXENSTIERN, grand-chancelier de Suède, et principal ministre de ce royaume, tous les deux de la même famille que le précédent, se firent un nom par leur mérite.

II. OXENSTIERN (N... comte d'), petit-neveu du précédent, mort fort âgé en 1707, dans son gouvernement du duché de Deux-Ponts, voyagea dans presque tous les pays de l'Europe. Il embrassa la religion catholique en Italie. Son esprit étoit naturellement très-enjoué; mais un mariage malheureux, les douleurs de la goutte, la perte de ses biens, qu'il avoit consumés dans le luxe des cours, remplirent sa vieillesse d'amertume. C'est alors qu'il écrivit ses *Pensées sur divers sujets, avec des réflexions morales*, imprimées à La Haye (Paris) en 1754, deux

vol. in-12. Bruzen de La Martinière, qui dirigea cette édition, en retoucha le style, qui étoit celui d'un étranger; mais il y laissa bien des trivialités, dont le lecteur est quelquefois dédommagé par des pensées solides et des traits agréables.

OXFORD (Le comte d'). *Voy.* George, nº IX, *et* Walpole.

* OYA (Sébastien), né à Utrecht en 1523, et mort en 1557, fut chargé par Charles V et Philippe II de *lever* les plans des fortifications de plusieurs villes. Il a aussi *dessiné* avec exactitude et netteté les thermes de Dioclétien, qui furent gravés par Jérôme Coke, et parurent à Anvers en 1558. Ce fut Antoine Perrenot, évêque, qui en fit les frais. On dit qu'étant tombé malade, il se mit à la diète, comme le remède le plus sûr contre la maladie.

† OZANAM (Jacques), né à Bouligneux en Bresse, près de Villars, en 1640, d'une famille juive d'origine, destiné par son père à l'état ecclésiastique, entreprit son cours de théologie par obéissance; mais, après la mort de son père, il quitta la cléricature par amour pour les mathématiques. Cette science avoit toujours eu beaucoup d'attraits pour lui, et dès l'âge de quinze ans il avoit composé un *ouvrage* sur cette matière, qui est resté manuscrit; mais où il trouva dans la suite des choses dignes de passer dans ses ouvrages imprimés. Il enseigna cette science à Lyon. La passion du jeu le dominoit presque autant que celle de l'étude. Il jouoit bien et heureusement; mais il ne gagnoit que pour donner. Deux étrangers, qui étoient au nombre de ses élèves, n'ayant point reçu de lettres de change pour se rendre à Paris, ils en témoignèrent leur chagrin à leur maître. Ozanam leur prêta sur-le-champ cinquante pistoles, sans vouloir de billet. Arrivés à Paris, ils firent part de ce procédé au père du chancelier d'Aguesseau, qui appela dans la capitale le généreux mathématicien. Son nom fut bientôt connu; il étoit jeune, assez bien fait; des aventures de galanterie vinrent le chercher. Le célibat lui paroissant un état dangereux, il épousa une femme presque sans bien, qui l'avoit touché par son air de douceur et de modestie. Ces belles apparences ne le trompèrent point. Il eut douze enfans, dont la plupart moururent. A l'âge de 61 ans il perdit sa femme, et avec elle tout le repos et le bonheur de sa vie. La guerre, qui s'alluma aussitôt pour la succession d'Espagne, lui enleva presque tous ses élèves, et le réduisit à un état fort triste. Ce fut alors qu'il entra dans l'académie des sciences, où il voulut bien prendre la qualité d'élève, qu'on avoit sans doute dessein de relever par un homme de cet âge et de ce mérite. Sa situation ne lui fit point perdre la gaieté qui lui étoit naturelle. Il mourut d'apoplexie le 17 avril 1717. Il ne se piquoit pas d'en savoir plus que le peuple en matière de religion. « Il appartient, disoit-il souvent, aux docteurs de Sorbonne de disputer, au pape de prononcer, et aux mathématiciens d'aller en paradis en ligne perpendiculaire...» Il *composoit* avec une extrême facilité, quoique ses études roulassent sur des sujets difficiles. Ses ouvrages sont, I. Un *Dictionnaire des mathématiques*, ou *Idée générale des mathématiques*, 1691, in-4°. L'auteur y donne,

par occasion, la solution d'un très-grand nombre de problèmes. II. Un *Cours de mathématiques*, en 5 vol. in-8°, publié en 1693. III. *Récréations mathématiques et physiques*, ouvrage curieux, réimprimé en 4 vol. in-8° en 1724. On y trouve plusieurs problèmes d'arithmétique, de géométrie, d'optique, de gnomonique, de cosmographie, de mécanique, de pyrotechnie et de physique, utiles et agrables, avec un *Traité des horloges élémentaires*. Cet ouvrage a été totalement refondu et considérablement augmenté par Montucla, Paris, 1778, ou 1790, 4 vol. in-8°, fig. IV. *Méthode de lever les plans et les cartes de terre et de mer*, Paris, 1750, in-12. V. *Méthode facile pour arpenter*, in-12. On y apprend l'art de mesurer toutes sortes de superficies, de toiser exactement la maçonnerie, les vidanges des terres, et tous les autres corps, avec le toisé du bois de charpente, et un Traité de la séparation des terres. VI. *L'usage du compas de proportion*, 1 vol. in-12. VII. *Nouveaux élémens d'algèbre*, 1 vol. in-4°. « L'algèbre d'Ozanam, dit Leibnitz, me paroît bien meilleure que celles qu'on a vues depuis quelque temps, qui ne font que copier Descartes et ses commentateurs. Je suis bien aise qu'il fasse revivre une partie des préceptes de Viète, qui méritoient de n'être pas oubliés. » VIII. *Géométrie pratique*, 1 vol. in-12. La nouvelle géométrie n'y paroît point, c'est-à-dire celle qui s'est élevée si haut par le moyen de l'infini; on n'y trouve que l'ancienne, mais approfondie avec beaucoup de travail.

* OZAROWSKI (Pierre d'Alcantara), Castelle de Woinuz hettmanu, ou grand-général de la couronne de Pologne, partisan zélé de la Russie, eut beaucoup de part à la confédération de Tragowitz, qui produisit la constitution de 1792. Lors de l'insurrection qui éclata en avril 1794, à Varsovie, contre les Russes, son hôtel fut pillé, et, quoique malade, on le tira quelques jours après du château royal où il habitoit, pour l'emprisonner. Le 3 mai on le traduisit devant le tribunal provisoire, qui le condamna à être pendu, après avoir entendu la lecture de sa correspondance avec les Russes, qui fut trouvée dans les papiers de l'ambassadeur Igelström. On remarque que la potence étoit plantée avant son jugement; ce qui a fait dire que lui et plusieurs de ses adhérens avoient été pendus par le peuple.

* OZELL (John), écrivain anglais, qui s'est rendu utile plutôt par son industrie que par son génie. Quoiqu'il ne dût point son éducation au séjour des universités, où ses amis vouloient l'engager à finir ses études, il posséda parfaitement le latin, le grec, l'hébreu, et dans la suite plusieurs langues vivantes. Son goût le portant à se jeter dans le monde et dans les affaires, il s'appliqua également aux études qu'exigeoit ce genre de vie, sollicita et obtint des places. Il fut auditeur général de la cité, et, vers la fin de sa carrière, auditeur des comptes de la cathédrale de Saint-Paul et de l'hôpital de Saint-Thomas: postes dont les émolumens ajoutèrent beaucoup à la fortune qu'il devoit à d'autres circonstances. Né avec des talens distingués et un goût impérieux qui l'entraînoit à l'étude de la littérature, peut-être est-il le seul

exemple d'un homme de lettres qui ait cherché à dérober ses occupations littéraires à l'ombre des travaux d'un comptoir ou d'un bureau. Quoiqu'il n'ait rien produit d'original, il a su donner aux ouvrages qu'il a naturalisés en anglais un air d'originalité qui suppose un grand talent: s'il n'a pas toujours réussi à transporter dans cette langue leurs beautés primitives, ses *traductions*, écrites avec jugement et avec quelque goût, ont le mérite de l'exactitude. Il a *traduit* tout Molière et plusieurs pièces de Corneille, de Racine et d'autres auteurs dramatiques, dont le détail se trouve dans la Biographie dramatique anglaise. Ozell mourut le 15 octobre 1743. On ignore l'année de sa naissance.

OZIAS. *Voyez* Azarias, n° I.

OZIER. *Voyez* Hozier.

OZOLLES. *Voyez* Peyre.

* OZUN (J.-A.), député du département des Hautes-Pyrénées au conseil des cinq-cents, en septembre 1795, s'y occupa beaucoup de la partie de l'administration intérieure, des charges et impositions départementales, et présenta souvent des vues judicieuses sur ces objets. Le 9 juin 1796, il dénonça la réaction royaliste. Le 19 août, il fut élu secrétaire. On le vit, le 29 janvier 1797, parler avec force contre les mouvemens qui avoient eu lieu à Toulouse; accuser les jacobins des excès commis, et les signaler comme un essaim de brigands, cohorte d'élite recrutée par Vadier fils. Il sortit du corps législatif en mai 1799. A la suite de la révolution du 18 brumaire (9 novembre 1799), il fut nommé préfet du département de l'Ain, et mourut à Bourg, au mois de mai 1802, des suites d'une chute de cheval.

OZUN-AZEMBEC. *Voyez* Usum-Cassan.

† OZY (François), né au Mans, docteur régent en droit en l'université d'Orléans, mort en 1657 dans sa patrie, a écrit sur l'intelligence et l'interprétation de la loi *Vinum* au Digeste. On a encore de lui deux petits Traités intitulés, I. *Apparatus jurisprudentiæ*. II. *De pacto dotalibus instrumentis adjecto*, et une *Dissertation* sur les variations de Cujas.

PAAW PAAW

PAAS. *Voyez* Pas (Crispin de).

PAATS. *Voyez* Paets.

† PAAW (Pierre), en latin *Pavius*, ou *Pauwius*, né à Amsterdam en 1564, exerça la médecine avec succès. Sa réputation le fit appeler à Leyde, et, après s'y être distingué dans l'exercice de son art, il mourut en 1617, à 53 ans. Ses *ouvrages* roulent sur l'anatomie et la botanique. Les *Traités* qu'il a donnés, plus exacts que ce qui avoit paru jusqu'alors, ont été éclipsés par ceux qui sont venus après. On les estime pourtant encore. Les principaux sont, I. Un *Commen-*

-taire sur Vésale, en latin, Leyde, 1616, in-4°. II. Un *Traité de la peste*, en latin, Leyde, 1636, in-12. III. *Hortus Lugduno-Batavus*, 1629, in-8°. C'est un catalogue des plantes, dont le nombre a bien augmenté depuis. C'est à ses soins qu'on est redevable des squelettes qui se voient dans l'amphithéâtre anatomique de Leyde, dont il a eu le premier la surintendance, qu'il a remplie pendant 22 ans. On trouve, dans le P. Nicéron (Mémoires, tome 12) le catalogue de tous ses *écrits*. Everard Vorstius prononça, en latin, l'oraison funèbre de ce savant, l'année même de sa mort.

* PABO, prince breton, et guerrier, compté au nombre des saints, vivoit dans le 5ᵉ siècle. Vaincu par ses voisins, il se réfugia au pays de Galles, où il fut reçu honorablement par le roi de Powys, qui lui donna des terres. Pabo embrassa ensuite la vie religieuse. On voit encore son tombeau, avec une inscription, dans l'église de Mona, dont il fut le fondateur.

PACÆUS. *Voyez* PACE, *et* PASSÆUS.

* PACAREAU (Pierre), né à Bordeaux, antiquaire habile, brilla dans ses études, et se rendit familières les langues latine, grecque, hébraïque, syriaque, anglaise, espagnole, italienne, et fut très-versé dans la littérature étrangère. Étant entré de bonne heure dans l'état ecclésiastique, il se distingua par le talent de la chaire. Le chapitre métropolitain de Bordeaux, dont il étoit chanoine, lui confia deux fois le gouvernement de ce diocèse après la mort de M. de Lussan et après la translation de Ferdinand de Rohan à Cambrai. Il publia divers *Mémoires* sur les droits de son chapitre, des *Considérations sur l'usure*, des *Réflexions sur le serment exigé du clergé*, qu'il prêta, et d'autres *ouvrages*. Il fut nommé évêque constitutionnel à Bordeaux en 1791. Ce vieillard mourut à 86 ans, le 5 septembre 1797, emportant l'estime et les regrets même de ceux qui ne partageoient point sa manière de penser.

PACARONI (N. chevalier de), poëte dramatique, mort en 1747, a donné au théâtre la tragédie de *Bajazet Iᵉʳ*, représentée et imprimée en 1739, et retirée après la 5ᵉ représentation.

PACATIEN (Titus Julius Marinus Pacatianus) se souleva dans le midi des Gaules, sur la fin du règne de l'empereur Philippe; mais il fut défait et mis à mort l'an 249, par les troupes qui avoient élevé Dèce à l'empire. Cet usurpateur n'est connu que par les médailles latines qu'on trouve de lui.

PACATUS. *V.* LATINUS, n° II.

PACAUD (Pierre), prêtre de l'Oratoire, né en Bretagne, mort le 9 mai 1760, dans un âge avancé, s'acquit de la réputation pour la chaire. Les personnes qui aimoient la noble simplicité de l'Evangile l'entendirent avec plaisir. On a de lui des *Discours de piété*, sur les plus importans objets de la religion, en 3 vol. in-12, 1745. On y trouve un *Avent*, un *Carême*, et des *Discours* sur les principaux mystères.

* PACCA (Nicolo-Angelo ou Colanello), de Naples, docteur en médecine et en philosophie,

qui florissoit vers le milieu du 16e siècle, donna des leçons publiques de son art dans cette ville. On a de lui une *Histoire de Naples*, qui s'étend jusqu'à l'année 1562.

* PACCHIONI (Antoine), médecin célèbre, né à Reggio dans le Modénois en 1664, mort à Rome l'an 1726, étudia avec beaucoup de succès, dans sa patrie, la philosophie, les mathématiques et la médecine. Dès qu'il eut terminé son cours en cette dernière science, il alla à Rome, où Malpighi l'instruisit et le protégea. L'estime de ce savant médecin valut à Pacchioni la confiance des habitans de Tivoli, où il exerça son art avec beaucoup de réputation pendant près de six ans. Rappelé à Rome, Lancisi l'associa à son travail relatif à l'explication des planches d'Eustachi, et Pacchioni se livra, à l'exemple de ses maîtres, aux travaux anatomiques. La duremère fut le principal objet de ses recherches, dont traitent la plupart de ses ouvrages, recueillis et publiés plusieurs fois à Rome (4e édition en 1741), in-4°, sous le titre d'*Opera omnia*. Les éditions séparées sont, I. *De duræ matris fabricâ et usu disquisitio anatomica, quam clarissimo Lancisio sacram esse voluit*, Romæ, 1701, in-8°. II. *Dissertatio epistolaris de glandulis conglobatis duræ meningis humanæ, indèque ortis lymphaticis ad piam meningen productis, ad clarissimum virum Lucam Schrœckium*, ibid., 1705, in-8°. III. *Dissertationes binæ ad spectatissimum virum Joannem Fantonum datæ, cum ejusdem responsione. illustrandis duræ meningis et ejus glandularum structuræ atque usibus concinnatæ*, ibid., 1713, in-8°. IV. *Dissertationes physico-anatomicæ de durâ meninge humanâ, novis experimentis et lucubrationibus auctæ et illustratæ*, ibid., 1721, in-8°. Dans l'edition de 1741 on distingue, 1°, *Epistola ad Ludovicum Testi de novis circa solidorum et fluidorum vim in viventibus, ac duræ meningis structuram et usum observationibus*; 2° *Vesicantium damna in multis morbis*; 3° *Prolapsi cordis historia*.

* PACCHIUS (Antiochus), disciple de Philénides, exerça la médecine au commencement du 1er siècle, et mourut sous le règne de Tibère. Ce médecin n'est connu que par le livre de Scribonius Largus *De compositione medicamentorum* contre la douleur de côté avec fièvre ou sans fièvre. Goulin, p. 133 de ses Mémoires littéraires, critiques, philologiques, biographiques et bibliographiques, pour servir à l'histoire ancienne et moderne dans la médecine, rend ainsi le texte de Scribonius : « Les anciens ont connu les effets de l'antidote de Pacchius Antiochus, qui s'enrichit beaucoup par les nombreux succès qu'il en obtint en l'employant dans les cas les plus difficiles; mais, tant qu'il vécut, il n'en communiqua la composition à personne. Après sa mort, la recette en fut remise à Tibère, comme une sorte de legs de la part de ce médecin, et déposée dans les bibliothèques, où (continue Scribonius) je l'ai recueillie, n'ayant pu me la procurer avant ce temps. Il se renfermoit pour composer ce remède, ne se fioit qu'à lui-même; et, afin de mieux tromper ses gens ou ses élèves, il leur faisoit broyer beaucoup plus de drogues qu'il n'en entroit dans la composition.

Au reste, il déclaroit que cet antidote n'étoit pas de son invention, mais qu'il en avoit obtenu les plus merveilleux succès. »

* PACCI (Côme), archevêque de Florence au 16e siècle, a le premier, fait connoître, par une *traduction* latine, les discours de Maxime de Tyr. Trois éditions de sa *traduction* précédèrent la publication de l'original.

* PACCIANI (Fulvio), de Modène, célèbre jurisconsulte, donna des leçons publiques de droit à Ferrare, où il mourut en 1613. On a de lui outre des *poésies* latines et italiennes, I. *Tractatus de probationibus*, Venetiis, 1594; Francofurti, 1603, 1631 et 1695. II. *Tractatus de judiciis causarum civilium, criminalium et hæreticarum*, Francofurti, 1618, in-fol. III. *Tractatus de appellationibus*, Francofurti, 1663. IV. *Consilia, responsa, relationes et allegationes circa feuda contractus et ultimas voluntates*, Augustæ Vindelicorum, 1605, in-fol. V. *Dell' arte di ben governare i popoli*, Siena, 1607: ouvrage composé à la demande du grand-duc Ferdinand Ier. Le pape Grégoire XIV lui avoit accordé le titre et les priviléges de comte et de chevalier.

† PACE (Richard), né à Winchester en 1482, fut élevé aux dépens de l'évêque Thomas Langton, qui se l'attacha en qualité de secrétaire, et l'envoya quelque temps à Padoue pour se perfectionner. A son retour dans sa patrie il fut placé auprès du cardinal Bainbridge, et parvint à se produire à la cour, où son mérite lui concilia la faveur de Henri VIII, qui le fit secrétaire d'état et l'employa dans plusieurs affaires importantes. Quoique jeté dans la carrière politique, il prit les ordres en 1514, et fut nommé, à la suite de plusieurs ambassades dont il avoit été chargé, prébendier de l'église d'Yorck, archidiacre de Dorset, doyen de Saint-Paul de Londres et d'Exeter. En 1521, à la mort de Léon X, il fut envoyé à Rome pour solliciter le trône pontifical en faveur du cardinal Wolsey; mais son successeur étoit nommé lorsque Pace arriva. C'est à cette époque que sa vie ne devint plus qu'une longue suite de malheurs, par la violence du ressentiment de Wolsey. Pace, à son retour, avoit été envoyé en ambassade à Venise; son vindicatif antagoniste prit de telles mesures que pendant deux ans il ne reçut de la part du roi ni lettres, ni instructions, ni argent pour subvenir à sa dépense, malgré les lettres qu'il ne cessoit d'adresser à sa cour. Cette situation pénible, et les avis qu'il reçut sur la manière dont il étoit desservi par le cardinal, l'affectèrent si vivement qu'il en perdit la raison. Cette nouvelle ne fut pas plutôt parvenue à Londres, qu'il fut rappelé; les soins des médecins que S. M. chargea de le traiter l'eurent bientôt ramené à son premier état. Il eut alors l'avantage d'approcher, à Richmond, le roi, qui lui témoigna sa satisfaction de son rétablissement, et lui accorda une audience particulière, dans laquelle Pace lui exposa toute la cruauté et l'injustice du cardinal. Mais cet implacable ennemi ne cessa de le poursuivre, et le malheureux Pace, pressé par le roi de se justifier, fut jugé par une commission composée de Wolsey, du duc de Norfolck et d'autres. On l'envoya à la tour de Londres, où il fut detenu pendant deux ans, et à la

fut déchargé de toute accusation par ordre exprès du roi. Il se retira à Stepney, où il mourut en 1532, à peine âgé de 50 ans. Son savoir et son caractère lui avoient mérité l'amitié et l'estime d'Erasme, de Thomas More, et des autres savans de son siècle; on cite de lui une lettre remarquable écrite au roi en 1527, dans laquelle il expose avec respect et avec la plus grande décence son opinion sur son divorce. Pace a laissé, I. Des *Lettres*. II. *De fructu qui ex doctrinâ percipitur*, Basileæ, 1517, in-4°. III. *De lapsu hebraïcorum interpretum*. IV. Une *Traduction* latine du Traité de Plutarque, *de commodo ex inimicis capiendo*, et d'autres *ouvrages*.

PACHACAMAC (Mythol.), nom que les Péruviens donnoient au souverain Être, qu'ils adoroient avec le soleil. Le principal temple de cette divinité étoit dans une vallée, à quatre lieues de Lima, et avoit été fondé par les Incas ou empereurs du Pérou. Ils lui offroient ce qu'ils avoient de plus précieux, et ils avoient pour lui une si grande vénération, qu'ils n'osoient le regarder. Les rois même et les prêtres entroient à reculons dans son temple, ayant toujours le dos tourné à l'autel, et en sortoient sans se retourner. Les ruines de ce temple témoignent encore aujourd'hui la magnificence de sa structure et sa grandeur prodigieuse. Les Péruviens y avoient mis plusieurs idoles.

I. PACHECO, gentilhomme portugais, l'un des assassins d'Inès de Castro. *Voyez* Inès.

†II. PACHECO (Jean de), marquis de Villena, grand-maître de l'ordre de Saint-Jacques, favori de Henri IV, roi de Castille, avec lequel il avoit été élevé, eut une autorité si grande, qu'il disposa presque de tout au dedans et au dehors du royaume. Ce perfide ministre paya son souverain d'ingratitude. Louis XI, roi de France, trouva le secret de le corrompre moyennant une pension de 12,000 écus. Ce prince le fit consentir, en 1463, à plusieurs articles préjudiciables à Henri au sujet de la Catalogne. Le roi de Castille, instruit de cette prévarication, lui en fit des reproches; mais Pacheco, au lieu de reconnoître sa faute, chercha à se venger du monarque son bienfaiteur. Il voulut le faire enlever de son palais pour mettre sur le trône le prince Alfonse, frère de ce monarque, sous prétexte que celui-ci étoit impuissant. Alfonse fut en effet proclamé roi de Castille en 1465, par les soins de Pacheco, après avoir déclaré, avec des cérémonies injurieuses, Henri déchu de la couronne. Cependant le nouveau roi mourut peu de temps après, et le bruit courut que Villena lui avoit ôté la vie par le poison. Quoi qu'il en soit, après cette mort précipitée, le ministre turbulent se réconcilia avec son légitime souverain, et acquit plus d'ascendant que jamais sur ce trop foible monarque. Il profita de son crédit pour se faire remettre, par ruse ou par force, des villes, des châteaux et d'autres places. Il mourut en 1473. Henri IV (ce qu'on aura peine à croire) le regretta beaucoup, et le fit enterrer avec pompe.

PACHOME. *Voyez* Pacome, *et aussi* Pacorus.

PACHYMÈRE (George), né

à Nicée, se distingua de bonne heure par ses talens. Michel Paléologue l'emmena avec lui à Constantinople, lorsqu'il reprit cette ville sur les Français. Il parvint aux premières dignités de l'église et de l'état, et mourut vers 1310. Nous avons de lui une *Histoire* estimée d'Orient, qui commence à l'an 1308. L'historien a été témoin des affaires dont il parle, il y a eu même très-grande part. Son style est obscur, pesant et chargé de digressions; mais il est en général plus sincere que les autres historiens grecs. Son ouvrage remplit d'ailleurs la suite de l'Histoire byzantine, qui étoit interrompue depuis le temps où Nicétas et Acropolite finissent, jusqu'à celui où Cantacuzene commence. Le P. Poussines, jésuite, le publia en 1666 et 1669, à Rome, deux volumes in-fol., avec une traduction latine et de savantes notes. Le président Cousin l'a aussi traduit en français. L'édition du P. Poussines est quelquefois reliée en 2 vol., dont le premier contient ce que fit Michel Paléologue avant qu'il fût sur le trône et après qu'il y fut monté; et le deuxième, ce que fit Andronic-le-Vieux. On attribue encore à Pachymère une *Paraphrase* des ouvrages de saint Denys l'aréopagite. Le P. Cordier l'a insérée, avec les Scolies de saint Maxime, dans l'édition qu'il a donnée de saint Denys. On trouve, dans le recueil d'Allatius, Rome, 1651 et 1659, 2 vol. in-4°, un *Traité* sur la procession du Saint-Esprit, de Pachymère.

† PACIAUDI (Paul-Marie), théatin, correspondant de l'académie des belles-lettres de Paris, et bibliothécaire de don Philippe, duc de Parme, né à Turin en 1710, et mort en 1785, a donné des *Monumenta Peloponnesiaca*, Rome, 1761, 2 vol. in-4°, et divers écrits sur des antiquités particulieres, qui prouvent sa vaste érudition. On estime aussi infiniment son *Commentariolum in athletarum*, Rome, 1756, in-4°, ainsi que sa dissertation *De libris eroticis antiquorum*, Leipsick, 1803, in-8°. Cette Dissertation parut d'abord avec l'édition de Longus, donnée par Bodoni en 1786. On a encore de lui *Memorie de' gran maestri dell' militare ordine Gerosolimitano*, Parma, 1780, 3 vol. in-4°. On a imprimé, en l'an 1217, la correspondance de Paciaudi avec le comte de Caylus, in-8°. C'est une espèce de catalogue de divers morceaux d'antiquités que ce théatin envoyoit à son ami. Paciaudi professa la philosophie à Gênes, et fut le premier qui osa professer publiquement le système de Newton. M. Dacier, secrétaire perpétuel de l'académie des inscriptions, prononça l'éloge historique de Paciaudi, dans la séance publique de cette compagnie, le 25 avril 1786.

* PACICHELLI (l'abbé Jean-Baptiste), de Pistoie, très-versé dans le droit, la théologie et les antiquités, vivoit dans le dix-septième siècle. Après avoir parcouru la plus grande partie de l'Europe, il publia, en 1691, la relation de ses voyages, sous ce titre: *Memorie novelle de' viaggi per l'Europa, comprese in varie lettere*. On a encore de cet abbé, I. *Schediasma de iis quæ nullo modo possunt in jus vocari*, Romæ, 1669. II. *Schediasma de larvis, capillamentis, et chirotechis*, Neapoli, 1693. III. *De jure hospitalitatis universo*, etc., Coloniæ Ubiorum, 1675. IV. *Lucubratio autumnalis de tintinnabulo Nolano*, Neapoli, 1693. Pa-

cichelli mourut au commencement du 18e siècle.

† PACIEN (saint), évêque de Barcelone, florissoit sous le règne de Valens. Il mourut vers l'an 390, sous celui de Théodose, après s'être distingué par ses vertus, son savoir et son éloquence. Il reste de lui, I. Trois *Lettres* au donatiste Sempronien. II. Une *Exhortation à la pénitence*. III. Un *Discours sur le baptême*. Son latin est élégant et pur, ses raisonnemens justes. Ses ouvrages ont été mis au jour par Jean du Tillet, à Paris, en 1538, in-4°.

PACIFICATEURS. *Voyez* COUGHEN.

* I. PACIFICO, de Novare, religieux de l'ordre de Saint-François, vivoit dans le 15e siècle, et écrivit une *Somme de cas de conscience*, dite la *Somme pacifique*. François Tarvisi la traduisit en italien, et la fit imprimer en 1574 et 1580.

* II. PACIFICO (Jean), de la même famille que le précédent, a composé des *Chansons* qu'il dédia à Laurent Lominelli, gouverneur d'Ascoli; Ascoli, 1639.

I. PACIFICUS, archidiacre de Vérone dans le 6e siècle, a été, dit-on, l'inventeur des horloges à roues et à ressorts, divisant le jour en vingt-quatre parties égales. Avant lui on ne connoissoit que les horloges de sable ou d'eau. Sidoine Apollinaire nous apprend que, de son temps, les gens riches tenoient encore des serviteurs pour les avertir des heures du bain et du souper, d'après l'inspection de ces dernières espèces d'horloge.

II. PACIFICUS-MAXIMUS, né à Ascoli, d'une famille noble, l'an 1400, vécut un siècle. Ses poésies latines ont été imprimées sous le titre de *Hecatelegiam, sive Elegiæ*, etc, Florence, 1489, in-4°, édition très-rare, réimprimée à Boulogne, 1523, in-8°; et avec ses autres *ouvrages*, à Parme, 1691, in-4°. On a retranché les vers licencieux dans cette dernière édition. La maladie vénérienne paroît si bien décrite dans ses poésies, qu'on croiroit que ce poison avoit infecté l'Europe avant le voyage de Christophe Colomb en Amérique, en 1493, puisque Pacificus en fait mention dans un ouvrage imprimé en 1489. L'opinion de ceux qui regardent l'introduction de cette maladie comme une épidémie qui régna dans ce temps-là, n'est donc point à rejeter.

* PACINI (Jacques), originaire de Milan, professa la médecine d'abord à Bologne, pendant 23 ans, c'est-à-dire jusqu'en 1543, et ensuite à Raguse, qu'il quitta quelques années apres pour se rendre dans le territoire de Padoue, où il mourut le 23 août 1560. On a de lui *De Tenuis tumoris febrem facientis ante purgationem per artem incrassatione, nec non Græcorum super hoc cum Arabibus conciliatione*, etc., Venetiis, apud Aldum, 1558 et 1559.

* I. PACIUS (Fabius), né à Vicence dans les états de Venise en 1547, étudia de bonne heure les langues savantes, la philosophie, et s'acquit de la réputation dans les belles-lettres. Une comédie italienne de sa façon, intitulée *Eugène*, fut généralement applaudie. Sans quitter les lettres, il se livra à l'étude de la médecine, et

y fit tant de progrès qu'il obtint la confiance de ses concitoyens, chez lesquels il enseigna la philosophie et la médecine, avant même qu'il eût reçu le bonnet de docteur à Padoue. Sa réputation passa bientôt à Pavie, à Messine et en d'autres villes célèbres, qui se disputèrent la préférence, pour se l'attacher en qualité de professeur; mais, attaché à sa patrie et à sa famille, il resta à Vicence, où il mourut très-considéré en 1614. Thomasini dit que Pacius composa divers *ouvrages*; mais les bibliographes ne citent que, I. *Commentarius in sex priores Galeni libros methodi medendi*, Vicentiæ, 1598, in-folio. II. *Commentarius in septimum Galeni librum methodi medendi, quæstionibus physicis et medicis refertus. Accedit de morbo gallico per methodum curando*, Vicentiæ, 1608, 1610, in-folio.

†II. PACIUS (Jules), chevalier de Saint-Marc, philosophe, né à Vicence en 1550, composa un *Traité d'arithmétique* dès l'âge de 13 ans. Son humeur inconstante et des tracasseries que lui suscita son évêque, l'ayant tiré de sa patrie, il alla enseigner le droit en Suisse, en Allemagne, en Hongrie. Pacius vint ensuite en France, et il y professa à Sedan, à Nîmes, à Montpellier, à Aix, et à Valence, avec tant de réputation, qu'on lui offrit des chaires de droit à Leyde, à Pise et à Padoue. Il préféra cette dernière ville; et, après y avoir enseigné quelque temps avec un succès qui lui mérita le collier de Saint-Marc, il revint à Valence, où il mourut en 1635. Un de ses amis fit ce distique :

Itala dat cunas tellus, Germanica famam,
Gallica jus civis, dic mihi quæ patria?

Il vit le jour sous le ciel d'Hespérie,
Dut aux Germains l'éclat de ses talens;
La France l'adopta pour un de ses enfans :
Germain, Franc, Italien, quelle est donc
sa patrie ?

On a de lui un grand nombre d'*ouvrages* de droit. Les principaux sont, I. *De Contractibus*, Lyon, 1606, in-folio. II. *Synopsis juris*, ibid., 1616, in-fol. III. *De Jure maris Adriatici*, Francfort, 1669, in-8°. IV. *In Decretales libri V*, in-8°. V. *Corpus juris civilis*, Genève, 1580, in-fol. VI. *Aristotelis organum*, Francfort, 1597, 2 vol. in-8°. C'est une traduction fidèle de la Logique d'Aristote. Huet parle avantageusement de lui dans son Traité *De claris interpretibus*. Pacius, zélé protestant, revint à l'Église romaine avant de mourir.

PACOME (saint), né dans la Haute-Thébaïde, de parens idolâtres, porta les armes dès l'âge de 20 ans. Les vertus des chrétiens le touchèrent; et dès que la guerre fut finie, il reçut le baptême. Il y avoit alors dans la Thébaïde un saint solitaire, nommé Palémon : il se mit sous sa discipline, et devint bientôt lui-même chef du monastère de Tabène sur le bord du Nil. Ses austérités et ses lumières se répandirent au loin; les solitaires accoururent en grand nombre. La Haute-Thébaïde fut bientôt peuplée de monastères, qui reconnurent ce solitaire pour leur fondateur. Ses disciples étoient dispersés dans différentes maisons, composées de 30 à 40 moines. Il falloit autant de maisons pour former un monastère, de façon que chaque monastère comprenoit depuis 12 jusqu'à 1600 cénobites. Ils s'assembloient tous les dimanches dans l'oratoire commun de tous les monastères. Chaque monastère avoit un abbé;

chaque maison un supérieur, et chaque dixaine de moines un doyen. Tous ces différens membres reconnoissoient un même chef, et s'assembloient avec lui pour célébrer la fête de Pâques, quelquefois jusqu'au nombre de 5000. La sœur de saint Pacôme, touchée des exemples de son frère, fonda elle-même un monastère de filles de l'autre côté du Nil, gouverné par la règle que son frère avoit donnée à ses moines. Le saint solitaire mourut le 3 mai 348. Nous avons de lui, I. Une *Règle* qu'on trouve dans sa Vie. II. Onze *Lettres*, imprimées dans le recueil de Benoît d'Aniane. Un ancien auteur grec écrivit la Vie de cet illustre patriarche. Denys-le-Petit la traduisit en latin; et Arnauld d'Andilly l'a mise en français. On la trouve parmi celles des Pères du Désert.

PACONIUS (Agrippinus), sénateur romain, philosophe stoïcien, qui avoit toutes les vertus de sa secte, fut enveloppé sous Néron dans la disgrace de Soranus et de Thrabéa. Lorsqu'on lui eut annoncé que le sénat l'avoit banni d'Italie, et qu'on lui avoit laissé ses biens, « Allons, dit-il froidement, allons dîner à Aricia ».... Tibère avoit fait mourir son père Marcus PACONIUS, parce qu'il avoit déplu à un nain qui l'amusoit.

† PACORI (Ambroise), né de parens obscurs à Ceaucé dans le Bas-Maine, devint principal du collége de cette ville. Un de ses écoliers ayant tenté de l'empoisonner en mettant du vert-de-gris dans sa soupe, il quitta cet emploi et se retira en Anjou. Peu de temps après, Coislin, évêque d'Orléans, le chargea de son petit séminaire de Meun. Pendant 18 ans qu'il eut la conduite de ce séminaire, il procura au diocèse d'Orléans l'établissement d'un grand nombre d'écoles pour l'éducation des jeunes clercs. Après la mort du cardinal de Coislin, il fut obligé de sortir du diocèse. Il vint alors à Paris, où il passa tout le reste de sa vie dans la retraite. Il y mourut en 1730, à près de 80 ans. La haute idée qu'il avoit du sacerdoce ne lui permit pas de le recevoir, quoiqu'il eût été élevé au diaconat. On a de lui un grand nombre de livres de piété. Les principaux sont, I. *Avis salutaires aux pères et aux mères pour bien élever leurs enfans*, in-12. II. *Entretiens sur la sanctification des dimanches et des fêtes*. III. *Règles chrétiennes pour faire saintement toutes ses actions*. IV. *Journée chrétienne*, Paris, 1741, in-12. V. *Les regrets de l'abus du Pater*. VI. *Pensées chrétiennes*. VII. Une *Edition* des Histoires choisies, Paris, 1747, in-12: livre utile et agréable à la jeunesse, pour laquelle l'abbé Génevaux, prêtre du collége de Fortet, l'avoit rédigé. VIII. Une nouvelle *Edition* des Epîtres et Evangiles, en 4 vol. in-12. Ces ouvrages eurent beaucoup de cours parmi les jansénistes, quoique écrits d'un style pesant et prolixe.

PACORUS, fils d'Orodes, roi des Parthes, neveu de Mithridate, se signala par la défaite de Crassus, dont il tailla l'armée en pièces, l'an 53 avant J. C. Il prit le parti de Pompée, et se déclara pour les meurtriers de César. Après avoir ravagé la Syrie et la Judée, Ventidius marcha contre lui, et lui ôta la victoire et la vie, l'an 39 avant Jésus-Christ. — Il ne faut pas le con-

fondre avec Pacorus, roi des Parthes, et ami de Décédale, roi des Daces. Il mourut l'an 107 avant Jésus-Christ.

* PACQUOTTE (Charles-Guillaume), conseiller-médecin ordinaire de Léopold, duc de Lorraine et de Bar, florissoit au dernier siècle, et enseigna son art dans les écoles de la faculté à Pont-à-Mousson. On a de lui, I. *Dissertation sur les eaux minérales de Pont-à-Mousson*, Nanci, 1719, in-12. Ces eaux ferrugineuses prennent leur source au milieu des vignes qui conduisent au château de Monçou. II. *Dissertation sur la maladie épidémique qui règne dans le pays Messin*, Pont-à-Mousson, in-8°.

† PACTYAS, chargé de la garde des trésors de Crésus, après la destruction du royaume de Lydie, crut pouvoir se servir des richesses qu'on lui avoit confiées pour se rendre indépendant, et attira à lui, par ses largesses, beaucoup de vagabonds ou de gens qui haïssoient la domination des Perses. On le vit bientôt à la tête d'un parti considérable, auquel rien ne manquoit qu'un bon chef. Pactyas, ayant assiégé en vain la citadelle de Sardes, prit honteusement la fuite dès qu'il apprit que Mazarès, l'un des généraux de Cyrus, approchoit. Il erra ensuite de ville en ville, jusqu'à ce que les insulaires de Chio le livrèrent aux Perses.

PACUVIUS (Marcus), fils d'une sœur du poëte Ennius, né à Brindes, et mort à Tarente, âgé de plus de 90 ans, l'an 154 avant Jésus-Christ, se distingua dans la poésie et dans la peinture. Il publia des *Satires*, et diverses pièces de théâtre, dont la plus applaudie fut celle d'*Oreste*. Son style n'a ni élégance ni pureté. Il nous reste de lui quelques fragmens, qu'on trouve dans le *Corpus Poëtarum latinorum* de Maittaire. *Voyez* Accius, n° I.

* PADARN, évêque breton, et saint. Il y a au pays de Galles plusieurs églises sous son invocation. Il est un des trois saints personnages connus dans le pays sous le nom des trois bienheureux Visiteurs. Les deux autres sont Dewi et Teilo. Ce nom leur vient de ce qu'ils ont prêché l'Evangile.

* PADERNA (Paul-Antoine), peintre, né à Bologne en 1649, mort en 1708, *peignoit* l'histoire et le paysage. Ses *tableaux* sont d'un beau style et d'un grand prix.

I. PADILLA (Marie de), demoiselle espagnole, aussi belle qu'artificieuse : étoit au service de la femme d'Alfonse d'Albuquerque lorsque Pierre-le-Cruel, roi de Castille, en devint amoureux l'an 1350. Elle ne le fit pas soupirer long-temps. Entraînée par son penchant, et conseillée par Jean de Hinistrosa, son oncle maternel, elle se livra aux desirs du roi, qui en eut bientôt une fille. Malgré la passion du prince pour Padilla, les intérêts politiques exigeoient qu'il épousât Blanche de Bourbon. Les noces royales furent suivies du plus grand dégoût. Ni les charmes de la jeune reine, ni les remontrances de la reine-mère ne purent vaincre la froideur de Pierre. Trois jours après, il alla rejoindre sa maîtresse. Le triomphe de Padilla ne fut que passager. Jeanne de Castro toucha le cœur du monarque ; et comme elle résista, soit par vertu, soit par ambition, il lui proposa de l'épouser. Deux évêques

courtisans attestèrent que son mariage avec Blanche étoit nul. Jeanne de Castro fut proclamée reine de Castille; mais au bout de deux jours seulement, Padilla reprit son premier empire. Cette favorite termina sa carrière peu de temps après. On fit ses funérailles dans tout le royaume comme pour une reine légitime; et l'on éleva ses enfans comme les héritiers présomptifs de la couronne. Pendant sa faveur, sa famille avoit rempli les premiers grades. Ses frères obtinrent les places les plus importantes de la couronne. Divers historiens, entre autres, l'auteur de l'Histoire des favorites, la peignent sous des couleurs très-odieuses. Mariana, écrivain plus croyable, assure qu'il ne manquoit à Padilla que des mœurs pures pour mériter le trône.

* II. PADILLA (François de), professeur en théologie à Séville, chanoine de Malaga, mort le 15 mai 1607, est auteur d'une *Histoire ecclésiastique d'Espagne*, en 2 vol., d'une *Chronologie des conciles*, etc. — Laurent DE PADILLA son oncle, archidiacre de Malaga dans le 16e siècle, historiographe de l'empereur Charles V, a publié un *Catalogue* général des saints d'Espagne.

* PADIOLEAU (Albert), avocat à Rennes, mort à la fin du 17e siècle, a publié un ouvrage historique, intitulé *Antiquité, fondation, splendeur, ruine et état présent de la ville de Jérusalem*, Nantes, 1635 ou 1686, in-4°, et un *Traité* de jurisprudence de la chambre des comptes de Bretagne.

* PADOVANI (Elideo), de Forli, docteur en médecine et en philosophie, étudia à Bologne, où il obtint le droit de bourgeoisie. Il alla ensuite en Allemagne et dans d'autres provinces pour professer son art. De retour à Bologne, il y mourut le 28 janvier 1576. Ses ouvrages sont, I. *Curationes et consilia in curandis particularibus morbis*, Lipsiæ, 1607. II. *De febribus libellus*. III. *De superfluo fluxu*. IV. *De variis morborum generibus*, etc.

* PADOUANS (Jean del CAVINO, et Alexandre BANIANO, surnommés les), très-habiles graveurs sur l'acier, qui ont *contrefait* les plus belles médailles antiques avec tant d'art, que les connoisseurs sont souvent en peine de les distinguer des véritables. Ils ont donné à celles de ces artistes le nom de *Padouasses*. Les chanoines réguliers de Sainte-Geneviève en possédoient presque tous les coins, que le père du Molinet a fait graver très-exactement, en cinq planches, dans sa Description du cabinet de la bibliothèque de Sainte-Geneviève de Paris, 1692, in-fol. On y voit entre autres le médaillon qui représente les têtes accolées de ces deux graveurs. Ils vivoient dans le 16e siècle. Le cabinet des antiques de la bibliothèque impériale possède les matrices.

* PADUANINO (Francisco), peintre, né en 1552, mort en 1717, artiste d'un mérite distingué, *peignoit* l'histoire. On voyoit à Venise un beau *tableau* représentant deux malfaiteurs délivrés par l'intercession d'un saint.

PÆTUS. *Voyez* ARRIE.

PAETZ *ou* PAATZ (Adrien de), Pacæus, Hollandais; fonda l'école de Roterdam en faveur de Jurieu et de Bayle. Il avoit beaucoup de talens pour les ne-

gociations, et en donna des preuves dans son ambassade d'Espagne. Il mourut en 1685, à 55 ans. On a de lui une *Lettre* qui parut en 1685, sur les derniers troubles d'Angleterre, où il est parlé de la tolérance de ceux qui ne suivent pas la religion dominante. On trouve aussi plusieurs de ses Lettres dans le Recueil intitulé *Praestantium ac eruditorum Epistolae*, Amsterdam, 1704, in-folio. Paetz avoit le caractère doux et l'esprit conciliant.

† I. PAEZ (François-Alvar), *Alvarus Pelagius*, théologien portugais, cordelier en 1304, et pénitencier du pape Jean XXII, qui lui donna l'évêché de Coron, puis celui de Sylves, et la qualité de nonce en Portugal. On a de lui, I. Un fameux Traité *De planctu Ecclesiae*, où il soutient avec une chaleur outrée les opinions des ultramontains sur l'autorité du pape. Voici quelques-uns de ses raisonnemens, tels que Fleury les rapporte : « Comme Jésus-Christ est seul pontife, roi et seigneur de tout, ainsi il a sur la terre un seul vicaire-général pour toutes choses. Jesus-Christ, ajoute-t-il, établissant Pierre son vicaire, n'a pas partagé la puissance qu'il avoit ; mais il faut entendre qu'il la lui a donnée pleinement comme il l'avoit lui-même.... Le pape, continue-t-il, n'est pas vicaire d'un pur homme, mais de Dieu : or toute la terre est au Seigneur, avec ce qui la remplit ; donc tout est aussi au pape. Les empereurs païens n'ont jamais possédé l'empire justement ; car celui qui, loin d'être soumis à Dieu, lui est contraire par l'idolâtrie ou l'hérésie, ne peut rien posséder justement sous lui. Aucun empereur n'a exercé légitimement le droit du glaive s'il ne l'a reçu de l'Église romaine, principalement depuis que Jésus-Christ a donné à saint Pierre l'une et l'autre puissance. Car il lui a dit : « Je te donnerai les clefs du royaume des cieux : non pas la clef, mais les clefs : l'une pour le spirituel, l'autre pour le temporel. » Il s'ensuivroit de ces propositions ridicules que les empereurs, tous les rois et tous les princes sont vassaux du pape. II. *L'Apologie de Jean XXII*. Cet ouvrage n'a pas été imprimé. Cet évêque, mort à Séville le 8 mai 1352, joignoit à beaucoup d'érudition un esprit insinuant.

II. PAEZ (Balthasar), docteur en théologie, de l'ordre de la Trinité, natif de Lisbonne, mort dans sa patrie en 1638, étoit pieux et savant. On a de lui des *Sermons* et des *Commentaires* sur l'Épître de saint Jacques, et sur quelques autres livres de l'Ecriture sainte, Paris 1631, 2 vol. in-folio.

I. PAGAN (Pierre), *Paganus*, c'est-à-dire *Heide* en allemand, poëte de Wanfrid dans la Basse-Hesse, fut professeur de poésie et d'histoire à Marpurg, et mourut à Wanfrid le 29 mai 1576. On a de lui, I. Plusieurs *Pièces de Poésies*, qui se ressentent de l'humeur enjouée de l'auteur. II. *Praxis metrica*. III. L'*Histoire des Horaces et des Curiaces* en vers latins. Ce morceau prouve plus de facilité que de véritable talent pour la poésie.

II. PAGAN (Blaise-François, comte de), né à Remies près de Marseille en 1604, avoit à peine douze ans qu'il porta les armes ; il montra une valeur au-dessus de son âge. Il n'y eut

presque aucun siége, ni aucun combat où il ne se signalât par quelques actions d'adresse ou de bravoure. Au passage des Alpes et aux barricades de Suze, il entreprit, à la tête des enfans-perdus, d'arriver le premier à l'attaque par un chemin particulier. Ayant gagné le haut d'une montagne escarpée qui aboutissoit dans la place, il se laissa glisser le long de cette montagne en disant : « Voici le chemin de la gloire ! » Ses compagnons le suivirent, et forcèrent les barricades. Louis XIII, charmé de cette action héroïque, la raconta avec beaucoup de complaisance au duc de Savoie, en présence de la cour. Ce monarque le nomma maréchal de camp, et l'envoya servir en Portugal l'an 1642. Cette année il devint entièrement aveugle : un coup de mousquet lui avoit fait perdre l'œil gauche au siége de Montauban, et une maladie lui enleva l'autre.... Hors d'état de servir, il se livra aux mathématiques, qui avoient toujours eu beaucoup d'attrait pour lui ; il s'y fit un nom parmi les ingénieurs et les astronomes. Sa maison étoit le rendez-vous de ce que la cour et la ville avoient de plus distingué dans les sciences. Cet illustre mathématicien mourut à Paris le 18 novembre 1665. Le roi le fit visiter dans sa dernière maladie par son premier médecin. Pagan, malgré ses lumières, avoit le foible de l'astrologie judiciaire. Ses principaux ouvrages sont, I. *Traité des Fortifications*, imprimé en 1645. Il passa pour le meilleur ouvrage qu'on eût publié jusqu'alors sur cette matière. Ses principes furent détruits par le célèbre Vauban : il prouva qu'ils avoient le défaut de rendre les flancs trop courts, trop étroits et trop serrés. II. *Théorèmes géométriques*, 1651. III. *Théorie des planètes*, 1657. IV. *Tables astronomiques*, 1658. V. Une *Relation historique* et curieuse *de la rivière des Amazones*, in-8°.

* PAGANELLI - FRIGNANI (Barthélemi), poëte latin du 15e siècle, né à Frignano, château situé dans le diocèse de Reggio, fixa sa demeure à Modène, où il enseigna les belles-lettres, et y mourut le 11 avril 1493. Les poésies de Paganelli ne sont point inférieures à celles des autres poëtes de son temps. On a de lui, I. *De vitâ quietâ ad reverendissimum Prosperum Capharellum Romanum Asculanum episcopum*, Rhegii, 1487, in-4°. II. *Ad magnificum equitem Joannem Bojardum, Scandiani comitem elegiarum, libri tres*, Mutinæ, 1489, in-4°. III. *De imperio cupidinis libri tres*, Mutinæ, 1492. Ces élégies sont consacrées à célébrer les triomphes de l'amour sur tout ce qui respire. IV. *Bartholomæi Paganelli poëtæ opus grammatices, editum post ipsius mortem*, Mutinæ, 1494.

* I. PAGANI (Gregorio), peintre célèbre de Florence, né en 1529, mort en 1560. On a quelquefois attribué des *ouvrages* de ce maître à Michel-Ange Buonaroti.

* II. PAGANI (Virgile), de Mondovi, vivoit dans le 16e siècle, et fut long-temps sergent-major de la citadelle de Turin. Il a écrit l'*Histoire de la guerre du Montferrat*, entreprise par le duc de Savoie, pour la délivrance de la princesse Marie sa nièce.

* PAGANO (Paul), peintre,

gociations, et en donna des preuves dans son ambassade d'Espagne. Il mourut en 1685, à 55 ans. On a de lui une *Lettre* qui parut en 1685, sur les derniers troubles d'Angleterre, où il est parlé de la tolérance de ceux qui ne suivent pas la religion dominante. On trouve aussi plusieurs de ses Lettres dans le Recueil intitulé *Præstantium ac eruditorum Epistolæ*, Amsterdam, 1704. in-folio. Paetz avoit le caractère doux et l'esprit conciliant.

† I. PAEZ (François-Alvar), *Alvarus Pelagius*, théologien portugais, cordelier en 1304, et pénitencier du pape Jean XXII, qui lui donna l'évêché de Coron, puis celui de Sylves, et la qualité de nonce en Portugal. On a de lui, I. Un fameux Traité *De planctu Ecclesiæ*, où il soutient avec une chaleur outrée les opinions des ultramontains sur l'autorité du pape. Voici quelques-uns de ses raisonnemens, tels que Fleury les rapporte : « Comme Jésus-Christ est seul pontife, roi et seigneur de tout, ainsi il a sur la terre un seul vicaire-général pour toutes choses. Jesus-Christ, ajoute-t-il, établissant Pierre son vicaire, n'a pas partagé la puissance qu'il avoit; mais il faut entendre qu'il la lui a donnée pleinement comme il l'avoit lui-même.... Le pape, continue-t-il, n'est pas vicaire d'un pur homme, mais de Dieu : or toute la terre est au Seigneur, avec ce qui la remplit : donc tout est aussi au pape. Les empereurs païens n'ont jamais possédé l'empire justement; car celui qui, loin d'être soumis à Dieu, lui est contraire par l'idolâtrie ou l'hérésie, ne peut rien posséder justement sous lui. Aucun empereur n'a exercé légitimement le droit du glaive s'il ne l'a reçu de l'Église romaine, principalement depuis que Jésus-Christ a donné à saint Pierre l'une et l'autre puissance. Car il lui a dit : « Je te donnerai les clefs du royaume des cieux : non pas la clef, mais les clefs : l'une pour le spirituel, l'autre pour le temporel. » Il s'ensuivroit de ces propositions ridicules que les empereurs, tous les rois et tous les princes sont vassaux du pape. II. *L'Apologie de Jean XXII.* Cet ouvrage n'a pas été imprimé. Cet évêque, mort à Séville le 8 mai 1352, joignoit à beaucoup d'érudition un esprit insinuant.

II. PAEZ (Balthasar), docteur en théologie, de l'ordre de la Trinité, natif de Lisbonne, mort dans sa patrie en 1638, étoit pieux et savant. On a de lui des *Sermons* et des *Commentaires* sur l'Epître de saint Jacques, et sur quelques autres livres de l'Ecriture sainte, Paris 1631, 2 vol. in-folio.

I. PAGAN (Pierre), *Paganus*, c'est-à-dire *Heide* en allemand, poëte de Wanfrid dans la Basse-Hesse, fut professeur de poésie et d'histoire à Marpurg, et mourut à Wanfrid le 29 mai 1576. On a de lui, I. Plusieurs *Pièces de Poésies*, qui se ressentent de l'humeur enjouée de l'auteur. II. *Praxis metrica.* III. *L'Histoire des Horaces et des Curiaces* en vers latins. Ce morceau prouve plus de facilité que de véritable talent pour la poésie.

II. PAGAN (Blaise-François, comte de), né à Remies près de Marseille en 1604, avoit à peine douze ans qu'il porta les armes; il montra une valeur audessus de son âge. Il n'y eut

presque aucun siége, ni aucun combat où il ne se signalât par quelques actions d'adresse ou de bravoure. Au passage des Alpes et aux barricades de Suze, il entreprit, à la tête des enfans-perdus, d'arriver le premier à l'attaque par un chemin particulier. Ayant gagné le haut d'une montagne escarpée qui aboutissoit dans la place, il se laissa glisser le long de cette montagne en disant : « Voici le chemin de la gloire ! » Ses compagnons le suivirent, et forcèrent les barricades. Louis XIII, charmé de cette action héroïque, la raconta avec beaucoup de complaisance au duc de Savoie, en présence de la cour. Ce monarque le nomma maréchal de camp, et l'envoya servir en Portugal l'an 1642. Cette année il devint entièrement aveugle : un coup de mousquet lui avoit fait perdre l'œil gauche au siége de Montauban, et une maladie lui enleva l'autre.... Hors d'état de servir, il se livra aux mathématiques, qui avoient toujours eu beaucoup d'attrait pour lui ; il s'y fit un nom parmi les ingénieurs et les astronomes. Sa maison étoit le rendez-vous de ce que la cour et la ville avoient de plus distingué dans les sciences. Cet illustre mathématicien mourut à Paris le 18 novembre 1665. Le roi le fit visiter dans sa dernière maladie par son premier médecin. Pagan, malgré ses lumières, avoit le foible de l'astrologie judiciaire. Ses principaux ouvrages sont, I. *Traité des Fortifications*, imprimé en 1645. Il passa pour le meilleur ouvrage qu'on eût publié jusqu'alors sur cette matière. Ses principes furent détruits par le célèbre Vauban : il prouva qu'ils avoient le défaut de rendre les flancs trop courts, trop étroits et trop serrés. II. *Théorèmes géométriques*, 1651. III. *Théorie des planètes*, 1657. IV. *Tables astronomiques*, 1658. V. Une *Relation historique* et curieuse *de la rivière des Amazones*, in-8°.

* PAGANELLI-FRIGNANI (Barthélemi), poëte latin du 15e siècle, né à Friguano, château situé dans le diocèse de Reggio, fixa sa demeure à Modène, où il enseigna les belles-lettres, et y mourut le 11 avril 1493. Les poésies de Paganelli ne sont point inférieures à celles des autres poëtes de son temps. On a de lui, I. *De vitâ quietâ ad reverendissimum Prosperum Capharellum Romanum Asculanum episcopum*, Rhegii, 1487, in-4°. II. *Ad magnificum equitem Joannem Bojardum, Scandiani comitem elegiarum, libri tres*, Mutinæ, 1489, in-4°. III. *De imperio cupidinis libri tres*, Mutinæ, 1492. Ces élégies sont consacrées à célébrer les triomphes de l'amour sur tout ce qui respire. IV. *Bartholomæi Paganelli poëtæ opus grammatices, editum post ipsius mortem*, Mutinæ, 1494.

* I. PAGANI (Gregorio), peintre célèbre de Florence, né en 1529, mort en 1560. On a quelquefois attribué des *ouvrages* de ce maître à Michel-Ange Buonaroti.

* II. PAGANI (Virgile), de Mondovi, vivoit dans le 16e siècle, et fut long-temps sergent-major de la citadelle de Turin. Il a écrit l'*Histoire de la guerre du Montferrat*, entreprise par le duc de Savoie, pour la délivrance de la princesse Marie sa nièce.

* PAGANO (Paul), peintre,

en 1556, mort dans la même ville en 1629. Son père, noble Génois, afin de détruire la passion de son fils pour la peinture, employa les menaces, et lui fit étudier les mathématiques; mais il fallut céder à son inclination. Paggi avoit appris de lui-même le dessin. Il n'avoit pas encore essayé de mélanger des couleurs, lorsqu'il se trouva chez un peintre qui faisoit très-mal un portrait. Le jeune homme prit le pinceau, et conduit par le seul instinct de la nature, peignit le *portrait* fort ressemblant. Il se mit depuis dans l'école du Cangiage. Une malheureuse affaire l'obligea de se retirer à Florence, où les princes François et Ferdinand de Médicis, protecteurs des artistes célèbres, l'arrêtèrent quelque temps par leurs bienfaits et par la protection dont ils l'honorèrent. Il s'occupa aussi à *graver* des planches de cuivre, et à écrire sur la peinture un ouvrage intitulé, *Definizione e divizione della pittura*, in-folio.

† II. PAGGI (Antoine), cordelier, né à Rognes en Provence le 31 mars 1624, prêcha quelque temps avec succès, après avoir achevé son cours de philosophie et de théologie. Ses talens lui méritèrent les premiers emplois de son ordre. Il fut quatre fois provincial, et les occupations de sa place ne l'empêchèrent pas de s'appliquer avec ardeur à l'étude de la chronologie et de l'histoire ecclésiastique. Il entreprit l'examen des Annales de Baronius. Le livre de cet illustre cardinal, quoique le plus étendu qu'on eût alors sur cette matière, offroit une infinité de méprises, et il étoit difficile de les éviter dans un temps où la saine critique étoit encore au berceau. Le P. Pagi les aperçut, et entreprit de les réformer année par année. Il fit paroître le premier tome de sa critique à Paris en 1689, in-folio, *Critica historico-chronologica in Annales ecclesiasticos cardinalis Baronii*. Les trois autres volumes n'ont paru qu'après sa mort, à Genève, en 1705, par les soins de son neveu François Paggi. Cet *ouvrage* important a été réimprimé dans la même ville en 1727. On y voit un savant profond, un critique sage, un écrivain d'un esprit net et solide, et un homme doux et modéré. Cette critique va jusqu'à l'an 1198, où finit Baronius. L'abbé de Longuerue, qui avoit beaucoup aidé l'auteur de ce grand ouvrage, avoit dans sa bibliothèque un recueil de lettres écrites au P. Antoine Paggi touchant la critique des Annales du cardinal Baronius, avec plusieurs dissertations qui regardent l'histoire. Le P. Paggi finit sa carrière à Aix le 5 juin 1699. On a encore de lui, *Dissertatio hypatica*, seu *de Consulibus Cæsareis*, Lyon 1682, in-4°. Cet ouvrage, plein de remarques curieuses, répand un grand jour sur la chronologie des consulats.

† III. PAGGI (François), neveu du précédent, et cordelier comme lui, naquit à Lambesc en 1654. Héritier du goût de son oncle pour l'histoire, Paggi le soulagea dans la critique des Annales de Baronius, dont il publia les trois derniers volumes, et mourut le 21 janvier 1721, après avoir été élevé aux charges de son ordre. On a de lui une *Histoire des papes* sous ce titre : *Breviarium historico-chronologico-criticum, illustriora pontificum romanorum gesta conciliorum, generalium acta, nec non complura*

tum sacrorum rituum, tum antiquæ Ecclesiæ disciplinæ capita complectens, 4 vol. in-4°, dont le premier parut en 1717, et le dernier a été publié en 1747 par le P. Antoine Paggi, second du nom, son neveu, qui a continué cet ouvrage. Le zele qu'on y trouve pour les prétentions ultramontaines lui a donné plus de cours en Italie qu'en France. Il soutient partout l'infaillibilité du pape, sa supériorité sur les conciles, le droit des appellations à la cour de Rome, le pouvoir d'anathématiser les souverains. Il semble n'avoir entrepris son ouvrage que pour établir ces opinions. Paggi, assez exact dans ses recherches et assez net dans son style, a fait entrer dans son ouvrage l'histoire des conciles généraux et plusieurs détails sur la discipline, les mœurs et les rits de l'Eglise.

† IV. PAGGI (l'abbé), ex-jésuite, prévôt de Cavailhon, homme plein d'esprit, mais d'une imagination sans frein, né au Martigue en Provence, et neveu du P. François Paggi, est auteur de l'*Histoire de Cyrus-le-jeune*, publiée à Paris en 1736, in 12. Cette *Histoire* est plutôt l'ouvrage d'un orateur de collége, que celui d'un historien formé sur la lecture des ancien : le style en est ampoulé, diffus, et très-souvent négligé. L'auteur promettoit une *Histoire d'Athènes*; mais sa mort prématurée ne lui permit pas de la donner. On a encore de lui l'*Histoire des révolutions des Pays-Bas*, Paris, 1727, 2 vol. in-12.

* PAGHETTI (Pierre), célèbre acteur, né à Brescia dans l'état de Venise, après avoir joué en différentes villes de France, débuta à la comédie italienne le 9 avril 1720 dans les rôles de père pour le français, et dans ceux de pantalon pour l'italien. Fort accueilli du public dans ces deux emplois, il fut reçu dans la troupe et continua d'y jouer avec succès jusqu'à sa mort qui arriva le 14 novembre 1732. Cet acteur qui étoit petit et bossu, étoit doué d'une physionomie aimable. Il parloit également bien le français et l'italien; on n'a guère vu de comédiens rassembler tant de talens pour le théâtre et pour toutes sortes de rôles, de quelques caractères qu'ils fussent; et sans être d'une figure ni d'une taille avantageuses, il jouoit avec une justesse et une précision qui ne laissoient rien à désirer.

* PAGLIA (Balthazar), Sicilien, de l'ordre des mineurs conventuels de Saint-François, professeur dans l'université de Padoue, mort en 1705, a laissé, *Paraphrasis epica in psalmos et cantica ad laudes, vesperas et completorium; in XII Suetonii Cæsaribus epigrammata; Triumphus amoris in divini Verbi incarnatione*, etc.

* PAGLIARINI (Jean-Baptiste), né d'une illustre famille de Vicence vers l'an 1415, a écrit une *Chronique* de cette ville depuis son origine jusqu'en 1458. Cette Chronique, en langue italienne, fut publiée à Padoue en 1623. Celle qui est écrite en latin n'a jamais été imprimée, et se conservoit manuscrite dans la bibliothèque d'un abbé de Venise.

PAGNIN. *Voyez* SANCTÈS

* I. PAIGE (Jean le), docteur de Sorbonne, procureur-général de l'ordre de Prémontré, et prieur du collége de cet ordre à

Paris, puis curé de Nantouillet, mort en 1650, est auteur de la *Bibliotheca premonstratensis ordinis*, ample compilation qu'il dédia au cardinal de Richelieu. On y trouve un *Précis de la vie de tous les abbés des prémontrés* jusqu'au temps de l'auteur; une *Collection de diplômes apostoliques*, et beaucoup de *Recherches* pour l'histoire.

*II. PAIGE (Louis-Adrien le), avocat et bailli du Temple, né à Paris, où il mourut à la fin de l'année 1802, âgé de près de 90 ans, a donné, I. *Histoire de la détention du cardinal de Retz*, Vincennes, 1755, in-12. II. *Lettres historiques sur les fonctions essentielles du parlement*, Amsterdam, 1753, 2 parties in-12. III. *Lettres pacifiques*, Paris, 1752, in-12, et 1753, in-4°. IV. *Mémoires* au sujet d'un écrit (de l'abbé Capmartin de Chaupy) contre le parlement, intitulé Observation sur le refus que fait le châtelet de reconnoître la chambre royale, 1754, in-12.

† I. PAJON (Claude), célèbre ministre de la religion protestante, et l'une de ses meilleures plumes, né à Romorantin en 1626, se distingua tellement par son esprit et ses talens, qu'il devint ministre à 24 ans, et, quelques années après, professeur de théologie à Saumur. A peine avoit-il commencé ses leçons, que les calvinistes d'Orléans le choisirent pour leur ministre. Il eut de grands démêlés avec Jurieu, sur l'efficacité de la grace, et sur la manière dont s'opère la conversion du pécheur. Jurieu fit condamner ses opinions dans quelques synodes. Cette condamnation n'empêcha pas son système de prendre faveur, et ses disciples, qui étoient en grand nombre, furent nommés *pajonistes*. Il mourut en 1685. Ses ouvrages sont, I. *Examen des préjugés légitimes contre les calvinistes*, La Haye, 2 vol. in-12. II. *Remarques* sur l'Avertissement pastoral, etc. Ces deux ouvrages passent chez les calvinistes pour des chefs-d'œuvre, et chez les catholiques, pour des livres qui ne sont pas sans réplique. (*Voy*. PAPIN.)

† II. PAJON (Henri), avocat, né à Paris, et mort en cette ville en 1776, est auteur de l'*Histoire de prince de Soly*, 1740, 2 vol in-12; de celle *des trois fils d'Haly Bassa*, 1746, in-12; et enfin d'une autre du *roi Splendide*, 1746, 2 volumes in-12. On a encore de lui, I. *Contes nouveaux et Nouvelles nouvelles*, en vers, 1753, in-8°. II. *Essai de poëme sur l'esprit*, 1757, in-8°. III. *Observations sur les donations*, 1761, in-12. IV. *Dissertation sur les articles 15 et 16 de l'ordonnance de 1731, concernant les donations*, 1765, in-12.

*III. PAJON DE MONCETS (Louis-Esaïe), né à Paris le 2 mai 1725, pasteur à Berlin, où il mourut le 24 juillet 1799, est auteur, I. Des *Leçons de morale*, ou *Lectures académiques*, traduites de l'allemand de Gellert, Utrecht, 1772, 2 vol. in-8°. II. De *Léonard et Gertrude*, ou *les mœurs villageoises telles qu'on les retrouve à la cour et à la ville*, traduit de l'allemand de Pestalotz de Neuenhof, Lausanne et Paris, 1784, 2 vol. in-12.

I. PAJOT. *Voyez* LIMIÈRE.

† II. PAJOT (Louis-Léon), comte d'Onsembray, né à Paris en 1678, essuya dans sa jeunesse un mal d'yeux considérable, pendant lequel on lui apprit la philosophie de Descartes.

Sa vue étant rétablie, il fit un voyage en Hollande, où il se lia avec les grands hommes qu'elle possédoit alors, Huyghens, Ruysch, Boerhaave, etc. Chargé de la direction générale des postes, il l'exerça de manière à mériter l'estime publique et la confiance de Louis XIV. Ce monarque le fit appeler dans sa dernière maladie pour cacheter son testament. Il hérita, après la mort de son père, d'une maison de campagne à Bercy, et en fit un cabinet philosophique qu'il remplit de curiosités naturelles et mécaniques, et pour lequel il n'épargna ni soins ni dépenses. Ce cabinet devint si célèbre, qu'il attira à son possesseur les visites de Pierre-le-Grand, de l'empereur, du prince Charles de Lorraine, etc. C'étoit peut-être le plus curieux de l'Europe, surtout en mécanique. Le Recueil de l'académie des sciences, dont Pajot étoit membre, renferme de lui sur cette partie des mathématiques plusieurs *Mémoires*, dont les principaux sont, I. Un sur un *Instrument* pour mesurer les liquides. II. Sur l'*Aëromètre* ou *mesurement*. III. Un 3e, sur une *Machine* pour battre la mesure de différens airs de musique d'une manière fixe, etc. L'intérêt des sciences lui étoit si cher, qu'il légua ses cabinets à l'académie avec des conditions qui les rendent utiles au public. Il mourut en 1753.

* III. PAJOT (Louis), tambour dans un bataillon de volontaires français, né à Paris, se trouva à l'âge de 15 ans aux actions les plus chaudes qui eurent lieu, en 1792 et 1793, à l'armée du nord, et notamment auprès de Valenciennes. Là, sur 20 tambours qui battoient la charge, 19 furent tués. Pajot resté seul, mais blessé à la jambe, ne cessa de battre la charge jusqu'à la défaite de l'ennemi, qui n'eut lieu que quatre heures après qu'il eut été blessé. La convention, à qui Pajot fut présenté par la section des Sans-Culottes, ordonna l'insertion de ce fait dans le Receuil des actions héroïques, et lui accorda un secours de 300 livres. Le même jour, Pajot reçut le baiser fraternel du président du conseil-général de la commune, qui lui posa sur la tête une couronne civique. Il devint ensuite agent de police sous le directoire; et ayant été envoyé en 1798 dans le département de l'Eure pour y observer les mouvemens de quelques royalistes, il tomba dans un piége et fut massacré.

* PAJOU (Augustin), sculpteur, né à Paris en 1730, d'un compagnon sculpteur, n'a dû sa célébrité qu'à lui-même. Un goût déterminé pour la sculpture se manifesta dès l'enfance chez le jeune Pajou, et, sans avoir reçu aucun des élémens de l'art, il *modela* des fleurs, des poissons et des oiseaux, dans lesquels il mit tant de vérité et tant de précision, que les meilleurs professeurs de l'académie, auxquels on les montra, lui reconnurent le germe d'un talent extraordinaire. Jean-Baptiste Lemoine, sculpteur du roi, le reçut au nombre de ses élèves à l'âge de 14 ans. Le jeune Pajou étoit au comble de ses vœux: docile aux leçons de son maître, il gagna bientôt toute son affection par ses manières et par les qualités de son cœur. Il travailloit sans relâche, et ne prenoit aucun repos, lorsqu'au bout de quatre années d'étude, ses soins furent récompen-

sés. En état de concourir au grand prix de l'académie, il eut l'avantage de le remporter, la première fois qu'il se présenta, sur des concurrens beaucoup plus anciens que lui dans la pratique de la sculpture. Ce succès ne le rendit que plus actif au travail. Dès-lors il cessa d'être à la charge de ses parens, et, suivant l'usage, il résida trois ans à Paris à la pension du roi avant de passer à celle de Rome, où il devoit demeurer quatre années. Pajou sentit bientôt qu'il falloit remédier à l'éducation peu soignée qu'il avoit reçue dans son enfance, par l'étude de l'histoire et de la mythologie : connoissance extrêmement nécessaire à un artiste, de telle nature que soit la partie de l'art qu'il exerce. Il partagea donc le temps qu'il resta à Rome entre l'étude de l'antiquité pour se perfectionner dans la sculpture, et celle des lettres pour orner son esprit : il réussit au point, qu'il se faisoit remarquer dans les académies par des conversations spirituelles et par des dissertations savantes sur les arts. De retour à Paris, Augustin Pajou fut reçu de l'académie royale de peinture et sculpture, sur une *statue* en marbre représentant Pluton qui tient Cerbère enchaîné à l'entrée des enfers. Cette production, d'une invention vigoureuse et d'une exécution ferme et pure, fut le premier pas vers le perfectionnement de la sculpture, que les mauvais principes des professeurs de l'art avoient maintenus pendant plus de 60 ans dans une espèce de décadence. Pajou enseigna le premier dans ses ateliers les grands principes de l'art, combinés d'une part sur les beautés de la nature, et de l'autre sur la perfection des statues grecques. Les productions de Pajou sont d'un homme qui a profondément médité ; elles lui appartiennent. On peut citer parmi ses *ouvrages*, qu'il a eu la douleur de voir détruire pendant la révolution, ceux qui ont été faits pour l'opera de Versailles, le Palais-Royal; les sculptures du palais Bourbon, du palais de justice à Paris, de l'église Sainte-Croix d'Orléans, etc. etc. Mais le talent de ce grand artiste se fait encore mieux connoître dans les *statues* en marbre de Descartes, de Bossuet et de Pascal, placées au palais des Arts dans les salles de l'institut. Il a montré beaucoup d'énergie et un grand style dans l'exécution de la *statue* du grand Turenne, que l'empereur a fait placer dans la galerie des Tuileries. Comme il a dévéloppé avec art la grâce naïve d'une jeune vierge, dans la *statue* de Psyché abandonnée de l'Amour, que l'on voit au Luxembourg dans la galerie du sénat conservateur ! « Augustin Pajou, aussi recommandable par sa délicatesse que par ses talens, a eu l'avantage de ne jamais solliciter de travaux, et n'a jamais songé à les enlever à ses confrères. Sa réputation parloit pour lui ; il n'a dû qu'à elle les *ouvrages* nombreux dont il a été chargé et les honneurs qu'il a obtenus. » Son dernier ouvrage fut un *Démosthènes*, qu'il fit pour le palais du sénat conservateur. Enfin, Augustin Pajou, après avoir successivement occupé les charges honorables de l'académie de peinture et de sculpture, fut nommé membre de l'institut de France, conservateur du musée Napoléon; et, après avoir reçu la décoration de la légion d'honneur, il fut attaqué d'une paralysie qui lui ôta toutes les facultés du travail, et

mourut à Paris, à l'âge de 78 ans, dans les bras d'un fils recommandable pas ses vertus privées et par ses talens dans la peinture.

* PAITONI (Jean-Marie), né à Venise au commencement du 18e siècle, et mort vers 1765, commença, dans sa patrie, ses études sous les jésuites, et s'appliqua ensuite à la philosophie, aux mathématiques, à l'anatomie, à la botanique et aux autres parties de la médecine. Ses progrès furent si rapides, qu'à l'âge de 17 ans il reçut le bonnet de docteur, et qu'à 19 il publia un ouvrage intitulé *Della generazione dell' huomo discorsi;* la première et la seconde partie parurent à Venise, in-4°, en 1722, et les deux autres, même format, en 1726. Paitoni y soutient le système des ovaristes; ce qui lui attira avec Bianchi des contestations auxquelles il répondit par un écrit conservé sous ce titre: *Vindiciæ contra epistolas Petri Bianchi*, Faventiæ, 1724, in-4°. On a encore de lui *De vitâ et meritis Fabricii Bartholeti commentarius*, Venetiis, 1740, in-8°.

† PAIX (Myth.), divinité allégorique, fille de Jupiter et de Thémis. On la représente avec un air doux, tenant d'une main une petite statue du dieu Plutus, et de l'autre une poignée d'épis, de roses et de branches d'olivier, avec une demi-couronne de laurier sur la tête, et des cornes d'abondance à ses pieds.

* I. PALACIOS-RUBIOS (Jean Lopez de), savant jurisconsulte espagnol, né dans la province de Salamanque vers l'année 1480. Après avoir achevé ses études dans l'université de ce nom, il obtint la place de juge auprès de la cour souveraine de Valladolid. Palacios fut nommé quelque temps après conseiller de Charles Ier, et choisi par Ferdinand-le-Catholique pour travailler à la réforme des lois dites *de Toro*. On a de lui un recueil de traits qui caractérisent le véritable guerrier, qu'il adressa à son fils au moment où il alloit rentrer au service; il est intitulé: *Traité de l'héroïsme militaire*, in-4°, 1524. Le style en est pur, correct et élevé: mérite rare dans un temps où la langue espagnole sortoit à peine de son berceau.

† II. PALACIOS DE SALAZAR (Michel de), frère du précédent et auteur de *Commentaires* latins sur différens livres de l'Écriture, sur les livres *de Animâ* d'Aristote, et sur les quatre livres des Sentences. Ce dernier ouvrage, en 6 vol. in-fol., fut imprimé à Salamanque, de 1574 à 1579.

PALÆSTRA (Mythol.), fille de Mercure, d'autres disent d'Hercule. On lui attribue l'invention de l'exercice de la lutte.

† PALAFOX (Jean de), né en 1600 dans le royaume d'Aragon, d'une famille illustre, étudia avec succès dans l'université de Salamanque, et fut choisi par Philippe IV pour être du conseil de guerre, puis de celui des Indes; mais il ne tarda pas à embrasser l'état ecclésiastique. Le monarque espagnol le nomma, l'an 1639, à l'évêché de Los Angelos (Angelopolis) en Amerique, avec le titre de juge de l'administration des trois vice-rois des Indes. L'Amérique étoit alors le théâtre du brigandage ainsi que du déréglement: Palafox mit tous ses soins à réprimer la tyrannie des grands et

les vices du peuple. Les Indiens gémissoient sous le fardeau d'un joug insupportable : le prélat adoucit leur servitude. Comme il soutenoit vivement les droits de l'épiscopat, et que ces droits lui paroissoient blessés par les missionnaires jésuites, il eut un démêlé fort vif avec ces pères. Cette contestation fut portée au pape Innocent X, qui la termina en partie par un bref du 14 mars 1648. Palafox avoit passé en Espagne pour soutenir cette affaire. Le roi d'Espagne fut si satisfait de son esprit et de sa piété, qu'il l'éleva à l'évêché d'Osma en 1653. Il mourut le 30 septembre 1659, après s'être dressé lui-même cette épitaphe : *Hic jacet pulvis et cinis, Joannes Oxamiensis*. On lui doit plusieurs *ouvrages* écrits avec onction, I. *Le Pasteur de la nuit de Noël*, Léon, 1660, en espagnol; et à Paris, 1676, en français. II. Plusieurs *Traités* mystiques, dont quelques-uns ont été traduits en français par l'abbé Le Roy. III. Des *Homélies* sur la passion de Notre-Seigneur J. C., traduites par Amelot de La Houssaye, in-16. IV. Des *Remarques* sur les Lettres de sainte Thérèse. V. L'*Histoire de la conquête de la Chine par les Tartares*, publiée en français à Paris en 1678, vol. in-8°, par Collé. VI. L'*Histoire du siége de Fontarabie*, en 1628, imprimé à Madrid l'année d'après, in-4°. On trouve dans le 4ᵉ vol. de la Morale pratique des jésuites, l'Histoire de don Jean de Palafox et de ses différens avec les jésuites. Cette Histoire, composée principalement sur les écrits du prélat, qui y mit quelquefois un peu trop de vivacité, est du docteur Arnauld, qui y a inséré plusieurs de ses lettres traduites en français. Comme dans quelques-unes de ces lettres il fait un portrait affreux des jésuites du Mexique, ceux d'Europe ont prétendu qu'elles étoient fausses ou altérées, et leur ont opposé d'autres *écrits* de l'évêque d'Osma, où il fait les plus grands éloges de leur compagnie. Le roi d'Espagne demanda à Clément XIII et à Clément XIV la canonisation de Palafox ; mais cette affaire n'a pas été suivie depuis ces deux pontifes. L'abbé Dinouart a donné en 1767, in-12, une nouvelle Histoire de ce prélat. Le Recueil de ses ouvrages publié à Madrid en 1762, 13 vol. in-fol., se relie en 15.

* PALAMAS (Grégoire), archevêque de Thessalonique, soutenoit, dans le 14ᵉ siècle, contre le moine Barlaam, qu'il étoit possible à l'homme de voir pendant cette vie, des yeux de la chair, la lumière incréée qui environne Dieu ; et il citoit pour exemple les apôtres qui contemplèrent sur le mont Thabor la lumière dont resplendissoit le Christ transfiguré. Cette doctrine de la lumière thaborique occupa plusieurs conciles. Leurs décisions furent partagées, mais le plus souvent favorables à Palamas.

I. PALAMÈDE. *Voy.* CORINUS.

II. PALAMÈDE (Mythol.), fils de Nauplius, roi de l'île d'Eubée, étoit parti avec les princes grecs pour la guerre de Troie, lorsqu'on s'aperçut qu'Ulysse, roi d'Ithaque, étoit resté dans son royaume. En effet, ce prince ne pouvant se résoudre à quitter sa femme Pénélope, qui étoit jeune et belle, contrefit l'insensé ; et pour persuader qu'il l'étoit, il s'avisa d'atteler à sa charrue des animaux d'espèces différentes, et de semer du sel au lieu de blé.

Palamède, son ennemi déclaré, ayant été envoyé pour s'assurer de la vérité, découvrit sa feinte en mettant son fils, encore au berceau, sur le bord du sillon; alors Ulysse qui l'aperçut de loin, leva doucement le soc de la charrue de peur de le blesser. La ruse étant découverte, il fut obligé de suivre Palamède. Mais lorsqu'ils furent arrivés au camp, Ulysse, pour se venger de son ennemi, supposa une lettre du roi Priam à Palamède, par laquelle ce prince le remercioit d'un service qu'il lui avoit rendu, et lui annonçoit qu'il lui envoyoit la somme d'argent dont ils étoient convenus. La fausse lettre ayant été lue dans l'assemblée des princes grecs, Palamède, accusé de trahison, alloit être condamné, lorsqu'Ulysse feignit de prendre la défense de son ennemi, en déclarant qu'on ne devoit point le juger sur cette lettre, mais envoyer dans sa tente pour s'assurer si l'argent y avoit été déposé. On y trouva en effet la somme énoncée qu'Ulysse y avoit fait enfouir par des esclaves affidés. Palamède, par cette perfidie, parut convaincu de trahison et fut lapidé.

PALAMNÉENS (Mythol.), les mêmes que les dieux Telchines, dieux malfaisans qu'on croyoit toujours occupés à nuire aux hommes. Jupiter étoit surnommé *Palamnéen* quand il punissoit les coupables.

PALANTHA ou PALANTHIA, ou PALATUA (Mythol.), fille d'Hyperborée, épousa Hercule, dont elle eut Latinus, selon ce que dit Festus; mais Varron la fait fille d'Evandre et femme de Latinus. On croit qu'elle donna son nom au mont Palatin. Elle étoit particulièrement révérée à Rome sur ce mont. On nommoit ses prêtres *palatuales*, et les sacrifices qu'on lui offroit *palatuals*.

PALAPRAT (Jean), sieur de Bigot, né à Toulouse en 1650, d'une famille de robe, se signala de bonne heure par le talent de la poésie. A peine avoit-il fini ses études, qu'il remporta plusieurs prix aux jeux floraux. Il prit d'abord le parti du barreau, auquel sa naissance sembloit l'appeler. Créé capitoul en 1675, et chef de consistoire en 1684, il s'acquitta des deux emplois avec la droiture de cœur et la liberté d'esprit qui formoient son caractère; mais ces charges ne purent l'arrêter dans sa patrie. Il en sortit trois fois: d'abord pour voir Paris, ensuite pour passer à Rome auprès de la reine Christine, qui tâcha vainement de l'arrêter auprès d'elle. De retour à Paris, il plut au duc de Vendôme, qui se l'attacha en qualité de secrétaire. Il se permettoit avec ce prince des saillies ingénieuses et des vérités hardies. Le maréchal de Catinat craignoit que sa hardiesse ne fût prise en mauvaise part. «Rassurez-vous, lui dit plaisamment Palaprat, ce sont mes gages» (*Voyez* CATINAT.) Il logeoit au Temple, où l'ordinaire n'étoit pas trop réglé; tantôt il n'y avoit pas de quoi manger, tantôt il y avoit des repas splendides. «Ici, disoit Palaprat, on risque de mourir d'inanition ou d'indigestion.» Dès les premières années de son séjour à Paris, il travailla pour le théâtre, et son goût pour le genre dramatique augmenta lorsqu'il eut fait connoissance avec l'abbé Bruéys. Ces deux poëtes amis, avec le même talent pour la plaisanterie, étoient tous les deux désirés dans les compagnies, d'où ils bannissoient l'ennui par leurs pro-

pos cousins. Ils travailloient presque toujours de concert; et s'ils se disputoient quelques morceaux de leurs ouvrages, c'étoient toujours les endroits foibles. Enfin leur amitié dura jusqu'à la mort : exemple rare et difficile à imiter pour ceux qui courent la même carrière. Les pièces de Brueys, auxquelles Palaprat a eu part, sont : le *Secret révélé*, le *Sot toujours sot*, ou *le marquis paysan*, le *Grondeur*, le *Muet*, le *Concert ridicule*. Le *Grondeur* et le *Muet* sont restés au théâtre. Les pièces auxquelles il a travaillé seul sont *Hercule et Omphale*, les *Sifflets*, *Prologue* du Grondeur, le *Ballet extravagant*, et la *Prude du temps*. Palaprat, à une imagination vive et plaisante, joignoit une candeur de mœurs et une simplicité de caractère singulières. Il réunissoit à la fois les saillies d'un bel esprit et la naïveté d'un enfant. Il mourut à Paris le 14 octobre 1721. Il se fit lui-même cette épitaphe :

J'ai vécu l'homme le moins fin
Qui fût dans la machine ronde,
Et je suis mort la dupe enfin
De la dupe de tout le monde.

Les ouvrages de Palaprat respirent la gaieté et la légèreté. La plupart manquent de justesse et de précision. Ils se trouvent dans le recueil de ceux de Brueys, publié en cinq petits vol. in-12.

* PALATIUS (Philippe), médecin, né à Trevi, dans le duché de Spolette, au 16e siècle, eut pour maîtres, à Padoue, Jean-Baptiste Monti, Victor Trincavelli, Gabriel Fallopio, et profita si bien de leurs leçons, qu'à peine reçu docteur, il fut recherché dans les principales provinces d'Italie par les personnes les plus distinguées, et justifia leur confiance. Pour réformer les abus de la méthode des chirurgiens de son temps, dans le traitement des plaies, il publia un petit ouvrage intitulé *De verá methodo quibuscunque vulneribus medendi cum eo medicamento, quod aquâ simplici et frustulis de cannabe vel de lino constat*. Perusiæ, 1570, in-8°. Quoique ce livre ne comprît qu'environ 50 pages, dont une partie traite encore de matières étrangères à son objet principal, il fut si bien reçu en Italie, que Barthélemi Blondus orna l'édition latine de l'inscription suivante :

Si chartas numeras, parvus, si pondera rerum
Spectes, tu, lector, judice, magnus erit.
Auctorisque liber, scriptum nisi nomen haberet,
Crederet auctorem quilibet Hyppocratem.

PALATUA. *Voyez* PALANTHA.

† I. PALAZZI (Jean), historien latin, chanoine ducal, professeur de droit canon à Padoue, historien et conseiller de sa majesté l'empereur, né à Venise au commencement du 17e siècle, et mort vers l'an 1680, a donné un grand nombre d'histoires en latin, recueillies en plusieurs volumes. I. *Monarchia occidentalis*, Venetiis, 1671, deux vol. in-folio. L'auteur a orné cette édition de figures, de médailles et d'emblemes. II. *Aquila Franca, sive inter lilia*, 1679, in-fol. III. *Aquila Saxonica*, 1679, in-folio, IV. *Aquila Sveva*. 1679, in-folio, etc. en italien. V. *Aquila Romana*. Venezia, 1670. Ces ouvrages comprennent l'histoire de tous les empereurs depuis Charlemagne jusqu'à l'époque où il vivoit, et sont imprimés avec un luxe extraordinaire. On lui doit encore *Fasti ducales Venetorum*, Venetiis, 1696 ; l'*Histoire des papes*, en latin, Venise, 1687, 5 vol. et celle des *cardinaux*, 5 vol., Venise, 1703.

* II. PALAZZI (Pierre), de Brescia, mathématicien du 17e siècle, a publié à Rome les *Ephémerides du ciel*, depuis 1664 jusqu'à 1670.

PALEARIUS (Antonio della Paglia), né à Veroli en Italie, passa plusieurs années à Rome, et s'établit ensuite à Sienne, où il professa le grec et le latin avec beaucoup de réputation. Son mérite, joint à quelques paroles indiscrètes, lui suscita des envieux qui devinrent bientôt des ennemis implacables. Palearius échappa à leurs persécutions en se retirant à Lucques, où les magistrats lui accordèrent une chaire avec des appointemens considérables. De Lucques il passa à Milan, et il y jouissoit des avantages dus à ses talens, lorsqu'il fut arrêté par ordre du pape Pie V, et conduit à Rome. Convaincu d'avoir parlé en faveur des luthériens et contre l'inquisition, il fut condamné à être brûlé, après avoir été préalablement pendu et étranglé. Cette sentence fut exécutée en 1566. Le président de Thou remarque qu'un des griefs de sa condamnation fut d'avoir comparé l'inquisition à un poignard porté à la gorge des gens de lettres. On a de lui un poëme *De immortalitate animarum libri III*, Lugduni, 1536, in-16, dont la versification n'est pas bonne, et d'autres *ouvrages* en vers et en prose. La meilleure édition est celle d'Amsterdam, 1696, in-8°, ou d'Iène, 1728, in-8°. Ils sont la plupart bien écrits, en latin. Sadolet en faisoit cas. Les *Amænitates historiæ ecclesiasticæ*, Leipsick, 1737, in-8°, (tome 1er) renferment une *Lettre* de Palearius à Luther et à Calvin, au sujet du concile de Trente. Il pensoit comme ces deux réformateurs. Il s'éloignoit d'eux seulement en deux choses : la première, que le mariage est un sacrement; la seconde, qu'un chrétien ne doit jamais jurer, pas même devant les juges.

† I. PALÉMON ou MÉLICERTE (Mythol.), dieu marin, fils d'Athamas, roi de Thèbes, et d'Ino, qui, craignant la fureur du prince son père, prit Mélicerte entre ses bras, et se jeta avec lui dans la mer. Ils furent changés en divinités marines : la mère, sous le nom de Leucothée, que l'on suppose être la même que l'*Aurore*, et le fils, sous celui de *Palémon* ou de *Portumne*, dieu qui présidoit aux ports. Pausanias dit que Mélicerte fut sauvé sur le dos d'un dauphin, et jeté dans l'isthme de Corinthe, où Sisyphe son oncle, qui régnoit en cette ville, institua les jeux isthmiques en son honneur.

† II. PALÉMON (Q. Rhemmius), grammairien, né à Vicence, fils d'un esclave, fut élevé pour la profession de tisserand, et chargé de conduire aux écoles le fils de son maître. Il profita de l'occasion pour s'instruire, et fit des progrès si étonnans qu'il fut affranchi. Il parvint à enseigner à Rome avec une réputation extraordinaire sous Tibère et Claude; suivant Suétone, il faisoit des *vers* sur-le-champ. Il ne nous reste que des fragmens de ses écrits, dans les *Poëtæ latini minores*, Leyde, 1731, 2 vol. in-4°; et ces fragmens donnent une idée avantageuse de son érudition. Il mettoit dans son orgueil tant d'arrogance, qu'il disoit hautement que la science étoit née avec lui et mourroit avec lui. Il ajoutoit que c'étoit par un esprit prophétique que Virgile avoit fait entrer son nom dans ses églo-

gues, pour l'indiquer comme le seul juge compétent en fait de poésies. Sa présomption et la corruption de ses mœurs dégradèrent ses talens.

III. PALÉMON. *Voyez* PACOME.

* I. PALÉOLOGUE (Jacob), natif de l'île de Chio, appartenoit à cette classe de sectaires qui, outrant les principes du socinianisme, se firent appeler semi-juifs par les sociniens même, et contre lesquels Fauste Socin composa un Traité particulier, que l'on trouve dans le 2e vol. de ses *Œuvres*, p. 804. Il fut brûlé à Rome en 1585.

II. PALEOLOGUE. *Voy.* ANDRONIC, nos II, III *et* IV. — JEAN, nos XLIX *et* L. — MICHEL, n° IX.

* I. PALÉOTTI (Camille), *dit* le VIEUX, après avoir étudié la philosophie et les belles-lettres à Bologne, alla à Rome pour perfectionner ses connoissances; de retour dans sa patrie en 1504, il y professa la rhétorique et la poésie, et devint ensuite sénateur et chancelier. Il mourut de la peste en 1530. Ses *Poésies latines*, assez estimées, sont éparses dans divers recueils.

† II. PALEOTTI (Gabriel), cardinal, natif de Bologne, lié d'une étroite amitié avec saint Charles Borromée, mourut à Rome le 23 juillet 1597, à 73 ans. On a de lui divers *ouvrages*, qui font honneur à son savoir. Les plus connus sont, I. *De bono senectutis*, Anvers, 1598, in-8°, plein d'excellentes réflexions morales et chrétiennes. II. *Archiepiscopale Bononiense*, Rome, 1494. in-folio. III. *De nothis spuriisque filiis*, imprimé à Francfort en 1573, in-8°, curieux. IV. *De consistorialibus consultationibus*. On a encore de lui un traité *De imaginibus sacris et profanis*, dont l'original italien, imprimé à Bologne en 1582, in-4°, est très-rare : la traduction latine, publiée en 1594, in-4°, n'est pas commune.

* III. PALEOTTI (Alfonse), né à Bologne le 28 décembre 1531, après avoir fait ses études dans sa patrie, alla en 1571 à Rome, où il reçut l'ordre de la prêtrise. De retour à Bologne, il fut fait chanoine et archidiacre de la cathédrale, et coadjuteur du cardinal Gabriel Paleotti, archevêque de cette ville, et qui demeuroit à Rome. Après la mort de ce cardinal, arrivée en 1597, il lui succéda dans cet archevêché, et mourut en 1610. On a de lui, I. *Esposizione del sagro lenzuolo, ove fu involto il Signore, etc.*, Bologna, 1599. II. *Istruzioni per li predicatori*, Bologna, 1598.

PALÉPHATE, *Palæphatus*, ancien philosophe grec, dont il nous reste un Traité *des choses incroyables*. La meilleure édition de cet ouvrage est celle d'Amsterdam, en 1688, vol. in-8°; il y en a une d'Elzévir, 1649, in-12, et de Leipsick, 1789, in-8°, avec les notes de Jean Frédéric Fischer. On ignore en quel temps vivoit Paléphate. Il paroît probable qu'il est postérieur au temps d'Aristote, et antérieur à la naissance de Jésus-Christ. Cet auteur, dans son *ouvrage*, explique d'une manière historique, diverses fables. Ch. God. Polier de Bottens en a donné une traduction française avec des notes et des observations sous ce titre, Traité de Paléphate touchant les choses incroyables, Lausanne, 1771, in-12.

PALÈS (Myth.), déesse des pasteurs, à laquelle ils faisoient

des sacrifices de miel et de lait, afin qu'elle les délivrât, eux et les troupeaux, des loups et des dangers. On lui offroit dans ces sacrifices du vin cuit, du millet ou d'autres grains, et l'on faisoit tourner les troupeaux autour de l'autel pour la prier d'écarter les loups. Une cérémonie essentielle à la fête étoit de mettre le feu à des tas de paille, sur lesquels les bergers passoient en sautant.

* PALESTRINA (Jean-Pierre-Louis de), né en 1529, mort en 1594, fut *surnommé* de son vivant le prince de la musique et le chef des anciens professeurs et compositeurs de musique, tant de chapelle que de théâtre. Tous les écrivains italiens le comblent d'éloges. Ses *ouvrages* sont des monumens de science, déposés dans les principales chapelles de l'Europe. On avoit pour lui une si haute vénération, que quatorze des plus célèbres musiciens de son temps composèrent un recueil de psaumes à cinq voix, et lui en firent hommage, en les lui dédiant en 1592. Le mérite de Palestrina est d'avoir le premier mis en pratique toute la théorie de l'art, en se proposant la plus rigoureuse exécution des règles. Il a traité tous les genres avec une égale intelligence dans un temps où la musique étoit encore au berceau. Les papes estimoient tellement les *compositions* de ce maître, qu'il étoit défendu en Italie de les copier sous peine d'excommunication; et sitôt qu'un de ses *ouvrages* étoit exécuté à la chapelle Sixtine, les musiciens, sous peine d'être renvoyés, étoient tenus de remettre leurs parties, qui toujours étoient renfermées sous clef. Ses ouvrages se composent, I. de plusieurs livres de *Messes* plusieurs fois imprimés à Venise et à Rome. II. Plusieurs livres d'*Offertoires*, Venise, 1594. III. Plusieurs livres de *Motets*. IV. *Hymnes* pour toute l'année, Rome, 1589. V. Plusieurs livres de *Madrigaux* à quatre et cinq voix, Venise, 1581 et 1586. VI. *Litanies* à quatre voix, Venise, 1600. Enfin son *Miserere*, et des *Psaumes*, etc., etc.

PALEUR, *Pallor*. (Myth.) Les Romains l'adoroient conjointement avec la Peur. Ils en avoient fait des dieux, parce qu'en latin leurs noms sont masculins.

* PALEY, célèbre théologien de l'église d'Angleterre, fils d'un maître d'école à Giggleswick, né en 1743 à Peterborough, au comté de Northampton, et mort à Bishop-Wearmouth le 25 mai 1806, après avoir fini ses études au collége de Christ à Cambridge, devint précepteur et obtint ensuite un bénéfice au comté de Cumberland, et en 1780 il fut nommé chancelier de Carlisle. Il est connu en Angleterre et en Allemagne par plusieurs ouvrages estimés; le premier de tous, que Garve a traduit en allemand, lui fut payé 2000 livres sterlings par un libraire anglais. On a de lui, I. *The principles of moral and political philosophy*, 1800. II. *The use and propriety of local and occasional preaching a sermon*. III. *Reasons for contentement*, 1793. IV. *Natural theology, or, evidence of the existence and attributes of the Deity, collectad from the appearances of nature*, 1803. V. *Horæ Paulinæ*, ou *Observations* sur les Epîtres de saint Paul, 1 vol. in-8°.

PALFIN (Jean), lecteur en chirurgie à Gand sa patrie, s'est acquis une grande réputation par son savoir et par ses *ouvrages*. Les

principaux sont, I. Une excellente *Ostéologie*, Paris, 1731, in-12. C'est une traduction du flamand. II. Une *Anatomie du corps humain*, traduite par Jean Devaux, Paris, 1733, 2 vol. in-12. Palfin mourut à Gand en 1730, dans un âge avancé, avec la réputation d'un des plus habiles anatomistes de son siècle.

PALICAN. *Voyez* PISON, n° II.

PALICE (La). *Voyez* CHABANES, n° II, *et* GUICHE, n° I.

PALICES (Myth.), frères jumeaux, enfans de Jupiter et de Thalie. Cette nymphe, se voyant grosse, craignit la colère de Junon, et pria la Terre de l'engloutir. Sa prière fut exaucée, et elle y accoucha de deux garçons, qui furent appelés Palices, parce qu'ils naquirent deux fois: la première fois, de Thalie, et la seconde, de la Terre, qui les rendit au jour. Il se forma deux lacs formidables aux parjures et aux criminels dans l'endroit où ils naquirent. Les Siciliens leur sacrifioient comme à des divinités, et leur temple étoit un lieu de refuge et de sûreté pour les esclaves fugitifs.

† PALINGENE (Marcel), *Palingenius*, fameux poete du 16e siècle, dont le vrai nom étoit Pierre-Ange MANZOLI; il est très-connu par son Poëme en 12 livres, intitulé *Zodiacus vitæ*, Roterdam, 1722, in-8°. Il le dédia à Hercule II d'Est, duc de Ferrare, dont, selon quelques-uns, il étoit médecin; mais d'autres disent qu'il étoit un de ces savans luthériens que la duchesse de Ferrare reçut à sa cour, et qu'elle honora de sa protection. Ce poëme, dont le fond ne se rapporte pas toujours au titre, renferme quelques maximes judicieuses; il fait valoir librement les objections des incrédules contre la religion: ce qui, joint aux traits satiriques qu'il lance contre le clergé, l'Eglise catholique, le pape et les cardinaux, fit beaucoup d'ennemis à l'auteur. Ils obtinrent, dit-on, que son cadavre fût exhumé et brûlé. La congrégation de l'*Index* mit son *ouvrage* au nombre des livres hérétiques de la première classe. Nous en avons une traduction française en prose par de La Monnerie, publiée à La Haye en 1731. Elle est indigne de l'original. En 1619 il parut, in-8°, une imitation en vers français du Zodiaque, par de La Rivière.

PALINURE (Mythol.), pilote du vaisseau d'Enée, s'étant endormi, tomba dans la mer avec son gouvernail. Après avoir nagé trois jours, il aborda en Italie. Les habitans le tuèrent, et jetèrent son corps dans la mer. Ils en furent punis par une peste terrible, qui ne cessa que quand ils eurent rendu, suivant la réponse de l'oracle, les derniers devoirs à Palinure. (*Voyez* PHORBAS.) Enée le trouva dans les enfers, où il apprit au héros sa triste catastrophe.

† PALISSY (Bernard de), né à Agen, faïencier à Saintes, peignoit sur verre, et il avoit cultivé la chimie et tous les arts qui y ont rapport. Il vivoit encore en 1584, et il avoit alors 60 ans. Comme il étoit calviniste, Henri III lui dit un jour « qu'il seroit contraint de le livrer à ses ennemis, s'il ne changeoit de religion. — Vous m'avez dit plusieurs fois, sire, répondit-il, que vous aviez pitié de moi; mais moi, j'ai pitié de vous qui avez prononcé ces mots. Je suis con-

traint. Ce n'est pas parler en roi ; mais je vous apprendrai en langage royal, que les Guisarts, tout votre peuple, ni vous, ne sauriez contraindre un potier à fléchir les genoux devant des statues. » On voit par cette réponse combien il étoit attaché à sa croyance. Il disoit ordinairement: « Je n'ai point eu d'autre bien que le ciel et la terre.... » Nous avons de lui quelques *Livres* singuliers et difficiles à trouver, imprimés séparément. Ils traitent de l'agriculture, des émaux, du feu, des terres argileuses, de la marne, des pierres, des sels, des eaux, des métaux, de la chimie, de l'or potable, du mithridate, des glaces, des abus de la médecine. On fit un recueil de ces différens *ouvrages* à Paris, 1636, en 2 vol. in-8°, sous le titre de *Moyen de devenir riche.* Il y a dans ces traités quelques idées hasardées ; mais ils offrent aussi des observations très-justes et fondées sur la pratique. On a réimprimé les *ouvrages* de Palissy à Paris en 1777, in-4°, avec les notes de M. Faujas de Saint-Fonds, professeur de géologie au Jardin des plantes. Cette édition est plus complète que celle de 1636 ; et M. Gobet, qui a présidé à l'impression, l'a ornée d'excellentes recherches sur la vie de Palissy, des extraits de différens auteurs, et de quelques remarques, qui ne peuvent partir, ainsi que celles de M. Faujas de Saint-Fonds, que d'un homme très-instruit. Palissy fut le premier qui enseigna la vraie théorie des fontaines. Fontenelle dit « qu'il étoit aussi grand physicien que la nature seule puisse en former. » Palissy développa des vues fines sur la perfection de l'agriculture et de l'histoire naturelle. Il fut le premier qui osa dire que toutes les coquilles fossiles étoient de véritables coquilles, déposées autrefois par la mer dans les lieux où elles se trouvoient alors ; et ce n'est pas la seule idée qui lui soit commune avec Buffon. Dans le château d'Écouen, près de Paris, bâti par le connétable Anne de Montmorency, les *planchers* en faïence, et la *peinture* des vitraux étoient l'ouvrage de Bernard de Palissy ; ils *représentent* l'histoire de Psyché, d'après les fresques de Raphaël : ils ont été transportés au musée des Monumens français, avec deux *tableaux* en faïence du même artiste, qui se qualifioit modestement d'ouvrier en terre et des rustiques figulines du roi. Palissy mourut en 1590.

† I. PALLADE, *Palladius*, de Cappadoce, solitaire de Nitrie en 388, devint en 401 évêque d'Hélénopolis en Bithynie, puis d'Aspone. Il étoit lié d'une étroite amitié avec saint Jean-Chrysostôme, pour lequel il essuya de cruelles persécutions. Chassé de son église, il parcourut différentes provinces, recueillant avec soin les actions édifiantes qu'il voyoit. C'est d'après ces mémoires qu'il forma son *Histoire des solitaires*, appelée *Histoire lausiaque* ; parce qu'il la composa à la prière de Lausus, gouverneur de Cappadoce, auquel il la dédia en 420. Hervet l'a fait imprimer en latin, à Paris, 1555, in-4°. On lui attribue encore un *Dialogue* contenant la Vie de saint Jean-Chrysostôme, grec et latin, dans la Bibliothèque des Pères, et Paris 1680, in-4°. Mais ce dernier ouvrage est vraisemblablement d'un autre PALLADE, ami de saint Jean-Chrysostôme, et évêque en Orient au commencement du 5e siècle.

J. C. Martini a donné à Altorf, en 1754, une très-bonne dissertation *De vitâ fatisque Palladii Helenopolitani, origenismi et pelagianismi injuste accusati.*

* II. PALLADE, surnommé le *Noir* ou le *Basané*, étoit de Padoue, et florissoit dans le 5e siècle. Sabellico en parle avec éloge. On a de lui un *Commentaire* sur Catulle; un *Traité des îles*, qu'il composa dans la capitale de l'Istrie, où il mourut d'apoplexie.

* III. PALLADE ou PALLADIUS, le sophiste, médecin grec, vivoit, à en juger par la date de ses ouvrages, au 16e siècle. Ils sont intitulés, I. *Breves interpretationes sexti libri de morbis popularibus Hippocratis*, Basileæ, 1581, in-4°, avec les *Medici antiqui Græci* de Jules-Paul Crassus de Padoue. II. *Scholia in librum Hippocratis de fracturis, græcè et latinè, ex interpretatione Jacobi Santalbini, Metensis medici, operum Hippocratis sectione sextâ*, Francofurti, 1595, in-folio, avec les Œuvres d'Hippocrate, de l'édition d'Anuce Foes. III. *De febribus concisa synopsis*, Parisiis, 1646, in-4°; Lugduni-Batavorum, 1745, en grec et en latin.

PALLADINO (Jacques), auteur ecclésiastique du 14e siècle, connu sous le nom de Jacques de TARAMO, parce qu'il naquit dans cette ville en 1349, devint successivement évêque de Monopoli, de Tarente, de Florence, de Spolette, légat en Pologne, auteur de quelques *ouvrages*, dont le plus fameux est un roman de piété, plusieurs fois imprimé, et traduit dans presque toutes les langues. Il est intitulé *Jacobi de Teramo compendium perbreve, consolatio peccatorum nuncupatum, et apud nonnullos Belial vocitatum : id est, Processus Luciferi contra Jesum*, Augsbourg, 1572, in-fol., et plusieurs autres fois dans les 15e et 16e siècles. On le trouve aussi dans un recueil intitulé *Processus juris joco-serii*, Hanoviæ, 1611, in-8°, qui contient encore le *Procès de Satan contre le genre humain*, et les *Arrêts d'amour*. Pierre Farget, augustin, a traduit en français le Procès de Bélial, Lyon, 1485, in-4°, et plusieurs autres fois du même format. Il a été aussi imprimé sous le nom de Jacques d'Ancharano. L'auteur mourut en Pologne l'an 1417.

† I. PALLADIO (André), architecte, né à Vicence en 1508, de parens d'une condition médiocre, mourut l'an 1580. En considération de son mérite et des avantages qu'il avoit procurés à sa patrie, il fut mis au nombre des citoyens, et anobli. Palladio commença par exercer la sculpture; mais le célèbre poëte Jean-George Trissino lui voyant beaucoup d'inclination pour les mathématiques, lui expliqua l'architecture de Vitruve, et ensuite le conduisit avec lui à trois voyages qu'il fit à Rome. Ce fut dans ces voyages et en deux autres qu'il fit depuis exprès, que Palladio s'appliqua à dessiner et à étudier les monumens antiques de cette ville. Son livre posthume des *Antiquités de l'ancienne Rome*, tout imparfait qu'il est, montre assez combien il avoit approfondi le génie des anciens. Il nous a laissé un *Traité d'architecture*, divisé en quatre livres, admiré et recherché des connoisseurs. Il le pu-

blia à Venise en 1570, in-folio, avec figures. Nicolas Dubois l'a traduit en français, La Haye, 1726, 2 vol. in-fol. Il y en a aussi une version anglaise, Londres, cinq tomes en deux vol. in-fol, 1715. Entre plusieurs magnifiques édifices dont cet illustre architecte a donné les *dessins*, et qu'il a conduits, le *Théâtre* dit *degli Olimpici*, qu'il construisit à Vicence sa patrie, est la preuve la plus complète de son grand talent. On a réimprimé l'architecture de Palladio en italien et en français avec des remarques, Venise, 1740, cinq tomes en 8 vol. in-fol.; mais la meilleure édition est celle de Vicence, 1776-1783, en quatre grands vol. in-fol.

* II. PALLADIO degli Olivi (Henri), du Frioul, historien du 17e siècle, a écrit en latin l'histoire ancienne de sa patrie, sous ce titre : *Rerum foro Juliensium libri XI, et de oppugnatione Gradiscanâ libri V*, Utini, 1659, in-fol. Cette histoire, plus recommandable par le style que par les recherches et l'exactitude des faits, fut continuée en italien par Jean-François Palladio son neveu, qui l'intitula : *Istorie della provincia del Friuli*, Udine, 1660, deux tom. in-fol.

† PALLADIUS (Rutilius Taurus Æmilianus) vivoit après la décadence des lettres à Rome, et avant Cassiodore; mais on ne sait précisément en quel temps. On a de lui un traité *De re rusticâ*, dans les *Rei rusticæ scriptores*, à Leipsick, 1735, 2 vol. in-4°. Saboureux de La Bonneterie en a donné une traduction française, Paris, 1775, in-8°, qui a effacé celle de Jean Darus publiée à Paris, 1553, in-8°, qui fait le tome Ve de l'Économie rurale, en 6 vol. in-8°. On trouve aussi des vers de Palladius, dans le *Corpus poëtarum* de Maittaire.

* PALLAI (Bragio), né dans la Sabine, prit le nom académique de Biosius Palladius, et fut, par un décret solennel, déclaré citoyen romain. En 1516 il fut secrétaire des brefs sous Clément VII et sous Paul III; ce dernier le nomma à l'évêché de Foligno. Son goût pour les lettres se signala surtout par l'honorable hospitalité qu'il exerçoit envers leurs cultivateurs aussi plusieurs se sont-ils plus à célébrer son nom dans leurs écrits. Il publia en 1524 le recueil intitulé *Coryiana*.

* I. PALLANTIERI (Jérôme), de Bologne, prêtre séculier, et recteur de l'église de Saint-Pétrone de cette ville, mort vers la fin du 16e siècle, cultiva avec succès la poésie latine et italienne. Il a *traduit* les Bucoliques de Virgile en vers libres; cette traduction fut imprimée à Bologne en 1603, et à Parme en 1760; il mit aussi en vers italiens les *Amours malheureux de Héro et Léandre*. Ce poëme fut inséré dans le recueil des Muses toscanes, imprimé à Bergame en 1594.

* II. PALLANTIERI (Jérôme), de la même famille que le précédent, frère mineur conventuel de l'ordre de S. François, professa dans les universités de Ferrare, de Pavie et de Padoue, et fut fait ensuite évêque de Pitano en 1603. Il mourut dans son diocèse le 25 août 1619, à l'âge de 80 ans. On a de lui quelques *Discours* et d'autres *OEuvres*, dont le catalogue existe dans les Notices des auteurs bolonais par Fantuzzi.

* III. PALLANTIERI (Jérôme), franciscain, de la même famille que les précédens, vivoit dans le 17e siècle : il se distingua par ses talens dans la chaire apostolique. On a de lui des *Panégyriques* et des *Sermons*.

* IV. PALLANTIERI (Jean-Paul), franciscain, de la même famille que les précédens, fut professeur de philosophie et de théologie dans les couvens de Milan, de Venise et de Crémone. Clément VIII, qui avoit de l'estime et de l'amitié pour lui, le nomma à l'évêché de Laquedonia, dans le royaume de Naples, en 1602 : mais il n'en jouit que très-peu de temps, car il mourut à Naples en 1606. On a de lui, I. *In totum Psalterium Davidicum*, Brixiæ, 1600, 2 vol. in-4°. II. *Explanatio in hymnos ecclesiasticos*, Bononiæ, 1606, in-4°. Il dédia ce dernier ouvrage à Paul V.

I. PALLAS. *Voyez* MINERVE.

II. PALLAS, d'abord esclave d'Antonia, belle-sœur de Tibère, ensuite affranchi de l'empereur Claude, eut la plus grande autorité sous le regne de ce prince. Ce fut lui qui porta la lettre où elle donnoit avis à l'empereur de la conspiration de Sejan. Il engagea Claude à épouser Agrippine sa nièce, à adopter Néron, et à le désigner pour son successeur. La haute fortune à laquelle il parvint le rendit si insolent, qu'il ne parloit à ses esclaves que par signes. Agrippine acheta ses services, et de concert avec elle, la mort de Claude fut par lui accélérée. Quoique Néron dût sa couronne à Pallas, ce prince se dégoûta de lui, le disgracia, et sept ans après le fit périr secrétement pour hériter de ses biens; mais il laissa subsister le tombeau de cet orgueilleux affranchi. Ce tombeau superbe étoit sur le chemin de Tibur, à un mille de la ville, avec une inscription fastueuse, ordonnée par un décret du sénat. Pallas étoit frère de ce Félix, devant qui paru saint Paul.

* I. PALLAVICINI (Baptiste), illustre prélat du 15e siècle, mort à Rome le 12 mai 1466, cultiva avec succès les belles-lettres et la poésie. On a de lui un *poëme* latin, en vers hexamètres, divisé en deux livres, à la suite duquel se trouvent quelques *poésies* fugitives, intitulé, I. *Historia flendæ crucis, et funeris Domini nostri Jesu-Christi, ad Eugenium IV*, Parme, 1477, in-4°. II. *Epistola ad Albertum Harisium, reipublicæ Bononiensis cancellarium data regii die primâ decembris* 1465. III. *Baptistæ Pallavicini epistola ad patrem suum*, Sienne, 1445.

II. PALLAVICINI (Antoine), cardinal, évêque de Vintimille et de Pampelune, né à Gênes l'an 1441, d'une maison noble et ancienne en Italie, et dont les diverses branches établies à Rome, à Gênes et en Lombardie, ont été fécondes en grands hommes. Ce cardinal eut la confiance des papes Innocent VIII, Alexandre VI, et Jules II. Il rendit de grands services au saint-siége, dans les négociations dont il fut chargé, et mourut à Rome le 10 septembre 1507.

† III. PALLAVICINI (Pierre-Sforza), cardinal, né à Rome en 1607, étoit l'aîné de sa maison. Son goût pour la piété, lui fit embrasser l'état ecclésiastique. Il devint, par son mérite, l'un des membres des congréga-

tions romaines, puis de l'académie des Humoristes, et ensuite gouverneur de Jési, d'Orvietle et de Camérino. Pallavicini renonça à tous ces avantages, et se fit jésuite en 1638. Après son noviciat, il enseigna la philosophie et la théologie dans sa société. Le pape Innocent X le chargea de diverses affaires importantes; et Alexandre VII son ancien ami, qui lui devoit en partie sa fortune, l'honora de la pourpre en 1567. Il fut en grand crédit auprès de ce pape. Pallavicini mourut à Rome le 5 juin 1667. Son principal ouvrage est l'*Histoire du Concile de Trente*, qu'il opposa à celle de Fra-Paolo. Les faits sont à peu près les mêmes; mais les circonstances, et les conséquences que les deux historiens veulent en tirer, sont différentes. Si Pallavicini ne s'étoit pas montré trop ultramontain, son Histoire seroit plus agréable à lire. Le style en est noble et soutenu. L'auteur avoit puisé ses matériaux dans les archives du château Saint-Ange, où sont toutes les négociations du Concile. L'édition la plus recherchée de cet ouvrage interessant est celle de Rome, 1656 et 1657, en 2 vol. in-folio, qui est la première. Il fut réimprimé dans la même ville, 1664, 3 vol. in-4°; et traduit en latin par J. B. Giattino, Anvers, 1670, 3 vol. in-4°. Le Père Puccinelli en a donné un assez bon Abrégé, dépouillé de toutes les discussions théologiques. Du Marsais en a extrait un petit traité, intitulé *Politique charnelle de la cour de Rome, tirée de l'Histoire du Concile de Trente*, 1719, in-12. On a encore de lui, I. *Traité du style et du dialogue*, en italien, Rome, 1662, in-16: ouvrage estimé. II. Des *Lettres*, aussi en italien, 1669, in-12.

† IV. PALLAVICINI *ou* PALLAVICINO (Ferrante), chanoine régulier de Saint-Augustin, de la congrégation de Latran, né à Plaisance vers 1615, composa des satires contre le pape Urbain VIII, de la maison des Barberins, pendant la guerre de ce pontife contre Odoard Farnèse, duc de Parme et de Plaisance. Ces satires parurent d'abord écrites à la main, et peu après furent imprimées, avec une planche sur laquelle étoit gravé un crucifix, planté dans des épines ardentes, et environné d'un gros essaim d'abeilles, avec ce verset: « *Circumdederunt me sicut apes, et exarserunt sicut ignis in spinis* »: faisant allusion aux abeilles que les Barberins portent dans l'écusson de leurs armes. Pallavicini devint l'exécration de la cour de Rome, et le saint-siége mit sa tête à prix. Il se retira à Venise. Il y vivoit en repos, lorsqu'un jeune Français (Charles de Brèche), qui affecta de prendre part à son malheur, lui conseilla de venir en France, où il lui faisoit espérer de grands avantages. Le malheureux Ferrante, trompé par des espérances flatteuses, se laissa conduire par ce faux ami, qui le fit passer sur le pont de Sorgues, dans le comtat Venaissin. Pallavicini y fut arrêté par des gens apostés, qui le conduisirent à Avignon, et il eut la tête tranchée dans cette dernière ville, quatorze mois après, en 1644. Le perfide qui avoit ainsi vendu sa vie ne jouit pas longtemps du fruit de sa trahison; un des amis de l'infortuné Pallavicini le tua quelques années après. Nous avons de lui plusieurs *écrits* en italien. Il y a un bon abrégé de sa Vie à la tête de la Traduction du *céleste Divorce*, ou la séparation de Jésus-Christ avec l'Eglise romaine son épouse, causé

pas ses dissolutions, et dédiée à la simplicité des chrétiens scrupuleux, Cologne (Amsterdam), 1696, in-12. Brodeau d'Oiseville, conseiller au parlement de Metz, est le traducteur de ce livre, que La Monnoye soutient n'être pas de Pallavicini, quoiqu'on le lui attribue communément. On a imprimé en 1644, à Genève, sous le titre de *Villa Franca*, un choix des *OEuvres* de ce satirique, en 1 vol. qui se relie en deux in-12. Il faut prendre garde si la *Retorica delle Patane* s'y trouve. On a ajouté depuis deux autres vol. (Genève 1679) au Divorce céleste. Dans le premier, l'auteur traite des bâtards de l'Eglise romaine, et dans le second, du concours des autres Eglises pour les secondes noces de Jésus-Christ; et tout cela n'est pas bien plaisant. On prétend que c'est Gregorio Leti qui fit cette continuation. Toutes les *OEuvres* permises de Pallavicini ont été imprimées à Venise, 1655, en 4 vol. in-12. On a traduit en français le *Courrier dévalisé*, Ville-Franche, 1644, in-12, que l'auteur fit paroître sous le nom pseudonyme de *Ginifaccio Spironcini*.

* V. PALLAVICINI (Nicolas-Marie), né à Gênes, d'une noble famille, en 1621, entra dans l'ordre des jésuites à Rome en 1638. Ses connoissances en philosophie et en théologie le firent choisir pour professer ces deux sciences dans l'université de cette ville. L'estime et la considération dont il jouissoit l'appelerent bientôt aux premiers emplois de l'Eglise: il fut successivement théologien [illegible] pénitence[illegible], examinateur [illegible] et qualificateur du [illegible] Christine, reine de [illegible] son théologien; [illegible] fondateurs de l'académie royale établie par cette princesse. « P. Pallavicini, lui dit un jour Christine, je voudrois vous voir cardinal. Madame, lui répondit le jésuite, il faudroit pour cela un miracle et demi; c'est-à-dire, que votre majesté d'abord devînt homme, et moi ensuite que je devinsse pape. » Innocent XI l'éleva enfin à la pourpre. Ce jésuite mourut à Rome le 15 décembre 1692. Ses *ouvrages*, qui sont estimés, le seroient encore davantage, s'il eût eu la patience de les limer et de les polir. Les principaux sont, I. *Vita di S. Gregorio Taumaturgo*, Rome 1649. II. *Le moderne prosperità della chiesa cattolica*, Rome, 1688. III. *L'evidente merito della fede cattolica ad esser creduta per vera*, Rome 1689. IV. *Le Grandezze della madre di Dio*, Rome 1690. V. *Considerazioni sopra l'excellenze di Dio*, Rome, 1693. VI. *L'eterna felicità de' giusti*, Rome, 1694. VII. *Difesa del pontificato romano, e della chiesa cattolica*, Rome, 1686, 3 vol. in-fol. Cet ouvrage savant, et qui suppose la plus vaste érudition, a beaucoup servi aux modernes apologistes de l'église et du pontificat, qui très-souvent y ont puisé leurs plus forts argumens, sans en citer la source. VIII. *Difesa della providenza divina contro i nemici di ogni religione*, Rome, 1679. C'est un panégyrique continuel en faveur de la reine de Suède, et de la providence de Dieu, qui a daigné appeler cette princesse dans le sein de l'Eglise catholique.

* VI. PALLAVICINI (Étienne-Benoît), secrétaire, conseiller et poète d'Auguste II, roi de Pologne, et électeur de Saxe, né à Padoue le 2. mars 1672, et mort à Dresde le 16 avril 1742, est

auteur de plusieurs *ouvrages*, parmi lesquels on estime sa *Traduction*, en langue italienne, des Odes d'Horace, dont la première édition parut à Leipsick en 1736; elles furent réimprimées quelques temps après à Dresde.

PALLIOT (Pierre), imprimeur-libraire à Dijon, né à Paris en 1608, mort en 1698 dans la ville où il s'étoit établi. Ses connoissances dans le blason et dans les généalogies lui méritèrent le titre de généalogiste des duché et comté de Bourgogne. Les curieux recherchent deux de ses ouvrages, I. *Le parlement de Bourgogne, ses origines, qualités, blason*, Dijon, 1649, in-fol. François Petitot a donné une continuation de cet ouvrage, 1733, in-fol. II. *Science des armoiries* de Géliot, augmentée de plus de 6000 écussons, Paris ou Dijon, 1660, ou 1661 ou 1664, in-folio, avec figures. Ce qu'il y a de singulier, c'est qu'il *imprima* lui-même ses livres, et qu'il *grava* encore le nombre infini de planches dont ils sont remplis. Il y a des vers de La Monnoye sur cet imprimeur, dans lesquels il lui dit:

Vrai registre vivant, oracle plein de foi,
 Trésor en recherches fertile,
 Fameux Palliot, explique-moi,
 Cette énigme si difficile :
Comment, sans cesse à lire appliquant ton esprit,
 Tu sus trouver le temps d'écrire ?
 Et comment, ayant tant écrit,
 Tu sus trouver le temps de lire ?

Palliot a laissé, sur les familles de Bourgogne, 13 vol. in-folio manuscrits.

* PALLISER (sir Hugh), amiral anglais, né en 1721, mort en 1796, se distingua très-jeune dans la marine; il servoit en 1744 sous l'amiral Matthews dans la Méditerannée, et fut nommé capitaine en second en 1746. Palliser eut part à la prise de Quebec, et en 1773 fut nommé contrôleur de la marine, et crée baronnet. Dans le fameux combat d'Ouessant en 1778, il servoit comme amiral en second sous l'amiral Keppel. Il s'éleva un différent entre eux, et sir Hugh crut devoir porter une accusation contre l'amiral, qui fut acquitté. Sir Hugh, mis en jugement à son tour, reçut une réprimande; mais il n'en fut pas moins considéré comme officier d'une valeur éprouvée, et d'une expérience consommée, et on lui donna le gouvernement de l'hôpital de Gréenwich, où il mourut.

I. PALLU. *Voy.* PALU.

† II. PALLU (Martin), jésuite, né en 1661, exerça le ministère de la chaire avec beaucoup de succès. Il prêcha l'avent en 1706 devant Louis XIV, et ce prince le nomma pour prêcher un carême; mais ses infirmités l'obligeant de renoncer à la chaire, il s'attacha à composer plusieurs *ouvrages* de piété, qui eurent du succès. Nous avons de lui, I. Un *Traité du saint et fréquent usage des sacremens de pénitence et d'eucharistie*, Paris, 1739, vol. in-12. II. Des *Sermons* remplis d'onction et enrichis de l'application de l'Écriture et des pensées des PP., d'un style et d'une simplicité nobles, publiés à Paris, en 6 vol. in-12, par le P. Ségaud, en 1744. Le P. Pallu mourut à Paris en 1742, à 81 ans. Il y a eu du même nom Etienne PALLU, dont on a la *Coutume de Touraine commentée*, in-4°, 1661; et François PALLU, évêque d'Héliopolis, auteur d'une *Relation des missions des évêques français dans l'Inde*,

recommandable par son exactitude, et publiée à Paris en 1688.

PALLUAU (le comte de). *Voy.* CLEREMBAULT.

* PALLUEL (François CRETTE de), célèbre agriculteur, né en 1742 à Dugny en France, mort en 1799. Palluel, après avoir reçu une éducation ordinaire à Paris, retourna chez son père, maître de postes à Saint-Denis, qui le mit à la tête de ses fermes à Dugny. Palluel améliora considérablement ces exploitations, et fut un des premiers membres de la société d'agriculture de Paris, à laquelle M. de Malesherbes accordoit sa protection, et qu'il avoit fait renaître en 1779. Il montra beaucoup de talens dans une *Dissertation* sur les meilleurs moyens de dessécher les marais : question proposée par la société de Laon pour sujet d'un prix. Les archives de la société contiennent un très-grand nombre de *Mémoires* et d'*Observations* de Palluel. A la révolution en France, il fut élu membre de l'assemblée législative, puis nommé juge de paix. Dans cette place, il s'occupa d'une *Collection des lois de police relatives à l'agriculture*, qu'il a fait imprimer avec des *Réflexions sur les fonctions du juge de paix*.

* I. PALMA (Charles-François), d'une ancienne famille noble, né le 18 août 1735 à Rosemberg en Hongrie, entra chez les jésuites en 1750, fit son cours de philosophie à Caschau, celui de théologie à Vienne, et consacra durant dix ans ses soins à l'éducation de la jeunesse au pensionnat royal de Tyrnaw et au collège Thérésien à Vienne. A la suppression de la société, l'impératrice le nomma chapelain de l'archiduchesse Marie-Christine. Dès ce moment il se donna entièrement à l'étude de l'histoire, dont il avoit fait depuis long-temps ses délices. En 1776 il devint chanoine de l'église métropolitaine de Colocza. Bientôt après il fut élu prévôt à Batha, et assesseur au comtat ; grand-prévôt en 1779, évêque de Colophon et suffragant de Colocza le 20 octobre, et vicaire-général le 20 juillet 1784. Palma est mort à Pest le 10 février 1787, à l'âge de 52 ans, laissant des ouvrages savans, fruit de recherches pénibles. On a de lui, I. *Specimen heraldicæ Hungariæ, provinciarum nobiliumque scuta complectens*, Vienne, 1766, in-4°. II. *Notitia rerum Hungaricarum ab origine ad nostram usque ætatem*, Tyrnaw, 1770, in-8°, et réimprimée en 1776. III. *Traité* des titres et armoiries de Marie-Thérèse, comme reine de Hongrie, Vienne, 1774, in-8°, en allemand ; ouvrage entrepris pour prouver les droits de cette princesse sur différentes provinces, dépendantes autrefois du royaume de Hongrie, et particulièrement sur la Gallicie et la Lodomerie. IV. *Specimen ad Habsburgo-Lotharingicam prosapiam illustrandam, ad nostra usque tempora*, Vienne, 1773, in-8°, et 1774, in-fol. C'est une nouvelle édition, augmentée de l'ouvrage du comte Coronini, qui prétendit prouver que les maisons d'Autriche et de Lorraine avoient la même souche.

II. PALMA. *Voy.* CAÏET.

† I. PALME (Jacques), peintre, né à Sarmaieta, dans le territoire de Bergame, en 1548, nommé *l'ancien* ou le *vieux*, pour le distinguer de Palme le

jeune son neveu. Elevé dans l'école du Titien, il reçut de ce grand maître un pinceau moelleux, qui le fit choisir pour finir une *Descente de croix* que ce peintre avoit laissée imparfaite en mourant ; ce qu'il exécuta avec respect pour la mémoire du Titien, comme il l'annonce par l'inscription suivante, qu'on lit au bas de ce tableau :

Quod Titianus inchoatum reliquit,
Palma reverenter perfecit,
Deoque dicavit opus.

Ce n'est point dans les *ouvrages* de Palme qui faut chercher la correction et le grand goût de dessin ; mais il n'y en a point qui soient terminés avec plus de patience, où les couleurs soient plus fondues, plus unies, plus fraîches, et dans lesquels la nature soit mieux imitée par rapport au caractère de chaque objet en particulier. Ce peintre a été fort inégal ; ses premiers *ouvrages* sont les plus estimés. Ses *dessins* sont dans la manière du Titien et du Giorgion ; mais pour la plupart inférieurs à ceux de ces deux grands artistes. Le musée Napoléon possède plusieurs *tableaux* de Palme. On a gravé d'après ce maître, qui mourut à Venise en 1588.

II. PALME le *jeune* (Jacques), peintre, né à Venise en 1544, neveu du précédent. On croit que ce peintre étudia sous Le Tintoret, dont il a retenu le goût. Le duc d'Urbin, et à sa recommandation le cardinal d'Urbin, protégèrent cet illustre artiste. Sa réputation s'accrut en peu de temps avec sa fortune ; mais l'amour du gain lui fit faire un trop grand nombre de *tableaux*, pour qu'ils lui fissent tous également honneur. Palme le jeune avoit un bon goût de peinture. Son génie est en même temps vif et fécond : sa touche admirable pour la hardiesse et la légéreté ; ses draperies bien jetées, et son coloris très-agréable. Ses *dessins* sont des plus précieux ; il y mettoit beaucoup d'esprit. Sa plume est d'une finesse et d'une légéreté suprenantes. Palme le jeune, mort à Venise en 1628, a gravé un *Saint-Jean-Baptiste* et un *Livre à dessiner*. On a aussi gravé d'après lui.

† III. PALME (l'abbé Marc d'Alverny de la), un des auteurs du *Journal des savans*, qu'il rédigea depuis le 14 juin 1752, jusqu'au 15 septembre 1759, né à Carcassonne le 3 mars 1711, mort à Paris en 1759, avoit un talent distingué pour le genre d'ouvrages auquel il s'étoit consacré. L'abbé Trublet, son ami, eut la générosité de lui donner un indult dont il auroit pu se servir avantageusement pour lui-même.

I. PALMER (Samuel), savant imprimeur anglais, exerçoit son art à Londres en 1730. Il a publié dans sa langue une *Histoire de l'Imprimerie*, Londres, 1732, in-4°. Palmer fut le maître de Francklin.

* II. PALMER, célèbre acteur anglais, né en 1741, fils d'un concierge du théâtre de Drury-Lane. La facilité qu'il eut dans sa jeunesse de voir journellement le spectacle lui en donna le goût. Il avoit été mis d'abord chez un mécanicien ; mais cette profession ayant pour lui bien moins d'attraits que celle du théâtre, il l'abandonna et préféra d'être gagiste à Norwich. Il y joua quelques petits rôles avec succès, et s'étant marié, il quitta cette troupe, et se fit comédien

ambulant. Après avoir couru la province quelque temps, Palmer revint à Londres, et parvint à jouer les premiers rôles. Il avoit à remplir le rôle difficile de l'étranger dans la pièce de Kotzebue, intitulée *Misanthropie et Repentir :* dans les deux premiers actes, Palmer ne montra aucune altération ; mais dans le troisième il parut extrêmement affligé lorsqu'il entra sur la scène, et surtout quand il fallut répondre à la question que le major lui fit sur la santé de ses enfans : la perte récente de son fils le saisit tellement, qu'il tomba par terre, poussa un grand soupir et expira sur-le-champ, le 2 août 1798. Le public crut d'abord que ce n'étoit qu'un coup de théâtre pour exprimer la force de ses sentimens ; mais lorsqu'on le vit réellement mort, l'étonnement se changea en une frayeur générale. Ce qui rappelle plusieurs événemens semblables ; celui de Molière, qui ressentit les premières atteintes de sa maladie mortelle sur le théâtre, dans le Malade Imaginaire ; de Montfleury, qui mourut à la suite de la représentation violente du rôle d'Oreste dans l'Andromaque de Racine ; de Bond, qui joua celui de Lusignan dans Zara (Zaïre), avec tant de vivacité, que lorsque Zara adressa la parole au vieillard assis dans le fauteuil, il étoit mort.

* PALMIA (Balthasar de), de Parme, prêtre, musicien et poëte comique, auteur de deux comédies, qu'il fit représenter à Ferrare, l'une intitulée l'*Etrangere*, dediée au cardinal légat Marino Grimani, et l'autre ayant pour titre les *Mariages*, qu'il dedia au duc Pierre - Louis Farnese, vivoit dans le 16e siècle.

† I. PALMIERI (Matthieu) parut avec éclat au concile de Florence sa patrie, et mourut en 1475, à 70 ans. On a de lui, I. Une *continuation* de la Chronique de Prosper jusqu'en 1449. On trouve cet ouvrage dans la *Collection des écrivains de l'Histoire d'Italie.* II. Un Traité *della Vita civile*, ouvrage en forme de dialogues, Florence, en 4 livres, 1529, in-8°. Il fut traduit en français par Claude des Rosières en 1557, in-8°. III. Un poëme intitulé *Citta Divina*, en 3 livres, qui n'a point été imprimé. Cet ouvrage lui attira des désagrémens. Il y enseignoit que les ames sont les anges qui, dans la révolte de Lucifer, ne voulurent s'attacher ni à Dieu ni à ce rebelle ; et que Dieu pour les punir les relégua dans des corps, afin qu'ils pussent être sauvés ou condamnés, suivant la bonne ou mauvaise conduite qu'ils meneroient dans ce monde. Ce poëme fut condamné au feu ; mais il n'est pas vrai, comme quelques écrivains l'ont prétendu, que l'auteur ait essuyé le même sort.

† II. PALMIERI (Mathias), prélat de la cour de Rome, abréviateur et secrétaire apostolique, savant dans les langues grecque et latine, né à Pise en 1423, d'une famille illustre, et mort le 14 septembre 1483, a *continué* la Chronique de Matthieu Palmiéri depuis 1450 jusqu'en 1481 ; cette continuation a été imprimée pour la première fois à Venise en 1483, in-4°, avec la seconde édition de la Chronique de Matthieu Palmiéri : cette édition a été suivie d'une autre faite à Paris en 1518, par Henri-Estienne l'ancien ; il y en a encore une de Bâle, avec les additions d'un anonyme depuis 1482 jusqu'en 1512. Mathias Pal-

mieri a aussi *traduit* en latin l'Histoire fabuleuse des soixante-dix interprètes par Aristée. Cette version parut pour la première fois à la tête de la première Bible qu'il fit imprimer à Rome en 1471, 2 vol. in-fol.

† III. PALMIÉRI de Forly, florissoit dans le 15e siècle. Dans les longs voyages qu'il fit il apprit les langues grecque, hébraique, caldéenne et arabe, qui le mirent à même de publier un ouvrage très-savant sur l'*Incarnation du Fils de Dieu*. On ignore absolument ce qu'étoit ce Palmieri, dont les écrivains de l'Italie ne font aucune mention.

* PALMIRÉNO (Laurent), grammairien, né à Alcaniz en Aragon, mort en 1780, a laissé plusieurs petits *Traités*, qui furent estimés de son temps. Les auteurs espagnols en parlent avec éloge.

* PALOMBA (Jean-Baptiste), de Naples, jurisconsulte de 16e siècle, a publié : *Tractatus de regimine, vitá et moribus studentium ex utroque jure, ac sacrá theologiá; aliisque catholicis doctoribus extractus ; compendium utriusque juris de regimine officialium, advocatorum, atque sacræ religionis Hierosolymitanæ militum*, etc.

† PALOMINO de Castro y Velasco (Antoine), peintre espagnol dont les *ouvrages* ornent la cathédrale de Valence et d'autres églises, embrassa l'état ecclésiastique, et mourut en 1725, âgé de 72 ans. On a de lui, sous ce titre, *El musco pictorico y escala optica. Theorica de la Pintura*, etc., un ouvrage sur la *Peinture* et sur les *Vies des Peintres*, imprimé à Madrid en 1715, en 2 vol. in-fol. Palomino étoit né près de Cordoue.

* PALONI (Marcel), de Rome, vécut dans le 16e siècle, et composa un poëme en deux livres, intitulé *La storia della Battaglia di Ravenna guadagnata da' Francesi nel*, 1512.

* PALOTTA (le comte Paris), né d'une illustre famille de Macérata, vers le commencement du 18e siècle, étudia avec succès les sciences et les belles-lettres. On a de ce savant estimable, mort en 1785, de savantes *Dissertations*, partie imprimées, partie inédites, et surtout deux *Traités* remplis de sages vues économico-politiques, dans lesquels il examine les branches de commerce les plus propres à favoriser et à enrichir les états de l'Église, ainsi que les moyens qu'on peut employer pour y encourager et améliorer l'agriculture.

* PALSGRAVE (John), né à Londres, où il fit ses premières études. Cet écrivain, qui vécut sous les règnes de Henri VII et de Henri VIII, se rendit la langue française si familière pendant le séjour qu'il fit à Paris pour continuer ses études, que lorsqu'on négocia le mariage de Louis XII et de la princesse Marie, sœur de Henri VIII, roi d'Angleterre, il fut choisi pour enseigner le français à la jeune princesse. Louis XII n'ayant survécu que peu de temps à son mariage, Palsgrave suivit son élève à son retour dans sa patrie, et y enseigna avec succès le français à la jeune noblesse. Il fut avancé dans l'état ecclésiastique auquel il s'étoit voué, et fut nommé chapelain ordinaire de sa majesté. On prétend en Angleterre qu'il fut le premier qui assujetit la langue française aux lois de la gram-

maire, et qui essaya de la soumettre à des règles certaines et positives. C'est ce qu'il tenta d'exécuter dans un ouvrage intitulé l'*Eclaircissement de la langue françoise en trois livres*, Londres, 1530, en un gros volume in-folio, précédé d'une longue introduction écrite en anglais. Il a *traduit* en cette langue une comédie latine intitulée *Acolastus*, qui parut en 1540. On présume qu'il avoit alors 60 ans, mais on ignore l'époque de sa naissance et celle de sa mort.

† I. PALU (Pierre de la) *Paludanus*, d'une maison illustre, prit l'habit de Saint-Dominique, et professa la théologie à Paris avec succès. Jean XXII récompensa son mérite par le titre de patriarche de Jérusalem en 1329. La Palu partit pour la Palestine, et revint en Europe avec une forte envie de faire entreprendre une nouvelle croisade. Son zèle pour animer les princes n'eut aucun succès. Il mourut à Paris, en 1342, après avoir publié des *Commentaires* sur le *Maître des Sentences*, in-fol., et d'autres *ouvrages* qui sont restés et qui resteront manuscrits. Palu fut un des premiers docteurs qui se déclarèrent contre l'opinion de Jean XXII sur la vision béatifique. *Voyez* PALLU.

* II. PALU (Victor), né à Tours, docteur en la faculté de Médecine de Paris, médecin du comte de Soissons qui fut tué à Sédan, mourut en 1650 à Port-Royal, où, selon Gui-Patin, il s'étoit retiré par dévotion. Palu a laissé, I. *Studium medicum ad lauream scholæ parisiensis emensum*, Parisiis, 1630, in-8°. *Quæstiones medicæ tres*. II. *An Epicraseos lex excludat omnem omnino phlebotomiam et catharsin?* III. *An dentium dolori tabacum?* IV. *An risus vitam producat? Cum panegyrico funebri Caroli Parisiensis*, Turonibus, 1642, in-8°.

* III. PALU (J.-M. la), né à Matour, juge de paix à Tissy, commissaire du comité de sûreté générale de la convention pendant le règne de la terreur, et juge de la commission révolutionnaire de Fleurs. Palu, un des membres les plus sanguinaires de ce tribunal, qui dévasta en 1793 les départemens voisins de Lyon, se vantoit lui-même d'avoir fait tomber sept mille têtes, et ajoutoit, avec un air féroce qui lui étoit propre, qu'il auroit pu en faire rouler encore quatre cent mille. Ayant déplu aux comités du gouvernement, il fut enfermé au Luxembourg, où il devint un des dénonciateurs des prétendues conspirations des prisons. Non content d'envoyer, chaque jour, des victimes à l'échafaud, il tourmentoit, vexoit, injurioit continuellement les détenus, prétendant qu'ils en vouloient à ses jours. Il fit enfermer à la Conciergerie seule plus de quarante pères de famille. Enfin, au moment où il se flattoit d'obtenir la liberté pour prix de ses dénonciations, il fut condamné à mort le 24 germinal an II (12 mars 1794), comme complice de Chaumette. Il étoit âgé de 26 ans.

PALUD (la). *Voyez* GOFFRIDY.

I. PALUDANUS (Jean) de Malines, professeur en théologie dans l'université de Louvain, chanoine et curé de Saint-Pierre dans la même ville, mourut en 1630. On a de lui plusieurs *ouvrages*, pour lesquels le public montra quelque empressement. Les principaux sont, I. *Vindiciæ theologicæ*, *adversùs verbi*

Dei corruptelas, Anvers, 2 vol. in-8°, 1620. C'est une explication de presque tous les endroits de l'Ecriture sur lesquels on dispute entre les catholiques et ceux qui suivent une autre communion. II. *Apologeticus Marianus*. Il traite des louanges et des prérogatives de la Vierge dans ce livre, publié in-4° à Louvain, 1623. III. *De sancto Ignatio concio sacra*, in-8°, ibid. 1623. IV. *Officina spiritalis sacris concionibus adaptata*, in-4°, Louvain, 1624.

II. PALUDANUS (Bernard), professeur de philosophie à Leyde, mort vers 1634, voyagea dans les quatre parties du monde. Il avoit de la pénétration, de l'éloquence, une érudition variée. On a de lui divers *ouvrages* : le plus connu est un *Recueil* de notes dont il a enrichi les Voyages maritimes de Linschot, Amsterdam, 1610, in-folio.

III. PALUDANUS. *Voy*. PALU.

PAMÈLE (Jacques de) *Pamelius*, né à Bruges en 1536, d'un conseiller d'état de l'empereur Charles-Quint, obtint un canonicat dans sa patrie. Après avoir acquis beaucoup de connoissances à Louvain et à Bruges, son premier soin fut de former une belle bibliothèque : mais les guerres civiles l'obligèrent de se retirer à Saint-Omer, où l'évêque lui donna l'archidiaconé de sa cathédrale. Philippe II le mit dans la suite à la tête de ce diocèse. Ses écrits sont, I. *Liturgica latinorum*, 2 vol. in-4°, Cologne, 1571 : ouvrage curieux et peu commun, qui renferme le rit de la messe observé par les Apôtres et les saints Pères. II. *Micrologus de ecclesiasticis observationibus*. III. *Catalogus commentariorum veterum selectorum in universam bibliam*, Anvers, 1566, in-8°. IV. *Conciliorum Paralipomena*, etc. Il *publia* les Œuvres de Tertullien et de saint Cyprien, avec des *notes*; et le Traité de Cassiodore, *De divinis nominibus*. On a encore de lui une nouvelle *Edition* de Raban Maur, qui parut à Cologne après sa mort, en 1627. On trouve dans cette édition les *Commentaires* de Pamelius sur Judith, et l'Epître de saint Paul aux Hébreux. Pamèle mourut en septembre 1587, en allant prendre possession de l'évêché de Saint-Omer.

† PAMMAQUE (saint), d'une famille illustre, sénateur de Rome, célèbre par sa vertu, fut décoré de la dignité proconsulaire. Il découvrit le premier les erreurs de Jovinien, et les dénonça au pape Sirice, qui les condamna en 390. St. Jérôme tira de grandes lumières de Pammaque pour la composition de ses ouvrages contre Jovinien. Pammaque ayant perdu sa femme, fit offrir le saint sacrifice pour elle, et donna, selon ce qui se pratiquoit alors, un festin à tous les pauvres de Rome. Il fit bâtir un hôpital à Porto, et y servit les pauvres de ses propres mains. Il mourut en 410.

† I. PAMPHILE (saint), prêtre et martyr de Césarée en Palestine, recueillit une très-belle bibliothèque, dont il fit présent à l'église de cette ville. Cette bibliothèque, au rapport de saint Isidore de Séville, étoit composée de trente mille volumes, et contenoit presque tous les ouvrages des anciens. Il transcrivit de sa main la Bible avec le plus grand soin et la plus grande exactitude, et travailla presque toute sa vie sur ce livre sacré.

Montfaucon a publié dans sa *Biblioth. Coisliniana* une courte explication des Actes des Apôtres faite par St. Pamphile. Il copia aussi plusieurs ouvrages d'Origene, et composa l'*Apologie* de ce Pere, lorsqu'il étoit en prison avec Eusèbe de Césarée. Pamphile subit le martyre sous Maximin vers 308.

† II. PAMPHILE, peintre macedonien, qui florissoit sous le roi Philippe, savoit parfaitement les mathématiques. Il fit ordonner par un édit à Sicyone, et ensuite dans toute la Grèce, qu'il n'y auroit que les enfans des nobles qui s'exerceroient à la peinture, et que les esclaves ne pourroient s'en mêler. Il fut le fondateur de l'ecole de peinture à Sicyone, et fut le premier peintre qui appliqua les mathématiques à son art. Apelles fut disciple de cet illustre maître.

† III. PAMPHILE-MAURILIEN, nom sous lequel a été donné, par un auteur inconnu, vers le milieu du 15e siècle, le roman en vers latins de *Pamphile et Galatée*, réimprimé avec la traduction en vers français à Paris, 1494, in-fol., sous ce titre singulier : *Le livre d'amour, auquel est relaté le grant amour, et façon per laquelle Pamphile peut jouir de Galatee, et le moyen qu'en fit la macq.....* Cet ouvrage fut fait pour Charles VIII, avant qu'il partît pour l'Italie : il a été réimprimé en 1545, in-18.

PAN (Mythol.), fils de Mercure, dieu des campagnes et particulièrement des bergers. Il poursuivit Syrinx jusqu'au fleuve Ladon, entre les bras duquel se jeta cette nymphe, qui fut aussitôt métamorphosée en roseau. Pan le coupa et en fit la première flûte. (*Voyez* les articles PITTIS *et* MARSYAS.) Il accompagna Bacchus dans les Indes, et fut père de plusieurs satyres. Les poètes le représentent avec un visage enflammé, des cornes sur la tête, l'estomac couvert d'étoiles, un bâton recourbé à la main, et la partie inférieure du corps semblable à celle d'un bouc. Ses cornes marquoient, dit-on, les rayons du soleil et les cornes de la lune. Son visage enflammé désignoit l'élément du feu; son estomac couvert d'étoiles signifioit le ciel; ses cuisses et ses jambes velues et hérissées marquoient les arbres, les herbes et les bêtes. Il avoit des pieds de chèvre pour montrer la solidité de la terre; sa flûte représentoit l'harmonie que quelques anciens philosophes supposoient produite par les cieux, son bâton recourbé signifioit la révolution des années. C'est sans doute l'imagination qui a donné ces explications; car, pour ne parler que des cornes, on sait que, dans l'antiquité sacrée et profane, elles ne sont ni le symbole de la lune, ni celui du soleil; mais de la force, de la puissance, de la majesté : voilà pourquoi l'on se plut à représenter les rois successeurs d'Alexandre avec des cornes à la tête. Les anciens croyoient que Pan couroit la nuit par les montagnes : ce qui a fait nommer terreur panique cette épouvante dont on est saisi pendant l'obscurité de la nuit, ou par une imagination sans fondement. Quelques mythologistes l'ont confondu avec le dieu Sylvain et le dieu Faune. Les Arcadiens l'honoroient d'un culte particulier, et principalement sur les monts Lycée et Ménale. Les bergers se couronnoient de branches de pin, qui lui étoit consacré, pour celé-

brer ses fêtes appelées Lupercales. dans la suite elles se célébrèrent aussi à Rome au mois de février sur le Mont-Aventin, où l'on croyoit qu'elles avoient été instituées par le roi Evandre. On n'y offroit à ce dieu que du lait, du miel et du vin dans des vases de terre.

PANACÉE, (Mythol.) fille d'Esculape, révérée comme une déesse, qui présidoit à la guérison de toutes sortes de maladies.

† PANAGIOTI, premier interprete du grand-seigneur, né dans l'île de Chio, mort en 1673, défendit avec zele la foi de l'Eglise grecque contre le patriarche Cyrille Lucar. Il eut beaucoup de credit à la Porte, et en profita pour rendre des services importans à sa nation. On a de lui un livre curieux, écrit en grec vulgaire, et imprimé en Hollande sous le titre de *Confession orthodoxe de l'Eglise catholique et apostolique d'Orient*. (*Voyez* MELÈCE, n° III.) On prétend que cette confession de foi est de Nectaire, et que Panagioti n'en fut que l'éditeur en 1662. Les Grecs ont un proverbe qui dit « qu'il est aussi difficile de trouver un cheval vert qu'un homme sage dans l'île de Chio. » Panagioti étoit de cette île ; et comme il avoit beaucoup de prudence et de génie, on le nommoit le *Cheval vert*.

† PANARD (Charles-François), né à Courville près de Chartres, montra de bonne heure beaucoup de talent pour le vaudeville moral, dont il est regardé comme le pere. Il resta long-temps inconnu dans un bureau où il avoit un petit emploi. Le comédien Le Grand, ayant vu quelques-uns de ses essais, l'encouragea, et lui promit qu'il feroit mieux que lui. Marmontel l'a *surnommé* le La Fontaine du vaudeville. Il ressembloit encore plus à ce poete par son caractère : c'étoit le même désintéressement, la même simplicité, la même douceur de mœurs. Cet homme, qui savoit si bien aiguiser les traits de l'épigramme, ne s'en servit jamais contre personne ; il chansonna le vice et non le vicieux. Ce poete estimable mourut à Paris, d'une apoplexie, le 13 juin 1765, à 74 ans. Il s'est peint lui-même dans ces vers :

Mon corps dont la structure a cinq pieds de hauteur,
Porte sous l'estomac une masse rotonde,
Qui de mes pas tardifs excuse la lenteur,
Peu vif dans l'entretien, craintif, distrait, rêveur ;
Aimant, sans m'asservir ; jamais brune ni blonde,
Peut-être pour mon bien, n'ont captivé mon cœur.
Chansonnier, sans chanter, passable coupleteur,
Jamais dans mes chansons on n'a rien vu d'immonde.
. . . .
. . . .
D'une indolence sans seconde,
Paresseux s'il en fût, et toujours endormi,
Du revenu qu'il faut je n'eus pas le demi ;
Plus content toutefois que ceux où l'or abonde.

Le total de ses pièces, représentées tant à l'opéra comique qu'au spectacle pantomime, s'élève à plus de 80. On a imprimé ses ouvrages sous le titre de *Théâtre et Œuvres diverses de Panard*, Paris, 1763, 4 volumes in-12. On y trouve cinq comédies, treize opéras comiques, et des Œuvres diverses qui commencent à la fin du troisième volume. Elles contiennent des chansons galantes et bachiques, de petits morceaux détachés sur l'amour, des plaisanteries et des bons mots,

des pièces anacréontiques, des fables, des allégories, des tableaux de la nature et de nos mœurs, des comparaisons et des maximes, des épigrammes et des madrigaux, des cantates, des bouquets, des étrennes, des conseils à une jeune demoiselle, et des moralités religieuses, qui sont les dernières productions de l'auteur. Il y a dans ces différens ouvrages beaucoup de facilité, de naturel, de sentiment, d'esprit, de bon sens; mais trop de négligences, de longueurs, et de fautes contre la langue et la poésie. Cet auteur, ainsi que Boursault, ignoroit le latin. Panard s'enivroit et s'endormoit; on l'éveilloit pour lui demander des couplets; il les faisoit charmans en balbutiant, et se rendormoit ensuite. Panard n'avoit jamais songé au lendemain; on l'habilloit, on lui donnoit des chemises; il mangeoit et buvoit chez ses amis. Un jour il vint chez Marmontel, et lui dit: « Faites-moi avoir une petite pension sur le Mercure. » Marmontel le regarda en tremblant, et dit: il va mourir; et effectivement il mourut peu de jours après. Quand Marmontel avoit besoin de vers pour remplir son Mercure, il alloit chez Panard: « Papa Panard, il me faut des vers. — Regardez, répondoit-il, dans la boîte à perruque. » Marmontel ouvroit la vieille boîte, où il trouvoit des chiffons de papier taché de gros vin rouge. « Laissez, disoit Panard, c'est le cachet du génie », et Marmontel en tiroit des vers pleins de délicatesse. M. Armand Gouffé a publié les *Œuvres* choisies de Panard, 3 vol. in-18.

* PANAROLI (Dominique), médecin et philosophe, mort à Rome, sa patrie, en 1657, se distingua par ses connoissances dans l'anatomie et la botanique: sciences qu'il professa jusqu'à sa mort avec beaucoup de succès. On connoît de Panaroli, I. *Il camaleonte essaminato*, Rome, 1645, in-4°. II. *Polycarponia, seu variorum fructuum labores*, Romæ, 1647, in-12. III. *Il mare essaminato*, Romæ, 1656, in-4°. IV. *Apollo Pythius, seu Putredo debellata*, Romæ, 1648. V. *Musæum Barberinum*, Romæ, 1656. VI. *Jatrologismorum, seu medicinalium observationum pentecostæ quinque, utilibus præceptis, singularibus medelis, reconditis speculationibus, portentosis casibus refertæ*, Romæ, 1652, in-4°, Hanoviæ, 1654, in-4°.

* PANCETTA (Camille), professeur et chanoine à Padoue, né à Serravalle dans les états de Venise, mort en 1631, a laissé un poëme intitulé *Venezia libera*.

* PANCIÉRA (Antoine), évêque de Concordia, patriarche d'Aquilée et cardinal, issu d'une illustre famille du Frioul, mort à Rome en 1431, a laissé des *Discours* et des *Lettres* qui attestent son mérite et ses talens.

† I. PANCIROLI (Gui), né à Reggio en 1523, d'une famille distinguée, fit de grands progrès dans l'étude du droit, auquel il s'appliqua dans les différentes universités d'Italie. Sa réputation engagea le sénat de Venise à le nommer, en 1547, second professeur des Institutes à Padoue. Il remplit successivement plusieurs chaires dans la même université, et toujours avec beaucoup d'honneur. La science du droit ne l'occupoit pas seule; il

consacroit une partie de son temps à l'étude des belles-lettres. Philibert-Emmanuel, duc de Savoie, touché de son mérite, l'attira dans l'université de Turin en 1571. Panciroli y eut autant d'admirateurs qu'à Padoue; mais la crainte de perdre la vue le fit revenir dans cette dernière ville. Il continua d'y enseigner le droit, et y mourut le 1[er] juin 1599. On a de lui, en italien, I. Un Traité curieux et intéressant, *De rebus inventis et perditis*. Henri Salmuth en ayant eu une copie avant qu'il fût imprimé, le traduisit en latin, et le publia en 1599 et 1602, en 2 vol. in-8°. L'original italien ne fut imprimé qu'en 1612, à Venise, in-4°, avec des Remarques de Flavio Gualtieri. On donna une nouvelle édition de cette version à Francfort, in-4°, en 1660. Pierre de La Noue mit cette traduction latine en français, et la publia à Lyon, 1617, in-8°. II. *Commentarii in notitiam utriusque imperii et de magistratibus*, Lyon, 1608, in-folio; et dans la collection des Antiquités romaines de Grævius. III. *De numismatibus antiquis*. IV. *De juris antiquitate*. V. *De claris juris interpretibus*, Francfort, 1721, in-4°. VI. *De magistratibus municipalibus et corporibus artificum libellus*. Ce Traité est très-propre, suivant Struve, pour entendre les lois qui concernent la magistrature romaine, et il peut suffire, malgré les erreurs de géographie qui y sont répandues. VII. *De quatuordecim regionibus urbis Romæ, earumque ædificiis tam publicis quam privatis*, etc. Plusieurs autres *ouvrages* sur différentes parties du droit. On a imprimé à Venise, en 1584, sous le titre de *Tractatus universi juris*, les œuvres de ce savant: on y a joint celles de Ménochius et de Ziletti. Cette collection, faite par l'ordre et sous les auspices de Grégoire XIII, forme 28 vol. in-fol., y compris les tables des matières.

* II. PANCIROLI (Hercule), de Reggio, neveu du précédent, reçu docteur en droit en 1583. C'est à ses soins qu'on doit la *publication* de deux ouvrages que son oncle avoit laissés inédits. Le premier, imprimé à Venise en 1611, est intitulé *Thesaurus variarum lectionum utriusque juris*, le second est l'*Histoire de la ville de Reggio*, en latin. Deux copies de cette histoire, divisée en 8 livres, qui commence à la fondation de Reggio et finit en 1560, se conservoient à la bibliothèque d'Est à Modène: l'une est de la main de l'auteur; l'autre a été faite après sa mort.

* III. PANCIROLI (Ottavio), de Reggio, autre neveu de Gui Panciroli, chanoine dans sa patrie, est réputé l'auteur d'un ouvrage intitulé *Tesori nascosti nell' alma città di Roma*, Roma, 1600 et 1645. D'autres écrivains attribuent ce livre à Hippolyte Panciroli, jésuite, mort à Frascati en 1624. Ottavio Panciroli fut l'*editeur* de l'ouvrage de Gui, qui a pour titre: *De claris legum interpretibus*; et on prétend qu'il eut beaucoup de part à la composition de ce livre.

I. PANCKOUCKE (André-Joseph), libraire de Lille, né en 1700, mort à Paris en 1753. Ses ouvrages les plus connus sont, I. *Etudes convenables aux demoiselles*, Paris, 1749, 2 vol. in-12, où l'on trouve de l'ordre et de la clarté. II. *Abrégé chronologique de l'Histoire des comtes de Flandre*, 1762, in-8°. III.

l'*Art de désopiler la rate*, 1773, 2 vol. in-12 : recueil de bons mots, qui offre des choses piquantes, et quelques-unes trop peu voilées. IV. *Dictionnaire des proverbes français*, Paris, 1758, in-8°, moins ample, mais plus décent que celui de Le Roux. V. *Manuel philosophique*, Lille, 1748, 2 vol. in-12. VI. *Elémens de géographie et d'astronomie*, 1740, in-12. VII. *Essai sur les philosophes*, Amsterdam, 1743, in-12. A sa mort, le curé de sa paroisse ne voulut point l'inhumer, comme ayant signé le formulaire ; il fallut des ordres supérieurs pour l'y forcer.

II. PANCKOUCKE (Charles-Joseph), fils du précédent, né à Lille en 1736, suivit avec éclat la profession de son père. Son esprit naturel, ses ouvrages et ses vastes entreprises typographiques, l'ont fait connoître dans toute l'Europe. On peut citer parmi ces dernières les éditions de l'*Encyclopédie*, des *Œuvres de Buffon*, des *Mémoires* de l'académie des sciences et de l'académie des belles-lettres, du *Vocabulaire français*, du *Répertoire universel de jurisprudence*, du *Voyageur français* de l'abbé de La Porte, du *Mercure de France*, etc..... Ses ouvrages particuliers sont, I. Des *Mémoires mathématiques*, adressés à l'académie des sciences. II. Des *Traductions* de Lucrèce, Amsterdam, 1768, 2 vol. in-12, de la Jérusalem délivrée en 5 vol., et du Roland le furieux, en 10 vol. in-12. III. *Discours philosophiques* sur le beau, 1779, in-8°. IV. *Autre* sur le plaisir et la douleur, 1790, in-8°. V. Le plan de l'*Encyclopédie méthodique*, et plusieurs *Mémoires et Dissertations* dans le Mercure et les autres Journaux. Panckoucke est mort à Paris en 1799.

PANDA (Mythol.), déesse en grande vénération chez les Romains, parce qu'elle ouvroit le chemin à toutes les entreprises, et parce qu'elle présidoit à la paix pendant laquelle les portes des villes étoient ouvertes. Son nom vient de *pandere*, ouvrir.

PANDARE (Mythol.), fils de Lycaon, un de ceux qui vinrent au secours des Troyens contre les Grecs : il fut tué par Diomede. — Il y eut un autre PANDARE, qui suivit Enée, et fut tué par Turnus.

PANDION (Mythol.), cinquième roi d'Athènes, vers l'an 1463 avant Jésus-Christ, vit sous son règne une si grande abondance de blé et de vin, que l'on disoit que « Cérès et Bacchus étoient allés dans l'Attique. » Il donna sa fille Progné en mariage à Térée ; mais la brutalité de ce prince envers Philomele sa belle-sœur alluma le flambeau de la discorde dans la famille de Pandion, qui en mourut de chagrin vers l'an 1423 avant J. C.

PANDORE (Mythol.), statue que Vulcain fit, et que Minerve anima. Les dieux s'assemblèrent pour la rendre accomplie, en l'ornant à l'envi des dons les plus précieux. Vénus lui donna la beauté, Pallas la sagesse, Mercure l'éloquence, etc. Jupiter, irrité contre Prométhée qui avoit dérobé le feu du ciel pour animer les premiers hommes, envoya Pandore sur la terre avec une boîte où tous les maux étoient renfermés. Prométhée, à qui elle présenta cette boîte, l'ayant refusée, elle la donna à Epimé-

thée, qui eut l'indiscrétion de l'ouvrir. C'est de cette boîte fatale que sortirent tous les maux dont la terre fut inondée. Il n'y resta que la seule espérance. *Voy.* EPIMETHÉE.

† I. PANEL (Alexandre-Xavier), jésuite, né en Franche-Comté le 10 septembre 1699, passa en Espagne, où il devint précepteur des infans et garde du cabinet du roi de toutes les Espagnes. Il est mort dans cette place en 1777, à 82 ans, après avoir publié un grand nombre d'opuscules sur les antiquités et la numismatique, I. *Lettre* sur une médaille de Le Bret, 1737, in-4°. II. *Dissertation* sur une médaille d'Alexandre, 1739, in-4°. III. *De Cistophoris*, 1746, in-4°. IV. *De Coloniæ Tarraconæ nummo*, Lyon, 1748, in-4°. V. *De Nummis Vespasiani fortunam et felicitatem reduces exprimentibus*, Lyon, 1742, in-4°.

* II. PANEL (Antoine), frère du précédent, né à Noseroy sur la fin du 18e siècle, entra dans la société des jésuites, y perfectionna son goût pour les belles-lettres, et la quitta pour vivre en prêtre seculier. Panel cultiva la poésie avec succès ; il adressa aux rois, aux princes et aux grands seigneurs de l'Europe, les fruits de sa muse ; et il en reçut des félicitations, surtout du roi d'Espagne Philippe V, de Marie-Elizabeth de Farnèse, son épouse, du roi de Naples, de M. de Grammont, archevêque de Besançon, etc. etc. Antoine Panel a publié un volume de ses poésies latines sans énoncer le lieu d'impression.

† PANÉTIUS, philosophe stoïcien, de l'île de Rhodes, ou selon d'autres de Phénicie, florissoit environ 150 ans avant Jésus-Christ. Il alla prendre des leçons de philosophie à Athènes, où les stoïciens avoient une école fameuse. Panétius la fréquenta, et en soutint dans la suite la réputation avec éclat. Les Athéniens, résolus de se l'attacher, lui offrirent le droit de bourgeoisie : il les en remercia. « Un homme modeste, leur dit-il, doit se contenter d'une seule patrie. » (Il imitoit en cela Zénon, qui, dans la crainte de blesser ses concitoyens, ne voulut point accepter la même grâce.) Le nom de Panétius ne tarda guère de passer à Rome. Panétius se rendit lui-même dans cette capitale, où il étoit ardemment souhaité. La jeune noblesse courut à ses leçons, et il compta parmi ses disciples les Lælius et les Scipion. Une amitié tendre les unit depuis, et Panétius accompagna Scipion dans ses diverses expéditions. Cet illustre Romain lui donna dans une occasion éclatante des marques de la confiance la plus flatteuse. Panétius fut le seul sur lequel il jeta les yeux, lorsque le sénat le nomma son ambassadeur auprès des peuples et des rois de l'Orient, alliés de la république. Les liaisons de Panétius avec Scipion ne furent pas inutiles aux Rhodiens, qui employèrent souvent avec succès le crédit de leur compatriote. On ne sait point précisément l'année de sa mort. Cicéron nous apprend que Panétius a vécu 30 ans après avoir publié le *Traité des devoirs de l'Homme*, que Cicéron a fondu dans le sien. Le cas que ce célèbre orateur en faisoit doit nous en faire regretter la perte. On sait la réponse qu'il fit à un jeune Romain, qui lui demandoit « s'il étoit permis au sage d'aimer les femmes ? » « A

l'égard du sage, lui répondit Panétius, c'est une question que nous pourrons examiner une autre fois ; mais pour vous et pour moi, qui sommes bien éloignés de la sagesse, nous ferons parfaitement bien de nous défendre de l'amour. » Il ne faut pas le confondre avec PANÉTIUS, tyran de Lentini en Sicile, qui vivoit vers l'an 140 de Rome. — *Voyez* sur Panétius un Mémoire de l'abbé Sévin, dans le tome X de ceux de l'académie des belles-lettres. Van Lynden, disciple du savant Wyttenbach, a publié à Leyde en 1802 une excellente dissertation sur Panétius.

PANIGAROLA (François), évêque d'Asti en Piémont, né à Milan en 1548, entra jeune dans l'ordre des Frères Mineurs Observantins, où il se rendit très-savant dans la philosophie et la théologie, et se distingua surtout par ses talens pour la prédication. Il avoit prêché les massacres de la S. Barthélemi à la cour de Charles IX, et il prêcha depuis les fureurs de la Ligue. Son talent pour séduire la populace étoit de mêler des bouffonneries à ses sermons. L'évêché d'Asti lui fut donné par Sixte V en 1587, qui le choisit avec le jésuite Bellarmin, pour accompagner en France le cardinal Gaëtan, envoyé en 1590, par le pape Grégoire XIV, pour y soutenir le parti de la Ligue contre Henri IV. Il employa toute son éloquence pour exciter les Parisiens à n'écouter que les instructions des Guise, à ne pas reconnoître leur souverain légitime, et à souffrir toutes les horreurs de la famine pendant le siége de leur ville. Quand Henri IV l'eut levé, Panigarola retourna dans son diocèse, où il montra un zèle ardent contre les abus qui s'y étoient glissés. On a prétendu que ceux qui craignoient la réformation de ces abus l'empoisonnèrent. Quoi qu'il en soit, il mourut à Asti en 1594. Ses *Sermons* furent imprimés à Rome en 1596, in-4°. On a de lui plusieurs autres *ouvrages*, la plupart de controverse et de piété, tant en latin qu'en italien. Le plus connu est un Traité de l'éloquence de la chaire, en italien, intitulé : *Il Predicatore*, à Venise, 1609, in-4°. Landi dit que cette rhétorique est un savant Commentaire du livre de Démétrius de Phalère sur l'eloquence. Il ajoute que les sermons de Panigarola sont ce que l'eloquence sacrée a produit de meilleur parmi les orateurs d'Italie pendant le 16e siècle. Je ne dirai pas, ajoute-t-il, qu'ils sont sans défaut, et il renvoie au n° 102 du douzième livre de son Histoire de la littérature italienne. C'est là qu'il rapporte que lorsqu'on demandoit au Bembo pourquoi il n'alloit pas au sermon pendant le carême, il répondoit : « Qu'irois-je faire à des discours où l'on n'entend que le docteur Subtil guerroyer contre le docteur Angelique, jusqu'à ce qu'Aristote survienne et les mette d'accord ? »

† I. PANIN (Nikita Ivanowitz, comte de), né le 15 septembre 1718, d'un lieutenant général des armées du czar Pierre I, originaire de Lucques en Italie. Panin commença par être soldat dans les gardes à cheval de l'impératrice Elizabeth ; mais l'amitié du prince Kourakin le fit nommer gentilhomme de la chambre. Son esprit insinuant et vif ne tarda pas à être distingué de sa souveraine, qui l'envoya en 1747 à Copenhague, et deux ans après

à Stockholm avec le titre de ministre plénipotentiaire. A son retour, il fut choisi pour gouverneur du grand-duc Paul Petrowitz, et devint enfin premier ministre de Catherine II. Son séjour en Suède lui en fit admirer le gouvernement, et il s'efforça en vain de faire adopter en Russie un sénat et une constitution aristocratiques. Ce ministre avoit des vues judicieuses; mais on lui a reproché beaucoup d'orgueil, de la paresse et de l'inexactitude dans les affaires. Extrêmement désintéressé, ce qu'il recevoit d'un côté, il le donnoit de l'autre. Rarement il lisoit les dépêches des ambassadeurs, et plus rarement encore il leur répondoit. Néanmoins il fut le seul ministre de Catherine qui connût parfaitement les affaires, et qui, prévoyant tous les événemens, donnoit nonchalamment les vrais moyens d'arriver à tous les succès. Il mourut à la fin de mars 1783.

* II. PANIN (N.), général, frère du précédent, signala son courage dans la guerre de sept ans, où les Russes combattirent le roi de Prusse. Placé à la tête des armées moscovites, il battit les Turcs, prit Bender, et donna l'indépendance à la Crimée. Retiré dans ses terres, il en sortit pour s'opposer à la rébellion de Putgatscheff, et il en triompha. Il mourut quelque temps après, regardé comme l'un des plus habiles généraux du nord.

* PANINI (François), de Modène, vivoit dans le 16e siècle. Il a écrit une *Chronique de sa patrie* vers l'an 1567, dans laquelle il a décrit avec autant d'exactitude que d'impartialité et de critique les divers événemens qui la composent. Cette chronique ne s'étendoit d'abord que jusqu'à l'an 1507, mais il la *continua* avec le comte Fulvio Rangone jusqu'en 1567. Le manuscrit existoit dans la bibliothèque d'Est à Modène. On a encore de Panini quelques *Epigrammes* latines insérées à la suite des poésies d'Angélo Guiccinardi, imprimées à Reggio en 1595. Il a aussi composé des *vers* dans sa langue maternelle.

* PANIZZA (Louis) de Mantoue, né en 1480, étudia la médecine à Padoue, et fut médecin de Frédéric II, duc de Mantoue. On a de lui, I. *Apologia commentarii olim editi de parvâ evacuatione in principiis graviorum morborum, à materiâ multâ et malâ non furiosâ pendentium, facienda ad Hippocratis mentem*, Venetiis, 1561, in-fol. II. *De minoratione opusculum*, Venetiis. III. *Quæstio de phlebotomiis fiendis in omni dolore, in omnique apostemate, inflammationibus, præsertim in pleuresi*, Venetiis, 1532, in-4°.

PANNARTZ (Arnauld) sortit de l'atelier typographique de Mayence avec Ulric-Han de Vienne en Autriche, et Conrad Sweynheim, pour porter l'imprimerie en Italie au commencement du pontificat de Paul II. Ils s'établirent d'abord dans la campagne de Rome au monastère de Sublac, où ils donnèrent le Donat sans date, le Lactance de 1465, et la Cité de Dieu de 1467. A cette époque, Pannartz fut appelé à Rome par François de Maximis, riche Romain, protecteur des arts, qui plaça son imprimerie dans sa maison. C'est là que Pannartz *publia*, en 1467, les Epîtres familières de Cicéron, et, l'année suivante, les Lettres de saint Jérôme, en 2 vol. in-fol.,

et la première édition du *Speculum vitæ humanæ*.

* PANNEELS (Guillaume), né à Anvers en 1600, et élève de Rubens, *grava* d'après lui à l'eau-forte beaucoup de petites planches, dont les plus remarquables sont, *Esther devant Assuérus; la Nativité; l'Adoration des mages; la Magdeleine chez le pharisien;* deux tableaux de la *Sainte-Famille;* deux de *Bacchus ivre;* un *Méléagre; Jupiter* et *Junon; le même dieu avec Antiope* et le *portrait de Rubens*.

PANNIER (Jacques), sieur D'ORGEVILLE, né à Lyon en 1680, conseiller au parlement de Metz, ministre du roi à Cologne, enfin intendant des îles françaises en Amérique, procura l'entrée du café des Américains en France. Pannier, mort à Saint-Domingue en 1739, avoit remporté l'un des premiers prix de l'académie française.

* PANNINI (Jean-Paul), bon peintre de perspectives, né à Plaisance en 1691, alla à Rome, où il entra à l'école de Benoît Luti. Presqu'aucun peintre ne l'a surpassé dans la perspective, par la grace et la vérité qu'il mettoit dans ses *paysages*, et par l'expression naturelle de ses *figures*. Plusieurs *ouvrages* en ce genre se voient à Rome dans la villa Patrizi, et dans plusieurs palais de cette ville. Le Musée Napoléon possède plusieurs *tableaux* de ce maître, parmi lesquels on distingue deux charmans *paysages* ovales. Ce peintre mourut à Rome en 1797.

PANNIUS, Romain, alla s'établir en Egypte, où il fut connu par sa fabrique de papier ou *papyrus*, auquel il donna le nom de *fanniaque*. On sait que le *papyrus* étoit une espèce de jonc qui croissoit sur les bords du Nil. C'est sur cette matière que sont tracés les plus anciens manuscrits. Cassius Hémina dit qu'on trouva dans un tombeau, sur le Janicule, les livres de Numa, écrits sur ce papier. Il y en avoit de plusieurs sortes, l'Hiératique ou sacré, ainsi nommé parce qu'on le réservoit pour les livres qui traitoient du culte; le Livien auquel Livie femme d'Auguste, avoit donné son nom, et qui avoit douze pouces de largeur; le Saïtique, l'Amphitriatique, l'Emporétique ou celui du commerce ordinaire, qui n'avoit que six pouces de largeur; et enfin le Fanniaque, plus solide, plus blanc, et qui étoit de dix pouces.

PANNON (Janus Pannonius), ou Jean le Hongrois, évêque de la ville de Cinq-Eglises dans la Basse-Hongrie, né le 29 août 1434, mort à la fin de 1472, âgé de 58 ans, cultiva les belles-lettres avec succès en Italie, et travailla ensuite à les faire fleurir en Hongrie. On a de lui des *Poëmes*, des *Elégies* et des *Epigrammes*, Venise, 1553, vol. in-8°, et dans les *Deliciæ Poëtarum Hungarorum*, vol. in-16, Fancfort, 1619; parmi lesquelles on en trouve quelques-unes d'heureuses. La dernière édition de ses *OEuvres*, faite sur un manuscrit de la Bibliothèque impériale, 2 vol. in-8°, a paru à Utrecht en 1784, avec les notes de Samuel, comte de Téléchi, qui a mis en tête une très-bonne notice sur la vie et les écrits de Pannonius. L'abbé Mercier de Saint-Léger en a donné une Notice parmi celles des poëtes latins modernes.

* PANOENUS, frère de Phidias,

contribua comme lui à embellir le temple de Jupiter-Olympien. Il y *peignit* Atlas supportant le ciel et la terre, et soulagé de ce fardeau par Hercule. Le fils d'Alcmène est accompagné de Thésée et de Pirithoüs. On y voyoit la Grèce et Salamine personnifiées. Celle-ci tenoit dans ses mains un ornement symbolique, composé de rostres de navires. Hercule combattant le lion de Némée; Prométhée chargé de chaînes, prêt à être délivré par ce héros; Penthésilée expirant dans les bras d'Achille, et deux Hespérides portant les pommes qui leur étoient confiées. Il *représenta* dans Athènes la bataille de Marathon, où l'on reconnoissoit au premier abord les généraux des deux armées. Il *peignit* encore en Elide, dans le bouclier d'une Minerve sculptée par Calotes, le combat des Athéniens contre les Amazones. Plutarque donne au frère de Phidias le nom de Plistenète; mais les autorités de Pline, Strabon et Pausanias s'opposent à son sentiment.

PANOETIUS, philosophe grec. *Voyez* PANÉTIUS.

PANOPE (Mythologie), l'une des Néréides, recommandable par sa sagesse et par l'intégrité de ses mœurs, étoit une des Divinités qu'on nommoit *Littorales*. — Il y eut une autre PANOPE, fille de Thésée, qu'Hercule épousa, et dont il eut un fils qu'il nomma aussi PANOPE.

PANOPION, Romain dont parle Valère-Maxime, à l'occasion d'un trait de fidélité héroïque de son esclave. Celui-ci ayant appris que des soldats accouroient pour tuer son maître qui avoit été proscrit, changea d'habit avec lui, et le fit sortir secrétement par une porte de derrière; et montant à la chambre, il alla se mettre dans le lit de son maître, où il se laissa tuer à la place de Panopion.

PANORMITA (le Panormitain). *Voy.* ANTOINE DE PALERME, n° XI, — *et* TUDESCHI.

* I. PANORMITANO (Jérôme), ainsi nommé du pays où il prit naissance, et de l'ordre des prêcheurs, a publié *Confessionario racolto da dottori cattolici; Catechismus catholicorum christianus; Summa pro instructione confessariorum, etc.* Il mourut en 1595.

* II. PANORMITANO (Louis), ainsi nommé du pays où il naquit, de l'ordre de Saint-François, né en 1647, a publié *Croniche della provincia di Palermo de padri cappucini* et quelques autres *ouvrages.*

PANSA (Caïus Vibius), élu consul avec Hirtius, et comme lui ami et disciple de Cicéron, s'attacha au parti de César, et ensuite à celui d'Octave, avec lequel il fit la guerre contre Antoine. Pansa fut blessé dans un combat livré vers Bologne, où il s'exposa beaucoup, et mourut peu de temps après de sa blessure.

* PANSERON (Pierre), architecte, né en Brie près de Provins, eut pour maître Blondel. Nous avons de lui plusieurs *volumes* de planches pour jardins anglais, et autres qu'il a lui-même *composées* et *gravées.*

* PANTAGOTO (Octave), religieux servite, né à Brescia en

1494, l'un des savans les plus distingués de son siècle, joignoit au talent littéraire, l'esprit d'intrigue. Il se rendit à Rome, fit sa cour au cardinal Salviati, neveu de Léon X, obtint de ce pontife sa sécularisation et une riche abbaye en Sicile. Mais après avoir porté pendant long-temps l'habit de prêtre séculier, il fut obligé de reprendre celui de religieux, parce que Paul IV ordonna que tous ceux qui étoient sortis du cloître y rentreroient sans délai. Pantagoto étoit alors fort avancé en âge. Il mourut peu de temps après à Rome en 1567, et fut pleuré par tous les gens de lettres, qui le considéroient comme un oracle en littérature, quoique consommé dans plusieurs sciences, et auteur de plusieurs *ouvrages*, qu'il eut toujours la modestie de ne pas faire imprimer.

I. PANTALÉON (saint), martyr de Nicomédie, que l'on croit avoir souffert la mort vers 305, sous l'empire de Galère.

II. PANTALÉON, diacre de l'Église de Constantinople dans le 13e siècle, est auteur d'un *Traité* contre les erreurs des Grecs, lequel se trouve dans la Bibliothèque des Pères.

* III. PANTALÉON (Henri), né à Bâle en 1522, enseigna pendant long-temps les belles-lettres et la théologie dans sa patrie, où il embrassa le parti de la réforme. Ayant appris la médecine dans un âge déjà avancé, il l'exerça dans sa patrie, où il mourut le 3 mars 1595. Pantaléon est auteur de plusieurs *ouvrages* tant de médecine que d'histoire, les uns en latin, les autres en allemand ; il a même *traduit* quelques auteurs en cette dernière langue. On remarque parmi les livres qu'il a publiés, I. les *Eloges des hommes illustres de l'Allemagne*, qu'il publia en 1566, sous le titre de *Prosopographia heroum et illustrium virorum Germaniæ*. Le tome 3e de cet ouvrage est dédié à l'empereur Maximilien II, qui créa, en récompense, l'auteur comte Palatin. On a encore de lui un livre intitulé *Militaris ordinis Johannitarum Rhodiorum, aut Melitensium equitum rerum memorabilium terrâ, marique, à sexcentis ferè annis pro republicâ christianâ in Asiâ, Africâ et Europâ contra Barbaros, Saracenos, Arabes et Turcas fortiter gestarum ad annum usque* 1581. *Historia libris XII comprehensa, ac figuris illustrata*, Basileæ, 1581, in-fol.

IV. PANTALÉON (Jacques). *Voy.* URBAIN IV.

PANTÉNUS, philosophe stoïcien, né en Sicile, florissoit sous l'empereur Commode, et vivoit encore en 216. Il enseigna dans la célèbre école d'Alexandrie, où, depuis saint Marc, fondateur de cette Église, il y avoit toujours eu quelques théologiens qui expliquoient l'Écriture sainte. Les Éthiopiens ayant demandé quelqu'un capable de les instruire dans la religion chrétienne, on leur envoya Panténus. On prétend, mais sans preuves, qu'il trouva chez ces peuples un Evangile de saint Matthieu, écrit en hébreu, et que saint Barthélemi leur avoit laissé. Panténus, de retour à Alexandrie, continua d'y expliquer l'Écriture sainte. Il avoit composé sur la Bible des *Commentaires*, qui ne sont pas venus jusqu'à nous. Les inter-

prètes lui sont redevables d'une remarque touchant les Prophéties : c'est qu'elles sont souvent exprimées en termes indéfinis, et que le temps présent y est mis pour le passé et pour le futur. On peut juger de la manière dont Panténus expliquoit le texe sacré, par celle qu'ont suivie Clément d'Alexandrie, Origène, et tous les élèves de cette école. Leurs Commentaires sont pleins d'allégories ; ils s'éloignent souvent de la lettre, et trouvent presque partout des mystères, dont l'explication est mêlée de beaucoup d'érudition. *Voyez* CLÉMENT D'ALEXANDRIE, nº II.

* I. PANTÉO (Jean-Antoine), de Vérone, médecin du 15ᵉ siècle, a publié *Confabulationes ex thermis Chalderianis, quæ in Veronensi agro sunt*, etc., Vicentiæ, 1488, in-fol.

* II. PANTÉO (Jean-Augustin), de Venise, qui vivoit dans le 16ᵉ siècle, a donné un ouvrage intitulé *Ars et Theoria transmutationis metallicæ, cum Voarchadunicâ, proportionibus, numeris et iconibus rei acommodatis*, Venetiis, 1551.

* PANTÉRA (Pantero), gentilhomme de Cosme, capitaine de galères, au service de Clément VIII, signala sa valeur contre les corsaires en 1598, et publia en 1614 un ouvrage intitulé *L'armata navale*, dans lequel il développe des connoissances qui prouvent qu'il savoit unir la théorie à la pratique.

I. PANTHÉE, femme d'Abradate. *Voyez* ABRADATE.

II. PANTHÉE. *Voyez* PENTHÉE.

PANTHOT (Louis), chirurgien célèbre, né à Lyon, d'une famille qui, de père en fils, s'étoit distinguée en se consacrant à l'art de guérir. Panthot fut l'un des premiers qui accrédita l'opération césarienne. — Son fils Horace excella dans la lithotomie. — Son autre fils Jean-Louis PANTHOT, mort très-âgé en 1707, doyen du collége des médecins de Lyon, publia, I. Un *Traité sur la Baguette divinatoire*. II. Un autre *sur les Eaux minérales d'Aix en Savoie*. III. Un autre *sur les vertus du Mercure*. IV. Et enfin, un *Traité sur les dragons et escarboucles*, Lyon, 1691, in-12.

I. PANTIN (Guillaume), médecin à Bruges, mort en 1583, laissa un savant *Commentaire* sur le Traité de Celse, *De re medicâ*, Bâle, 1552, volume in-folio. Il étoit grand oncle du suivant.

II. PANTIN (Pierre), de Thie en Flandre, habile dans les langues, les enseigna à Louvain et à Tolède, et devint doyen de Sainte-Gudule à Bruxelles, où il mourut en 1611, à 56 ans. On a de lui, I. Des *Traductions* de plusieurs auteurs grecs. II. Un Traité *De dignitatibus et officiis regni ac domûs regiæ Gothorum*, dans les Conciles de *Loaysa*, et dans l'*Hispania illustrata*, 4 vol. in-folio ; et d'autres *écrits*.

† PANVINI (Onuphre), *Panvinius*, religieux augustin du 16ᵉ siécle, né à Vérone, mort à Palerme en 1568, à 39 ans, après avoir rempli divers emplois dans son ordre. Son érudition profonde le fit estimer des savans. Paul Manuce l'appelle *Helluonem antiquarum historiarum*. Nous avons de lui, I. Les *Vies*

des papes, 1567, in-4°. L'auteur dédia son ouvrage à Pie V; et cet hommage n'annonce pas une grande impartialité. La flatterie s'y fait remarquer à chaque page. II. *De antiquis Romanorum nominibus*, in-fol. III. *De ritu sepeliendi mortuos apud veteres christianos, et de cœmeteriis eorum item*, in-8°, traduit en français, in-8°. IV. *De Principibus Romanis*, in-fol. V. *Antiquo ritu baptizandi catechumenos*, in-4° et in-8°. VI. *De republicá Romaná*, in-8°, Paris, 1588. VII. *Fastorum libri V*, in-fol., Venise, 1557; livre peu commun et utile pour l'ancienne Histoire et celle du moyen âge. VIII. *De primatu Petri*. IX. *Topographia Romæ*, Francfort, 3 vol, in-fol. X. *De triumpho et ludis circensibus*, Patavii, 1681, in-fol. XI. *Chronicon ecclesiasticum*, in-folio: ouvrage plein de recherches. On a accusé l'auteur de forger des inscriptions et des monumens antiques, pour autoriser ses opinions. XII. *De episcopatibus, titulis et diaconis cardinalium*. XIII. *Annotationes et Supplementa ad Platinam de Vitis SS. Pontificum*. XIV. *De septem præcipuis urbis Romæ basilicis*, etc.

* PANYASIS, d'Halicarnasse, ville de Carie, avoit composé un *Poëme* très-considérable sur les douze travaux d'Hercule, dont quelques auteurs font un grand éloge, et dont il ne nous est rien parvenu. On prétend que, sans Homère, il eût occupé la première place.

* PANZACHIA (Marie-Hélène), née en 1668 à Bologne, d'une famille noble, a fait admirer son talent pour la peinture. Son genre étoit le *paysage*, où elle excella. Elle a aussi *traité* quelques sujets d'histoire.

* PANZANI (Grégoire), ecclésiastique italien, envoyé, en 1634, en Angleterre par le pape Urbain VIII, pour concilier les différens entre les catholiques de cette île. Les mémoires italiens contenant le récit de sa mission sont intéressans, et n'ont jamais été imprimés dans cette langue. Dodd, historien anglais, en avoit seulement publié quelques extraits. Joseph Berington, curé catholique anglais, a publié dans sa langue, en 1794, une traduction des Mémoires de Panzani avec des notes et un supplément sous ce titre: *The memoirs of Gregorio Panzani. Giving an acount*, etc.; c'est-à-dire, *Mémoires* de Grégoire Panzani, contenant une relation de sa mission en Angleterre dans les années 1634, 35 et 36, traduite de l'original italien inédite, auxquels on a joint une introduction, et un supplément sur l'état actuel de l'Eglise catholique d'Angleterre, par Joseph Berington, in-8°, Bermingham, 1794. M. Berington censure la politique de la cour de Rome; il recommande aux catholiques d'Angleterre d'exercer le droit de se donner une forme de gouvernement ecclésiastique, indépendant des vicaires apostoliques délégués par le pape, sans le consentement des fidèles et du clergé subordonné à leur autorité, et qui leur prescrivent pour règles de conduite les *Placita curiæ Romanæ*. L'auteur développe les abus résultans de ces vicaires apostoliques, du défaut de supérieur ecclésiastique, et surtout de métropolitain auquel on puisse appeler. Cette dépendance de la cour de Rome lui paroît inconciliable avec l'esprit

de la discipline chrétienne. Le moment est opportun, selon Berington, pour réformer ces abus; l'auteur désire que dans chaque arrondissement les hommes instruits pèsent ses observations, que sa proposition soit examinée sous toutes les faces, discutée dans tous ses rapports, même avec les vicaires apostoliques, et qu'enfin de ces discussions sorte une résolution commune de rétablir la hiérachie épiscopale. Rien n'empêche, selon lui, que les vicaires apostoliques ne deviennent d'une manière fixe évêques du pays, en y prenant les titres de leurs siéges : ce qui vaut mieux, dit-il, que les dénominations illusoires, *in partibus infidelium*, où ils n'ont qu'un troupeau imaginaire. Alors ils réuniront leur clergé, l'Eglise sera organisée, et la société chrétienne renouvelée, etc. Plusieurs écrivains le réfutèrent. On s'est étendu sur cet article parce que dans ces dernières années il a occasionné en Angleterre une très-vive discussion.

* PANZER (George-Wolfgang-François), docteur en théologie et en philosophie, pasteur de l'église cathédrale de Saint-Sebald à Nuremberg, né à Sulzbach, dans le Haut-Palatinat, le 16 mars 1729, et mort à Nuremberg en 1805, est auteur de plusieurs *ouvrages;* celui qui l'a surtout fait connoître dans les pays étrangers comme grand bibliographe est écrit en latin, et intitulé *Annales typographici, ab artis inventæ origine ad annum M D post Maittairii, Denisii, aliorumque doctissimorum virorum curas in ordinem redacti, emendati et aucti*, Norimbergæ, 1793 et 1794, 2 vol. in-4°. Il a publié en allemand quelques ouvrages sur la bibliographie, I. *Annales de l'ancienne littérature allemande*, ou *indication et description de tous les ouvrages imprimés en l'invention de l'art de l'imprimerie, jusqu'en MDXX*, Nuremberg, 1788, grand in-4°. II. *Histoire de l'imprimerie dans les premiers temps à Nuremberg*, ou *catalogue de tous les livres imprimés à Nuremberg, depuis l'invention de l'imprimerie jusqu'en* 1500, *avec des observations littéraires*, Nuremberg, 1789, grand in-4°, etc.

† I. PAOLI (Sébastien), né dans le territoire de Lucques en 1684, religieux dans la congrégation des clercs réguliers de la Mère de Dieu, se distingua par sa science, fut membre de plusieurs académies, et mourut d'hydropisie en 1751. Il a enrichi les journaux d'Italie d'un grand nombre de *Dissertations* pleines d'érudition sur les antiquités, l'histoire, la critique sacrée, la physique, etc., entre autres sur le titre de *Divin* donné aux anciens empereurs, sur une médaille d'or de l'empereur Valens, sur l'Histoire de Naples de Pierre Giannone, etc. Plusieurs de ses *Dissertations* ont été imprimées à Lucques et à Venise en 1748 et 1750. On a aussi de lui des *Vies* de plusieurs hommes illustres, entre autres d'Ambroise Salvio, évêque de Nardo, de Philippe Machiarelli, religieux camaldule, etc. — Il y a eu un peintre du même nom, Pierre PAOLI, né à Lucques en 1681, dont les *tableaux* sont d'un bon coloris.

† II. PAOLI (Hyacinthe), d'une bonne famille de Corse, considéré dans sa nation par sa sagesse et son courage, fut élu l'un des chefs qui la gouvernèrent en 1735. Il commandoit lorsque le maré-

chal de Maillebois en fit la conquête en 1759. Les diverses révolutions qu'éprouva sa patrie l'obligèrent de se retirer à Naples, où il mourut.

† III. PAOLI (Pascal), fils du précédent, né à Vostino en Corse, fut élevé au collége militaire de Naples, où il fit des progrès dans les sciences et encore plus dans la partie politique. Après ses études, il fut nommé lieutenant dans un régiment dont son père étoit colonel. En 1755, PAOLI le père, retiré à Naples, envoya son fils Pascal en Corse, où il fut aussitôt reconnu pour commandant-général, quoiqu'il n'eût que 29 ans. Sans troupes réglées, sans armes, sans munitions, sans vivres, sans argent, sans protections, il parvint à soutenir la guerre et contre une partie de ses compatriotes attachés au parti génois, et contre le gouvernement de Gênes lui-même. Pour surmonter de pareils obstacles, il falloit réunir au génie de l'homme d'état le courage du héros : aussi le grand Frédéric l'appeloit-il le premier *capitaine* de l'Europe. Ce général, étant parvenu à apaiser les guerres civiles, à rétablir le calme et le bon ordre dans l'intérieur de l'île, s'occupa à combattre les Génois, les chassa de position en position, et les força à se concentrer dans les principales villes maritimes de la Corse. En 1763 il fit une expédition contre l'île de Caprara, alors occupée par une forte garnison génoise ; 600 braves volontaires corses s'emparèrent de cette île escarpée et défendue par un fort qui domine et le pays et la mer. Toutes les troupes génoises et leurs forces maritimes tentèrent en vain de la reprendre. Paoli avoit commencé à former une marine qui devint l'effroi du commerce de Gênes ; le pavillon corse, à la tête de Maure, fut reconnu et respecté par les puissances voisines. Il avoit une correspondance suivie avec les cours de l'Europe ; enfin, sans aucun appui étranger, il battit par-tout les Génois, qui furent obligés d'avoir recours à la France. En 1764 elle envoya en Corse 6000 hommes de troupes auxiliaires ; ce qui n'empêcha pas les Génois d'être forcés, en 1768, par le traité de Compiégne, d'abandonner la Corse, de renoncer à leur domination tyrannique, et de céder cette île à la France. La Corse ne refusoit pas de faire partie intégrante de l'empire français, mais elle ne vouloit pas être vendue par le gouvernement de Gênes, à qui elle ne reconnoissoit pas ce droit. La nation corse, par l'organe de son chef, fit à cet égard de justes représentations à la cour de Versailles ; mais elles furent rejetées, et en 1768 cette cour envoya 20,000 hommes de troupes réglées pour conquérir cette île. Les Corses, convaincus que les Français combattoient pour les Génois, se levèrent en masse, prirent les armes et se battirent valeureusement pour la gloire et la liberté de leur patrie. Le succès couronna leur constance ; et l'honneur de la France se trouvant compromis, le roi fit passer aussitôt de nouvelles troupes, des armes, des vivres, des munitions, et sur-tout de l'argent, ainsi que des brevets destinés à gagner des officiers parmi les insulaires. En effet, ce furent des bataillons formés des mécontens Corses qui servirent d'avant-garde à l'armée française ; et cette politique, encore plus que

la force, eut le succès que la cour de France en attendoit. Cependant les Corses, sous la conduite de Paoli, se battoient en désespérés ; la France, maîtresse des villes maritimes, n'eut à conquérir que l'intérieur de l'île ; et le général Paoli, grand dans sa défaite, eut la gloire de lutter pendant deux ans, seul et sans autre appui que ses concitoyens, contre la première puissance de l'Europe. Trahi par la fortune, il se réfugia à Londres : un millier de braves patriotes quittèrent avec lui la Corse et se réfugièrent en Toscane. Paoli partagea tout ce qu'il possédoit avec ses compagnons d'infortune : et il continua à vivre dans la retraite, malgré les offres brillantes que lui fit la cour de Versailles pour l'engager à retourner dans son pays. Rappelé dans sa patrie par décret de l'assemblée constituante, du 30 novembre 1789, il revint en Corse comme simple citoyen ; mais avec ce titre, le seul qu'il ambitionnât, il n'en fut pas moins reçu comme un souverain. Bientôt son patriotisme fit ombrage à la convention nationale : le 2 avril 1793 il fut décrété d'accusation ; le 5 juin suivant ce décret fut suspendu ; mais, le 17 juillet, un autre décret le déclara traître à la république et le mit hors la loi. De semblables décrets ne peuvent ni ternir ni diminuer la réputation de Paoli : ils ne sont que l'effet des vengeances et des factions. Ce grand général, mort aux environs de Londres en 1807, gouverna la Corse pendant plus de quinze ans avec gloire, tant comme militaire, que comme politique et législateur. « Il étoit plus législateur encore que guerrier, a dit Voltaire : son courage étoit dans l'esprit. Quelque chose qu'on ait dit de lui, il n'est pas possible que ce chef n'eût de grandes qualités. Établir un gouvernement régulier chez un peuple qui n'en vouloit pas, réunir sous les mêmes lois des hommes divisés et indisciplinés, former à la fois des troupes réglées et instituer une espèce d'université qui pouvoit adoucir les mœurs, établir des tribunaux de justice, mettre un frein à la fureur des assassinats et des meurtres, policer la barbarie, se faire aimer en se faisant obéir ; tout cela n'étoit pas absolument d'un homme ordinaire. Il ne put en faire assez, ni pour rendre la Corse libre, ni pour régner pleinement ; mais il en fit assez pour acquérir de la gloire. L'Europe le regarda comme le législateur et le vengeur de sa patrie. »

* PAOLILLO, peintre napolitain, élève de Sabbatini, montra une grande habileté dans son art ; on admire à Naples un *saint Jean*, qui est dans Saint-Séverin des pères bénédictins, et un *Tableau de la Vierge*, que l'on voit dans l'église de Sainte-Marie des Graces, dans la chapelle en face du grand-autel.

* I. PAOLINI (Fabio), d'Udine, philosophe, médecin, l'un des fondateurs d'une seconde académie de Venise, en 1593, et professeur public en langue grecque dans cette dernière ville, est auteur de plusieurs *ouvrages*, dont les principaux sont, I. *De doctore humanitatis oratio*. II. *De viperis in trochiscorum apparatu pro theriacâ adhibendis*, *disputatio*, Venetiis, 1604. III. *Prælectiones Marciæ*, *sive commentaria in Thucydidis historiam, seu narrationem de peste Atheniensium*, Venetiis, 1603.

Ces *Prælectiones* furent appelées *Marciæ*, parce qu'il les prononça dans la bibliothèque de Saint-Marc. IV. *Fabulæ ex antiquis scriptoribus excerptæ, et græcis, latinisque tetrasticis senariis explicatæ*, Venetiis, 1587.

* II. PAOLINI (Petronille), née à Tagliacozzo en 1665, connue avantageusement par ses talens en musique et en poésie. Sa réputation la fit rechercher en mariage par Francesco Massimi, gentilhomme romain, qui l'épousa en 1683. Petronille Paolini est morte en 1726. La plupart de ses *ouvrages* se trouvent dans les recueils de son temps, à l'exception de cinq *Oratorios* en musique pour la cour impériale, dont elle fut pensionnée, et deux Drames, intitulés *Il tradimento vendicato, overo la Dona illustre*, et *la Tomiri*.

PAOLO. *Voyez* SARPI *et* CORBINELLI, n° I.

* PAOLUCCIO (Paul-Anafeste), autrement Paul-Luc Anafeste, premier doge ou duc de Venise. Cette république fut d'abord gouvernée pendant deux siècles par des tribuns qu'on élisoit tous les ans. Mais en 697 les Vénitiens choisirent un doge : ce choix tomba sur Paoluccio, qui mourut en 717, et auquel succédèrent deux autres doges. Ensuite on donna le gouvernement de la république à des généraux d'armée, dont le pouvoir ne duroit qu'un an. Mais six ans après on élut des doges comme auparavant : et cet usage s'est toujours observé depuis.

* PAPA (Joseph del), né à Emploi, petite ville de Toscane, en 1649, étudia à Pise sous François Rédi, reçut le bonnet de docteur en médecine dans l'université de cette ville, y enseigna d'abord la logique, fut ensuite professeur extraordinaire, puis ordinaire de médecine pratique. Papa devenu, par son mérite, premier médecin du grand-duc de Toscane, mourut en 1735, en laissant, I. *Lettere intorno alla natura del caldo et del freddo*, Florence, 1674, in-8°. II. *Lettera nelle quale si discore se il fuoco e la luce sieno una cosa medesima*, Florence, 1675, in-8°. III. *Exercitatio de præcipuis humoribus qui in humano corpore reperiuntur, deque eorum historiâ, qualitatibus et officiis*, Florentiæ, 1733, in-4° ; Venetiis, 1735, in-8° ; Leidæ, 1736, in-8°, avec le traité *De sanguine ejusque sero* de Jérôme Barbati. IV. *Consulti medici*, Rome, 1738, deux tomes en un vol. in-4°, Venise, 1734. V. *Trattati vari fatti in diverse occasioni*, Florence, 1734, in-4°. C'est le Recueil de ses Opuscules.

* PAPACINO D'ANTONI (Alessandro-Vittorio), né à Ville-Franche en 1714, fut admis en 1731 comme volontaire dans un régiment d'artillerie. La guerre s'étant allumée deux ans après, il servit d'abord comme simple soldat. Sa conduite brave et généreuse l'éleva successivement à des grades supérieurs. A la paix, ayant été envoyé à Plaisance, à Pavie et à Milan, pour des négociations et des arrangemens relatifs au traité, il s'en acquitta de manière à mériter l'estime des deux partis. Naturellement laborieux, il profita de ses loisirs pour s'appliquer à la physique, aux mathématiques, à la géométrie, à la mécanique, même à la littérature ; mais son principal but

étant de s'instruire de tout ce qui avoit rapport à la science de l'artillerie, il s'occupa d'expériences continuelles, et particulièrement sur la poudre de guerre, sur les métaux propres à la fabrication des armes, sur l'essai des fusils, des canons, et sur beaucoup d'autres objets. En 1755 il fut nommé directeur des écoles théoriques, avec le grade de major; et en 1759, décoré de la croix de l'ordre de Sainte-Maurice; de 1766 à 1771, on lui donna la direction générale des écoles théorique et pratique, et d'autres postes distingués; il mourut lieutenant général en 1786. On a de lui, I. *Istituzioni fisico-mecaniche; etc.*, tome I, 1773, t. II, 1774, fig., lesquelles ont paru en français sous ce titre: *Institution physiso-mécanique, à l'usage des écoles royales d'artillerie et du génie de Turin*, Strasbourg, 1777, in-8°, 2 vol. fig. II. *Esame della polvere*, Torino, 1765, in-8°. Ce traité profond a été traduit en français par le comte de Flavigny; en anglais par Kellert, et en allemand par Tempelhoff. III. *Dell' uso dell' armi da fuoco*, ibid., 1780, in-8°, fig. IV. *Il manneggiamento delle machine d'artiglieria*, etc., ibid., 1782, in-8°. V. *Dell' architectura militare per le regie scuole*, etc., ibid., 1778, in-8°, fig. Ces quatre derniers écrits ont été, comme les précédens, traduits, soit en anglais, soit en français.

* PAPAI-PARIZ (François), né en 1649 à Déez en Transylvanie, d'un ministre protestant, étudia en médecine à Francfort, à Marpurg, et fut fait docteur à Bâle. De retour dans sa patrie, il enseigna cette science pendant 40 ans, et mourut en 1716. On a de lui, I. Une *Traduction* en latin de la paix de l'ame de Pierre du Moulin. II. Un *Abrégé de l'histoire ecclésiastique de Hongrie et de Transylvanie*, Zurich, 1723, in-8°. III. *Paix du corps*, livre de médecine en hongrois. IV. *Dictionarium latino-hungaricum*, Leutschau, 1708. V. *Dictionarium hungarico-latinum*. Il n'est que l'éditeur de cet ouvrage, qu'il a augmenté et corrigé. VI. *Ars heraldica*, 1696, in-12. VII. Des *Poésies*, etc.

* PAPARELLA (Sébastien), né à Monte-Sancto, vivoit au milieu du 16e siècle, et fut médecin à Pérouse, où l'exercice de sa profession ne l'empêcha pas de composer les *ouvrages* suivans: I. *In Hipprocratem de naturâ hominis commentarii duo*, Venetiis, 1551, in-4°. II. *Libri duo de catarrho*, ibidem, 1556, in-4°; Papiæ, 1551, in-8°. III. *De efficentiâ primi motoris in naturalium rerum omnium facturâ, liber*, Perusiæ, 1564, in-8°. IV. *De calido libri tres*, ibidem, 1573, in-4°. V. *De indicationibus curativis liber*, ibidem, 1573, in-4°. Paparella, ayant revu ces divers ouvrages, les a fait réimprimer in-fol. en 1582 à Macérata.

PAPE (Gui). *Voyez* Gui-Pape, n° XIII.

† PAPEBROCH (Daniel), jésuite, d'Anvers, né en 1628, professa les belles-lettres et la philosophie avec beaucoup de succès. Les pères Bollandus et Henschénius, collecteurs des actes des Saints, l'associèrent à leur immense travail. (*Voyez* Bollandus.) Papebroch, également propre à rétablir l'histoire dans les faits authentiques et par sa sagacité et par ses recher-

ches, épura la legende des absurdites dont elle fourmilloit. Ayant à fixer l'origine des carmes, Papebroch la marqua au 12e siècle; il assigna, d'après Baronius et Bellarmin, le bienheureux Berthold pour premier général de l'ordre. Quelques carmes qui faisoient remonter leur origine jusqu'à Elie entrerent en fureur. Ils inondèrent les Pays-Bas de libelles contre Papebroch, et le traitèrent avec ce ton de hauteur qu'un noble allemand prend à l'égard d'un généalogiste qui a méconnu son auguste origine. C'étoit par-tout de grands mots, échafaudés sur des passages de l'Ecriture. Le nouvel Ismael, le Jésuite réduit en poudre, le jésuite Papebroch, historien conjectural et bombardant, firent beaucoup rire le public. Les descendans d'Elie ne s'en tinrent pas à des brochures; ils dénoncèrent en 1691 le P. Papebroch au pape Innocent XII et à l'inquisition de Madrid, comme auteur des erreurs grossières qui remplissoient les 14 vol. des Actes des saints, de mars, avril et mai, à la tête desquels on voyoit son nom. Quelles étoient ces erreurs? Celles-ci: Il n'est pas certain que la face de Jésus-Christ ait été imprimée sur le mouchoir de sainte Véronique, ni même qu'il y ait jamais eu une sainte de ce nom. —L'église d'Anvers est en possession de montrer le prépuce du Sauveur du monde; mais cette église est-elle bien assurée de l'avoir? —Le mont Carmel n'étoit pas anciennement un lieu de dévotion, et les carmes n'ont point eu le prophète Elie pour leur fondateur, etc. (*Voyez* MALDONADO.) Toute l'Europe savante attendoit avec impatience le jugement de Rome et de Madrid. L'inquisition d'Espagne prononça enfin en 1695 son anathème contre les 14 vol. des *Actes des saints*. Le triomphe des carmes étoit complet; mais un incident vint affoiblir leur gloire. Un religieux de la congrégation de Saint-Jean de Dieu disputa d'ancienneté avec eux. Il prétendit que l'ordre des frères de la Charité avoit neuf cents ans de primauté sur celui des carmes. Son raisonnement étoit tout simple. Abraham a été le premier général des frères de la Charité: ce grand patriarche fonda l'ordre dans la vallée de Mambré, en faisant de sa maison un hôpital... Cependant les jésuites furent admis à se justifier au tribunal de l'inquisition. Le P. Papebroch défendit, article par article, les propositions dénoncées au saint-office. Ce tribunal, fatigué de cette affaire, prohiba seulement les écrits faits pour et contre; le pape confirma ce sage décret par un bref, qui faisoit défense de traiter de l'institution primitive et de la succession de l'ordre des carmes par les prophètes Elie et Elisée. Le P. Papebroch continua son ouvrage jusqu'à sa mort, arrivée en 1714. Ce savant laborieux a eu grande part aux *Acta sanctorum* des mois de mars, d'avril, de mai et de juin; et les volumes qui contiennent ces mois passent pour les plus exacts et les plus judicieux de cette vaste compilation. Il est encore auteur du *Propylæum ad acta sanctorum maii*, in-folio, catalogue chrono-historique des souverains pontifes. Les exemplaires qui contiennent l'histoire des conclaves ont été défendus à Rome. Ses *Réponses* aux carmes sont en 4 vol. in-4°.

* PAPENDRECHT (Corneille-Paul HOYNCH VAN), né à Dordrecht en 1686, d'une famille no-

ble, s'engagea dans l'état ecclésiastique, exerça son ministère à La Haye, devint secrétaire du cardinal d'Alsace, archevêque de Malines pendant 24 ans, et fut nommé vicaire général de ce diocèse pendant le voyage que le le cardinal fit à Rome. En 1717 Papendrecht fut pourvu d'un canonicat de la métrople de Malines, admis au nombre des gradués en 1731, et fait archiprêtre de cette église en 1732. Il mourut à Malines le 13 décembre 1753. On a de lui, I. *Historia ecclesiæ ultrajectinæ à tempore mutatæ religionis in fœderato Belgio*, Malines, 1725, in-folio. C'est une histoire de la *petite Eglise*, traduite ensuite en flamand, et imprimée en cette langue en Hollande, l'an 1728, in-fol. II. *Sex epistolæ, de hæresi et schismate aliquot presbyterorum ultrajectensium*, Malines, 1729, in-4°. III. *Specimen eruditionis bredersianæ*, Malines, 1730, in-4°. C'est l'examen ou la critique d'un ouvrage que Nicolas Broedersen, prêtre d'Utrecht, avoit publié sous ce titre : *Tractatus historicus primus de capitulo cathedrali ecclesiæ metropolitanæ ultrajectinæ*. IV. *Analecta Belgica*, La Haye, 1743, 6 vol. in-4°. On y trouve la Vie du président Viglius, écrite par lui-même, et d'autres pièces relatives à l'histoire des Pays-Bas, avec des notes de l'éditeur.

† PAPHNUCE, disciple de saint Antoine, puis évêque de la haute Thébaïde, confesseur de J. C. durant la persécution de Galère et de Maximin, eut le jarret gauche coupé, l'œil droit arraché, et fut condamné aux mines. Il assista dans la suite au concile de Nicée en 325, et y reçut de grands honneurs. L'empereur Constantin le faisoit venir presque tous les jours dans son palais, et lui baisoit l'œil qu'il avoit perdu pour la foi. Socrate et Sozomène rapportent que quelques évêques ayant proposé dans ce concile d'obliger au célibat ceux qui étoient dans les ordres sacrés, Paphnuce s'y opposa, en disant « qu'il ne falloit point imposer aux clercs un joug si pesant. » On croit que c'est sans fondement que Baronius et quelques autres auteurs ont voulu contester la vérité de ce trait d'histoire. Il paroît néanmoins, par le témoignage de saint Jérôme et de saint Epiphane, que les Eglises d'Orient, d'Egypte et de Rome n'admettoient au nombre des clercs que ceux qui gardoient la continence, ou qui étant mariés promettoient de regarder leurs femmes comme leurs sœurs. Paphnuce soutint avec zèle la cause de saint Athanase son ami, au concile de Tyr, et engagea Maxime, évêque de Jérusalem, à prendre sa défense. *V.* MAXIME, n° III.

PAPHUS (Myth.), fils de Pygmalion et d'Eburnée. Son père, excellent sculpteur, fit une femme d'ivoire si parfaitement belle, qu'il en devint amoureux, et pria Vénus de l'animer. La déesse ayant exaucé sa prière, il trouva à son retour sa statue vivante, l'épousa, et en eut un fils nommé Paphus.

I. PAPIAS, évêque d'Hiérapoles, ville de Phrygie, disciple de saint Jean l'Evangéliste avec saint Polycarpe, composa un ouvrage en cinq livres, qu'il intitula *Explications des discours du Seigneur*. Il ne nous reste que des *fragmens* de cet ouvrage, qui donnent une mau-

vaise idée de sa critique et de son goût. Il fut auteur de l'opinion des millénaires, qui prétendoient que J. C. viendroit régner sur la terre d'une manière corporelle mille ans avant le jugement, pour assembler les élus après la résurrection dans la ville de Jérusalem.

II. PAPIAS, grammairien, qui florissoit vers l'an 1053, est auteur d'un *Vocabularium Latinum*, dont la première édition à Milan, 1476, in-fol., est rare, ainsi que celle de Venise, 1491 et 1596, in-fol.

† I. PAPILLON (Almaque), poëte français, ami et contemporain de Marot, né à Dijon en 1487, d'une famille noble, ancienne et originaire de Tours, établie depuis 1321 en Bourgogne, fut page de Marguerite de France, femme du duc d'Alençon, et valet de chambre de François Ier. Il suivit ce prince, et fut fait prisonnier avec lui à la bataille de Pavie. Pavillon est auteur de diverses pièces de poésie française, le *Nouvel amour*, souvent imprimé; la *Victoire et triomphe d'argent contre le dieu d'amour*, pièce de 142 vers, imprimée à Lyon en 1537; les *Ordonnances d'argent*, pièce de 226 vers; la *Victoire et triomphe d'honneur et d'amour contre argent*, poëme de 532 vers. Ce poëte mourut à Dijon en 1559.

II. PAPILLON (Thomas), neveu du précédent, bon jurisconsulte, célèbre avocat au parlement de Paris, et l'un des plus grands orateurs de son siècle, naquit à Dijon en 1514, d'un père qui lui-même avoit acquis un nom par ses talens pour le barreau. Il l'envoya à Paris pour y faire ses études de droit. Papillon devenu en peu de temps un habile jurisconsulte, se perfectionna dans l'étude des langues, des grands orateurs grecs, latins et français, et mourut à Paris en 1596. On a de lui un traité intitulé *Libellus de jure accrescendi*, imprimé à Paris en 1571, in-8°; un autre, *De directis Hæredum substitutionibus*, à Paris en 1616, in-8°..., et encore, *Commentarii in quatuor priores titulos libri primi Digestorum*, à Paris, 1624, in-12. Les deux premiers ont été réimprimés dans le quatrième volume de la Collection du jurisconsulte Othon, publiée à Leyde en 1729, in-fol., sous le titre de *Thesaurus Juris Romani*.

† III. PAPILLON (Philibert), né à Dijon le premier mai 1666, de Philippe Papillon, avocat distingué. Après avoir fait avec succès ses études au collége des jésuites de Dijon, il vint à Paris, et fut reçu docteur de Sorbonne en 1694. Il se procura par ses talens un accès facile chez les savans, et recueillit, dans leur commerce, des richesses littéraires qu'il augmenta toujours depuis. De retour dans sa patrie, il y fut pourvu, en 1690, d'un canonicat de la Chapelle aux Riches: bénéfice d'un revenu médiocre, mais suffisant pour un homme qui n'avoit d'autre ambition que celle de cultiver les lettres, et qui d'ailleurs jouissoit d'un patrimoine considérable. L'histoire littéraire de sa province fut le principal objet de ses savantes recherches. Après sa mort, arrivée à Dijon le 23 février 1738, le fruit de son travail parut sous le titre de *Bibliothèque des Auteurs de Bourgogne*, 1742, en 2 vol. in-fol., par les soins de PAPILLON de Flavignerot son

neveu, maître en la chambre des comptes de Dijon. L'abbé Philippe-Louis Joly fut chargé de mettre en ordre le manuscrit de Papillon, et d'y ajouter les articles qui pouvoient y manquer. Cet ouvrage atteste un grand fonds de littérature et de connoissances très-variées. L'abbé Papillon en conçut l'idée, en lisant les mémoires de Jean-Baptiste Charlet, né à Langres le 29 août 1655, mort le 5 d'octobre 1720, qui avoit beaucoup travaillé sur l'histoire du diocèse de Langres; il y copia même, à ce qu'on prétend, quelques fragmens assez considérables. La république des lettres est redevable à l'abbé Papillon, savant communicatif, d'un grand nombre de *Mémoires* intéressans, que le P. Le Long inséra dans sa Bibliothèque des historiens de France, imprimée en 1719. Il fournit au même auteur beaucoup d'*observations*, dont il a fait usage dans sa Bibliothèque sacrée, composée en latin, et imprimée en 1723. Le P. Desmolets de l'Oratoire, successeur du P. Le Long, enrichit ses Mémoires d'histoire et de littérature de divers *morceaux* précieux que lui avoit communiqués l'abbé Papillon. Il est encore auteur de la *Vie* de Pierre Abailard et de celle de Jacques Amyot évêque d'Auxerre, toutes deux imprimées en 1702. Il *dirigea* par ses recherches et ses lumières l'ouvrage de Garreau, qui a pour titre, *Description du gouvernement de Bourgogne*, imprimée à Dijon en 1717, et réimprimée en 1734. L'abbé Papillon fut intimement lié avec le président Bouhier, le P. Oudin, La Monnoye, qu'il aida de ses lumières, ainsi que beaucoup d'autres savans. La mort l'empêcha de mettre en ordre les *matériaux* qu'il avoit recueillis avec soin pour l'histoire de sa province. On a inséré son éloge dans le Mercure de France du mois de juillet 1738. Il se trouve aussi dans le recueil intitulé *Eloges de quelques auteurs français*, Dijon, 1742, in-8°. A la suite de son article il se trouve une Table raisonnée de tous ses *ouvrages* imprimés ou restés manuscrits.

† IV. PAPILLON (Jean), né à Saint-Quentin en 1661, d'un graveur en bois, hérita des talens de son père, et les perfectionna. Papillon vint de bonne heure à Paris, où dès l'année 1684 il fut en réputation parmi les brodeurs, les tapissiers, les gaziers, les rubaniers, pour lesquels il faisoit des *dessins* pleins de grace et de goût. Ce fut lui qui fit ceux des dentelles, cravates, rabats, manchettes, pour le mariage de l'empereur, du roi des Romains et de leurs épouses. Papillon fut sur-tout employé par les imprimeurs. Il y a de lui un grand nombre de *vignettes*, de *culs de lampes* et d'autres ornemens de livres, exécutés avec la plus grande propreté. Cet habile graveur mourut en 1744.

† V. PAPILLON (Jean Michel), fils du précédent, célèbre graveur en bois, né à Paris le 2 juin 1698, et mort dans la même ville le 14 mai 1776, est auteur d'un *Traité historique et pratique de la gravure en bois*, Paris, 1766, 2 vol. in-8°. Il laissa au cabinet des estampes de la bibliothèque du roi son *OEuvre*, formant 2 vol. in-fol.

* VI. PAPILLON (Marc), gentilhomme tourangeau, plus connu sous le nom de capitaine ou de sieur de Lasphrise, mort à Paris en 1599 dans un âge avancé;

s'étant mis au service de bonne heure, ses blessures et ses infirmités le forcèrent à s'en retirer. Il se consacra à la culture des lettres, et ses productions ne sont pas sans mérite. En 1559 il fit paroître un volume in-12, intitulé les *Premières œuvres poétiques du capitaine Lasphrise*. On y trouve *la Nouvelle tragi-comique*, pièce en cinq actes, en vers, sans distinction de scènes, dont le sujet est fort plaisant. On a encore de lui un *Recueil* de sonnets, parmi lesquels on en distingue quelques-uns qui sont assez bien faits. Dans un des premiers, Papillon se plaint de toutes les traverses qu'il a essuyées dans sa vie; et parmi ces derniers, il compte trois années de rigueur d'une inhumaine, qui ne voulut jamais répondre à son amour.

VII. PAPILLON DU RIVET (Nicolas-Gabriel), jésuite, né à Paris le 19 janvier 1717, mort à Tournay en 1782, a *traduit* plusieurs discours latins du P. La Santé. On a encore de lui quelques poëmes latins, entre autres, *Templum assentationis*; et *Mundus physicus, effigies mundi moralis*, où il prétend trouver en morale l'image des tourbillons physiques de Descartes. Ses *Sermons*, imprimés à Tournay, 1770, 4 vol. in-12, ont eu du succès. Son éloquence est féconde, douce, coulante; son style correct: mais il ne s'anime et ne s'échauffe pas assez.

* VIII. PAPILLON DE LA FERTÉ (Denys-Pierre-Jean), né à Châlons-sur-Marne, commissaire des menus plaisirs du roi, employoit les momens de loisir que lui donnoit sa place à l'étude des sciences et des beaux-arts. Le tribunal révolutionnaire l'envoya à l'échafaud le 19 messidor an 2 (7 juillet 1794), âgé de 67 ans. On a de lui, I. *Extrait de différens ouvrages publiés sur la vie des peintres*, Paris, 1776, 2 vol. in-8°. II. *Elémens d'architecture, de fortifications et de navigation*, Paris, 1787, in-8°. III. *Elemens de géographie*, Paris, 1783, in-8°, avec vingt cartes. IV. *Leçons élémentaires de mathématiques*, Paris, 1784, 2 vol. in-8° Cet ouvrage contient les principes de l'arithmétique, de l'astronomie, de la mécanique et de l'algèbre.

† I. PAPIN (Nicolas), calviniste et habile médecin, auteur d'un *Traité* sur la salure, le flux et le reflux de la mer, l'origine des sources tant des fleuves que des fontaines, 1 vol. in-12; et de quelques *Dissertations latines* sur la poudre sympathique, sur la diastole du cœur, etc.

† II. PAPIN (Isaac), né à Blois en 1657, neveu du précédent, étudia la philosophie et la théologie à Genève, et le grec et l'hébreu à Orléans, sous le ministre Pajon son oncle maternel. Ce ministre admettoit le dogme de la grace efficace; mais il ne l'expliquoit pas de la même maniere que les protestans en général et Jurieu en particulier. Papin embrassa le sentiment de son oncle, et le défendit contre ce dernier avec chaleur. Jurieu, théologien fanatique et persécuteur, sonna le tocsin contre Papin, qui se vit contraint de passer en Angleterre et de là en Allemagne. Il prêcha avec succès à Hambourg et à Dantzick. Dès que son persécuteur le sut en Allemagne, il écrivit par-tout qu'on ne devoit point lui donner de chaire. En effet, c'étoit un ministre indul-

gent et foible selon lui, qui soutenoit que les catholiques faisant gloire de suivre l'Écriture, les protestans les plus zélés devoient les tolérer. Le sage Papin, persécuté par ceux de sa secte, revint en France abjurer le calvinisme entre les mains du grand Bossuet en 1690. Le fougueux Jurieu écrivit à ce sujet une *Lettre* pastorale, dans laquelle il prétendoit que le nouveau converti avoit toujours regardé toutes les religions comme indifférentes, et que c'étoit dans cet esprit qu'il étoit rentré dans l'Église catholique. Papin mourut à Paris le 19 juin 1709, à 52 ans. Le P. Pajon de l'Oratoire, son cousin, publia à Paris en 1723, en 3 vol. in-12, le *Recueil* des ouvrages composés par feu Papin en faveur de la religion. Cette collection offre plusieurs traités, I. *La foi réduite à ses justes bornes*, Roterdam, 1687, in-12. II. *De la tolérance des protestans et de l'autorité de l'Eglise.* III. *La cause des hérétiques disputée et condamnée par la méthode du droit*, etc.

* III. PAPIN (Denys), mécanicien et docteur en médecine, de la société royale de Londres, né à Blois vers le milieu du 17e siècle, étoit cousin germain du précédent; mais ne voulant pas renoncer, comme lui, au calvinisme, il passa chez l'étranger pour suivre librement sa croyance. Il fut l'*inventeur* de plusieurs machines très-utiles, qui sont décrites dans les Nouvelles de la république des lettres par Bayle, années, 1685, 1686, 1687. Les principales sont, une *Nouvelle machine pour élever les eaux*, et la *Machine dite de Papin*, ou le *Digesteur*. Cette dernière, qui consiste à amollir les os pour en tirer du bouillon, a été perfectionnée vers la fin du siècle dernier. Papin publia sur cette heureuse découverte un ouvrage en anglais, qui fut bientôt traduit dans notre langue. Enfin ce mémoire parut en latin avec le *Fasciculus dissertationum de quibusdam machinis physicis*, Marpurg, 1695, in-12. Cette machine a placé son auteur au rang des bienfaiteurs de l'humanité.

* PAPINI-CORTÈSE (Léonard), de Bagna-Cavallo dans la Romagne, né en 1690, et mort en 1765, cultiva la philosophie, dans laquelle il acquit de la célébrité. On a de lui, sous le nom anagrammatique d'*Epoandra Napilo Belariciense*, I. *De maris æstu reciproco*, Faventiæ, 1749. II. *De origine fontium et de Magnete*, Faventiæ, 1751. III. *De modo reperiendi meridianum*, Faventiæ, 1751. IV. *De ellectricizate*, Faventiæ, 1752.

PAPINIEN, célèbre jurisconsulte du 3e siècle, avocat du fisc, puis préfet du prétoire, sous l'empereur Septime-Sévère, qui conçut une grande estime pour lui : on prétend qu'il contribua beaucoup à adoucir son humeur féroce. Le principal emploi du préfet du prétoire étoit de juger les procès avec l'empereur. Sévère ne décida jamais rien sans son avis; il lui recommanda en mourant ses deux fils Caracalla et Géta. Le premier, ayant fait massacrer son frère entre les bras même de leur mère, voulut, dit-on, engager Papinien à lui faire un discours pour excuser ce forfait devant le sénat. On prétend que le généreux jurisconsulte lui répondit : « Sachez qu'il n'est pas aussi aisé d'excuser un parricide que de le

commettre : d'ailleurs, c'est se souiller d'un second meurtre que d'accuser un innocent après lui avoir ôté la vie. » Cette réponse irrita Caracalla, qui le fit décapiter en 212. Cet homme illustre n'avoit que 36 ans selon les uns, et plus de 70 suivant d'autres savans dont l'opinion paroît mieux fondée. Voici une inscription trouvée à Rome, où l'on voit aussi quelle étoit la famille de Papinien. Elle donneroit raison aux premiers.

Æmilio Paulo Papiniano
Pref. praet. jur. cons.
Qui vix. ann. XXXVI. m. VII. d. X.
Hostilius Papinianus.
Et Eugenia gracilis.
Turbato ordine in senio.
Hoc parentes infelicis.
Filio optimo P. M.
Fecerunt.

Tous les jurisconsultes font un cas infini de Papinien. Valentinien III ordonna en 426 que, quand les juges se trouveroient partagés sur quelque point de droit épineux, on suivroit l'avis qui seroit appuyé par ce génie éminent : c'est le titre qu'il donna à Papinien. Cujas dit que c'est le plus habile jurisconsulte qui ait jamais été et qui sera jamais. Zozime, qui lui avoit donné le même éloge, ajoute que Papinien aimoit autant la justice qu'il la connoissoit. Il y a quelques fragmens de ce célèbre jurisconsulte dans le Digeste; mais la plupart de ses ouvrages sont perdus. Ils consistoient en 27 livres de *Questions*, 19 livres de *Réponses*, 2 livres de *Définitions*, 2 livres où il traitoit des *Adultères*, 1 livre touchant les *Lois des édiles*. Il avoit un fils qui étoit questeur, et que Caracalla fit mourir après son père.

† PAPIRE-MASSON (Jean), né à Saint-Germain-Laval en Forez l'an 1544, prit l'habit de jésuite, et le quitta après avoir enseigné avec réputation en Italie et en France. Il se consacra à l'étude du droit à Angers, et se fit recevoir avocat au parlement de Paris. Ses connoissances et son intégrité lui méritèrent la charge de substitut du procureur général. Il l'exerça avec honneur, et mourut à Paris le 9 janvier 1611. Papire étoit généreux au-delà de sa fortune, donnant son temps et sa peine sans en attendre d'autre récompense que le plaisir de rendre service. Ses ouvrages sont, I. *Annalium libri IV*, 1598, in-4° : ouvrage plus exact que profond, où l'on trouve cependant des choses curieuses et utiles sur l'Histoire de France. Quoiqu'il ait mis à son livre le titre d'*Annales*, il ne s'est pas astreint à rapporter sous chaque année ce qui s'y est fait. Dans sa première édition, publiée en 1577, il ne parloit pas de Pharamond, parce que Grégoire de Tours n'en fait pas mention. II. *Notitia Episcoporum Galliæ*, in-8°. Il s'y trouve des recherches et des inexactitudes. III. *Vita Joannis Calvini*, in-4°. Cette histoire, assez bien écrite, appartient, suivant quelques-uns, à Jacques Gillot. IV. Des *Eloges* latins des hommes illustres, recueillis par Balesdens, de l'académie française, 1656, in-8°, plus emphatiques qu'instructifs. Cet ouvrage comprend les grands généraux, ainsi que les littérateurs célèbres; mais on n'y trouve pas tous les éloges, au nombre de cinquante, composés par Masson; il y en a même qui ne sont pas de lui. V. Une Histoire des Papes, sous ce titre : *De Episcopis urbis*, in-4°. VI. Une *Descriptio fluminum Galliæ*. L'abbé Baudrand a donné une édition de ce livre,

avec des notes, 1685, in-8°. VII. *Agoberdi, episcopi Lugdunensis opera*, Paris, 1605, in-8°. Papire-Masson est le premier qui ait *publié* les œuvres d'Agobard, qu'il trouva chez un relieur prêt à s'en servir pour en couvrir des livres. Baluze a donné du même auteur une édition plus exacte.

I. PAPIRIUS, surnommé *Cursor*, le coureur, à cause de sa légèreté à la course. Etant dictateur vers l'an 320 avant J. C., il avoit résolu de livrer bataille aux Samnites; mais s'apercevant que cette résolution étoit désapprouvée de toute son armée, il retourna à Rome pour y prendre de nouveaux auspices. En partant, il défendit expressément à Quintus-Fabius-Maximus-Rullianus, son général de la cavalerie, d'en venir aux mains avec l'ennemi. Mais celui-ci ayant trouvé une occasion favorable, chargea les Samnites et les défit entièrement. Papirius à son retour voulut lui faire couper la tête pour sa désobéissance; mais Rullianus s'enfuit à Rome, où il obtint sa grace du peuple. Le dictateur triompha des Samnites.

II. PAPIRIUS-CURSOR (Lucius), fils du précédent, ayant remporté après son père une seconde victoire sur les Samnites, employa les dépouilles des ennemis à faire bâtir un temple à la Fortune. — Un autre PAPIRIUS-CRASSUS, qui vainquit les Privernates et les poursuivit jusque dans leur ville, n'ayant pu obtenir les honneurs du triomphe à Rome, alla avec ses troupes triompher sur le mont Albin, où, au lieu de porter une couronne de laurier suivant l'usage, il en prit une de myrte.

III. PAPIRIUS, surnommé *Prætextatus*, de la même famille que le précédent, acquit le surnom de *Prætextatus*, parce qu'il fit une action d'une rare prudence dans le temps qu'il portoit encore la robe nommée *Prætexta*. Son père l'ayant mené au sénat un jour où l'on traitoit des affaires les plus importantes, sa mère voulut absolument savoir ce qui s'étoit passé à l'assemblée. Le jeune Papirius se délivra de ses importunités, en lui faisant accroire que l'on avoit agité la question, « s'il seroit plus avantageux à la république de donner deux femmes à un mari, que de donner deux maris à une femme? La mère de Papirius communiqua ce secret aux dames romaines, qui se présentèrent le lendemain au sénat pour demander que l'on ordonnât plutôt le mariage d'une femme avec deux hommes, que celui d'un homme avec deux femmes. Les sénateurs ne comprenant rien aux cris et aux larmes de ces femmes attroupées tumultueusement, le jeune Papirius leur apprit qu'il étoit l'auteur de leurs alarmes. Il fut extrêmement loué de sa prudence; mais on ordonna qu'à l'avenir aucun jeune homme n'auroit l'entrée au sénat, à la réserve de Papirius. C'est ainsi que fut aboli l'usage où étoient les sénateurs d'introduire leurs enfans au sénat, avant même qu'ils eussent atteint l'âge de puberté, afin de les former de bonne heure à la science du gouvernement. Auguste rétablit cet usage, qui, ainsi que toutes les institutions humaines, avoit ses avantages et ses désavantages.

IV. PAPIRIUS, surnommé *Fænerator*, l'usurier, tenant en prison C. Publilius pour une

somme d'argent qui lui étoit due par son père, promit à ce jeune homme de l'élargir, s'il vouloit consentir à ses infâmes désirs. Publilius ayant rejeté avec horreur une telle proposition, l'usurier, qui avoit d'abord employé les caresses, en vint aux menaces, et enfin aux tourmens. Il fit déchirer le jeune homme à coups de fouet. Une violence si inouie ayant été portée au sénat, Papirius fut non seulement condamné à une grosse amende, mais on fit une loi qui défendoit de mettre à l'avenir en prison un homme libre pour dettes. *Tit. Liv. lib. VIII.* Valère-Maxime rapporte le même fait sous des noms différens : il appelle le jeune prisonnier Titus Véturius, et l'usurier C. Plotius.

* V. PAPIRIUS (Lucius), 460 ans après la fondation de Rome, fit placer le premier cadran solaire vis-à-vis le temple de Quirinus. Il étoit vraisemblablement assez imparfait; car le consul Manius-Valérius, ayant pris Catane en Sicile, en apporta un nouveau qui servit de règle pendant 99 ans. Alors M. Philippus, l'un des censeurs, en produisit un troisième, dont on lui sut beaucoup de gré. A peu près dans le même temps, Scipion Nasica fit faire une clepsidre pour suppléer à l'horloge solaire durant la nuit et dans les temps nébuleux.

I. PAPIUS (André), né à Gand vers l'an 1547, fut élevé avec soin dans les lettres et dans les sciences par Lévinus Torrentius son oncle, qui étant grand-vicaire à Liège, l'appela auprès de lui. Papius devint chanoine de la collégiale de Saint-Martin à Liège, et mourut fort jeune en 1581. On a de lui une *Traduction* en vers latins du livre de Denys d'Alexandrie, *De situ orbis*; de celui de Musée, *De amore Erûs ac Leandri*, et une édition de Priscien : le tout accompagné de notes savantes, Anvers, 1575, in-8°. On a encore de lui *De harmoniis musicis*, Anvers, 1581, in-12.

* II. PAPIUS (Jean), né l'an 1558 à Iphoven en Franconie, étudia d'abord à Strasbourg, prit le bonnet de docteur en médecine à Bâle, et remplit à Heidelberg la chaire de philosophie aristotélicienne; mais comme il professoit la religion prétendue réformée, on le persécuta, et il vint à Gratz se charger de la direction du collége de cette ville. Persécuté de nouveau, et pour la même cause, Papius se rendit à Tubinge, où il exerça pendant trois ans sa profession; mais ayant été nommé premier médecin de la cour d'Anspach, et professeur primaire de la faculté de Kœnigsberg, il y mourut en 1622. Ce médecin a laissé un ouvrage intitulé *De medicamentorum præparationibus et earum causis tractatus, in quo Epitome totius artis chymicæ, quæ illa est ministra medicinæ, et judicium de pharmacopæâ Quercetani, continetur*, Wittembergæ, 1612, in-8°.

I. PAPON (Jean), licencié ès-lois, lieutenant général de Montbrison en Forez, né dans cette ville en 1505, où il mourut en 1592, devint maître des requêtes ordinaire de la reine Catherine de Médicis, qui l'honora de sa confiance. On a de lui, I. Des *Commentaires* latins sur la coutume du Bourbonnais, in-fol. : ouvrage peu exact. II. *Rapport des deux principes de l'éloquence grecque et latine*, in-8°. III. *Re-*

cueil d'arrêts notables, en 3 vol. in-fol. C'est une espèce de pratique de toutes les parties du droit.

† II. PAPON (Jean-Pierre), né au Pujet près de Nice en 1736, entra jeune dans la congrégation de l'Oratoire, où il professa d'abord avec distinction, et où ses *ouvrages* lui acquirent de la célébrité. Exempt d'intrigue et d'ambition, il ne chercha ni la faveur, ni la fortune. Réfugié dans le département du Puy-de-Dôme pendant le temps de la terreur, 1793, il revint ensuite à Paris. Il y mourut le..... Ses ouvrages sont, I. *Ode* sur la mort, Elle est insérée dans le *Recueil* des Jeux Floraux de la ville de Toulouse. II. L'*Art du poëte et de l'orateur*, in-12. Cet ouvrage, devenu classique, a eu cinq éditions. La première parut à Lyon en 1766; la dernière à Paris en 1800, ... in-8°. L'auteur plaça en tête de celle-ci un *Essai sur l'éducation*. III. *Oraison funèbre* de Charles Emmanuel III, roi de Sardaigne, prononcée à Nice et imprimée à Turin, en français et en italien, 1773, in-8°. IV. *Voyage littéraire de Provence*, plein de recherches historiques, et très-agréablement écrit, Paris, 1787, deux volumes in-12. On y suit avec intérêt le voyageur dans toutes ses stations, qu'il embellit par des souvenirs : on y trouve cinq *lettres* sur les trouverres et les troubadours, qui ont été faites à l'occasion de l'opinion qu'avoit émise Le Grand d'Aussy dans la préface de la traduction des Contes et Fabliaux. Mais les raisonnemens du P. Papon sont si peu fondés, que, bien loin de porter atteinte au système qu'il vouloit combattre, ils ne font que le rendre meilleur. En général, cet auteur est très-foible pour tout ce qui concerne les premiers temps de la poésie française. V. *Histoire générale de Provence*, 4 vol. in-4°., Paris, 1778, 1786. Papon ajouta plusieurs documens et titres à ceux des anciens historiens provençaux. Pour en découvrir de nouveaux, il fit le voyage de Naples, dont les comtes de Provence avoient occupé le trône pendant long-temps. Parmi les pièces curieuses que Papon y trouva, on remarque, dit Bernardi dans une Notice qu'il a consacrée à la mémoire de son compatriote, la quittance que la reine Jeanne donna au pape Clément VI, du prix de la ville d'Avignon, qu'elle lui avoit vendue. Quelqu'un avoit imaginé de dire que le pape s'étoit acquitté envers Jeanne, par une absolution du meurtre de son premier mari. On n'a pas manqué de rapporter cette anecdote mensongère. On n'a jamais montré, dit-il, la quittance de Jeanne; mais l'historien lui a donné le démenti sur ce point en la produisant. Les états de Provence accordèrent à Papon, en récompense de son zèle et de ses travaux, une pension de 8000 livres, que la révolution lui ôta. La plupart des faits de cette histoire ne sont pas présentés avec assez d'étendue et de développement; il faut en excepter la *Relation* de la peste de Marseille, et celle du siége de Toulon, faite sur les Mémoires du maréchal de Tessé. On auroit désiré quelques gravures des beaux monumens d'antiquité qu'on trouve en Provence; il n'y en a aucune. En revanche l'auteur offre beaucoup de détails, et peut-être trop sur l'histoire naturelle de Provence. La partie des anciennes monnoies et leur comparaison avec les nouvelles, fournie par le président

de Saint-Vincent, est bien traitée. Il n'en est pas de même de la Notice des hommes célèbres de la Provence; elle est fort courte, et Papon a oublié Massillon son très-illustre confrère. L'article d'Agricola ne contient que six lignes. L'auteur finit son histoire à la peste de Marseille; et ce terrible événement n'a pu animer son style, qui est en général sans chaleur et sans vie. Le P. Papon étoit un homme studieux et sage, mais froid, quoique né sous le ciel brûlant des environs de Nice. VI. *Histoire du gouvernement français*, depuis l'assemblée des notables du 22 février 1787, jusqu'à la fin de la même année 1788, Londres et Paris, in-8°. On y joint ordinairement un *Discours* de l'auteur, intitulé *De l'Opinion sur le gouvernement*. VII. *Epoques mémorables de la peste*, et moyens de se préserver de ce fléau, en 1800, 2 volumes in-8°. VIII. Il a laissé en *manuscrit* le commencement d'une Histoire de la révolution.

* PAPPONI (Jérôme), célèbre jurisconsulte, né d'une noble et illustre famille de Pise, pendant plusieurs années auditeur de Rote à Sienne, et ensuite professeur pendant 45 ans dans l'université de sa patrie, a donné des *Traités*, des *Conseils* et des *Décisions* qui dénotent ses profondes connoissances dans le droit et la jurisprudence. Ce savant jurisconsulte mourut à Pise le 10 mai 1603.

† I. PAPPUS, philosophe et mathématicien d'Alexandrie, sous le règne de Théodose-le-Grand, se fit un nom par ses *Collections mathématiques*, en huit livres, Pésaro, 1588, in-folio. On y trouve les Traités suivans: *Syntaxis mathematica in Ptolomæum... Explicationes in Aristarcum Samium, de magnitudinibus ac distantiis solis ac lunæ*, etc. *Tractatus de fluviis Libyæ.... Universalis Chorographia*, etc. Tous ces ouvrages sont utiles, quoiqu'ils ne soient pas exempts de fautes. On en a fait disparoître une partie dans l'édition de Bologne, 1660, in-fol., qui contient des augmentations.

† II. PAPPUS (Jean), théologien protestant, né à Lindau en 1549, et dès l'âge de 21 ans ministre et professeur à Strasbourg, mourut en 1610, après s'être acquis une grande réputation par son savoir. On a de lui, en latin, un *Abrégé de l'Histoire ecclésiastique*, 1584, in-8°; et quelques *livres* de controverse, in-4°. *Voyez* KIPPING.

PAPUS (Æmilius). *Voyez* FABRICIUS, n° I.

* PAQUOT (Jean-Noël), ancien professeur de l'université de Louvain, membre de la ci-devant académie impériale et royale des sciences et belles-lettres de Bruxelles, né à Florence, et mort à Liège à l'âge de 81 ans, étoit savant dans les langues anciennes, l'Ecriture sainte, la théologie dogmatique, l'histoire littéraire, etc. On a de lui, I. *Mémoires pour servir à l'histoire littéraire des dix-sept provinces des Pays-Bas et de la principauté de Liège*; Louvain, 1763-1770, 3 vol. in-fol. Il y en a une édition en 18 vol. in-12, publiée en même temps que l'in-folio. Cet ouvrage n'a pas été terminé. II. *Catalogue des livres de la bibliothèque de madame de Sarcola*, Liège, 1785, in-8°, et plusieurs autres *ouvrages*.

PAR. *Voyez* PARR.

† PARABOSCO (Jérôme), né à Plaisance vers le commencement du 16e siècle, est auteur de plusieurs Comédies italiennes en prose et en vers : *Il Ladro ; Il Marinaio ; La Notte ; Il Pellegrino*, etc. La plupart de ces pièces sont d'un caractère original qui les fait rechercher. Les meilleures éditions sont celles de Giolito, à Venise, 1560. Parabosco a aussi composé des Nouvelles dans le goût de celles de Boccace, de Bandello, etc., imprimées à Venise, sous le titre de *I diporti di Girolamo Parabosco*, 1552-1558, et plusieurs fois réimprimées depuis : elles se trouvent encore dans le *Novelliero italiano*, Londres (Livourne), 1791 et années suivantes, 26 vol. in-8° ; *Lettere amorose*, 1546, in-12, et quelques autres *ouvrages* moins connus que ses Comédies. On a encore de lui une *petite pièce* contre les dents.

* PARACCA (Jean-Antoine), sculpteur du 16e siècle, surnommé *Valsoldo*, du bourg de Valsolda dans le diocèse de Côme où il étoit né, *restaura* avec beaucoup d'habileté plusieurs statues à Rome, sous le pontificat de Grégoire XIII, et parvint à donner à ses ouvrages cette correction de style qui en fait le prix. Ce peintre eût enrichi l'art de plusieurs chefs-d'œuvre, s'il eût été moins porté à l'oisiveté, à la dissipation et à l'amour du plaisir, qui le réduisirent à la misère et abrégèrent ses jours. Il mourut sur la fin du 16e siècle.

† PARACELSE (Aurèle-Philippe-Théophraste BOMBAST DE HOHENHEIM), né à Einsidlen, bourg du canton de Schwitz, en 1493, d'un père fils naturel d'un prince. Paracelse reçut une excellente éducation, et fit en peu de temps de grands progrès dans la médecine. Il voyagea ensuite en France, en Espagne, en Italie, en Allemagne, pour y connoître les plus célèbres médecins. De retour en Suisse, il s'arrêta à Bâle en 1527, où il guérit le célèbre imprimeur Froben. Cette cure et son élixir de propriété l'accréditèrent. Les magistrats le nommèrent à la chaire de médecine : il fit ses leçons en langue allemande. Il croyoit que le latin n'étoit pas aussi propre à être entendu du vulgaire ; cependant il l'employoit quelquefois. Il expliquoit ses propres ouvrages, et particulièrement ses livres intitulés *De compositionibus*, *de gradibus et de tartaro* : livres, dit Helmont, pleins de bagatelles et vides de choses. Gravement assis dans sa chaire, à la première leçon il fit brûler les œuvres de Galien et d'Avicène.... « Sachez, disoit-il, médecins, que mon bonnet est plus savant que vous, que ma barbe a plus d'expérience que vos académies ; Grecs, Latins, Français, Italiens, je serai votre roi. » Se seroit-on attendu à une pareille rodomontade de la part d'un homme qui convenoit que sa bibliothèque ne contenoit pas dix pages ? Paracelse se faisoit une gloire de détruire la méthode d'Hippocrate et de Galien qu'il croyoit peu sûre. C'étoient, selon lui, des charlatans, et le ciel l'avoit envoyé pour être le réformateur de la médecine. Cette science lui a réellement des obligations. On doit à Paracelse l'art de préparer les médicamens par le moyen de la chimie ; celui de la chimie métallique ; la connoissance de l'opium et du mercure ; celle des trois principes, savoir le sel, le soufre et le mercure, que Basile Valentin n'avoit fait

qu'entrevoir. Avant lui le langage de la médecine étoit un composé de latin, de grec et d'arabe : et Galien avoit une autorité aussi despotique dans les écoles de médecine qu'Aristote dans celle de philosophie. La théorie de sa médecine étoit fondée sur les qualités, les degrés et les tempéramens : et toute la pratique de cet art consistoit à saigner, à purger, à faire vomir, et à donner des lavemens. Paracelse blâma cette théorie et cette pratique, et fit voir aux médecins combien elles étoient bornées. Il *publia* les véritables maximes de la médecine. Il *écrivit* sur la chirurgie, qu'il entendoit très-bien, et fit connoître les principaux remèdes pour guérir toute sorte de maladies. Le chancelier Bacon l'accuse de faire mentir quelquefois l'expérience, de ne pas vouloir toujours entendre sa voix, et d'imaginer ses réponses. Il avoue cependant que ses principes sont fondés sur la nature, et qu'on en peut tirer beaucoup d'avantages. Mais celui qui a le mieux apprécié ce philosophe est Ganthérus d'Andernach. — Paracelse est, dit-il, un très-habile chimiste ; il a mis dans ses ouvrages d'excellentes choses ; il y en a mêlé aussi un grand nombre de frivoles et de fausses, et a répandu une si grande obscurité sur les meilleures, qu'on ne peut pas toujours les entendre et en profiter. Il seroit à souhaiter, dit ce savant, que Galien eût été moins diffus et plus exact, et Paracelse moins obscur et plus sincère. (Savérien, Hist. des philosophes modernes.) Il se vantoit de pouvoir conserver, par ses remèdes, la vie aux hommes pendant plusieurs siècles ; mais il éprouva lui-même la vanité de ses promesses, étant mort à 48 ans, à Saltzbourg, le 24 septembre 1541. La meilleure édition de ses *OEuvres* est celle de Genève, 1658, en 3 tom., 2 vol. in-folio. Elles roulent toutes sur des matières philosophiques et médicinales. L'auteur parle toujours avec le ton d'un homme qui s'attribuoit la monarchie de la médecine. « Dieu lui avoit révélé, disoit-il, le secret de faire de l'or, de prolonger la vie à son gré, etc. » Aussi, malgré ses lumières, on l'a mis au rang des charlatans. On lui a attribué un livre satirique contre la cour de Rome. Il est composé de plusieurs figures énigmatiques, sous lesquelles on a voulu désigner le pape et ses ministres. Paracelse, dans cet ouvrage, les explique avec autant de licence que de malignité. En voici le titre : *Expositio vera harum imaginum olim Nurembergæ repertarum, ex fundatissimo veræ magiæ vaticinio deducta*, 1570, in-8°. Il est peu commun. Paracelse fut un vrai modèle d'orgueil, de démence, d'audace ; le prototype des charlatans. Alchimiste, astrologue, magicien, médecin, chirurgien, il voulut, à quelque prix que ce fût, être chef de secte, et il le devint de la secte chimique, qui, transportant dans l'économie animale les opérations de ses fourneaux, ne vit plus dans le corps humain que des soufres et des sels, des acides et des alkalis. Cependant une entière équité ne permet pas de méconnoître les services importans que Paracelse a rendus à la médecine, en introduisant dans la pratique l'usage interne des substances minérales, en tentant l'essai de nouveaux remèdes, en maniant avec autant de bonheur que de hardiesse ceux qui étoient déjà connus. Il a le mérite d'avoir entrevu l'insuffisance de ce qui existoit, et la nécessité

d'une réforme en médecine ; et tout en blâmant son caractère indomptable et ses conceptions extravagantes, on est forcé de lui trouver une sagacité originale, qui, sans être le génie, conduit à certaines découvertes auxquelles une raison plus sévère et une méthode sage ne conduiroient peut-être pas.

PARADEL (Eudaldo), né en Catalogne, distingué dans la fonte des caractères d'imprimerie au 17e siècle, produisit les plus beaux que l'Espagne eût encore vus. Depuis cette époque les éditions y furent plus soignées et mieux imprimées.

I. PARADIN (Guillaume), laborieux écrivain du 16e siècle, né à Cuiseaux dans la Bresse-Châlonaise, est auteur d'un grand nombre d'ouvrages. Les principaux sont, I. L'*Histoire d'Aristée*, touchant la version du Pentateuque, in-4°. II. L'*Histoire de notre temps*, faite en latin par Guillaume Paradin, et par lui mise en français, Lyon, 1552, in-16. C'est une traduction assez estimée ; de l'histoire latine, dont nous parlons au n° VIII ; mais il est assez difficile d'écrire l'histoire du temps sans flatter plus ou moins. III. *Annales de Bourgogne*, 1566, in-fol. Cette histoire, assez mal digérée, mais où l'on trouve des recherches, commence en 378 et finit en 1482. IV. *De moribus Galliæ historia*, in-4°. V. *Mémoires de l'histoire de Lyon*, 1625, in-fol. VI. *De rebus in Belgio, anno* 1543 *gestis*, 1543, in-8°. VII. La *Chronique de Savoie*, 1602, in-fol. VIII. *Historia Galliæ à Francisci I coronatione ad annum* 1550. IX. *Historia Ecclesiæ Gallicanæ*. X. *Memorialia insignium Franciæ familiarum*. Paradin, doyen de Beaujeu, vivoit encore en 1581 : il avoit alors plus de 80 ans.

† II. PARADIN (Claude), chanoine de Beaujeu et frère du précédent, et comme lui un homme de lettres, vivoit encore en 1569. Il est connu, 1° par ses *Alliances généalogiques de France*, 1636, in-folio, livre curieux ; 2° par ses *Devises héroïques*, qu'augmenta François d'Amboise, 1621, in-8° ; 3° par les *Quadrins historiques de la Bible*, avec figures, Lyon, 1555, réimprimés en 1583, in-8°.

III. PARADIN (Jean), parent des précédens, et natif de Louhans en Bourgogne, se mêloit de versifier vers le milieu du 16e siècle. Il donna à Lyon, in-12, sous le titre de *Micropædie*, ses mauvais vers.

I. PARADIS ou PARADES (Jacques de), en latin *de Paradiso*, chartreux anglais, mort à Erford en 1465, à 80 ans, est auteur d'un *Traité des sept états de l'Eglise*, marqués dans l'Apocalypse, dans lequel il en désire la réformation dans le chef et dans les membres. Cet ouvrage est meilleur que la plupart de ceux qui parurent dans ce temps sur le même sujet. Goldast lui a donné une place dans sa Monarchie. Quelques auteurs prétendent que Jacques de Paradis n'est pas différent de Jacques de Cluse. Quoi qu'il en soit, il ne faut pas le confondre avec Jacques PARADISO, Polonais, de l'ordre de Cîteaux, appelé ainsi du nom d'un monastère dans le diocèse de Posen en Pologne, qui refusa la dignité abbatiale en 1696. On a de lui *Speculum religiosorum*.

II. PARADIS ou PARADISI (Paul), Vénitien, juif, se fit catholique l'an 1531. Il est le premier qui ait enseigné la langue hébraïque dans le collége royal à Paris, où il mourut en 1539. Il est auteur d'un *Dialogue sur la manière de lire l'hébreu.*

* III. PARADIS (P. D. Basile), né d'une noble famille de Ravenne en 1614, entra dans l'ordre de Saint-Benoît, fit profession dans le monastère de Saint-Vital de cet ordre le 2 avril 1631, et enseigna la philosophie et la théologie dans les monastères de Ravenne, de Bologne, et de Saint-George-le-Majeur à Venise. Etant allé ensuite à Modène, il enseigna les élémens d'Euclide dans les écoles de cette ville. Après une carrière laborieuse, il se retira dans le monastère de Saint-Paul à Rome, où il mourut en 1647. On a de lui des *Poésies lyriques*, Naples, 1641, et Rome, 1647.

* IV. PARADIS (Augustin), conseiller de justice et grand-oncle du comte Augustin Paradis, est connu dans la république des lettres par plusieurs *ouvrages*, et particulièrement par celui intitulé *L'Ateneo dell' uomo nobile*, qui fut accueilli avec le plus grand succès, lorsqu'il parut pour la première fois.

* V. PARADIS (le comte Augustin), petit-neveu du précédent, né à Vignola, dans le territoire de Reggio, le 23 avril 1736, fit ses premières études au collége de Nazareth à Rome. Rappelé à Reggio en 1757, il les continua avec le plus grand succès. Indépendamment des langues latine et italienne, qu'il possédoit à fond, il apprit encore les langues grecque, française et anglaise. Versé dans la connoissance de l'histoire, doué d'un esprit qui embrassoit toutes les branches de l'érudition, il fut admis dans plusieurs académies littéraires, et devint, en 1771, secrétaire perpétuel de celle de Mantoue. En 1772, le duc François III d'Est l'appela à Modène pour être professeur d'économie civile dans l'université de cette ville, et président de la classe des belles-lettres. Le *discours* qu'il prononça à l'ouverture de cette célèbre université, et l'*éloge* du comte Raimond Montecuculli, justifièrent le choix du prince. Sur la fin de l'année 1780 il retourna à Reggio, où il remplit avec distinction les emplois honorables de président des études et de ministre de la justice jusqu'à sa mort, arrivée le 29 février 1783. On a de lui, I. *Versi sciolti*, Bologne, 1762. C'est le premier essai de ses talens poétiques, qu'il publia à l'âge de 26 ans, et dont Joseph Laruffi fut l'éditeur. II. *Scelta di alcune eccellenti tragedie francesi tradotte in verso sciolto*, Liége (Modène), 1764. III. *Saggio metafisico sopra l'entusiasmo nelle belle arti*, inséré dans les extraits de la littérature européenne de l'année 1769, tom. 3, page 344. IV. *Orazione nel solenne aptimento dell' università di Modena*, etc., Modène, 1772. Ce discours fut traduit en français, et parut à Turin en 1773. V. *Elogio del prince Raimondo Montecucolli con note*, Bologne, 1776, et Venise 1782, et plusieurs lettres insérées dans les journaux et les recueils périodiques du temps.

+ VI. PARADIS DE RAYMONDIS (Jean-Zacharie), né le 8 février 1746 à Bourg, où son père

étoit lieutenant-général du bailliage de Bresse, succéda à cette place importante et honorable. Sa santé l'ayant obligé de s'en démettre, et d'aller chaque année passer les hivers à Nice, il s'occupa de l'étude et de l'agriculture. Il publia, en 1784, le *Traité élémentaire de morale et du bonheur* : le meilleur ouvrage qu'on ait sur cette matière. On le réimprima en 1795, pour servir de suite à la Collection des moralistes : de la morale sans orgueil, un style orné de sa seule simplicité, le bonheur de dire précisément ce que chacun pense, et le talent d'en former un résultat et un ensemble que personne n'a présenté, un dédain pour la vanité qui n'offense celle de qui que ce soit, une expression qui n'est jamais en-deçà de la vérité sans s'élever jusqu'à l'enthousiasme, de l'ordre sans minutie, des moyens pris comme le veut Horace, tout à côté de nous, et dans nous-mêmes, *Quod petis inde est* : voilà ce qui caractérise cet estimable ouvrage. En 1792, à l'approche des Français, il eut ordre de quitter Nice, où il habitoit l'hiver depuis 1781. Il avança en Italie pour y trouver la tranquillité, et il alla jusqu'à Udine, dans le Frioul, où il exerça son talent pour l'agriculture. Il avoit fait en 1789 un ouvrage sur l'amélioration des serres, et il continuoit ses expériences. Il n'avoit rien, et il se trouvoit aussi heureux que dans son ancienne opulence. Enfin en 1797 Paradis revint à Paris, il y fit imprimer un ouvrage très-philosophique, intitulé *Des Prêtres et des Cultes ; toute prédication doit être réduite à la prononciation du précepte* : aimez Dieu plus que tout, et le prochain comme vous-même, Paris, 1797, in-8° de 16 pages. Il retourna près de Bourg, où il avoit des possessions, et il reprenoit ses utiles travaux, lorsque la mort l'a enlevé en 1797. On a encore de lui : *Moyen le plus économique, le plus prompt, le plus facile d'améliorer la terre d'une manière durable*, Paris et Lyon, 1789, in-12. Paradis eut le courage en 1792, lorsque Louis XVI fut mis en jugement, de s'offrir pour être son défenseur.

† PARAMO (Louis de), inquisiteur espagnol, publia à Madrid, en 1598, in-folio, l'ouvrage le plus rare et le plus curieux que nous ayons sur le tribunal appelé le Saint-Office. Ce livre singulier est intitulé *De origine et progressu Officii Sanctæ Inquisitionis, ejusque utilitate et dignitate, libri tres.* L'auteur étoit un homme simple, très-exact dans les dates, n'omettant aucun fait intéressant, et supputant avec scrupule les nombreux hérétiques que le Saint-Office avoit condamnés. Cet ouvrage a été traduit en français par M. André Morellet, sous le titre : « Manuel des Inquisiteurs, à l'usage des Inquisitions d'Espagne et de Portuga », ou Abrégé de l'ouvrage intitulé : *Directorium inquisitorum*. composé vers 1358 par Nicolas Eymeric. On y joint une courte histoire de l'établissement de l'inquisition dans le royaume de Portugal, tirée du latin de Louis à Paramo, Lisbonne (Paris), 1762, in-12.

* PARASOLE (Léonard), autrement appelé Corsino, graveur en bois, né dans le 16e siècle, travailla pour Tampeste. Sixte-Quint lui fit aussi *graver* l'herbier de Castor Durante, son médecin. Baglioni accorde beaucoup d'adresse à Isechelle, femme

de cet artiste, laquelle, dit-il, grava en bois des dessins de Dentelle, et des plantes pour le prince Cési.

† PARASOLS (Bernard de), fils d'un médecin de la reine Jeanne, né à Sisteron, et mort le 19 novembre 1383, fut poète tragique. Il y a plusieurs *ouvrages*, en langue provençale, de sa façon, entre autres, suivant Le Moine des Isles d'Or, des *vers* à la louange de Marie, fille de Jean, roi de France, et femme de Louis Ier, roi de Naples. Il a composé cinq *tragédies* qui contiennent toute la vie de la reine Jeanne. Il les dédia au pape Clément VII. La première a pour titre l'*Andriasse*; la seconde, *la Tharanta;* la troisième, *la Malkorquyna*; la quatrieme, *l'Allamanda*; par allusion à ses quatre maris, André de Hongrie, Louis de Tarente, Jacques Infant de Mayorque, et Othon de Brunswick; la cinquième, *la Johannata*, ou *Johnunada;* par rapport au nom de cette reine, dont il détaille les aventures depuis l'âge de six ou sept ans, jusqu'à sa mort funeste. (On sait que Charles de Duras la fit étrangler en 1382.) Parasols eut pour récompense de ces cinq tragédies, qu'il avoit données secrètement au pape, un canonicat de Sisteron, et la prébende de Parasols, où il alla finir ses jours. Le troubadour Saint-Césari dit qu'il étoit Limousin, suivant la cour des papes; qu'il a fait un livre à la louange des dames illustres de Provence, et de Soliers, peintre-sculpteur, qui fit par ordre de la reine Jeanne trois tableaux et quelques statues de marbre qui se voyoient à Avignon. Parasols a fait aussi l'*éloge* de César, philosophe provençal. Il est le premier auteur connu des mystères, qui paroissent avoir commencé vers l'an 1378, et qui ont occupé la scène pendant cent soixante-dix ans. Dans ses ouvrages, grossiers ainsi que son siècle, on y voit briller de temps à autre quelques étincelles de talent. La reine Jeanne, qui avoit été insultée dans les vers de Parasols, défendit dans ses états la représentation de ses comédies. Cette défense fit avorter l'enfance de l'art, qui ne recommença ses essais que long-temps après.

* I. PARAVICINI (Fabricius), de Traon dans la Valteline, exerça la médecine pendant quarante ans à Trezzo, dans le duché de Milan, et y mourut en 1695, âgé de 64 ans. On a de lui, I. *Sollevio dell' età cadente*, etc., Milan, 1690. II. *La Regola del vivere*, etc., ibid., 1690. III. *Abuso de' medici nel medicare gli asserti infermi*, ibid., 1694. IV. *Acque minerali di Masino descritte*, etc., ibid., 1694.

* II. PARAVICINI (Jean-Pierre) pratiqua la médecine à Milan, où il obtint le droit de bourgeoisie. Il a écrit *De Masinensium et Burmensium thermarum hactenùs incognitarum situ, naturâ et miraculis epistola*, Mediolani, 1545, in-4°. Benoît Jove fit la préface de cet ouvrage.

* III. PARAVICINI (Basile), de Côme, médecin, philosophe, et professeur de médecine à Padoue en 1550, resta quelques années à Rome, où il *traduisit* cinq livres d'Alexandre Pétronio de Civita Castellana, sur la manière de vivre des Romains, et les moyens de conserver sa santé. Cette traduction fut imprimée à

Rome en 1592. On a encore de lui un *Discours sur le rire*, qui parut à Côme en 1615, et dans lequel il y a un chapitre sur les bouffons et les railleurs, et un autre dans lequel il examine pourquoi Cicéron, qui plaisantoit quelquefois dans ses Oraisons, a déclaré cependant ignorer ce qu'est le rire, et ne pouvoir le définir.

* PARAVICINO Y ARTÉAGA (le docteur Hontésio Félix), prédicateur de Philippe III, et provincial de l'ordre de la Trinité, naquit à Madrid en 1580. Après avoir étudié le droit à Salamanque, il entra dans l'ordre de la Trinité, et reçut le grade de docteur en théologie dans cette même université, n'ayant encore que 21 ans. Paravicino fut par la suite un des premiers orateurs de l'Espagne. Cependant ses sermons se ressentent du mauvais goût du siècle où il vivoit, et sont loin de pouvoir être offerts aujourd'hui pour modèles; il termina sa carrière à Madrid le 22 décembre 1633. Il a laissé, I. *Recueil de sermons sur divers sujets*, imprimés plusieurs fois. II. *Discours sur la tranquillité de l'ame*, manuscrit conservé dans la bibliothèque du couvent de Saint-Philippe de Madrid. On a encore de lui un Recueil de poésies mystiques, fruit de ses loisirs, imprimé à Lisbonne en 1645, et à Madrid en 1650, sous ce titre: *Ouvrages de don Artéaga.*

PARC (du). *Voyez* SAUVAGE, n° II.

* PARCALINI (Jean-Baptiste), graveur, né à Cento en Italie vers l'an 1661, a laissé diverses estampes, parmi lesquelles on remarque *l'Aurore devançant le soleil*, d'après Le Guide: quatre tableaux, d'après Le Guerchin, savoir: *la Resurrection de Lazare*: *Jésus-Christ pris dans le jardin des Olives*: *ce Dieu établissant saint Pierre chef de l'Eglise*, et les figures allégoriques de la *Mémoire*, *l'Intelligence* et la *Volonté*. Il a aussi *gravé* d'après Louis Carrache et quelques autres peintres.

† I. PARCIEUX (Antoine de), membre des académies des Sciences de France, de Suède, de Prusse, et censeur royal, naquit au Clotet de Cessoux dans le diocèse d'Uzès en 1703. Elevé au collége de Lyon, il vint de bonne heure à Paris, où ses talens pour les mathématiques lui firent des protecteurs. Pour se soutenir dans cette ville, il traça d'abord des méridiennes et des cadrans avec une justesse peu commune; et lorsqu'il fut plus à son aise, il communiqua ses lumières au public dans différens ouvrages bien accueillis. Les principaux sont, I. *Traité de Trigonométrie rectiligne et sphérique*, 1741, in-4°: ouvrage exact et méthodique, que l'auteur dédia à l'académie des sciences. II. *Essais sur les probabilités de la durée de la vie humaine*, 1746, in-4°. Ce livre intéressant a été aussi bien recu par les étrangers que par les Français. III. *Mémoires sur la possibilité d'amener à Paris les eaux de la rivière d'Yvette*, réimprimés avec des additions en 1777, in-4°: projet digne d'un bon citoyen. De Parcieux l'étoit: il se livroit avec zèle à tout ce qui avoit rapport au bien public; il ignoroit l'art de se faire valoir, et on pouvoit dire de lui ce qu'on avoit dit autrefois du P. Sébastien, qu'il étoit aussi simple que ses machines. Les fermiers-géné-

raux lui durent une presse très-avantageuse pour les fabriques de tabac. Cet académicien mourut le 2 septembre 1768.

* II. PARCIEUX (Antoine), petit-neveu du précédent, né à Cassons-le-Vieux en Languedoc, mort en 1798, professeur de mathématiques à Paris, cultiva la littérature, et composa dans sa jeunesse une tragédie sous le titre d'*Ozorio*; il a aussi refait celle de *Camena*, de Thomas Corneille; mais ce fut particulièrement aux sciences physiques et mathématiques qu'il s'appliqua; et c'est aussi dans cette partie qu'il s'est fait une réputation. Le célèbre professeur de physique expérimentale Brisson, dont il avoit suivi les leçons à Navarre, le chargea souvent de le remplacer, et il s'en acquitta d'une manière brillante : il avoit alors 24 ans. Depuis il ouvrit lui-même un cours de physique expérimentale en 1779, et fut chargé d'établir un cabinet de physique à l'école militaire de Brienx. Parcieux a professé depuis la révolution au lycée du Panthéon. On a de ce savant un livre élémentaire, intitulé *Notions du calcul géométrique et d'astronomie*, petit in-12, 1778. Il paroît un cours complet de physique et de chimie, dont le premier volume étoit sous presse, quand il mourut. Les médecins lui avoient conseillé les eaux de Vichi; mais la révolution lui avoit ôté toute sa fortune, qui ne consistoit qu'en pension sur l'état; de sorte qu'il ne fut pas en son pouvoir de faire les dépenses du voyage. Des secours généreux lui furent offerts; mais alors il étoit trop tard.

PARDAILLAN. *Voyez* GONDRIN.

† PARDIES (Ignace-Gaston), né à Pau, en 1636, d'un conseiller au parlement de cette ville, se fit jésuite à l'âge de 16 ans. Après avoir enseigné les humanités, il se consacra à l'étude des mathématiques et de la physique. Appelé depuis à Paris pour professer la rhétorique au collége de Louis-le-Grand, il mourut en 1673, victime de son zèle, ayant gagné une maladie contagieuse à Bicêtre, où il avoit confessé et prêché pendant les fêtes de Pâques. Ses ouvrages, à quelques expressions provinciales près, sont écrits d'un style net, concis et assez pur. On a de lui, I. *Horologium thaumanticum duplex*, Paris, 1662, in-4°. II. *Dissertatio de motu et naturâ cometarum*, Bordeaux, 1665, in-8°. III. *Discours du mouvement local*, Paris, 1670, in-12, et 1673. IV. *Elémens de geométrie*, Paris, 1671; et plusieurs fois réimprimés depuis. On en a deux traductions latines : l'une de Joseph Serrurier, professeur en philosophie et en mathématiques à Utrecht, imprimée dans la même ville en 1711, in-12; l'autre de Jean-André Schmidt, Iène, 1685. V. *Discours de la connoissance des bêtes*, Paris, 1672. On y trouve les raisons des cartésiens proposées dans toute leur force, et réfutées très-foiblement. On s'aperçoit aisément que le P. Pardies se fût déclaré ouvertement pour Descartes, si la crainte de déplaire à ses supérieurs ne l'en eût empêché : d'ailleurs il aimoit mieux passer pour l'inventeur de ses idées que pour le propagateur de celles des autres. Il avoit l'art de donner à ses sentimens un air neuf et une tournure plausible. VI. *La Statique ou la Science des forces mouvantes*, Paris, 1673.

VII. *Description et explication de deux machines propres à faire des cadrans avec une grande facilité*, Paris, 1678. On en donna une troisième édition à Paris en 1689, in-12. Cette description est tirée de son *Horologium thaumanticum*. VIII. *Globi cœlestis in tabulas planas redacti descriptio latino-gallica*, Paris, 1674, in-folio. Cet ouvrage, resté manuscrit dans les papiers du P. Pardies, fut publié par J. de Fontenay. Les cartes étoient les meilleures avant celles de Flamsteed; mais elles ne sont plus aujourd'hui d'aucun usage. Le P. Pardies est le premier qui ait cherché à déterminer la dérive d'un vaisseau par les lois de la mécanique. Son principe, adopté d'abord par le chevalier Renau, fut démontré faux par Huyghens.

* PARDO (Jean), Espagnol, cultivoit les lettres et la philosophie avec distinction dans le 15e siècle, et fut particulièrement lié avec Sannazar et avec Jean-Jovien Pontanus. Ce docteur lui a dédié son traité *De Conniventiâ*, et son troisième livre *De rebus cœlestibus*. Il nous reste de lui quelques pièces de *vers* latins.

PARDOUX ou PERDULCIS (Barthélemi), né à Bouillec en Vivarais l'an 1545, mort l'an 1611, fut appelé à Paris par son oncle André, médecin en cette ville, qui le fit recevoir docteur à l'âge de vingt-sept ans, l'adopta et lui donna sa nièce en mariage. Barthélemi acquit une grande réputation dans la chaire, le cabinet et par ses ouvrages intitulés, I. *Universa medicina ex medicorum principum sententiis, consiliisque collecta, à Renato Charterio primùm edita*, Parisiis, 1630 et 1641, in-4°, augmenté par Sauvageon d'un livre, *De animi morbis*, Lugduni, 1659, 1690, in-4°. II. *In Jacobi Sylvii anatomen et in librum Hippocratis de naturâ humanâ commentarii*, Parisiis, 1643, in-4°

† I. PARÉ (Ambroise), chirurgien, ou, comme il s'intituloit lui-même, barbier des rois Henri II, François II, et Charles IX, naquit à Laval vers le commencement du 16e siècle, et mourut à Paris le 22 décembre 1590. La cure d'une blessure du duc d'Aumale, qui avoit reçu en 1545 un coup de lance, dont le fer entroit par l'angle de l'œil droit et sortoit près de l'oreille, commença sa réputation. Comme il étoit protestant, il auroit péri le jour de la Saint-Barthélemi, si Charles IX qui l'aimoit ne l'eût expressément retenu au Louvre, et enfermé dans sa chambre, en disant « qu'il n'étoit pas raisonnable qu'un qui pouvoit servir à tout un petit monde, fût ainsi massacré. » C'est ce que rapporte Brantôme : Paré est un des premiers et des meilleurs écrivains français sur la chirurgie ; et ses talens pour son art sont d'autant plus remarquables, qu'il n'avoit point eu d'éducation première. La pratique et sur-tout celle des armées fut son principal maître ; mais, lorsqu'il voulut écrire, il fut obligé de s'aider des secours de quelques jeunes médecins. Les ouvrages d'Ambroise Paré, imprimés à Paris en 1561, forment un volume in-folio divisé en 28 livres, avec beaucoup de figures, dont celles qui concernent l'anatomie sont pour la plupart empruntées de Vesale. *Les Préceptes chirurgicaux* d'Ambroise Paré sont généralement reconnus comme très-sages et fondés sur une expérience très-étendue. Son vingt-quatrième

livre, qui traite des monstres, est assez ridicule, et en offre plusieurs de fabuleux. Guillemeau a traduit les *Œuvres* d'Ambroise Paré en latin; il y en a plusieurs traductions en langues étrangères. Les médecins de son temps en ont dit du mal par esprit de parti.

* II. PARÉ (David), en latin *Pareus*, ministre de la religion réformée, né à Frankenstein en Silésie en 1548, exerça son ministère dans un temps où la doctrine de Luther, encore mal établie, étoit l'occasion de beaucoup de troubles et de discussions entre les réformés et ceux qui ne vouloient pas admettre cette innovation dans la religion de leurs pères. Il a laissé un ouvrage intitulé *Methodus ubiquitariæ controversiæ*, et une *Traduction* en allemand de la Bible avec des *notes*, Neustadt, 1549. — Son fils a fait imprimer en 1647 à Francfort, en 3 vol in-fol., le recueil de ses ouvrages, parmi lesquels se trouve son *Commentaire* sur l'Épître de saint Paul aux Romains, que Jacques Ier roi d'Angleterre fit brûler par la main du bourreau, comme contenant des principes opposés au gouvernement monarchique. Le ministre Jurieu, dont le caractère se rapprochoit beaucoup de celui de Paré, poussa encore plus loin ses principes. Il soutint dans son Tableau du socinianisme qu'on ne doit rien à un roi, qui ne rend rien ni à Dieu, ni aux hommes; que les premiers chrétiens étoient en droit de s'armer contre les empereurs païens; qu'ils ne se laissèrent persécuter que parce qu'ils n'étoient pas les plus forts. Ces maximes subversives de la subordination et de la tranquillité publique, ont été rejetées par des ministres protestans plus sages et plus modérés. Paré avoit, suivant l'usage de ces temps, changé son nom de famille Wangler contre celui sous lequel il est connu. Il mourut en 1622. David Paré traita la controverse dans un esprit de conciliation et de paix: temoin son *Tronicum*, *sive de unione et synodo evangelicorum conciliandá liber votivus*, *paci Ecclesiæ et desideriis pacificorum dicatus*, Heidelberg, 1614, in-4°.

* III. PARÉ (Philippe), en latin *Pareus*, fils du précédent, l'un des grammairiens les plus laborieux de l'Allemagne, né à Hembach en 1576, fut recteur du collége de Neustadt jusqu'à la prise de cette ville par les Espagnols en 1622. Obligé de fuir, il fut placé à la tête de plusieurs autres colléges d'Allemagne. On a de lui plusieurs *ouvrages* sur des sujets de grammaire; on distingue dans le nombre une *édition* de Plaute, imprimée d'abord en 1609, réimprimée en 1619 et en 1641. Les prolégomènes qui la précèdent, la vie de Plaute et ses remarques sur la versification de cet auteur comique ont été placés en entier à la tête du Plaute *ad usum delphini*. C'etoit son livre favori, à en juger par les ouvrages accessoires à son édition qu'il a publiés, tels que son *Lexicon Plautinum*, 1614; *Analecta Plautina*, 1617; *De imitatione Terantianá ubi Plautum imitatus est*, 1617. Plaute enfin fut pour lui l'occasion d'une dispute avec Jean Gruter, professeur d'Heidelberg, soutenue de part et d'autre avec une animosité aussi scandaleuse que ridicule. Gruter finit par lui répondre par les injures les plus grossieres et lui prodiguer les noms d'âne, de mulet, de sanglier, de bouc, de belître, etc. On a encore de Philippe Paré

Calligraphia romana, *sive Thesaurus phrasium linguæ latinæ*, 1616, *et electa symmachiana*, *lexicon symmachianum*, *calligraphia symmachiana*, 1619. On ignore l'année de sa mort.

† IV. PARÉ (Daniel), en latin *Pareus*, grand helléniste, fils du précédent, marcha sur les traces de son père et se livra avec ardeur à l'étude des classiques. On lui doit, I. Le Poëme de Musæus *sur les amours de Léandre et d'Héro* avec des *notes*, en 1627. II. *Mellificium atticum*, gros in-4°, qui contient des passages extraits des auteurs grecs. III. *Medulla Historiæ ecclesiasticæ cum notis*, 1631. IV. *Spicilegium subsecivum* ou *notes* sur Quintilien, qui ont été insérées dans l'édition de cet auteur donnée en 1641, in-8°. Daniel Paré fut malheureusement assassiné par une bande de voleurs de grand chemin, du vivant de son père, vers l'an 1645.

* PARÉJA (Juan de), peintre, né en 1610 dans les Indes occidentales, mort en 1670, fut esclave de Diégo Vélasquez, peintre très-célèbre. Dans l'absence de son maître, Paréja s'exerçoit à *dessiner* et à *copier* ses tableaux : mais c'étoit secrètement, craignant que Diégo ne le trouvât mauvais. Philippe IV, roi d'Espagne, venoit souvent voir les ouvrages de Diégo. Ce prince faisoit retourner ceux dont la peinture étoit placée du côté du mur : il s'en trouva dans cette situation un de Paréja, qui n'avoit pas eu le temps de l'emporter. Le roi l'ayant fait retourner, l'auteur se jeta à ses pieds, et supplia sa majesté d'exiger que son maître lui pardonnât. Philippe fit plus ; il lui fit donner la liberté. Mais Paréja attaché à Vélasquez ne voulut pas le quitter. Cet artiste parvint à un certain talent, et réussit sur-tout dans le *portrait*.

* PARÉIRÈS (don Antoine), gentilhomme portugais, eut l'occasion, dans un voyage qu'il fit, vers 1575, en Italie, de s'instruire de l'art de donner la parole aux sourds et muets. Profitant de l'ignorance où l'on étoit sur cet art en Portugal et en France, il s'en dit l'inventeur, et fit un mystère de ses procédés. L'académie des sciences de Paris à laquelle il présenta un de ses élèves approuva sa méthode, dont elle avoit deviné en partie les élémens. En lui refusant le titre d'inventeur, on ne peut lui disputer la gloire d'avoir le premier fait connoître en France l'art de faire parler les muets. Pour lui donner une existence solide et durable, il suggéra l'idée d'en faire un établissement national. Ce n'est pas sa faute si depuis, au lieu de donner la parole aux muets, on s'est borné à leur apprendre le langage des signes. Dans les établissemens formés en Allemagne, on réunit l'un et l'autre avantage. On cite sur-tout plusieurs élèves de l'institut de Vienne, qui parlent tous d'une manière très-distincte.

* I. PARELLI (Thomas), célèbre philosophe et mathématicien, professeur d'astronomie dans l'université de Pise, né à Florence le 21 juillet 1704, consacra sa vie entière à l'étude ; il entreprit aussi plusieurs voyages pour étendre et perfectionner ses connoissances. Après une longue carrière employée à des travaux aussi savans qu'utiles, il mourut à Arezzo en 1779. On a de lui quelques *Observations d'éclipses*, une *Traduction* en grande

partie de l'Almageste de Ptolomée, et plusieurs *Mémoires* intéressans insérés dans le Recueil des auteurs qui traitent de l'hydraulique.

II. PARELLI. *Voy.* LAPARELLI.

PARENNIN. *Voyez* PARRENIN.

+ PARENT (Antoine), né à Paris le 16 septembre 1666, d'un avocat au conseil, étudia la jurisprudence par devoir, et les mathématiques par inclination. Son droit fini, il s'enferma dans une chambre du collége de Beauvais, pour se dévouer à son étude chérie. Il vécut content dans cette retraite avec moins de 200 livres de revenu. Quand il se sentit assez fort sur les mathématiques, il prit des écoliers pour pouvoir donner des leçons de fortifications. Il fit deux campagnes avec le marquis d'Alègre, et s'instruisit à fond par la vue des places. De retour à Paris, il fut reçu à l'académie des sciences. Parent enrichit les *Mémoires* de cette compagnie d'un grand nombre de pièces, et mourut le 26 septembre 1716. On a de lui, I. Des *Recherches de mathématiques et de physique*, trois vol. in-12, 1714. Cet ouvrage, dit Fontenelle, est plein de bonnes choses, et n'a pas eu cependant un fort grand cours. La prévention où l'on étoit sur le peu de clarté de l'auteur, le peu de faveur qu'il s'attiroit par sa liberté de critiquer, le peu d'ordre des matières ou l'ordre peu agréable, la forme incommode des volumes, tout contribua à en diminuer le débit. II. Une *Arithmétique théorico-pratique en sa plus grande perfection*, Paris, 1714, in-8°. III. *Elémens de mécanique et de physique, où l'on donne géométriquement les principes du choc et des équilibres, entre toutes sortes de corps, avec l'explication naturelle des machines fondamentales*, 1700, in-12. IV. Plusieurs *ouvrages* manuscrits.

* PARENTI (Paul André), célèbre chirurgien et médecin de Bologne, distingué dans sa profession, né à Castel Franco en 1699, mort à Bologne le 13 août 1771. La nécessité de se trouver tous les jours auprès du lit des malades, d'entendre les divers jugemens des médecins, et une lecture assidue des meilleurs ouvrages de médecine, le conduisirent à la connoissance théorique et pratique de son art, et à des découvertes importantes. Il a publié, I. *Trattato di medicamenti spettanti alla chirurgia*, etc., Bologne, 1739, réimprimé en 1755, avec un grand nombre d'additions. II. *De medicamentorum dosibus index omnium qui hactenus prodierint longè locupletissimus*, Bononiæ, 1745. III. *Dosium tum ad simplicia, tum ad composita medicamenta spectantium index locupletissimus, etc.*, Bononiæ, 1751, in-4°; Venetiis, 1761.

PARÈS ou PERÈS (Jacques), théologien espagnol, connu sous le nom de Jacques de Valence sa patrie, se fit religieux parmi les ermites de Saint-Augustin, et devint évêque de Christopole. Son zèle et sa charité le rendirent l'objet de l'amour et du respect de ses ouailles, qui le perdirent en 1491. On a de lui, I. Des *Commentaires* sur les Psaumes, sur le Cantique des cantiques, etc. II. Un livre contre les juifs, *De Christo reparatore generis humani*, Paris, 1518, in-fol.

PARESSE ou OISIVETÉ (Myth.), divinité allégorique, fille du Som-

meil et de la Nuit, métamorphosée en tortue, pour avoir prêté l'oreille aux paroles flatteuses de Vulcain. Le limaçon et la tortue lui étoient consacrés.

PARÉES. *Voyez* PARÉ.

† PARFACT (François le), né à Paris en 1698, d'une famille ancienne et distinguée, fit paroître de bonne heure du goût pour le théâtre. On a de lui, I. *L'Histoire générale du théâtre françois, depuis son origine*, Paris, 1735-1749, quinze volumes in-12. Parfact fut aidé dans cet ouvrage savant, mais écrit avec trop peu de correction, par Claude Le PARFACT, son frère, mort en 1781. II. *Mémoires pour servir à l'Histoire du théâtre de la foire*, Paris, 1756, 2 vol. in-12, avec son frère. III. *Histoire de l'ancien théâtre italien*, 1753, in-12. IV. *Histoire de l'opéra*, manuscrite. V. *Dictionnaire des théâtres*, 7 vol. in-12 : compilation mal digérée et fort ennuyeuse. VI. *Atrée* tragédie; et *Panurge* ballet. Ces deux pièces n'ont point été représentées. M. Morel a fait du ballet de Panurge un opéra comique, représenté à l'académie impériale, et dont M. Grétri a fait la musique. Cet ouvrage a eu le plus grand succès; et comme M. Morel, tout en s'emparant du sujet qu'il avoit pris chez Parfact, n'avoit point cité cet auteur, M. Moutonnet-de-Clairfons, publia un écrit dont le titre est ainsi conçu : Panurge, ballet-comique en trois actes, par François Parfact, et M*** (Morel), denoncé au public comme le plus grand plagiaire, avec des notes et des preuves matérielles de ses plagiats, Paris, an 12 (1805), in-8°. VII. *Aurore et Phœbus*, histoire espagnole, Paris, 1732, in-12. Il travailla avec Marivaux aux deux comédies du *Dénouement imprévu* et de la *Fausse Suivante*, représentées au théâtre italien en 1724.

* PARFRE (Jean), auteur tragique anglais. L'histoire ne donne aucun détail sur la Vie de Parfre, qui paroît être le plus ancien auteur dramatique de l'Angleterre. On trouve dans la collection d'Hawkins, une pièce de lui, intitulée *la Chandeleur*, ou *le Massacre des enfans d'Israel.*

* PARIATI (Pierre), de Reggio en Lombardie, poëte dramatique au service de la cour impériale, ainsi qu'Apostolo Zéno, qu'il aida dans plusieurs de ses pièces. Ils sont tous les deux nommés comme auteurs des pièces qui leur sont communes; mais on convient que Zéno arrêtoit le sujet, disposoit l'action, et que Pariati l'*aidoit* à faire les vers. Il en a *composé* aussi quelques-unes lui seul; et on voit par celles-là qu'il étoit digne d'être associé à Zeno, mais toujours en sous-ordre. Il a fait seul, *Il Sidonio*, à Venise, en 1706; la *Svanvita*, à Milan, en 1708; *Il Ciro*, à Venise, en 1710; l'*Anfitrione*, pièce héroï-comique, imitée de Plaute, avec des *Episodes*, en 1707; et plusieurs *Oratorios*. Pariati, mort dans sa patrie vers 1715, a aussi écrit en allemand, et on a de lui en cette langue un divertissement intitulé les *Noces de l'Aurore*, Vienne, 1732.

I. PARIGI (Jules), architecte florentin, mort en 1590, bâtit la maison de plaisance appelée *Paggio imperiale* et le palais *Manetti*. — Alfonse son fils mit

sur ses aplombs le second étage du palais Pitti, qui surplomboit de plus de huit pouces du côté de la place, et construisit divers édifices. Il mourut en 1636, du chagrin des traverses que l'envie lui suscita.

* II. PARIGI (Jules), de Florence, de la même famille que le précédent, graveur du grand-duc de Toscane, et maître du célèbre Callot. On connoît de lui plusieurs *Estampes* à petites figures, parmi lesquelles on distingue l'*Armée navale des Argonautes*, représentée sur l'Arno, qu'il composa pour le mariage du grand-duc Cosme, et qu'il fit paroître en 1608. Il *grava* en 1628 les *Perspectives* et les *Machines*, de la comédie de Flore, qui fut donnée pour les noces du prince Odoard Farnèse avec la princesse Marguerite de Toscane.

† I. PARIS ou ALEXANDRE (Mythol.), fils de Priam et d'Hécube. Sa mère, étant enceinte de lui, crut dans un songe porter en son sein un flambeau. Effrayée, elle alla consulter l'oracle, qui répondit « que cet enfant seroit un jour cause de la ruine de sa patrie. » Priam, pour éviter ce malheur, ordonna à Archélaüs, un de ses officiers, de faire mourir l'enfant aussitôt qu'il seroit né; mais Archélaüs, touché de compassion à la vue de cette tendre victime, le donna à des bergers du mont Ida pour l'élever, et montra à Priam un autre enfant mort. Quoique Pâris fût élevé parmi des bergers, ce jeune prince s'occupoit à des choses bien au-dessus de cette condition. Sa valeur lui fit donner le nom d'*Alexandre*, et sa beauté lui mérita le cœur et la main d'Œnone, nymphe du mont Ida. Jupiter le choisit pour terminer le différent entre Junon, Pallas et Vénus, touchant la pomme que la Discorde avoit jetée sur la table dans le festin des Dieux aux noces de Thétis et de Pélée. Pâris, devant qui ces trois déesses parurent, donna la pomme à Vénus, dont il mérita la protection par ce jugement; mais il s'attira la haine de Junon et de Pallas. Pâris étoit aussi un des fameux athlètes de son temps. Il se signaloit dans tous les jeux et les combats qui se donnoient à Troie, et y remportoit la victoire sur tous ses concurrens, même sur Hector, qui, piqué d'être vaincu par un berger, tira son épée pour le percer, lorsque Pâris lui fit connoître, par des bijoux de son enfance, qu'il étoit son frère. Il fut en même temps reconnu par Priam, qui le rétablit dans son rang. Peu de temps après ayant été envoyé en ambassade en Grèce pour ramener sa tante Hésione, que Télamon y avoit emmenée du temps de Laomédon, il arriva à Sparte chez le roi Ménélas, où il vit la belle Hélène (*voyez* HÉLÈNE, n° I.), et conçut pour elle une passion si forte, qu'il l'enleva en l'absence de son mari. Celui-ci de retour envoya promptement des ambassadeurs au roi Priam pour lui demander sa femme. Priam l'ayant refusée avec fierté, tous les princes grecs indignés de ce procédé se liguèrent, et vinrent mettre le siége devant Troie. La brave résistance des Troyens le fit durer dix ans, après lesquels la ville fut prise et réduite en cendres. Pâris, qui avoit vu ses frères et tous les princes de Troie tomber sous les coups d'Achille, vengea leur mort en décochant une flèche empoisonnée à ce héros dans le temple

d'Apollon, où il s'étoit rendu pour épouser Polyxène, fille de Priam, sa sœur. Il fut tué lui-même peu après par Pyrrhus fils d'Achille, ou, selon d'autres, par Philoctète, ami de ce héros. Lorsqu'il fut blessé, il se fit porter sur le mont Ida, auprès d'OEnone, pour se faire guérir : car elle avoit une connoissance parfaite de la médecine; mais OEnone, qu'il avoit abandonnée, le reçut mal, et le laissa mourir. *Voy.* OEnone.

† II. PARIS (Matthieu), bénédictin anglais, au monastère de Saint-Alban, mort en 1259, possédoit à la fois l'art de la poésie, celui de l'éloquence, la peinture, l'architecture, les mathématiques, l'histoire et la théologie. Il fit paroître tant de régularité, qu'on le chargea de réformer les monastères. Il s'en acquitta avec zèle et avec succès. Son principal ouvrage est *Historia major, sive rerum Anglicarum Historia, à Guillelmi conquæstoris adventu* (1066), *ad annum* 43 Henri III (1259), *edita studio Matthæi Parkeri*, Londres, 1571, in-folio; avec des additions par Guillaume Wats, Londres, 1640, 2 vol. in-fol. Il y a un Appendice de Guillaume de Rishanger, moine de Saint-Alban et historiographe du roi Edouard, qui commence en 1260, et finit en 1273. Dans l'histoire littéraire des écrivains ecclésiastiques, Guillaume Cave assure que Matthieu Pâris a *copié* la Chronique de Roger de Vendover; ce qu'il rapporte jusqu'à l'année 1235. Le style en est pesant et lourd; l'auteur écrit quelquefois avec sincérité le bien et le mal, à moins qu'il ne prenne parti dans une affaire : « C'est alors, dit un critique, le moins croyable de tous les historiens. » C'est dans cette Chronique que sont découlées des erreurs plus ou moins graves. St.-Foix, dans ses Essais historiques, La Ravallière, dans ses Poésies du roi de Navarre, ont souvent relevé et montré les balourdises dans lesquelles est souvent tombé ce moine, qui se montre à chaque page l'ennemi des Français. Matthieu avoit fait un abrégé de cet ouvrage, qu'il intitula *Historia minor*, par opposition à sa grande Histoire, qu'il appeloit *Historia major*.

III. PARIS (François), né à Châtillon près de Paris, d'une famille pauvre, fut domestique de l'abbé Varet, grand-vicaire de Sens, qui le fit élever au sacerdoce. Il desservit la cure de Saint-Lambert, travailla ensuite dans une autre, et vint fixer sa demeure à Paris, où il mourut fort âgé en 1718, sous-vicaire de Saint-Etienne-du-Mont. On a de lui divers ouvrages de piété; les principaux sont, I. Les *Psaumes en forme de prières*, Paris, 1712, in-12. II. *Prières tirées de l'Ecriture sainte, paraphrasées*, in-12. III. Un *Martyrologe* ou *Idée de la vie des saints*, Paris, 1694, in-8°. IV. *Traité de l'usage des sacremens de pénitence et de l'eucharistie*, imprimé en 1673. V. *Règles chrétiennes pour la conduite de la vie*, etc., in-12. VI. Quelques *Ecrits* pour prouver, contre Bocquillot, que les auteurs peuvent légitimement retirer quelque profit honnête des ouvrages qu'ils font imprimer sur la théologie et la morale. L'abbé Bocquillot, plus sévère que raisonnable, soutenoit le contraire, et agissoit d'après ses principes.

† IV. PARIS (François), cé-

diacre de Paris, fils aîné d'un conseiller au parlement, qui devoit naturellement succéder à sa charge, mais qui préféra embrasser l'état ecclésiastique. Après la mort de son père, il abandonna tous ses biens à son frère. Il fit pendant quelque temps des catéchismes à la paroisse de Saint-Côme, se chargea de la conduite des clercs, et leur fit des conférences. Le cardinal de Noailles, à la cause duquel il étoit attaché, voulut le faire nommer curé de cette paroisse : mais un obstacle imprévu rompit ses mesures : l'abbé Pâris se consacra entièrement à la retraite. Après avoir essayé de diverses solitudes, il se confina dans une maison du faubourg Saint-Marcel. Il s'y livra sans réserve à la prière, aux pratiques les plus rigoureuses de la pénitence, et au travail des mains, faisant des bas au métier pour les pauvres, qu'il regardoit comme ses frères. Il mourut dans cet asile le 1er mai 1727, à 37 ans. L'abbé Pâris avoit adhéré à l'appel de la bulle *unigenitus*, interjeté par les quatre évêques, et avoit renouvelé son appel en 1720. Avant de faire des bas, il avoit fait des livres assez médiocres. On a de lui des *Explications sur l'Epître de saint Paul aux Romains*, *sur l'Epître aux Galates*, et une *Analyse de l'Epître aux Hébreux*. Son frère lui ayant fait ériger un tombeau dans le petit cimetière de Saint-Médard, les pauvres que ce diacre avoit secourus, plusieurs femmes qu'il avoit instruites, allèrent y faire leurs prières. On lui attribua des g[illegible] [illegible] il [illegible] son tombeau des convulsions, qu'on trouva dangereuses et [illegible]. La cour fut [illegible] obligée de faire cesser ce spectacle, en ordonnant la clôture du cimetière le 27 janvier 1732. Alors les mêmes enthousiastes allèrent faire leurs convulsions dans les maisons. (*Voyez* MONTGERON. On a différentes Vies imprimées de ce diacre, à qui on doit encore une *Traduction* de l'Imitation de J. C., contenant plusieurs choses édifiantes, qui ne se trouvent que dans quelques anciennes traductions, Paris, 1728, in-12.

† V. PARIS (Claude), célèbre opticien, né à Chaillot près de Paris en 1705, mort dans cette dernière ville en 1763, tenta de faire des télescopes de réflexion, après avoir vu celui de Skarlett en 1733, et il réussit. Son premier télescope ne fut que de seize pouces; mais il les porta ensuite jusqu'à huit, et ne cessa de perfectionner cet instrument. Son fils a suivi ses traces.

VI. PARIS, comédien, affranchi de Domitia, concubine de Néron, qui amusoit ce prince pendant ses repas. Ce fut lui qui, par son crédit auprès de Domitia, fit envoyer le poëte Juvénal commander une cohorte en Egypte, parce qu'il lui avoit déplu.

* VII. PARIS (P. L.), oratorien, professeur de belles-lettres et membre de plusieurs académies et sociétés littéraires, embrassa avec chaleur la cause de la révolution, et fut nommé, après le 10 août 1792, officier municipal de la commune de Paris. Au mois de juillet de la même année, il fut arrêté pour avoir provoqué l'insurrection contre Louis XVI, et s'être écrié dans sa section : « C'est ici un combat à mort entre Louis XVI et la liberté. » Quelque temps après il fut relâché. En 1793 il fut chargé, avec plusieurs autres littérateurs de son

parti, par le conseil-général de la commune, d'*écrire* l'histoire du 31 mai. Resté membre de la commune au 9 thermidor an 2 (27 juillet 1794), la convention le mit hors la loi, et le 11 il fut livré à l'exécuteur par le tribunal révolutionnaire. On a de lui les ouvrages suivans : I. Le *Globe aérostatique*, ode, 1781, in-8°. II. *L'Electricité*, ode, 1788, in-8°. III. *J. J. Rousseau*, 1785. IV. *Eloges de Peiresc et du capitaine Cook*, 1790, in-8°. V. *Projet d'éducation nationale*, 1790, in-8°.

* VIII. PARIS, gendarme, puis garde du corps du comte d'Artois, fut garde constitutionnel de Louis XVI. Au moment où il apprit l'arrêt de mort porté contre ce prince, sa tête s'exalta, et il résolut d'assassiner un de ceux qui l'avoit votée. Le 20 janvier étant entré au Palais-Royal chez le restaurateur Février, il entendit par hasard nommer Le Pelletier de Saint-Fargeau; il s'approcha alors de lui, et lui demanda s'il étoit Le Pelletier, membre de la convention. Sur sa réponse affirmative, Pàris tira son sabre, lui en perça le poitrine, et sortit malgré les efforts du restaurateur, qui seul essaya de le retenir. Aussitôt il quitta Paris et prit la route de Normandie, où quelques jours après il fut reconnu à Forges-les-Eaux. Deux gendarmes se présentèrent pour le saisir dans son lit: il se brûla la cervelle. La convention nationale envoya deux députés pour vérifier le fait, de peur que ce ne fût une ruse de Pàris pour échapper; mais ils confirmèrent à leur retour le rapport qu'avoit envoyé la commune de Forges-les-Eaux. On trouva sur Pàris son extrait de baptême, son brevet de garde du roi, et un billet sur lequel étoit écrit : « Je n'ai point eu de complices dans la belle action que j'ai faite, en donnant la mort au scélérat Saint-Fargeau; si je ne l'eusse pas trouvé sous ma main, j'aurois purgé la terre d'un monstre, du parricide d'Orléans. La convention avoit décrété 10,000 liv. de récompense à celui qui procureroit son arrestation; mais comme on ne put le saisir vivant, son dénonciateur n'eut que 1200 livres.

* IX. PARIS DE MONTMARTEL, fils d'un aubergiste au pied des Alpes, garde du trésor royal en 1730, étoit le cadet de quatre frères, qui tous parvinrent à jouer un rôle sous M. Le Duc. L'aîné fut déjà un des gardes du trésor royal en 1722. La disgrace de M. Le Duc, en 1726, entraîna celle des Pâris; mais ils reprirent faveur en 1730. Le marquis de Brunoy, village à six lieues de Paris, fameux par ses folies religieuses, étoit fils de Pàris de Montmartel. Son père lui laissa une fortune considérable, qu'il employa pour des cérémonies religieuses. Il fit faire un dais pour la procession du jour de la Fête-Dieu, qui coûta, dit-on, cinq cent mille livres, etc., etc.

† X. PARIS DU VERNEY (N.), frère du précédent, rendit des services à l'armée d'Italie, commandée par le duc de Vendôme. Ce prince l'employa, en 1710, dans les vivres. Sa fortune fut aussi rapide que celle de ses frères. Sous la régence, ils influoient déjà assez dans les finances pour devenir suspects à Law, dont ils n'approuvoient pas les opérations désastreuses. Il les fit exiler; mais après la dis-

grace de ce charlatan, l'usage qu'on espéroit faire de leur activité et de leur intelligence les fit rappeler. Pâris du Verney joua un grand rôle sous le ministère du duc de Bourbon, par la protection de la marquise de Prie, maîtresse de ce prince. Ce fut lui qui conseilla le renvoi indécent de l'infante d'Espagne, destinée à Louis XV. « D'abord garçon cabaretier, puis soldat aux gardes, ensuite plongé dans les opérations de finance, dit Voltaire, il retint toute sa vie un peu de la dureté de ses trois professions, et ne connoissoit guère les bienséances. » D'autres conseils non moins dangereux, des impôts nouveaux, des taxes odieuses soulevèrent les esprits contre le ministère du duc de Bourbon. Il fut renvoyé, et sa disgrace en 1725, entraîna celle de du Verney, qui fut enfermé à la Bastille. En 1730 il reprit faveur, et fut utile au ministre des finances d'alors. Son frère, Pâris de Montmartel, devint garde du trésor royal, ensuite banquier de la cour, et en cette qualité influa sur toutes les finances du royaume. Du Verney jouit d'une grande faveur, tant que la marquise de Pompadour gouverna Louis XV. Il donna l'idée et le plan de l'Ecole militaire. Pâris mourut en 167... jouissant d'une grande considération, parce qu'indépendamment de ses vues administratives et de son crédit à la cour, il s'étoit signalé par quelques traits de générosité, qui doivent peu coûter à un homme opulent, mais qu'on remarque davantage, à cause de son opulence même. Voltaire, en parlant des ouvrages de Melon et du Tot, sur les monnoies et le commerce, dit « que les livres de ces écrivains devoient en produire un autre par du Verney, lequel vaudroit probablement beaucoup mieux que les deux autres, parce qu'il seroit fait, ajoute-t-il, par un homme d'état. » Cet ouvrage a paru sous le titre d'*Examen du livre intitulé : Réflexions politiques sur les finances et le commerce*, Paris, 1740, 2 vol in-12. Le général Grimoard a publié la Correspondance particulière et historique du maréchal de Richelieu en 1756, 1757, 1758, avec Pâris du Verney, Paris, 1789, in-8°. Le même éditeur a publié encore les Correspondances du comte de Saint-Germain et du cardinal de Bernis avec Pâris du Verney. Ces deux Recueils sont assez curieux et bons à consulter. Le premier est terminé par des Mémoires relatifs à l'expédition de Minorque.

* I. PARISANI (Jacques-François), d'Ascoli, poëte du 17e siècle, a composé différens poëmes et des poésies fugitives, selon le goût de son siècle, qui commençoit à se corrompre. Dans tous ses ouvrages on remarque de l'érudition ; car il étoit également versé dans la politique, le droit, la philosophie, et sur-tout dans la chiromancie. On a de lui, I. *Erbillo*, poëme en trois chants, Bologne, 1626. II. La *Filomenta zingara vagabonda*, poëme, Bologne, 1726. III. La *Polisia*, tragédie, Bologne, 1624 et 1629. IV. *Cinque trionfi, cioè d'Astrea, della politica, della poesia, del verme da seta, e di filomanta egiziaca*, Bologne, 1620.

* II. PARISANI (Emilio), de Rome, médecin du 17e siècle, à Venise, a beaucoup travaillé sur l'anatomie. On a de lui, I. *Nobilium exercitationum libri XII*, etc. Venetiis, 1623. II. *Par et sanius judicium de seminis à toto pro-*

ventu, Venetiis, 1633. III. *De cordis et sanguinis motu*. ibid., 1633, Leidæ, 1693. IV. *Altera pars nobilium exercitationum*, Venetiis, 1733. V. *Nobilium exercitationum pars tertia*, Venetiis, 1638.

PARISATIS. *Voy.* Parysatis.

PARISEAU (N.), né à Paris, se consacra à l'art dramatique, et donna aux divers théâtres de la capitale plusieurs petites pièces qui y eurent du succès. I. Le *Prix académique*, comédie en un acte, 1780. II. La *Veuve de Cancale*, parodie de la Veuve du Malabar, 1780. III. *Richard*, parodie de Richard III, 1781. IV. La *Soirée d'été*, opéra comique joué aux Italiens en 1782. V. Les *Etrennes* et le *Bouquet*, comédie en un acte, dont le sujet est tiré d'un conte d'Imbert. VI. Le *Rendez-vous* ou les *Deux rubans*, opéra en un acte, 1784. Une singularité de cette pièce, c'est que les airs en furent faits avant les paroles; l'auteur de la musique l'ayant fait entendre sur des syllabes sans ordre ni suite, Pariseau eut la patience de les remplir. VII. *Julien et Colette*, comédie en un acte, 1788. VIII. L'auteur *rédigea* un journal agréable qui parut au commencement de la révolution, sous le titre de la *Feuille du jour*. Il est mort en 1793, victime de la tyrannie révolutionnaire.

* I. PARISETTI (Louis), appelé *le Jeune*, né à Reggio le 6 septembre 1503, se fit recevoir docteur en droit; ce qui ne l'empêcha pas de cultiver les belles-lettres et la poésie. Il mourut en 1570 à Rome, où il occupoit un emploi honorable dans le barreau. On a de lui, I. *De immortalitate animæ*, Regii, 1541, in-4°, poëme divisé en trois livres. II. *Theopeiæ libri sex*, Venetiis, 1550, in-8° : c'est un poëme sur la création du monde. III. *Epistolæ*, Regii, 1541, in-4° : ce sont six livres de lettres ou Epîtres en vers hexamètres. IV. *Epistolarum posteriorum libri tres*, Venetiis, 1553, in-8°. V. *Epistolarum libri tres*, Bononiæ, 1560. Parisetti s'attacha à imiter dans ses poëmes Lucrèce, et dans ses épîtres il prit pour modèle Horace. Ce poëte a laissé plusieurs *ouvrages* manuscrits.

* II. PARISETTI (Louis), appelé *le vieux*, de Reggio, florissoit au commencement du 16e siècle; il cultiva avec succès l'art oratoire et la poésie : on a de lui une histoire très-étendue de sa patrie, en vers latins, dédiée aux chanoines de la cathédrale de Reggio, sous ce titre : *Ludovici Parisetti Regiensis a condito et instaurato regio Lepidi sua ad usque tempora repetitæ historiæ carmen*, Regii, 1517, in-4°. Parisetti passa la plus grande partie de sa vie hors de sa patrie. On présume qu'il mourut à Naples.

† PARISIÈRE (Jean-César Rousseau de la), né en 1667 à Poitiers, d'une des plus anciennes familles du Poitou, évêque de Nîmes, mort dans cette ville en 1736. On publia, en 1740, le recueil de ses *Harangues*, *Panégyriques*, *Sermons de morale et Mandemens*, en 2 vol. in-12. Un retour sur lui-même lui fit brûler toutes les productions qu'il avoit composées dans un âge moins mûr. Les pièces qui forment ces 2 volumes lui échappèrent. La *Fable allégorique* sur le *Bonheur* et l'*Imagination*, qu'on trouve dans le recueil des ouvrages de mademoiselle Bernard,

est de ce prélat : elle est ingénieuse. Cet auteur a employé dans sa prose un style trop serré, qui nuit quelquefois à la clarté de ses pensées. Quelques-unes de ses pièces offrent néanmoins de temps en temps des traits de la plus grande force. Le prélat étoit plus estimable en lui que l'auteur. Les calvinistes eurent à se louer de sa modération.

* I. PARISIO (Pierre-Paul), né à Cosenza, dans le royaume de Naples, enseigna à Padoue et à Bologne le droit civil et canonique, dans lesquels il étoit profondément versé. Paul III, instruit de son mérite, l'appela à Rome, le fit auditeur de Rote, et lui donna en 1539 le chapeau de cardinal avec l'évêché de Nusco et d'Anglona. Parisio mourut à Trente en 1545, à l'époque du concile, où il présidoit en qualité de l'un des trois légats. Entre autres ouvrages qu'il a publiés, on distingue : *Consilia ; de Testibus ; de exceptionibus et praescriptionibus tractatus* ; etc. etc.

* II. PARISIO *ou* PARISIUS (Pierre), docteur en philosophie et en médecine, né à Trapani en Sicile, mort à Palerme vers l'an 1603, délivra de la peste, en 1570, la garnison qu'Alfonse Piémentel commandoit au fort de la Goulette en Afrique. Le même fléau s'étant manifesté à Palerme en 1575, Parisius l'attaqua avec autant de succès : ce qui lui valut, la même année, des lettres de noblesse. Henri Guzman, comte d'Olivarès, vice-roi de Sicile, l'appela à Malte pour travailler à la cure d'une maladie contagieuse qui désoloit cette île. Il y réussit si heureusement, que Laubeintz Verdala, grand-maître de l'ordre de Saint-Jean-de-Jérusalem, reçut, par reconnoissance les deux fils de ce médecin au nombre des chevaliers. Martin Garzès, successeur de Verdala, le fit revenir à Malte, où il demeura jusqu'en 1603, qu'il vint se fixer à Palerme, où il mourut peu après, recommandable par 40 ans de pratique heureuse et brillante. Parisius a laissé, I. *Auvertimenti sopra la peste, è febre pestifera, con la Somma delle loro principali cagioni*, Palerme, 1593, in-4°. II. *Aggiunta agli auvertimenti sopra la peste*, Palerme, 1603, in-4°. III. *Brieve discorso sopra il medicamento del vino ed oglio per guarire ogni sorte di ferita*, Palerme, 1603, in-4°. Il a paru de cet ouvrage une traduction française à Paris en 1607, in-8°, intitulée, *Discours touchant le médicament du vin et de l'huile pour guérir les blessures*.

* III. PARISIO (Prosper), Sicilien, célèbre antiquaire du 17e siècle, fit imprimer à Naples, en 1583, un ouvrage intitulé *Rariore magnae Graeciae numismata*, etc., dans lequel il recueillit et expliqua toutes les médailles qu'il avoit été à même de connoître et d'examiner.

† I. PARISOT (Jean-Patrocle), auteur de la fin du 17e siècle, connu par un ouvrage intitulé *La Foi dévoilée par la Raison*, Paris, 1681, in-8°. La religion et ses mystères, Dieu et sa nature y sont également attaqués. Il fut supprimé dès sa naissance.

PARISOT. *Voyez* NORBERT, n° II. — VALETTE.

† PARKER (Matthieu), second archevêque protestant de Cantorbéry, homme de beaucoup de mérite et de savoir,

né à Norwich en 1504, et mort le 17 mai 1575, fut élevé à Cambridge au collège de Bennet. Il devint ensuite doyen de l'église de Lincoln, puis archevêque de Cantorbéry en 1559. Quelques écrivains catholiques ont dit que Parker fut ordonné dans un cabaret, et les théologiens anglais mettent avec raison un pareil récit au nombre des fables; mais ils ne peuvent nier que sous Elizabeth les catholiques anglais refusèrent de reconnoître Parker pour évêque aussi-bien que ceux qu'il avoit consacrés. Sanderus, Stapleton, Harding en fournissent des preuves authentiques, et le P. Le Courrayer l'avoue lui-même. On a de lui, I. Un Traité *De antiquitate Britannicæ Ecclesiæ*, Londres, 1729, in-folio, dans lequel il donne l'histoire de soixante-dix archevêques. Il fut aidé dans cet ouvrage par Jean Josselin, son chapelain. Jean Stype publia en 1711, en un volume in-folio, la *Vie* de ce célèbre prélat. II. Une édition de l'*Historia major* de Matthieu Pàris, Londres, 1571, in-fol. III. — de la *Chronique* de Matthieu de Westminster, Londres, 1570, in-folio.

† II. PARKER (Samuel), né à Northampton en 1640, d'une famille noble, fut élevé au collége de Vadham à Oxford, puis à celui de la Trinité. Son mérite le fit nommer archidiacre de Cantorbéry, puis évêque d'Oxford en 1686. Ce prélat mourut au mois de mars 1688. On a de lui un grand nombre d'*ouvrages* en latin et en anglais, sur des matières de controverse et de théologie. Les principaux sont, I. *Tentamina physico-theologica, de Deo, sive Theologia scholastica.* II. *Disputationes de Deo et Providentiâ*, Londres, 1678, in-4°. III. *Demonstration de l'autorité divine de la loi naturelle et de la religion chrétienne*, en anglais. La première partie de cet ouvrage contient une démonstration de la loi naturelle par la nature même des choses, et d'un état avenir par la loi naturelle; la seconde renferme une démonstration de la divinité de la religion chrétienne, par la certitude incontestable des faits et par la tradition non-interrompue de l'Eglise. IV. *Discours sur le gouvernement ecclesiastique.* V. *Discours apologétique pour l'évêque* Bramhall, *etc.* VI. *De rebus sui temporis commentaria*, Londres, 1726, in-8°.

III. PARKER (Richard), chef de l'insurrection qui éclata en 1797 sur l'escadre de l'amiral anglais Bridport, étoit né à Excester et avoit fait avec distinction la guerre d'Amérique. Embarqué à bord du Sandwich, il acquit la confiance des matelots par ses propos séditieux; et la révolte qu'il avoit suscitée ayant bientôt éclaté, il fut nommé un instant amiral-général de la flotte. La plupart des insurgés étant bientôt rentrés dans le devoir, Parker se livra lui-même et demanda à être jugé. Il répondit avec noblesse et fermeté devant le tribunal qui le condamna à mort. Il reçut son arrêt avec le plus grand respect pour ses juges et en sollicitant la grace des autres matelots. Il fut exécuté le 30 juin 1797, à bord du Sandwich, près de Scheerness: son corps fut ensuite exposé sur l'île de Cheppi, vis-à-vis de la rade du Nord.

* IV. PARKER (Henri, lord Morley), l'un des ardens promoteurs du divorce de Henri VIII d'Angleterre, fut aussi l'un des

barons qui signèrent la lettre adressée à Clément VII, pour lui enjoindre de confirmer le divorce du roi, sous peine de perdre la suprématie en Angleterre.

* V. PARKER (George), comte de Macclesfield, mort en 1764, fils aîné de Thomas Parker, lord chancelier d'Angleterre, qui mourut en 1732. George, mathématicien très-distingué, étoit membre de la société royale. C'est lui qui insista le plus fortement pour qu'on admît le nouveau style en Angleterre, et qui en a dressé le bill. Il y a joint un *Discours* qu'il a publié à cette occasion.

* VI. PARKER (sir Hyde), amiral anglais, employé contre la France avec la plus grande activité pendant toute la guerre de la révolution, tantôt en Amérique, tantôt dans la Méditerranée. Il se distingua particulièrement le 14 février 1797, à la bataille que gagna lord Saint-Vincent sur la flotte espagnole; et la commune de Londres lui envoya des lettres de bourgeoisie dans une boîte d'or de 100 guinées. Au mois de novembre 1801 il fut mis en jugement pour avoir expédié les bâtimens l'*Americat* et la *Cléopâtre* aux Indes occidentales; mais il fut honorablement acquitté par une cour martiale. Il est mort en décembre 1802, dans sa terre du comté de Surrey.

* VII. PARKER (William), capitaine de vaisseau anglais, se distingué dans plusieurs occasions pendant la guerre de la révolution française, et notamment le 28 mai 1794, jour où il soutint avec l'*Audacieux* de 74 un combat terrible contre le vaisseau français la *Bretagne* de 112 canons. Le lendemain, il eut un nouvel engagement avec une frégate et deux corvettes ennemies; et, après s'être réparé dans le port de Plymouth, il se trouva encore à la bataille que livra l'amiral Howe le 1[er] juin. Blessé en septembre 1801, à l'attaque devant Boulogne, il mourut peu de jours après des suites de ses blessures. Son corps a été déposé à Déal, dans le caveau de la chapelle.

*PARKHURST (Jean), ministre de l'Église anglicane, né en 1728 à Catesby-House, comté de Northampton, mort le 21 février 1797 à Epsam en Surrey, où sa famille lui a élevé un monument., écrivit d'abord en 1753 une *brochure* contre Wesley. En 1762 parut, I. Son *Dictionnaire hébreu*, sans points, précédé d'une *Grammaire hébraïque et chaldaïque*. Une cinquième édition de cet ouvrage très-estimé a paru à Londres, gros in-8°, en 1802. On a du même auteur, II. Un *Lexique* grec et anglais du nouveau Testament, précédé d'une *Grammaire* grecque. La première édition de 1769, in-4°, a été suivie de plusieurs autres. III. La *Divinité et la préexistence de Jésus-Christ*, prouvée par l'Ecriture. Cet ouvrage est dirigé contre Priestley. Dans le Gentleman magazin de août 1797, il y a encore une *Lettre* curieuse de Parkhurst sur la confusion des langues à Babel.

† PARKINSON (Jean), célèbre botaniste anglais, sur lequel on a peu de renseignemens. Il naquit en 1567, et exerça la profession d'apothicaire à Londres avec assez de distinction pour être nommé apothicaire du roi Jacques I[er]. Sous son infortuné successeur il obtint le titre de *Botanicus regis pri-*

marius. On ignore le temps de sa mort, mais on a lieu de présumer qu'il a vécu jusqu'à l'âge de 73 ans. Son premier ouvrage fut son *Paradisi in sole paradisus terrestris*, ou *Jardin de toutes sortes de fleurs d'agrément, et jardin potager des plantes alimentaires*, en anglais, Londres, 1629, in-folio, 612 pag. réimprimé en 1656, avec des augmentations. Les plantes n'y sont point rangées en ordre; il en décrit isolément environ un millier, et en présente 780 gravées sur 129 planches. D'après cet ouvrage, on peut juger de l'état des jardins en Angleterre au commencement du 17ᵉ siècle; et il ne sera peut-être pas hors de propos de faire remarquer que l'auteur, en se servant de l'expression de *Paradisus in sole*, a voulu jouer sur son nom, *Park-in-sun*. En 1640 il publia son *Theatrum botanicum*, ou *Herbier contenant l'histoire plus ample, plus détaillée des herbes et plantes médicinales décrites dans les autres auteurs*, en anglais, Londres, in-fol. 1746 pages. Parkinson a consacré à cet ouvrage sa vie toute entière. Pultney, dans son Esquisse des progrès de la botanique, pense que Parkinson est plus original que Gérard ou Johnson qui l'ont précédé; dans beaucoup d'endroits ses descriptions sont neuves. Il marque avec soin le lieu natal des plantes dont il parle. Johnson n'a décrit que 2850 plantes, Parkinson en présente 3800. Son *Theatrum botanicum*, encore cité, est l'ouvrage le plus abondant en ce genre qu'on possède en anglais.

PARME (ducs de). *Voyez* FARNÈSE, nº I. — ALEXANDRE, nºˢ XXII *et* XXIII. PAUL, nº V.— PHILIPPE, nº XXVI.

PARMÉNIDES D'ÉLÉE, philosophe grec qui vivoit vers l'an 436 avant Jésus-Christ. Disciple de Xénophane, il adopta toutes les idées de son maître. Parménides n'admettoit que deux élémens, le feu et la terre, et soutenoit que la première génération des hommes est venue du soleil. Il disoit aussi qu'il y a deux sortes de philosophie : l'une fondée sur la raison, et l'autre sur l'opinion. Il avoit mis son système en vers. Il ne nous reste que des fragmens de cet ouvrage. Il a moins servi à le faire connoître que sa doctrine touchant les idées, qui nous a été transmise par Platon dans le dialogue intitulé Parmenide. Voici un précis de cette doctrine. « 1º Les idées ont une existence réelle et indépendante de notre volonté. 2º Elles subsistent en deux manières, et dans nous et hors de nous. D'un côté ce ne sont que de simples notions, des appréhensions de notre entendement. De l'autre, ce sont des formes immortelles, des natures invariables, qui donnent le nom et l'essence aux choses. 3º Dans chaque idée se rencontrent l'unité et la pluralité. L'unité est l'idée originale ou primitive; les êtres particuliers qu'elle représente font la pluralité. 4º Les idées sont quelque chose d'invisible; mais elles se terminent à des objets réels, semblables l'un à l'autre, et en proportion de qualités et de rapports. 5º La première de toutes les idées est le beau et le bon, c'est-à-dire Dieu même. Toutes les autres en dérivent; toutes les autres en tirent leur efficacité. 6º Nos perceptions ne sont point des êtres distingués de nous-mêmes, mais de simples images qui nous représentent les êtres qui sont hors de nous. 7º Nous ne sommes pas les maîtres de créer nos idées, de les tirer de notre

propre fond. « Dieu gouverne toutes choses ; son entendement est la source du vrai, l'origine de ce qui existe ; parce que lui seul est absolument immuable : lui seul ne peut changer. Par conséquent Dieu renferme toutes les idées ; elles sont à lui, quoiqu'elles ne soient pas à son choix ni à son caprice. Quant aux hommes, il ne leur accorde précisément que ce qu'il leur en faut pour se conduire pendant les courtes bornes de cette vie. » Il ne faut pas confondre Parmenides d'Elée avec Parmenides le rhétoricien.

† PARMÉNION, général des armées d'Alexandre-le-Grand, eut beaucoup de part à la confiance et aux exploits de ce conquérant. Le zèle et la fidélité inviolables avec lesquels cet illustre capitaine avoit servi son prince furent mal payés par ce héros qui, sur un soupçon assez léger, fit massacrer le fils, et ensuite le pere, âgé pour lors de 70 ans. L'histoire nous le peint comme un homme qui avoit les vertus guerrières et pacifiques à la fois ; la constance et l'intrépidité d'une part, et de l'autre la douceur et la générosité. Il avoit remporté plusieurs victoires sans Alexandre ; mais Alexandre n'en avoit jamais remporté d'importantes sans Parménion. Il étoit aimé des grands et encore plus des soldats.

† I. PARMENTIER (Jehan), marchand de la ville de Dieppe, né en 1494, se fit un nom par son goût pour les sciences et par ses voyages. Il mourut en 1530 dans l'île de Sumatra. Voici ce qu'en dit Pierre Crignon, son intime ami, qui l'avoit suivi dans son dernier voyage : « Dès l'an 1522 il s'est appliqué à la pratique de la cosmographie sur les grosses et lourdes fluctuations de la mer. Il y devint très profond, et en la science de l'astrologie...... il a composé plusieurs *Mappemondes* en globe et en plat, sur lesquelles on a navigué seurement. C'estoit un homme digne d'estre estimé de tous gens savans, et capable, s'il eût vécu, de faire honneur à son pays par ses hautes entreprises. Il est le premier pilote qui ait conduit des vaisseaux au Brésil, et le premier François qui ait découvert les Indes jusqu'à l'île de Samothra ou Sumatra, nommée Trapobane par les anciens cosmographes : il comptoit même aller jusqu'aux Moluques, et m'avoit dit plusieurs fois qu'il estoit déterminé, quand il seroit de retour en France, d'aller chercher un passage au nord et découvrir par là jusqu'au sud. » Jehan Parmentier avoit un frère cadet, nommé Raoul, né à Dieppe en 1499, mort 13 ou 14 jours après lui, de fièvres chaudes et aiguës, dans la même île de Sumatra. On a de Jehan, I. *Moralité très-excellente a l'honneur de la glorieuse assumption de Nostre-Dame, jouée a Dieppe le jour du puy de ladite assumption, l'an de grace 1527, etc, à dix personaiges*, Paris, 1531, in-4°. II. *Description nouvelle des merveilles de ce monde et de la dignité de l'homme*, Paris, 1536, in-4°. On y trouve aussi la reimpression du *Mystère de l'assumption*. En parlant des deux frères, Crignon, duquel nous empruntons l'article, dit qu'ils étoient :

. . . . . Deux des plus clers.
Pour composer balades, chants royaulx,
Moralités, comedies, rondeaulx,
Astrolabes, sphères et mappemonde
Certes aussy pour corgnoistre le monde.

Dans sa déploration de Jehan et de Raoul Parmentier, le même Crignon dit : « Un an et demi avant

son dernier voyage qu'il entreprit en 1527, à l'âge de 55 ans, il se maria à une femme aimable, dont il eut deux enfans; malgré les pleurs et les prières de sa femme, il prit, avec son frère Raoul, la charge par contract et accord faicts avec noble homme Jan Ango Grenetier et vis-comte de Dieppe et ses personniers (associés), de mener et conduire aux Indes d'orient deux navires dudit Dieppe, dont le plus grant estoit nommé *la Pensée*, du port de deux cents tonneaux, et l'autre *le Sacre*, du port de cent vingt..... Ils eurent une heureuse navigation jusqu'à Samatra, où ils arrivèrent après avoir découvert plusieurs terres et isles, et y moururent. » Crignon s'imagina que le corps de Jehan, qui fut enterré dans l'île de Sumatra, fut changé en palmier, et celui de Raoul, qui fut jeté dans la mer, en dauphin, et que les Français de leur nom appellent cette mer Parmentière.

* II. PARMENTIER (Jacques), peintre français d'*histoire* et de *portraits*, né en 1658, mort en 1730, s'établit en Angleterre, et fit sa principale résidence au comté d'Yorck, où l'on trouve beaucoup de ses *ouvrages*. Ce sont des tableaux d'autels, dans lesquels on distingue celui de Saint-Pierre de Leeds.

PARMESAN (le). *Voyez* MAZZUOLI.

PARNASSUS (Mythol.), fils de Neptune et de Cléodore, habitoit les environs du mont Parnasse auquel il donna son nom. On lui attribue l'invention de l'art des augures.

† PARNELL (Thomas), poëte anglais, né à Dublin en 1679, fut, à la recommandation de Swift, nommé vicaire de Finglass, dans le diocese de Dublin. S'étant rendu à Londres, il prêcha en faveur du parti de la cour, espérant parvenir à un bon bénéfice; mais la mort de la reine Anne dissipa ses espérances. Son ami Swift l'ayant mené un jour à l'audience du comte d'Oxford, au lieu de présenter le poëte au ministre, il alla prendre le comte et le mena chercher Parnell à travers la foule des courtisans. Swift s'applaudit d'avoir soutenu ainsi l'honneur des talens, persuadé, dit-il, que le génie est supérieur au rang et à la dignité. Parnell est auteur de quelques pièces de poésie, dont la plus remarquable est *Hésiode* ou *la Naissance de la femme*: c'est à peu près le même sujet que le comte de Voltaire intitulé *Pandore*; et la plus connue en France est l'*Ermite*: c'est de tous les ouvrages de Parnell celui qui a le plus contribué à sa réputation. Le style en est quelquefois un peu recherché, mais les images en sont si séduisantes, le coloris si frais, et les détails si gracieux, que c'est un des petits poëmes anglais qu'on lit avec plus de plaisir. Hennequin, ancien législateur, en a donné une version française à Riom et Clermont, 1801, in-12. On a encore de lui une *Vie de Zoïle*, et cinq visions dans le *Spectateur* ou dans le *Gardien*. Il n'a dans ses ouvrages en prose que le mérite de l'imagination. L'esprit de Parnell, dit Johnson, n'étoit ni très-étendu ni très fécond; il a plus emprunté qu'il n'a imaginé, et son mérite est dans la facile douceur de sa diction. Il composa pour Pope la *Vie d'Homere*, qui se trouve à la tête de sa traduction de l'Iliade; mais le traducteur

d'Homère fut obligé d'en retravailler le style, et cette refonte, disoit-il, lui fut aussi pénible que l'ouvrage l'avoit été à Parnell. Feutri et Berquin ont imité dans deux romances son conte de l'*Ermite*. Cet auteur mourut à Chester en juillet 1717. Ses ouvrages poétiques ont été imprimés à Paris en 2 vol. in-12. Parnell laissa en mourant plusieurs morceaux de *poésie*, parmi lesquels Pope choisit les meilleurs, et les fit imprimer en 1721, en un vol. in-8°. On a donné à Dublin, en 1758, un volume posthume de ses *œuvres*; l'un et l'autre ont été imprimés à Londres dans la Collection des Poetes anglais; et en 1795, dans la Collection d'Edimbourg. Parnell avoit un goût délicat, formé par l'étude des classiques anciens; l'admiration qu'il avoit pour ses modèles l'empêcha jusqu'à un certain point d'être original lui-même. Ses pensées, sans avoir le mérite de la nouveauté, ont celui de la justesse et de l'agrément. Ses images, sans être grandes, sont bien choisies et heureusement appliquées. Le but moral de ses *poésies* est excellent, et son expression pure et correcte.

PARONCI (César), auteur de quelques *traductions* d'ouvrages français en italien, et entre autres du traité de Vénerie de du Fouilloux, imprimé à Milan en 1615, in-8°, avec figures.

* PAROY (Jacques de), l'un des meilleurs peintres sur verre, naquit à Saint-Pourçain-sur-l'Allier vers la fin du 16e siècle. Passionné pour la peinture, il se rendit à Rome, où il étudia long-temps sous le célèbre Dominiquin. Au sortir de son école, il passa à Venise qu'il embellit d'un grand nombre de beaux *ouvrages*. Il revint ensuite à Paris, et dessina pour une chapelle de l'église de Saint-Mery *le jugement de Suzanne*, ainsi que les *vitreux* du chœur, ouvrages exquis, dont le premier fut exécuté sur verre, d'après lui, par Jean Nogare. On voit encore de lui à Gannat, près sa ville natale, dans la chapelle de Sainte-Croix, des vitres peintes où sont représentés les quatre pères de l'Eglise, *saint Ambroise*, *saint Augustin*, *saint Jerôme et saint Grégoire*. Les deux premiers sont les portraits de MM. de Filhol, dont l'un étoit archevêque d'Aix. De Parcy mort à Moulins, âgé de 102 ans, a laissé quelques *écrits* sur son art.

PARQUES (Mythol.), filles de l'Enfer et de la Nuit, étoient trois : Clothon, Lachésis et Atropos. La vie des hommes, dont ces trois sœurs filoient la trame, étoit entre leurs mains : Clothon garnissoit et tenoit la quenouille, Lachésis tournoit le fuseau, et Atropos coupoit le fil avec des ciseaux. Ainsi, la 1re présidoit à la naissance, la 2e au cours de la vie, et la dernière à la mort. Elles employoient de la laine blanche, mêlée d'or et de soie, pour composer les jours longs et heureux, et de la laine noire et sans consistance, pour les jours dévoués au malheur ou de peu de durée. Quelques anciens leur donnent une autre origine, d'autres fonctions et d'autres noms. Ils les appellent *Vesta*, *Minerve*, *Martia* ou *Marte*, ou bien *Nona*; *Decim* et *Marta*. *Voy.* MÉLÉAGRE, n° I.

I. PARR (Catherine), sixième femme de Henri VIII, roi d'Angleterre. Ce prince ayant fait mourir Catherine Howard,

qu'il n'avoit pas, disoit-il, trouvée vierge, se maria, vers l'an 1542, à Catherine Pars, veuve du baron Latimer et sœur du comte de Northampton. La nouvelle reine avoit du penchant pour le luthéranisme. Henri VIII, destructeur de la religion catholique, et cependant ennemi de Luther et de Calvin, fut sur le point de l'immoler à son zèle dogmatique. « Ce prince, dit l'abbé Millot, surchargé d'embonpoint, incommodé d'une ulcère à la jambe, menacé d'une maladie mortelle, trouvoit dans la complaisance et dans les soins empressés de son épouse le soulagement de ses maux. Malheureusement elle ne pensoit pas en tout comme lui. Il parloit sans cesse théologie, pour avoir le plaisir de dogmatiser. Dans la chaleur d'une conversation, la reine laissa trop apercevoir ses sentimens. Le soupçon d'hérésie effaroucha le cruel monarque. L'évêque Gardiner et le chancelier envenimèrent la plaie. On dressa aussitôt une accusation contre Catherine. Henri la signa. Cette princesse alloit périr sur un échafaud, peut-être dans les flammes, si le papier fatal n'étoit tombé de la poche du chancelier, et n'avoit été ramassé par un des partisans de la reine, qui le lui porta. Avertie du danger, sans perdre courage, elle fait sa visite au roi, déjà un peu plus tranquille. La conversation tombe encore sur la théologie. Catherine s'excuse adroitement d'entrer en matière. Elle dit qu'une femme doit suivre les principes de son époux, sur-tout quand il est comme lui distingué par ses lumières et par une profonde science; que si quelquefois elle s'est avisée de discourir sur ces objets trop au-dessus de sa portée, c'étoit parce qu'il y trouvoit de l'amusement; qu'elle avoit même pris la liberté de le contredire, afin d'animer la conversation et d'acquérir des connoissances, en lui procurant le plaisir de la réfuter. « Oh ! s'écrie Henri, vous voilà devenue un docteur : vous êtes plus propre à donner des leçons qu'à en recevoir ; mon cœur, nous sommes toujours bons amis. Il l'embrasse tendrement et lui jure un attachement inviolable. » Henri mourut en 1546, peu de temps après cette conversation. Catherine ne resta que trente-quatre jours veuve du roi ; elle épousa Thomas de Seymour, amiral d'Angleterre, qui la conserva peu de temps ; car elle mourut le 7 septembre 1547. On soupçonna, peut-être témérairement, que son mari, qui aimoit la princesse Elizabeth, qu'il se flattoit d'épouser, avoit avancé cette mort.

II. PARR (Guillaume), gentilhomme gallois, puni en 1584, du dernier supplice, pour avoir conspiré contre la reine Elizabeth. Ce fanatique vouloit, par sa mort, mettre Marie Stuart reine d'Ecosse sur le trône d'Angleterre, pour rétablir dans cette île la religion catholique.

III. PARR (Thomas), centenaire célèbre, pauvre paysan, né dans la province de Shropshire en Angleterre, qui ne vécut presque toute sa vie que de vieux fromage, de lait, de pain et de petite bière, et qui mourut à Londres en 1635, à 152 ans 9 mois. A 120 ans il épousa une veuve. Cet homme extraordinaire fut capable, jusqu'à sa 130e année, de tous les travaux d'un laboureur, et même des plus pénibles. Le comte d'Arundel l'ayant retiré chez lui, le changement

diaire, les nouveaux mets, l'abondance des vins hâtèrent sa mort, et l'intempérance abrégea une vie que la sobriété avoit prolongée au-delà des bornes ordinaires.

PARRAIN. *Voyez* COUTUMES.

PARRENNIN (Dominique), jésuite, né dans le Lyonnois, envoyé à la Chine en 1698. L'empereur Cam-Hi le goûta et l'estima; il avoit souvent des entretiens avec lui. Le P. Parrennin traduisit pour ce prince, en langue tartare, ce qu'il y avoit de plus nouveau en géométrie, astronomie et anatomie, etc., dans les ouvrages de l'académie des sciences et dans les auteurs modernes. Il suivoit toujours le monarque chinois dans ses voyages de Tartarie, et il a été médiateur dans les contestations survenues entre les cours de Pékin et de Moskou. C'est à lui qu'on est redevable des *cartes* de l'empire de la Chine. Il mourut le 27 septembre 1741, dans un âge avancé. L'empereur voulut faire les frais de ses funérailles, et les grands de l'empire y assistèrent. Le P. Parrennin étoit en correspondance avec de Mairan, et leurs lettres respectives ont été imprimées en 1759, in-12 : elles font honneur à l'un et à l'autre. *Voyez* DIONIS, n° I.

I. PARRHASIUS *ou* PARRASIUS (Mythol.), fils de Mars et de Philonomie, nymphe de Diane, fut nourri par une louve avec son frère Lycaste dans une forêt où leur mere les avoit abandonnés, aussitôt après leur naissance.

* II. PARRHASIUS, peintre, natif d'Ephèse, contemporain et rival de Zeuxis, vivoit vers l'an 420 avant Jésus-Christ. Ce fameux artiste réussissoit particulièrement dans la partie qu'on appelle *le dessin*. Ce fut le premier qui *peignit* bien les cheveux, et qui sut donner à ses figures la symétrie ou la juste proportion qu'elles devoient conserver entre elles. On remarquoit encore dans ses ouvrages beaucoup de génie et d'invention. Il avoit étudié sous Socrate les expressions qui caractérisent ordinairement les grandes passions; il rendoit dans toute leur force les mouvemens impétueux de l'ame; ses figures étoient à la fois élégantes et correctes, ses touches savantes et spirituelles; enfin son pinceau embellissoit la nature sans l'altérer. Le tableau allégorique que ce peintre fit du peuple d'Athènes lui acquit une grande réputation. Cette nation bizarre, tantôt fière et hautaine, tantôt timide et rampante, et qui, à l'injustice et à l'inconstance allioit la clémence et l'humanité, se trouvoit représentée avec tous les traits distinctifs de son caractère. On sait qu'après avoir peint un rideau, il trompa Zeuxis lui-même. Son tableau de *Méléagre et Atalante* fut acheté par Tibère la valeur de 150,000 livres de notre monnoie. Les artistes d'un mérite supérieur ne sont pas souvent assez en garde contre la vanité. Parrhasius avoit conçu une si haute idée de lui-même, qu'il se prodiguoit les louanges les plus fortes; il étoit méprisant, et magnifique dans tout ce qui environnoit sa personne. Ordinairement il s'habilloit de pourpre, et avoit une couronne sur la tête, se regardant comme le roi de la peinture. *Voy.* TIMANTHE *et* ZEUXIS.

* III. PARRHASIUS (Janus),

célèbre grammairien en Italie, né à Cosenza dans le royaume de Naples en 1470. Son nom étoit Giovanni-Paulo-Parisio, auquel il substitua, suivant la mode de son temps, celui de Parrhasius. Il enseigna à Milan avec beaucoup de succès, et fut admiré particulièrement pour les graces de son débit et le son enchanteur de sa voix. Il vint à Rome sous Alexandre VI, et ayant été sur le point d'être enveloppé dans la disgrace des cardinaux Bernardini Cajétan et Silius Savello, il revint à Milan, où il fut appelé à la place de professeur de rhétorique. Ayant eu le malheur de s'y faire beaucoup d'ennemis, il se retira à Vicence et ensuite à Rome, où Léon X l'accueillit, et lui donna une place de professeur de belles-lettres, dont il ne jouit pas long-temps. Usé par ses travaux et sujet à la goutte, il perdit l'usage de ses membres, et mourut peu après dans une très-grande pauvreté. On lui attribue plusieurs ouvrages. I. *De quæsitis per epistolam.* II. Des *Fragmens d'antiquités* qu'il publia pendant qu'il étoit professeur à Milan. III. Un *Commentaire* sur l'Art poétique d'Horace. IV. Un *autre* sur Claudien et sur Ovide suivant Bayle ; mais il est certain qu'on lui doit la découverte de Charisius Sosipater qu'il fit imprimer à Naples en 1532. La plupart de ses *ouvrages* sont restés en manuscrit.

† I. PARROCEL (Joseph), peintre et graveur, né en 1648 à Brignoles en Provence, mort à Paris en 1704, perdit son père dans son enfance, et n'hérita que de ses talens pour son art. Un de ses frères fut son premier maître. Il le quitta pour se perfectionner à Paris et en Italie. Il rencontra à Rome Le Bourguignon, fameux peintre de batailles, et se mit sous sa direction ; il passa ensuite à Venise, où il étudia la manière des grands maîtres qui ont embelli cette ville. La réputation que ses *ouvrages* lui firent l'avoit déterminé à s'établir dans ce pays ; mais ses envieux ayant tenté de le faire assassiner, il changea de résolution, revint en France, et se maria à Paris. On le reçut avec distinction à l'académie de peinture, dont il fut nommé conseiller. Cet artiste a *peint* avec succès le portrait, des sujets d'histoire et de caprice ; mais il a *excellé* à représenter des batailles, faisant tout de génie, sans avoir jamais été dans des camps, ni servi dans les armées ; cependant il a mis dans ses tableaux de batailles un mouvement et un fracas prodigieux. Il a peint avec la dernière vérité la fureur du soldat : « aucun peintre, suivant son expression, n'a su mieux tuer son homme. » Sa touche est d'une légèreté, et son coloris d'une fraîcheur admirables. Il *peignoit* avec une grande facilité. Il a *gravé* avec beaucoup d'intelligence une suite de la *Vie de Jésus-Christ*, et quelques autres *morceaux*. On a peu gravé d'après lui.

II. PARROCEL (Charles), fils du précédent, et son élève, ancien professeur de l'académie, naquit en 1689, et mourut en 1752. Il excelloit dans le genre de son père. Cet artiste eut la gloire d'être choisi pour peindre les *Conquêtes de Louis XV.* Plusieurs de ses *tableaux* ont été exécutés en tapisseries aux Gobelins. Si Charles Parrocel a mis moins de chaleur dans son coloris que son père, il y a répandu plus de vérité. Il s'étoit engagé

dans la cavalerie, pour *dessiner* avec plus de goût, d'enthousiasme et de vérité, les chevaux et les diverses évolutions militaires. *Voyez* FRANÇOIS, nº XXI.

III. PARROCEL (Pierre), d'Avignon, peintre d'histoire, élève de Joseph Parrocel son oncle, et de Charles Maratte, mort en 1739, à 74 ans. Son ouvrage le plus considérable est à Saint-Germain-en-Laye, où il a peint dans une galerie de l'hôtel de Noailles l'*Histoire de Tobie* en 16 tableaux. Son chef-d'œuvre étoit à Marseille dans l'église des religieuses de Sainte-Marie; l'*Enfant Jésus* assis sur un trône est représenté couronnant la Vierge, humblement inclinée devant lui. Cet *ouvrage* offre les graces du dessin et du coloris, unies aux charmes des effets agréables et séduisans. Pierre Parrocel a répandu plusieurs de ses *productions* dans la Provence, le Languedoc et le Comtat Vénaissin. L'académie de peinture et de sculpture le reçut au nombre de ses agréés.

* PARRY (Richard), théologien anglais, curé de Wichampton, dans le comté de Dorset, se livra à l'étude et à la prédication, et mourut en 1780, dans un tel état de pauvreté, qu'il laissa à peine de quoi faire les frais de ses funérailles. Ses ouvrages en anglais sont le *Sabbat des chrétiens aussi ancien que le monde*, 1755, in-4°. — *Dissertation sur la prophétie de Daniel, des soixante-dix semaines*, 1762, in-8°. — *L'Harmonie des quatre Evangelistes, sur la résurrection de Notre-Seigneur*, 1765, in-4°, etc.

* PARS (Adrien), né à La Haye en Hollande, et ministre du saint Évangile à Catric, (Katwych) sur le Rhin, étoit studieux investigateur des antiquités hollandaises, et il a bien mérité de leur étude par deux *ouvrages* que, sous des titres latins, il a publiés dans sa langue maternelle; savoir, I. *Catti aborigines Batavorum*, Leyde, 1797, in-8°, dont Van der Schelling a donné une nouvelle édition, en 1715, sous le titre de, Antiquités de Catric. II. *Index Batavicus*, ou *Liste nominative de tous les auteurs à consulter pour toutes les différentes parties de l'Histoire de Hollande, depuis Jules-César jusqu'à nos jours*, Leyde, 1701, in-4°. Il a encore fait imprimer quelques *Sermons*, une *Explication du pseaume CX*, une *du chapitre XXIV, de l'Evangile selon saint Matthieu.*

* PARSIN (Joachim, graveur d'Utrecht, né en 1501, connu pour avoir gravé à l'âge de 27 ans les *Portraits des freres Crabert.*

* I. PARSONS ou PERSONS (Robert), jésuite anglais, sur lequel nous n'avons d'autres Mémoires que le Dictionnaire bibliographique anglais, et les auteurs de la même nation qui ont fourni l'histoire de sa Vie. Parsons, né en 1546, d'un forgeron à Netherstoway, dans le comté de Sommerset, annonça dès ses premières années d'heureuses dispositions: il fut en conséquence envoyé à l'université d'Oxford, où il se distingua par le talent qu'il montra dans les disputes scolastiques alors si fort en vogue. En 1574 quelques fautes d'inconduite le forcèrent à quitter l'université. Jusque-là Parsons avoit fait profession de protestantisme; le

premier il avoit introduit dans la bibliothèque du collége les livres de cette communion ; il y renonça, entra dans l'ordre des jésuites, et fut admis dans leur collége à Rome. Il parvint bientôt à s'y distinguer, et obtint, en 1579, de sa sainteté la permission d'ériger en collége ou en séminaire, pour les Anglais, sous le nom de *Collegium de Urbe*, l'hôpital fondé pour la même nation sous le règne de la reine Marie. Cet établissement avoit pour objet des missions en Angleterre, et ne fut pas plutôt formé, que Parsons, revêtu du titre de supérieur de la mission, partit accompagné d'Edmund Campian et de quelques autres. Arrivés à Londres, ils se distribuèrent entre eux les contrées qu'ils devoient parcourir. Campian se rendit dans le nord du royaume, Parsons se chargea de l'intérieur pour être plus à portée de la capitale, parut dans les campagnes, déguisé tantôt en soldat, tantôt en laïque, en ministre, en huissier ; et ses succès répondirent à son zèle. Le pays de Galles offrit une abondante moisson, et, suivant le rapport de Parsons lui-même, tout étoit disposé pour une insurrection générale aux approches de Noël. La vigilance de lord Burleigh rompit toutes ces mesures. Campian ayant été découvert fut arrêté et mis en prison. Parsons, qui étoit dans le comté de Kent, traversa la mer et vint à Rouen, d'où il retourna à Rome, où il obtint, en 1587, la place de directeur du séminaire anglais dont nous avons parlé. L'Espagne faisoit alors des préparatifs immenses pour une descente en Angleterre. Il y fut envoyé pour tâcher de faire tourner à l'avantage de son ordre et de ses projets les dispositions du roi d'Espagne. Dans la vue de mettre les catholiques anglais dans la dépendance des jésuites, il mettoit toute son application à provoquer l'établissement de séminaires toujours prêts à fournir de nouveaux sujets pour recruter les missions d'Angleterre. Il réussit dans ce dessein auprès de Philippe II ; il traitoit en même temps avec le duc de Guise pour la fondation d'un pareil séminaire en Normandie, de sorte qu'en peu de temps, indépendamment des séminaires établis à Rome et à Reims, les jésuites en eurent à Valladolid, à Séville, à San-Lucar, à Lisbonne, à Douay et à Saint-Omer. Parsons vouloit parvenir à détrôner la reine Elizabeth, et s'en étoit ouvert au duc de Guise. Après la dispersion de la flotte invincible, il ne négligea rien pour engager Philippe II à un second armement ; et n'ayant pu réussir, il chercha à exciter en Angleterre un soulèvement, à la tête duquel il vouloit placer le comte de Derby. Celui-ci n'ayant pas voulu s'y prêter fut bientôt après empoisonné. (Mémoires de M. Géé sur les jésuites.) Parsons ne s'en tint pas là. Sir Rolph Winwood écrivoit de Paris, en 1602, au secrétaire d'état Cécil, « qu'à l'instigation de cet homme turbulent il y avoit un complot formé pour assassiner la reine. » Le cardinal d'Ossat, dans ses lettres, donne au roi de France de longs détails sur les projets de Parsons, relativement à l'exclusion du roi Jacques, et au dessein d'engager le pape à placer sur le trône d'Angleterre le duc de Parme son parent. Parsons après avoir vainement tenté d'obtenir la pourpre romaine, à la mort de son ami et de son protecteur le cardinal Allen, mou-

rut le 18 avril 1610. Il laissa de nombreux *écrits*, qui ne peuvent aujourd'hui inspirer aucun intérêt, et parmi lesquels nous nous bornerons à citer l'ouvrage intitulé *Christian directory guiding mento their salvation*. Ce livre, que les Anglais eux-mêmes apprécient comme excellent, a été mis en langue moderne, et eut sous cette forme huit éditions, dont la dernière est de 1782.

† II. PARSONS (Jacques), excellent médecin et bon littérateur, né à Barnstaple, dans le comté de Devon, en 1705. Après avoir perfectionné ses études à Paris sous les meilleurs professeurs, il vint s'établir à Londres en 1736, où il se lia d'abord avec le D. Jacques Douglas, auquel il se rendit très-utile pour ses préparations anatomiques. Quoiqu'il se fût livré à toutes les branches de la médecine, il parut s'être donné plus particulièrement à la pratique des accouchemens. Parsons appartint à la société royale de Londres, à celle des antiquaires, des arts, des manufactures et du commerce, et fut lié avec les savans les plus distingués de son siècle. Il mourut le 4 avril 1770, laissant plusieurs *ouvrages manuscrits*, qu'il avoit enrichis de ses propres *dessins*.

* PARTÉNIO (Barthélemi), de Brescia, professeur de belles-lettres à Rome, vivoit vers l'an 1484. Il a *traduit* du grec l'Histoire de Thucydide et les amours de Leucippe et de Cléophonte. On a encore de lui un *Eloge* des hommes les plus illustres de sa patrie.

* PARTÉNIUS (Bernard), dont le véritable nom, selon quelques écrivains, est Franchésini; et qu'il changea contre celui de Parténius, pour se conformer à l'usage des savans de son siècle, né à Spilimberg dans le Frioul, consacra à sa patrie les premiers fruits de ses études et de son zèle, en fondant, en 1538, une académie pour les langues grecque, latine et hébraïque; mais cette académie ne subsista que quelques années. Parténius devint ensuite professeur de belles-lettres à Ancône; emploi qu'il remplit jusqu'en 1555, époque à laquelle il alla à Vicence, et de là à Venise, où il professa l'éloquence jusqu'à sa mort, arrivée en 1589. On a de lui un *Discours* en faveur de la langue latine, un *Traité de l'imitation poétique*, en italien, Venise, 1560, et qu'il *traduisit* lui-même en latin en 1565; trois livres de *Poésies* latines, pleines d'élégance, imprimées à Venise en 1579. On lui doit encore des *Commentaires* sur les Odes d'Horace.

† I. PARTHENAY (Anne de), de l'illustre maison de Parthenay, femme d'Antoine de Pons, comte de Marennes, fut un des principaux ornemens de la cour de Renée de France, duchesse de Ferrare et fille de Louis XII. Anne savoit parfaitement la musique. Elle apprit le latin, le grec, l'Ecriture-sainte et la théologie, et prenoit un plaisir singulier à s'entretenir presque tous les jours avec les savans. Elle embrassa les opinions de Calvin, et travailla beaucoup à les répandre.

† II. PARTHENAY (Catherine de), née en 1552, nièce de la précédente, fille et héritière de Jean de Parthenay, seigneur

de Soubise et chef des protestans. (*Voyez* Soubise, n° I); elle épousa en 1568 le baron de Pont-Kuellevé, tué le jour du massacre de la Saint-Barthélemi, en 1572; puis en 1575, René vicomte de Rohan, prince de Léon, 2e du nom, qui mourut 10 ans après. Uniquement occupée pendant son veuvage à élever ses enfans, elle leur inspira des sentimens dignes de leur naissance. Le fameux Henri duc de Rohan, son fils aîné (*voyez* Rohan n° II.), et ses deux filles, Catherine et Anne de Rohan, répondirent à ses soins. Catherine, décédée, en 1607, femme de Jean II, duc des Deux-Ponts, s'immortalisa par sa vertu. Ce fut elle qui qui fit cette belle réponse à Henri IV: « J'ai trop peu de bien pour être votre femme, et trop de sentimens pour être votre maîtresse.» Anne, morte sans alliance en 1646, soutint courageusement toutes les incommodités du siége de La Rochelle en 1628, aussi bien que sa mère, qui, malgré sa vieillesse, supporta avec fermeté la nécessité où elle se vit réduite de vivre pendant trois mois de chair de cheval et de quatre onces de pain par jour. Elle et sa fille refusèrent d'être comprises dans la capitulation, et demeurèrent prisonnières de guerre au château de Niort. Catherine de Parthenay, morte au Parc en Poitou le 26 novembre 1631, à 77 ans, avoit fait une *Tragédie d'Holopherne*, jouée à La Rochelle pendant le siége de cette ville, et d'autres *pièces* tragiques et comiques qui n'ont pas été imprimées.

III. PARTHENAY (Jean de). *Voyez* Soubise, n° I.

IV. PARTHENAY (Emmanuel de), aumônier de la duchesse de Berry, mort en 1761, à 96 ans. On a de lui une *Traduction* latine publiée en 1718, in-12, du Discours sur l'Histoire universelle de Bossuet, sous ce titre: *Commentarii universam complectentes historiam, ab orbe condito ad Carolum Magnum; quibus accedunt series religionis et imperiorum vices.*

† V. PARTHENAY (l'abbé Jean-Baptiste des Roches de), né à La Rochelle, et mort au milieu du 18e siècle, fut un écrivain laborieux et exact, à qui l'on doit, I. *Histoire de Danemarck*, 1733, 6 vol. in-12. II. *Pensées morales*, par Holberg, traduites du danois, Copenhague, 1754, 2 vol. in-12. III. *Voyage d'Egypte et de Nubie*, traduit de Norden, 1755, Copenhague, 2 vol. in-folio. IV. *Histoire du Groenland*, traduite du Danois Eggède, Copenhague, 1733, in-8°. V. *Histoire de la Pologne sous Auguste II*, 1794, deux volumes in-8°. Cet auteur infatigable a fourni beaucoup d'*articles* au Dictionnaire géographique de La Martinière.

† PARTHÉNIUS, de Nicée, qui florissoit sous l'empire d'Auguste, est auteur d'un traité *De amatoriis affectibus*, imprimé en grec et en latin, in-8°, plusieurs fois, entre autres, dans *Historiæ politicæ scriptores*, de Gale. M. Heyne, l'un des plus savans hellénistes de l'Europe, en a donné une excellente édition à Gottingue, 1798, in-8°. Jean Fournier les a traduits en français, Lyon, 1555, in-8°. On les a réimprimés à Paris, sous ce titre: *Affections de divers amans*, 1743, petit in-8°. C'est le seul ouvrage qui nous reste de tous ceux composés

par cet auteur que l'on dit avoir été maître de Virgile.

PARTHÉNOPE (Mytholog.), l'une des Syrènes qui tentèrent en vain de charmer Ulysse par leur chant : elle se tua de desespoir. Son corps fut jeté par les flots sur les côtes d'Italie ; et les peuples habitans de ces bords qui le trouvèrent lui élevèrent un tombeau. La ville où étoit ce tombeau fut depuis appelée Parthénope, du nom de la Syrène dont elle possédoit les dépouilles ; mais cette ville ayant été renversée, on y en bâtit une autre plus magnifique, qu'on appela Néapolis, c'est-à-dire Ville nouvelle.

I. PARUTA (Paul), noble Vénitien, d'une famille originaire de Lucques, né en 1540, mort en 1598, se fit un nom par son savoir et par son habileté dans les affaires d'état. Il fut d'abord historiographe de la république. Son esprit s'éleva par degrés aux premières charges. Il fut nommé à plusieurs ambassades, devint gouverneur de Brescia, et fut enfin élu procurateur de Saint-Marc, Il remplit ces divers postes avec une intégrité et un zèle peu communs. On a de lui plusieurs *ouvrages* en italien. I. De bonnes *Notes* sur Tacite. II. Des *Discours politiques*, in-4°, pleins d'idées profondes, dont quelques-unes sont fausses. Ils parurent à Venise en 1599, in-4°. Le président de Montesquieu en a fait usage dans sa Décadence des Romains. III. Un *Traité de la perfection de la Vie politique*, à Venise, 1582 in-4° : livre judicieux. IV. Une *Histoire de Venise, depuis* 1513 *jusqu'en* 1551, in-4°. 1605 et 1703, avec une *Relation* de la guerre de Chypre. Quoique cet ouvrage ait son mérite, il n'est pas difficile de s'apercevoir qu'il a été écrit par un Vénitien, qui ne pouvoit ni ne vouloit tout dire.

II. PARUTA (Philippe), connu par ses immenses recherches sur la Sicile, donna la première édition de sa *Collection des Medailles de Sicile* à Palerme, 1612, in-folio. Cet ouvrage fut réimprimé à Rome en 1649, et à Lyon en 1697. L'édition de Rome est la plus estimée après celle de Palerme. Havercamp en publia une édition latine, en trois volumes in-folio, qui font partie de la grande collection des Antiquités d'Italie, quarante-cinq volumes in-folio, par Grævius et Burmann, à Leyde, 1725 et années suivantes.

* III. PARUTA-TOMMASINI (Monsig. Tommaso), de l'ordre des prêcheurs, né à Venise vers l'an 1380, après avoir fait ses humanités, fut envoyé à Padoue pour faire son cours de philosophie. En 1401 il se rendit à Oxford pour étudier la théologie scolastique. De retour dans sa patrie il fut élevé à l'évêché de Ville-Neuve dans l'Istrie ; il assista au concile de Constance, où il *prononça* plusieurs discours, et *écrivit* l'histoire de ce concile. Après avoir passé par les premiers degrés de l'Eglise, il mourut à Venise en 1446. Ses principaux ouvrages sont, *Historia Concilii Constantiensis sermones; Carmen de divinissimo Corporis Christi Sacramento*, etc. etc.

PARYSATIS, sœur de Xercès, et femme de Darius-Ochus, roi de Perse, mère d'Artaxercès-Mnémon et de Cyrus-le-Jeune, favorisa l'ambition de ce dernier, qui se révolta contre son frère Artaxercès, et fut tué à la fameuse bataille de Cunaxa, l'an

405 avant J. C. Parysatis, infiniment sensible à cette perte, tira une cruelle vengeance de tous ceux qui avoient eu part à sa mort. Elle fit empoisonner Statira, femme de son fils Artaxercès, et se souilla de tous les crimes que la vengeance animée par l'ambition peut commettre. *V.* ARTAXERCÈS, n° II.

† I. PAS (Manassès de), marquis DE FEUQUIÈRES, d'une des anciennes maisons de l'Artois, né à Saumur en 1590, se trouva en naissant le seul de sa maison. Son père François de Pas, chambellan de Henri IV, avoit été tué à la bataille d'Ivry. Ce prince, touché des services qu'il avoit reçus d'une maison qui paroissoit alors éteinte : « Ventre-saint-gris, dit-il, en apprenant sa mort, j'en suis fâché! la race en est bonne : n'y en a-t-il plus? » On lui répondit : « La veuve est grosse (c'étoit Madelaine de La Fayette). » — « Je donne donc au ventre, repartit Henri IV, La même pension que celui-ci avoit. » Les frères de François de Pas avoient perdu la vie pour le même monarque. Le jeune Feuquières, seul rejeton de la famille, prit le parti des armes à l'âge de 13 ans, et monta de degré en degré jusqu'aux grades de lieutenant-général et de général d'armée. Ce fut lui qui pendant le siége de La Rochelle, dirigea toutes les mesures pour surprendre cette ville, et il fut pris en reconnoissant l'endroit par lequel on devoit entrer. Louis XIII fit faire des offres considérables pour sa rançon; mais les Rochellois les refusèrent toutes, dans l'espérance qu'un tel prisonnier sauveroit la vie à ceux de leur parti qui étoient au pouvoir du roi. Sa prison dura neuf mois, pendant lesquels il contribua beaucoup à la reddition de la place, par les intrigues de mad. de Noailles, belle-mère de sa femme. Après la mort de Gustave-Adolphe, il fut envoyé en qualité d'ambassadeur extraordinaire en Allemagne pour y maintenir les alliés. Son esprit y parut avec autant d'éclat que son courage s'étoit montré à La Rochelle. Il forma après bien des peines cette importante union des Suédois et de plusieurs princes de l'Empire avec le roi, si avantageuse à la France et si utile à la liberté de l'Europe. La guerre s'étant bientôt allumée contre la maison d'Autriche, il commanda en 1635 l'armée française conjointement avec le duc de Saxe-Weimar. La fatigue de cette campagne lui causa la seule maladie qu'il ait eue dans sa vie. Le roi envoyoit tenir conseil à la ruelle de son lit. Dès qu'il fut rétabli, il continua à se signaler. Il assiégea en 1639 Thionville avec un petit corps d'armée. Piccolomini l'attaqua avec des forces supérieures, et ne put vaincre qu'après que la perte de son sang l'eut fait tomber sans connoissance au pouvoir de l'ennemi. Sa rançon coûta au roi le général Ekenfort, deux colonels et 18 mille écus. Feuquières étoit alors mourant de ses blessures : il expira à Thionville le 14 mars 1640, à 50 ans. Les courtisans avoient osé blâmer un homme qui s'étoit signalé par le plus grand courage. Mais Louis XIII dit à ses enfans : « Mandez à votre père que je suis tres-satisfait de sa conduite, et qu'il a fait devant Thionville tout ce que pouvoit un homme d'honneur. » Il dit dans une autre occasion, en parlant du peu de bien qu'il avoit laissé : « Le pauvre Feuquières songeoit plus à faire la guerre qu'à accommo-

der sa maison. » Ses *Négociations* d'Allemagne, en 1633 et 1634, ont été publiées à Paris, 1758, en 3 vol. in-12.

II. PAS (Isaac de), fils aîné du précédent lieutenant-général du roi et gouverneur de Verdun, mourut ambassadeur extraordinaire en Espagne l'an 1688. Il avoit été vice-roi de l'Amerique, et ambassadeur en Suède, où il demeura dix ans et où il donna plusieurs preuves d'une sage politique comme ambassadeur, et de son courage comme capitaine.

† III. PAS (Antoine de), marquis DE FEUQUIÈRES, fils aîné du précédent, commença à se signaler en Allemagne en 1688. Il partit d'Heilbron à la tête de mille chevaux, parcourut un pays très-étendu, battit plusieurs partis fort considérables, passa des rivières, evita des pieges, imposa des contributions; et, après 35 jours de courses, retourna triomphant au lieu d'où il étoit parti. « Vous avez beaucoup risqué, lui dit un de ses amis: — Pas tant qu'on se l'est imaginé, répond le modeste Feuquieres. On étoit ignorant, comme on l'est toujours, lorsque la guerre a commencé: les ennemis étoient épouvantés, et ils me croyoient plus fort que je n'étois. » Cette campagne lui valut le grade de maréchal de camp l'année d'après. D'Allemagne il passa en Italie, et se signala à la bataille de Stafarde, à la prise de Suse et de quelques autres villes du Piémont, et dans les vallées de Luserne contre les Barbets. Nommé lieutenant-général en 1693, il servit en cette qualité jusqu'à la paix, et mourut le 27 janvier 1711, à 63 ans. Douze heures avant d'expirer il écrivit à Louis XIV une lettre pleine de résignation et de sensibilité, où il imploroit les bontés du roi pour un fils unique, « innocent des malheurs de son père, et né d'un sang qui avoit toujours bien servi S. M. Louis XIV, touché de cette lettre, accorda au fils les pensions du père. Le marquis de Feuquières, excellent officier, connoissoit la guerre par principes et par expérience; mais son esprit n'étoit pas moins chagrin qu'éclairé. Aristarque et quelquefois zoïle des généraux, il se plaignoit de tout le monde, et tout le monde se plaignoit de lui. On disoit qu'il « étoit le plus brave homme de l'Europe, parce qu'il donnoit au milieu de cent mille de ses ennemis. » Sa capacité n'ayant point été récompensée par le bâton de maréchal de France, il employa trop contre ceux qui servoient l'Etat des lumières qui auroient été très-utiles, s'il eût eu le génie aussi conciliant que pénétrant, hardi et appliqué. (*Voy.* CATINAT.) On a de lui des *Mémoires* in-4° et 4 vol. in-12. C'est la liste des généraux français du règne de Louis XIV. L'auteur altère quelquefois les faits pour avoir le plaisir de censurer: à cela près, on peut mettre ces Mémoires au nombre des meilleurs livres qui aient paru sur l'art militaire. La clarté du style, la variété des faits, la liberté des réflexions, la fidélité des portraits, soit des ministres de la guerre, soit des généraux; la sagacité avec laquelle il développe les causes diverses de tous les funestes événemens de la guerre de 1701: tout cela rend cet ouvrage très-intéressant. On voit qu'il exige des généraux et de grands talens, et de vastes connoissances. « Croit-on, disoit-il, que, pour savoir le nom de quel-

ques villages d'un pays, on soit capable d'y conduire une armée?» Souvent il devina l'issue d'une campagne. La surprise de Gand en 1708 fut généralement applaudie. « Cela ne vaut rien, dit-il; on commence la campagne par où il faudroit la finir. » En effet, cette place, exigeant une forte garnison, nous empêchoit d'aller en avant. Louvois faisoit le plus grand cas de ses conseils et n'en profitoit pas toujours, par une suite des contradictions que les ministres les plus despotiques ont quelquefois à essuyer. Il dit un jour à Feuquières : « Si je n'ai pas fait exécuter ce que vous me conseilliez, je n'en ai pas été le maître. Croyez-vous qu'il me soit si facile de faire tout ce que je voudrois ?.... » Le marquis de Feuquières eut de Marie de Mouchy-Hocquincourt un fils et une fille.

IV. PAS (Crispin de), *Passæus*, célèbre graveur, disciple de Cornehard, né à Cologne, se rendit digne de son maître. Le roi de Danemarck l'appela à sa cour. Il y demeura jusqu'à sa mort, arrivée vers le commencement du 17e siècle. On a de lui un grand nombre d'*Estampes*. Il *grava* toutes les histoires de la Bible et une partie des contes de la fable. (*Voyez* Pluvinel.) Ses filles, Magdeleine et Barbe, héritèrent du burin de leur père, et s'en servirent avec distinction, ainsi que deux autres graveurs de la même famille, nommés, l'un Simon, l'autre Crispin du Pas, dit *Le Jeune*. (*Voyez* Passæus.)

* V. PAS (Anglo del), religieux réformé de l'ordre de Saint-François, né à Perpignan en 1540, étoit versé dans les belles-lettres. S'étant retiré à Rome, il y mourut en 1596. Il a laissé un grand nombre d'ouvrages, entre autres des *Commentaires* sur saint Marc et saint Luc, un *Traité* sur le symbole, etc.

VI. PAS, *Pacæus* (Richard). *Voyez* Pacz.

I. PASCAL. *Voy.* Paschal.

† II. PASCAL (Blaise), né à Clermont en Auvergne le 19 juin 1623, d'un président à la cour des aides, nommé à l'intendance de Rouen en 1640, annonça dès son enfance un grand génie. Son père, qui fut son précepteur, se retira de bonne heure à Paris pour être à portée de lui orner l'esprit de toutes les connoissances dont il paroissoit avide. Les mathématiques eurent pour lui un attrait singulier; mais son père lui en cacha les principes, de peur qu'elles ne le dégoûtassent de l'étude des autres langues. Le jeune Pascal, gêné dans son goût pour la géométrie, ne devint que plus ardent à l'apprendre. Sur la simple définition de cette science, il vint, dit-on, à bout de deviner, par la seule force d'un génie pénétrant, jusqu'à la 32e proposition d'Euclide. Son père, cédant enfin à la nature, lui confia les élémens du géomètre grec. Le jeune mathématicien en saisit si bien toutes les difficultés, qu'à l'âge de 16 ans il publia un *Traité des sections coniques*. Descartes, qui croyoit que ce Traité avoit été pris dans celui d'un géomètre nommé des Argues, ne voulut jamais convenir qu'il fût de Pascal le fils, et prétendit que son père lui en faisoit honneur. De la géométrie il passa avec la même facilité aux autres parties des mathématiques; mais sa grande applica-

tion donna quelque atteinte à sa santé dès l'âge de 18 ans. A peine en avoit-il 19, qu'il inventa la *Roulette*, machine d'arithmétique singulière, par laquelle on fait toutes sortes de supputations sans plume et sans jetons, et même sans savoir l'arithmétique. Il est fâcheux seulement que cette machine soit d'un volume un peu embarrassant, qui en rend l'usage incommode; mais étant composée de beaucoup de roues et d'autres pièces, cela ne pouvoit pas être autrement. De nouveaux succès lui méritèrent les éloges des savans. Toricelli avoit fait des expériences sur le vide: Pascal les vit et les exécuta à l'âge de 23 ans. Il fut l'un des premiers qui prouvèrent clairement que les effets que l'on avoit attribués jusqu'alors à l'horreur du vide sont causés par la pesanteur de l'air. Il découvrit quelques années après, au milieu des vives douleurs d'un mal de dents, la solution du problème proposé par le P. Mersenne, contre lequel la pénétration de tous les géomètres avoit échoué. Il s'agit dans ce problème de déterminer la ligne courbe que décrit en l'air le clou d'une roue, quand elle roule de son mouvement ordinaire. Tous les vieux mathématiciens de l'Europe furent défiés par ce jeune homme. Il consigna quarante pistoles pour celui qui trouveroit la solution du problème; mais aucun n'ayant réussi, il mit au jour la sienne sous le nom d'A.... (Amos) d'Ettonville, Paris 1649, in-4°. Il inventa encore, comme l'on sait, la *Brouette* et le *Haquet*, deux machines fort communes et d'un usage journalier. Les hautes sciences ne le détournèrent pas des principes de sa religion. Sa piété devenant de jour en jour plus forte, il se retira à Port-Royal-des-Champs, et se consacra dans cette retraite à l'étude de l'Écriture sainte. Les solitaires qui habitoient ce désert étoient alors dans l'ardeur de leurs disputes avec les jésuites. Ils cherchoient toutes les voies de rendre ces Pères odieux. Pascal fit plus aux yeux des Français: il les rendit ridicules. Ses dix-huit *Lettres Provinciales*, écrites d'un style dont on n'avoit point eu jusqu'alors d'idée en France, parurent toutes in-4° l'une après l'autre, depuis le mois de janvier 1656 jusqu'au mois de mars de l'année suivante; elles sont un mélange de plaisanterie fine, d'éloquence forte, du sel de Molière et de la dialectique de Bossuet. Suivant l'abbé Goujet, les Provinciales furent revues par Arnaud et Nicole. Ce dernier corrigea, en 1656, les 2e, 6e, 7e et 8e, étant à l'hôtel des Ursins; il donna le plan des lettres 9, 11 et 12, étant chez M. Amelin au faubourg Saint-Jacques; il revit la 15e à Vaumurier, près de Port-Royal-des-Champs, et fournit la matière des 16, 17, et 18e lettres, dont la dernière est entièrement conforme à la 3e disquisition que Nicole fit imprimer en latin en 1666, sous le nom de Paul Irénée. Boileau les regardoit comme le plus parfait ouvrage en prose qui fût dans notre langue, et il le disoit même aux jésuites. « Un jour, dit Mad. de Sévigné dans une de ses lettres, on parla des ouvrages des anciens et des modernes: Despréaux soutint les anciens, à la réserve d'un seul moderne, qui surpasse à son goût et les vieux et les nouveaux. Un jésuite qui accompagnoit le P. Bourdaloue et qui faisoit l'entendu, lui demanda quel étoit donc ce livre si distingué dans son esprit? Il ne voulut pas le nommer. Corbinelli

lui dit : « Monsieur, je vous conjure de me le dire, afin que je le lise toute la nuit. Despréaux lui répondit en riant : Ah ! monsieur, vous l'avez lu plus d'une fois, j'en suis assuré. » Le jésuite reprend et presse Despréaux de nommer cet auteur si merveilleux, avec un air dédaigneux, avec un ris amer. Despréaux lui dit : « Mon Père, ne me pressez point. » Le Père continue. Enfin Despréaux le prend par le bras, et le serrant bien fort, lui dit : « Mon Père, vous le voulez ? Eh bien ! c'est Pascal. Morbleu, Pascal ! dit le P. tout étonné. Pascal est beau, autant que le faux le peut être. Le faux ! dit Despréaux; le faux ! sachez qu'il est aussi vrai qu'il est inimitable : on vient de le traduire en trois langues... » Le P. Bouhours, s'entretenant avec le même Despréaux sur la difficulté de bien écrire en français, lui nommoit ceux de nos écrivains qu'il regardoit comme les modèles pour la pureté de la langue. Despréaux rejetoit tous ceux qu'il nommoit, comme mauvais modèles. « Quel est donc, selon vous, lui dit le jésuite, l'écrivain parfait ? Que lirons-nous ? Mon Père, reprit Boileau, lisons les Lettres Provinciales, et croyez-moi, ne lisons pas d'autre livre..... » Un autre jésuite plaisantant un jour devant le même poëte sur Pascal, et sur le travail des mains de ses confrères : « Pascal, disoit-il, s'occupe à Port-Royal à faire des sabots. J'ignore, répondit le satirique, si Pascal travaille à des souliers ; mais je sais bien qu'avec ses Provinciales il vous a porté une bonne botte... » (D'autres attribuent ce calembourg à l'abbé Boileau son frère.) Bossuet, interrogé lequel de tous les ouvrages écrits en français il aimeroit mieux avoir fait, répondit, à ce que prétend Voltaire : les Provinciales. En effet les contemporains de Pascal y virent un genre d'éloquence qui leur étoit inconnu. Il ne s'y trouve peut-être pas un seul mot qui, depuis 140 ans, se soit ressenti du changement qui altère souvent les langues vivantes. Il faut rapporter à ces Lettres, dit l'auteur du Siècle de Louis XIV, l'époque de la fixation du langage. Si l'on considère cet ouvrage du côté des choses, on y attribue adroitement à toute la société des opinions extravagantes de quelques jésuites flamands et espagnols. On les auroit peut-être aussi bien déterrées ailleurs ; mais c'étoit aux seuls jésuites qu'on en vouloit. Ces Pères, n'ayant alors presque aucun bon écrivain, ne purent effacer l'opprobre dont Pascal les couvrit ; mais il leur arriva dans leurs querelles la même chose à peu près qu'au cardinal Mazarin. Les Blot et les Marigni avoient fait rire toute la France à ses dépens, et il fut maître de la France. Les jésuites eurent le crédit de faire foudroyer les Provinciales par la puissance ecclésiastique et par la puissance civile. Le pape, le conseil d'état, les parlemens, les évêques, les condamnèrent comme un libelle diffamatoire ; cependant tous ces anathèmes ne servirent qu'à les répandre. Les jansénistes y trouvoient les avantages d'un traité théologique, et les agrémens d'une comédie : car c'en étoit une, suivant Racine, avec cette différence, que les dramatiques ordinaires prennent leurs rôles dans le monde, et que Pascal avoit choisi ses personnages dans les couvens et dans la Sorbonne. Cependant Pascal dépérissoit tous les jours ; sa santé s'affoiblissoit, et son cerveau se sentit de cette

foiblesse. Il croyoit toujours voir un abîme à son côté gauche : il y faisoit mettre une chaise pour se rassurer. Ses amis, son confesseur, son directeur, avoient beau calmer ses alarmes, il se tranquillisoit pour un moment, et l'instant d'après il creusoit de nouveau le précipice. Voici à quelle occasion il eut pour la première fois cette vision singulière. Les médecins, alarmés de l'état d'épuisement où il se trouvoit, lui avoient conseillé de substituer l'exercice de la promenade aux méditations du cabinet Un jour du mois d'octobre 1654, étant allé se promener, suivant sa coutume, au pont de Neuilly, dans un carrosse à quatre chevaux, les deux premiers prirent le mors aux dents vis-à-vis d'un endroit où il n'y avoit pas de parapet, et se précipitèrent dans la Seine. Heureusement la première secousse rompit les traits qui les attachoient au train de derrière, et le carrosse demeura sur le bord du précipice. Mais on se représente aisément la commotion que dut recevoir la machine frêle et languissante de Pascal. Il eut beaucoup de peine à revenir d'un long évanouissement. Son cerveau fut tellement ébranlé, que le souvenir de cet accident le troubloit sans cesse. « Mon ami, disoit Voltaire à Condorcet ne vous lassez point de répéter que depuis l'accident du pont de Neuilly le cerveau de Pascal étoit dérangé. » Il n'y a qu'une petite difficulté dans ce système, observe M. Bossut : ce cerveau dérangé en 1654 produisit, en 1656, les *Lettres Provinciales*, et, en 1658 les *Solutions des problèmes de la roulette*. On attribue à la même cause une espèce de vision ou d'extase qu'il eut peu de temps après, et dont il conserva la mémoire le reste de sa vie dans un papier qu'il portoit sur lui entre l'étoffe et la doublure de son habit. Durant les dernières années de sa vie il se trouvoit à tous les saluts, visitoit toutes les églises où l'on exposoit des reliques, et avoit un almanach spirituel qui l'instruisoit de tous les lieux où il y avoit des dévotions particulières. Il mourut à Paris le 19 août 1662. (*Voyez* DOMAT.) Outre les ouvrages dont nous avons parlé, on a de Pascal, I. Des *Pensées sur la Religion*, Paris, 1715, in-12. Ces *Pensées* ont été réimprimées à Londres, 1776, in-8°, avec des notes de Voltaire et de Condorcet, qui est aussi l'auteur de l'Eloge de Pascal qui se trouve en tête de cette réimpression. C'est le fruit de différentes réflexions qu'il avoit faites sur le christianisme. Cet auteur éloquent avoit destiné les dernières années de sa vie à méditer sur la religion, et à travailler pour sa défense contre les athées, les incrédules et les juifs. Ses infirmités l'empêchèrent d'achever cet ouvrage, et il n'en resta que quelques *fragmens*, écrits sans aucune liaison et sans aucun ordre : ce sont ces fragmens qu'on a publiés ; et dans ces restes précieux d'un grand homme on reconnoît cette force, cette sublimité de génie, cette précision qui le distinguoient. « Le grand athlète du christianisme, a-t-on dit, celui qu'on ne peut vaincre ni ébranler, c'est Pascal. Il tient l'homme en sa puissance ; tantôt il l'élève aux célestes régions, et tantôt il le plonge dans l'abîme de sa propre misère. Ses *Pensées*, qui n'étoient pour lui que des matériaux imparfaits d'un très-grand ouvrage, nous présentent les traces du génie le plus vaste et le plus puis-

sant. » Cependant cet ouvrage a été attaqué par Voltaire. Non content d'avoir traité l'auteur de *misanthrope sublime* et de *vertueux fou*, il a beaucoup déprimé son livre. Pascal s'est trompé, à la vérité, en avançant que « la poésie n'avoit point d'objet fixe. » Ce sublime génie, qui savoit tant de choses et qui les savoit si bien, ne se connoissoit que très-médiocrement en beautés poétiques, et a eu tort de parler de ce qu'il n'entendoit pas. II. Un *Traité de l'équilibre des liqueurs*, in-12. III. Quelques autres *Ecrits* pour les curés de Paris, contre l'Apologie des casuistes, du P. Pirot... Les éditions les plus recherchées des *Provinciales* sont celle qui fut imprimée en quatre langues, à Cologne, en 1684, in-8°; et celle qui est in-12, en français seulement, sans notes, imprimée à Cologne en 1657. On estime encore l'édition d'Amsterdam, en 4 vol. in-12, 1749, avec les notes de Wendrock (*voy.* NICOLE, n° V), et celle de Paris 1754, 4 vol. in-12, avec un Discours préliminaire, par Rondet. Gilberte PASCAL sa sœur, veuve de Florin Perier, a mis à la tête des *Pensées sur la Religion* la Vie de son frère. Cette Vie, dit Condorcet, est l'ouvrage d'une dévote janséniste, plus occupée de prouver que son frère étoit un saint que de faire connoître un grand homme. Une autre sœur de Pascal, religieuse de Port-Royal, (Euphémie), montra un grand caractère dans les persécutions suscitées à de pauvres filles qui avoient osé refuser de signer que les cinq propositions condamnées se trouvoient dans un gros livre latin d'un évêque étranger qu'elles ne pouvoient comprendre. « Quand les évêques ont des courages de filles, répondit-elle, il convient que les filles aient des courages d'évêque. » Condorcet a écrit un Eloge de Pascal en tête de l'édition qu'il a donnée de ses *Pensées*; mais cet Eloge décèle partout l'intention d'atténuer la réputation de celui qui en est l'objet. On a encore, par forme d'addition, imprimé à la suite des *Pensées* deux morceaux échappés à Pascal dans des genres bien différens : l'un est une amulette mystique; l'autre des vers galans. « Les *OEuvres* de Blaise Pascal ont été recueillies en 5 vol. in-8°, Paris, 1779. Cette édition peut être regardée comme la première jusqu'à présent; du moins la plupart de ses ouvrages n'avoient point été réunis en corps, et quelques-uns étoient restés manuscrits. Cette collection est due à l'abbé Bossut, de l'académie des sciences. « Cet homme extraordinaire, dit-il, reçut en partage de la nature tous les dons de l'esprit : géomètre du premier ordre, dialecticien profond, écrivain éloquent et sublime. Si on se rappelle que dans une vie très-courte, accablée de souffrances presque continuelles, il a inventé la *Machine arithmétique*, les *Elémens* du calcul des Probabilités, la *méthode* pour résoudre les problèmes de la *Roulette*; qu'il a *fixé* d'une manière irrévocable toutes les opinions encore flottantes des savans, touchant la pesanteur de l'air; qu'il a *écrit* un des ouvrages les plus parfaits qui existent dans la langue française; que, dans ses *Pensées*, il a des morceaux d'une profondeur et d'une éloquence incomparables, on sera porté à croire que chez aucun peuple, dans aucun temps, il n'a existé de plus grand génie. Tous ceux qui l'approchoient dans le commerce ordinaire de la vie reconnoissoient

sa supériorité : on la lui pardonnoit, parce qu'il ne la faisoit jamais sentir lui-même. Sa conversation instruisoit sans qu'on s'en aperçût, et qu'on pût en être humilié. Il étoit d'une indulgence extrême pour les défauts d'autrui : seulement par une suite de l'attention qu'il avoit de réprimer en lui-même les mouvemens de l'amour-propre, il en auroit souffert difficilement dans les autres l'expression trop marquée. Il disoit à ce sujet, « qu'un honnête homme doit éviter de se nommer ; que la piété chrétienne anéantit le MOI humain, et que la civilité sociale le cache et le supprime. On voit par les *Lettres Provinciales* et par plusieurs autres ouvrages qu'il étoit né avec un grand fonds de gaieté : ses maux même n'avoient pu parvenir à la détruire entièrement. Il se permettoit volontiers dans la société les railleries douces et ingénieuses qui n'offensent point : elles avoient ordinairement un but moral. Ainsi, par exemple, il se moquoit avec plaisir de ces auteurs qui disent : Mon Livre, mon Commentaire, mon Histoire. Ils feroient mieux, ajoutoit-il plaisamsamment, de dire : notre Livre, notre Commentaire, notre Histoire ; car d'ordinaire il y a en cela bien plus du bien d'autrui que du leur .... « Nous terminerons son article par ces vers de La Harpe, destinés pour le portrait de ce grand homme :

Par la nature instruit, prodige dès l'enfance,
Son esprit créateur devina la science
Des calculs et des mouvemens ;
De l'homme et de Dieu même interrogea l'essence,
Connut l'art des bons mots, et l'art de l'éloquence.
Admirez et pleurez.. ... Il mourut à trente ans !

* III. PASCAL (Philippe), de Consenza, jurisconsulte du 17e siècle, fut en 1612 juge de la vicairie à Naples, et en 1625 conseiller ; il a écrit un ouvrage intitulé *De viribus patriæ potestatis*, imprimé à Naples, en 1618, in-fol., à Cologne en 1619, in-4°, et réimprimé de nouveau à Naples, en 1627, avec les additions de l'auteur, et quelques années après avec d'autres remarques par François Marie Prato.

* IV. PASCAL (Valentin), d'Udine, vivoit sous le pontificat de Paul V, et fut secrétaire du cardinal Montalte. Il a écrit *De rebus Moschicis ; de Italiæ fluminibus*, etc.

I. PASCHAL Ier (saint), *Paschasius*, né à Rome, succéda dans la chaire de Saint-Pierre à Étienne IV en 817. Il envoya des légats à Louis-le-Débonnaire, qui confirma en sa faveur les donations faites au saint-siége. Il reçut à Rome les Grecs exilés pour le culte des images, et couronna Lothaire empereur. Sous ce pontife vertueux, mais foible, Rome fut déchirée par les factions ; il s'y commit des meurtres et d'autres crimes, suites de l'anarchie.

II. PASCHAL II, Toscan, nommé auparavant Reinier, religieux de Cluny, succéda au pape Urbain II le 12 août 1099. Il excommunia l'antipape Guibert, mit à la raison divers petits tyrans qui maltraitoient les Romains, tint plusieurs conciles, et s'attira de grandes affaires au sujet des investitures de la part de Henri I, roi d'Angleterre, et de l'empereur Henri IV. Ce prince passa en Italie, l'an 1110, pour recevoir la couronne impériale ; mais le pape ne voulut la lui accorder qu'à condition qu'il renonceroit

au droit des investitures. Henri étoit si peu disposé à satisfaire le pontife, qu'après avoir chicané quelques heures il le fit arrêter. Cette violence irrita tellement les citoyens de Rome, que dès le même jour ils firent main basse sur tous les Allemands qui se trouvoient dans leur ville. L'empereur, obligé de quitter Rome, emmena le pape avec lui, et le retint prisonnier jusqu'à ce qu'il lui eût accordé ce qu'il souhaitoit. La concession des investitures qui avoit été le prix de la liberté de Paschal fut cassée dans deux conciles que le pape, rendu à son siége, fit tenir à Rome en 1112 et 1116. Il s'éleva peu de temps après une autre révolte contre le pontife, qui fit des efforts inutiles pour réduire les rebelles. Accablé du poids de la grandeur, il voulut abdiquer le pontificat, et n'y put réussir. Il mourut le 22 janvier 1118. On a de lui un grand nombre de *Lettres*, dans la collection des Conciles du P. Labbe. — Il ne faut pas le confondre avec deux antipapes du nom de PASCHAL; l'un du temps de Sergius I, l'autre qui s'opposa au pape Alexandre III. *Voyez* ce dernier article, et GUI DE CRÊME.

III. PASCHAL (St. PIERRE), religieux de la Mercy, enseigna la philosophie et la théologie avec succès dans son ordre. Sa réputation le fit nommer précepteur de l'infant Don Sanche, puis évêque de Jaën en 1295. Paschal combattit avec courage le mahométisme, et fut pris par les Maures de Grenade en 1297. Ces barbares le retinrent en esclavage et le firent ensuite mourir cruellement. Son nom est en grande vénération en Espagne. Sa Vie fut imprimée, in-12, à Paris en 1674.

IV. PASCHAL (Charles), vicomte de Quente, conseiller d'état et avocat-général au parlement de Rouen, né l'an 1547 à Coni en Piémont, fut ami de l'avocat-général Faur de Pibrac, dont il écrivit la *Vie*. Ses talens le firent envoyer en qualité d'ambassadeur en Pologne l'an 1576, puis en Angleterre l'an 1589, et chez les Grisons en 1604. Il servit son prince en homme d'esprit et en citoyen zélé. Son ambassade de Pologne plut si fort au roi, qu'il l'honora du titre de chevalier, et ajouta une fleurs de lys à ses armes. Une paralysie ne lui permettant plus de travailler pour l'état, il alla mourir à sa terre de Quente près Abbeville en 1625. On a de lui, I. Un traité intitulé *Legatus*, dans lequel il parle des devoirs du négociateur en homme qui savoit et les connoître et les remplir. La meilleure édition est celle d'Elzevir, 1645, in-12. II. Son ambassade chez les Grisons, publiée in-8° sous le titre de *Legatio Rhætica*, n'est pas marquée au même coin que l'ouvrage précédent. III. La *Vie de Gui du Faur de Pibrac*, 1584, in-12, en latin. Elle est curieuse, et a été traduite en français par du Faur d'Hermay, 1617, in-12. IV. Un bon ouvrage *De Coronis*, Leyde 1671 ou 1681, in-8°. V. *Censura animi ingrati*, in-8°.

* V. PASCHAL (Françoise), née à Lyon vers 1530, se fit une réputation par ses talens divers. Elle a beaucoup écrit, et parmi ses ouvrages on distingue, I. *Agatonphile martyr*, tragi-comédie, Lyon, 1655, in-8°. II. *Endymion*, tragi-comédie, Lyon, 1657, in-8°. III. *Sesostris*, tragi-comédie, Lyon, 1661, in-12. IV. Le *Vieillard amoureux*, ou *l'heureuse feinte*, pièce comique en un acte, et en vers de quatre

pieds (ou de huit syllabes), Lyon, 1664, in-12. Le sujet en est tiré d'une aventure arrivée à Lyon. V. L'*Amoureux extravagant*, pièce comique en un acte, en vers, Lyon, 1657, in-8°. On lui doit encore des *Noëls* français et bourguignons, publiés à Dijon en 1725, in-12.

* VI. PASCHAL DE SESSA (Jean), né en Campanie, florissant au commencement du 16e siècle, se fit une réputation par un ouvrage intitulé *De morbo composito, qui vulgò apud nos Gallicus appellatur, liber*, Neapoli, 1534, in-4°, qu'il composa sur la maladie vénérienne, dont s'occupoient alors tant de médecins. Il se trouve dans le premier tome de la collection de Venise.

*VII. PASCHAL (Michel-Jean), né à Valence en Espagne, médecin au 16e siècle, avoit étudié son art dans sa ville natale sous Louis Collado, et à Montpellier sous Jacques Faucon. Ses progrès furent tels, que, de retour dans sa patrie, il se distingua parmi ses collègues par son savoir et par ses ouvrages; le premier est un traité *de morbo gallico*, inséré dans le second tome de la collection de Venise, le second est une traduction en catalan de l'ouvrage de Jean de Vigo, intitulé *practica in chirurgiá*, imprimée à Valence en 1537. On a encore de lui *praxis medica, sive methodus medendi*, Valentiæ, 1555, in-8°.

† PASCHASE-RATBERT, né à Soissons, fut élevé avec soin par les religieuses de Notre-Dame de cette ville dans l'extérieur de leur monastère. Il prit ensuite l'habit de bénédictin dans l'abbaye de Corbie, sous St. Adélard. Pendant l'exil de son abbé Wala, successeur d'Adelard, il composa vers 831 un *Traité du corps et du sang du Seigneur*, pour l'instruction des jeunes religieux de la nouvelle Corbie en Saxe. Il enseigne dans ce Traité que « le corps de J. C. est réellement dans l'eucharistie, le même qui est né de la Vierge, qui a été crucifié, qui est ressuscité et qui est monté au ciel. » Cet ouvrage, d'un faible intérêt et mal écrit, renfermoit néanmoins quelques expressions nouvelles. Ratramne et Jean Scot les attaquèrent; Paschase les défendit avec force, et prétendit qu'il n'avoit écrit que ce que tout le monde croyoit depuis les apôtres. Il étoit alors abbé de Corbie. Les tracasseries que ses ennemis lui suscitèrent, et l'aversion que ses moines conçurent contre lui, l'obligèrent de se démettre de son abbaye: il vécut en simple religieux, et mourut le 26 avril 865, n'étant que diacre, et n'ayant point voulu par humilité être ordonné prêtre. Le ministre Claude et plusieurs autres écrivains calvinistes ont prétendu que le dogme de la transsubstantiation n'étoit pas antérieur à Paschase, qui en est l'inventeur selon eux; mais Arnauld et Nicole ont établi dans leur traité de la Perpétuité de la foi, que Paschase n'a rien enseigné de nouveau sur ce point, et que la présence réelle a été crue et enseignée de tout temps dans l'Eglise. Les ouvrages de Paschase sont, I. Des *Commentaires* sur saint Matthieu, sur les Lamentations de Jérémie. II. Son *Traité du corps et du sang de J. C.* dans l'Eucharistie. III. Une *Epître à Frudegard*, sur le même sujet. IV. La *Vie de St. Adélard*, et d'autres *ouvrages* savans, mais mal écrits, que le P. Sirmond fit imprimer à Paris

en 1618, in-fol. D. Martenne a inséré dans sa collection le traité *De Corpore Christi*, plus exact que dans l'édition du P. Sirmond, et quelques ouvrages découverts depuis 1618. Le P. d'Achery a publié dans le tome XII de son Spicilége le traité de Paschase-Ratbert, *De Partû Virginis*, question qui fit grand bruit aussi dans le 11e siècle, et à laquelle ce bénédictin prit part.

PASCHASIUS. *Voyez* l'article précédent, *et* PASCHAL, n° 1.

* PASCHETTI (Barthélemi), de Vérone, philosophe et médecin, florissoit dans le 16e siècle. Il a publié divers ouvrages, parmi lesquels on distingue, I. *De distillatione, Catharro vulgò dicta, libri tres*, etc., Venetiis, 1615, in-4°. II. *Dialogo delle Bellezze di Genova, nel quale si ragiona del sito della città, degli uomini illustri antichi e moderni, e delle donne similmente*, etc. Il a encore *traduit* du latin du malheureux Jacques Bonfadio, en italien, cinq livres des Annales de Gênes, depuis 1528, époque où cette ville recouvra sa liberté, jusqu'en 1550.

PASCHIUS (George), né à Dantzick en 1661, d'un marchand de cette ville, fit différens voyages en Allemagne, en France et en Angleterre. Ses courses finies, il fut fait professeur de morale en 1701 à Kiel, et en 1706 professeur extraordinaire en théologie. Il mourut l'année suivante. On a de lui, I. *Tractatus de novis inventis, quorum accuratiori cultui facem prætulit antiquitas*, 4e édition, Leipsick, 1700, in-4°. Ce livre peu commun est rempli de recherches profondes, qui auroient demandé un ordre plus méthodique. L'auteur tâche de découvrir quelles étoient les connoissances des anciens, dont celles des modernes sont venues imperceptiblement. Il veut prouver que les choses que nous nous flattons d'avoir inventées ne nous doivent tout au plus que leur perfection. C'est une espèce de paradoxe; mais il le soutient par un grand nombre de faits curieux sur l'histoire et les progrès des sciences et des arts. II. *De fictis rebuspublicis*, 1705, in-4°. C'est un Traité sur les républiques imaginées par Platon, par Morus, par Campanella. III. *De variis modis moralia tractandi*, 1707, in-4°; compilation indigeste, mais pleine d'une érudition peu commune.

* I. PASCOLI (Léon), célèbre littérateur, né à Pérouse vers 1670, s'appliqua avec fruit aux sciences et aux beaux arts, et publia un grand nombre d'ouvrages qui attestent ses connoissances et son érudition. I. *Testamento politico, in cui si fanno diversi projetti per istabilire un regolato commercio nello stato della chiesa*, Cologne, 1733, in-4°. II. *Il tevere navigato e navigabile, con due discorsi sopra le cause delle di lui inondazioni, e loro rimedj*, Rome, 1740, in-4°. III. *Vita de pittori, scultori ed architetti moderni*, Rome, 1736, 2 vol. in-4°.

* II. PASCOLI (Gabriel), de Ravenne, de l'ordre des chanoines réguliers de Saint-Jean de Latran, enseigna la théologie, et obtint des succès dans la chaire. Après une carrière consacrée aux travaux évangéliques, il mourut au commencement du 17e siècle. On a de ce chanoine plusieurs ouvrages dont nous citerons les suivans, I. *La Pazzesca pazzia degli uomini e donne di corte in-*

namorati, *ovvero il cortigiano disperato*, Venise, 1592, et Bologne, 1602. II. *Judicium Paridis per singula capita mystice variis conclusionibus firmatum, publicoque certamini expositum*, Placentiæ, 1603.

* III. PASCOLI (Alexandre), né à Pérouse, mort vers le milieu du dernier siècle, après avoir professé la médecine dans les écoles de sa ville natale, publia, en compilant les ouvrages de Borelli, de Malpighi, de Bellini, de Redi, de Bartholin, de Vieussens et autres, une *Anatomie du corps humain* en trois livres. I. *Il corpo umano, e breve storia dove con nuovo metodo si descrivono tutti gli organi suoi*, Pérouse, 1700, in-4°; Venise, 1712, in-4° et 1727, 3 vol. in-8°. II. *Delli febri teorica e practica secundo il nuovo sistema*, Venise, 1701, in-4°. III. *Del moto*, Rome, 1723, in-4°. Ensuite, IV. *Riposte ad alcuni consulti*, première partie, Rome, 1736, in-4°, seconde, *idem*, 1738, in-4°.

* PASES-PASCS, fameux magicien de l'antiquité, qui par le moyen de ses enchantemens faisoit paroître des festins préparés avec des officiers qui y servoient et les faisoit disparoître quand il le vouloit. Il avoit, dit-on, ce que nous appelons en France une pistole volante, c'est-à-dire, une pièce de monnoie qu'il avoit fabriquée, laquelle après avoir été donnée en paiement, se trouvoit toujours dans sa bourse, d'où vient le proverbe, *Pasetis obolus*, lorsqu'on voyoit quelque chose de surprenant.

* PASI (François), né à Rome l'an 1551, d'une famille noble, originaire de Bologne, entra chez les jésuites en 1575, et fut envoyé en mission avec quatre autres de ses confrères dans les Indes, où il aborda le 13 septembre 1578. Après avoir appris les langues japonnaise et chinoise, il fit voile pour Macao, où il attendit le moment favorable de s'embarquer pour le Japon. Arrivé dans ce royaume, il se livra avec succès aux travaux apostoliques, et opéra un grand nombre de conversions; de retour à Macao, il y mourut le 30 août 1612. On a de lui, I. *Annuæ litteræ de Sinis*, 1583. II. *Annuæ litteræ ex Japonia*, 1598, *cum adjunctâ narratione mortis Taicusamæ imperatoris Japoniæ*, Romæ, 1601. III. *Annuæ litteræ anni* 1601, *et sequentium usque ad annum* 1606, Romæ, 1608, et Lugduni 1609.

* I. PASINI (Louis), professeur de philosophie et de médecine en l'université de Padoue, sa patrie, mort le 22 août en 1557, à l'âge de plus de 80 ans, s'acquit dans la pratique de son art une telle réputation, que les personnes les plus distinguées l'appeloient à leur secours; mais comme il falloit se déplacer, Pasini refusoit presque toujours, et sans un ordre exprès du doge, il ne se seroit point rendu auprès du duc d'Urbin, commandant alors l'armée de la république. Cependant l'attachement du duc et du médecin étant devenu mutuel, Pasini ne revint qu'après la mort du premier à Padoue, où il reprit les exercices de la chaire. Il avança les progrès de la médecine, par une grande application à l'étude et par une profonde connoissance des secrets de la nature. On a de lui, I. *De pestilentiâ Patavinâ anni* 1555, Patavii, 1556, in-8°. II. *Liber, in quo de thermis Patavinis ac quibusdam aliis Italiæ balneis tractatur.* Cet

ouvrage se trouve dans la collection de Venise; *de Balneis*.

* II. PASINI (Antoine), de Vérone, médecin du 16e siècle, a donné en latin *Adnotationes et emendationes in versionem Dioscoridis à Mattiolo propositam*, Bergame, 1591. Il les avoit d'abord traduites en italien; mais avant de les publier, il les soumit à l'examen de Melchior Guillandino, célèbre médecin de Padoue, qui lui conseilla de les mettre en latin. On a encore de lui un poëme latin sur la Fontaine de fer, intitulé *Ferronia*.

* III. PASINI (Joseph), de Turin, prêtre et abbé de Monte-Conisio, l'un des conseillers du roi de Sardaigne, et bibliothécaire de l'université royale de Turin, s'acquit une grande réputation par sa connoissance et son habileté dans les langues orientales, et par les nombreux et savans ouvrages dont il a enrichi la république des lettres. Après une longue carrière consacrée entièrement à l'étude, Pasini mourut à Turin vers l'an 1765. Ses principaux ouvrages sont, I. *Vocabolario italiano-latino per uso degli studiosi di belle-lettere nelle regie scuole di Torino*, etc., Turin, 1747, 2 vol. in-4°. Ce vocabulaire fut réimprimé plusieurs fois depuis à Venise. L'auteur en donna aussi un abrégé à l'usage des écoles de grammaire. II. *Storia del nuovo Testamento con alcune riflession morali, ed osservazioni istoriche ad uso del uomo cristiano*, Turin, 1749, et Venise, 1751, III. *Codices manuscripti bibliotecæ regii Taurinensis athænei per linguas digesti, et binas in partes distributi, etc.; recensuerunt, et animadversionibus illustrarunt Josephus Pasini regi a consiliis, bibliothecæ præses et moderator, Antonius Rivautella, et Franciscus Berta, ejusdem bibliothecæ custodes*, Taurini, 1749 et 1750, 2 vol. in-fol. IV. *Grammatica linguæ sanctæ institutio cum vocum anomalarum explicatione*, Patavii, 1739.

PASIPHAÉ (Mythol.), fille d'Apollon ou du Soleil, et de la nymphe Perséide, épousa Minos, roi de Crète, dont elle eut Androgée, Ariadne et Phèdre. Elle conçut, selon la Fable, de la passion pour un taureau, et en eut le minotaure (monstre moitié homme et moitié taureau), que Minos enferma dans un labyrinthe, parce qu'il ravageoit tout et qu'il ne se nourrissoit que de chair humaine. Thésée, ayant été du nombre des jeunes Grecs qui devoient en être la proie, le tua, et sortit du labyrinthe par le moyen d'un peloton de fil qu'Ariadne, fille de Minos, son amante, lui avoit donné. Quant à l'objet de l'amour de Pasiphaé, le plus grand nombre des mythologistes font à l'humanité l'honneur de présumer que ce fut un seigneur de la cour de Minos, nommé Tauros, plutôt qu'un animal mugissant.

* PASITÈLE, sculpteur, né dans la grande Grèce environ 500 ans avant Jésus-Christ, reçut le droit de citoyen romain lorsque les habitans de cette contrée en furent qualifiés. On voyoit de sa main dans le palais de Métellus un *Jupiter* d'ivoire. Pline ajoute qu'il fut regardé comme l'auteur de beaucoup d'autres *ouvrages*; mais comme ils étoient confondus parmi le grand nombre de statues qui se trouvoient à Rome, nous ne pouvons croire à ses talens que sur la foi de Varron. Il paroît qu'il excelloit à

représenter les animaux. Un jour, fortement appliqué à *modeler* un lion récemment apporté d'Afrique, il fut mis en pièces par une panthère qui s'échappa de sa loge. Il avoit écrit cinq *Livres* sur les chefs-d'œuvre qui étoient dans le monde entier. Pline ne croit pas que ce soit ce Pasitèle qui eut pour élève un Colotès de Paros, auteur d'une table d'or et d'ivoire sur laquelle les vainqueurs aux jeux olympiques déposoient leurs couronnes.

PASMANS (Barthélemi), de Maestricht, docteur en théologie à Louvain, obtint la place de président au collége d'Arras, où il forma d'excellens sujets. Il servit très-utilement l'évêque de Ruremonde, dont il fut le conseil. Ce docteur mourut à Louvain en 1690, à 49 ans. On a de lui, sur la règle des mœurs, un grand nombre de *thèses* qui renferment des leçons utiles.

* PASOLINI (D. Séraphin), chanoine de Saint-Jean de Latran, né d'une noble famille de Ravenne le 16 juin 1649, et mort dans cette ville le 24 décembre 1715, enseigna avec distinction, pendant plusieurs années, la philosophie et la théologie. On a de lui, I. *Fasti Ravennati dall' anno 600 dopo l'universale diluvio fino al 1715 di nostra salute, col compendio storico del dominio e governo della città di Ravenna*, 7 vol. imprimés en diverses années et divers lieux, de 1678 à 1715. II. *Uomini illustri di Ravenna antica, ed altri degni professori di lettere e d'armi*, etc., Bologne, 1705.

† PASOR (Mathias), né à Herborn dans le comté de Nassau en 1599, fit de très-bonnes études à Heidelberg, où ses succès dans plusieurs actes académiques lui valurent une chaire de mathématiques en 1620. Les guerres du Palatinat l'obligèrent de s'enfuir en Angleterre; il s'établit à Oxford, et y professa les langues orientales jusqu'en 1629, qu'on lui offrit la chaire de philosophie à Groningue. Il y enseigna aussi les mathématiques, la théologie, la morale, et y mourut aimé et estimé en 1658. On a de lui, I. Recueil des Thèses auxquelles il avoit présidé lui-même. Il a publié les ouvrages de George Pasor son père, professeur en grec à Franeker pendant onze ans, après l'avoir été en hébreu pendant 19 à Herborn, et mort en 1637. Les principaux sont, I. *Lexicon novi Testamenti*, livre utile, contenant tous les mots grecs du nouveau Testament, Elzevir, 1672, in-8°. II. *Manuale Testamenti*, *etc.* III. *Collegium Hesiodæum*, dans lequel il analyse les mots difficiles d'Hésiode. Mathias Pasor n'a rien voulu faire imprimer de lui, parce que, disoit-il, il ne vouloit ni détourner les jeunes gens de la lecture des bons livres qui existoient déjà, ni exposer les libraires à risquer de perdre leurs avances.

PASQUALIGUS (Zacharie), théatin de Vérone vers le milieu du 17e siècle, étudia la théologie morale; il a donné *Praxis jejunii*, Gênes, 1655, in-folio. Le pays où il naquit avoit conservé l'usage de dépouiller quelques enfans de leur virilité; usage barbare que la jalousie inventa autrefois en Orient, et qu'on renouvela en Occident pour avoir quelques belles voix de plus. Pasqualigus a fait un *Traité* moral sur cette cruelle opération. La singularité de la matière le fait rechercher. *Voy.* Inchoffer.

PASQUALINUS (Pompée), chanoine de Sainte-Marie-Majeure à Rome, a publié à Rome, en 1614, in-8°, un *Index vocum* sur les Métamorphoses d'Ovide.

† **PASQUIER** (Étienne), avocat au parlement, né à Paris en 1529, y plaida avec un succès distingué. Son éloquence brilla sur-tout dans le temps des querelles des jésuites avec l'université. Versoris se chargea de la cause des enfans d'Ignace, et Pasquier défendit celle de leurs adversaires. Le portrait qu'il fit de la société n'étoit rien moins que flatteur. « Cette société, disoit Pasquier, sous l'apparence d'enseigner gratuitement la jeunesse, ne cherche que ses avantages. Elle épuise les familles par des testamens extorqués, gagne la jeunesse sous prétexte de piété, médite des séditions et des révoltes dans le royaume. Avec ce beau vœu qu'elle fait au pape, elle en a obtenu des priviléges qui doivent faire soupçonner sa fidélité, et craindre pour les libertés de l'Église de France, l'autorité et la personne de nos rois, et le repos de tous les particuliers. » Sa conclusion fut « que cette nouvelle société de religieux, qui se disoient de la compagnie de Jésus, non seulement ne devoit point être agrégée au corps de l'université, mais qu'elle devoit encore être bannie entièrement, chassée et exterminée de France. » Cette conclusion parut fort dure, ainsi que le reste du plaidoyer, qui n'étoit d'ailleurs qu'une déclamation ampoulée. Les jésuites furent seulement exclus de l'université. Le mérite de Pasquier fut récompensé par Henri III. Ce monarque le gratifia de la charge d'avocat-général de la chambre des comptes, qu'il exerça avec une intégrité peu commune. Il la remit à son fils peu de temps après, et mourut à Paris le 31 août 1615. Pasquier s'étoit marié trois fois, et, dans une épigramme latine qu'il a faite sur ses trois épouses, il dit qu'il avoit pris la première *propter Opus*, la deuxième *propter Opes*, la troisième *propter Opem*. Cet homme célèbre avoit une imagination vive, son caractère étoit porté à la satire; il étoit sur-tout très violent dans ses plaidoyers ou dans ses écrits. La parfaite connoissance qu'il avoit de l'histoire ancienne, et particulièrement de l'histoire de France, fait rechercher ses ouvrages. Les principaux sont, I. Des *Poésies* latines et françaises. Celles-ci sont très-foibles, et les autres l'emportent de beaucoup. On trouve dans les poésies latines six livres d'*Epigrammes*, et un livre des *Portraits* de plusieurs grands hommes. Les poésies françaises, imprimées en 1610, in-8°, sont divisées en *Jeux poétiques*, en *Versions poétiques*, en *Sonnets*, en *Pastorales*. La *Puce* et la *Main* sont ce qui s'y trouve de plus saillant. Un assez long dialogue, sous le titre de *Pastorale du vieillard amoureux*, rempli de détails ingénieux et piquans. Pasquier ayant aperçu une puce sur le sein de mademoiselle des Roches, en 1588, pendant la tenue des grands jours de Poitiers, tous les poëtes latins et français du royaume s'exercèrent sur ce grave sujet. Ce fut le sujet d'un recueil, intitulé *La Puce des grands jours de Poitiers*. La *Main* de Pasquier est un autre recueil de vers à l'honneur de cet homme célèbre. S'étant trouvé aux grands jours de Troyes, un peintre qui lui faisoit son portrait avoit oublié de lui

faire des mains : cette singularité excita la verve de tous les rimeurs du temps. Pasquier lui-même fit les vers suivans, pour être mis au bas de son portrait :

Nulla hic Pascasio manus est : Lex Cincia quippè
Causidicos nullas sanxit habere manus.

C'est à cette occasion qu'un poëte malin lança cette epigramme :

Une certaine loi, chez les premiers Romains,
A tous les avocats défend d'avoir des mains.
Elle a trop de rigueur; il falloit la combattre.
Je pense qu'ils rêvoient ces gens des temps passés.
Deux mains, ce n'est pas trop ; point, ce n'est pas assez :
Plût à Dieu qu'en ce temps ils n'en eussent que quatre !

II. *Ordonnance d'amour*, Anvers (au Mans), 1574, in-8° ; livre obscène. III. *Recherches sur la France*, en dix livres, dont la meilleure édition est de 1665, in-fol. On y trouve l'utile et l'agréable. Quoique le style en ait vieilli, il ne laisse pas de plaire, parce que l'auteur avoit de l'imagination. Mais il faut se défier de ses éloges et de ses satires. Quand il parle des personnes ou des choses qui lui déplaisent, il se livre à ses préventions. IV. Des *Epîtres*, en 5 vol. in-8°, publiées en 1619. On y trouve beaucoup d'anecdotes curieuses sur notre histoire. « On sent, dit M. Anquetil, l'importance des anecdotes qu'un homme curieux comme Pasquier, peu crédule, bon critique, pouvoit demander, dans l'intimité d'un commerce secret, à des amis dont il croyoit être sûr. Aussi y a-t-il peu d'auteurs du temps qui inspirent autant de confiance. Non content de rapporter les actions, Pasquier en raisonne avec ses amis. Les motifs les plus cachés n'échappent pas à sa pénétration, et sa sagacité lui en fait quelquefois prévoir et annoncer les suites. Il étoit zélé royaliste. La moindre atteinte à l'autorité royale, par quelque main qu'elle fût portée, catholique ou calviniste, par quelque raison qu'elle fût autorisée, excite également son indignation. Cependant, juge équitable, jusque dans ses affections les plus vives, Pasquier condamne hautement les vices des princes ; mais il inculque par-tout que leurs défauts, quelque énormes qu'ils paroissent, ne doivent jamais autoriser la révolte ni même la desobéissance. Enfin c'est un de ces auteurs qu'on peut suivre pour ainsi dire aveuglément, parce qu'il joignoit à la bonne foi l'esprit de discussion, et une pénétration peu commune à la justesse des caractères. » V. Le *Catéchisme des jésuites*, Paris, 1602, in-8° ; satire que les jésuites seuls pouvoient trouver piquante : il y traite Ignace, fondateur des jésuites, de chevalier errant, de fourbe, de menteur, de cafard, qui voulut être reconnu pour un autre Jésus-Christ; de gourmand, de régicide, de Manès, pire que Luther, parce que sa secte est revêtue de papelarderie ; de démon incarné, de grand sophi, de grand âne, de Don Quichotte : telles sont les injures qu'il prodigue à pleines mains contre le fondateur de cette société, dont le seul nom excitoit sa bile ; aussi Bayle s'écrioit-il : « Quelle doit être sa rage en voyant mettre au nombre des saints, celui qu'il avoit peint des couleurs les plus noires ? » François-Xavier étoit (selon lui, un cafard, un Machiavel, un successeur de l'hérésiarque Manès ; ses miracles, des contes de la

quenouille, etc. etc. « Les jésuites sont les scorpions de la France; ils sont non les premiers piliers du saint-siége, mais les premiers pilleurs. On ne doit pas les appeler ordre jésuite, mais ordure jésuite, parce qu'ils vendent en gros les sacremens, plus cher que Giési ne voulut vendre le don des miracles à Naaman; les jésuites sont autant de Judas; il y a dans la jésuiterie beaucoup de la juiverie, voire que tout ainsi que les anciens juifs avoient fait le procès à Jésus-Christ, aussi ces nouveaux juifs le font maintenant aux apôtres. Il va jusqu'à dire que dans les vœux des jésuites, il y a de l'hérésie, du machiavélisme et une piperie manifeste. » Enfin ce qu'il dit sur le nom de Pères qu'on donnoit aux jésuites ne pouvoit sortir que de la plume de l'auteur des Ordonnances d'amour. On trouve à la fin de ce Catéchisme le *Pater* travesti, et la parodie de l'*Ave Maria*, où il y a autant de sarcasmes que de mots. VI. Le *Monophile*, en sept livres, en prose mêlée de vers.... Ce magistrat laissa trois enfans, Théodore, Nicolas et Gui. Le premier fut avocat-général à la chambre des comptes; le second, maître des requêtes, laissa un volume de *Lettres*, in-8°, pleines de particularités historiques (*voyez* POITIERS à la fin); et le dernier fut auditeur des comptes. Les *OEuvres* de Pasquier ont été imprimées en 1723, à Amsterdam (Trévoux), en deux vol. in-fol. Il y manque, 1° Son *Catéchisme des jésuites*; 2° Son *Exhortation aux princes*, etc., pour obvier aux séditions qui semblent nous menacer pour le fait de la religion, 1562, in-8°, de vingt-sept feuillets, indiqués dans le nouveau P. Le Long, sous le n° 17838. Si le P. Garasse eût connu cet ouvrage, dont l'objet est de prouver la nécessité et l'avantage de l'exercice des deux religions, il n'auroit pas manqué de s'en prévaloir. Pasquier s'est indiqué à la fin de cet écrit par ces lettres: *S. P. P. Faciebat.* Dans l'exemplaire de Pithou, elles sont ainsi remplies de sa main: *Stephanus Paschasius, Parisinus.* Il en avoit paru dès 1561 des éditions mutilées, que Pasquier désavoue dans un avis à la tête de l'in-8°. Il a depuis été inséré dans le recueil connu sous le titre de *Mémoires de Condé*, dont il termine le premier volume. La notice de cet écrit est d'autant plus nécessaire ici, que les rédacteurs de l'édition, Amsterdam (Trévoux), ne lui ont point donné place dans leur collection, à la tête de laquelle il auroit dû paroître. Pasquier étoit âgé de 32 ans lorsqu'il publia cet écrit.

PASQUIN, statue de marbre, sans nez, sans bras et sans jambes, placée à Rome près du palais des Ursins, à laquelle les plaisans viennent attacher la nuit les billets satiriques appelés *Pasquinades*. Il semble que ce tronc soit le reste de la figure d'un gladiateur qui en frappe un autre. L'usage de charger ce buste de toutes les satires du temps vient, dit-on, d'un savetier romain appelé Pasquin, diseur de bons mots, dans la boutique duquel s'assembloient les oisifs et les malins de Rome. Ce bureau de médisance leur ayant été fermé par la mort du propriétaire, ils dressèrent à côté de sa porte une statue nouvellement déterrée, à laquelle ils attachèrent secrètement les productions de leur méchanceté. Cette liberté s'est conservée jusqu'à ces derniers temps. On voyoit encore tous les jours, dans

le dernier siècle, les seigneurs et les prélats de la cour de Rome, les princes étrangers et les papes même, exposés aux traits ingénieux des pasquinades. « Il est surprenant, dit un auteur, que, dans une ville où l'on fait bien fermer la bouche aux hommes, on n'ait encore pu trouver le secret de faire taire un morceau de marbre. » Ce n'est pas que quelques papes n'aient eu dessein de réprimer la licence de ces railleries, qui dégénèrent quelquefois en libelles diffamatoires; mais ç'a toujours été sans succès. Adrien VI, entre autres, indigné de se voir si souvent attaqué par les satires qui couroient sous le nom de Pasquin, résolut de faire enlever la statue, pour la précipiter dans le Tibre, ou pour la réduire en cendres, mais un de ses courtisans l'en détourna. Il lui représenta que, « si l'on noyoit Pasquin il se feroit entendre plus haut que les grenouilles du fond de leurs marais; et que si on le brûloit, les poëtes, nation naturellement portée à médire, s'assembleroient tous les ans dans le lieu du supplice de leur patron, pour y célébrer ses obsèques, en déchirant la mémoire de celui qui lui auroit fait son procès. » Pasquin resta donc en possession du droit impuni de déchirer les vivans et les morts. Il adressoit ses saillies à Marforio, autre statue de Rome, qui mettoit dans ses réponses autant de malignité que dans les interrogations. *Voyez* les articles Bona, nº I.

† PASSÆUS (Crispin), savant fleuriste et graveur d'Arnheim, y a publié en 1607, 1614, 1616 et 1617, les quatre parties de son *Hortus floridus in quo rariorum florum icones delineatæ exhibentur*, Arnheim 1614, in-folio oblong. Cet ouvrage se divise en deux parties, savoir, le Printemps 41 planches, l'Été 19 planches, l'Automne 27 planches, et l'Hiver douze planches, avec le texte imprimé au verso des gravures. La seconde partie renferme 120 figures en 61 planches, sans texte. On doit encore à Crispin de Pas un autre ouvrage intitulé *Les abus du mariage, où sont clairement représentées les subtilités déshonnêtes, tant des femmes que des hommes pour se tromper l'un et l'autre; suivis des vrais portraits des grandes dames, demoiselles nobles, filles de marchands, déguisées en bergères*, 1641, in-4º, oblong. Ce recueil complet est rare. On recherche aussi, à cause des gravures, son *Miroer* des OEuvres de Virgile, Utrecht, 1612, in-4º, et les *Métamorphoses d'Ovide*, Cologne, 1607, in-4º, obl.

PASSAVANTE (Jacques), né à Florence, d'une famille distinguée, mort en 1357, entra dans l'ordre de Saint-Dominique, et rendit son nom célèbre en Italie par un Traité estimé pour le fonds et pour le style, intitulé *lo Specchio della vera penitenza*. Léonard Salviati le fit imprimer pour la première fois en 1795. L'académie de la Crusca en donna une édition en 1481, qui est la septième; celle de Florence, 1725, in-4º, est la dernière et la meilleure.

* PASSE ou de Pas (Guillaume Van), graveur au burin, a laissé entre autres, les *Cinq sens*, d'après Crispin de Pas. *Voyez* Pas, nº IV.

PASSEMANS. *Voy.* Pasmans.

† PASSEMANT (Claude-Si-

méon), né en 1702 à Paris, de parens peu favorisés des biens de la fortune, fut d'abord clerc de procureur, ensuite commis d'un marchand de draps, enfin marchand mercier; mais il se reposa du détail de son commerce sur son épouse. Dès sa jeunesse il s'étoit beaucoup occupé de physique, d'optique et d'astronomie. Quoique les machines qui regardoient l'optique fussent son principal goût et son plus grand talent, il en exécuta plusieurs autres, notamment, I. La *Pendule astronomique*, couronnée d'une sphère mouvante, présentée à Louis XV, et qu'on voyoit dans les appartemens de Versailles. Les révolutions des planètes sont si exactes dans ce rare ouvrage, qu'elles ne s'écartent pas des Tables astronomiques. Il en fit une autre pour le grand-seigneur, où l'on observoit le lever et le coucher du soleil et de la lune. II. Un grand *Miroir ardent* de glace, de quarante-cinq pouces de diamètre, d'un grand effet. III. Deux *Globes*, l'un céleste, l'autre terrestre, qui tournent sur eux-mêmes. Il présenta en 1765, à Louis XV, un *Plan en relief et un Mémoire contenant des moyens de la plus grande simplicité pour faire arriver les vaisseaux à Paris*. Il y a divers détails relatifs à ce sujet, dans l'ouvrage de Lalande sur les Canaux de navigation. On estime deux écrits de ce célèbre artiste, l'un est intitulé *Construction d'un télescope de réflexion* de 16 pouces de longueur, faisant l'effet d'une lunette de 8 pieds, Paris, 1738, in-4°, avec figures. Il y en eut une contrefaction à Avignon, qui est devenue aussi rare que le traité original. Cet ouvrage apprend la manière de faire les télescopes. L'autre a pour titre : *Description et usage des télescopes*, in-12. Cet écrit n'est qu'un catalogue que l'auteur offroit aux amateurs qui venoient acheter chez lui les différens objets qui y sont indiqués. Ce catalogue a été réimprimé après la mort de Passemant, avec des augmentations par Nicolet et Dolivier, qui ont continué son fonds de commerce. Passemant n'a pas seulement perfectionné les télescopes et les lunettes d'approche, comme le prouve l'usage qu'on en fait sur les vaisseaux, mais aussi l'horlogerie. Cet habile artiste mourut subitement le 6 novembre 1769.

* PASSERA (Marc-Antoine), *dit aussi* GUENA PASSARINI, célèbre philosophe, naquit à Padoue dans le 16ᵉ siecle; il étoit fils de Nicolas Passera, médecin, et sortoit d'une illustre famille, qui, ayant commandé à Modène et à Mantoue, s'étoit retirée à Gênes, d'où elle avoit tiré son surnom. Marc-Antoine s'acquit une grande réputation par son érudition; il enseigna dans les plus célèbres universités d'Italie, et fut honoré de plusieurs gratifications. Il composa divers ouvrages. Passera mourut âgé de 74 ans.

† PASSERAT (Jean), né en 1534 à Troyes en Champagne, étudia le droit à Bourges, sous Cujas. Ses talens lui firent prendre le chemin de la capitale. Il enseigna les belles-lettres avec réputation dans les colléges de l'université, et obtint en 1572 la charge de professeur royal en éloquence, vacante par la mort de Ramus. Ses leçons furent extrêmement fréquentées par ce que Paris avoit de plus brillant et de plus illustre. Charles IX et Henri III lui donnèrent des marques d'estime. Les fureurs de la

ligue ayant bouleversé la république des lettres ainsi que l'état, le savant professeur ferma son école, et ne l'ouvrit que lorsque la paix eut été rendue à la France, après l'entrée de Henri le Grand dans Paris en 1594. Se trouvant à Epernay lorsque le prince de Condé vint assiéger cette ville, les habitans le députèrent au prince qui menaçoit de les passer au fil de l'epée, et le prince leur fit grace en faveur de Passerat. Ce poete eut le malheur de perdre un œil, d'un coup de balle qu'il reçut dans un jeu de paume. Cet accident le défigura; mais quoiqu'il eût l'air sévere, sombre et farouche, il n'y avoit rien de si aimable que son esprit, et de plus gai que sa conversation. Son mérite lui acquit l'amitie de Henri de Mesmes, qui lui accorda un appartement dans sa maison. Il y demeura trente ans, pendant lesquels il ne cessa de célébrer son généreux Mécène. Son ardeur pour l'étude étoit extrême; il passoit souvent des journées entières sans prendre aucun repas. Passerat mourut le 14 septembre 1602, après avoir souffert les douleurs les plus aiguës pendant cinq années. On connoît l'épitaphe qu'il se fit peu de temps avant que de mourir.

Hic situs in parvâ Janus Passertius urnâ,
Ausonii doctor regius eloquii.
Discipuli memores, tumulo date serta magistri,
Ut vario florum munere vernet humus:
Hoc culta officio mea molliter ossa quiescent,
Sint modò carminibus non onerata malis.
Veni, abii; sic vos venietis, abibitis omnes.

Plus bas on lit cette inscription, qui n'est pas inférieure à celle qui est ici rapportée :

Qui sim, viator, quæris? ipse nescio:
Qui sis futurus, tu tamen per me scies.
Ego tuque pulvis umbra, et umbræ somnium.

Cet écrivain s'est principalement distingué par ses poésies latines et françaises. Parmi ses vers latins on préfère ses épigrammes, ses épitaphes, et quelques pièces intitulees *Etrennes*. On voit que l'auteur avoit acquis, par la lecture assidue des anciens, cette facilité d'expression, cette pureté de langage, si rares dans les poëtes latins modernes; mais il n'a point d'enthousiasme, ni de génie. Il étoit plus fait pour donner de l'agrément à de petits riens que pour exprimer de grandes choses. Il appeloit les ignorans des demi-hommes, *semi-homines*. Ses vers français, publiés en 1606, in-8°, sont divisés en poëmes, en élégies, en sonnets, en chansons, en odes, en épigrammes. Quoique le langage ait vieilli, on les lit encore avec plaisir, pour les traits ingénieux et les graces naïves qu'ils offrent: ces agrémens se font sur-tout remarquer dans la métamorphose d'un homme en oiseau, morceau charmant, sur lequel La Fontaine se forma dans le siècle suivant pour ses contes. « Passerat, disent les auteurs des Annales poétiques, est un de nos plus agréables poëtes. On trouve dans ses poésies la plus grande facilité, de la gaieté, point de recherche pour l'expression, ni pour la pensée, et toujours le ton le plus aimable. L'habitude d'enseigner et de régenter n'imprima jamais de morgue à la poésie. Chez lui, l'homme du monde aimable accompagne toujours le bon poete. Il n'écrit jamais sans projet; il a toujours une idée qui lui fait prendre la plume. Ce n'est jamais ce docte enfilage de mots, aussi vides qu'harmonieux qui, ne parlant qu'à l'oreille, ne disent rien à l'esprit ni au cœur. Il est plus harmonieux que la plupart de ses

contemporains ; mais son harmonie n'existe jamais aux dépens de sa pensée.

Et son vers, bien ou mal, dit toujours quelque chose.

Passerat composa, avec Rapin, les vers de la satire Ménipée, Ratisbonne, 1709, 3 vol. in-8°, à la lamentation près sur le trépas de l'âne ligueur, qui est de Durand de La Bergerie. Ces vers ne se trouvent point dans le Recueil de ses poésies ; mais on y trouve son poëme intitulé *le Chien courant*, qu'il composa à la prière de Henri III. C'est un traité en vers de dix syllabes, des propriétés, de l'usage, de l'éducation et des maladies des chiens de chasse. Le style en est suranné... Antoine Teissier, Niceron, et sur-tout Leclerc, dans le tome septième de sa Bibliothèque, donnent une très-grande notice des ouvrages de Passerat... On a encore de lui, I. *De cognatione ac permutatione litterarum*, imprimé à Paris en 1606, in-8°, par les soins de Rougevalet son neveu. L'auteur y parle de l'ancienne orthographe des mots ; il faisoit tant de cas de cet ouvrage, qu'il souhaitoit que ce fût le seul des siens qui passât à la postérité. II. *Orationes et Præfationes*, publiées d'abord en 1606, et réimprimées en 1637, in-8°. Ces discours, écrits avec élégance, offrent différentes remarques de littérature. Quoiqu'il fasse souvent allusion à l'antiquité et à des passages des anciens, son style n'est point composé de lambeaux tirés de leurs ouvrages et mal cousus par un orateur de collége. III. Des *Commentaires* sur Catulle, Tibulle et Properce, Paris, 1608, in-fol., dont les savans font cas. IV. Une *Traduction* de la Bibliothèque d'Apollodore, 1604, in-8°, dont le style est suranné... *Voyez* Marsile.

I. PASSERI (Jean-Baptiste), poëte médiocre, et peintre de quelque mérite, mort à Rome en 1679, âgé d'environ 70 ans, a donné les *Vies des peintres, sculpteurs et architectes* qui travaillèrent à Rome de son temps, et qui fleurirent depuis 1641 jusqu'en 1673. Cet ouvrage, rempli d'anecdotes curieuses et intéressantes, a été publié à Rome en italien en 1772. L'auteur, comme peintre, étoit élève du célèbre Domenichino, et ami d'Algardi et de Garzi. Comme poëte, il fit d'assez mauvais *sonnets*, dont l'un servit à sa fortune.

* II. PASSERI (Joseph), neveu du précédent, né à Rome en 1654, fut d'abord l'élève de son oncle ; mais voyant qu'il feroit peu de progrès sous un autre maître, il s'adressa à Charles Maratte et devint un peintre célèbre. Le style de sa composition est grand, son coloris égale celui de son maître, son invention est facile, son expression agréable et naturelle. Il *peignit* l'histoire et réussit dans le portrait. Il mourut en 1714.

III. PASSERI (Jean-Baptiste), né à Farnèse le 10 novembre 1694, s'acquit beaucoup de réputation par sa profonde érudition et par la connoissance de l'antiquité. Son père le destinoit à la jurisprudence ; mais en s'adonnant à cette étude, il ne perdit pas de vue celle de l'antiquité, pour laquelle il avoit un goût particulier. Après un séjour de quatre ans à Rome, où il avoit beaucoup étendu ses connoissances favorites, il vint à Todi, où son père exerçoit la médecine. Il y recueillit les monumens antiques de cette ville et des environs. En

1726 il tourna toute son attention du côté des antiquités etrusques, et rassembla un grand nombre de lampes, qu'il arrangea par classes. Ayant perdu son épouse en 1738, après douze ans d'une union paisible et heureuse, il embrassa l'état ecclésiastique et obtint l'emploi de vicaire-général de Pésaro, qu'il remplit avec zèle. Revenant de sa campagne, il tomba de sa voiture dans un fossé, et mourut de cette chute le 4 février 1780. On a de lui un grand nombre d'ouvrages, entre autres, I. *Lucernæ fictiles Musei Passerii*, Pesaro, 3 vol., 1739, 1751. Il en avoit fait un quatrieme qui n'a pas été imprimé ; il contient les lampes des chrétiens. II. *Discours sur l'histoire des fossiles de la campagne pésaroise*, Bologne, 1775. III. *Picturæ Etruscorum in vasculis, in unum collectæ, dissertationibus illustratæ*, Rome, 1767-1775, grand in-fol. 3 vol. IV. Plusieurs *Dissertations* sur des monumens antiques, dont Clément XIV a orné le *Museum* Clémentin. V. Il est auteur du second et du troisième volume de l'ouvrage intitulé *Thesaurus gemmarum antiquarum astriferarum*, publié à Florence par Gori en 1750, et du quatrième volume du *Thesaurus veterum diptychorum consularium*, publié par le même. Il a enrichi de notes les autres volumes de cet ouvrage. VI. Un très-grand nombre de *Dissertations* savantes et pleines de recherches dans différens journaux d'Italie. VII. En 1780 on imprimoit à Rome le premier volume d'un grand ouvrage de Passeri, intitulé *Novus thesaurus gemmarum veterum ex insignioribus dactyliothecis selectarum*. Cet ouvrage divisé en 3 volumes in-fol. a paru à Rome en 1781 et années suivantes.

* PASSERINI (Pierre-Marie), de l'ordre des prêcheurs, né à Sestola dans les montagnes de Modene en 1597, fut nommé en 1650 inquisiteur de Bologne ; appelé quelques années à Rome, il obtint l'emploi de procureur-général, et enseigna la théologie jusqu'à sa mort, arrivée en 1677. Passerini fut un des plus savans canonistes de son temps. Ses principaux ouvrages sont, I. *De electione canonicá tractatus*, Rome, 1661 ; Cologne, 1693. II. *De hominum statibus et officiis inspectiones morales, etc.*, Romæ, 1663, et Cologne, 1693. III. *De electione summi pontificis*, Romæ, 1670. IV. *Tractatus de indulgentiis*, Romæ, 1672, etc. etc.

* PASSERINO (Sylvio), cardinal, natif de Cortone, entra jeune au service de la maison de Médicis ; son mérite le fit estimer de Léon X qui le fit son dataire, et lui donna le chapeau de cardinal en 1617. Passerino eut depuis les évêchés de Cortone sa patrie, de Narbonie, d'Assise et de Barcelonne. Il fut chargé durant quelque temps de l'administration de l'état de Florence, et exerça ensuite les légations de Perouse et du duché de Spolette, il mourut à Citta di Castello, sur le Tibre, le 20 avril 1529, âgé de 60 ans. Sylviò Passerino, son petit-neveu, lui fit ériger en 1787 un tombeau dans l'église de Saint-Laurent *in Lucina*, qui étoit son titre de cardinal.

* PASSEROTTI (Hippolyte), jeune dame de Bologne, décapitée dans cette ville le 3 janvier 1587, avec son amant appelé Louis, pour avoir empoisonné son mari. La beauté, la jeunesse de cette femme, la fermeté et le courage avec lesquels

elle marcha à l'échafaud, excitèrent dans l'ame des spectateurs une surprise mêlée de pitié. Les poëtes du temps plaignirent son sort, et dans des vers élégiaques ils chantèrent ses graces, sa beauté, et l'espèce de stoïcisme qui l'accompagna jusqu'au lieu du supplice. Le recueil de tous les vers faits à ce sujet fut publié sous ce titre : *Lamento, ed altre Rime raccolte nel compassionevole successo di dui infelici amanti Ippolita et Lodovico, or miseramente decapitati in Bologna alli 3 di Gennajo del* 1587, Bologne, 1587, in-4°. Un gentilhomme de cette ville donna aussi à cette occasion, sous un nom supposé, un volume de poésies qu'il dédia au Tasse, et qui est intitulé *Corona di ferro e di veneno, ed altre Rime dell' accademico sfregiato nella morte d'Ippolita Passerotti; al signor Torquato Tasso*, Bologne, 1587, in-4°. Le Tasse écrivit une lettre de remercîment à l'auteur.

* PASSEWAND - OGLOU *ou* PAZMAN-OALU (fils du crieur de nuit ou de ramoneur), mais dont le véritable nom est Osman, se rendit fameux par sa rébellion contre la Porte ottomane, et l'espèce de guerre qu'il fit contre cette puissance sur la fin du 18e siècle : son père Omar-Aga, qui habitoit Widdin une partie de l'année, le fit instruire dans diverses branches des sciences politiques, économiques et militaires. Le jeune Osman joignoit à une grande activité d'esprit un caractère très-violent. En 1785, étant à la campagne avec son père, il se prit de querelle avec lui, et les choses en vinrent au point que le fils, s'étant mis à la tête de quelques-uns des vassaux de son père qui lui étoient dévoués, attaqua et mit en fuite ceux qu'Omar avoit armés pour sa défense. Les principaux habitans de Widdin s'interposèrent dans cette querelle, qui dura plus de deux ans; enfin, en 1788, le père fut réduit à demander la paix, et la réconciliation se fit. Depuis ce moment, les hommes qu'ils avoient enrôlés furent réunis en un seul corps de troupes, assez nombreux pour que ces deux hommes devinssent en quelque manière les maîtres dans la ville de Widdin, où leur autorité s'accrut de jour en jour avec le nombre de leurs partisans. Ils abusèrent tellement de leur influence, qu'ils faisoient arbitrairement la loi, tant dans la ville que dans les environs, employant la force contre quiconque vouloit s'opposer à leur volonté. La Porte, alarmée de cette usurpation de sa souveraineté, envoya contre eux, en 1788, Medmed-Pacha avec 12 mille hommes, et lui promit le pachalick de Widdin, s'il parvenoit à les expulser de la ville. Ils furent assiégés pendant trois mois dans Widdin; mais ne pouvant résister à des forces si considérables, le père et le fils prirent le parti de se réfugier, avec 600 hommes qui leur restoient, près du prince Maurojeni, en Valachie. Celui-ci leur accorda sa protection, les nomma l'un et l'autre bir-bassa (commandant de 1000 hommes), et établit Omar commandant à Czernetz, et Passewand-Oglou à Gyurgyero, avec ordre de défendre ces postes contre les Autrichiens. Omar fut, bientôt après, délogé de Czernetz par les troupes impériales, et se sauva avec dix-sept des siens sur la rive droite du Danube, où il s'établit dans le château de Kulla, à six lieues de Widdin. Le pacha de Widdin envoya mille hommes, avec ordre de le

prendre mort ou vif. Omar avec ses dix-sept hommes soutint l'attaque pendant trois ou quatre jours, et reçut sept blessures : mais enfin le château fut pris d'assaut, la petite garnison égorgée, et Omar fut pris vivant, avec son secrétaire Mula Ibrahim. Au moment où l'on apprit à Widdin cet événement, le peuple s'ameuta en leur faveur, et demanda qu'ils fussent relâchés ; le pacha, craignant les suites de ce mouvement populaire, envoya, au devant du bay qui amenoit les deux prisonniers, l'ordre de leur couper la tête secrétement, ce qui fut exécuté ; et il fit répandre aussitôt le bruit qu'Omar étoit parvenu à s'échapper, et ce faux bruit calma le peuple de Widdin. Mais Passewand-Oglou, instruit de la mort tragique de son père, résolut d'en tirer vengeance. Il recruta de tous côtés des troupes en Valachie ; et étant parvenu à former un corps de deux mille hommes, il passa le Danube en 1789, et alla s'établir à Bagna (entre Nissa et Widdin), d'où il entretint pendant quelques temps des intelligences avec les habitans de Widdin, à l'effet d'exciter contre le pacha le ressentiment des partisans de son père, et de les engager à seconder l'attaque qu'il méditoit. Pendant ce temps il continuoit à faire des recrues dans la Bulgarie. Dès qu'il se vit à la tête de 5,000 hommes, outre les partisans secrets qu'il avoit dans Widdin, il entra de nuit dans cette ville, dont ses adhérens lui ouvrirent les portes, et s'empara de la citadelle sans coup férir. Le pacha, tombé en son pouvoir, lui présenta pour sa justification un firman du grand-seigneur, qui lui ordonnoit de mettre à mort Omar-Aga : Passewand-Oglou lui fit grace de la vie, lui ordonna de licencier ses troupes, au nombre de mille à quinze cents hommes, et lui permit de vivre à Widdin, conformément à sa dignité, mais sans aucun pouvoir. Devenu maître de Widdin, Passewand-Oglou en confia l'administration à Bekir-Aga, l'un de ses parens, âgé de soixante ans ; et quant à lui, il se rendit avec son corps de troupes, fort de 6 mille hommes, auprès du grand-visir Jussuff-Pacha, qui l'accueillit parfaitement, et lui donna encore 6 mille hommes à commander. Passewand-Oglou, avec ce corps de troupes, se porta sur la Morawa pour tâcher de secourir la forteresse de Belgrade, assiégée par les Autrichiens ; mais il fut attaqué par un corps de troupes impériales qui mirent sa troupe en pleine déroute, après lui avoir tué près de trois mille hommes, en sorte que Passewand-Oglou se vit réduit à se retirer avec cinq cents hommes au camp du grand-visir, auprès duquel il passa encore deux mois ; après quoi il retourna à Widdin, où il se tint tranquille pendant trois ans, sans s'occuper en apparence ni du commandement ni de l'administration. Mais enfin il demanda au vieux Bekir-Aga compte de sa gestion ; et celui-ci ayant refusé de satisfaire à sa demande, Passewand-Oglou le fit mettre à mort et s'empara de ses biens. Cependant la Porte envoya un nouveau pacha à Widdin, nommé Alchio-Pacha. Celui-ci ayant instruit le grand-seigneur de l'autorité qu'exerçoit à Widdin Passewand-Oglou, soutenu par les habitans de cette ville, demandoit un renfort de 12 000 hommes pour l'expulser. Il reçut pour réponse un firman qui lui ordonnoit d'envoyer à Constantinople

la tête de Passewand-Oglou ; mais on ne lui envoya pas les forces nécessaires pour l'exécution de ce firman. Passewand-Oglou, instruit de ce qui se passoit, rassemble 2000 hommes, attaque le pacha qui en avoit 3000, le force de s'enfermer dans la citadelle, et le réduit bientôt à capituler : le pacha, fait prisonnier, consent à licencier ses troupes, à l'exception de 300 hommes pour sa garde, et s'engage à obtenir du grand-seigneur la grace de Passewand-Oglou. L'un et l'autre vécurent pendant quelque temps à Widdin en assez bonne intelligence. Mais dans le mois de mai 1792, Passewand-Oglou étant allé à la campagne avec 60 des siens, le pacha envoya après lui 400 hommes, qui l'atteignirent dans le village de Latesa, à trois lieues de Widdin : il y eut un combat très-vif, à la suite duquel Passewand-Oglou se trouva enfermé avec 30 des siens dans une maison, d'où il parvint à se sauver, à la faveur d'un déguisement. Le pacha découvrit sa retraite et l'attaqua de nouveau ; mais Passewand-Oglou avoit eu le temps de rassembler du monde. Le pacha fut blessé dans le combat et fut repoussé avec perte de 200 hommes. Passewand-Oglou ne perdit pas de temps à renouer ses intelligences avec les habitans de Widdin et à renforcer ses troupes, et dès qu'il eut rassemblé 3000 hommes, il se jeta dans Widdin (en juin 1792), et, après un combat assez vif, il parvint à chasser de la ville le pacha et sa garnison, et prit pour la seconde fois possession de la forteresse à main armée. La Porte envoya, en 1794, le pacha Hassi-Mufti pour conférer avec Passewand-Oglou, et savoir à quelles conditions il vouloit se soumettre ; mais celui-ci, soupçonnant qu'on lui tendoit un piége, rompit bientôt les conférences, et congédia le mandataire de la Porte. Peu de temps après, au commencement de 1795, Passewand-Oglou leva des troupes à Widdin et aux environs, et envoya un détachement de mille hommes, avec ordre de s'emparer de la forteresse de Nikopolis (à vingt lieues au-dessous de Widdin, sur la rive droite du Danube), sous prétexte que la possession de cette place étoit nécessaire à la sûreté de celle de Widdin. Après vingt jours de siége, Passewand-Oglou s'empara de Nikopolis, y mit garnison, et en donna le commandement à un de ses lieutenans. Vers le même temps, il envoya de nombreux émissaires en Bulgarie et en Servie, pour exciter les janissaires licenciés et les autres mécontens de ces provinces à se rassembler en corps de troupes, et peu de mois suffirent à l'exécution de ce projet. Dès le mois de juin, une foule de mécontens, secrètement dirigés par Passewand-Oglou qui leur avoit fourni de l'artillerie, se portèrent en corps d'armée devant Belgrade, s'emparèrent des faubourgs et de la ville basse, et peu s'en fallut qu'ils n'obligeassent le commandant Hassan-Pacha, qui s'étoit réfugié dans la citadelle, à se rendre prisonnier. Mais celui-ci ayant tenu bon, et ayant reçu des secours du pacha de Bosnie, parvint, après plusieurs combats sanglans, à mettre en fuite les mécontens, au mois de juillet. La Porte, instruite de la part que Passewand-Oglou avoit eue à cette insurrection, jugea qu'elle n'auroit jamais de tranquillité, tant que cet homme dangereux existeroit. En conséquence, elle fit marcher, en

1796, une armée de 50 mille hommes, aux ordres du beglier-bey de Romélie et de quatre autres pachas, avec l'ordre d'attaquer Passewand-Oglou et de le soumettre. Celui-ci comptoit alors près de 50.000 hommes qui lui étoient entièrement dévoués, et qu'il avoit exercés au maniement des armes; il avoit d'ailleurs fait fortifier Widdin avec la plus grande activité, et y avoit rassemblé une immense quantité de vivres et de munitions, sans qu'on ait jamais su comment il se procuroit les fonds nécessaires pour armer, soudoyer et nourrir tant de monde. On sait seulement qu'un certain nombre d'ingénieurs français et de polonais fugitifs s'étoient rendus auprès de lui; que les premiers l'avoient servi de leurs talens dans l'art des fortifications, et les seconds avoient introduit parmi ses troupes quelques notions de tactique. Après plusieurs attaques infructueuses contre Widdin, le commandant de l'armée ottomane eut recours aux négociations, et le résultat fut que Passewand-Oglou paya 500 bourses à la Porte, moyennant la promesse qu'il seroit reconnu pacha de Widdin, et qu'il y auroit une amnistie générale. La Porte ayant ratifié cette convention, l'armée eut ordre de lever le siége de Widdin, qui avoit duré trois mois. Mais bientôt Passewand-Oglou transporte la scène en Romélie; une foule innombrable de mécontens, qu'on a désignés sous le nom de voleurs de Romélie, couvroient de leurs ravages cette province: Passewand-Oglou fomenta sourdement une rebellion jusqu'en 1797. Mais après leur expulsion des environs d'Andrinople, il les attira ouvertement auprès de lui, les forma en corps de troupes, dont il grossit la petite armée qu'il avoit à Widdin, et dès qu'il se vit à la tête de 30 ou 40,000 hommes, il suivit un plan plus vaste et plus régulier sous le rapport militaire et politique. Il commença par s'assurer tout le cours du Danube entre Belgrade et Rudstuck, et mit des garnisons à Nikopolis et Sistowe, au-dessous et au-dessus de Widdin; il s'empara d'Orsowa et de Semendria, d'où il parut vouloir attaquer Belgrade. Mais le commandant de cette place ayant appelé à son secours les pachas de Bosnie et de Thonie, Passewand-Oglou se borna à mettre un corps d'observation dans le voisinage de Belgrade, et avec le reste de son armée il se porta rapidement en deux colonnes sur la route d'Andrinople, l'une par Nissa et Sophia, l'autre par Tirnowa et Philippopoli. Il battit chemin faisant, à Nissa, un corps de Bosniaques, qu'il obligea de se réfugier dans Belgrade, et il répandit dans la Bulgarie et la Servie des émissaires pour grossir le nombre de ses adhérens. Un des moyens qu'il employa avec le plus de succès fut de diminuer de moitié les impôts dans tous les pays qu'il occupoit, et de se concilier la confiance des habitans par une justice sévère et par la protection du commerce et des propriétés. En peu de temps il fut maître de toute la Servie et de la Bulgarie jusqu'à Philippopoli, où il établit son camp. Alo-Pacha, beglier-bey de Romélie, eut ordre de l'attaquer; mais trop inférieur en forces, il se tint sur la défensive aux environs d'Andrinople, tandis que Passewand-Oglou envoyoit des partis jusqu'aux portes de cette ville, et même sous les murs de Constantinople. Quelques pachas de Macédoine et de

Grèce étoient d'ailleurs d'intelligence avec Passewand-Oglou, et une partie des troupes que l'on faisoit marcher contre lui alloit se fondre dans son armée. Tout sembloit alors annoncer une révolution dans la Turquie d'Europe, lorsqu'enfin la Porte, sérieusement alarmée, fit accourir de ses provinces d'Asie un grand nombre de troupes, dont elle donna le commandement au célèbre Husseim, capitan-pacha, qu'elle revêtit de la dignité de serasquier, en mettant sous ses ordres le beglier-bey Alo-Pacha et les autres pachas restés fideles à leur souverain. Bientôt l'armée ottomane, forte de près de 100,000 hommes, se rassemble dans les environs d'Andrinople, et menace d'attaquer Passewand-Oglou dans son camp de Philippopoli; mais Husseim-Pacha trouva plus prudent de le tourner par Tirnowa; il dirigea une forte colonne vers cette place, dont il s'empara sans coup férir, étant parvenu à gagner le commandant que Passewand-Oglou y avoit établi. Dès-lors celui-ci ne se trouva plus en sûreté à Philippopoli, et prit le parti de faire sa retraite sur Widdin. Cette marche rétrograde, les sanglantes exécutions qu'ordonna le capitan-pacha dans la Bulgarie, où il fit mettre à mort un grand nombre d'adhérans de Passewand-Oglou; la réputation éclatante de ce sérasquier, la rapidité de sa marche et la force de son armée: les succès qu'obtint sur le Bas-Danube le pacha de Rudstuck contre les garnisons qu'Oglou avoit à Sistowe et à Nikopolis; ceux qu'obtinrent en même temps les pachas de Servie et de Bosnie, qui reprirent les forteresses de Semendria et d'Orsowa; la nécessité où se trouvoit Passewand-Oglou de s'enfermer dans Widdin par suite de ces revers; tous ces événemens, arrivés coup sur coup, jetèrent le découragement et l'épouvante dans ses troupes, dont plus de la moitié l'abandonna. Ainsi ce pacha rebelle qui, pendant deux ou trois mois, s'étoit vu à la tête d'une armée formidable qu'il avoit portée à plus de soixante mille hommes, se vit réduit à se défendre dans sa forteresse avec quinze ou seize mille hommes qui lui restoient. Il y fut bientôt investi par l'armée du sérasquier, renforcée des troupes de douze pachas, tant d'Europe que d'Asie, et tout annonçoit que Passewand-Oglou succomberoit sous des forces aussi imposantes. L'armée de siége fut bientôt secondée dans ses opérations par une flottille de chaloupes armées, qui étoit venue de Constantinople par la mer Noire, et avoit remonté le Danube. Tout ce que la constance, le courage, l'art et la ruse peuvent opposer à la supériorité des forces, fut employé par Passewand-Oglou pendant quatre ou cinq mois que dura le siége; l'armée ottomane fut repoussée avec une perte considérable dans plus de trente attaques. Enfin, les troupes d'Alo-Pacha ayant été mises en déroute, et ce beglier-bey s'étant retiré à Sophia avec les restes de sa troupe, l'armée ottomane, affoiblie et découragée par tant de revers, fut à son tour attaquée par Passewand-Oglou, et mise en déroute complète, après un massacre épouvantable (on porte à dix mille hommes le nombre des tués dans cette dernière action.) Le sérasquier Husseim-Pacha se retira, avec les foibles débris de l'armée, à Louva, d'où il ouvrit des négociations, au nom de la Porte, avec Passewand-Oglou. Au bout

de quelques mois, les commissaires du grand-seigneur conclurent avec lui un traité dont les principales conditions connues sont que Passewand-Oglou conserveroit le pachalick de Widdin, avec un agrandissement de territoire : qu'il seroit élevé à la dignité de pacha à trois queues : que les janissaires expulsés de Belgrade et des autres places seroient rétablis dans leurs propriétés ; enfin on dit qu'il exigea la destitution de quelques pachas du voisinage. Il paroît que ce qui détermina principalement Passewand-Oglou à se soumettre fut la crainte de se voir attaqué à Widdin par un corps de quarante mille Russes, en vertu d'un article du traité d'alliance entre l'empereur de Russie et le grand-seigneur, par lequel le premier promettoit de faire marcher ce nombre de troupes contre le pacha rebelle, à la première réquisition de la sublime Porte. Après cet accommodement conclu à la fin de 1798, Passewand-Oglou licencia une partie de ses troupes qu'il rassembla ensuite à plusieurs reprises contre quelques pachas voisins, et mourut à Widdin au commencement du 19e siècle.

* I. PASSI (François), de Carpi, dans les états de Modène, fut élève du célèbre Thade Ugoletti de Parme, vers la fin du 15e siècle. Peu de temps après il *traduisit* en latin le Plutus d'Aristophane. Cette traduction est assez généralement estimée. Passi occupa divers emplois hors de sa patrie. A son retour à Carpi, en 1530 ou 1544, il fut nommé professeur public, et mourut en 1549. Sa comédie a été imprimée sous ce titre : *Plutus antiqua comedia ex Aristophane, quae nuper in linguam latinam translata est*, Parmæ, 1501.

* II. PASSI (Joseph), surnommé aussi DEL PASSO, né à Ravenne le 13 octobre 1569, passa de l'étude des sciences à celle des langues grecque et latine ; il cultiva aussi la poésie, et fut aggrégé à diverses académies. Un ouvrage qu'il publia sur les défauts des femmes souleva contre lui tout le sexe, mais particulièrement les femmes mariées, qui se crurent vivement offensées. Pour les appaiser, il se rétracta, et publia un autre livre sur l'état du mariage, et deux volumes sur les défauts des hommes : peu de temps après il se fit moine camaldule à Saint-Michel de Murano de Venise, et mourut dans ce couvent en 1620. Ses principaux ouvrages sont, I. *I Difetti donneschi*, Venise, 1598, 1599, 1600 et 1618. II. *Trattato dello stato maritale*, Venise, 1602 et 1610. Cet ouvrage fut traduit en latin en 1613. III. *La mostruosa fucina delle sordidezze degli uomini*, Venise, 1603. IV. *La continuazione della mostruosa fucina delle sordidezze degli uomini*, ibid., 1609. V. *Della magica arte, ovvero della magia naturale, dove si mostra che le maraviglie, che si dicono di essa, possono succedere naturalmente, e che il mago può lecitamente usarla*, Venise, 1614. Ce livre parut sous le nom de Pierre Passi.

PASSIENUS (Crispus), orateur célèbre, qui fut le premier mari de Domitia. Ayant épousé Agrippine en secondes noces, il devint un personnage considérable, et fut deux fois consul. C'est lui qui disoit de Caïus César qu'il n'y avoit jamais eu de meilleur esclave et de plus mauvais maître. Pline dit qu'il aimoit si passionnément un mûrier dont le fruit

étoit exquis, qu'il alloit souvent l'embrasser et le baiser, et qu'il se couchoit même dessous, y prenoit ses repas, et lui faisoit des libations comme à un dieu, en versant du vin sur son tronc.

† PASSIGNANI (Dominique), peintre, né à Passignagno, près de Florence, en 1558, mort en 1638 dans cette dernière ville sous le pontificat d'Urbain VIII, étoit élève de Frédéric Zuccharo, et se distingua par plusieurs grands *ouvrages* à Rome. On y admire son goût de dessin, et la noblesse de ses compositions. La fortune et les honneurs furent la récompense de son mérite. Il eut pour disciple Matthieu Rosselli.

* PASSINELLI-LORENZO, peintre d'histoire, né en Bologne en 1629, mort en 1700. On a dans sa ville natale plusieurs beaux *tableaux* de cet artiste.

† I. PASSIONEI (Dominique), cardinal, né à Fossombrone, dans le duché d'Urbin, en 1682, d'une famille illustre, fit ses études au collége Clémentin à Rome, où il commença dès-lors à former une riche bibliothèque, devenue depuis si utile aux savans. En 1706 il vint à Paris apporter la barrette au nonce Gualterio son parent; il s'y livra, comme à Rome, à son goût pour les lettres. En 1708 il passa en Hollande. Il n'avoit entrepris ce voyage que comme savant; mais il joua bientôt le rôle de négociateur. On commençoit à être fatigué de la longue et funeste guerre de la succession d'Espagne. Les puissances belligérantes y avoient envoyé des députés pour la paix. Le pape Clément XI, ne pouvant y avoir un nonce, choisit Passionei pour défendre secrétement les intérêts du saint-siége. Ses soins ne furent pas inutiles; il obtint des alliés l'évacuation des domaines du pape, où les troupes allemandes s'étoient établies. Le jeune négociateur repassa par la France en retournant à Rome. Louis XIV lui fit l'accueil le plus favorable, et lui donna son portrait enrichi de diamans. Clément XI le récompensa en 1713 par les places de camérier secret et de prélat domestique. En 1714 il l'envoya au congrès de Bâle, et en 1715 à Soleure. Son zèle, ses talens, sa dextérité, son activité, sa prudence, sa fermeté, son éloquence éclatèrent dans ces deux négociations. Quoiqu'il ne fût pas heureux dans la première, Clément XI n'approuva pas moins sa conduite, et le nomma secrétaire de la Propagande en 1719. Sa faveur continua, après la mort de ce pontife, sous Innocent XIII, qui le nomma archevêque d'Ephèse, et lui donna la nonciature de Suisse, qu'il garda jusqu'en 1730. Clément XII le nomma alors à celle de Vienne, où l'empereur Charles VI et le prince Eugène lui firent un accueil distingué. Il fut fait secrétaire des brefs et cardinal en 1738, et incorporé dans le même temps aux différentes congrégations de Rome. Benoît XIV, étant monté sur le trône pontifical, le chargea des affaires les plus importantes, et le nomma bibliothécaire du Vatican en 1755. Il enrichit considérablement ce trésor. L'académie royale des inscriptions et belles-lettres lui donna la même année le titre d'associé étranger. Il ne survécut pas longtemps à ces honneurs. Il mourut le 5 juillet 1761, se trouvant à table avec le cardinal Sédarra et le prince de Palestine. Le car-

dinal Passionei s'opposa fortement à la canonisation du cardinal Bellarmin, et proscrivit, dit-on, de sa bibliothèque tous les ouvrages des jésuites. Il n'aimoit pas davantage les autres religieux. La vivacité de son esprit le jetoit dans des disputes dont il vouloit toujours sortir victorieux. Malgré l'amitié que Benoît XIV avoit pour lui, il s'obstinoit, dans ses conversations avec lui, à soutenir ses sentimens avec une opiniâtreté inflexible; et c'etoit presque toujours le pape qui étoit obligé de céder. Il n'aimoit pas le cardinal Velenti, secrétaire d'état : il l'appeloit le Bacha. Un jour en lui donnant le baiser de paix, il lui dit assez haut *Salamalec*, au lieu de *pax tecum*. Malgre ces défauts, le cardinal Passionei a des droits à l'estime de la postérité. La révision qu'il fit avec le célèbre Fontanini du *Liber diurnus Romanorum pontificum* : une *Paraphrase* du Psaume XIX, faite sur l'hébreu; une du premier chapitre de l'Apocalypse sur le syriaque; la *Traduction* d'un ouvrage grec sur l'Antechrist, l'*Oraison funèbre* du prince Eugene, traduite en français par madame du Boccage; mille secours littéraires fournis aux savans les plus illustres de son siècle, sont autant de monumens de son goût, de ses connoissances, de son esprit, de sa bienfaisance et de son amour généreux pour les lettres. Outre les ouvrages dont nous avons parlé, Passionei est auteur des *Acta Legationis Helveticæ*, in-fol. C'est pour ainsi dire un compte rendu des affaires qu'il eut à traiter en Suisse. Il s'étoit fait, aux camaldules de Frescati, une retraite charmante, composée de plusieurs cellules, où il se plaisoit à recevoir ses amis, à qui il donnoit le nom d'un saint; M. de Nivernois y avoit la sienne; là, il accueillit les savans de tous les pays qui venoient le voir. L'abbé Goujet a donné un abrégé de la Vie de ce cardinal.

II. PASSIONEI (Benoît), neveu du précédent, a rendu à la littérature un service important, en publiant à Lucques, en 1763, un volume italien in-folio, où il a réuni toutes les *Inscriptions* grecques et latines, rassemblées par ce savant cardinal. Cette précieuse collection, qui a été dissipée après sa mort, renfermoit aussi beaucoup de bas-reliefs, d'urnes, etc.

* PASSOEUS ou DE PAS. *Voy.* PASSÆUS.

* PASSOLINO (Barthélemi), de Bologne, de l'ordre des chanoines réguliers de Saint-Jean-de-Latran, mort en 1543, a publié *Chronicon de mutationibus status civitatis Bononiensis*.

PASSY (M. de), nom que prit l'évêque Spifame quand il eut changé de religion. *Voy.* SPIFAME.

PASTEUR (Les FILLES du BON). *Voyez* CYZ.

* PASTORINI (Jean-Baptiste), poete, né à Gênes le 19 novembre 1650, entra dans l'ordre des jésuites le 14 décembre 1666, et mourut dans sa patrie le 26 mars 1732. Ses *Poésies* diverses, insérées dans le Choix des chansons et sonnets de Gobbi, et dans plusieurs autres recueils, furent ensuite réunies et imprimées sous ce titre : *Poesie del P. GiamBatista Pastorini della compagnia di Gesù; opera postuma*, Palerme, 1741 et 1756, in-8°. Elles consistent la plupart en sonnets.

PASTOUREAUX. *Voyez* JACOB, n° II.

PASTRINGO. *Voyez* GUILLAUME DE PASTRINGO, n° XXVII.

* PASTRIZIO (Jean) de Spalatro en Dalmatie, étudia à Rome les belles-lettres, la philosophie et la théologie, et apprit les langues grecque et hébraïque. Après avoir professé avec distinction dans le collége Urbain de la Propagande, il devint secrétaire du cardinal Jean Ciampini, et fut nommé ensuite écrivain et interprète en langue hébraique au Vatican, emplois qu'il remplit jusqu'à sa mort, arrivée le 20 mars 1708. On a de lui, *Patenæ argenteæ mysticæ, quæ ut pote divi Petri Chrysologi Forocorneliensis civis, atque Ravennatis archiepiscopi munus, Forocornelii in cathedrali ecclesiâ sancti Cassiani martyris colitur, descriptio et explicatio, ubi etiam alia ad eumdem antistitem spectantia perpenduntur*, Romæ, 1706, in-4°.

* PATAROLI (Laurent), né à Venise le 16 mars 1674, et mort dans cette ville le 26 novembre 1727, s'acquit une grande réputation par ses ouvrages qui sont, *Series Augustorum, Augustarum, Cæsarum, et tyrannorum omnium*, etc. *Panegyricæ orationes veterum oratorum; notis ac numismatibus illustravit, et italicam interpretationem adjecit Laurentius Patarol*, avec une *Lettre* sur une ancienne médaille. Il étudia aussi l'histoire naturelle, comme le prouve son livre intitulé *Osservazioni intorno alla nascita, rito, costumi, mutazioni, o sviluppi della cantaride de gigli*. Tous les ouvrages de Pataroli furent recueillis et publiés à Venise, en 1743, en 2 vol. in-4°., sous le titre de *Opera omnia numismatica et philologica in unum corpus collecta, notisque et numismatibus illustrata*, et précédés de la vie de l'auteur écrite en latin.

† PATEL, peintre appelé communément *Patel le tué* ou *le bon Patel*. On a de lui des *paysages* et des *morceaux* d'architecture d'un manière agréable, d'un coloris brillant; mais ses ouvrages sont la plupart trop finis et manquent d'effet.

† I. PATER (Paul), né en 1656 à Menersdorf en Hongrie, fut chassé de son pays dès sa jeunesse, à cause de son attachement à la religion protestante. Il devint successivement bibliothécaire du duc de Wolffembutel, professeur au collége de Thorn, et enfin professeur en mathématiques à Dantzick, où il mourut en 1724. Son ardeur pour le travail étoit si vive, qu'il ne dormoit d'ordinaire que deux heures par jour en été et quatre en hiver. Son Epitaphe, qu'il avoit composée lui-même quelque temps avant sa mort, marque un caractère rare et estimable : *Hic situs est Paulus Pater, mathematum professor, qui nescivit in vita quid sit cum morbis conflictari, irâ moveri, cupiditate aduri, decessit vita cælebs*. Il laissa divers ouvrages de *Philosophie* et de *Litterature*, qui réussirent en Allemagne, entre autres, I. *Labor solis, sive de eclipsi Christo patiente Hierosolymis visâ*. II. *De Astrologiâ Persicâ*. III. *De mari Caspio; de Cælo Empyrio*, Francfort, 1687, in-8°. IV. *De insignibus Turcicis, ex variis superstitionum tenebris orientalium maximè illustratis*, etc.

II. PATER (Jean-Baptiste), peintre, né à Valenciennes en 1695, mort à Paris en 1736, se mit sous la discipline de Watteau son compatriote. Mais ce maître, d'une humeur trop difficile et d'un caractère trop impatient pour former un élève, l'obligea de sortir de son école et d'étudier seul, sans autre secours que celui de ses reflexions et de son travail. Watteau, sur la fin de ses jours, eut regret de n'avoir pas secondé Pater. Il consacra les derniers momens de sa vie à former ses talens : mais la mort enleva le maître au bout d'un mois. Pater, avec le goût si naturel aux Flamands pour le coloris, auroit pu devenir un excellent peintre ; mais il a trop négligé le dessin, cherchant plus à se faire une fortune honnête qu'une réputation brillante. Ses *compositions* sont mal ordonnées et ses *tableaux* sont faits de pratique. Il étoit continuellement adonné au travail, et se refusoit tous les plaisirs pour amasser du bien. On a gravé quelques morceaux d'après lui.

PATERCULUS. *Voyez* VELLEIUS.

† I. PATÈRE *ou* PATÉRA (Attius), né à Baïeux, alla enseigner la grammaire et les lettres à Bordeaux. Il passa depuis à Rome, où il professa la rhétorique avec réputation vers l'an 326. Ausone en fait un magnifique éloge. Patère eut pour fils Delphidius, digne de son père par les talens de l'esprit, mais bien différent par les qualités du cœur. *Voy.* DELPHIDIUS.

† II. PATÈRE, *Paterius*, disciple et intime ami de saint Grégoire-le-Grand dans le 6e siècle, fut notaire de l'Eglise romaine, et ensuite évêque de Brescia, suivant quelques savans. Cet écrivain ecclésiastique est principalement connu par un *Commentaire* sur l'Ecriture sainte, tiré des ouvrages de saint Grégoire, à la suite desquels il a été imprimé. Ce livre est meilleur pour le sens spirituel que pour le sens littéral.

PATÉRIN (Claude), né à Lyon, se distingua par ses connoissances en jurisprudence et ses négociations. Il assista à l'assemblée d'Orléans pour réprimer les entreprises du pape Jules II. Louis XII le fit vice-chancelier du duché de Milan, et, après la perte des conquêtes des Français en Italie, il devint premier président du parlement de Bourgogne. C'est en cette qualité qu'il assista au lit de justice de 1527, et y examina la validité du traité de Madrid. Ses bienfaits le firent surnommer le *Pere du peuple*. Il mourut le 20 novembre 1551, et le parlement assista en corps à ses obsèques.

* I. PATERNIONO (Gautier), de Catane, juge de la grande chambre de Sicile, et grand protonotaire, entra ensuite dans les ordres, et fut chanoine de l'église cathédrale de sa patrie, où il mourut en 1551. Il a écrit, *In cap. volentes de feudis ; allegationes in caussâ baroniæ Furnaris*.

* II. PATERNIONO (Gautier), probablement de la même famille que le précédent, vivoit en 1515. Il fut employé, en qualité d'agent, auprès de plusieurs cours de l'Europe. On a de lui *Responsa multa ; de Apocalypsi lib. 2. Historia sacra à mundi constitutione ad sua usque tempora.*

* III. PATERNIONO (Jean), de Catane, bénédictin, fut d'abord vicaire-général de la cathédrale de sa patrie en 1450, et en 1478, évêque de Melito, et quelque temps après archevêque de Palerme, où il mourut en 1511. On ne connoît de lui qu'un ouvrage, intitulé *Allegationes de primatu ecclesiæ Panormitanæ.*

* IV. PATERNIONO (Ferdinand), jésuite, d'une famille noble de Catane, mort en 1604; a écrit : *De Regiâ Siculâ monarchiâ : vite de re di Sicilia*; ce dernier ouvrage est inedit.

* I. PATERNO (Eusèbe), de Crémone, de l'ordre des chanoines réguliers de Saint-Jean-de-Latran, florissoit dans le 15e siècle. On a de lui un *Commentaire* sur l'Histoire de Judith ainsi que sur celle d'Esther.

* II. PATERNO (Louis), Napolitain, célèbre poëte du 16e siecle, ne se contenta pas d'imiter Pétrarque dans sa manière de composer; mais il s'efforça encore de lutter avec lui sur le sujet même. Ayant choisi une certaine Mirzia pour la muse de ses vers amoureux, il écrivit un volume sur elle, et la chanta sous le symbole du mirte, comme Pétrarque avoit chanté la belle Laure sous celui du laurier; il publia cet ouvrage sous le titre de *Nuovo Petrarca*. Il fit paroître aussi, en 1560, ses *Triomphes*, et composa peu de temps après un livre, intitulé *Le Nuove fiamme*, qui fut imprimé à Venise en 1561. C'est un recueil de sonnets, de chansons, d'élégies, d'églogues amoureuses, funèbres et maritimes. On a encore de ce poëte cinq *Satires*, imprimées à Venise, en 1565, in-12, en tête desquelles est une *Lettre* de Paterno sur la satire des Latins et des Toscans.

* III. PATERNO (François), né d'une illustre famille de Catane, dans le 16e siècle, entra chez les jésuites, où il s'acquit de la réputation par l'étendue de ses connoissances. Il mourut vers l'an 1720. On ne connoît de lui que *Oratio extemporanea habita in funere Vincentii cardinalis Grimani*, etc., Naples, 1710.

* IV. PATERNO (Ignace-Vincent), de Biscari dans la Sicile, surintendant et ingénieur des ponts, chaussées et chemins, fit construire à ses frais et d'après ses dessins sur le Simeto le plus grand fleuve de la Sicile, et qui est à quelques lieues de Catane, un pont de 31 arches, ayant deux cents cannes de longueur; commencé en 1765, il fut entièrement achevé en 1777. Outre sa commodité pour les passagers, il a encore un autre genre d'utilité, qui résulte de l'aqueduc qui est placé dessous, et qui sert à arroser les terres environnantes. On a encore de Paterno un ouvrage intitulé *Ragionamento a madama.... sopra gli antichi ornamenti et trastulli de' Bambini*, Florence, 1781, in-4°, figures.

* PATERNUS (Bernardin), né à Salo dans le Bressan, d'un père habile médecin, professoit dès l'âge de 19 ans la philosophie, et les thèses qu'il soutint en médecine avec le plus grand succès firent dire que la nature avoit voulu le dédommager de la difformité avec laquelle elle l'avoit fait naître : on eut pu sous tous les rapports le comparer à Esope. Paternus enseigna successivement la médecine à Pise, à Mont-Réal, en Sicile et à Padoue.

Nommé par la république de Venise, d'abord professeur extraordinaire, puis ordinaire de médecine théorique en l'université de Padoue, il fut enlevé à ces fonctions par le cardinal Grimani qui l'appela près de lui à Rome, où il resta quelque temps, et revint à Padoue honoré du titre de citoyen que lui avoit accordé la ville de Vérone. Paternus mourut en 1592, laissant, I. *De humorum purgatione circa morborum initia tentandâ. Epistola quòd cœna prandio liberalior, etiam in catarrho esse debeat*, Romæ, 1547, in-8°; Spiræ, 1581, in-8°. II. *Consilium de Balneis aquensibus apud aquas statiellorum, quod, unà cum Julio Delphino et Joanne Cellanova, Ferdinando Gonzagæ de luto dedit*, dans la collection *de Balneis*. III. *Explanationes in I part. Avicennæ*, Venetiis, 1596, in-4°. IV. *Consilia medica*; ouvrage inséré dans le recueil publié par Laurent Scholz, Francfort, 1598, in-folio.

* PATERSON (Samuël), célèbre bibliographe anglais, né à Londres en 1728, mort en 1802, fit la plus grande partie de ses études en France. Il s'établit ensuite à Londres, où il tint la librairie étrangère. Cette entreprise n'ayant pas eu de succès, il se consacra à faire des ventes publiques de livres. Les manuscrits de Jules César lui étant tombé dans les mains, comme on alloit les vendre au vieux papier, il les mit en ordre, en fit le catalogue, et les vendit à l'enchère. Ils furent poussés à 350 livres sterling. En 1776, Paterson voyagea en pays étranger, et rapporta en Angleterre une très-grande quantité de livres précieux, dont il fit le catalogue, intitulé *Bibliotheca universalis selecta*. Peu après il fut nommé bibliothécaire du marquis de Lansdowne, et chargé de faire les catalogues des plus considérables ventes de livres, telles que celles de Beauclerk, de Crofts, de Pinelli, etc. Paterson a fait aussi quelques ouvrages, I. *Remarques rapides dans un voyage aux Pays-Bas*, par Conat Junior, 3 vol. in-8°. II. *Joineriana* (marqueterie), ou *Livres de morceaux detachés*, 2 vol. in-8°. III. *Le Templier*; c'est une feuille périodique. IV. *Considerations sur la loi et les gens de loi*, in-8°.

* PATICCHI (Antoine), peintre, né à Rome le 3 février 1762, fit de rapides progrès dans son art sous son père, qui lui servit de maître, et devint excellent dessinateur. La nature lui avoit donné l'esprit d'invention; il peignit l'Histoire de plusieurs manières, et avec une agréable facilité. A l'âge de 20 ans, après avoir *copié* les meilleurs tableaux des galeries de Rome, il commença à peindre des sujets de son invention. Ce fut lui qui *peignit* en entier le réfectoire des carmes de Velletri, et la galerie entière du célèbre amateur le comte de Toruzzi. Il réussissoit aussi dans le *portrait*. Ce peintre mourut dans sa ville natale au mois de février 1788.

† I. PATIN (Gui), médecin, né à Houdan, petite ville de Beauvoisis, en 1601, prit le bonnet de docteur en 1626 à Paris. Il exerça son art dans cette ville, et y fut moins connu par son habileté que par son caractère satirique. Tout en lui portoit un air de singularité; son habillement ressembloit à celui qu'on

portoit un siècle auparavant. Il s'exprimoit en latin d'une manière si recherchée et si extraordinaire, que tout Paris accouroit à ses Thèses comme à une comédie. Il étoit grand partisan des anciens, et avoit pour adversaires tous les disciples des modernes; les malades étoient les victimes de ce double fanatisme. Les querelles de l'antimoine, qui s'élevèrent de son temps dans la faculté de médecine de Paris, donnèrent beaucoup d'exercice à la bile de Patin; il regarda toujours ce remède comme un poison, et n'oublia rien pour le décrier. Il avoit dressé un gros registre de ceux qu'il prétendoit avoir été tués par ce remède, et il nommoit ce registre le *Martyrologe de l'Antimoine*. Les injures ne furent pas épargnées; il les prodigua et on les lui rendit avec usure. (*Voyez* CHESNE, nº III.) A tous les reproches généraux que pouvoient se faire des sectateurs d'Hippocrate et de Galien, ils ajoutèrent des accusations particulières et des personnalités diffamantes. Jamais la dignité doctorale ne fut plus compromise; la querelle devint si vive, qu'il fallut que le parlement ordonnât que la Faculté décideroit au plutôt sur les dangers et l'utilité de l'antimoine. Les docteurs s'assemblèrent le 29 mars 1666; quatre-vingt-douze furent d'avis de mettre le vin émétique au rang des remèdes purgatifs. Patin fut inconsolable; il mourut en 1672, regardé comme un savant médecin et un bon littérateur. Il possédoit assez bien la science des livres, et il en avoit amassé un grand nombre. On a de lui, I. *Le Médecin et l'Apothicaire charitables*. II. Des *Notes* sur le Traité de la Peste, de Nicolas Allain. III. Des *Lettres* en 5 vol. in-12 ou 2 vol. publiés par Mahudel, Amsterdam, 1718, qu'il ne faut lire qu'avec défiance. La plupart de ses anecdotes politiques et littéraires sont ou fausses ou mal rendues. Patin y déchire impitoyablement ses amis et ses ennemis. Il se consoloit, dit-il en mourant, de quitter ce monde, pourvu qu'il trouvât dans l'autre Aristote, Platon, Virgile, Galien et Ciceron. — Ses fils, Robert PATIN, habile médecin, mort en 1670, et Charles qui suit, eurent de la réputation.

II. PATIN (Charles), fils du précédent, né à Paris en 1633, soutint, à peine âgé de quatorze ans, sur toute la philosophie, des Thèses grecques et latines, auxquelles assistèrent et applaudirent trente-quatre évêques, beaucoup de grands seigneurs et le nonce du pape. On le destina d'abord au barreau, mais son goût le portoit vers la médecine; il quitta le droit après avoir pris le bonnet de médecin. Marescot, qui avoit exercé la médecine avec succès, le détermina à embrasser cette profession, « à laquelle, disoit-il, il devoit trois avantages, 1º D'avoir joui d'une parfaite santé jusqu'à quatre-vingt-deux ans; 2º D'avoir gagné cent mille écus; 3º De s'être concilié l'estime et l'amitié de plusieurs personnes illustres. » Patin pratiquoit son art avec distinction, lorsqu'il fut obligé de quitter la France. On attribua sa disgrace à un prince du sang, qui l'accusa d'avoir débité quelques exemplaires d'un ouvrage satirique, qu'il s'étoit chargé d'anéantir. Il parcourut successivement l'Allemagne, la Hollande, l'Angleterre, la Suisse et l'Italie. Il fixa enfin son séjour à Padoue, où on le gratifia de la première chaire de chirurgie et du titre de chevalier de

Saint-Marc. Il mourut dans cette ville en 1694, à 68 ans. On a de lui un grand nombre d'écrits en latin, en français et en italien. Les plus considérables sont, I. *Itinerarium Comitis Brennæ*, in-8°, Paris, 1662. II. *Familiæ Romanæ ex antiquis numismatibus*, Paris, 1663, in-folio. Il y en a une édition de 1703, augmentée. Le fonds de l'ouvrage est de Fulvius Ursinus. III. *Traité des tourbes combustibles*, Paris, 1663, in-4°. IV. *Introduction à l'histoire par la connoissance des médailles*, Paris, 1695, et Amsterdam, 1667, in-12. Ce livre, selon le Journal des Savans, n'est presque qu'une redite de ce qui étoit dans Savot. Mais il s'y trouve quelques remarques qui ne sont pas dans cet auteur; d'ailleurs il est un peu mieux écrit, quoiqu'il ne le soit pas encore fort élégamment. V. *Imperatorum Romanorum numismata*, Strasbourg, 1671, vol. in-folio, et Amsterdam, 1696, in-folio. VI. Quatre *Relations historiques* de divers voyages en Europe, Bâle, 1673, et Lyon, 1674, in-12. VII. *Pratica delle Medaglie*, Venezia, 1673. VIII. *Suetonius ex numismatibus illustratus*, Basileæ, 1675, vol. in-4°. IX. *De optimâ medicorum sectâ*, Padoue, 1676. X. *De Febribus*, ibid., 1677. XI. *De Scorbuto*, ibid. 1679. XII. *Lycæum Patavinum*, Padoue, 1682, XIII. *Thesaurus numismatum à Petro Mauroceno collectorum*, Venise, 1683, in-4°. XIV. *Commentarii in monumenta antiqua Marcellina*, Padoue, 1688.

III. PATIN (Charlotte et Gabrielle), filles du précédent, étoient, ainsi que leur mere, de l'académie des Ricovrati de Padoue, dont leur pere avoit été long-temps chef et directeur. L'une et l'autre ont publié de savans ouvrages en latin, et leur mere est auteur d'un recueil de *Reflexions morales et chrétiennes*. Les ouvrages de Charlotte sont Une *Harangue* latine sur la levée du siége de Vienne; et *Tabellæ selectæ et explicatæ*, in-folio, Padoue 1691, avec des figures. C'est l'explication de quarante-un tableaux des plus fameux peintres, que l'on voit à Padoue. Il s'y trouve une 42ᵉ estampe représentant la famille des Patin. On compte parmi les productions de Gabrielle le *Panégyrique de Louis XIV*; et une *Dissertation*, in-4°, sur le Phénix d'une médaille de Caracalla, à Venise, 1683.

* PATINA (Benoît), médecin, né à Brescia en 1534, mort l'an 1577, acquit tant de réputation dans la pratique de son art, que l'empereur Maximilien II le fit venir à Rome, au sujet d'une palpitation de cœur dont il étoit très-incommodé. La consultation de Patina concernant cette maladie, imprimée en 1573 à Brescia, in-8°, a pour titre *Pro divo Maximiliano Cæsare semper augusto, de cordis palpitatione consilium*. Ce médecin joignoit à la réputation d'un praticien très-habile dans son art celle du meilleur poëte satirique de son temps; mais, peu de temps avant sa mort, il fit jeter au feu tous ses ouvrages en ce genre. Il nous reste de lui quelques traités de médecine, dont il a publié le recueil sous ce titre, I. *Opuscula de re medicâ*. II. *Libri tres de venenis quæ in corpore humano fiunt*. III. *Commentarius de naturâ et curatione febrium in quibus adparere solent peticulæ*, Brixiæ, 1572, in-8°.

† PATISSON (Mamert), im-

primeur du 16e siècle, naquit à Orléans. Casaubon, dans une lettre adressée au jésuite André Schott, parle de cet artiste avec les plus grands éloges. Egal aux Étiennes par la typographie, il ne leur fut pas inférieur par son mérite littéraire, il possédoit à fond les lettres grecques et latines, et sur-tout sa langue maternelle. Doué d'un goût sûr pour le choix des ouvrages, il ne prenoit jamais des manuscrits que d'auteurs déjà illustres. Ce fut lui qui imprima en 1604 la première partie de l'Histoire du président de Thou. On distingue parmi les éditions qu'il mit au jour les *quatre livres de la Vénerie d'Opian, poëte grec d'Anazarte*, traduits par Florent Chrétien, in-4°, 1575; *Discours* sur les médailles et gravures antiques, principalement romaines, par Antoine-le-Pois, in-4°, 1579, ouvrage rare et curieux; Les ouvrages de Scévole de Saint-Marthe, in-4°, 1579; *Josephus Scaliger de emendatione temporum*, in-folio, 1583; *De canonicá absolutione Henrici*, in-8°, 1594.

† I. PATKUL (Jean Réginald de), gentilhomme livonien, supportoit impatiemment la perte des privilèges de sa patrie, anéantis par l'autorité absolue que Charles XI et Charles XII s'étoient arrogée. A la mort du premier, il fut accusé d'avoir voulu livrer la Livonie au czar Pierre, ou au roi de Pologne Auguste. Son entreprise ayant, dit-on, échoué, il passa au service de ce dernier prince, et fut revêtu du caractère de résident de Moscovie en Saxe. Charles XII n'en contraignit pas moins le roi Auguste de lui livrer Patkul par le traité d'Alt-Ranstadt. Le czar le réclama en vain; Charles XII le fit rouer et écarteler à Casimir en 1707. Ses membres coupés, en quartiers, restèrent exposés sur des poteaux jusqu'en 1713, qu'Auguste, étant remonté sur son trône, les fit rassembler et mettre dans une cassette. « Le premier crime de cet infortuné, dit Voltaire, étoit d'avoir représenté respectueusement les droits de sa patrie à la tête de six gentilshommes livoniens députés de tout l'état. Condamné pour avoir rempli le premier des devoirs, celui de servir son pays selon les lois, cette sentence inique l'avoit mis dans le plein droit naturel qu'ont tous les hommes de se choisir une patrie. Devenu ambassadeur d'un des plus grands monarques du monde, sa personne étoit sacrée. Le droit du plus fort viola en lui le droit de la nature et des nations. Autrefois l'éclat de la gloire couvroit de telles cruautés; aujourd'hui elles la ternissent. »

II. PALKUL, officier livonien, crut racheter sa vie en offrant à Charles XII le secret de faire de l'or. Ce prince répondit qu'il n'accorderoit jamais à l'intérêt ce qu'il avoit refusé à l'amitié. (Quelques généraux suédois, amis du roi, avoient sollicité la grace du Livonien.) Le roi Auguste informé de ce refus, dit: « Je ne m'étonne pas que le roi de Suède ait tant d'indifférence pour la pierre philosophale; il l'a trouvée en Saxe. » En effet ses officiers et ses soldats s'y étoient enrichis.

* PATOUILLET (Louis), né à Dijon au commencement du 18e siècle, fit ses études au collége de cette ville, où il eut pour professeur de rhétorique le célèbre P. Oudin, qui contribua à développer ses talens. Entré dans l'or-

dre des jésuites, il enseigna la philosophie à Laon, et se distingua en même temps par l'éloquence de la chaire. Après avoir prêché devant le roi Stanislas, et avoir passé encore quelques années à Laon, il se retira à la maison professe de Paris, où il s'occupa de divers ouvrages qui furent publiés successivement. I. *Apologie de Cartouche*, ou le *Scélérat justifié par la grace du P. Quesnel*, en forme de dialogue, Avignon, 1733, in-12. II. *Dictionnaire des livres jansénistes*, ou *qui favorisent le jansénisme*, par le P. de Colonia, jésuite, nouvelle édition augmentée par le P. Patouillet, Anvers, 1752, 4 vol. in-12. On trouve à la suite la Bibliothèque anti-janséniste. III. Il a publié de concert avec les PP. Le Gobien, du Halde, Ingou, La Neuville et autres, *Lettres édifiantes et curieuses*, *écrites des missions étrangères par quelques missionnaires de la compagnie de Jésus*, Paris, 32 volum. in-12. La nouvelle édition dirigée par l'abbé Querbeuf, ex-jésuite, Paris, 1780, 1783, est en 26 vol. in-12. Ces lettres, traduites en italien, parurent à Venise en 1751. Cette collection contient des faits remarquables, et des observations utiles sur les sciences, les arts, sur les mœurs, les coutumes et les usages des pays parcourus et visités par les missionnaires. IV. *Vie de Pélage*, *contenant l'histoire de saint Jérôme et de saint Augustin contre les pélagiens*; 1751, in-12 Cet ouvrage est en même temps un roman et une satire. L'auteur n'y fait que des portraits d'imagination : tous ses personnages sont feints ; mais on voit ce qu'il veut dire et à qui il en veut. V. Il a donné pendant quelque temps le *Supplément de la gazette ecclésiastique*, où il rétablit les omissions d'un de ses écrivains. (*Voyez* Roche Jacques.) Ce jésuite, mourut à Avignon vers 1783. Quelques auteurs lui attribuent la réalité du projet de Bourgfontaine ; mais il paroît plus vrai que c'est l'ouvrage du P. Sauvage, jésuite de la province de Lorraine. (*Voy.* Filleau.) Le P. Patouillet fut en butte aux traits de satire et aux sarcasmes de Voltaire ; et il les avoit pour ainsi dire provoqués par quelques articles un peu virulens contre les philosophes, insérés dans le dictionnaire des livres jansénistes et anti-jansénistes.

PATRAT (Joseph), né à Arles, suivit la carrière du théâtre, et y eut moins de succès comme acteur que comme auteur. Quelques-unes de ses pièces sont dialoguées avec facilité et offrent des situations plaisantes. Les principales sont *L'Heureuse erreur*, les *Déguisemens amoureux*, le *Fou raisonnable*, les *Méprises par ressemblance*, le *Complot inutile*, les *Deux Frères*, comédies. Cette dernière, traduite de l'allemand et représentée au théâtre français, a de l'intérêt. On doit encore à Patrat des opéras, tels que *les deux Morts*, la *Kermesse* ou *la Foire Allemande*, les *Amans protées*; *Adelaïde et Mirval*; *Toberne* ou *le Pêcheur suédois*. Cet auteur est mort à Paris en 1801, à l'âge de 69 ans.

* PATRIARCHI (Gaspard), né à Padoue en 1709, étudia le droit dans l'université de cette ville ; mais il s'appliqua particulièrement à la littérature, dans laquelle il obtint des succès. Outre des lettres et des poésies, insérées dans les recueils du temps, on a de lui un *Traité des Tropes*,

une *Traduction* des saints desirs de la mort du P. Lallemant, de l'agonie de J. C. de Bossuet, et un vobulaire vénitien et padouan, ouvrage très-utile qu'il corrigea et augmenta de moitié, et dont il se proposoit de donner une seconde édition, lorsque la mort le surprit en 1780.

† I. PATRICE (saint), évêque et apôtre d'Irlande, né en 377, mort vers l'an 460, à 85 ans, fonda divers monastères, dont l'un étoit à Armagh, bâtit un grand nombre d'églises, forma des écoles et fit fleurir les lettres. On a de lui un écrit appelé *La Confession de saint Patrice*, et une *Lettre à Carotic*, prince du pays de Galles, dont il eut beaucoup à souffrir. Ces ouvrages sont écrits avec peu d'élégance. On lui attribue le *Traité des douze Abus*, publié parmi les ouvrages de saint Augustin et de saint Cyprien. Jacques Ware a publié les *Œuvres* de saint Patrice, à Londres, 1658, in-8°. Le Purgatoire de saint Patrice, dont Denys-le-Chartreux et plusieurs autres écrivains ont dit tant de choses fausses, comme Bollandus l'a démontré, est une caverne située dans une petite île du lac Dearg dans l'Ultonie. Elle fut fermée par ordre du pape en 1497, pour arrêter le cours de certains contes superstitieux. On la rouvrit ensuite, et on la visita pour y prier et y pratiquer les austérités de la pénitence, à l'imitation de saint Patrice qui se retiroit souvent dans ce lieu et dans des endroits écartés, pour y vaquer plus librement aux exercices de la contemplation.

II. PATRICE (Pierre), né à Thessalonique, vivoit sous l'empereur Justinien, qui l'envoya, l'an 534, en ambassade vers Amalasonte reine des Goths, et en 550 à Chosroès roi des Perses, pour conclure la paix avec lui. La charge de maître du palais fut la récompense de ses services. Nous avons des fragmens de l'*Histoire des ambassadeurs*, qu'il avoit composée en deux parties. Chanteclair a traduit cet ouvrage intéressant de grec en latin, avec des notes savantes, auxquelles Henri de Valois joignit les siennes. On a imprimé les unes et les autres dans le corps de l'Histoire Byzantine, publiée au Louvre en 1648, in-folio.

† III. PATRICE (Augustin), habile écrivain du 15e siècle, né à Sienne, d'une famille illustre, fut d'abord chanoine de cette ville, puis secrétaire de Pie II en 1460. Ce pape lui donna ordre de composer un *Abrégé* des actes du concile de Bâle, qui se trouvoit en manuscrit dans la bibliothèque du roi. Ses services lui valurent la place de maître des cérémonies de la chapelle du pape, et l'évêché de Pienza dans la Toscane. Il y mourut en 1496. Patrice, également versé dans l'histoire sacrée et profane, eut part au pontifical, imprimé à Rome en 1485, in-folio. On trouve de lui, dans le *Musæum Italicum* du P. Mabillon, *Adventus Friderici III ad Paulum II*; *Vita Bencii*... et dans Freher, *De Comitiis Ratisbonæ celebratis*. On lui attribue le *Traité des rits de l'Eglise romaine*, que Christophe Marcel, archevêque de Corfou, fit imprimer en latin sous son nom, Venise, 1516, in-fol. Cette première édition est très-rare, parce que Grassi fit tous ses efforts pour faire supprimer ce livre; et n'ayant pu réussir, il brûla tous les exemplaires qui lui tomberent entre les mains.

IV. PATRICE (André), habile Polonais du 16e siècle. Après avoir été prévôt de Varsovie et archidiacre de Wilna, il fut nommé premier évêque de Wenden dans la Livonie. Il dut ces différentes places à son mérite ; mais il ne jouit pas long-temps de la dernière, étant mort en 1583. Il a laissé des *Harangues latines* à Etienne Battori, roi de Pologne ; des *Commentaires* sur deux oraisons de Cicéron ; et divers *ouvrages* de controverse et de belles-lettres.

V. PATRICE. *Voyez* l'article PLATON, vers la fin.

PATRICIUS. *Voyez* PATRICE *et* PATRIZI.

† PATRICK (Simon), né d'un marchand, en 1626, à Gainsborough, dans la province de Lincoln, fut élevé au collége de Cambridge. Il s'y distingua tellement par son savoir et par son mérite, qu'il en devint président. Il fut ensuite vicaire de Batersea dans le Surrey, puis curé de Coventgarden, paroisse de Saint-Paul à Londres, où sa charité compatissante lui gagna les cœurs. Après avoir refusé plusieurs autres bénéfices, il fut élevé en 1678 au doyenné de Petersborough, puis à l'évêché de Chichester en 1689. On le transféra en 1691 à l'évêché d'Ely, où il termina sa carrière en 1707. Ses principaux ouvrages sont, I. Des *Commentaires* sur le Pentateuque et sur d'autres livres de l'Écriture sainte. II. Un *Recueil* de prières. III. Un grand nombre d'autres *ouvrages* très-bien écrits en anglais, et remplis d'érudition.

* PATRINI (Joseph), graveur, né à Parme, alla graver à Venise avec Faldoni, sous la direction de Zanetti ; une grande quantité de statues, désignées dans les 2 vol. in-fol. intitulés, *Statues antiques de Venise*. Ensuite il revint dans sa ville natale en 1750, et y mourut au bout de 36 ans.

† PATRIX (Pierre), né à Caen en 1585, d'un conseiller au bailliage, fut élevé par son père dans l'étude des lois. Le barreau ne lui inspirant que de l'ennui, il se livra à son goût pour la poésie. Parvenu à l'âge de quarante ans, il entra chez Gaston d'Orléans. Patrix suivit constamment ce prince dans la bonne et la mauvaise fortune, et après sa mort il fut attaché avec autant de fidélité à Marguerite de Lorraine sa veuve. Il mourut à Paris en 1672. L'esprit de plaisanterie accompagna Patrix jusqu'au tombeau ; il répondit à ses amis qui le félicitoient d'être revenu d'une grande maladie à quatre-vingts ans, et qui lui conseilloient de se lever : « Hélas ! messieurs, ce n'est pas la peine de me r'habiller ».... On a de lui, I. Un *Recueil* de vers, intitulé *La Miséricorde de Dieu sur un pécheur pénitent*, in-4°, Blois, 1660. Quoique ses vers sentent le terroir normand et le déclin de l'âge, on y voit un original. II. *Plaintes des consonnes qui n'ont pas l'honneur d'entrer dans le nom de Neuf-Germain*, dans les œuvres de Voiture. III. *Poésies diverses*, dans le recueil de Barbin. La plupart sont très-foibles, à quelques endroits près, qui sont remarquables par un tour facile et original. Sa pièce la plus connue ne se lit point dans ce recueil. La voici :

Je rêvois cette nuit que de mal consumé,
Côte à côte d'un gueux l'on m'avoit inhumé.
Me sentant fort choqué d'un pareil voisinage,
En mort de qualité je lui tins ce langage :

Retire-toi, coquin! va pourrir loin d'ici:
Il ne t'appartient pas de m'approcher ainsi.
— Coquin (me reprit-il, d'une arrogance extrême)
Va chercher tes coquins ailleurs, coquin toi-même!
Ici tous sont égaux, je ne te dois plus rien;
Je suis sur mon fumier comme toi sur le tien.

Il fit cette pièce quelques jours avant sa mort.

I. PATRIZI *ou* PATRIZIO (François), en latin *Patricius*, évêque de Gaïète dans la Terre de Labour, mort en 1494, fut enveloppé dans une sédition arrivée dans sa ville épiscopale en 1457, et le bruit courut qu'il avoit été condamné à perdre la tête. On a de lui plusieurs ouvrages de morale, de politique et de poésie, qui ont leur mérite. Les principaux sont, I. Dix *Dialogues* en italien *sur la manière d'écrire et d'étudier l'Histoire*, Venise, 1560, in-4°. C'est son meilleur ouvrage. II. *De Regno et Regis institutione*, 1531, in-fol. III. *De institutione reipublicæ*, 1519, in-fol. Ces deux dernières productions ont été traduites en français: la première par Jean de Ferrey, Paris, 1577, in-8°; la seconde, *ibid.*, 1520, in-folio. La Mouchetière en fit une nouvelle version, Paris, 1610, in-8°. IV. *Del vero Reggimento*. V. *Discorsi*. VI. *Poemata de antiquitate Sinarum*.

II. PATRIZI *ou* PATRIZIO (François), de Cherso en Istrie, enseigna la philosophie à Ferrare, à Rome et à Padoue, avec une réputation extraordinaire, et fut ennemi déclaré des sentimens péripatéticiens. Il mourut à Rome en 1597, à 67 ans. On a de lui, I. Une *édition* des livres attribués à Mercure Trismégiste. II. Une *Poétique* en italien, Ferrare, 1586, 2 tomes en 1 volume in-4°, divisée en deux décades, qui prouve que l'auteur avoit bien lu les anciens. III. *Paralleli Militari*, Rome 1594, 2 tom. en 1 vol. in-fol. C'est un parallèle de l'art militaire ancien avec le moderne. Joseph Scaliger dit que Patrizio est le seul qui ait expliqué les difficultés de ce sujet important: ceux qui sont venus après lui n'ont fait que le copier. C'est le plus rare et le plus utile des écrits de cet auteur.

PATRIZI (Augustin). *Voyez* PATRICE, n° III.

PATROCLE (Mythol.), fils de Ménætius et de Sthénelé, fut élevé par Chiron avec Achille, et devint célèbre par l'étroite amitié qu'il lia avec ce héros. Il fut l'un des princes grecs qui allèrent au siége de Troie; voyant qu'Achille, qui s'étoit brouillé avec Agamemnon ne vouloit plus combattre en faveur des Grecs, et ayant tenté vainement de le fléchir, il s'avisa de se couvrir des armes de son ami, pour inspirer au moins par ces dehors de la terreur aux Troyens. Cet artifice ranima la valeur des Grecs consternés. Patrocle fit fuir devant lui les Troyens, qui le prenoient pour Achille, et vainquit Sarpédon dans un combat singulier; mais ayant été reconnu, il fut enfin vaincu lui-même et tué par Hector. Achille devint furieux à la nouvelle de sa mort, et s'en vengea par la mort d'Hector dont il traîna trois fois impitoyablement le cadavre autour des murs de Troie.

PATRONA-KALIL, Albanois de nation, âgé de 43 ans, excita la fameuse révolte de Constantinople en 1730. Après avoir servi sur mer et sur terre, et com-

mis plusieurs assassinats, il fut fait janissaire de la garde du grand-seigneur. Les Perses, étant en guerre avec les Turcs, firent couper le nez à trois cents janissaires qui tombèrent entre leurs mains, et les renvoyèrent par mer en Turquie. Ibrahim bacha, ne voulant pas que Constantinople fût témoin de cet horrible spectacle, fit noyer ces infortunés. Patrona résolut de tirer vengeance de cet outrage : il excita une rebellion, dans laquelle entrèrent tous les janissaires. Il fit fermer les boutiques de Constantinople, et eut la hardiesse d'envoyer un détachement au serail et de faire demander qu'on lui livrât le grand-visir Ibrahim, le gouverneur de Constantinople et le chef des janissaires. Le sultan étonné assembla le divan, et après plusieurs délibérations il fit étrangler les trois personnes qu'on lui demandoit et envoya leurs corps aux rebelles. Ceux-ci, surpris et irrités, se plaignirent de ce qu'on leur avoit envoyé morts ceux qu'ils vouloient avoir en vie; et sous ce prétexte déposèrent le sultan. Ils mirent sur le trône Mahmoud son neveu, âgé de 33 ans, dont le père avoit été déposé vingt-cinq ans auparavant. Le nouveau sultan eut d'abord beaucoup d'égards pour Patrona. A sa demande, il accorda la suppression de quelques impôts qui avoient été mis sous le règne de celui qu'il remplaçoit. Ce chef de révoltés resta tranquille quelque temps; mais ennuyé de son oisiveté, il forma de nouveaux complots; il distribua des places, il se nomma capitan-bacha ou amiral, et eut la hardiesse de se saisir de l'arsenal. Le grand-seigneur, ne pouvant se défaire de lui par des voies légales, le fit appeler dans la salle d'audience, où il le fit massacrer avec ceux qui l'accompagnoient par des gens armés, pendant que ce prince lui conféroit des graces et des honneurs dont il n'avoit pas dessein de le revêtir.

† PATRU (Olivier), naquit à Paris en 1604, d'un procureur au parlement. Après avoir fait un voyage à Rome, il suivit le barreau, et cultiva en même temps les lettres. Sa réputation lui mérita une place à l'académie françaisе, où il fut reçu en 1640. Il fit à sa réception un *Remercîment*, qui plut tellement aux académiciens, qu'ils ordonnèrent qu'à l'avenir tous ceux qui seroient reçus feroient un discours pour remercier cette compagnie. L'académie ne s'est écartée de cette loi que pour Colbert et d'Argenson. Vaugelas consultoit Patru comme un oracle, dans toutes les difficultés qui s'élevoient sur la langue. Cet auteur avoue dans ses Remarques qu'il lui doit beaucoup. Patru jugeoit sainement des choses de goût, et mérita le surnom de Quintilien françois. Despréaux, Racine et les autres beaux esprits de son temps lui lisoient leurs ouvrages, et s'en trouvoient bien. C'est lui que le premier a eu en vue dans son *Art poétique*, lorsqu'il dit :

> Faites choix d'un censeur solide et salutaire
> Que la raison conduise et le savoir éclaire,
> Et dont le crayon sûr, d'abord aille chercher
> L'endroit que l'on sent foible et qu'on veut se cacher.

Racine le trouvoit même quelquefois trop sévère; et quand Despréaux épluchoit ses vers avec trop de rigueur, il lui disoit; *Ne sis* PATRU *mihi* : parodie du proverbe latin : *Ne sis patruus mihi* : « N'ayez pas pour moi la

sévérité d'un oncle. » Après la mort de Conrart de l'académie française, un grand seigneur ignorant se présenta pour remplir sa place; Patru détourna cette compagnie d'un tel choix par cet apologue : « Un ancien Grec avoit une lyre admirable à laquelle il se rompit une corde : au lieu d'en remettre une de boyau, il en voulut une d'argent, et la lyre n'eut plus d'harmonie. » Ami fidèle et officieux, il étoit généreux, compatissant, et toujours gai malgré sa mauvaise fortune. Boileau acheta sa bibliothèque et lui en laissa la jouissance. Dans une pièce jouée au théâtre du Vaudeville, vers la fin de l'an 10 (1802) et intitulée la Bibliothèque de Patru, par Joseph Pain, on fait dépenser à Boileau 30,000 livres pour cette générosité, qui ne lui en coûta qu'environ 4000. Les deux amis furent encore plus unis par ce bienfait :

Je l'assistai dans l'indigence;
Il ne me rendit jamais rien.
Mais quoiqu'il me dût tout son bien,
Sans peine il souffroit ma présence.
O la rare reconnoissance !

Ce sont les vers que fit Boileau, en voyant que son ami étoit toujours le même à son égard. Patru se contenta long-temps de vivre en honnête homme, et un peu en philosophe sceptique. Bossuet l'étant allé voir dans sa dernière maladie, lui dit. « On vous a regardé jusqu'ici, monsieur, comme un esprit fort; songez à détromper le public par des discours sincères et religieux. — Il est plus à propos que je me taise, répondit Patru; on ne parle dans ces derniers momens que par foiblesse ou par vanité. » Il mourut à Paris, le 16 janvier 1681, dans sa 77e année, après avoir reçu une visite de la part de Colbert qui lui envoya une gratification de cinq cents écus. L'indigence qui accompagna Patru jusqu'au tombeau, fit dire à Linière qui voyoit Patru et Chapelain se promener ensemble : « Voilà un auteur pauvre et un pauvre auteur. » On a de lui des *Plaidoyers* et d'autres *ouvrages*, dont les meilleures éditions sont celles de 1714, in-4°, et de 1732 en 2 vol. in-4°. On y trouve des *Lettres* et les *Vies* de quelques-uns de ses amis. La plupart de ces ouvrages sont très-foibles, et n'ont pas la réputation dont ils ont joui autrefois. Patru, correct et froid, dit M. La Cretelle, retrancha les défauts qui défiguroient l'éloquence judiciaire; mais il n'en connut ni le caractère, ni les ressources, ni les effets. « C'étoit, dit Vigneul Marville, un orateur de ceux que Cicéron appeloit *orator parùm vehemens*. Le geste, la voix et quelques autres graces extérieures lui manquant, le reste avoit peu de lustre. Il se tuoit de parler, on se tuoit de l'écouter, et après tout on ne l'entendoit pas. Les plaidoyers qu'il a publiés sont des ouvrages qui, à force d'être repassés et polis, paroissent comme usés au jugement de ceux qui demandent moins d'art et plus de naturel. La meilleure partie de la vie de cet orateur s'est passée à cet exercice de revoir et de retoucher ses écrits. Il ne venoit guère au palais pour y plaider, ni pour être consulté, sinon sur les difficultés du langage, par un certain nombre d'admirateurs qui se rangeoient à son pilier. Il ne passoit pas pour un grand jurisconsulte, ni pour un avocat utile. Auzanet, Defita, Petitpied avec leur vieux style, remportoient tous les écus du palais, tandis

que Patru n'y gagnoit pas de quoi avoir une bonne soupe. » Ce jugement d'un contemporain sur Patru est assez juste. En effet, quelques vers de Despreaux, qui attestent sa vertu et l'amitié qui le lioit avec les beaux génies de son siècle, font plus aujourd'hui pour sa renommée que ses ouvrages. *Voyez* MAISTRE, n° IV.

* PATTEN (Thomas), savant théologien anglais, mort en 1790. Cet auteur a donné un assez grand nombre d'ouvrages dans lesquels on distingue, I. L'*Apologie chrétienne*, in-8°, c'est un sermon. II. L'*Apologie chrétienne de saint Pierre*, tirée d'un sermon prêché, puis publié, avec des notes, et les réponses aux objections du docteur Ralph Heathcote, in-8°. III. *La suffisance des preuves données de l'évidence de l'Evangile soutenue contre la replique du rev. Ralph Heathcote*, in-8°. IV. *L'opposition entre l'Evangile de Jésus-Christ et ce qu'on appelle la religion naturelle*, c'est un sermon. V. *Défense du roi David, dont le caractère est mal exposé dans quelques écrits modernes.*

* PATTISON (William), né d'un fermier dans le comté de Sussex en 1706, annonça d'heureuses dispositions pour la poésie et la littérature; elles furent secondées par les conseils et les instructions d'un ecclésiastique qui se plut à le former. Après avoir continué ses études à Cambridge, il vint à Londres, où il se lia avec quelques gens de lettres; mais n'ayant d'autre moyen de subsister que le foible produit de ses ouvrages, il tomba dans la plus grande détresse et mourut à vingt-un ans de la petite vérole. On a recueilli en 1728 ses *poesies*, qu'on a publiées en 2 volumes in-8°. Elles sont estimées, et donnent à regretter que la mort prématurée de cet infortuné jeune homme ne lui ait pas permis de réaliser les espérances qu'on devoit concevoir de ses talens.

† PATU (Claude-Pierre), écuyer, avocat au parlement de Paris, naquit posthume à Paris, au mois d'octobre 1729, se produisit sur la scène en 1754, et le succès brillant de sa petite comédie des *Adieux du Goût* justifia sa hardiesse. Le sujet, le plan, la distribution sont entièrement de lui, ainsi que les petits vers. M. Portelance, alors son ami, se chargea des vers alexandrins : genre de travail, dont Patu convenoit que la vivacité de son esprit ne s'accordoit pas. Encouragé par les applaudissemens donnés aux *Adieux du Goût*, le jeune poëte fit le voyage d'Angleterre, uniquement pour s'en rendre la langue familière. Le fruit de cette étude fut une *Traduction* aussi fidèle qu'élégante de quelques comédies anglaises, qu'il donna en 1756, Londres (Paris), 2 vol. in-12. Le désir de connoître les savans, et peut-être aussi l'inquiétude que lui causoit le dépérissement d'une santé chancelante, lui donnèrent le goût des voyages. Il se rendit à Genève avec M. Palissot, pour voir le célèbre Voltaire, qui les reçut avec bonté. De Genève, Patu passa à Naples, et de Naples à Rome, où l'académie des Arcades lui donna une place parmi ses bergers. Il revenoit en France lorsqu'il mourut à Saint-Jean-de-Maurienne le 20 août 1758. Patu savoit le latin, l'anglais, l'italien, parloit ces langues avec facilité, et en connoissoit tous les bons auteurs.

PATYE (Jean), chantre ordinaire de la chapelle du roi, chanoine de Baïeux, mort en 1540, étoit du diocèse de Chartres. Cet ecclésiastique, plus connu sous le nom de chanoine de Cambremer, ne se seroit jamais douté du rôle qu'on lui a prêté après sa mort dans un roman forgé à la fin du 16e siècle. On y raconte que le chapitre de Baïeux étoit obligé d'envoyer tous les ans un de ses membres à Rome, pour y chanter l'épître à la messe de la nuit de Noël, en réparation de l'assassinat qu'il avoit commis au 9e siècle, sur Waltfride son évêque, que le tour de Patye étant venu d'aller à Rome, il employa le secours du diable, qui l'y porta et le rapporta à Baïeux, et qu'il fit ce voyage en la même nuit, après avoir jeté au feu l'acte original qui obligeoit à cette servitude. Ce conte, également absurde et ridicule, se trouve dans l'Histoire manuscrite des évêques de Baïeux. Nous n'en faisons mention que pour citer un trait à ajouter aux extravagances déjà nombreuses de l'esprit humain.

*PAVANELLO (Michel), de Vicence, se fit connoître par sa vaste érudition dans l'histoire sacrée et profane, et par sa connoissance des langues grecque, latine et italienne, dans lesquelles il a publié plusieurs essais poétiques qui brillent par les graces et le naturel. Outre ses *poésies*, on a encore de lui, I. *Saggio di documenti morali tratti da scelti autori greci, latini, francesi etc. illustrati con note*, Vicence, 1791. II. *Saggio secondo di documenti morali, etc. illustrati con note*, Vicence, 1793. III. *L'etica di Epicuro secondo il Gassendo, e lo Stanléjo compendiata con note, etc.*, Vicence, 1795, etc., etc.

† PAUCTON (Alexis-Jean-Pierre), né près de Lussan dans le département de la Maïenne, le 10 février 1732, de parens pauvres, se rendit jeune à Nantes, pour y étudier les mathématiques et l'art du pilotage. Venu à Paris, où il se fit instituteur, il obtint enfin, après beaucoup de peine et de longs travaux, une place dans le bureau du cadastre. Il y mourut le 15 juin 1798. On lui doit les ouvrages suivans, I. *Théorie* de la Vis d'Archimède, 1768, in-12. II. *Metrologie*, ou Traité des mesures, poids et monnoies des peuples anciens et modernes. Ce traité offre du savoir et d'heureuses idées, telle est celle de faire servir à l'instruction publique les décorations des villes, en élevant dans les principales un obélisque ou *metro mètre* qui présenteroit les types et les dimensions linéaires et cylindriques de nos poids et mesures, et en conserveroit l'inaltérable uniformité. Messieurs Abeilla et Tillat ont développé la même idée dans un rapport publié par la société d'agriculture de Paris en 1790. III. *Théorie* des lois de la nature. IV. Une *Dissertation* sur les pyramides d'Egypte, 1780, in-8°. Il a laissé en manuscrit, une *Traduction* des hymnes d'Orphée. *Doctrine* évangélique, apostolique et catholique, les Psaumes traduits de l'hébreu, avec les Cantiques. *Théorie* des mesures, des machines, des travaux et des salaires.

* PAVERI-FONTANA (Gabriel), né à Plaisance, mort à Milan vers 1490, a donné un *Commentaire* sur les poésies d'Horace; une *Grammaire* pour le jeune prince Jean Galias Ma-

rie ; et un *Poëme* élégiaque sur la mort du duc Galéas Marie Sforce. On a encore de lui quelques *ouvrages* manuscrits.

PAVIE (Raimond de), baron de Fourquevaux. *Voy.* ce dernier mot.

† I. PAVILLON (Nicolas), fils d'Etienne Pavillon, correcteur de la chambre des comptes, et petit-fils de Nicolas Pavillon, savant avocat au parlement de Paris, naquit en 1597. Vincent de Paul, instituteur des missions, sous la direction duquel il s'étoit mis, le plaça à la tête des assemblées de charité et des conférences des jeunes ecclésiastiques. La réputation de son zèle, de ses vertus et de ses talens pour la chaire, parvint au cardinal de Richelieu, qui lui donna l'évêché d'Alet. L'ignorance et le vice, suite des guerres civiles et de la négligence des pasteurs, régnoient depuis long-temps dans ce diocèse. Le nouvel évêque travailla avec une ardeur infatigable à l'instruction et à la réforme de son clergé et de son peuple. Il augmenta le nombre des écoles pour les filles et pour les garçons. Il forma lui-même des maîtres et des maîtresses, et leur donna des instructions et des exemples. La vivacité de son zèle lui fit des ennemis : on porta contre lui des plaintes graves à la cour. Le roi nomma des commissaires qui, après le plus mûr examen, rendirent justice à son innocence. S'étant déclaré contre ceux qui signoient le formulaire, cette démarche prévint Louis XIV contre lui. Ce monarque fut encore plus irrité, lorsque l'évêque d'Alet refusa de se soumettre au droit de régale. Il mourut dans la disgrace le 8 decembre 1677. On a de lui, I. *Rituel à l'usage du diocèse d'Alet*, avec les instructions et les rubriques en français, Paris, 1667 et 1670, in-4°. Cet ouvrage, attribué au docteur Arnauld, est un des mieux faits que l'on connoisse en ce genre. Il fut examiné à Rome avec sévérité, et enfin condamné par le pape Clément IX ; le décret est de 1668. L'évêque d'Alet, malgré cet anathème, continua de faire observer son Rituel dans son diocèse. II. Des *Ordonnances* et des *Statuts synodaux*, 1675, in-12... *Voyez* les Mémoires pour servir à la vie de Nicolas Pavillon, évêque d'Alet, in-12, 1733. Ils font de cet évêque un personnage au-dessus de l'humanité : c'est un des jansénistes que cette secte a le plus distingués.

† II. PAVILLON (Étienne), neveu du précédent, membre de l'académie française et de celle des inscriptions et belles-lettres, né à Paris en 1632, se distingua d'abord en qualité d'avocat-général au parlement de Metz. L'amour du repos et la foiblesse de son tempérament le retirèrent bientôt de la pénible carrière qu'il couroit. Il se livra dans un doux loisir aux charmes de la poésie. Louis XIV lui donna une pension de 2000 livres. Madame de Pontchartrain, en lui en adressant le brevet, lui fit dire que ce n'étoit qu'en attendant... Pavillon, alors tres-malade, fit répondre à cette dame « que si elle vouloit lui faire du bien, il falloit qu'elle se hâtât. » Il mourut le 10 janvier 1705. Il ne voulut jamais se charger de l'éducation d'un jeune prince, qui lui faisoit espérer une brillante fortune. Ses *Poésies* ont été recueillies en 1715, à La Haye, in-12, et réimprimées à Amsterdam en 1750, par les soins de Le Fevre de Saint-Marc,

en 2 petits vol. in-12. Quoique la plupart soient négligées, et que quelques-unes se sentent des glaces de la vieillesse, elles ont un naturel et une délicatesse qui flattent. Il a travaillé dans le goût de Voiture; mais il a surpassé son modèle. Ses Poésies consistent en *Stances*, en *Lettres*, dont la plupart sont mêlées de prose et de vers. Il a fait aussi quelques *Fables*, un *Conte*, une *Idylle*, et une *Métamorphose d'Iris en Astre*, pièce d'un style enjoué, mais dont le fond est peu noble; plusieurs *Elégies*, etc. En Prose, le *Portrait du pur amour*; les *Conseils désintéressés*: ces deux pièces offrent de la morale, de l'esprit, de la délicatesse; l'*Art de se taire*, etc.

PAVIN. *Voyez* SAINT-PAVIN.

† I. PAUL (saint), nommé auparavant Saul, de la tribu de Benjamin, né à Tarse, ville de Cilicie, étoit, en cette qualité, citoyen romain. Son père qui étoit pharisien l'envoya à Jérusalem, où il fut élevé et instruit par Gamaliel dans la science de la loi. Il puisa dans la secte des pharisiens une haine violente contre le christianisme. Lorsqu'on lapidoit saint Etienne il gardoit les habillemens des bourreaux qui faisoient l'exécution. Il ne respiroit alors que le carnage des disciples de Jésus-Christ. Il obtint des lettres du grand-prêtre des juifs pour aller à Damas se saisir de tous les chrétiens, et les mener chargés de chaînes à Jérusalem; mais dans le chemin il fut tout-à-coup, dit l'Ecriture, frappé d'un éclat de lumière qui le renversa. Il entendit en même temps une voix qui lui dit: «Saul, Saul, pourquoi me persécutez-vous? — Qui êtes-vous, Seigneur, répondit-il? — Je suis Jésus que vous persécutez. — Paul en tremblant s'écria: Seigneur, que voulez-vous que je fasse? — Jésus lui dit de se lever et d'aller à Damas, où il lui feroit connoître ses volontés. Il fut baptisé à Damas par Ananie, et prêcha aussitôt l'Evangile avec zèle, en Arabie, à Jérusalem, à Césarée et à Tarse, d'où saint Barnabé le mena à Antioche. Ils y instruisirent un si grand nombre de personnes l'an 38 de J. C., que ce fut alors que le nom de chrétiens fut donné pour la première fois aux disciples de Jésus. De là il fut envoyé à Jérusalem pour y porter les aumônes des chrétiens d'Antioche. Saint Barnabé l'accompagna dans ce voyage. Après avoir rempli leur commission, ils revinrent à Antioche. Ils allèrent ensuite dans l'île de Chypre l'an 45; puis à Paphos, où ils convertirent le proconsul Sergius-Paulus. (*Voyez* ce mot et ELYMAS.) On croit que ce fut du nom de ce magistrat que l'apôtre des gentils prit le nom de Paul, pour lequel il changea son nom primitif de Saul. De l'île de Chypre ils passèrent à Antioche de Pisidie, et d'Antioche à Icone. Ils convertirent plusieurs juifs et plusieurs gentils; mais ayant encore couru risque d'être lapidés par les juifs, ils allèrent à Lystres. Ce fut là que l'apôtre guérit un homme perclus dès sa naissance, nommé Enée. Ce miracle les fit prendre pour des Dieux, et le peuple vouloit leur sacrifier. Ils avoient bien de la peine à réprimer les mouvemens de leur idolâtre reconnoissance, lorsque quelques juifs, venus d'Icone et d'Antioche de Pisidie, changèrent les dispositions de la populace, qui se jeta sur Paul, l'accabla de pierres, et l'ayant traîné hors de la ville, l'y laissa pour mort.

Il revint néanmoins dans la ville, d'où il sortit le lendemain pour aller à Derbe avec Barnabé. Ils repassèrent par Lystres, Icone, Antioche de Pisidie, vinrent à Pamphylie, et ayant prêché l'Évangile à Perge, passèrent à Attalie, où ils s'embarquèrent pour Antioche de Syrie, d'où ils étoient partis l'année précédente. Les fidèles de cette ville les députèrent à Jérusalem vers les apôtres pour les consulter sur l'observation des cérémonies légales. Les apôtres s'étant assemblés pour en délibérer, arrêtèrent, d'après le sentiment de Paul qui prévalut sur celui de Pierre, que l'on n'imposeroit point aux gentils le joug de la loi; mais qu'on les obligeroit seulement à éviter l'idolâtrie, la fornication et l'usage des chairs étouffées et du sang. Paul et Barnabé revinrent avec cette décision dont ils firent part à l'Église d'Antioche. Paul ayant proposé à Barnabé de parcourir ensemble les villes où ils avoient annoncé l'Evangile, ils se séparèrent à l'occasion de Marc que Barnabé vouloit emmener avec eux. Paul prit Sylas avec lui, et parcourut la Syrie, la Cilicie, la Lycaonie, la Phrygie, la Galatie, la Macédoine, etc. Il convertit à Athènes Denys l'Aréopagite. Etant retourné à Jérusalem l'an 58 de J. C., il y fut arrêté par le tribun Lysias, et conduit à Félix, gouverneur de la Judée, qui le retint pendant deux ans prisonnier à Césarée. Festus, son successeur, ayant fait paroître Paul devant son tribunal, et ne le trouvant coupable d'aucun crime, lui proposa d'aller à Jérusalem pour y être jugé. Mais Paul, averti que les juifs vouloient le tuer en chemin, en appela à César, et il fut arrêté qu'on l'enverroit à Rome. Quelques jours après il parut devant Agrippa et la reine son épouse, qu'il convainquit de son innocence. Il partit pour Rome, et aborda dans l'île de Meleda, dont les habitans le reçurent humainement. L'apôtre passa trois mois dans cette île; il guérit le père de Publius, le premier du lieu, et fit, dit-on, plusieurs autres miracles. Arrivé à Rome, il eut la permission de demeurer où il voudroit avec le soldat qui le gardoit. Il passa deux ans entiers dans cette capitale du monde, occupé à prêcher la religion de Jésus-Christ, sans éprouver aucun obstacle. Il convertit plusieurs personnes, jusque dans la cour même de l'empereur. Enfin, après deux ans, il fut mis en liberté : on ignore comment il fut déchargé de l'accusation que les juifs avoient intentée contre lui. Il parcourut alors l'Italie, d'où il écrivit l'Epître aux Hébreux. Il repassa en Asie, alla à Ephèse, fit ensuite quelque séjour à Nicopole, revint à Troade, passa par Ephèse, puis par Milet, et enfin se transporta à Rome, où il fut de nouveau mis en prison. Cet apôtre fut condamné le 29 juin de l'an 66 de J. C. à avoir la tête tranchée par l'ordre de Néron, au lieu nommé les Eaux Salviennes, et fut enterré sur le chemin d'Ostie. On bâtit sur son tombeau une magnifique église qui subsiste encore aujourd'hui... Nous avons de saint Paul quatorze *Epîtres* qui portent son nom. A l'exception de l'Epître aux Hébreux, elles ne sont pas rangées dans le nouveau Testament selon l'ordre des temps : on a eu égard à la dignité de ceux à qui elles sont écrites, et à l'importance des matières dont elles traitent. Ces épîtres sont, I. L'*Epître* aux Romains, écrite de Corinthe vers l'an 57 de

J. C. Cette Epître se met à la tête de celles de l'apôtre, non selon l'ordre du temps, mais à cause de la dignité de l'Église de Rome, ou à cause de la grandeur du sujet. Le dessein de saint Paul dans cette Epître est de faire cesser certaines disputes qui divisoient les juifs convertis et les gentils devenus chrétiens. Les juifs, fiers de leur naissance et des promesses faites à leurs pères, prétendoient que la loi n'avoit été donnée qu'à eux, que le messie n'étoit venu que pour eux seuls, et que les gentils n'avoient obtenu que par pure grace l'entrée dans la société des fidèles. Les gentils au contraire, piqués des reproches des juifs, relevoient le mérite de leurs sages et de leurs philosophes, vantoient la pureté de leur morale et leur fidélité à suivre la loi naturelle. Ils accusoient en même temps les juifs d'infidélité envers Dieu, d'avoir rejeté et crucifié le messie, et d'avoir mérité qu'à leur exclusion, eux gentils fussent appelés à la foi. Saint Paul, pour terminer ces différens, s'applique d'abord à ôter aux uns et aux autres l'orgueil de leur propre mérite. Il confond les gentils en leur faisant voir l'aveuglement et l'impiété de leurs philosophes, et ensuite les juifs en leur remontrant qu'ils faisoient eux-mêmes ce qu'ils condamnoient dans les païens. II. La première et la onzième *Epître* aux Corinthiens, écrites d'Ephèse vers l'an 57. III. L'*Epître* aux Galates, écrite à la fin de l'an 56. IV. L'*Epître* aux Ephésiens, écrite de Rome pendant sa prison. V. L'*Epître* aux Philippiens, écrite vers l'an 62. VI. l'*Epître* aux Colossiens, la même année. VII. La première *Epître* aux Thessaloniciens, qui est la plus ancienne, fut écrite l'an 52. VIII. La onzième *Epître* aux mêmes, écrite quelque temps après. IX. La première à Timothée, l'an 58. X. La onzième au même, écrite de Rome pendant sa prison. XI. L'*Epître* à Tite, l'an 63. XII. L'*Epître* à Philémon, écrite de Rome l'an 61. XIII. Enfin l'*Epître* aux Hébreux. Saint Paul écrivit cette dernière étant encore à Rome, ou du moins en Italie; il l'adresse aux fidèles de la Palestine pour les affermir contre les maux qu'ils avoient à souffrir de la part des gentils et des juifs. S. Paul n'a point mis son nom à la tête de cette Epître, peut-être parce qu'il savoit qu'il étoit odieux à ceux de sa nation, ou parce qu'il se déclare lui-même plutôt l'apôtre des gentils que des juifs. Son dessein, dans cette lettre, paroît semblable à celui qu'il se propose dans celles qu'il écrivit aux Romains et aux Galates; car ces trois Epîtres ont un même but, qui est de prouver que la vraie justice ne vient point de la loi; mais que c'est J. C. qui nous la donne par la foi et par son esprit. Il établit l'excellence et la vertu du sacrifice de J. C. qui a rendu inutiles tous les anciens sacrifices. Il prouve que le sacerdoce du Fils de Dieu l'emporte sur celui d'Aaron, la loi nouvelle sur l'ancienne, et l'Eglise sur la synagogue. On lui a attribué plusieurs ouvrages apocryphes, comme les prétendues Lettres à Sénèque; une aux Laodiciens; les actes de Ste. Thècle, dont un prêtre d'Asie fut convaincu d'être le fabricateur; une Apocalypse et un Evangile condamnés dans le concile de Rome sous Gélase. Les écrits qui restent de saint Paul l'ont fait considérer comme un prodige de grace et de sainteté, et comme le maître de toute l'Eglise. Saint

des secours pour le défendre con- Augustin le regarde comme celui de tous les apôtres qui a écrit avec le plus d'étendue, de profondeur et de lumière. Bossuet disoit que si toutes les preuves du christianisme disparoissoient, les Epîtres de saint Paul l'y tiendroient constamment attaché. « Toutes les Epîtres de saint Paul, dit Dupin, sont savantes et instructives, persuasives, nobles et touchantes. Si ses termes ne sont pas toujours les plus élégans, le tour de l'expression est grand, élevé, grave, sentencieux, méthodique, plein d'art et de figures. Il sait accompagner ses reproches et ses réprimandes de douceur et de charité. Il parle avec autorité, et cependant avec humilité. La véhémence et la force de son discours sont mêlées d'agrémens et de prudence. Enfin, il conserve par-tout le caractère qu'il a lui-même marqué, de se faire *tout à tous* pour gagner tout le monde. Il est dit dans la seconde Epître de Saint-Pierre, chap. 3, verset 16, qu'il y a dans les Epîtres de saint Paul quelques endroits difficiles à entendre, ce qui peut venir ou de l'obscurité des choses mêmes dont il traite, « qui a donné occasion, comme dit encore saint Pierre, à des hommes légers de détourner les paroles de St. Paul en de mauvais sens, et d'en abuser aussi bien que des autres écritures, pour leur propre ruine; ou même du style de saint Paul, qui n'est pas également clair partout, à cause des longues et fréquentes hyperbates dont il se sert, des termes qui lui sont particuliers, des expressions ou sous-entendues ou superflues, des transitions d'une matière à une autre, et de quelques autres irrégularités de son discours. » (Dissertation préliminaire sur la Bible, livre 2, chapitre 2, § VIII.)

† II. PAUL (saint), premier ermite, né dans la Thébaïde, de parens riches, perdit son père et sa mère dès l'âge de 15 ans, et se trouva maître d'un bien considérable. Il en fit deux emplois également utiles : il soulagea les pauvres, et se fit instruire dans les sciences. Le feu de la persécution s'étant allumé sous Dèce en 250, il se retira dans une maison de campagne. Son beau-frère, avide de son bien, ayant voulu le dénoncer pour en jouir plus tôt, Paul s'enfonça dans les déserts de la Thébaïde. Une caverne, habitée autrefois par de faux monnoyeurs, lui servit de retraite. Cette solitude, à laquelle il s'étoit d'abord condamné par nécessité, ne tarda pas de lui plaire. Il y passa le reste de sa vie, ne vivant, dit-on, que des fruits d'un palmier dont les feuilles servoient à le couvrir. Quelque temps avant sa mort, saint Antoine vint jusqu'à sa grotte, après avoir surmonté toutes les difficultés d'un chemin inconnu, parmi les frayeurs que lui inspiroient diverses bêtes sauvages. Le saint solitaire apprit à Antoine qu'il touchoit à son dernier moment, et lui demanda le manteau de saint Athanase. Antoine l'alla chercher, mais au retour il ne trouva plus que le cadavre de Paul. Ce saint expira en 341, à 114 ans, après avoir donné naissance à la vie érémitique.

III. PAUL Ier (saint), pape, successeur d'Etienne II, son frère, en 757, donna avis de son élection à Pépin, lui promettant amitié et fidélité jusqu'à l'effusion de son sang. Ce prince lui prêta

tre Didier, roi des Lombards. Paul fonda diverses églises, et après avoir gouverné avec piété, non avec prudence, il mourut l'an 767. On a de lui vingt-deux *Lettres* dans le recueil de Cretser : elles prouvent que ce pontife n'étoit pas aussi éclairé que pieux.

IV. PAUL II (Pierre BARBO), noble Vénitien, neveu du pape Eugène IV, qui l'honora du chapeau de cardinal en 1440, monta sur la chaire de saint Pierre après Pie II le 29 août 1464. On fit jurer au nouveau pape d'observer plusieurs lois que les cardinaux avoient faites dans le conclave. Elles regardoient la continuation de la guerre contre les Turcs, le rétablissement de l'ancienne discipline de la cour romaine, la convocation d'un concile général dans huit ans, et la fixation du nombre des cardinaux à 24. De tous ces articles Paul n'exécuta que celui qui regardoit la guerre contre les infidèles. Cependant, pour se concilier les cardinaux il leur accorda le privilége de porter l'habit de pourpre, le bonnet de soie rouge, et une mitre de soie, semblable à celle que les souverains pontifes avoient seuls droit de porter. Il excommunia ensuite Podiebrack, roi de Bohême, qui persécutoit ouvertement les catholiques de ses états. Cet anathème fut suivi d'une croisade qu'il fit prêcher contre ce prince, mais elle ne produisit aucun effet remarquable. Les seigneurs d'Italie, divisés entre eux, exerçoient des vexations horribles : Paul II travailla à les réunir, et eut le bonheur d'y réussir. Ce pontife mourut le 26 juillet 1471, à 54 ans, d'un excès de melon. On a de lui des *Lettres* et des *Ordonnances* ; et on lui attribue un *Traité des règles de la chancellerie*. Le cardinal Quirini a donné sa *Vie*, Rome, 1740, in-4°. C'étoit un bel homme et il ne l'ignoroit pas. A son exaltation il voulut prendre le nom de Formose qui signifie beau ; mais il sentit le ridicule qu'il se donneroit par cette vanité, et il prit celui de Paul. Jamais on n'a pleuré avec autant de facilité que ce pontife. Pie II l'appeloit Notre-Dame de Pitié. (MORÉRI, édit. de 1740.) Il tâchoit d'obtenir par ses larmes ce qu'il ne pouvoit persuader par ses raisons. C'est lui qui réduisit le jubilé à 25 ans, par une bulle du 19 avril 1470. Il n'aimoit pas les gens de lettres, et il supprima le collége des abréviateurs, composé des plus beaux esprits de Rome. (*Voy.* ESPERIENTE, *et* COETIVY, n° II.) Platine, l'un de ces abréviateurs, ne le ménage pas ; mais comme il avoit été dépouillé de ses biens et mis deux fois en prison par ordre de ce pape, il ne faut pas toujours compter sur ce qu'il en dit. On avoit tenté, sous son pontificat, d'établir à Rome une académie pour la recherche des antiquités ; mais la défiance de ce pape, aussi orgueilleux qu'ignorant, fit échouer l'entreprise, et fit jeter dans le feu ou expirer dans les supplices les membres infortunés de cette association. On ne peut pas cependant se dissimuler sa mollesse et son faste. Il paroissoit souvent en public, dit l'abbé de Choisy, avec une triple couronne brillante de diamans. Il faisoit battre des médailles de son image avec des titres pompeux, et les jetoit lui-même dans les fondemens des édifices superbes qu'il faisoit élever. Pour plaire au peuple romain, on représentoit souvent par son ordre des jeux pu-

blics qui rappeloient la mémoire des anciens Césars. Mais si Paul II avoit le foible de la pompe et de la magnificence extérieure, il faut avouer qu'il fit des choses utiles à l'Eglise. Il abolit entièrement la simonie. Il donna rarement des indulgences, quoique ce fût un trésor, dit l'abbé de Choisy, où il n'y avoit qu'à pêcher. Il abrogea les graces expectatives. Il défendit d'aliéner les biens ecclésiastiques, et en outre de les affermer à la même personne pour plus de trois années, mesure qui n'étoit pas sans inconvéniens. Il pourvut libéralement aux besoins des pauvres et à la dotation des filles indigentes. Si d'abord il paroissoit dur dans les audiences publiques, il accordoit ordinairement plus qu'on ne lui demandoit. Il disoit souvent : « Un pape doit être un ange quand il fait des évêques, et presque un dieu quand il fait des cardinaux ; mais dans les autres actions de la vie on doit lui pardonner d'être un homme.

† V. PAUL III (Alexandre Farnèse), évêque d'Ostie, et doyen du sacré collége, placé sur la chaire de Saint-Pierre d'une voix unanime, après Clément VII, le 13 octobre 1534, naquit à Carin en Toscane en 1468, quoique sa famille fût romaine. Son père étoit Pierre-Louis Farnèse, et sa mère Janelle Cajetan, de la maison de Boniface VIII. Il reçut une excellente éducation sous Pomponius Lætus à Rome, et sous divers maîtres à Florence. Il avoit du goût et quelque talent pour la poésie. Alexandre VI l'honora de la pourpre en 1493, quoiqu'il n'eût alors qu'environ 26 ans. Le commencement de son pontificat fut marqué par l'indication d'un concile général à Mantoue, qu'il transféra ensuite à Trente, où la première session se tint le 13 décembre 1545. Ce concile, souvent interrompu, et qui ne fut terminé qu'au bout de 18 ans, est fameux par les points de dogme et de discipline qui y furent consacrés, et par la condamnation des principes de Luther et de Calvin. Il fit avec l'empereur et les Vénitiens une ligue contre les Turcs, qui échoua. Il engagea, en 1538, le roi François I[er] et Charles-Quint à se trouver à Nice, où ils firent une trève de dix ans, qui fut rompue par l'ambition de l'empereur. Son zèle étoit ardent et s'étendoit à tout. Il établit l'inquisition, approuva la société des jésuites, condamna l'*interim* de Charles-Quint, et se conduisit avec beaucoup de rigueur envers Henri VIII, roi d'Angleterre ; mais cette rigueur ou cette fermeté, dit un écrivain « ne contribua point à la défection de l'Eglise anglicane, puisque le schisme étoit consommé avant Paul III ». Ce pontife avoit eu, avant que d'embrasser l'état ecclésiastique, une fille qui épousa Bosio Sforce, et un fils nommé Pierre-Louis Farnèse, qu'il fit duc de Parme et de Plaisance, en retranchant du patrimoine de Saint-Pierre ces deux villes. C'étoit une grande imprudence dans un pape de faire son fils souverain à la face de l'Europe mécontente, dont une partie s'étoit déjà séparée de l'Église catholique. Farnèse, fils ingrat, répondit mal aux soins de son père ; il gouverna en tyran. Ses sujets se révoltèrent et lui ôtèrent la vie. Le petit-fils de Paul III (Octave Farnèse) ne se comporta pas mieux que son père ; et les chagrins qu'il fit naître dans le cœur du pontife le mirent, dit-on, au

tombeau le 10 novembre 1549, à 82 ans, quoiqu'on eût pu croire avec autant de vraisemblance que sa mort fut l'effet naturel de la vieillesse. Près d'expirer, il s'écria, pénétré de douleur d'avoir sacrifié l'intérêt du saint siége à des ingrats : *Si mei non fuissent dominati, tunc immaculatus ero*, etc. « Paul III, dit le P. Berthier, étoit plein de force et de lumière dans les conseils, égal dans tous les événemens, toujours prêt à récompenser le mérite, n'épargnant rien pour rétablir la paix entre les princes chrétiens, protecteur des gens de lettres, humain dans ses manières, noble dans ses sentimens. » Il aimoit tant la France, que Charles-Quint dit en apprenant sa mort : « Si on ouvre son corps on doit lui trouver trois fleurs de lis empreintes sur le cœur. »

Tertius hic gelido condor sub marmore Paulus;
Continet hæc cineres nunc brevis urna meos.
Funera non lacrymis mea sunt spargenda; peregi
Naturæ cursum; mors nova vita fuit.

Il nous reste de lui quelques *Lettres* sur des sujets de littérature à Sadolet et à Erasme. Il avoit composé des *Remarques* sur plusieurs Epîtres de Cicéron.

† VI. PAUL IV, (Jean-Pierre Caraffe), doyen des cardinaux et archevêque de Théate, autrement Chiéti, dans le royaume de Naples, obtint la tiare après Marcel II, le 23 mai 1555, âgé de près de 80 ans. Il étoit né en 1476 de Jean-Antoine, fils du comte de Matalone. Dès l'âge de 18 ans il fut camérier secret d'Alexandre VI. Jules II le fit archevêque de Théate, et l'envoya en qualité de nonce vers Ferdinand d'Aragon, qui prenoit alors possession du royaume de Naples. Léon X l'employa dans diverses négociations. Il quitta toutes ces dignités pour seconder saint Gaëtan de Thienne, qui venoit de fonder les théatins. Paul III lui donna le chapeau de cardinal, et lui fit reprendre l'archevêché de Théate. Il montra, dès le commencement de son pontificat, une vigueur qu'on n'attendoit pas de son grand âge. Il menaça des foudres ecclésiastiques l'empereur Charles-Quint, qui ne s'opposoit pas avec assez de zèle aux luthériens, et se ligua avec la France pour faire la conquête du royaume de Naples sur la maison d'Autriche. Ferdinand ayant accepté l'empire sans consulter le saint siége, Paul IV, qui en qualité de pape croyoit que les couronnes dépendoient de son autorité, le trouva fort mauvais. Il renvoya l'ambassadeur de ce prince, qui, outré de cette impertinence, ne se rendit point à Rome pour se faire couronner; exemple que tous ses successeurs ont imité. Ce pontife ne se conduisit pas avec plus de prudence à l'égard d'Elizabeth, reine d'Angleterre, qui lui envoya un ambassadeur. Il se plaignit de ce qu'elle montoit, sans le consentement de la cour de Rome, sur un trône qui étoit un des fiefs du saint Siége, et qui d'ailleurs *n'appartenoit pas à une bâtarde*. Il lui déclara en même temps que le seul parti qu'elle eût à prendre étoit de renoncer à toutes ses prétentions pour s'en rapporter à ce qu'il en ordonneroit. Elizabeth indignée, rappela son ambassadeur, et rompit entièrement avec le saint siége. Paul IV, odieux au-dehors, n'étoit pas plus aimé au-dedans. Il fulmina en 1559 une bulle terrible contre les hérétiques, par laquelle il déclara tous ceux qui

faisoient profession publique d'hérésie, prélats, princes, rois, empereurs, déchus de leurs bénéfices, dignités, royaumes et empires. Le dernier supplice lui paroissoit le principal remede contre l'erreur. Ce pontife érigea ensuite divers évêchés en archevêchés, et créa de nouveaux évêchés pour être leurs suffragans. Enfin, après avoir rendu à l'Eglise quelques minces services, qui furent encore affoiblis par la maladresse qu'il eut de lui susciter de nouveaux ennemis, il mourut le 18 août 1559, à 83 ans. Il s'étoit rendu recommandable par son zèle et la régularité de sa vie. « Mais trompé long-temps par ses proches, engagé à cette occasion dans de mauvaises affaires, trop précipité lui-même dans ses démarches, trop prompt, trop impétueux dans ses conseils, il rendit presque inutiles ses talens. » (Bertier, Histoire de l'Eglise Gallicane.) Paul aimoit la magnificence dans les occasions d'éclat. Lorsqu'il eut été élu pape, on lui demanda comment il vouloit être servi? *Magnifiquement*, répondit-il, *et comme il convient à un pape.* Aussi fut-il couronné avec beaucoup de pompe par l'évêque d'Ostie. Cet éclat extérieur, qui séduit quelquefois le peuple, ne put lui concilier l'attachement des citoyens de Rome. Ils ne lui pardonnèrent jamais d'avoir fait construire une nouvelle prison de l'Inquisition. Elle fut abattue dès qu'on eut appris sa mort, et on en fit sortir tous les prisonniers. Sa statue fut insultée par le peuple, qui la brisa, en jeta la tête dans le Tibre, et brûla la maison de l'inquisiteur qu'il avoit créé. On a de lui divers écrits : I. *De Symbolo*. II. *De emendandâ Ecclesiâ.* III. La *Règle des Théatins*, dont il fut l'instituteur avec saint Gaëtan, et qui tirèrent leur nom de son évêché de Théate.

† VII. PAUL V (Camille Borghèse), Romain, originaire de Sienne, d'abord clerc de la chambre, et ensuite nonce en Espagne sous Clément VIII, qui lui accorda le chapeau de cardinal, monta sur le trône pontifical le 16 mai 1605, après Léon XI. L'ancienne querelle de la juridiction séculière et de la juridiction ecclésiastique, qui avoit fait verser autrefois tant de sang, renaquit sous ce pontife. Le sénat de Venise avoit défendu par deux décrets, 1° Les nouvelles fondations de monastères faites sans son concours ; 2° L'aliénation des biens fonds, soit ecclésiastiques soit séculiers. Le premier décret fut donné en 1603, et le second en 1605. Le sénat fit arrêter vers le même temps un chanoine et un abbé, accusés de rapine et de meurtres, et attribua la connoissance de leurs crimes à la justice séculière. C'en étoit plus qu'il n'en falloit pour choquer la cour de Rome. Clément VIII avoit cru devoir dissimuler ; mais Paul V, qui venoit de faire plier les Génois dans une pareille occasion, se flatta que les Vénitiens seroient aussi souples : il se trompa. Le sénat soutint qu'il ne tenoit que de Dieu le pouvoir de faire des lois. Il refusa de révoquer ses décrets, et de remettre les ecclésiastiques prisonniers entre les mains du nonce, comme le pape le demandoit. Paul V, irrité, excommunie le doge et le sénat, et met tout l'état en interdit, si on ne lui donne satisfaction dans vingt-quatre jours. Le sénat ne fit que protester contre ce monitoire, et en défendit la publication dans toute l'étendue

de ses états. Une foule d'écrits lancés de part et d'autre annonçoient l'animosité des deux partis. Les capucins, les théatins et les jésuites furent les seuls qui observèrent l'interdit. Le sénat les fit tous embarquer pour Rome, et les jésuites furent bannis à perpétuité. Cependant Paul V se préparoit à soutenir le armes spirituelles par les armes temporelles. Il leva des troupes contre les Vénitiens ; mais il s'aperçut bientôt qu'il ne pourroit pas sortir de cette affaire aussi aisément qu'il s'y étoit engagé. La cause des Vénitiens paroissoit la cause commune de tous les princes. Il eut recours à Henri IV, qui eut tout l'honneur de cet accommodement. Ses ambassadeurs à Rome et à Venise entamèrent la négociation, et le cardinal de Joyeuse la termina en 1607. On convint que ce cardinal déclareroit à son entrée dans le sénat que les censures étoient levées ou qu'il les levoit ; et qu'en même temps le doge lui remettroit la révocation et la protestation. On accorda le rétablissement des religieux bannis, excepté celui des jésuites. Enfin les Vénitiens promirent d'envoyer à Rome un ambassadeur extraordinaire, pour remercier le pape de leur avoir rendu ses bonnes graces ; mais ils ne voulurent pas qu'on parlât d'absolution. Paul V ne pensa plus qu'à terminer un autre différent, long-temps agité dans les congrégations *de Auxiliis*. Le pape fit dire aux disputans et aux consultans que, les congrégations étant finies, il faisoit défense aux parties belligérantes de se censurer mutuellement. Quelques auteurs ont avancé que Paul V avoit dressé contre la doctrine de Molina une bulle, à laquelle il n'a manqué que d'être promulguée ; mais ce fait est demeuré jusqu'à présent sans autre preuve, que le projet de cette bulle qui se trouve à la fin de l'*Histoire* des congrégations *de Auxiliis*. On pressa Paul V non moins vainement de faire un article de foi de l'*Immaculée Conception de la Vierge*. Il se contenta de défendre d'enseigner le contraire en public, pour ne pas choquer les dominicains, qui prétendoient alors qu'elle avoit été conçue, comme les autres créatures, dans le péché originel. Paul V s'appliqua ensuite à embellir Rome, et à y rassembler les plus beaux ouvrages de peinture et de sculpture. Cette ville lui doit ses plus belles fontaines, sur-tout celle qui fait jaillir l'eau d'un vase antique tiré des Thermes de Vespasien, et celle qu'on appela l'*Aqua-Paola*, ancien ouvrage d'Auguste, que Paul V rétablit. Il y fit conduire l'eau par un aqueduc de trente-cinq mille pas, à l'exemple de Sixte-Quint. Il acheva le frontispice de Saint-Pierre et le magnifique palais de Monte-Cavallo. Il s'appliqua sur-tout à relever et à réparer les anciens monumens, et à les faire servir, autant que leur nature le comportoit, à la gloire du christianisme ; comme l'exprime l'inscription sur une colonne de porphyre tirée du temple de la Paix, et portant une belle statue de la Vierge, à côté de l'église de Sainte-Marie-Majeure. Son pontificat fut honoré de plusieurs illustres ambassades. Un roi du Japon, celui de Congo et quelques autres princes des Indes lui envoyèrent des ambassadeurs. Ce pontife leur donna des missionnaires, et fonda des évêchés dans ces pays nouvellement conquis à la foi. Il témoigna la même bonté aux maronites et aux autres chrétiens orientaux. Il envoya des

légats à divers princes orthodoxes, soit pour leur témoigner son estime, soit pour les confirmer dans leur zèle pour la religion. Il termina sa carrière le 28 janvier 1621, à 69 ans, après avoir confirmé l'Oratoire de France, les ursulines, l'ordre de la Charité et quelques autres instituts. Paul V, hardi dans ses prétentions, mais borné dans ses vues, brilloit plus par son savoir et son zèle pour sa religion que par sa politique. On a remarqué qu'il ne passa aucun jour de son pontificat sans célébrer la messe. Il ordonna à tous les religieux d'avoir dans leurs études des professeurs réguliers pour le latin, le grec, l'hébreu et l'arabe s'il s'en trouvoit parmi eux d'assez habiles, ou du moins de séculiers, jusqu'à ce qu'il y eût des religieux assez savans pour instruire leurs confrères. Il étoit difficile qu'un pareil décret eût son entière exécution.

VIII. PAUL (le chevalier), célèbre marin, d'une famille obscure, fut dans ce temps-là du petit nombre que le mérite seul portoit aux premières places de l'état, malgré les obstacles que l'obscurité de leur naissance oppose à leur élévation. A peine se sentit-il en état de soutenir les fatigues de la mer, qu'il se glissa dans un vaisseau, se cacha derrière quelques balles de marchandises, et ne se montra que quand on ne fut plus en possibilité de le mettre à terre. Trois ans lui suffirent pour apprendre la manœuvre et les termes de la marine. Devenu matelot, il servit sur un vaisseau de la religion ; ensuite il s'engagea dans les troupes de Malte en qualité de simple soldat. Sur un brigantin armé en course il donna tant de preuves de courage et d'intelligence, que le capitaine ayant été tué, il fut mis à sa place par l'équipage : cet honneur lui étoit dû. Il n'y avoit point de péril qu'il n'affrontât, lorsque, pour vaincre, il ne falloit que de l'habileté et du courage. Les Turcs apprirent à leurs dépens combien il étoit dangereux de l'attaquer ou de l'attendre. Le grand-maître, voulant reconnoître les services qu'il avoit rendus à la religion, le fit chevalier servant d'armes et lui donna le commandement d'un vaisseau. Richelieu, qui travailloit à rétablir la marine, voulut attacher à la France un homme qui y avoit reçu le jour. Paul signala son entrée dans cette nouvelle carrière par les talens qu'il montra au combat de Guttrai, en 1638, et bientôt il fut compté parmi les plus célèbres marins du dix-septième siècle. Il fut successivement chef d'escadre, lieutenant-général et vice-amiral des mers du Levant. Louis XIV, à son passage à Toulon, voulut voir ce grand homme. Paul, qui avoit hors la ville un fort beau jardin rempli d'orangers en plein vent, fit confire sur les arbres une partie des oranges. Le roi et toute la cour furent surpris d'une galanterie à laquelle ils ne s'attendoient pas. Ces oranges confites, mêlées confusément avec d'autres qui ne l'étoient pas, firent croire à quelques dames de Paris que les oranges venoient confites sur les arbres en Provence. La fortune éleva l'ame de Paul sans lui donner de la vanité. Un jour qu'il passoit sur le quai du port, à Marseille, accompagné des officiers des galères et des premiers de la ville, il aperçut dans la foule un matelot qui n'osoit se montrer. Mon ami, lui dit-il, pourquoi me fuyez-vous? croyez-vous que la prospérité m'ait fait oublier mes amis? Puis se tour-

nant vers ceux qui l'accompagnoient : Messieurs, c'est un camarade de mon enfance, nous avons été mousses sur le même vaisseau ; le sort m'a été favorable, il lui a été contraire, mais je ne l'en estime pas moins. Il lui prend la main, s'informe de l'état de ses affaires et lui donne un bon emploi. Le chevalier Paul, d'une taille assez haute, avoit quelque chose de sombre dans la physionomie ; sa moustache et son toupet formoient une espèce de croix de Malte. Quoique marin, il étoit doux ; on ne le vit jamais en colère. Il mourut le 18 octobre 1667, et donna en mourant tous ses biens aux pauvres ; des soldats firent son épitaphe.

† IX. PAUL Ier (Pétrowitz), naquit le 1er octobre 1754, de Catherine II Alexiewna, et de Pierre III, empereur de Russie. Elevé par le comte Palmin, principal ministre de sa mère, il n'oublia jamais les soins qu'il en avoit reçus, et le soutint toujours contre le crédit de Grégoire Orloff qui ne l'aimoit pas. Paul épousa en premières noces Wilhelmine, fille du landgrave de Hesse d'Armstadt, qui embrassa le rit grec et prit le nom de Natalie. Elle mourut deux ans après cette union, en 1776. Paul Ier prit pour seconde épouse la princesse de Wirtemberg, nièce du roi de Prusse ; il se rendit pour ce mariage à la cour de Berlin, où il fit son entrée le 21 juillet 1776 avec une pompe éclatante. Les magistrats le reçurent sous un arc de triomphe, où soixante et dix jeunes filles vêtues en nymphes lui présentèrent des vers et des fleurs. Il n'étoit encore que grand-duc de Russie, lorsqu'en 1780 il se mit à parcourir l'Europe, accompagné de la grande-duchesse. Après avoir traversé la Pologne, l'Autriche, l'Italie, il revint à Pétersbourg par la France et la Hollande. Ce voyage dura quatorze mois ; et par-tout il parut doux, affable, modeste, curieux d'observer et de s'instruire, plus occupé à éluder les hommages publics qu'à les obtenir. Lorsque la guerre se déclara en 1787 entre la Porte et la Russie, le grand-duc sollicita vivement la permission d'aller combattre contre les Turcs. Mais Catherine, craignant peut-être de sa part quelques desseins ambitieux, ne put jamais se résoudre à la lui accorder. « L'intention que j'ai d'aller combattre les Ottomans, lui écrivit Paul, est connue de toute l'Europe ; que dira-t-elle en voyant que je ne l'exécute pas ? » L'impératrice lui répondit : « L'Europe dira que le grand-duc de Russie est un fils respectueux. » A la mort de celle-ci, arrivée le 17 novembre 1796, Paul I monta sur le trône. « Rigoureusement juste, suivant un historien trop souvent sévère, il fut accessible à la vérité, pour peu qu'elle lui fût présentée avec courage et avec adresse. Lorsqu'il l'ignora, ce fut moins sa faute que celle de ceux qui, pouvant la lui faire parvenir, se turent. » Il s'allia aux autres puissances pour faire la guerre à la France, et envoya sous les ordres du général Souwarow une armée considérable qui pénétra en Italie en 1799, et y fit des conquêtes qui furent perdues presque aussitôt. Paul I, avec un esprit inquiet et souvent chagrin, se livra dans l'intérieur de ses états à une foule d'innovations dont plusieurs ne furent pas goûtées. Il fut assassiné dans son lit la nuit du 12 mars 1801. Ce prince étoit instruit, et possédoit diverses connoissances qu'il devoit en

partie à son précepteur Epinus, savant aussi distingué par ses vertus que par ses lumières, et connu par une excellente Théorie de l'Aimant. On doit à Paul I d'avoir fait ouvrir des *Canaux* utiles, bâtir le beau *Palais de Michailow* à Pétersbourg, revêtir la *Moïka* de pierres de taille : il a établi la *Maison* des orphelins militaires, où 800 enfans sont élevés, instruits et placés ensuite convenablement. C'est à Paul I que La Harpe adresse les lettres qui forment sa Correspondance littéraire. Alexandre Paulowitz, son fils lui a succédé.

† X. PAUL DE SAMOSATE, ainsi appelé, parce qu'il étoit de la ville de Samosate sur l'Euphrate, fut nommé patriarche d'Antioche l'an 260 de Jésus-Christ. Zénobie régnoit alors en Syrie, et sa cour rassembloit tous les hommes célèbres par leurs talens et par leurs lumières. Elle y appela Paul de Samosate, admira son éloquence, et voulut s'entretenir avec lui sur les dogmes du christianisme. Cette princesse préféroit la religion juive à toutes les autres, et ne pouvoit croire les mystères de la religion chrétienne. Pour persuader cette princesse, Paul tâcha de réduire les mystères à des notions simples et persuasives. Il dit à Zénobie « que les trois personnes de la Trinité n'étoient point trois Dieux, mais trois attributs sous lesquels la Divinité s'étoit manifestée aux hommes ; que Jésus-Christ n'étoit point un Dieu, mais un homme auquel la sagesse s'étoit communiquée extraordinairement, et qu'elle n'avoit jamais abandonné.... » Paul de Samosate ne regarda d'abord ce changement dans la doctrine de l'Eglise que comme une condescendance propre à faire cesser les préjugés de Zénobie. Mais lorsque les fidèles lui reprochèrent cette prévarication, il s'efforça de la justifier, en soutenant « qu'en effet Jésus-Christ n'étoit pas Dieu, et qu'il n'y avoit en Dieu qu'une personne. » Les idées de Paul alarmerent le zèle des évêques ; ils s'assemblèrent à Antioche, et l'adroit sectaire leur protesta qu'il n'avoit point enseigné les erreurs qu'on lui imputoit. On le crut, et les évêques se retirèrent ; mais Paul persévéra dans son opinion, et elle se répandit. Les prélats d'Orient s'étant assemblés de nouveau à Antioche en 270, il fut convaincu de nier la divinité de Jésus-Christ, déposé et excommunié. Il ne fut chef que d'une secte obscure, dont on ne voyoit pas les moindres restes au milieu du 5e siècle, et que la plupart ne connoissoient pas même de nom ; tandis que l'arianisme, dont on fit une affaire d'état, remplissoit dans le siècle suivant l'empire de troubles et de désordres. Paul, refusant de souscrire à la décision du concile qui l'avoit condamné comme hérétique et déposé, demeuroit toujours à Antioche et ne vouloit pas quitter sa maison qui appartenoit à l'Eglise. Les chrétiens s'en plaignirent à l'empereur Aurélien, qui ordonna que la maison fût adjugée à ceux qui seroient unis aux évêques de Rome. Les disciples de Paul furent nommés *Paulianistes*. Leur maître n'avoit pas suivi la méthode de la plupart des hérésiarques, qui, dit un écrivain « cachent sous un air austère le venin de leur doctrine. C'étoit un homme voluptueux. Il avoit chez lui des femmes jeunes et belles ; il faisoit bonne chère, et permettoit que ses ecclésiatiques vécussent comme lui ; il tâchoit

même de les excuser lorsque leur conduite causoit du scandale. Son orgueil étoit extrême. Il ne siégoit que sur une espèce de trône ; il donnoit des audiences comme les magistrats séculiers. Pour soutenir son faste, il usa tour-à-tour de la violence et de l'artifice, et parvint à la fortune par ces différens moyens. Avide de louanges, il souffroit qu'on lui en donnât dans la chaire, et il substitua aux cantiques sacrés des hymnes en son honneur, qu'il faisoit chanter dans l'église par des femmes habillées en comédiennes. »

XI. PAUL DE TYR, professeur de rhétorique l'an 120 de Jésus-Christ, fut député par ses concitoyens vers Adrien, qui, touché de son éloquence, lui accorda le titre de métropole pour la ville de Tyr. Paul a laissé sur son art, en grec, quelques *Ecrits* qui sont judicieux.

XII. PAUL. *Voyez* JULES-PAUL, nº VII.

† XIII. PAUL LE SILENCIAIRE, *Paulus Silenciarius*, auteur grec, ainsi nommé de la dignité qu'il avoit dans le sacré palais à Constantinople, florissoit sous l'empereur Justinien au 6ᵉ siècle. On a de lui une *Histoire* curieuse, en vers grecs, de l'église Sainte-Sophie. On la trouve dans l'Histoire bizantine, avec la traduction et les notes de du Cange, Paris 1670, in-folio. II. Un *Poëme*, aussi en vers grecs, sur les Thermes pythiques, que le savant Huet a éclairci de ses notes, et dont Morel avoit déjà publié une édition, à Paris, 1598, in-4°. III. Plusieurs *Epigrammes* dans l'Anthologie. Elles sont au nombre de quatre-vingt-trois, dans l'Anthologie de Brunck. Casaubon, lect. Theocr., cap. 1, fait un grand éloge de ce poëte, qui, certes, ne manque pas d'élégance, et qui même, quoique trop loué par Casaubon, en a plus que ne semble comporter le siècle de Justinien ; mais Ruhnkénius dans son Epist. crit. 1., page 43, observe que Paul le Silenciaire, a emprunté à ses devanciers tout ce qu'il a de meilleur.

XIV. PAUL-ÉGINETTE, médecin du 7ᵉ siècle, ainsi nommé parce qu'il étoit natif de l'île d'Égine, aujourd'hui Engia, laissa un *Abrégé* des Œuvres de Galien, et plusieurs autres *ouvrages* en grec, qui renferment des choses curieuses et intéressantes. Son Traité *De re medicâ* fut imprimé à Bâle en 1551, in-folio, et ses autres écrits le furent en grec, à Venise, 1528, in-folio, et en latin, 1538, in-4°. Les modernes y ont beaucoup puisé.

XV. PAUL, diacre de Mérida dans l'Estramadure, florissoit aux premières années du 7ᵉ siècle. On a de lui une *Histoire des Pères d'Espagne*, dont la meilleure édition est celle d'Anvers en 1635, in-4°.

† XVI. PAUL (Warnefride étoit son nom de famille), diacre d'Aquilée, illustre par ses lumières, qui lui obtinrent la place de secrétaire de Didier, dernier roi des Lombards. Il fut reçu ensuite à la cour de Charlemagne, puis appelé à Metz pour y établir des écoles. Accusé par des envieux d'avoir voulu attenter aux jours de l'empereur, il fut relégué dans l'île de Diomède, aujourd'hui Trémiti, dans la mer Adriatique. Archise, prince de Bénevent, l'appela quelque temps après à sa cour ; lorsque ce prince mou-

rut en 787, Paul se retira au Mont-Cassin, où il embrassa la vie monastique et mourut vers 801. Il est auteur d'une *Histoire des Lombards* en six livres, depuis leur origine jusqu'à la mort de Luitprand en 744. On la trouve dans les Recueils de Vulcanius et de Grotius. Il a eu beaucoup de part à l'*Historia Miscella*. Cet ouvrage renferme vingt-quatre livres. Les onze premiers ne sont que les dix livres de l'Histoire romaine d'Eutrope avec des additions de Paul, insérées par-ci, par-là. Les cinq suivans sont entièrement de Paul, et servent de continuation à Eutrope; les huit derniers sont de Landulphus Sagax, qui vivoit du temps de Lothaire, fils de Louis-le-Débonnaire : ces huit derniers sont presque entièrement tirés de Théophanes, ou plutôt de son traducteur Anastase le bibliothécaire. Henri Canisius en a donné une édition enrichie de notes, Ingolstadt, 1603, in-8°. L'*Historia Miscella* et *de Rebus Longobardorum* se trouvent dans le premier volume des *Rerum Italicarum Scriptores* de Muratori. Paul, diacre, est encore auteur de quelques *Vies de Saints*, d'une *Histoire des évêques de Metz*, et de l'*Hymne de saint Jean : Ut queant laxis*, etc. Cet hymne est le premier ouvrage rimé qui ait paru, et où la même désinence des mots a été offerte comme un agrément.

XVII. PAUL DE SANCTA MARIA *ou* DE BURGOS, savant juif, natif de cette ville. La lecture de la Somme de saint Thomas en fit un chrétien. Il entra dans l'état ecclésiastique après la mort de sa femme. Son mérite lui procura des places importantes et des bénéfices considérables. Il fut précepteur de Jean II, roi de Castille, puis archidiacre de Trévigno, évêque de Carthagène et enfin de Burgos. On dit qu'il mourut patriarche d'Aquilée le 29 août 1435, à 82 ans, après avoir défendu la religion par ses écrits. Les principaux sont, I. Des *Additions* aux Postilles de Nicolas de Lyra. II. Un Traité intitulé *Scrutinium scripturarum*, Mantoue, 1474 in-folio, et d'autres savans *ouvrages*. Ses trois fils furent baptisés avec lui, et se rendirent recommandables par leur mérite. — Le premier, ALPHONSE, évêque de Burgos, composa un *Abrégé* de l'Histoire d'Espagne, qu'on trouve dans l'*Hispania illustrata*, 4 vol. in-folio. Le second, GONSALVE, fut évêque de Placentia; et le troisième, ALVARÈS, publia l'*Histoire* de Jean second, roi de Castille.

XVIII. PAUL (François), médecin des académies de Montpellier et de Marseille, né à Saint-Chamas, bourg de Provence, mort en 1777, âgé de 43 ans, étoit savant, laborieux, et avoit l'esprit d'analyse. On a de lui, I. Les *Mémoires de l'Académie de Prusse*, qu'il a rédigés et réduits en 3 vol. in-4°, et en dix vol. in-12. On estime plus cet abrégé que les Mémoires originaux de Berlin, qui pèchent par le style et qui manquent de précision. II. *Mémoires de l'Académie de Bologne*, in-4°. III. *Mémoires de l'Académie de Turin*, in-4°. Il a suivi dans ces deux ouvrages la méthode qu'il s'étoit prescrite pour les *Mémoires de Berlin*. IV. *Institutions chirurgicales*, traduites du latin d'Heister, Avignon, 1770, 2 vol. in-4°, et 4 vol. in-8°. L'auteur ne s'est pas borné à traduire cet ouvrage important : il l'a enrichi d'observa-

tions sur les découvertes que la chirurgie a faites depuis Heister. Il a *traduit* encore trois Traités de Van-Swieten : De la Peripneumonie, de la Pleurésie, des Maladies des enfans, chacun en un volume in-12. Il avoit commencé une nouvelle rédaction des *Mémoires* de l'académie des sciences de Paris, lorsque la mort l'enleva à la république des lettres.

* XIX. PAUL (Amant-Laurent), frère du précédent, abbé, ancien professeur d'éloquence à Arles et à Marseille, auteur de plusieurs *Traductions* estimées, telles que celles de *Florus*, de *Velléius Paterculus*, de *Justin*, de *Cornelius Nepos*, etc. Ce savant modeste, utile et laborieux, finit ses jours à Lyon le 29 octobre 1809, à l'âge de 69 ans, dans un état voisin de l'indigence.

XX. PAUL-LUCAS. *Voyez* Lucas, n° IV.

XXI. PAUL de Castro. *Voyez* Castro, n° IV.

XXII. PAUL-EMILE. *Voyez* Emile.

XXIII. PAUL (Saint Vincent de). *Voyez* Vincent.

XXIV. PAUL de Venise. *Voy.* Sarpi.

XXV. PAUL-JOVE. *Voyez* Jove, n° I.

XXVI. PAUL (voyag.). *Voyez* Marc-Paul, n° X.

† PAULA (Julia-Cornelia), première femme de l'empereur Héliogabale, étoit fille de Julius Paulus, préfet du prétoire, d'une des plus anciennes maisons de Rome. Héliogabale en étoit éperdument amoureux lorsqu'il l'épousa ; mais bientôt après il s'en dégoûta et la chassa du palais. Paula, dépouillée du titre d'Auguste, rentra dans le cours d'une vie ordinaire, comme si elle se fût éveillée après un beau songe. Elle avoit des vertus et de la beauté. On croit qu'elle avoit eu un premier époux et des enfans.

† I. PAULE (sainte), dame romaine, née en 347, descendoit, par sa mère, des Scipions et des Gracques. Devenu veuve, elle alla se renfermer dans le monastère de Bethléem. Elle y mena une vie pénitente sous la conduite de St. Jérôme, et fit bâtir des monastères et des maisons d'hospitalité. Elle apprit l'hébreu pour mieux entendre l'Écriture sainte. St. Jérôme l'exhorta en vain à modérer ses mortifications. Son abstinence étoit telle, que les hommes les plus robustes ne pouvoient y atteindre. St. Jérôme lui-même craignoit qu'elle ne la poussât trop loin. Il rapporte que cette femme ayant été malade à l'extrémité, lorsqu'elle commença de se trouver mieux, les médecins la pressèrent de boire un peu de vin. Ils le jugoient nécessaire pour la fortifier et empêcher qu'elle ne devînt hydropique. St. Jérôme pria St. Epiphane, qui étoit alors à Bethléem, d'obliger Paule à suivre les conseils des médecins. Lorsque ce prélat sortit d'auprès d'elle, après l'avoir long-temps exhortée, St. Jérôme lui demanda ce qu'il avoit fait. Il répondit : « J'ai si bien réussi, qu'elle a presque persuadé à un homme de mon âge de ne pas boire de vin. Elle termina sa carrière le 26 janvier 405. (*Voy.* Pammaque (St.) qui avoit épousa Ste. Pauline sa seconde fille.)

Sainte Eustochie sa troisième fille, ne voulut pas se marier pour ne pas quitter sa mère. C'est à elle que saint Jérôme écrivit cette lettre qu'on appelle l'épitaphe de sainte Paule ; ce même Père écrivit une Lettre à Ste. Paule pour la consoler de la perte qu'elle avoit faite de Blésille, l'aînée de ses filles.

* II. PAULE (François de), marquis de Monglat, a laissé sur le temps de la fronde des *Mémoires* pleins de choses, et recommandables d'ailleurs par l'exactitude et la clarté. Ces mémoires, en un vol. in-12, ont été réimprimés à Amsterdam, 1728.

III. PAULE (saint François de). *Voy.* François, n° II.

IV. PAULE. *Voyez* Paulo.

I. PAULET, fils d'un gentilhomme suédois établi à Foligni, prit l'habit de Saint François en 1323, à 14 ans, et ne voulut être que frère lai, afin de pratiquer mieux l'humilité. Gémissant sur l'inobservance de la règle, il entreprit une réforme qu'il appela *de l'Observance.* Plusieurs religieux se rangèrent sous sa bannière, et les observantins occupoient déjà un grand nombre de couvens, lorsque leur instituteur mourut en 1390.

† II. PAULET (Guillaume), d'une noble et ancienne famille du comté de Sommerset, fait trésorier de la maison du roi d'Angleterre Henri VIII, et elevé à la dignité de baron du royaume, eut divers emplois importans sous Edouard VI, et fut confirmé dans la charge de trésorier par la reine Marie et par la reine Elizabeth. Il mourut en 1572, la 13e année du règne de cette dernière princesse, à 97 ans, comptant cent trois personnes descendues de lui. On lui demanda un jour comment il avoit fait pour se maintenir sous quatre règnes différens, parmi tant de troubles et de révolutions dans l'état et dans l'Église ? Il répondit : En étant un saule, et non pas un chêne. Cette réponse dénote un courtisan souple, et non un ministre intègre. Quelques historiens ont cependant loué sa probité, et les gens de lettres ont fait valoir la protection qu'il leur accorda.

I. PAULI (Grégoire), ministre de Cracovie vers l'an 1560 et 1566, avoit adopté les opinions des nouveaux ariens. Il fut des premiers qui les répandirent dans la Pologne. Il fit même peindre un grand temple, dont Luther abattoit le toit, dont Calvin démolissoit les murailles, et dont lui-même sapoit les fondemens en combattant le Mystère de la Trinité. Aussi disoit-il hautement « que Dieu n'avoit révélé que peu de chose à Luther ; qu'il en avoit plus dit à Zuingle, et plus encore à Calvin, qui lui-même en avoit appris davantage, et qu'il espéroit qu'il en viendroit d'autres qui auroient encore de plus parfaites connoissances de tout. »

*II. PAULI (Jean-Guillaume), né à Leipsick en 1658, mort dans la même ville l'an 1723, acquit des connoissances en médecine dans l'université de sa ville natale ; mais pour en étendre le cercle, après y avoir pris le bonnet de docteur, il voyagea en Italie, en France, en Espagne, en Angleterre, en Danemarck et en Allemagne. Revenu dans sa patrie, il fut nommé assesseur

de la faculté de médecine, ensuite professeur de physiologie, puis d'anatomie et de chirurgie, et enfin de pathologie. On a de Pauli plusieurs *Dissertations* académiques; des *Commentaires* sur l'anatomie et la chirurgie de Van Hoorne, Leipsick, 1707, in-8°, sous le titre d'*Annotationes in opuscula anatomico-chirurgica Joannis Van Hoorne;* et un ouvrage intitulé *Speculationes et observationes anatomicæ.* ibid. 1722, in-4°.

† PAULIAN (Aimé-Henri), né à Nîmes en 1722, entra dans l'institut des jésuites, où il professa long-temps la physique avec succès. Après l'extinction de la société il revint dans sa patrie, et y mourut en 1802. On lui doit plusieurs ouvrages estimés : I. *Dictionnaire de Physique*, Avignon et Paris, 5 vol. in-8°. C'est la neuvième édition de cet ouvrage, qui parut pour la première fois en 1761. II. *Dictionnaire* des nouvelles découvertes faites en physique, 1787, in-8°, 2 vol. III. *Nouvelles conjectures sur les causes des phénomènes électriques*, 1662, in-4°. IV. *Traité de Paix* entre Descartes et Newton, 1764, trois vol. in-12. V. *Système général de philosophie*, 1669, quatre vol. in-12. VI. *Dictionnaire Philosopho-Théologique*, Nîmes et Paris, 1774, in-4°. VII. *Guide des jeunes mathématiciens* ou *Commentaires* des Leçons de mécanique de La Caille, 1772, Avignon et Paris, in-8°. VIII. *Véritable Système de la Nature*, 1788, in-8°. L'auteur avoit aussi publié un *Commentaire* sur l'Analyse des infiniment-petits de l'Hospital, Paris, 1768, in-8°.

† I. PAULIN (Saint), dont les surnoms sont Meropius-Pontius-Anicius, né à Bordeaux vers 353, d'une famille illustrée par la dignité consulaire, fut conduit dans ses études par Ausone. Ses talens et ses richesses l'élevèrent aux plus hautes dignités de l'empire. Honoré du consulat l'an 378, il épousa peu de temps après Thérasie, fille illustre d'Espagne, qui lui apporta de grands biens. Au milieu des richesses, des honneurs et de la gloire, Paulin crut avoir reconnu le néant du monde. De concert avec sa femme ils allèrent chercher une retraite en Espagne, où il avoit des terres. Après y avoir demeuré quatre ans, ils se dépouillèrent en faveur des églises et vécurent dans la continence. Ausone, qui désapprouvoit la nouvelle vie de Paulin, l'attribue aux vapeurs de la mélancolie ou aux persuasions de sa Tanaquil. (C'est ainsi qu'il appeloit *Thérasie.*)

> *Si prodi*, Pauline, *times*, *nostræque vereris*
> *Crimen amicitiæ;* Tanaquil *tua nesciat istud.*

Paulin le pria de la traiter plus doucement, et lui dit que sa femme étoit une Lucrèce, et non une Tanaquil.

> ..... *Nec* Tanaquil *mihi*, *sed* Lucretia *conjux.*

Le clergé de Barcelonne où demeuroit Paulin, le fit ordonner prêtre en 393. Le saint solitaire passa en Italie, et s'établit à Nole en Campanie, où il fit de sa maison une communauté de moines. Le peuple de cette ville le tira bientôt de son monastère pour le placer sur le siége épiscopal. Les commencemens de son épiscopat furent troublés par les incursions des Goths qui prirent la ville de Nole. Ce fut dans ces malheurs

publics que sa charité éclata le plus ; il soulagea les indigens, racheta les captifs, consola les malheureux, encouragea les foibles, anima les forts. Après avoir donné des exemples d'humanité et de grandeur d'ame, il jouit assez paisiblement de son évêché jusqu'à sa mort, arrivée le 22 juin 431. On lit dans les Dialogues de saint Grégoire qu'il se mit dans les fers en Afrique pour délivrer le fils d'une veuve qui avoit été pris par les Vandales, mais ce trait ne s'accorde nullement avec les circonstances du temps et de la vie de St. Paulin. Le P. Papebroch (*Acta Sanctorum*, tome 4. *jun.*) distingue trois Paulin de Nole, et prétend que ce fut le troisième qui se vendit aux Vandales avant l'an 535, et que c'est de lui qu'on doit entendre ce que dit St. Grégoire qui composa ses Dialogues vers l'an 540. Quelques écrivains lui ont attribué, sans fondement, l'invention des cloches, qui, suivant Maggius, sont d'une bien plus haute antiquité. Nous avons de ce saint plusieurs ouvrages en vers et en prose dans la Bibliothèque des Pères. La plus ample édition est celle de Vérone, 1736, in-folio, par le marquis Maffei. La plus estimée est celle de Le Brun Des Marettes, Paris, 1685, deux tomes en un vol. in-4°. Mais l'édition de Vérone, 1736, in-fol. est plus ample. On y trouve, I. Cinquante *Lettres* traduites en français, 1724, in-8°, que St. Augustin ne se lassoit point de lire. II. Un *Discours* sur l'Aumône. III. *Histoire du martyr de St. Geniese.* IV. Plusieurs *Pièces de poésie.* Le style de saint Paulin est fleuri, quoiqu'il ne soit pas toujours correct. Il y a de la vivacité dans les pensées, de la noblesse dans ses comparaisons. Il écrit tour-à-tour avec onction, et l'on peut le mettre au rang des Pères de l'Église qui méritent le plus d'être lus. *Voyez* sa Vie, in-12, par Rosweyd, Anvers, 1621, in-4°, par Dom Gervaise, et enfin le second tome *Della Nollana ecclesiastica Storia* de Remondi, de la congrégation des Sommasques ; Naples, 1750, in-folio. Cette Histoire renferme la Vie de Saint Paulin et une excellente Traduction italienne de ses *OEuvres*, surtout de ses *Poëmes.* Quelques unes de ses pensées, sentences ou instructions ont été traduites en français.

II. PAULIN, évêque de Trèves, mort en exil dans la Phrygie l'an 359, fut le défenseur de la doctrine et de la personne de St. Athanase. Ses vertus et les persécutions qu'il essuya à ce sujet déterminèrent les Orthodoxes à le regarder comme un saint. Les ariens, assemblés à Arles en concile, le condamnèrent. On en trouve les Actes dans la collection de l'imprimerie royale et dans celle du P. Labbe.

III. PAULIN (saint), né en Autriche, élevé au patriarcat d'Aquilée, vers l'an 777, par Charlemagne, qui vouloit récompenser ses connoissances en littérature, parut avec éclat au concile de Francfort, tenu en 794 contre Elipand de Tolède et Félix d'Urgel. Le savant archevêque réfuta ce dernier par ordre de Charlemagne, auquel il dédia son ouvrage. Il mourut le 11 janvier 804. Madrisi, prêtre de l'Oratoire d'Italie, a publié à Venise en 1737 une édition complète des *Ouvrages* de ce saint, avec des notes et des corrections. Les principaux sont, I. Le *Traité de la Trinité* contre Félix d'Urgel, connu sous

le nom de *Sacro-Syllabus*. II. Un livre d'*Instructions salutaires*, attribué long-temps à St Augustin. La plus ample édition de ses *OEuvres* est celle de Venise, 1737.

* IV. PAULIN, frère mineur de l'observance de Saint-François, né à Venise, florissoit dans le 14e siècle. Il fut nommé à l'évêché de Pozzuoli par Jean XXII en 1323, et mourut en 1344. Il est auteur d'une *Chronique depuis l'origine du monde jusqu'à son temps*.

† V. PAULIN (Louis), acteur de la comédie française, naquit à Paris, où il mourut en 1770, âgé d'environ 54 ans. Son père, qui étoit maître maçon, vouloit lui faire embrasser sa profession; mais il aima mieux s'engager dès l'âge de 17 ans dans un régiment de dragons. Après avoir servi quelques années, il joua la comédie à Lyon, et vint de là débuter à Paris le 5 août 1741 dans le rôle de Rhadamiste. Il fut reçu au bout de neuf mois, mais seulement destiné aux rôles nécessaires. Il avoit une voix forte, des sourcils noirs et épais; c'est pourquoi Voltaire le désigna pour remplir le rôle de Polyphonte dans Mérope, et disoit de lui plaisamment « que c'étoit un tyran qu'il elevoit à la brochette. » Montmeny, fameux comédien, étant mort en 1743, Paulin lui succéda dans l'emploi de paysan, dont il s'acquitta toujours avec succès.

* VI. PAULIN (le père), correspondant de l'institut national de France, mort à Rome en 1806, possédoit à fond la littérature orientale, et avoit des connoissances dans plusieurs genres.

VII. PAULIN, évêque d'Antioche. *Voyez* MELÈCE, n° II.

VIII. PAULIN, frère de l'impératrice Athénaïs. *Voyez*. EUDOXIE, n° II.

I. PAULINE, dame romaine, également partagée des avantages de la naissance et de la figure, épousa Saturnin, gouverneur de Syrie, dans le premier siècle. Un jeune homme nommé Mundus conçut pour elle une violente passion, à laquelle il ne put jamais la faire répondre. Pour satisfaire ses désirs, il corrompit un des prêtres de la déesse Isis, qui fit dire à Pauline que le Dieu Anubis vouloit la voir en particulier. Mundus, sous le masque du Dieu, jouit de l'objet de son amour. Quelque temps après, Pauline, ayant appris du jeune homme cet artifice, le découvrit à son mari qui en porta ses plaintes à Tibère. Ce prince fit pendre les prêtres d'Isis, et renverser le temple de cette déesse, après en avoir fait jeter la statue dans le Tibre. Mundus en fut quitte pour quelques années d'exil.

II. PAULINE (Pompeïa), femme de Sénèque le Philosophe, voulut mourir avec son époux, lorsque Néron l'eut condamné à perdre la vie. Elle s'étoit déjà fait ouvrir les veines: mais Néron, qui n'avoit aucune haine particulière contre elle, les lui fit refermer. Elle vécut encore quelques années, portant sur son visage les glorieuses marques de l'amour conjugal. — L'histoire a conservé aussi la mémoire de PAULINE, femme de Maximin Ier, impératrice d'une beauté parfaite et d'une douceur admirable: elle calma souvent les fureurs de son époux.

III. PAULINE. *Voy.* LOLLIA.

† I. PAULLI (Simon), né à Rostoch en 1603, professeur de médecine à Copenhague, fut appelé à la cour par Frédéric III, qui le fit son premier médecin. Christiern V, successeur de ce prince, lui donna l'évêché d'Arhusen, qui est devenu héréditaire dans sa famille. Paulli mourut le 25 avril 1680, à 77 ans, après avoir publié plusieurs ouvrages, I. Un *Traité de febribus malignis*, 1678, in-4°. II. Un *Traité de l'abus du tabac et du thé*, 1681, in-4°. Il en condamne l'usage. III. *Quadripartitum de simplicium medicamentorum facultatibus*, Copenhague, 1668, in-4°. Il a donné le nom de *Quadripartitum* à cet ouvrage, parce qu'il l'a divisé selon les quatre saisons de l'année. IV. *Flora Danica*, 1647, in-4°, et Francfort, 1708, in-8°, dans lequel il parle des plantes singulières qui naissent dans le Danemarck et en Norwège : la description est en danois. Cet ouvrage est enrichi de 393 figures. V. *Viridaria Regia varia et academica*, Copenhague, 1653, in-12. C'est un catalogue de plantes de différens jardins.

† II. PAULLI (Jacques-Henri), fils du précédent, né à Copenhague, professeur d'anatomie en cette ville en 1662, professeur d'histoire en 1664, obtint le titre d'historiographe de Frédéric III. Il ajouta à son nom celui de Rosenscheld. On a de lui un *Ouvrage* sur l'anatomie, Copenhague, 1665, in-4°, et plusieurs *Traités* de médecine et de politique.

* PAULLIN ou PAULLINUS (Christian-François), médecin, né à Eisenach en 1643, mort dans cette ville en 1712, a donné en latin des *Descriptions* curieuses de plusieurs animaux, et différens *Traités* particuliers relatifs à la zoologie et à la botanique, qui étoient fort recherchés dans leur temps. On estime encore cependant les ouvrages suivans, I. *De asino tractatus*, Francfort, 1695, in-8°. II. *Cynographia curiosa, seu canis descriptio*, Nuremberg, 1648 - 1685, in-4°. III. *Lagographia, seu leporis descriptio*, Augsbourg, 1691, in-8°. VI. *Lycographia, seu de naturâ et usu lupi libellus physico-historico-medicus*, Francfort, 1694, in-8°. V. *Observationes medicæ*, 1689, in-4°.

† I. PAULMIER DE GRENTEMESNIL (Julien le), en latin *Palmatius*, que son fils Jacques changea en *Palmarius*, né dans le Cotentin, d'une famille ancienne, docteur en médecine à Paris et à Caen. Des veilles immodérées ayant réduit le roi Charles IX dans le plus triste état, Paulmier entreprit de guérir ce prince et y réussit. Il suivit le duc d'Anjou, frère de ce monarque, dans les Pays-Bas, s'y distingua comme médecin et comme guerrier. Cet homme estimable mourut à Caen en 1588, à 68 ans. On a de lui, I. Un Traité *de vino et pomaceo*, in-8° imprimé à Paris en 1588. . Il fut traduit l'année suivante en mauvais français par Cahagnes. Paulmier, grand amateur du cidre, l'élève au-dessus du vin. Cette opinion lui fit des ennemis. Liébault, dans sa Maison rustique, lui reproche cette préférence pour son vinet de pomme, et Gui-Patin dans ses lettres l'attaque avec aigreur. On n'en trouve pas moins dans l'ouvrage de Paulmier des faits instructifs et des

détails utiles à l'agriculture. II. *De Lue venereâ*, in-8°. (Ces deux ouvrages ont été traduits en français par Cahagnes son compatriote.) III. *De morbis contagiosis*, in-4°, traduit aussi en français par le même.

† II. PAULMIER DE GRENTE-MESNIL (Jacques le), *Palmarius*, fils de Julien, né au pays d'Auge en 1587, fut élevé par ses parens dans la religion protestante. Il servit avec honneur en Hollande et en France, et se retira ensuite chez lui pour se livrer à l'étude. Les belles-lettres et l'antiquité avoient toujours eu pour lui des charmes invincibles, il les cultiva jusqu'à sa mort, arrivée le 1er octobre 1670. Il s'étoit établi à Caen. Ce séjour lui plaisoit, parce qu'il renfermoit un grand nombre de gens d'esprit et d'hommes de lettres. Il fut le premier promoteur de l'académie de cette ville, et il la soutint contre les efforts de l'envie et de l'ignorance. Ses principaux ouvrages sont, I. *Exercitationes in optimos ferè auctores græcos*, Leyde, 1668, in-4°. II. Une *Description de l'ancienne Grèce*, en latin, in-4°, 1678. On trouve à la tête de cet ouvrage une ample vie de l'auteur. III. Des *Poésies* grecques, latines, françaises italiennes, espagnoles, qui sont au-dessous du médiocre. L'auteur versifioit en trop de langues pour réussir dans aucune. On a encore de lui en latin une *Apologie* pour Lucain contre Scaliger, imprimée à Leyde en 1704, in-8°. Niceron a donné une longue notice sur cet auteur.

* III. PAULMIER (Pierre), de Coutances en Basse-Normandie, reçut le bonnet de docteur en la faculté de médecine de Paris. Cette faculté s'étoit prononcée contre l'usage de l'antimoine, dont un médecin nommé de Launay se servoit dans la capitale. En conséquence de cette opinion, le parlement de Paris défendit la même année les remèdes antimoniaux. Paulmier, poursuivi comme n'ayant pas cessé d'administrer l'antimoine, fut traduit devant sa compagnie, qui l'expulsa de ses écoles en 1608. On blâma ouvertement cette sévérité; mais s'il faut en croire Albert Hazon la chose n'alla pas si loin. Quoi qu'il en soit l'antimoine acquéroit chaque jour de la vogue. Les empiriques s'en servoient avec avantage, et des médecins, d'abord secrétement, et bientôt après ouvertement, en adoptèrent l'usage. Jean Chartier prit la défense de ce minéral dans un ouvrage intitulé le Plomb des sages, et Eusèbe-Renaudot publia le Panégyrique de l'antimoine, justifié et triomphant. Cependant la division de sentimens à cet égard donna lieu à des discussions si sérieuses, que le parlement de Paris, en ayant pris connoissance, rendit, en 1666, un arrêt qui permit aux docteurs en médecine de se servir d'antimoine, d'en écrire, d'en disputer, etc. Les ouvrages de Paulmier sont, I. *Lapis philosophicus dogmaticorum, quo scholæ medicæ judicium de chymicis declaratur, censura in fraudes parachymicorum defenditur, asserto veræ alchemiæ honore*, Parisiis, 1609, in-8°. II. *Confutatio objectionum quas censorii, ementito scholæ medicæ Parisiensis nomine, palmario proposuerunt*, ibid., 1609, in-8°. III. *Laurus palmaria frangens fulmen, subventaneum cyclopum; falso scholæ Parisiensis nomine evulgatum*, ibid., 1609, in-8°.

* PAULMY. *Voy.* Voyer de Paulmy.

PAULO ou Paule (Antoine de), grand-maître de Malte, naquit à Toulouse en 1570, fut reçu dans cet ordre en 1590, et après avoir fait les caravanes, il devint commandant de Marseille et de sainte Eulalie, puis grand'croix en 1612, ensuite grand prieur de Saint-Gilles, enfin grand-maître le 10 mars 1627. Paulo fit de beaux établissemens. La religion n'avoit entretenu jusqu'en 1627 que cinq galères; Paulo en fit construire une sixième, et fonda une maison de religieuses Maltaises à Toulouse. Le chapitre général tenu en 1633 accorda, en reconnoissance de son zèle pour les intérêts de l'ordre, deux priviléges à sa famille : le premier fut l'exemption du droit de passage à tous ses descendans lorsqu'ils entreroient dans l'ordre; par le second il fut permis à tous les aînés mâles de porter dans leurs armes un chef de la religion, qui est de gueules à la Croix d'argent, avec les attributs de leur écu. Ce grand-maître mourut le 10 juin 1636, après 13 ans et 3 mois de magistère. La ville de Toulouse lui érigea un buste dans la galerie des illustres Toulousains.

* PAULONI (Nicolas-Orphée), né le 17 mars 1633 près de Macerata dans la marche d'Ancone, étudia la médecine à Rome et à Ferrare, et fut professeur en cette science à Ascoli, à Saint-Séverin et à Jési, où il mourut le 15 mai 1721. On lui doit une dissertation, intitulée *Nicolaï Orphæi Paulonis medici dissertatio logico-empirica contra novas opiniones de sanguinis generatione et motu*, Maceratæ, 1675, in-4°. Lorsqu'il écrivit cette dissertation, il n'étoit pas encore convaincu de la circulation du sang.

PAULUS. *Voyez* Sergius *et* Jules-Paul, n° VII.

* PAULYN (Horace), peintre. On ignore le lieu de sa naissance et celui de sa mort. On sait seulement de cet artiste que, poussé par son extrême dévotion, il forma le projet d'aller à la Terre-Sainte. Il se rendit d'abord en Angleterre, puis à Hambourg, où un grand nombre de prosélytes se joignit à lui. La femme d'un boulanger poussa même le fanatisme jusqu'à voler l'argenterie de sa maison, pour les suivre; le voyage ne fut pas heureux, et on leur vola tout ce qu'ils avoient emporté. Depuis ce temps on n'entendit plus parler de Paulyn. Malgré sa piété, il mit au jour des *tableaux* où régnoit le libertinage le plus licencieux. Il ne manquoit pas de talens. Son dessin étoit correct, sa couleur bonne, sa touche moelleuse et délicate.

† PAULZE (N...), né à Montbrison, où il remplit long-temps une place dans la magistrature, fut appelé à Paris par son parent, l'abbé Terray, et y devint fermier général. Ce fut l'un des membres de cette compagnie qui joignit plus d'instruction à une plus grande probité. Il réunissoit aux connoissances de son état un profond jugement. Il ne méritoit pas la proscription qui l'atteignit du temps de la terreur, et lui fit perdre la vie sur l'échafaud en 1794. Il avoit formé une compagnie de commerce pour la Guyane, dans l'intention d'améliorer cette immense contrée, et il avoit fait divers mémoires sur cette colonie. Plusieurs hommes

de lettres lui ont attribué la plus grande partie des détails commerciaux, et sur-tout ceux qui ont rapport à nos colonies et aux possessions des Français en Asie et en Amérique dans l'ouvrage de l'abbé Raynal.

* PAVONE (François), né à Cantazaro dans le royaume de Naples, entra chez les jésuites en 1585, où il professa pendant plusieurs années, et mourut à Naples le 23 février 1637. On lui doit plusieurs ouvrages, entre autres celui intitulé : *Summa ethicæ, seu comment. in lib. Ethic Arist. introductio in sacram doctrinam*, etc.

I. PAUSANIAS, fils de Cléombrote, roi de Sparte, et faisant les fonctions de la royauté pour son neveu encore enfant, se signala d'abord par un grand nombre d'exploits. Ayant été envoyé pour châtier les Athéniens qui avoient excité la guerre dans la Grèce, il s'empara d'Athènes et en chassa les dix tyrans; mais peu après, Lysandre y en établit trente autres qui anéantirent les lois et changèrent tout le gouvernement de cette ville. Pausanias contribua beaucoup au succès de la journée de Platée, où l'Athénien Aristide livra bataille aux Perses. La valeur et la prudente activité du Spartiate forcèrent Mardonius, général de l'armée ennemie, à combattre dans un lieu étroit, où ses forces lui devinrent inutiles. Le nom persan n'en imposa plus aux Grecs. Pausanias porta ses armes et son courage en Asie, et mit en liberté toutes les colonies de la Grèce; mais il aliéna les cœurs par ses manières dures et impérieuses. Les alliés ne voulurent plus obéir qu'à des généraux Athéniens. (*Voyez* Cléonice *et* Simonides.) Le héros spartiate, mécontent de sa patrie, se laissa séduire par les présens et les promesses du roi de Perse. Il trahit non seulement les intérêts de Lacédémone, mais il aspira encore à devenir le tyran de la Grèce. Les éphores, instruits de ses projets ambitieux, le rappelèrent. On avoit de violens soupçons contre lui, mais aucune preuve suffisante. Sparte restoit en suspens sur le sort de son sujet, lorsqu'un esclave, à qui Pausanias avoit remis une lettre pour Artabaze, satrape du roi de Perse, acheva de convaincre les magistrats de la trahison de cet indigne citoyen. Le coupable se sauva dans le temple de Minerve. On mura la porte, et sa mère porta, dit-on, la première pierre pour cette clôture. Il y mourut consumé par la faim l'an 474 avant J. C.

† PAUSANIAS, historien et orateur grec, établi à Rome sous l'empereur Antonin-le-Philosophe, y mourut dans un âge très-avancé. Cet auteur s'est fait un nom célèbre par son *Voyage historique de la Grèce*, en dix livres. Cet ouvrage, plein de faits historiques, de mythologie, de science géographique et chronologique, et où il est parlé de tant de héros et de tant de statues, est très-utile à ceux qui veulent s'appliquer à l'Histoire ancienne. Le style, quoiqu'obscur et trop serré, offre quelquefois des morceaux pleins de noblesse. Pausanias avoit l'art de raconter, mais il étoit crédule, comme la plupart des anciens historiens. Toutes les traditions populaires se trouvent consignées dans son livre. La première édition grecque de Pausanias fut donnée en 1516 à Venise

par Alde, assisté de Marcus Musurus, qui y a joint une préface grecque, adressée à Jean Lascaris. En 1547 Romulus Amaseus en donna une version latine à Rome, et trois ans après il parut à Bâle une autre édition de cet auteur, avec une nouvelle version latine d'Abraham Loescher. Elle fut suivie et surpassée en 1583 par une édition donnée à Francfort, dans laquelle le texte grec d'Aldus fut corrigé par Xylander, et la version d'Amaseus, retouchée par Sylburgius. Elle a été copiée mot à mot dans l'édition d'Hanovre, 1613. La meilleure de toutes est celle de Leipsick, 1696, in-fol., avec des notes de Kuhnius, qui, à l'aide des notes manuscrites d'Isaac Casaubon, sur un exemplaire de l'édition d'Alde, et de son propre travail, a été à portée de corriger ou de rétablir une foule de passages. Depuis, Tacius en a donné en 3 vol. in-8°, à Leipsick, 1794, 1795 et 1796, une nouvelle édition avec d'excellens index, et quelques corrections d'après des manuscrits. (*Voyez* GÉDOYN.) M. Clavier, membre de l'institut, doit publier une nouvelle traduction de cet auteur, enrichie des notes de plusieurs savans : elle formera 6 vol. in-8°.

PAUSE (la.) *Voyez* MARGON et PLANTAVIT.

PAUSIAS, peintre, natif de Sicyone, disciple de Pamphile, florissoit vers l'an 352 avant J. C. Il réussissoit dans un genre particulier de peinture appelé *Caustique*, parce qu'on faisoit tenir les couleurs sur le bois ou sur l'ivoire par le moyen du feu. Il est le premier qui ait décoré de cette sorte de peinture les voûtes et les lambris. On a surtout célébré parmi ses tableaux une *Ivresse*, peinte avec un tel art qu'on apercevoit à travers un vase qu'elle vidoit, tous les traits de son visage enluminé. La courtisane Glycère, aussi de Sicyone, vivoit de son temps ; elle excelloit dans l'art de faire des couronnes avec des fleurs. Pausias, pour lui faire sa cour, imitoit avec le pinceau ses couronnes, et son art égaloit souvent le fini et l'éclat de la nature. Une copie du portrait de cette bouquetière fut payée par Lucullus deux talens, c'est-à-dire environ 10,800 liv. de notre monnoie. La ville de Sicyone, se trouvant fort endettée long-temps après la mort de Pausias, fut obligée d'engager tous les tableaux qu'elle possédoit. M. Scaurus, beau-fils de Sylla, paya les créanciers de cette ville, et retira de leurs mains tous les tableaux, et entre autres ceux de Pausias. Il transporta ces différens chefs-d'œuvre à Rome, et les plaça dans le fameux théâtre qu'il fit élever pour immortaliser son édilité.

†. PAUSON, peintre célèbre, vivoit environ 420 ans avant l'ère chrétienne. Il étoit fort pauvre, et représenta la nature humaine dans le même état d'abjection. Elien dit que cet artiste, chargé par un particulier de représenter un cheval se roulant par terre, le fit courant, et que celui à qui l'ouvrage etoit destiné lui témoignant son mécontentement, il renversa le tableau pour lui faire voir ce qu'il avoit demandé. Conte absurde ; car dès lors il faudroit supposer que les peintres de ce temps ne connoissoient pas encore les ombres, et ne mettoient aucune différence entre le ciel et la terre, et cependant les tableaux de Polygnote, con-

temporain de Pauson, étoient encore estimés dans le cinquième siècle de notre ère.

I. PAUTRE (Antoine le), architecte de Paris, excelloit dans les ornemens et les décorations des édifices. Ses talens en ce genre lui méritèrent les places d'architecte de Louis XIV, et de Monsieur, frère unique du roi. Ce fut lui qui donna le *dessin* des Cascades du château de Saint-Cloud, et qui bâtit l'église des religieuses de Port-Royal à Paris en 1625. Il fut reçu de l'académie de peinture et de sculpture en 1671. Cette compagnie le perdit quelques années après. Les *OEuvres* d'Antoine Le Pautre parurent à Paris en 1652, in-folio, avec 60 planches, que d'Aviler a fait réimprimer avec des notes et des réflexions.

† II. PAUTRE (Jean le), parent du précédent, né à Paris en 1617, fut mis chez un menuisier, qui lui donna les premiers élémens du dessin. Il devint, par son application, excellent dessinateur et habile graveur. Ce maître entendoit très-bien les ornemens d'architecture et les décorations des maisons de plaisance, comme les fontaines, les grottes, les jets d'eau, et tous les autres embellissemens des jardins. Il fut reçu de l'académie de peinture et de sculpture en 1677, et mourut le 2 février 1682. Son *OEuvre* comprend 780 planches, dont le cavalier Bernini faisoit un cas infini. On le partage en 3 vol. in-fol., Paris, 1751. L'ancienne édition, qui ne formoit que 2 volumes grand in-folio, est plus recherchée que la nouvelle, à cause de la beauté des gravures.

III. PAUTRE (Pierre le), fils du précédent, né à Paris le 4 mars 1659, mort dans la même ville le 22 janvier 1744, s'appliqua à la sculpture. Son père développa ses talens pour le dessin; l'étude de la nature et des grands maîtres les perfectionna. Cet habile artiste fut directeur de l'académie de Saint-Luc. Plusieurs de ses *ouvrages* embellissoient Marly. Il fit à Rome, en 1691, le *groupe d'Énée et d'Anchise*, que l'on voit dans la grande allée des Tuileries. Il acheva, en 1716, celui *de Lucrèce* qui se poignarde en présence de Collatinus, ouvrage qui avoit été commencé à Rome par Théodon et qui se voit également aux Tuileries. Son imagination est vive et abondante; ses compositions pleines de feu : on y remarque toujours de la facilité, mais quelquefois peu de précision.

* I. PAUW (Pierre), né à Amsterdam en 1564, étudia la médecine à l'académie naissante de Leyde, et reçut le doctorat à Rostock en 1587. Deux ans après il fut appelé à professer à Leyde la botanique et l'anatomie, et il a été le fondateur du jardin des plantes et du théâtre de dissection de cette ville. Il est mort en 1617 et a laissé quelques *ouvrages*.

† II. PAUW (Corneille de), savant littérateur d'Utrecht, à qui l'on doit des éditions de beaucoup d'auteurs grecs. On observe dans celles qu'il a donnée d'Anacréon en 1732, in-4°, qu'il n'attribue pas à cet auteur les *poésies* que nous avons sous son nom. Il prétend qu'elles sont un recueil tiré de plusieurs auteurs anciens. Ce système est particulier à Pauw, il n'est appuyé par personne, et il semble démenti par l'unifor-

mité et l'égalité du style de toutes ces pieces, dans lesquelles ceux qui sont versés dans la langue grecque reconnoissent la même force, la même grace, et la même tournure d'esprit.

† III. PAUW (Corneille de), né à Amsterdam en 1739, chanoine allemand, mort le 19 messidor an 7 (7 juillet 1799), à Xanten près d'Aix la-Chapelle, étoit oncle du fameux Anacharsis Clootz. Comme lui il penchoit vers les opinions singulières; mais il avoit infiniment plus de sens et de savoir. Il est très-connu par ses *Recherches philosophiques*, 1° *sur les Grecs*; 2° *sur les Américains*, *les Egyptiens et les Chinois*, qui forment 7 vol. in-8°, imprimés à Paris l'an 3 (1795). Pauw affirme beaucoup, prouve peu. On voit que l'auteur aime à contredire tous les historiens et à déprimer les peuples dont il parle; mais on ne peut lui refuser beaucoup d'érudition, de l'esprit, de la philosophie, des rapprochemens inattendus: il est vrai que son érudition est systématique, et son esprit porté au paradoxe. Cependant on le lit avec plaisir, parce que son style, quoiqu'un peu rude, est précis, éloquent, énergique, et qu'on trouve chez lui des faits qu'on chercheroit inutilement ailleurs. Le roi de Prusse, Frédéric-le-Grand, en faisoit beaucoup de cas, peut-être à cause de ses principes philosophiques. Ces mêmes principes lui firent des ennemis dans le clergé; mais il leur commandoit le respect par ses vertus.

PAUWELS (Nicolas), né en 1655, curé de Saint-Pierre, président du collége d'Arras, professeur royal du catéchisme à Louvain sa ville natale, mort en 1713, a donné une *Théologie pratique*, en 5 vol. in-12, Louvain, 1715. Elle est estimée, quoique le style en soit peu châtié.

PAWLET. *Voyez* PAULET.

* I. PAXINO DI VILLA, de Bergame, assez bon peintre de la fin du 14e siecle, a peint l'*Histoire de sainte Catherine*, dans l'ancienne cathédrale de Sainte Alexandre de Bergame.

* II. PAXINO *ou* PEINA DE NOVA, peintre de Bergame, vivoit vers le milieu du 14e siècle. Il a *travaillé* dans l'eglise de Sainte Marie Majeure et dans plusieurs autres endroits depuis 1362 jusqu'en 1389. Sa maniere approche beaucoup de celle du Giotto, et quelquefois, dans certaines parties de l'art, elle est plus belle et mieux soignée. Ce peintre mourut vers 1409.

* I. PAYNE (Royer), relieur anglais qui se distingua par son habileté dans l'art qu'il exerçoit. La solidité, l'élégance et la recherche de ses reliures étoient telles qu'on ne lui confioit que des livres précieux et qu'il mettoit à son travail un prix exorbitant. Le comte de Spencer a payé jusqu'à quinze guinées un Æschyle relié de sa main. Payne n'en devint pas plus riche. Il ne se mettoit au travail que lorsqu'il y étoit forcé par la nécessité. Vivant dans un grenier, il ne vouloit alors que personne l'aidât ni l'approchât pendant qu'il étoit à l'ouvrage. Cet homme singulier est mort à Londres et a été enterré aux frais d'un libraire qui portoit son nom sans être son parent.

* II. PAYNE (Nevil), auteur

dramatique anglais sous le règne de Charles II. Les pièces qu'on a de lui sont, I. *La Jalousie fatale*, tragédie. II. *La promenade du matin*, comédie. II. *Le siége de Constantinople*, tragédie, in-4°. 1675.

* III. PAYNE (Thomas), Américain, joua un rôle dans les premiers temps de la republique des Etats-Unis. On n'a aucuns renseignemens sur l'époque de sa vie qui précéda sa venue en France; mais mad. Roland qui l'a connu, et qui saisit avec assez d'habileté les traits de ceux dont elle a tracé les portraits, s'exprime ainsi sur son compte dans ses mémoires. « Il étoit connu par des écrits qui avoient été utiles à la révolution d'Amérique, et auroient pu concourir à en faire une en Angleterre. La hardiesse de ses idées, l'originalité de son style, l'audace avec laquelle il jette ses pensées, doivent produire de la sensation; mais je les crois plus propres à semer ces étincelles d'embrasemens, qu'à discuter les bases ou préparer la formation d'un gouvernement. Il saisit, il établit ses principes qui frappent les yeux, ravissent un club ou enthousiasment une taverne; mais pour la discussion ou le travail du législateur, à peu près nul talent. » Etant venu à Paris en juin 1791, il fit paroître une affiche qui contenoit diverses questions relatives au départ du roi, et tendoient à faire sentir la nécessité d'abolir une monarchie tombée dans l'avilissement; mais n'ayant osé signer ce libelle, il emprunta le nom d'Achille du Châtelet. Il publia à Paris, en 1791, sa théorie pratique des droits de l'homme, sous le titre de *Droits de l'homme, en réponse à l'attaque de M. Burk, sur la révolution française*, trad. de l'anglais par Soulès. Ses principes s'étoient alors assez répandus en Angleterre pour donner quelqu'alarme au ministère, qui s'attacha à les combattre. Il fit même brûler ses *Œuvres* par les habitans d'Exeter. Le 26 août 1792 Guadet lui fit obtenir de la législature un décret de naturalisation, et en septembre il fut nommé député du Pas-de-Calais à la convention nationale. Le 20 novembre il opina par écrit sur la mort de Louis XVI, et déclara « que le ci-devant roi, faisant partie de la horde des brigands couronnés, il étoit juste, légitime et politique de lui faire son procès. » Cependant lorsqu'il fut question du sort que devoit subir ce monarque, Payne s'opposant, autant qu'il étoit en lui, à sa mort, vota pour son bannissement, et ensuite pour le sursis. Cette opinion décida en partie Robespierre à le faire exclure, en 1793, de la convention, comme étranger. Incarcéré ensuite comme suspect, les Etats-Unis réclamerent sa liberté. Il fut rappelé à l'assemblée après le 9 thermidor, vers la fin de 1794, et étant sorti après la cession du Corps Legislatif, il adressa, en mai 1796, au conseil des Cinq-Cents, un ouvrage intitulé *De la Décadence et de la Chute du système des finances d'Angleterre*, ouvrage dans lequel il annonçoit que le gouvernement touchoit à sa fin. Payne n'obtint pas en France toute l'influence dont il s'étoit sans doute flatté. Ne parlant pas le français, quoiqu'il l'entendît, il n'osa jamais paroître à la tribune, et se vit toujours obligé de transmettre au public ses idées, ses ouvrages, ses discours mêmes, par l'organe de Lanthenas. En 1802 il quitta la France pour repasser en Amé-

rique, où le président Jefferson l'avoit rappelé, et faillit à périr en janvier 1806, dans sa maison de campagne de Newrechelle, d'un coup de fusil qui lui fut tiré par la fenêtre. Payne mourut en 1809. Il a encore publié le *Républicain*, ou le *Defenseur du gouvernement representatif*, par une société de républicains, qu'il rédigea avec Condorcet, Paris, 1791, in-8°; et le *Sens Commun*, traduit de l'anglais par Labaume, Paris, 1790, in-8°.

* PAYNGK (Assuérus), fils de Pierre Théodore, chimiste du roi Christian IV, né à Husum en Danemarck, mourut en 1657, premier médecin de Frederic III, en laissant un recueil, intitulé *Operationes chymicæ rariores*, insérées par Thomas Bartholin dans sa *Cista medica*, Copenhague, 1661, in-8°.

I. PAYS (Pierre le), jésuite, connu parmi les géographes pour avoir, le premier des Européens, découvert la source du Nil au mois d'avril 1618. Les observations qu'il donna à ce sujet ont détruit toutes les fables qu'il avoit plu aux voyageurs de débiter, et aux compilateurs de répéter sur cette matière qu'ils ne connoissoient pas.

† II. PAYS (René le), sieur de Villeneuve, né à Nantes en 1636, passa une partie de sa vie dans les provinces du Dauphiné et de Provence, où il étoit directeur général des gabelles. Il égayoit la tristesse de son emploi par la culture des lettres. Ses *Amitiés*, *Amours* et *Amourettes*, ouvrage mêlé de vers et de prose, publié en 1685, in-12, trouvèrent des admirateurs à la cour et à la ville. Les dames sur-tout les lurent avec plaisir, et quelques-unes en prenant du goût pour l'ouvrage en prirent pour l'auteur. On fut jusqu'à s'informer chez son libraire comment il étoit fait? La duchesse de Nemours ayant eu cette curiosité, Le Pays lui adressa le Portrait de l'auteur des Amitiés, Amours et Amourettes. Cette production est en vers et en prose comme la précédente. Le style en est enjoué. L'auteur affectoit d'imiter Voiture; mais il n'en fut que le singe. Despreaux ne le cacha point dans la satire où il fait dire à un campagnard qui préfère Le Pays à Voiture :

> Le Pays, sans mentir, est un bouffon plaisant.

Le rimeur ridiculisé, loin de s'en fâcher, fut le premier à en badiner dans une lettre qu'il écrivit de Grenoble à un de ses amis de la capitale. Quelque temps après il vint à Paris, alla voir Boileau, soutint devant ce satirique le caractère enjoué qu'il avoit pris dans sa lettre, et ils se séparèrent bons amis. Son esprit facile, agréable et vif plut à Despréaux ainsi qu'à la plupart des gens de lettres qui connurent Le Pays. Il faut pourtant en excepter Linière. Le Pays lui disoit un jour : « Vous êtes un sot en trois lettres. Et vous, répondit Linière, en mille que vous avez composées. » Le duc de Savoie honora Le Pays du titre de chevalier de Saint-Maurice, et l'académie d'Arles se l'associa. Ses derniers jours furent troublés par un procès très-fâcheux : un de ses associés ayant malversé, il fut condamné à payer pour ce fripon. Il mourut peu de temps après, le 30 avril 1690. On a de lui, outre les ouvrages dont nous avons parlé, I. *Zélotide*, histoire galante, qui fut goûtée en province et qui n'obtint pas le même succès à Paris.

II. Un *Recueil* de pièces de poésies, églogues, sonnets, stances. Le tout entièrement oublié. Il le publia sous le titre de *Nouvelles Œuvres*, Paris, 1672, deux vol. in-12.

PAYVA. *Voyez* ANDRADA, n° I.

* I. PAZ (Augustin du), religieux dominicain, né en Bretagne, publia l'histoire généalogique de plusieurs maisons illustres de cette province, en un vol. in-fol., 1619. Dom Lobineau lui reproche d'avoir exalté des noms presque obscurs, tandis qu'il en a omis qui brilloient avec éclat; cependant le P. du Paz, dit-il, avoit l'esprit net et solide, et la lecture des anciens titres, à laquelle il s'étoit appliqué, lui avoit donné du goût pour la vérité. Il avoit ramassé avec beaucoup de soin et de travail quantité de mémoires et avoit commencé à les mettre en ordre pour en former un corps d'Histoire de Bretagne, quand il mourut vers 1630.

II. PAZ (Jacques ALVAREZ de), jésuite, né à Tolède en 1570, mort à Lima au Pérou en 1620, a donné plusieurs *ouvrages* de piété qui sont estimés; ils ont été traduits en plusieurs langues, et entre autres en français par le P. Belon, et imprimés à Lyon en 1740.

PAZMANI (Pierre), né au Grand-Waradin en Hongrie, se fit jésuite, et remplit long-temps les fonctions de missionnaire dans sa patrie. Il s'acquit une telle réputation qu'après la mort du cardinal Forgacs, archevêque de Strigonie, l'empereur Mathias le fit nommer pour son successeur. Il s'occupa dès-lors à réformer son diocèse, à soulager les pauvres, construire des églises et à élever d'autres pieux monumens. Tirnau lui doit sa cathédrale, Presbourg un beau collége, et plusieurs villes, d'utiles fondations. Ferdinand II obtint pour lui le chapeau de cardinal en 1629. Il mourut à Presbourg le 19 mars 1637. On a de lui, I. Un grand nombre d'*ouvrages ascétiques*, *polémiques*, etc., en hongrois. II. Des *Sermons* pour les dimanches et les fêtes, dans la même langue, 1636, in-fol. III. Quelques *ouvrages* polémiques en latin. IV. *Vindictæ ecclesiasticæ*, Vienne, 1620, in-4°. V. *Acta et decreta Synodi Strigoniensis celebratæ* 1629, Presbourg, 1629, in-4°, etc.

* PAZUMOT (François), ingénieur, géographe, membre de plusieurs académies, sous-chef du bureau des plans et cartes de la marine, né à Beaune le 30 avril 1733, descendoit par son aïeule maternelle de la famille du célèbre Jean Charlier Gerson, dont une branche qui existoit en Bourgogne s'éteignit en 1763 dans la personne de Jean Charlier, curé de Champignolle, près Arnay-le-Duc. Il étudia à Beaune et montra dès-lors beaucoup de dispositions pour les sciences. Il vint à Paris, obtint quelque temps après un brevet d'ingénieur géographe du roi, et publia en 1765 des *Mémoires géographiques sur quelques antiquités de la Gaule*, avec de bonnes cartes. Ces mémoires furent mis de pair avec ceux de Belley. Il fut chargé par le gouvernement d'aller visiter l'Auvergne, d'examiner les Volcans éteints de cette province, de mesurer les hauteurs et les distances, et d'en lever des cartes. Ce travail ingrat et pénible l'occupa trois années entières, et cependant il ne leva que la carte de

la partie septentrionale de ces régions, qui n'a pas encore été publiée en entier ; il fut ensuite chargé de vérifier le travail des géographes qui avoient mesuré la partie opposée, et tout cela ne lui valut que le remboursement de ses dépenses, avec une gratification de 300 liv., à laquelle il réduisit ses prétentions, afin, disoit-il, d'économiser les fonds que l'état consacroit à des travaux utiles : exemple bien rare de patriotisme et de désintéressement. En 1766, nommé à la chaire de physique du collége d'Auxerre, qu'il a remplie pendant 8 ans, il rédigea un cours de cette science en français, innovation actuellement adoptée, quoiqu'elle ait éprouvé beaucoup d'obstacles. Il visita la Suisse, le Mont-Blanc, les Pyrénées et fit paroître ses *Voyages physiques* dans les Pyrénées, in-8°, Paris, 1797. Les orages de la révolution avoient laissé des traces profondes dans l'ame sensible de Pazumot. Sa santé s'altéra, des maladies graves et périodiques présageoient son entier dépérissement. Des conversations sur des points de religion avoient remplacé ses recherches des curiosités naturelles. C'est chez lui que pendant plusieurs années se tinrent les séances hebdomadaires de la société de philosophie chrétienne, fondée en 1795. Pazumot fournit plusieurs *articles* dans les Annales de la religion en 18 volumes, il a laissé un *manuscrit* sur les preuves de la religion. Étant allé revoir Beaune sa patrie, il y tomba malade et termina sa carrière en septembre 1804, à l'âge de 70 ans. On a de lui, imprimés, I. *Lettre* sur les urnes cinéraires trouvées à Côte-Côte près Dieppe. (Mercure de France, février 1761.) II. *Observations* sur les inondations de Paris en 1764. (Journal de Verdun, juin 1761.) III. *Mémoires géographiques* sur quelques antiquités de la Gaule, avec des cartes, 1 vol. in-12, en 1765. IV. *Lettre* sur les bains en mosaïque et quelques antiquités trouvées à Corsaint près Semur en Auxois. (Journal de Verdun, février 1765.) V. *Lettre* au comte de Caylus sur le camp des Alleax près Avalon, et sur la voye romaine d'Avalon à Auxerre, (Recueil d'antiquité de Caylus. t. 6.) VI. *Mémoire* sur le froid de 1767 et sur un thermomètre qui monta au lieu de descendre. (Journal de Verdun, avril 1767.) VII. *Principaux usages de la sphère armillaire, de celle de Copernic et des globes célestes et terrestres* (brochure in-12 de 21 pag. 1770). VIII. *Usages de la Sphère de Copernic* ou *machine génégélique* (brochure in-12 de 52 pag., Paris 1773). IX. *Discours préliminaire de l'Atlas céleste et flamstée*, publié par Fortin 1776. X. *Moyens de connoître les constellations et toutes les étoiles qui les composent* (même Atlas). Les quatre premiers des neuf problèmes qui terminent cet ouvrage sont de Pazumot, qui a eu beaucoup de part aux suivans et qui en a rendu compte dans le Journal des beaux arts, mai 1777. XI. Journal de Physique. *Mémoires* sur les moyens de perfectionner les lampes économiques. t. 2. 1773. XII. *Question* sur les circonstances de la vue des Alpes à Beaune. t. 3, 1774. XIII. *Développement pour étendre cette question.* t. 4. XIV. *Sur L'hyacinthe d'Espally*, près du Puy en Velai. t. 3. XV. *Sur l'électricité de la pluie.* id. XVI. *Arc-en-ciel vu en entier* au Mont-d'Or. id. XVII. *Sur le terrain des environs*

de Regemes, près Auxerre. t. 5. 1775. XVIII. *Description d'une fouille rare et nouvelle*. id. XIX. *Mémoire* sur une espèce singulière de thermomètre. t. 6. XX. *Observations météorologiques* faites à Auxerre, *déterminations* de quelques lieux élevés de la France. *Description d'une machine propre à mesurer la pluie*. t. 8. 1776. XXI. *Rapport de l'académie des sciences*, sur la découverte de la zéolithe dans les productions volcaniques, janvier 1778. XXII. *Mémoire* sur la cristallisation du fer, décembre 1779. XXIII. *Lettre* sur les roches de la forêt de Rougeau sur le bord de la Seine, juin 1780. XXIV. *Découverte d'une carrière de quartz lentimaire*, que l'auteur avoit d'abord nommé par erreur *Spath Séléniteux*, août 1780. XXV. *Correction* sur la fausse dénomination de le quartz, septembre 1780. XXVI. *Observations* sur des effets de la foudre dans une maison de Paris, août 1781. XXVII. *Lettre* sur des ossemens trouvés à Montmartre, août 1782. XXVIII. *Mémoire* sur la liaison des volcans d'Auvergne avec ceux du Gévaudan, du Valay, du Vivarais, etc., septembre 1782. XXIX. *Observations* sur la congélation de l'eau en filets prismatiques verticaux dans un terrein calcaire, juillet 1782. XXX. *Hauteur comparée des plus hautes montagnes du globe et nivellement de Paris*, septembre 1783. XXXI. *Correction* pour la hauteur du Mont-Cenis, janvier 1786. XXXII. *Mémoire* sur la manière de déterminer l'élévation d'un sol au-dessus du niveau de la mer, par l'élévation du mercure, juillet 1785. XXXIII. *Mémoire* sur les différens cristaux de le tenîte qui se trouvent à la bute de Chaumont près Paris, février 1787. XXXIV. *Mémoire* sur la zéolithe reconnue dans les volcaus de Feroé, de France, d'Allemagne, et dans les produits de celui de l'île Bourbon, et analyse de cette substance. Ce *mémoire*, lu et accueilli par l'académie des sciences, se trouve dans les Volcans éteints du Vivarais, (Faujas S. Fonds in-fol. 1779). XXXV. *Lettre* sur un plagiat fait à ce sujet par Desmaret (même ouvrage). XXXVI. *Description d'un camp romain*, près de Tonnerre à Flogny sur les bords de l'Armançon. (Mémoires de l'académie de Dijon. t. 2.) XXXVII. *Observations d'histoire naturelle*, depuis l'Yonne à Auxerre jusqu'à la Saône, suivies d'observations physiques sur les circonstances de la vue des Alpes en Bourgogne en 2 parties, (id. 1782 2e semestre et 1783 1er semestre). XXXVIII. *Lettre* sur quelques restes d'un tombeau gaulois trouvé à Paris près le théâtre français. (Journal de Paris, mai, 1783.) XXXIX. *Lettre* à M. Pierre, curé de Champlot, sur la voie romaine de Sens à Auxerre pour prouver l'existence de cette voie. (Almanach de Sens 1784.) XL. *Lettre* sur un cippe trouvé à Paris dans l'ancien mur de clotûre du palais, vis-à-vis le chevet de la Sainte-Chapelle. (Journal de Paris 1785). XLI. *Description, plan, coupe et nivellement des grottes d'Arcy*, sur Cure, suivie *d'observations physiques*. (Mémoire de l'académie de Dijon, 1784 1er semestre.) XLII. *Lettre* sur quelques volcans de la haute Auvergne. (Journal de France par Fontenay, 1785). XLIII. Autre *lettre* sur le même sujet (ibid, avril 1784). XLIV. *Lettre* sur la danse Macabre (ibid. mars 1785). XLV. *Lettre* sur les deux chiens de Sibérie, et sur le sommeil des

chats. (Buffon.) XLVI. *Voyages physiques dans les Pyrenées* en 1788 et 1789. (Paris 1797.) Il a laissé un *ouvrage manuscrit*, sur les preuves de la religion. On fait espérer au public un vol. in-4° de ce savant sous le titre *d'Antiquites de la Bourgogne pour faire suite aux antiquités de Caylus et de La Sauvagère*. L'édition sera soignée par un homme de lettres à qui l'on doit un ouvrage sur les antiquités de Châlons sur Saône etc.

† I. PAZZI (Jacques), banquier florentin, d'une famille distinguée, fut chef de la faction opposée aux Médicis. Il s'unit avec François Salviati, archevêque de Pise, et le cardinal Riario, pour se défaire des deux frères Julien et Laurent, dont l'autorité faisoit ombrage à quelques-uns de ses concitoyens et des princes voisins et sur-tout au pape. Pazzi devoit les faire assassiner, l'archevêque devoit s'emparer du palais, et Riario, neveu de Sixte IV, devoit approuver l'entreprise au nom de son oncle. On choisit pour exécuter ce projet la solennité d'une grande fête qu'on célébroit dans l'église de Sainte-Réparate le 26 avril 1478. Le moment de l'élévation de l'hostie (d'autres disent du *Sanctus*) fut celui qu'on prit pour le meurtre, afin que le peuple attentif et prosterné ne pût s'y opposer. En effet dans cet instant même Julien fut assassiné par un frère de Pazzi et par d'autres conjurés; et Laurent blessé légerement se sauva dans la sacristie. L'archevêque se promenoit dans le palais, pour s'en emparer à l'instant qu'il apprendroit la mort des deux frères. Mais au premières rumeurs du peuple, le gonfalonier se doutant de quelque chose arrêta ce prélat; il en fut de même de Pazzi, et on les pendit aux fenêtres du palais. La dignité de cardinal sauva Riario, qui fut renvoyé à Rome un mois après. Les Florentins, qui aimoient les Médicis, les vengèrent par le supplice de tous les coupables. Bernard Bandini, l'un des meurtriers, s'étant retiré chez les Turcs, fut livré à Laurent de Médicis par le sultan Bajazet. La maison des Pazzi se réconcilia ensuite avec les Médicis, et s'unit à elle par des mariages.

II. PAZZI (Côme), de la famille du précédent, archevêque de Florence en 1508, homme versé dans la littérature grecque et romaine, traduisit Maxime de Tyr de grec en latin.

III. PAZZI (Alexandre), frère du précédent, publia quelques *tragédies* et une *traduction* de la Poétique d'Aristote qui lui a mérité une place dans les éloges de Paul Jove.... Le Noble a donné l'Histoire secrète de la conjuration des Pazzi, mais la fable y est mêlée à la vérité. Une pièce classique sur cette conspiration est le *Conjurationis Pachanæ commentarium* de Politien. Il fut témoin oculaire de l'événement et en imprima le recit dans l'année même où il eut lieu. Comme il devoit tout aux Médicis et qu'il leur étoit fort attaché, il n'a pu être froid narrateur. La véhémence, autant que l'élégance, caractérisent cette production, qui ne fut point réimprimée avec les autres ouvrages de Politien, en 1468 où 1499, ni dans l'édition de Paris de 1519. Devenu extrêmement rare, Adimari l'a publiée pour la 2e fois à Naples en 1769, avec de nombreux éclaircissemens, formant un fort vol. in-4°. On peut le trouver aussi dans la vie de Laurent de Médicis par Roskoe.

* II. PAZZI (Ange), de Ri-

mini, ville de la Romagne, célèbre jurisconsulte du 15e siècle, obtint pour ses services, les droits de citoyen à Venise, à Padoue et à Vérone; il a écrit, *Consiliorum vol. Historia del bello Cenomano et de rebus Venetorum suo tempore gestis*, etc. Pazzi mourut à l'âge de 80 ans.

* III. PAZZI (Antoine), graveur, né à Florence vers l'an 1750. Outre un grand nombre de *portraits* d'artistes, insérés dans les volumes qui font suite au Museum Florentinum, nous avons de lui d'autres *morceaux* gravés au burin, tels que le *portrait* en pied du prince Lichtenstins, d'après Rigaud, la *Sainte-Vierge*, d'après Antoine Van Dyck, et diverses pièces de la galerie de Florence.

IV. PAZZI. *Voy.* MAGDELEINE, nº II.

* PÉACOCK (Reginald), prélat anglais, mort en 1486, fut successivement évêque de Saint-Asaph et de Chichester, à la recommandation de Humphrey-le-Bon, duc de Glocester. Mais il fut déposé pour avoir résisté à l'autorité du pape. Peacock nioit la transsubstantiation, et plusieurs articles de la foi catholique. Il fut contraint de se rétracter, et ses livres furent brûlés publiquement. Il mourut dans un couvent où il s'étoit retiré.

PEAN (N.), janséniste obscur, mort en 1764, à 80 ans, est auteur de divers *écrits* polémiques, dont le plus connu est le *Parallele de la morale des jésuites avec celle des payens*, 1726, in-8º, avec le *combat de l'erreur contre la vérité*, ou *suite du Parallele de la doctrine des payens avec celle des jésuites*, Utrecht, 1749, in-8º.

* PÉAPS (Guillaume), écrivain dramatique sous le règne de Charles Ier, né en 1632, élève du collége d'Éton, où il composa une pièce intitulée *L'Extase de l'amour*, ou *les grandes prérogatives*, in-4º, 1649. Peaps n'avoit alors que 17 ans. On ne connoît pas d'autre ouvrage de lui.

† PÉARCE (Zacharie), savant évêque anglais, fils d'un distillateur de Londres, né à Londres en 1690, se fit connoître pendant son sejour à l'université de Cambridge, par quelque morceaux de sa composition insérés dans la Guardian et le Spectateur, ainsi que par une édition du *Cicero de oratore*, 1716. En 1724 il fut reçu docteur en théologie, et publia son édition de *Longinus*; deux après il fit paroître son *Essai sur l'origine et les progrès des temples*, et fut nommé successivement doyen de Winchester en 1739, évêque de Bangor en 1748, évêque de Rochester et doyen de Westminster en 1756. Il mourut en 1774. On doit encore au docteur Péarce une édition du *Cicero de officiis*, 1745; — Une *Défense des miracles de Jésus-Christ*, en anglais, 1727 et 1728. Elle est dirigée contre Woolston. Une *revision du texte de Milson*, etc. Il a paru de lui après sa mort *Commentaire avec des notes sur les quatre évangélistes et les Actes des apôtres*, *avec une nouvelle traduction de la Ire épître de Saint-Paul aux Corinthiens*, en 2 volumes in-4º.

† PÉARSON (Jean), né à Snoring en 1613, fut élevé à Eaton et à Cambridge, et prit les ordres selon le rit anglican en 1613. Il eut ensuite plusieurs emplois ecclésiastiques jusqu'à la mort de Charles Ier dont il étoit zélé par-

1660. Il n'eut point d'emploi sous Cromwel ; mais Charles II, étant remonté sur le trône, le fit son chapelain, le nomma principal du collège de la Trinité, et enfin en 1672 évêque de Chester, où il mourut en 1686. Ses mœurs et son caractère étoient faciles ; on le trouvoit même trop relâché dans son diocèse, et l'on ne peut nier qu'il ne fût plus sévère dans ses écrits que dans sa conduite. On a de lui un grand nombre d'ouvrages. Les principaux sont, I. *Vindiciæ Epistolarum sancti Ignatii*, 1672, in-4° ; ouvrage dans lequel il démontre l'authenticité des épîtres de St. Ignace martyr, contre quelques calvinistes. II. Des *Annales de la vie et des ouvrages de St Cyprien*, qui se trouvent dans l'édition de ce Père, donnée par Jean Fell, évêque d'Oxfort. III. Un *Commentaire* en anglais sur le Symbole des Apôtres, traduit en latin, in-4°, Francfort, 1691. IV. Les *Annales de la vie de St. Paul*, des *Leçons* sur les *Actes* des Apôtres, avec des *Dissertations* chronologiques sur l'ordre et la succession des premiers évêques de Rome, en latin, etc. Ces deux ouvrages se trouvent dans ses *Opera posthuma*, 1688, in-4°. V. *Prolegomena in Hieroclem*, in-8°, avec les Œuvres de ce philosophe. Dans tous ces différens écrits on voit le savant profond, le critique judicieux, et beaucoup de modération à l'égard de l'Église catholique. On lui doit aussi, conjointement avec son frère Richard, mort en 1670 catholique-romain, une *édition* des Grands Critiques, Londres, 1660, dix vol. in-folio, réimprimés à Amsterdam en 1698, 8 tom. en 9 vol. in-folio. Il faut y joindre le *Thesaurus Theologico-Philologicus*, Amsterdam, 1701 et 1702, 2 vol. in-folio ; la *Critica sacra* de Louis de Dieu, un vol. in-fol. ; le *Synopsis Criticorum*, Londres 1669, ou Utrecht, 1684, 5 vol. in-fol.

* PECCHIO (Dominique), de Vérone, célèbre peintre du 18ᵉ siècle, exerça le métier de perruquier pendant plusieurs années, et apprit ensuite les premiers élémens de la peinture à l'école d'Antoine Balestra son concitoyen. Ses *paysages* sont estimés et recherchés. Son dessin est correct et son coloris brillant. Presque toutes les figures de ses paysages furent retouchées par son maître. On voit quelques-uns de ses *Tableaux* à Ferrare dans les cabinets des curieux. On a encore de lui plus de trente *Portraits* des citoyens les plus distingués de sa ville natale.

* PECCHIOLI (Alamanno), du village de Sesto, dans le territoire de Florence, né vers la fin du 17ᵉ siècle, professeur dans l'école des clercs de Saint-Laurent de Florence, obtint une prébende dans la basilique de cette ville, où il termina ses jours en 1748, âgé de 80 ans. Il a publié *Tractatus peregrinarum recentiumque questionum, occasione acceptá a singulari libro de eruditione apostolorum, et à commentario de rectá christianorum in eo quod mysterium divinæ Trinitatis attinet, sententia, evulgatis per* Exc. Jos. Lami, Venetiis, 1748, in-8°. Le P. l'abbé Lami répondit à cet ouvrage par un autre livre intitulé Examen de quelques assertions de Alamanno Pecchioli, dans son ouvrage intitulé *Tractatus peregrinarum*, etc. Florence, 1749.

* I. PECCI (l'abbé Joseph), gentilhomme de Sienne, né le 29

septembre 1700, et mort le 21 avril 1751, professa le droit dans l'université de Padoue; et quelques années après, il donna des Leçons publiques de grec dans sa patrie. L'abbé Pecci avoit de grandes connoissances en littérature et beaucoup d'érudition. On a de lui, I. *Vita del B. Pietro Pecci*. II. *Prolusione a Pregy della lingua greca*, Lucques, 1741, et Naples, 1743, avec des additions. Cet ouvrage à été traduit en français.

* II. PECCI (Jean Antoine), frère puîné du précédent, a publié plusieurs *ouvrages* remplis d'érudition, parmi lesquels nous citerons les suivans, I. *Storia del vescovado della città di Siena*, etc. Lucques, 1748. II. *Ragionamento sopro un' urna antica*, 1749. III. *Spiegazione d'un Sigillo Guelfo*, Siena, 1762.

† PECHANTRÉ (Nicolas de), né à Toulouse en 1638, d'un chirurgien de cette ville, fit quelques *pièces* de vers latins, qui sont estimées, et s'appliqua principalement à la *poésie* française. Couronné trois fois par l'académie des jeux Floraux, il ambitionna des succès plus difficiles, vint à Paris, et y débuta par la tragédie de *Géta*, représentée en 1687. Le jeune auteur ayant montré cette pièce à Baron, ce comédien commença par lui en dire le plus de mal qu'il put, et finit par lui en offrir 200 liv. Pechantré, homme simple et d'ailleurs peu aisé, accepta l'offre; mais Champmêle, autre comédien, ayant su cette convention et ayant lu *Géta*, jugea autrement de cette pièce, et prêta à l'auteur les vingt pistoles nécessaires pour la retirer. Quoi qu'il en soit de cette anecdote que quelques auteurs contestent, cette tragédie jouée le 29 janvier 1687, imprimée in-12 la même année, reçut de grands applaudissemens. Le poëte enhardi en fit la dédicace à monseigneur, qui lui donna des marques de sa libéralité. On a encore de lui *Jugurtha*, tragédie jouée en 1692, le *Sacrifice d'Abraham* et *Joseph vendu par ses frères*, tragédies qui ont été représentées à Paris dans plusieurs colléges de l'université. On rapporte à l'égard de sa tragédie de la *Mort de Néron*, représentée le 21 février 1703, une anecdote assez singulière. Péchantré travailloit ordinairement dans une auberge; il oublia un jour un papier où il disposoit sa pièce et où il avoit mis, après quelques chiffres: « Ici le Roi sera tué. » L'aubergiste avertit aussitôt le commissaire du quartier, et lui remet le papier en main. Le poëte, étant revenu à son ordinaire à l'auberge, fut bien étonné de se voir environné de gens armés qui vouloient s'emparer de sa personne. Mais ayant aperçu son papier entre les mains du commissaire, il s'écria plein de joie: « Ah! le voilà; c'est la scène où j'ai dessein de placer la mort de Néron. » C'est ainsi que l'innocence du poëte fut reconnue. (*Voyez* l'article CYRANO.) Péchantré mourut à Paris en 1709. Il avoit exercé la médecine en province pendant quelque temps.

† PECHLIN (Jean-Nicolas, en latin *Pechlinus*), né en 1646, reçut le bonnet de docteur en médecine en 1667 à Leyde sa patrie, obtint une chaire à Kiel en 1673, fut nommé successivement premier médecin, bibliothécaire et conseiller du duc de Holstein-Gottorp, et ensuite précepteur du prince héréditaire.

C'est en cette qualité qu'il l'accompagna en 1704 à Stockholm, où il mourut en 1706. On a de lui divers ouvrages, dont quelques-uns font preuve plutôt de son éloquence que de la solidité de son jugement. I. *De purgantium medicamentorum facultatibus*, Amsterdam, 1702, in-8°. Cet ouvrage est divisé en deux parties; dans la première l'auteur recherche en quoi consiste la vertu des médicamens purgatifs, considérés en eux-mêmes; dans la seconde, il tâche d'expliquer mécaniquement l'opération de ces mêmes purgatifs, lorsqu'ils sont pris intérieurement. II. *De vulneribus sclopetorum*, Kiel, 1674, in-4°. III. *De aëris et alimenti defectu et vitâ sub aquis*, 1676, in-8°. IV. *De habitu et colore Æthiopum, qui vulgo Nigritæ*, etc., Kiel, 1677, in-8°. Il établit le siége de la couleur des nègres dans le réseau cutané, et dit que la bile contribue à cette couleur, par la noirceur dont elle est empreinte. Barrère a fait revivre cette opinion vers le milieu du 18ᵉ siècle. V. *Theophilus Bibaleus, seu de potu herbæ theæ Dialogus*, Kiel, 1684, in-4°. et Paris, 1685, in-12. C'est un éloge du thé, écrit en style poétique, on y trouve des réflexions fort judicieuses sur la force de l'opinion, relativement au cours des remèdes. VI. *Observationum medicarum libri tres, quibus accessit ephemeris vulneris Thoracici et in eam Commentarius*, Hambourg, 1691, in-4°. On y trouve d'excellentes remarques, mais aussi beaucoup de preuves de la crédulité de Pechlin.

PECHMEJA (Jean de), ancien professeur d'éloquence au collége royal de la Flèche, né à Villefranche de Rouergue en 1741, mort à Saint-Germain-en-Laye en 1785, étoit un littérateur distingué. Son éloge du grand Colbert obtint en 1773 l'*accessit* au jugement de l'académie française. Mais il est principalement connu par un poème en prose, en douze livres, publié en 1784, in-8°, ou 2 vol. in-12, sous le titre de *Téléphe*, et traduit en anglais. On l'a réimprimé en 1795, deux volumes in-18, avec figures. L'élégance et la pureté du style, des images riantes et vraies, une peinture de l'amitié telle qu'il la sentoit lui-même, demandent grace pour beaucoup d'endroits où il n'est que déclamateur. « Quoiqu'on ne puisse lui refuser de l'esprit et du talent, dit La Harpe, il est loin du bon goût et du vrai génie dont le siècle de Louis XIV nous a laissé les modèles. L'auteur manque souvent son but, faute de mesure dans ses idées et son style. Il semble, comme Rousseau, faire un crime de la propriété, sans laquelle cependant toute société est impossible; il ne veut pas que les enfans succèdent à la fortune de leurs pères, comme si cette succession n'étoit pas de droit naturel, et comme si les pères eux-mêmes ne travailloient pas pour leurs enfans! C'est un vrai délire d'imaginer qu'il faille détruire les lois primitives, parce que l'observation de ces lois entraîne quelques abus. Il y a dans cet ouvrage quelques morceaux d'une éloquence noble et des momens d'intérêt, mais en général nul art dans la disposition et la préparation des événemens; point de nœud qui attache des faits sans vraisemblance; des tableaux gigantesques, une nature fausse, des principes outrés et une diction abstraite. » Ce jugement est

juste, quoiqu'un peu sévère. Pechmeja étoit du nombre des novateurs qui croient pouvoir faire des poëmes en prose ; chose qui pouvoit être exécutée dans des langues harmonieuses, sonores, et dont la prosodie étoit bien marquée, telle que la grecque ; mais qui ne peut l'être chez les peuples dont la langue abonde en syllabes sourdes. On a voulu faire de la poésie en prose ; on est seulement parvenu à corrompre la prose, en y introduisant des tours poétiques et un style demi-oriental. On a *attribué* à Pechmeja plusieurs morceaux philosophiques et hardis de l'Histoire politique du commerce des deux Indes par l'abbé Raynal, dont il étoit ami. Il fut lié par la plus vive et la plus constante tendresse avec un médecin de ses amis, du Breuil, son compatriote. Ils renouvelèrent l'exemple trop rare d'Oreste et de Pilade. De Pechmeja étant tombé malade à Paris en 1776, du Breuil vola à son secours ; et dès-lors tout fut commun entre ces deux amis, logement, sociétés, biens, maux, etc. ; la mort même ne put les séparer. Le médecin étant mort le 10 avril 1785 d'une maladie contagieuse, l'homme de lettres, qui ne le quitta pas dans ses derniers momens, mourut vingt jours après, victime de l'amitié. Il comptoit sur du Breuil comme sur lui-même. Un jour qu'on lui demandoit quelle étoit sa fortune ? « J'ai, répondit-il, 1200 livres de rente ; et comme on s'étonnoit qu'un si modique revenu pût lui suffire. Oh ! dit-il, le docteur en a davantage ». Il orna le portrait de son ami de ces quatre vers :

> Il oublia son art pour le créer encore ;
> Au sort de ses amis son bonheur fut lié,
> Et la Grèce l'eût pris pour le Dieu d'Epidaure,
> Ou pour celui de l'Amitié.

PÉCHON DE RUBY, gentilhomme de Bretagne, avoit été enlevé dans sa jeunesse par une bande de Bohémiens qui le conduisirent pendant long-temps de village en village, et dont il a ensuite décrit les tours et escroqueries dans un ouvrage devenu rare, intitulé *La Vie généreuse des Mattois, Gueux, Bohémiens et Cagoux*, contenant leurs façons de vivre, subtilités et jargon, avec un *Dictionnaire* en langage blesquien, Paris, 1622, in-8°. L'auteur est mort au milieu du 17e siècle.

I. PECK (Pierre), *Peckius*, jurisconsulte de Ziriczée en Zélande, enseigna pendant 40 ans le droit à Louvain, et devint en 1586 conseiller de Malines, où il mourut en 1589, à 60 ans. On a de lui divers *ouvrages* de jurisprudence, qui étoient bons dans leur temps.

II. PECK (François), littérateur, naturaliste et même poëte, né à Stamford en 1692, mort en 1743, a donné divers *ouvrages*, dont quelques-uns ont eu du succès en Angleterre. Nous ne citerons que son *Histoire naturelle* et les *Antiquités du comté de Leicester et de Rutland*, in-4°, 1740, et ses *Mémoires sur la Vie de Cromwel*, 1740, 2 vol. in-4°. *Voyez* MILTON.

* PECHWEL (Henri), théologien anglais, né en 1747, mort en 1787, fut un prédicateur populaire parmi les calvinistes méthodistes. Il obtint le rectorat de Bloxham, au comté de Lincoln : mais c'est à Londres qu'il a le plus vécu. Il s'y est appliqué à

l'étude de la médecine et de l'anatomie, et a rendu dans cette partie de grands services à l'humanité. Peckwel périt même victime de son zèle; car en ouvrant le corps d'une jeune personne morte d'une fièvre putride, il se fit à la main une blessure, qui paroissoit légère, mais qui occasionna la gangrène, dont il mourut. On a de ce docteur plusieurs *sermons*, qui ont été publiés.

* PÉCORONI (François-Marie), de Bergame, de l'ordre des servites; après avoir passé par les divers emplois de son ordre, il fut nommé procureur-général, et mourut à Rome en 1770, âgé d'environ 70 ans. On a de lui *Storia dell' origine e fondazione del sagro ordine, de servi di Maria Vergine*, Rome, 1746, in-4°.

PÉCOURT (N.), maître de ballet, danseur de l'opéra, et maître à danser de Mad. la duchesse de Bourgogne, mort à Paris en 1729, à 78 ans, excella dans son art, et fut un des premiers qui mit dans la danse du caractère et de l'expression. Il eut la direction des ballets de l'opéra, et les composa, dit-on, avec génie. Son talent, ses graces, sa figure inspirèrent une folle passion pour ce danseur à plus d'une femme. La fameuse Ninon de Lenclos l'aima autant qu'une courtisane peut aimer. Le comte, depuis maréchal de Choiseul, fut jaloux du danseur, et l'ayant un jour rencontré chez Ninon avec un habit ressemblant à un uniforme, lui demanda d'un ton railleur, « dans quel corps il servoit; — Je commande un corps, lui répondit Pécourt avec fierté, où vous servez depuis long-temps. »

I. PECQUET (Jean), médecin de Dieppe, mort à Paris en 1674, avoit été médecin du célèbre Fouquet, qu'il entretenoit à ses heures perdues des questions les plus agréables de la physique. Il s'est immortalisé par la découverte d'une veine lactée qui porte le chyle au cœur, et qui de son nom est appelée le *Réservoir de Pecquet*. Cette découverte fut une nouvelle preuve de la vérité de la circulation du sang. Elle lui attira plusieurs adversaires, entre autres Riolan, qui écrivit contre lui un livre intitulé *Adversus Pecquetum et Pecquetianos*. On a de lui *Experimenta nova anatomica*, *Epistola de thoracis lacteis*, Paris, 1654, et Amsterdam, 1661, in-4°. Ce médecin avoit l'esprit vif et actif; mais cette vivacité le jetoit quelquefois dans des opinions dangereuses. Il conseilloit, comme un remède universel, l'usage de l'eau-de-vie; elle avança la fin de ses jours.

II. PECQUET (Antoine), grand-maître des eaux et forêts de Rouen et intendant de l'école militaire en survivance, né en 1704, et mort le 27 août 1762, étoit un homme d'un esprit très-cultivé, et qui s'étoit consacré à la politique, à la philosophie, à la littérature et à la morale. On a de lui, I. *Analyse de l'Esprit des Lois*, et *l'Esprit des Maximes politiques*, 1756, 3 vol. in-12. II. *Lois Forestières de France*, 1753, 2 vol. in-4°; ouvrage estimé. III. *L'Art de négocier*, in-12. IV. *Pensées sur l'Homme*, La Haye, 1738, in-12. V. *Discours sur l'emploi du loisir*, Paris, 1739, in-8°. VI. *Parallèle du Cœur, de l'Esprit et du Bon sens*, Paris, 1740, in-12. VII. Il a traduit le *Pastor*

fido de *Guarini*, Paris, 1759, 2 vol. in-12; l'*Aminte* du *Tasse*, Paris, 1734, in-12; l'*Arcadie* de Sannazar, Paris, 1757, in-12, et ses traductions se font lire avec plaisir.

PÉDARETTE, citoyen de Lacédémone, est connu par une réponse magnanime qu'il fit dans une occasion où tout autre qu'un Spartiate ou un Romain auroit laissé échapper des regrets. S'étant présenté pour être admis au conseil des Trois-Cents, il fut rejeté : « Graces aux Dieux immortels ! dit-il en s'en retournant plein de joie, il s'est trouvé dans Sparte trois cents hommes qui me surpassent en mérite. » Si cette démonstration fut sincère, dit J.-J. Rousseau, et il y a lieu de le croire, voilà le vrai citoyen!.... *Voyez* BRASIDAS.

* PÉDÉROBA (frère Pierre-Marie de), *dit* PIETRA ROSSA, né le 3 février 1705 à Pédéroba, gros bourg dans le territoire de Trévise, appelé aussi *Petra Rubea*, parce que la colline sur laquelle est situé ce bourg est d'une pierre rouge, d'où François Marie prit le nom de *Pédéroba*, ou de *Pietra rossa*. Pédéroba prit l'habit des mineurs réformés de saint-François à Bassano le 9 novembre 1719; après avoir fait d'excellentes études, il professa la rhétorique, la philosophie et la théologie. Les talens qu'il avoit pour la chaire lui firent bientôt une grande réputation, et pendant près de 40 ans il prêcha avec le plus grand succès à Rome, à Trévise et dans les principales villes d'Italie : après une longue carrière, entièrement consacrée au ministère évangélique, il se retira à Trévise, où il mourut le 6 novembre 1785. Son *Carême* fut publié à Vicence en 1786, en 2 vol. in-4°, et dédié à Victor Amédée III, roi de Sardaigne. Une éloquence mâle, un style nerveux et coulant, font le mérite de cet ouvrage. On a encore de lui un volume de *panégyriques* et de *sermons*, qui fut aussi imprimé à Vicence en 1788.

PÉDIANUS. *Voyez* ASCONIUS.

* PÉDIUS (Quintus), peintre romain, ou du moins élève de peinture, étoit fils de C. Pédius, personnage consulaire, héritier de Jules César, conjointement avec Auguste. Comme il étoit muet de naissance, Messala l'orateur, de la même famille que l'aïeul du jeune homme, conseilla de lui enseigner la peinture, et cet avis fut approuvé par Auguste. Il avoit déjà fait beaucoup de progrès quand il mourut. Cet exemple ne prouve pas que les Romains estimassent alors la peinture comme une profession : on ne voulut que procurer à ce jeune infortuné un talent qui pût le récréer. Ce ne fut que sous les empereurs que les artistes acquirent plus de considération ; car auparavant ce peuple n'avoit été animé que de la passion des conquêtes.

PÉDRE (don), roi de Portugal, *Voyez* INÈS de *Castro*.

* PÉDROSA (Louis RODRIGUEZ de), né à Lisbonne, reçut à vingt ans le bonnet de docteur à Salamanque, où il professa la médecine pendant plus de cinquante années. Ce fut étant fort âgé qu'il publia, en 1665, le premier tome d'un ouvrage estimé, ayant pour titre : *Selectæ philosophiæ et medicinæ difficultates, quæ à philosophis vel omittuntur, vel negligenter examinantur*. Salmanticæ, in-folio.

La mort de ce savant médecin a privé le public de neuf autres tomes de cet ouvrage, prêts à être mis sous presse.

PÉDRUZZI (Paul), *Pédrasus*, savant jésuite de Mantoue, se fit un nom par ses connoissances dans l'antiquité. Raynuce, duc de Parme, le choisit pour arranger son riche cabinet de médailles. Ce travail l'occupa jusqu'à sa mort, arrivée le 20 janvier 1721, à 75 ans. On a de lui huit volumes du *Museo Farnese*, depuis 1694 à 1727, qui forment dix tomes in-folio, imprimés à Parme sous ce titre : *Cesari in oro raccolti nel Farnese Museo, e publicati colle loro interpretazioni.*

* PEELE (George), poëte anglais qui fleurit sous le règne de la reine Elizabeth, né dans le comté de Devon, fut reçu maître-ès-arts dans l'université d'Oxford en 1579, et s'établit à Londres, où il devint poëte de la ville, et l'ordonnateur des fêtes ; il paroît qu'il s'y fit un nom, ses pièces y furent représentées avec applaudissement, et lues même avec intérêt. On n'en connoît bien positivement que cinq, I. *L'Accusation de Pâris*, 1584, in-4°. II. *Edouard Ier*, 1593, in-4°. III. *Le roi David et la belle Bethsabée*, 1599, in-4°. IV. *Mahomet le Turc et Hirène la belle Grecque.* V. *Le Conte des vieilles femmes*, comédie, 1595, in-4° ; on a de lui quelques autres poésies. Il se rendit aussi célèbre, par ses tours et ses bouffonneries, que Sioggan, Skelton ou Dick Tarleton ; on en a fait un recueil en 1627, in-4°. Ses tours seroient plus proprement appelés des escroqueries de chevalier d'industrie. Peele termina vers 1598 une vie qu'on dit avoir été très-dissolue.

* PEFFINGER (Jean), né à Strasbourg en 1728, y étudia avec succès, sous les plus grands maîtres, les langues, la philosophie, les mathématiques, et fréquenta les écoles de médecine. Il se rendit ensuite à Iéne, parcourut les diverses universités d'Allemagne, vint à Paris pour suivre les cours d'anatomie, et s'exercer aux opérations chirurgicales. De retour dans sa patrie, il y fut reçu docteur en médecine et bientôt nommé professeur d'anatomie et de chirurgie. Peffinger remplit cette chaire jusqu'en 1786, qu'il obtint celle de pathologie et de pratique. On a de ce médecin une bonne dissertation *de musculari vi et naturâ.*

PÉGANE. *Voy.* SYMBACE.

I. PÉGASE (Mythol.), cheval ailé, célèbre dans la fable et produit par Neptune ; selon d'autres il naquit du sang de Méduse lorsque Persée lui coupa la tête. En naissant il frappa du pied contre terre et fit jaillir une fontaine, qui fut appelée *Hippocrène.* Il habitoit les monts Parnasse, Hélicon et Piérius, et paissoit sur les bords d'Hippocrène, de Castalie et du Permesse. Persée le monta pour aller en Égypte délivrer Andromède. Bellérophon s'en servit aussi pour combattre la Chimère.

II. PÉGASE (Manuel-Alvarès), jurisconsulte portugais, natif d'Estremos, mort à Lisbonne en 1696, à 60 ans, laissa un *Recueil* des Ordonnances et des Lois de Portugal, en 14 volumes in-folio, depuis 1669 jusqu'en 1714, et d'autres *ouvrages* qui ne l'empêchèrent pas de donner ses avis sur les affaires des particuliers.

* PÉGOLOTTI (Alexandre),

né à Guastalla le 19 octobre 1665, fit ses premières études dans sa patrie, et alla les continuer à Reggio, sous la direction des jésuites de cette ville. En 1706 il entra au service du duc de Mantoue, qu'il quitta au bout de quelques années pour se retirer dans sa patrie, où il mourut le 11 janvier 1736. Les belles-lettres et la poésie qu'il cultivoit avec succès, lui acquirent de la réputation, qu'il accrut encore par la publication des ouvrages suivans : I. *Ditirambo con alcuni sonetti alle persone, che nel ditirambo si nominano*, Mantoue, 1711. II. *Rime*, Guastalla, 1726. III. *Rime facete non più stampate*, Guastalla, 1776. IV. *S. Teresa Oratorio* I et II, Mantoue, 1706. V. *Vita del dottor Bernardino Ramazzini*, cette vie est insérée dans le 1er volume des notices sur les illustres académiciens des arcades, Rome, 1720. VI. *I Trionfi dell' amor fecondo*, etc. Guastalla, 1705.

PÉGUILLON. *Voy.* BEAUCAIRE DE PEGUILLON.

†. PEIRESC (Nicolas-Claude FABRI, seigneur de), conseiller au parlement de Provence, né au château de Beaugencier en Provence, en 1580, d'une famille noble, originaire d'Italie, et établie en Provence depuis le 13e siècle, embrassa dans ses recherches les langues, l'histoire, les mœurs, les médailles des anciens; leurs monumens, le droit, la physique occupèrent tout à la fois son esprit avide de connoissances. Il parcourut l'Italie, l'Allemagne, l'Angleterre, la Hollande, et visita en observateur éclairé toutes les bibliothèques, tous les dépôts qui pouvoient lui offrir des débris de l'antiquité, des monumens des arts, ou des productions rares de la nature. Peiresc fut accueilli avec empressement par tout ce que l'Europe possédoit alors de savans et d'hommes de génie. Fra Paolo, de Thou, F. Pithou, les deux frères Sainte-Marthe, Casaubon, Grotius, Jos. Scaliger, admirèrent l'érudition du jeune savant. Peiresc, de retour dans sa patrie, entretint un commerce de lettres avec les illustres personnages qu'il avoit connus dans ses voyages. Uni par l'amitié avec Guillaume du Vair, premier président du parlement de Provence, il vint à Paris avec ce magistrat, lorsque les sceaux lui furent confiés en 1616. Il revint à Aix, après la mort de du Vair, et sa maison, sa bibliothèque, sa bourse même demeurèrent ouvertes pour les savans jusqu'à sa mort en 1637. Son éloge fut composé dans presque toutes les langues de l'Europe. L'académie de *gli Humoristi* de Rome, dont il étoit membre, se distingua par les honneurs funèbres qu'elle lui rendit. La trop vaste érudition de Peiresc, jointe peut-être à la passion d'embrasser trop de matières, l'empêcha de finir aucun ouvrage. On n'a de lui qu'une *Dissertation* curieuse et savante sur un trépied ancien, imprimée dans le tome 10e des Mémoires de littérature du P. Desmolets. Il n'a laissé que des manuscrits qui ne sont point terminés. Samuel Sorbières dit que M. Bégon possédoit dans sa bibliothèque 8 volumes de Peiresc, qui lui avoient coûté 700 écus. Gassendi a donné la vie de ce savant, La Haye, 1651, in-12, écrite avec beaucoup de pureté et d'élégance, et traduite en français par Requier, in-12, 1770.

*PÉLACANI (Blaise), de

Parme, philosophe et bon mathématicien du 14e siècle, étudia d'abord la médecine, dans laquelle il fut reçu docteur; mais bientôt dégoûté d'une science qui n'est appuyée que sur des conjectures il se livra à l'étude des mathématiques et à celle de l'astronomie; les succès qu'il obtint dans l'une et l'autre de ces sciences, rendirent son nom célèbre en Italie, et lui procurèrent de grands avantages. Il a laissé plusieurs *ouvrages* sur l'astronomie, dont une partie a été imprimée, et l'autre est restée inédite; mais son ouvrage le plus considérable est un *Traité de la perspective* qui étoit manuscrit dans la bibliothèque de Saint-Marc à Venise, dans la bibliothèque ambroisienne à Milan, dans celle de Saint-Laurent à Florence, enfin dans celle des Barberins à Rome. Pélacani mourut dans sa patrie le 23 avril 1416.

I. PÉLAGE Ier, Romain, diacre de l'Église romaine, archidiacre du pape Vigile, et apocrisiaire en Orient, où il se signala par sa prudence et sa fermeté, fut mis sur la chaire de Saint-Pierre en 555. Il dut en partie son élévation à l'empereur Justinien, qui avoit goûté son esprit. Le nouveau pontife s'appliqua à réformer les mœurs et à réprimer les nouveautés. Il anathématisa les *Trois chapitres*, dont il paroissoit avoir parlé favorablement en écrivant en 546 à Ferrand, diacre de Carthage, pour le prier de délibérer avec son évêque et les autres les plus instruits sur cette affaire, et travailla à faire recevoir le 5e concile, tenu à Constantinople en 553. Les évêques de Toscane refusant d'adhérer à ce concile, et s'étant séparés de sa communion, il leur écrivit en ces termes: « Comment ne croyez-vous pas être séparés de la communion de tout le monde, si vous ne récitez pas mon nom suivant la coutume dans les saints mystères? puisque tout indigne que j'en suis, c'est en moi que subsiste à présent la fermeté du siége apostolique avec la succession de l'episcopat. » Les Romains, assiégés par les Goths, lui durent beaucoup. Il distribua des vivres; et à la prise de la ville en 556, il obtint de Totila plusieurs graces en faveur des habitans. Pélage mourut le 2 mars 560. On a de lui seize *Epîtres*. Le droit que s'attribua alors Justinien dans l'élection des papes, soutenu par ses successeurs, occasionna dans la suite des vacances du siége de Rome beaucoup plus longues qu'auparavant. On voit cependant que dès le temps d'Odoacre les souverains d'Italie usoient de ce droit.

† II. PÉLAGE II, Romain, fils de Wingil qui est un nom de Goth, obtint le trône pontifical après Benoît Ier, le 27 novembre 578. Il travailla beaucoup, mais avec peu de succès, à amener à l'unité de l'Église les évêques d'Istrie et de Vénétie, qui faisoient schisme pour la défense des trois chapitres. Il s'opposa à Jean, patriarche de Constantinople, qui prenoit le titre d'évêque œcuménique. De son temps il s'éleva une peste si violente, que souvent on expiroit en éternuant et en bâillant; d'où est venue, selon quelques historiens, la coutume de dire à celui qui éternue, Dieu vous assiste! et celle de faire le signe de la croix sur la bouche lorsqu'on bâille. (*Voyez* l'article GRÉGOIRE, *à la fin.*) Pélage II fut attaqué de cette peste, et en mourut le 12 février 590. On lui

attribue dix *Epîtres* ; mais la première, la seconde, la huitième et la neuvième sont supposées. C'étoit un pontife très-charitable.

III. PÉLAGE, proche parent de Rodrigue, roi visigoth en Espagne, fut forcé d'abandonner sa principauté aux Maures, et de se tenir caché au temps des incursions de ces barbares. Il eut pour asile le sanctuaire de Notre-Dame de Govagonda, enseveli dans la profondeur d'une grotte et dans des rochers presqu'inaccessibles. Là, ayant laissé mûrir pendant trois ans le projet de secouer le joug de ces conquérans étrangers, il en sortit enfin plein d'espoir et de courage. S'étant fait un parti nombreux, il chassa les usurpateurs. Les Maures, ne pouvant l'entamer, entrèrent en négociation avec lui et le laissèrent jouir, moyennant un léger tribut, d'une certaine étendue de pays. Ayant été ensuite insulté par ces peuples, il marcha contre eux et les défit en 715, conquit plusieurs provinces, et peu après fut proclamé roi de Léon et des Asturies ; il mourut en 737 avec la réputation d'un prince sobre, ennemi du luxe, et courageux.

† IV. PÉLAGE, fameux hérésiarque, né au 4e siècle dans la Grande-Bretagne, embrassa l'état monastique, et vint à Rome, où il brilla par ses connoissances. Né avec un esprit ardent et impétueux, son zèle étoit extrême, il croyoit être toujours au-dessous du devoir, lorsqu'il n'étoit pas au premier degré de la vertu. Dans des caractères de cette espèce, le besoin de faire des prosélytes se joint presque toujours à une austère piété. Ceux que Pélage exhortoit à se dévouer à la perfection répondoient qu'il n'étoit pas donné à tout le monde de l'atteindre, et s'excusoient sur la foiblesse et la corruption de la nature humaine. Pélage chercha dans l'Écriture et dans les Pères tout ce qui pourroit ôter ces excuses aux pécheurs. Son attention se fixa naturellement sur tous les endroits dans lesquels les Pères défendent la liberté de l'homme contre les partisans de la fatalité, et tout ce qui prouvoit la corruption de l'homme ou le besoin de la grace lui échappa. Il crut donc ne suivre que la doctrine de l'Église, en enseignant que « l'homme pouvoit, par ses propres forces, s'élever au plus haut degré de perfection, et que l'on ne pouvoit rejeter sur la corruption de la nature l'attachement aux besoins de la terre, et l'indifférence pour la vertu. » Il développa ces idées dans le 4e livre du Libre-Arbitre qu'il publia contre saint Jérôme, et dans lequel il découvroit toute sa doctrine, en y ajoutant des opinions nouvelles. Les principales étoient, I. Qu'*Adam* avoit été créé mortel, et qu'il seroit mort soit qu'il eût péché ou non. II. Que le péché d'Adam n'avoit fait de mal qu'à lui et non à tout le genre humain. III. Que la loi conduisoit au royaume céleste, aussi bien que l'Évangile. IV. Qu'avant l'avénement de J. C. les hommes ont été sans péché. V. Que les enfans nouveaux nés sont dans le même état où Adam étoit avant sa chute. VI. Que tout le genre humain ne meurt point par la mort et par la prévarication d'Adam, comme tout le genre humain ne ressuscite point par la résurrection de Jésus-Christ. VII. Que l'homme naît sans péché, et qu'il peut aisément obéir aux commandemens de Dieu, s'il le veut... Rome ayant

été prise par les Goths, Pélage en sortit et passa en Afrique avec Celestius, le plus habile de ses sectateurs. Il ne s'arrêta pas long-temps en Afrique; il y laissa Célestius qui fixa sa résidence à Carthage, où il enseigna les sentimens de son maître. Cependant Pélage dogmatisa en Orient où il s'étoit rendu. Ses opinions furent dénoncées au concile de Diospolis. Les Pères de cette assemblée les anathématisèrent solennellement, et l'auteur fut forcé de se rétracter; mais cette rétractation ne changea pas son cœur. Il fut condamné de nouveau en 415, dans le concile de Carthage et dans celui de Milève. Les Pères de ces conciles firent part de leur jugement au pape Innocent I, qui se joignit à eux pour l'anathématiser. Ce saint pontife étant mort peu de temps après, Pélage écrivit à Zozime son successeur, et lui députa Célestius pour faire lever l'excommunication portée contre lui et contre son ami. Le pape Zozime voulut bien recevoir son apologie; mais il assembla en même temps des évêques et des prêtres, qui condamnèrent ses sentimens en approuvant la résolution où il étoit de les rétracter. Il reçut en même temps une *Confession de Foi* de Pelage, à laquelle il se laissa surprendre, et il écrivit en sa faveur aux évêques d'Afrique. Ces prélats assemblèrent un nouveau concile à Carthage en 417: il s'y trouva deux cent quatorze évêques qui ordonnèrent que la sentence prononcée par le pape Innocent contre Pélage et Célestius subsisteroit jusqu'à ce qu'ils anathématisassent leurs erreurs. Le pape Zozime reconnut qu'il avoit été surpris. Il confirma le jugement du concile, et condamna les deux amis dans le même sens que son prédécesseur. L'empereur Honorius, instruit de ces différens anathèmes, ordonna qu'on traiteroit les pélagiens comme les hérétiques, et que Pélage seroit chassé de Rome avec Célestius, comme hérésiarques et perturbateurs. Ce rescrit est du 30 avril 418. Le 1er mai suivant il y eut un concile général à Carthage contre les pélagiens, dans lequel brilla saint Augustin, le docteur de la Grace. On y dressa neuf articles d'anathèmes contre cette secte. Les évêques qui ne voulurent point souscrire à la condamnation furent déposés par les juges ecclésiastiques, et chassés de leurs siéges par l'autorité impériale. Pélage, obligé de sortir de Rome, se retira à Jérusalem, où il ne trouva pas d'asile; et l'on n'a su ni en quel temps, ni en quel pays il mourut. Julien d'Eclane fut le chef des pélagiens après la mort de leur premier père. Cette secte prit une nouvelle forme sous ce nouveau chef. Elle régna quelque temps dans l'Orient et l'Occident, et s'éteignit enfin tout-à-fait. Quelques écrivains sont étonnés de cette extinction subite du pélagianisme; mais leur surprise cessera s'ils font attention, 1° que lorsque Pélage enseigna ses opinions, l'Italie étoit ravagée par les Goths. Rome assiégée plusieurs fois par Alaric, étoit dans l'abattement; ce n'étoit pas le moment de s'occuper de disputes lorsqu'on voyoit le fer et la flamme autour de ses murailles. 2° Le souvenir des fureurs récentes des donatistes inspiroit de la crainte contre tout ce qui pouvoit faire naître un nouveau schisme et un nouveau fanatisme. 3° Pélage, qui étoit passé en Orient, ne pouvant s'y faire entendre que par un interprète, ne devoit pas espérer de donner

à son parti beaucoup de célébrité. 4° Le savoir, l'éloquence de saint Augustin, son crédit auprès de l'empereur et la crainte de voir dans l'empire de nouvelles divisions, firent traiter les pélagiens comme les autres sectes et empêchèrent leur système de se propager dans l'Occident. 5° Le nestorianisme commençant alors à faire du bruit, le pélagianisme trouva tous les esprits assez occupés pour qu'ils ne s'amusassent pas à le soutenir contre l'Église latine et contre les lois des empereurs. Nous avons de Pélage une *Lettre* à Demétriade dans le tome second de saint Augustin, de l'édition des bénédictins; des fragmens de ses quatre *Livres du Libre-Arbitre*; et des *Commentaires* sur les épîtres de saint Paul, qui se trouvent dans l'*Appendix operum Divi Augustini*, Antuerpiæ, 1703, in-folio. L'*Histoire* du pélagianisme a été très-bien traitée par le savant cardinal Noris. Le P. Patouillet en a aussi donné une in-12, 1751.

V. PÉLAGE-ALVARÈS *ou* ALVARÈS-PÉLAGE. *Voy.* PAEZ, n° I.

I. PÉLAGIE (sainte), vierge et martyre d'Antioche, dans le quatrième siècle, durant la persécution de Maximien Daïa. Elle se précipita du haut du toit de sa maison, pour échapper par cette mort violente à la perte de son honneur, que des gens envoyés par les magistrats païens vouloient lui ravir.

† II. PÉLAGIE (sainte), illustre pénitente du 5e siècle, avoit été la principale comédienne de la ville d'Antioche. Ayant quitté le théâtre, elle reçut le baptême, et se retira sur la montagne des Oliviers près de Jérusalem, où, selon Jacques, diacre d'Héliopolis, déguisée en homme, elle mena une vie très austère; mais Théophane (*Chron. ad an.* 25, *Theod. jun.*), Nicéphore Calixte (*Hist. lib.* 14, *cap.* 30) la représentent comme une religieuse. Basile dans son Ménologue la peint habillée en religieuse, et assure formellement qu'elle se fit religieuse.

PELARGUS. *Voy.* STORCK.

* PELBART DE THEMESWART, théologien qui florissoit en 1550, et qui s'étoit acquis une si grande réputation sous le pontificat d'Alexandre VI, qu'il passoit pour un des plus savans prédicateurs de son temps. On ignore si le recueil imprimé de ses sermons lui mérita justement cette estime, ou s'il la dut à un talent particulier pour la chaire. Outre l'édition in-8° gothique il y en a une autre qu'Ange Rocca, garde de la bibliothèque du Vatican, fit imprimer à Venise en 1586, in-4°. Son *Pomerium sermonum* a été imprimé en 1519, in-4°.

I. PÉLÉE. *Voyez* THÉTIS *et* ACASTE.

* II. PÉLÉE DE CHENOUTEAU (Blaise-Louis), né à Sens en 1704, décédé dans la même ville le 11 juillet 1791, à l'âge de 87 ans, fut conseiller au bailliage et présidial de Sens et contrôleur des actes; partageant son temps entre ses affaires et l'étude, il cultiva les lettres et publia quelques petits *écrits*. On lui doit aussi, I. *Dictionnaire des pensées ingénieuses*, tant en vers qu'en prose, tirées des meilleurs écrivains français, Paris, 1773, 2 vol. in-8°; cette compilation, dont le journal de l'année littéraire dit beaucoup de mal, avoit d'abord été annoncée sous le titre de *Dictionnaire des pensées sublimes*, etc. II. *Conférences de la coutume*

de Sens, avec le droit romain, les ordonnances du royaume et les autres coutumes, Sens 1787, in-4°. Les détails historiques sur le bailliage de Sens, qui se trouvent à la fin de ces conférences, ont été rédigés par Sébastien André Tarbé des Sablons, ancien avocat en parlement.

* PÉLEGRIN (Jean), en latin *Pelegrinus* ou *Viator*, chanoine de Saint-Diez, mort en 1525, fut à ce qu'on prétend secrétaire de Louis XI. On a de lui un ouvrage de perspective, intitulé *De artificiali Viator*, livre rare, quoiqu'il ait été imprimé trois fois à Toul, en 1505, 1509 et 1521. Il avoit aussi travaillé sur Ptolémée le géographe ; le manuscrit en fut donné au chancelier Séguier.

† I. PELETIER (Claude le), né à Paris en 1630, fut d'abord conseiller au châtelet, puis au parlement, ensuite président de la quatrième chambre des enquêtes. Nommé prévôt des marchands en 1668, il signala sa gestion en faisant construire le quai de Paris qu'on appelle encore aujourd'hui le *Quai Peletier*. Il se distingua extrêmement dans cette place, et succéda en 1683 au grand Colbert, dans celle de contrôleur général des finances. Ce fut alors que Despréaux, se présentant dans la foule pour le complimenter, lui dit simplement : « Monseigneur, je n'envie de votre nouvelle dignité que l'occasion que vous allez avoir de faire plaisir à bien des gens... » Peletier sentit que si un contrôleur général faisoit quelques heureux, il faisoit encore plus de mécontens. Il se démit de cette place six ans après, et quitta entièrement la cour en 1697. Il venoit passer tous les carêmes aux chartreux, où il avoit un appartement, et demeuroit tout le reste de l'année dans sa terre de Villeneuve-le-Roi. Il mourut le 11 août 1711. On a de lui, I. Un très-grand nombre d'*Extraits* et de *Recueils* assez bien faits de l'Ecriture, des Pères et des écrivains ecclésiastiques et profanes, en plusieurs vol. in-12. II. Des éditions du *Comes Theologus* et du *Comes Juridicus* de Pierre Pithou son bisaïeul maternel. III. A l'imitation de ces deux ouvrages, il composa le *Comes Senectutis*, Paris, 1709, et le *Comes Rusticus*, Paris, 1692, l'un et l'autre in-12, qui ne sont que des Recueils de pensées des auteurs anciens et modernes. IV. On lui doit encore la meilleure *édition* du corps du droit canon en latin, avec des notes de Pierre et de François Pithou, en deux vol. in-folio ; et celle du Code des canons recueillis par MM. Pithou, avec des *Miscellanea ecclesiastica* à la fin. (*Voy.* PITHOU.) V. Enfin l'*édition* des observations de Pierre Pithou sur le Code et les Novelles... La Vie de Claude Le Peletier a été écrite en latin par Boivin le cadet, in-4°. C'est un panégyrique outré plutôt qu'une histoire.

† II. PELETIER DE SOUSI (Michel le), frère du contrôleur général, né à Paris en 1640, plaida comme avocat avec distinction. Il acheta ensuite la charge d'avocat du roi au châtelet, et l'exerça pendant cinq ans avec un applaudissement universel. Reçu conseiller au parlement en 1665, il fut nommé l'année suivante avec Jérôme Le Peletier son second frère, pour l'exécution des arrêts de la cour des grands jours tenus à Clermont en Auvergne. Le roi le choisit en 1668 pour aller établir l'intendance de la Franche-

Comté. A son retour il fut intendant de Lille, de toutes les conquêtes de Flandre et des armées que le roi y entretenoit. Ses services lui méritèrent les places de conseiller d'état en 1683, d'intendant des finances, de conseiller au conseil royal et de directeur général des fortifications. Dégoûté des affaires et de la cour, il la quitta à l'âge de 80 ans, pour se retirer à l'abbaye de Saint-Victor à Paris. Il y vécut près de six ans, dans les travaux de la littérature, dans les exercices de la dévotion, et mourut le 10 décembre 1725. Ses différens emplois ne l'avoient point empêché de cultiver les belles-lettres. Il parloit l'italien et l'espagnol. L'académie des inscriptions lui avoit donné en 1701 la place d'académicien honoraire. On a de lui, dans les Mémoires de cette compagnie, de savantes recherches sur les Curiosolites, ancien peuple de l'Armorique dont il est parlé dans les commentaires de César..... Tourcil l'appeloit *Homo limatissimi ingenii*. La famille de Le Peletier est connue par ses services dans la robe et dans le ministère.

III. PELETIER (Pierre le *ou* plutôt du), Parisien, d'une famille très-différente des précédens (il étoit fils d'un épicier), se fit recevoir avocat au parlement, et négligea sa profession pour se livrer à la poésie. Sa principale occupation étoit de composer des sonnets à la louange de tout le monde. Dès qu'il savoit qu'on imprimoit un livre, il alloit aussitôt porter un sonnet à l'auteur, pour en avoir un exemplaire. Devenu amoureux d'une demoiselle, il fit tant de vers sur ses attraits, qu'elle se laissa gagner et qu'elle l'épousa. Boileau parle souvent de lui comme d'un mauvais poëte. Ayant dit de lui dans sa seconde satire :

J'envie en écrivant le sort de Peletier.

celui-ci, prit ce vers pour une louange. Il fit imprimer cette satire dans un recueil de poésies, où il y avoit quelques vers de sa façon. Il mourut à Paris en 1680.

PELETIER. *Voyez* PELLETIER *et* MARTINI, n° II.

† PELHESTRE (Pierre), né à Rouen, mort à Paris le 10 avril, à 65 ans, au couvent des grands-cordeliers, où il avoit soin de la bibliothèque, n'en avoit que dix-huit, quand l'archevêque de Paris, Péréfixe, le manda : « J'apprends, lui dit-il, que vous lisez des livres hérétiques, êtes vous assez docte pour cela? Monseigneur, répondit le jeune homme, votre question m'embarrasse : si je dis que je suis assez savant vous me direz que je suis un orgueilleux; si je dis que non, vous me défendrez de les lire. » sur cette réponse, le prélat lui permit de continuer. Il a donné une seconde édition *de la lecture des Pères de l'Eglise*, et des *Notes* excellentes sur le texte de cet ouvrage, Paris, 1697, in-12. Cet ouvrage est la deuxième édition d'un petit traité composé par dom Noël-Bonaventure d'Argonne et imprimé en 1688. Le nouvel éditeur y a joint des augmentations considérables.

PÉLIAS (Mythol.), fils de Neptune et de Tyro, et frère d'Eson, roi de Thessalie, usurpa le royaume au préjudice de Jason son neveu, que l'on déroba à sa fureur. Jason, ayant atteint l'âge de vingt ans, se fit reconnoître par ses parens, et redemanda ses

dats. Pelias ne les lui refusa pas; mais il l'engagea d'aller à la conquête de la toison d'or, croyant qu'il périroit dans cette expédition. Il devint ensuite plus fier et plus cruel, et fut égorgé par ses propres filles, auxquelles Médée avoit promis de le rajeunir comme elle avoit rajeuni Æson.

PELICIER. *Voyez* PELLICIER.

✝ PÉLISSON-FONTANIER, (Paul), né à Beziers en 1624, d'une famille de robe originaire de Castres, perdit son pere de bonne heure. Sa mere l'éleva dans la religion protestante. Ses talens donnoient des espérances à cette secte: il avoit autant de pénétration que de vivacité dans l'esprit. Il étudia successivement à Castres, à Montauban et à Toulouse. Les auteurs latins, grecs, français, espagnols, italiens, lui devinrent familiers. A peine avoit-il donné quelques mois à l'étude du droit, qu'il entreprit de *paraphraser* les Institutes de Justinien. Cet ouvrage, imprimé à Paris in-8° en 1649, étoit écrit de façon à faire douter que ce fût la production d'un jeune homme. Pélisson parut bientôt avec éclat dans le barreau de Castres; mais lorsqu'il y brilloit le plus il fut attaqué de la petite vérole. Cette maladie affoiblit ses yeux et son tempérament, et le rendit le modele de la laideur. Sa figure étoit tellement changée que mademoiselle de Scudery son amie disoit en plaisantant qu'il abusoit de la permission qu'ont les hommes d'être laids. (*Voyez* MARTINAC.) Quelques biographes ont attribué ce bon mot à madame de Sevigné qui disoit aussi de lui: « Il est très-laid: mais qu'on le dédouble et on lui trouvera une belle ame. » Plusieurs *ouvrages* qu'il composa à Paris l'y firent connoître avantageusement de tout ce qu'il y avoit alors de gens d'esprit et de mérite. Il s'y établit en 1652, et l'académie française, dont il avoit écrit l'histoire, fut si contente de cet *ouvrage* qu'elle lui ouvrit ses portes. Il n'y avoit pas alors de place vacante dans cette compagnie: mais elle decida que la première qui vaqueroit seroit à lui, et que cependant il auroit droit d'assister aux assemblées et d'y opiner comme académicien. Pélisson acheta une charge de secrétaire du roi, et s'attacha tellement aux affaires qu'il passa bientôt pour un des hommes les plus intelligens en ce genre. Fouquet, instruit de son mérite, le choisit pour son premier commis et lui donna toute sa confiance. Pélisson conserva dans cet emploi le désintéressement de son caractère et les agrémens de son esprit. Ses soins furent récompensés en 1660 par des lettres de conseiller d'état. L'année suivante lui fut moins heureuse. Il avoit eu beaucoup de part aux secrets de Fouquet; il en eut aussi à sa disgrace. Il fut conduit à la Bastille, et n'en sortit que quatre ans après, sans qu'on pût jamais altérer la fidélité qu'il devoit à son bienfaiteur. On crut que, pour découvrir d'importans secrets, le meilleur moyen étoit de faire parler Pélisson. On aposta un Allemand, simple et grossier en apparence, mais fourbe et rusé en effet, qui feignoit d'être prisonnier à la Bastille et dont la tâche étoit d'y jouer le rôle d'espion. Pélisson le pénétra; mais ne laissant point voir qu'il connût le piége et redoublant au contraire ses politesses envers l'Allemand, il s'empara tellement de son esprit qu'il en fit son émissaire. Il eut par-là

un commerce journalier de lettres avec mademoiselle de Scudéry. Il employa le temps de sa prison à lui écrire et à se défendre, Ce fut alors qu'il composa trois *Mémoires* pour ce célèbre infortuné, qui sont trois chefs-d'œuvre. Si quelque chose approche de Cicéron, dit l'auteur du Siècle de Louis XIV, ce sont ces trois *Factums*. Ils sont dans le même genre que plusieurs discours de ce célèbre orateur, un mélange d'affaires judiciaires et d'affaires d'état, traitées solidement avec un art qui paroît peu et une éloquence touchante. Il fit plus, il ne craignit pas de compromettre sa délicatesse pour sauver la vie à son ami. « Il avoit connoissance de quelques secrets dangereux renfermés dans ses papiers, papiers qui avoient été brûlés; mais le prisonnier détenu avec sévérité ignoroit cette dernière circonstance, il s'agissoit de l'en instruire pour prévenir des aveux qui auroient pu lui être préjudiciables. Que fit Pélisson? il eut le courage de se faire dénonciateur, et de révéler lui-même aux juges quelques-uns de ces funestes secrets. Mais comme il ne se montroit qu'imparfaitement instruit des circonstances qu'il avançoit, les juges ne purent faire à l'accusé que des questions incertaines qui provoquèrent des dénégations, et entraînèrent une confrontation; c'est ce que Pélisson désiroit. Il parut devant Fouquet, et répéta ce qu'il avoit dit aux juges. Le surintendant, consterné de l'infidélité de son ami, hésita et baissa les yeux. Mais Pélisson, reprenant le parole d'un ton ferme et élevé, « Vous ne seriez pas si hardi, monsieur, lui dit-il, si vous ne saviez pas que vos papiers ont été brûlés. » Ce mot fut un trait de lumière pour le malheureux Fouquet; instruit par cette ingénieuse adresse de tout ce qu'il lui importoit de savoir, il évita de faire l'aveu qu'on vouloit lui arracher, et qui l'auroit infailliblement perdu. Pélisson, à qui des apologies éloquentes auroient dû procurer la liberté, n'en fut resserré que plus étroitement. On lui retira le papier et l'encre; il se vit réduit à écrire sur des marges de livres avec le plomb de ses vitres, ou avec une espèce d'encre qu'il imagina en délayant de la croûte de pain brûlé dans quelques gouttes de vin qu'on lui servoit. Pélisson, privé du plaisir de s'occuper, fut réduit à la compagnie d'un Basque stupide et morne qui ne savoit jouer que de la musette. Il trouva dans ce foible amusement une ressource contre l'ennui. Une araignée faisoit sa toile dans un soupirail qui donnoit du jour à sa prison : il entreprit de l'apprivoiser. Il mit des mouches sur le bord de ce soupirail, tandis que son Basque jouoit de la musette. Peu à peu l'araignée s'accoutuma au son de cet instrument; elle sortoit de son trou pour courir sur la proie qu'on lui exposoit. Ainsi l'appelant toujours au même son, et mettant sa proie de proche en proche, il parvint, après un exercice de plusieurs mois, à discipliner si bien cette araignée qu'elle partoit toujours au signal pour aller prendre une mouche au fond de la chambre et jusque sur les genoux du prisonnier. On ne sauroit trop répéter que, pendant sa détention, Tanneguy Le Fèvre lui dédia son Lucrèce, et le Traité de la Superstition de Plutarque. Pélisson avoit conservé une foule d'amis dans ses malheurs, et ses amis obtinrent enfin sa liberté : tous les ans, depuis, il célébra sa sortie de la Bastille en délivrant quelque prisonnier. Le roi

le dédommagea de cette captivité par des pensions et des places. Il le chargea d'écrire son Histoire, et l'emmena avec lui dans sa première conquète de la Franche-Comté. Pélisson méditoit depuis long-temps d'abjurer la religion protestante; il exécuta ce dessein en 1670. Peu de temps après il prit l'ordre de sous-diacre, et obtint l'abbaye de Gimont et le prieuré de Saint-Orens, riche bénéfice du diocèse d'Auch. L'archevêque de Paris ayant été reçu à l'académie française en 1671, Pélisson répondit à ce prélat avec autant d'esprit que de grace. Ce fut dans cette occasion qu'il prononça le panégyrique de Louis XIV, traduit en latin, en espagnol, en portugais, en italien, en anglais, et même en arabe par un patriarche du Mont-Liban. Il fut reçu la même année maître des requêtes. Quelque temps après il se joignit à deux académiciens pour donner de deux en deux ans, sans se faire connoître, un prix de la valeur de trois cents livres à celui qui, au jugement de l'académie française, auroit le mieux célébré, dans une pièce en vers, quelques-unes des actions du roi. La guerre s'étant rallumée en 1672, il suivit Louis XIV dans ses campagnes. A celle de Mastricht en 1673, on lui vola une nuit dans sa tente cinq cents pistoles; le roi lui fit compter une pareille somme le lendemain. Pélisson étoit d'abord le seul qui écrivît *l'Histoire* de ce monarque; mais ayant fait perdre un procès à madame de Montespan, cette dame, piquée, engagea le roi à confier cet ouvrage à Boileau et à Racine, et à l'ôter à Pélisson. Celui-ci n'en reçut pas moins un ordre de continuer d'écrire seul de son côté. Son zèle pour la conversion des calvinistes lui mérita l'économat de Cluni en 1674, de Saint-Germain-des-Prés en 1675, et de Saint-Denys en 1679. Le roi lui confia en même temps les revenus du tiers des économats, pour être distribués à ceux qui voudroient changer de religion. Cet argent produisit autant de catholiques que les sermons des missionnaires. Il étoit occupé à réfuter les opinions des calvinistes sur l'eucharistie, lorsqu'il fut attaqué de la maladie qui termina ses jours le 7 février 1693. Pélisson tomba malade à Versailles, dans les derniers jours du mois de janvier 1693. Il ne prit sa maladie que pour un de ces épuisemens passagers auxquels il avoit échappé cent fois, ainsi qu'il l'écrivit alors à mademoiselle de Scudéry. Le jour de la purification il voulut aller à l'église; et son médecin lui ayant représenté qu'il le trouvoit trop foible, il lui répondit qu'il se trouvoit assez fort. Il ajouta: C'est le jour de ma conversion; j'en ai fait jusqu'ici tous les ans l'anniversaire; je n'y veux pas manquer cette année. Il y fut en effet et il y communia. Quatre jours après, c'est-à-dire le 8 février, le roi, ayant été informé que Pélisson étoit plus mal qu'il ne le croyoit, lui envoya Bossuet, l'abbé de Fénélon et le Père de La Chaise, qui lui déclarèrent le danger où il étoit. Pélisson dit que, quoiqu'il se sentît mieux, il se confesseroit le lendemain sur les onze heures du matin. On croit qu'il avoit pris ce temps pour se mieux préparer à une dernière confession et peut-être à une revue générale de sa vie. On a de Pélisson un grand nombre *d'ouvrages*, dont le style est élégant et facile, mais quelque-

fois languissant et négligé. Les principaux sont, I. *Histoire de l'académie française*, qui parut pour la première fois en 1653, à Paris, in-12, et dont la meilleure édition est celle de l'abbé d'Olivet, qui l'a continuée, 1730, en 2 vol. in-12. Trop de minuties sur de petits écrivains, trop d'éloges donnés à ces mêmes écrivains, trop de négligence dans la diction et d'inexactitude dans les faits, ont fait tort à cet ouvrage, d'ailleurs assez curieux. II. *Histoire de Louis XIV*, depuis la mort du cardinal Mazarin en 1661 jusqu'à la paix de Nimègue en 1678. Cet ouvrage imprimé en 1749 en trois volum. in-12, par les soins de l'abbé Mascrier, est d'un courtisan beaucoup plus que d'un bon historien. III. *Abrégé de la vie d'Anne d'Autriche*, in-folio. Elle tient du panégyrique. IV. *Histoire de la conquête de la Franche-Comté*, en 1668, dans le tome VIIe des Mémoires du P. Desmolets. C'est un modèle en ce genre, suivant les uns, et c'est peu de chose suivant d'autres. V. *Lettres Historiques* et *OEuvres diverses*, en trois vol. in-12, à Paris, en 1729. Ces lettres sont comme un journal des voyages et des campemens de Louis XIV depuis 1670 jusqu'en 1688 : il y en a 273. Elles sont écrites sans précision et sans pureté, mais non sans flatterie. VI. *Recueil de pièces galantes* en prose et en vers de madame la comtesse de la Suze et de Pélisson, 1695, cinq vol. in-12. Les *poésies* de Pélisson ont du naturel, un tour heureux et de l'agrément; mais elles manquent un peu d'imagination. VII. *Poésies chrétiennes et morales*, dans le recueil dédié au prince de Conti. VIII. *Reflexions sur les différens de la religion*, avec une réfutation des chimères de Jurieu et des idées de Leibnitz sur la tolérance de la religion, en quatre vol. in-12. IX. *Traité de l'Eucharistie*, in-12. Ces deux ouvrages sont écrits avec modération. X. Il donna en 1656 les OEuvres de Sarasin, in-4°, avec un *Discours préliminaire*, qu'on vanta beaucoup alors. On fut étonné cependant que Pélisson, qui s'étoit déclaré hautement contre les préfaces, en eût fait une si longue; mais il répondit qu'il en étoit des préfaces faites pour ses amis comme des pompes funèbres, qu'on devoit négliger pour soi-même, et dont il falloit prendre soin pour autrui.... Les *OEuvres* choisies de Pelisson faisant suite aux OEuvres choisies de Saint-Réal et de Saint-Evremont précédées d'une notice sur la vie, le caractère et les ouvrages de Pélisson, ont été publiées à Paris, en l'an 14e (1805.)

PELL (Jean), mathématicien anglais, né en 1611, professeur de mathématiques à Amsterdam et à Breda, résida auprès des cantons protestans au nom de Cromwel, revint à Londres, où il fut fait prêtre et chapelain de l'archevêque de Cantorbéry, et mourut en 1685. Les mathématiques lui doivent quelques ouvrages; entre autres, I. *De verá circulli mensurá*. II. *Table de dix mille nombres carrés*, in-folio. *Voyez* LONGOMONTAN.

I. PELLEGRIN-TIBALDI *ou* PELLEGRIN DE BOLOGNE, mort en 1592, à 70 ans, excella dans la peinture et l'architecture. On prétend que son ambition de se faire un nom dans la peinture étoit si ardente, que, mécontent

de lui-même et désespérant de pouvoir atteindre le point de perfection qu'il imaginoit, il voulut un jour se laisser mourir de faim, et qu'il en fut détourné par Octavien Maschérino, peintre, son compatriote, qui lui conseilla de s'adonner à l'architecture. D'autres attribuent ce conseil à Grégoire XIII, qui, sans en être aperçu, trouva dans une promenade Pellegrin étendu à terre sous une haie, se livrant aux gémissemens et à son désespoir. Devenu architecte, il s'acquit bientôt une grande réputation. Il fut appelé à Milan pour l'église de Saint-Ambroise; et ensuite à Madrid par le roi d'Espagne, qui l'employa au magnifique bâtiment de l'Escurial, comme peintre et comme architecte, et le renvoya en Italie avec cent mille écus et le titre de Marquis. *Voy.* Rosso.

† II. PELLEGRIN (Simon-Joseph), né à Marseille en 1663, d'un conseiller au siége de cette ville, entra dans l'ordre des religieux servites, et demeura longtemps parmi eux à Moustier dans le diocèse de Riez. Ennuyé de ce séjour autant que de son genre de vie, il s'embarqua sur un vaisseau en qualité d'aumônier, et fit une ou deux courses. De retour en 1703 de ses caravanes, il composa une *Epître au roi sur les glorieux succès de ses armes*, laquelle remporta le prix de l'académie française en 1704. Avec cette Epître, l'auteur avoit envoyé une ode sur le même sujet, qui balança pendant quelque temps les suffrages de l'académie, de sorte qu'il eut le plaisir d'être rival de lui-même. Cette singularité le fit connoître à la cour. Madame de Maintenon l'accueillit comme un homme de mérite, et lui obtint un bref de translation dans l'ordre de Cluni. L'abbé Pellegrin, n'ayant d'autre revenu que ses ouvrages et les prix de quelques académies, multiplia les fruits de son travail. On le vit ouvrir une boutique d'*Epigrammes*, de *Madrigaux*, d'*Epithalames*, de *Complimens* pour toutes sortes de fêtes et d'occasions, qu'il vendoit plus ou moins, selon le nombre des vers et leur différentes mesures. On jugea qu'un homme qui faisoit tant de vers n'en pouvoit guère faire de bons, et le débit diminua. Alors il *travailla* pour les différens théâtres de Paris, et sur-tout pour celui de l'opéra-comique. Ce genre d'ouvrage n'étant nullement digne d'un prêtre, le cardinal de Noailles lui proposa de renoncer ou à la messe ou à l'opéra : l'abbé Pellegrin voulut garder ce qui le faisoit vivre, et le cardinal l'interdit. La défense de dire la messe lui auroit été beaucoup plus sensible, si ses protecteurs ne lui avoient procuré une pension sur le Mercure, auquel il travailla pour la partie des spectacles. Ce poëte auroit mérité d'être plus riche. Une grande partie de ce qu'il retiroit de ses travaux passoit à sa famille, pour laquelle il se refusoit quelquefois le nécessaire. Il étoit d'ailleurs plein de droiture; avec une si belle ame, il méritoit plus de fortune et de considération de la part du public qui l'a traité avec trop de sévérité. Il avoit quelques petits accès de vanité. Après la première représentation de *Mérope*, un bel esprit dit en présence de l'abbé Pellegrin : « En vérité Voltaire est le roi des poëtes. Eh ! que suis-je donc moi, répondit le poëte provençal. Vous ! lui répliqua-t-on, vous en êtes le doyen.... » Son extérieur étoit très-négligé,

et sa langue fort embarrassée. De là l'espèce de mépris dans lequel il étoit tombé. De là les épigrammes qu'on fit pleuvoir sur lui. Il passoit dans la rue couvert d'un manteau troué. Un élégant, dont la voiture étoit retenue par divers embarras, trouva plaisant d'envoyer son laquais demander à l'abbé Pellegrin quelle étoit la bataille où ce manteau avoit été si maltraité ? A la bataille de Cannes, répondit l'abbé en frappant de son bâton le laquais trop obéissant. Lorsqu'il mourut le 5 septembre 1745, à 82 ans, un satirique lui fit cette épitaphe :

Ci gît le pauvre Pellegrin,
Qui dans le double emploi de Poëte et de Prêtre,
Éprouva mille fois l'embarras que fit naître
La crainte de mourir de faim.
Le matin Catholique, et le soir Idolâtre,
Il dînoit de l'Autel et soupoit du Théâtre.

Un écrivain plus sage lui fit une autre épitaphe moins piquante, mais qui le caractérisoit mieux :

Poëte, Prêtre et Provençal,
Avec une plume féconde,
N'avoir ni dit ni fait de mal;
Tel fut l'auteur du *Nouveau Monde*.

On a de lui, I. *Cantiques Spirituels* sur les points les plus importans de la religion, sur différens airs d'opéras, pour les dames de Saint-Cyr, Paris, 1705, in-8°. II. Autres *Cantiques* sur les points principaux de la religion et de la morale, Paris, 1725, vol. in-12. III. *Histoire de l'ancien et du nouveau Testament*, mise en cantiques, sur les airs de l'opéra et des vaudevilles, 2 vol. in-8°, Paris, 1705. Sur deux cents cantiques, à peine en trouve-t-on quelqu'un de supportable. IV. Les *Psaumes de David* en vers français, sur les plus beaux airs de Lali, Lambert et Campra, Paris, 1705, in 8°. V. *L'Imitation de Jésus-Christ* sur les plus beaux vaudevilles, à Paris, 1727, vol. in-8°. VI. Les *Œuvres d'Horace*, traduites en vers français, éclaircies par des notes, augmentées d'autres traductions et pièces de poésie, avec un discours sur ce célèbre poëte, et un abrégé de sa vie, Paris, 1715, 2 volum. in-12. Il n'y a que les cinq livres d'odes qui soient traduits. Nous avons d'autres ouvrages qui assurent à ce poëte un rang sur le Parnasse : tels sont, la comédie du *Nouveau Monde*, sa tragédie de *Pélopée*, et son opéra de *Jephté*. Ce dernier ouvrage est le chef-d'œuvre de Pellegrin. On compte encore parmi ses pièces dramatiques, I. *Hippolyte et Aricie*, *et Médée et Jason*, tragédies lyriques; les *Fêtes de l'Été* et les *Caractères de l'Amour*, ballets héroïques. Blamont a fait la musique de ce dernier qui fut repris en 1749, ainsi que l'opéra de Médée et Jason qui eut du succès. II. Pour l'opéra-comique, la *Fausse inconstance*, *Arlequin rival de Bacchus; le Pied-de-nez*, comédie en trois actes. III. *Télémaque et Calypso; Renaud* ou *la suite d'Armide*, tragédies en musique. IV. *Catilina*, tragédie. Tous ses ouvrages sont foibles, et la versification en est presque toujours fade et languissante. *Voyez* BARBIER, n° IV.

* I PELLEGRINI (Lélio), professeur de philosophie morale au collége de Sapience à Rome, vivoit dans le 16e siècle. On a de lui plusieurs discours en latin, écrits avec autant de goût que d'éloquence, les principaux sont, I. *De utilitate moralis philosophiae oratio habita in almo urbis gymnasio*, Romae, 1587. II. *De Sixto V pontifice oratio funebris habita*

in basilicâ S. Mariæ Majoris, etc, Romæ, 1591. III. *In obitum Torquati Tassi poëtæ atque philosophi clarissimi oratio*, Romæ, 1597.

* II. PELLEGRINI (Matthieu), né dans le territoire de Bologne, professa la logique en 1620, et ensuite la philosophie morale. Son mérite et ses talens le firent appeler à Rome et à Gênes, où il s'acquit une grande réputation. Il mourut dans cette dernière ville le 10 décembre 1652. Parmi les ouvrages qu'il a publiés, on distingue les suivans, I. *Della pratica commune a' principii e servitori loro*, *etc.*, Viterbe, 1634. II. *Fonti dell' ingegno ridotti ad arte*, Bologne, 1650. III. *Politica massima divisa in diecisette declamazioni*, Gênes et Venise, 1640. IV. *De contemplatione et activæ vitæ regimine positiones*, Bononiæ, 1620.

* III. PELLEGRINI (Camille), né à Capoue en 1598, fit ses premières études dans sa patrie, et fut ensuite envoyé à Naples, où il apprit, aux écoles des jésuites, la philosophie, les mathématiques et la langue grecque; il joignit à ces connoissances celles de la théologie et de la jurisprudence civile et ecclésiastique. Le désir d'étendre ses connoissances le conduisit à Rome, où il visita les bibliothèques et les monumens publics, recueillant tous les matériaux qui concernoient l'histoire des temps anciens, et principalement celle du royaume de Naples; il entreprit aussi plusieurs voyages, consacrés entièrement à faire des recherches historiques, et a puiser des renseignemens propres à l'éclairer sur le travail qu'il se proposoit de publier. On a de lui, I. *Apparato alle antichitá di Capua*, Naples, 1651. II. *Historia principum Langobardorum cum serie abbatum Cassinensium ab anno 720 ad 1137*, Neapoli, 1643, in-4°. III. Et plusieurs *autres ouvrages* sur diverses matières. Pellegrini mourut à Naples le 9 novembre 1663.

* IV. PELLEGRINI (Antoine), peintre du 18e siècle, naquit à Padoue. On ne sait quel fut son maître. Mais après avoir travaillé en diverses parties de l'Europe, et sur-tout en Angleterre, il fut mandé à Paris, pour *peindre* le plafond d'une galerie de la banque royale. Ce morceau, qui ne subsiste plus, a été décrit par le comte de Caylus dans l'ouvrage intitulé Vies des premiers peintres du roi. Nous en donnerons ici le résumé : « Il étoit composé d'une centaine de figures, peintes à l'huile ; on y remarquoit des effets de couleurs hardies, un pinceau moelleux, mais la composition étoit trop nue, le dessin manquoit de correction, sur-tout dans les usages, dont la pesanteur contrastoit avec le ciel tenu fort clair. » Après cet ouvrage, Pellegrin alla se fixer à Venise, d'où il fut appelé à Padoue, pour peindre à fresque la voûte de la chapelle majeure de son église paroissiale.

* V. PELLEGRINI (Alexandre), de Capoue, clerc régulier qui vivoit dans le 17e siècle, a laissé, I. *Constitutiones congregationis clericorum regularium commentariis illustratæ*, Romæ, 1628, in-4°. II. *Compendium privilegiorum clericorum regularium duas in partes divisum*, Mutinæ, 1614, in-8°, et Neapoli, 1635, in-8°. III. *Commentarium in pontificum constitutiones de*

duello, Mediolani, 1614, in-4°. IV. *De immunitate ecclesiasticâ*, Cremonæ, 1621, in-8°.

*VI. PELLEGRINI (Joseph), jésuite, orateur et poëte, mort à Vérone le 13 avril 1799. Outre une collection de ses sermons, qu'a publiés *Tolra*, *ragionamenti*, tom. II, Venise, 1772, in-8°, on a des *poésies*, parmi lesquelles on distingue sur-tout une épître à son frère, le feld maréchal comte de Pellegrini, qui ont paru en 1774, à Venise, en 2 petits vol. in-8°.

*PELLEGRINO, de Modène, né en 1511, célèbre peintre italien, élève de Raphaël, qui travailla avec plusieurs de ses condisciples aux peintures du Vatican et a laissé à Rome plusieurs *tableaux* de sa composition. A la mort de Raphaël il revint à Modène où il se livra à son talent avec autant d'ardeur que de succès. Il y mourut des blessures qu'il reçut en voulant sauver son fils qui venoit de commettre un meurtre en pleine rue. On connoît deux autres peintres qui portent le même nom.

† PELLERIN (Joseph), ancien commissaire général et premier commis de la marine, mort à Paris le 30 août 1782, dans la 99e année de son âge, unissoit à l'activité d'un homme d'affaires le savoir d'un homme de lettres. Ayant obtenu sa retraite après 40 ans de services, il consacra le reste de sa vie à l'étude de l'antiquité. Le cabinet de médailles qu'il avoit formé, et dont le roi fit l'acquisition en 1776, étoit le plus riche et le plus précieux qu'ait jamais possédé un particulier. Les savans les plus distingués, et sur-tout les étrangers, donnèrent plusieurs fois au possesseur de ce trésor des marques publiques de leur estime. Il étendit et en même temps éclaira la science numismatique par un recueil intéressant en 9 vol. in-4°, enrichis d'un grand nombre de planches. Cette collection est composée des traités suivans, I. *Recueil des médailles de rois*, qui n'ont pas encore été publiées ou qui sont peu connues, 1762, 3 vol. in-4°. II. *Recueil de médailles de peuples et de villes*, qui n'ont point encore été publiées et qui sont peu connues, 1763, 3 volumes in-4°. III. *Mélanges de diverses médailles*, pour servir de supplément aux recueils précédens, 1765, 2 vol. in-4°. IV. *Supplément* aux six volumes des recueils des médailles de rois, de peuples et de villes, etc., avec la *Table* générale des sept vol., 1766, in-4°. V. Les troisième et quatrième *Supplémens* aux 6 vol. des recueils de médailles, avec une *Table* relative à ces deux derniers supplémens, 1767, in-4°. VI. *Lettres* de l'auteur des recueils des médailles de rois, de peuples et de villes, à M**, Francfort, (Paris) 1768 et 1770, faisant le neuvième vol. in-4°. VII. *Additions* aux neuf volumes de recueils de médailles, etc., Paris, 1778, in-4°.

† I. PELLETIER (Jacques), médecin, né au Mans en 1517, se rendit habile dans les belles-lettres et dans les sciences, et devint principal des colléges de Baïeux et du Mans à Paris, où il mourut en juillet 1582, à 65 ans. Ses écrits sont plus nombreux qu'estimables. On a de lui, I. Des *Commentaires* latins sur Euclide, in-8°, quelques autres *ouvrages* de mathématiques estimés dans leur temps, quoiqu'il n'ait point

trouvé, comme il le prétendoit, la *Quadrature du Cercle*. II. La *Description du pays de Savoie*, 1572, in-8°. III. Un petit *Traité* latin de la peste. IV. Une *Concordance* de plusieurs endroits de Galien, et quelques autres petits Traités réunis en un volume in 4°, 1579. V. De mauvaises *Œuvres poétiques*, qui contiennent quelques Traductions en vers, Paris, 1547, in-8°. VI. Un autre *Recueil* intitulé *Les Amours des amours*, Lyon, 1555, in-8°, contenant 96 sonnets. VII. Un troisième en 1581, in-4°. VIII. *Traduction* en vers français de l'*Art Poétique d'Horace*, 1545, in-12. IX. Un *Art Poétique*, en prose, 1555, in-8°. X Des *Dialogues sur l'orthographe et la prononciation française*, in-8°, où il veut réformer l'une et l'autre, en écrivant comme on prononce. Il a fait aussi plusieurs *contes* dans le recueil de ceux attribués à Desperriers. Il eut cinq frères qui tous se distinguèrent, et dont le plus célèbre fut le jeune qui suit.

II. PELLETIER (Julien), frère puîné du précédent, curé de Saint-Jacques-la-Boucherie, après son frère Jean, en 1583, fut un fameux ligueur du conseil des *Seize*. Il eut part à la mort de Brisson ; et ayant été condamné à être rompu vif en 1595 pour ce crime, il fut obligé de chercher un asile dans les pays étrangers lorsque Paris eut ouvert ses portes à Henri IV.

† III. PELLETIER (Jean le), né à Rouen en 1633, s'appliqua d'abord à la peinture, qu'il abandonna pour l'étude des langues. Il apprit sans maître le latin, le grec, l'italien, l'espagnol, l'hébreu, les mathématiques, l'astronomie, l'architecture, la médecine et la chimie. Sur la fin de ses jours il ne s'appliqua presque plus qu'à l'étude de la religion, et il continua cette étude jusqu'à sa mort, arrivée en 1711. On a de lui, I. Une *Dissertation sur l'arche de Noé*. Il y explique la possibilité du déluge universel, et comment toutes les espèces d'animaux ont pu tenir dans l'arche. II. Des *Dissertations* sur plusieurs matières dans le Journal de Trévoux. III. Une *Traduction française* de la Vie de Sixte-Quint par Léti, 1694, deux vol. in-12. IV. — de l'ouvrage anglais de Robert Nauton, sous le titre de *Fragmenta Regalia*, ou *Caractère véritable d'Elizabeth*, reine d'Angleterre, et de ses favoris, Paris, 1683, in-12. On le trouve dans les dernières éditions de la Vie de cette princesse par Léti, Paris, 1741, 2 vol. in-12.

IV. PELLETIER (Claude), docteur en théologie et chanoine de Reims, est auteur d'un grand nombre d'ouvrages, la plupart en faveur de la bulle *Unigenitus*, ils sont mal écrits et assez ennuyeux, même pour ceux qui s'occupent encore de ces querelles. Il s'en trouve un ample catalogue, à la fin de son *Traité dogmatique de la grace universelle*, 1727. *Voy.* PELETIER.

V. PELLETIER (Ambroise), né en 1703 à Porcieux en Lorraine, bénédictin de Saint-Vannes et curé de Senones, donna le *Nobiliaire* ou *Armorial général de la Lorraine et du Barrois*, Nanci, 1758, in-folio. Il mourut en 1758.

VI. PELLETIER (Gaspard), médecin de Middelbourg en Zélande, s'acquit beaucoup de ré-

putation par la pratique de son art, fut fait échevin, puis conseiller dans sa ville natale, et mourut en 1639. On a de lui, *Plantarum, tum patriarum, tum exoticarum, in Walachriâ Zelandiæ insulâ nascentium, synonyma*, Middelbourg, 1610, vol. in-8° : rare et recherché.

† VII. PELLETIER-SAINT-FARGEAU (Louis-Michel le), né à Paris le 29 mai 1760, d'une famille distinguée dans la robe, devint président à mortier au parlement de Paris. Il jouissoit d'une fortune de six cent mille livres de rente, étoit d'un caractère doux, et avoit fait serment de ne jamais condamner à mort. Il fut nommé en 1789, député du baillage de la noblesse de Paris aux états-généraux, et fut partisan de la révolution, sans néanmoins renoncer à ses titres de noblesse ; car on a remarqué que lorsque tous les députés de la noblesse de Paris se réunirent au tiers-état, il resta seul dans la chambre de son ordre, avec M. de Mirepoix, et improuva la démarche de ses collègues ; mais sa liaison avec le duc d'Orléans et la direction qu'il vit prendre aux événemens, l'entraînèrent bientôt, et dès le 13 juillet on l'entendit s'écrier, en proposant d'inviter le roi à rappeler Necker et les autres ministres disgraciés : «Représentant le peuple, de peur qu'il se représente lui-même. » Il rédigea, et fit adopter, le 24 avril, une adresse au roi, pour le jour de sa fête ; en septembre il fit la motion de fixer à un an la durée des sessions des assemblées nationales ; en janvier 1790 il fut nommé membre du comité de jurisprudence criminelle, en devint alors un des membres les plus laborieux, et présenta successivement en son nom de fréquens rapports sur le Code pénal, dans lequel il tenta vainement de faire supprimer la peine de mort ; en mai 1790 il s'opposa à ce que le roi conservât le droit de paix et de guerre, et en attribua l'exercice au seul corps législatif ; en juin il appuya la suppression des titres honorifiques, et fut à la fin du mois nommé président ; le 23 mai 1791 il demanda la suppression de la peine de mort, des galères, et de toute flétrissure corporelle indélébile, et fit ensuite décréter qu'il seroit établi des travaux publics pour les condamnés, et que la décapitation seroit substituée au supplice de la corde. Après la session il fut employé au département de Paris, et présida celui de l'Yonne, qui le nomma député à la convention nationale. Le 30 octobre 1792 il prononça un long discours sur la liberté de la presse ; en novembre il fut élu secrétaire. Lors du procès de Louis XVI il soutint que ce prince pouvoit être jugé par la convention ; mais fidèle à son serment de ne jamais condamner à mort, il voulut d'abord voter la réclusion, et engagea même vingt-cinq de ses collègues, sur lesquels il avoit beaucoup d'empire, à adopter la même opinion : mais gagné ensuite par le duc d'Orléans, il finit par voter la mort, ainsi que ses amis. Il fut assassiné quatre jours après (le 20 janvier 1795) au Palais-Royal, par Paris, garde-du-corps du roi (*voyez* PARIS, n° VIII), chez le restaurateur Février, où il étoit entré pour dîner. Saint-Fargeau expira sur-le-champ, et n'eut que le temps de prononcer ces deux mots : *J'ai froid.* Le 24 il fut inhumé avec pompe au Panthéon (Ste.-Geneviève) : la

nation adopta sa fille unique, et Robespierre lut à la tribune de la convention un travail qu'il avoit laissé sur l'éducation nationale. La convention fit exécuter par David, et aux Gobelins, un tableau représentant ses derniers momens, et plaça son buste dans le lieu de ses séances : elle lui fit aussi rendre des honneurs funèbres dans les armées : lors de la réaction il éprouva le sort des autres divinités de la révolution, et le 8 février 1795 le décret qui l'avoit placé au Panthéon fut rapporté; mais la famille de Michel Le Pelletier alla retirer son parent avant la notification du décret.

† VIII. PELLETIER (Bertrand), habile pharmacien, né à Bayonne en 1761, membre de différentes sociétés de Paris, de celles d'histoire naturelle, de la société philomatique, du Lycée des arts, de la société de médecine. Pelletier est l'auteur de plusieurs savans *Mémoires* insérés tant dans le Journal de physique que dans le Journal d'histoire naturelle, et dans les annales de chimie dont il étoit rédacteur. A l'âge de 21 ans il publia des *Observations* très-bien faites sur l'Acide arsenical, et par suite sur beaucoup de matières sur lesquelles on n'avoit encore que des aperçus; une application continuelle à des expériences souvent dangereuses, et un travail presque sans interruption, abrégèrent les jours de ce savant, qui mourut universellement regretté à l'âge de 36 ans, le 21 juillet 1797.

IX. PELLETIER. *Voy.* PELETIER *et* MARTINI, n° II.

PELLEVÉ (Nicolas de), né au château de Jouy en 1555, d'une ancienne famille de Normandie, étudia le droit à Bourges, où il l'enseigna depuis pendant quelques années. Il s'attacha ensuite au cardinal de Lorraine, qui contribua à son élévation et lui procura l'évêché d'Amiens en 1553. On l'envoya en Écosse l'an 1559, avec plusieurs docteurs de Sorbonne et des troupes, pour essayer de ramener les anglicans; mais la reine Élizabeth ayant donné du secours aux Ecossais, il fut obligé de revenir en France. Il quitta son évêché d'Amiens pour l'archevêché de Sens, et suivit le cardinal de Lorraine au concile de Trente, où il se déclara contre les libertés de l'Eglise gallicane, malgré les ordres qu'il avoit reçus de les défendre. Cette prévarication lui valut la pourpre, dont Pie V l'honora en 1570. Envoyé à Rome deux ans après, il servit les rois de France avec beaucoup de zèle et de fidélité pendant plusieurs années; comme on peut le voir dans les Lettres de Paul de Foix; mais dans la suite il devint l'un des premiers chefs de la Ligue. (*Voyez* GRÉGOIRE XIII, vers la fin; *et* LANGLOIS, n° II.) Henri III fit saisir les revenus de ses bénéfices en 1585; mais ce prince lui accorda la main levée de ses biens, et le fit archevêque de Reims, après la mort du cardinal de Lorraine aux états de Blois en 1588. Ces récompenses ne purent calmer l'impétuosité de son zèle. Il mourut de chagrin en 1594, en apprenant que Paris avoit ouvert ses portes à Henri IV. Son zèle pour la ligue lui fut inspiré par reconnoissance pour les Guise qui avoient contribué à son avancement. Plusieurs livres faits du tems de la ligue, parlent peu avantageusement de ce Cardinal, qui donne des preuves d'un fanatisme aveugle. C'étoit un caractère fier, ardent et intrai-

table. Il dit un jour au conseil en parlant des politiques (ou partisans de Henri III) « qu'il falloit chasser les plus gros, pendre et noyer les moyens, et pardonner au petit peuple. » Un bourgeois de Paris ayant passé un jour devant lui sans le saluer, il l'injuria et le menaça de le faire traîner (comme politique) à la rivière ou à la voirie. On lui donna pour emblême un Basilic avec ces mots : *Visu necat.*

PELLICAN (Conrad), célèbre théologien, né à Rufac en Alsace l'an 1478, se fit cordelier en 1494, et changea son nom de famille, Kursiners, en celui de Pellican. Pellican exerça les principales charges de sa province en France, en Italie et ailleurs. Ayant été fait gardien du couvent de Bâle en 1522, le commerce qu'il eut avec les luthériens lui fit adopter les sentimens de Luther, qu'il enseïgna d'abord avec précaution, pour ne pas s'attirer la haine de son ordre ; mais en 1526 il quitta son habit religieux et vint enseigner l'hébreu à Zurich, où il se maria bientôt après. Il mourut le 14 septembre 1556. Il avoit eu des démêlés fort vifs avec Erasme, avec lequel il se réconcilia après lui avoir donné des marques d'estime. On a de lui plusieurs *ouvrages* que les protestans ont fait imprimer en 7 vol. in-folio. On y trouve une traduction latine des *Commentaires* hébraïques des rabbins sur l'Ecriture sainte, et sur les choses secrètes de la doctrine des Juifs. On doit distinguer ses *Commentaires* sur l'Ecriture, « qui sont, selon Richard Simon, plus exacts que ceux des autres protestans. Il s'attache ordinairement au sens littéral, sans perdre de vue les paroles de son texte. Il a mis à la tête une longue préface, dans laquelle il fait trop le théologien et le prédicant. Il faut d'ailleurs lui rendre cette justice, que bien qu'il ait été fort versé dans la lecture des rabbins, il n'a point rempli ses commentaires d'une certaine érudition rabbinique qui se trouve dans la plupart des docteurs allemands. Comme son dessein est de donner un commentaire court et abrégé, il dit souvent beaucoup de choses en peu de mots. »

* PELLICER (don Juan Antonio), savant Espagnol, bibliothécaire de Charles III, né vers l'année 1740, et mort à Madrid en 1806, a donné, I. *Essai d'une bibliothèque de traducteurs espagnols*, Madrid, 1778, in-4°. Cet ouvrage, très-estimé, est précédé de mémoires très-savans sur les vies de quelques poëtes espagnols et des observations très curieuses pour l'Histoire littéraire de l'Espagne. Pellicer fut le premier qui fit connoître la véritable patrie de Cervantes. II. *Histoire de la bibliothèque royale* accompagnée d'une *Notice* sur les bibliothécaires et sur quelques autres écrivains. Cet ouvrage étoit achevé en 1789. On ignore s'il a été imprimé. On a eu de lui plusieurs *dissertations* sur des sujets d'histoire, de littérature et d'antiquités. Il a donné aussi une *edition* de Don Quichotte qu'il a enrichie de notes pleines d'érudition.

* PELLICIARI (Barthélemi), de Modène, servit et commanda dans les guerres de Flandre et de France, sous le duc Alexandre Farnèse et sous plusieurs autres généraux. Il devint colonel et commandant des milices de la Garsaguana pour le duc de Modène, César Ier, d'où il passa au service du grand-duc de Toscane : il y resta

environ cinq ans, c'est-à-dire, jusqu'en 1613 qu'il voulut retourner au service de son souverain. Le retour de ce capitaine expérimenté apporta un changement heureux dans la guerre que le duc César faisoit alors à la république de Lucques. En 1622 Pelliciari accompagna le marquis Cornélio Bentivolio en France, et il est vraisemblable qu'il y mourut. On a de lui quelques ouvrages militaires qui furent estimés de son temps. I. *Avvertimenti militari utili e necessarj a tutti gli officj*, etc., Modène, 1600, in-4°, et 1606 avec des augmentations. Cet ouvrage fut réimprimé de nouveau à Venise en 1619. II. *Prima parte della rassegna e del modo di esercitare la fanteria*, Modène, 1613. III. *Universale Istruzione per servijio della cavalleria*, etc., Venise, 1617.

† PELLICIER (Guillaume), évêque de Montpellier, né dans un petit bourg de ce diocèse, s'acquit, par son esprit, l'estime de François Ier, qui l'envoya en 1540 comme ambassadeur à Venise. Paul III lui accorda la sécularisation de son chapitre, et la permission de transférer son siége de Maguelone à Montpellier. Ce prélat montra beaucoup de zèle contre le calvinisme, et ce zèle ne l'empêcha pas d'être accusé de penser en secret comme ceux qu'il foudroyoit en public. Ses mœurs ne furent pas plus épargnées que sa doctrine. Il mourut à Montpellier en 1658. Pellicier avoit une riche bibliothèque et de précieux manuscrits, qu'il avoit achetés à Venise et ailleurs et dont plusieurs se trouvent à la bibliothèque impériale. Cujas, Rondelet, Turnèbe, de Thou, Scévole de Saint Marthe, et les autres savans de son temps, ont célébré son savoir et ses autres qualités. Il laissa plusieurs ouvrages manuscrits, et l'on prétend que l'*Histoire des Poissons* que nous avons sous le nom de Guillaume Rondelet, médecin de Montpellier, est de lui. Son oncle Guillaume PELLICIER étoit de Maguelone, et très-savant. Il a gouverné son église depuis l'an 1498 jusqu'en 1529 qui fut celui de sa mort.

* PELLICCIONI (Bernard), né à Sassuolo dans le Modenois, d'abord capucin, ensuite chartreux, fut prieur de la chartreuse de Bologne, et de plusieurs couvens de cet ordre, entre autres de celui de Lucques, où il mourut le 27 juin 1646. On a de lui, I. *Vita di santa Giuliana Banzi nobile matrona Bolognese*, Bologne, 1628. II. *Arbore degli uomini illustri, scrittori, e generali de' certosini*, Bologne, 1664.

PELLISSON. *Voyez* PÉLISSON.

* PELLIZIOLI (Jean), prêtre de Bergame, qui vivoit dans le 16e siècle, a publié, I. *Ars oratoria ex Aristotelis, Quintiliani, Ciceronis præceptis exposita in orationem pro Milone omnium nobilissimam*, Bergomi, 1599, in-4°. II. *Homelia in laudem catechismi Romani*, etc. Bergomi, 1606, in-4°. III. *Encomium in funere Bonifacii Aleardi comitis, equitisque, ac Palatini, et de patriâ optimè meriti anno 1580*, Bergomi, 1595.

* I. PELLIZZARI (Beltrame), de Venise, un des conjurés qui découvrit dans le 14e siècle l'horrible attentat du doge Marino Saluri, qui étoit de s'emparer du gouvernement, et de s'en rendre le souverain après le massacre de tous les sénateurs. La république récompensa généreu-

sement Pellizzari, en lui accordant des titres de noblesse et mille écus de pension. Cette récompense, trop grande pour un conjuré et pour un homme du peuple, parut trop foible à Pelizzari; il s'en plaignit hautement; ses plaintes réitérées obligèrent le sénat à l'exiler dans l'île d'Augusta, d'où il s'échappa; mais il périt misérablement en passant dans la Dalmatie.

* II. PELLIZZARI (François), jésuite de Plaisance, professeur de théologie à Ferrare, mort sur la fin du 17e siecle, a publié *Tractatio de monialibus*, Venise 1690, in-4°, réimprimé plusieurs fois. Cet ouvrage, mis à l'index à Rome, le 21 avril 1693, pour quelques propositions assez innocentes, reparut à Rome en 1755, avec des corrections et quelques additions. On a encore de ce jésuite un autre ouvrage intitulé *Manuale regularium*, 2 vol. qui fut aussi défendu par décret de la cour de Rome le 18 juin 1651.

† I. PELLOUTIER (Simon), ministre protestant de l'église françaíse de Berlin, conseiller du consistoire supérieur, membre et bibliothécaire de l'académie royale de cette ville, né à Leipsick le 27 octobre 1694, d'une famille originaire de Lyon, fit ses humanités dans le collège de Halle, et passa toutes ses classes avec rapidité. Dès l'âge de 18 ans Pelloutier étoit assez formé, tant du côté des connoissances, que de celui des mœurs, pour se trouver en état d'être gouverneur des fils du prince de Montbelliard. Il passa avec eux les années 1712 et 1713 à Genève; et il profita de ce séjour pour faire son cours de théologie sous les célèbres Alfonse Turrettin et Benedict Pictet. Il remplit avec distinction les places qu'on lui confia; les fonctions pénibles de pasteur ne l'empêchèrent pas de cultiver les sciences avec succès. Son *Histoire des Celtes, et particuliérement des Gaulois et des Germains, depuis les temps fabuleux jusqu'à la prise de Rome par les Gaulois*, a fait un honneur infini à son érudition. La meilleure édition de cet ouvrage, rempli de recherches curieuses et intéressantes, est celle que Chiniac a donnée à Paris, en 1770, en 8 vol. in-12, et 2 vol. in-4°. L'amas de connoissances précieuses que Pelloutier avoit fait sur toutes les antiquités des nations le mit en état de traiter avec succès une question que l'académie des inscriptions et belles-lettres avoit proposée, et de remporter le prix qu'elle adjugea en 1742; il s'agissoit de déterminer quelles étoient les nations gauloises qui s'établirent dans l'Asie mineure sous le nom de Galates; en quel temps elles y passerent, quelle étoit l'étendue du pays qu'elles y occupoient; leurs mœurs, leur langue, la forme de leur gouvernement; et en quel temps ces Galates cessèrent d'avoir des chefs de leur nation, et formerent un état indépendant. Tous les autres mémoires dont Pelloutier orna ceux de l'académie de Berlin sont un des principaux ornemens des recueils de cette savante compagnie. La mort l'enleva en 1757, à 63 ans. Il avoit la réputation d'un homme qui ne laissoit jamais échapper une occasion de s'instruire et de faire du bien. Après sa mort, l'école de charité de Berlin a fait imprimer deux volumes de ses *Sermons*, précédés de sa vie. Son éloge composé par Formey, et prononcé à l'aca-

démie de Berlin, se trouve dans le tom. 15e des Mémoires de cette société. Chiniac l'a fait imprimer en tête du Ier vol. de l'Histoire des Celtes.

* II. PELLOUTIER (Jean-Ulric), neveu du précédent, consul général du roi de Prusse, de la ci-devant province de Bretagne et négociant à Nantes, consacra sa vie et sa fortune à des actes de bienfaisance (Statistique de Huel).

PÉLOPÉE. *Voyez* ÉGISTE.

† PÉLOPIDAS, général thébain, né à Thèbes en Béotie, d'une des premières familles de la ville, étoit contemporain d'Epaminondas, avec lequel il se lia d'une étroite amitié. Resté fort jeune seul héritier des grands biens de sa maison, il les employa dès-lors à secourir ses concitoyens, et cette générosité lui gagna tous les cœurs. Thèbes, comme les grandes villes de la Grèce, gémissoit depuis quelques années sous la fière domination des Lacédémoniens qui avoient commencé par en chasser tous ceux qui leur faisoient ombrage. Pélopidas étoit de ce nombre. Ayant résolu avec quelques-uns de ses amis de purger sa patrie de ces tyrans, il assembla les bannis à Athènes où ils s'étoient refugiés. Leur ayant fait part de son dessein, il leur apprit les mesures qu'il falloit prendre pour réussir. Tous ayant approuvé cette résolution, ils partirent pour se rendre à Thèbes. La révolution fut l'ouvrage d'une nuit; Pélopidas en entrant lui douzième dans une maison, et y faisant main-basse sur les magistrats et les commandans qui étoient à table, rompit les chaînes dont sa patrie étoit accablée, l'an 378 avant Jésus-Christ. Depuis cet exploit, dont il eut seul tout l'honneur, il battit les Lacédémoniens près de Tégyre, et commanda le bataillon sacré à la journée de Leuctres. Dans la suite, il fut envoyé en ambassade auprès d'Artaxerces roi des Perses, qui le combla d'honneurs et lui accorda tout ce qu'il demandoit. De retour à Thèbes, il persuada à ses concitoyens de faire la guerre à Alexandre, tyran de Phères, et eut la conduite de cette guerre. Son armée étoit moins forte que celle du tyran. On l'en avertit : « Tant mieux, répondit-il, nous en battrons un plus grand nombre. » Il tomba, par cet exces de confiance, entre les mains d'Alexandre; mais, quoique prisonnier, il le menaça de le faire punir de ses crimes. Le tyran lui ayant fait demander pourquoi il cherchoit la mort? C'est, répondit-il, afin que tu périsses plus tôt, en méritant davantage la haine des Dieux et des hommes. Délivré par Epaminondas, il se livra sans précaution au désir de la vengeance. Il s'exposa imprudemment dans un combat, pour tuer le tyran de sa propre main. Cette bataille se donna l'an 364 avant Jésus-Christ. Pélopidas remporta la victoire, et fut tué. Ce général, qui avoit un fils dérangé, faisoit un crime à Epaminondas de ce qu'il n'étoit point marié, et disoit qu'il ne rendoit pas un bon service à la république, en ne lui faisant point d'enfans : Prends garde, repartit Epaminondas, de lui en rendre un plus mauvais, en lui laissant un fils tel que le tien. Quant à moi, ma famille ne peut jamais manquer; car je laisse après moi la bataille de Leuctres ma fille,

qui sera immortelle. — A la veille d'une campagne, sa femme toute en larmes le conjura de se conserver.... Voilà ce qu'il faut recommander aux jeunes gens, répondit-il, mais il ne faut recommander aux chefs que de conserver les autres. — Dans une de ses expéditions, un soldat ayant aperçu les ennemis que l'on n'attendoit pas, courut de toutes ses forces à Pélopidas et lui dit : Nous sommes tombés entre les mains des ennemis... — Pourquoi, répondit-il froidement, sommes nous tombés entre leurs mains, plutôt qu'eux entre les nôtres : il les attaqua et les défit.... Pélopidas, au lieu de s'enrichir dans les premiers emplois de sa patrie, avoit au contraire sacrifié pour son service un bien considérable qu'il avoit hérité de ses pères. A cette occasion, ses amis lui disoient qu'il négligeoit une chose très nécessaire, qui est d'avoir beaucoup de bien : Très-nécessaire, vraiment, leur répondit-il, mais pour Nicodème que voilà, en leur montrant un homme de ce nom qui étoit manchot et aveugle. On doit remarquer dans la vie de Pélopidas, comme une chose très-rare, la grande amitié qui régna entre lui et Epaminondas ; leur union, qui commença avec la liberté de leur patrie, dura jusqu'à la fin de leur vie, quoique leurs goûts et leurs inclinations ne fussent pas les mêmes.

PÉLOPS (Mythol.), fils de Tantale, roi de Phrygie, passa en Elide, où il épousa Hippodamie, fille d'Œnomaüs roi de cette contrée. Il s'y rendit si puissant que tout le pays qui est delà de l'isthme et qui compose une partie considérable de la Grèce, fut appelé Péloponèse, c'est-à-dire île de Pélops. Les poëtes ont feint que Tantale son père ayant reçu dans son palais les dieux qui voyageoient sur la terre, et voulant s'assurer de leur divinité, égorgea son fils encore enfant et leur en fit servir les membres dans un grand festin qu'il leur donnoit. Tous les dieux virent avec horreur ce mets exécrable. Cérès, que la faim dévoroit, fut la seule qui en mangea une épaule sans y faire attention. Jupiter rassembla sur-le-champ les membres du petit Pélops, et les ayant ranimés, il lui substitua une épaule d'ivoire qui avoit la vertu de guérir les maux de ceux qui la touchoient.

† PÉLORE, pilote d'Annibal, fut mis à mort par ordre de ce général, à l'endroit où est actuellement le Cap Pelore en Sicile, parce qu'il le soupçonnoit à tort de vouloir le trahir. Comme le Carthaginois se vit enfermé de tous côtés, il crut qu'il n'y avoit pas moyen d'échapper et que Pélore avoit été corrompu pour le perdre ; mais dès qu'il eut découvert le détroit, il se repentit de sa précipitation, et quelques années après il y érigea une statue pour appaiser les mânes de son pilote. Pomponius Méla raconte cette histoire qui est contredite par d'autres, qui disent que ce cap fut nommé *Pélore*, du pilote d'Ulysse qui se noya près de ce lieu ; cette conjecture n'a point de fondement ; car tout l'équipage d'Ulysse fut englouti dans les flots, et il fut lui-même entraîné dans ce détroit, porté sur un des mâts rompus de son vaisseau.

* PELS (André), mort à Amsterdam en 1681, occupa une place honorable sur le parnasse hollandais ; il s'attacha sur-tout

à épurer le goût de ses contemporains et à soumettre aux préceptes de cet art le génie brut et l'imagination déréglée, qui ordinairement n'enfantent que des monstres. Il en avoit fait l'épreuve en lui-même, et il condamna par cette raison ses deux premières productions dramatiques, la *Mort de Didon*, tragédie, et *Julfus*, farce, qui avoient paru en 1668, chacune en 5 actes, dont, selon l'usage alors reçu au théâtre d'Amsterdam, on alternoit la représentation. En 1677 Pels publia son imitation en vers hollandais, de l'*Art poétique* d'Horace, et quatre ans après son poëme *de l'usage et de l'abus du théâtre* et quelques autres *poésies*.

PELTAN (Théodore-Antoine), né à Pelte dans le diocèse de Liége, prit l'habit de jésuite et fut un des premiers religieux de cette compagnie qui enseignèrent dans l'université d'Ingolstadt. Après avoir professé douze ans avec un succès distingué, il fut envoyé à Augsbourg, où il mourut le 2 août 1582. On a de lui divers *Traites* de controverse, et un grand nombre d'autres ouvrages sur l'Ecriture sainte. Les principaux sont, I. *Paraphrasis et scholia in proverbia Salomonis*, Anvers, 1606, in-4°. II. Plusieurs *Traités* de controverse contre les erreurs de son temps. III. Un grand nombre de *Traductions* du grec en latin : 1° Du Commentaire d'André de Césarée, évêque de Cappadoce, sur l'Apocalypse, Ingolstadt, 1574. 2° Des Actes du premier concile d'Ephèse, avec des notes, 1604, in-fol. 3° Des Homélies de dix-sept Pères grecs sur les principales fêtes de l'année, 1579. 4° Des Commentaires de Victor d'Antioche sur St. Marc; de Tite de Bostre sur St. Luc, dans le tome IV de la Bibliothèque des Pères. 5° Une Chaîne des Pères grecs sur les Proverbes de Salomon, Anvers, 1614. 6° De la Paraphrase de S. Grégoire Thaumaturge sur l'Ecclésiaste, avec des notes.

* PELTZ (Jean), sénateur de Sopron ou Œdenbourg en Hongrie, s'est fait un nom dans sa patrie par les deux ouvrages suivans. I. La *Hongrie sous ses Vaivodes et ses ducs, jusqu'à Géisa*, 1074, Sopron, 1755, in-8°. Il y montre du goût pour les sentimens singuliers; il prétend que la Hongrie n'a pas été peuplée par les Huns, mais par différens peuples venus de l'Orient; et que la foi y a été plantée par les Grecs. II. La *Hongrie sous Géisa*, 1759, in-8°. Il y soutient que ce n'est pas au temps de St. Etienne de Hongrie qu'il faut faire remonter le titre de roi et de royaume en Hongrie, mais absolument au temps de Géisa.

PELVÉ. *Voy.* PELLEVÉ.

† PELVERT (N. l'abbé), né à Rouen, mort le 19 janvier 1781, se consacra à l'étude des matières théologiques sur lesquelles il a publié quelques écrits. On lui doit, I. *Dissertations sur l'approbation nécessaire pour administrer le sacrement de pénitence*, Avignon, (Paris), 1755, in-12. II. *Lettres d'un théologien sur la distinction de la religion naturelle et de la religion révélée*; 1770, in-12. III. *Exposition succincte et comparaison de la doctrine des anciens et nouveaux philosophes*, Paris, 1787, 2 vol. in-12. IV. *Défense de la Dissertation sur le sacrifice de la messe*, Paris, 1781, 3 vol. in-12. V. Plusieurs autres *Disser-*

tations théologiques et canoniques, dans lesquelles on reconnoît un homme fort instruit dans la théologie.

* PELU (Jules), évêque de Naumbourg, dans la Misnie, a laissé *Institutio hominis de Redublica Germaniæ, seu imperio constituendo*, etc. Il mourut en 1554.

* PÉLUSIO (Jean), de Cortone, bon poëte latin du 16e siècle, et professeur de belles-lettres dans sa patrie, a publié: *Lusorum, libri* 4, Neapoli, 1567, in-8°. *Odarum libri* 2. *Hymnorum libri* 2. *Gratulationem de Odoardo Farnesio electo cardinale à Gregorio XIII*, et quelques autres *poésies* traduites du grec. Pélusio, mort en 1593, a encore donné *De dubiis epistola facetissima*, Plaisance, 1582. Cette lettre est dirigée contre un nommé Jean Ponzio de Palerme.

* PEMBERTON (Henri), savant médecin de Londres, membre de la société royale, auteur d'un *Traité de chimie*. Mais l'ouvrage qui lui a fait le plus d'honneur, c'est celui intitulé *Coup d'œil sur la philosophie de sir Isaac Newton*, un vol. in-4°. Pemberton mourut en 1771, à l'âge de 89 ans.

* PEMBLE (Guillaume), théologien anglais, né en 1592, mort en 1623, précepteur et professeur de théologie au collége de la Magdeleine à Oxford, se distingua dans cette université. Ses *OEuvres* ont été imprimées en un vol. in-fol.

* I. PEMBROKE (Thomas), peintre anglais, disciple de Larroon dont il imita la manière. Il réussit dans l'histoire et le portrait, et travailla beaucoup pour le comte de Bath en société avec Woodfield qui étoit élève de Fuller. Pembroke mourut à Londres vers 1730, âgé de 28 ans.

† II. PEMBROKE (Marie Herbert), femme de Henri comte de Pembroke, et sœur du célèbre sir Philippe Sidney, qui lui dédia son Arcadie, morte à Londres en 1621, donna une *Traduction* des psaumes en vers anglais. On les trouve dans les *Nugæ antiquæ* d'Harrington, 1779, 3 vol. in-12. Elle a *traduit* aussi une tragédie française intitulée Antoine.

† PÉNA (Jean), de Moustiers au diocèse de Riès en Provence, d'une famille noble d'Aix, enseigna les mathématiques au collége royal avec distinction, et mourut le 23 août 1560, à 30 ans. On a encore de lui, I. Une *Traduction* latine sur la *Catoptrique d'Euclide*, avec une préface curieuse. Il a aussi travaillé sur les autres ouvrages de ce géomètre. II. Une *Edition* en grec et en latin, des Sphériques de Théodose, 1558, in-4°, etc....... *Voy.* POENA.

PÉNATES (Mythol.), dieux domestiques des anciens. Cicéron dit qu'on les appeloit Pénates, parce qu'on les plaçoit dans l'endroit le plus reculé de la maison, *in penitis ædibus*, d'où s'est formé le mot *Penetralia*, pour signifier la petite chapelle des Pénates. Ces divinités étoient regardées comme les génies ou les ames des hommes décédés, auxquelles les familles rendoient un culte particulier. On les honoroit en brûlant devant leurs statues de l'encens et les premices de ce qu'on servoit sur la table. Il y avoit des Pénates publics qui étoient les protecteurs des villes et des empires. Les poëtes confondent souvent les Pénates avec

les Lares, parce qu'ils étoient les uns et les autres des dieux domestiques.

PENDASIUS (Frédéric), né à Mantoue, obtint par sa renommée des lettres de citoyen de Bologne et y alla professer la philosophie. Zabarella et Licétus furent ses disciples. A sa mort sa chaire vaqua 27 ans, personne n'ayant osé le remplacer. On doit à Pendasius deux ouvrages. I. *De corporum cœlestium naturâ*, Mantoue, 1555, in-8°. II. *Traité de l'Ouïe*, Venise, 1603, in-8°.

PENÉE. *Voy.* DAPHNÉ *et* DEUCALION.

† PÉNÉLOPE (Mythol.), fille d'Icare (*Voyez* ce mot, n° III.) et frère de Tindare roi de Lacédémone, fut femme d'Ulysse, et se rendit si célèbre par sa chasteté, qu'on la propose en exemple encore aujourd'hui, et qu'elle est passée en proverbe. On dit qu'Ulysse l'obtint par les bons offices de Tindare, en récompense d'un bon conseil qu'il avoit donné, d'autres disent qu'il la gagna à la course, Icare ayant déclaré à ceux qui lui demandoient sa fille qu'il la donneroit à celui qui courroit le mieux, Ulysse fut celui-là. Bayle dit : « on le pourroit donc comparer à ceux qui courent un bénéfice, et qui l'emportent pour avoir eu de meilleurs chevaux. » Il ne put jamais se résoudre à demeurer à Lacédémone ; comme son beau-père le souhaitoit, il reprit le chemin d'Itaque, et fut suivi par son épouse. Ces nouveaux mariés s'aimèrent tendrement, de sorte qu'Ulysse fit tout ce qu'il put pour ne pas aller au siége de Troie, mais toutes ses ruses furent inutiles, il fallut se séparer de sa chère femme qui lui avoit donné un garçon. Il fut vingt ans sans la revoir, pendant cette longue absence, elle se vit recherchée par un grand nombre de personnes qui la pressoient de se déclarer. Pour se délivrer de leurs importunités, elle leur déclara qu'elle ne se mariroit point qu'elle n'eut achevé une toile pour envelopper son beau-père Laërte quand il viendroit à mourir. Ainsi elle les entretint trois ans, jusqu'au retour de son mari sans que sa toile s'achevât jamais, parce qu'elle défaisoit la nuit ce qu'elle avoit fait le jour : d'où est venu le proverbe, la toile de Pénélope, dont on use en parlant des ouvrages qui ne s'achèvent jamais. On loue avec beaucoup de raison la prévoyance qu'elle eut de ne vouloir pas traiter Ulysse comme son mari, avant que de s'être bien éclaircie qu'il étoit Ulysse. Sa vertu, quoique chantée par le plus grand de tous les poëtes, et par une infinité d'écrivains, n'a pas laissé d'être exposée à la médisance. Quelques-uns ont dit que si ses galans échouèrent, ce fut à cause qu'ils aimoient mieux faire bonne chair aux dépens d'Ulysse, que de coucher avec sa femme. D'autres disent qu'effectivement ils couchèrent avec elle, et que le dieu Pan fut le fruit de leurs amours. Mais quelques auteurs ont mieux aimé dire qu'elle conçut Pan lorsque Mercure déguisé en bouc lui ôta par force sa virginité. C'est une opinion assez générale, que ne pouvant pas jouir d'elle ils s'adressèrent à ses servantes, et les débauchèrent. Les habitans de Mantinée assuroient que Pénélope mourut dans leur ville. Des écrivains ont dit qu'Homère ne l'a tant loué, que parce qu'il étoit de ses descendans. D'autres, qu'elle survécut à Ulysse et qu'elle se remaria.

* PÉNINGTON (Isaac), fils d'un alderman de Londres, né en 1617, fut parmi les quakers l'un de leurs écrivains les plus estimés. Il se livra de bonne heure à la contemplation et à la méditation, s'appliquant à la lecture de l'Écriture sainte, et suivant ses préceptes avec une extrême rigueur. Il paroît que sa conduite fut contrariée par ses parens, et surtout par son père. A la première apparition de la secte des quakers, il parut les mépriser, mais les entretiens qu'il eut avec quelques-uns d'entr'eux, et les prédications de George Fox, vers 1658, développèrent insensiblement le penchant secret qu'il nourrissoit pour eux. Pénington devint non-seulement le défenseur de leurs principes, mais un de leurs ministres et de leurs écrivains. Il souffrit toutes les persécutions qu'éprouva sa secte, et fut emprisonné à six différentes reprises. Son caractère étoit doux et tranquille, sa conversation étoit agréable. Ses nombreux *écrits*, recueillis en un volume in-folio, ont été publiés en 1681 : depuis on les a imprimés en deux vol. in-4°, et plus récemment en 4 vol. in-8°. Quelques *morceaux* de choix ont été imprimés séparément. Ses *lettres*, réimprimées particulièrement en 1796, in-8°, respirent la philantropie et la mysticité, et sont parmi les ouvrages publiés par les quakers l'un des plus recherchés. Pénington mourut en 1679, âgé de 63 ans.

* PENN. L'évêque Burnet, qui le connoissoit personnellement, dit que c'étoit un homme vain, hableur, tellement infatué de son éloquence, qu'il croyoit que personne ne pourroit lui résister ; mais que ses discours entortillés avoient une fadeur beaucoup plus capable de lasser la patience d'un homme raisonnable que de le convaincre.

* II. PENN (Guillaume), depuis sir Wiliam Penn, chevalier, amiral d'Angleterre, et l'un des commandans de l'escadre qui s'empara de la Jamaïque, né à Bristol en 1621, d'une ancienne famille, entra de bonne heure au service de la marine. Il fut capitaine à 21 ans, contre-amiral d'Irlande à 23 ans, vice-amiral à 25 ans, et vice-amiral d'Angleterre à 31 ans, et général dans la guerre contre la Hollande à 32 ans. En 1655 il fut membre du parlement, député de la ville de Weymouth, et, en 1660, commissaire de l'amirauté et de la marine, gouverneur du fort et de la ville de Kinsale. Il commanda en chef sous le duc d'Yorck en 1664. Dans le combat livré à l'escadre hollandaise à cette époque, il renonça à la mer, et continua à vaquer à ses autres emplois jusqu'en 1669. Il mourut en 1670.

† III. PENN (Guillaume), fils du précédent, naquit à Londres en 1644. Elevé dans l'université d'Oxford, il y fut dressé à tous les exercices qui forment le corps et l'esprit. Sa curiosité l'attira ensuite en France. Il parut d'abord à la cour, et se façonna dans Paris à la politesse française. L'amour de la patrie l'ayant rappelé en Angleterre, et le vaisseau qu'il montoit ayant été obligé de relâcher dans un port d'Irlande, il entra par hasard dans une assemblée de quakers ou trembleurs. La piété, le recueillement et les persécutions qu'ils souffroient alors, le touchèrent si vivement qu'il se

livra tout entier à leur parti. Il se fit instruire des principes de cette secte, et revint trembleur en Angleterre. De retour chez son pere, au lieu de se mettre à genoux devant lui et de lui demander sa bénédiction selon l'usage des Anglais, il l'aborda le chapeau sur la tête, et lui dit : Je suis fort aise, l'ami, de te voir en bonne santé. Le père crut que son fils étoit devenu fou; il s'apperçut bientôt qu'il étoit quaker. Il mit tout en usage pour obtenir de lui qu'il allât voir le roi et le duc d'Yorck le chapeau sous le bras, et qu'il ne les tutoyât point. Guillaume répondit que sa conscience ne le lui permettoit pas, et qu'il valoit mieux obéir à Dieu qu'aux hommes. Le père au désespoir le chassa de sa maison. Le jeune Penn remercia Dieu de ce qu'il souffroit déjà pour la bonne cause. Il alla prêcher dans la cité; il y fit beaucoup de prosélytes. Comme il étoit jeune, beau et bienfait, les femmes de la cour et de la ville accouroient pour l'entendre. Le patriarche George Fox vint du fond de l'Angleterre le voir à Londres sur sa réputation. Tous deux résolurent de faire des missions dans des pays étrangers; ils s'embarquèrent pour la Hollande. Leurs travaux eurent un heureux succès à Amsterdam. Mais ce qui leur fit le plus d'honneur, fut la réception que leur fit la princesse Palatine Élizabeth, tante de George II, roi d'Angleterre, femme illustre par son esprit et son savoir. Elle étoit alors retirée à La Haye où elle vit les amis; c'est ainsi qu'on appeloit alors les quakers en Hollande. Elle eut plusieurs conférences avec eux; ils prêchèrent souvent chez elle, et s'ils ne firent pas d'elle une parfaite quakeresse, ils prétendirent au moins qu'elle n'étoit pas loin de penser comme eux. Les Amis semèrent aussi en Allemagne, mais ils y recueillirent peu. Penn repassa bientôt en Angleterre sur la nouvelle de la maladie de son père, et vint recueillir ses derniers soupirs. Le vice-amiral se réconcilia avec lui et l'embrassa avec tendresse, malgré la différence de leur religion. Guillaume hérita de grands biens, parmi lesquels il se trouvoit des dettes de la couronne, pour des avances faites par le vice-amiral dans les expéditions maritimes. Il fut obligé d'aller tutoyer Charles II et ses ministres plus d'une fois pour son paiement. Le gouvernement lui donna en 1680, au lieu d'argent, la propriété et la souveraineté d'une province d'Amérique septentrionale, nommée jusque-là *les nouveaux Pays-Bas*. Il y conduisit et y envoya plusieurs colonies de quakers : on appela dès-lors ce pays Pensylvanie, du nom de Penn; il y fonda la ville de Philadelphie, et commença par faire une ligue avec les Américains du voisinage. C'est le seul traité entre ces peuples et les chrétiens qui n'ait point été rompu. Le nouveau souverain fut aussi le législateur de la Pensylvanie. Il donna des lois sages, dont aucune n'a encore été changée. Un grand nombre de quakers passèrent en Pensylvanie, pour se soustraire aux rigueurs qu'on exerçoit sur eux en Angleterre, jusqu'à la mort de Charles II. Le duc d'Yorck qui lui succéda, dit Pluquet, sous le nom de Jacques II, fort attaché à l'Eglise romaine, forma le projet de rétablir la religion catholique en Angleterre : pour cet effet il permit l'exercice libre

de toutes les religions ; il marqua même une estime particulière pour les quakers. Penn, jouissant auprès de lui de la plus haute faveur, profita de son crédit pour rendre service sur-tout aux quakers, et pour leur ouvrir la porte des dignités et des charges. Il obtint la cessation de l'édit par lequel la prestation de serment étoit ordonnée à ceux qui aspiroient aux charges..... Penn fut très attaché à ce prince. En 1699 il fit un second voyage avec sa femme et sa famille dans la Pensylvanie. De retour en Angleterre en 1701, la reine Anne voulut souvent l'avoir à sa cour. Il vendit la Pensylvanie à la couronne d'Angleterre, en 1712, 280 mille livres sterling. L'air de Londres étant contraire à sa santé, il s'étoit retiré en 1710 à Ruschomb près de Twiford dans la province de Buckingham. Il y passa le reste de sa vie, et mourut en 1718. « Penn fut un homme véritablement vertueux, dit La Harpe, dans l'extrait qu'il a donné de sa vie par J. Marsillac, 2 vol. in-8°, 1792. Il ne se démentit pas dans le cours de sa longue carrière ; et ce qui fait plaisir à penser, il fut heureux autant qu'un homme peut l'être. Les persécutions qu'il éprouva ne troublèrent point son bonheur. Il se retira dans sa conscience, et vit les progrès de sa secte accrue par ces persécutions mêmes, et les prospérités de sa colonie naissante, aimée des sauvages ses voisins et autorisée par la mère patrie. Comparez à cette destinée celle des Cortez, des Pizares, et de tous les conquérans du nouveau monde, et jugez, etc. » On a de Penn plusieurs *Ecrits* en anglais, en faveur de la secte des trembleurs, dont il fut comme le fondateur et le législateur en Amérique et le principal soutien en Europe. *V.* BARCLAY (Robert).

* I. PENNA (Hugues de) troubadour, né d'un marchand, à Massac dans l'Agénois. Le goût de la dissipation plutôt que celui du chant, joint à une belle voix, le décidèrent au métier de jongleur ; après avoir récité les chansons des autres, il en composa ensuite lui-même. Il eut la passion du jeu et du vin. Enfin il se maria dans le Comtat Venaissin. Nous n'avons de lui que quelques *chansons* qui n'offrent rien de remarquable. Nostradamus, en parlant de ce rimeur provençal, est tombé dans des bévues bien étranges ; il ne peut s'empêcher d'en faire un gentilhomme, né à Moustiers en Provence, qui par des malheurs est réduit dans sa jeunesse à une extrême pauvreté, mais que ses talens rendent extrêmement riche. Il dit ensuite qu'un astrologue lui prédit qu'il parviendroit à la fortune, et que Charles Ier, comte de Provence et roi de Sicile, fit de ce rimeur le secrétaire du conseil de Provence, et lui confia l'administration de ses affaires, à la sollicitation de la reine Béatrix. Cette princesse, dit Nostradamus, regardoit Penna comme le premier troubadour de son siècle. Elle lui fit l'honneur de le couronner poëte, et le maria à Mobile de Simiane. Il mourut, ajoute Nostradamus, quelque temps après en 1280.

* II. PENNA (Jean de), ainsi appelé parce qu'il naquit à Penne, ville du Languedoc, pratiqua selon Toppi dans sa Bibliothèque, avec distinction, la médecine à Naples, où il mourut en 1388. Ce médecin a laissé un ouvrage intitulé *Reprobationes in tractatum comminantium Francisci de*

Bononia de animatione fœtûs, Lugduni, 1529, in-folio, avec la *Summa medicinalis* de Thomas de Garbo. Un autre de ce nom (J. J. W.) conseiller médecin de l'empereur, proto-médecin du royaume de Hongrie et des provinces adjacentes, président perpétuel du conseil de santé, a écrit *Historia constitutionis pestilentis annis* 1708, 1709, 1710, 1711, 1712 et 1713, *per Thraciam, Sarmatiam, Poloniam, Silesiam, Daciam, Sueciam, Saxoniam, inferiorem Austriam, variaque loca S. R. I. grassatæ*, Viennæ, 1714, in-8°.

* III. PENNA (le père Horace de la), capucin missionnaire, né en 1680, et mort dans la ville de Patan, dans le golfe de Bengale, agé de 65 ans, a recueilli avec le plus grand soin des *mémoires* estimés sur le Thibet.

* IV. PENNA (Laurent), de Bologne, carme de la congrégation de Mantoue, mort dans sa patrie le 20 octobre 1693, s'appliqua avec succès à l'étude de la musique, Plusieurs de ses *OEuvres* parurent dans le temps à Bologne, à Modène et à Milan; on en voit le catalogue dans les *Notices sur les écrivains de Bologne*, tom. 6, pag. 343.

* PENNANT (Thomas), célèbre naturaliste, né dans le comté de Flint en 1726, fit ses études à Oxford, où il fit de grands progrès dans l'histoire naturelle. Après avoir parcouru l'Angleterre, il passa sur le continant, où il visita Linnée, Pallas, Voltaire, Buffon, etc. Il fit ensuite un voyage aux Hébrides, à l'île de Man, et dans le pays de Galles. Ce savant a publié la relation de ses différens voyages, et a donné plusieurs autres ouvrages, entre autres celui intitulé l'*Indian Zoology*, Londres, 1790, in-4°, avec figures. Ce naturaliste est mort dans sa maison de Dowing en 1798.

I. PENNI (Jean-François), peintre, né à Florence en 1488, mort en 1528, à 40 ans, étoit élève de Raphaël, qui le chargeoit du détail de ses affaires, d'où lui est venu le surnom de *il Fattore*. Il fut son héritier avec Jules Romain. Penni imitoit parfaitement la manière de son maître. Il a fait dans le palais de Chigi des *tableaux* qu'il est difficile de ne pas attribuer à Raphaël. Cet artiste a embrassé tous les genres de peinture; mais il réussissoit sur-tout dans le *paysage*. Lorsque ce peintre a perdu de vue les dessins de Raphaël, il a donné dans un goût gigantesque et peu gracieux. Il *dessinoit* à la plume fort légèrement. Ses airs de tête sont d'un beau style; mais ses figures sont trop maigres, et ses contours pas assez coulans.

II. PENNI (Lucas), peintre, frère du précédent, moins habile que lui, travailla en Italie, en Angleterre, et en France à Fontainebleau. Il s'adonna à la *gravure*; mais il ne laissa que des pièces médiocres.

* PENNICNIK (Alexandre), médecin écossais, né en 1652, d'une ancienne famille de ce pays, mort en 1722. Fils d'un chirurgien dans l'armée suédoise commandée par le fameux général Bannier, Pennicnik fils avoit passé sa jeunesse en pays étranger; mais il revint en Angleterre où il mourut. On a de lui plusieurs ouvrages en différens genres. I. Une *Notice topographique de Tweedale*. II. Beaucoup de *Poésies*, où il

peint les mœurs et les manières des campagnes de Fontenis. Il passe aussi pour avoir donné à Allan Ramsay le plan de son *Gentle Shephred*, dont toutes les vues avoient été prises et dessinées chez Pannant dans sa terre de New-Hall.

* I. PENNINGTON (Isaac), lord-major de Londres en 1740, se mit plusieurs fois à la tête de la populace révoltée contre Charles Ier d'Angleterre, et fut aussi un des juges de ce roi. A la restauration on lui fit son procès, et il fut condamné. Mais il obtint un sursis, et mourut dans la prison. Il y a de lui un singulier *portrait*, qui sembleroit annoncer qu'il a été quaker.

* II. PENNINGTON (Miss), Anglaise, morte en 1759, à l'âge de 25 ans, n'est connue que par une *Ode au Matin*, et un petit *poëme* intitulé *le Liard*. L'ode ne renferme rien que l'on ne présume facilement. Le *poëme* est une imitation du précieux schelling de J. Philips. On sait que Philips a emprunté dans cette bagatelle ingénieuse le style pompeux de Milton, pour décrire les infortunes, souvent grotesques d'un pauvre hère, qui n'a pas même un schelling à sa disposition. Miss Pennington applique le même style aux chagrins d'un petit écolier, captif dans les murs odieux d'un collége. Il y a de l'agrément et de la vérité dans les détails, mais le titre n'a aucun rapport au sujet. C'est de l'absence du schelling que naissent tous les malheurs du héros de Philips. Celui de Miss Pennington auroit beau posséder le liard qui lui manque, cela ne changeroit rien à son sort. Un autre défaut dans lequel l'a entraînée la force de l'imitation, c'est d'avoir mis dans la bouche d'un enfant des allusions, des images, et des exagérations au dessus de sa portée.

PENNOT (Gabriel), de Novare, chanoine régulier de Saint-Augustin, de la congrégation de Latran, s'est fait reconnoître, I. par une Histoire des chanoines réguliers, sous le titre de *Generalis totius ordinis clericorum canonicorum historia tripartita*. Cette histoire, curieuse et pleine de recherches, fut imprimée à Rome en 1624, et à Cologne en 1645. II. *Propugnaculum humanæ libertatis*, etc. L'auteur vivoit sous le pontificat d'Urbain VIII. C'étoit un homme savant et vertueux, que son mérite éleva aux premières charges de sa congrégation.

* PENNY (Thomas), célèbre naturaliste anglais, élève du collége de médecine à Londres, parcourut beaucoup de pays, et passa une grande partie de sa vie en Suisse et dans l'île de Majorque. Il rapporta de cette île la plante appelée *Hypericum Valeraricum*, à laquelle Clusius, pour laisser à Penny l'honneur de la découverte, a donné le nom de *Myrto-Cistus Pennæi*. Ce naturaliste parcourut aussi presque toute l'Angleterre pour découvrir des plantes; il a enrichi de découvertes les catalogues de Lobel, de Gérard, de Gesner et autres botanistes. Penny est auteur des *Lettres sur les insectes* qui se trouvent dans le recueil de Trew.

* PENOT (Bernard-George), savant chimiste, né à Port-sainte-Marie en Guienne, mort au commencement du 17e siècle à l'hopital d'Yverdun en Suisse à l'âge de 98 ans, consuma son temps et sa fortune à la recherche de la pierre philosophale; mais la pauvreté dans laquelle il tomba le

guérit enfin de cette funeste manie, au point qu'il disoit que s'il avoit un ennemi dont il voulût tirer vengeance, il feroit tout pour le déterminer à s'occuper du pénible et ruineux travail auquel il s'étoit livré pendant la meilleure partie de sa vie. Les ouvrages, fruits du délire de Penot, sont, I. *Tractatus varii de verá præparatione et usu medicamentorum chymicorum*, Francofurti, 1594, in-8°; Ursellis, 1602, in-8°; Basileæ, 1616, in-8°. II. *Apologia in duas partes divisa ad Josephi Michelii, Middelburgensis medici, scriptum*, Francofurti, 1600, in-8°. III. *Tractatus de quarumdam herbarum salibus, eorum præparatione et variá administratione*, Ursellis, 1601, in-8°. IV. *Tractatus de denario medico, quo decem medicaminibus, omnibus morbis internis medendi via docetur*, Bernæ Helvetiorum, 1607, in-4°; 1608, in-8°. V. *Quæstiones tres de corporali mercurio; quinquaginta septem canones de opere physico, quibus ars dilucidior fit, etc.*, Argentorati, 1613, in-8°, dans le second vol. du théâtre chimique.

* PENRUDDOCK (le colonel Jean), brave et loyal Anglais, mort en 1655, fils de sir Jean Penruddock, du comté de Wilt. Dans le fort de la rébellion il prit les armes pour la défense du roi qu'il proclama à Blandford. Mais battu par le colonel Croke, qui, au mépris de sa parole de faire quartier, lui fit trancher la tête, Penruddock mourut comme il avoit vécu avec le courage d'un soldat. Ses *Lettres* à sa femme depuis leur dernière entrevue, lorsqu'il eut été condamné, ont été imprimées par Steele dans son Lover.

* PENRY (Jean) *ou* Ap Henry, connu sous le nom de Martin Mar-Prelate, ou Mar-Priest, né dans le pays de Galles, étudia dans les deux universités de Cambridge et d'Oxford, et reçut les ordres dans cette dernière: mais ayant éprouvé quelque mécontentement, la violence de son caractère le fit renoncer à sa religion. Il devint anabaptiste ou plutôt Browniste (*V.* Brown, n° II.) Depuis lors il devint un des plus implacables ennemis de l'église anglicane et l'attaqua par des libelles multipliés. Après s'être soustrait pendant quelques années aux poursuites dirigées contre lui, il fut enfin arrêté à Stepney et traduit au banc du roi, où il fut condamné pour félonie et exécuté, selon Fuller, en 1593. Penry a publié plusieurs *ouvrages* relatifs aux circonstances où il s'est trouvé et au temps où il vivoit.

PENS (George), peintre et graveur de Nuremberg, florissoit au commencement du 16e siècle. Cet artiste avoit du génie et du talent. Ses *tableaux* et ses *gravures* en taille-douce sont également estimés. Marc-Antoine Raymond, célèbre graveur, employa souvent le burin de Pens dans ses ouvrages.

* PENSA (Jérôme), de Cigliars, chevalier de Malte, qui vivoit dans le 16e siècle, a imité assez heureusement les épigrammes toscanes, dont Louis Alamanni, célèbre poëte florentin, fut l'inventeur. Les *Epigrammes* de Pensa furent imprimées à Mondovi en 1570.

PENTHÉE (Mythol.), fils d'Échion et d'Agavé. Cet incrédule, se moquant des prédictions de Tirésias, défendit à ses sujets d'honorer Bacchus qui venoit

d'arriver en triomphe dans la Grèce, et leur ordonna même de le prendre et de le lui amener chargé de chaînes. Arcète eut beau lui raconter toutes les merveilles que ce Dieu avoit faites, ce récit ne servit qu'à l'irriter davantage. Il voulut aller lui-même sur le mont Cithéron pour empêcher qu'on n'y célébrât les orgies; mais Bacchus le livra à la fureur des Bacchantes qui le mirent en pièces.

PENTHESILÉE (Mythol.), reine des Amazones, succéda à Orithye, et donna des preuves de son courage au siége de Troie, où elle fut tuée par Achille. On lit dans Pline (liv. 7, ch. 56) qu'elle inventa la hache-d'armes.

* PENTHIEVRE (Louis Jean Marie de Bourbon, duc de), grand-amiral de France, né à Rambouillet le 16 novembre 1725, étoit fils du comte de Toulouse et petit-fils de Louis XIV. Il eut pour gouverneur le marquis de Pardaillan, lieutenant-général, et pour sous-gouverneurs de Lizardet et de La Clue, tous deux officiers de marine. Il fit sa premiere campagne en 1742, sous le maréchal de Noailles, et il se trouva l'année suivante à la bataille de Dettingen, où il se distingua par sa bravoure et son sang-froid. Le 29 décembre 1744, il fut marié à Marie-Thérèse-Félicité d'Est, dont il devint veuf le 30 avril 1754. La campagne de 1745, célèbre par la bataille de Fontenoy, ne fut qu'une suite de triomphes pour la France; le jeune de Penthièvre les partagea tous et mérita les éloges du duc de Saxe. La paix de 1748 le rendit à des occupations plus douces; il voyagea en Italie, fut accueilli à Rome avec la plus grande distinction par le pape Benoît XIV. Ce voyage donna lieu à beaucoup de propos qui tous furent démentis par les événemens. De retour en France, le duc de Penthièvre se livra tour à tour aux occupations de sa charge de grand-amiral, et aux exercices de bienfaisance et de piété. Il fit construire aux Andelys une hospice qui lui coûta plus de quatre cent mille francs, indépendamment des fonds qu'il donna pour en augmenter les revenus. Il fit élever avec la même magnificence un autre hôpital à Crécy en 1787. Il fut nommé par le roi président d'un des sept bureaux de l'assemblée des notables, où il se distingua autant par la sagesse de ses vues que par la profondeur de ses connoissances. L'entretien des hommes instruits étoit un de ses loisirs les plus agréables. Désirant, par exemple, connoître en détail tout ce qui concernoit les finances et les impositions, le prince invita Mutricy, son secrétaire, homme d'esprit et versé dans les matières d'administration, à venir conférer avec lui pendant les huit jours qu'il passa à Arminvilliers avant l'assemblée des notables. Mutricy lui donna tous les éclaircissemens qu'il put désirer, et cela avec tant de justesse, de clarté, de précision et à la si grande satisfaction de tous ceux qui assistèrent à ces conférences, que le prince dit publiquement : « Mon secrétaire est en état d'être controleur-général des finances du royaume. » Le duc de Penthièvre n'usa de son immense fortune qu'au profit des pauvres et des malheureux, et recueillit les fruits de sa bienfaisance pendant la révolution. Tandis que toute la France étoit couverte de deuil, tandis qu'un grand nombre de ceux qui avaient marqué par une grande fortune ou un grand nom, étoit enseveli

dans les prisons, ou portoit sa tête sur l'échafaud, la ville de Vernon voulut donner dans ces tristes circonstances à M. de Penthièvre et à Me d'Orléans sa fille, une marque éclatante de l'amour et de l'attachement qu'elle leur avoit voués, et de la part qu'elle prenoit à leur situation. En conséquence, les citoyens de toutes les classes et de toutes les opinions s'assemblèrent dans la principale église pour y délibérer sur ce qu'on pourroit faire, afin de garantir de toutes espèces d'insultes M. de Penthièvre et Mme d'Orléans sa fille, et de leur faire un rempart de l'opinion générale. Il fut arrêté unanimement que l'on chercheroit le plus bel arbre de la forêt, qu'il seroit planté à la porte du château, et décoré de tous les emblèmes de la liberté; que toute la ville en masse, les femmes, les enfans, toutes les jeunes filles en blanc assisteroient à cette cérémonie, et qu'on liroit en gros caractères sur un tableau attaché à cet arbre de salut, ces mots: *Hommage rendu à la vertu*. Rien de plus flatteur ne pouvoit arriver à nos illustres affligés. Ce fut le jeudi 20 septembre 1792, c'est-à-dire 40 jours après la chute du trône, qu'eut lieu cette touchante cérémonie, qui fut véritablement une fête de sentiment.... Ce prince mourut le 4 mars 1793. Quelques années après sa mort, on a publié les *Mémoires* de sa vie, 1 vol. in-12.

* PEPÀNO' DOMESTICO (Demetrio), né à Chio, fut envoyé en 1637 à Rome au collége des Grecs, sous la direction des jésuites. Les progrès rapides qu'il fit dans les sciences et les belles-lettres le firent bientôt choisir pour enseigner lui-même la littérature grecque à ses condisciples. Après six ans d'exercice dans ce collége, il prit la résolution de retourner dans sa patrie, mais auparavant il se rendit à Florence pour prendre connoissance et examiner les manuscrits grecs de la bibliothèque de Saint-Laurent. De retour enfin à Chio en 1649, il s'y maria; on ignore l'endroit où il termina ses jours; selon l'opinion la plus commune, on croit qu'il mourut à Messine. Il a laissé plusieurs ouvrages inédits, dans lesquels il s'attachoit principalement à réfuter et à combattre les erreurs des Grecs schismatiques. Quelques-uns de ses manuscrits furent trouvés à Chio par Stellio Raffaelli, consul de la compagnie anglaise des Indes orientales dans cette île, qui les fit passer en 1776 au cardinal duc d'Yorck, qui, se proposant de les livrer à l'impression, chargea deux abbés d'en faire une version latine. Voici le titre de cet ouvrage: *Demetrii Pepani Domestici Chii opera, quæ reperiuntur; e græco in latinum vertit et adnotationes adjecit Bernardus Stephanopolus, accedit præfatio J. C. Amadutii, cujus curá et studio nunc primùm eduntur et illustrantur epistolæ III, græco-latinè, imperatorum Constantinopolitanorum Joannis et Emmanuelis Comneni ad Romanos pontifices Honorium II et Alexandrum III*, Romæ, 1781, 2 vol. in-4°.

I. PÉPIN-LE-BREF, fils de Charles Martel, et le premier monarque de la seconde race des rois de France, fut élu roi à Soissons l'an 752 dans l'assemblée des états. Saint Boniface, archevêque de Mayence, le sacra, et c'est le premier sacre des rois de France dont il soit parlé dans l'Histoire par des écrivains dignes de foi.

Childeric III dernier roi de la premiere race, prince foible et incapable de gouverner, fut privé de la royauté et renfermé dans le monastère de Sithin, depuis nommé Saint-Bertin, et son fils Thierry dans celui de Fontenelles. Pépin avoit eu soin de faire consulter le pape, pour savoir « s'il étoit à propos que les choses demeurassent dans l'état où elles étoient à l'égard des rois de France, qui depuis long-temps n'en avoient que le nom. » Le pape répondit, « que pour ne point renverser l'ordre, il valoit mieux donner le nom de roi à celui qui en avoit le pouvoir. » On dit qu'au commencement de son regne, s'étant aperçu que les seigneurs français n'avoient pas pour lui le respect convenable à cause de la petitesse de sa taille, il leur montra un jour (dans un combat d'animaux) un lion furieux qui s'étoit jeté sur un taureau, et leur dit qu'il falloit lui faire lâcher prise. Les seigneurs étant effrayés de cette proposition, il courut lui-même le sabre à la main sur le lion, lui coupa la tête; puis se retournant vers eux il leur dit : « Hé bien! vous semble-t-il que je sois digne de vous commander? » Tandis que Pépin montoit sur le trône des Mérovingiens et s'y maintenoit par sa valeur, Astolphe roi des Lombards enlevoit aux empereurs de Constantinople l'exarchat de Ravenne et menaçoit la ville de Rome. Le pape Etienne II. demanda du secours à l'empereur Constantin son souverain légitime. La guerre d'Arménie empêchant celui-ci de sauver l'Italie, il conseilla au pape de s'adresser au roi Pepin. Etienne vient en France en 754, accompagné d'un ambassadeur d'Orient; il absout Pépin du crime qu'il avoit commis en manquant de fidélité à son prince legitime, et sacre ses deux fils Charles et Carloman rois de France. Après le sacre il fulmina une excommunication contre quiconque voudroit un jour entreprendre d'ôter la couronne à la famille de Pépin. Ni Hugues Capet, ni Conrad n'eurent un grand respect pour cette excommunication. Le nouveau roi pour prix de la complaisance du pape, passa les Alpes avec Thassillon duc de Bavière, son vassal. Il assiégea Astolphe dans Pavie, et s'en retourna la même année sans avoir bien fait ni la guerre ni la paix. A peine eut-il repassé les Alpes, qu'Astolphe assiégea Rome. Le pape Etienne conjure le nouveau roi de France de venir le délivrer. Rien ne marque mieux la simplicité de ces temps grossiers qu'une lettre que le pape fit écrire à Pépin par saint Pierre, comme si elle étoit descendue du ciel. Etienne, le clergé et tout le peuple le nommèrent, lui et ses deux fils, patrices romains, c'est-à-dire protecteurs de l'église et chefs du peuple de Rome. Cette dignité, la plus éminente de l'empire, donnoit à peu près les mêmes droits que les exarques avoient eus. Pépin passa en Italie malgré les états de son royaume, qui ne vouloient pas consentir à cette guerre. Astolphe fut assiégé dans Pavie et obligé de renoncer à l'exarchat. Pépin en fit présent au saint siege en 756, malgré l'empereur de Constantinople qui le réclamoit comme une province démembrée de sa couronne. Le traité avec Astolphe fut conclu par les soins de Carloman frère de Pépin, qui s'étoit retiré au monastère du mont-Cassin. Pépin vainqueur des Lombards, le fut encore des Saxons. Il paroît

que toutes les guerres de ce peuple contre les Francs, n'étoient pour ainsi dire que des incursions de barbares, qui venoient tour-à-tour enlever des troupeaux et ravager des moissons. Pépin, après ses victoires, ne gagna que le payement d'un ancien tribut de 300 chevaux, auquel on ajouta 500 vaches. Il força ensuite, les armes à la main, Waifre, duc d'Aquitaine, à lui prêter serment de fidélité en présence du duc de Bavière, de sorte qu'il eut deux grands souverains à ses genoux. On sent bien que ces hommages n'étoient que ceux de la foiblesse rendus à la force. Waifre le révoqua quelques années après. Pépin marche contre lui, et réunit l'Aquitaine à la couronne en 768; ce fut le dernier exploit de ce monarque conquérant, qui mourut à Saint-Denis le 23 septembre de la même année. On mit sur son tombeau : « Ci gît Pépin, père de Charlemagne. » Heureux à la guerre, Pépin fut habile à gouverner; ni proscriptions, ni assassinats ne préparèrent son élection. Flattant également le peuple et les grands, le clergé et le militaire, il fit concourir toutes les classes à son élévation. Monté sur le trône, il s'y soutint par les mêmes voies qui l'y avoient élevé. La noblesse appelée au gouvernement eut tout l'éclat du pouvoir, sans en avoir la réalité. Pépin étoit maître absolu des délibérations, sans paroître les influencer; et, lorsqu'il paroissoit se dépouiller de sa puissance, il en étendoit les limites. Les papes, sous son règne, furent comblés de biens et d'honneurs. Il eut le talent de rejeter sur eux ce qu'il pouvoit y avoir de répréhensible dans sa conduite. Doué d'un génie sublime, d'un courage à toute épreuve, d'une prudence consommée, ce prince tient un rang honorable dans nos annales. Placé entre Charles Martel et Charlemagne, il suivit avec honneur les traces du premier, et il eut celui de servir de modèle au second. Il couvrit son usurpation des qualités d'un héros et d'un prince sage. Ce fut lui qui le premier employa dans ses ordonnances la formule : *Par la grâce de Dieu*. Son administration fût dirigée avec une sagesse si constante, que dans la suite on dit en proverbe, prudent comme Pépin. Avant sa mort, il fit son testament de bouche et non par écrit, en présence des grands officiers de sa maison, de ses généraux, et des possesseurs à vie des grandes terres. Il partagea tous ses états entre ses deux enfans, Charles et Carloman. Après la mort de Pépin, les seigneurs modifièrent ses volontés. On donna à Charles, que nous avons depuis appelé Charlemagne, la Bourgogne, l'Aquitaine, la Provence avec la Neustrie, qui s'étendoit alors depuis la Meuse jusqu'à la Loire et à l'Océan; Carloman eut l'Austrasie, depuis le Rhin jusqu'aux derniers confins de la Thuringe. Le royaume de France comprenoit alors près de la moitié de la Germanie. La seconde race de nos rois dont il est la tige, fut nommé Carlienne ou Carlovingienne, à cause de Charles Martel ou de Charlemagne. Après qu'elle se fut élevée très-haut par la valeur et les talens de ses premiers princes, elle déchut sous les enfans de Louis-le-Débonnaire. Presque tous les grands seigneurs s'étant rendus maîtres de leurs gouvernemens, il ne resta presque rien en propre à ses derniers rois que la ville de Laon et celle de Reims. « On remarque, dit Mézerai, qu'elle fut semblable à la première race,

en ce qu'elle eut de beaux commencemens et une fin malheureuse ; que Charles de Lorraine, son dernier mâle, fut privé de la couronne comme Childeric, et qu'elle eut plusieurs princes insensés et hébêtés ; mais elle a eu cet avantage par-dessus l'autre, qu'elle règna long-temps par les mâles dans la maison de France, et qu'elle règne encore par les femmes dans celle des autres grands princes. Pépin ne fut pas néanmoins aussi puissant que Clovis l'avoit été. Ce premier conquérant, en partageant les terres à charge de service, s'étoit réservé le droit de les ôter à ceux qui ne satisferoient pas à leur devoir : ainsi toute la conquête étoit en sa main : mais ses successeurs avoient été contraints d'en donner à vie, même de les continuer aux enfans, moyennant une rétribution. Les maires du palais, au temps de Pépin, s'étoient bien donnés de garde d'attaquer l'inamovibilité des offices et des terres, ils ne subsistoient eux-mêmes qu'en ménageant les seigneurs français. Non seulement Pépin n'avoit pas une autorité aussi forte sur les grands que Clovis, il ne l'avoit pas même sur le peuple. Les Gaulois ou Romains qui étoient restés libres au commencement de la conquête, et qui payoient de modiques tributs au roi, devenoient peu à peu serfs des seigneurs dans le district desquels ils se trouvoient, et ne payoient plus rien au souverain. Ce prince tiroit ses revenus des terres de la couronne qui lui restoient, et des présens que les seigneurs lui faisoient dans les assemblées de la nation. Constantin Copronyme empereur de Constantinople, envoya à Pépin le premier orgue qui ait paru en France. Le roi le donna à l'eglise de saint-Corneille de Compiègne.

II. PÉPIN-LE-GROS *ou* LE HERISTEL, maire du palais, étoit petit-fils de saint Arnould qui fut depuis évêque de Metz. Il gouverna l'Austrasie après la mort de Dagobert II, en 680. Ebroin (*Voyez* ce mot) maire de Neustrie, le battit : mais Pépin lui enleva bientôt la victoire, et se fit déclarer maire du palais de Neustrie et de Bourgogne, après avoir défait le roi Thierry. Il posséda toute l'autorité dans ces deux royaumes, sous Clovis III, Childebert et Dagobert. Ce fut lui qui statua dans un des parlemens ou assemblées de la nation, qu'un premier larcin seroit puni de la perte d'un œil, que la peine d'un second seroit l'amputation du nez ; et que la troisième rechûte mériteroit la mort. Il mourut le 16 décembre 714, après avoir gouverné vingt-sept ans, moins en ministre qu'en souverain. Il laissa entre autres enfans, Charles Martel, tige de la deuxième race des rois de France.

III. PÉPIN, roi d'Aquitaine, (*Voyez* LOUIS I[er] son père.) Livré à la débauche, il mourut maniaque en 838. — PÉPIN II son fils ayant pillé ses sujets d'Aquitaine, fut livré par eux aux Français qui le firent renfermer, en 864, à Senlis.

* PÉPOLI (Cornélius), comte et sénateur de Bologne, cultiva avec succès les belles-lettres, et fut le Mécène des savans et des littérateurs. Ayant éprouvé quelques désagrémens dans sa patrie, il alla s'établir à Venise où il se maria. Son mérite et ses talens l'élevèrent aux premiers emplois de cette république. On a de lui :

I. Une *Traduction* des tables de Cébès en vers libres, et quelques *poésies* profanes et sacrées; Venise, 1765, in-4°. II. Un *Traité des systèmes et du monde planétaire de Dulard*, traduit en vers libres, suivi de poésies. III. Des *Lettres* sur différens sujets, avec une *traduction* de la première Méditation de Descartes, accompagnée de *Notes* et de *Remarques*; Venise, 1768, in-8°. Pépoli mourut dans cette ville le 16 janvier 1777, âgé de 69 ans.

* PÉPUSCH (Jean Christophe), l'un des hommes les plus versés dans la connoissance de la théorie de la musique, né à Berlin en 1667, dès l'âge de quatorze ans touchoit du clavecin avec tant d'habileté qu'il fut mandé à la cour pour l'enseigner à l'un des princes de la famille royale. Il vint en Angleterre en 1700, et joignit, à l'exercice de son art, l'étude approfondie de la musique ancienne et la lecture des auteurs grecs qui en ont traité. Handel l'avoit précédé dans l'opinion publique; il se fraya une route dans laquelle il n'eut point de rivaux. Il enseigna les principes de l'harmonie et la théorie de la composition, non pas à des enfans ou à de jeunes élèves, mais à des musiciens consommés dans la pratique et aux professeurs eux-mêmes. Il fut reçu docteur en musique dans l'université d'Oxford, et se rendit à l'invitation que lui fit le docteur Berkeley de l'accompagner aux Bermudes où il comptoit établir un collége. Mais un naufrage le ramena à Londres et fut l'époque de sa fortune. Il épousa Francesca Margarita de l'Épine, célèbre cantatrice de Toscane qui, en peu d'années, s'étoit formé un capital de dix mille guinées et avoit renoncé au théâtre. Ce fut alors que tout entier à l'étude, il s'y livra plus que jamais, et s'acquit la réputation de l'homme le plus habile de son temps dans la théorie musicale. Il fut membre de la société royale de Londres et mourut en 1752, âgé de 85 ans.

* PÉPYS (Samuel), secrétaire de l'amirauté d'Angleterre sous les règnes de Charles II et Jacques II, mort en 1703, descendoit d'une bonne famille d'Empington au comté de Cambridge: il étoit parent du fameux comte de Sandwich, qui fut tué dans un combat naval contre les Hollandais. Pépys rétablit l'ordre, et introduisit un régime dans l'amirauté. Il donna d'abord un *Mémoire sur la marine*, parfaitement écrit. Le recueil de ses manuscrits, et sa collection de livres, sur toutes les parties relatives à la marine, sont conservés précieusement au collége de la Madeleine de Cambridge.

PÉQUILAIRE. *Voyez* PINGOLAN.

* PÉRAC (Étienne du), peintre, architecte et graveur, né à Bordeaux en 1560, alla *dessiner* en Italie les plus belles antiquités de Rome, et les *grava* dans le genre de Tempeste. Revenu dans sa patrie, le roi le nomma son architecte, et lui fit peindre plusieurs *tableaux* dans la salle des bains à Fontainebleau. Pérac a également *gravé* divers paysages d'après le Titien.

* PÉRALDUS (Guillaume), dominicain du Dauphiné, mort vers l'an 1260, et que plusieurs écrivains de son ordre ont écrit faussement avoir été archevêque de Lyon, est auteur d'un traité in-

primé plusieurs fois : *De eruditione religiosorum*. Voyez la bibliothéque des écrivains dominicains, par Dehard et Quetif.

* PÉRANDA (Santa). Cet artiste, peintre d'histoire, à Venise, né en 1466, mort en 1538, imitoit également le style du Titien, celui de Tintoretto, et celui de Paul Veronèse.

PÉRATE (Niger). *Voyez* NIGER, n° I.

† PÉRAU (Gabriel-Louis Calabre), diacre de Paris, et licencié de la maison et société de Sorbonne, mort le 31 mars 1767, à 67 ans, est principalement connu par les tomes 13 à 23, des *Vies des hommes illustres de France*, commencées par d'Auvigny. Les volumes qui sont de lui sont recommandables par l'exactitude des recherches, et par la netteté du style. On y désireroit quelquefois plus de chaleur et d'élégance. Il est encore éditeur d'un grand nombre d'ouvrages, qu'il a retouchés, augmentés et enrichis de notes et de préfaces. (*Voyez* RÉAL, n° I, BRICE, PIGANIOL.) son édition des œuvres de Bossuet, Paris, 1743, 1755, en 20 volumes in-4°, étoit la meilleure avant celle publiée par un bénédictin de saint-Maur. On a encore de lui une *Description des Invalides*, Paris, 1756, in-fol. qui n'est qu'une augmentation de celle de Granet. (*Voyez* GRANET) et la vie de Jérôme Bignon, Paris, 1757, in-12, estimée.

* PERBONO (Jérôme), d'Alexandrie, vivoit dans le 16e siècle, et fut conseiller du duc Maximilien Sforce. Il a donné une *Chronique* qui s'étend depuis le commencement du monde jusqu'à son temps; un ouvrage intitulé, *Oviliarum opus*, et un vol. en latin qui traite de la vie de l'homme.

I. PERCIN. *Voyez* MONTGAILLARD.

* II. PERCIN (Jean-Jacques), dominicain né à Toulouse, publia en 1693 dans cette ville un vol. in-folio intitulé *Monumenta conventus Tolosani ordinis FF. prædicatorum primi*, etc. Ce livre très-rare renferme des choses intéressantes concernant l'académie de Toulouse, l'histoire monastique, celle des Albigeois et celle de l'inquisition. En voulant justifier cet horrible tribunal, Percin le dénigre par le détail des cruautés qu'il raconte naïvement. C'est la remarque que fait le P. Sermet, mort évêque de Toulouse, qui dans le quatrième tome des mémoires de l'académie des sciences de cette ville, a inséré des détails curieux sur l'inquisition, d'après l'ouvrage de Percin.

* PERCIVAL (Thomas), médecin anglais, né à Warrington en 1740, mort en 1804, élève de l'école de Warington, puis d'Édimbourg, où il s'attacha à l'étude de la médecine, fut reçu en 1764 membre de la société royale, et peu après voyagea en pays étranger. Il s'arrêta à Paris, à Hambourg, et particulièrement à Leyde, où il fut reçu docteur. En 1765, Percival retourna dans son pays natal, se maria en 1766, et l'année suivante il pratiqua la médecine à Manchester avec beaucoup de succès. Le docteur Percival, un des fondateurs et des principaux soutiens de la société de Manchester, a obtenu une grande considération parmi les médecins; il s'est fait aussi un nom dans la littérature; parmi

ses écrits on distingue ses *Instructions d'un père à ses enfans*, et des *Dissertations morales et littéraires*. Ses *OEuvres* en médecine, consistent en plusieurs traités insérés dans les mémoires de la société de Manchester, et dans son *Ethique médicale*.

* PERCY (Henri), célèbre guerrier anglais, mort en 1406, créé comte de Northumberland, par Richard II d'Angleterre en 1377, descendoit de Guillaume Percy, qui fut amené en Angleterre par Guillaume-le-conquérant; et fut nommé baron par ce monarque dont il reçut des terres dans les comtés de Lincoln et d'Yorck. Percy se distingua dans plusieurs batailles contre les Écossais et prit Berwick. Le roi lui en confia le gouvernement. Sept ans après, les Écossais reprirent cette place, par la trahison de ce gouverneur, qu'ils avoient gagné. Le duc de Lancaster l'accusa devant le parlement. Il fut condamné à mort et ses biens confisqués; mais le roi ayant cassé la sentence, Percy assiégea de nouveau Berwick et s'en empara encore. Lorsque le duc de Lancaster se fut emparé de la couronne d'Angleterre, sous le nom de Henri IV, il donna au comte de Northumberland le titre de connétable. Dans la quatrième année du règne de ce prince, le comte et son fils Henri, vulgairement nommé Hotspur, remportèrent sur les Écossais une victoire complète à Halidown-Hill. Le comte de Douglas y fut fait prisonnier. Henri ayant demandé des sommes qui lui étoient dues, et n'en n'ayant pas reçu de réponse satisfaisante il prit les armes contre le roi, et mit Hotspur à la tête de ses troupes. Mais le comte fut tué dans la bataille qu'il livra à Shrewsbury en 1403. Après la mort de son père, Hotspur se soumit et obtint son pardon. Cependant trois ans après, il reprit les armes, leva une nouvelle armée de 14000 hommes et livra une seconde bataille dans le comté d'Yorck. Il fut tué dans le combat, et sa mort fut suivie de la déroute entière de son armée qui se dispersa.

PERDICCAS, l'un des généraux d'Alexandre-le-Grand, eut beaucoup de part aux conquêtes de ce héros. Après la mort de ce conquérant, Perdiccas aspira à la couronne de Macédoine. Dans ce dessein, il répudia Nicée fille d'Antipater, pour épouser Cléopâtre sœur d'Alexandre. Antigone ayant découvert ses projets ambitieux, fit une ligue avec Antipater, Cratère, et Ptolemée gouverneur d'Égypte, contre leur ennemi commun. Perdiccas envoya Eumène officier distingué, pour dissiper cette ligue. Il y eut beaucoup de sang répandu de part et d'autre; mais ce sang devint inutile aux intérêts de Perdiccas en Égypte. Il forma et fut obligé de lever le siége d'une petite place nommée le Château des Chameaux, située près de Memphis. Il fit avancer son armée et l'engagea imprudemment dans un bras du Nil, où plusieurs périrent. Enfin sa dureté, son orgueil, son imprudence soulevèrent ses principaux officiers. Il fut égorgé dans sa tente, l'an 322 avant Jésus-Christ, avec la plupart de ses courtisans. Perdiccas laissoit appercevoir tous ses vices; il ne sut point commander à son cœur ni à son esprit. Il n'avoit aucun système; il ne prenoit conseil que du moment, sans porter ses vues dans l'avenir. Mauvais politique, il ne re-

chercha ni l'amitié de ses officiers, ni la confiance de ses soldats. Il étoit vain, emporté, cruel.

* PERDIGON, troubadour du 13e siècle, étoit fils d'un pauvre pêcheur de l'Esperon, bourg du Gévaudan. Né avec de l'esprit et avec une agréable figure, il chercha à se produire dans les cours des barons. Ne manquant ni d'agrémens ni de souplesse, il chantoit, faisoit bien les vers, et jouoit parfaitement du violon. Le dauphin d'Auvergne desirant se l'attacher, lui donna des rentes et des terres. Enfin il lui conféra la dignité de chevalier. On voit par les chansons qui nous restent de ce rimeur, qu'il eut plusieurs maîtresses et que ces dernières ne le rendirent pas heureux. Le dauphin d'Auvergne étant mort, Perdigon alla se produire à la cour de Pierre II, roi d'Arragon. Nostradamus ne peut se défendre de faire un gentilhomme de ce rimeur, qui, dit-il, attaché au comte de Provence, Raimond Berenger, dont il célébra les conquêtes par un poëme, fut enrichi en récompense de ses vers. Il épousa une dame de la maison de Sabran; tous deux moururent en 1269. On ne sait où Jehan de Notre-Dame a été chercher toutes ces belles choses. La vérité des faits exige que nous annoncions que ce troubadour s'étant deshonoré en trahissant ses bienfaiteurs, exposé aux derniers besoins, n'osant se montrer, il fut réduit à chercher un asile dans le cloître. Ce fut en 1219 qu'il fut reçu dans l'abbaye de Silvebelle. Il y mourut vers 1230.

PERDIX (Mythol.), neveu de Dédale, à qui il avoit été confié par sa sœur pour l'instruire dans les arts mécaniques, s'y rendit fort habile. Il inventa la scie et le compas. Son oncle fut si jaloux de cette invention, qu'il le précipita du haut d'une tour. Les dieux, en eurent pitié et le changèrent en oiseau de son nom, c'est-à-dire en perdrix, qui se souvenant de sa première chûte, évite les lieux élevés et fait son nid à terre.

* PERDU (Benoit), né à gravelines en 1615, mort à Tournay en 1694, pratiqua dans cette ville, pendant plus de cinquante ans, la médecine avec tant de distinction que dès 1675, le magistra lui avoit accordé une pension pour récompenser son zèle et ses talens. Ce médecin a donné *Statera sanguinis, sive dissertatio de saphenæ sectione in febribus, tùm in viris, tùm in prægnantibus, et de quibusdam aliis casibus*, Tornaci, 1658, in-8°.

* PÉRÉDA (Pierre Paul), né à Xativa au royaume de Valence en Espagne, se distingua vers le 16e siècle dans la capitale de ce royaume, par la solidité de ses leçons en médecine, et par son attachement à la doctrine de Galien. On doit à Péréda, *In Michaëlis Joannis Paschalii methodum curandi morbos scholia*, Barcinone, 1579, in-8°, Lugduni, 1585, 1600, 1602, 1619, 1630, in-8°, ibidem, 1664, in-8°. *Accedit Caroli Sponii, chymica appendix, et disputatio medica, an cannabis et aqua in quâ mollitur possint aërem inficere?*

PÉRÉDÉE. *Voyez* ROSEMONDE.

* PÉRÉE (Jean-Baptiste-Emmanuel), né d'un marin, à Saint-Valery-sur-Somme, en 1762,

étoit mousse en 1775, timonnier en 1782, pilotin en 1783, et enseigne de vaisseau en 1786. Il parcourut les mers du nord pour se perfectionner dans la navigation. Au mois de mai 1793 il fut nommé lieutenant de vaisseau : en 1795, il remplit une mission qui lui fut confiée par le gouvernement : il partit de Toulon avec quatre frégates et deux corvettes, et s'empara d'une frégate et de deux corvettes anglaises. A son retour, les vaisseaux qu'il commandoit firent vingt-cinq prises. Le 17 germinal an 6 (6 avril 1798), il fut fait capitaine de vaisseau, chef de division. Pérée fut un des marins qui accompagnèrent le général Bonaparte en Egypte. Arrivé dans le port d'Alexandrie, il dirigea les opérations qui devoient avoir lieu sur le Nil. Il remonta le fleuve avec trois chaloupes canonnières, un chebeck et une demi-galère pour attaquer la flottille ennemie. Obligé d'engager un combat, il se batttit avec autant de tactique que de valeur, et fut blessé au bras d'un coup de mitraille. Cette action lui valut le grade de contre-amiral. A l'époque de l'expédition de Syrie, avec une foible division, il porta de puissans secours à l'armée qui assiégeoit Saint-Jean-d'Acre, et croisa pendant 42 jours sur la côte de Syrie, entre deux divisions ennemies qui lui étoient bien supérieures en force. Au mois de frimaire an 8 (décembre 1799), le gouvernement lui ayant confié la mission importante et difficile de ravitailler Malthe, il partit sur le vaisseau le Généreux et détruisit dans sa traversée plusieurs bâtimens ennemis. Il touchoit au succès de son expédition, lorsqu'il fut assailli par des forces imposantes. Il engagea le combat avec intrépidité, et après une résistance vigoureuse, un boulet lui coupa la cuisse droite; il expira peu de temps après; le 2 ventose (1[illegible] février 1800). Son corps fut inhumé à Syracuse, dans l'église de Sainte-Lucie.

† PÉRÉFIXE (Hardouin de Beaumont de), d'une ancienne maison de Poitou, fils du maître-d'hôtel du cardinal de Richelieu, fut élevé sous les yeux de ce ministre. Péréfixe se distingua dans ses études, fut reçu docteur de la maison et société de Sorbonne, et prêcha avec applaudissement. Il devint ensuite précepteur de Louis XIV, puis évêque de Rhodes; mais croyant ne pouvoir en conscience remplir en même temps les obligations de la résidence et celles de l'éducation du roi, il donna volontairement la démission de cet évêché. Il fut fait archevêque de Paris en 1664. Il ordonna par un mandement la signature pure et simple du formulaire d'Alexandre VII. Il imagina la distinction de la foi divine et de la foi humaine, qui déplut aux deux partis. Il choqua sur-tout les jansénistes, en exigeant des religieuses de Port-Royal la signature du formulaire. Ce prélat termina sa carrière le 31 décembre 1670, dans un âge assez avancé. Il avoit été reçu de l'académie française en 1654. On a de lui, I. Une excellente *Histoire du roi Henri IV*, dont la meilleure édition est celle d'Elzevir, 1661, in-12; et la dernière est de Paris, in-12, 1749. Cette histoire qui n'est qu'un abrégé, fait mieux connoître Henri IV que celle du père Daniel. On croit que Mezerai y eut part, et il s'en vantoit publiquement : mais cet historien ne fournit vraisemblablement que les matériaux. Il n'avoit point le style de Péréfixe, qui quoique très-négligé, plein

d'incorrections et de tournures anciennes, est touchant et fait aimer le prince dont il écrit la vie. II. Un livre intitulé *Institutio principis*, 1647, in-16, qui contient un recueil de maximes sur les devoirs d'un roi enfant. L'auteur y prend les titres d'abbé de Sablonceau et de précepteur du roi. Il ne donna pas à Louis XIV toutes les instructions qu'il auroit voulu lui inculquer. Ce prince étoit inappliqué, et Péréfixe s'en plaignit vainement à Mazarin qui se félicitoit de cette paresse. « Bon, lui répondit ce ministre, il n'en saura que trop; quand il vient au conseil, il me fait cent questions sur la chose dont il s'agit. » *Voyez* PELBESTRE.

† I. PÉRÉGRIN, fameux philosophe, surnommé *Protée*, natif de Parium dans la Troade, d'où il avoit été chassé pour crimes d'adultère et de débauches contre nature. Il passoit pour constant que Pérégrin avoit étouffé son père, qui contre son gré, vivoit trop long-temps. Fuyant de pays en pays, il vint dans la Palestine où il se fit chrétien : et comme il avoit de l'esprit et de l'adresse, il parvint aux premières places de l'Eglise, dans le temps de la persécution, de l'empereur Trajan. Il fut mis en prison pour la foi. Les chrétiens d'Asie envoyèrent des députés pour le visiter, le consoler, et lui porter des secours; et sous pretexte de persécution il amassa beaucoup d'argent. Le gouverneur de Syrie, qui aimoit la philosophie et qui voyoit dans Pérégrin un homme qui méprisoit la mort, le mit en liberté. Il retourna alors dans son pays, où, pour appaiser ceux qui vouloient poursuivre le meurtre de son père, il abandonna à la ville ce qui lui restoit de bien et s'acquit ainsi la réputation d'un philosophe désintéressé. Assuré de trouver des ressources dans la charité des chrétiens qu'il trompoit encore, il se mit à courir le monde : mais enfin ayant mangé de quelque viandes défendues, les chrétiens n'eurent plus de commerce avec lui. Son masque une fois tombé, il retomba dans l'indigence. Pérégrin voulut rentrer dans son bien par l'autorité de l'empereur; mais n'ayant pu l'obtenir, il se remit à voyager. En Egypte il se permit tout ce que les cyniques pratiquoient de plus impudent, pour montrer combien il méprisoit l'opinion des hommes. En Italie il déclama contre tout le monde et principalement contre l'empereur, jusqu'à ce que le préfet de Rome voyant qu'il abusoit trop de l'excessive bonté du prince Tite Antonin, le chassa de la ville. Le sophiste passa en Grèce où il continua de médire des grands, et tâcha d'exciter les peuples à la révolte. Pendant le séjour qu'il fit à Athènes, logé dans une cabane hors de la ville en habit de cynique, il tira quelque profit de l'admiration des sots, qui prenoient son audace pour de la liberté et son effronterie pour une noble hardiesse. Sa vie austère et les préceptes de morale qu'il débitoit au peuple, lui acquirent une grande réputation. Mais voyant que l'enthousiasme commençoit à se refroidir, il résolut de faire quelque action d'éclat qui rendît son nom célèbre, même dans la postérité. Il publia dans toute la Grèce qu'il se brûleroit lui-même pendant la célébration des jeux olympiques. Il exécuta, l'an 166, ce dessein extravagant, en présence d'un nombre infini de Grecs qu'un pareil spectacle avoit atti-

rés à Olympie. Cette action, admirée de quelques-uns, fut blâmée de tous les gens d'esprit, du nombre desquels étoit Lucien. On ne manqua pas de publier bien des prodiges qu'on prétendoit être arrivés pendant cette scène tragi-comique ; mais Lucien assure qu'il n'en avoit vu aucun, quoiqu'il fût présent. Quelques temps avant sa mort, Pérégrin avoit été attaqué d'une fièvre violente. Le médecin qu'il appela, lui dit que puisqu'il souhaitoit si fort de mourir, c'étoit pour lui une bonne fortune que d'être conduit au tombeau par la fièvre, sans recourir à un bûcher. « La différence est grande, répondit ce charlatan ; la mort dans mon lit ne seroit pas aussi glorieuse. » Tel est le portrait que Lucien, dans son traité intitulé *La mort de Pérégrinus*, fait de ce prétendu philosophe. Il est fâcheux que, dans ce traité se trouve une lacune qui, si l'on en juge par les phrases qui la précèdent et qui la suivent, nous prive de notions importantes sur l'établissement du christianisme. Il faut ajouter que Pérégrin fit beaucoup de dupes et que quelques écrivains de l'antiquité l'ont considéré comme un sage. Aulugelle, dans ses Nuits attiques, dit qu'il l'a connu pendant son séjour en Grèce ; il en parle comme d'un homme vénérable, dont les discours décens et instructifs, dont la constance et la gravité des mœurs, faisoient l'objet de l'admiration publique ; il ajoute qu'il habitoit une chaumière hors des murs d'Athènes, et rapporte de lui plusieurs maximes philosophiques. Un particulier dont parle Lucien dans le traité contre un riche ignorant qui achetoit beeucoup de livres, paya un talent, c'est-à-dire environ trois ou quatre mille livres de notre monnoie, le bâton que portoit Pérégrin et qu'il quitta lorsqu'il se lança dans le feu. Il le gardoit comme un trésor et le montroit aux curieux.

II. PÉRÉGRIN. *Voyez* ERCHEMBERT.

* PÉRÉGRINO (Allio), littérateur du 15[e] siècle, dont on a plusieurs poëmes agréables dans les *Carmina illustriumpoëtarum*. Negri s'est trompé en plaçant sa mort dans ses *Scrittori Fiorantini*, puisqu'il existe de lui une lettre à Laurent de Médicis datée du 25 mai 1466. Il paroît au reste qu'il mourut jeune.

I. PÉREIRA (Benoît), Pérérius, savant jésuite espagnol, natif de Valence, mort à Rome le 6 mai 1610, à 75 ans, professa dans son ordre. On a de lui des *Commentaires* latins sur la Genèse, et sur Daniel, in-fol., à Anvers.

† II. PÉREIRA-GOMEZ (George), médecin, natif de Médina del Campo est, dit-on, le premier des philosophes modernes qui ait écrit que les bêtes sont des machines sans sentiment. Il hasarda cette opinion en 1554 ; mais elle n'eut point de partisans et elle tomba dès sa naissance. On prétend que c'est de ce médecin que Descartes avoit emprunté ses idées. Il y a grande apparence que ce philosophe qui imaginoit plus qu'il ne lisoit, ne connoissoit ni Péreira ni son ouvrage. D'ailleurs Péreira n'est pas le premier auteur de ce sentiment. Plus de 500 ans avant J. C., Phérécyde, philosophe de l'île de Sciros, avoit soutenu que les bêtes sont de

pures machines. On attribue à Péreira des systèmes sur d'autres matières de physique et de médecine, aussi hardis pour son temps que celui qu'il établit sur l'ame des bêtes ; mais ils sont peut-être mieux fondés, celui sur-tout où il combat et rejette la matière première d'Aristote. Il ne fut pas d'accord non plus avec Galien sur la doctrine des fièvres. Le livre où ce médecin soutient l'opinion que les bêtes sont des automates, est fort rare. Il fut imprimé à Médina del Campo (*Methymnæ Campi*) en 1554, in-folio, sous le titre d'*Antoniana Margarita*, *opus nempe physicis*, *medicis*, *ac theologis non minus utile*, *quam necessarium* : il lui donna ce titre, pour faire honneur au nom de son père et de sa mère. Peu de temps après que cet ouvrage eut paru, il le défendit contre Michel de Palacios, qui fit paroître l'ouvrage suivant, *Objectiones Mich. à Palacios adversus nonnulla ex multiplicibus paradoxis Antonianæ Margaritæ*, *et apologiæ*, *eorumdem*, Medina del Campo, 1555, in-fol. Péreira répondit à cette critique par un écrit qui se joint ordinairement avec l'ouvrage même; cette défense a été imprimée en 1556, in-fol. La réfutation du même livre, intitulée *Endecalogo contra Antoniana Margarita*, 1556, in-8°, est recherchée, plus à cause de sa rareté que de sa bonté. Péreira est encore auteur d'une autre production très-rare sur son art, intitulée, *Nova veraque medicina*, *experimentis et rationibus evidentibus comprobata*, in-fol., 1558. C'est une apologie de ses sentimens, imprimée comme ses autres ouvrages à Médina del Campo.

III. PÉREIRA DE CASTRO (Gabriel), jurisconsulte portugais, membre du collége de Saint-Paul dans l'université de Coimbre, expéditeur des appels, sénateur du conseil suprême de Portugal, né à Brague d'une famille illustre dans le barreau, existoit encore en 1623. Il est auteur d'un ouvrage de droit, intitulé *De manu regiâ*, *seu de legibus regus quibus regni Portugalliæ in causis ecclesiasticis cognitio est ex jure*, *privilegio*, *consuetudine* ; Lisbonne, 1622, in-fol. Il a reparu à Lyon en 1673, in-folio; l'édition qui porte 1698 n'a rien de nouveau que le frontispice. Cet ouvrage, divisé en deux parties, est estimé à cause de l'érudition que l'auteur y a répandue. Mais on lui a reproché justement d'étendre le pouvoir du pape sur le temporel des rois.

* IV. PÉREIRA (Manuel), sculpteur portugais, mort à Madrid en 1667, à l'âge de 53 ans, s'est fait une grande réputation par le nombre et par la beauté des ouvrages qu'il a faits en Espagne. On remarque entre autres à Madrid, dans le couvent des dominicains du Rosaire, son beau Christ *del Perdon*; une *figure* en pierre de saint-Bruno, sur la grande porte de la maison d'hospitalité de la chartreuse ; celle de saint Isidore, au-dessus de la chapelle du même nom, et sur la porte du cloître de saint Jean de Dieu, la *statue* de ce saint. Les Espagnols en font beaucoup d'éloges, et prétendent que Péreira en fit le modèle étant aveugle, et qu'il le fit exécuter par un de ses élèves, en dirigeant par le tact son travail; mais ce fait est difficile à croire, sur-tout pour ceux qui connoissent les difficultés de l'art. On admire aussi de ce même

sculpteur, une belle *statue* de saint Benoit qui est au grand portail du couvent de Saint-Martin. Il y a encore de Péreira plusieurs *morceaux* estimés chez les bernardines et dans le grand collége d'Alcala de Hénarez.

† V. PÉREIRA DE FIGUEIRÉDO (Antoine), né au bourg de Maçao le 14 février 1725, d'Antoine Péreira et de Marie Figueirédo, étudia la grammaire et le latin, sous les jésuites au collège ducal de Villa Viciosa et y apprit aussi la musique. Sorti de ce collége en 1742, il entra un an après en qualité de musicien et d'organiste au monastère de Sainte-Croix de Coïmbre. Mais ayant bientôt remarqué qu'il pourroit difficilement y faire son cours d'études, il résolut de quitter l'aumusse, six mois après. Il entra dans la maison du saint-Esprit de la congrégation de l'oratoire à Lisbonne au mois de septembre 1744. En 1751 il donna son premier *ouvrage*; ce sont des exercices sur les langues latine et portugaise, à l'usage des écoles de la congrégation. Déjà, il avoit la réputation de bon grammairien; mais ce ne fut que sur la fin de 1752 qu'il montra ce qu'il étoit en *publiant* la première partie de sa nouvelle méthode de la grammaire latine, ouvrage qui a eu dix éditions. Péreira fut choisi la même année pour expliquer sa nouvelle méthode et continua l'exercice de cet emploi jusqu'au tremblement de terre de 1755. La maison du Saint-Esprit ayant été ruinée, il fut obligé de se transporter dans celle de Notre-Dame-des-Nécessités de la même congrégation où il commença à enseigner la réthorique. Une application excessive ayant dérangé sa santé, il ne put y achever l'année classique de 1757. Les médecins l'obligerent d'aller à Viseu dans la province de Beira où le changement de climat lui procura bientôt un soulagement considérable. Il s'y concilia l'amitié de l'évêque de cette ville, D. Jules François d'Oliveira qui avoit été de l'oratoire. Mais la confiance que lui témoignoit ce prélat ne s'étant pas soutenue, il prit le parti de se rendre à Porto où il resta jusqu'à ce que sa santé fut rétablie, et revint en 1759 à la maison des Nécessités à Lisbonne. En 1761 Péreira fut choisi pour enseigner la théologie. La longue brouillerie du Portugal avec la cour de Rome, le mit dans le cas de défendre la cause de son pays contre les prétentions de cette cour. Le 15 novembre 1765, il fit soutenir les célèbres thèses du souverain pouvoir des rois sur les personnes et les biens des ecclésiastiques, qu'on peut voir dans le recueil intitulé *Collectio thesiumæ*, imprimé à Paris en 1768. L'année suivante il publia son ouvrage intitulé *Tentativa theologica*, etc., vol. in-4°, où il soutient que lorsque le recours au saint siége trouve des obstacles, la faculté de dispenser des empêchemens de mariage est dévolue aux évêques, aussi bien que celle de pourvoir aux besoins spirituels des fidèles dans tous les cas réservés au pape, toutes les fois que le bien public et la nécessité le demandent. Cet ouvrage estimé par les uns et critiqué par les autres, a été traduit en plusieurs langues et cité par les plus habiles théologiens et canonistes de tous les pays. On dit que la traduction française fut faite par un avocat du parlement de Paris à l'instigation de

l'abbé de Bellegarde, chanoine d'Utrecht, ami et correspondant de Péreira. En 1760 le roi de Portugal pour la tranquillité de ses états à la suite de son assassinat, crut devoir interdire à ses sujets sous les peines les plus grièves toute communication avec la cour de Rome tant pour le spirituel que pour le temporel. Les évêques portugais rentrèrent dans leurs droits. C'est dans ces circonstances que fut publié l'ouvrage de l'oratorien portugais, l'un des plus savans théologiens de son siècle. On croiroit que la constitution civile du clergé en France a été calquée d'après ses principes. Le roi Joseph Ier voulut récompenser le mérite de Péreira en le nommant député ordinaire du tribunal royal de censure, lors de sa création en 1768, emploi qu'il conserva jusqu'à l'extinction de ce tribunal. Au mois de janvier 1769, il reçut un ordre du roi qui l'obligea de quitter la robe de l'oratoire pour aller remplir à la cour le double office de premier interprète des langues de la secrétairerie d'état des affaires étrangères et de celle de la guerre; emploi qu'il exerça jusqu'à sa mort. Réduit à vivre dans le siècle, chargé de deux importantes fonctions, Péreira n'abandonna point ses travaux littéraires, il les continua même avec plus de vigueur comme on le voit par le grand nombre d'ouvrages qu'il publia depuis cette époque. Jusqu'en 1771 il n'avoit encore fait que des petits essais de son talent pour traduire en latin, ce fut alors qu'il commença à s'appliquer à ce nouveau genre de travail. On a de lui un grand nombre de traductions d'ouvrages portugais en cette langue, les unes faites par ordre du roi, les autres à l'invitation de son principal ministre. Ce fut le marquis de Pombal qui le chargea de traduire les nouveaux statuts de l'université de Coimbre, en ce bon latin, disoit-il, dans lequel vous avez coutume d'écrire. Le gouvernement ayant ordonné par un édit du 10 novembre 1772 l'établissement d'une collecte de subside littéraire en faveur de l'enseignement public et nommé une junte ou commission pour la levée et la distribution des deniers qui en proviendroient, Péreira fut un des trois membres qui la composèrent. Il fut aussi membre de l'académie royale des sciences, dès sa fondation pour la classe de littérature portugaise. Cette branche comprenoit tout ce qui concerne la langue et l'histoire portugaise, considérées sous toutes leurs faces et dans tous leurs rapports. Le nouvel académicien s'appliqua à ces différentes études. Il composa sur la langue portugaise plusieurs dissertations qui ont été imprimées, et sur l'histoire ancienne du Portugal, un plus grand nombre qui sont encore manuscrites. L'académie lui accorda en 1792 le titre de vétéran. Péreira a *traduit* en portugais toute la Bible. Cette traduction accompagnée de préfaces et de notes, a été imprimée en 23 vol. in-8°: il commença par donner en six vol. l'histoire du nouveau Testament qui étoit déjà faite en 1772, mais qui ne parut qu'en 1778, dédiée au cardinal Da Cunha. Les 15 volumes de l'ancien Testament parurent successivement depuis 1783 jusqu'en 1790, la plupart imprimés à l'imprimerie royale ainsi que ceux du nouveau Testament: il a aussi traduit les livres apocryphes, mais cette traduction n'a pas été publiée. Péreira s'occu-

poit en même temps d'autres matières d'un genre tout différent. Il *composoit* des éloges, des inscriptions, des épigrammes, pour célébrer les grands événemens du règne de Joseph Ier, et les services rendus à l'état par son premier ministre et autres personnages distingués. Il donna en 1756 un *commentaire* latin et portugais avec des notes sur le tremblement de terre et l'incendie de Lisbonne; et en 1761 des *éphémérides* de ce qui s'étoit passé en Portugal depuis ce tremblement de terre jusqu'à l'expulsion des jésuites. Un des derniers ouvrages publiés par lui, a été son traité *De Verbo Dei scripto et tradito*, imprimé à l'imprimerie royale en 1792. Son *Analyse de la profession de foi de Pie IV*, avoit paru l'année précédente 1791 en langue portugaise, volume in-4° de 92 pages. Son manuscrit était plus étendu, mais la censure y fit beaucoup de retranchemens; elle a été traduite en italien et imprimée à Naples en 1792 avec quelques notes. Il en a été fait une traduction espagnole concertée avec Péreira, mais elle n'a pas été imprimée, non plus qu'une traduction française par M. Mouton. Nous croyons néanmoins que celle-ci le sera bientôt. Péreira s'occupoit à préparer une nouvelle édition de la Bible, et à retoucher un autre ouvrage qu'il vouloit donner sous le titre de *Lusitania sacra*, ou état ancien, moderne et présent de l'église de Portugal, lequel n'a pas encore été imprimé. Au milieu d'une vie si laborieuse, il étoit tourmenté déjà depuis longtemps par une hypocondrie presque continuelle. Il mourut le 14 août 1797. Outre les ouvrages qu'on a cités, il a publié, I. *Elémens d'Histoire ecclésiastique en forme de dialogues*, 2 vol. in-8°, dont l'un contient les élémens de la chronologie, et l'autre ceux de la géographie, 1765. L'auteur promettoit un troisième tome contenant l'histoire des conciles et un quatrième sur les écrits des SS. Pères, mais ils n'ont point été imprimés. I. *Abrégé de la vie et des actions du vénérable Jean Gerson, etc.* 1 vol. in-8°; *Abrégé des écrits et de la doctrine de Jean Gerson*, autre vol. 1769. III. *Dissertatio hist. et theolog. de gestis et scriptis Gregorii papæ VII adversus Henricum IV imperatorem*, in-4°, 1769 réimprimé à Vienne en Autriche en 1772. IV. *Les Portugais aux conciles généraux*, ou relation des ambassadeurs, prélats et docteurs portugais qui ont assisté aux conciles généraux d'occident depuis les deux premiers de Latran jusqu'à celui de Trente, in-4°, 1787. V. Quatre thèses sur les sujets suivans. 1° *Acta græcorum synodorum trium V, VI et VII, selectæ animadversiones historicæ criticæ et dogmaticæ, etc.*, in-fol. 1762. 2° *In acta magni concilii nicæni selecta, etc.*, 1763. 3° *In acta concilii Constantinop. I et Ephesini I animadversiones, etc.* 1765. 4° *Doctrina veteris ecclesiæ, de supremâ regum etiam in clericos potestate*, 1765. VI. *De non definitâ in concilio tridentino, nec ab ecclesiâ adhuc probatâ sufficientia attritionis, ad gratiam in sacramento penitentiæ impetrandam, dissertatio historico-theolog. adversus recent. scholasticos*, in-8°, 1766. VII. *Demonstratio theologica, etc.*, in-4°, 1769, réimprimée à Venise en 1771. VIII. *Carta do clero de Liges, etc.*, en latin et en portugais avec une préface et des notes, ni-8°, 1769. IX. *Catéchisme des deux sacremens de*

pénitence et d'Eucharistie : la publication en a été ordonnée par Benoît XIII dans le concile romain de 1725, etc. in-12, 1778. X. *Sentia*, contre Gabriel Malagrida, et ses erreurs, avec préface, 1762. XI. *Regia lex*, etc. sur la bulle *in cœnâ domini*, *etc.* publiée le 8 avril, 1768. XII. *Deductio chronolog. et analyt.* 2 vol. in-8°, 1771, traduite en français, en 1769. XIII. *Series monumentorum im utrâque parte deductionis chronol.*, *etc.* in-8°, 1772. XIV. *Breviarium historicum*, *etc.*, in-8°, 1774. XV. *Probationes appendicis breviario historico subjectæ*, *etc.*, in-8°, 1776. XVI. *Statuta academiæ Coimbriensis*, *etc.*, imprimé en 1773, le second en 1775 et le troisième en 1777. Ses ouvrages manuscrits sont, I. *Sermons en portugais*, les seuls qu'il a prêchés. II. *Catologo de legatos*, *etc.* III. *Lusitania sacra*, en portugais et achevé en 1795. IV. *Doctrina fidei et morum ecclesiæ hispaniæ*, *etc.* cet ouvrage fut fait en 1776. V. *Os livros apocrifos*, *etc.* traduction portugaise.

VI. PÉREIRA (Jacob-Rodriguez), né à Cadix en 1715, demeura long-temps à Bordeaux et vint finir ses jours à Paris en 1780. Il fut appelé dans cette dernière ville pour y pratiquer l'art de faire parler les muets. Louis XV lui acorda en 1760 une place d'interprète avec une pension de 800 livres, en considération, dit le Brevet, de l'art qu'il s'étoit acquis de pouvoir donner aux sourds et muets de naissance, une éducation dont ils avoient été jusqu'alors privés comme incapables d'en profiter. Péreira avoit amené quelques-uns de ses élèves au point de comprendre le sens des paroles par le mouvement des lèvres. Buffon fait l'éloge de son talent dans son Histoire Naturelle; et la Condamine, protecteur de Péreira, l'avoit produit à la cour et présenté à divers princes. On assure que l'abbé de l'Épée a profité d'une partie de sa méthode.

* VII. PÉREIRA (Joseph), carme portugais, vivoit dans le 18e siècle. On a de lui, I. Une *Dissertation* apologétique, historique, dogmatique et politique sur les rits sacrés; Lisbonne, 1751, in-4°. II. Une *Chronique des carmes portugais de l'étroite observance*, Lisbonne, 1747, 2 vol. in-folio.

PÉRELLE (Adam), rival d'Israël Silvestre, né à Paris de Gabriel Perelle célèbre graveur, embrassa la profession de son père aussi habile que lui. Il n'a *gravé* que des paysages, la plupart de fantaisie, et quelques morceaux d'après Corneille Polemburg. Il mourut en 1695, à 57 ans. Il avoit un frère nommé Nicolas, aussi graveur. Les estampes qu'on réunit sous le titre de *Délices de Paris et de Versailles*, 2 vol. in-folio, sont des trois Perelle.

PÉRENNA. *Voyez* ANNA.

PÉRENNIS. COMMODE.

PÉRÉRIUS. PEREIRA.

PÉRÈS. PARES. — ALESO.

I. PÉREZ (Antoine), écrivain espagnol, neveu de Gonsalve Pérez secrétaire de Charles-Quint et de Philippe II, eut divers emplois à la cour d'Espagne et devint secrétaire d'état avec le département des affaires d'Italie. Les ennemis de Philippe II ont dit

que ce prince l'employoit également dans les intrigues de l'amour et dans celles de la politique ; et que la maîtresse auprès de laquelle il negocioit (c'étoit la princesse d'Eboli) l'ayant trouvé à son gré, le monarque chercha des crimes au ministre. Ses partisans l'ont nié, et ont soutenu que Pérez fut disgracié parce qu'il fut convaincu d'un grand nombre d'infidélités. Quoi qu'il en soit, il se sauva en Aragon, et tâcha d'y causer une révolte. De là il passa en France, où le roi Henri IV lui donna de quoi subsister avec honneur. Il mourut à Paris en 1611. On a de lui des *Lettres* ingénieuses, dans lesquelles il rend compte de sa disgrace; des *Relations* en espagnol, curieuses et recherchées, et d'autres *ouvrages*, Paris, 1598, in-4°, et Genève, 1631, in-8°. Le portrait qu'il fait de Philippe II n'est pas flatteur. En effet de tous les souverains qui ont gouverné l'Espagne, Philippe II, fut le plus méchant et le plus cruel, *Voyez* PHILIPPE n° XIV.

II. PÉREZ DE VARGAS (Bernard), autre écrivain espagnol, publia à Madrid en 1569, in-8°, un traité très-rare actuellement intitulé *De re metallica en el qual se tratan muchos y diversos secretos del conosiemiento de tota suerte de minerales*, etc. On y trouve des détails importans et curieux sur les différentes préparations de l'or, de l'argent, du cuivre, de l'étain, du plomb, de l'acier, etc. Il a été traduit en français sous le titre de *Traité singulier de metallique*, Paris, 1743, 2 vol. in-12.

* III. PEREZ DE SAAVEDRA (Jean), natif de Cordoue en Espagne, avait amassé plus de quarante mille ducats à falsifier des lettres apostoliques. Il les employa à introduire l'inquisition en Espagne ; il se présenta comme cardinal legat du pape. Le roi de Portugal lui fit rendre les honneurs dus à cette dignité : il établit l'inquisition pendant un séjour de trois mois, au bout desquels il prit congé du roi, mais ayant été découvert sur les frontières de Castille, et reconnu comme imposteur, il fut arrêté et condamné pour dix ans aux galeres. Après plusieurs années il en fut retiré en 1556, par un bref du pape Paul IV, qui desira le voir pour le remercier du service qu'il avoit rendu au saint siege, d'avoir établi l'horrible inquisition en Portugal, où elle s'est depuis conservée.

IV. PÉREZ (Antoine), célèbre jurisconsulte, né à Alfaro petite ville de la haute-Navarre, en 1583, reçut le bonnet de docteur en droit à Louvain en 1616, et y enseigna long-temps cette science. L'empereur Ferdinand II et Philippe IV rois d'Espagne, l'honorèrent du titre de conseiller. En 1666 il célèbra le jubilé de son doctorat, et mourut à Louvain en 1672. Nous avons de ce savant, I. *Assertiones politicæ*, Cologne, 1612, in 4°. II. *Prælectiones sive Commentarii in XII lib. codicis*, Amsterdam, Elzevir, 1653, in-folio. C'est la meilleure édition. On estime aussi celle de Cologne, 1661, 2 vol. in-4°, avec des additions de Hulderique Eyben et des tables fort amples ; et celle de Genève, 1640, 2 volumes. Perez y éclaircit toutes les lois du code et il y donne dans des explications un abrégé de tout ce qui se trouve dans le *Jus novum* et dans le *Jus novissimum* ; ce qu'aucun jurisconsulte n'avoit exécuté avant lui.

III. *Institutiones imperiales*, Amsterdam, Elzevir, 1669 et 1673, in-12 ; ouvrage universellement estimé. IV. *Jus publicum*, Amsterdam, Elzevir, 1682, in-12. V. *Commentarius in XXV lib. Digestorum*, Amsterdam, 1669, in-4°. — Il y a encore d'autres ; Antoine PEREZ qu'il ne faut pas confondre. Antoine PEREZ, jésuite, mort en 1651 après avoir enseigné la théologie à Salamanque, à Rome, et publié divers traités de théologie scolastique et morale. — Antoine PEREZ, médecin et chirurgien de Philippe II, de qui on a un *Traité sur la Peste*, en espagnol. — Antoine PEREZ, chirurgien portugais du 17ᵉ siècle, qui a écrit sur son art en portugais.

IV. PEREZ (Antoine), archevêque de Tarragone, mort à Madrid, en 1637, à 68 ans. Nous avons de ce prélat, outre des *Sermons* et divers *Traités*, un ouvrage estimé et bien exécuté, qui parut en 1661, à Amsterdam chez les Elzevirs, en 3 vol. in-4°, sous ce titre : *Annotationes in Codicem et Digestum*.

V. PEREZ (Joseph), bénédictin espagnol, professeur en théologie dans l'université de Salamanque, s'étudia à éclaircir l'Histoire d'Espagne, et surtout celle de son ordre. Il publia en 1688 des *Dissertations* latines contre le père Papebroch, dans lesquelles il n'eut pas toujours raison ; mais il convient du moins que le savant jésuite faisoit bien de purger les Vies des Saints des contes absurdes qui faisoient dire à Melchior Canus, « que la vie des anciens philosophes a été écrite avec plus de jugement que celle de plusieurs saints du christianisme. » Pérez mourut vers la fin du 17ᵉ siècle.

VI. PEREZ (Jeanne Coelo femme d'Antoine), espagnole, fut, suivant Amelot de la Houssaye, l'un des ornemens de son sexe et de son siècle par ses graces et son esprit. Jeanne mourut vers 1620 ; elle avoit épousé un ministre de Philippe II, roi d'Espagne, qui le disgracia subitement, après lui avoir accordé la plus grande faveur.

PERFETTI (Bernardin), poëte italien du 18ᵉ siècle, né à Sienne, célèbre par son excessive facilité à mettre en vers sur-le-champ tous les sujets qu'on lui proposoit. On le trouva si bon poëte, qu'on fit revivre en sa faveur l'usage du couronnement, oublié depuis le Tasse. Il fut déclaré poëte lauréat en 1725, et son couronnement se fit dans le Capitole avec beaucoup de pompe et sur le modèle de celui de Pétrarque.

PERFORATUS. *V.* BORDE.

* PERGAMINI (Jacques), prêtre de Fossombrone, vivoit dans le 17ᵉ siècle ; il fut professeur en droit à Bologne, ensuite secrétaire des cardinaux Visconti et Scipion Gonzague. On a de lui deux volumes de *Lettres*, une *traduction* en italien de l'*Histoire de Sulpice Sévère* ; un *Mémorial de la langue italienne*, avec des augmentations, et un supplément de mots, de proverbes et de sentences ; un *Traité de la langue italienne*. On lui doit encore une *traduction* des Odes et de l'Art poétique d'Horace.

* PERGOLA (Paul DE LA), né à Pergola dans la marche d'Ancône, professeur de philosophie à Venise dans le 15ᵉ siècle, a publié les deux ouvrages suivans,

I. *Logica*, *sive compendium logicæ*, Venetiis, 1481 et 1498. II. *De sensu composito et diviso*, Venetiis, 1550.

† PERGOLÈSE (Jean-Baptiste), né en 1704 à Casoria au royaume de Naples, fut élevé au conservatoire de cette dernière ville sous le célèbre professeur Gaëtano Greco. Le prince de Stigliano, connoissant les talens du jeune Pergolèse, le prit sous sa protection; et depuis 1730 jusqu'en 1734, il lui procura le moyen de travailler pour le *Teatro nuovo*, où ses opéras eurent beaucoup de vogue. Après avoir fait un voyage à Rome, il fut chargé de faire la musique de l'Olympiade; et en même temps Duni fit celle de l'opéra intitulé *Il Nerone*. Pergolèse tomba à plat; et Duni eut le plus grand succès. Il retourna à Naples, à la sollicitation du duc de Mantoue, composa la *Messe*, le *Dixit* et le *Laudate*, que nous avons de de lui; et qui, ayant été vivement applaudis, le consolèrent de sa chûte. Il mourut dans cette dernière ville, au commencement de l'année 1737. Il n'est pas vrai qu'il ait été empoisonné par ses rivaux: sa mort fut naturelle. Quelques Italiens l'appellent le Dominiquin de la musique. La facilité de sa composition, la science de l'harmonie, la richesse de la mélodie, lui ont fait un nom célèbre. On lui reproche de la sécheresse, un style coupé: son chant est quelquefois sacrifié à l'effet des accompagnemens, et son genre paroît en général trop mélancolique: défaut qu'il a dû peut-être à sa mauvaise santé et à sa complexion délicate. Ses principaux ouvrages sont, I. Plusieurs *Ariettes*. II. La *Serva Padrona*, opéra en deux actes, traduit et joué en France. Tout y est fini; mais on y applaudit sur-tout le *duo* qui termine le premier acte. « Rien ne manquera, dit J. J. Rousseau, à ce *duo*, quand il sera bien exécuté, que des auditeurs qui sachent l'entendre. J'avoue que peu de musiciens français sont en état d'en sentir les beautés; et je dirois volontiers de Pergolèse, ce que Cicéron disoit d'Homère, que c'est déjà avoir fait beaucoup de progrès dans l'art, que de se plaire à sa lecture. » III. *Il maestro di musica*, intermède. IV. Un *Salve Regina*, et le *Stabat Mater*, regardé universellement comme son chef-d'œuvre. Ce dernier morceau n'a pour toute l'ouverture qu'une espèce de ritournelle qui amène naturellement le chant. La première strophe peint bien une mère dans une douleur calme, mais profonde, seule au milieu de la nature consternée; la strophe, *Emisit spiritum*, est d'un pathétique déchirant et sublime. Ce qu'on doit admirer le plus dans le *Stabat*, c'est que l'auteur, dans une aussi longue pièce, a évité la monotonie et a su varier chacun de ses motifs. Tantôt ce sont ou une prière touchante ou de tendres gémissemens; tantôt ce sont les doux élans de l'espérance ou les accens étouffés du désespoir. Pergolèse mourut, en finissant le dernier verset de ce sublime morceau.

I. PERI (Dominique), pauvre berger de Toscane, devint poëte en lisant l'*Arioste*. On a de lui *Fiezole destrutta*, Florence, 1619, in-4.°

* II. PERI (Jacques), de Gènes, vivoit dans le 16e siècle. Il est auteur de plusieurs ouvra-

ges, parmi lesquels on distingue un *Recueil de proverbes et de sentences*, auquel on réunit ordinairement les Proverbes italiens de Roland Pescetti ; Venise, 1618, in-12, ainsi que les Proverbes, les Sentences et les Dits remarquables de Jacques Pergamini.

* III. PERI (Jacques), célèbre maître de chapelle à Florence, mit en musique, en 1594, un opéra d'Octave Rinuccini, intitulé *Daphné*, et qui fut représenté avec le plus grand succès dans la maison de Jacques Corsi. Lorsqu'on célébra à Florence, en 1600, les nôces de Marie de Médicis et de Henri IV, roi de France, on joua l'Eurydice du même Rinuccini, mise en musique par Péri.

PERIANDER (Gilles), né à Bruxelles vers l'an 1540, s'appliqua principalement aux belles-lettres, et passa une grande partie de sa vie à Mayence. Nous avons de lui, I. *Germania in quâ doctissimorum virorum elogia et judicia continentur*, Francfort, 1567, in-12. Ce recueil est savant et curieux. II. *Nobilitas Moguntinæ diocesis, Metropolitanæque Ecclesiæ*, Mayence, 1568, in-8°, avec figures. Cet ouvrage a reparu dans le troisième vol. des *Annales et scriptores Moguntini*, publié en 1727. Ce sont des éloges en vers. On a encore de lui, III. *Noctuæ speculum*, Francfort, 1567, in-8°. IV. *Horti tres amoris*, Francfort, 1567, in-8°. Ces deux *recueils*, assez rares, sont recherchés des curieux.

PÉRIANDRE, *Periander*, tyran de Corinthe, fils de Sipsile, fut mis par la flatterie au nombre des sept Sages de la Grèce. Ce sage, qui étoit un monstre, changea le gouvernement de son pays, opprima la liberté de sa patrie, et usurpa la souveraineté, l'an 628, avant l'ère commune. Le commencement de son règne fut assez doux; mais il prit un sceptre de fer, après qu'il eut consulté le tyran de Syracuse sur la manière la plus sûre de gouverner. Celui-ci mena les envoyés de Périandre dans un champ, et pour toute réponse il coupa devant eux les têtes des epis qui passoient les autres en hauteur. Le tyran de Corinthe profita de leçon du tyran de Sicile. Il s'assura d'abord d'une bonne garde, et fit mourir dans la suite les plus puissans des Corinthiens. Ces crimes furent les avant-coureurs des forfaits les plus horribles. Il commit un inceste avec sa mère ; fit mourir sa femme Mélisse, fille de Proclès roi d'Epidaure, sur de faux rapports ; et ne pouvant souffrir les regrets de Lycophron, son second fils, sur la mort de sa mère, il l'envoya en exil dans l'île de Corcyre. Un jour de fête solennelle, il fit arracher aux femmes tous les ornemens qu'elles portoient pour leur parure. Enfin après s'être souillé par les excès les plus barbares et les plus honteux, il mourut l'an 585 avant Jésus-Christ. Ses maximes favorites étoient : « qu'il faut garder sa parole, et cependant ne point se faire scrupule de la rompre quand ce qu'on a promis est contraire à ses intérêts : que non-seulement il faut punir le crime, mais encore prévenir les intentions de ceux qui pourroient le commettre; maximes pernicieuses, adoptées depuis par Machiavel. Les suivantes étoient plus dignes d'un sage. « Les plaisirs de ce monde sont de peu de durée : la vertu seule est immortelle. Dans la prospérité, sois modeste, et prudent dans l'adversité. Fais de bon gré ce que tu

ne peux éviter. » Ce tyran a été loué par quelques historiens grecs; ils n'ont vu en lui que le politique, le savant, le protecteur des gens de lettres; et ils n'ont pas vu le meurtrier, le débauché, le tyran. Il aimoit les arts et la paix. Pour en jouir plus sûrement, il entretint une nombreuse flotte qui le rendit formidable à ses voisins. *Voyez* ARION, CHILON *et* LASSUS, n° I.

PERIBÉE, fille d'Alcathoüs roi de l'île Egine, fut promise pour épouse à Télamon, fameux par sa valeur et par son fils. Le père de cette princesse, s'étant apperçu qu'elle n'avoit rien refusé à Télamon avant son mariage, menaça violemment cet amant téméraire, qui prenant la fuite laissa sa maîtresse exposée au courroux d'un père irrité. Alcathoüs donna ordre à un de ses gardes de délivrer ses yeux d'une vue si odieuse, et d'aller à l'instant jeter sa fille à la mer; cet officier, touché de pitié, ne put se résoudre à noyer la princesse et aima mieux la vendre. Thésée l'ayant achetée, la mena à Salamine : elle y trouva son cher Télamon, obtint la liberté, donna sa main à son amant au pied des autels, et fut mère d'un enfant qui fut depuis si terrible sous le nom d'Ajax.

† PERICLÈS, né à Athènes, de Xantippe, illustre citoyen de cette ville, qui le fit élever avec soin, eut entre autres maîtres Zénon d'Elée et Anaxagoras, et devint grand capitaine, habile politique et excellent orateur. Il se servit utilement de ces qualités pour gagner le peuple. Aux avantages que lui donnoit la nature, il joignit tout l'art et toute la finesse d'un homme d'esprit qui veut dominer. Il partagea aux citoyens les terres conquises, et se les attacha par les jeux et les spectacles. C'est par ces moyens qu'il s'acquit sur l'esprit d'un peuple républicain, un crédit qui ne différoit guère du pouvoir monarchique. Pour mieux affermir son autorité, il entreprit d'abaisser le tribunal de l'Aréopage dont il n'étoit pas membre. Le peuple, enhardi et soutenu par Périclès, bouleversa l'ancien ordre du gouvernement, ôta au sénat la connoissance de la plupart des causes, et ne lui laissa que les moins importantes. Il fit bannir par l'ostracisme Cimon son concurrent et ses autres rivaux, et resta seul maître à Athènes pendant quinze ans. Il commanda l'armée des Athéniens dans le Péloponnèse, remporta une célèbre victoire près de Némée contre les Sycioniens, et ravagea l'Arcadie à la prière d'Aspasie, fameuse courtisanne qu'il aimoit. Ayant déclaré la guerre aux Samiens l'an 441 avant J. C., il prit Samos après un siége de neuf mois. Ce fut durant ce siége que Artémon de Clazomène inventa la tortue et quelques machines de guerre, entre autres le bélier. Périclès engagea les Athéniens à continuer de combattre Lacédémone. Il fut blâmé dans la suite d'avoir donné ce conseil, et on lui ôta sa charge de général. Il fut condamné à une amende qui se montoit selon les uns à quinze talens, et selon d'autres à cinquante. Le peuple d'Athènes ne fut pas long-temps sans se repentir du mauvais traitement qu'il avoit fait à Périclès, et il desira de le revoir dans les assemblées. Il se tenoit alors renfermé dans sa maison, accablé de douleur pour la perte qu'il venoit de faire de tous ses enfans,

que la peste avoit enlevés. Alcibiade et ses autres amis lui persuadèrent de sortir et de se montrer. Le peuple lui demanda pardon de son ingratitude, et Périclès, touché par ses prières, reprit le gouvernement. Peu de temps après, il tomba malade de la peste. Comme il étoit à l'extrémité et sur le point de rendre le dernier soupir, ses principaux amis s'entretenoient ensemble dans sa chambre de son rare mérite, parcourant ses exploits et ses victoires, et ne croyant pas être entendus du malade qui paroissoit n'avoir plus de connoissance. Périclès rompant tout-à-coup le silence : « Je m'étonne, leur dit-il, que vous conserviez si bien dans votre mémoire et que vous releviez des choses auxquelles la fortune a tant de part et qui me sont communes avec tant d'autres capitaines, pendant que vous oubliez ce qu'il y a de plus grand dans ma vie, et de plus glorieux pour moi !... C'est, ajouta-t-il, qu'il n'y a pas un seul citoyen, à qui j'aie fait prendre le deuil. » Il mourut l'an 429 avant Jésus-Christ. Périclès réunissoit en lui presque tous les genres de mérite : celui d'amiral, d'excellent capitaine, de ministre d'état, de surintendant des finances, d'orateur..... Il fut surnommé l'*Olympien* à cause de la force de son éloquence. Il ne parla jamais en public sans avoir prié les dieux de ne pas permettre qu'il lui échappât aucune expression qui ne fût propre à son sujet ou qui pût choquer le peuple. Quand il devoit paroître dans l'assemblée, avant de sortir il se disoit à lui-même : « Songe bien, Périclès, que tu vas parler à des hommes libres, à des Grecs, à des Athéniens. Sa contenance étoit ferme et assurée, son geste plein de modestie, sa voix douce et insinuante. Ces avantages étoient relevés par une certaine volubilité dans la prononciation qui entraînoit tous ceux qui l'écoutoient. Les poëtes de son temps disoient que la déesse de la persuasion avec toutes ses graces, résidoit sur ses lèvres. Je le renverse en luttant, disoit un de ses rivaux ; mais lors même qu'il est à terre, il soutient aux spectateurs qu'il n'est pas tombé, et les spectateurs le croient. C'est principalement par l'usage qu'il sut faire de la parole qu'il fut pendant près de quarante ans monarque d'une république. Sa gloire seroit sans tache s'il n'avoit pas épuisé le trésor public, pour charger Athènes d'ornemens superflus. L'amant d'Aspasie enivra le premier ses concitoyens de spectacles et de fêtes, et leur donna des vices pour les gouverner plus facilement. La simplicité des mœurs anciennes disparut, et le goût du luxe prit sa place. Athènes lui dut en partie les chefs-d'œuvre de Phidias, ainsi que ses plus beaux temples et les autres monumens qui firent l'admiration de la Grèce comme des nations étrangères. On rapporte de lui quelques sentences. Toutes les fois que Périclès prenoit le commandement, il faisoit cette réflexion : « Qu'il alloit commander à des gens libres et qui étoient Grecs et Athéniens.... On dit que le poëte Sophocle son collégue s'étant récrié à la vue d'une belle personne : Ah ! qu'elle est belle ! Il faut, lui dit Périclès, qu'un magistrat ait non-seulement les mains pures, mais aussi les yeux et la langue. Cette réponse ne s'accordoit guère avec sa passion pour Aspasie et pour quelques autres femmes de ce genre. Phidias à qui il avoit procuré l'in-

tendance des ouvrages publics, fut accusé de lui faire voir dans sa maison les plus belles dames de la ville qui se rendoient chez lui sous le prétexte d'aller voir ses ouvrages. Ses mœurs étoient si décriées, que Xantippe son fils aîné ne craignit pas de répandre qu'il avoit un commerce criminel avec sa bru. Mais ces taches d'une si belle vie furent effacées aux yeux de ses contemporains par les plus rares talens et sur-tout par un désintéressement à toute épreuve. Il méprisa si fort les richesses, qu'il n'augmenta pas d'une drachme le bien que son père lui avoit laissé. Il avoit eu pourtant à sa disposition, pendant près de quarante ans, le trésor public de sa patrie, dont les revenus annuels montoient à plus de trente millions de notre monnoie. Il avoit dépensé des sommes immenses des fonds publics pour rendre Athènes la plus grande et la plus belle ville de la Grèce, et il avoit surpassé les rois même en puissance. Ses richesses particulières lui venoient de son économie domestique. On raconte qu'il étoit dans l'usage de vendre les fruits de ses terres tous à la fois, et que chaque jour il faisoit acheter ce qui étoit nécessaire à la consommation de sa maison. Chez lui, la dépense et la recette étoient si bien réglées, qu'on n'y vit jamais la moindre trace de la prodigalité qui règne ordinairement dans les grandes maisons. Tant d'économie n'étoit pas du goût de ses femmes et de ses enfans. Comme il avoit refusé de payer une dette de son fils aîné Xantippe, et que même il fit traduire en justice le créancier, ce fils devint le plus violent de ses ennemis. — PÉRICLÈS, son fils naturel, combattit avec vigueur contre Callicratidas, général des Lacédémoniens, l'an 405 avant J. C.; il fut cependant condamné à perdre la tête pour n'avoir pas eu soin de faire inhumer ceux qui avoient été tués dans la bataille qu'il venoit de gagner.

PÉRICLYMÈNE (Mythol.), fils de Nélée, frère de Nestor et de Chronius, avoit reçu de Neptune son aïeul, le pouvoir de se changer en telle forme qu'il voudroit. En effet Hercule ayant déclaré la guerre à Nélée, Périclymène se métamorphosa en mouche pour le tourmenter, mais ce héros l'écrasa de sa massue. Ovide prétend qu'il s'étoit changé en aigle, et qu'Hercule le perça d'une flèche au milieu des airs.

* PÉRICTYONE, femme philosophe, attachée à la doctrine de Pythagore, composa un *Traité de la sagesse*, dont Aristote faisoit grand cas, et dont il comptoit emprunter des notions sur la nature de l'être et de ses accidens. Il n'est point parvenu jusqu'à nous. Anach. 3, 156. Stobée, ch. 1, cite deux fragmens de cet ouvrage de Périctyone, écrit en dialecte dorique; mais Bentley dans sa savante réponse à C. Boyle (p. 214, s. de la trad. lat.) révoque également en doute et l'authenticité de l'auteur et celle de l'ouvrage. Périctyone étoit le nom de la mère de Platon. N'a-t-on pas mis aussi Myrto la femme de Socrate, à la tête d'une école de philosophie?

PERIEGÈTE (le), surnom de DENYS DE CARAX. *Voyez* ce mot?

PERIER. *Voyez* PERRIER.

† PERIERS (Bonaventure des), né à Arnay-le-Duc en Bourgogne; (ou selon d'autres

à Bar-sur-Aube en Champagne), fut fait en 1536 valet de chambre de Marguerite de Valois, reine de Navarre, sœur de François Ier. On ignore les autres circonstances de sa vie ; on sait seulement qu'il se donna la mort en 1544, dans un accès de frénésie. On a de lui plusieurs ouvrages. Celui qui a fait le plus de bruit est intitulé *Cymbalum Mundi* ou *Dialogues satiriques sur différens sujets*, 1537, in-8°, et 1538 aussi in-8°. Ce n'est plus un ouvrage rare, depuis qu'il a été réimprimé à Amsterdam, 1732, petit in-12, avec une fort longue préface analytique et apologétique de cet ouvrage par Prosper Marchand, et des notes de Falconet et de Lancelot. Il est composé de quatre articles : le second qui offre quelques plaisanteries assez bonnes contre ceux qui recherchent la pierre philosophale, est le meilleur ; les trois autres ne valent rien. Dès que ce livre parut en 1538, il fut brûlé par le parlement et censuré par la Sorbonne. On ne le condamna point comme un livre impie et détestable, ainsi qu'on l'a cru longtemps ; mais parce qu'on soupçonna que des Périers, attaché à une cour où le protestantisme étoit protégé, et ami de Clément Marot, avoit voulu, sous des allégories, prêcher cette nouvelle religion. Cet ouvrage ne méritoit pas l'attention qu'il excita. Il a laissé d'autres écrits ; I. Une *Traduction* en vers français de l'Andrienne de Térence, 1537, in-8°. II. Une *Traduction* en vers français du cantique de Moyse. III. Un *Recueil* de ses Œuvres, 1544, in-8°. On y trouve des poésies, entre autres Carême-prenant en Tarantara. Les vers en Tarantara sont de dix syllabes ; le repos est après la cinquième. L'abbé Regnier des Marais a composé une épître morale dans cette mesure qui n'est pas fort harmonieuse, et a cru en être l'inventeur. Cependant, même avant Des Périers, Christophe de Barrousso avoit donné son Jardin amoureux, Lyon, 1501, in-8°, en vers de cette façon. VI. *Nouvelles Récréations et joyeux Devis*, 1561, in-4°, et 1571, in-16; 1711, 2 vol., et Amsterdam, 1735, 3 vol, in-12. La plupart des contes renfermés dans ces Nouvelles Récréations sont de Jacques Pelletier et de Nicolas Denisot. Des Périers les a recueillis et en a ajouté plusieurs. La dernière édition est enrichie de notes et d'observations par le savant Bernard de La Monnoye.

PERIERUS (Jean), jésuite, natif de Courtrai, distingué dans l'étude de l'antiquité ecclésiastique, mérita d'être associé aux savans hagiographes d'Anvers, qui ont écrit les *Acta Sanctorum*. Il mourut l'an 1762, à 51 ans.

PERIGNON (Dom Pierre), bénédictin, né à Sainte-Menehould, mort à Hautvilliers en 1715, rendit de grands services à la province de Champagne, en lui apprenant comme il falloit combiner les différentes espèces de raisins, pour donner à son vin cette délicatesse et ce montant qui l'ont si fort accrédité.

* PERILLE ou PERILLUS, fameux sculpteur d'Athènes, florissoit 570 ans avant l'ère chrétienne. Phalaris, tyran d'Agrigente, lui fit faire un taureau d'airain, pour y brûler vifs les criminels. L'artiste ayant sollicité auprès de lui la récompense de son invention, ce prince lui en fit subir l'essai

le premier. Dans la suite les Agrigentins révoltés contre ce monstre lui firent éprouver le même sort. *Voyez* PHALARIS.

* PERIMEZZI (Joseph-Marie), né à Pal dans la Calabre, évêque d'Oppido dans cette province, et mort en 1740, est connu par les ouvrages suivans, I. *In sacram de Deo scientiam dissertationes selectæ, historicæ, dogmaticæ, scholasticæ*, Néapoli, 1738, 8 vol. in-fol. II. *Il Divoto di S. francesco di Paola istruito nella pratica dei tredici venerdi del medesimo santo con devoti esercizi, etc.*, Rome, 1732.

† PERINGSKIOLD (Jean), né à Strengnes dans la Sudermanie en 1654, d'un professeur en éloquence et en poésie, eut son père pour premier maître. Devenu habile dans les antiquités du nord, il en devint professeur à Upsal, fut secrétaire antiquaire du roi de Suède, et conseiller de la chancellerie pour les antiquités. Ses principaux ouvrages sont, I. *Historiæ regum septentrionalium à Suorrone Sturlonider conscriptæ, ex recensione et cum notis Joan. Peringskiold*, Stockolmiæ, 1697, in-fol. II. *Joan. Messenii Scondia illustrata, etc., cum historiâ Sanctorum et Præsulum Scondiæ et observationibus Joan. Peringskiold*, Holmiæ, 1700-1705, 15 tomes qui se relient en 2 volumes in-folio. III. Différens traités de Jean Messénius touchant les rois de Suède, de Dannemarck, etc. Voici le titre de l'ouvrage : *Joan. Messenii Scondia illustrata, seu chronologia de rebus Scondiæ, hoc est*, Sueciæ, Daniæ, Norvegiæ, etc.; comme on voit cet ouvrage n'est pas une histoire des rois de Suède, etc. IV. *Monumentorum Suco-Gothicorum liber primus, etc., suecice, et lat. operâ Joan. Peringskiold*, Stockolmiæ, 1710, in-fol. fig. ouvrage curieux, savant et très-estimé. V. *Tables historiques et chronologiques, depuis Adam jusqu'à Jésus-Christ*, en suédois, par Jean *Peringskiold*, Stockholm, 1713, in-fol. VI. *Historia Hialmari regis Biarenlandiæ, ex fragmento MS. Runici, cum versione Joan. Peringskiold*, in-fol. VII. *Historia Wilkinensium, Theodordei Veronensis, continens regum atque heroum res gestas, etc., ex MSS. Codd. linguæ veteris scandanicæ in suecicam, atque latinam translata, operâ Joan. Peringskiold*, Stockholmiæ, 1715, in-fol. VIII. *Monumenta Ullerakerensia, cum Upsaliâ novâ illustrata, suecice et lat. operâ Joan. Peringskiold*, Stockholmiæ, 1719, in-fol. fig. Tous ces ouvrages sont estimés.

* PERINI (Louis), architecte de Vérone, a publié, outre une *Histoire du monastère de Saint-Sylvestre* de cette ville, un assez bon *Traité de géométrie pratique*. Mais sa principale occupation fut de transcrire les rouleaux des archives, dont il a laissé un grand nombre de copies, qui peuvent servir dans beaucoup de circonstances. Perini mourut dans sa patrie en 1731.

PERION (Joachim), docteur de Sorbonne, né à Cormery et Touraine, se fit bénédictin dans l'abbaye de ce nom en 1517, et mourut dans son monastère vers 1559, âgé d'environ 60 ans. On a de lui, I. Quatre *Dialogues* latins sur l'origine de la langue française et sa conformité avec la langue grecque, Paris, 1555, in-8°, ouvrage estimé et qui mérite de l'être. II. Des *Lieux théo-*

logiques, Paris, 1549, in-8°. III. Des *Traductions* latines de quelques livres de Platon, d'Aristote et de Saint-Jean Damascène. Son latin est assez pur, et même élégant; mais souvent l'auteur manquoit de critique.

PERIPATÉTICIENS. *Voyez* ARISTOTE.

PÉRIPHAS, régnoit, dit-on, à Athènes l'an 1558 avant J. C. Ses sujets, touchés de ses belles actions, lui rendirent des honneurs divins sous le nom de Jupiter conservateur. Le pere des Dieux irrité d'un tel attentat, voulut l'écraser de sa foudre; mais à la prière d'Apollon il se contenta de le métamorphoser en aigle.

PÉRISTÈRE (Mythologie), nymphe, connue dans la fable par le trait suivant : un jour l'Amour défia sa mère à qui des deux cueilleroit le plus de fleurs dans l'espace d'une heure. Les enjeux placés, la jeune Péristère parut soudain, et se joignit à la déesse qui ne faisoit que ramasser les fleurs que la nymphe arrachoit. Cette ruse assura sans beaucoup de peine la victoire à Vénus. Mais Cupidon, irrité d'une telle tricherie, s'en vengea sur l'auteur de sa défaite et la métamorphosa en colombe.

PERITZOL (Abraham). *Voy.* HALI-BEIG.

† PERIZONIUS (Jacques), né à Dam en 1651, étudia à Deventer sous Gisbert Cuper; puis à Utrecht sous Georges Grævius. Ses protecteurs et son mérite lui procurèrent le rectorat de l'école latine de Delft, et la chaire d'histoire et d'éloquence dans l'université de Franeker en 1681. Il remplit cette place avec distinction jusqu'en 1693, qu'on le fit professeur à Leyde, en histoire, en éloquence et en grec. On a de lui, I. De savantes *Explications* de plusieurs endroits de différens auteurs grecs et latins, sous le titre d'*Animadversiones historicæ, in quibus quam plurima, in priscis romanarum rerum, sed utriusque linguæ autoribus notantur, multa etiam illustrantur atque emendantur, varia denique antiquorum rituum eruuntur et uberius explicantur*; Amsterdam, in-8°, 1685. Ce livre pouroit être appelé, suivant Bayle, l'*Errata* des historiens et des critiques. II. Des *Dissertations* sur divers points de l'histoire romaine, en plusieurs volumes in-4°. III. Des *Oraisons*. VI. Plusieurs *pieces* contre Francias professeur d'éloquence à Amsterdam, sous le titre de *Valerius accinctus*. V. *Origines babylonicæ et ægyptiacæ*, Utrecht, 1736, 2 vol. in-8°, remplies de quantité de remarques curieuses, dans lesquelles l'auteur relève les erreurs du chevalier Marsham. Cet ouvrage fait un honneur infini au profond savoir de Perizonius. VI. Une bonne *édition* des Histoires d'Elien, Lyon, 1701, 2 vol. in-8°. VII. Des *Commentaires historiques*, sur ce qui s'est passé dans le 17ᵉ siècle. Cet écrivain infatigable mourut à Leyde le 6 avril 1715. Il sut respecter le public, et il ne livroit rien à la presse qu'après l'avoir lu et relu. Son amour pour l'étude lui fit préférer le célibat au mariage : mais sa trop grande application hâta sa mort. Son testament se ressentit de la bizarrerie ordinaire à quelques savans. Il y marquoit le linge qu'on devoit lui mettre après sa mort, et il ordonnoit en même temps qu'après qu'il seroit

expiré, on l'habilleroit, qu'on le mettroit sur son séant dans une chaise, et qu'on lui feroit la barbe (*Voyez* les Mémoires de Niceron, tom. Iᵉʳ). David Durand, qui avoit suivi pendant plusieurs années les leçons de Périzonius, a écrit son Éloge, qui se trouve à la tête du quatrième vol. de son Histoire du 16ᵉ siècle, édition de la Haye, 1734. Il offre des détails curieux sur la vie littéraire et les opinions politiques de ce savant.

† PERKIN *ou* Pierre WARBECK, voulut se faire passer pour Richard duc d'Yorck, fils du roi Edouard IV. Sous le règne de Henri VII, vers l'an 1486, Marguerite duchesse de Bourgogne, sœur d'Edouard IV, voyoit avec peine Henri VII sur le trône. Elle fit courir le bruit que Richard III duc de Glocester, ayant donné ordre, en 1483, d'assassiner Edouard V, prince de Galles, et Richard duc d'Yorck, tous deux fils d'Edouard IV roi d'Angleterre, les parricides après avoir tué le prince de Galles, légitime héritier de la couronne, avoient mis en liberté le duc d'Yorck qui s'étoit caché depuis dans quelque lieu inconnu. Quand elle eut répandu ces fables parmi le peuple, elle choisit un imposteur adroit, propre à jouer le rôle de duc d'Yorck; elle le trouva dans un jeune juif de Tournai, Perkin dont le père avoit changé de religion, et qui étoit né à Londres où il avoit eu pour parrain, Edouard IV, soupçonné de quelque intrigue amoureuse avec sa mère. Sa figure noble, ses manières séduisantes, son génie délié, la connoissance de plusieurs langues, la souplesse et l'expérience qu'il avoit acquises par ses voyages, convenoient parfaitement au rôle qu'on lui destinoit. La duchesse lui apprit à contrefaire ce jeune duc d'Yorck son neveu, assassiné par l'ordre de Richard III. Perkin se montra d'abord en Irlande sous le nom de Richard Plantagenet, et le peuple prétendit le reconnoître. Charles VIII roi de France, alors en guerre avec Henri, invita le nouveau prince à se rendre auprès de lui, le reçut comme un vrai duc d'Yorck, et accrédita cette fiction; mais Perkin fut bientôt abandonné par Charles, et obligé de passer auprès de la duchesse de Bourgogne qui l'envoya au roi d'Écosse Jacques IV, après le lui avoir vivement recommandé. Ce jeune monarque se laissa tromper par l'imposteur, et lui donna même en mariage une de ses parentes, la duchesse de Huntley, princesse d'une sagesse exemplaire et d'une grande beauté. Une armée écossoise ravagea bientôt les frontières de l'Angleterre. Perkin eut d'abord des succès; mais Jacques s'étant accommodé avec Henri, ce prince le pria de se retirer ailleurs. Il se cacha quelque temps en Irlande. De là il passa à Cornouailles où le feu de la sédition subsistoit encore: le roi qui ne souhaitoit, disoit-il souvent, que de voir les rebelles et les factieux, témoigna une grande joie de son arrivée, et se hâta de prévenir ses progrès. En paroissant il désarma les rebelles. Perkin se réfugia dans un monastère qui avoit droit d'asile. Sa femme fut prisonnière et traitée avec distinction. Il se remit lui-même entre les mains de Henri qui lui promit sa grace. On le promena par les rues de Londres, exposé aux insultes de la populace; on lui fit faire l'aveu de ses aventures; on l'enferma dans une prison. S'étant évadé, il fut repris et envoyé à la Tour.

Il se ménagea une correspondance avec le comte de Warwick, prisonnier comme lui. L'un et l'autre devoient se sauver après avoir tué le gouverneur. Leur complot ayant été découvert en 1499. Le fourbe Perkin fut condamné à mort.

I. PERKINS (Guillaume), né en 1558 à Morston dans le comté de Warwick, se rendit habile dans l'Écriture sainte. Il devint professeur de théologie à Cambridge, où il mourut le 18 décembre 1602, à 43 ans. On a de lui, I. *Commentaires* sur une partie de la Bible. II. Un grand nombre de *Traités* théologiques, imprimés en 3 vol. in-fol. Les théologiens estiment sur-tout son *Traité des cas de conscience*. *Voyez* ARMINIUS, n° II.

* PERMANT (Thomas), célèbre naturaliste et antiquaire anglais, né au comté de Flint à Downing, mort au même lieu en 1798, s'appliqua particulièrement à la physique. Il parcourut d'abord toute l'Angleterre, puis voyagea chez l'étranger; et fut présenté à Voltaire, Buffon, Lalande, Linnée, Pallas, et autres hommes célèbres. En 1750, Permant publia sa *Zoologie britannique*. En 1771 il mit au jour son *Voyage en Écosse*, qui a eu plusieurs éditions. Ces deux productions furent suivies, en différens temps, d'un grand nombre de très-beaux ouvrages, tels que le *Voyage au pays de Galles*, le *Voyage de Chester à Londres*, la *Notice sur Londres*, *etc*. Enfin, Permant a publié des *Mémoires littéraires*; et lorsque la mort surprit ce savant infatigable, il achevoit une *Description de l'Inde*, dont il n'y a eu qu'un volume d'imprimé.

PERMISSION (Bernard Bluet d'ARBÈRES comte de), nom d'un homme qui trouvoit le moyen de vivre en distribuant des extravagances imprimées à diverses personnes qui lui donnoient de l'argent. Ce sont des *Oraisons*, des *Sentences*, et principalement des *Prophéties*. La plupart se trouvent réunis sous le titre de ses *Œuvres*. Il y prit le titre de chevalier des Ligues des treize cantons Suisses, et les dédia à Henri IV sous des titres emphatiques, 1600, in-12. Il paroît que l'exemplaire doit contenir cent trois pièces: la trente-huitième et la quatre-vingt deuxième parties doivent être doubles et différentes, de douze pages chacune. Dans la soixante-unième, il y a un supplément de quatre pages, qui commence ainsi: *Libéralités que j'ai reçues*, mais on n'en connoît pas d'exemplaire complet. Son *Testament*, imprimé en 1606, in-8°, est de vingt-quatre pages. Bien des gens ont cherché l'explication des énigmes de ce livre: c'étoit prendre de la peine fort mal à propos. *Voy*. la Bibliographie de Debure.

* PERMOSER (Balthazar), sculpteur, plus connu sous son nom de baptême, né à Cammer en Bavière, et mort à Dresde en 1732, âgé de 82 ans, étudia son art à Salzbourg, et alla demeurer quatorze ans en Italie, où il se perfectionna. On admire à Vienne, de sa main, dans un jardin du faubourg, la statue du prince Eugène, celle de la Charité, des grouppes de la peinture et de la sculpture qui s'embrassent, une Moresque avec son enfant, et un More tenant un poisson. Permoser s'établit à Dresde, et l'embellit de plusieurs chefs-d'œuvres, ainsi que Friderickstadt, lieu de sa sépulture,

où l'on voit le beau monument qu'il s'étoit fait lui-même. Malgré la sublimité de son génie, il s'effrayoit facilement de la critique, ce qui rend ses ouvrages extrêmement rares. Paul Heermann et Paul Egel, ses élèves, ont acquis une certaine réputation. Le premier exécuta à Dresde plusieurs statues estimées, sur-tout celle d'une femme qui greffe un arbre. Le second s'établit à Manheim, et fit pour un particulier de Dourlach un tombeau qui n'est pas sans mérite.

† I. PERNETY (l'abbé Jacques), historiographe de la ville de Lyon, et membre de l'académie de cette ville, né dans le Forez, mourut en 1777, à 81 ans. Ses recherches pour servir à l'*Histoire de la ville de Lyon*, ou *les Lyonnois dignes de mémoire*, Lyon, 1757, 2 vol. in-8°, sont ce qu'il a fait de plus utile. Son roman intitulé : *Histoire de Favoride*, Genève, 1750, in-8°, commence ainsi : « L'amour, la fortune et la mort ont été de tout temps les tyrans du monde. « De tout ce qui s'est fait sous ce triumvirat, dit Clément de Genève, rien de plus médiocre, que cette histoire soit pour le fonds, soit pour la forme; l'intrigue roule sur un amour incestueux, qui n'inspire aucun intérêt aux ames honnêtes. Ses *Lettres philosophiques sur les physionomies*, Lyon, 1760, in-8°, ont été de peu d'utilité au célèbre Lavater. L'auteur ne commence à entrer en matière que vers le milieu du livre : il en sort bien vîte pour y revenir de temps en temps, et donner des éclaircissemens qui n'apprennent pas grand'chose en beaucoup de paroles. Dans le cinquième volume des *Souvenirs de vingt ans de séjour à Berlin*, M. Thiébault prétend, d'après l'affirmation de l'abbé Malte, ancien confrère du P. Bougeaut, que ce dernier est le véritable auteur de ces lettres, et qu'il en donna le manuscrit à l'abbé Pernety, pour n'être pas exposé à un second exil à la maison de La Flèche, comme cela lui étoit arrivé pour son ouvrage sur le *Langage des bêtes*. Ses *Conseils de l'amitié*, Francfort, 1748, in-12, n'offrent qu'une morale commune, et sont écrits comme tous ses autres ouvrages, avec une élégance froide et trop peu de nerfs. On lui doit encore le *Repos de Cyrus*, ou *Histoire de sa vie depuis sa 16e jusqu'à sa 40e année*, Paris, 1732, in-8°, et *observations sur la vraie philosophie*, Lyon, 1757, in-12, réimprimées dans le recueil intitulé *Choix de philosophie morale*, Avignon, 1771, in-12. L'auteur avoit des connoissances, de l'esprit, de l'agrément : mais malgré ces avantages, il n'a rien laissé qui puisse vivre long-temps.

† II. PERNETY (Antoine-Joseph), né à Roanne en Forez le 13 février 1716, bénédictin, ensuite bibliothécaire de Frédéric II, roi de Prusse, se livra aux recherches d'érudition auxquelles il joignit beaucoup d'idées systématiques et singulières. Pernety s'étoit persuadé, et avoit cherché de bonne foi à persuader les autres, qu'Homère avoit appris l'alchymie en Égypte, et qu'il n'avoit imaginé sa fable de la guerre de Troie que pour donner des leçons allégoriques sur cet art. Suivant lui, l'Odyssée ou les Erreurs d'Ulysse ne sont aussi qu'une allégorie des erreurs où tombent les philosophes hermétiques, avant de parvenir à la connoissance des grands secrets de la nature, et de celui

de faire de l'or. Ces savantes extravagances sont consignées dans ses *Fables égyptiennes et grecques dévoilées*, 1786, 2 vol. in-8°, et dans son *Dictionnaire mytho-hermétique*, 1758, in-8°. On doit encore à ce savant, I. *Dictionnaire de peinture, sculpture et gravure*, 1757, in-12. II. *Histoire d'un voyage aux îles Malouines*, 1770, in-8°. III. *De l'Amérique et des Américains*, ou Observations curieuses du philosophe la Douceur, qui a parcouru cet hémisphère pendant la dernière guerre, en faisant le noble métier de tuer les hommes sans les manger; Berlin, 1771, in-8°. Quelques bibliographes attribuent cet ouvrage à Bonneville. Pernety est aussi auteur de la *Dissertation* sur l'Amérique et les Américains, imprimée à la tête des Recherches philosophiques de Paw, Londres 1770, 3 vol. in-12. Il y combat les opinions de ce chanoine. IV. Il a donné une *Traduction* de Columelle et du Cours de Mathématiques de Wolf. V. *Discours sur la physionomie*, in-8°. VI. *De la connoissance de l'homme moral par celle de l'homme physique*, 1776, in-8°. VII. Il a travaillé au 8e vol. du *Gallia christiana* et donné beaucoup de *Mémoires* à l'académie de Berlin. Après avoir résidé long-temps dans cette ville, Pernety revint à Valence, où il est mort à la fin du 18e siècle.

* PERNO (Guillaume de), patricien de Syracuse et jurisconsulte du 15e siècle, a écrit : *Consilia feudalia; consilia practica et statuta; de principe, rege, reginâ Tractatus; de Feudis tractatus; in aliquot pragmaticis et privilegiis commentarium.*

PÉRO (Mythologie), fille de Nélée et de Chloris, étoit sœur de Nestor et de Périclymène. Sa rare beauté la fit rechercher par plusieurs princes. Mais Nélée qui haïssoit Hercule, déclara qu'il ne la donneroit qu'à celui qui lui amèneroit les bœufs qui avoient été enlevés à ce héros. Bias, fils d'Amithaon, aidé de son frère Mélampe, les ayant trouvés, les amena à Nélée qui lui donna sa fille.

* PÉRON (François), naturaliste, correspondant de l'Institut, né à Cérilly, près Moulins, département de l'Allier, en 1773, mort en 1810, étudia la médecine à Paris. Le jeune Péron s'embarqua sur un des vaisseaux de l'expédition aux Terres-Australes. Il a fait la *Relation* de son voyage, dont le premier volume a été publié. Un rapport de M. Cuvier, à la classe des sciences physiques et mathématiques de l'Institut, dit : « Plus de cent mille échantillons d'animaux, d'espèces grandes et petites, composent la riche collection zoologique préparée par MM. Péron et Lesueur. Elle a déjà fourni plusieurs genres importans : il en reste encore bien davantage à faire connoître; et le nombre des espèces nouvelles, d'après le rapport des professeurs du Muséum, s'élève à plus de deux mille cinq cents. MM. Péron et Lesueur ont eux seuls plus fait connoître d'animaux nouveaux, que tous les naturalistes-voyageurs de ces derniers temps. » La perte de Péron est d'autant plus affligeante, qu'elle est prématurée. Il eut été un savant et un écrivain supérieur, si la mort ne l'eut pas arrêté au commencement de son utile carrière.

* PERONI (Joseph), sculp-

teur, né à Rome, avoit un grand talent pour son art, dont il eut tiré les plus grands avantages, s'il eut pu modérer cette fougue des passions qui l'agita toute sa vie. Après avoir travaillé quelque temps dans sa patrie, il alla à Stockolm en Suède, où il fit la *statue de la reine Christine*, qui le récompensa généreusement. De retour à Rome, il y épousa une jeune personne, avec laquelle il se rendit à Naples. Ce fut dans cette ville qu'il travailla à un *Neptune* en pied, de grandeur naturelle, destiné pour une fontaine de Madrid. Après l'avoir achevé, s'étant dégoûté du séjour de Naples, il retourna de nouveau à Rome, où il trouva de l'occupation. Une vie errante, des passions tumultueuse furent le plus grand obstacle aux progrès de ce sculpteur, né avec du génie et des talens. Il y mourut en 1663, âgé de 56 ans.

PÉRONNE (Claudine), Lyonnaise qui vivoit dans le 16e siècle; elle fut recommandable par sa beauté, et dédia quelques pièces de poésie à Henri II.

† PÉRONNET DE GRAVAGUENS (Joseph-François), né à Lyon. Sa modestie ne lui a pas permis de mettre son nom aux *Opuscules* sortis de sa plume. On doit distinguer parmi eux deux *Lettres* sur la tragédie de *Spartacus*, le drame de la *Famille indigente*, et sur-tout *des Regrets* sur la mort de sa femme; Lyon 1761, in-12. Ces productions ne sont pas sans mérite, et dénotent une ame sansible et généreuse. Il mourut dans cette ville le 25 novembre 1761, à 42 ans.

* I. PÉROT. *V.* PEROTTO, n° I.

II. PEROT. *Voyez* PERROT.

† PEROTTI (Antoine-Marie), Carme de la Congrégation de Mantoue, prédicateur et poète, né à Bologne en 1715, fut professeur à Milan, ensuite prieur du couvent de Sora, où il mourut en 1769. On a de lui six *Oraisons funèbres* qu'il prononça à Milan et un grand nombre de *pièces de poésies* insérées dans divers recueils. On lui doit encore *des panégyriques*, *des sermons*, *un carême et un avent*, et les deux morceaux de poésie suivans, I. *Lirici componimenti all' ornatissima dama donna Francescà Borgia, nata marchesa sangiorgio in occasione della sua ricuperata salute, etc.*, Milan, 1757. II. *Per la solennissima traslazione del corpo di S. Carlo Borromeo fattasi in Milano nel septembre* 1741 *stanze, etc.* Milan, 1751. Les compositions lyriques de ce moine sont en général peu estimées, et sont plus remplies de mots que d'idéees.

* PEROTTI LEVI (Justine), cultiva avec succès la poésie italienne vers l'an 1330. Contemporaine de François Pétrarque, elle entretint avec ce poëte une correspondance littéraire. Ce fut elle qui lui adressa ce sonnet si connu, commençant par ce vers :

Io Vorrei pur drizzar queste mei piume.

et auquel Pétrarque répondit par un autre sonnet fait sur les mêmes rimes, et commençant ainsi :

La gola, il sonno, e l'oziose piume, etc.

† I. PEROTTO *ou* PEROTTI (Nicolas), natif de Sasso-Ferrato bourg de l'état de Venise, d'une illustre famille et de parens fort pauvres; enseigna le latin pour subsister. Il alla à Rome où il gagna l'amitié du cardinal Bessarion, qui le choisit pour son conclaviste après la mort de Paul II. Plusieurs

historiens ont prétendu qu'il fit manquer la papauté à son protecteur par une imprudence ; nous la rapporterons quoique ce soit une fable. On dit donc que toutes les voix étant réunies pour Bessarion, les cardinaux alloient à sa cellule pour lui porter la tiare : mais Perotto ne voulut jamais les introduire, sous prétexte que son maître étoit occupé à des études qui ne demandoient pas de distraction. Bessarion, informé de l'étourderie de son conclaviste, la lui reprocha d'un ton doux, et lui dit : « Vous m'avez ôté par un zèle déplacé la tiare, et vous avec perdu le chapeau. » Les pontifes romains donnèrent à Perotto des marques particulières de leur estime, parce qu'il travailla avec ardeur à la réunion de l'église grecque pendant le concile de Ferrare. Il devint gouverneur de Pérouse, puis de l'Ombrie, archevêque de Manfredonia en 1458, et mourut en 1480 à Fugieura, maison de plaisance qu'il avoit fait bâtir près de Sasso-Ferrato. Ses ouvrages sont, I. Une *Traduction* de grec en latin des cinq premiers livres de l'Histoire de Polybe. II. Une autre du *Traité du serment d'Hippocrate*. III. — du *Manuel d'Epictète*. IV. *Commentaire* de Simplicius sur la Physique d'Aristote. V. Des *Harangues*. VI. Des *Lettres*. VII. Quelques *Poésies italiennes*. VIII. Des *Commentaires* sur Stace. IX. Un traité *de generibus Metrorum*, 1497, in-4°. X. *De Horatii Flacci ac Severini Boëtii metris*, etc. XI. Un long commentaire sur Martial, intitulé : *Cornucopia seu latinæ linguæ commentarius*, Venise, 1499, in-fol. La meilleure édition de ce livre est de 1513, in-fol. On y trouve beaucoup d'érudition profane, mais peu d'ordre. XII. *Rudimenta grammatices*, Rome, 1473 et 1475, in-folio : éditions très-rares, malgré le grand nombre d'impressions qui eurent lieu dans toutes les villes d'Italie.

II. PEROTTO (François), ami de Fra-Paolo, est auteur d'une réfutation de la Bulle de Sixte-Quint contre le roi de Navarre. Ce livre, écrit en italien, est recherché par quelques curieux.

I. PEROUSE (N. de la), embrassa l'état ecclésiastique, et fit des vers sans talent, mais avec dévotion. Il a donné des *Stances* sur les évangiles, des *Cantiques*, des *Poésies sacrées*, 1770, in-8°. Il est mort vers 1775.

II. PEROUSE. *Voyez* LAPEYROUSE.

PERPENNA, un des lieutenans de *Sertorius*, qui eut la lâcheté d'assassiner son général dans un festin, l'an 73 avant J. C., pour avoir seul le commandement des troupes en Espagne. Perpenna livra un combat à Pompée, et montra qu'il étoit aussi incapable de commander que d'obéir. Il fut battu et fait prisonnier. Il voulut faire lire au vainqueur des lettres, que plusieurs personnes considérables de Rome avoient écrites à Sertorius. Pompée brûla tous ces papiers sans les lire et sans permettre que personne les lût, de peur que ce ne fût une source de troubles et de séditions ; et sur l'heure même il fit exécuter Perpenna sans vouloir souffrir qu'il nommât aucun de ceux qui avoient écrit à Sertorius.

PERPÉTUE *et* FÉLICITÉ (Saintes), martyres, que l'on dit avoir souffert la mort à

Carthage pour la foi de J. C., en 203 ou en 205 : dom Ruinart a donné les actes de leur martyre. On assure qu'ils sont authentiques, et qu'ils ont été cités par Tertullien et par saint Augustin. La première partie de ces actes, qui va jusqu'à la veille de leur martyre, a été écrite par sainte Perpetue : Saint Sature et un témoin oculaire ont ajouté le reste. (Voyez *Vindictæ actorum SS. Perpetuæ et Felicitatis* du cardinal Orsi in-4°....) — Il y a une autre sainte Félicité (*Voyez* ce mot.) qui a souffert aussi le martyre avec ses sept fils sous Marc-Aurèle.

PERPINIACO (Guido de), ainsi appelé, parce qu'il étoit de Perpignan, se fit carme, et fut général de son ordre l'an 1318, évêque de Majorque en 1321, et mourut à Avignon le 21 août 1342. On a de lui, I. Une *Concordance des évangélistes*. II. Une *Somme des Héresies* avec leur réfutation.

† PERPINIAN (Pierre-Jean), en espagnol *Perpinan*, en latin *Perpinianus*, jésuite espagnol, né à Elche au royaume de Valence, fut le premier de sa compagnie qui professa l'éloquence à Coïmbre. Il y reçut de grands applaudissemens, sur-tout lorsqu'il prononça, en présence de Jean III, roi de Portugal, son discours *de Gymnasiis Societatis Jesu*, imprimé avec les 18 autres du même. Il enseigna ensuite la rhétorique à Rome, puis l'Écriture sainte dans le collége de la Trinité à Lyon, et enfin à Paris où il mourut en 1566, âgé d'environ 36 ans. Muret et Paul Manuce font un grand éloge de la pureté de son langage. Il est compté parmi les bons latinistes modernes. Le père Lazery jésuite a publié le recueil de ses ouvrages à Rome en 1749, en 4 vol. in-8°. Ils contiennent : I. Dix-neuf *Harangues*, foibles de pensées, mais d'une latinité agréable. II. La *Vie de sainte Elizabeth, reine de Portugal*. III. *Recueil* de trente-trois lettres, dont vingt-deux de Perpinian et onze de ses amis. IV. Seize petits *Discours*. Le manuscrit latin de la bibliothèque impériale n° 8457, écrit à Rome en 1562, contient des remarques de Perpinian sur le premier livre des Géorgiques de Virgile, qui ne se trouvent pas dans le recueil des œuvres de ce jésuite, publié à Rome.

* PERRAC (Etienne du), architecte, peintre et graveur, né à Paris, florissoit vers la fin du 16e siècle. Il étudia l'architecture à Rome, dont il dessina les principales antiquités, qu'il grava ensuite d'une manière semblable à celle de Tempeste. Revenu en France, il fut fait architecte du roi. La partie du Louvre, décorée de pilastres d'ordre composite, depuis les Thuileries, jusqu'au guichet de la rue saint Nicaise, a été élevée d'après ses dessins. Il *peignit* aussi dans la salle des bains, à Fontainebleau, cinq tableaux représentant l'histoire des Dieux marins, et les amours de Jupiter et de Calypso. Il a aussi *gravé* quelques paysages d'après le Titien, qui ne sont pas sans mérite.

PERRACHE (Michel), né à Lyon en 1685, professeur distingué de sculpture, résida longtemps en Italie et en Allemagne, et obtint des lettres de bourgeoisie de la ville de Malines pour y avoir décoré une église. Fixé dans sa patrie, il l'embellit d'un grand nombre d'ouvrages qui as-

surèrent sa réputation. Il mourut en 1750. — Son fils, mort en 1779, membre de l'académie de sa patrie, s'est fait connoître par l'exécution du projet célèbre qui a réuni à Lyon une île considérable par le moyen d'une chaussée, laquelle a fait changer de lit au Rhône, et a porté à une lieue de la ville sa jonction avec la Saône.

I. PERRAULT (Guillaume), né sur les bords du Rhône dans le bourg de Pierre-Haute, prit l'habit de saint Dominique, devint suffragant de Philippe de Savoie, archevêque de Lyon, depuis 1245 jusqu'en 1260, et a publié une *Somme des vices et des vertus ;* un *Commentaire sur la règle de saint Benoît ;* un *Traité sur les devoirs des religieux ;* une *Instruction sur le bonheur des Princes.*

† II. PERRAULT (Claude), architecte, peintre, musicien, ingénieur, médecin et physicien, né à Paris en 1613, de Pierre Perrault avocat au parlement de Paris, originaire de Tours, s'appliqua d'abord à la médecine. Son amour pour l'architecture lui fit entreprendre la traduction de Vitruve. Perrault est auteur des dessins sur lesquels les planches en ont été gravées. La belle façade du Louvre, du côté de Saint-Germain-l'Auxerrois, le modéle de l'arc de triomphe au bout du faubourg Saint-Antoine, et l'Observatoire, furent élevés sur ses plans. Le triomphe de Perrault, dans l'espèce de concours qui eut lieu pour la façade du Louvre, du côté de Saint-Germain, entre tout ce qu'il y avoit d'artistes habiles alors, et particulièrement entre le célèbre cavalier Bernin, dut assurer sa réputation comme grand architecte; et l'exécution aussi hardie que bien conduite de cette grande idée y mit le sceau pour jamais. Le péristile du Louvre achevé, fut proclamé un chef-d'œuvre dans toute l'Europe, et la postérité a confirmé le jugement des contemporains. La richesse de cette décoration, qui a quelque chose de théâtral, sa noblesse, son effet imposant, frappent également le vulgaire et les connoisseurs; et ce que ces derniers sont en droit d'y blâmer prouve que les ouvrages des hommes ne peuvent être parfaits, et que ce qui constitue les chefs-d'œuvres dans tous les genres n'est pas l'absence des défauts, mais seulement la présence des beautés du premier ordre, placée par la main du génie avec cette hardiesse qui commande l'admiration. Au péristile du Louvre, les colonnes accouplées sont un défaut et non une beauté, comme on l'a prétendu prouver par des raisonnemens plus subtils que justes; le soubassement trop élevé est un autre défaut; la porte en arc qui occupe le milieu sous le fronton, et soutient une masse de pierre énorme où il devroit y avoir un vide, est encore un défaut; et, malgré tous ses vices bien caractérisés, le péristile du Louvre sera toujours un chef-d'œuvre; et le nom de Perrault, que les traits satiriques de Boileau attaquèrent vainement, ne peut que rappeler un homme supérieur, l'honneur de son siècle et de son pays. Le troisième ordre qui a été substitué à l'attique dans la nouvelle décoration de la cour du Louvre, et dont Gabriel a dirigé l'exécution, sous le règne de Louis XV, est de l'invention de Perrault; mais les gens de goût pensent qu'il eût mieux fait de continuer l'attique de Pierre Lescot. *V.* BERNINI.)

Ainsi plusieurs rois de France ont vainement tenté de terminer le Louvre ; cette nouvelle conquête sur les arts étoit réservée à Napoléon. La direction de ce grand travail fut confiée à MM. Percier et Fontaine architectes. Ces hommes habiles, s'étoient proposé d'abord de rendre l'intérieur du Louvre à son état primitif ; c'est-à-dire, qu'il entroit dans leur projet de détruire le ridicule ajustement de Gabriel, pour y substituer celui de Pierre Lescot, dont Louis XIV et Louis XV auroient dû maintenir l'exécution ; mais des vues d'économie ont fait rejeter la proposition des architectes. Enfin, depuis six ans un nombre considérable d'ouvriers de tous les genres sont occupés sans relâche à la restauration du plus beau monument qui soit en Europe. Les sculpteurs les plus célèbres ont été chargés des ornemens et des reliefs, et déjà MM. Chaudet, Moitte, Roland, Lemot, Cartelier et Fortin ont exécuté des bas-reliefs qui font honneur au siècle. M. Boichot, dont le talent gracieux et élégant se rapproche de celui de Jean Goujon, doit exécuter les pendentifs que ce grand sculpteur avoit laissés imparfaits. M. Lemot, qui a exécuté le bas-relief du grand fronton de la colonnade dans une dimension extraordinaire, s'est distingué par la richesse de la composition, la pureté du style et la force de l'exécution. M. Cartelier mérite aussi des éloges pour le bas-relief qu'il a sculpté au-dessus de la porte d'entrée. Enfin, tout en faisant l'éloge des architectes du Louvre, on leur reprochera toujours d'avoir osé toucher au chef-d'œuvre de Perrault, et d'avoir substitué dans l'intérieur de la grande colonnade et en face de chaque espacement des colonnes, des croisées à la place des niches que l'auteur avoit fait construire. Quoi qu'il en soit, on louera toujours le courage d'une entreprise aussi considérable, et on devra une grande reconnoissance au souverain qui l'a ordonnée. Comme architecte, Claude Perrault doit tenir un rang parmi les premiers hommes de son siècle ; comme médecin il est encore recommandable. Perrault craignant la satire, s'étoit déclaré contre celles du Juvénal français. Le satirique s'en vengea en le plaçant, dans son art poétique, sous l'emblème de ce docteur de Florence, qui de méchant médecin devint bon architecte. Perrault s'en plaignit au grand Colbert. Ce ministre en parla au satirique, qui lui répondit : « Il a tort de se plaindre ; je l'ai fait précepte. » En effet il avoit dit, à la suite de la métamorphose du médecin :

Soyez plutôt maçon, si c'est votre talent.

Perrault avoit des connoissances très-variées ; il étoit bon littérateur. l'académie des sciences, se l'associa. Il mourut le 9 octobre 1688. Quoiqu'il n'eût guère exercé la médecine que pour sa famille, ses amis et les pauvres : la faculté de médecine plaça son portrait dans ses écoles publiques, parmi ceux des Fernel, des Riolan, etc. Ses principaux ouvrages sont, I. Une *Traduction* française des livres d'architecture de Vitruve, 1673, in-folio, entreprise par ordre du roi, dans laquelle il n'a pas toujours compris le sens de son auteur. La seconde édition est de 1684, in-folio, avec des augmentations ; mais les figures sont moins belles que dans la première. II. Un *Abrégé de Vitruve*, Paris 1674, in-12. III. Un livre

intitulé : *Ordonnances des cinq espèces de colonnes, selon la méthode des anciens*, 1683, in-folio, dans lequel il montre les véritables proportions que doivent avoir les cinq ordres d'architecture. IV. *Recueil* de plusieurs machines de son invention : ouvrage posthume, Paris 1700, in-4°. V. *Essais de physique*, 2 vol. in-4° et quatre in-12 ; les 3 premiers en 1680, et le quatrième en 1681. VI. Ses *Mémoires pour servir à l'Histoire naturelle des animaux*, Paris, 1671, 1676, deux tomes en un vol. in-fol., offrent de belles figures. Ce sont des inscriptions et des dissertations faites, avec Du Verney, de quadrupèdes et d'oiseaux tirés de la ménagerie du roi. Cet ouvrage parut en anglais par Alexandre Pitfield, Londres, in-folio, et fut réimprimé à Amsterdam en français en 1736. en 3 vol. in-4°, avec les mémoires pour servir à l'histoire des plantes par Denis Dodart; les figures de cette édition sont inférieures à celles de la première. Ses œuvres physiques avec celles de son frère Pierre furent publiées à Leyde en 1721, et à Amsterdam en 1727, deux vol. in-4°. C'est à Claude Perrault qu'appartiennent la plupart des opinions que Stahl a soutenues avec chaleur, et dont il a voulu se faire honneur dans le Traité du bruit, qui parut en 1680. Perrault dit que l'ame préside aux actions vitales, et le professeur de Hall n'en parla qu'en 1685. — Perrault avoit trois frères, tous trois auteurs. Pierre, l'aîné, receveur-général des finances de la généralité de Paris, est connu par un Traité de l'*Origine des Fontaines*, in-12, et par une *traduction* du Sceau enlevé de Tassoni, en 2 vol. in-12. Nicolas, le second, docteur en Sorbonne, donna en 1667, 1 vol. in-4°, sous le titre de *Théologie morale des Jésuites* ; et Charles dont nous allons parler.

† III. PERRAULT (Charles), frère du précédent, membre de l'académie française et premier commis des bâtimens du roi, né à Paris le 12 janvier 1628, étudia au collége de Beauvais ; il eût avec son régent une dispute assez vive, qui le détermina à le quitter ainsi qu'un de ses amis, appelé Beaurin. Les deux fugitifs se réunirent pour étudier ensemble. Cette instruction indépendante leur profita beaucoup. Si je sais quelque chose, dit Perrault dans ses *Mémoires*, je le dois à ces trois ou quatre ans d'études. Pour égayer leurs travaux, ils imaginèrent de travestir en vers burlesques, genre fort à la mode alors, le VIe livre de l'Énéide de Virgile. Cette folie les faisoit rire aux éclats. Son frère Claude PERRAULT y contribua aussi, en composant des dessins à l'encre de la Chine pour décorer cette traduction. En 1651, Perrault se fit recevoir avocat à Orléans. Il suivit quelque temps la carrière du barreau, plaida deux causes avec assez de succès ; puis un de ses frères, ayant acheté la charge de receveur-général des finances, le prit en qualité de son commis ; il y perfectionna son instruction et son goût pour la littérature : bientôt il débuta dans la carrière poëtique, par le *Portrait d'Iris*, pièce agréablement versifiée, mais dépourvue de verve et d'invention. Ayant eu l'occasion de développer quelques talens pour la décoration et l'architecture ; le ministre Colbert jaloux de se l'attacher, le nomma, en 1664, premier commis des bâtimens du roi. De plus il le fit membre d'un comité de quatre littérateurs, chargés de composer des

inscriptions, des devises, des sujets et légendes de médailles, des sujets de tapisseries, etc. Ce comité, qui fut l'origine de l'académie des inscriptions et belles-lettres, tenoit ses séances chez le ministre. Perrault sut gagner la confiance de Colbert, et fut nommé quelque tems après membre de l'académie française : il y introduisit quelques innovations utiles. C'est à lui que cette académie doit l'usage d'élire ses membres par la voie du scrutin, et celui de rendre publiques les séances où se prononçoient les discours de réception. Ses propositions étoient facilement adoptées, parce que l'académie croyoit qu'elles émanoient du ministre. Perrault contribua beaucoup à ce que les dessins, que son frère Claude avoit faits de la façade du Louvre, fussent préférés à ceux de plusieurs autres architectes. Il fit servir la faveur dont il jouissoit auprès de Colbert, pour l'utilité des arts, des artistes et des gens de lettres. Il coopéra à la fortune et même à la célébrité de plusieurs; mais ce ministre mourut en 1683, et Louvois, son successeur dans la place de surintendant des bâtimens, ne se montra pas aussi favorable à Perrault : il l'exclut même du petit comité des inscriptions. Perrault raconte cette exclusion dans ses *Mémoires*, d'une manière qui peint assez bien le caractère bourru de ce ministre. Perrault se consola de cette disgrace, en se livrant à des travaux littéraires. Il composa, et lut quelques années après à l'académie, un petit poëme, intitulé : *Le siècle de Louis le Grand*, in-4° de 27 pag. qui fut imprimé à Paris, en 1687. Il mettoit dans cet ouvrage les écrivains de l'antiquité fort au-dessous des modernes : plusieurs académiciens en murmurèrent. Boileau s'écria que c'étoit une honte de ravaler ainsi, en pleine académie, les plus beaux modèles de l'antiquité. Racine loua le poëme de Perrault, en ajoutant qu'il le croyoit un jeu d'esprit, plutôt que l'expression de ses véritables sentimens. Boileau fit des épigrammes. Perrault, piqué des oppositions nombreuses qu'il éprouvoit, eut la témérité de vouloir prouver en prose ce qu'il avoit avancé en vers; et il composa quatre volumes sous ce titre : *Parallèle des anciens et des modernes*, qui parurent en 1690, in-12. On a reproché à Perrault de s'être, dans cet ouvrage, montré trop sensible à la critique, et d'avoir, par animosité, omis de placer au rang des écrivains de son siècle, Racine et Boileau. On est tenté de croire qu'il ne pensoit pas sincèrement ce qu'il avoit d'abord avancé dans son poëme, que son motif principal étoit de louer indirectement Louis XIV, en louant les grands hommes de son règne, dont ce monarque avoit protégé les talens; mais les satires et les plaintes que lui attira ce premier *ouvrage*, le stimulèrent à prouver ses assertions poëtiques. Il donna, dans son parallèle, une idée peu avantageuse de son goût et de son jugement, en préférant les Scudéry et les Chapelain à Homère. Boileau prit l'extrémité opposée. Il composa contre le Parallèle ses Réflexions sur Longin; il y fit un éloge outré des anciens. Perrault répliqua avec une modération que Boileau n'avoit pas montrée. Dans cette dispute on s'abandonna aux exagérations. Cette guerre littéraire, dont l'historique formeroit des volumes, se termina, en 1696, par l'entremise des amis des deux chefs de parti. Perrault plus tranquille

s'adonna à la composition des éloges de plusieurs hommes célèbres de son siècle ; il en fit jusqu'à cent. Ils parurent sous ce titre : *Les Hommes illustres qui ont paru en France pendant ce siècle, avec leurs portraits au naturel.* Cet ouvrage eut deux éditions en deux vol. in-fol. ; la première est de 1696, et la seconde de 1701. Il eut aussi deux autres éditions en 2 vol. in-12 ; l'une à Paris, l'autre en Hollande, toutes deux de 1701. Lorsque cet ouvrage parut, les jésuites obtinrent de la cour un ordre pour en faire supprimer les éloges et les portraits d'Arnauld et de Pascal. Les exemplaires de la première édition, où ces portraits se trouvent sont les plus recherchés. Ce fut à l'occasion de la suppression de ces portraits, que des hommes indignés, citèrent ce passage de Tacite. *Præfulgebant Cassius et Brutus, eo ipso quod eorum effigies non videbantur.* Ces paroles heureusement appliquées, rendirent inutile la vengeance des jésuites. On permit dans la suite, l'insertion des portraits de ces deux écrivains. On les voit dans la seconde édition, aux pages 15 et 65 ; et pour les y insérer avec les éloges qui les accompagnent, on en a retranché ceux de Ducange et du Père Thomassin. Ce déplacement et l'infériorité des épreuves des gravures de cette seconde édition, la rendent fort inférieure à la première. Perrault a composé plusieurs autres *ouvrages* en vers et en prose ; divers petits *poëmes*, tels que la *Peinture*, le *Labyrinthe de Versailles*, la *Création du monde*, *Grisélidis*, le *Triomphe de sainte Geneviève*, *L'apologie des femmes ;* quelques *Odes ;* des *Epîtres*, dont une adressée à Fontenelle, etc. Le Laboureur publia le Recueil en vers et en prose de Perrault, in-12, Paris 1676. Ce recueil, qui a eu deux éditions, contient, entre autres pièces, des *Lettres ;* le *Dialogue de l'amour et de l'amitié ;* le *Miroir* ou la *Métamorphose d'Orante* ; la *Chambre de justice d'Amours*; *Discours sur l'acquisition de Dunkerque ;* le *Parnasse poussé à bout ;* la *Traduction en vers d'une Epître du chancelier L'Hospital, au cardinal de Lorraine, sur le sacre de François II, et sur la manière dont il doit gouverner son royaume*, etc. etc. On trouve dans ces divers ouvrages de la grace, de la facilité, peu d'invention, encore moins d'originalité ; beaucoup de cette affectation à l'esprit que l'on remarque dans les productions des écrivains médiocres du siècle de Louis XIV. Un ouvrage plus utile, écrit sans prétention, et qui mérite mieux que les poësies de Perrault, de passer à la postérité, ce sont ses Mémoires, intitulés : *Mémoires de Charles Perrault, de l'académie française, et premier commis des bâtimens du roi, contenant beaucoup de particularités et d'anecdotes intéressantes du ministère de Colbert*, Avignon, 1759, in-12. Ces *Mémoires* ont été publiés, d'après l'original écrit de la main de Charles Perrault, par Patte, architecte, qui y a joint quelques notes : ils sont divisés en quatre livres. Outre des détails sur la vie de Charles Perrault, sur celle de ses frères, sur le ministère de Colbert ; on en trouve de très-curieux sur l'origine de l'académie des sciences et de celle des inscriptions et belles lettres, sur les lettres provinciales de Pascal, sur les projets de construction de la façade du Louvre, sur le cavalier Bernin, sur Louis XIV, sur le projet

qu'avoit conçu Riquetti et qu'avoit adopté Colbert de faire passer une partie de la Loire à Versailles. On y trouve enfin plusieurs anecdotes sur les beaux-arts, les artistes, les savans, et sur les monumens élevés sous le règne de Louis XIV. Ces Mémoires se terminent à l'époque où l'auteur publia son *Parallele des anciens et des modernes*. Charles Perrault mourut en 1703, âgé de 75 ans. Il avoit cette souplesse de caractère qui convient au courtisan, mais qui ne peut guere se concilier avec la fierté de l'homme de génie. Son éloge se trouve dans le journal des savans du mois de mars 1704. Paul Tallemant fit encore imprimer son éloge funebre, in-4°, Paris 1704. On le trouve aussi dans un recueil de pièces de l'académie française, Paris, 1704, in-12. Le Pere Nicéron a inséré, dans le tome XXXIII de ses Mémoires, l'histoire de la vie et des ouvrages de Charles Perrault. Enfin on trouve dans le Parnasse français, p. 496, une notice sur sa vie.

* IV. PERRAULT d'Armancourt, fils du précédent, n'a pas suivi une carrière aussi brillante que celle de son père; néanmoins les contes des *Fees* en prose, in-12, dans lesquels on trouve le *Petit Poucet*, sont d'un grand intérêt pour amuser l'enfance; et presque au bout d'un siècle, on s'est avisé de mettre sur la scène un opéra comique tiré du conte de *Cendrillon*, par M. Etienne, qui a eu soixante représentations sur le théâtre Feydeau; une comédie au théâtre de l'Odéon et plusieurs imitations et parodies sur d'autres théâtres de la capitale.

PERRAU (Gabrielle), dite la belle épicière. *Voyez* I. NOBLE.

PERRAY (Michel du), *Voyez* DUPERRAY.

* PERREAUD (François), originaire de Bussy près de Châlons-sur-Saône, né d'Abel Perreaud, suivit les traces et la doctrine de son aïeul et de son père, qui avoient été ministres protestans dans les pays de Gex et de Vaux. François fit ses études à Berne, quitta cette ville, en 1602, et fut choisi pour diriger l'église protestante de Bussy, dont il étoit originaire. Delà il vint à Mâcon pour y exercer son ministere. Des commissaires du roi lui adjugèrent, en 1612, une maison située hors des murs de la ville, où s'étoit commis un meurtre, et dont les habitans furent dépossédés; il pensoit en jouir paisiblement; mais les magistrats catholiques virent avec humeur un ministre protestant logé aussi près d'eux. Un d'eux lui dit un jour : « Nous mangerons plutôt nos murailles, nos femmes et nos enfans, que de vous souffrir dans cette maison. » Un autre plus modéré lui donna cet avis : « Prenez garde à vous, il vous en arrivera mal. » Enfin une femme, qui se prétendoit propriétaire de la maison, lui fit cette menace : Qu'elle se soucioit peu d'être pendue et étranglée, et d'être damnée à tous les diables, pourvu qu'elle fût vengée de Perreaud et de sa famille. Elle ajouta qu'elle seroit contente de l'avoir tué. Le fanatisme et l'intérêt personnel s'unissoient pour faire déloger le nouveau ministre. Ses ennemis renoncèrent aux moyens violens, qui eussent été reprimés : ils eurent recours à la ruse. Ils imaginèrent, connoissant la crédulité du ministre, de faire apparoître un prétendu diable dans sa maison. Sa servante, à ce qu'il paroît, fut mise dans le complot. On profita de l'absence de Perreaud, pour com-

mencer la farce. Le diable, pendant la nuit, vint tirer la couverture du lit de son épouse, ouvrir ses rideaux, agiter ses ustensiles de ménage, et faire plusieurs autres espiégleries. Perreaud, de retour, apprit ces nouvelles : il ne douta pas long-temps de leur réalité; à peine fût-il au lit, que le tintamare commença et se renouvella dans les nuits suivantes. Les voisins, étonnés, passoient une partie des nuits dans la maison de Perreaud : ils entendirent le diable siffler, parler, rire, répondre aux questions qu'on lui faisoit, tenir une longue conversation dans laquelle il s'amusoit aux dépens des auditeurs, et racontoit les anecdotes secrétes de quelques personnes de la ville. Il paroît qu'un ventriloque jouoit le principal rôle de cette comédie, laquelle fut enrichie de tous les accessoires en usage parmi les revenans et les diables; de sorte que le pauvre ministre ne douta plus que le diable ne fût logé chez lui. Cette aventure fit du bruit. Les prédicateurs catholiques en profitèrent, et dirent, dans leurs sermons, que si le diable venoit dans cette maison, c'étoit parce que le ministre étoit en relation avec lui. L'évêque de Mâcon, Gaspard Dinet, et plusieurs autres personnes, crurent à cette diablerie. Elle cessa bientôt, et ce fut le diable qui délogea et non pas le ministre. Perreaud, ayant dans la suite essuyé des persécutions, quitta Mâcon, se retira dans le pays de Gex, et y fut nommé ministre de l'église de Toisy, où il eut encore en 1636, des persécutions à supporter : ce fut là qu'il composa les deux ouvrages suivans, imprimés en même temps. I. *Démonologie* ou *Traité des Démons et sorciers, de leur puissance et impuissance*, par François Perreaud. II. *L'Antidémon de Mascon, ou véritable histoire de ce qu'un démon a fait et dit, il y a quelques années, en la maison dudit sieur Perreaud à Mascon.* Genève, in-12, 1653. Le premier de ces *ouvrages* contient beaucoup de faits et de citations ; l'auteur y montre de l'érudition et une crédulité imperturbable. A cet égard il ne cède guère à Bodin, auteur de la Démonomanie. Le second est une relation, très-détaillée, de la conduite du diable dans sa maison de Mâcon. A travers les nombreux détails qu'il donne, on apperçoit facilement les ressorts sécrets que faisoient jouer ses ennemis pour le forcer à déloger. Perreaud cherche ensuite à prouver qu'il est des époques où les diables sont déliés, et peuvent facilement quitter les enfers et venir sur la terre pour y tourmenter les habitans. Il cite plusieurs exemples à l'appui de cette opinion ridicule, et conclut que le temps où le diable étoit venu le visiter à Mâcon, étoit l'une de ces époques. Perreaud avoit les vertus de son état, et la crédulité de son temps : il dirigea, pendant plus de cinquante ans, diverses églises protestantes, fut estimé même des catholiques, et mourut dans un âge très-avancé vers l'an 1660.

* PERRÉE (E.), contre amiral de la marine française, né à Saint Valery, en 1762, d'un marin, se livra, dès sa plus tendre jeunesse, à la navigation marchande, et y obtint les plus heureux succès. Ayant long-temps parcouru les mers du nord, il eut peu de moyens de perfectionner ses talens ; mais doué d'une grande activité, personne n'étoit plus propre à activer les armemens d'une

division, et à la bien manœuvrer. Parvenu, au moment de la révolution, aux premiers emplois de la marine militaire, il fit de nombreuses prises sur les Anglais. L'Océan et la Méditerranée ont été successivement le théâtre de ses heureuses campagnes. En 1795, il sortit de Toulon, pour aller reprendre dans la rade de Turin, une frégate et deux corvettes enlevées par les Anglais, et réussit dans son entreprise. Employé à l'expédition d'Égypte, en 1798, il détruisit complettement la flotte des Mameloucks sur le Nil, et contribua beaucoup au succès de l'armée. Ce service signalé lui valut le présent d'un sabre, sur lequel étoit gravé d'un côté : Bataille de Chérébuis ; et de l'autre, donné par le général Bonaparte. Avec une foible division, il porta ensuite des secours à l'armée qui assiégeoit Saint-Jean d'Acre, et il croisa pendant 42 jours sur la côte de Syrie, entre deux divisions ennemies. Il se rendoit en France, lorsqu'il fut arrêté presque au port par une flotte anglaise, le 19 juin 1799, après en avoir été chassé pendant 28 heures. Ayant été échangé, le gouvernement lui confia la mission importante et difficile de ravitailler Malte ; retardé longtemps, par des vents contraires il partit enfin pour sa destination sur le vaisseau le Généreux, et détruisit dans sa traversée, plusieurs bâtimens ennemis. Il touchoit au succès de son expéditions, lorsqu'il fut assailli, le 18 février, par des forces supérieures. Après avoir sauvé, en leur donnant le signal de virer bord, trois corvettes qui faisoient partie de sa division, et dont la prise eut été inévitable, il voulut se frayer un passage entre quatre vaisseaux anglais, et se jetter dans Malte, dont il n'étoit plus qu'à 10 lieues. Il commença le combat avec intrépidité, donna ses ordres avec sang-froid, encouragea les matelots et les soldats. Il fut d'abord blessé à l'œil gauche, d'un éclat de bois : ce qui ne l'empêcha pas de diriger les manœuvres, lorsqu'un boulet lui coupa la cuisse droite ; il expira peu de momens après. Son corps, précieusement conservé par ses compagnons, fut inhumé à Syracuse, le 21 février 1800, dans l'église de Sainte-Lucie ; et ses armes furent confiées au chef du couvent, pour être suspendues au dessus de sa tombe, à gauche de l'autel, en face de celles d'un général napolitain.

* PERRELLO (Mariano), sicilien, mort en 1670, a donné *L'antichità, di Scichilli anticamente chiamata casmena, seconda colonia siracusana. Dichia razione di alcune scelte Medaglie della republica Mamertina, e di altre falsamente appropriate a Mamerto tiranno di Catania, dall' autore delle memorie istoriche di essa città. Vita del B. Gugliemo Bucceri*, etc.

PERRENOT (Antoine), plus connu sous le nom de cardinal de Granvelle, étoit fils de Nicolas Perrenot, seigneur de Granvelle et chancelier de l'empereur Charles-Quint. Ce ministre étant mort en 1550, Charles écrivit à Philippe II son fils : Nous avons perdu vous et moi un bon lit de repos. Antoine, fils du chancelier, né en 1517 à Besançon, alors ville impériale, fit ses études avec beaucoup de succès, et apprit le latin, le grec, l'allemand, l'italien, l'espagnol. Après avoir brillé dans les universités de Padoue et de Louvain, il en-

tra dans les ordres. Son père le mena à la cour de Charles-Quint qui ne tarda pas à l'employer dans les négociations. Le jeune Granvelle s'en acquitta avec autant de facilité que de succès. Semblable à César, il occupoit cinq secrétaires à la fois, en leur dictant des lettres en différentes langues; il en savoit sept parfaitement. A l'âge de 25 ans il fut nommé à l'évêché d'Arras. Il assista au concile de Trente, et y soutint avec tant de zèle les intérêts de l'empereur, qu'il en fut récompensé par une charge de conseiller d'état. Son maître le chargea plus d'une fois d'affaires importantes, dont il se tira parfaitement. Une certaine éloquence douce et persuasive lui donnoit un grand ascendant sur les esprits. Charles-Quint, en abdiquant l'autorité souveraine, recommanda Granvelle à son successeur. L'évêque d'Arras s'insinua dans les bonnes graces de Philippe II, qui en fit son favori. Il passa de l'évêché d'Arras à l'archevêché de Malines, et obtint enfin la dignité de chancelier qu'avoit eue son père. La duchesse de Parme, Marguerite d'Autriche, chargée du gouvernement des Pays-Bas, donna toute sa confiance à Granvelle, et lui procura le chapeau de cardinal. Son zèle peu mesuré contre les protestans, dont quelques-uns furent condamnés au dernier supplice, les indisposa tellement qu'il craignit pour sa personne. Il demanda au roi la permission de se retirer à Besançon pour quelque temps. L'archevêque de cette ville étant venu à mourir, Granvelle, élu à sa place, ne demeura que peu de temps à Besançon : il fut chargé de négocier une ligue contre le Turc et obtint la vice-royauté de Naples. Il étoit sur le point de revenir à Besançon pour y résider, lorsque Philippe II le nomma ambassadeur pour aller conclure et célébrer le mariage de Charles-Philibert duc de Savoie avec l'Infante Catherine fille du roi d'Espagne. Granvelle partit et exécuta sa commission. Il mourut à son retour, le 22 septembre 1586, âgé de 70 ans. Le cardinal de Granvelle étoit un homme d'un grand sens, d'un esprit aussi pénétrant que solide; mais son aversion pour les protestans alla jusqu'à la cruauté. Nous avons une vie de ce ministre, publiée à Paris en 1753, en deux vol. in-12, par dom Prosper Levesque, bénédictin de la congrégation de Saint-Vannes.

† I. PERRIER (François du), peintre et graveur, né à Mâcon l'an 1590, quitta ses parens dans son enfance par libertinage. Il se rendit à Lyon où il devint le conducteur d'un aveugle qui alloit à Rome, et par ce moyen en fit le voyage sans frais. La facilité de du Perrier à manier le crayon, lui donna entrée chez un marchand de tableaux, qui lui faisoit copier les ouvrages des meilleurs maîtres. Les jeunes dessinateurs s'adressoient à lui pour faire retoucher leurs dessins. Lanfranc eut occasion de le connoître, et lui apprit à faire usage du pinceau. On lui a reproché d'avoir gravé la fameuse eau forte d'après la communion de saint Jérôme, d'Augustin Carrache, que Lanfranc distribua méchamment, pour faire croire que le Dominiquin avoit copié la même pensée. Perrier revint à Lyon, où il peignit le petit cloître des chartreux, et se fit un nom par son goût et ses talens pour son art. Il vint à Paris où Vouet l'employa et le mit en réputation. Du Perrier fut chargé

de faire les peintures de la galerie de l'hôtel de la Vrillière, aujourd'hui l'hôtel de Toulouse, et celles de l'Eglise de la Visitation de Sainte-Marie, rue Saint-Antoine. Il a peint aussi quelques morceaux dans la chapelle du château de Chilly près Longjumeau, et dans le château de Rincy à trois lieues de Paris; plusieurs grands ouvrages très-estimés, entre autres le salon, l'antichambre dite la bacchanale, et la pièce que l'on appeloit alors chambre à coucher du roi. Son mérite le fit nommer professeur de l'académie. Il mourut en 1650. Perrier s'est encore distingué par ses gravures qui sont dans une manière qu'il s'étoit faite lui-même. On a de lui deux recueils gravés à l'eau forte. L'un est intitulé: *Icones et segmenta nobilium statuarum urbis Romæ*, 1638, in-folio, cent figures. L'autre a pour titre: *Icones illustrium è marmore tabularum quæ Romæ extant*, 1645, in-folio, oblong, 50 planches. On a aussi gravé d'après ce maître. On reproche à du Perrier quelques défauts de correction et un coloris trop noir. Il ne mettoit point assez de choix et d'agrément dans ses airs de tête; mais on ne peut disconvenir qu'il n'ait un pinceau délicat, et que ses compositions ne soient belles, savantes et pleines de feu. Il touchoit le paysage dans la manière des Carraches, mais il savoit peu la perspective. — Son neveu et son élève, Guillaume du PERRIER, peignoit dans sa manière. L'église des Minimes à Lyon offroit plusieurs morceaux de sa main. Ce peintre mourut en 1655.

II. PERRIER (Charles du), poete latin, né à Aix, fils de Charles du Perrier gentilhomme de Charles de Lorraine duc de Guise gouverneur de Provence, étoit neveu de François du Perrier, l'un des plus beaux esprits de son temps, à qui Malherbe adresse les belles stances qui commencent par ce vers:

> Ta douleur, du Perrier, sera donc éternelle ?

Il réussit dans la poésie latine, et donna souvent de bons avis à Santeuil, dont il étoit ami; mais il devint jaloux de la gloire de son disciple. Après avoir disputé avec chaleur l'un contre l'autre dans la conversation, ils en vinrent aux défis et aux écrits: ils prirent pour arbitre Ménage, qui donna gain de cause à du Perrier, qu'il ne fait pas difficulté d'appeler le prince des poëtes lyriques. Il cultivoit aussi la poésie française. L'académie le couronna deux fois, d'abord pour une Eglogue en 1681, puis en 1682 pour un Poëme. Il mourut le 28 mars 1692. On a de lui, I. De fort belles *Odes* latines. II. Plusieurs *Pièces* en vers français. III. Des *Traductions* en vers de plusieurs écrits de Santeuil; car ces deux poëtes demeurèrent toujours amis malgré leurs querelles fréquentes. Du Perrier avoit les travers des poëtes ainsi que leurs talens. Il étoit sans cesse occupé de ses vers et les récitoit au premier venu. Boileau, qui avoit été souvent fatigué pas ce versificateur importun, lui lança dans son Art Poétique ce trait imité du *Recitator acerbus* d'Horace:

> Gardez-vous d'imiter ce rimeur furieux,
> Qui de ses vains écrits lecteur harmonieux,
> Aborde en recitant quiconque le salue,
> Et poursuit de ses vers les passans dans la rue.

Du Perrier disoit un jour : « Il n'y a que les fous qui n'estiment pas mes vers. » D'Herbelot lui répondit par ce passage de Salomon : *Stultorum infinitus est numerus*...

III. PERRIER (Scipion du), jurisconsulte provençal, mort en 1667, à 79 ans, et connu dans le barreau par ses *Questions notables*, qui sont estimées, joignoit à la science de son état, une ame généreuse et charitable. Il consultoit toujours *gratis* pour les pauvres. « Les autres consultations, disoit-il, sont pour mes héritiers ; mais celles-ci sont pour moi-même.

IV. PERRIER (François du), avocat au parlement de Dijon, mort en 1700, à 55 ans, eut de la réputation dans sa province. On a de lui un *Recueil d'Arrêts* du parlement de Bourgogne, donné par Raviot, Dijon, 1735, deux vol. in-folio.

PERRIÈRE (Jacques-Charles-François de la), né à Marancené en Aunis, mort en 1777, est connu par son *Mécanisme* de l'*électricité*, en 1756, 2 vol. in-12 ; et par sa *Physique nouvelle céleste et terrestre*, 1766, 3 vol. in-12, où l'on trouve quelques idées justes et d'autres chimériques.

* I. PERRIN (François), né à Autun, vers 1556, devint chanoine et syndic de l'église cathédrale de cette ville. Dès sa jeunesse il cultiva les muses et fit de grandes recherches sur les antiquités de sa patrie. On conservoit dans les archives du chapitre d'Autun une foule de remarques sur l'histoire de cette ville, qui étoient le fruit des travaux de Perrin dont on a encore, I. *Sichem*, tragédie extraite du 34e chap. de la Genese, mêlée de chœurs, odes, et chansons, en cinq actes, en vers, Paris, 1589 et Rouen 1606, in-12. Cette tragédie est dédiée au président Jeannin par un sonnet et par un très-long discours en vers. II. Les *Escoliers*, comédie en cinq actes, en vers de quatre pieds, Paris, 1586, in-12. III. *Jephté*, tragédie en cinq actes en vers. IV. Différens *morceaux* de poésie, dont quelques-uns ont été imprimés dans les divers recueils du temps.

II. PERRIN (Pierre), né à Lyon, entra dans l'état ecclésiastique. Son esprit intrigant plutôt que son mérite, lui procura la place d'introducteur des ambassadeurs près de Gaston de France, duc d'Orléans. Il imagina le premier de donner des opéras français, à l'imitation de ceux d'Italie, et obtint le privilége du roi en 1669. L'abbé Perrin céda ce privilége à Lully en 1672. On a de lui quatre *Opéras*, des *Odes*, des *Stances*, des *Elégies*, et un grand nombre d'autres *Poésies*, qui sont toutes au style de la Pucelle de Chapelain. Une de ses pastorales, mise en musique par Chambert, est le premier opéra joué en France. Ses *Jeux de Poésies* sur divers insectes, sont de tous ses ouvrages le moins mauvais, quoique la versification en soit fade, incorrecte et traînante. L'abbé Perrin mourut à Paris en 1680. Ses différentes poésies avoient été recueillies en 1661, en 3 vol. in-12. Il *traduisit* l'Énéide en mauvais vers héroïques, 2 vol. in-4°. Une seconde édition de cet ouvrage en 2 vol. in-12, se fit à Paris en 1664, avec des figures en taille douce gravées par Abraham Bosse.

III. PERRIN (Charles-Joseph), jésuite, né à Paris en 1690, mourut à Liége en 1767. Après la disgrace de sa société, l'archevêque de Paris, qu'il intéressa en faveur de ses confrères, lui donna un asile dans son palais. Il prêcha dans les villes les plus considérables de France et dans la capitale avec succès. Ses *Sermons*, publiés en quatre vol. in-12, à Liége en 1768, offrent un style facile, mais quelquefois incorrect; des raisonnemens pleins de force et de solidité; un pathétique mêlé d'onction, des images vives et touchantes.

IV. PERRIN (Denis Marius de), chevalier de Saint-Louis, mort en 1754, à 72 ans, homme d'esprit et de bonne société, fut l'éditeur des lettres de Sévigné, six volumes in-12, Paris, 1734, réimprimées en 1754, en 8 vol. in-12.

V. PERRIN DAL VAGA. *Voyez* BUONACORSI.

† I. PERRON (Jacques Davy du), naquit dans le canton de Berne le 25 novembre 1556, de parens calvinistes, d'une maison ancienne de basse-Normandie. Elevé dans la religion protestante par Julien Davy son père, gentilhomme très-savant, il apprit sous lui le latin et les mathématiques. Le jeune du Perron, né avec une facilité surprenante, étudia ensuite de lui-même le grec, l'hébreu, la philosophie et les poëtes. Philippe Desportes, abbé de Tyron, le fit connoître au roi Henri III, comme un prodige d'esprit et de mémoire. Il abjura son culte et embrassa l'état ecclésiastique. Ses talens le firent choisir pour faire l'oraison funèbre de la reine d'Écosse et celle du poëte Ronsard. Il ramena un grand nombre de protestans au catholicisme. Les évêques demandèrent qu'un homme qui travailloit utilement pour l'Église, fût élevé aux dignités ecclésiastiques. En 1595, sous le pape Clément VIII, du Perron fut sacré à Rome évêque d'Évreux, par le cardinal de Joyeuse archevêque de Rouen. En 1600, il eut avec du Plessis-Mornay, en présence du roi, une conférence publique, dans laquelle il triompha de ce seigneur calviniste. Il prétendit qu'il y avoit plus de 500 fautes dans son Traité contre l'Eucharistie. Mornay défendit foiblement des passages que son adversaire l'accusoit d'avoir altérés, et il se retira promptement à Saumur. (*V.* MORNAY.) Henri IV dit à cette occasion au duc de Sully: « Le pape des protestans a été terrassé? Sire, répondit le duc, c'est avec grande raison que vous appelez Mornay Pape; car il fera du Perron cardinal. » En effet cette dispute contribua beaucoup à lui procurer la pourpre romaine et l'archevêché de Sens. Henri IV l'envoya ensuite à Rome, où il assista aux congrégations *de Auxiliis*. Ce fut lui principalement qui détermina le pape à ne point donner de décision sur ces matières. Quand il fut revenu en France, le roi l'employa à différentes affaires, et l'envoya une troisième fois à Rome pour accommoder le grand différend de Paul V avec la république de Venise. On assure que ce pape avoit tant de déférence pour les sentimens du cardinal du Perron, qu'il avoit coutume de dire: « Prions Dieu qu'il inspire le cardinal du Perron; car il nous persuadera tout ce qu'il voudra. » La foiblesse de sa santé lui fit demander son rappel en France. Après la mort

de Henri IV, il employa tout son crédit pour empêcher qu'on ne fît rien qui déplût à la cour de Rome. Dans les États généraux assemblés en 1614, le tiers-état proposa un article qui portoit : « Que l'assassinat commis en la personne de Henri III et de Henri IV, obligeoit tous les bons Français à condamner la doctrine qui permet de tuer tous les tyrans, et qui donne au pape le pouvoir de déposer les rois et d'absoudre les sujets du serment de fidélité. » Le tiers-état espéroit être appuyé par la noblesse ; mais cet ordre ayant su que le projet de condamnation offensoit les prélats, résolut de s'en désister. « Pour le confirmer dans ses dispositions, la chambre ecclésiastique le fit haranguer le dernier jour de l'année 1614 par le cardinal du Perron, assisté des archevêques d'Aix, de Lyon, et de quelques autres prélats. Le cardinal représenta les suites que l'article mis à la tête du cahier du tiers-état pouvoit avoir : « Que les conciles seuls avoient droit de décider une pareille question ; que la loi qu'on exigeoit avoit été fabriquée à Saumur et en Angleterre ; et que tous les membres de la chambre ecclésiastique souffriroient plutôt le martyre que de s'y soumettre ». La harangue du cardinal fut si efficace, que la chambre de la noblesse se joignit à celle du clergé, et nomma douze députés qui accompagnèrent ensuite le même prélat, lorsqu'il alla, le 2 janvier 1615, haranguer le tiers-état, pour lui faire entendre les raisons des deux chambres. « Le cardinal fulmina d'abord, dit l'abbé de Choisy, contre ceux qui attentent à la vie des rois. Il cita le canon du concile de Constance, qui dit anathème et malédiction éternelle à quiconque assassine les rois. Il est vrai que le cardinal dit qu'en certain cas, comme si un roi renonçoit à Jésus-Christ et se faisoit mahométan, la plupart des docteurs prétendent que le pape pouvoit l'excommunier et le déposer ; qu'il ne soutenoit pas cette proposition, mais qu'au moins elle étoit problématique, puisqu'avant Luther et Calvin tous les docteurs du monde chrétien l'avoient soutenue, et qu'on voyoit les maux qui étoient arrivés en Angleterre, depuis que l'opinion contraire y avoit prévalu. » Cependant le parlement de Paris décida par un arrêt du 2 janvier 1615, ce que les états ne vouloient pas décider ; du Perron et quelques autres membres du clergé eurent beau solliciter la cassation de cet arrêt, il fut regardé par tous les gens qui n'étoient point abrutis par la superstition comme une loi fondamentale du royaume. Du Perron ne montra pas moins de zèle dans l'affaire excité par le livre du docteur Richer sur la Puissance ecclésiastique et politique. Il assembla ses évêques suffragans à Paris, et leur fit anathématiser l'auteur et l'ouvrage. L'espèce d'inquisition qu'il établit contre ses partisans, lui fit tort dans l'esprit des personnes moderées. Enfin il mourut à Bagnolet près Paris le 5 septembre 1618, à 63 ans, avec la réputation d'un mauvais français, d'un prêtre politique et d'un prélat ambitieux. On a dit de ce cardinal, par allusion à ses grands talens et à la foiblesse de ses jambes. « Qu'il ressembloit à la statue de Nabuchodonosor, dont le tête d'or et la poitrine d'airain étoient portées sur des pieds d'argile. » Plusieurs écrivains l'ont accusé d'irréligion : ils prétendent « qu'après avoir prouvé

l'existence de Dieu en présence de Henri III, il lui proposa de prouver par des raisons aussi fortes, qu'il n'y en avoit point. » On assure que cette anecdote n'est appuyée sur aucun fondement solide ; cependant elle s'accrédita dans le public : car du Perron ayant traité d'ignorant l'avocat-général Servin, celui-ci lui répondit : « Il est vrai, Monseigneur, que je ne suis pas assez savant pour prouver qu'il n'y a point de Dieu. » De la Place, qui rapporte cette réponse, ajoute que le cardinal du Perron eut quelques autres mortifications. Ayant envoyé chercher un jour un curé de Paris pour une affaire, avec ordre de ne pas tarder de venir, le curé lui fit répondre : « Allez dire à Monseigneur le cardinal, qu'il est curé à Rome, et que je le suis à Paris ; qu'il est sur ma paroisse, et que je ne suis pas sur la sienne. Il a raison, dit le cardinal, je suis son paroissien, c'est à moi de l'aller trouver » ; et il se rendit sur-le-champ chez lui. Les ouvrages du cardinal du Perron, précédés de sa vie, ont été imprimés en 3 volumes in-folio. Ils renferment, I. La *République au roi de la Grande-Bretagne*. II. Un *Traité de l'Eucharistie*, contre du Plessis-Mornay. III. Plusieurs autres *Traités* contre les hérétiques. IV. Des *Lettres*, des *Harangues*, et diverses autres *Pièces* en prose et en vers. Les livres de controverse de ce célèbre cardinal offrent une vaste érudition ; mais lorsqu'il est question des prérogatives du pape, il ne peut s'empêcher de laisser entrevoir ses préjugés. Ses *Poésies*, placées autrefois parmi les meilleures productions de notre parnasse, en seroient aujourd'hui les plus médiocres. On y trouve des *Stances amoureuses* et des *Hymnes*, des *Psaumes*, etc. V. On a encore de lui le *Recueil de ses ambassades et de ses négociations*, publié à Paris, in-folio, 1623. On y sent plus l'homme éloquent que le génie méditatif, et elles ne peuvent servir ni de modèle ni de leçon aux négociateurs. « Du Perron, dit Anquetil en le comparant à d'Ossat, étoit un parleur, et d'Ossat un penseur. Les lettres du premier sont peu estimées ; celles du second sont devenues le livre des ministres. On y remarque sur-tout une politique pleine de probité, et un style ferme et nerveux. D'Ossat étoit fils d'un maréchal ferrant, et s'est élevé par son seul mérite. On lui doit, plus qu'à nul autre, la réconciliation d'Henri IV avec le saint siége. Ses lettres respirent la candeur, la probité, le zèle le plus vif pour le roi et la patrie. Il écrit en homme désintéressé et qui ne tire point vanité de ses services. Du Perron au contraire est emphatique, et n'oublie point de faire valoir ses moindres démarches . . . . » Le livre, intitulé *Perroniana*, fut composé par Christophe Dupuy, prieur de la chartreuse de Rome, et frère des célèbres Dupuy, qui le recueillit, dit-on, sur ce qu'il avoit appris d'un de ses frères attaché au cardinal du Perron. Isaac Vossius le fit imprimer à la Haye, Genève, 1667, et Daillé à Rouen, en 1669, in-12. Il y en a eu dans la suite plusieurs autres éditions. Quelques auteurs prétendent que du Perron n'a pas dit tout ce qu'on lui prête dans ce livre. Et il est vraisemblable que quelques anecdotes, quelques réponses ont été mal rendues ou altérées. Le cardinal du Perron, avant de mettre ses ouvrages au grand jour, en faisoit tirer quelques exem-

plaires, qu'il distribuoit à des juges éclairés, et ne les donnoit au public qu'après avoir profité de leurs avis. Malgré cette précaution, presque aucun de ses livres ne lui a survécu. *Voyez* la Vie de ce cardinal par Lévêque de Burigny, Paris, 1768, vol. in-12.

II. PERRON DE CASTERA (Louis-Adrien du), mort résident de France en Pologne, le 28 août 1752, à 45 ans, avoit de l'esprit, du savoir, et connoissoit beaucoup la littérature étrangère. Il a *traduit* en français le Newtonianisme des Dames, deux vol. in-12; et la *Lusiade* du Camoëns, 3 vol. in-12 : ouvrage qui a été éclipsé par la version du même poëme, donné en 1776, deux vol. in-8°, par Laharpe et d'Hermilly. On a encore de du Perron, I. *L'Histoire du mont Vésuve*, in-12. II. *Leonidas et Sophronie*, in-12. III. *La Pierre philosophale des Dames*, in-12. IV. *Le Tombeau d'Orcavelle*, in-12. V. *Clitophon et Leucippe*, Paris, 1734, in-12. VI. *Entretiens littéraires et galans*, deux vol. VII. Le *Théâtre espagnol*, 1738, in-12, 2 tomes. VIII. Le *Phénix* et le *Stratagême de l'Amour*, comédies publiées, l'une en 1731, l'autre en 1739, etc. Son style, incorrect et boursoufflé, sur-tout dans la Lusiade, est, est un peu plus naturel dans ses autres ouvrages.

III. PERRON. *Voyez* HAYER.

† PERRONET (Jean Rodolphe), de l'académie des sciences, né à Surennes, près Paris le 8 octobre 1708, s'éleva par ses talens et ses succès à la place de directeur général des ponts et chaussées de France. Le roi le nomma chevalier de l'ordre de Saint-Michel. Les ponts de Neuilly, de Mantes et d'Orléans, furent construits sous sa direction, et il en publia la description, 1783, 2 vol. in-folio. Celui de Pétersbourg sur la Néva, projeté en 1778, le fut sur ses *mémoires*. Perronet a donné les moyens de faire des arches de 500 pieds, de faire des fondations dans l'eau, de diminuer les piles, de faire mieux les pilotis; il a imaginé plusieurs machines dont les modèles sont à l'école de Paris. Le canal de Bourgogne, par Saint-Jean-de-Losne et Saint-Florentin, l'occupa quelque temps, ainsi que la rade de Cherbourg, pour laquelle il fut consulté, le port du Havre et celui de Dunkerque, la forme de Toulon, la fonderie de canons près de Nantes. Toujours consulté à raison de son talent et de son expérience, il faisoit des rapports qui étoient des traités sur la matière dont il s'occupoit. Perronet est mort en 1794. On trouve plusieurs mémoires de lui dans le recueil de l'académie des sciences de Paris dont il étoit membre, ainsi que de celle de Stockolm et de la société royale de Londres.

* I. PERROT (sir Jean), célèbre homme d'état d'Angleterre, né en 1527, d'une ancienne famille du comté de Pembroke, mort en 1592, créé chevalier du Bain au couronnement d'Édouard VI, qui le protégea toujours particulièrement. Au commencement du règne de Marie, il fut mis en prison pour avoir favorisé le protestantisme; mais ses amis obtinrent son élargissement. Perrot assista au couronnement d'Elizabeth qui en 1572 le nomma président de Munster, et l'envoya en cette qualité dans l'Irlande qui étoit en état de rébellion : mais

l'activité de Perrot contraignit bientôt les Irlandais à se soumettre. Nommé peu après amiral de la flotte, sur la côte d'Irlande, qui étoit menacée par les Espagnols, et, en croisant continuellement dans ces mers, il fit avorter le projet de l'ennemi. En 1583, Perrot fut fait lord député d'Irlande; mais dans cette nouvelle carrière il se comporta avec tant d'inflexibilité, que la reine, offensée de sa conduite, le fit rappeler, et l'envoya à la Tour. En 1592, son procès fut fait par une commission spéciale, déclaré coupable de haute trahison, et condamné à mort. La reine, qui ne doutoit pas de son innocence, lui accorda un sursis; mais il tomba malade et mourut dans la même année.

* II. PERROT (Charles), pasteur et professeur de théologie à Genève, où il mourut en 1608, étoit un homme également recommandable par la pureté de ses principes et par la douceur de son caractère. Il avoit publié un livre *De extremis in ecclesiá vitandis*, qui fut supprimé après sa mort. On distingue dans le nombre de ses disciples Jean Utembogaert.

† III. PERROT (Nicolas), sieur d'Ablancourt, naquit à Châlons-sur-Marne le 5 avril 1606, d'une famille très-distinguée dans la robe. Paul Perrot de la Salle, son père, avoit eu part à la composition du Catholicon. Son fils, digne de lui, vint briller de bonne heure dans la capitale, où il fut reçu avocat à 18 ans. Ce fut alors qu'il abjura le calvinisme, à la sollicitation de Cyprien Perrot son oncle, conseiller de la grand' chambre, qui vouloit en vain lui faire embrasser l'état ecclésiastique. Cet état ne s'accordoit point avec le goût qu'avoit d'Ablancourt pour les plaisirs. Il passa cinq ou six ans dans la dissipation des personnes de son âge, sans négliger néanmoins l'étude des belles-lettres. Il fit alors la *préface* de l'Honnête Femme, de son ami le Père du Bosc. Cet écrit, dans lequel il n'y a rien d'extraordinaire, fut regardé comme un chef-d'œuvre. D'Ablancourt, à l'âge de 25 à 26 ans, rentra dans la religion protestante, et se retira en Hollande, pour laisser passer les premiers bruits de ce nouveau changement, et de là en Angleterre. De retour en France, il fixa sa résidence à Paris. L'académie française se l'associa en 1637. Contraint de quitter la capitale, pour aller dans la province veiller sur son bien, il se retira à sa terre d'Ablancourt, où il est mort le 17 novembre 1664. On lui fit l'Épitaphe suivante :

> L'illustre d'Ablancourt repose en ce tombeau !
> Son génie à son siècle a servi de flambeau.
> Dans ses nombreux écrits toute la France admire
> Des Grecs et des Romains les précieux trésors ;
> A son trépas on ne peut dire,
> Qui perd le plus, des vivans ou des morts.

Perrot consultoit avec soin, sur ses ouvrages Patru, Conrart et Chapelain, ses amis intimes, dont le premier a écrit sa Vie. Mais sur la fin de ses jours, lorsqu'il venoit faire imprimer ses ouvrages à Paris, l'impatience qu'il avoit de retourner chez lui l'empêchoit de profiter de leurs conseils. Cette impatience augmenta avec l'âge : aussi ses dernières traductions sont beaucoup moins exactes que les autres.

Quand on lui demandoit pourquoi il aimoit mieux être traducteur qu'auteur? Il répondoit, « que la plupart des livres n'étoient que des redites des anciens ; et que pour bien servir sa patrie, il valoit mieux traduire de bons livres que d'en faire de nouveaux qui, le plus souvent, ne disent rien de neuf. » Peu d'auteurs cependant auroient été plus capables que lui d'en composer ; il savoit la philosophie, la théologie, l'histoire et les belles-lettres. Il entendoit l'hébreu, le grec, le latin, l'italien, l'espagnol. Pélisson dit que « sa conversation étoit si admirable, qu'il eût été à souhaiter qu'un greffier y fût toujours présent pour écrire ce qu'il disoit ; » mais ces éloges ne doivent pas être pris à la lettre. Il est certain qu'il avoit beaucoup de chaleur dans l'esprit, et qu'il avoit, comme il disoit lui-même, le feu de trois poëtes, quoiqu'il n'ait jamais pu faire deux vers de suite. Le grand-Colbert l'avoit choisi pour écrire l'histoire de Louis XIV, et lui avoit donné une pension de mille écus : mais ayant dit à ce prince que d'Ablancourt étoit protestant : « Je ne veux point, répondit le prince, d'un historien qui soit d'une autre religion que la mienne. » Sa pension lui fut néanmoins conservée. Les auteurs qu'il a traduits sont, I. *Minutius Felix*. II. Quatre *Oraisons* de Cicéron. III. *Tacite*. IV. *Lucien*, dont la seconde édition est la meilleure. V. La *Retraite des Dix-mille* de Xénophon. VI. *Arrien*, des guerres d'Alexandre. VII. Les *Commentaires de César*, traduction retouchée et publiée avec des notes par l'abbé le Mascrier, Amsterdam, 1763, 2 vol in-12 ; ensuite revue et retouchée par de Wailly, Paris, 1775, et souvent imprimée depuis. VIII. *Thucydide*. IX. *L'Histoire de Xénophon*. X. Les *Apophtegmes* des anciens. XI. Les *Stratagemes de Frontin*, à la fin desquels on trouve un petit *Traite de la manière de combattre des Romains*, revu et corrigé par le P. Desmolets, Paris, 1743, 2 vol. in-12. XII. *L'Histoire d'Afrique*, de Marmol, Paris, 1667, 3 volumes in-4°. Cette version d'un ouvrage curieux et encore lue avec plaisir, a été revue par Richelet qui en a publié l'édition. Dans ses autres traductions, d'Ablancourt parut à ses contemporains rendre le sens de l'original, sans lui rien ôter de sa force ni de ses graces. Ils trouvèrent ses expressions vives, hardies et éloignées de toute servitude. Ils croyoient lire des originaux et non pas des traductions : mais il se donne trop de liberté; il omet ce qu'il n'entend point, et il paraphrase ce qu'il entend : c'est ce qui a fait appeler ses versions de Belles infidèles. Son style n'a pas conservé à nos yeux les agrémens qu'on y trouvoit il y a 150 ans : et quand on réimprime quelques-unes de ses versions, on est obligé de les retourner, pour les rendre plus fidèles et plus élégantes. *Voyez* FREMONT D'ABLANCOURT, son neveu.

PERRY (Jean), ingénieur anglais, fut appelé en Russie par Pierre Ier, qu'il seconda dans l'art de construire les vaisseaux et de creuser des canaux. Perry composa une relation assez détaillée de l'état de cette monarchie; elle a été traduite en français, par Hugony, sous ce titre : *Etat présent de la Grande Russie*, Paris, 1717, in-12. On y trouve des particularités assez curieuses sur le règne du czar Pierre. Perry

revint en Angleterre en 1712, s'illustra par ses travaux dans différens ports, entre autres dans celui de Dublin, et mourut en 1733.

PERROT (Nicolas), archevêque. *Voyez* PÉROT.

* PERS (Ciro Signor di), DU FRIOUL, chevalier de l'ordre de St.-Jean de Jérusalem, dans le 17e siècle, a composé des *poésies* qui furent réimprimées plusieurs fois; mais l'édition la meilleure et la plus complète est celle en 2 volumes, publiée à Venise, en 1683.

PERSANT. *Voy.* PRÉVOT.

† PERSE (Aulus PERSIUS Flaccus), poète latin, né selon quelques-uns à Volterre en Toscane, et selon d'autres à Tigulia dans le golfe de la Spezzia, l'an 34 de Jésus-Christ, étoit chevalier romain. Après avoir fait ses premières études dans sa patrie, il alla les continuer à Rome. Un de ses maîtres fut le célèbre philosophe stoïcien Cornutus, avec lequel il se lia d'une étroite amitié. Néron, sous lequel Perse versifia, avoit la fureur de la poésie. Les véritables poètes accablèrent ce monarque versificateur, des traits de la satire et de l'ironie. Perse répandit sur lui des torrens de bile. Pour mieux ridiculiser l'empereur, il inséra dans ses satires quelques morceaux de ses pièces. On prétend que ces vers,

Torva mimalloneis implerunt cornua bombis,

et les trois suivans, sont de Néron. Il osa le comparer au roi Midas: *Auriculas asini Midas habet.* C'étoit irriter un tigre. Le philosophe Cornutus, précepteur du poète, sentit le danger de ce bon mot, et lui fit mettre: *Quis non habet?* Autant les Satires de Perse respirent le fiel et l'emportement, autant il étoit doux dans la société. Quoique libre dans la peinture qu'il faisoit des vices, il avoit des mœurs austères. Il mourut à 28 ans, après avoir immortalisé dans ses Satires le nom de son ami Cornutus, auquel il légua sa bibliothèque et environ vingt-cinq mille écus; mais Cornutus ne voulut que les livres, et laissa l'argent aux sœurs de Perse. Il revit les ouvrages de ce poète, et supprima ceux qu'il avoit composés dans sa jeunesse, entre autres ses vers sur Arrie, illustre dame romaine, parente de Perse. Il nous reste de lui six *Satires*, imprimées ordinairement à la suite de Juvenal. (*Voyez* JUVENAL.) Cependant il a aussi été imprimé séparément. On estime les éditions suivantes: I. *Cum notis variorum*, Leyde, 1695, in-4°. II. Celle avec les *Commentaires* de Sebaldus; Nuremberg 1766, in-4°. On recherche l'*Edition* de 1481, in-fol. Quelques bibliographes en citent une de Florence, 1477; mais on doute de son existence. Ce poète paroît dur et inintelligible à bien des lecteurs: mais est-ce sa faute, disent ses partisans, si nous ne l'entendons pas? Ecrivoit-il pour nous? Il faudroit connoître les personnes auxquelles il fait allusion, pour goûter ses Satires. Plusieurs de ses traits sont uniques par l'énergie. Ses contemporains en sentoient tout le prix, parce qu'ils en avoient la clef, et qu'ils ne perdoient rien de la finesse des applications. Dusaulx, traducteur de Juvenal, a traité Perse avec moins d'indulgence que ses commentateurs: il apprécie le talent de ce poète par les choses que tout le monde entend, sur

lesquelles les glossateurs et les traducteurs sont tous d'accord; et il lui reproche « de n'avoir jamais de gaieté, quoiqu'il ait toujours la prétention d'en avoir; d'être succinct plutôt que précis, c'est-à-dire, d'être précis parce qu'il est stérile; d'avoir écrit des Satires sans avoir étudié le monde, sans s'être même efforcé de peindre l'homme corrompu par la société; de laisser enfin le vice et le ridicule en paix, pour établir des principes de stoïcisme dans un siècle où la morale la plus douce et la plus indulgente auroit paru une pédanterie ». Si l'on demande à Dusaulx comment il est arrivé que tant de savans, tant d'hommes de goût et d'esprit se soient obstinés à commenter, à lire, à traduire un poète qui a tant de défauts, et qui est si difficile à comprendre? Il répondra; précisément comme il arrive, que des gens de goût et d'esprit s'obstinent quelquefois à trouver le mot d'une énigme qui est mal faite et mal versifiée. Perse est une énigme en 700 vers; mais c'est une énigme qui nous vient de l'antiquité. Cependant Dusaulx ne dit point qu'il n'y ait rien de beau dans Perse: il y admire des vers philosophiques, qui peignent la vertu avec cette majesté que les Antonin et Marc-Aurèle lui donnèrent depuis sur le trône de l'empire. Perse ressemble à ces oracles, qui au milieu d'un langage enveloppé de ténèbres, laissoient échapper des mots dignes de sortir de la bouche des dieux. Nous en avons neuf *Traductions* en français, y compris celle que le P. Piètre a publiée à Paris, en l'an 8 (1799 ou 1800), et qui n'est pas sans mérite. Celle du père Tarteron ne mérite pas d'être citée. L'abbé le Monnier en a publié une plus récente, qui a été assez bien accueillie. Il en a paru une autre en 1776, in-8°, par Sélis; et ces deux nouveaux traducteurs, pour soutenir chacun la prééminence de leur version, ont fait entre eux une espèce de petite guerre. La meilleure édition de ce poète est celle de Londres, 1647, in-8°, avec le Commentaire de Casaubon. On a joint ordinairement ses *Satyres* à celles de Juvenal; mais aucune de ces éditions n'est accompagnée d'un travail de critique, que cet auteur méritoit autant que beaucoup d'autres qui lui sont inférieurs.

I. PERSÉE (Mythol.), fils de Jupiter et de Danaé, et célèbre dans la fable par ses exploits. Acrise, père de cette princesse, ayant appris de l'oracle que son petit-fils lui donneroit la mort, fit enfermer Danaé dans une forteresse, afin qu'elle n'eût point d'enfans. Mais Jupiter se changea en pluie d'or, corrompit ses gardes, et eut de Danaé un fils nommé Persée. Acrise ayant appris que sa fille étoit enceinte, la fit enfermer dans un coffre, et jeter dans la mer; mais les flots le portèrent sur les côtes de la Daunie en Italie, et il y fut recueilli par des pêcheurs qui y trouvèrent la mère et l'enfant en vie. On les porta l'un et l'autre au roi Pilumnus, qui, ayant appris la naissance de Danaé et son aventure, l'épousa, et envoya son fils à Polydecte son parent, roi de l'île de Sériphe, pour l'élever. Quand le jeune Persée fut en âge de porter les armes, il reçut de Mercure ses talonnières et une épée recourbée. Minerve lui fit présent de son égide, et dans cet équipage il entreprit son expédition contre les Gorgones. Elles étoient trois sœurs

Méduse, Sthéno et Euryale, qui habitoient à l'extrémité de l'Ethiopie. Ces monstres avoient une chevelure de serpens et un seul œil entre trois, dont elles se servoient tour-à-tour pour changer en pierre tous ceux qui les regardoient. Persée étant arrivé dans le pays des Gorgones, se couvrit du bouclier de Minerve qui étoit d'un airain luisant, et par le moyen duquel ayant apperçu Méduse, la plus redoutable de toutes, qui avoit fermé son œil et étoit endormie, il lui trancha la tête d'un seul coup, et l'attacha à son bouclier. Après cet exploit, il revint en Mauritanie, où par le moyen de cette tête, il changea en montagne le roi Atlas qui lui avoit refusé l'hospitalité. Il en usa de même à l'égard du monstre marin, à la fureur duquel la jeune Andromède étoit exposée, et l'épousa après l'en avoir délivrée. Phinée et ses complices qui avoient entrepris de lui enlever sa femme, éprouvèrent le même sort: ils furent tous ou tués ou changés en pierre. De retour dans sa patrie avec Andromède, il changea Prœtus en pierre; et sans se souvenir de la cruauté de son aïeul à l'égard de sa mère, il le rétablit dans son royaume. Hygin prétend que Danaé n'aborda point sur la côte des Dauniens, mais dans l'île de Sériphe où elle épousa Polydecte, et où Acrise son père fut tué d'un coup de palet par Persée qui ne le connoissoit point. Il ajoute que Persée fut si affligé de cet accident, qu'il en sécha de douleur, et que Jupitouché de compassion, le mit au nombre des constellations. Persée fut honoré comme un dieu à Chemnis, ville de la Thébaïde. Il y eut un temple, environné de palmiers, où il apparoissoit souvent avec une chaussure de deux coudées de longueur: ce qui étoit, selon les prêtres, le présage d'une grande fertilité.

II. PERSÉE, dernier roi de Macédoine, succeda à son père Philippe, (*Voy.* ce mot, n° II.) l'an 178 avant J. C. Il hérita de la haine et des desseins de ce prince contre les Romains. Après s'être assuré de la couronne par la mort d'Antigonus son compétiteur, il leur déclara la guerre. Il battit d'abord l'armée romaine sur les bords du Penée; mais dans la suite il fut entièrement défait à la bataille de Pydne par le consul Paul-Emile, et mené à Rome en triomphe devant le char du vainqueur, qui avoit d'abord été très-sensible à son humiliation. L'ayant vu après la bataille, prosterné humblement à ses pieds, il le consola de sa disgrace: et adressant la parole aux Romains qui l'environnoient, il leur dit: « Vous voyez devant vos yeux un exemple frappant de l'inconstance des choses humaines. C'est à vous, jeunes Romains, que je donne principalement cet avis. Convient-il après cela, quand nous jouissons de la prospérité, de traiter qui que ce soit avec hauteur et avec dureté, puisque nous ignorons le sort qui nous attend à la fin du jour? Celui-là seul sera véritablement homme, dont le cœur ne s'enflera point dans la bonne fortune, ni ne s'abattra pas dans la mauvaise.... » Persée mourut dans les fers quelques années après, vers l'an 168 avant J. C.

*III. PERSÉE, peintre de l'antiquité, élève d'Apelle, seroit resté inconnu, si son maître ne lui avoit adressé les Traités qu'il composa sur son art. Malheureusement tous ces livres ont été détruits, et personne ne daigna les

transcrire, lorsque les arts tombèrent en décadence chez les Grecs. Quelques statues des anciens sculpteurs peuvent encore nous faire connoître leurs principes; mais aucun des ouvrages des fameux peintres, ne nous étant parvenu, nous sommes demeurés dans l'ignorance à cet égard.

PERSEPHONE; *Voyez* PROSERPINE.

PERSÈS, *Voy.* MEDUS.

PERSIA (Horace), de Matera, qui vivoit dans le 17ᵉ siècle, est auteur des ouvrages suivans: I. *Consiliorum, sive juris responsorum civilium cum suis decisionibus semicenturia.* Neapoli, 1642 in-fol. II. *Consiliorum, sive juris responsorum criminalium cum suis decisionibus judicum tam ecclesiasticorum, quam regularium, et delegatorum in calce cujuslibet annotatis semicenturia.* Neapoli., 1640, in-fol. III. *Della vita di S. Vincenzo Ferrerio, canzoni* 12, Trani, 1634, in-4°. IV. *Il mal marito, comedia*, Naples, 1627, in-12. V. *Il martirio di S. Dorotea*, en vers, Naples, 1627, in-12. *Pompeo magno*, tragédie en vers, Naples, 1603, in-12.

* PERSIANI (Horace), né à Florence, vers le commencement du 17ᵉ siècle, devint secrétaire de Charles-Louis de Lorraine, duc de Joyeuse. Il est auteur de différentes *poésies*, tels que sonnets madrigaux, etc., et de plusieurs drames en musique représentés et imprimés à Venise. On remarque parmi ces derniers, *Le nozze di Teti e Peleo; Narciso ed Eco immortalati; gli amori di Giasone e d'Issipile.* Le premier de ces drames a été joué en 1639, et les deux autres en 1642. On voit par ces pièces que le but des auteurs et le goût des temps étoient de déployer toute la magnificence possible, et de fournir à la mécanique de quoi mettre en usage toutes ses ressources, même les plus dispendieuses.

* PERSIO (Ascanio), né à Matera dans le royaume de Naples, en 1554, fut appelé à Bologne en 1586, pour remplir la chaire de langue grecque. Il mourut dans cette ville le 1ᵉʳ février 1610. On a de lui: *Discorso intorno alla conformità della lingua italiana con le più notabili antiche lingue, e principalmente con la græca;* l'indice *di poemi d'Omero.* Il n'y eut qu'une partie de cet ouvrage imprimée à Bologne, en 1597, in-4°. Il avoit aussi commencé un *Vocabulaire italien*, auquel il ne put mettre la dernière main.

PERSON (Claude), médecin, né à Châlons-sur-Marne, exerça honorablement sa profession à Paris, où il est mort en 1758, après y avoir publié des *Elémens d'anatomie raisonnée*: Paris, 1749, in-8°; ils eurent du succès dans le temps.

I. PERSONA (Gobelin), né en Westphalie en 1358, devint official de l'évêque de Paderborn, et mourut vers l'an 1420. Persona étoit fort versé dans l'étude des pères et dans celle de l'histoire. Nous avons de lui un *Chronicon universale*, depuis Adam jusqu'en 1418. Henri Meibomius publia en 1599, in-fol., cet ouvrage qui est très-utile pour la connoissance des événemens qui se sont passés dans les XIIIᵉ et XIVᵉ siècles, surtout en Allemagne. L'auteur avoit plus de critique qu'on n'en avoit de son temps. Il forme des doutes sur l'histoire des 11000

vierges, de Sainte-Ursule et de Sainte-Catherine, et s'élève avec force et hardiesse contre les abus qui s'étoient glissés dans certaines églises.

* II. PERSONA (Jean Baptiste), né à Bergame, mort dans la même ville en 1620, étudia avec succès les belles-lettres et la philosophie à Milan; prit ensuite le bonnet de docteur, en la faculté de médecine de Padoue, et revint exercer son art dans sa patrie. On a de Persona, I. *In Galeni librum, cui titulus est : Quod animi mores, corporis temperiem sequantur, commentarius singularis.* Bergami 1602, in-4°. II. *Scholia in Galeni tres libros de venæ sectione*, ibidem, 1611, in-4°. III. *Discursuum medicinalium unicus liber*, ibidem, 1603, in-4°. IV. *Noctes solitariæ, sive de iis quæ scientificè scripta sunt ab Homero in Odisseá*, Venetiis, in-4°.

* I. PERSONALI (Achille), de la Mirandole, dans le duché de Modène, célèbre jurisconsulte du 16ᵉ siècle, a publié, I. *Tractatus tres, scilicet de adipiscendá possessione, etc.; de interdicto, etc; de petitione hæreditatis*, Venetiis, 1572 et 1582, Coloniæ, 1596. II. *Corona questionum civilium et criminalium*, Francofurti, 1596, in-4°.

* II. PERSONALI (François), de la même famille que le précédent, et comme lui jurisconsulte, fut podestat de Guastalla, ou il mourut en 1624. Il a écrit, I. *Questiones practicantibus necessariæ*, Venetiis, 1585, in-4°. II. *De indiciis et torturá, et questionibus cum tractatu de gabellis*, Venetiis, 1585, Francofurti, 1619, in-4°. III. *Consilia civilia et criminalia*, Venetiis, 1590, in-4°, etc.

PERSONNE, *Voyez*, ROBERVAL.

* PERSYN (Regnier de), graveur, né à Amsterdam, en 1659, alla à Rome, et y grava avec Corneille Bloëmaert et quelques autres, les *Statues* du palais Justiniani. Il nous a encore laissé le *portrait de Balthazar*, d'après Raphael; celui de l'*Arioste*, d'après le Titien; la *mort de Léandre*, sur les dessins de Sandrart, et plusieurs des *mois* de cet artiste, dont le reste a été executé par Falck et Suydarhoëf.

PERTANA, *V.* CONTO.

* PERTI (Jacques Antoine), né à Bologne en 1656, fut un des plus grands professeurs de l'ancienne et célèbre école de musique en Italie; et l'un des auteurs classiques pour la musique d'église; ses ouvrages en sont les règles et les modeles. Une harmonie mâle et fondée, une intelligence admirable dans l'arrangement des parties, et un art d'autant plus grand qu'il est caché, voilà les traits qui peignent cet illustre maître. Après avoir été au service des grands ducs de Toscane, il passa à celui de l'empereur, où il a resté presque toute sa vie. Léopold et Charles qui avoient beaucoup d'estime pour lui, le comblèrent d'honneurs et de biens; le premier le nomma conseiller de cour, et le second lui accorda des biens considérables. Si ce compositeur n'eût pas été très-célèbre par ses belles compositions, il le seroit devenu par son élève, le savant P. Martini de Bologne, (*V.* MARTINI), dont le mérite, les connoissances, la science, les ouvrages, la réputation, font l'éloge du maître. Perti a aussi travaillé pour le théâtre, et ses ouvrages en ce

genre s'élèvent au nombre de vingt-sept à trente ; il est mort à Venise en 1723.

† PERTINAX (Publius-Helvius), né à Villa-Martis, près de la ville d'Albe, le 1[er] août 126, étoit fils d'un affranchi nommé Helvius, qui gagnoit sa vie à cuire des briques. Pertinax fut néanmoins élevé avec soin dans les belles-lettres ; il y fit tant de progrès, qu'il les enseigna dans la Ligurie avec réputation. Ayant pris ensuite le parti des armes, il s'éleva par son mérite jusqu'aux charges de consul, de préfet de Rome, et de gouverneur de plusieurs provinces considérables. Enfin après la mort de Commode, il fut élu empereur par les soldats prétoriens, le 1[er] janvier 193. Le premier acte d'autorité qu'il fit, fut de réprimer l'insolence des cohortes prétoriennes qui insultoient hautement le peuple à Rome, et bravoient les citoyens. Il bannit aussi les délateurs qui s'étoient encore introduits de nouveau, à la faveur d'un ministère corrompu ; et il abolit quantité d'abus que l'iniquité des temps faisoit tolérer. Résolu d'imiter les deux Antonin, il exposa en vente tous les biens et tous les meubles du palais de Commode, qui étoient à ce prince en propre, et il rendit ceux qu'il avoit usurpés sur des particuliers. Il ne voulut point permettre qu'on mît son nom à l'entrée des lieux qui étoient du domaine impérial, disant qu'ils appartenoient à l'empire, et non à lui. Tous les fonds stériles que les empereurs possédoient en Italie et ailleurs, et qu'on appeloit leur domaine, furent remis à ceux qui les voudroient cultiver. Pour encourager ceux qui se chargeroient de les faire valoir, il leur accorda dix ans d'exemption de taxe. Il remit aussi au peuple tous péages et les impôts qu'on levoit sur les bords des rivières, dans les ports, sur les grands chemins, et enfin tout ce que le despotisme avoit envahi aux dépens de la liberté publique. Il fit vendre à l'encan les bouffons et les farceurs de Commode, au moins ceux que leurs obscénités avoient trop fait connoître, et qui s'étoient enrichis par des voies mal-honnêtes. Il réduisit à la moitié les dépenses ordinaires du palais : sa table étoit frugale. Chacun voulant imiter le prince, les vivres diminuèrent considérablement de prix. Si l'on en croit Capitolin, la bonne chère étoit si modique au palais, que les convives n'y trouvoient pas de quoi vivre. Cet historien le fait passer pour un prince d'une avarice sordide et de mœurs corrompues ; (*Voyez* TITIANE.) mais Dion et Hérodien, auteurs contemporains, ne lui donnent que de l'économie. Pertinax faisoit oublier la tyrannie de Commode, et revivre les vertus de Marc-Aurèle, lorsque les prétoriens, mécontens de ce qu'il leur faisoit observer exactement la discipline militaire, se soulevèrent. Dans la confusion de la révolte, un soldat le perça d'un coup de lance dans la poitrine, en s'écriant : « Voilà ce que les prétoriens t'envoient !.... » Pertinax, père de son peuple, se voyant traité comme un tyran, pria le ciel de le venger. Ensuite s'enveloppant la tête avec sa robe, il tombe mort de diverses blessures le 28 mars de l'an 193 de J. C., après un règne de 87 jours. Il laissa un fils et une fille, qui vécurent dans la condition privée. Le sénat et le peuple se turent sur Pertinax, tant que Didier Julien régna. Mais ayant eu la liberté de témoigner leurs sentimens à son

égard sous l'empire de Sévère, ils firent de lui un éloge parfait par des acclamations que le cœur dictoit, et dont la vérité est prouvée par les faits. Sous Pertinax, s'écrioient-ils à l'envi, « nous avons vécu sans inquiétude, nous avons été libres de toute crainte. Il a été pour nous un bon père, le père du sénat, le père de tous les gens de bien. » L'empereur Sévère fit lui-même son oraison funèbre; et voici, suivant un fragment de Dion, qui paroît tiré de ce discours, le tableau qu'il traça de Pertinax: « La valeur guerrière dégénère facilement en férocité, et la sagesse politique en mollesse: Pertinax réunit ces deux vertus sans mélange des défauts qui souvent les accompagnent. Sagement hardi contre les ennemis du dehors et contre les séditieux, équitable, modéré envers les citoyens, et protecteur des bons, sa vertu ne se démentit point au faîte de la grandeur; soutenant avec dignité et sans enflure la majesté du rang suprême, jamais il ne le déshonora par la bassesse, jamais il ne se rendit odieux par l'orgueil: grave sans austérité, doux sans foiblesse, prudent sans finesse maligne, juste sans discussions scrupuleuses, économe sans avarice, magnanime sans fierté..... » Pertinax méritoit en partie ces éloges; et fut le dernier de cette chaîne de bons princes, qui ayant commencé à Vespasien, ne fut interrompue que par Domitien et Commode.... *Voyez* ANDRISCUS. DIDIER JULIEN.

PERTUIS DE LA RIVIÈRE (Pierre de), né en Normandie, suivit long-temps la profession militaire, et finit ses jours à Port-Royal en 1668. Savant dans les langues anciennes, il a *traduit* beaucoup d'ouvrages pieux du latin et de l'espagnol, surtout plusieurs écrits de Sainte Thérèse.

* I. PERUCCI (Horace), peintre et architecte, né à Reggio vers l'an 1548, et mort dans la même ville en 1624. Quelques-uns de ses *tableaux* existent encore dans cette ville. On a de lui un ouvrage intitulé *Porta d'architettura rustica*, que François Perucci, son fils, publia à Reggio, en 1634.

* II. PERUCCI (François), prêtre, et protonotaire apostolique, fils du précédent, né à Reggio, et mort assassiné dans la même ville le 13 janvier 1647, est connu par plusieurs ouvrages dont les principaux sont, I. *Proginnasmi di Pensieri famigliari fra' complimenti misti; centurie due*, Verone, 1629. II. *Stato politico del principe*, Venise, 1633. III. *Pompe funebri di tutte le nazioni del mondo*, Vérone, 1639.

PERUGIN (Pierre VANUCI, dit le), peintre, né à Pérouse en 1546, dans la pauvreté, supporta avec patience les mauvais traitemens d'un maître ignorant chez qui il apprenoit à dessiner; beaucoup d'assiduité au travail et des dispositions naturelles, le mirent bientôt en état de pouvoir s'avancer lui-même. Il alla à Florence, où il prit des leçons auprès de Léonard de Vinci et d'André Verrochio. Ce peintre donna au Perugin une manière de peindre gracieuse, jointe à une élégance singulière dans les airs de tête. Le Perugin a beaucoup travaillé à Florence, à Rome pour Sixte IV, et à Pérouse sa patrie. Le Musée Napoléon possède quatre *tableaux* de Perugin. Un grand nombre d'ouvrages et une économie qui te-

noit de l'avarice, le mirent dans l'opulence. Il ne s'écartoit point de sa maison que sa cassette ne le suivît. Tant de précautions lui devinrent préjudiciables : un filou s'en étant apperçu, l'attaqua en chemin et lui déroba son trésor, dont la perte lui causa la mort en 1624. Ce qui contribuera toujours à la gloire du Perugin, c'est d'avoir eu le célèbre Raphaël pour disciple.

* PERUSE (Jehan de la), poëte français du 16e siècle, natif d'Angoulême selon la Croix du Maine, et de Poitiers selon Du Verdier. Le premier de ces bibliographes nous apprend qu'étant venu à Paris, il se lia intimement avec Jodèle, et qu'il joua, devant Henri II et sa cour, un rôle dans la tragédie de *Cléopatre captive*, de ce premier dramatique français. Jehan de la Peruse mourut encore jeune à Poitiers, où il avoit été faire un voyage en 1555. Il a laissé une *tragédie* de Médée en cinq actes, en vers, avec des chœurs, à laquelle il n'eut pas le temps de mettre la dernière main. Cette tragédie, traduite de Sénèque, fut représentée à Paris et imprimée à Poitiers, in-4° s. d. Claude Binet la fit réimprimer à Paris en 1573, in-16, avec quelques poésies du même auteur dont on a encore un recueil de poésies composées dans sa jeunesse, et publié à Tours in-4°, s. d.

PERUSSEAU (Silvain), jésuite, confesseur de M. le Dauphin et ensuite du roi, jusqu'à sa mort, arrivée en 1751. On a de lui, I. L'*Oraison funèbre* du duc de Lorraine. II. *Panégyrique de saint Louis.* III *Sermons choisis*, deux vol. in-12, 1758. Il n'a ni la force de raisonnement de Bourdaloue, ni les graces et le ton intéressant de Massillon : mais il montre un esprit net, facile, solide, pénétrant ; un cœur sensible ; une imagination vive ; de l'ordre et de la justesse dans ses idées, une élocution aisée, noble, variée, qui n'est pas cependant toujours correcte.

PERUZZI (Balthasar), peintre, ingénieur, et architecte, né à Volterre en Toscane, d'un gentilhomme Florentin en 1481, s'appliqua d'abord par goût et par amusement au dessin ; mais son père l'ayant laissé sans biens, la peinture devint pour lui une ressource. Le pape Jules II l'employa dans son palais, et il fut choisi par Léon X pour être un des architectes de l'église de Saint-Pierre. Il fit un très-beau modèle pour cet édifice. Ce modéle qui ne fut point exécuté, se trouve gravé dans l'architecture de Serlio, et mérite l'attention des artistes. Peruzzi fit beaucoup de *tableaux* pour les églises, et fut encore occupé à *peindre* sur les façades de beaucoup de maisons. C'est à cet artiste qu'on doit le renouvellement des anciennes décorations de théâtre. Celles qu'il composa pour la *calandra* du cardinal Bibiena, furent admirées pour les effets de la perspective. Peruzzi eut le malheur de se trouver à Rome dans le temps que cette ville fut saccagée en 1527 par l'armée de Charles-Quint. Il fut fait prisonnier ; mais son talent paya sa rançon : il obtint sa liberté en faisant le *portrait* du connétable de Bourbon. Il mourut à Rome en 1536, pauvre, quoique toute sa vie il eût été très-occupé : la plupart de ceux pour qui il travailloit ayant abusé de sa modestie qui l'empêchoit de demander le prix que valoient ses ouvrages.

PESANT (Pierre le), sieur de Bois-Guillebert, lieutenant général au bailliage de Rouen, mort en 1714. On a de lui, I. La *Traduction d'Hérodien*, Paris, 1675, in-12. II. Celle de *Dion-Cassius*, Paris, 1674, 2 vol. in-12. III. La *Vie de Marie Stuart*, nouvelle historique, 1675, quatre parties in-12. IV. Le *Détail de la France*, Paris, 1707, 2 vol. in-12, qu'il reproduisit la même année, sous le nom de *Testament politique du maréchal de Vauban*. Ce Bois-Guillebert, dit Voltaire, n'étoit pas sans mérite; il avoit une grande connoissance des finances du royaume, dans un temps où cette matière étoit peu connue. Mais la passion de critiquer toutes les opérations du ministre Colbert, l'emporta trop loin. On jugea que c'étoit un homme fort instruit, mais que des préventions particulières égaroient presque toujours; un faiseur de projets qui exagéroit les maux du royaume, et qui proposoit de mauvais remèdes. Le peu de succès de son Détail de la France auprès du ministre, lui fit prendre le parti de mettre ses idées sous le nom d'un homme illustre. Il prit celui de Vauban, et certainement il ne pouvoit mieux choisir. Quelques-uns même lui attribuent le projet de la *Dixme royale*, publié comme un ouvrage de ce maréchal. Les louanges qu'on y donne à Bois-Guillebert dans la préface, semblent le trahir. On y loue beaucoup son livre du Détail de la France, qui est plein d'erreurs.

PESARÈSE. *Voyez* CANTARINI.

PESAY. *Voyez* PEZAY.

PESCAIRE. *Voyez* AVALOS.

* PESCATORE (Jean-Baptiste), sénateur et poëte de Ravenne, mort dans cette ville en 1558, est auteur des ouvrages suivans, I. *La morte di Ruggiero continuata alla materia dell' Ariosto, etc. canti* 40, Venise, 1550. II *La Vendetta di Ruggiero continuata alla materia dell' Ariosto, etc., canti* 25; Venise, 1557. III. *Nina*, comédie; Venise, 1557.

PESCENNIUS-NIGER. *Voyez* NIGER, n° II.

* I. PESCETTI (Orlando), né à Marradi château de Toscane, vivoit sous le règne du grand duc Cosme II, et enseigna la grammaire à Vérone. Le mépris qu'il témoignoit pour le Tasse, engagea une querelle littéraire avec Paul Beni; on écrivit de part et d'autre avec plus d'animosité que de raison et de jugement. On a de Pescetti *La Regina pastorella; Cesare*, tragédie; des *Proverbes*, etc. — Quirino PESCETTI son fils, né à Vérone en 1624 publia les *Dialogues sur l'honneur*, que son père avoit laissés inédits.

* II. PESCETTI (Jean-Baptiste), né à Venise, élève de Lotti, et l'un des plus célèbres compositeurs de l'école moderne d'Italie, a fait de très-belle musique, pour l'église et pour le théâtre. Le caractère distinctif de ce maître est la plus grande facilité d'exécution, sans que la composition en ait pour cela moins de correction et d'expression. Sa facilité fut extrême: la nature lui dicta les chants les plus simples et les plus mélodieux. Presqu'en sortant de l'école, Pescetti fit exécuter son premier *Oratorio* à Venise; Hasse qui l'entendit fut surpris de la beauté de la composition: il avoua que la nature avoit abrégé au jeune vénitien le chemin de

son art. Après avoir resté longtemps en Angleterre, Pescetti revint terminer sa carrière dans sa patrie, où il est mort en 1758. Parmi ses ouvrages on estime principalement, I. *Dorinda*, de Benedotto Marcello, 1729. II. *Alessandro nell' Indie* de Metastase, 1739. III. *Tullo Ostilio*, 1740. IV. *Ezio*, 1747, encore de Metastase, etc.

* PESCHIER (Louis du), avocat au parlement de Paris sa patrie: jaloux de la réputation que Balzac s'étoit acquise, il publia en 1629, in-8°, sous le nom de du Bary, célèbre marchand d'orviétan, une satyre intitulée *La Comédie des comédies*, qu'il annonça être traduite de l'italien en langage de l'orateur français. Du Peschier y employa presque partout les propres expressions, l'éloquence ampoulée et les hyperboles de Balzac, à peu près comme on a fait dans l'oraison funèbre de Torsac. Un ami de l'auteur attaqué, voulant se venger du satyrique, publia et fit imprimer à Lyon en 1630, in-12, l'*Amphitrite* ou le Théâtre renversé de la Comédie des comédies abattues, qui renferme un examen critique de ladite critique, dans lequel il justifie son ami de tous les ridicules qu'on lui avoit supposés. L'auteur de la bibliothèque des théâtres s'est trompé lorsqu'il a dit que cette comédie étoit de René Barry sous le nom de du Peschier. On a encore de cet avocat plusieurs *Mémoires* qui étoient fort estimés de son temps.

* PESCHIULLI (André), né à Corigliano au royaume de Naples le 31 décembre 1601, après avoir fait ses premières études à Nardo, il retourna dans sa patrie, où il apprit, sous son père, la langue grecque, la philosophie, le droit et la théologie. Il demeura ensuite à Naples en qualité de secrétaire de D. Ferrante de' Monti. Mais celui-ci ayant été obligé de sortir de la Sicile, où il étoit accusé de vouloir soulever le peuple, Peschiulli le suivit; mais craignant de partager la disgrace de son patron qui avoit été arrêté, il passa à Corfou, où il enseigna la philosophie et la langue grecque; de là il se rendit à Venise, à Gênes et enfin à Rome. Il mourut dans cette dernière ville le 9 janvier 1691. On a de lui, I. *Lo Spicchio de' principi, poesia per il cardinal Giacomo Rospigliosi*, Rome, 1668. II. *Il Tisi, ode Panegirica, etc.*, Gènes, 1648. III. *Il Polluce, ode panegirica, etc.*, Gènes, 1652.

* PÉSENTIUS DE BERGAME (Elisée), capucin de la province de Brixen, enseigna l'arabe avec succès pendant l'espace de trente ans; l'étendue de ses connoissances dans la langue Sainte, lui procura les moyens de convertir un grand nombre de juifs. Il mourut en 1657. On a de lui une multitude d'ouvrages; tels sont, I. *Sal Elisei viri divini, sive dictionarium hebraicum, etc.*, 4 vol. in-fol. II. *Favus mellis ex floribus delibatus horti clausi, seu grammatica hebræa*, 1 vol. in-fol. III. *Anatomia alphabeti hebræici*, 1 vol in-fol. IV. *Lectiones de antiquitate, nobilitate, necessitate, ac facilitate S. Linguæ*, 1 volume; et quantité d'autres sur le même sujet.

PESNE (Jean), né à Paris vers 1624, *grava* plusieurs estampes d'après les tableaux du Poussin et de Raphaël. Il s'attachoit à rendre le caractere des originaux qu'il copioit: attention sans la-

quelle le spectateur a bien de la peine à distinguer le goût, le style du maître, que l'estampe doit retracer. Ce graveur mourut en 1700, à 77 ans.

† PESSELIER (Joseph), des académies de Nancy, d'Amiens, de Rouen et d'Angers, né à la Ferté-sous-Jouarre en 1712, d'une famille honnête, eut un emploi dans les fermes du roi qu'il concilia avec l'amour des arts et de la littérature. Pesselier commença à travailler pour le théâtre en 1737, et donna trois comédies, I. La *Mascarade du Parnasse*, Paris, 1731, in-8°. II. L'*Ecole du temps*, pièce qui fut applaudie pour la légèreté du style et les agrémens de la versification, mais dans laquelle on souhaiteroit plus d'unité dans le dessin et moins de longueur. III. *Esope au Parnasse*, petite comédie estimable par la facilité de l'expression, et le goût qui la distingue. Ces pièces se trouvent rassemblées dans un volume in-8°, avec quelques autres petits ouvrages du même auteur. On a encore de lui, I. Des *Fables*, Paris, 1748, in-8°, dont quelques-unes sont remarquables pour leurs moralités; mais l'esprit y domine et nuit à cette naïveté et aux graces simples et ingénues que ce genre exige. II. *Idée générale des finances*, 1756, in-fol. III. *Doutes proposés à l'auteur de la Théorie de l'Impôt*, Paris, 1761, in-12. IV. *Esprit de Montaigne*, 1753, 2 vol. in-12. Il ne faut pas confondre Pesselier avec trois autres rédacteurs qui avoient fait sans esprit l'Esprit de Montaigne. Il y a du choix dans ce recueil; mais l'auteur n'y ayant fait entrer aucun des traits historiques qui servent d'appui aux pensées du philosophe gascon, ses Essais plairont plus que son esprit. V. Des *éditions* des *Théâtres* d'*Autereau* et de *Fagan* : ce dernier a paru en 1760, 4 vol. in-12. VI. *Lettres sur l'éducation*, Paris, 1762, en 2 vol. in-12. Des vérités morales exprimées avec facilité, de la douceur, de l'exactitude, de l'harmonie, soit en prose, soit en vers; des sentimens rendus quelquefois avec énergie; et plus souvent avec finesse; plus d'esprit que de talent, plus de raison que d'enthousiasme plus de réflexions que d'images : voilà ce qui caractérise cet écrivain. Il eût acquis plus de réputation dans la république des lettres, si le desir de se rendre utile à sa famille et à ses amis ne l'eût engagé à donner la plus grande partie de son temps à des occupations plus sérieuses. Il mourut en 1763.

PESTALOZZI (Jérôme), né à Lyon et médecin de l'hôpital de cette ville, où il acquit de grandes lumières, forma un très-beau cabinet d'histoire naturelle qu'il légua à l'académie de sa ville natale. Il publia, I. Une *Dissertation sur l'eau de mille-fleurs*. II. Une autre sur *Jonas dans le ventre de la baleine*. III. *Avis* de précaution sur la peste. IV. Une *Dissertation* sur le même sujet, qui remporta le prix de l'académie de Bordeaux en 1722. V. *Opuscules sur la contagion de Marseille*, 2 vol. in-12. Il mourut en 1762.

* PESTEL (Frédéric-Guillaume), appelé en 1763, de l'université de Rintlen en Westphalie, à Leyde, pour professer le droit public et privé, honora sa chaire par son enseignement libéral et lumineux depuis cette époque jusqu'en 1795. Il est

mort dans cette dernière ville en 1805. Ses principaux ouvrages sont, ses *Fundamenta jurisprudentiæ naturalis*, qui ont eu plusieurs éditions et qui ont été traduits en français par Kerroux, et son traité *De republicâ batavâ*. Il a prononcé des discours académiques : *De damnis, ex neglectu juris publici in civitates redundantibus*, en 1763 ; *de communi bono, lege civitatum primâ*, en 1765 ; *de differentiis præcipuis veteris et recentioris gentium Europæarum politiæ*, en 1777 ; *de fructibus qui ex jurisprudentiâ perfectiori ad populos Europæos seculo XVIII pervenerunt*, en 1788.

I. PETAU (Denis), Petavius, né à Orléans en 1583, entré dans la société des jésuites en 1605, à l'âge de 22 ans, régenta la réthorique, puis la théologie dans leur collége de Paris avec une réputation extraordinaire. Les langues savantes, les sciences, les beaux arts, n'eurent rien de caché pour lui. Il s'appliqua surtout à la chronologie, et se fit dans ce genre un nom qui éclipsa celui de presque tous les savans de l'Europe. Sa réputation lui procura une invitation à laquelle il refusa de se prêter. Philippe IV roi d'Espagne, le demanda au P. général pour remplir une chaire de son collége impérial de Madrid. Le P. Petau répondit à son supérieur qu'il étoit soumis à toutes ses volontés ; mais que son tempéramment ne s'accommodoit point du climat de l'Espagne : le général ne crut point devoir insister. Si le P. Petau avoit eu plus de santé, il étoit perdu pour la la France et pour la littérature. Qu'auroit-il pu faire dans un pays où l'on ne trouvoit ni livres, excepté ceux qu'un savant ne doit pas lire, ni ouvriers qui sussent imprimer deux mots de latin ; et où la formalité soumettoit les écrits à la censure de gens incapables de les entendre et dès-lors intéressés à les supprimer ? Le poste destiné au P. Petau fut rempli par François Macedo, Portugais. Délivré de cet embarras, Petau se remit à ses études. (Mémoires de Niceron, tome 37.) Urbain VIII, à qui il avoit dédié sa paraphrase des psaumes en vers grecs, voulut en 1639 l'attirer à Rome ; et le dessein de ce pontife, ami des lettres et admirateur du savant jésuite, étoit de l'honorer de la pourpre. Mais Urbain ne réussit pas mieux que Philippe IV, et rien ne put detacher Petau de sa cellule du collége de Clermont. Il mourut le 11 décembre 1652. Le médecin Gui-Patin lui ayant annoncé qu'il avoit peu d'instans à vivre, Petau en parut joyeux, et s'étant fait apporter un exemplaire de son *Rationarium temporum*, il le lui remit en disant : « Je vous dois ce présent pour la bonne nouvelle que vous me donnez. » Son caractère plein de feu le jeta dans plusieurs disputes, et il les soutint avec chaleur. Il combattoit volontiers et n'étoit pas fâché de faire la guerre à des rivaux dignes de lui. On ne lit plus les satires violentes que Saumaise et lui lancèrent l'un contre l'autre. Le mérite de ce jésuite ne se bornoit pas à l'érudition qui n'a de prix que par l'usage qu'on en sait faire. Ses écrits sont pleins d'agrémens, lorsqu'il n'y a point répandu de fiel ; on y trouve l'homme d'esprit et l'homme de goût, une critique juste, une science profonde, une littérature choisie, et sur-tout le talent d'écrire en latin. En prose, il a quelque chose du style de Cicéron ; en vers, il sait

imiter Virgile. Quand il se proposa d'écrire sur la chronologie, il prit un maître pour lui enseigner l'astronomie; mais après quelques leçons le maître se retira, s'imaginant que c'étoit par plaisanterie qu'un tel disciple l'avoit demandé. Quoiqu'il soit sorti de sa plume un nombre infini d'ouvrages, il avoit des relations avec presque tous les savans de l'Europe, et répondoit exactement à leurs lettres. Le riche fonds de son commerce épistolaire fut brûlé quelque temps après sa mort, sous le prétexte le plus frivole. Ses principaux ouvrages sont, I. *De doctrinâ temporum*, en 2 vol. in-folio, Anvers, et avec son *Uranologia*, Amsterdam, 1705, 3 vol. in-folio, livre dans lequel il perce, avec autant de sagacité que de justesse, la nuit des temps. Cet ouvrage lui fera toujours honneur, parce qu'il y fixe les époques par un art moins difficile et d'une façon beaucoup plus sûre qu'on ne l'avoit fait avant lui. L'auteur les composa pour redresser les écarts de Scaliger. II. *Rationarium temporum*, plusieurs fois réimprimé. Lenglet du Fresnoy en a donné une édition augmentée de tables chronologiques, de notes historiques et de dissertations, Paris, 1703, 3 vol. in-12. « C'est, selon Drouet, continuateur de la Méthode d'étudier l'Histoire de Lenglet, de toutes les éditions la moins estimée. Le texte du P. Petau y fourmille de fautes, et les additions qu'on y a jointes ne méritent pas d'accompagner un ouvrage aussi exact que celui du jésuite. Ce sont de pures compilations dont le système ne se rapporte point à celui de ce père. » Jacques Perizonius a donné une édition du *Rationarium temporum*, Leyde, 1710, 2 vol. in-8°, avec des supplémens que les savans préfèrent à celle de Lenglet. Petau y abrége son grand ouvrage sur la chronologie, et y donne un précis de l'Histoire universelle. On trouve dans la dernière partie, des discussions chronologiques pleines d'ordre et d'érudition. Moreau de Mautour et l'abbé Dupin ont traduit cet ouvrage, Paris, 1708 et 1715, en 5 vol. in-12. On a encore une traduction par Collin, Paris 1682, 3 vol in-12. Ce faiseur de traductions s'est arrogé la liberté d'y retrancher et d'augmenter selon sa fantaisie. Bossuet estimoit beaucoup le *Rationarium temporum*, et en a fait un grand usage dans son Discours sur l'Histoire universelle. III. *Dogmata theologica*, en 3 vol. in-folio, Paris, 1644, et 1650; et réimprimés à Amsterdam, avec des notes, 1763, et à Florence, 1722, 6 tomes en 3 vol. in-folio. Cet ouvrage l'a fait appeler par Muratori, le restaurateur de la Théologie dogmatique. Quelques théologiens protestans en ont fait un si grand cas, qu'ils l'ont fait imprimer pour leur usage. « Il y a dans cet ouvrage, dit l'abbé Duguet, une grande érudition, sans élévation néanmoins, et avec le mélange de plusieurs choses douteuses ou fausses que l'expérience et le discernement feront remarquer. » Mais le P. Petau, dans la préface de son deuxième volume, expliqua ces choses que l'abbé Duguet avoit en vue, et se rétracta même sur quelques-unes. IV. Les *Pseaumes* traduits en vers grecs, in-12, 1637. Qui croiroit que cette traduction, comparable peut-être pour le tour et pour l'harmonie aux meilleurs vers grecs, n'a été néanmoins que le délassement de son auteur? Petau n'avoit d'autre parnasse que les allées et l'esca-

lier du collége de Clermont. Cette version si supérieurement versifiée, et que Grotius vouloit toujours avoir sur sa table, n'est pas exempte de défauts. On y chercheroit en vain le genre et le ton lyrique. Elle est toute en vers hexamètres et pentamètres. Le savant jésuite ne connoissoit guère l'essence ni la construction de l'ode. V. *De Ecclesiasticâ hierarchiâ*, 1643, in-folio. VI. De *savantes éditions* des Œuvres de Synesius, de Themistius, de Nicéphore, de saint Epiphane, de l'empereur Julien, etc. VII. Plusieurs *Ecrits* contre Saumaise, la Peyre, etc. Ceux qui souhaiteront connoître plus particulièrement ce qui concerne ce célèbre jésuite, peuvent consulter l'éloge que le P. Oudin en a fait imprimer dans le tome 37e des Mémoires littéraires du P. Niceron.

II. PETAU (Paul), né à Orléans, conseiller au parlement de Paris en 1588, mort en 1614, étudia les lois et les belles-lettres anciennes; les premières par devoir, et les autres par goût. Il réussit assez dans ces deux genres. Ce qui nous reste de lui sur la jurisprudence, ne mérite guère d'être cité. Quelques personnes lui ont fait honneur de la découverte de l'étymologie du nom de huguenots, donné aux Réformés en France. Il rapporte cette dénomination, dit-on, à une monnoie appelée à peu près ainsi; et comme cette monnoie étoit d'une très-petite valeur dans son temps, et que les protestans, ajoute-t-il, ne valent pas mieux, on les appela de ce nom. Il est aujourd'hui presque hors de doute que ce sobriquet a une origine allemande. Il leur vient du mot *Eignossen*, qui signifie associés. Les protestans prirent ce nom en Suisse, d'où, selon toute apparence, il a passé en France. Nous avons de Petau, en matières d'antiquité, quelques traités. Le principal parut à Paris en 1610, in-4°, sous ce titre modeste, *Antiquariæ supellectilis portiuncula*, etc. etc. On estime aussi les deux suivans, I. *Veterum nummorum Γνοϱτομα*. Paris, 1610, in-4°, ouvrage qui fait suite au précédent. II. *De Nithardo, Caroli Magni nepote breve syntagma*, Paris, 1613, in-folio et in-4°, dans lequel on trouve quelques recherches curieuses. On grava son portrait, autour duquel fut mis ce vers, faisant allusion à son nom :

Cum nova [illegible] quærant, non nisi prisca Peto.

— Son fils Alexandre PETAU, conseiller au parlement de Paris en 1628, aima les livres et eut une bibliothèque curieuse, dont le catalogue a été publié.

* PETER *ou* PIERRE communément appelé l'*Enfant sauvage*, trouvé en 1725 dans les bois qui environnent Halmeln au Hanovre, et mort en 1785. Il pouvoit avoir douze ans quand il fut pris et il avoit vécu très-long-temps de l'écorce des arbres, de leurs feuilles et de leurs fruits. On n'a jamais pu savoir au juste combien de temps Peter avoit passé dans cet état. Il avoit encore au cou les restes d'un collet de chemise. L'année qui suivit celle où l'on avoit trouvé ce sauvage, la reine Caroline le fit conduire en Angleterre : mais jamais on ne parvint à le faire parler. Il fut mis entre les mains d'un fermier de North Church au comté d'Hertford, et le gouvernement lui fit une pension viagère de 35 livres sterling. Ce malheureux, qui avoit mené si long-temps une vie toute

sauvage, étoit tout près de l'imbécillité: mais il étoit d'un caractère doux et ne faisoit aucun mal.

† PETERBOROUGH (Charles Mordaunt, comte de), chevalier de l'ordre de la Jarretière, né en 1658, servit d'abord dans la marine et fut un de ceux qui déterminèrent Guillaume d'Orange à passer en Angleterre. Il eut la confiance de ce prince et celle de la reine Anne qui l'employèrent comme homme de guerre et homme d'état. Il se signala l'an 1705 en Espagne à la tête des troupes envoyees au secours de l'archiduc Charles. Ayant assiégé Barcelone avec une armée qui n'étoit guère plus nombreuse que la garnison, et le siége traînant en longueur, il ordonna à son armée de se rembarquer. Il apprit dans le moment que le prince de Darmstadt qui commandoit les Allemands, venoit d'être tué: à cette nouvelle il change de sentiment, et presse la reddition d'une place dont personne ne peut partager la gloire avec lui. Le fort est pris; la ville capitule; le vice-roi parle à Peterborough à la porte de la ville. Les articles n'étoient point encore signés, quand on entend tout d'un coup des cris et des hurlemens. « Vous nous trahissez, dit le vice-roi à Peterborough! Nous capitulons avec bonne foi, et voilà les Anglais qui sont entrés dans la ville par les remparts. Ils égorgent, ils pillent et ils violent. » Vous vous méprenez, répondit milord Peterborough; il faut que ce soit des troupes du prince de Darmstadt. Il n'y a qu'un moyen de sauver votre ville: c'est de me laisser entrer sur-le-champ avec mes Anglais. J'appaiserai tout, et je reviendrai à la porte achever la capitulation. » Il parloit d'un ton de vérité et de grandeur, qui, joint au danger présent, persuada le gouverneur. On le laisse entrer. Il court avec ses officiers: il trouve des Allemands et des Catalans qui saccageoient les maisons des principaux citoyens, il les chasse, il leur fait quitter le butin qu'ils enlevoient. Il rencontre la duchesse de Popoli entre les mains des soldats, prête à être outragée; il la rend à son mari. Enfin ayant tout appaisé, il retourne à cette porte, et signe la capitulation. Non moins heureux l'année suivante, il força le maréchal de Tessé d'abandonner le camp qu'il avoit devant cette ville, avec près de cent pièces de canon, les munitions de guerre et de bouche, et tous les blessés dont il fit prendre un soin particulier. Couvert de gloire dans ces deux campagnes, il aspira au titre de généralissime des troupes alliées, et excita contre lui la jalousie des autres commandans. Sur les plaintes de l'archiduc lui-même, il fut rappelé en Angleterre et disgracié. Ce ne fut qu'après plusieurs apologies qu'il vint à bout de se laver des inculpations dont on l'avoit chargé. On l'employa depuis dans des négociations. Il fut envoyé, en 1710, 1712 et 1713, en qualité d'ambassadeur à Vienne et dans diverses cours d'Italie; et partout il donna des preuves de son intelligence, aussi remarquable que celles de son courage dans les armées. Il s'étoit trouvé, en 1711, aux conférences de Francfort pour l'élection d'un empereur. Sa santé s'étant dérangée, il fit le voyage de Portugal, dans la vue de la rétablir par le changement d'air; mais il trouva le terme de sa carrière en passant de Lisbonne à Londres, le 25 octobre 1735. Le comte de Peter-

borough étoit brave, généreux, humain, altier et ambitieux. On l'a comparé à ce héros dont l'imagination des Espagnols a rempli tant de livres. Il étoit galant comme Amadis, mais plus expéditif dans ses voyages; car il disoit « qu'il étoit l'homme de l'Europe qui avoit vu le plus de rois, et le plus de postillons. Né avec toute l'ardeur du courage, il avoit fait dès son enfance des actions que tout autre que Charles XII n'auroit pu égaler. Quelqu'un le louoit un jour, de ce que rien ne l'avoit jamais effrayé : « Montrez-moi, dit-il, un danger que je croie inévitable, vous verrez que j'ai autant de peur qu'un autre. » Il parloit avec la même hardiesse qu'il agissoit. Après la bataille d'Almanza, gagnée en 1707 par les Français contre les Anglais, au sujet des prétentions de Philippe V et de l'archiduc à la couronne d'Espagne, bataille à laquelle aucun de ces deux princes ne fut présent, le comte de Peterborough, singulier en tout et d'un esprit très-républicain, s'écria : « Qu'on étoit bien bon de se battre pour eux ! » Ce fut ce qu'il manda au maréchal de Tessé; et il ajoutoit avec une fierté peu convenable, « qu'il n'y avoit que des esclaves qui combattissent pour un homme, et qu'il falloit combattre pour une nation. » Ce comte étoit l'ennemi déclaré du duc de Marlborough, qui passoit pour aimer beaucoup l'argent. L'un et l'autre étoient d'une figure avantageuse et d'une égale valeur; mais Peterborough gâta ses plus belles actions par des rodomontades et des écarts d'esprit; au lieu que Marlborough conserva toujours le sang-froid de la raison au milieu de l'action la plus vive, et sut cacher son amour-propre après la victoire. *Voyez* MARLBOROUGH, à la fin de l'article.

PETERFFI (Charles), né d'une famille noble de Hongrie, se fit jésuite en 1715, enseigna les belles-lettres à Tyrnau et la philosophie à Vienne. Il se consacra ensuite tout entier à l'étude de l'histoire de sa patrie, et publia *Sacra concilia in regno Hungariæ celebrata ab anno* 1016, *usque ad annum*, 1715, Vienne et Presbourg, 1742, in-fol. Cette collection renferme, outre les conciles de Hongrie, les constitutions ecclésiastiques des rois de Hongrie et des légats du saint siége. On admire avec raison la beauté du style, l'ordre qui règne dans cet ouvrage, la variété des recherches, les estampes qui représentent des anciens monumens; mais la partialité qui y règne, en affoiblit le mérite et on reprocha à l'auteur de témoigner trop d'aigreur contre ses adversaires; ce qui lui occasionna beaucoup de chagrins. Il mourut le 14 août 1746.

PETERKIN, *Voy.* PERKIN.

* PETERMANN (André), né à Werben en basse Saxe, l'an 1649, reçu docteur en la faculté de médecine d'Altorf, obtint à Léipsick, d'abord, la chaire d'anatomie et de chirurgie, puis celle de professeur extraordinaire, et en 1691, la charge de professeur ordinaire. Il les remplit toutes avec distinction. Pétermann, mort en 1703, excella dans la pratique des accouchemens, matière sur laquelle il écrivit en allemand un ouvrage estimé. On a encore de lui, I. *Brevissima manuductio ad praxim medicam*, Lipsæi, 1706, 1730, in-8°. II. *Observationes medicæ*, ibidem, 1707, in-8°. III. *Chymia*, ibidem, 1708, in-4° et

in-8°. On doit l'édition de ces ouvrages, à Benjamin-Benoît Pétermann son fils, aussi médecin à Léipsick.

PETERNEEFS. *Voyez* NEEFS (Peter).

* I. PETERS (Hugues), fanatique anglais, né en 1599, à Fowey en Cornouailles, mort en 1660, élève du collége de Saint-Jean à Cambridge, d'où l'irrégularité de sa conduite le fit chasser, débuta ensuite au théâtre en sortant du collége, et s'y distingua dans les rôles bouffons. Depuis il prit le parti de l'église, et porta dans la chaire la manière qui lui avoit réussi sur la scène. L'évêque Mountaine lui donna les ordres, et le nomma aussi lecteur du Saint-Sépulcre à Londres. Les suites d'une intrigue que Peters eut avec une femme mariée, l'obligèrent à prendre la fuite : il se retira à Roterdam, où il se joignit aux indépendans; puis il passa dans la nouvelle Angleterre. Mais au commencement de la rebellion, il revint à Londres, fut un très-chaud partisan du parlement, et prit une part très-active à la mort du roi. Depuis son procès lui fut fait; il fut pendu et écartelé.

* II. PETERS (François-Lucas), peintre de paysage, né à Mechlin en 1606, mort en 1651, fut disciple de Gérard Segers. L'archiduc Léopold, qui faisoit grand cas des talens de cet artiste, l'employa beaucoup.

* III. PETERS (Bonaventure), né à Anvers en 1614, et mort dans la même ville en 1652, poëte et peintre célèbre, nous a laissé des *morceaux précieux* dans le genre terrible. Les vaisseaux frappés de la foudre et brisés contre les écueils, les tempêtes, les incendies, furent les sujets sur lesquels il s'exerça. Il eut un frère, nommé Jean PETERS, né en 1625, qui travailla dans le même genre, et dont les tableaux sont d'une vérité qui fait frémir. Sa touche est fine, son coloris bien entendu. On ignore l'année de sa mort.

IV. PETERS (Le père), Jésuite, étoit le confesseur et le conseil de Jacques II roi d'Angleterre. Ce prince le congédia en 1688, parce qu'on le regardoit comme l'auteur des troubles qui agitoient alors le royaume. « Le jésuite Peters, dit Burnet, étoit le plus ardent des directeurs du roi et le plus écouté. Cet homme, sorti d'une famille de la première noblesse, n'avoit aucun savoir, et ne s'étoit fait estimer que par sa bigoterie et par son audace. » Quoique Burnet ne soit pas toujours croyable, il est certain que le P. Peters n'étoit pas l'homme qu'il falloit à Jacques II dans les circonstances critiques où il se trouva.

* PETERSEN (Jean Guillaume), ecclésiastique allemand, né à Osnabrug, en 1649, étudia à Lubeck, à Giessen et à Rostock. En 1677, il fut nommé professeur de poésie dans cette dernière université; et peu de tems après, il fut appelé à Hanovre pour y exercer le pastorat : il passa de là dans l'évêché de Lubeck, dont il fut surintendant. C'étoit un homme d'un caractère recommandable, mais d'une imagination facile à exalter; il adopta d'abord les rêveries des millénaires, et ensuite s'érigea en prophète, et s'associa dans ce ministère Jeanne-Eléonore de Merlau, sa femme. Un des dogmes qu'ils disoient leur avoir été révélés, étoit celui qu'ils appeloient le *rétablissement de toutes choses*.

Par-là ils entendoient que les damnés et les démons se repentiroient un jour, et obtiendroient grace par la vertu de la mort de J. C. Ils enseignoient un état mitoyen, où les ames des bons et des méchans se trouvent, selon eux, après la mort. Ils regardoient aussi comme indifférent, ou à peu près, à quelle secte du christianisme on fut attaché quant aux dogmes et au culte. Il fut déposé de ses fonctions pastorales en 1692. Il mourut dans une terre qu'il avoit achetée près de Magdebourg. Nous avons sa *Vie* écrite en allemand par lui-même, et imprimée pour la 1re fois en 1717, in-8°. Sa femme y ajouta la sienne en 1718.

† PETIET (Claude), sénateur, grand officier de la légion d'honneur, né à Châtillon-sur-Seine, le 9 février 1749, se destina de bonne heure aux travaux de l'administration. Après avoir servi quelque tems dans la gendarmerie, il fut pourvu d'une charge de commissaire des guerres, et nommé subdélégué-général de l'intendance de Bretagne pendant 20 ans : il eut une part considérable aux affaires de cette grande province ; et fut constamment investi de la confiance des chefs de l'administration et de l'estime des administrés. « Il étoit à Nantes lorsque cette ville repoussa l'armée des Vendéens. Le général en chef, qui avoit si bien défendu la ville, se plut à rendre un témoignage public au dévouement que Petiet avoit montré dans un moment aussi critique. Quelques jours après, partant de Nantes sans escorte, il est surpris par un détachement ennemi. On l'arrête, on le met en joue, on l'interroge : il se nomme ; et à son nom les armes tombent, la haine s'oublie, la bienveillance renaît ; et ces furieux, prêts à l'immoler, respectent en lui l'homme de bien qu'ils ne connoissoient que par la réputation de sa justice et de sa bienfaisance. » Aussi-tôt que le peuple eut à nommer de nouveaux représentans, Petiet fut élu par le département d'Ille et Vilaine, pour siéger au conseil des anciens. Mais à peine y avoit-il pris place, que le gouvernement que l'on venoit d'établir, l'appela au ministère de la guerre, dans les circonstances les plus difficiles peut-être où ce ministère se fût jamais trouvé. Le désordre étoit au comble ; l'armée étoit sans organisation ; l'emploi immodéré des réquisitions avoit épuisé toutes les ressources ; la monnoie étoit sans valeur ; dans les nominations aux places, on n'avoit eu égard qu'au zèle, et ce zèle même n'avoit pas toujours été vrai ; les places étoient obstruées et non remplies. Le nouveau ministre sentoit le besoin de tout renouveler ; mais aussi il connoissoit le danger d'en laisser soupçonner le dessein. Ce fut par degrés qu'il vouloit que l'ordre commençât à renaître ; la comptabilité devint plus sévère ; le passage du papier-monnoie à la monnoie réelle eut lieu sans compromettre ni le trésor public par l'excès des dépenses, ni l'existence des fonctionnaires par le retard des paiemens ; les choix inconsidérés que les administrations précédentes avoient été forcées de faire, furent à-peu près réparés ; et le ministre eut le premier la gloire de soumettre, après une année d'exercice, le tableau de ses opérations au jugement de ses concitoyens. Après un ministère de deux ans, Petiet se retira sans titres, sans fortune, au sein de sa famille, destinant à l'éducation de ses enfans des jours

que ne réclamoit plus sa patrie. Un nouveau témoignage d'estime publique vint néanmoins l'arracher à ces douces occupations : l'assemblée électorale du département de la Seine l'élut unanimement au conseil des cinq cents. Au 18 brumaire, Napoléon appela dans son conseil celui que la voix publique lui désignoit comme un homme de bien, et dont il connoissoit par lui-même les lumières et les vertus. Il se fit suivre par Petiet dans la seconde conquête de l'Italie, et il lui donna une preuve éclatante de sa confiance, en le chargeant de gouverner, comme ministre, la belle province de Lombardie. Dans cette nouvelle mission, Petiet prépara les lois de l'Italie régénérée; il adoucit le poids des charges inévitables de la guerre, et il mérita l'affection d'un peuple, dont les destinées alloient s'allier à celles du peuple français. Lorsque l'empereur crut devoir rassembler en face du rivage d'Angleterre une armée, ce fut à Petiet que S. M. en confia l'administration générale : et lorsqu'ensuite l'armée eut ordre de voler en Allemagne, sans consulter ses forces, et n'obéissant qu'à son zèle, il ne voulut jamais s'en séparer. Il suivit le vainqueur jusques à Vienne; mais les funestes progrès de la maladie qu'il avoit été forcé de négliger, lui permirent à peine, à la paix qui fut si prompte, de revenir en France. Il est mort à Paris le 25 mai 1806, et, le 27, son corps fut transporté au Panthéon.

† PÉTION DE VILLENEUVE (Jérome), avocat à Chartres, où il étoit né, fut député du tiers-état du bailliage de cette ville aux états généraux. En 1789, il se prononça en faveur des changemens politiques qui s'y opérèrent. Pétion, avec un physionomie heureuse, avoit de la facilité dans le discours; mais ni chaleur, ni éloquence, un caractère entreprenant, mais foible dans les dangers. Il parla sur un grand nombre de sujets, entr'autres sur les biens du clergé, et s'attacha à prouver que les richesses ne faisoient que corrompre cet ordre, en nuisant à sa véritable utilité. Il réclama, au 31 juillet, la mise en jugement des hommes suspects à la nation; il dénonça les repas des gardes du corps; il proposa de donner au roi le titre de *Roi des français par le consentement de la nation*, et de supprimer la formule : *par la grace de Dieu.* —C'est calomnier Dieu, s'écria-t-il; Charles IX étoit-il aussi roi par la grace de Dieu? — Il s'opposa à ce que la justice fût rendue au nom du roi, et ne vouloit pas qu'on laissât à ce prince le droit de paix et de guerre : il vota l'émission des assignats, et appuya les projets de Mirabeau sur les finances. Le 4 décembre, l'assemblée nationale l'élut pour son président. Le 17 janvier 1791, il prononça un long discours sur l'organisation des jurés. Le 11 mars il plaida la cause des gens de couleur, et le 22 il parla en faveur de la régence élective. Le 21 mai, il appuya le plan de Buzot, pour la division du corps législatif en deux chambres. En juin, il fut nommé président du tribunal criminel de Paris; et lorsque l'assemblée apprit le départ de Louis XVI, il fut un des trois commissaires chargés d'aller chercher ce prince à Varennes. Pétion étoit soupçonné d'être dévoué à la faction d'Orléans. Il publia conjointement avec Robespierre, un écrit pour, disoit-il, former l'*opinion publique*. Après la session de

l'assemblée, il fut nommé maire de Paris; et dans la journé du 20 juin, Louis XVI lui reprocha de n'avoir pas employé son autorité de maire, pour empêcher la multitude de venir l'insulter au château des Tuileries · Pétion pour s'en venger, fit aussitôt inprimer sa *Conversation* avec ce prince. Le conseil général du département de Paris, le suspendit de ses fontions le 6 juillet, et le roi confirma cette suspension. Mais des agens, répandus dans les différentes assemblées des sections, le redemandèrent à grand cris. La multitude parcouroit les rues, en répétant *Pétion ou la mort!* et le 12 il vint à la barre de l'assemblée non pour se justifier, mais pour provoquer une justice sévère sur sa conduite: démarche adroite qui lui fit obtenir la levée de la suspension prononcée contre lui. Il montra néanmoins de l'irrésolution dans la journée du 10 août, et prit successivement des mesures contradictoires : conduite qui annonçoit la crainte de ne pas réussir. Il fut consigné à l'hôtel de la mairie par les insurgés à ses ordres, au moment où il envoyoit un ordre au commandant de la garde parisienne de défendre le château. Les horribles journées des 2 et 3 septembre, sont encore une tache à sa mémoire, malgré sa justification. Nommé député à la convention nationale par le département d'Eure et Loir, il fut élu président le 11 octobre : il entra au comité de constitution, et parla en faveur du duc d'Orléans. En novembre, commença à éclater entre lui et Robespierre, qu'on avoit nommé jusques-là (sur-tout à l'assemblée nationale), les deux doigts de la main, une haine qui finit par lui devenir funeste, et il fit même paroître alors, le 10, un *Discours et une Lettre*, qui seront des monumens précieux pour l'histoire, relativement aux événemens de l'année 1792, et en particulier sur Robespierre, Marat, Brissot, et sur lui-même. Il développoit dans ses discours, les rivalités du conseil général de la commune de Paris avec l'assemblée, et les causes qui amenèrent les massacres commis à la suite du 10 août : il y disoit de Robespierre, qu'il ne croyoit pas qu'il aspirât à la dictature, et n'accusoit que Marat de cette folle prétention. Il conjuroit au reste, dans son Discours et dans sa Lettre, les partis, d'oublier leurs haines et leurs préventions, et de se réunir pour l'intérêt public. Le 25 mars 1793, il fut nommé membre du premier comité de salut public et de défense générale. Les séances du 10 avril et jours suivans furent consacrées presqu'en entier aux dissensions entre Pétion et Robespierre : ils se jurèrent, en présence de leurs collègues, une guerre à mort; mais enfin Robespierre, Danton et la commune l'emportèrent. On prit occasion des déclarations du général Miaczinski, lequel avoit présenté Pétion, comme lié avec Dumouriez, pour former une commission chargée d'examiner la conduite de celui-ci; et le 2 juin, Pétion fut décrété d'accusation et mis hors la loi le 28 juillet, parce qu'il avoit réussi à s'échapper de chez lui, où il étoit gardé par un gendarme; mais il fut trouvé, en 1794, avec Buzot, mort de faim ou assassiné et à moitié dévoré par les animaux, dans un champ couvert de blés, aux environs de St.-Emilion dans le département de la Gironde, où il étoit parvenu avec ses compagnons d'infortune, après avoir long-temps erré en Bretagne et sur les bords de la Gironde. Ainsi finit un hom

me qui avoit été une des idoles du peuple de Paris. Madame Roland peint Pétion comme un homme de bien, un bon homme, probe, franc, vertueux, obligeant; mais elle reconnoit qu'il est froid orateur, et lâche dans son style comme écrivain. D'autres au contraire l'ont peint comme un ambitieux, comme un homme adroit, ménageant tous les partis et cherchant à aduler le peuple pour renverser toute autorité : cachant, sous un extérieur bienveillant et une figure agréable et douce, une âme froide, pusillanime, et dès-lors qu'il est facile de conduire à des actes de cruauté. Pétion prit souvent son insensibilité pour du courage, et se crut de bonne foi supérieur à Aristide, dont on lui donna le surnom. Madame de Genlis avoue, dans *le précis de sa conduite, durant la révolution*, qu'elle eut pour Pétion une véritable estime jusqu'à la mort du roi, et dit que résolue de voyager en Angleterre avec mademoiselle d'Orléans, et craignant que ce voyage entrepris en octobre 1791, n'occupât désagréablement l'attention publique, elle consulta Pétion qui s'offrit à la conduire à Londres, disant qu'il avoit une mission pour préparer des magasins pour les bleds qu'il vouloit exporter de France. Ce fut alors, si l'on en croit toujours le même auteur, que Pétion qui pendant son absence, après la session alloit être élu maire de Paris, lui déclara que s'il occupoit cette place, il consentoit à être regardé comme le plus misérables de tous les hommes. — Après s'être séparés à Londres, madame de Genlis ajoute qu'au moment du procès du roi, elle lui écrivit une lettre contre cet attentat, et que tout ce que Pétion osa faire, fut de la faire insérer dans le journal intitulé le Patriote français, sous le titre de *Réflexions d'un ami de la liberté.* On a publié en 1793, les Œuvres de Pétion, 4 vol. in-8°. Elles renferment des opuscules politiques, écrits avant la révolution, ses discours comme député, et ses comptes rendus comme maire.

I. PETIS DE LA CROIX (François), secrétaire interprète du roi pour les langues orientales, succéda à son pere en cette charge, et la remplit avec honneur. Il fit plusieurs voyages en Orient et en Afrique par ordre de la cour. Louis XIV l'employa dans différentes négociations, et récompensa son mérite en 1692, par la chaire de langue arabe au collége royal. Il mourut à Paris en 1713. Lorsque les Algériens demanderent la paix à Louis XIV, Petis en traduisit les conditions. Les Tripolitains, obligés par ce traité à rembourser au profit du roi de France six cent mille francs, offrirent à l'interprète une somme très-forte, s'il vouloit mettre dans le traité le mot d'écus de Tripoli, au lieu d'écus de France; ce qui eut causé une diminution très-considérable. Mais sa fidélité fut victorieuse de cette tentation. Outre les langues arabe, turque, persanne, et tartare, il savoit bien aussi l'éthiopien et l'arménien. On a de lui, I. La Traduction des *Mille et un jours*, contes persans, cinq vol. in-12. II. *Etat général de l'empire Ottoman depuis sa fondation jusqu'à présent*, avec *l'Abrégé des Vies des empereurs*, traduit d'un manuscrit turc, Paris 1682, 3 vol. in-12. III. *Histoire de Timur-Bec, connu sous le nom du grand Tamerlan, empereur des Mogols et Tartares, etc.*, traduite du persan, in-12, en 4 vol., Paris

1722. Elle a été composée par Scherfeddin et diffère de celle traduite par Valtiar, d'après Arabschah, la première ne renferme que des éloges du conquérant ; la deuxieme en est une satire éloquente. Il a fait encore plusieurs autres *Traductions* de livres arabes ou persans, qui sont restées manuscrites. *Voyez* HAMZA.

† II. PETIS DE LA CROIX (Alexandre-Louis-Marie), fils du précédent, professeur d'arabe au collége royal de France, et mort en 1751 âgé de 53 ans, a donné, I. *Lettres critiques de Hadgi Mehemmed Effendi à madame la marquise de G***, au sujet des Mémoires du chevalier d'Arvieux*, Paris, 1735, in-12. II. *Etat politique et militaire des archives des princes ottomans*, Paris, 1725, in-8°. III. Plusieurs *Traductions* d'ouvrages arabes restées manuscrites.

I. PETIT (François). *Voyez* POURFOUR.

II. PETIT (Jean), docteur de Paris, réputé par son savoir, par son éloquence et par les harangues qu'il prononça au nom de l'université, fut de la célèbre ambassade que la France envoya en Italie pour la pacification du schisme, en 1407 ; mais à son retour il perdit bientôt le peu de gloire qu'il avoit acquise. Jean Sans-Peur, duc de Bourgogne ayant fait assassiner Louis de France, duc d'Orléans, frère de de Charles VI ; Jean Petit, vendu au meurtrier, soutint dans la grand'salle de l'hôtel-royal de Saint-Paul, le 8 mars 1408, que le meurtre de ce duc étoit légitime. Ce docteur eut l'audace d'avancer, « qu'il est permis d'user de surprise, de trahison et de toutes sortes de moyens pour se défaire d'un tyran, et qu'on n'est pas obligé de lui garder la foi qu'on lui avoit promise. Il osa ajouter, que celui qui commettoit un tel meurtre, non-seulement ne méritoit aucune peine, mais même devoit être récompensé. » Le plaidoyer qu'il prononça à cette occasion parut sous le titre de *Justification du duc de Bourgogne*. Il s'éleva un cri général contre cette doctrine meurtrière ; mais le grand crédit du duc de Bourgogne mit son auteur à couvert pendant quelque temps. Cependant les écrivains sages de cette époque, Gerson à leur tête, dénoncèrent cette doctrine à Jean de Montaigu, évêque de Paris, qui la condamna, comme hérétique, le 23 novembre 1414. Le concile de Constance l'anathémisa l'année suivante, à la sollicitation de Gerson, mais en épargnant le nom et l'écrit de Jean Petit. Enfin le roi fit prononcer le 16 septembre 1416, par le parlement de Paris, un arrêt sanglant contre le pernicieux libelle, et l'université le censura. Mais le duc de Bourgogne eut le crédit en 1418, d'obliger les grands vicaires de l'évêque de Paris pour lors malade à Saint-Omer, de rétracter la condamnation prononcée par ce prélat en 1414. L'apologiste de l'assassinat étoit mort trois ans auparavant en 1411, à Hesdin. Son plaidoyer en faveur du duc de Bourgogne et tous les actes concernant cette affaire, se trouvent dans le cinquième tome de la dernière édition des OEuvres de Gerson.

III. PETIT (Jean), imprimeur de l'université de Paris en 1530, mort vers l'an 1542, se signala par le grand nombre de ses éditions. On dit qu'il entretenoit les presses de vingt imprimeries.

† IV. PETIT (Samuel), né en 1594 à Nîmes d'un ministre, fit ses études à Genève avec un succès peu commun. Il n'avoit que 17 ans lorsqu'on l'éleva au ministère. Petit fut nommé peu de temps après à la chaire de théologie, de grec et d'hébreu de cette ville, où il mourut le 12 décembre 1643. On a de lui plusieurs ouvrages, I. *Miscellanea* en neuf livres, Paris, 1630, in-4°. Il y explique et y corrige quantité de passages de différens auteurs. II. *Eclogæ chronologicæ*, in-4°. Il y traite des années des Juifs, des Samaritains, et de plusieurs autres peuples. III. *Variæ lectiones*, en quatre livres. Il en a employé trois à expliquer les usages de l'Ancien et du Nouveau Testament, les cérémonies, observations, etc. imprimées d'abord à Paris en 1615 et réimprimées en 1635, in-folio, il y corrige quantité d'endroits de divers auteurs grecs et latins. Cet ouvrage important a été successivement enrichi des remarques de Palmérius, Salvini, Duker et Wesseling. IV. Plusieurs autres *Ecrits*, qui comme les précédens, attestent une érudition profonde. Sa douceur étoit extrême. S'étant rendu par curiosité à la synagogue d'Avignon, un rabbin lui dit mille injures en hébreu. Petit lui répondit sur-le-champ. Le docteur israélite confus lui fit des excuses: le ministre protestant se contenta de l'exhorter à passer de la synagogue dans l'église chrétienne, sans lui témoigner aucun ressentiment.

V. PETIT (Pierre), mathématicien et physicien, né en 1598 à Mont-Luçon, mort en 1677 à Ligny-sur-Marne, devint par son mérite géographe du roi et intendant des fortifications de France. On a de lui plusieurs ouvrages de mathématique et de physique qui eurent du succès dans le temps où ils parurent. Les principaux sont, I. Des *Traités du compas de proportion*; de la *Pesanteur et de la grandeur des métaux*; de la *Construction et de l'usage du calibre d'artillerie*, in-8°. II. Du *vide*, in-4°, 1647. III. *Calculus duarum eclipsium, anni* 1652, in-fol. IV. Des *Remèdes qu'on peut apporter aux inondations de la rivière de Seine dans Paris*, 1668, in-4°. V. De la *Jonction de l'Océan et de la Méditerranée par les rivières d'Aude et de la Garonne*, in-4°. VI. *Dissertation sur la nature des comètes, avec un discours sur les pronostics des éclipses et autres matières curieuses*, Paris, 1665, in-4°. L'auteur fit cet ouvrage par ordre de Louis XIV. VII. De la *Nature du chaud et du froid*, 1671, in-12. Il fut le premier qui fit l'expérience du vide en France, après la découverte de Toricelli.

† VI. PETIT (Pierre), médecin de Paris sa patrie, membre de l'académie de Padoue, mort le 13 décembre 1687, à 70 ans, avoit été destiné à l'étude de la médecine, et reçu docteur à Montpellier; lorsqu'il vint à Paris, il renonça à cet état pour se livrer à l'étude de la littérature. Petit vécut pendant quelque temps dans la famille du premier président Lamoignon dont il éleva les fils, et ensuite auprès de M. Nicolaï, président de la chambre des comptes. Il fut profondément versé dans la connoissance des auteurs anciens, grecs et latins, et s'adonna à la poésie latine. Son talent en ce genre n'étoit que médiocre. Le recueil de ses vers parut en 1683,

in-8°. Son poëme intitulé *Codrus*, est remarquable par l'élévation des idées, le choix et l'élégance de l'expression. On peut donner le même éloge à son poëme de la *Cynomagie*, ou du *Mariage du philosophe Cratès avec Hipparchie*. Nous avons aussi de lui un poëme sur la *Boussole* et un sur le *Thé*. Outre ces vers, il reste de lui différens ouvrages en prose, écrits avec netteté, I. Trois *Traités* de physique : le premier, *du Mouvement des animaux*, 1660, in-8°; le deuxième *des Larmes*, 1661, in-8°; et le troisième, *de la Lumière*, 1663 et 1664, in-4°. II. Deux ouvrages de médecine, dont l'un est intitulé *Homeri Nepentes, seu de Helenæ medicamento, luctum, animique omnem ægritudinem abolente*, Utrecht, 1689, in-8°; et l'autre un *Commentaire* sur les trois premiers livres d'Aretée, 1726, in-4°. III. Un *Traité* des Amazones, en latin avec les observations critiques du savant Bernard de la Monnoye, nouvelle édition, Amsterdam, 1687, in-8°, traduit en français, 1718, in-12. IV. Un autre *De la Sybille*, 1686, in-8°. V. Un vol. d'*observations mêlées*, 1683, in-8°. VI. *De naturá et moribus Antropophagorum*, Utrecht, 1688, in-8°. *Voyez* PETRONE.

† VII. PETIT (Jean-Louis), chirurgien, né à Paris en 1674, fit paroître dès sa plus tendre enfance une vivacité d'esprit et une pénétration peu communes. Littre, célèbre anatomiste, demeuroit dans la maison de son père : le jeune Petit profita de bonne heure de ses lumières. Les dissections faisoient son amusement loin de l'effrayer. On le trouva un jour dans un grenier où, croyant être à couvert de toute surprise, il coupoit un lapin qu'il avoit enlevé, dans le dessein d'imiter ce qu'il avoit vu faire à l'habile anatomiste. Le jeune élève fit des progrès si rapides, qu'il avoit à peine 12 ans quand son maître lui confia le soin de son amphithéâtre. Il apprit ensuite la chirurgie sous Castel et sous Mareschal, et fut reçu maître en 1700. Son nom passa dans les pays étrangers. Il fut appelé en 1726 par le roi de Pologne, et en 1734 par Dom Ferdinand, depuis roi d'Espagne. Il rétablit la santé de ces princes qui lui offrirent de grands avantages pour le retenir; mais il préféra sa patrie. Il fut reçu de l'académie des sciences en 1715, et devint directeur de l'académie royale de chirurgie. Petit mourut à Paris le 20 avril 1750, à 77 ans, après avoir inventé de nouveaux instrumens pour la perfection de la chirurgie. Sa sensibilité pour les misères des pauvres étoit extrême; soins, remèdes, attentions, rien ne leur étoit épargné de sa part. Piron fit ces vers pour son portrait :

Il ajoutoit à l'art; il aidoit la nature;
L'un et l'autre pour lui n'avoient rien de caché.
Que sa mémoire passe à la race future!
Il a cherché le pauvre, et les rois l'ont cherché.

On a de lui, I. *Traité des maladies chirurgicales et des opérations qui leur conviennent*, publié en 1774 par Lesne, en 3 vol. in-8°. II. Un très-bon *Traité sur les maladies des os*, dont la meilleure édition est celle de 1723, en 2 vol. in-12. III. Plusieurs *Dissertations* dans les mémoires de l'académie des sciences, et dans le premier volume des mémoires de chirurgie. IV. *Consultations sur les maladies vénériennes*, que M. Fabre a fait entrer dans son Traité sur ces maladies. Tous ses ouvrages prou-

vent qu'il connoissoit aussi parfaitement la théorie que la pratique de son art.

* VIII. PETIT (Pierre), avocat au parlement de Paris et poëte satirique peu connu, vivoit à Paris sous les regnes de Louis XIII et de Louis XIV. Il étoit fils et frère d'un tailleur d'habits de cette ville. Il est auteur de *Paris ridicule*, poeme satirique, badinage où l'on trouve plus d'originalité, de hardiesse que de goût. Ses jugemens prouvent la nullité de ses connoissances, et ses efforts pour montrer le côté ridicule des monumens, places publiques et institutions de cette ville, ne sont pas toujours heureux. On peut cependant tirer de cet ouvrage quelques notions sur l'état de la capitale, au temps où il écrivoit. Ce petit poëme et autres pièces du même auteur sont imprimés dans un recueil de vers très-rare, intitulé : *Le Tableau de la vie et du gouvernement de MM. les cardinaux Richelieu et Mazarin et de M. Colbert, etc.*, in-12, Cologne, 1694. Pierre Petit est auteur d'un autre ouvrage, plus rare encore, plus hardi, et qui lui a valu dans son temps de la célébrité et la mort. C'est un poëme ordurier et impie, dont voici le titre, que la décence nous oblige d'indiquer ainsi : *Le B.....l céleste.* On ignore l'époque où cet ouvrage a été publié, mais ce qu'on sait positivement, c'est que l'auteur fut, à cause de cette publication, condamné à être brûlé vif, et qu'il fut exécuté en place de Grève. Cet ouvrage extrêmement rare, a été réimprimé en 1755 dans le Recueil de pièces choisies, rassemblées par les soins du cosmopolite : recueil imprimé chez le duc d'Aiguillon, et dont, suivant quelques bibliographes, il n'a été tiré que douze, et suivant d'autres, que sept exemplaires. L'éditeur du *Paris ridicule* dit que Petit, avocat, fut brûlé en Grève « à cause de plusieurs sonnets satiriques, particulièrement contre l'honneur de la Vierge. » Voici comment Pierre Petit, dans son Paris ridicule, parle de la place de Grève ;

Malheureux espace de terre,
Au gibet public consacré,
Terrain où l'on a massacré
Cent fois plus d'hommes qu'à la guerre;
Certes, Grève, après maints délits,
Vous êtes, pour mourir, un lit
Bien commode pour les infames ;
Car ils n'ont qu'à prendre un bâteau,
Et, d'un coup d'Aviron, leurs ames
S'en vont en paradis par eau.

Le poëte ne pensoit certainement pas en faisant cette plaisanterie, qu'on pourroit la diriger contre lui-même, et dire que son ame avoit, sans doute, profité, pour aller en l'autre monde, de la commodité qu'il indique.

* IX. PETIT (Paul), licencié en Sorbonne, né à Dijon en 1671, publia en 1718 et 1719, avec Pierre Dumay, la *traduction* des premier et deuxième livres de l'Enéide en patois bourguignon, Dijon, 1 vol in-12.

* X. PETIT (Guillaume), théologien et confesseur de François Ier, mort évêque de Senlis, après l'avoir été de Troies, avoit une haute vénération pour Erasme, et engagea beaucoup le roi à l'attirer en France.

* XI. PETIT (Gilles-Edme), graveur, élève de J. Chéreau, naquit à Paris, en 1696, et y mourut en 1760, âgé de 64 ans. Nous avons de lui une grande quantité de *portraits* de grands hommes, in-8°, et plusieurs autres d'après J. B. Vanloo, Ri-

gaud, etc. — Son fils Gilles-Jacques, mort en 1770 à l'âge de 20 ans, grava fort peu, et laissa lui-même un fils (Jacques Louis) né en 1760, élève de Rome, duquel nous avons diverses *vignettes*, et quelques *morceaux* sur les dessins de Vanloo.

* XII. PETIT (Louis), poëte français, ancien receveur général des domaines et bois du roi de France, mort à Rouen, sa patrie, en 1693, à 76 ans, s'acquit l'estime des savans de son temps, entre autres de Corneille, dont il fit imprimer les pièces de théâtre à Rouen; du P. Commire qui lui adressa un de ses poëmes. On a de lui des satires, épigrammes, madrigaux, stances, etc., dans lesquels le bon goût règne : on les lit encore avec plaisir, quand on fait grace aux expressions surannées. Dans le tome second du tableau historique des littérateurs français, on trouve une jolie ballade de ce poëte.

† XIII. PETIT (Antoine-François), médecin, membre de l'académie des sciences, naquit à Soissons en 1718. Peu d'hommes obtinrent autant que lui la confiance publique. Ses succès furent nombreux. Ennemi des médicamens et des mélanges pharmaceutiques, il s'attachoit au seul remède qu'il croyoit propre à la maladie. L'habitude d'observer rendoit ses pronostics sûrs, et il désignoit souvent la venue des crises et le jour fixe de la cessation du mal. Après avoir employé l'extrait de ciguë, si recommandé par Stork pour la cure du cancer, il annonça l'insuffisance de cette plante. Il crut d'abord que celle qui croissoit en France pouvoit être moins efficace que celle des environs de Vienne; il en demanda l'extrait à Stork, et il a ensuite avoué qu'il ne lui avoit pas réussi davantage. On doit à Petit, I. *Anatomie chirurgicale*, 1753, 2 vol. in-12. II. *Discours sur la chirurgie*, 1757, in-4°. III. *Pièces* relatives aux naissances tardives, 1766, in-8°. IV. *Rapport* en faveur de l'inoculation, 1766, in-8°. V. *Consultations medico-légales*, 1767, in-12. VI. *Projet de réforme sur l'exercice de la médecine en France*, in-8°. Ce célèbre praticien quitta Paris sur ses derniers jours pour venir mourir à Olivet près d'Orléans, le 21 octobre 1794.

* XIV. PETIT (Antoine), sieur de la Garenne, né à Caen le 4 mai 1616, fut pourvu, à l'âge de 16 ans d'une prébende dans l'église collégiale du St.-Sépulchre de la même ville. Mais bientôt il résigna cette prébende à un autre ecclésiastique, son ami, pour se livrer tout entier au ministère de la prédication. Ses liaisons avec quelques personnes dont les opinions étoient un peu hardies, ayant indisposé son évêque, ce dernier lui ôta toute direction et l'exercice de la prédication. Il se retira chez les pères de l'Oratoire, où il mourut le 10 novembre 1676. On a de lui le *Catéchisme* de la dévotion, imprimé à Lyon, après sa mort, en 1680, sous le nom d'un autre. Il a aussi composé un *Traité* sur le *Jubilé* et les *Indulgences*, imprimé à Caen en 1662, et laissé plusieurs *ouvrages* manuscrits. Le savant Huet, évêque d'Avranches, lui a donné de grands éloges dans ses *Origines de Caen*.

XV. PETIT-DIDIER (dom Matthieu), bénédictin de la congrégation de Saint-Vannes, né à Saint-Nicolas en Lorraine en

1659, enseigna la philosophie et la théologie dans l'abbaye de Saint-Michel, et devint abbé de Senones en 1715, puis évêque de Macra en 1726. Benoît XIII fit lui-même la cérémonie de son sacre, et lui fit présent d'une mitre précieuse. On a de lui un grand nombre d'ouvrages : la plupart décèlent beaucoup d'érudition. Les principaux sont, I. Trois volumes in-8°, Paris, 1691 et années suivantes, de *Remarques* sur les premiers tomes de la Bibliothèque ecclésiastique de Dupin. Elles sont savantes et en général judicieuses ; mais il y en a quelques-unes qui sentent la chicane, et sur lesquelles l'abbé Dupin se défendit assez bien. Cependant dom Petit-Didier paroît meilleur théologien que son adversaire. II. L'*Apologie des Lettres Provinciales* de Pascal ; Delft (France) 1697, 2 vol. in-12, contre les Entretiens du P. Daniel jésuite. Il désavoua cet ouvrage qui est pourtant de lui, et où l'on trouve du savoir. III. Un Traité de l'*Infaillibilité du pape*, Luxembourg, 1724, in-12, qu'il flattoit par intérêt et par reconnoissance. Ce savant bénédictin mort à Sénones le 14 juin 1728, avoit d'abord été peu favorable à la constitution *Unigenitus ;* mais il se déclara ensuite pour cette bulle. Le P. Jean-Joseph Petit-Didier, jésuite, professeur de théologie et docteur en droit canon, étoit frère du bénédictin ; il a publié quelques *ouvrages classiques* dont on ne parle plus à présent. On en distinguoit un qui fit du bruit lorsqu'il parut, il est intitulé : *Les Saints enlevés et restitués aux Jésuites*. Luxembourg, 1788, in-12.

I. PETIT-PIED (Nicolas), docteur de la maison et société de Sorbonne, né à Paris, fut conseiller-clerc au Châtelet, et curé de la paroisse de Saint-Martial, qui fut réunie à celle de Saint-Pierre-des-Arcis. Il étoit sous-chantre et chanoine de l'église de Paris, lorsqu'il mourut en 1705, à 78 ans. Une contestation lui donna lieu de composer son *Traité du Droit et des Prérogatives des Ecclésiastiques dans l'administration de la Justice séculière*, in-8°. Il voulut présider au châtelet en 1678, en l'absence des lieutenans ; parce qu'il se trouvoit alors le plus ancien conseiller. Les conseillers laïques reçus depuis lui s'y opposèrent, et prétendirent que les clercs n'avoient pas le droit de présider et de décaniser. Cette contestation excita un procès, et il intervint un arrêt définitif le 17 mars 1682, qui décida en faveur des conseillers-clercs. L'ouvrage qu'il fit à cette occasion lui fit beaucoup d'honneur.

II. PETIT-PIED (Nicolas), neveu du précédent, docteur de la maison et société de Sorbonne, né à Paris en 1665, fit ses études et sa licence avec distinction. Ses succès lui méritèrent, en 1701, une chaire de sorbonne, dont il fut privé en 1703, pour avoir signé, avec trente-neuf autres docteurs, le fameux Cas de Conscience. On l'exila à Beaune. Dégoûté de ce séjour, il se retira auprès de son ami Quesnel, en Hollande. Il y demeura jusqu'en 1718, qu'il eut permission de revenir à Paris. La faculté de théologie et la maison de sorbonne le rétablirent dans ses droits de docteur au mois de juin 1719. Mais dès le mois de juillet suivant, le roi cassa ce qui avoit été fait en faveur de ce théologien. L'évêque de Baïeux (Lor-

raine) le prit alors pour son conseil. Ce prélat étant mort en 1728, Petit-Pied se retira de nouveau en Hollande. Il obtint son rappel en 1734, et mena ensuite une vie tranquille à Paris jusqu'à sa mort, arrivée le 7 janvier 1747. Petit-Pied a laissé un grand nombre d'ouvrages sur les querelles du temps; les principaux sont. I. *Règles de l'équité naturelle et du bon sens, pour l'examen de la Constitution* Unigenitus, 1713, in-12. II. *Examen théologique de l'Instruction Pastorale*, approuvée dans l'assemblée du clergé de France, et proposée à tous les prélats du royaume pour l'acceptation de la Bulle, etc. 1713, 3 vol. in-12. III. *Réponses* aux Avertissemens de l'évêque de Soissons (Languet), cinq tomes in-12, en 10 parties. IV. *Examen pacifique* de l'acceptation et du fond de la Bulle *Unigenitus*, 3 vol. in-12. V. *Traité de la Liberté*, en faveur de *Jansénius*, in-4°. VI. *Obedientiæ credulæ vana religio, seu silentium religiosum in causâ* Jansenii *explicatum et salvâ fide ac autoritate ecclesiæ vindicatum*, 1708, 2 vol. in-12. VII. Un *Traité du refus de signer le Formulaire*, 1709, in-12. VIII. *De l'injuste accusation de Jansénisme*, Paris, 1712 in-12. IX. *Plainte à M. Habert, etc.*, in-12. X. *Lettres* touchant la matière de l'Usure, Lille (Utrecht), 1731, in-4°. Il a aussi travaillé avec le Gros, à l'ouvrage intitulé : *Dogma ecclesiæ circa usuram expositum et vindicatum*, in-4°. XI. Trois *Lettres* sur les Convulsions, et des Observations sur leur origine et leur progrès, in-4°; il ne leur est point favorable. XII. Quelques *Ecrits* sur la crainte et la confiance, et sur la distinction des vertus théologales, etc. On ne croit pas devoir pousser plus loin cette liste; on en trouvera une plus détaillée dans le nouveau Moréri, si l'on fait quelque cas de tout ce qui a été écrit sur ces querelles ridicules du jansénisme et du molinisme.

I. PETITOT (Jean), peintre, né à Genève en 1607, porta la peinture en émail à sa perfection. Rien de plus parfait en ce genre, que les ouvrages qu'on a de lui. S'étant retiré en Angleterre après avoir voyagé en Italie, il parvint à trouver, avec Turquet de Mayerne, habile chimiste, des couleurs d'un éclat merveilleux, et sur-tout la manière de graduer le feu. Le célèbre Van-Dyck se plaisoit à le voir travailler, et à retoucher quelquefois ses ouvrages. Son talent ne se bornoit point à être un excellent copiste; il savoit aussi *dessiner* parfaitement le naturel. Les premières personnes d'Angleterre employèrent son pinceau. Charles Ier, ami des arts, lui donna un logement à Whitehall, et le créa chevalier. Après l'assassinat juridique de ce prince, il vint à Paris en 1649, avec la famille royale de Stuart. Louis XIV lui accorda une pension considérable et un logement aux galeries du Louvre; mais comme cet artiste étoit protestant, il se retira dans sa patrie, à la révocation de l'édit de Nantes. Il mourut à Vévay dans le canton de Berne, en 1691. Ce peintre avoit l'ame noble et le cœur sensible. Il s'étoit associé dans son travail Bordier son beau-frère, qui s'étoit chargé de peindre les cheveux, les draperies et les fonds : Petitot faisoit la tête et les mains. Ces

deux amis vécurent toujours sans jalousie, et gagnèrent ensemble plus d'un million. On a de Petitot un grand nombre de *portraits* qui se vendent depuis 60 jusqu'à 200 louis. Son chef-d'œuvre est le *portrait* de Rachel de Rouvigni, comtesse de Southampton. Cet émail unique, copié sur un portrait de Van-Dick, appartient au duc de Dévonshire. Il a dix pouces de hauteur sur six de largeur. Le coloris en est de la plus grande beauté, et l'exécution en est très-hardie. Les *portraits* qu'on estime le plus ensuite, sont ceux que Petitot fit d'après Van-Dick. Ceux en émail sont fort recherchés des curieux. Michelet d'Ennery, si connu par son riche médailler, en avoit fait une collection de 51, que Louis XVI acheta en 1786, des héritiers du possesseur pour 70 mille livres. Le musée Napoléon possède, dans un cadre, plusieurs émaux de cet artiste : ils représentent les portraits de quelques personnages illustres du 17e siècle : on y remarque ceux de Louis XIV ; de Monsieur, frère unique du roi ; du grand Condé ; du cardinal de Richelieu, etc. ; de mesdames de Sévigné, de Grignan, de Fontanges, et autres. Ce cadre appartenoit ci-devant au cabinet des antiques de la Bibliothèque impériale. L'art de la peinture en émail paroissoit perdu pour nous après la mort de Petitot ; mais Pasquier, peintre en miniature, en a été le restaurateur, et plusieurs artistes se distinguent particulièrement dans ce genre de peinture. --Il y a eu dans le 17e siècle un François PETITOT, qui a continué les *Origines de Bourgogne*, par Palliot.

II. PETITOT (Simon), né à Dijon en 1682, se distingua par ses connoissances dans l'architecture hydraulique. Il éleva à Lyon l'eau du Rhône par une machine de son invention, et fournit, par ce moyen, de l'eau aux fontaines qui décoroient Belle-Cour. En 1736, d'Angevilliers l'appela à Paris pour y construire le puits des Invalides, devenu un objet de curiosité. En 1740, Petitot construisit au Pont-aux-Choux, un puits inépuisable et deux machines pour remplir le réservoir du grand égoût. Le roi vint visiter ses travaux. Petitot fit adapter des ressorts aux diligences de Paris à Lyon, et fit construire à Toulon une machine propre à amener de l'eau douce sur le port pour le service des vaisseaux. En 1746, il proposa d'élever trois cents pouces d'eau de la Seine à la place de l'Estrapade, pour la distribuer ensuite dans tous les quartiers. Cet homme ingénieux mourut à Montpellier le 6 septembre 1746, en allant aux eaux de Balaruc pour sa santé.

PETITY (l'abbé Jean-Raymond de), s'est fait connoître par les *Panégyriques* de *Saint-Jean Népomucène* et de *Sainte-Adélaïde*, et par divers Recueils qui ne sont point sans intérêt ni sans utilité. Les principaux sont, I. *Etrennes Françoises*, 1766 et 1769, in-4°. II. *Bibliothèque des Artistes et des Amateurs*, Paris, 1766, 3 vol- in-4°. Cet ouvrage a été réimprimé sous le titre de *Manuel des Artistes*, 4 vol. in-12. III. *Encyclopédie Elémentaire* ou *Introduction à l'étude des Sciences et des Arts*, Paris, 1767, 3 vol. in-4°. Ce compilateur laborieux est mort vers la fin du siècle dernier.

PETIVER (Jacques), de la

Société royale de Londres, s'appliqua constamment à la physique, et sur-tout à la botanique. On ignore l'année de sa naissance, et on a peu de renseignemens sur sa vie : mais il fut contemporain de Plukenet ; et l'on sait que comme pharmacien, il parvint à une grande fortune. Il fut, avec M. Courten et Sir Hans Sloane, l'un des premiers qui formèrent en Angleterre, des collections de curiosités naturelles de quelque importance. Il chargeoit les capitaines et les chirurgiens de vaisseaux, de lui apporter les objets qu'ils pourroient recueillir, et leur donnoit une instruction imprimée pour leur servir de guide ; sa collection s'enrichit à tel point, que quelque temps avant sa mort, Sir Hans Sloane lui en offrit quatre mille livres sterling. Ce fut lui qui s'en rendit acquéreur au décès de Petiver. Cette immense collection l'avoit rendu célèbre en Angleterre et dans l'étranger. Petiver a aidé Ray dans la rédaction de son second volume de l'Histoire des Plantes. On a de lui, I. *Gazophylacii naturæ et artis decades decem*, Londres, 1702, in-fol. Ce sont cent deux planches gravées ; les explications sont collées au *verso* des gravures. II. *Musæi Petiveriani Centuriæ decem, rariora naturæ continentes, videlicet animalia fossilia, plantas, ex variis mundi plagis advecta, ordine digesta et nominibus propriis signata*, Londres, 1692 à 1703, in-8°. III. *Pterigraphia americana*, Londres, 1712, in-folio avec des planches. IV. *Catalogus J. Raii herbarii britannici, ex editione L. Hans Sloane*, Londres, 1715, in-folio. V. *Plantarum Etruriæ rariorum catalogus*, 1715. VI. *Hortus peruvianus medicinalis*, 1715, etc. ; et un grand nombre de *Mémoires* dans les *Transactions philosophiques*. Cet habile botaniste mourut le 20 avril, en 1718. On a recueilli et publié ses ouvrages, à l'exception des Mémoires insérés dans les Transactions philosophiques, à Londres, en deux volumes in-fol., et un volume in-8°., en 1764.

† PÉTRARQUE (François), l'un des hommes qui font le plus d'honneur à l'Italie, et que l'Europe compte, avec raison, au nombre des restaurateurs des lettres et des bonnes études, naquit à Arrezzo le 20 juillet 1304. Son père s'étant retiré à Avignon, ensuite à Carpentras pour fuir les troubles qui désoloient l'Italie, Pétrarque fit ses premières études dans ces deux villes. Il fut ensuite envoyé à Montpellier, puis à Bologne pour y étudier le droit. Ayant goûté dès-lors les charmes des productions de Virgile, de Cicéron, de Tite-Live, il conçut la plus grande aversion pour la jurisprudence. Son père et sa mère étant morts à Avignon, il retourna dans cette ville où il conçut, en 1327, un amour violent pour Laure de Noves. Pétrarque avoit le visage agréable, les yeux vifs, la physionomie fine et spirituelle. Son air ouvert et noble lui concilioit à la fois l'amour et le respect. Laure fut sensible à ces avantages de la nature ; mais elle ne le lui laissa pas apercevoir. Pétrarque ne pouvant rien gagner sur son amante ou sur sa passion pour elle, ni par ses vers et sa constance, ni par ses réflexions, entreprit divers voyages pour se distraire, et vint s'enfermer enfin dans une maison de campagne à Vaucluse près de l'Isle. Les bords de la fontaine de Vaucluse retentirent de ses plaintes amoureuses. Pétrarque se sépara

pour quelque temps de l'objet de sa flamme. Il voyagea en France, en Allemagne, en Italie: et partout il fut reçu en homme d'un mérite distingué. De retour à Vaucluse, il célébra de nouveau dans ses écrits les vertus, les charmes de sa maîtresse, et le délicieux repos de son ermitage. Il immortalisa Vaucluse, Laure, et s'immortalisa lui-même. Son nom étoit répandu par tout. Il reçut, dans un même jour, des lettres du roi de Naples, du sénat de Rome et du chancelier de l'université de Paris : On l'invitoit de la manière la plus flatteuse, à venir recevoir la couronne de *Poète* sur ces deux théâtres du monde. Pétrarque préféra Rome à Paris; il passa par Naples, où il soutint un examen de trois jours en présence du roi Robert, le juge des savans ainsi que leur Mécène. Arrivé à Rome, il fut couronné de lauriers le jour de Pâques de l'année 1341. Dès le matin, le son des trompettes annonça cette espèce de fête. Pétrarque parut au capitole, précédé par douze jeunes gens de quinze ans, choisis dans les meilleures maisons de Rome. Ils étoient habillés d'écarlate, et récitoient des vers de Pétrarque. Le poète, revêtu d'une robe que le roi de Naples lui avoit donnée, une lyre à la main, monté sur un char environné de musiciens déguisés en amours, en faunes et en satires, étoit placé au milieu des premiers citoyens habillés de vert. Orso, comte d'Anguillara, qui étoit alors sénateur de Rome, venoit ensuite accompagné des principaux du conseil de ville. Lorsqu'il se fut mis à sa place, Pétrarque appelé, par un hérault, fit une courte harangue, et cria trois fois : « Vive le peuple romain! Vive les sénateurs! Dieu les maintienne en liberté! » La harangue finie, il se mit à genoux devant le sénateur qui, après avoir fait un petit discours, donna à Pétrarque trois couronnes : une de lierre, comme poète; une de laurier, comme triomphateur, et une de myrte, comme le plus tendre des amans, en prononçant ces mots : « La couronne est la récompense du mérite ». Pétrarque récita sur les héros de Rome un beau sonnet qui n'est pas dans ses œuvres. Le peuple marqua sa joie et son approbation par des battemens de mains redoublés, et en criant à plusieurs reprises : (Vivent le capitole et le poète)! La cérémonie achevée au capitole, Pétrarque fut conduit en pompe avec le même cortége dans l'église de St. Pierre, où, après avoir rendu grace à Dieu de l'honneur qu'il venoit de recevoir, il déposa ses couronnes pour être placées parmi les offrandes et suspendues aux voûtes du temple. La fête se termina par un festin magnifique et un ballet où Pétrarque fut lui-même un des acteurs. On lui expédia ensuite des lettres-patentes dans lesquelles, après un préambule très-flatteur, il est dit que « Pétrarque a mérité le titre de *grand poëte* et d'*historien;* que pour marque spéciale de sa qualité de poëte on lui a mis sur la tête une couronne de laurier, lui donnant tant par l'autorité du roi Robert que par celle du sénat et du peuple romain, dans l'art poétique et historique à Rome et par-tout ailleurs, la pleine et libre puissance de lire, disputer, d'expliquer les anciens livres, d'en faire de nouveaux, de composer des poëmes, et de porter dans tous les actes la couronne de laurier, de hêtre ou de myrte à son choix, et l'habit poétique. » Enfin on le déclara citoyen ro-

main, et on lui en donna tous les priviléges. Tous ces honneurs n'ajoutèrent rien, comme il le dit lui-même, à son savoir, et augmentèrent le nombre de ses envieux; mais ses admirateurs n'en furent aussi que plus passionnés. Tous les princes et les grands hommes de son temps s'empressèrent à lui marquer leur estime. Les papes, les rois de France, l'empereur, la république de Venise, lui en donnèrent des témoignages éclatans. Retiré à Parme, où il étoit archidiacre, il apprit en 1343 la mort de la belle Laure; il repassa les Alpes pour revoir Vaucluse, et pour y pleurer celle qui lui avoit fait aimer cette solitude. Après s'être livré quelque temps à sa douleur, il retourna en Italie en 1352 pour perdre de vue des lieux autrefois si chers et maintenant insupportables. Il passa à Milan où les Visconti lui confièrent diverses ambassades. Rendu aux Muses, il demeura successivement à Vérone, à Parme, à Venise et à Padoue où il avoit un canonicat: il en avoit eu déjà un à Lombez, et ensuite un autre à Parme. Un seigneur du voisinage de Padoue lui ayant donné une maison de campagne à Arga, tout près de cette ville, il y vécut cinq ans. Ce fut là qu'il reçut une faveur qu'il avoit autrefois briguée sans avoir pu l'obtenir. Sa famille avoit été bannie de la Toscane et dépouillée de ses biens pendant les querelles des Guelfes et des Gibelins. Les Florentins lui députèrent Boccace pour le prier de venir honorer sa patrie de sa présence, et y jouir de la restitution de son patrimoine; mais il n'étoit plus temps de posséder un si grand homme. Quelque sensible que fut Pétrarque à cet hommage que l'étonnement de son siècle rendoit en cet instant à son génie, il ne voulut pas quitter sa douce retraite. Il y mourut peu d'années après. Le 18 juillet 1374, on le trouva mort dans sa bibliothèque, la tête appuyée sur un livre ouvert. En marge d'un manuscrit de Virgile, qui lui appartenoit, et qui est actuellement déposé dans la bibliothèque de St. Ambroise, à Milan, on lit, écrit de la main de Pétrarque, la note suivante, qui a été ainsi traduite: « Laure, que ses vertus ont rendu célèbre, et qui a été le sujet de mes vers pendant plusieurs années, s'offrit à mes regards pour la première fois, le 6 avril 1327, dans l'église de Sainte-Claire, à Avignon. Dans la même église, le même jour, à la même heure, en 1348, cette lumière s'est éteinte, ce soleil a quitté le monde où il brilloit. J'étois à Véronne et j'ignorois mon malheur; ce fut le 19 du mois suivant que je reçus une lettre de mon ami Louis, qui m'apprenoit cette fatale nouvelle. Le jour même de sa mort, son corps si beau, si pur, fut déposé après vêpres dans l'église des cordeliers. Je ne doute pas que son ame, pour m'exprimer comme Sénèque, ne soit retournée au ciel, d'où elle étoit descendue. Pour ne point laisser échapper des souvenirs liés à celui d'une perte aussi douloureuse, j'ai écrit ces détails sur un livre que je lis sans cesse: ainsi je me suis préparé un plaisir mêlé de peines. Cette perte, toujours présente à ma mémoire, m'apprendra que rien ici bas ne peut faire mon bonheur, et qu'il est temps que je renonce au monde, puisque le lien le plus cher qui m'y attachoit est brisé. J'espere, avec l'aide du ciel, que ce renoncement ne me sera pas difficile. Mon esprit, en se tournant vers le passé, verra que les soins auxquels il s'est li-

vré étoient vains ; que les espérances dont il s'est nourri étoient trompeuses ; que les plans qu'il a conçus ont avorté et n'ont abouti qu'à l'infortune. » Le testament de Pétrarque parut un peu singulier, surtout dans les legs qu'il faisoit à ses amis et à ses domestiques. Il donne à Lombardus Asericus son petit gobelet d'argent doré, afin qu'il s'en serve à boire de l'eau qu'il aime mieux que le vin ; à Jean de Bochetta, sacristain de son église, son grand bréviaire qui lui avoit coûté cent francs ; à Jean de Certaldo seu Boccacio, cinquante florins d'or de Florence pour acheter un robe d'hyver convenable à ses études et à ses veilles ; à Thomas de Bambasia de Ferrare, son luth pour s'en servir à chanter les louanges du Seigneur, *non pro vanitate seculi fugacis ;* à Barthélemi de Sienne, *dit* Pancaldus, vingt ducats ; mais il ne veut pas qu'il les joue, *quos non ludat*. On lui fit élever un mausolée de marbre blanc devant la porte de l'église d'Arqua ; et sur l'un des quatre piliers qui portent le sarcophage, on grava ce distique attribué à Pétrarque :

Inveni requiem : spes et fortuna valete!
Nil mihi vobiscum est : ludite nunc alios.

Ce poëte joignoit aux plus rares talens les qualités les plus estimables. Il ne souhaitoit ni ne méprisoit les richesses ; épris de la gloire, il ne la rechercha pas avec une fureur insensée. Quoique livré à la passion de l'amour, et quoiqu'il eut constaté ses foiblesses par la naissance d'un fils et d'une fille, il avoit de la religion, et il en suivoit scrupuleusement les pratiques. Pétrarque est regardé comme le restaurateur des lettres et le père de la bonne poésie italienne. Il se donna une peine extrême pour déterrer et pour conserver des manuscrits d'auteurs anciens. On trouve dans ses vers italiens un grand nombre de traits semblables à ces beaux ouvrages des anciens, qui ont à la fois la force de l'antique et la fraîcheur du moderne. Ses *sonnets* sont regardés comme des chefs-d'œuvres en Italie ; il n'en est aucun qui n'ait eu ses panégyristes. Le second de la collection fut le sujet d'une vive dispute parmi les Italiens, pour décider si l'auteur l'avoit composé le lundi ou le vendredi de la semaine sainte. La bibliothèque du Vatican conserve précieusement ces sonnets, écrits de la propre main de l'auteur. Ses chansons ont de la sensibilité et de la grace ; mais suivant Voltaire, dans une lettre aux auteurs de la Gazette littéraire : « il n'y en a pas une qui approche des beautés de sentiment qu'on trouve répandues dans Racine et dans Quinault. J'oserois même affirmer, ajoute-t-il, que nous avons dans notre langue un nombre prodigieux de chansons plus délicates et plus ingénieuses que celles de Pétrarque ; et nous sommes si riches en ce genre, que nous dédaignons de nous en faire un mérite. » L'auteur de l'Année Littéraire le juge moins sévèrement que Voltaire : « Quand on songe, dit-il, que Pétrarque écrivoit au commencement du 14e siècle et sans aucun modèle dans sa langue, on est étonné de ce qu'il a exécuté avec le seul secours de son génie. Non-seulement il a créé la poésie italienne, mais il l'a portée à un si haut point de perfection, que les grands poëtes qui l'ont suivi ne l'ont point encore surpassé, du moins pour le coloris du style et les graces de l'expression. Ce n'est pas que Pétrarque ne conserve quelques traces de la barbarie de son siècle ;

on peut lui reprocher de froides allégories, des jeux de mots puérils et des métaphores outrées. Il est quelquefois ingénieux et recherché, où il ne devroit être que simple et naturel; souvent il substitue l'esprit au sentiment. Mais ces taches légères sont effacées par la noblesse et les charmes de la langue, par la hardiesse des tours, la douceur et l'harmonie des vers, la nouveauté des idées et des images. Pétrarque réunit le triple enthousiasme de la vertu, de l'amour et de la poésie. Il a donné à la tendresse un caractère de grandeur et de dignité. Les anciens ont peint l'amour comme une foiblesse; l'amant de Laure l'a représenté comme un hommage pur, rendu à la vertu bien plus qu'à la beauté. Sa passion est noble, héroïque; elle élève l'ame au lieu de l'amollir. Dans ses vers les Graces sont toujours décentes; il leur a donné une quatrième sœur qui est l'Honnêteté. Ce que Platon a conçu, Pétrarque l'a senti, l'a exprimé. Il a réalisé les brillantes chimères débitées par les disciples de Socrate sur la nature et les effets de l'amour. L'auteur de la Nouvelle Héloïse qui savoit si bien peindre le sentiment, a fait le plus bel éloge de Pétrarque en l'imitant: plus d'une fois l'amant de Julie s'est exprimé comme l'amant de Laure; et les échos des bords du lac ont répété ce que les nymphes de Vaucluse leur avoient appris.» (*Année Littéraire*, 1779, n° VIII). Les *Triomphes de Pétrarque*, moins connus que ses *Canzoni* et ses *Sonnets*, offrent cependant de l'invention, des images brillantes, des sentimens nobles et de beaux vers. En général, comme le dit un écrivain moderne, Pétrarque et Le Dante sont peut-être des hommes aussi étonnans qu'Homère; comme lui, ils n'ont point eu de prédécesseurs, point de rivaux; et il ne paroît pas que dans leur genre, ils aient été surpassés. Comme lui, ils sont sortis tout formés du sein de cette obscurité profonde qui, avant eux, couvroit leur patrie; on diroit que le jour les attendoit pour paroître, et pour se montrer tout-à-coup dans son plus grand éclat. Si Homère a sur eux l'avantage de n'avoir pas même pu trouver de modèle, puisque de son temps il n'y avoit point encore d'antiquité; d'un autre côté, lorsqu'on songe que, dans le temps de Pétrarque et du Dante, l'imprimerie n'étoit point encore découverte; que les livres étoient rares et fort chers; que la Discorde, soufflant par tout ses poisons, rendoit les communications de peuple à peuple et d'homme à homme quelquefois fort difficiles, quelquefois même fort dangereuses; on est bien tenté de regarder Pétrarque et le Dante comme des hommes aussi isolés au milieu des siècles, qu'Homère le fût lui-même. Tous les ouvrages de cet homme célèbre furent réimprimés à Bâle en 1581, en quatre vol. in-fol. Ses *Poésies Latines* méritent l'attention des gens de goût; mais elles sont fort inférieures à ses *Poésies Italiennes*. (*Voyez* les articles DANIEL, n° III, et MESSEN.) Il faut en excepter son poëme de la Guerre Punique, intitulé *Africa*, en neuf livres, qui n'est point digne d'un aussi grand poëte, ni pour l'invention, ni pour l'harmonie, ni pour la versification. Il est imprimé parmi ses œuvres latines, dont il y a plusieurs éditions. Il se retrouve encore avec la traduction italienne, *In ottava rima*, qu'en publia le siennois Fabio Maretti, en 1670, in-4°, dans

le manuscrit latin, nº 8124, de la bibliothèque impériale de Paris. Ce même poëme est intitulé : *Scipias, sive de Bello Punico, et gestis Scipionis Africani*. Pétrarque est peu connu comme philosophe ; cependant il fut aussi supérieur en cette qualité aux métaphysiciens et aux moralistes de son temps, qu'il l'a paru à l'égard des littérateurs. On lui doit six traités de philosophie écrits en latin, et en forme de dialogues : 1° *De Remediis utriusque fortunæ*, Cologne, 1471, in-4°, traduit en français, 2 vol. in-12, par de Grenaille, Rouen, 1662, sous ce titre : *Le Sage résolu contre la Fortune*, et de nouveau traduit par un anonyme, Paris, 1673, 2 vol. in-12 (*Voy.* ADMIEN, nº X). « Malgré ces versions, dit Niceron, l'ouvrage est entièrement oublié maintenant : aussi la lecture en est extrêmement ennuyeuse comme celle de tous les ouvrages que Pétrarque a écrits en prose. » Ce jugement est beaucoup trop sévère : l'ennui qu'on peut prendre à cette lecture peut venir de ses mauvais traducteurs ; mais le texte offre une morale douce, un style rapide, des rapprochemens neufs. On peut reprocher à l'auteur trop de mélancolie, des idées mystiques, fruits de l'esprit du temps, l'emploi d'êtres allégoriques pour interlocuteurs, ce qui refroidit un peu l'intérêt du sujet. En effet, dans le premier livre, Pétrarque introduit la Raison conversant avec la Joie et l'Espérance ; dans le second, la Raison s'entretient d'abord avec la Douleur, et ensuite avec la Crainte. L'auteur présente pour principe la morale des stoïciens. Il est curieux de voir dans l'un de ces entretiens combien l'amant de Laure déclame contre le mariage, les femmes et l'amour. 2° *De otio religiosorum*. 3° *De verâ sapientiâ*. 4° *De vitâ solitariâ*. 5° *De ignorantiâ sui ipsius* ; de l'ignorance de soi-même. C'est avec cette simplicité touchante qu'il expose le but de ses études : « Tu sais, ô Seigneur ! toi devant qui sont tous les desirs et tous les élans de mon cœur, tu sais que le seul but que j'ai cherché dans l'étude, dont j'ai d'ailleurs sobrement usé, a été de devenir meilleur ! non que je crusse que la science seule, malgré les promesses d'Aristote et de tous nos maîtres pût me conduire à ce but sans ton secours ; mais parce que j'espérois, guidé par toi, trouver dans les sciences et les lettres, un sentier plus facile et plus doux. Tu sais, toi qui pénètres au fond des ames, combien cette intention en moi étoit sincère ; et qu'au milieu même des illusions de la jeunesse et des vœux que je formois pour la gloire, il n'y eut jamais un moment où, si le choix m'eut été imposé, je n'eusse mieux aimé être bon qu'être savant. » 6° *De contemptu mundi* ; du mépris du monde. On lui doit encore les ouvrages suivans : I. *Rerum memorabilium libri sex*. Ce sont différens traits de l'histoire grecque et romaine, réunis sous plusieurs titres. On les a imprimés séparément à Berne, 1604, 1 volume in-12, et il y en a une vieille traduction française, Lyon, 1551, in-8°. II. *De Republicâ optimè administrandâ*, imprimé séparément avec son Traité *De officio et virtutibus imperatoris*, Berne, 1602, in-12. Ces deux ouvrages sont assez superficiels, et on a écrit depuis avec plus d'étendue et de profondeur. III. *Itinerarium syriacum*, in-8°. Pétrarque, dans cet ouvrage, explique à un ami prêt

à faire le voyage de la Palestine, ce qu'il doit y observr. IV. *Epistolæ.* Les unes roulent sur la morale, les autres sur la littérature, et d'autres sur les affaires de son temps. V. *Orationes.* Elles tiennent de la déclamation. Tous ces ouvrages sont assez foibles; on n'y trouve, le plus souvent, que des choses communes écrites d'un style ampoulé, quoique assez pur. Pétrarque a eu presqu'autant de commentateurs et de traducteurs que les meilleurs poètes de l'antiquité. Plus de vingt-cinq auteurs ont écrit sa vie. Celle qu'on trouve dans le 28ᵉ vol. des Mémoires du P. Niceron, est fort inexacte. Il y en a deux qui méritent d'être distinguées; celle de Muratori, à la tête de l'édition qu'il a donnée des poésies de cet auteur; et celle du baron de la Bastie, dans les Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres; mais elles ont été effacées par les Mémoires que l'abbé de Sade a publiés en 1764, en 3 vol. in-4°. sur ce poète. Il relève les fautes dans lesquelles les commentateurs même italiens étoient tombés à l'égard de Pétrarque. Toutes les circonstances de sa vie y sont détaillées avec la plus grande exactitude. En exaltant les qualités de son héros, il n'oublie ni ses vices, ni ses défauts; sa passion excessive pour Laure; son fanatisme pour Rome; son enthousiasme pour Rienzi; enfin, son aigreur dans la dispute, et son humeur trop souvent caustique. Fabroni (Ange), que les Italiens nomment leur *Plutarque*, a publié, en latin, une Vie de Pétrarque, imprimée à Parme, chez Bodoni, in-4° : il l'avoit destinée à être placée à la tête des Lettres Familières (latines) de ce poète, dont le Recueil en auroit offert plusieurs d'inédites, et des éclaircissemens historiques et critiques; mais le malheur des tems a dérangé ce projet. C'est ainsi que Pétrarque s'est peint lui-même dans son *Epître à la Postérité* : « Je suis d'une naissance qui n'est ni basse ni illustre; ma famille est ancienne, comme Auguste dit de la sienne. J'avois un penchant naturel pour la justice et pour l'honneur. La vieillesse m'a corrigé des erreurs où mes premières années m'avoient entraîné, et m'a appris combien les plaisirs et la jeunesse sont peu de chose. Mon corps avoit moins de force que de dextérité; sans être belle, ma figure pouvoit plaire lorsque j'étois jeune; j'avois des couleurs vives, entre le blanc et le noir; mes yeux étoient pleins de feu, et je jouissois d'une vue excellente qui, contre toute attente, m'a abandonné à soixante ans : ce qui m'a forcé de recourir aux lunettes (*ocularium*). La vieillesse a saisi un corps très-sain jusques-là, et l'a environné de son cortége ordinaire de maladies. J'ai méprisé les richesses, non qu'elles ne me fissent plaisir, mais parce que je ne pouvois souffrir les travaux et les inquiétudes qui les accompagnent. Ennemi des festins, j'ai toujours trouvé aussi fatiguant d'y inviter les autres que d'y être invité; mais rien ne me plaît tant que la présence d'un ami, et volontairement je n'ai jamais pris un repas seul. J'ai été en proie dès ma jeunesse à l'amour le plus ardent, mais pudique et honnête; et qui dureroit encore, si une mort cruelle, mais utile, n'eut éteint un feu qui commençoit à s'affoiblir (*ignem tepescentem.*) Je désirerois pouvoir dire que je ne me suis jamais livré au plaisir des sens; mais ce seroit mentir : quoiqu'emporté vers eux par l'effervescence de

l'âge, je puis dire les avoir toujours détestés. Vers l'âge de quarante ans j'en ai rejetté jusqu'au souvenir, et j'ai regardé comme un grand bonheur d'être délivré de cette servitude. J'ai senti dans les livres sacrés une douceur cachée que j'avois autrefois méprisée, et qui m'a éloigné de la poésie. J'ai joui de l'amitié des rois et des premiers hommes de mon siècle; j'ignore quelle raison m'en fit rechercher. J'ai joui avec quelques-uns d'entr'eux d'une heureuse réciprocité de sentimens; leur grandeur m'a été utile, jamais elle ne me fut incommode. » Les éditions les plus recherchées des *Poésies* italiennes de Pétrarque sont, la première donnée à Venise, en 1470, in-fol.; celles de Padoue, 1472; Venise, Milan, Rome, 1473, in-fol. On estime aussi celles des Aldes, à Venise; des Juntes, à Florence; des Rovilles, à Lyon; de Gesualdo; 1553, in-4°.; de Castelvetro, 1582, in-4°. réimprimée par Muratori, en 1711. Mais la meilleure est celle de Venise, 1756, 2 vol. in-4°.; et la plus jolie est celle de Paris, 1768, 2 vol. in-12. Ses *Vite del Pontefici romani, ed Imperatori romani*, Firenze, 1478, in-fol., sont rares. La Bibliothèque du Vatican conservoit les Sonnets de Pétrarque, écrits de sa propre main; ce manuscrit est maintenant à la Bibliothèque impériale, qui possède encore un exemplaire complet des vingt-quatre livres de lettres. On y trouve également un superbe manuscrit de *la Divina Comedia* du Dante, transcrite en entier par Boccace, qui en fit cadeau à Pétrarque, qui, à son tour, y a écrit quelques notes marginales, mais en petit nombre. On y a joint le portrait de ces deux célèbres poètes, qui paroît avoir été dessiné vers la fin du 15e siècle.

I. PETREIUS (Marcus), étoit lieutenant du consul Antoine lorsqu'il remporta une victoire complète sur l'armée des conjurés, commandée par Catilina. Il servit depuis en la même qualité, sous César, dans la guerre des Gaules, et s'y distingua par plusieurs beaux exploits Peu après s'étant déclaré pour le parti de Pompée, il porta les armes contre César, et fut battu d'abord en Espagne, puis en Afrique, où il s'étoit joint au roi Juba son ami. Cette dernière défaite leur ayant ôté toute espérance d'échapper au vainqueur, ils furent réduits à s'entretuer l'un l'autre.

* II. PETREIUS (Théodore), né à Kempen, dans l'Over-Yssel, le 17 avril 1567, se fit chartreux à Cologne, où il mourut le 20 avril 1640, après avoir été élevé à différentes charges dans son ordre. Pétréius employa tous ses momens de loisir à composer ou à traduire divers ouvrages pour l'honneur de son ordre. Les principaux sont: I. *Catalogue des écrivains de son ordre*, Cologne, 1609. II. *Chronologie des papes et des empereurs*, Cologne, 1626, in-4°. III. *Des mœurs et des erreurs des hérétiques*, Cologne, 1629, in-4°. Cet ouvrage prouve que l'auteur avoit plus de religion, que de jugement et de logique.

I. PETRI (Cunerus Pétrus), né en Zélande, fut choisi pour être le premier évêque de Leewarde dans la Frise occidentale en 1570; mais il fut chassé de son siége par les protestans pendant les guerres civiles. Il mourut le 15 février 1580, à 49 ans, à Cologne où il s'étoit retiré.

On a de lui plusieurs *Traités* latins sur les *Devoirs d'un prince chrétien*, 1579, in-8°.; sur le *Sacrifice de la messe*; sur l'*Accord des mérites de Jesus-Christ avec ceux des saints*; sur le *Célibat des prêtres*; sur la *Grace*, etc. etc. Dans ce dernier ouvrage, l'auteur paroît ne pas s'entendre lui-même.

II. PETRI (Sufridus), né à Ryntsmaguest près de Dockum en Frise, le 15 juin [illegible], mort à Cologne le 25 janvier [illegible], dans sa 70e année, enseigna les belles-lettres à Erfurt. Il fut ensuite secrétaire et bibliothécaire du cardinal de Granvelle, professeur en droit à Cologne, et historiographe des états de Frise. Les Papes Sixte V et Grégoire XIII lui donnèrent des marques d'estime. On a de lui plusieurs ouvrages. Les principaux sont, I. *De Frisiorum antiquitate et origine*, in-8°., 1550, ou in-4°., 1553. II. *Apologia pro origine Frisiorum*. III. *De scriptoribus Frisiæ*, 1593, in-8°. Suffridus y donne une notice de 165 écrivains frisons, rangés selon l'ordre chronologique. Il en faut supprimer au moins les 50 premiers, qui ne sont que des personnages imaginaires. Sufridus est assez exact sur les vrais écrivains de Frise; les détails qu'il donne sur un grand nombre sont très-curieux. IV. Il a donné des *Versions* en latin d'Athénagore, des trois derniers livres de l'Histoire Ecclésiastique de Sozomène, et de quelques livres de Plutarque : toutes ces Versions sont enrichies de notes et de commentaires. V. *De illustribus ecclesiæ scriptoribus* Cologne, 1580; c'est une collection précieuse qui a été augmentée par Aubert-le-Mire et Jean-Albert Fabricius. Ces ouvrages sont écrits en bon latin, mais sans critique et remplis de fables qu'il auroit d'autant plus dû écarter, qu'il étoit versé dans l'histoire sacrée et profane.

III. PETRI (Barthélemi), docteur et chanoine de Douai, né dans le Brabant, enseigna à Louvain, puis à Douai, où il mourut le [illegible] février [illegible], à [illegible] ans. On lui doit, I. Le *Commonitorium* de Vincent de Lérins, avec de savantes notes. II. Des *Commentaires* sur les Actes des Apôtres, 1622, in-4°. III. L'édition des *Œuvres posthumes* d'*Estius*, auxquelles il a ajouté ce qui manquoit des Epîtres canoniques de St. Jean.

* IV. PETRI (Olaüs et Laurent frères), disciples de Luther, qu'ils avoient connu à Wirtemberg, furent les premiers propagateurs de la réformation en Suède, vers l'an 1525. Le premier fut ensuite pasteur à Stockholm, et le second parvint à l'archevêché d'Upsal. Ils avoient commencé par traduire en suédois, d'abord le Nouveau-Testament, et ensuite la Bible entière. (*Voy.* sur cette traduction la *Bibliotheca sacra* de Lelong, parag. 92, pag. 293.) Dès l'année 1529, une diète tenue à Orebo, publia une constitution qui mit irrévocablement fin à la domination papale en Suède; mais il est inexact de dire (comme a fait Vertot, dans son Histoire des Révolutions de Suède), que la diète adhéra à la Confession d'Augsbourg, celle-ci ne datant elle-même que du mois de juin 1530.

* V. PETRI (Corneille), médecin du 16e siècle, né à Leyde, a accéléré par ses écrits les progrès de la botanique et de la ma-

tière médicale, autant que le permettoit la méthode suivie de son tems. Il a recueilli et fait imprimer ses ouvrages sous ce titre : *Annotatiunculæ aliquot in quatuor libros Dioscoridis Anazarbei. Experimenta et antidota contrà varios morbos, tùm à se, tùm a Johanne Spirungo, academiæ Lovaniensi physico observata. De rebus occultis in naturâ miraculis, Antverpiæ*, 1533, in-8°.

* VI. PÉTRI (Pierre de), peintre, élève de Carle Maratte, naquit à Rome en 1671, et y mourut à l'age de 45 ans. Son maître lui fit *dessiner* les principaux tableaux de Raphael et d'autres grands artistes. On admire, parmi ses *ouvrages*, les peintures à fresque de l'eglise de St. Clément, et quelques *gravures*, telles que celles de Saint-Laurent Justinien, de sa composition, et l'Assomption.

* VII. PETRI DE HARTENFELS (George-Christophe), né en 1633 à Erfurt, étudia à Iène et à Groningue, où il se livra à médecine; puis il vint à Leipsick pour se perfectionner dans cette science, et y recevoir le bonnet de docteur; mais s'étant attaché à la maison du comte de Ruthen en qualité de précepteur, et depuis comme médecin, il n'obtint ce titre à Iène qu'en 1659, et revint ensuite à Erfurt. Ce fut à cette époque que l'Académie impériale d'Allemagne se l'associa sous le nom d'Achille. Devenu membre de la faculté de médecine, Jean-Philippe de Schoenborn, électeur de Mayence, le nomma son médecin. Il obtint, peu après, la vétérance dans sa compagnie, et occupa diverses chaires. Pétri mourut en 1718. On a de ce médecin estimé des *Observations* insérées dans les Mémoires de l'Académie des curieux de la nature, et les *Traités* suivans, écrits dans le goût de cette académie : I. *Asylum languentium, seu carduus sanctus, vulgò benedictus*. Ienæ, 1669, in-8°. Lipsiæ, 1698, in-8°. II. *Elephantographia curiosa*, Erfordiæ 1715, in-4°.

VIII. PETRI DE DEVENTER. *Voy.* GERLAC.

IX. PETRI. *Voyez* IV. PIETRO.

* PETRIOLI (Cajetan), chirurgien à Rome, que Haller traite d'homme à paradoxes, publia, en 1741, un *Recueil* in-fol. de planches anatomiques, exécutées par Berretini, peintre célèbre de Cortone. Petrioli avoit, l'année précédente, mis au jour les planches d'Eustachi, avec le précis de la vie de ce célèbre anatomiste, et des *Remarques* intitulées : *Riflessioni anatomiche sopra le note del S. Lancisi fatte sopra la tavole del Eustachi*. Un *Discours* de Petrioli, sur l'utilité de l'anatomie, a paru à Rome en 1753, in-4°., sous le titre d'*Apologia anatomica*.

* PETROEUS (Henri), né à Smal-Kade, au cercle de Franconie, en 1589, après avoir voyagé deux fois en Italie, en France, en Angleterre et en Hollande, revint dans sa patrie, possédant toutes les langues des pays qu'il avoit parcourus, et une ample moisson de connoissances qui le firent distinguer en arrivant à Marpurg. Bientôt il y fut nommé professeur d'anatomie, de botanique et de chirurgie, et peu après il reçut le bonnet de docteur. L'excès du travail ayant aliéné sa tête, Petrœus se jetta par une fenêtre, se fracassa la jambe et mourut en 1620, des suites de

cette fracture. Les ouvrages qu'il a laissés prouvent également la délicatesse de son génie et son amour pour le travail. Ils ont pour titre : I. *Oratio encomiastica studii anatomici, laudes et utilitates varias complectens*. Marpurgi, 1610, in-4°. II. *Nosologia harmonica, dogmatica et hermetica. Tomus I.* Marpurgi, 1614, in-4°. *Tomus II*, ibidem, 1616, 1623, in-4°, III. *Enchiridion chirurgicum*, en allemand. Marpurg, 1617, in-4°. IV. *Agonismata medica Marpurgensia.* Marpurgi, 1618, recueil de dissertations académiques. V. *Epistola de singulari arthritide vagâ scorbuticâ.* Ulmæ, 1628, in-4°., avec les observations de Grégoire Horstius.

* PETRON ou Petronas, médecin dont ont parlé Celse et Galien, né peu après la mort d'Hippocrate, pratiquoit une espèce de médecine opposée à celle de ses confrères. Par exemple, il faisoit couvrir ses malades atteints de la fièvre, de manière à provoquer les sueurs et à exciter la soif. Quand la fièvre diminuoit, il ordonnoit l'eau froide ; et si par ce moyen il augmentoit la sueur, il croyoit le malade sauvé. S'il ne réussissoit pas, il redoubloit la dose d'eau, jusqu'à ce qu'on en vint au vomissement. S'il lui arrivoit de guérir par l'un ou l'autre de ces moyens, il falloit que le malade mangeât sur-le-champ du porc rôti, et bût du vin ; sinon il le faisoit vomir de nouveau à force d'eau salée. Toute singulière que fût cette pratique, elle réussit souvent, et surprit les partisans de celle d'Hippocrate.

I. PÉTRONE, un des plus illustres et des plus célèbres sénateurs de Rome. Etant gouverneur d'Egypte, il permit à Hérode, roi des Juifs, d'acheter dans Alexandrie tout le blé dont il avoit besoin pour secourir ses peuples affligés d'une cruelle famine. Tibère étant mort, et Caius Caligula lui ayant succédé, ce prince ôta le gouvernement de Syrie à Vitellius pour le donner à Pétrone. Il fut si favorable aux Juifs, qu'il courut risque de perdre l'amitié de l'empereur, et même la vie pour avoir voulu favoriser ce peuple. Ce prince lui ordonna de mettre sa statue dans le temple de Jérusalem. Pétrone voyant que les Juifs aimoient mieux mourir que de voir profaner le lieu saint, ne les y voulut point contraindre par la force des armes.

II. PÉTRONE (Petronius Granius), centurion dans la 8e légion, qui servoit sous César dans la guerre des Gaules. Allant en Afrique, dont il avoit été fait questeur, son vaisseau fut pris par Scipion, qui fit passer au fil de l'épée tous les soldats, et promit la vie au questeur, à condition qu'il renonceroit au parti de César. Pétrone lui répondit que « les officiers de César étoient dans l'usage d'accorder la vie aux autres, et non de la recevoir », et en même temps il se perça de son épée.

† III. PÉTRONE (Petronius Arbiter), né aux environs de Marseille, proconsul de Bithynie, puis consul, fut l'un des principaux confidens de Néron, et comme l'intendant de ses plaisirs. Sa faveur lui attira l'envie de Tigellin, autre favori de Néron, qui l'accusa d'être entré dans une conspiration contre l'empereur. Pétrone fut arrêté et

condamné à perdre la vie. Sa mort fut singulière par l'indifférence avec laquelle il la reçut. Il la goûta à peu près comme il avoit fait les plaisirs; tantôt il tenoit ses veines ouvertes, tantôt il les fermoit, en s'entretenant avec ses amis, non de l'immortalité de l'ame qu'il ne croyoit point, mais des choses qui flattoient son esprit, comme de vers tendres et galans, d'airs gracieux et passionnés. Aussi a-t-on dit que mourir fut simplement pour lui cesser de vivre... Saint-Evremont fait de cet épicurien le portrait le plus avantageux. Il possédoit, suivant lui, cette volupté exquise, également éloignée des sentimens grossiers d'un libertin, et maîtresse de ses vices et de ses vertus. Les plaisirs ne l'avoient point rendu incapable des affaires, et la douceur de sa vie ne l'avoit pas rendu ennemi des fatigues du travail. Mais au lieu d'assujettir sa vie à sa dignité, Pétrone, supérieur à ses charges, les ramenoit à lui. Il n'avoit, dit Tacite, la réputation ni d'un prodigue, ni d'un débauché, comme la plupart de ceux qui se ruinent; mais d'un voluptueux raffiné, qui consacroit le jour au sommeil, et la nuit aux devoirs et aux plaisirs. Ce courtisan est fameux par une Satire qu'il envoya cachetée à Néron, dans laquelle il faisoit une critique de ce prince sous des noms empruntés. Voltaire conjecture que ce qui nous en reste, n'en est qu'un extrait, fait sans goût et sans choix, par un libertin obscur. Pierre Petit déterra, à Traou en Dalmatie, l'an 1665, un fragment considérable, qui contient la suite du Festin de Trimalcion. (*Voyez* Margon et Rabutin, n° I). Ce fragment, imprimé l'année suivante à Padoue et à Paris, excita une guerre parmi les littérateurs. Les uns soutenoient qu'il étoit de Pétrone, et les autres le lui contestoient. Petit défendit sa découverte, et envoya le manuscrit à Rome, où il fut reconnu pour être du 15e siècle. Les critiques de France qui en avoient attaqué l'authenticité, se turent lorsqu'on l'eut déposé dans la bibliotheque royale. C'est un petit in-fol. de 257 pag. On l'attribue généralement aujourd'hui à Pétrone, et on le trouve à la suite de toutes les éditions qu'on a données de ce voluptueux délicat. Le public n'a pas jugé si favorablement des autres fragmens tirés d'un manuscrit trouvé à Belgrade en 1688, que Nodot publia à Paris en 1694, réimprimés en l'an 7 (1799), 2 vol. in-8°. Quoique l'éditeur (Charpentier) et plusieurs autres savans dépourvus de goût les aient crus de Pétrone, les gallicismes et les autres expressions barbares dont ils fourmillent les ont fait juger indignes de cet auteur. Ses véritables ouvrages sont, I. Le *Poëme de la Guerre civile* entre *César* et *Pompée*, traduit en prose par l'abbé de Marolles; et en vers français par le président Bouhier, Amsterdam, 1737, in-4°. Ce poëme fait partie du *Satyricon*, où il est, sans avoir été imprimé séparément pag. 418 à 447 de l'édition in-8° de Pétrone, dite des *Variorum*, Amsterdam, 1669, in-8°. Pétrone, plein de feu et d'enthousiasme, et dégoûté de la gazette ampoulée de Lucain, opposa Pharsale à Pharsale; mais son ouvrage, quoique meilleur à certains égards, n'est nullement dans le goût de l'épopée. C'est plutôt une prédiction des malheurs qui menaçoient la république dans les

derniers temps ; c'est un pur caprice : et cette pièce, considérée sous ce point de vue, ne manque pas d'agrémens. « Quelle force, dit l'abbé des Fontaines ! quelle finesse dans la peinture des vices des Romains et des défauts de leur gouvernement ! Que d'esprit dans ses fictions ! Ces beautés sont relevées par un style mâle et nerveux, qui merite qu'on pardonne au poëte latin quelques fautes contre l'élocution et certains traits dignes d'un rhéteur ». II. Un autre *Poëme* sur l'éducation de la jeunesse romaine. III. Deux *Traités*, l'un sur la corruption de l'éloquence, et l'autre sur les causes de la perte des arts. IV. Un *Poëme* de la vanité des songes. C'est une pièce de quinze vers qui se trouve à la page 568 de la même édition du *Satyricon* des *Variorum*. V. Le *Naufrage de Licas*. VI. *Réflexions sur l'inconstance de la vie humaine*. VII. Le *Festin de Trimalcion*. Les bonnes mœurs ne lui ont pas obligation de cette satire. C'est le tableau des plaisirs d'une cour corrompue, et le peintre est plutôt un courtisan ingénieux qu'un censeur public qui blâme la corruption. Si nous en croyons saint Evremont, « Pétrone est admirable par la pureté de son style, par la délicatesse de ses sentimens. Ce qui surprend davantage, dit-il, c'est cette facilité prodigieuse à nous donner et à peindre finement tous les caractères. Mais cette finesse tient souvent de l'afféterie ; et quoique le style déclamateur lui paroisse ridicule, Pétrone ne laisse pas de donner dans la déclamation, ». Nodot (*Voyez* son article), a traduit les différens ouvrages de cet auteur, sans en exclure ses peintures lascives, qui lui ont mérité le titre de *Auctor purissimæ impuritatis*. M. du Jardin en a traduit aussi une partie sous le nom de Boispréaux, La Haye, 1742, 2 vol. in-12, avec bien plus de succès que Nodot, écrivain plat et sans sel. Il y en a encore une autre traduction par M. Durand, censeur des études à Moulins, Paris, an 11 (1803), 2 v. in-8°. On attend avec impatience la nouvelle version, avec le texte en regard, par M. La Porte-du-Theil. Le premier volume et une partie du second sont imprimés. Les meilleurs éditions de Pétrone sont celles de Venise 1499, in-4°., d'Amsterdam, 1669, in-8°, *cum notis variorum* : de la même ville avec les notes de Boschius, 1677, in-24, et 1700, 2 vol. in-24. L'édition des *variorum* a reparu en 1743, en 2 vol. in-4°, avec les commentaires du savant Pierre Burmann, qui n'avoit pas le talent d'être court ; enfin celle de Rewiczki, Berlin, 1785, in-8°, et de Paris, 1797, 2 vol. in-18.

IV. PÉTRONE (saint), évêque de Bologne en Italie, au 5e siècle, homme éminent en piété, écrivit la *Vie* des moines d'Egypte pour servir de modèle à ceux d'occident. Il avoit fait un voyage exprès pour les connoître : la relation qu'il nous en a donnée est dans le second livre des *Vies des Pères*, Voyez *Historia Litt. Eccl. Aquilicensis* de Fontanini.

* V. PÉTRONE. Les savans frères de Vallois avoient estimé que l'auteur de la satyre du Festin de Trimalcion, étoit d'un âge très-postérieur à celui où l'on a coutume de le placer. Henri de Vallois le plaçoit au temps de Gallien : Adrien, son frère, à celui des Antonins. Ni l'un ni

l'autre n'avoient produit des preuves bien authentiques de leur opinion; mais le savant Nicolas Ignarra, dans un ouvrage publié à Naples, en 1770, in-4°., sous le titre de *Palæstra neapolitana*, etc, semble avoir porté au plus haut degré de probabilité l'opinion d'Adrien de Vallois. Selon lui, l'auteur de la Satyre en question, appartient à la fin du règne des Antonins; et il seroit difficile de réfuter ses preuves. *Voyez* cet ouvrage, page 182 et suiv., et l'extrait qui en a été présenté dans la bibliothèque critique de Loyttinbach, etc., tom. 2, part. 1, p. 245.

VI. PÉTRONE-MAXIME (Pétronius Maximus), né l'an 395, d'une illustre famille, d'abord sénateur et consul Romain, se revêtit de la pourpre impériale en 455, après avoir fait assassiner Valentinien III. (*Voyez* ce mot). Pour s'affermir sur le trône, il épousa Eudoxie, veuve de ce prince infortuné. L'impératrice ignoroit son crime; Maxime lui avoua, dans un transport d'amour, que l'envie d'être son époux le lui avoit fait commettre. Alors Eudoxie appela secrétement Genseric, roi des Vandales, qui vint en Italie le fer et la flamme à la main. Il entra dans Rome où l'usurpateur étoit alors. Ce malheureux prit la fuite; mais les soldats et le peuple, indignés de sa lâcheté, se jetèrent sur lui et l'assommèrent à coups de pierres. Son corps fut traîné par les rues pendant trois jours, et après l'avoir couvert d'opprobres, ils le jetèrent dans le Tibre le 12 juin de la même année 455. son règne ne fut que de soixante-dix-sept jours. Cet assassin avoit quelques vertus; il aimoit les sciences et les cultivoit. Prudent dans ses conseils, sage dans ses actions, équitable dans ses jugemens, doux dans la société, fidelle à l'amitié, il gagna tous les cœurs tant qu'il fut particulier. Mais le prince fut d'autant plus odieux, qu'après avoir acquis le trône par un forfait, il ne s'y maintint que par la violence. A peine eut-il mis la couronne sur sa tête, qu'elle lui parut un fardeau insupportable. « Heureux Damoclès, s'écrioit-il dans son désespoir, tu ne fus roi que pendant un repas! »

† I. PÉTRONILLE (sainte), vierge et martyre, a passé, mais sans fondement, pour la fille de saint Pierre. Elle est l'objet du plus beau tableau qu'on ait du Guerchin, le plus hardi des coloristes, et l'un des peintres les plus habiles dans l'art d'ordonner ses compositions. La sainte revêtue de ses habits de fête, et la tête couronnée de fleurs, va être descendue dans le tombeau: deux hommes la descendent dans la fôsse d'où les mains d'un troisième s'avancent pour la recevoir. Le Musée Napoléon possède ce tableau. *Voy.* GUERCHIN.

† II. PÉTRONILLE, infante d'Aragon, succéda dans le gouvernement de ce royaume, à son père Ramire II. Courageuse et amie de la justice, elle rendit ses sujets heureux. Mariée à Raimond Bérenger, comte de Barcelone, elle ne lui permit de prendre que le titre de prince d'Aragon, et continua de gouverner par elle-même. Elle mourut au mois d'octobre 1137.

* PÉTRONIUS (Alexandre Trajan), né à Citta di Castello en Ombrie, fut premier méde-

cin du pape Grégoire XIII, mort en 1585, et ami particulier de St. Ignace de Loyola. On a de cet homme recommandable par ses connoissances et par ses vertus, I. *Proposita, seu, Aphorismi medicinales*, 149, Venetiis, 1535, in-8°. II. *De aquâ tiberinâ*; Romæ, 1552, in-8°. *Dialogi de re medicâ*, Ibidem, 1661, in-4°. III. *De morbo gallico libri VII.* Venetiis, 1566, in-folio, dans le second tome de la collection *de morbo gallico*. IV. *De victu Romanorum et de sanitate tuendâ, libri V; de alvo sine medicamento molliendâ libelli duo.* Romæ, 1581, in-folio.

* PÉTRONUS *ou* DE PÉTROCONE (Antoine-Vincent), né à Salerne, mort à Pise, professeur ordinaire en la faculté de médecine, l'an 1655, enseigna d'abord la philosophie dans sa patrie, et pratiqua la médecine à Naples. On a de Pétronius un ouvrage polémique, imprimé à Venise en 1647, in-4°., intitulé: *Litterarium duellum inter salernitanos medicos, in quo de intestinorum phlegmone controvertitur casus.* On y a joint: *Michaëlis Roccii apologia, et aliud ejusdèm autoris litterarium de hepatis inflammatione duellum.*

PÉTROWITZ. *Voyez* ALEXIS, n° XI.

* I. PÉTRUCCI (Achille) de Sienne. Ce nom doit être conservé dans les annales du crime. Médicis le jugea digne de l'exécrable commission d'assassiner l'amiral de Coligny. Il suivoit Besme, et donna au vieillard expirant, les premiers coups de poignard. Les deux scélérats jettèrent le cadavre par la fenêtre; et après que Guise l'eût insulté, Pétrucci lui trancha la tête, et courut en faire hommage à Médicis, qui la reçut sans remords, sans plaisirs, maîtresse de ses sens, et comme accoutumée à de pareils présens.

* II. PÉTRUCCI (Joseph), médecin, né à Rome en 1648, et dont on fixe la mort en 1711, fut reçu docteur dans sa ville natale, où il devint ensuite savant professeur et habile praticien. On lui attribue un ouvrage intitulé : *De capsulis renalibus earumque usu.* Romæ, 1676, in-12. Quelque hazardée que soit l'opinion de l'auteur dans cette production, on n'a pas laissé de joindre l'opuscule qui l'annonce à celle de Gaspard Bartholin, sur les ovaires des femmes, et un autre de Jean Verle, sur l'œil. Lyon, 1696, in-12, sous le titre de *Petrucci, Gasparis Bartholini et Joannis Verle, opuscula nova anatomica.* Haller cite une édition du premier ouvrage, publiée à Rome en 1680, in-12, sous le titre de *Specilegium anatomicum de structurâ et usu capsularum renalium*, ornée de quelques figures peu estimées.

* PETTHO (Grégoire, noble hongrois, vivoit vers la fin du 17e siècle. Il a donné un *Recueil* des chroniques de la Hongrie, écrit dans la langue du pays. Vienne, 1711. Le jésuite André Spanguri en a donné une édition avec des augmentations. Cassovia, 1734, in-4°.

* PETTUS, sir Jean), né au comté de Suffolk, mort vers 1690, membre du parlement d'Angleterre sous le règne de Charles II, et l'un des députés gouverneurs des mines royales, a laissé beaucoup d'ouvrages. I. *Histoire des lois et des lieux*

principaux des mines et des travaux minéralogiques en Angleterre, *et au pays de Galles*, 1670, in-fol. II. *L'Angleterre indépendante de l'autorité des papes*, in-4°. III. *Opuscules tirés de l'histoire d'Adam et Eve*, in-8°. IV. *Fleta minor* ou *Lois de la nature*, *pour connoître*, *juger*, *essayer et traiter les métaux*, traduit de l'Allemand, 1683. L'auteur étoit en prison, quand il a fait cette traduction.

† PETTY (Guillaume), écrivain anglais, né le 26 mai 1623, à Romsey, dans le comté de Hamp, voyagea en France et en Hollande, fut professeur d'anatomie à Oxford, puis médecin du roi Charles II, qui le fit chevalier en 1661. Il mourut à Londres en 1687, après avoir acquis de grands biens et une réputation méritée. On a de lui un grand nombre d'ouvrages; les principaux sont : I. Un *Traité des Taxes et des Contributions*, Londres, 1662 et 1667, in-4°. II. *Britannia languens*, in-8°. Cet ouvrage est rare. III. *Traité de la construction des vaisseaux*. L'auteur le présenta lui-même à la société royale en 1665, écrit de sa propre main; le manuscrit contenoit environ une main de papier, mais le lord Brouncker, président de la société, s'en saisit, et le garda jusqu'en 1682, en disant que c'étoit un trop grand secret d'état pour en donner connoissance à tout le monde.

* PETTYT (Guillaume), jurisconsulte anglais, né à Skipton au comté d'York, mort à Chelsea en 1707, assesseur, trésorier du collége de justice du Temple, et garde des archives de la Tour. On conserve encore dans la bibliothèque du collége du Temple; sa *Collection* de Discours au Parlement. Les ouvrages qu'il a donnés sont. I. *La défense des droits des communes d'Angleterre*, in-8°. II. *Jus antiquum communium Angliæ assertivum*, in-fol. III. *Coup-d'œil sur les rois et le gouvernement de l'Angleterre.*

* PEU (Philippe), né à Paris où il mourut en 1707, pratiqua long-temps la chirurgie à l'Hôtel-Dieu de cette ville; mais s'étant exclusivement livré à l'art des accouchemens, il y eut tant de succès et fut tellement employé, que, s'il faut l'en croire, il avoit assisté à plus de cinq mille naissances. En 1694, Peu écrivit un ouvrage dans lequel il condamnoit l'opération césarienne et les crochets de Mauriceau. Celui-ci, offensé de la critique, s'éleva avec force contre l'auteur qu'il accusa d'avoir falsifié quelques passages de ses ouvrages. Peu, sensible à ces reproches, y repondit dans un traité intitulé : *Réponse aux observations de Mauriceau*, Paris, 1695, in-8°.

† PEUCER (Gaspard), médecin et mathématicien, né à Bautzen, dans la Lusace, en 1525, fut docteur et professeur de médecine à Wirtemberg. Il devint gendre de Mélanchton, des ouvrages duquel il donna une édition à Wirtemberg, en 1601, en 5 vol. in-fol. Outre cette édition, il nous reste de Peucer, I. *De præcipuis divinationum generibus*; ce traité curieux fut traduit en français par Simon Goulard, Anvers 1584, in-4°, sous le titre des *Devins* ou *Commentaire des principales sortes de divinations*. Le même Goulard a traduit encore une *Chronique universelle*, depuis le commence-

ment du monde jusqu'en 1610, Genève, 1611, in-8°. Cette chronique, commencée par Mélanchton, fut achevée par Peucer. II. *Methodus curandi morbos internos*, Francfort, 1614, in-8°. III. *De febribus*, ibid, 1614, in-8°. IV. *Vitæ illustrium medicorum*. V. *Hypotheses astronomicæ*. VI. Les *Noms des monnoies, des poids et des mesures*, in-8°. Son ardeur pour l'étude étoit extrême. Son opinion l'ayant fait enfermer pendant dix ans dans une étroite prison, il écrivoit ses pensées sur la marge des vieux livres qu'on lui donnoit pour se désennuyer, et il faisoit de l'encre avec des croûtes de pain brulées et détrempées dans le vin ; ressource ingénieuse qu'on attribue aussi à Pelisson. Peucer mourut le 25 septembre 1602, à 78 ans. Peu d'hommes ont eu un caractère aussi bon et des mœurs plus douces que celles de cet auteur.

* PEVERELLI (Barthélemi), né le 9 septembre 1695, entra chez les jésuites de Bologne en 1713, et mourut à Modène vers l'an 1765. On a de lui. I. *Osservazioni istorico-critiche intorno ai libri santi del nuovo Testamento*, Vérone, 1759. II. *Istoria delle persecuzioni fatte alla chiesa dagli infideli nei primi quattro secoli*, 1763, 2 vol. in-4°. III. *Lezioni sacre e morali, sopra il libro degli atti apostolici ;* Vérone, 1767, 2 vol. in-4°.

PEURBACH, *voyez* PURBACH.

* PEUTEMAN (Pierre), peintre, né à Roterdam en 1650, mort en 1692. Comme cet artiste avoit à représenter des pestiférés dans un tableau, il voulut faire des études dans un cabinet d'anatomie où plusieurs squelettes étoient suspendus au plafond, et où des os et des têtes étoient entassés sur le plancher. Il s'endormit, et fut réveillé soudainement par un espèce de mouvement de tremblement de terre. Il vit tous les squelettes agités dans toute sorte de directions : ce spectacle le frappa d'horreur ; il s'enfuit à demi-mort ; et quoique la cause de cet effet lui fut expliquée depuis, il mourut fort peu de temps après.

PEUTINGER (Conrad), né à Augsbourg en 1465, fit ses études avec beaucoup de succès dans les principales villes d'Italie. De retour dans sa patrie, il y rapporta le fruit des connoissances qu'il avoit acquises. Le sénat d'Augsbourg le choisit pour secrétaire, et l'employa dans les diètes de l'empire et dans les différentes cours de l'Europe. Peutinger ne se servit de son crédit que pour faire du bien à sa patrie ; c'est à ses soins qu'elle dut le privilége de battre monnoie. Ce bon citoyen mourut en 1547. L'empereur Maximilien l'avoit honoré du titre de son conseiller. Ce savant est principalement célèbre par la Table qui porte son nom. C'est une carte dressée au commencement du 9e. siècle, dans laquelle sont marquées les routes que tenoient alors les armées romaines dans la plus grande partie de l'empire d'occident. On en ignore l'auteur ; Peutinger la reçut de Conrad Celtes qui l'avoit trouvée dans un monastère d'Allemagne. François-Christophe de Scheyb en a donné une magnifique édition in-folio à Vienne, en 1753, enrichie de dissertations et de savantes notes. Cette carte, devenue si fameuse, n'est pas l'ouvrage d'un géographe ni d'un savant ; et dès-lors la bizarre disposition des rivages et la chimérique configuration des

terres ne doivent pas nous paroître énigmatiques. Il n'y a là aucun mystère, mais seulement de l'ignorance. Il paroît que c'est l'ouvrage d'un soldat romain, uniquement occupé des chemins et des lieux propres à camper, ou plutôt des lieux où il y avoit eu quelque campement, où il s'étoit fait quelque ouvrage, quelque expédition, etc., sans s'embarrasser en aucune façon de la situation respective que ces lieux avoient dans l'arrangement géographique des différentes plages du globe. Une autre erreur est que cette table ne compte que 62 milles et demi romains pour un degré du grand cercle; tandis que, d'après les opérations modernes, on a trouvé qu'il en falloit 75. Ses autres ouvrages sont, I. *Sermones convivales, in quibus multa de mirandis Germaniæ antiquitatibus referuntur*, qui se trouvent dans le premier vol. de la collection de Schardius. La meilleure édition de cet ouvrage est celle d'Iène, 1683, in-8°. II. *De inclinatione romani imperii, et gentium commigrationibus*, à la suite des *Sermones convivales* et de *Procope*. On en trouve des extraits dans les écrivains de l'*Histoire des Goths* de Vulcanius. III. *De rebus Gothorum, Persarum ac Vandalorum*, Bâle, 1531, in-fol. IV. *Romanæ vetustatis fragmenta in Augustâ Vindelicorum*, Mayence, 1528, in-folio. Marc Velser a donné une édition plus ample de cet ouvrage, Venise, 1590.

* PEYER (Jean, Conrad), médecin, né à Schaffhouse en en 1653, étudia d'abord à Bâle où il revint, après un voyage à Paris, prendre le bonnet de docteur en la faculté de médecine. De retour dans sa patrie, il y acquit une grande réputation, tant par la manière distinguée dont il remplit successivement les chaires d'éloquence, de logique et de physique, que par ses découvertes en anatomie, et les ouvrages qu'il publia. Peyer mourut en 1712, membre de l'académie impériale des Curieux de la Nature, sous le nom de *Pythagore*. Ses ouvrages sont, I. *Exercitatio anatomico-medica de glandulis intestinorum, earumque usu et affectionibus*, Schafhusæ, 1677, in-8°, Amstelodami, 1681, in-8°. II. *Methodus historiarum anatomico-medicarum*, Parisiis, 1678, in-12. III. *Peonis et Pythagoræ, id est; Harderi et Peyeri exercitationes anatomicæ et medicæ*, Basileæ, 1682, in-8°. IV. *Parerga anatomica et medica septem*, Genevæ, 1681, in-8°. Amstelodami, 1682, in-8°. Lugduni Batavorum, 1750, in-8°; avec une observation, *circà Urachum in fœtu humano pervium*. V. *Experimenta nova circà pancreas*, Genevæ, 1683, in-fol. Amstelodami, 1683, in-4°, avec l'ouvrage de Brunner, portant le même titre. VI. *Merycologia, sive, de ruminantibus et ruminatione commentarius*, Basileæ, 1685, in-4°, avec figures. Conrad Peyer eut un fils (Jean-Jacques), médecin comme lui à Schaffhouse, qui se distingua dans son art, et auquel on doit : *Observationes anatomicæ numero L.*, Lugduni Batavorum, 1719, in-8°.

PEYRAT (Guillaume du) d'abord substitut du procureur général, prêtre et trésorier de la Sainte-Chappelle de Vincennes, ensuite aumônier du roi, mort en 1645, a donné, I. L'*Histoire de la chapelle de nos rois*, 1645, in-fol. Elle a été continuée par Louis d'Apchon. II. *Des essais poétiques*, 1633, in-12,

beaucoup moins estimés que l'ouvrage précédent qui est savant et curieux. On lui attribue encore un *Traité* sur l'origine des cardinaux; un *autre* sur les légats *à latere*, Cologne, 1665, in-12, réimprimé en 1670; un *Discours* sur la mort d'Henri IV, suivi d'un recueil de 37 oraisons funèbres de ce monarque. Ce fut l'un des ancêtres de du Peyrat qui, pour plaire à Charles IX, apporta à Lyon l'ordre du massacre de la Saint-Barthélemi.

PEYRAUD DE BEAUSSOL (N.), maître de géographie à Paris, eut la fantaisie de devenir auteur dramatique, et fit imprimer une *tragédie* de Stratonice; n'ayant pu la faire jouer, quoique d'année en année il en changeât le nom, il fut plus heureux en 1775. Cette pièce, appelée alors les *Arsacides*, étoit en six actes. Aucun des spectateurs, après l'avoir vue, n'en put expliquer le sujet ni le plan. « C'est, dit un journaliste, une déraison éternelle; aussi le parterre n'a jamais tant ri à aucune tragédie, et cela est vrai de plus d'une manière, car il y avoit un acte de plus à siffler. » Le mot de *Madame* revenoit au moins mille fois dans l'ouvrage; et chaque fois qu'on le prononçoit, il excitoit une risée. Peyraud ne se tint pas pour battu; il força les comédiens de la représenter une seconde fois; elle fit foule, et tout Paris y courut pour rire à son aise, sans y rien comprendre. L'auteur enchanté s'écrioit souvent : « Tu es grand, Corneille; mais je ne te crains pas. » Il est mort quelques années après la représentation de sa pièce, qui étoit morte avant lui.

I. PEYRE, *Voyez* TREVILLE.

II. PEYRE (Jacques d'Auzolles, sieur de la), gentilhomme Auvergnat, né en 1571, secrétaire du duc de Montpensier, et mort en 1642, à 71 ans, s'étoit appliqué particulièrement à la chronologie, et comme elle n'étoit pas encore fort débrouillée, ses ouvrages en ce genre quoique pleins d'inexactitudes, et bizarrement intitulés, passèrent pour des chefs-d'œuvres aux yeux des ignorans. On poussa la stupidité jusqu'à faire frapper une médaille en son honneur, avec le titre de *Prince des chronologistes*. Parmi plusieurs rêveries, il soutenoit que les impostures d'Annius de Viterbe pouvoient être justifiées, qu'on pourroit ne donner à l'année que 364 jours, afin qu'elle commençât toujours par un samedi. La Peyre eut des disputes assez vives avec le P. Petau, qui l'accabla d'injures. Ses productions ne méritent pas d'être citées, à l'exception de l'*Anti-Babau*, Paris, 1652, in-8°, moins à cause de sa bonté que de sa singularité.

*III. PEYRE (Marie-Joseph), né à Paris en 1730, montra dès dispositions pour le dessin, dès son enfance. lorsqu'il eut atteint l'âge de 15 ans, son goût pour l'architecture se développa; et malgré la plus forte opposition de la part de son père qui le destinoit à un autre état, il suivit l'école de Blondel. Cet artiste ayant découvert dans son jeune élève, le germe d'un véritable talent; il lui donna tous ses soins, après l'avoir accueilli chez lui par amitié. Peyre reçut avec avidité les conseils d'un ami devenu son maître; il améliora ses études commencées, perfectionna son talent, et remporta le prix de l'académie à l'âge de 21 ans. Arrivé à Rome, Peyre ne perdit point de

temps, il se mit de suite au travail; mesura avec soin les monumens de l'antiquité ; et, singulièrement fortifié par des recherches particulières sur l'architecture des anciens et par les nombreuses connoissances qu'il avoit acquises dans son art, il revint à Paris avec le projet de détruire le mauvais goût qui s'étoit introduit dans les arts à la suite du regne de Louis XIV. Pour y parvenir, il composa son projet sur les académies, dans lequel il sappa ses anciens préjugés ; et, voulant épurer l'art, il détruisit les ressauts dans les masses et dans les détails, ainsi que cette pesanteur dans ies ornemens et dans les formes, caractère distinctif de l'architecture de son temps. Il fit sentir que la vraie beauté de l'art consistoit dans la simplicité et dans la pureté des formes. Il fit voir que les masses des monumens antiques étoient grandes sans lourdeur, et agréables sans mesquinerie. Peyre osa le premier mettre dans ses projets des péristyles et des portiques de colonnes isolées : aussi fut-il en butte à la morgue et à l'inimitié de ceux qu'il vouloit éclairer, jusqu'à ce que l'expérience eût démontré la justesse de ses raisonnemens. Il fut cependant, malgré ses principes qui étoient opposés à ceux qui régnoient alors à l'académie, reçu de cette société, et finit par les voir presque généralement adoptés. Il obtint, quelques temps après, des places dans les bâtimens du roi, et construisit la salle du théâtre français, aujourd'hui l'*Odéon*, conjointement avec Dewailly son ami et son collégue. Enfin Marie-Joseph Peyre ne dut ses talens qu'à lui seul : tout s'opposa à ce qu'il suivit une carrière si utile à la régénération de l'architecture ; mais fort de son génie, il se roidit contre tous les obstacles, et ne répondit même à l'envie que par de nouveaux succès. Il mourut à 55 ans à Choisy, contrôleur des bâtimens du roi : une fièvre putride l'enleva à un art qu'il vouloit encore perfectionner. Il laissa un manuscrit sur l'architecture, que son fils fit imprimèr en 1795.

† I. PEYRÈRE (Isaac la), né à Bordeaux de parens protestans, entra au service du prince de Condé, auquel il plut par la singularité de son esprit. Il prétendit, en lisant les versets 12, 13 et 14 du cinquième chapitre de Saint Paul aux Romains, qu'Adam n'étoit pas le premier homme. Pour prouver cette opinion, il mit au jour en 1655, un livre imprimé en Hollande, in-4° et in-12, sous ce titre : *Præadamitæ sive Exercitatio super versibus* 12, 13, 14, *cap. quintæ epistolæ Pauli ad Romanos*. (*Voy*. HILPERT). La Peyrere soutient que c'est l'origine de la nation juive et non de la race humaine que Moïse rapporte, et que le globe étoit habité par plusieurs nations long-temps avant Adam, qu'il considère seulement comme le père des Israélites. Cet ouvrage fut condamné aux flammes à Paris, et l'auteur mis en prison à Bruxelles par le crédit du grand vicaire de l'archevêque de Malines. Le prince de Condé ayant obtenu sa liberté, il passa à Rome en 1656, et y abjura entre les mains du pape Alexandre VII le calvinisme et le préadamisme. Sa conversion ne fut pas sincère. Son livre flatte les Juifs, et les appelle civilement à son école. De retour à Paris, malgré les instances que lui avoit faites le pontife pour le retenir à Rome, il rentra chez le prince de Condé en qualité

de bibliothécaire. Quelque temps après, il se retira au séminaire des Vertus où il mourut le 30 janvier 1676, à 82 ans. Le P. Simon dit qu'ayant été pressé à l'article de la mort de rétracter son opinion sur les *Préadamistes*, il répondit par ces paroles de l'épître de Saint Jude : *Hi quæcumque ignorant, blasphemant.* Outre l'ouvrage déja cité, on a de lui : I. Un traité aussi singulier que rare, intitulé : *Du rappel des Juifs*, 1643, in-8°, sans lieu d'impression. « Le rappel des Israélites ne sera pas, dit-il, seulement spirituel ; mais ils seront rétablis dans les bénédictions temporelles dont ils jouissoient avant leur rejection. Ils reprendront possession de la Terre-Sainte qui sera rétablie dans la fertilité qu'elle avoit autrefois ; Dieu leur suscitera alors un roi plus juste et plus victorieux que n'ont été leurs premiers rois. Mais qui sera ce roi ? Ce sera le roi de France : 1° Parce que les deux qualités de Très-Chrétien et de Fils aîné de l'Église, lui sont attribuées par excellence. 2° Parce qu'il est à présumer que si les rois de France ont la vertu de guerir les écrouelles qui affligent les Juifs dans leurs corps, ils auront aussi la faculté de guérir les maladies invétérées qui tourmentent leurs ames, telles que l'obstination et l'incrédulité. 3° Parce que les rois de France ont pour armes des fleurs de lis, et que la beauté de l'église est comparée, dans l'Écriture, à la beauté des lis. 4° Parce qu'il est probable que la France sera le lieu où les Juifs seront d'abord invités à venir pour se faire chrétiens, et où ils se retireront contre la persécution des peuples qui les dominent ; car la France est une terre de franchise ; elle ne souffre point d'esclaves, et quiconque la touche est libre. » L'auteur, après avoir exposé son système, cherche les moyens de convertir les Juifs au christianisme. Il vouloit réduire toute la religion à la croyance en J.-C.; parce que, suivant lui, nos articles de foi sont plus difficiles à comprendre, que les cérémonies de Moïse ne sont difficiles à observer. « Il reviendroit de cette conduite, dit-il, un double avantage à l'église : la réunion des Juifs et celle de tous les chrétiens séparés du corps de l'église. » La Peyrère étoit calviniste lorsqu'il fit ce livre ; il avouoit lui-même qu'il n'avoit quitté les protestans que parce qu'ils s'étoient signalés des premiers contre son livre des préadamites. II. Une *Relation du Groenland*, in-8°, 1647 et 1651 : on la trouve encore dans le tom. I du recueil des *Voyages au Nord*. Cette relation est curieuse. On lui demanda, à l'occasion de cet ouvrage : « Pourquoi il y avoit tant de sorciers dans le Nord ? « C'est, répondit-il, que les biens de ces prétendus magiciens sont en partie confisqués au profit de leurs juges, lorsqu'on les condamne au dernier supplice. » III. Une *Relation de l'Islande*, 1663, in-8°, aussi intéressante. IV. Une *Lettre à Philotime*, 1658, in-8°, dans laquelle il expose les raisons de son abjuration et de sa rétractation, etc. Un poëte lui fit cette épitaphe :

La Peyrère ici gît, ce bon Israélite,
Huguenot, Catholique, enfin Préadamite :
Quatre religions lui plurent à la fois ;
Et son indifférence étoit si peu commune,
Qu'après quatre-vingts ans qu'il eut à faire un choix,
Le bon homme partit et n'en choisit pas une.

*II. PEYRÈRE (Abraham la),

frère du précédent, habile avocat au parlement de Bordeaux, sa patrie, où il est mort en 1704, âgé d'environ 70 ans, est connu parmi les jurisconsultes français, par l'ouvrage qu'il publia pour la première fois, en 1665, sous ce titre : *Décisions sommaires du Palais, par ordre alphabétique*, Bordeaux, 1 vol. in-4°. On compte maintenant huit éditions de ce Recueil, dont six sont dues à divers magistrats et avocats de Bordeaux, qui y ont ajouté des notes plus ou moins étendues, qu'on appelle *Additions des Apostillateurs de La Peyrère*. La Peyrère est un des arrêtistes les plus laborieux sans être être le plus parfait. On lui doit beaucoup de reconnoissance pour avoir le premier recueilli la jurisprudence du ressort du ci- devant parlement de Bordeaux. A la vérité, il mêle quelquefois les principes particuliers à ce ressort avec ceux qui lui sont étrangers ; mais les inexactitudes qu'on rencontre dans ses décisions, sont corrigées par les annotations de ses éditeurs, qui ont constaté le dernier état de cette jurisprudence.

* PEYROLS D'AUVERGNE, troubadour, après une jeunesse perdue dans de frivoles amours, se livra à la dévotion des croisades. De retour de la terre-sainte, il se maria à Montpellier, où il mourut. Il nous reste de lui, 24 *Chansons galantes*, 5 *Tensons* et un *Poëme* composé en Asie, après la mort de l'empereur Fréderic Ier.

† PEYRONIE (François de la), premier chirurgien du roi, de l'académie des sciences, président de l'académie de chirurgie, né à Montpellier, en 1678, de Raymond la Peyronie, chirurgien célèbre, fit ses premières études avec le plus grand soin. Ses progrès dans celle de la chirurgie furent si rapides, que dès l'âge de dix-neuf ans, après avoir soutenu avec éclat des examens rigoureux, il fut admis à la maîtrise, avec des dispenses d'âge. Envoyé à Paris, Maréchal, chirurgien en chef de l'hôpital de la charité, l'admit chez lui au nombre de ses élèves particuliers. La Peyronie, après avoir mis à profit les leçons de ce grand maître, crut devoir à sa patrie le premier usage de son talent ; il y retourna, et y donna des leçons d'anatomie et de chirurgie qui attirèrent la foule des étudians, et lui méritèrent la place de démonstrateur public aux écoles de médecine. Bientôt après, il fut nommé chirurgien-major de l'hôtel-dieu de Montpellier, et, presqu'en même temps, de l'armée commandée par le maréchal de Villars, contre les rebelles des Cévennes. Déjà sa réputation s'étendoit dans les pays étrangers ; et il reçut alors du pape Clément XI, une médaille d'or, et l'ordre de l'éperon, pour une opération extrêmement difficile, qu'il avoit pratiquée sur un prince romain. Peu de temps après, le duc de Chaulnes, attaqué d'une fistule, ayant vainement tenté de se faire opérer à Paris, se décida à se mettre entre les mains de la Peyronie. Une prompte guérison fut le prix de sa confiance. Desirant lui témoigner sa reconnoisance et le fixer dans la capitale, il sollicita et lui obtint les places de chirurgien de la prévôté, des chevau-légers, de l'hôpital de la charité, et celle de démonstrateur royal aux écoles de chirurgie et au jardin du roi. Le premier chirurgien

du roi, Maréchal, le fit nommer son survivancier. La guérison du duc Léopold de Lorraine, attaqué d'une maladie chirurgicale, lui valut l'hommage d'une médaille d'or, que la ville de Nanci fit frapper en son honneur à cette occasion, et lui offrit comme un témoignage de sa reconnoissance. En 1724, de concert avec Marechal, il obtint l'érection de cinq places de démonstrateurs dans l'amphithéâtre de chirurgie, qui n'étoit encore connu que sous le nom de Saint-Côme. Encouragé par ce succès, il sollicita l'établissement d'une académie de chirurgie; elle fut formée par ses soins en 1731, et éclairée par ses lumières. Il présenta le premier volume de ses *Mémoires* en 1733. Ce fut en 1736, que la Peyronie devint, par la mort de Maréchal, titulaire de la place de premier chirurgien de Louis XV. Ce prince le combla de bontés, lui donna des lettres de noblesse, et le gratifia successivement d'une charge de maître-d'hôtel chez la reine, d'une autre de gentilhomme ordinaire de la chambre, et de pensions considérables. Mais cette faveur dont il jouissait, il ne l'employa que pour répandre sur sa profession la considération sans laquelle aucun art libéral ne sauroit prospérer. Alors, la chirurgie fut séparée du ridicule alliage qu'elle avoit avec la barberie; et, par une déclaration du roi de 1743, aucun candidat ne put être admis à l'école de chirurgie de Paris, sans y présenter des lettres de maître-ès-arts. C'est au milieu de ces nobles efforts pour les progrès et le perfectionnement de son art que la Peyronie mourut à Versailles en 1747. Il légua, à la communauté des chirurgiens de Paris, les deux tiers de ses biens, sa belle terre de Marigny, et sa bibliothèque; à la communauté des chirurgiens de Montpellier, deux maisons situées dans cette ville, cent mille livres pour y faire construire un amphithéâtre de chirurgie, et le tiers de ses biens. Tous ces legs renfermoient des clauses qui ne tendoient qu'au bien public, et à la perfection de la chirurgie, pour laquelle il sollicita toujours la protection de la cour. A l'époque du fameux procès entre les médecins et les chirurgiens, il pria le chancelier d'Aguesseau d'élever un mur d'airain entre les deux corps. « Je le veux bien, lui répondit » ce ministre, mais de quel côté » faudra-t-il placer le malade. » La Peyronie prit ensuite la chose avec plus de modération. C'étoit par une suite de cette philantropie que, frappé du nombre des victimes qui résultoit de l'encombrement des enfans-trouvés dans leur ancien établissement, il avoit fait décider la construction du nouvel hôpital. On ne peut citer de la Peyronie aucun ouvrage remarquable qui soit digne de sa réputation, mais les avantages immenses qui sont résultés des établissemens qu'il a créés, et l'essor qu'il a donné à sa profession, le placent au nombre des hommes qui ont le plus honoré leur siècle. Il ne refusoit jamais son ministère aux pauvres, et sa main habile et libérale leur prodiguoit des secours de toute espèce; sa maison, et sur-tout sa terre de Marigny, étoient l'asyle de l'indigence et de l'infirmité; et il avoit le projet, lorsque la mort le surprit, de former, à Marigny, un hôpital, dont il auroit fait le service après sa retraite de la cour.

* PEYROT (Jean-Claude), prieur-curé de Pradinas, et poète rouerguois, naquit à Millau en Rouergue, en 1709. Ses études secondèrent les dispositions que la nature lui avoit données pour la poésie. Il se forma le goût par la lecture des bons modèles, tant anciens que modernes. Ses premières tentatives en littérature furent couronnées par des succès. Quatre *sonnets* en l'honneur de la Vierge, lui valurent trois prix et un *accessit* à l'académie de Toulouse. Son *Combat pastoral*, dont le texte étoit *instruire et amuser*: son *Poëme* sur le commerce; une églogue intitulée, l'*Esprit de contradiction*, lui méritèrent trois autres couronnes, et enhardirent son génie poétique. Quoique ses premiers succès fussent dûs à des productions écrites en langue française, il renonça presqu'entièrement à cette langue. Son inclination le porta vers le patois de son pays, et le dialecte rouerguois lui offrit des hardiesses, des tours heureux, une énergie, une liberté d'expressions que ne comporte point la langue française, plus polie et entravée par un plus grand nombre de règles. Dégagé de tels obstacles, son génie jeta un nouvel éclat; et les littérateurs familiers avec les dialectes du midi de la France, avouent qu'on ne peut les employer plus heureusement que l'a fait Peyrot; qu'il a peint la nature et les scènes champêtres avec les graces naïves qu'on admire dans Théocrite, et ils n'hésitent pas de le placer au rang des Gautier et des Goudouli, qui se sont rendus célèbres par leurs poésies languedociennes. Peyrot ne craignit pas de sacrifier, à son goût, sa fortune et une partie de sa renommée. Il ne fut jamais riche, il se borna au simple bénéfice de Pradinas; et en préférant au français le dialecte de son pays, il circonscrivit sa réputation poétique dans les limites des provinces méridionales, dont les seuls habitans peuvent l'entendre. Livré à ses goûts favoris, sans ambition, Peyrot vécut heureux: les principes de la révolution ne furent pas étrangers aux siens. Il partagea le premier enthousiasme des Français, sans partager les excès qui le suivirent. Pendant les orages de la révolution, il se retira au village de Paillas, à deux lieues de Millau. Dans les lettres qu'il écrivoit à ses amis, il prenoit le titre de l'*Ermite de Paillas*. La carrière de sa vie fut pour lui longue et paisible. Il avoit quatre-vingt-six ans, lorsqu'en 1795, il mourut dans ce village. Une partie de ses Œuvres a été recueillie et imprimée sous ce titre: *Œuvres patoises de Claude Peyrot, ancien prieur de Pradinas, dans lesquelles on trouve les Quatre saisons* ou *les Géorgiques patoises, suivies de plusieurs pièces fugitives*, etc. Cet ouvrage a eu deux éditions, nous ne connoissons que la seconde, in-8°, Millau, an 13 (1805.) les *Quatre saisons* sont la production principale de ce recueil; mais ce sont les saisons qu'on éprouve dans les montagnes du Rouergue, et les préceptes d'agriculture qu'il donne, ne sont applicables qu'aux cultivateurs de ce pays. Les littérateurs rouerguois ont reproché au prieur de Pradinas, d'avoir quelquefois trop francisé le dialecte rouerguois. Citons les vers suivans, qui sont dans ce cas, on les entendra avec moins de peine que plusieurs autres, et ils donneront une idée de la manière du

poëte : ils commencent le second chant, celui de la saison de l'été. Le poëte fait cette invocation au soleil.

Brillant astre del cel, dont la marcho rapido
Del temps que nous escape es la regle et lou guido ;
Tu que de la naturo animos lous ressorts,
Soulel, de mon esprit redoublo lous transports ;
Qu'à ton grand fougairou ma muse recalfado,
Posco conduire à bout l'obro qu'a coumençado.

On trouve dans ce poëme en quatre chants, de la gaité, de la grace, des préceptes d'agriculture, des tableaux champêtres, pleins d'une naïveté rustique, des épisodes intéressans, et partout beaucoup d'originalité. Les mêmes caractères se rencontrent dans un petit poëme du même genre, intitulé : *Lo primo Rouergasso*, ou le printemps du Rouergue, adressé à M. Desprodels, ami de l'agriculture. Une *Ode* sur la maladie de Louis XV, à Metz ; des Épîtres ; des Complimens; des Bouts-rimés, etc., etc., et une Facétie très-plaisante en français, moitié vers, moitié prose, intitulée : *Le chevalier de la Gragnotte*, composent le volume des Œuvres de Peyrot. Au commencement se trouve une Épître française qui lui est adressée par M. de Rebourguil, mestre de camp de cavalerie, dont voici quelques vers :

La nature fut ton modèle,
En la peignant tu l'embellis ;
Sous le plus brillant coloris
Son tableau n'est pas moins fidèle.
Tu peins, sur des pipeaux légers,
Des saisons, la marche éternelle ;
Nos champs, nos vignes, nos vergers ;
Et dans leur langue maternelle,
Tu parles avec nos bergers.
Saint-Lambert en a fait des sages ;
Fontenelle, de beaux esprits ;
Mais je ne vois qu'en tes écrits
Le ton naïf des premiers âges
De Palès, chantre ingénieux,
De ses mœurs et de ses usages,
Législateur harmonieux,
C'est dans tes chants mélodieux
Que le patois de nos villages
Devient le langage des dieux
. . . .
Tu nous ravis, tu nous entraînes,
Tes vers sont des lois souveraines
Que suivra le peuple pasteur ;
Tu le consoles dans ses peines,
Tu l'avertis de son bonheur ;
Tu lui fais aimer ses retraites
Ses durs travaux, ses doux loisirs.
Aux airs charmans que tu répètes,
Depuis qu'au gré de ses desirs,
Il peut accorder ses musettes,
Tous ses travaux sont des plaisirs
Et tous ses loisirs sont des fêtes, etc.

Peyrot avoit des connoissances en agriculture, et les préceptes qu'il en donne dans ses poésies ont pu être aussi utiles qu'agréables à ses compatriotes. Il étoit d'une humeur joviale et facétieuse. Plusieurs de ses poésies fugitives en offrent la preuve. Il est peu de Rouergnois instruits qui n'admirent les productions de ce poëte, et qui n'en sachent par cœur plusieurs fragmens.

PEYROUSE. *V*. LAPEYROUSE.

† I. PEYSSONNEL (Charles), né à Marseille le 17 décembre 1700, d'abord avocat, sut allier le commerce avec l'érudition. En 1735, le marquis de Villeneuve, ambassadeur à Constantinople, le demanda pour secrétaire d'ambassade, et il travailla avec lui à arrêter les articles de la paix de Belgrade. Il parcourut ensuite toutes les côtes de l'Asie mineure pour y recueillir des médailles, et reconnoître les anciennes positions géographiques depuis l'embouchure du Méandre jusqu'au golphe de Satalie. Nommé quelque temps après à la place importante de consul à Smyrne,

il la remplit avec beaucoup de désintéressement et à l'avantage du commerce. Ses connoissances dans les antiquités lui ouvrirent les portes de l'académie des inscriptions. Les Mémoires qu'il présenta à cette savante société, et en particulier sa *Dissertation sur les rois du Bosphore*, prouvent combien il étoit digne d'y être agrégé. On lui doit encore un *Éloge* du maréchal de Villars, une *Dissertation* sur le corail, Londres (Paris), 1756, in-12, traduite des Transactions philosophiques, et quelques autres *ouvrages* sur le commerce. Il mourut en 1757. Il étoit fils de Charles Peyssonnel, médecin, né à Marseille vers 1640, mort de la peste dans la même ville, en 1720, et qui a publié quelques *ouvrages* relatifs à son art.

II. PEYSSONNEL (N.), fils du précédent, suivit ses traces, et devint, comme lui, consul à Smyrne, et associé-correspondant de l'académie des belles-lettres. Ses ouvrages sont curieux et piquans par le style; il unissoit l'esprit à l'érudition. On lui doit. I. *Observations* historiques sur les peuples barbares qui ont habité les bords du Danube et du Pont-Euxin, 1760, in-4°. II. *Observations* sur les Mémoires du baron de Tott, 1785, in-8°. III. Les *Numéros*, Paris, 1784, 2 vol. in-12. Cet ouvrage agréable a eu plusieurs éditions. IV. *Traité* sur le commerce de la mer Noire, 1787, 2 vol. in-8°. V. *Examen* des considérations sur la guerre des Turcs, par Volney, 1788, in-8°. VI. *Situation* politique de la France, 1789, 2 vol. in-8°. VII. *Discours* sur l'alliance de la France avec les Suisses et les Grisons, 1790, in-8°. L'auteur mourut à l'âge de 80 ans dans l'année de la publication de ce dernier ouvrage.

† PEZAY *ou plutôt* PESAY (N. Masson, marquis de), fils d'un premier commis des finances, naquit près de Blois. Il s'attacha d'abord à la littérature, et entra ensuite dans le service. Sa sœur, madame de Cassini, qui par sa figure et son esprit s'étoit fait des amis puissans, contribua beaucoup à sa fortune. Il étoit capitaine de dragons, et ne s'occupoit que de poésies; lorsque celle-ci lui ayant persuadé qu'il devoit être plus qu'un poëte, elle en fit un intrigant. Un soir, Dorat, rentrant tard pour se coucher, trouva son ami Pezay, veillant sur un bureau, entouré de mémoires sur des matières d'administration. Le premier étonné, l'engagea à faire un couplet en laissant tout ce fatras, « Mon ami, lui dit Pezay, je veux être lieutenant-général, et ministre à quarante ans, je n'ai pas de temps à perdre ». A l'avènement de Louis XVI, au trône, le poëte imagina de lui écrire, et de lui donner des conseils sur les impôts et les moyens de soulager le peuple. Le roi ne répondit point à ses lettres; mais Pezay, insista et lui écrivit qu'il étoit inquiet de son silence. Le monarque, facile et bon, lui répondit, et dès-lors s'établit une correspondance qui contribua à la chûte de l'abbé Terray et à l'avancement de Pezay. Le principal ministre Maurepas, et de Sartine, instruits des rapports secrets de celui-ci, lui accordèrent un accès facile auprès d'eux, et s'empressèrent de le consulter. Necker, simple banquier, sachant l'influence que Pezay pouvoit obtenir, le rechercha, lui ouvrit sa caisse, et ne s'en sépara plus. Par son

intermédiaire, il fit passer au monarque des renseignemens sur l'état des finances et les moyens de les améliorer. Bientôt Maurepas et Pezay commencèrent à discréditer Turgot, et Necker ne tarda pas à le remplacer. Pezay, ébloui de sa faveur, prit un ton important qui le rendit ridicule. Il avoit donné directement des leçons de tactique à Louis XVI; et ce monarque créa pour lui une place d'inspecteur-général des côtes, avec 60 mille livres de traitement. Aussitôt il se transporta dans les villes maritimes, et remplit sa commission avec plus de soin qu'on n'auroit dû l'attendre d'un élève des Muses. Mais comme il étala en même temps trop de hauteur envers les subalternes, et même envers les intendans, il y eut des plaintes portées à la cour; et il fut exilé dans sa terre, où il mourut de chagrin peu de temps après, le 6 décembre 1777. Admirateur de Dorat, Pezay en a étudié et saisi la manière; sa muse inférieure pour l'abondance et la facilité à celle de son modèle, a plus de finesse et est moins déparée par le jargon des ruelles. Il a donné quelques Poésies agréables dans le genre érotique, telles que *Zélis au bain*, poëme d'abord en quatre chants, puis en six, Paris, 1763, in-8°.; une *Lettre d'Ovide à Julie*, et quantité de *Pièces fugitives* répandues dans les almanachs des muses, et dont les agrémens font pardonner les négligences; mais il en est resté beaucoup d'autres dans son portefeuille. Nous avons encore de lui, I. Une *Traduction* de Catulle, Tibulle et Gallus, Paris, 1771, 2 v. in-8° et in-12, peu estimée, et dont les notes sont ridicules. II. Les *Soirées Helvétiennes*, *Alsaciennes*, *et Franc-Comtoises* in-8°.; Amsterdam et Paris, 1770, et Londres, 1772, 2 vol. in-12.; ouvrage agréablement diversifié, plein de tableaux intéressans; mais écrit avec trop peu de correction. III. Les *Sources provençales*, en manuscrit, qui ne sont pas, dit-on, inférieures aux précédentes. IV. La *Rosière de Salency*, pastorale en trois actes, qui a eu du succès au théâtre italien. V. *Adieux* à la Provence. VI. *Essai* sur les charmes de la solitude. VII. Les *Campagnes de Maillebois*, en 1745 et 1746, en 3 vol. in-4°. et un volume de cartes publiés, en 1775, sur les Mémoires militaires de ce maréchal. Ces cartes peuvent être consultées utilement par les militaires. Cet ouvrage, malgré ses défauts, est rare et recherché. Le premier contient une *Traduction* ampoulée de l'histoire de la guerre d'Italie, par Bonamici, écrivain élégant et véridique, que son traducteur injurie sans cesse dans des notes inexactes, et où il paroît posséder mal la langue qu'il traduit. Enfin, les *Tableaux*, suivis de l'histoire de mademoiselle de Syane et du comte de Marsy, Paris, 1771, in-8°. Le *Pot-Pourri*, Paris, 1764, in-8°. C'est un recueil d'épîtres où l'on trouve quelques vers faciles et heureux. *Eloge de Fénélon*, qui a concouru pour le prix de l'académie française, Paris, 1771, in-8°. On a publié en 1792, les *Œuvres* poétiques et morales de Pezay, 2 vol. in-12. *Voyez* MAILLEBOIS.

† PEZENAS (Esprit), jésuite, né le 28 novembre 1692, mort à Avignon, sa patrie, le 4 février 1776, professa long-temps la physique et l'hydrographie à Marseille. Il exerça cet emploi avec succès jusqu'en 1749, que

les galères furent transférées à Toulon. L'astronomie fut alors son étude favorite. Après la dissolution de sa société, il choisit Avignon pour sa résidence. Ses nombreux ouvrages sont, I. *Elémens du Pilotage*, 1754, in-8°. II. *Traité des Fluxions*, traduit de Maclaurin, 1749, 2 vol. in-4°. III. *Pratique du Pilotage*, 1749, in-8°. IV. *Théorie et pratique du Jaugeage des tonneaux*, 1778, in-8°. V. *Elémens d'Algèbre*, traduits de Maclaurin, 1750, in-8°. VI. *Cours de Physique expérimentale*, traduit de Desaguliers, 1751, 2 vol. in-4°. VII. *Traité du Microscope*, traduit de Baker, Paris, 1754, in-8°. VIII. *Dictionnaire des Arts et des Sciences*, traduit de l'anglais de Dyche, Avignon, 1756, deux vol. in-4°. Ce livre réussit peu, parce que l'abbé Prévôt publia son Manuel Lexique, où il avoit profité de ce que l'auteur anglais avoit de meilleur. IX Le *Guide des jeunes mathématiciens*, traduit de l'anglais de Ward, Paris, 1757, in-8°. X. *Cours complet d'Optique*, traduit de l'anglais de Smith, 1767, 2 vol. in-4°. X. *Mémoire de mathématique et de physique*, rédigés à l'observatoire de Marseille avec messieurs Blanchard et la Grange, 1755 et années suivantes. XI. Il fit imprimer à Avignon en 1770, in-fol., les *Tables de logarithmes de Gardiner*, et y mit beaucoup d'exactitude. Les traductions et les autres ouvrages du père Pezenas, prouvent qu'il avoit de la netteté dans les idées et de la clarté dans le style.

PEZRON (Paul), né à Hennebon en Bretagne, l'an 1639, se fit bernardin dans l'abbaye de Prières en 1661. Il fut reçu docteur de Sorbonne en 1682, et régenta ensuite au collége des bernardins à Paris avec autant de zèle que de succès. Son ordre lui confia plusieurs emplois honorables, dans lesquels il fit paroître beaucoup d'amour pour la discipline monastique. En 1697, il fut nommé abbé de la Charmoye; mais son zèle pour l'étude l'engagea à donner, en 1703, la démission de son abbaye. Il mourut le 10 octobre 1706. Son érudition étoit très-profonde, mais elle n'étoit pas toujours appuyée sur des fondemens solides. Parmi les conjectures dont ses ouvrages sont remplis, il y en a quelques-unes d'heureuses et beaucoup plus de hasardées. On a de lui: I. un savant Traité, intitulé l'*Antiquité des temps*, Paris, 1687, in-4°, et 1688, in-12. L'auteur entreprend de soutenir la chronologie du texte des septante, contre celle du texte hébreu de la Bible; il donne au monde plus d'ancienneté qu'aucun autre chronologiste avant lui. Cet ouvrage fit d'abord un grand bruit, et, selon le sort des bons livres, eut des admirateurs et des critiques. Don Martianay bénédictin, et le père le Quien dominicain, écrivirent contre l'*Antiquité des temps*; le premier, avec sa chaleur ordinaire, qui ne lui permit ni de se resserrer dans son sujet, ni d'adoucir les aigreurs de ses invectives; le Quien, avec plus de précision et de modération. II. *Défense de l'Antiquité des temps, où l'on soutient la tradition des pères et des églises contre celle du talmud, et où l'on fait voir la corruption de l'hébreu des Juifs*, in-4°, 1691. Cet ouvrage, aussi bien que le précédent, est rempli de recherches curieuses; et l'auteur s'y défend avec beaucoup de modestie. Le pere le Quien répliqua;

mais D. Martianay porta la cause à un autre tribunal. Il déféra, en 1693, à du Harlay, archevêque de Paris, les livres et le sentiment du père Pezron. Le prélat ne se laissa pas prévenir; il communiqua au défenseur de la chronologie des septante le mémoire de son adversaire. Le père Pezron n'eut pas de peine à montrer qu'il défendoit un sentiment commun à tous les pères avant St. Jérôme; ainsi l'odieuse accusation de D. Martianay n'eut aucune suite. III. *Essai d'un commentaire sur les prophètes*, Paris, 1693 et 1704, in-12. Il est littéral et historique, et jette de grandes lumières sur l'histoire des rois de Juda et d'Israël. IV. *Histoire evangélique, confirmée par la judaïque et la romaine*, Paris, 1696, deux vol. in-12. V. *De l'Antiquité de la nation et de la langue des Celtes, autrement appelés Gaulois*, etc., 1703, in-8°, livre plein de recherches, qui devoit faire partie d'un autre ouvrage plus étendu sur l'origine des nations, que l'auteur n'eut pas le temps d'achever. Pezron, suivant toujours servilement la chronologie des septante, pour remplir le vide de 1500 ans qu'il donne au monde de plus que ne porte le texte hébreu, promène les Gaulois, sous différens noms, dans l'Orient, avant que de leur faire occuper l'un et l'autre bord du Rhin. Les Grecs ne les avoient connus que depuis cette fameuse ambassade qu'ils firent à Alexandre, lorsqu'il entra à Babylone. Dans son 16e livre, Diodore de Sicile convient que ce fut la première fois qu'on eût entendu parler d'eux. Mais le P. Pezron, qui étoit breton, ne fit pas attention à ces preuves; et à la fin de ses Antiquités de la nation et de la langue des Celtes, Paris, 1703, in-12, il donne une série de mots grecs, qu'il prétend avoir été tirée du jargon de Quimper-Corentin, et veut prouver que celui-ci est à la fois le plus ancien, le plus beau, et sur-tout le plus agréable à parler.

* PEZZI (Laurent), prêtre de Cologne, qui florissoit dans le 16e siècle, étoit profondément versé dans les matières ecclésiastiques. On a de lui, I. Un catéchisme romain sous le titre de : *Epitome sacramentorum à sacris canonibus et œcumenicis conciliis, atque catholicis doctoribus excerpta*, Venetiis, 1566 et 1584. Cet ouvrage est écrit avec méthode et clarté. II. *Vinea Domini cum brevi descriptione sacramentorum, paradisi, limbi, purgatorii, atque inferni, etc.*, Venetiis, 1588, in 8°, fig. et 1589.

I. PFAFF ou Pfaffer (Jean-Christophe), célèbre théologien luthérien, né en 1651 à Pfussinge, dans le duché de Wirtemberg, enseigna la théologie à Tubinge avec réputation, et y mourut en 1720. On a de lui, I. Un recueil de *Controverses*. II. Une *Dissertation* sur les passages de l'Ancien Testament allégués dans le Nouveau; et d'autres *ouvrages* en latin, estimés par ceux de son parti.

II. PFAFF (Christophe-Matthieu), l'un des fils du précédent, professeur en théologie, et chancelier de l'université de Tubinge, est auteur d'un grand nombre de savans ouvrages en latin, entre autres : *Institutiones theologicæ*, 1716 et 1721, in-8°. On lui doit aussi l'édition des *Fragmenta anecdota Sancti Irenæi*, grec et latin, in-8°, 1715.

PFANNER (Tobie), né à

Augsbourg en 1641, d'un conseiller du comte d'Ottingen, fut secrétaire des archives du duc de Saxe-Gotha, et chargé en même temps d'instruire dans l'histoire et dans la politique les princes Ernest et Jean-Ernest. La manière dont il remplit ces emplois le fit nommer, en 1686, conseiller de toute la branche ernestine. Il étoit si versé dans les affaires, qu'on l'appeloit les archives vivantes de la maison de Saxe. Ce savant mourut à Gotha en 1717. Ses principaux ouvrages sont : I. L'*Histoire de la paix de Westphalie*, sous ce titre : *Pacis Germano-Gallo Suecicæ, Monasterii et Osnabrugæ tractatæ et anno 1648 perfectæ, historia ex ipsis rerum gestarum documentis et commentariis continuata*. L'édition de 1697, in-8°., est la meilleure. II. L'*Histoire des assemblées de 1652, 1653 et 1654*; Weimar, 1694, in-8°. III. Un *Traité des princes d'Allemagne*. IV. La *Théologie des païens*. V. Un *Traité du principe de la foi historique*, etc.; tous ces ouvrages, écrits en latin avec assez peu d'élégance, sont faits avec soin.

I. PFEFFEL (Jean-André), graveur d'Augsbourg, né vers 1690, se fit connoître par son intelligence dans le dessin et par la délicatesse de son burin. Il fut chargé des *planches* d'un ouvrage très-considérable, intitulé : *La Physique sacrée*, qui parut en 1725. Ce livre, recherché des curieux, pour la beauté des figures, contient 750 gravures en taille-douce, faites sur le *plan* et les *dessins* de Pfeffel, et exécutées sous ses yeux par les plus habiles graveurs de son temps. *Voyez* I. SCHEUCHZER.

† II. PFEFFEL (Christian-Frédéric), jurisconsulte du roi pour les affaires étrangères, membre de la Légion-d'Honneur, né à Colmar le 3 octobre 1726, avoit parcouru la plus grande partie de l'Europe. Placé sur les plus grands théâtres, mêlé aux affaires les plus importantes de son temps, lié avec les hommes les plus distingués, observant avec sagacité, doué de la mémoire la plus heureuse, il portoit en quelque sorte dans ses souvenirs l'histoire vivante de la moitié du dernier siècle. On a de lui : I. *Abrégé chronologique de l'histoire et du droit public d'Allemagne*, Paris, 1754, in-8°., nouvelle édition, revue et augmentée par lui-même, Manheim, 1758, in-4°. Les meilleures éditions de cet ouvrage sont celles de 1776, 2 vol. in-4°., et 1777, 2 vol. in-8°. Le censeur Tercier revit la première avant qu'elle fut mise en vente. Cet ouvrage a été cité plusieurs fois, comme autorité, par Robertson, célèbre auteur de l'histoire de Charles-Quint. II. *Etat de la Pologne, avec un abrégé de son droit public, et les nouvelles constitutions*, Paris, 1770, in-12. III. *Monumenta Boica*, 1764, 1768, 10 vol. in-4°. C'est un recueil général des chartres de la Bavière, tiré des archives de plus de quarante abbayes. IV. Plusieurs *Mémoires*, dont les principaux sont : 1°. Un *Essai sur les limites de la Bavière, dans les* 10e *et* 11e *siècles*; 2°. *Histoire des anciens margraves de Nordgau, ou du Haut-Palatinat*; 3°. Deux *Essais sur les sceaux des anciens ducs de Bavière, et l'origine de leurs armoiries*; 4°. *Illustration du droit public de l'Allemagne par celui de la Pologne*; 5°. *Origine et anti-*

quité des Fiefs de Bavière, etc. Pfeffel est mort à Paris, le 20 mars 1807.

* III. PFEFFEL (Conrad-Théophile), frère du précédent, né en 1736, mort à Colmar le 1er mai 1809, se distingua également dans les belles-lettres et dans l'étude de la philosophie. Il a publié divers ouvrages, parmi lesquels on remarque, I. *Principes du droit naturel, à l'usage de l'école militaire de Colmar*, Colmar, 1781, in-8°. II. *Fables*, traduites de l'allemand de Lichtweho, Strasbourg, 1765, in-8°. Cette version est exacte et fidèle. III. *Magasin pour l'esprit et le cœur*, Strasbourg, 1764, réimprimé en 1788, 2 vol. in-12; ouvrage qui remplit bien son titre. IV. Différens *Traités* à l'usage de la jeunesse. C'est à tort qu'on lui attribue la traduction de la Géographie de Busching.

PFEFFERCORN (Jean), fameux juif converti, tâcha de persuader à l'empereur Maximilien de faire brûler tous les livres hébraïques, à l'exception de la Bible, « parce que, disoit-il, ils » contiennent des blasphêmes, » de la magie, et autres choses » aussi dangereuses. » L'Empereur publia, en 1510, un édit conforme à la demande de Pfeffercorn. Reuchlin, par ses écrits et ses discours, tâcha d'empêcher l'exécution de cet édit. Pfeffercorn composa alors le *Miroir manuel* pour soutenir son sentiment; Reuchlin y opposa le *Miroir oculaire*, qui fut condamné par les théologiens de Cologne, la Faculté de théologie de Paris, et par le P. Hochstrat, Dominicain, inquisiteur de la foi. (*Voyez* REUCHLIN.) Pfeffercorn vivoit encore en 1517. Outre le *Miroir manuel* écrit en allemand, on a encore de lui: I. *Narratio de ratione celebrandi paschæ apud Judæos*. II. *De abolendis Judæorum scriptis*, etc.

PFEIFFER (Auguste), naquit à Lawenbourg, dans la Basse-Saxe, en 1640. Il tomba, à l'âge de cinq ans, du haut d'une maison. Il se fracassa tellement la tête, qu'on le crut mort, et qu'on l'ensevelit; mais sa sœur, en cousant le drap mortuaire, piqua un des doigts de l'enfant; et s'apercevant qu'il l'avoit retiré, elle le soigna et le rendit à la vie. On le fit étudier, et dans peu de temps il se rendit très-habile dans les langues orientales. Il les professa à Wirtemberg, à Leipzig, et en différens autres lieux; il fut appelé à Lubeck en 1690, pour y être surintendant des églises, et mourut dans cette ville, le 11 janvier 1698. On a de lui un grand nombre d'ouvrages de critique sacrée et de philosophie, en latin et en allemand. Les principaux de ceux du premier genre sont, I. *Pansophia mosaica*. II. *Critica sacra*, à Dresde, 1680, in-8°. III. *De masorâ*. IV. *De Trihæresi Judæorum*. V. *Sciagraphia systematis antiquitatum hebræorum*. Tous ses ouvrages de philosophie ont été imprimés à Utrecht en deux vol. in-4°. Ils ne sont plus d'aucun usage; ses livres d'érudition sont plus recherchés, quoique écrits d'un style dur et lourd.

PFIFFER (Louis), né à Lucerne en 1530, d'une famille féconde en grands capitaines, porta de bonne heure les armes au service de la France. Capitaine dans le régiment suisse de Tamman, il en fut nommé colonel en 1562, après la bataille

de Dreux, où il s'étoit signalé par son activité et sa bravoure. La paix ayant fait réformer son régiment, Pfiffer fut lieutenant de la compagnie des cent gardes-suisses de Charles IX, qui le créa chevalier. Il amena, en 1567, un régiment de 6000 Suisses au service de ce prince. Ce fut avec ce corps dont il étoit colonel, qu'il sauva la vie à ce monarque : il le fit conduire dans un bataillon carré, de Meaux à Paris, malgré tous les efforts de l'armée du prince de Condé. Cette journée, appelée la Retraite de Meaux, a immortalisé le nom de Pfiffer. Il continua de servir Charles IX par son courage et par son crédit auprès de ses compatriotes : crédit qui lui fit donner le surnom de Roi des Suisses. Il contribua en 1569, avec son régiment, à fixer la victoire de Montcontour. Son zèle pour la France ne se démentit point jusqu'à la naissance de la Ligue. Le duc de Guise l'ayant gagné sous prétexte de religion, Pfiffer se déclara ouvertement pour ce parti, et engagea les cantons catholiques à l'aider puissamment. Il mourut dans sa patrie en 1594, advoyer, ou chef du canton de Lucerne.

PFLUG (Jules), Phlugius, évêque de Naumbourg, d'une famille distinguée, fut d'abord chanoine de Mayence, puis de Zeitz. Il entra dans le conseil des empereurs Charles-Quint et Ferdinand I. Ce dernier prince s'en rapportoit ordinairement à lui dans les affaires les plus difficiles. Pflug ayant été élevé sur le siége de Naumbourg, en fut expulsé par ses ennemis le jour même de son élection ; mais il fut rétabli avec beaucoup de distinction six ans après par Charles-Quint. Il fut un des trois théologiens que l'empereur choisit pour dresser le projet de l'*Interim* en 1548, et présida aux diètes de Ratisbonne au nom de Charles-Quint. Il se signala sur-tout par ses ouvrages de controverse sur les dogmes attaqués par Luther. Ses livres sont pour la plupart en latin ; il en a fait aussi quelques-uns en allemand. Il est mort en 1594, à l'âge de 74 ans.

PHACÉE, fils de Romelias, général de l'armée de Phaceïa, roi d'Israël, conspira contre son maître, le tua dans son palais, et se fit proclamer roi l'an 759 avant J. C. Il régna vingt ans, et suivit les traces de Jéroboam, qui, dit l'Ecriture, avait fait pécher Israël. Dieu, irrité contre les crimes d'Achaz, qui régnoit alors en Judée, y envoya Rasin, roi de Syrie, et Phacée, qui vinrent mettre le siége devant Jérusalem. Mais ils furent contraints de s'en retourner dans leurs états; Dieu les ayant envoyés pour châtier son peuple, et non pour le perdre. Phacée fit ensuite une nouvelle irruption dans le royaume de Juda, et le réduisit à l'extrémité. Il tailla en pièces l'armée d'Achaz, et revint à Samarie chargé de dépouilles. Mais sur le chemin, un prophète, nommé Obed, vint faire de vives réprimandes aux Israélites, des excès qu'ils avoient commis contre leurs frères, et leur persuada de renvoyer à Juda tous les captifs qu'ils emmenoient. Phacée fut détrôné par Osée, un de ses sujets, qui lui ôta la couronne et la vie l'an 739 avant J. C.

PHACÉIA, fils et successeur de Manahem, roi d'Israël, imita l'impiété de ses pères, et fut tué par Phacée dans un festin qu'il donnoit dans son palais de Samarie, l'an 759 avant J. C.

PHAER (Thomas), médecin et poète du pays de Galles, né dans le comté de Pembroke, et le premier qui ait traduit Virgile en anglais, fut élevé dans l'université d'Oxford et destiné à l'étude du droit, à laquelle il se livra d'abord avec beaucoup d'ardeur. Il y renonça bientôt après pour embrasser la profession de médecin, et fut reçu, en 1559, docteur de cette dernière faculté. Sous ce rapport il s'est fait connoître par plusieurs ouvrages recueillis à Londres en 1560, et qui consistent principalement en traductions du français. Comme poète, on lui doit, I. Le *Régime de vie*, traduit du français, Londres, 1644, in-8°. II. *L'Histoire d'Owen Glendower*, dans l'ouvrage intitulé le Miroir des magistrats, et sa *Traduction des neuf premiers livres et d'une partie du dixième livre de l'Enéide*. La traduction des sept premiers fut imprimée, en 1558, par Jean Kyngston, et dédiée à la reine Marie. Les deux suivans et le commencement du dixième, furent publiés après sa mort par William Wightman, en 1562. Phaer a marqué, à la fin de chaque livre, avec beaucoup de soin, le tems où sa traduction a été achevée et celui qu'elle lui a coûté. Il en résulte que, dans l'intervalle de 1555 à 1560, il y a employé deux cent deux jours à la traduction des neuf premiers livres. Elle est en vers alexandrins de sept pieds, et elle a été continuée par Thomas Twyne, jeune médecin. Mais malgré les défauts de la traduction de Phaer, celle de son continuateur lui est inférieure. Dans les diverses réimpressions qui ont été faites du Virgile de Phaer, celle de Twyne fournit à l'ouverture du livre second, l'exemple d'une faute singulière. Phaer avoit traduit le premier vers, *Conticuere omnes*, etc. par ces mots : *They wisted* (ils gardèrent tous le silence.) Dans l'édition de Twyne on lit : *They wistled*, ce qui signifie (ils sifflèrent tous.) Phaer mourut le 12 août 1560.

PHAÉTON (Mythol.), fils du Soleil et de la nymphe Clymène. Epaphus, fils de Jupiter, lui ayant dit dans une querelle, que le Soleil n'étoit pas son père comme il se l'imaginoit, Phaéton irrité alla s'en plaindre à Clymène sa mère, qui lui conseilla d'aller voir son père pour qu'il fît connoître à tout l'univers qu'il étoit son fils. Le Soleil ne pouvant résister à ses prières et à ses larmes, lui confia son char après l'avoir revêtu de ses rayons. Dès qu'il fut sur l'horizon, les chevaux prirent le mors aux dents ; de sorte que s'approchant trop de la Terre, tout y étoit brûlé par l'ardeur du nouveau Soleil, et que s'en éloignant trop, tout y périssoit par le froid. Jupiter ne trouva d'autre moyen de remédier à ce désordre, qu'en foudroyant Phaéton, qui tomba dans la mer à l'embouchure de l'Eridan, aujourd'hui le Pô. Ses sœurs et Cycnus son ami pleurèrent tant qu'elles furent métamorphosées en peuplier, leurs larmes en ambre, et Cycnus en cygne. On les appeloit Phaétontiades : elles étoient au nombre de trois ; Ovide n'en nomme que deux, Phaétuse et Lampétie.

PHAÉTONTIADES. *Voyez* l'article précédent.

PHAINUS, ancien astronome grec, natif d'Elide, faisoit ses observations auprès d'Athènes, et fut le maître de Méton. Il est regardé comme le premier qui découvrit le temps du solstice.

PHALANTE, jeune Lacédémonien, fils d'Aracus, fonda la ville de Tarente en Italie. Les Messéniens ayant violé les filles de Sparte, qui avoient assisté à une de leurs fêtes, les Lacédémoniens résolurent de venger cet outrage. Ils assiégèrent Messène, et firent serment de ne point retourner dans leur pays, qu'ils n'eussent saccagé cette ville. Mais après dix ans de siége, ils furent obligés, pour repeupler Sparte, de renvoyer dans leur patrie les jeunes gens qui n'avoient point eu de part au serment, avec permission de jouir de leurs femmes. Les fruits de ces conjonctions furent appelés *Parthemens*, nom qui designoit l'illégitimité de leur naissance. Cette tache les obligea de s'expatrier. Ayant choisi Phalante pour leur chef, ils abordèrent à Tarente, petit port à l'extrémité de l'Italie, qu'ils changèrent en ville assez considérable, après en avoir chassé les habitans.

PHALANX (Mythol.), frère d'Arachné. Pallas prit un soin particulier de leur éducation; mais indignée de ce qu'ils y répondoient mal, et de la passion criminelle qu'ils avoient conçue l'un pour l'autre, elle les métamorphosa en vipères.

PHALARIS, tyran d'Agrigente. On n'est pas d'accord sur l'époque même à laquelle Phalaris a vécu. Eusèbe rapporte le commencement de son règne à la 38e olympiade; saint Jérôme à la 52e. L'opinion de Dodwel, dans son Traité *De Ætate Phalaridis et Pythagoræ*, (Lond., 1701, in-8°.), a été savamment et apodictiquement réfutée par Richard Bentley; lequel a aussi démontré jusqu'à l'évidence, contre le même Dodwel, ainsi que contre Charles Boyle; Jean Selden et Guillaume Temple, le caractère apocryphe des Lettres attribuées à Phalaris. Celles-ci ont été publiées de nouveau, avec un grand appareil d'érudition, par Jean-Daniel Van Lennep, qui a aussi traduit les écrits polémiques de Bentley à ce sujet, Groningue, 1777, in-4°. Ce tyran se signala par sa cruauté: car s'étant emparé de cette ville, il chercha tous les moyens de tourmenter les citoyens. Pérille, artiste cruellement industrieux, seconda la fureur de Phalaris, en inventant un Taureau d'airain. Le malheureux qu'on y renfermoit, consumé par l'ardeur du feu qu'on allumoit dessous, jetoit des cris qui, sortant de cette horrible machine, ressembloient aux mugissemens d'un bœuf. L'auteur de cette cruelle invention en ayant demandé la récompense, Phalaris le fit brûler le premier dans le ventre du Taureau. Les Agrigentins se révoltèrent l'an 561 avant J. C., et firent subir à Phalaris le supplice auquel il avoit condamné tant de victimes de sa barbarie. Nous avons des Lettres sous le nom d'Abaris, à ce tyran, avec les réponses; mais elles sont supposées. On les imprima à Trévise, in-4°., en 1471, d'après la révision de Léonard Aretin, et on y joignit la traduction latine. Elles avoient déjà été imprimées en sorbonne l'année d'auparavant, in-4°. Nous en avons une édition d'Oxford, 1718, in-8°.; une autre de Groningue, 1777, in-4°.; une traduction française, Paris, 1726, in-12; et une autre par Benaben, Angers, an XI (1803), in-8°.

PHALEREUS, *voyez* DÉMÉTRIUS de Phalère.

PHALLUS, (Mythol.), fut

l'un des quatre principaux dieux de l'impureté. Les trois autres étoient Priape, Bacchus et Mercure. Les déesses infames qu'on ne rougissoit pas d'adorer, étoient en plus grand nombre : Vénus, Cotytto, Perfica, Prema, Pertunda, Lubentie, Volupie, etc.

PHALOÉ, (Mythol.), nymphe, fille du fleuve Lyris, avoit été promise à celui qui la délivreroit d'un monstre aîlé. Un jeune homme, appelé Elaathe, s'offrit de le tuer, et réussit ; mais il mourut avant son mariage. Phaloé versa tant de larmes, que les dieux touchés de sa douleur la changèrent en fontaine dont les eaux se mêlèrent avec celles du fleuve son père. On distinguoit ses eaux à leur amertume, parce que le bord de la fontaine étoit couvert de cyprès.

* PHANOCLÈS, poëte grec. On ignore l'époque où il a vécu, mais il semble que ce fut peu après, du tems de Démosthène. Il écrivit des *Elégies*. Outre quelques légers fragmens, il nous reste de lui une élégie, que le savant Ruhékenius estime être le morceau le plus parfait en ce genre, que l'antiquité nous ait transmis. Il l'a placé, avec des notes, à la suite de sa deuxième *Epist. Crit.*, pag. 299-303 de l'éd. de 1782. Laurent Van Santen l'a traduite en vers latins. Cette pièce se trouve aussi dans l'*Anthologie* grecque, ou les *Analecta* de Brunck, t. I, p. 414.

PHAON (Myth.), jeune batelier de Mitylène de l'île de Lesbos, reçut de Vénus, qu'il avoit passée dans l'île de Chio, un vase d'albâtre, rempli d'une essence qui avoit la vertu de donner la beauté. Il ne s'en fut pas plutôt frotté qu'il devint le plus beau des hommes. Les femmes et les filles de Mitylène en devinrent éperduement amoureuses ; et la célèbre Sapho se précipita dans la mer, parce qu'il ne voulut pas répondre à sa passion. Il alla alors en Sicile où l'on dit qu'il fut tué par un mari qui le surprit avec sa femme. On lit dans *Ovide* une lettre de Sapho à Phaon. Blin de Sainmore en a publié une en vers français.

* PHARADGE, fils de Barkok, sultan d'Égypte, succéda à son père, en 1399, à l'âge de dix ans. Les divisions que sa minorité excita parmi les grands, la rendirent fort orageuse. Mais le conquérant Tamerlan, étant entré en Syrie, où il se signaloit par les plus horribles excès, tous les partis se réunirent contre l'ennemi commun. Les factions recommencèrent dès que Tamerlan eut quitté la Syrie. Pharadge fut déposé l'an 1405, et on lui donna pour successeur Abdolaziz, second fils de Barkok, lequel ne régna que deux mois et dix jours. Les partisans de Pharadge lui enlevèrent la couronne, et la redonnèrent à ce prince. Pharadge, replacé sur le trône, voulut s'y affermir par la mort de ses frères Abdolaziz et Ibrahim. Il les envoya à Alexandrie, où ils périrent par le poison. Leur mort n'éteignit point les factions, et le Sultan en fut enfin la victime. Il se forma un parti pour lui arracher le sceptre. Les chefs de la révolte l'assiègent dans Damas où il s'étoit retiré, l'obligent de se rendre et le font déposer par Mostain, calife d'Égypte, le 1er mai 1412. Vingt jours apres il fut mis à mort. C'étoit un prince foible, qui ne sut ni se faire des amis, ni réprimer les efforts de ses ennemis.

PHARAMOND : nom que la plupart des historiens donnent au premier roi de France. On dit qu'il régna à Trèves et sur une partie de la Flandres vers 420, et que Clodion, son fils, lui succéda : mais ce que l'on raconte de ces deux princes est très-incertain. (*Voyez* CLODION). Il est probable que Pharamond ne fut proprement qu'un général d'armée, le chef d'un corps militaire de France. Il paroît que c'est le sentiment de Grégoire de Tours. « La plupart, dit-il, ignorent quel a été le premier roi des Français. Sulpice Sévère qui rapporte plusieurs choses concernant cette nation, ne nomme point son premier roi. Il dit seulement qu'elle a eu des généraux. » Quoi qu'il en soit, on a attribué à Pharamond l'institution de la fameuse loi salique. C'est un recueil de réglemens sur toutes sortes de matières que Clovis fit rédiger : cette loi fut appelée *salique*, du nom des Saliens, les plus illustres des Francs. Elle fixoit la peine des crimes et plusieurs point de police. La succession perpétuelle des mâles, à la couronne de France, n'y est pas expressément réglée ; mais, dit Montesquieu dans son *Esprit des Lois*, liv. XVIII, chap. 22, il est indubitable qu'elle en vient : la loi salique et la loi des Bourguignons ne donnèrent point aux filles le droit de succéder à la terre avec leurs frères. Elles ne succédèrent pas non plus à la couronne. La meilleure édition de la *Loi salique* est celle de Francfort et Leipsick, 1720, in-fol., avec les *Commentaires* de Jean-Georges Eccard ; cet éditeur y a joint les *Ripuaires* et plusieurs *Traités* relatifs à l'origine des rois de France, et aux droits de la couronne.

PHARAON, mot qui, dit-on, signifie *roi* dans l'ancienne langue des Egyptiens. Plusieurs, ou même tous les souverains d'Égypte, étoient désignés par ce nom. On distingue, 1° celui qui régnoit lorsqu'Abraham fut contraint par la famine de venir en Egypte, et qui enleva sa femme par erreur. Le second occupoit le trône lorsque Joseph, amené par des marchands Ismaélites, fut établi intendant de toute l'Egypte. Le troisième, Pharaon, connu dans la Bible, est celui qui, oubliant les services de Joseph, persécuta les Israélites. Le quatrième est celui à qui Moyse et Aaron demandèrent la permission d'aller avec le peuple sacrifier dans le désert. Le cinquième y régnoit du temps de David. Le sixième fut beau-père de Salomon. Le septième étoit Pharaon Hésac. Le huitième Pharaon, Sua ou Sô. Le neuvième, Nechao ou Necho ; et le dixième, Hophrad ou Vaphrès. On peut conclure par ces quatre derniers, que les autres avoient aussi des noms propres. (*Voy*. KOPHTUS).

PHARÈS, fils du patriarche Juda et de sa bru Thamar. Lorsqu'il vint au monde, Zara, son frère jumeau, présenta le premier son bras ; mais ensuite il le retira pour laisser naître Pharès son frère, qui par ce moyen devint l'aîné.

PHARIS, (Mythol.), fils de Mercure et d'une des filles de Danaüs, bâtit une ville dans la Laconie à laquelle il donna son nom.

PHARNACE, fils de Mithridate roi de Pont, fit révolter l'armée contre son père, qui se tua de désespoir l'an 64 avant J.-C. Il cultiva l'amitié des Ro-

mains, et demeura neutre dans la guerre de César et de Pompée. César voulant qu'il se décidât, tourna ses armes contre lui l'an 47 avant J.-C., et le vainquit avec tant de célérité qu'il écrivit à un de ses amis : *Veni, vidi, vici.* Il fit graver ces trois mots en gros caractères sur les brancards chargés du butin des ennemis qui suivoient son char de triomphe.

PHASE (Mythol.), prince de la Colchide, que Thétis n'ayant pu rendre sensible, métamorphosa en fleuve. Il coule dans la Colchide, et ne mêle point ses eaux avec celles de la Mer-Noire où il se jette.

PHASSUR, prêtre, fils d'Emer, ayant entendu Jérémie prédire divers malheurs contre Jérusalem, le frappa, dit l'Écriture, et le fit charger de chaînes. Le lendemain Phassur ayant fait délier le prophète, celui-ci lui prédit qu'il seroit emmené captif à Babylone avec tous ceux qui demeuroient dans sa maison, et qu'il y mourroit lui et tous ses amis.

PHAZAEL, frère d'Hérode le Grand, fils d'Antipater, fut nommé gouverneur de Judée l'an 47 avant J.-C. Ayant été assiégé dans le palais de Jérusalem, par les Parthes qui étoient venus au secours d'Antigone fils d'Aristobule, il se rendit dans le camp ennemi sur la proposition qu'on lui fit d'un accommodement. Mais le général des Parthes le retint prisonnier l'an 39 avant J.-C. Appréhendant moins la mort que la honte de la recevoir par la main de son ennemi, et ne pouvant se tuer lui-même parce qu'il étoit enchaîné, il se brisa la tête contre une pierre. Hérode le Grand, son frère, depuis roi de Judée, éleva plusieurs grands édifices pour honorer sa mémoire : comme une tour dans Jérusalem, nommée *Phazaëlle* ; et une ville de même nom dans la vallée de Jéricho.

PHEBADE ou FITADE (Saint), Fitadius, évêque d'Agen, que les habitans du pays nomment Saint Fiari. Il réfuta la confession de foi que les Ariens avoient publiée à Sirmich en 357, par un *Traité* imprimé dans la bibliothèque des Pères ; assista au concile de Rimini en 359, et y soutint le parti catholique ; mais surpris, dit-on, par les Ariens et entraîné par l'amour de la paix, il signa une confession de foi orthodoxe en apparence, et en effet hérétique. Il se rétracta. Saint Phébade se trouva au concile de Paris en 360, à celui de Valence en 374, et à celui de Sarragosse en 380. Il vivoit encore en 392 ; mais il étoit mort en 400, après plus de 40 ans de travaux dans l'épiscopat. Rivet lui attribue un savant *Traité* contre le concile de Rimini. On en trouve une traduction grecque parmi les Discours de St. Grégoire de Nazianze. C'est le 49e discours de ce père.

PHEBUS, *Voy.* APOLLON.

PHEDON, philosophe grec, natif d'Elée, fut enlevé par des corsaires et vendu à des marchands. Socrate, touché par sa physionomie douce et spirituelle, le racheta. Après la mort de son bienfaiteur, dont il reçut le dernier soupir, il se retira à Élée et y devint chef de le secte Eléaque. Sa philosophie se bornoit à la morale. Platon a donné le nom de ce philosophe à l'un de ses Dialogues.

I. PHÈDRE (Mythol.), Phæ-

dra, fille de Minos, roi de Crète, et de Pasiphaé, fut la seconde femme de Thésée roi d'Athènes. Cette princesse conçut pour Hippolyte, fils de Thésée et d'Antiope reine des Amazones, une passion très-violente. Hippolyte n'ayant pas voulu l'écouter, elle l'accusa, dit-on, près de son époux, d'avoir attenté à son honneur. Thésée irrité, livra ce malheureux fils à la fureur de Neptune. Phèdre rendit témoignage à son innocence en se pendant elle-même. Ce tragique événement a fourni un sujet à Euripide et à Racine, qui en ont composé deux excellentes tragédies, et celui d'un bon tableau par Guérin, peintre moderne, qui a fait l'admiration des connoisseurs à l'exposition du sallon de l'an 1802.

† II. PHÈDRE (Phædrus), natif de Thrace et affranchi d'Auguste, écrivoit sous Tibère. Il fut pésécuté par Séjan, lâche ministre d'un prince barbare : cet homme injuste croyoit appercevoir sa satire dans les éloges que Phèdre fait de la vertu. Ce poëte s'est fait un nom immortel par cinq livres de *Fables* en vers ïambes, auxquelles il a donné lui-même le nom de *Fables ésopiennes*, parce qu'Esope est l'inventeur de ce genre d'apologue, et que Phèdre l'a pris pour modèle. Nous n'avons rien dans l'antiquité de plus accompli que les *Fables de Phèdre*, pour le genre simple. Il plaît par sa douce élégance, par le choix de ses expressions, par l'heureux tour de ses vers ; il instruit par ses ingénieuses moralités, qui sont autant de miroirs où l'homme voit ses qualités et ses défauts. Van-Effen l'a ainsi caractérisé :

A l'esprit des Romains sa plume a retracé,
Les utiles leçons d'un esclave sensé,
De ses termes choisis l'élégante justesse
Sert chez lui, de grandeur, de grace et de finesse ;
Sans tirer de l'esprit un éclat emprunté,
Le vrai plaît en ses vers par sa simplicité.

La Fontaine conte avec moins de précision et de justesse ; mais, inférieur à Phèdre en ce seul point, il le surpasse dans tous les autres. Sa poésie est plus vive, plus enjouée, plus variée, et plus remplie de ces graces légères et de ces ornemens délicats, qui s'accordent avec l'aimable simplicité de la nature. Le sage Rollin qui estimoit infiniment Phèdre, a donné une excellente analyse de la fable de ce dernier, intitulée : *Le Loup et la Grue*. Les *Fables de Phèdre* sont restées long-temps enfouies dans la bibliothèque de St. Remy, à Reims. On les croyoit perdues : elles furent trouvées par François Pithou ; mais ce fut Pierre Pithou qui les publia en 1596, à Troyes, in-12, petit format, caractères italiques. On y lit en tête une lettre de Pierre Pithou à son frère François. Depuis on a retrouvé un second manuscrit à Dijon, et un troisième à Ulm. (*V.* FAERNE). Les meilleures éditions de ces fables sont celles ; *Cum notis variorum*, Amsterdam, 1667, in-8°. *Ad usum delphini*, 1675, in-4°... d'Amsterdam, 1701, in-4°, avec les notes de David Hoogstratten... de Leyde, in-4°, 1727, par Burmann, et de Paris, in-12, 1742. Celle que nous devons aux soins de Philippe, publiée par Barbou est très-estimée ; elle est enrichie de plusieurs notes, de variantes et de diverses additions utiles ; mais toutes ces éditions sont effacées par celle de l'abbé Brottier, imprimée chez Barbou en 1783, et et par celle publiée à Brunswick par J. G. S. Schwube, 2 vol. in-8°, 1806. On y trouve

plusieurs excellentes dissertations. L'édition du Louvre, 1729, in-16, en très-petits caractères, est plus rare et beaucoup plus chère. Il en a paru une dans ce dernier genre, à Orléans, chez Couret de Villeneuve. Le Maistre de Sacy a donné une assez bonne traduction de Phèdre, Paris, 1669, in-12, sous le nom de *St. Aubin*. L'abbé Lallemant en a publié une version à Rouen, 1758, in-12, avec un Catalogue raisonné des différentes éditions: l'abbé Paul en a donné une autre en 1805; on en a aussi une en vers français, plus faciles qu'élégans, 1708, in-12. On attribue à Phèdre ou à un écrivain du même nom et de son siècle un traité philosophique *de naturâ deorum*, qu'on a découvert dans les ruines d'Herculanum, et qui n'a pas encore été publié.

III. PHÈDRE (Thomas), chanoine de Saint-Jean de Latran et professeur d'éloquence à Rome, mort vers la fin du 16e siècle. On lui attribue le fragment des *Antiquités étrusques* de Prosper, auteur du temps de Cicéron, prétendu trouvé à Volterre par Inghiramius, Francfort, 1637, in-fol. Le nom de Phèdre lui fut donné parce qu'il avoit joué avec succès ce rôle dans l'Hippolyte de Sénèque.

I. PHÉLIPEAUX (Jean), né à Angers, fit ses études à Paris avec distinction. Bossuet l'ayant entendu disputer en sorbonne, le prit pour précepteur de son neveu, depuis évêque de Troyes, et le fit chanoine et trésorier de son église cathédrale de Meaux, official, seul grand vicaire, et supérieur de plusieurs maisons religieuses. L'élève de l'abbé Phélipeaux étant allé à Rome, il l'y accompagna; et ils s'y trouvèrent dans le temps que Fénélon, archevêque de Cambrai, y porta le jugement de son livre des Maximes des saints. Il écrivit un journal de cette dispute, mais en homme qui étoit beaucoup plus partisan de l'évêque de Meaux que de l'archevêque de Cambrai. Ce journal vit le jour en 1732 et 1733, in-12, sous le titre de *Relation de l'origine, du progrès et de la condamnation du Quiétisme répandu en France*. Cet auteur mourut en 1708 dans un âge avancé. C'étoit un homme d'esprit pénétrant et profond, mais fort sujet à des préventions et incapable de les perdre.

* II. PHÉLIPEAUX, ancien officier d'artillerie française, passa en Angleterre au commencement de la révolution, et fut employé, en 1797, avec Sidney Smith, qui le chérissoit; ils furent faits prisonniers l'un et l'autre, et amenés à la prison du Temple à Paris. Phélippeaux n'échappa à la mort qui le menaçoit, comme émigré pris les armes à la main, qu'en se faisant passer pour domestique du commodore. Il joua ce rôle fort long-temps et s'enfuit de cette prison avec Sydney Smith, qu'il accompagna l'année suivante dans la Méditerranée. Se trouvant avec lui à Saint-Jean d'Acre, au moment où le général Bonaparte en faisoit le siége; il contribua beaucoup à la défense de cette place par ses connoissances en artillerie, et finit par y mourir de fatigue.

III. PHELYPEAUX (Louis-Balthasar), fils de François Phélypeaux, seigneur d'Herbaut, montra de bonne heure du goût pour la vertu et pour les lettres. Nommé chanoine de Notre-Dame de Paris

en 1694, et agent général du clergé en 1697, il fut placé sur le siége épiscopal de Riès, en 1713. Il fit le bonheur de ses diocésains, fonda un collége, un hôpital, un séminaire; soulagea les indigens, pensionna les prêtres infirmes, les pauvres gentilshommes et les veuves des officiers. Il mourut en 1751, dans un âge avancé.

IV. PHELYPEAUX. *V.* PONTCHARTRAIN et VRILLIÈRE.

V. PHELYPEAUX. *Voy.* MAUREPAS.

PHENENNA, seconde femme d'Elcana, père de Samuel, avoit plusieurs enfans; et loin d'en remercier Dieu, elle insultoit Anne et la railloit, dit l'Ecriture, de ce que le Seigneur l'avoit rendue stérile. Mais Dieu ayant visité Anne, elle enfanta Samuel; et Phenenna fut humiliée.

I. PHÉNIX (Mythol.), oiseau fabuleux, unique au monde et consacré au soleil, que l'on dit vivre 1461 ans, nombre qui représente exactement une révolution de la grande année solaire égyptienne. Son plumage est d'or cramoisi; il vient du pays des Ténèbres pour mourir en Arabie, et suivant d'autres en Egypte. Sentant sa vieillesse, il fait un petit bûcher de bois odoriférant sur lequel il se consume aux rayons du soleil qui allume ce bûcher: et de ses cendres il renaît un ver, duquel se forme un nouveau Phénix.

II. PHÉNIX, fils d'Amyntor, roi des Dolopes, fut accusé par Clytie concubine de son père, d'avoir voulu lui faire violence. Il fut obligé de quitter Hella, sa patrie, et de s'enfuir en Thessalie auprès du roi Pélée, qui lui confia la conduite de son fils Achille. Phénix suivit ce prince au siége de Troye, où il devint aveugle; mais Chiron le guérit. Il donna à Achille une si excellente éducation, qu'il fut regardé comme le modèle des gouverneurs de la jeunesse. Après la prise de la ville de Troye, Pélée reconnoissant des services qu'il lui avoit rendus dans la personne de son fils, quoique mort, rétablit Phénix sur le trône et le fit proclamer roi des Dolopes. — Il faut le distinguer de PHENIX, fils d'Agénor et frère de Cadmus, qui a donné son nom aux Phéniciens, peuples de la Syrie; lesquels furent, dit-on, les inventeurs des premières lettres, de l'usage de la pourpre, et de la navigation. (*Voyez* CADMUS.)

PHÉRÉCRATE, poète comique grec, contemporain de Platon et d'Aristophane. A l'imitation des anciens comiques, qui introduisoient sur le théâtre non des personnages imaginaires, mais des personnages actuellement vivans, il joua ses contemporains, sans néanmoins abuser de la licence qui régnoit alors sur la scène, et se fit une loi de ne jamais diffamer personne. On lui attribue vingt-une *Comédies*, dont il ne nous reste que des fragmens, recueillis par Hertelius et par Grotius. On juge d'après ces fragmens, que Phérécrate écrivoit très-purement en grec, et qu'il possédoit cette raillerie fine et délicate, qu'on appelle *urbanité attique*. Il fut auteur d'une espèce de vers appelé de son nom, *Phérécratiens*. Ils étoient composés des trois derniers pieds du vers hexamètre, et le premier de ces trois pieds étoit toujours un spondée. Ce vers d'Horace, par exemple:

(*Quamvis Pontica pinus*), est un vers phérécratien. On trouve dans Plutarque un fragment de ce poëte sur la musique des Grecs, qui a été discuté par M. Burette de l'académie des inscriptions. *Voy*. le tome xve de la collection de cette compagnie.

I. PHÉRÉCIDE, philosophe de l'île de Scyros, vers l'an 560, avant Jésus-Christ, fut l'élève de Pittacus. Il passe pour avoir été le premier de tous les philosophes qui ait écrit sur les choses naturelles et sur l'essence des dieux. Il fût aussi le premier, dit-on, qui soutint l'opinion « que les animaux sont de pures machines. » Il fut le maître de Pythagore, qui l'aima comme son père. Ce disciple reconnoissant, ayant appris que Phérécyde étoit dangereusement malade dans l'île de Délos, s'embarqua aussitôt et se rendit à l'île, où il fit donner tous les secours nécessaires à ce vieillard, et ne ménagea rien de ce qui pouvoit lui rétablir la santé. Le grand âge enfin et la violence de la maladie ayant rendu tous les remèdes inutiles, il prit le soin de l'ensevelir; et quand il lui eut rendu les derniers devoirs, il repartit pour l'Italie. On donne une autre cause à sa mort : selon les uns, il fut dévoré par les poux; selon les autres, il se tua en se précipitant du haut du Mont-Corycius lorsqu'il alloit à Delphes. On peut voir dans les Mémoires de l'Académie de Berlin, année 1747, une *Dissertation* curieuse sur la vie, les ouvrages et les sentimens de cet ancien philosophe, l'un des premiers entre les Grecs qui ait écrit en prose. Diogène Laërce lui attribue l'invention de la *prosodie* ou *quantité* nécessaire pour donner aux vers, et surtout aux vers latins, une certaine mesure qui flatte l'oreille. F. G. Sturz a rassemblé les écrits de Pherécide, et les a publiés en 1798, in-8°. sous ce titre : *Historiarum fragmenta græcè, è variis scriptoribus*, etc.

† II. PHÉRÉCIDE, historien, natif de Léros, et surnommé l'*Athénien*, florissoit vers l'an 456 avant Jésus-Christ. Il avoit composé l'*Histoire de l'Attique* qui n'est pas venue jusqu'à nous. L'*édition* que M. Sturz a donnée des fragmens de Phérécyde l'historien, recueillis et publiés à Gera, 1789, in-8°., 2e édit., 1798, sous le titre de *Pherecydis fragmenta*, est précédée d'une dissertation *de Pherecyde utroque et philosopho et historico*. Elle est de 76 p., et les fragmens en occupent 152. A la suite des fragmens de Phérécide, se trouvent ceux bien moins considérables d'Acusilas.

† PHIDIAS, sculpteur athénien, fils de Charmidas, florissoit dans la 85e oympiade. Elève d'Eladas d'Argos et d'Hippias, il orna son esprit des plus belles connoissances; histoire, poésie, fable, géométrie, optique. Un fait assez curieux montra combien cette dernière lui étoit utile. Alcamène et lui furent chargés de faire chacun une statue de Minerve, afin que l'on plaçât sur une colonne fort haute la plus parfaite des deux. On les exposa aux yeux du public. Celle d'Alcamène, vue de près, réunit tous les suffrages par l'élégance des formes; celle de Phidias au contraire parut hideuse. On trouva ses traits rudes et grossiers. Placez-les, dit Phidias, à l'endroit où elles doivent être. On le fit; alors la Minerve d'Alcamène parut sans énergie, tandis que

celle de son rival respiroit la grandeur et la majesté. Alcamène se retira honteux, et vaincu pour n'avoir pas appris l'optique. Phidias fut le premier qui donna aux Grecs le goût de la belle nature, et leur apprit à l'imiter. Il est peut-être le seul qui ait réuni à un si haut degré la perfection et la facilité : en effet, le dénombrement de ses ouvrages est presque incroyable ; car, dans le temple d'Apollon à Delphes, autour d'un cheval de bronze, fait à l'imitation de celui de Troye, on voyoit un Apollon et une Diane, et dix ou douze statues de héros grecs, tous en bronze et de sa main. A ces chefs-d'œuvres se joignoient son Uranie, sa Rhéa, son Apollon Parthénopius, une Minerve en marbre, et cette déesse Némésis, faite d'un bloc de marbre trouvé à Marathon, et que les Perses avoient apporté pour ériger un trophée à leur propre valeur après la victoire. Doué d'une imagination grande et noble, il excelloit à représenter les dieux. Aussi Périclès, alors tout puissant dans Athènes, l'avoit-il fait directeur de tous les bâtimens de la république ; et lorsque le Parthénon, temple de Minerve, fut achevé, Phidias fut chargé d'en faire la dédicace, qui consistoit à y placer une statue de la déesse : il en fit une d'or et d'ivoire, haute de vingt-six coudées, plus précieuse encore par la perfection de l'art que par la richesse de la matière : on peut en voir la description dans Pline. Enfin, d'après le témoignage de tous les grands écrivains de l'antiquité, on ne peut douter que ce ne fût un des plus beaux ouvrages qui existât alors. On défendit à Phidias de mettre son nom sur cette statue ; pour s'en dédommager, il grava sur le bouclier de la déesse le portrait de Périclès et le sien. On lui en fit un crime ; et, dans le même temps, Ménon, l'un de ses élèves, l'accusa d'avoir détourné à son profit une partie des quarante-quatre talens d'or destinés à la statue de Minerve. Heureusement, par le conseil de Périclès, il avoit tellement appliqué l'or à son ouvrage, qu'il fut facile de l'ôter. On le pesa, et ses accusateurs furent confondus. Cependant, il sentit que son innocence ne le mettroit pas à couvert contre la jalousie, et se retira promptement en Elide. Alors, pour se venger de l'ingratitude des Athéniens, il employa toute son industrie à faire une statue plus parfaite encore que sa Minerve, et il y réussit : son Jupiter Olympien, en or et ivoire, haut de soixante pieds, fit le désespoir de tous les statuaires qui vinrent après lui, et passa pour une des sept merveilles du monde. La majesté de l'ouvrage, dit Quintilien, égaloit celle du dieu, et le rendoit encore plus grand aux yeux des peuples. Le génie d'Homère l'avoit inspiré ; car il citoit les beaux vers où ce poëte décrit Jupiter à tous ceux qui lui demandoient où il en avoit pris l'idée. Au bas de la statue on lisoit cette inscription : Phidias, Athénien, fils de Charmidas, m'a fait. Ce fut par ce chef-d'œuvre qu'il termina ses travaux après s'être acquis une réputation que vingt siècles n'ont pas altérée. Long-temps après, on conservoit encore son atelier, et les voyageurs l'alloient voir par curiosité. Les Eléens, pour honorer sa mémoire, créèrent, en faveur de ses descendans, une charge qui consistoit à nettoyer cette superbe statue. Phidias eut deux frères, Pananus et Philstenète, qui excellèrent dans la peinture, et laissa pour élèves

principaux Alcamène, Agoracrite et Colotès.

PHIDON fut, suivant Pollux, Strabon et Sperling, le premier qui introduisit en Grèce l'usage de marquer la monnoie. On a trouvé quelques pièces anciennes, sur lesquelles on voit d'un côté un bouclier, et de l'autre la figure d'une petite cruche et d'une grappe de raisin : l'exergue porte le nom de Phidon. Plutarque attribue à Thésée l'invention de l'empreinte des monnoies grecques.

PHILAGATHE (l'antipape), *Voyez* GREGOIRE V.

PHILALTHEUS (Lucille), médecin, né à Campo-Nocéra dans le Padouan, étudia à Bologne et ensuite à Naples, où le marquis de Vasti, gouverneur de Milan, se l'attacha en qualité de médecin, et lui donna toute sa confiance. Philathéus habita Milan pendant vingt-cinq ans, allant seulement, à certaines époques, remplir à Pise ses devoirs comme professeur de philosophie et de médecine, place qui n'exigeoit pas une résidence fixe. On a de ce médecin, I. Une *Traduction* en latin du Commentaire grec de Simplicius sur la Physique d'Aristote, imprimée d'abord en Italie et ensuite à Paris, 1544, in-fol. II. *Consiliorum de gravissimis morbis tomus primus*, Bâle; *tomus secundus*, Papiæ, 1565, in-8°. On lui doit encore quelques autres ouvrages, mais qui se ressentent de l'enfance de l'art.

PHILAMMON, de Delphes, musicien et poète, fils d'Apollon et de la nymphe Chioné, vivoit avant Homère, et suivant les mythologistes, étoit frère jumeau d'Autolycus, voleur très-adroit, aïeul maternel d'Ulysse, et que la même nymphe conçut de Mercure. Il est le premier, selon Plutarque, qui ait introduit des chœurs dans la musique : c'étoient des troupes d'hommes et de femmes qui dansoient en chantant au son des instrumens. Le même auteur prétend qu'il composa ces airs appelés *Nomes* que l'on jouoit sur la cithare en l'accompagnant de la voix. Phérécide assure que ce fut Philammon, et non Orphée, qui suivit l'expédition des Argonautes. Il eut pour fils Thamyris, qui osa défier les Muses sous des conditions honteuses pour elles. Vaincu et livré à leur vengeance, il fut privé de la vue, de la voix, de l'esprit, et même du talent de la musique. Il jeta sa lyre de désespoir dans une rivière du Péloponèse, appelée pour cela *Balyra*. On le regarde comme l'inventeur de l'harmonie dorienne. Son talent dans la composition des hymnes fit dire à Platon que son ame, après sa mort, avoit passé dans un rossignol, comme celle d'Orphée dans un cygne.

PHILANDER (Guillaume), né à Châtillon-sur-Seine en 1505, appelé à Rhodez par Georges d'Armagnac, pour lors évêque de cette ville, et depuis cardinal, s'acquit l'estime et l'amitié de ce prélat protecteur des savans, et le suivit dans son ambassade à Venise. A son retour, il fut fait chanoine de Rhodez et archidiacre de Saint-Antonin. Il mourut à Toulouse en 1565, dans un voyage qu'il fit pour voir son Mécène qui en étoit devenu archevêque. On a de lui, I. Un *Commentaire* sur Vitruve, dont la meilleure édition est celle de Lyon, en 1552. Quoique cet ouvrage soit savant, le temps lui a ôté une partie de

son mérite, les lumieres sur l'architecture étant beaucoup plus étendues qu'autrefois. II. Un *Commentaire* sur une partie de Quintilien. . . . . . Philander, homme indolent, paresseux même dans les recherches littéraires, promettoit des ouvrages qu'il ne pouvoit ni ne vouloit donner.

* PHILARAS (Léonard), Athénien, sur la fin du 16e siècle, joua un rôle distingué en Europe, à Rome, à Paris, à Venise et ailleurs. Le cardinal Richelieu le donna au duc de Parme, Odoardo Farnèse, comme un sujet digne de fixer son attention. Son altesse lui confia différentes missions; et, sous le duc régnant, il occupa à Venise le poste de résident. Il étoit versé dans la langue grecque, et avoit fait une étude approfondie des conciles et des textes de la primitive église. Il est mort à Paris en 1673. On a de lui, *une Ode grecque sur l'Immaculée Conception de la Mère de Dieu*, couronnée par l'académie des Palinods de Rouen, et imprimée à Paris en 1644, in-4°, et quelques *ouvrages* manuscrits, ainsi que des poésies grecques qui ne sont pas sans mérite.

* PHILARETE, médecin, né à Limbourg, vint s'établir à Liége, et s'y acquit une réputation telle, qu'il fut successivement médecin de trois évêques de cette ville, et que l'un d'eux le pourvut d'un canonicat de Saint-Paul. Le magistrat de Louvain lui offrit la première chaire de médecine. Emmanuel-Philibert, duc de Savoie, voulut l'attirer dans ses états; mais il refusa tous ces avantages pour rester attaché aux princes de Liége. Philarète mourut à Liége l'an 1567, laissant les ouvrages suivans, I. *Conciliatio Avicennæ cum Hippocrate et Galeno*. Lugduni, 1541, in-4°. II. *Polibius, de salubri ratione victûs, latinè versus, et commentariis illustratus*, Antverpiæ, 1543, in-12. III. *Gerocomice, hoc est, senes rite educandi modus et ratio*, Coloniæ, 1545, in-12. IV. *De acidis fontibus sylvæ Ardennæ, præsertìm eò qui in Spâ visitur, libellus*. Antverpiæ, 1559, in-4°, avec figures; et en français: Des *Fontaines* acides de la forêt d'Ardenne, et principalement de celle qui se trouve à Spa. Anvers, 1559, avec fig., in-4°. Il y en a aussi une traduction française, imprimée à Liége, 1577, in-8°.

PHILASTRE, Philastrius, évêque de Brescia en Italie vers 374, se trouva au concile d'Aquilée avec saint Ambroise, en 381, il fit connoissance à Milan avec saint Augustin, et mourut le 18 juillet 387. On a de lui un livre des *Hérésies*, dans lequel il prend quelquefois pour erreur ce qui ne l'est pas. Cet ouvrage, écrit d'un style bas et rampant, se trouve dans la Bibliothèque des Pères. On en a une édition séparée à Hambourg, 1721, in-8°, et une à Brescia, 1738, in-folio.

† PHILE (Manuel), auteur Grec du 14e siècle, dont il nous reste un *Poëme* en vers ïambiques sur la propriété des animaux, dédié à Michel Paléologue le jeune, empereur de Constantinople, sous lequel il vivoit. La meilleure édition de cet ouvrage est celle de Pauw, Utrecht, 1730, in-4°. On estime également celle publiée par Gotte Wernsdof; Léipsik, 1768, in-8°, qui contient de fort bons commentaires.

PHILELEUTHÈRE, *Voyez* BENTLEI.

† PHILELPHE (François) né à Tolentino, dans la marche d'Ancône, en 1398, étudia à Padoue les humanités avec succès. A l'âge de 18 ans, il fut chargé de professer l'éloquence. Ses talens le firent appeler à Venise. La république lui accorda des lettres de citoyen, et le nomma secrétaire du baile à Constantinople. Philelphe profita de cet emploi pour se perfectionner dans la langue grecque, et passa à Constantinople en 1419. Il y épousa Théodora, fille du savant Emmanuel Chrysoloras, et apprit insensiblement de sa femme toute la douceur et la finesse du grec. S'étant fait connoître à l'empereur Jean Paléologue, ce prince l'envoya à l'empereur Sigismond, pour implorer son secours contre les Turcs. Philelphe enseigna ensuite à Venise, à Florence, à Sienne, à Boulogne et à Milan, avec une réputation extraordinaire; mais si ses succès furent grands, ses défauts le furent davantage. Ne tenant qu'à ceux dont il espéroit de tirer quelque avantage, il abandonna le parti de Côme de Médicis son bienfaiteur. Son orgueil étoit extrême : il vouloit régner sur tous les littérateurs : on ne pouvoit le contredire sans le choquer. Il se piquoit tellement de savoir les lois de la grammaire, que disputant un jour sur une syllabe avec un philosophe grec nommé Timothée, il offrit de payer cent écus au cas qu'il eût tort; à condition qu'il disposeroit de la barbe de son adversaire, si l'avantage lui étoit adjugé. Philelphe ayant gagné, fit raser impitoyablement la barbe à Timothée; quelques offres que pût lui faire celui-ci pour éviter cet affront. A cette présomption, Philelphe joignoit une inconstance, une inquiétude, une prodigalité, qui semèrent sa vie d'épines. Il la termina à Florence le 31 juillet 1481. C'est sans fondement qu'on l'accuse d'avoir privé le public du livre de Cicéron, intitulé : *De Gloriâ*. On a de lui, I. Des *Odes* et des *Poesies*, 1488, in-4°, et 1497, in-fol. II. Des *Discours*, Milan, 1481, et Venise, 1492, in-fol. III. Des *Dialogues*, des *Satires*, Milan, 1476, in-folio; Venise, 1502, in-4°; et Paris, 1508, in-4°. IV. Un grand nombre d'autres ouvrages latins, en vers et en prose. Les plus connus sont les Traités *De Morali disciplinâ*: *De Exilio*: *De Jocis et Seriis*, les mêmes que ses *Epigrammes*; et ses deux livres *Conviviorum*, ou *Des repas*, pleins d'érudition. Toutes ses *OEuvres*, réimprimées à Bâle en 1739, in-folio, prouvent que Philelphe étoit un grammairien pédantesque, plus occupé des mots que des choses, et qui possédoit très-bien l'histoire de la philosophie, sans être philosophe. Il traduisit du grec en latin une partie des OEuvres de Xénophon. Le recueil de ses *Lettres*, de l'édition de Venise, 1502, in-folio, est peu commun. — Jean Marius PHILELPHE son fils mort un an avant lui, laissa aussi des *Poésies*, qui ont été imprimées à Francfort et à Leipsik, en 1690, in-8.° Et un *epistolare*, *seu ars conficiendarum epistolarum*, précédé de préceptes de réthorique, et qui fut très-souvent imprimé dans le 15ᵉ siècle.

I. PHILÉMON. *Voyez* BAUCIS.

II. PHILÉMON, poëte comique grec, fils de Damon et contemporain de Menandre, l'emporta souvent sur ce poete, moins par son mérite que par les intrigues de ses amis. Plaute a imité sa comédie *du Marchand*.

On dit qu'il mourut de rire, en voyant son âne manger des figues. Il avoit alors environ 97 ans. — PHILEMON le jeune son fils, composa aussi cinquante-quatre *comédies*, dont il nous reste des fragmens considerables recueillis par Grotius. Ils prouvent qu'il n'étoit pas un poëte du premier rang. Il florissoit vers l'an 274 avant J. C.

† III. PHILÉMON, homme riche de la ville de Colosse, fut converti à la foi chrétienne par Epaphras, disciple de St. Paul. Sa maison étoit une retraite pour les fidèles. Sa femme Appia et lui étoient la ressource de tous les malheureux. Onésime, esclave de Philémon, l'ayant volé, s'enfuit à Rome, où s'étant lié avec St. Paul, il se fit instruire de la religion et reçut le baptême. L'Apôtre le renvoya ensuite à son maître, auquel il le recommanda par une lettre qui est un modèle d'éloquence persuasive. Les Grecs rapportent plusieurs particularités plus qu'incertaines de la vie et de la mort de Philémon : ils le font martyriser à Colosse avec sa femme dans une émeute populaire.

† PHILÈNES : c'étoient deux frères, citoyens de Carthage. Une grande contestation étant survenue entre les Carthaginois et les habitans de Cyrène touchant les limites de leurs pays, ils convinrent de choisir deux hommes de chacune de ces deux villes, qui en partiroient dans le même temps, et que le lieu où ils se rencontreroient serviroit de bornes aux deux états. Les Philènes étoient assez avant déjà sur les terres des Cyréniens, lorsque la rencontre se fit. Ceux-ci qui étoient les plus forts, prétendirent que les Philènes étoient partis avant l'heure, et refusèrent de s'en tenir à l'accord, à moins que les deux frères, pour écarter tout soupçon de supercherie, ne consentissent à être ensevelis vivans dans le lieu même. Ils y consentirent. Les Carthaginois, pour immortaliser la gloire de ces deux frères, firent élever deux autels sur leur tombeau, avec une inscription qui contenoit leur éloge. Ces autels, appelés *Aræ Philenorum*, servirent de limites à l'empire des Carthaginois, qui s'étendoit depuis ce monument jusqu'aux colonnes d'Hercule. C'est Salluste qui rapporte ce fait dans son Histoire de la guerre de *Jugurtha*.

† PHILETAS, poëte et grammairien grec de l'île de Cos, florissoit sous Philippe et sous Alexandre-le-Grand, et fut précepteur de Ptolomée Philadelphe. Il composa des *Elégies*, des *Epigrammes*, et d'autres *ouvrages* qui ne sont pas venus jusqu'à nous. Ovide et Properce l'ont célébré dans leurs vers. Ch. Philippe Kaiser a recueilli et publié quelques fragmens de ce poëte. Elien dit : « Qu'il avoit le corps si mince et si foible, qu'il étoit obligé de porter du plomb dans ses poches pour n'être point enlevé par le vent : » conte assez ridicule.

PHILÈTE, hérétique du premier siècle, qui, sans nier ouvertement la résurrection, soutenoit qu'il n'y en avoit point d'autre que celle du péché à la grace.

PHILIBERT. *Voy.* EMMANUEL.

† PHILIDOR (André), l'un des plus agréables et des plus féconds musiciens français, né à Dreux en 1726, vint de bonne

heure à Versailles, où il entra page à la chapelle. Son temps fini, il se fixa à Paris, s'y soutint en faisant quelques écoliers et en copiant de la musique ou en composant quelques motets. Etant très-fort aux échecs, il partit pour chercher des adversaires dignes de lui, et parcourut la Hollande, l'Angleterre et l'Allemagne. Ces pays lui formèrent le goût; et en 1753, il se fit connoître à Londres par l'ode de Dryden, qu'il mit en musique. Revenu en France, il fit exécuter diverses compositions qu'on trouva trop italiennes; c'est alors qu'il se mit à travailler pour l'opéra-comique, où ses ouvrages furent joués avec le plus grand succès. Ses opéras offrent le point de transition de l'ancienne musique de Campra et de Rameau à la musique italienne qui règne sur notre scène. Savant compositeur, son harmonie est expressive, travaillée; mais chez lui le chant manque souvent d'intérêt et de mélodie. En général le talent de cet artiste, supérieur dans les opéras bouffons, n'a pu se soutenir aussi bien dans le genre lyrique et le grand opéra. Philidor passoit pour un érudit en musique, mais sans esprit; aussi La Borde, son admirateur, l'entendant un jour dans un repas dire beaucoup de trivialités, se tira de l'embarras où il le mettoit en s'écriant « Voyez-vous cet homme-là? il n'a pas le sens commun; c'est tout génie. » Ce musicien, grand calculateur, fut le premier joueur d'échecs de l'Europe. Il a même donné un traité, intitulé: *Analyse du jeu des échecs*, Londres, 1777, grand in-8°, avec le portrait de l'auteur gravé par Bartholozi; il a été réimprimé à Paris, 1803, in-12, avec quelques augmentations. Quoique aveugle, il fit, un mois avant de mourir et à l'âge de 80 ans, deux parties d'échecs à la fois contre d'habiles joueurs, et les gagna. Philidor est mort à Londres, le 30 août 1795. Ceux des ses Opéras qui réussirent le mieux au théâtre italien, furent, le *Marechal Ferrant*, *Tom-Jones*, le *Bucheron*, le *Sorcier*, *Sancho-Panca*, les *Femmes vengées*, le *Soldat magicien* et *Blaise le savetier*. Ses autres productions sur le même théâtre furent *Zémire* et *Mélide*, comédie en deux actes, paroles d'Anseaume; le *Quiproquo*, la *Nouvelle école des femmes*, l'*Amitié au village*, le *bon Fils*, l'*Huître et les Plaideurs*, le *Jardinier de Sidon*, le *Jardinier supposé*, le *Jardinier et son Seigneur*. Il a donné au grand opéra, I. *Bélisaire*, en 3 actes, paroles de Bertin, II. *Thémistocle*, paroles de Morel, III, *Persée*, poëme de Quinault, réduit en trois actes par Marmontel: on y applaudit deux chœurs très-animés et le morceau de Méduse; « J'ai perdu la beauté qui me rendoit si vaine, » est un chef-d'œuvre d'harmonie: les autres airs sont bien inférieurs à celui-là. IV. *Ernelinde*, paroles de Poinsinet. La musique de cet opéra commença la réputation de Philidor. Elle est souvent dure et trop bruyante, mais un monologue en récitatif obligé, le beau chœur: « Jurons sur ces glaives sanglans, » et l'air « Né dans un camp parmi les armes, » excitèrent un juste enthousiasme. Le même auteur a mis en musique le poëme séculaire d'Horace, qui obtint le plus grand succès à Paris et à Londres, sur-tout lorsqu'on entendit l'effet des strophes, *Alme sol* et *Cuique vos bonus*. L'impératrice de Russie, Catherine II, le fit graver à ses frais,

et donna à Philidor une récompense digne d'elle et de l'artiste.

† I. PHILIPPE (Saint), l'un des apôtres de Jésus-Christ, né à Bethsaïde, ville de Galilée sur le bord du lac de Génésareth. Il fut, suivant l'Écriture, le premier que J. C. appela à sa suite. Pendant le long discours que J. C. tint à ses apôtres, la veille de sa passion, Philippe le pria de leur faire voir le Père. Mais le Sauveur lui répondit : « Philippe, » celui qui me voit, voit aussi » mon Père. » Voilà tout ce que l'Évangile nous apprend de cet apôtre. Les auteurs ecclésiastiques ajoutent qu'il étoit marié, qu'il avoit plusieurs filles, qu'il alla prêcher l'Evangile en Phrygie, et qu'il mourut à Hiéraple, ville de cette province.

II. PHILIPPE - BENITI *ou* BENIZZI (Saint), cinquième général des servites, ou serviteurs de la sainte Vierge (et non fondateur de ces religieux, comme quelques-uns l'ont dit) né à Florence, en 1232, d'une famille noble, obtint l'approbation de son ordre dans le concile général de Lyon, en 1274, et mourut à Todi, le 22 août 1284. Léon X le béatifia en 1516, et Clément X le mit, en 1671, dans le catalogue des saints. Quelques membres de l'ordre des servites, ne croyant pas que ce titre répondît assez à leur zèle, prirent celui d'esclaves de la Vierge. Ils portoient aux bras des chaînes, au cou des colliers avec des médailles qui représentoient les confrères enchaînés comme des captifs de Marie. Mais l'Eglise convaincue, dit Baillet sur l'autorité de saint Augustin, que le culte de servitude n'est dû qu'à Dieu, n'approuva point cet excès de zèle... Sa vie a été écrite par l'abbé Malaval.

III. PHILIPPE DE NERI (Saint), *Voyez* NERI.

† IV. PHILIPPE II, roi de Macédoine, 4.e fils d'Amyntas, fut élevé à Thèbes où son père l'avoit envoyé en ôtage. Son éducation y fut dirigée par le sage Epaminondas ; mais le disciple n'imita que les talens d'un si grand maître, et resta bien loin de ses vertus. Il fit éclater dès sa jeunesse cette souplesse de génie, cette grandeur de courage, qui lui firent un nom si célèbre et de si puissans ennemis. Après la mort de Perdiccas III son frère, il se fit déclarer le tuteur de son neveu et se mit bientôt sur le trône à sa place, l'an 360 avant Jésus-Christ. L'état étoit ébranlé par les secousses de différentes révolutions ; Philippe s'appliqua à l'affermir. Les Illyriens, les Péoniens et les Thraces voulurent profiter de sa jeunesse pour lui déclarer la guerre. Il désarma ces deux derniers peuples par des présens et des promesses, et l'autre n'osa remuer. Vainqueur par la politique et par la ruse, il déclara libre Amphipolis, que la ville d'Athènes revendiquoit comme une colonie. Son dessein étoit de ménager cette république, et de ne point épuiser ses propres forces en gardant cette place. Les Athéniens, peu sensibles à son attention, armèrent pour lui ôter la couronne ; mais le roi les battit auprès de Méthonte, et fit un grand nombre de prisonniers qu'il renvoya sans rançon. Pendant le siége de Méthonte, Philippe passoit une rivière à la nage : une flèche l'atteint à l'œil droit. Philippe, malgré ses douleurs, regagne tranquillement le rivage dont il étoit parti. Son médecin

Critobule retira la flèche. L'œil n'en demeura point difforme, mais il fut privé de la lumière. Un parasite de Philippe, nommé Clidémus, parut, depuis la blessure de ce prince, avec une emplâtre sur l'œil. Cette victoire fut le fruit de la discipline qu'il avoit mise dans ses troupes : la phalange macédonienne en eut le principal honneur : c'étoit un corps d'infanterie pesamment armé, composé pour l'ordinaire de 16000 hommes, qui avoient chacun un bouclier de 6 pieds de hauteur et une pique de 21 pieds de long. Le succès de ses armes et sur-tout sa générosité après la victoire, firent desirer son alliance et la paix au peuple d'Athènes; et les esprits y étant disposés de part et d'autre, elle ne tarda pas à être conclue. Les circonstances étoient favorables pour se venger des Illyriens. Philippe arma contre eux, les vainquit, et affranchit ses états de leur joug. Son ambition, secondée par sa prudence et par sa valeur, le rendit maître de Crénides, ville bâtie par les Thrasiens, et à laquelle il donna son nom. Les mines d'or qui étoient aux environs de cette ville en rendoient la prise très-importante. Il y mit beaucoup d'ouvriers, et il fut le premier qui fit battre en son nom de la monnoie d'or. Philippe employa ses richesses à acheter des espions et des partisans dans toutes les villes importantes de la Grèce, et à faire des conquêtes sans la voie des armes. Le mariage du monarque macédonien avec Olympias, fille de Néoptolème, roi des Molosses, et la naissance d'Alexandre, depuis surnommé *le Grand*, mirent le comble à son bonheur. (*Voyez* Aristandre.) Plutarque rapporte que Philippe, absent de ses etats, apprit trois grandes nouvelles le même jour : qu'il avoit été couronné aux jeux olympiques; qu'il avoit remporté une victoire contre les Illyriens, et qu'il lui étoit né un fils. Plutarque ajoute que, rassasié de succès, Philippe demanda à la fortune de tempérer ses bienfaits par quelque disgrace. Il écrivit lui-même à Aristote pour le prier de se charger de l'éducation de cet enfant, et cette lettre qui ne fait pas moins d'honneur au monarque qu'au philosophe, est ainsi conçue : « Je vous apprends que j'ai un fils, je remercie les dieux, non pas tant de me l'avoir donné, que de me l'avoir donné du temps d'Aristote. J'espère que vous en ferez un successeur digne de moi, et un roi digne de la Macédoine ». (*Voy.* Aristote.) Philippe méditoit depuis long-temps le projet d'envahir la Grèce. Il fit la première tentative sur Olynthe, colonie et rempart d'Athènes. Cette république, fortement animée par l'éloquence de Démosthènes, envoya 17 galères et deux mille hommes à son secours; mais tous ses efforts furent inutiles contre les ressources de Philippe. Ce prince corrompit les principaux citoyens de la ville, et Olynthe lui fut livrée. Maître de cette place, il la détruisit de fond en comble, et gagna les villes voisines par ses largesses et par les fêtes qu'il donna au peuple. Il tomba ensuite sur les Phocéens et les vainquit. Philippe, agissant toujours en politique, se fit déclarer chef des Amphyctions, et leur fit ordonner la ruine des villes de la Phocide. La Grèce commençoit à ouvrir les yeux sur sa politique cruelle. Craignant de la soulever, il retourna comblé de gloire dans la Macédoine; mais il porta le feu de la guerre dans l'Illyrie, dans la Thrace et

dans la Chersonèse. Il se tourna ensuite contre l'Eubée, île qu'il nommoit, à cause de sa situation, les entraves de la Grèce. Il se rendit maître de la plus grande partie de ce pays autant par l'or que par le fer; mais Phocion vint délivrer ce pays de la domination du roi de Macédoine. Philippe poursuivi par son ennemi, que ni son argent ni ses armes ne purent ébranler, déclara la guerre aux Scythes, et fit sur eux un butin considérable. Obligé de combattre à son retour les Triballiens, il fut atteint d'une flèche qui le blessa à la cuisse. A peine fut-il guéri de cette blessure, qu'il tourna de nouveau toutes ses vues vers la Grèce. Il entra d'abord dans la Béotie, et les armées en vinrent aux mains à Chéronée l'an 338 avant J. C. Le combat fut long, et la victoire se décida enfin pour Philippe. Le vainqueur érigea un trophée, offrit des sacrifices aux Dieux, et se livra à la débauche dans une fête qu'il ordonna pour célébrer son triomphe. Il vint sur le champ de bataille insulter aux morts et aux prisonniers. L'orateur Démades, qui étoit du nombre des captifs, choqué de cette indignité, ne put s'empêcher de dire au prince : « Pourquoi jouer le rôle de Thersite, lorsque vous pouvez jouer celui d'Agamemnon ? » Cet avis généreux valut la liberté à Démades, et des traitemens plus doux aux compagnons de son infortune. Philippe, vainqueur de la Grece, s'occupa de la conquête de la Perse. Il se fit nommer chef de cette entreprise dans l'assemblée générale des Grecs. Il se préparoit à l'exécuter, lorsqu'il fut assassiné dans un festin par Pausanias un de ses gardes, l'an 346 avant J.-C., dans la 47[e] année de son âge, après en avoir régné 24. Sa politique, son art de dissimuler, ses intrigues, doivent être attribués à son ardeur pour les conquêtes. Il avoit cette éloquence que donnent les fortes passions; cette activité et cette patience dans les fatigues de la guerre, fruit d'un amour insatiable pour la gloire. Il étoit généreux, magnanime, vertueux. Il se faisoit dire tous les jours : « Philippe, souviens-toi que tu es mortel ! » Cependant, l'abbé Mably le préfère à Alexandre son fils, du moins pour les talens. « Si l'on rapproche, dit-il, ces deux princes, quelle étrange disproportion on remarque entre eux ? Dans Philippe, je vois un homme supérieur à tous les événemens. La fortune ne peut lui opposer d'obstacle qu'il n'ait prévu et qu'il ne surmonte par sa sagesse, sa patience, son courage ou son activité. Je découvre un génie vaste dont toutes les entreprises sont liées et se prêtent une force naturelle. Ce qu'il exécute prépare toujours le succès de l'entreprise qu'il va commencer. Dans Alexandre, je ne vois qu'un guerrier extraordinaire, qui n'a qu'une manière, et dont le courage téméraire et impatient (qu'on me permette cette expression) tranche par-tout le nœud gordien que Philippe eût dénoué. L'excès de toutes ses qualités surprend notre imagination, et le fait paroître grand, parce qu'il fait sentir à ceux qui le considèrent la foiblesse de leur caractère. Au lieu de ne donner que de la surprise à ce phénomène rare, nous lui donnerons de l'admiration. Qu'on suppose Philippe dans l'Asie à la tête des forces de la Grèce. Si sa sagesse paroît d'abord moins capable d'en imposer à Darius que l'enthousiasme d'Alexandre, elle le conduira cepen-

dant au même but. L'audace d'Alexandre lui réussit, parce qu'elle excita dans son ennemi la crainte: passion qui resserre l'esprit, glace l'imagination et engourdit toutes les facultés de l'ame. Philippe eût entouré Darius de piéges et de précipices; il eût profité des divisions qui régnoient dans l'Asie, dont les provinces désunies par leurs mœurs, leurs lois, leur religion, n'avoient aucune union entre elles; il eût tenté l'ambition et l'avarice de ces satrapes orgueilleux et avides, qui gouvernoient les provinces de l'empire, sans être attachés à son gouvernement; il eût marchandé leurs villes, et, comme on l'a dit, faisant autant la guerre en marchand qu'en capitaine, il eût peut-être ruiné la monarchie des Perses, sans vaincre Darius les armes à la main. Placez Alexandre dans les mêmes circonstances où s'est trouvé son père; et la Macédoine qui n'avoit pas entièrement succombé sous l'imbécillité de ses derniers rois, sera écrasée par le courage d'Alexandre. Qu'un de ses amis veuille profiter de sa foiblesse et de la confusion de ses affaires, il courra à la vengeance avant de l'avoir préparée. Il séroit inutile de parcourir toutes les conjonctures délicates où Philippe s'est trouvé: je me borne à rappeler la levée des siéges de Perinthe et de Bysance. Alexandre étoit-il capable d'une pareille conduite?» Quoi qu'il en soit de ce jugement que nous abandonnons à la sagacité de nos lecteurs, faisons connoître Philippe par les faits. Parmi le grand nombre de traits et de paroles mémorables qu'a rapportés Plutarque de ce prince, nous en choisirons quelques-uns qui le caractérisent plus particulièrement. On le sollicitoit de favoriser un seigneur de sa cour qui alloit perdre sa réputation par un jugement juste, mais sévère. Philippe ne voulut pas y consentir, et ajouta: «J'aime mieux qu'il soit déshonoré que moi.» — Une pauvre femme le pressoit de lui rendre justice; et comme il la renvoyoit de jour en jour, sous prétexte qu'il n'en avoit pas le temps: «Cessez donc d'être roi, lui dit-elle avec émotion.» Philippe sentit toute la force de ce reproche et la satisfit sur-le-champ. — Une autre femme vint lui demander justice au sortir d'un grand repas, et fut condamnée «J'en appelle, s'écria-t-elle tout de suite.» Et à qui en appelez-vous? lui dit le monarque? A Philippe à jeun.» Cette réponse ouvrit les yeux du roi qui rétracta son jugement. Personne ne souffrit plus patiemment les injures. Démochare, à qui les Grecs avoient donné le surnom de pharrhésiaste, à cause de la trop grande pétulance de sa langue, étoit au nombre des députés que les Athéniens avoient envoyés à ce monarque. Philippe, à la fin de l'audience, pria les ambassadeurs de lui dire s'il pouvoit rendre quelques services aux Athéniens? et il n'eut de Démochare qu'une réponse insolente qu'il pardonna. (*Voy.* DÉMOCHARE) Ayant appris que des ambassadeurs athéniens le chargeoient en pleine assemblée de calomnies atroces: «J'ai, dit-il, de grandes obligations à ces gens-là; car je serai désormais si circonspect dans mes actions et mes paroles, que je les convaincrai de mensonge. Un mot de Philippe, qui lui fait moins d'honneur que les actions précédentes, étoit qu'on amuse les enfans avec des jouets et les hommes avec des sermens. Cette maxime, qui fut l'ame et le mobile de sa politique, a fait dire: «qu'il étoit en grand

ce que Louis XI fut dans la suite en petit..... » *Voyez* MENECRATE, OLIVIER, n° VI.

† V. PHILIPPE V, roi de Macédoine, encore enfant quand son père Démétrius III mourut, fut laissé sous la tutelle d'Antigone, son cousin, qui prit le titre de roi et le porta pendant douze ans. Après la mort de ce prince, Philippe, âgé de 15 ans, monta sur le trône l'an 220 avant J. C. Les commencemens de son règne furent glorieux par les conquêtes d'Aratus. Ce général étoit aussi recommandable par son amour pour la justice que par son habileté dans la guerre. Un caractère si vertueux devint à charge à un prince qui vouloit se livrer à tous les vices. Philippe le fit empoisonner. Son caractère ambitieux et inquiet l'engagea dans une guerre dont les suites lui furent peu favorables. Ayant appris les conquêtes d'Annibal en Italie, il fit alliance avec lui contre les Romains. Le consul Lœvinus fut chargé par le sénat de marcher contre Philippe. Il entra en Macédoine; et l'ayant surpris dans Apollonie, à la faveur d'une nuit obscure, il le battit et le força de prendre la fuite, après avoir mis le feu à ses vaisseaux. Cette guerre fut suivie d'une paix peu durable. Les Romains ayant eu à se plaindre de nouveau de Philippe, qui avoit envoyé à Annibal en Afrique des secours d'hommes et d'argent, envoyèrent contre lui le consul Titus-Quintus Flaminius. Les deux armées s'étant rencontrées près de Scotuse, ville de la Pélasgie en Thessalie, le combat fut engagé sur des hauteurs appelées *Cynocéphales*. L'armée de Philippe ayant été entièrement défaite, il fut obligé de prendre la fuite, et de demander la paix par des ambassadeurs. Le sénat lui en prescrivit les conditions qui furent humiliantes; et ce nouveau traité termina la guerre l'an 196 avant J. C. Des chagrins domestiques vinrent aigrir ceux que lui causoient les pertes qu'il essuyoit au dehors. Le mérite de son fils Démétrius excita sa jalousie et celle de Persée son autre fils. Cet indigne frère accusa Démétrius d'avoir des vues sur la couronne. Philippe trop crédule le fit mourir par le poison. Bientôt il ouvrit les yeux sur son injustice et sur celle de Persée. Il avoit dessein d'élever Antigone sur le trône, à la place d'un fils injuste et barbare; la mort l'empêcha d'exécuter son projet; il mourut à Amphipolis l'an 178 avant J. C., après un règne de 41 ans. Ce prince a été comparé au célèbre Philippe père d'Alexandre-le-Grand : il avoit ses vertus et ses vices; mais il y a cette différence entre eux, que le premier annonça la grandeur, et le second la décadence de la Macédoine.

† VI. PHILIPPE, fils d'Hérode-le-Grand et de Cléopâtre, et frère d'Antipas, épousa Salomé, cette danseuse qui demanda la tête de saint Jean-Baptiste. Auguste ayant confirmé le testament d'Hérode qui laissoit à Philippe la tétrarchie de la Gaulonite, de la Béthanie et de la Panéade : ce prince vint dans ses états où il ne s'occupa qu'à rendre ses sujets heureux. Il aimoit sur-tout la justice; et pour en assurer l'exécution, il parcouroit toutes les villes de son obéissance, faisant porter une espèce de trône où il s'asseyoit pour la rendre, et satisfaisoit tout le monde par sa clémence et son équité. Il fit rétablir magnifiquement la ville de Pa

séade, qu'il appela Césarée en l'honneur de Tibère, et c'est ce qui la fit nommer *Césarée de Philippe*. Il augmenta aussi le bourg de Bethsaïde, et lui donna le nom de *Juliade*, à cause de Julie fille d'Auguste. Il mourut après trente-sept ans de règne, la vingtième année de Tibère. — Un autre PHILIPPE, fils aussi du grand Hérode, mais d'une femme nommée *Mariamne*, épousa Hérodias et fut père de Salomé, dont nous parlons au commencement de cet art.

†VII. PHILIPPE (Marc-Jules, empereur romain, surnommé l'*Arabe*), né à Bostres en Arabie d'une famille obscure, s'éleva par son mérite aux premiers grades militaires. Dévoré de l'ambition de régner, il fit assassiner Gordien le Jeune, dont il commandoit la garde, et se fit élire empereur à sa place l'an 244. (*Voyez* BABYLAS.) Philippe, impatient de retourner à Rome, céda la Mésopotamie aux Perses et revint en Syrie avec son armée. De là il passa à Rome, où il tâcha de s'attirer l'amitié du peuple par sa douceur et ses libéralités. Il fit faire un canal au-delà du Tibre, pour fournir de l'eau à un quartier de la ville qui en manquoit. Ensuite il célébra les jeux séculaires, destinés à solenniser de cent en cent ans le jour de la fondation de Rome. Philippe rendit cette fête plus magnifique qu'aucun des princes qui l'avoient précédé. Les chasses, les combats des bêtes dans le grand cirque, y furent sans nombre. Deux mille gladiateurs combattirent jusqu'à la mort. Il y eut d'un autre côté des jeux différens au théâtre de Pompée, pendant trois jours et trois nuits. Mais sur la fin de ces divertissemens brillans, la joie publique fut troublée par l'incendie de ce superbe édifice, dont le feu consuma la plus grande partie. On prétend que ce fut à l'occasion de ces jeux séculaires, que Philippe et son fils embrassèrent le christianisme. Ce qu'il y a de certain, c'est que les chrétiens obtinrent la permission de faire en public tous les exercices de leur religion. Philippe ne jouit pas long-temps de son usurpation. Il fut tué près de Vérone en 249 par ses propres soldats, après avoir été défait par Déce qui avoit pris le titre d'empereur dans la Pannonie. Il étoit alors âgé de 45 ans, et en avoit régné cinq et quelques mois. Le crime l'avoit porté sur le trône, et la lâcheté l'y soutint pendant quelque temps; il dégrada sa dignité pour la conserver. — PHILIPPE son fils fut massacré entre les bras de sa mère, n'ayant encore que douze ans, et ayant déjà montré des qualités qui excitèrent les regrets de l'empire. *Voyez* OTACILIA.

VIII. PHILIPPE Ier, roi de France, obtint le sceptre après son père Henri premier en 1060, à l'âge de huit ans, sous la régence et la tutelle de Baudouin V, comte de Flandre, qui s'acquitta de son emploi de tuteur avec zèle. Il défit les Gascons qui vouloient se soulever, et mourut laissant son pupille âgé de quinze ans. Ce jeune prince, qui fut le premier roi de France sacré à Reims, fit la guerre en Flandre contre Robert, le fils cadet de Baudouin, qui avoit envahi le comté de Flandre sur les enfans de son aîné. Philippe marcha contre lui avec une armée nombreuse, qui fut taillée en pièces auprès du Mont-Cassel en 1067. La paix fut le prix de la victoire, et le vainqueur jouit tranquillement de son usurpation. Guil-

laume le Conquérant, après avoir entièrement accablé l'Angleterre, tomba sur la Bretagne. Le duc implora le secours du roi de France, qui obtint la paix par ses armes. Elle fut rompue quelque temps après par un bon mot. (*Voyez* GUILLAUME le Conquérant, n.° I.) Philippe se délassa des fatigues de la guerre par les plaisirs de l'amour et de la table. Dégoûté de sa femme Berthe de Hollande, belle fille du comte de Flandres, et amoureux de Bertrade, épouse de Foulques comte d'Anjou, il l'enleva à son mari: et se servit en 1095 du même ministère des lois pour faire casser son mariage sous prétexte de parenté, et Bertrade fit casser le sien avec le comte d'Anjou sous le même prétexte: un évêque de Beauvais les maria ensuite solennellement. Cette union fut déclarée nulle par le pape Urbain II, Français de nation, qui prononça cette sentence dans les propres états du roi, où il étoit venu chercher un asile. Philippe craignant que les anathèmes du pontife romain n'excitassent ses sujets à lever l'étendard de la rebellion, envoya au pape des députés qui obtinrent un délai, pendant lequel il fut permis d'user de la couronne. Pour savoir ce que c'est que cette permission, il faut se rappeler qu'en ce temps-là les rois paroissoient aux jours de fêtes solennelles en habit royal avec la couronne en tête, et la recevoient de la main d'un évêque. Ce délai ne fut pas d'une longue durée, Philippe fut excommunié de nouveau dans un concile tenu à Poitiers en 1094, puis dans un second tenu en l'an 1100; mais l'an 1103, Lambert évêque d'Arras, député du pape Paschal II, lui apporta enfin son absolution à Paris, après lui avoir fait promettre de ne plus voir Bertrade: promesse qu'il ne tint pas. Le pape apparemment approuva ensuite leur mariage; car Suger nous apprend que leurs fils furent declarés capables de succéder à la couronne. (*Voyez* MONTFORT.) Philippe mourut à Melun le 29 juillet 1108, après avoir été témoin de la première croisade à laquelle il ne voulut prendre aucune part. Son regne, qui comprend quarante-neuf ans, a été le plus long de ceux qui l'avoient précédé, excepté celui de Clotaire; et de tous ceux qui l'ont suivi, excepté ceux de Louis XIV et de Louis XV. Il fut célèbre par plusieurs grands événemens, tels que l'établissement des sociétés militaires et religieuses de Saint-Jean, de Saint-Lazare, du Temple, de Sainte-Marie, des Teutoniques, enfin par ceux de l'ordre des chartreux, les abbayes de Citeaux et de Fontevrault; mais Philippe, quoique brave dans les combats, et sage dans les conseils, ne joua aucun rôle important. Il parut d'autant moins estimable, que ce siècle étoit plus fécond en héros. Aussi l'autorité royale s'affoiblit-elle dans ses mains. Philippe n'est pas le premier de nos rois (comme on le dit communément), qui, pour autoriser ses chartes, les ait fait souscrire par les officiers de la couronne. Henri I.er l'avoit fait avant lui.

† IX. PHILIPPE II, surnommé Auguste, le Conquérant et Dieu-donné, fils de Louis VII dit le Jeune, roi de France, et d'Alix sa troisième femme, fille de Thibault comte de Champagne, naquit le 22 août 1165. Il parvint à le couronne après la mort de son père en 1180. Dès sa jeunesse il évita l'écueil des plai-

sirs et déploya un grand courage. Le roi d'Angleterre paroissoit vouloir profiter de sa minorité pour envahir une partie de ses états. Philippe marcha contre lui, et le força de confirmer les anciens traités entre les deux royaumes. Dès que la guerre fut terminée, il fit jouir son peuple des fruits de la paix. Il réprima les brigandages des grands seigneurs, fit paver les rues et les places publiques de Paris, et réunit dans l'enceinte de la capitale une partie des bourgs qui l'environnoient. Paris fut fermé par des murailles avec des tours. Les citoyens des autres villes se piquèrent aussi de fortifier et d'embellir les leurs. Les juifs exerçoient depuis long-temps en France des friponneries horribles : Philippe les chassa du royaume, et déclara ses sujets quittes envers eux ; action injuste et contraire au droit naturel. La tranquillité de la France fut troublée par un différend avec le comte de Flandre, qui fut heureusement terminé en 1184. Quelque temps après, Philippe fit la guerre à Henri II, roi d'Angleterre, auquel il enleva les villes d'Issoudun, de Tours, du Mans et d'autres places. La fureur épidémique des croisades agitoit alors toute l'Europe : Philippe en fut attaqué comme tous les autres princes. Après avoir été prendre l'oriflamme à St.-Denis, déclaré la reine Adéle et le cardinal de Champagne les tuteurs de son fils et régens du royaume, il fit les dispositions générales de son testament, et s'embarqua à Gènes l'an 1190 avec Richard I, roi d'Angleterre, pour secourir les chrétiens de la Palestine opprimés par Saladin. Ces deux monarques allèrent mettre le siége devant Acre, qui est l'ancienne Ptolémaïs. Presque tous les chrétiens d'Orient se trouvoient devant cette place importante : Saladin étoit embarrassé vers l'Euphrate dans une guerre civile. Quand les deux monarques européens eurent joint leurs forces à celles des chrétiens d'Asie, ils eurent sous leurs ordres plus de 300,000 combattans. Acre se rendit le 13 juillet 1191 ; mais la discorde qui devoit presque nécessairement diviser deux rivaux de gloire et d'intérêt, tels que Philippe et Richard, fit plus de mal que ces 300,000 hommes ne firent d'exploits. Philippe fatigué de ces divisions et de l'ascendant que prenoit en tout Richard son vassal, retourna dans sa patrie, qu'il n'eût pas dû quitter peut-être, mais qu'il eût dû revoir avec plus de gloire. Au reste il fut attaqué, dit l'histoire, d'une maladie de langueur, dont on attribua les effets au poison, et qui pouvoit avoir été produite par l'influence d'un climat si différent du nôtre. Il en perdit les cheveux, la barbe, les ongles ; sa peau même tomba. Les médecins le décidèrent à retourner en France. En 1193, il obligea Beaudouin VIII, comte de Flandres, à lui laisser le comté d'Artois. Il tourna ensuite ses armes contre Richard, roi d'Angleterre, sur lequel il prit Evreux et le Vexin. Philippe avoit promis sur les saints Evangiles de ne rien entreprendre contre son rival pendant son absence ; son parjure ne fut pas couronné par le succès. Les suites de cette guerre ne furent pas heureuses. Le monarque français, repoussé de Rouen avec perte, fit une trêve de six mois, pendant laquelle il épousa Ingelburge, ou Isemburge, sœur du roi de Danemarck, également belle et vertueuse. La répudiation de cette femme qu'il quitta

pour épouser Agnès, fille du duc de Méranie, se brouilla avec la cour de Rome. Le pape fulmina une sentence d'excommunication contre lui; mais elle fut levée sur la promesse qu'il fit de reprendre son ancienne épouse (*Voy.* INGELBURGE). Jean Sans-Terre succéda l'an 1199 à la couronne d'Angleterre, au préjudice de son neveu Artus, à qui elle appartenoit de droit. Le neveu, appuyé par Philippe, prend les armes contre l'oncle. Jean Sans-Terre le défait dans le Poitou, le fait prisonnier et lui ôte la vie. Le meurtrier cité devant la cour des pairs de France, n'ayant pas comparu, fut déclaré coupable de la mort de son neveu, et condamné à perdre la tête en 1203. Ses terres, situées en France, furent confisquées au profit du roi. Philippe se mit bientôt en devoir de recueillir le fruit du crime de son vassal. Il s'empara de la Normandie, porta ensuite ses armes victorieuses dans le Maine, l'Anjou, la Touraine, le Poitou, et remit ces provinces comme elles étoient anciennement, sous l'autorité immédiate de sa couronne. Il ne resta que la Guienne à l'Anglais dans le ressort de la France. Pour comble de bonheur, Jean, son ennemi, s'étoit brouillé avec la cour de Rome, qui venoit de l'excommunier. Cette foudre ecclésiastique fut très-favorable à Philippe. Innocent II lui mit entre les mains et lui transféra le royaume d'Angleterre en héritage perpétuel. Le roi de France, excommunié autrefois par le pape, avoit déclaré ses censures nulles et abusives; il pensa tout différemment quand il se vit l'exécuteur d'une bulle qui lui donnoit l'Angleterre. Pour donner plus de force à la sentence de Rome, il employa une année entière à faire construire dix-sept cents navires, et à préparer la plus belle armée qu'on eût jamais vue en France. L'Europe s'attendoit à une bataille décisive entre les deux rois, lorsque le pape se moqua de l'un et de l'autre, et prit adroitement pour lui ce qu'il avoit donné à Philippe. Un legat du saint siége persuada à Jean Sans-Terre de donner sa couronne à la cour de Rome, qui la reçut avec enthousiasme. Alors le pontife défendit à Philippe de rien entreprendre contre l'Angleterre, devenue fief de l'eglise romaine, et contre Jean, qui étoit sous sa protection. Cependant les armemens qu'avoit faits Philippe avoient alarmé toute l'Europe; l'Allemagne, l'Angleterre et les Pays-Bas, se réunirent contre lui, ainsi que nous les avons vus se réunir contre Louis XIV. Ferrand, comte de Flandre, se joignit à l'empereur Othon IV; il étoit vassal de Philippe, et c'étoit une raison de plus de se déclarer contre lui. Le roi de France ne se déconcerta pas: sa fortune et son courage dissipèrent tous ses ennemis. Sa valeur éclata sur-tout à la bataille de Bouvines, donnée le 22 juillet 1214; elle dura depuis midi jusqu'au soir. Avant d'engager le combat, il sut que quelques grands ne le suivoient qu'avec peine: il les assembla, et se plaçant au milieu d'eux, prit une grande coupe d'or qu'il fit remplir de vin, et dans laquelle il mit plusieurs tranches de pain. Il en mangea une; et offrant la coupe aux autres: « Compagnons, leur dit-il, que ceux qui veulent vivre et mourir avec moi, en fassent autant que moi ». La coupe fut vidée à l'instant, et ceux qui étoient le moins disposés pour lui, combattirent avec tout

le courage qu'on pouvoit attendre des mieux intentionnés. On dit aussi que montrant à l'armée la couronne que les rois portoient dans ces occasions, il dit, « que si quelqu'un se prétendoit plus digne que lui de la porter, il n'avoit qu'à s'expliquer; qu'il seroit content si elle étoit le prix de celui qui feroit voir le plus de valeur dans la bataille ». Les ennemis avoient une armée de cent cinquante mille combattans; celle de Philippe étoit plus foible de la moitié; mais elle étoit composée de la fleur de sa noblesse. Ce monarque courut grand risque de sa vie; il fut abattu, foulé aux pieds des chevaux et blessé à la gorge. On tua, dit-on, trente mille Allemands : nombre probablement exagéré. Le comte de Flandre et le comte de Boulogne furent menés à Paris, les fers aux pieds et aux mains; c'étoit une coutume barbare de ce temps-là. Le roi de France ne fit aucune conquête du côté de l'Allemagne, après cette journée éternellement mémorable; mais il en eut bien plus de pouvoir sur ses vassaux. Philippe, vainqueur de l'Allemagne, (*voyez* OTHON IV, n° V.), possesseur de presque tous les états des Anglais en France, fut appelé au royaume d'Angleterre par les sujets du roi Jean, lassés de la domination tyrannique de ce monarque. Le roi de France engagea les Anglais à demander son fils Louis pour roi; mais comme il vouloit en même temps ménager le pape et ne pas perdre la couronne d'Angleterre, il prit le parti d'aider le prince son fils, sans paroître agir lui-même. Louis fait une descente en Angleterre, est couronné à Londres, et excommunié à Rome en 1216; mais cette excommunication ne changea rien au sort de Jean, qui mourut de douleur. Sa mort éteignit le ressentiment des Anglais, qui s'étant déclarés pour Henri III, son fils, forcerent Louis à sortir d'Angleterre. Philippe-Auguste mourut peu de temps après à Mantes, le 14 juillet 1223, et eut pour successeur Louis VIII, dont il avoit prévu la destinée. « Les gens d'église, dit-il un jour, engageront mon fils à se croiser contre les Albigeois; il ruinera sa santé à cette expédition, il y mourra, et le royaume demeurera entre les mains d'une femme et d'un enfant. » Cette prédiction s'accomplit à la lettre. De tous les rois de la troisième race, c'est celui qui a le plus acquis de terres à la couronne et le plus de puissance aux rois ses successeurs. Il réunit à ses états la Normandie, l'Anjou, le Maine, la Touraine, le Poitou, l'Auvergne, le Vermandois, l'Artois, etc. Après avoir assujéti Jean Sans-Terre, il abaissa les grands seigneurs; et par la ruine des puissances du dehors et du dedans, il ôta le contrepoids qui balançoit son autorité dans le royaume. Ce prince étoit plus que conquérant : il fut un grand roi, un bon politique; magnifique dans les actions d'éclat, économe dans le particulier; exact à rendre la justice; sachant employer tour-à-tour les caresses et les menaces, les récompenses et les châtimens; zélé pour la religion et toujours porté à défendre l'église, mais sachant s'en procurer des secours dans les besoins de l'état. Les seigneurs de Coucy, de Rhetel, de Rosey et plusieurs autres, s'emparoient des biens du clergé. Divers prélats eurent recours à la protection du roi, qui leur promit ses bons offices auprès des dépradateurs. Mais malgré ses

recommandations, les pillages continuoient. Les évêques redoublèrent leurs plaintes et supplièrent Philippe de marcher contre leurs ennemis. « Très-volontiers, leur dit-il ; mais pour combattre il faut avoir des troupes, et pour avoir des troupes il faut de l'argent. » Le clergé entendit ce que cela signifioit ; il fournit des subsides, et les pillages cessèrent. Les entreprises de Philippe-Auguste furent presque toujours heureuses ; parce qu'il méditoit ses projets avec lenteur et qu'il les exécutoit avec célérité. On lui a reproché d'avoir fait quelques fautes à la tête de ses armées ; mais il en fit bien peu dans son conseil. Il commença par rendre les Français heureux, il finit par les rendre redoutables ; et quoique plus porté à la colère qu'à la douceur, et à punir qu'à pardonner ; il fut regretté par ses sujets, comme un puissant génie et comme le père de la patrie. Ce fut sous son règne que l'on vit pour la première fois le maréchal de France commander l'armée : (c'étoit Henri Clément.) Ce fut aussi de son temps que les familles commencèrent à avoir des surnoms fixes et héréditaires : les seigneurs les prenoient des terres qu'ils possédoient ; les gens de lettres, du lieu de leur naissance ; les juifs convertis et les riches marchands, de celui de leur demeure. Il régnoit alors deux fléaux très-cruels ; la lèpre et l'usure. Le nombre des lépreux étoit si considérable, que les plus petites bourgades étoient obligées d'avoir un hôpital pour cette maladie. On remarquera encore que lorsque Philippe alla combattre Richard, les Anglais qui s'étoient mis en embuscade auprès de la Loire, lui enlevèrent ses équipages, dans lesquels il faisoit porter tous les titres de la couronne, ainsi qu'en use encore aujourd'hui le grand seigneur. Philippe fit recueillir les copies de ses chartres, partout où il put en trouver ; mais ses soins ne purent réparer entièrement cette perte. Le surnom d'Auguste fut donné à Philippe par ses contemporains. Mézerai se trompe lorsqu'il prétend que Paul-Emile fut le premier qui rendit le titre de conquérant par celui d'Auguste ; un savant critique a prouvé le contraire par des autorités sans réplique. Philippe avoit été marié trois fois. Sa première épouse, Isabelle de Hainaut, mourut en couches, en 1190, à 22 ans. Il n'eut point d'enfans d'Igelburge, sa seconde femme : mais il eut un fils et une fille d'Agnès de Méranie.

X. PHILIPPE III, surnommé le Hardi, proclamé roi de France en Afrique, après la mort de Saint-Louis, son père, le 25 août 1270, remporta une victoire sur les infidelles ; et après avoir conclu avec le roi de Tunis une trève de dix ans, il revint en France. Philippe obligé de porter les armes dans la Castille, pour maintenir les droits d'Alphonse de la Cerda, fils de Blanche sa sœur, qui venoit d'être exclus de la couronne, fit d'abord quelques actions de bravoure ; mais il fut bientôt obligé de se retirer, sans avoir pu enlever le trône à l'usurpateur. Son règne sera éternellement mémorable par la journée affreuse des vèpres siciliennes. On appelle de ce nom le massacre que Pierre, roi d'Aragon fit faire de tous les Français sujets du roi de Naples, qui étoient à Palerme en Sicile, de laquelle il s'empara, et que ses successeurs ont toujours conservée depuis. Cette tra-

gédie éclata le 30 mars, le lendemain du jour de Pâques 1282, au son de la cloche des vêpres. Jamais la vengeance ne se signala par des fureurs aussi barbares ; on vit des pères ouvrir le ventre de leur filles, pour y chercher les fruits de l'amour qu'elles avoient eu pour les Français. Les prêtres et les moines massacrerent leurs pénitentes jusqu'au pied des autels. Un seul Français échappa au massacre général. (*Voy.* PORCELETS.) Philippe le Hardi, pour s'en venger, marche en personne contre le roi d'Aragon, il prend d'assaut et ruine de fond en comble la ville d'Elne, et emporte aussi Gironne, en 1285. En revenant de cette expédition, il mourut d'une fièvre maligne à Perpignan, le 6 octobre 1285, à 41 ans. Les qualités de ce prince furent la valeur, la bonté, l'amour de la justice et de la religion ; il n'avoit aucune connoissance des lettres, et faisoit de mauvais choix par défaut d'étendue d'esprit. Sa simplicité et son peu de méfiance nuisirent aux entreprises qu'il fit au dehors du royaume. Sa conduite fut plus heureuse au dedans. La France fut riche et florissante, sans aucune vexation d'impôts. On dit cependant qu'il aimoit l'argent : et l'histoire remarque qu'ayant fait mettre en prison plusieurs usuriers, il leur fit payer une amende à son profit, et les relâcha ensuite. Il y eut sous ce règne des troubles dans le Languedoc et dans la Guienne, excités par les seigneurs du pays. Ils s'armoient les uns contre les autres, pour se réunir ensuite contre le roi. Philippe le Hardi fut occupé à les accorder entre eux ou à les réduire, et il y réussit quelquefois. Ce fut sous ce règne que les premières lettres de noblesse furent données, l'an 1270, en faveur de Raoul, argentier du roi, c'est-à-dire, son trésorier. « Il paroît que de tout temps, dit l'abbé Millot, les nobles dans la monarchie avoient été distingués des hommes qui n'étoient que libres. La naissance fit d'abord la seule noblesse. Ensuite la possession d'un fief anoblit à la 3e génération. On attacha aussi la noblesse à la profession des armes. Les rois enfin donnerent le titre de noble à qui ils voulurent : prérogative réservée à eux seuls. *Voyez* I. BROSSE.... II. ELISABETH. IX. MARIE.

† XI. PHILIPPE IV, roi de France et de Navarre, surnommé *le Bel*, né à Fontainebleau en 1268, monta sur le trône après son père Philippe le Hardi en 1285. Il cita au parlement de Paris Edouard Ier, roi d'Angleterre, pour rendre compte de quelques violences faites par les Anglais sur les côtes de Normandie. Ce prince ayant refusé de comparoître, fut déclaré convaincu du crime de félonie; et la Guienne lui fut enlevée en 1295 par Raoul de Nesle, connétable de France. Le monarque Anglais implora le secours de l'empereur, du duc de Bar et du comte de Flandre, qui se liguèrent en vain contre le roi de France. Philippe eut de grands avantages en Guienne et en Flandre. Vainqueur à Furnes en 1296, il obligea les Anglais et les Flamands à accepter les conditions de paix qu'il voulut leur dicter. Ces derniers la rompirent bientôt. Les gouverneurs français, laissés dans leur pays par Philippe, se rendirent odieux par leur tyrannie. On se révolta : Philippe envoya une puissante armée ; mais la jalousie des chefs fit perdre, en 1303, la bataille de Courtray, où périt le comte

d'Artois avec 20,000 hommes et l'élite de la noblesse française. Le roi ne tarda pas à prendre sa revanche. Il eut divers avantages, et gagna, le 18 août 1304, la célèbre bataille de Mons-en-Puelle, où plus de 25,000 Flamands restèrent sur la place. C'est en mémoire de cette victoire que fut élevé, dans l'église de Notre-Dame de Paris, la statue équestre de ce prince. Il fit ensuite la paix avec les Flamands. Une guerre nouvelle, mais moins sanguinaire que les précédentes, occupa en même temps Philippe; nous voulons parler de ses démêlés avec le pape Boniface VIII. Le premier sujet du mécontentement de ce pontife, venoit de ce que le roi avoit donné retraite aux Colonnes ses ennemis; mais Philippe avoit aussi des sujets de se plaindre de Boniface. Ce pape poussoit extrêmement loin ses prétentions sur les collations des bénéfices, et vouloit partager avec le monarque les décimes levées sur le clergé. La résistance de Philippe à ses volontés, irrita le pontife. Pour première vengeance il donna la bulle *Clericis laïcos*, par laquelle il défendoit aux ecclésiastiques de payer aucun subside au prince sans l'autorité du saint-Siége, sous peine d'être frappés des foudres de Rome. Une seconde bulle suivit de près la première; elle commence par ces mots: *Ausculta fili.* Toute la suite de cette pièce singulière prouve que le pape s'attribuoit le droit de faire rendre compte au roi du gouvernement de ses états, et d'être le souverain juge entre lui et ses sujets. Une pareille prétention ne pouvoit qu'indigner Philippe contre lui. Ce prince ayant fait brûler cette bulle le 11 février 1302, le pape en donna une nouvelle qui débute ainsi: *Unam sanctam.* Il y prétendoit que la puissance temporelle étoit soumise à la puissance spirituelle, et que le pape avoit le droit de déposer les souverains. Philippe le Bel répondit très-succinctement à cette seconde bulle. Cette réponse remarquable commence ainsi: « Philippe, par la grace de Dieu, roi de France, à Boniface, *soi disant souverain pontife*; peu ou point de salut. Que *votre grandissime fatuité* sache que nous ne sommes soumis à personne pour le temporel; que la collation des bénéfices et des prébendes vacantes nous appartient, par le droit de notre couronne, etc. » Elle se termine par ces mots: « Nous regardons ceux qui pensent autrement comme des sots et des insensés. » Boniface fit plus: pour braver le roi, il lui envoya un légat, ennemi personnel de ce monarque, dont la hauteur et les propos séditieux ne pouvoient manquer d'amener une rupture ouverte entre le souverain et le pontife. La nation irritée contre ces démarches imprudentes, appela au concile général dans des états généraux convoqués par Philippe. Le pape venoit de l'excommunier par une bulle foudroyante qui mettoit le royaume en interdit. Nogaret fut envoyé à cet homme impétueux, en apparence pour lui signifier l'appel au futur concile, mais réellement pour l'enlever avec les Colonnes. Ils l'investirent dans la ville d'Anagni, et se saisirent de sa personne. On vouloit le mener au futur concile; mais il mourut avant qu'on eût le temps de le convoquer. Benoît XI, successeur paisible de ce fougueux pontife, termina tous ces différends. Clément V, qui fut pape après lui, annula dans le concile de Vienne tout ce que Boniface VIII avoit fait contre

la France. Ce fut dans cette assemblée que fut résolue la perte des Templiers. La rigueur des impôts et le rabais de la monnoie, avoient excité une sédition dans Paris, en 1306; les Templiers qui perdoient beaucoup à ce rabais, furent accusés d'avoir eu part à cette mutinerie. Philippe le Bel, implacable dans ses vengeances, médita dès-lors l'extinction de ces moines guerriers. Clément V, créature de ce monarque se prêta à tout : les bûchers furent dressés, et des citoyens respectables qui étoient innocens, et qui auroient mérité des supplices moins cruels, quand même ils auroient été coupables, périrent dans les flammes comme des scélérats. Philippe, souillé du sang de ces victimes de son avarice, (*Voy.* Molay.) mourut d'une chute de cheval, le 29 novembre 1314, après avoir recueilli une partie des biens des Templiers. Ce prince fut le plus bel homme de son temps. Né avec un cœur haut, un esprit vif, une ame ferme, une humeur libérale, il auroit pu être adoré du peuple; mais il aliéna le cœur de ses sujets par ses exactions, par les fréquentes altérations des monnoies, qui le firent appeler le *faux monnoyeur*, par la puissance absolue qu'il donna à des ministres avares et insolens, et par sa sévérité qui tenoit de la cruauté. Ce roi si emporté, sut pourtant se modérer dans quelques occasions. Ses courtisans lui conseilloient de punir l'évêque de Pamiers, en partie l'auteur de ses démêlés avec Boniface VIII. « Je puis, sans doute, me venger, leur dit-il; mais il est beau de le pouvoir et de ne pas le faire. » Philippe est le premier des rois qui ait restreint les apanages aux seuls hoirs mâles, et qui ait fait entrer le tiers-état dans les états généraux. Ces assemblées de la nation, convoquées pour la première fois en 1302, se tinrent de temps en temps, jusqu'en 1614. On n'en convoqua plus depuis, parce que l'autorité royale craignoit le contrepoids que la nation assemblée pouvoit mettre au pouvoir despotique. Les états généraux étoient très-différens des anciennes assemblées tenues sous les rois de la premiere et de la seconde race. « Ils n'avoient point, dit Robertson, droit de suffrage pour la promulgation des lois, et ne possédoient point de juridiction qui leur fût propre. Voici quelle étoit la manière de procéder dans les états généraux. Le roi s'adressoit à tout le corps assemblé en un même lieu, et lui exposoit les objets pour lesquels il l'avoit convoqué. Les députés de chacun des trois ordres, c'est-à-dire, de la noblesse, du clergé et du tiers-état, se réunissoient en particulier; et préparoient leur cahier ou mémoire, contenant leur réponse aux propositions qui leur avoient été faites, avec les représentations qu'ils jugeoient convenable d'adresser au roi. Ces réponses et ces représentations étoient ensuite examinées par le roi dans son conseil, et donnoient ordinairement lieu à une ordonnance. Les ordonnances n'étoient point adressées aux trois ordres en commun. Quelquefois le roi adressoit une ordonnance à chaque ordre en particulier; quelquefois il y faisoit mention de l'assemblée des trois ordres; quelquefois il n'y étoit question que de l'assemblée de celui des ordres auquel l'ordonnance étoit adressée; quelquefois on n'y faisoit aucune mention de l'assemblée des états qui avoient suggéré l'idée de faire la nouvelle loi. » Ainsi l'autorité législative et le pouvoir executi

étant dans la personne du roi seul, son pouvoir s'accrut toujours davantage. Philippe réforma plusieurs abus. Ce fut lui qui commença de réduire les seigneurs à vendre leur droit de battre monnoie. Il donna, en 1315, un édit qui gênoit si fort la fabrication qui s'en faisoit dans leurs terres, qu'ils trouvèrent plus avantageux d'y renoncer. Philippe le Bel avoit épousé Jeanne, héritière de Navarre et de Champagne, mère de Louis X, dont la fille unique Jeanne, porta la Navarre dans la maison des comtes d'Evreux.

XII. PHILIPPE V, roi de France, surnommé le Long à cause de sa grande taille, fils puîné de Philippe-le-Bel, né en 1294, portoit le nom de comte de Poitou, lorsqu'il succéda, en 1316, à Louis Hutin son frère, ou plutôt à Jean I son neveu, qui ne vécut que 8 jours, à l'exclusion de Jeanne sa nièce, sœur de ce Jean. Il fit la guerre aux Flamands, renouvela l'alliance faite avec les Ecossais, chassa les Juifs de son royaume, et mourut le 3 janvier 1331, à 28 ans. Sa douceur et sa générosité avoient donné des espérances. Il avoit formé le projet d'établir l'unité des poids et des mesures dans le royaume; mais il y rencontra des difficultés qu'il ne put surmonter. Les lépreux furent encore en grand nombre sous ce règne. Cette maladie, si dégoûtante et si horrible, étoit presque recherchée. Les lépreux jouissoient de grands biens dans leurs hôpitaux, et ne payoient point de subsides. Ils commencèrent à exciter l'envie, et on les accusa d'avoir, de concert avec les Juifs et les Turcs, jeté leurs ordures et des sachets de poison dans les puits et dans les fontaines: on leur attribua, peut-être avec aussi peu de fondement, plusieurs crimes contre nature. Un grand nombre furent condamnés au feu, et les autres enfermés très-étroitement dans les Leproseries. Le règne de Philippe le Long est recommandable par quantités de sages ordonnances sur les cours de justice et sur la manière de la rendre. Il avoit épousé Jeanne de Bourgogne. (*Voyez* son article.)

XIII. PHILIPPE DE VALOIS, premier roi de France de la branche collatérale des Valois, né en 1293, étoit fils de Charles comte de Valois, frère de Philippe le Bel. Il monta sur le trône en 1328, à la mort de son cousin Charles le Bel, après avoir eu pendant quelque temps la régence du royaume. La France fut déchirée, au commencement de son règne, par des disputes sur la succession à la couronne. Edouard III, roi d'Angleterre, y prétendoit comme petit-fils de Philippe le Bel par sa mère; mais Philippe de Valois s'en saisit comme premier prince du sang. Les peuples lui donnèrent, à son avénement au trône le nom de *fortuné*; il put y joindre pendant quelque temps celui de *victorieux* et de *juste*. Le comte de Flandre son vassal ayant maltraité ses sujets, et ceux-ci s'étant soulevés, il marcha au secours de ce prince. Il livra bataille aux rebelles à Cassel, fit des prodiges de valeur, et remporta une victoire signalée le 24 août 1328. (*Voyez* II. NOYERS.) Après avoir tout pacifié, il se retira en disant au comte de Flandre: « Soyez plus prudent et plus humain, et vous aurez moins de sujets rebelles...» Philippe vainqueur consacra le temps de la paix à régler l'inté-

rieur du royaume. Les financiers furent recherchés, et plusieurs condamnés à mort : entre autres, Pierre Remy, tresorier général des finances, qui laissa près de vingt millions. Il donna ensuite l'ordonnance sur les francs-fiefs, qui impose des droits sur les églises et sur les roturiers qui avoient acquis des terres nobles. Ce fut alors que commença de s'introduire la forme de l'*Appel comme d'abus*, dont les principes sont plus anciens que le nom. L'année 1329 fut marquée par un hommage solennel qu'Edouard, roi d'Angleterre, vint lui rendre à Amiens, genou en terre et tête nue, pour le duché de Guienne. La paix intérieure du royaume fut troublée par les différends sur la distinction des deux puissances, sur la juridiction ecclésiastique attaquée fortement par Pierre de Cugnières, avocat du roi, défenseur de la justice séculière. On indiqua une assemblée pour entendre les deux parties devant le roi : ce magistrat y parla en homme instruit et en philosophe éclairé. Bertrand, évêque d'Autun, et Roger, archevêque de Sens, soutinrent la cause du clergé avec moins d'art et de raison. Le roi n'en fut pas moins favorable aux ecclésiastiques. Cette querelle devint le fondement de toutes les disputes élevées depuis sur l'autorité des deux puissances : disputes qui n'ont pas peu servi à restreindre la juridiction ecclésiastique dans des bornes plus étroites. Les années suivantes furent employées à des réglemens utiles, qui furent interrompus par la guerre qu'Edouard III déclara à la France. Cette malheureuse guerre, qui dura à diverses reprises plus de 100 ans, fut commencée vers l'an 1336. Edouard retira d'abord les places de la Guienne dont Philippe étoit en possession. Les Flamands, révoltés de nouveau contre la France, malgré les sermens et les traités, se rangèrent sous les étendards du monarque anglois : ils exigèrent seulement qu'Edouard prît le titre de roi de France, en conséquence de ses prétentions sur la couronne ; parce qu'alors, suivant la lettre de leur traité, ils ne faisoient que suivre le roi de France. « Voilà, dit Saint-Foix, l'époque de la jonction des fleurs de lis et des léopards dans les armoiries d'Angleterre. » Edouard, pour justifier le changement de ses armes, fit répandre cette espèce de manifeste en vers du temps :

Rex sum regnorum, binâ ratione, duorum :
Anglorum in regno sum rex ego jure paterno ;
Matris jure quidem Francorum nuncupor item :
Hinc est armorum variatio facta meorum.

Philippe de Valois répondit par ces quatre vers, parodiés en partie des précédens :

Prædo regnorum qui diceris esse duorum :
Francorum regno privaberis atque paterno.
Succedunt mares huic regno, non mulieres :
Hinc est armorun variatio stulta tuorum.

En faveur de ceux qui n'entendent pas le latin, nous insérons ici la traduction françoise qu'on fit anciennement de ces quatrains :

Je suis roi par double raison,
Roi d'Angleterre en ma maison,
Roi de France par Isabelle,
Pourquoi de France j'ecartelle.

Réponse de Philippe de Valois :

Tu te fais roi sans beaucoup de raison ;
Tu pourrois bien sortir de la maison ;
Quand à la France, elle exclut Isabelle ;
Ainsi jamais de France n'ecartelle.

On ne s'en tint pas à ce combat de plume, comme on devroit toujours faire ; on eut recours aux soldats. Philippe se mit en état de se défendre. Ses armes eurent d'abord quelques succès ; mais

ces avantages ne compensèrent pas la perte de la bataille de l'Écluse, où la flotte française, composée de cent vingt gros vaisseaux montés par 40,000 hommes, fut battue l'an 1340 par celle d'Angleterre. On doit attribuer en partie cette défaite au peu de soin que les rois avoient pris de la marine. On étoit obligé de se servir de vaisseaux étrangers, dont les équipages n'obéissoient qu'avec lenteur et avec répugnance. Cette guerre, tour-à-tour discontinuée et reprise, recommença, en 1345, avec plus de chaleur que jamais. Les armées ennemies s'étant rencontrées le 26 août 1346, près de Créci, village dans le comté de Ponthieu, les Anglais y remportèrent une victoire signalée. Edouard n'avoit que 40,000 hommes. Philippe en avoit près de 80,000; mais l'armée du premier étoit aguerrie, et celle du second mal disciplinée, étoit accablée de fatigues. La France y perdit 25 à 30,000 hommes (« car nul n'étoit prins à rançon ne à merci, dit Froissard, et ainsi l'avoient ordonné les Anglais entre eux »): de ce nombre étoit Jean, roi de Bohème (qui quoique aveugle ne s'en battit pas moins), et environ 1500 gentilshommes, la fleur de la noblesse française. La perte de Calais et de plusieurs autres places, fut le triste fruit de cette défaite. Quelque temps auparavant, Edouard avoit défié Philippe de Valois à un combat singulier. Le roi de France le refusa: ce n'est pas qu'il ne fût brave; mais il crut qu'un souverain ne devoit pas combattre contre son vassal. Enfin, en 1347, on conclut une treve de six mois, qui fut prolongée à diverses reprises. Philippe de Valois mourut peu de temps après, le 23 août 1350, à 57 ans, bien éloigné de porter au tombeau le titre de *fortuné*. Cependant il venoit de réunir le Dauphiné à la France. Humbert le dernier prince de ce pays, ayant perdu ses enfans, lassé des guerres qu'il avoit soutenues contre la Savoie, se fit dominicain, et donna sa province à Philippe en 1349 avec la condition que le fils aîné de nos rois s'appeleroit Dauphin. Philippe de Valois ajouta encore à son domaine le Roussillon et une partie de la Cerdagne, en prêtant de l'argent au roi de Majorque qui lui donna en nantissement ces provinces, que Charles VIII rendit depuis sans être remboursé. Il acquit aussi Montpellier qui est demeuré à la France. Il peut paroître étonnant que dans un règne si malheureux, il ait pu acheter ces provinces après avoir beaucoup payé pour le Dauphiné. L'impôt du sel, le haussement des tailles, les infidélités sur les monnoies, le mirent en état de faire ces acquisitions. On avoit non-seulement haussé le prix fictif et idéal des espèces, on en fabriquoit de bas aloi, on y mêloit trop d'alliage. Philippe faisoit jurer sur les Evangiles aux officiers des monnoies, de garder le secret; mais comment pouvoit-il se flatter qu'une telle infidélité ne seroit pas découverte? La première femme de Philippe VI fut Jeanne de Bourgogne; la seconde, Blanche de Navarre, morte en 1398.

XIV. PHILIPPE Ier, roi d'Espagne, etc., surnommé *le Bel*, né en 1478, étoit fils de Maximilien Ier, archiduc d'Autriche depuis empereur, et de Marie de Bourgogne. Il épousa en 1490 Jeanne la Folle, reine d'Espagne, seconde fille et principale héritière de Ferdinand V, roi d'Aragon, et d'Isabelle reine de Castille.

Il mourut à Burgos le 25 septembre 1506, à 28 ans, après une maladie de six jours, pour avoir fait un trop violent exercice de la paume. (*Voyez* l'article de JEANNE la Folle, nº XI.) C'étoit le prince le plus beau, le plus généreux et le plus facile de l'Europe; mais en même tems brouillon, mauvais époux, mauvais parent et mauvais prince; il s'en falloit bien qu'il eût le génie, l'application, la prudence et l'habileté de son beau-père. On craignoit, s'il eût régné plus long-tems, que l'inquisition regardée alors comme nécessaire, n'eût été supprimée; que les grands n'eussent joui de leur ancienne autorité, et que les peuples ne fussent devenus aussi malheureux que sous Henri l'impuissant. Philippe s'étoit brouillé avec Louis XII, et en avoit reçu plusieurs mortifications, qui le forcèrent à envoyer des ambassadeurs à la cour de France pour transiger avec Louis, qu'il regardoit comme le plus honnête homme de l'Europe: il le préféra à l'empereur son père et à Ferdinand son beau-père, en lui confiant la tutelle et l'éducation de ses enfans.

XV. PHILIPPE II, né à Valladolid le 21 mai 1527, de Charles-Quint et d'Isabelle de Portugal, devint roi de Naples et de Sicile par l'abdication de son père en 1554; et roi d'Angleterre le même jour, par son mariage avec la reine Marie. Il monta sur le trône d'Espagne le 17 janvier 1556, après l'abdication de Charles-Quint. Ce prince avoit fait une trève avec les Français; son fils la rompit. Les traitemens barbares que Philippe fit essuyer aux prisonniers français; sa mauvaise foi concernant leur rançon et leur liberté; enfin plusieurs entreprises secrètes contre Metz, causèrent une rupture avec la France. S'étant ligué avec les Anglais, il vint fondre en Picardie avec une armée de 40,000 hommes. Les Français furent taillés en pièces à la bataille de Saint-Quentin le 10 août 1557. Cette ville fut emportée d'assaut; et le jour qu'on monta à la brèche, Philippe parut armé de toutes pièces pour encourager les soldats. C'est la première et la dernière fois qu'on le vit chargé de cet attirail militaire. On dit que pendant la bataille, Philippe entendant le sifflement des balles, demanda à son confesseur ce qu'il pensoit de cette musique: « Je la trouve très-désagréable, répondit celui-ci. — Et moi aussi, répliqua le prince: et mon père étoit un homme bien étrange d'y prendre tant de plaisir. » On sait que sa terreur fut telle pendant le combat, qu'il fit deux vœux: l'un de ne plus se trouver désormais à aucune bataille; et l'autre de bâtir un magnifique monastère sous le nom de *Saint-Laurent*, à qui il attribuoit le succès de ses armes: ce qu'il exécuta à l'Escurial, village à sept lieues de Madrid. Après la bataille, le duc de Savoie, son général, voulut lui baiser les mains. Philippe l'en empêcha en disant: « C'est à moi de baiser les vôtres dont une si belle victoire est l'ouvrage; » et il lui fit présent des drapeaux pris pendant l'action. La prise du Catelet, de Ham et de Noyon, furent les seuls avantages qu'on tira d'une journée qui auroit pu perdre la France. Charles-Quint, instruit d'une telle victoire, demanda, dit-on, à celui qui lui en apporta la nouvelle, « si son fils étoit à Paris? » et sur sa réponse, il tourna le dos sans pro-

férer un seul mot. Le duc de Guise, ayant eu le tems de rassembler une armée, répara la honte de sa patrie par la prise de Calais et de Thionville. Tandis qu'il rassuroit les Français, Philippe gagnoit une assez importante bataille contre le maréchal de Thermes auprès de Gravelines, sous le commandement du comte d'Egmont, à qui il fit depuis trancher la tête. Le vainqueur ne profita pas plus de la victoire de Gravelines que de celle de Saint-Quentin; mais il en retira un assez grand fruit par la paix glorieuse de Cateau-Cambresis, le chef-d'œuvre de sa politique. Par ce traité conclu le 13 avril 1559, il gagna les places fortes de Thionville, de Marienbourg, de Montmédi, de Hesdin, et le comté de Charolois en pleine souveraineté. Cette guerre, si terrible, et si cruelle, finit encore comme tant d'autres, par un mariage. Philippe prit pour troisième femme Elizabeth de France, fille de Henri II, qui avoit été promise à Dom Carlos, son fils. Il retourna triomphant en Espagne, sans avoir tiré l'épée. Son premier soin en arrivant à Valladolid, fut de demander au grand inquisiteur le spectacle d'un auto-da-fé. On le lui accorda bientôt: quarante malheureux, dont quelques-uns étoient prêtres ou religieux, furent étranglés et brûlés, et l'un d'eux fut brûlé vif. Dom Carlos de Seza, une de ces infortunées victimes, osa s'approcher du roi et lui dit: « Comment, Seigneur, souffrez-vous qu'on brûle tant de malheureux? Pouvez-vous être témoin d'une telle barbarie sans gémir? » — « Si mon fils, répondit froidement Philippe, étoit suspect d'hérésie, je l'abandonnerois à la sévérité de l'inquisition. Mon horreur est telle pour vous et pour vos semblables, que si l'on manquoit de bourreau, j'en servirois moi-même. » Ce monarque se conduisoit suivant l'esprit qui lui avoit dicté cette réponse. Dans une vallée de Piémont voisine du Milanez, il y avoit quelques malheureux soupçonnés d'hérésie; le gouverneur de Milan eut ordre de les faire périr tous par le gibet. Quelques cantons avoient adopté les opinions nouvelles: il ordonna qu'on passât les novateurs au fil de l'épée, et qu'on en réservât soixante, dont trente finirent leur vie par la corde, et trente par les flammes. Ces barbaries affoiblirent son pouvoir. Les Flamands, ne pouvant plus porter un joug si horrible, se révoltèrent. La révolution commença par les belles et grandes provinces de Terre-Ferme; mais il n'y eut que les provinces maritimes qui conservèrent leur liberté. Elles s'érigèrent en république, sous le titre de Provinces-Unies, en 1579. Philippe envoya le duc d'Albe pour les réduire; et la cruauté de ce général ne fit qu'aigrir l'esprit des rebelles. Jamais on ne combattit de part et d'autre avec plus de fureur. Les Espagnols, au siége de Harlem, ayant jeté dans la ville la tête d'un officier hollandais tué dans un petit combat, ceux-ci leur jetèrent onze têtes d'Espagnols, avec cette inscription: *Dix têtes pour paiement du dixième denier et la onzième pour l'intérêt*. Harlem s'étant rendu à discrétion, les vainqueurs firent pendre tous les magistrats, tous les pasteurs, et plus de quinze cents citoyens. Le duc d'Albe fut enfin rappelé: on envoya à sa place le grand commandeur de Requesens, et après sa mort, don Jean d'Autriche; mais aucun de ces géné-

néraux ne put remettre le calme dans les Pays-Bas. A ce fils de Charles-Quint succéda un petit-fils non moins illustre : c'est Alexandre Farnèse, duc de Parme, le plus grand homme de son temps; mais il ne put empêcher ni la fondation des Provinces-Unies, ni le progrès de cette république qui naquit sous ses yeux. Ce fut alors que Philippe, toujours ranquille en Espagne, au lieu de venir réduire les rebelles en Flandre, proscrivit le prince d'Orange, et mit sa tête à prix. Guillaume dédaigna d'user de représailles, et n'attendit sa sûreté que de son épée. Cependant le roi d'Espagne devenoit roi de Portugal, état sur lequel il avoit des droits par Isabelle sa mère. Le duc d'Albe lui soumit ce royaume en trois semaines, l'an 1580. Antoine, prieur de Crato, proclamé roi par la populace de Lisbonne, osa en venir aux mains; mais il fut vaincu, poursuivi, et obligé de prendre la fuite. Un lâche assassinat délivra Philippe de son plus implacable ennemi : Balthasard tua en 1584, d'un coup de pistolet, le prince d'Orange. (*Voyez* GERARD, n° IV.) On chargea Philippe de ce crime : on croit que c'est sans raison; mais il s'écria, en apprenant cette nouvelle: « Si le coup eût été fait il y a deux ans, la religion catholique et moi y aurions beaucoup gagné. » Ce meurtre ne put rendre les sept Provinces-Unies à Philippe. Cette république déjà puissante sur mer, servit l'Angleterre contre ce prince. Philippe ayant résolu de troubler Elizabeth, prépara en 1588 une flotte nommé l'invincible. Elle consistoit en 150 gros vaisseaux, sur lesquels on comptoit 2650 pièces de canon, 8000 matelots, 20,000 soldats et toute la fleur de la noblesse espagnole. Cette flotte commandée par le duc de Medina-Sidonia, sortit trop tard de Lisbonne, et une tempête furieuse en dissipa une partie. Douze vaisseaux jetés sur les rivages d'Angleterre, tombèrent au pouvoir de la flotte anglaise qui étoit de 100 vaisseaux; 50 périrent sur les côtes de France, d'Ecosse, d'Irlande, de Hollande et de Danemarck : tel fut le succès de l'invincible. Cette entreprise coûta à l'Espagne 40 millions de ducats, 20,000 hommes et cent vaisseaux. Philippe supporta ce malheur avec constance. Un de ses courtisans lui ayant appris cette nouvelle d'un ton consterné, le monarque lui répondit froidement : « J'avois envoyé combattre les Anglais et non pas les vents. Que la volonté de Dieu soit accomplie. » Le lendemain Philippe ordonna aux évêques de remercier Dieu, de lui avoir conservé quelques débris de sa flotte, et il écrivit au pape : « Saint Père, tant que je resterai maître de la source, je regarderai comme peu de chose la perte d'un ruisseau. Je remercierai l'Arbitre suprême des empires, qui m'a donné le pouvoir de réparer aisément un désastre que mes ennemis ne doivent attribuer qu'aux élémens qui ont combattus pour eux. » Dans le même temps que Philippe attaquoit l'Angleterre, il animoit en France cette ligue nommée sainte, qui tendoit à renverser le trône et à déchirer l'état. Les ligueurs lui déférèrent la qualité de protecteur de leur association. Il l'accepta avidement, persuadé que les soins des rebelles le conduiroient bientôt, lui ou l'un de ses enfans sur le trône de France. Il se croyoit si sûr de sa proie, qu'en parlant de nos principales

villes, il disoit : « Ma bonne ville de Paris, ma bonne ville d'Orléans, » tout comme s'il eût parlé de Madrid et de Séville. Henri IV embrassa la religion catholique, et lui fit perdre par son abjuration la France en un quart-d'heure. Philippe, usé par les débauches de sa jeunesse et par les travaux du gouvernement, touchoit à sa dernière heure. Une fièvre lente, la goutte la plus cruelle, et divers maux compliqués, ne purent l'arracher aux affaires, ni lui inspirer la moindre plainte : « Eh quoi ! disoit-il aux médecins qui n'osoient le faire saigner, quoi ! vous craignez de tirer quelques gouttes de sang des veines d'un roi qui en a fait répandre des fleuves entiers aux hérétiques ? » Enfin, consumé par une complication de maux qu'il supporta avec patience, [illegible] par les poux, il expira le [illegible] septembre 1598, après avoir reçu quatorze fois les sacremens. (*Voyez* II. MENEZÈS.) Il n'y a point de prince dont on ait écrit plus de bien et plus de mal. Quelques catholiques fanatiques le peignent comme un second Salomon : et les gens sensés ainsi que les protestans, comme un autre Tibère. On peut trouver un juste milieu entre ces deux portraits tracés par la haine et la flatterie. Philippe, né avec un génie vif, élevé, vaste et pénétrant, avec une mémoire prodigieuse, une sagacité rare, possédoit dans un degré éminent l'art de gouverner les hommes. Personne ne sut mieux connoître et employer le talent et le mérite. Il sut faire respecter la majesté royale, les lois et la religion. Du fond de son cabinet il ébranla l'univers. Il fut pendant son règne, non pas le plus grand homme, mais le principal personnage de l'Europe ; et sans ses trésors et ses travaux, la religion catholique eût couru de grands risques. L'abbé de Condillac ne pense pas aussi favorablement que nous des talens de Philippe ; et il est bon de citer ce qu'en dit cet historien philosophe, quand ce ne seroit que pour fermer la bouche aux censeurs injustes, qui, se plaignent que nous avons traité ce prince avec trop de rigueur. » On a représenté Philippe comme un grand politique, qui, du fond de son cabinet, remuoit toute l'Europe. Je ne conçois pas pourquoi on lui fait cet honneur. En effet qu'a-t-il remué ? la France ? Elle se remuoit assez toute seule. Il a fomenté les factions : il a voulu surtout soutenir la ligue : mais sans autorité dans le parti pour lequel il se déclaroit, il croyoit le faire mouvoir, et il n'étoit que l'instrument dont il se servoit. Il a troublé le Milanez et le royaume de Naples avec l'inquisition, qu'il ne lui a pas été possible d'y établir ; il a remué les Pays-Bas si maladroitement qu'il en a perdu plusieurs provinces ; il a fait passer quelques secours en Irlande, et il a remué les rebelles qui se remuoient sans lui depuis longtemps ; il n'a pu causer le moindre soulèvement en Angleterre ; enfin souvent humilié par des ennemis qu'il paroissoit devoir écraser, il n'a remué l'Espagne que pour la ruiner. Elle étoit la première puissance de l'Europe lorsque Charles-Quint la lui céda ; il ne lui laissa plus que l'ambition de l'être encore, et une politique artificieuse qui troubla ses voisins, et qui ne la releva pas elle-même. Philippe II n'a été qu'une ame cruelle, un esprit faux et brouillon. » (Cours d'histoire, tome 13, page 373.) Phi-

lippe, petit de taille, avoit une figure agréable. Son maintien étoit grave, son air tranquille, et l'on ne pouvoit lire sur sa physionomie ni la joie des prospérités, ni le chagrin des revers. Les guerres contre la Hollande, la France et l'Angleterre, coûterent à Philippe 564 millions de ducats: l'Amerique lui fournit plus de la moitié de cette somme. On prétend que ses revenus, apres la jonction du Portugal, montoient à 25 millions de ducats, dont il ne depensoit que cent mille pour son entretien. Philippe étoit très-jaloux des respects extérieurs; il vouloit qu'on ne lui parlât qu'a genoux. Le duc d'Albe étant un jour entré dans le cabinet de ce prince sans être introduit, essuya ces terribles paroles, accompagnees d'un regard foudroyant: « Une hardiesse telle que la vôtre mériteroit la hache. » S'il ne songea qu'à se faire redouter, il y réussit; peu de princes ont été aussi craints, aussi abhorrés, et ont fait couler autant de sang. Il eut successivement ou tout à la fois la guerre à soutenir contre la Turquie, la France, l'Angleterre, la Hollande, et presque tous les protestans de l'empire, sans jamais avoir d'alliés, pas même la branche de sa maison en Allemagne. Malgré tant de millions employés contre les ennemis de l'Espagne, Philippe trouva dans son économie et ses ressources, de quoi construire trente citadelles, soixante-quatre places fortifiées, neuf ports de mer, vingt-cinq arsenaux, autant de palais, sans compter l'Escurial qui coûta 60 millions de piastres; quoique Philippe l'ait fait bâtir entre quatre montagnes pour s'épargner le transport des pierres. Ces montagnes qui cachent ce palais, amoncelent à l'entour et arrêtent au dessus des toits, des brouillards, des nuages et de la neige, que le soleil s'efforce en vain de dissiper et de fondre. Sous l'église de ce palais est le fameux Panthéon, à l'entour duquel se trouvent des urnes noires en forme de tombeaux, où sont renfermes les restes des rois d'Espagne. Philippe fixa son séjour dans ce palais, à la fin de sa carriere, et y mourut devant le maître-autel de l'eglise où il s'étoit fait transporter. La place ou il finit ses jours est environnée d'une balustrade dont personne n'ose approcher. Ce monument ne contribua point à l'amélioration de ses finances. Il laissa cent quarante millions de dettes, dont il payoit sept millions d'intérêt; la plus grande partie étoit due aux Génois. Outre cela, il avoit vendu ou aliéné les fonds de cent millions de ducats en Italie. Ce prince donna un decret, par lequel il fixoit à quatorze ans la majorité des rois d'Espagne. Philippe affectoit une dévotion minutieuse: il mangeoit souvent au réfectoire avec des religieux; il n'entroit jamais dans leurs eglises sans baiser toutes les reliques; il faisoit petrir son pain avec de l'eau d'une fontaine qu'on croyoit miraculeuse; il se vantoit de n'avoir jamais dansé, et de n'avoir jamais porté des haut-de-chausses à la grecque: grave dans toutes ses actions, il chassa de sa presence une femme qui avoit ri en se mouchant. Un grand évènement de sa vie domestique, est la mort de son fils Don Carlos. Personne ne sait comment mourut ce prince. Son corps, qui est dans le tombeau de l'Escurial, y est séparé de sa tête; mais on prétend que cette tête n'est séparée que parce que la caisse de plomb qui renferme

le corps est en effet trop petite. On ne connoît pas plus les détails de son crime que son genre de mort. Cependant il paroît prouvé aujourd'hui que Philippe II l'a fait condamner par l'inquisition; d'autres prétendent qu'en 1568, son père ayant, dit-on, découvert qu'il avoit des intelligences avec les Hollandais ses ennemis, vint l'arrêter lui-même dans sa chambre. Il écrivit en même tems au pape Pie V pour lui rendre compte de l'emprisonnement de son fils; et dans sa lettre à ce pontife, du 20 janvier 1568, il dit « que dès sa plus tendre jeunesse, la force d'un naturel vicieux a étouffé dans Don Carlos toutes les instructions paternelles. » (*Voyez* l'article CARLOS.)— C'est Philippe II qui a fait imprimer à Anvers, 1569 à 1572, en 8 volumes in-folio, la belle *Bible Polyglotte* qui porte son nom; et c'est lui qui a soumis les îles depuis appelées Philippines.... Il épousa successivement 1° Marie, fille de Jean III, roi de Portugal; 2° Marie, fille de Henri VIII, héritière d'Angleterre; 3° Elizabeth de France, fille de Henri II (*Voy.* MONTGOMERRY, *initio*); 4° Anne, fille de l'empereur Maximilien II. Don Carlos étoit fils de sa première épouse; et Philippe III qui suit, de la dernière.

XVI. PHILIPPE III, roi d'Espagne, fils de Philippe II et d'Anne d'Autriche, né à Madrid le 14 avril 1578, monta sur le trône après la mort de son père, le 13 septembre 1598. La guerre contre les Provinces-Unies continuoit toujours. Philippe III se rendit maître d'Ostende par la valeur de Spinola, général de son armée, en 1604, après un siége de trois ans, qui coûta plus de 80,000 hommes. Malgré cette conquête, le monarque espagnol fut obligé de conclure une trève de douze ans. Il laissa aux Provinces-Unies tout ce qui étoit en sa possession, et leur assura la liberté du commerce dans les grandes Indes. La maison de Nassau fut rétablie dans tous ses biens. L'expulsion des Maures fit encore plus de tort à la monarchie. Ces restes des anciens vainqueurs de l'Espagne, étoient la plupart désarmés, occupés du commerce et de la culture des terres, et utiles à la monarchie, parce qu'ils étoient laborieux chez une nation qui l'étoit peu. On les accusoit d'être musulmans au fond de l'ame, quoiqu'ils fussent chrétiens à l'extérieur. Les preuves assez incertaines qu'ils méditoient un soulèvement général, et qu'ils avoient mendié à Paris et à Constantinople des secours puissans, précipitèrent moins leur perte que la foiblesse du roi. Un arrêt sanglant parut le 10 janvier 1610, qui ordonnoit à ces malheureux de sortir de l'Espagne dans le terme de trente jours, sous peine de mort. A cet ordre, plus d'un million de sujets quittèrent l'Espagne, et avec eux disparurent les laboureurs, les négocians, une partie de l'industrie et des arts. Les proscrits proposèrent en vain d'acheter de deux millions de ducats d'or, la permission de respirer l'air d'Espagne et de faire du bien à ce pays: le Conseil fut inflexible, et bientôt la monarchie se ressentit de cette émigration. Philippe tâcha de réparer le mal qu'elle avoit fait à son royaume, en accordant les honneurs de la noblesse, avec exemption d'aller à la guerre, à tous les espagnols qui s'adonneroient à la culture des terres. Cet édit ne produisit pas un grand effet sur une nation dont une partie

étoit oisive, et dont l'autre ne se faisoit gloire alors que du métier des armes. Philippe mourut peu de temps après, le 31 mars 1621, à 43 ans. Ce prince fut victime de l'étiquette. Étant au conseil, il se plaignit de la vapeur d'un brasier qui l'incommodoit d'autant plus qu'il relevoit d'une grande maladie. L'officier chargé du soin d'entretenir le feu étant absent, personne n'osa remplir son emploi; et cette délicatesse mal-entendue coûta la vie au monarque. Philippe III prince foible, indolent, inappliqué, avoit de la douceur dans le caractère. La confiance aveugle qu'il eut pour des ministres avares et despotiques, son éloignement extrême pour les affaires auxquelles il donnoit à peine une heure par jour, lui causèrent, à la mort, les remords les plus violens. Après lui il ne se trouva pas un sou dans l'épargne; ce qui dut paroître étrange dans un royaume, maître des trésors du nouveau monde, et qui en fournit aux autres états. « Mais l'Espagne est à l'Europe, dit Boccalini, ce que la bouche est au corps; tout y passe et rien n'y reste. » (*Voyez* Larme.) Il avoit épousé, en 1599, Marguerite d'Autriche, fille de Charles archiduc de Gratz; et ce fut de ce mariage que naquit Philippe IV, qui suit.

† XVII. PHILIPPE IV, roi d'Espagne, fils de Philippe III et de Marguerite d'Autriche, né le 8 avril 1605, succéda à son père le 31 mars 1621. Cette même année, la trève de douze ans faite avec la Hollande, étant expirée, la guerre se ralluma avec plus de vivacité que jamais. Elle fut heureuse pour les Espagnols, tant qu'ils eurent à leur tête le général Spinola; mais en 1628 leur flotte fut défaite près de Lima par les Hollandais, qui, depuis trois ans, avoient formé la compagnie des Indes occidentales. En 1635, il s'éleva entre Philippe et la France une guerre longue et cruelle, à laquelle les Espagnols donnèrent occasion, par la prise de Trèves, et par l'enlèvement de l'électeur qui s'étoit mis sous la protection de la France. L'Espagne eut d'abord des succès; mais la fortune l'abandonna ensuite. Elle perdit l'Artois. Ses troupes furent battues près d'Avesnes et de Casal. La Catalogne jalouse de ses priviléges, se révolta et se donna à la France. Le Portugal secoua le joug; une conspiration aussi bien exécutée que bien conduite mit sur le trône, le 1er décembre 1640, la maison de Bragance. Tout ce qui restoit du Brésil, ce qui n'avoit point été pris par les Hollandais aux Espagnols, retourna aux Portugais. Les îles Açores, Mozambique, Goa, Macao, s'arrachèrent en même temps à la domination de l'Espagne. Philippe IV ne sut cette révolution que lorsqu'il n'étoit plus temps d'y remédier. Les courtisans consternés n'osoient lui apprendre une nouvelle si accablante. Enfin Olivarès, son ministre et son favori, s'avançant d'un air serein et riant: « Seigneur, dit-il au roi, la tête a tourné au duc de Bragance: il vient de se faire proclamer roi; sa folie vous vaut une confiscation de 14 millions.... » Philippe étonné ne répondit que ces mots: « Il faut y mettre ordre, » et courut se consoler dans le sein des plaisirs. Olivarès, auteur en partie de cette perte par sa négligence, fut enfin disgracié. Ce ministre avoit fait prendre le nom de *Grand* à son maître, qui ne fit rien pour le mériter. Le lendemain de sa disgrace on affi-

cria au palais ces mots : « C'est à présent que tu es Philippe le Grand ; le comte-duc te rendoit petit. » (*Voyez* Olivarès.) Cependant l'exemple des Portugais étoit funeste à l'Espagne. Les esprits s'ébranloient à Milan, à Naples, en Sicile. On lut par tout avec avidité ces mots hardis : *Exemplum dedi vobis, ut quemadmodum ego feci, ita et vos faciatis.* L'Espagne n'étoit pas plus heureuse dans sa guerre contre les Français. Une paix conclue en 1659 dans l'île des Faisans, vint terminer cette guerre. Les deux principaux articles du traité furent le mariage de l'infante Marie-Thérèse avec Louis XIV, et la cession du Roussillon, de la meilleure partie de l'Artois, et des droits de l'Espagne sur l'Alsace. Il ne restoit plus d'ennemis à l'Espagne que les Portugais. Philippe les traita toujours d'esclaves révoltés qu'il alloit bientôt mettre à la chaîne ; mais deux batailles perdues firent évanouir ses espérances. Il mourut le 17 septembre 1665. Ce prince ne manquoit ni de génie, ni de talent, ni de santé ; mais la mollesse dans laquelle il languit, rendit ses qualités inutiles. Ainsi, quoique humain, affable, modéré, clément, adroit, généreux, bienfaisant ; quoiqu'il aimât ses sujets avec tendresse, il n'en fut jamais ni craint ni respecté. On l'accabla de plaisanteries. Quand il eut perdu le Roussillon, le Portugal et la Catalogne, on lui donna pour devise un fossé avec ces mots : « Plus on lui ôte, plus il est grand. » (*Voyez* III. Aubusson.) Il eut deux femmes : 1° Elizabeth de France, fille de Henri IV ; 2° Marie-Anne d'Autriche, fille de l'empereur Ferdinand III. Charles II, qui régna après lui, naquit du deuxième mariage.

XVIII. PHILIPPE V, duc d'Anjou, second fils de Louis, dauphin de France, et de Marie-Anne de Bavière, né à Versailles le 19 décembre 1683, fut appelé à la couronne d'Espagne le 2 octobre 1700, par le testament de Charles II. Ce prince étant mort sans enfans le 1er novembre de la même année, Philippe V fut déclaré roi d'Espagne à Fontainebleau le 16 du même mois, et le 24 à Madrid. Il fit son entrée en cette ville le 14 avril 1701, et fut reçu avec acclamation par les uns, et avec murmure par les autres. Philippe fut d'abord reconnu par l'Angleterre, le Portugal, la Hollande, la Savoie ; mais bientôt une partie de l'Europe arma contre lui. L'empereur Léopold, voulant avoir la monarchie espagnole pour l'archiduc Charles, son fils, se ligua avec l'Angleterre et la Hollande, auxquelles se joignirent ensuite la Savoie, le Portugal et le roi de Prusse, contre la France et l'Espagne, par le traité connu sous le nom de *la grande alliance*. Les commencemens de cette guerre si cruelle furent mêlés de succès et de revers. Philippe passa en Italie pour conserver Naples ; et après s'être assuré ce royaume par quelques combats, il retourna en Espagne. Le roi de Portugal s'étant déclaré contre lui, il perdit peu de temps après les principales villes de l'Aragon, Gibraltar et les îles de Majorque et de Minorque : la Sardaigne et le royaume de Naples lui furent enlevés par la trahison et par la perfidie. Philippe fut obligé de sortir de Madrid. Dans cette extrémité, on lui conseilla de se joindre aux ennemis de la France, qui à ce prix lui laisseroient l'Espagne et l'Amérique ; mais il répondit avec indignation : « Non, je ne tirerai jamais l'épée contre

une nation à qui après Dieu je dois le trône. Instruit que Louis XIV, prêt à être accablé par ses ennemis, alloit l'abandonner, il prit la résolution de passer en Amérique avec ses principaux seigneurs pour y régner plutôt que de se désister honteusement de ses droits au royaume d'Espagne. Cette généreuse résolution de Philippe V fit changer le système de la cour de France. Le duc de Vendôme envoyé à son secours rétablit entièrement ses affaires. La bataille de Villaviciosa, donnée en 1710, les succès dont elle fut accompagnée, affermirent Philippe sur le trône d'Espagne. Les victoires de ce général, jointes à celles de Villars en Flandre, rendirent enfin la paix à l'Europe. La traité fut conclu à Utrecht, le 11 avril 1713. Selon quelques historiens, un événement bien singulier contribua à mettre Philippe V en possession de l'Espagne. Une certaine dame de Muci, femme d'un conseiller au parlement de Dijon, entraînée par son goût pour le plaisir, avoit quitté son mari pour suivre à Paris M. le duc de Bourbon : elle étoit partie le lendemain de la clôture des états. Son inconstance lui ayant fait former et rompre plusieurs intrigues dans la capitale, elle s'attacha d'abord au comte d'Albret, depuis prince de Grimberghen, qui étoit, comme on disoit alors, *la coqueluche* des femmes de la cour. Il se déguisa en femme pour voir madame de Muci à l'insu du prince de Condé ; mais ne pouvant rester en France à cause d'une affaire qu'il y avoit eue, il fut nommé par l'électeur de Bavière son envoyé en Espagne, où madame de Muci se rendit pour l'y aller attendre, et où il ne vint pas. Madame de Muci avoit aussi fait connoissance à Paris avec milord Stanhope, qui, au moment où cette dame alloit le rendre heureux, fut obligé de sortir de France et de retourner en Angleterre à cause de la guerre ; la reine Anne l'avoit nommé brigadier de l'armée angloise qu'elle envoyoit au secours de l'archiduc Charles en Espagne. Pour faire son voyage plus librement, madame de Muci prit des habits d'homme et en fit prendre à sa femme-de-chambre. Dans cet équipage, elles allerent prendre le carosse de Bordeaux, où madame de Muci se promettoit bien (du moins le dit-elle à sa femme-de-chambre) de lier connoissance avec les jolies femmes qui pourroient s'y trouver. En effet, se trouvant, dans le carrosse, placée à coté d'une jeune personne qui lui parut faite pour remplir ses vues, elle l'agaça par des propos fort joliment tournés ; la demoiselle y répondit si bien ; leur liaison devint si étroite, qu'à la couchée ces deux personnages ne parurent plus faire que celui de mari et de femme. La femme-de-chambre de madame de Muci lui représenta qu'elle avoit poussé les choses trop loin ; que la position où elle alloit se trouver étoit embarrassante, attendu qu'une femme qui se voit frustrée dans son espoir n'est pas de bonne humeur. Madame de Muci alla toujours son train : mais par une singulière révolution, la demoiselle lutinée eut son tour ; il se trouva qu'elle n'étoit autre que milord Stanhope, qui avoit été obligé de se déguiser en femme pour repasser en France, et qui n'y étoit repassé que pour suivre madame de Muci, dont il savoit le voyage en Espagne. Il la défraya pen-

dant tout le voyage; mais, aux environs de Madrid, il fallut se quitter. Stanhope rejoignit l'armée de l'archiduc, et madame de Muci alla droit à Madrid, où il la retrouva lorsqu'il entra dans cette ville avec l'archiduc. Quand il en sortit, il la pressa de le suivre dans le royaume d'Aragon; elle crut devoir ne point refuser cette grace à son amant. Ils se rendirent ensemble à Brihuega, où les troupes de l'archiduc étoient en quartier; mais comme cette vie errante commençoit à l'ennuyer, que d'ailleurs elle étoit trop inconstante pour rester si long-temps attachée au même homme, et qu'elle souhaitoit de repasser en France pour y revoir son cher comte d'Albret qui y étoit revenu, elle imagina un moyen qui, en la faisant reparoître avec honneur dans sa patrie, lui faciliteroit celui d'y retourner avec aisance. Elle écrivit secrétement à M. le duc de Vendôme, lui avoua son échappée, et lui déclara que, s'il vouloit chasser entièrement l'ennemi, elle le mettroit à portée de le faire; qu'elle connoissoit la position et les forces de la garnison de Brihuega; qu'elle donneroit à souper aux principaux officiers; qu'elle prolongeroit le souper et auroit soin de les faire boire, pour lui ménager le temps d'arriver et de les surprendre tout en désordre. Le duc de Vendôme profita de l'avis: il n'étoit qu'à sept lieues de Brihuega; il partit aussitôt de son camp avec 12,000 hommes, marcha toute la nuit, et arriva un peu avant le jour: tout lui réussit. La ville fut forcée le 9 décembre 1710; Stanhope fut fait prisonnier avec la garnison, et madame de Muci mise en liberté. M. de Vendôme lui fit toutes les amitiés et tous les remercîmens que méritoit un aussi grand service que celui qu'elle venoit de rendre au roi d'Espagne. Voilà comme s'est passée l'affaire de Brihuega, qui fit tant de bruit et qui décida du sort du roi d'Espagne. Philippe, après cette paix, eut la consolation de voir la couronne assurée pour jamais à sa postérité masculine. Le conseil d'Espagne promulgua une loi solennelle, qui porte que « les princes descendans de Philippe, en quelque degré qu'ils soient, parviendront à la couronne avant les princesses, fussent-elles filles du roi régnant. » Philippe réduisit les îles de Majorque et d'Ivica, et Barcelone, qui persistoient dans leur révolte. Cette ville se signala par une résistance d'autant plus vigoureuse, qu'elle étoit soutenue par le fanatisme. Le maréchal de Berwick y entra en conquérant. Son premier soin fut de faire arrêter soixante des principaux chefs de la rebellion, parmi lesquels on comptoit plusieurs moines mendians. La ville et la province furent privées à jamais de leurs privilèges, traitées en pays de conquête, et sujètes aux lois de la Castille. Le roi s'occupa de rétablir l'ordre dans les finances, et y réussit en partie. Il y avoit dans ce temps-là en Espagne un homme dont le génie auroit beaucoup servi à la nation, si une ambition dangereuse n'avoit rendu ses talens funestes: c'étoit Alberoni. Parvenu à la dignité de premier ministre, il s'empara de la Sardaigne en 1717, et se rendit maître de Palerme en Sicile. Une flotte de cinquante vaisseaux de guerre, de six galères, et une armée de 35,000 hommes, de vieilles et excellentes troupes de débarquement, avoient fait cette nouvelle conquête. Au premier bruit de l'invasion de la Sicile,

l'empereur se hâta de conclure une trève de vingt ans avec les Turcs, et de faire passer cinquante mille hommes en Italie. En même temps il accéda au traité de la triple alliance conclue entre la France, l'Angleterre et la Hollande, et signée le 4 janvier 1717 à la Haie. Une flotte puissante partit des ports de l'Angleterre, sous les ordres de l'amiral Byng, et fondit sur la flotte espagnole; elle fut vaincue. Les Espagnols perdirent 6000 hommes et 23 vaisseaux. (On peut voir dans l'article Alberoni la suite des affaires de l'Espagne.) Philippe n'obtint la paix qu'à condition qu'il renverroit ce ministre intrigant. Ce fut à ce prix que la guerre fut terminée; et Philippe accéda au traité de la quadruple alliance en 1720. Le roi, délivré des agitations que cause la guerre, n'en fut pas plus heureux: les vapeurs et la mélancolie le rongeoient. Sans aucune incommodité apparente, il étoit quelquefois six mois sans vouloir quitter le lit, se faire raser, ni changer de linge; et lorsque sa chemise étoit à demi-usée, il n'en prenoit point que la reine n'eût portée, de peur, disoit-il, qu'on ne l'empoisonnât dans une autre. Il mangeoit, digéroit, dormoit bien, mais à des heures différentes; et il ne s'en croyoit pas moins voisin du tombeau, et demandoit pourquoi on ne l'enterroit pas. Il gardoit pendant plusieurs jours un morne silence; il sortoit souvent de cette tristesse par des fureurs, frappant, égratignant et se mordant les bras avec des cris douloureux. Malgré ses égaremens, il conservoit dans les affaires un sens droit et une mémoire sûre. Il refusa un jour une affaire qu'on lui proposoit: « Il y a un an, dit-il, que je l'ai rejetée. » Quoique la reine fût en possession de le gouverner, il secouoit souvent sa chaîne avec dépit. « Je veux, disoit-il à ses domestiques, qu'elle se délasse de ses quatre évangélistes. » Il appeloit ainsi le confesseur, la camériste de cette princesse, le marquis Scoti, et un aventurier nommé Patino. Enfin, pour se soulager du fardeau de la couronne, il l'abdiqua en 1724, et se retira à Saint-Ildefonse avec son épouse. Louis son fils monta sur le trône, et mourut quelques mois après de la petite vérole. Philippe fut obligé de reprendre le sceptre et travailla au bonheur de son peuple. Ses vapeurs s'étoient presque entièrement dissipées. Tout entier aux affaires, il invita, en cas de déni de justice, le moindre de ses sujets à s'adresser à lui-même ou à ses principaux ministres. Il enjoignit aux tribunaux d'expédier promptement les procès civils et criminels, qui quelquefois n'étoient pas terminés dans un siècle. Il ordonna en même tems d'envoyer chaque mois à la cour un tarif des procès jugés, afin qu'elle sût de quelle manière la justice étoit administrée. Après avoir travaillé à la tranquillité de son peuple, il travailla à l'enrichir. Les étrangers furent invités à venir établir en Espagne des manufactures de fil, de toile et de papier fin. On chercha aussi à encourager celles qui étoient déjà établies, en ordonnant aux Espagnols de ne faire usage que des soies et des laines fabriquées dans le royaume. Philippe couronna ses bienfaits en fondant un monastère pour trente dames nobles qui y étoient reçues sans dot; en établissant un collége ou séminaire royal pour l'éducation de la jeune noblesse. L'académie royale de Madrid

avoit déjà été institué sur le même pied et avec les mêmes vues que l'académie française, c'est-à-dire, pour perfectionner la langue. En réglant ses états au dedans, le roi les augmenta au dehors. Farnèse, duc de Parme et de Plaisance, étant mort sans enfans en 1731, l'infant Don Carlos fut mis en possession de ses deux états. La querelle qui s'éleva en 1733, à l'occasion de la nomination de Stanislas au trône de Pologne, ralluma la guerre en Europe. Philippe V y prit part, et s'unit à la France contre l'empereur. L'infant D. Carlos ayant sous ses ordres Montemar et 30,000 hommes, conquit la Sicile et le royaume de Naples, et se montra digne de la couronne par son courage et son activité. Toutes ces prospérités furent troublées par l'incendie du palais de Madrid, arrivé le 25 décembre 1734. Un nombre prodigieux de tableaux des plus grands maîtres, la meilleure partie des archives de la couronne, furent la proie des flammes. La paix fut conclue en 1736. L'empereur céda à don Carlos, les royaumes de Naples et de Sicile, et quelques places sur les côtes de Toscane. Une nouvelle guerre vint troubler la tranquillité des peuples en 1739. Philippe V n'eut pas la consolation de la voir finir. Il mourut le 9 juillet 1746. Il laissa, de Louise-Marie-Gabrielle de Savoie, sa première femme, Ferdinand VI, qui lui succéda.... et d'Elizabeth Farnèse, sa deuxième femme, don Carlos, roi des Deux-Siciles et ensuite d'Espagne ; Philippe, duc de Parme et de Plaisance ; l'infant don Louis, etc. La piété, la candeur, la bonté, la modération, l'équité, la tendresse pour ses sujets, formoient le caractère de Philippe V. Il étoit d'ailleurs irrésolu et trop souvent dirigé par la volonté des autres. Il avoit consenti, en 1701, que sa nourrice le suivît à Madrid, et cette femme ne tarda pas d'abuser des bontés du prince ; elle avoit une cour ; elle ne rendoit pas les visites aux femmes de condition ; elle obtenoit du roi tout ce qu'elle vouloit. « Il est facile, dit Torcy, que la tête tourne aux Français, et principalement aux Françaises en pays étranger. » Il fallut que Louis XIV la rappelât en France. D'autres intrigans tâchèrent de dominer l'esprit de Philippe V. Sa cour fut un mélange de jalousie et d'intrigues toujours renaissantes, entre les seigneurs français et les seigneurs espagnols. Plus de fermeté dans Philippe V auroit mis fin à ces tracasseries, et lui auroit épargné des démarches dont il se repentit quelquefois. A ces défauts près, c'étoit un bon prince. La sagesse de ses lois et de ses réglemens, ses nombreux établissemens en faveur du commerce, des sciences et des arts, prouvent qu'il aimoit l'état. *Voyez* MARIE XIX, à la fin ; JUVARA, MONTGON, DAUBENTON, FARINELLI, III. URSINS, *et* LOUIS XIV.

XIX. PHILIPPE, duc de Souabe, fils de Fréderic Barberousse, et frère de Henri IV, fut élu empereur après la mort de ce dernier en 1198, par une partie des électeurs ; tandis que l'autre donnoit la couronne impériale à Othon, duc de Saxe. Cette double élection alluma le feu de la guerre civile en Allemagne. Le pape demeura deux ans sans prendre aucun parti dans cette affaire, quoiqu'il y fût sollicité par les deux prétendans, par les seigneurs d'Allemagne, et par

les rois de France et d'Angleterre. Enfin l'an 1200 il céda à leur sollicitation, et se décida en faveur d'Othon ; parce que, disoit-il, Philippe de Souabe étoit excommunié par le pape Célestin, pour avoir envahi, à main armée, le patrimoine de Saint-Pierre, et parce qu'il faisoit encore la guerre à l'église romaine par Marcoualde et Diopoulde, ses capitaines. Philippe fut ensuite excommunié de nouveau ; mais ayant écrit au pape une lettre pleine de respect en 1206, le pontife leva l'anathème, et fit tous ses efforts pour réconcilier les deux rivaux. Philippe, près de fondre sur Othon à la tête d'une grande armée, fut assassiné à Bamberg, le 23 juin 1208, à 34 ans, par le palatin Othon de Vitelspach, cousin du duc de Bavière. Le meurtrier se vengea du refus que l'empereur avoit fait de lui donner sa fille, et de ce qu'il l'avoit empêché d'épouser celle du duc de Pologne. La mémoire de Philippe fut respectée en Allemagne comme celle d'un monarque généreux et sage, et d'un guerrier courageux et prudent.

† XX. PHILIPPE-LE-HARDI, quatrième fils du roi Jean, né à Pontoise en 1342, avoit à peine 16 ans, qu'on lui donna le surnom de *Hardi*, en récompense des actions de bravoure qu'il avoit faites à la bataille de Poitiers. Son père, qui l'aimoit beaucoup, le créa duc de Bourgogne en 1363, avec la clause que, faute d'enfans mâles, le duché seroit reversible à la couronne. Devenu chef de la seconde race des ducs de cette province, il éleva la Bourgogne au plus haut degré de puissance dont elle eût joui depuis ses anciens rois. Marguerite, fille de Louis de Mâle, comte de Flandre, lui ayant été accordée en mariage l'an 1369, il arma pour son beau-père contre les Gantois révoltés, et ne contribua pas peu à les réduire. Les rebelles furent battus à la bataille de Rosebecq, donnée en 1382. Deux ans après le comte mourut ; et Philippe, son héritier, vint à bout de rétablir entièrement la paix dans le pays. Les comtés de Flandre, de Nevers, d'Artois, de Réthel, formoient cet héritage. Charles VI son neveu régnoit alors en France, mais avec beaucoup de trouble et de confusion; les rênes de l'état flottoient entre ses mains, et la nation chargea son oncle Philippe de les tenir. Cet emploi et son union avec la reine Isabeau de Bavière, excitèrent l'envie du duc d'Orléans, son neveu. Telle fut la source de cette haine, si fatale au royaume, qui s'éleva entre les maisons de Bourgogne et d'Orléans. Marguerite de Flandre contribua beaucoup à ces divisions, par l'ascendant qu'elle avoit sur l'esprit de son mari. Philippe mourut à Hall en Hainaut le 27 avril 1404. La postérité l'a mis au rang des princes, dont la sagesse et la prudence égaloient la bravoure. Sa valeur n'excluoit pas sa bonté ; et il poussoit même quelquefois cette qualité trop loin. On ne peut cependant l'excuser de son excessive prodigalité, qui, malgré ses immenses revenus, le rendit insolvable à sa mort : il fallut recourir à un emprunt pour les frais de sa sépulture ; ses meubles furent saisis par une foule de créanciers, et vendus publiquement ; et sa femme fut obligée de renoncer à leur communauté, en remettant sa ceinture, ses clefs et sa bourse sur le cercueil de son époux.

Jean Sans-Peur, son fils aîné, lui succéda.

XXI. PHILIPPE le Bon, 3e du nom, duc de Bourgogne, de Brabant et de Luxembourg comte de Flandre, d'Artois, de Hainaut, de Hollande, de Zélande, etc., fils et successeur de Jean Sans-Peur tué à Montereau-Fault-Yonne en 1419, naquit à Dijon le 13 juin 1396. Animé du desir de venger la mort de son père, auquel il avoit succédé le 10 septembre 1419, il entra dans le parti des Anglais, et porta la désolation en France, sur la fin du regne de Charles VI, et au commencement de celui de Charles VII. Il gagna sur le dauphin la bataille de Mons en Vimeu, l'an 1421, et fit la guerre avec succès contre Jacqueline de Bavière, comtesse d'Hainaut, de Hollande et de Zélande, qu'il obligea l'an 1428 de le déclarer son héritier. Philippe-le-Bon quitta le parti des Anglais en 1435, et se réconcilia avec le roi Charles VII, par le traité d'Arras, dont il régla lui-même les conditions. Après avoir tenté inutilement de raccommoder Louis dauphin de France avec son père, il reçut ce jeune prince dans ses états; mais il n'entra dans aucun de ses projets «Mes soldats et mes finances, dit-il, sont à votre service, excepté contre votre père. Je ne puis entreprendre non plus de réformer ses conseils; cela ne convient ni à vous ni à moi. Je le connois si sage, que nous ne saurions mieux faire que de nous en rapporter à lui...... » Charles, qui connoissoit son fils mieux que Philippe, disoit en parlant de la retraite que celui-ci avoit accordée: « Le duc de Bourgogne nourrit un renard qui mangera ses poules. » En effet, les deux princes ne vécurent pas longtems en bonne intelligence. Louis XI étant monté sur le trône en 1461, Philippe se déclara contre lui pour Charles duc de Berri, son frere. Déterminé à lui faire la guerre, il céda au comte de Charolois, son fils, l'administration de ses états, et lui donna le commandement de son armée, en lui recommandant « de préférer toujours une mort glorieuse à une fuite humiliante. » Les habitans de la ville de Dinan dans le pays de Liège, lui avoient fait plusieurs outrages, Philippe envoya contre eux, l'an 1466, le comte de Charolois, qui réduisit leur ville en cendres, après avoir fait passer les habitans au fil de l'épée. Le vieux duc de Bourgogne, malgré les infirmités de son âge, se fit porter en chaise au siége, pour repaître ses yeux de cet affreux spectacle. Cette barbarie ne s'accorde guère avec le titre de *Bon*, que sa générosité lui avoit méritée. Il mourut à Bruges le 15 juin 1467, après avoir institué l'ordre de la Toison d'or. On trouva dans ses coffres quatre cent mille écus d'or et vingt-sept mille marcs d'argent, sans parler de deux millions d'autres effets. Ce fut Philippe le Bon qui donna le premier exemple des perruques. Une longue maladie lui ayant fait tomber les cheveux, ce prince, par le conseil de ses médecins, couvrit sa tête chauve d'une chevelure artificielle; et par une politesse de courtisan, 500 gentils-hommes en firent autant dans la ville de Bruxelles. *Voyez* les articles X. Antoine et Jouffroy.

XXII. PHILIPPE de Dreux, fils de Robert de France, comte de Dreux, quoique né avec des inclinations guerrières, embrassa

l'état ecclésiastique. Elevé sur le siége de Beauvais, il se croisa pour la Terre-Sainte, et se signala devant Acre en 1191. Philippe Auguste ayant déclaré peu de temps après la guerre aux Anglais, l'évêque de Beauvais prit de nouveau les armes. Les ennemis se montrèrent devant la ville épiscopale; il arma les habitans et parut à leur tête avec un casque et une cuirasse. Les Anglais l'ayant poursuivi, le firent prisonnier et le traitèrent avec dureté. Philippe s'en plaignit au pape Innocent III, qui, demandant sa grace à Richard II roi d'Angleterre, intercéda pour lui comme pour son fils. Le monarque envoya au pontife la cotte-d'armes de l'évêque toute ensanglantée, et lui fit dire par celui qui la lui présenta, ces paroles des frères de Joseph à Jacob: « Voyez, saint père, si vous reconnoissez la tunique de votre fils! » Le pape répliqua: « que le traitement qu'on faisoit à cet évêque étoit juste, puisqu'il avoit quitté la milice de J. C. pour suivre celle des hommes. » Philippe de Dreux obtint sa liberté en 1202, et se trouva depuis à la fameuse bataille de Bouvines en 1214, où il abbattit le comte de Salisbury d'un coup de massue; car il se servoit de cette arme, et ne vouloit point par scrupule, étant ecclésiastique, user d'épée, de sabre, ni de lance. Il combattit aussi en Languedoc contre les Albigeois, et mourut à Beauvais, le 2 novembre 1217.

XXIII. PHILIPPE DE FRANCE, duc d'Orléans, fils de Louis XIII et d'Anne d'Autriche, et frère unique de Louis XIV, né le 21 septembre 1640, porta le titre de duc d'Anjou jusqu'en 1651, qu'il prit celui de duc d'Orléans. Son éducation répondit à sa naissance; mais il n'en profita pas autant qu'il l'auroit pu, s'il avoit eu moins de goût pour les plaisirs. Il épousa Henriette, sœur de Charles II, roi d'Angleterre, princesse accomplie et en qui les charmes de l'esprit étoient encore au-dessus de la beauté. Ce mariage ne fut pas heureux. (*Voyez* II. HENRIETTE.) Lorsque cette princesse mourut en 1670, on la crut empoisonnée; et le public fut assez injuste pour attribuer cette mort à Philippe. Ce prince s'étoit déjà fait connoître par son courage. Il avoit suivi le roi à ses conquêtes de Flandre en 1667; il l'accompagna encore à celle de Hollande en 1672. Il emporta Zutphen cette année, et Bouchain en 1676. L'année d'après il alla mettre le siége devant Saint-Omer, pendant que le roi étoit occupé à celui de Cambrai. Les maréchaux de Luxembourg et d'Humières commandoient l'armée sous Monsieur; le prince d'Orange étoit à la tête des ennemis: une faute de ce général et un mouvement habile de Luxembourg, décidèrent du gain de la bataille, proche la petite ville de Cassel qui lui donna son nom. Monsieur chargea avec une valeur et une présence d'esprit qu'on n'attendoit pas d'un homme efféminé. Ce prince, qui s'habilloit souvent en femme et qui en avoit les inclinations, agit en capitaine et en soldat. C'est dans le même endroit que le roi Philippe de Valois avoit défait les Flamands en 1328. La méchanceté prétendit que Louis XIV avoit été jaloux de sa gloire. Ce monarque donna quelquefois des avis à son frère; mais il lui marqua toujours beaucoup de bonté. Un jour Monsieur lui parlant du chevalier de Lorraine, qu'il aimoit

beaucoup et qui avoit été exilé, parut s'intéresser en sa faveur. « Je veux, lui dit le roi, que vous l'aimiez pour l'amour de moi. Il y a deux jours que j'ai fait partir un courrier pour le rappeler. Je fais plus, car je le fais maréchal de camp. » A l'instant Monsieur se jette aux pieds du roi et lui embrasse les genoux. Louis XIV lui dit : « Mon frère, ce n'est pas ainsi que des frères doivent s'embrasser; » et après l'avoir relevé, il l'embrassa tendrement.... La victoire de Cassel fut suivie d'un autre avantage. Monsieur entra dans les lignes à Saint-Omer, et soumit cette place huit jours après. De retour à Paris il vécut dans la mollesse jusqu'à sa mort, arrivée à Saint-Cloud le 9 juin 1701. Il cultivoit les lettres. L'abbé le Vayer, fils de la Mothe-le-Vayer, précepteur de Philippe, fit imprimer en 1670, in-12, la *traduction* que ce prince avoit faite de Florus. Après la mort d'Henriette, il avoit épousé Charlotte-Elizabeth de Bavière, dont il eut le régent. Cette princesse, fille de l'électeur palatin, étoit respectable par son courage et sa fermeté pour la justice, dit l'abbé de Saint-Pierre. Hautaine seulement avec les grands, elle se fit aimer de tous les autres qui l'approchoient, par son caractère doux, affable, compatissant et libéral. Elle gémit sur les excès de son fils et de sa petite-fille la duchesse de Berry. A sa mort arrivée le 8 décembre 1722, les mécontens, dit Duclos, lui firent une épitaphe très-injurieuse au régent et fort peu contredite alors: « Ci gît l'Oisiveté. » On a publié sous son nom deux volumes de *Lettres*.

XXIV. PHILIPPE, petit-fils de France et fils du précédent et de Charlotte-Elizabeth de Bavière, sa seconde femme, né le 2 août 1674, fut nommé duc de Chartres jusqu'à la mort de son père en 1701, qu'il prit le titre de duc d'Orléans. Dès sa tendre jeunesse, il marqua un génie supérieur et universel : il s'informoit de tout et saisissoit tout. La littérature, les arts et la guerre l'occupèrent tour-à-tour. (*Voyez* ARLAUD; III. BERNIER; III. CHARPENTIER; LONGUS.) Il fit sa première campagne en 1691. Après s'être signalé au siége de Mons sous Louis XIV son oncle, il accompagna tout l'été le maréchal de Luxembourg, général de l'armée de Flandre. Chargé l'année d'après de commander le corps de réserve au combat de Steinkerque, il y fut blessé à l'épaule. En 1693 il se signala à la bataille de Nerwinde où il pensa être pris, étant demeuré cinq fois au milieu des ennemis. Le duc de Chartres s'occupa pendant la paix à cultiver toutes les sciences et tous les arts : géométrie, chimie, peinture, sculpture, musique, poésie, tout étoit de son ressort. Il se trouvoit au milieu des artistes et des philosophes, lorsque Louis XIV l'envoya en 1706 commander l'armée en Piémont ; elle étoit alors devant Turin dont elle formoit le siége. Le prince Eugène le suivit de près. Il y avoit deux partis à prendre : celui d'attendre le général ennemi dans les lignes de circonvallation, ou celui de marcher à lui. Le duc d'Orléans fut du dernier sentiment ; mais le maréchal de Marchin montra un ordre du roi, par lequel on devoit déférer à son avis en cas d'action ; et cet avis, contraire à celui du duc d'Orléans, fut malheureusement suivi. Les lignes étant trop étendues pour être bien gardées, il y eut un quar-

tier forcé. Le duc d'Orléans y accourut, fut blessé de deux coups de feu et obligé de se retirer. Cette retraite jointe à la mort du maréchal de Marchin, occasionna une déroute générale. Les lignes et les tranchées furent abandonnées, l'armée dispersée; tous les bagages, les provisions, la caisse militaire tombèrent dans les mains des vainqueurs. Le vaincu fut obligé de repasser les Alpes avec des troupes en désordre et en très-petit nombre. Le duc d'Orléans, malheureux en Italie, crut qu'il le seroit moins en Espagne. Il y arriva en 1707, le lendemain de la bataille d'Almanza. Il profita en grand capitaine d'une victoire à laquelle il auroit bien voulu avoir part. Il soumit presque en les parcourant les royaumes de Valence et d'Aragon. Il n'y eut dans cette belle contrée que les villes de Xativa et d'Alcaraz qui osèrent se défendre. Le désespoir tint lieu de courage aux citoyens: mais ils furent punis de leur résistance. La plupart furent massacrés, et Xativa, prise d'assaut, fut brûlée et détruite jusqu'aux fondemens. Il pénétra ensuite dans la Catalogne, où il conquit la forteresse de Lérida, l'écueil des plus grands capitaines (le grand Condé et le comte d'Harcourt). Cependant la fortune, favorable à Philippe V en Catalogne, l'abandonnoit dans les autres contrées. Le bruit couroit que ce monarque allait abdiquer la couronne, et l'on prétend que le duc d'Orléans songeoit à l'obtenir pour lui. Il est certain que le trône d'Espagne lui appartenoit au défaut des enfans du dauphin. Déjà il avoit pris des mesures pour disputer à l'archiduc le sceptre, au moment qu'il échapperoit à Philippe, lorsque la princesse des Ursins les pénétra et les présenta à Philippe V et à Louis XIV sous la forme de la plus odieuse conspiration. Deux agens du prince, appelés Flotte et Renaut, furent arrêtés; trois seigneurs espagnols essuyèrent le même sort. Louis XIV ne pardonna à son neveu qu'avec une peine extrême le désir ambitieux de parvenir à un trône dont il étoit digne. Monseigneur, père de Philippe V, opina dans le conseil qu'on fît le procès à celui qu'on regardoit comme coupable; mais Louis XIV crut qu'il valoit mieux ensevelir ce projet informe dans un profond oubli. On croit cependant que le souvenir de ce projet contribua beaucoup aux arrangemens que prit Louis XIV à sa mort, arrivée le 2 septembre 1715, pour le priver de la régence. Ces arrangemens furent inutiles; le parlement la lui déféra, après avoir cassé le testament du monarque, qui la lui enlevoit en semblant la lui conserver. La face des affaires changea totalement. Le duc d'Orléans s'unit avec l'Angleterre, et rompit avec l'Espagne. Le cardinal Alberoni, premier ministre de Philippe V, excita des séditions en France, pour donner à son maître la régence d'un pays où il ne pouvoit régner. La conspiration étoit près d'éclater, lorsqu'elle fut découverte par une courtisanne. Le duc d'Orléans pardonna à tous les conjurés avec une clémence digne d'un petit-fils de Henri IV. Ses ministres furent moins indulgens. Plusieurs personnes furent mises à la Bastille. Le comte de Laval étoit de ce nombre; il prenoit deux lavemens par jour pour avoir plus souvent son apothicaire qui lui servoit de confident. Le cardinal Dubois voulut le priver de cette consolation; le duc d'Orléans s'y opposa, en disant à ce

ministre impitoyable : « Puisqu'il ne lui reste que ce plaisir, il faut le lui laisser. » Les beaux esprits satiriques ou soupçonnés de l'être furent enfermés ; mais le duc d'Orléans adoucit leur prison autant qu'il put. Par une suite de cette indulgence, il souffroit les plaisanteries de ses maîtresses et de ses favoris. La comtesse de Sabran lui dit un jour en plein souper, que « Dieu, après avoir créé l'homme, prit un reste de boue dont il forma l'ame des princes et des laquais ; » et il rit, parce que ce mot lui parut plaisant. [*Voy.* III. Grange (la) et Voltaire.] Un des premiers soins du régent fut de gagner les jansénistes et de pacifier les querelles de l'église ; il y réussit en partie. Il falloit engager le cardinal de Noailles à retracter son appel; il le promit. Le duc d'Orléans alla lui-même au grand conseil avec les princes et les pairs, faire enregistrer un édit qui ordonnoit l'acceptation de la bulle, la suppression des appels, l'unanimité et la paix. Ces querelles, si importantes pour tant d'esprits, ne furent, pour le duc d'Orléans et son ministre Dubois, qu'un sujet risible. Ce mépris, joint à la fureur du jeu des actions qui venoit de saisir les Français, éteignit presque cette guerre de controverse. Toute l'attention du public étoit portée de ce côté-là. Law avoit rédigé depuis long-tems le plan d'une compagnie qui payeroit en billets les dettes de l'état, et qui se rembourseroit par les profits. (*Voy.* Law.) Après la ruine de son systême, il fallut réformer l'état; on fit un recensement de toutes les fortunes des citoyens vers la fin de 1721. (*Voyez* Blanc et Bourvalais, n° III.) Cinq cent onze mille hommes, la plupart pères de famille, portèrent leurs fortunes à ce tribunal. Tous les rentiers de l'état furent remboursés en papiers, et deux milliards de dettes éteintes. Le duc d'Orléans perdit le 10 août 1723 le cardinal Dubois, son favori et ministre principal, qui par ses conseils perfides, avoit privé la nation de ce qu'elle devoit attendre des excellentes qualités de ce prince. Obligé de se charger du fardeau du gouvernement dont il se soulageoit sur lui, il fut revêtu du même titre de ministre principal le lendemain de la mort de Dubois. Il succomba bientôt à l'excès du travail et du plaisir, et mourut le 2 décembre 1723. Ainsi périt ce prince qui, né pour tous les emplois, avoit tous les talens, dit Voltaire :

> Ceux d'un chef, d'un soldat, d'un citoyen, d'un maître.

et qui pourtant ne tint les rênes de l'état, que pour le malheur de la France. Il n'emporta les regrets de personne, parce que ses vices insultant à l'honnêteté publique, soulevèrent contre lui tous les gens de bien, et excitèrent le mépris même de ceux qui ne le sont pas ; parce que jamais il ne parut animé d'un véritable amour du bien public ; parce qu'enfin il n'appartient qu'à la vertu de laisser dans le cœur des hommes ces souvenirs que rien ne peut effacer. A la mort du duc et de la duchesse de Bourgogne, on avoit formé les soupçons les plus étranges et les plus téméraires. Des bruits non moins extraordinaires et non moins faux s'élevèrent à la mort de ce prince. Elle fut très-naturelle. Il y avoit quelques jours qu'on s'apercevoit qu'il étoit mal : on lui dit : « qu'il étoit menacé d'apoplexie ou d'hydropisie; qu'il falloit qu'il fît des remèdes. Il n'en voulut faire aucun, et ne cessa

de travailler malgré ces avertissemens : ce travail hâta sa mort. Ce prince auroit pu être l'idole de la France par la bonté de son caractère ; (*V.* NOAILLES, n° III. ORMESSON, n° III.) mais les dangereuses nouveautés qu'il introduisit, altérèrent l'amour que les peuples avoient pour lui. Il donnoit tout le jour aux affaires et une partie de la nuit aux plaisirs, dans le sein desquels son ame sembloit reprendre une nouvelle vigueur pour les travaux et les débauches du lendemain. Il étoit peu laborieux, mais actif; brave, quoique livré à la mollesse et aux voluptés ; aimant tout et ne se passionnant pour rien ; permettant à ses favoris d'abuser de sa bonté, et abusant lui-même de sa pénétration. Sans avoir de religion, il pensoit qu'elle étoit le meilleur ressort du gouvernement, et que la corruption ou la réformation des mœurs du peuple dépendoient du soin des premiers pasteurs. Un ecclésiastique de grande qualité lui disant : « Je serai déshonoré, si vous ne me faites évêque.—J'aime mieux, lui répondit-il, que vous le soyez que moi. » Réponse semblable à celle que fit le père d'Alexandre à un courtisan. Ses débauches l'écartèrent long-temps du commandement sous Louis XIV. Il aimoit les femmes avec passion ; et dans ses orgies nocturnes avec elles, il se livra à toutes les folies licencieuses reprochées à Marc-Antoine et à Heliogabale. La décence dans les plaisirs étoit à ses yeux un reste des mœurs austères qui l'avoient tant gêné dans la cour de Louis XIV. Il faut avouer pourtant que ses maîtresses ne le gouvernèrent pas, et que les caresses de l'amour ne lui arrachèrent jamais les secrets de l'état. Il avoit une pénétration vive, un esprit étendu, le goût de tous les arts. Sa physionomie réunissoit l'enjouement et la bonté à la majesté et à la noblesse. Né avec un caractère sensible, compatissant, droit, vrai, généreux, il fut comparé par ses courtisans à Henri IV, et il lui ressembloit à plusieurs égards. On peut soupçonner même qu'il auroit été le père de l'état, s'il n'avoit pas trouvé des dettes à éteindre et des plaies à fermer. Voici le portrait que M. Lacretelle trace de ce prince. « Le duc d'Orléans s'éleva souvent au-dessus du vulgaire des princes, et mérita souvent d'être confondu avec les plus abjects d'entre eux. Aucun des descendans de Henri IV ne retraça davantage son ardeur dans les combats, son esprit fin, étendu, son adroite familiarité, ses réparties piquantes, enfin cet ensemble des dons qui gagne les cœurs et soumet les volontés. Henri commit souvent l'imprudence de céder trop souvent et trop long-temps à l'amour. Philippe fut sans frein, sans pudeur et sans délicatesse dans ses honteuses voluptés. Ce trait de différence dans leur caractère en établit une telle dans leur conduite, qu'un parallèle seroit une profanation. Son cœur étoit inaccessible à la haine ; mais son amitié n'avoit que la chaleur du moment. Elle manquoit de consistance ; parce que rarement elle avoit été cimentée par l'estime. Dans l'habitude d'une vie tantôt molle et tantôt effrénée, ses qualités les plus brillantes dormoient souvent : on étoit étonné de les retrouver toutes dans une grande occasion. Régent, il a secondé la puissance maritime de l'Angleterre. Son impiété, son athéïsme, ne ressembloient point à l'erreur d'un système ; c'étoit

une excuse pour ses vices, un assaisonnement pour ses débauches. Il se dirigea vers la tolérance, sans l'établir par des lois; mais il propagea l'incrédulité par son exemple. Ses ennemis l'accusèrent des forfaits les plus odieux. une preuve qu'il ne les avoit pas commis, c'est qu'il laissa vivre en paix ses calomniateurs. C'est ce penchant à la clémence qui défend le mieux la mémoire du duc d'Orléans. Comme il fut calomnié sans mesure, on est porté à l'excuser au-delà de toute justice. Il eut un don particulier qui répandit de la grace sur son administration, et qui en assura le calme : ce fut celui de bien connoître les Français. » Il aimoit la liberté publique, et vantoit la constitution de l'Angleterre, où tout citoyen est soumis à la loi et n'est jugé que par elle. Il rappeloit avec complaisance l'anecdote du prieur de Vendôme, qui enleva deux maîtresses à Charles II, sans que le monarque anglais eût d'autres moyens de se venger qu'en priant Louis XIV de rappeler en France ce dangereux rival. On dit que le duc d'Orléans desira long-temps l'assemblée des états généraux, et qu'ils auroient été vraisemblablement convoqués sous sa régence, sans Dubois qui le détourna prudemment de ce dessein. Enfin ce qui le caractérise encore mieux, c'est qu'il prit plus d'une fois le parti du peuple contre ses ministres. Un tumulte populaire s'étant élevé, lorsque Law menaçoit l'état d'une banqueroute, il rejeta le conseil violent de réprimer les murmures par la force militaire. « Le peuple a raison s'il se soulève, dit le prince; il est bien bon de souffrir tant de choses. » La mère de Philippe le caractérisa ainsi elle-même : « Les fées, dit-elle, furent conviées à mes couches, et chacune douant mon fils d'un talent, il les eut tous. Malheureusement on avoit oublié une vieille fée, qui, arrivant après les autres, dit : Il aura tous les talens, excepté celui d'en faire un bon usage. » Le duc d'Orléans avoit épousé, le 18 février 1692, Françoise-Marie de Bourbon, dite mademoiselle de Blois, fille de Louis XIV et de madame de Montespan : elle eut la beauté de sa mère avec un caractère plus heureux. Fière de sa naissance, elle ne faisoit pas la moindre attention à la marquise sa mère. On la comparoit à Minerve, qui ne se reconnoissant point de mère, se glorifioit d'être fille de Jupiter. D'ailleurs sa modération, sa sagesse, un cœur excellent, une piété sincère, l'amour de tous ses devoirs et un attachement inviolable pour son époux et ses enfans, en firent le modèle des femmes. Philippe en eut un fils, Louis, duc d'Orléans, mort en 1752, dont nous avons fait un article séparé, et plusieurs filles. La seconde, Marie-Louise-Elizabeth, née en 1695, mariée en 1710, à Charles de France, duc de Berri, et morte en 1719, fut celle qui ressembla le plus à son père (*V.* BERRY); et la troisième, Louise-Adélaïde, abbesse de Chelles, en 1719, eut la piété de sa mère. La duchesse d'Orléans mourut en 1749. Le duc d'Orléans eut trois enfans naturels de Marie-Magdelaine le Bel-de-Seri, fille d'honneur de la duchesse d'Orléans, et depuis comtesse d'Argentan : Jean-Philippe, appelé le chevalier d'Orléans, général des galères; Charles de Saint-Albin, archevêque de Cambrai; Philippe-Angélique de Froissy, mariée au comte de Segur. On a imprimé la Vie du

duc d'Orléans, en 2 vol. in-12, livre fort imparfait, et les Mémoires de sa régence dont nous avons parlé à l'article de l'abbé Lenglet.

† XXV. PHILIPPE D'ORLEANS (Louis-Joseph), prince du sang, né à Saint-Cloud, près Paris, le 13 avril 1747, étoit fils de Philippe d'Orléans et de Louise-Henriette de Bourbon-Conti. Le comte de Pont-Saint-Maurice donna tout le soin possible à son éducation, et il sut en profiter; mais bientôt le goût de l'anglomanie et de tout ce qui étoit extraordinaire, le jeta dans des prodigalités dangereuses. Avec de l'aptitude à tout, il ne put s'appliquer à rien. Nommé duc de Chartres dans sa jeunesse, il épousa le 3 avril 1769, Louise-Marie-Adélaïde de Bourbon, fille du duc de Penthièvre, âgée de 16 ans; mais son éducation et ses vertus étoient incompatibles avec le goût déréglé de son mari pour le plaisir, qui l'entraîna dans les plus grands excès en le lançant au milieu d'hommes pervers dont les conseils lui devinrent funestes. Son père lui donna en apanage le palais royal; il en fit, par la suite, le foyer des agioteurs et de tous les genres de corruptions; ce prince devoit naturellement succéder à la place de grand amiral que possédoit son beau-père. Il voulut faire une campagne navale avant que de la demander. En 1778, au combat d'Ouessant, il monta le Saint-Esprit, vaisseau de quatre-vingt-quatre canons, et commanda l'arrière-garde; par une manœuvre subite, cette division se trouvant en face de l'ennemi, le comte d'Orvilliers, amiral, lui donna le signal de tenir le vent pour empêcher les Anglais de passer. Le signal fut mal compris, ou, les commandans pour perdre d'Orvilliers, feignirent de ne pas l'entendre, et l'arrière-garde anglaise fut sauvée; on se plut à répandre alors que le duc de Chartres s'étoit caché à fond de cale, ce qui n'étoit pas probable, puisque le vaisseau où il se trouvoit ne fut jamais en péril, ni à la portée du canon. Cependant la cour adopta ce bruit injurieux, et lorsqu'il y parut, on l'accabla d'épigrammes, et au lieu d'obtenir la place de grand-amiral, on lui donna celle de colonel des hussards; récompense singulière et dérisoire pour un service de mer; aussi date-t-on de cette époque, sa haine pour Louis XVI, et son inimitié pour la reine, qui l'avoit presque forcé de lui céder le château de Saint-Cloud. On le vit chercher aussitôt toutes les occasions de se populariser. A la mort de son père, en 1785, il alla même jusqu'à monter dans un ballon, et se faire nommer grand maître de la franc-maçonnerie, ce qui lui fit un parti formidable à l'époque de la révolution. Il prit le titre de duc d'Orléans, en 1787. Il assistoit à toutes les séances du parlement, relativement aux impôts du timbre et territorial, qui furent enregistrés de force, et *par exprès commandement de sa majesté*. Le parlement fit une protestation et des remontrances. Remarquons, en passant, que la révolution française, comme celle de l'Amérique, eut pour cause première, un droit de timbre. Un édit du roi, promulgué le 19 octobre 1787, révoqua l'enregistrement forcé, et une séance royale fut indiquée pour le 19 novembre: tous les princes et les pairs s'y trouvèrent. Le roi, de sa pleine autorité, fit enregistrer un nou

vel édit, portant l'établissement d'emprunts graduels pour les années 1788 et les suivantes. Le duc d'Orléans déclara qu'il regardoit l'enregistrement d'un tel édit comme illégal; il exposa qu'il seroit nécessaire, pour la décharge des personnes qui pouvoient être censées y avoir délibéré, d'y ajouter ces mots: *Par exprès commandement du roi.* Ce coup de vigueur inattendu indigna le roi. Le lendemain, d'Orléans fut exilé dans son château de Rinci. Ce châtiment disposa l'esprit du peuple en faveur du prince exilé et du parlement, menacé de la même punition. L'insurrection du faubourg Saint-Antoine, le 27 et 28 avril 1789, et l'incendie de la fabrique de papier peint de Réveillon, où trente-six individus périrent, furent attribués au duc d'Orléans; la police reconnut parmi les figures patibulaires mêlées au peuple, plusieurs paysans de la paroisse de Villers-Cotterets où le duc d'Orléans avoit une belle propriété; ceux-ci n'étoient pas les moins actifs. Une circonstance est à remarquer; la famille d'Orléans allant au château de Villers-Cotterets, vint à passer pendant l'émeute; elle fut *extrêmement* fêtée: on fit arrêter la *gondole* où se trouvoit la duchesse pour l'applaudir. La princesse elle-même fut étonnée de cet cueil; car elle n'étoit rien moins qu'initiée aux projets ambitieux et sinistres de son mari. Rapprochons ici un fait qui ne laisse plus de doute sur la faction d'Orléans, qui date même avant la révolution. En 1787, lors de la première résistance du parlement à l'occasion du ministre de Brienne, des jeunes gens de la basoche mêlés avec le peuple, obligeoient les passans sur le Pont-Neuf, soit à pied, soit en voiture, à fléchir le genou au pied de la statue de Henri IV. On vit très-distinctement le duc d'Orléans, seul dans sa voiture à deux chevaux, passer au moins dix fois et repasser sur ce même pont. On ne le faisoit pas descendre lui; mais mettant la tête à la portière, vis-à-vis de la grille, il chantoit chaque fois la chanson si connue, *vive Henri! vive ce roi vaillant!* On le laissoit à peine achever; plusieurs voix enrouées à force de crier, répétoient à tue-tête: *Vive d'Orléans! vive le successeur de Henri!* Il se fit nommer aux états généraux de 1789, comme député de la noblesse du bailliage de Crépy en Valois. Dès les premières scéances, il quitta sa chambre pour se réunir au tiers-état. Dans les premiers jours de juillet 1789, d'Orléans sembloit toucher le but; l'enceinte de son palais et de ses jardins retentissoit de son nom, et devenoit le foyer de l'intrigue et du patriotisme. Le fauteuil de la présidence lui avoit été offert à l'assemblée nationale; mais il refusa de remplir cette place. Le renvoi des ministres exalta toutes les têtes. Les théâtres sont fermés, pour faire place à un autre spectacle: on va prendre chez Curtius les bustes de d'Orléans et de Necker. « Chapeaux-bas! crie-t-on devant les deux images voilées d'un crêpe noir, la patrie est en deuil, en voici les restaurateurs. » C'est ce qu'indiquoit le cortége qui parcourut les principales rues de Paris. « Vive d'Orléans! criez donc vive d'Orléans! crioit-on aux spectateurs étonnés. » Quelques-uns demandoient ce que cela vouloit dire. On leur répondoit: « Eh! ne voyez-vous pas que c'est mon-

seigneur le duc d'Orléans qu'on va proclamer roi, et M. Necker, son premier ministre? Allons, répétez avec nous, Vive d'Orléans!» C'est au Palais Royal, le 14 juillet, qu'on a crié aux armes pour aller faire le siége de la Bastille. D'Orléans fut accusé d'avoir eu le projet de faire interdire Louis XVI, de mettre en jugement la reine, et de se faire nommer lieutenant-général du royaume; d'avoir fomenté l'invasion de Versailles, le 6 octobre 1789. Il fut poursuivi par le Châtelet, mais acquitté par l'assemblée nationale. M. Malouet assura, dans sa déposition au châtelet, l'avoir vû à Versailles dans la nuit du 5 au 6 octobre. Forcé par le monarque de se retirer en Angleterre, il y resta huit mois; à son retour, il fut reçu avec transport dans la société des jacobins; et il se rendit de suite à l'assemblée nationale, où il prêta le serment de fidélité à la nation, à la loi et au roi. Ceux qui vouloient agiter le gouvernement, recommencèrent à se servir de son nom et de sa fortune pour amener la disette des grains, favoriser les insurrections, et amener l'anarchie. Philippe n'avoit ni l'habilité d'un chef de parti, ni assez d'énergie et de talent pour s'élever par lui-même au trône; mais son ame livrée aux factions, se laissoit bercer d'espérances chimériques; et bientôt, après avoir été leur jouet, il fut leur victime. Au mois d'août, 1791, il s'opposa à ce que les princes fussent privés des droits de citoyen, et déclara que, si cette proposition étoit adoptée, il étoit décidé à renoncer aux prérogatives de membre de la dynastie régnante, pour s'en tenir aux droits de citoyen français. Lors de la fuite de Louis XVI, en juin 1791, il déclara, par une lettre publique, qu'il renonçoit à la régence dans le cas où on viendroit à la lui déférer. Au commencement de la législature, M. Thévenard, avant de quitter le ministère de la marine, fit nommer ce prince amiral de France, afin d'assurer à Louis XVI plus de popularité auprès de la nouvelle assemblée; le nouveau ministre de la marine, Bertrand de Moleville, conseilla à Philippe de se reconcilier avec le roi, qui accorda au nouvel amiral un long entretien. Louis XVI témoigna au ministre qu'il en étoit très-satisfait; il dit même qu'il croyoit le prince revenu de bonne-foi, et disposé à réparer ses torts et le mal qu'il avoit fait, « auquel même, ajoute le roi, il est possible qu'il n'ait pas autant de part que nous l'avons cru.» Les choses étant en cet état, mais ignorées des courtisans, le duc d'Orléans se présenta le dimanche suivant, en janvier 1792, pour faire sa cour au lever du roi; les courtisans, qui étoient en grand nombre au château, lui prodiguèrent les insultes les plus humiliantes: descendu de chez la reine, où le couvert étoit déjà mis, on cria: « Messieurs, prenez garde aux plats; » comme s'il eut voulu les empoisonner. Des outrages aussi publics, auxquels il ne put jamais se persuader que le roi et la reine fussent étrangers, allumèrent dans son cœur une nouvelle haine. Le 15 septembre 1792, les jacobins le firent nommer électeur; Danton dit à Manuel, procureur de la commune, nous avons besoin de lui à la convention nationale, mais sa qualité de prince du sang porte ombrage aux partisans de l'égalité. Pour leur tendre un piége, qu'il change son nom en

celui de Philippe *Egalité*. Manuel observa au duc d'Orléans qu'il n'y avoit que ce moyen pour le sauver. Ce nouveau nom fut donc enregistré à la commune, ce qui fut considéré comme un dévouement patriotique. Philippe consulta Danton, Manuel et Fabre d'Eglantine sur la conduite qu'il devoit tenir dans le procès du roi; tous furent d'avis qu'il devoit opiner pour la mort, que sa tête en répondoit. Beaucoup de ses partisans furent révoltés de sa lâcheté et de son atrocité en votant la mort de son parent. Bientôt il fut abandonné par les principaux membres de la convention qui, après avoir épuisé ses trésors, jurèrent sa perte; Roberspierre le fit rayer des jacobins, quoiqu'il eût juré à la convention « que si son fils le duc de Chartres qui venoit de fuir avec Dumourier étoit coupable, l'image de Brutus qui se trouvoit sous ses yeux, lui rappelleroit son devoir ; ». Philippe Egalité fut dénoncé plusieurs fois, le décret d'arrestation fut enfin lancé contre lui le 4 mars 1793, et il fut bientôt, avec tous les autres membres de sa famille et le prince de Conti, transféré dans les prisons de Marseille. Quoique acquitté par le tribunal criminel de cette ville, le comité de salut public défendit de l'élargir ; et après six mois de détention, on le transféra à Paris pour être jugé par le tribunal révolutionnaire. Il répondit avec calme à ses interrogatoires, entendit de sang-froid son arrêt de morti, et mourut de même avec fermeté; par ironie des principes d'égalité, il fut conduit au supplice avec un garçon serrurier, son compagnon d'infortune. Avant de partir de la prison, ils burent ensemble une bouteille du meilleur vin que le concierge fit payer 12 fr. à Philippe. La fatale charrette s'arrêta un instant devant le Palais-royal qu'on lui laissa contempler. Il leva les épaules lorsqu'il entendit le peuple le huer et le maudire, et s'écria : Ils m'applaudirent. Telle fut la fin de ce prince élevé dans la mollesse, le jeu et les viles spéculations. Il fut néanmoins affable et bon pour ses serviteurs ; il se jeta à l'eau pour sauver l'un d'eux près de périr ; il ne manquoit ni de facilité à s'énoncer, ni d'esprit naturel. Des historiens mal instruits ont voulu le considérer comme l'unique auteur de tous les crimes commis dans la révolution ; mais ces crimes eurent différens mobiles; sans elle, le duc d'Orléans n'eût été qu'un prince foible et licencieux : elle en fit le complice de ses excès, mais non un conspirateur énergique. Il a laissé une femme vertueuse, trois fils et une fille.

XXVI. PHILIPPE, infant d'Espagne, né en 1720, du roi Philippe V et d'Elisabeth Farnese, se signala dans la guerre de 1742, contre les troupes d'Autriche et de Sardaigne. Cette guerre avoit pour objet de procurer à ce prince un établissement en Italie. Après avoir duré plusieurs années avec un mélange de succès et de revers, elle fut enfin terminée l'an 1748, par la paix d'Aix-la-Chapelle. Don Philippe obtint en toute souveraineté les duchés de Parme, de Plaisance et de Guastalla, qui lui furent cédés par la reine de Hongrie, à charge de réversion au défaut de postérité masculine, et il prit possession de la capitale de ses nouveaux états, le 7 mars de la même année. Depuis le moment qu'il fut sur le trône, ce souverain ne

s'occupa plus que du bonheur des sujets qu'il venoit d'acquérir : il répandit par tout des marques de sa bienfaisance : il fit fleurir l'agriculture, le commerce et les arts. Il étoit les délices de ses peuples, lorsqu'il leur fut enlevé en 1765, par la petite vérole, qui avoit emporté, six ans auparavant, Louise-Elizabeth de France son épouse, fille de Louis XV. Le duc Ferdinand son fils fut l'héritier de ses états et de ses vertus.

XXVII. PHILIPPE, Phrygien d'origine, qu'Antiochus Epiphanes établit gouverneur de Jérusalem, tourmenta cruellement les juifs pour les obliger à changer de religion. Antiochus, sur le point de mourir, établit le même Philippe régent du royaume, et lui mit entre les mains son diadême, son manteau royal et son anneau, afin qu'il les rendît à son fils le jeune Antiochus Eupator. Mais Lysias s'empara du gouvernement au nom de cet enfant. Philippe, qui n'étoit pas le plus fort, s'enfuit en Égypte avec le corps d'Épiphanes, pour demander du secours contre l'usurpateur ; et l'année suivante il profita de l'absence de Lysias, qui étoit occupé contre les Juifs. Il se jeta dans la Syrie et prit Antioche ; mais Lysias, revenant aussitôt sur ses pas, reprit la ville et fit mourir Philippe.

†XXVIII. PHILIPPE, le second des sept diacres que les apôtres choisirent après l'ascension de Jésus-Christ. On croit qu'il étoit de Césarée en Palestine ; au moins est-il certain qu'il y demeuroit et qu'il y avoit quatre filles, vierges et prophétesses. Après le martyre de St. Etienne, les apôtres s'étant dispersés, le diacre Philippe alla prêcher l'Evangile dans Samarie, où il fit plusieurs conversions éclatantes. Il y étoit encore, lorsqu'un ange, dit l'Ecriture, lui commanda d'aller sur le chemin qui descendoit de Jérusalem à Gaza. Il obéit, et rencontra l'eunuque de Candace, reine d'Ethiopie qu'il baptisa.

† XXIX. PHILIPPE le solitaire, auteur grec vers 1105, dont nous avons *Dioptra* ou la *Régle du chretien*, ouvrage inséré dans la bibliothèque des pères.... Jacques Pontanus en a donné une édition en grec et en latin, dans le recueil intitulé, *Versio et Notæ in varios auctores græcos* ; Ingolstadt, 1604 : in-fol.

XXX. PHILIPPE DE BONNE ESPÉRANCE, religieux prémontré, appelé aussi Philippe de Haviange, nom du village où il étoit né ; et l'Aumônier, à cause de ses abondantes aumônes. Devenu prieur de l'abbaye de Bonne-Espérance en Hainaut, près Binche, sous l'abbé Odon, il écrivit très-vivement à St. Bernard, pour revendiquer le frère Robert, son religieux, que ce saint reçut à Clairvaux. St. Bernard s'en plaignit, et Philippe fut déposé et envoyé dans une autre abbaye. Il se réconcilia dans la suite avec ce saint, et devint en 1155 abbé de Bonne-Espérance, où il mourut l'an 1172. On a de lui, I. Des *Questions théologiques*. II. Des *Vies* et des *Eloges* de plusieurs saints ; et d'autres ouvrages recueillis à Douai en 1625, in-fol., par le P. Chamart, abbé de Bonne-Espérance. Philippe étoit aussi savant que pieux. La vertu et les sciences fleurirent dans son abbaye.

† XXXI. PHILIPPE DE LA

Sainte-Trinité, né à Malancène, dans le diocèse de Vaison, étoit nommé *Esprit Julien*, avant de se faire carme. Il fut nommé missionnaire dans le Levant, parcourut la Perse, l'Arabie, la Syrie, l'Arménie, visita le Mont-Liban, fut professeur à Goa et prieur. De retour dans la province de Lyon, il y fut élevé successivement à toutes les charges, et nommé général de l'ordre à Rome en 1665. Il mourut à Naples l'an 1671. On a de lui, I. *Summa philosophiæ*, Lyon, 1648, in-fol. II. *Summa theologiæ*, Lyon, 1653, 5 vol. in-fol. III. *Summa theologiæ mysticæ*, 1656, in-fol. IV. *Chronologia ab initio mundi ad sua tempora*, 1665, in-8°. V. *Itinerarium orientale*, Lyon, 1649, in-8°, livre exact et curieux, traduit en français par F. Pierre de St. André, carme, et cité avec éloge dans le *Voyage en Perse*, par Chardin. Cette version a été imprimée à Lyon, 1652 ou 1669, in-8°. VI. Plusieurs *ouvrages* en faveur de son ordre, où il manque de critique.

* XXXII. PHILIPPE, médecin grec, né dans la province d'Arcarnanie, fut médecin d'Alexandre-le Grand. Quinte-Curce a transmis son nom à la postérité. Alexandre, d'après cet historien, ayant été attaqué d'une maladie très-dangereuse, tous ses médecins l'abandonnèrent, excepté Philippe, qui promit de le guérir. De telles prétentions excitèrent contre lui la jalousie. Le prince reçut des lettres, par lesquelles on l'avertissoit que ce médecin devoit l'empoisonner par le breuvage qu'il vouloit lui faire prendre. Alexandre se croyant sûr de la fidélité de Philippe, imagina que c'étoit un artifice de ses ennemis; et, pour s'en assurer, il lui donna l'avis à lire à l'instant où il prenoit la coupe; mais la contenance ferme avec laquelle le médecin supporta les accusations atroces portées contre lui, persuadèrent le prince de son innocence. Il prit, sans hésiter, le remède qui le guérit.

XXXIII. PHILIPPE-LÉVI, juif, se signala par une bonne *Grammaire hébraïque* imprimée en anglais à Oxford en 1705. On ignore l'année de sa mort.

* XXXIV. PHILIPPE (Etienne), né sur la fin du dix-septième siècle, florissoit au commencement du suivant. On a de lui, I. *Oraisons choisies de Cicéron*, traduites en français, Paris, 1725, 2 vol. in-12. II. *Apologie de l'éloge funèbre du roi Louis XIV*, prononcé par le P. Porée, ou *Remarques sur les réflexions critiques de Guérin*, Paris, 1716, in-12.

* XXXV. PHILIPPE de Thessalonique, poète grec, continuateur de l'*Anthologie grecque*, commencée par Méléagre (*Voy.* cet article), semble avoir vécu environ un siècle et demi après celui-ci, et avoir été contemporain d'Auguste. Il nomme dans sa dédicace les poètes qui lui ont servi à former son recueil. Voici leurs noms : *Antigonus*, *Antipator*, *Antiphanes*, *Antiphilus*, *Automedon*, *Bianor*, *Crinagoras*, *Diodorus*, *Euanor*, *Parmenio*, *Philodemus*, *Tullius*, *Zonas*. Il y a joint ses propres productions et celles d'autres anonymes.

XXXVI. PHILIPPE de Leyde. *Voyez* Leyde.

XXXVII. PHILIPPE de Maizières. *Voyez* Maizières.

XXXVIII. PHILIPPE de Bergame. *Voyez* Foresti.

XXXIX. PHILIPPE, (le marquis de Saint-). *Voyez* Baccalar-y-Sanna.

XL. PHILIPPE de Pretot. *Voyez* Pretot.

* PHILIPPEAUX (Pierre), né à Ferrières, homme de loi, député à la convention nationale par le département de la Sarthe; quoique partisan de la république, montra d'abord des principes modérés; mais sa conduite fut inconcevable lors du procès de Louis XVI. Il proposa de le condamner sans désemparer, et que les soldats blessés le 10 août, fussent présens au jugement, pour offrir aux députés des preuves convaincantes de la trahison de ce prince.» Philippeaux devint l'un des jacobins les plus exaltés: il appuya le projet de la formation d'un tribunal révolutionnaire sans jurés. Le 6 avril il demanda que la promesse faite par la convention d'une somme de 300,000 liv., à quiconque livreroit Dumouriez, fût étendue aux étrangers; et que même si quelque émigré vouloit remplir cette tâche, il lui fût accordé le pouvoir de rentrer en France et dans tous ses biens, ainsi que sa famille; il demanda encore la rénovation des tribunaux et des administrations; et aussi l'improbation de la pétition des sections de Paris, sur l'expulsion des vingt-deux députés; il dénonça les accaparemens, et proposa une taxe sur les riches; il provoqua la punition d'un orateur du faubourg Saint-Antoine, qui avoit menacé la convention d'une insurrection de dix mille hommes; il demanda la mise hors la loi des membres du tribunal populaire de Marseille, etc., etc. Envoyé ensuite dans la Vendée pour réorganiser les administrations de Nantes, atteintes, disoit-on, de fédéralisme, et s'étant montrées partout partisans de la fameuse journée du 31 mai 1793, il se trouva tout-à-coup engagé dans une lutte contre une partie des députés envoyés en mission dans la même région. Il s'unit aux généraux qui commandoient vers Nantes, et forma avec eux un système de guerre et de conduite tout différent de celui que prescrivoient les députés et les généraux réunis à Saumur, et qu'il appeloit ironiquement *la cour de Saumur*. Philippeaux réussit d'abord à faire adopter son plan par le comité de salut public; mais le succès ayant trompé son attente, il se vit exposé aux reproches du parti opposé, auquel à son tour, il imputa le crime d'avoir suscité des revers pour faire échouer ses plans. Le parti de Saumur ayant repris en conséquence la direction de cette guerre, il s'ensuivit le rappel de Philippeaux, qui, aigri par toutes ces circonstances, se trouva bientôt poussé à dénoncer à la tribune, et dans une volumineuse brochure, les généraux qui commandoient après lui, comme perpétuant la guerre par leurs cruautés, ainsi que le comité de salut public lui-même. Sa hardiesse déplut. Il fut livré aux attaques des sociétés des jacobins. Les sociétés des droits de l'homme et des cordeliers le déclarèrent traître à la patrie, et comme l'un des chefs du modérantisme. Enfin il fut arrêté comme conspirateur, le 30 mars, et le 5 avril le tribunal révolutionnaire le condamna à mort, «pour avoir attaqué le gouvernement par ses écrits, avoir calomnié Marat, s'être déclaré le défenseur du ministre Roland, etc.» Il étoit

âgé de 35 ans. Lors de son interrogatoire, l'accusateur public Fouquier-Tinville, ayant, à son ordinaire, mêlé l'ironie à ses interpellations: « Il vous est permis, lui dit Philippeaux, de me faire périr; mais m'outrager.... Je vous le défends ». On a publié les deux dernières lettres qu'il écrivit à sa femme avant sa mort: il y parle de la probité, de la vertu, de la justice, du ciel et de la mort, avec un calme, une fierté et une résignation, qui prouvent combien il avoit apporté de bonne-foi et de désintéressement dans le système républicain qu'il avoit embrassé. Dans son ouvrage sur la Vendée, il plaida avec enthousiasme la cause de l'humanité; mais il faut convenir qu'aveuglé par l'exaspération, il vit mal, et présenta sous un faux jour des faits importans; il ne connoissoit point assez la Vendée, et n'en avoit parcouru que quelques communes. On a imprimé *ses Mémoires historiques sur la guerre de la Vendée*, 1793, in-8°.

* PHILIPPI (Guillaume), de Halle en Hainaut, né vers l'an 1600, fit, avec de grands succès, sa philosophie au collége du Lis, à Louvain, où il fut bientôt appelé pour enseigner cette science. S'étant alors marié sans en prévenir ses confrères, ceux-ci le traduisirent devant le conseil du Brabant, prétendant que par son mariage il devoit être déchu de sa place de professeur. Philippi, qui vouloit garder et la femme et la chaire, se défendit et obtint, en 1630, un jugement favorable, mais portant qu'à l'avenir les professeurs de philosophie qui se marieroient, seroient privés de leur place. Il fut encore à Louvain professeur des institutes de médecine; il y mourut en 1665, et laissa quelques ouvrages médiocres. I. *Medulla logicæ*, Lovanii, 1651, in-4°. II. *Medulla metaphysicæ*, ibidem, 1663, in-4°. III. *Medulla physicæ*, ibidem, 1664, in-4°.

PHILIPPIN (Dom), bâtard de Savoie. *Voyez* I. CREQUI.

PHILIPPIQUE (ou plutôt FILÉPIQUE), BARDANE, Arménien, d'une famille illustre, se fit proclamer empereur d'Orient l'an 711, après avoir fait tuer en trahison l'empereur Justinien II; mais il fut déposé et eut les yeux crévés la veille de la Pentecôte, en 713. C'étoit un prince indolent, et uniquement occupé de ses plaisirs. Il laissa l'empire en proie aux barbares. Il mourut en exil, peu de temps après sa déposition, quoique les historiens modernes l'appellent Philippique, il porte le nom de Filépique sur les médailles.

* I. PHILIPS (Fabien), né en 1601, à Prestbury, dans le comté de Glocester, se livra à l'étude des lois, et devint un grand archiviste. Il se fit connoître par plusieurs écrits relatifs aux anciennes lois et aux coutumes d'Angleterre, à la connoissance desquelles il s'étoit fort appliqué. Il porta son attachement à la cause de Charles Ier jusqu'au point de protester, et de faire afficher sa protestation contre la mort de ce prince, deux jours avant son exécution. Il la défendit par un écrit intitulé: *Veritas inconcussa*, ou *le roi Charles, martyr de son peuple*, 1649, in-4°. Ce pamphlet a été réimprimé en 1660. Philips mourut en 1690, âgé de 89 ans.

* II. PHILIPS (Catherine), née d'un marchand de Londres, nommé Fowler, en 1631, fut

distinguée par ses talens pour la poésie. A la prière du comte d'Orrery, elle *traduisit* en anglais la tragédie de Pompée, du grand Corneille, et ensuite celle des Horaces. Elle compte au nombre de ses admirateurs, les comtes d'Orrery et de Roscommon, Cowley et nombre d'autres de ses contemporains. Elle mourut à Londres, en juin 1664, généralement regrettée. On a recueilli ses poésies après sa mort, en 1669, in-fol., sous le titre de *Poésies de l'incomparable mistriss Catherine Philips*, connue sous le nom d'Orinda qu'elle avoit adopté : elles ont été réimprimées en 1678. On a vanté ses lettres familieres, écrites avec les graces qui distinguent en ce genre tant de personnes de son sexe.

III. PHILIPS (Jean), poète anglais, né à Bampton dans le comté d'Oxford, en 1676, a donné trois célèbres poèmes, I. *Pomone* ou *le Cidre* : l'épigraphe en est heureuse et tirée de Virgile : *Honos erit huic quoque Pomo.* Ce poème est en deux chants. II. La *Bataille d'Hochstet*. III. Le *Précieux Schelling*. Ils ont été traduits en français par l'abbé Yart, de l'académie de Rouen, dans son *Idée de la poésie anglaise*. Les vers de Philips sont travaillés avec soin : on voit qu'il avoit formé son goût par la lecture des ouvrages de Milton, de Chaucer, de Spencer, et des auteurs du siècle d'Auguste. Il consulta aussi la nature. Philips avoit d'abord enseigné le latin et le grec à Winchester ; de là il passa à Londres. Il mourut à Hereford le 15 février 1708. On a publié à Paris ses Poésies in-12. Simon Harcourt, lord-chancelier d'Angleterre, lui a élevé à Westminster un mausolée auprès de Chaucer. Il y a eu deux autres poètes du même nom, et tous deux appelés Jean, qui ont été ses contemporains. L'un étoit neveu de Milton, dont il a *écrit* les mémoires, et a *donné* une partie du Virgile travesti ; l'autre a donné *deux pièces burlesques*, qui ont rapport aux affaires du temps.

† IV. PHILIPS (Ambroise), poète anglais, issu d'une ancienne famille du comté de Leicester, composa des *Pastorales* pendant son séjour dans l'université de Cambridge : c'est le genre de poésie auquel il dut sa première réputation ; Richard Stelle, son ami, n'hésita pas, en faisant une comparaison entre ses *Pastorales* et celles de Pope, à paroître pencher en faveur de Philips. Pope, piqué et jaloux, eut la malice de renchérir sur ces éloges dans une piece qu'il inséra dans le nº 40 du *Guardian*. Les ennemis de Pope triomphèrent ; mais ils furent bientôt désabusés, lorsqu'ils en connurent l'auteur. Philips étoit fort au-dessous de Pope dans le talent de manier les armes de la satyre, et ne put repousser les traits qu'il lui lança. Il en résulta une inimitié et une réciprocité d'invectives entre les partisans des deux auteurs. Ceux de Pope parodièrent d'une maniere burlesque les vers de Philips, qui malheureusement prêtoient à ce travestissement, ils le ridiculisèrent en lui donnant le nom de *Namby-Pamby*. Philips n'en fut pas moins respectable par ses qualités personnelles, et estimable par ses talens auxquels Pope lui-même avoit rendu justice avant cette malheureuse dispute. Il publia la *Vie de John Williams*, lord-garde du grand sceau, archevêque d'Yorck sous les règnes de Jacques et de Charles Iᵉʳ, ou-

vrage qu'on atribua au simple désir de faire connoître ses principes politiques. On lui doit encore trois tragédies, qui toutes eurent un grand succès, et sont restées au théâtre, I. *The Distressed Mother*, d'après l'Andromaque de Racine, jouée en 1711. II. *The Briton*, jouée en 1721. III. *Humfrey Duke of Gloucester*, jouée la même année. Il s'associa avec plusieurs autres hommes de lettres pour la rédaction d'une feuille périodique intitulée : *The free Thinker*, qui a été recueillie en 3 vol. in-8°. Il fut nommé au parlement de Dublin représentant du comté d'Armagh en Irlande, et mourut à Londres en 1719, âgé de 78 ans.

* V. PHILIPS (Thomas) théologien anglais catholique, né en 1708 à Ickford au comté de Buckingham, mort à Liége en 1774, entra chez les jésuites où il resta peu de temps. Cependant Philips exerça les fonctions de missionnaire en Angleterre. En 1756, il publia une *Lettre* à un étudiant en théologie, in-8°. Cet ouvrage eut trois éditions, et contient d'excellentes maximes et des remarques savantes ; mais ce qui a le plus contribué à sa réputation, fut la *Vie du cardinal Polus*, 2 vol. in-4°, 1764, qui a été réimprimée en 1767, 2 vol. in-8°. Cet écrit a pour but de défendre l'église catholique contre celle des réformés. C'est en même temps une histoire intéressante d'un homme célèbre, qui a vécu dans un siècle fécond en grands personnages et en grandes révolutions. Plusieurs des docteurs de l'église anglicane répondirent aux objections de Philips ; mais leurs écrits ne contribuèrent qu'à augmenter la célébrité de son ouvrage.

PHILISTE ou PHILISTUS, de Syracuse, historien renommé, favori de Denys le Tyran, fut d'un grand secours à ce prince pour établir sa domination. Denys le fit gouverneur de la citadelle de Syracuse ; mais Philiste ayant épousé la fille de Leptine, frère de ce prince, il le bannit. Le courtisan disgracié, choisit la ville d'Adria pour sa retraite, et *composa*, pendant sa disgrace, une Histoire de Sicile, et celle de Denys le Tyran, dont Cicéron et les anciens font l'éloge. Loin de témoigner du ressentiment envers son persécuteur, il le loua comme s'il eût écrit dans le temps de sa plus grande faveur. La philosophie eut moins de part à cette action que le désir d'être rappelé : il le fut en effet sous Denys-le-Jeune, dont il gagna tellement les bonnes graces, qu'il fit chasser Dion, frère de la seconde femme de Denys l'Ancien. Dion se trouva peu de temps après en état de faire la guerre à Denys, l'assiégea dans la citadelle de Syracuse, battit sa flotte commandée par Philiste, qui fut fait prisonnier, et qui périt par le dernier supplice, l'an 367 avant Jésus-Christ. Cicéron appelle cet historien, le petit *Thucydide*. *Voyez* un Mémoire de l'abbé Sévin sur cet écrivain, dans ceux de l'Académie des Inscriptions, tome XIII.

* PHILLIS-WHEATLEY. Cette négresse, volée en Afrique à l'âge de 7 à 8 ans, fut transportée en Amérique, et vendue en 1761 à John Wheatley, riche négociant de Boston : des mœurs douces, une sensibilité exquise et des talens précoces, la firent chérir dans cette famille à tel point qu'on la dispensa non-seulement des travaux pénibles ré-

servés aux esclaves, mais encore des soins du ménage. Passionnée pour la lecture et sur-tout pour la Bible, elle apprit rapidement le latin. En 1772, à 19 ans, Phillis-Wheatley publia un petit volume de *poésies* qui renfermoit trente-neuf pièces. Elles eurent plusieurs éditions en Angleterre et aux Etats-Unis; et pour ôter tout prétexte à la malveillance de dire qu'elle n'en étoit que le prête-nom, l'authenticité en fut constatée à la tête de ses *OEuvres* par une déclaration de son maître, du gouverneur, du lieutenant-gouverneur et de quinze autres personnes respectables de Boston. Son maître l'affranchit en 1775. Deux ans après, elle épousa un homme de sa couleur, qui étoit aussi un phénomène par la supériorité de son entendement sur celui des individus de sa couleur; aussi ne fut-on pas étonné de voir son mari, marchand épicier, devenir avocat sous le nom du docteur Peter, et plaider devant les tribunaux les causes des noirs. La réputation dont il jouissoit le conduisit à la fortune. La sensible Phillis qui avoit été élevée, suivant l'expression triviale, en enfant gâté, n'entendoit rien à gouverner un ménage, et son mari vouloit qu'elle s'en occupât : il commença par des reproches, auxquels succédèrent de mauvais traitemens dont la continuité affligea tellement son épouse qu'elle périt de chagrin en 1787. Peter, dont elle avoit eu un enfant, mort très-jeune, ne lui survécut que trois ans. Les sujets qu'elle a traités sont presque tous religieux ou moraux; presque tous respirent une mélancolie sentimentale. Il y en a douze sur la mort de personnes qui lui étoient chères. On distinguera ses *hymnes* sur les œuvres de la Providence, sur la Vertu, l'Humanité, l'*ode* à Neptune, les *vers* à un jeune peintre de sa couleur en voyant ses tableaux. Elle n'oublie pas d'exhaler sa douleur sur les infortunes de ses compatriotes. On peut lire quelques *pièces* charmantes de cette muse négresse, traduites par M. Grégoire, et insérées dans sa Littérature des nègres.

* PHILOCHORE, historien grec, un peu postérieur au temps d'Alexandre, porta assez loin ses recherches, sur-tout dans son *Atthis*, composé de dix-sept livres, dont Polion de Tralles avoit fait un abrégé. On peut dire qu'il étoit plus antiquaire qu'historien.

* PHILOCLÈS, poëte dramatique grec, contemporain de Sophocle, composa un grand nombre de *pièces* dont le temps a fait justice. Son style amer l'avoit fait surnommer *La Bile*. Au jugement des Athéniens, cet écrivain si médiocre remporta le prix sur Sophocle dans un concours où ce dernier avoit présenté le chef-d'œuvre du théâtre grec, son OEdipe à Colonne. La postérité n'a point ratifié ce jugement.

PHILOCTÈTE (Mythol.) fils de Pœan, fut compagnon d'Hercule, qui, près de mourir, lui ordonna d'enfermer ses flèches dans sa tombe, et le fit jurer de ne jamais découvrir le lieu de sa sépulture. Il lui donna en même temps ses armes teintes du sang de l'hydre. Les Grecs ayant appris de l'oracle qu'on ne prendroit jamais Troye sans les flèches d'Hercule; Philoctète les leur fit connoître en frappant du pied à l'endroit du tombeau où elles étoient renfermées. Ce parjure fut puni à

l'instant ; il laissa tomber une de ces flèches sur celui de ses pieds dont il avoit frappé la terre. L'infection de sa plaie devint bientôt si grande, que les Grecs ne pouvant la supporter, l'abandonnèrent dans l'île de Lemnos où il souffrit d'horribles et longues douleurs. Mais après la mort d'Achille, ils furent obligés de recourir à Philoctète, qui, indigné de l'injure qu'on lui avoit faite, eut bien de la peine à se rendre à leurs prières. Ulysse l'engagea enfin à venir au camp des Grecs : il tua Pâris d'un coup de flèche, et la ville de Troye fut prise. Philoctète ne voulant plus retourner dans sa patrie, vint aborder sur les côtes de la Calabre, et y bâtit la ville de Pétilie. L'abandon de Philoctète, dans l'île de Lemnos, a fourni à Laharpe le sujet de la tragédie de ce nom, représentée avec succès sur le théâtre français ; c'est une des pièces de cet auteur qu'on peut encore voir et lire avec quelque plaisir.

* PHILODÈME, écrivain grec, vivoit à Rome du temps de Cicéron, qui nous a tracé son portrait dans sa harangue contre Pison. Toute la fureur de l'orateur romain contre le conjuré, vient se briser dans ce passage contre l'estime et le respect qu'il porte aux rares talens et aux qualités aimables de Philodème, qu'il nous fait connoître et qu'il désigne sous les titres de philosophe de la secte d'Epicure, de poète aimable et gracieux, et d'homme plein d'urbanité et de politesse. Burmann a recueilli trente-une épigrammes de Philodème, et les a insérées dans le tome second de son Anthologie. Le savant Chardon de la Rochette en a publié une trente-deuxième, qu'il avoit tirée d'un manuscrit du Vatican : elle est adressée à ce même Pison, avec lequel Philodeme étoit intimément lié. Parmi les manuscrits grecs trouvés à Herculanum, on en a distingué quatre qui contiennent des productions de ce poëte. Le premier traite de la philosophie d'Epicure ; le second est un ouvrage de morale ; le troisième est un livre de réthorique, et le quatrième est une espèce de poëme ou plutôt de complainte sur le tort que la musique a fait aux mœurs. On y trouve aussi une réfutation du système d'Aristoxène, musicien de son temps. Cet ouvrage est sorti de l'imprimerie royale de Naples en 1793, in-fol., sous le titre de : *Herculanensium voluminum quæ supersunt, tomus primus*. C'est le seul volume qui ait paru des ouvrages découverts à Herculanum.

† PHILOLAUS, né à Crotone, philosophe, disciple de Pythagore, vivoit vers l'an 392 avant Jésus-Christ ; il s'appliqua à l'astronomie et à la physique. Il enseignoit que tout se fait par harmonie et par nécessité, et que la terre tourne circulairement. « Dieu est le chef, disoit-il : c'est lui qui commande à tout ce qui existe ». Aulu-Gelle rapporte que Platon, quoique peu riche, paya neuf mille livres de notre monnoie trois petits *Traités* de Philolaus. Celui-ci est différent d'un autre philosophe du même nom, qui donna des lois aux Thébains.

* PHILOGOGUS (Thomas BANGONUS *dit*), né à Ravenne, ville d'Italie, étudia la médecine à Padoue où il prit le bonnet de docteur. De là il revint à Ferrare où, après avoir pratiqué son art, il se livra à l'étude de l'astrologie et des mathématiques. Mécontent de son sort, il se rendit à Venise

où il acquit de la réputation et des richesses. Selon Mathias, Philogogus retourna à Padoue, et y obtint, en 1558, une chaire qu'il remplit jusqu'en 1577, époque de sa mort. Sa maison, conformément au testament qu'il laissa, fut convertie en collége pour trente-deux écoliers. On a de ce savant médecin, I. *Liber de omnibus modis curandi morbi gallici*, Venetiis, 1538, in-4°, 1545, 1575, in-8°. II. *De Vitâ hominis ultrà* 120 *annos producendâ*, ibidem, 1553, 1560, in-4°, publié en italien, 1566, in-8°. III. *De Vitâ Venetorum commodâ*, ibidem, 1558, in-4°. IV. *De Modo collegiandi*, Venetiis, 1565, 1574, in-8°. V. *De Microcosmi affectuum, Maris, Fœminæ, Hermaphroditi, Gallique Miseriâ*, ibidem, 1575, in-8°.

I. PHILOMÈLE (Mythol.), fille de Pandion, roi d'Athènes. Progné, sa sœur aînée, qui avoit épousé Térée, roi de Thrace, le pria d'aller à Athènes, et de lui amener Philomèle. Ce prince étant devenu amoureux de la jeune princesse, lui fit violence en chemin, puis lui coupa la langue, et l'enferma dans un vieux château au milieu des bois. Philomèle peignit sur une toile tout ce que Térée lui avoit fait, et l'envoya à sa sœur. Progné vint à la tête d'une troupe de femmes, le jour de la fête des Orgyes, délivrer Philomèle de sa prison; puis ayant étranglé son propre fils Itys, elle le fit servir dans un festin qu'elle donna à son époux. Après que Térée eut bien mangé, pour lui montrer qu'elle connoissoit son crime, et qu'elle l'avoit vengé, elle lui apporta la tête sanglante du malheureux Itys. Ce prince irrité, s'étant mis en devoir de poursuivre sa femme et de la tuer, fut métamorphosé en épervier; Progné fut changée en hirondelle, et Philomèle en rossignol.

II. PHILOMÈLE, général des Phocéens au commencement de la guerre sacrée, s'empara du temple de Delphes, l'an 357 avant Jésus-Christ. Son dessein étoit de faire servir les trésors de ce temple contre les Thébains ennemis de sa patrie. Ce sacrilége engagea ses concitoyens dans une guerre d'autant plus cruelle, que la religion en étoit le motif. Philomèle après avoir vaincu les Locriens en deux combats, et fait alliance avec les Athéniens et les Lacédémoniens, marchoit contre les Thébains qui le poussèrent dans des défilés d'où il ne pouvoit sortir. Alors, craignant d'être pris et puni par ses ennemis comme sacrilége, il se précipita du haut d'un rocher. Onomarque et Phaylus, ses frères, lui succédèrent l'un après l'autre, et achevèrent de piller les richesses du temple de Delphes.

† I. PHILON, écrivain juif, d'Alexandrie, d'une famille illustre et sacerdotale, fut chef de la députation que ses compatriotes d'Alexandrie envoyèrent à l'empereur Caligula, contre les Grecs habitans de la même ville, vers l'an 40 de Jésus-Christ. Il ne put obtenir une audience favorable de cet empereur, irrité de ce que la nation juive avoit refusé de placer ses portraits et ses statues dans leurs synagogues. S'il ne réussit pas dans sa négociation, les Mémoires qu'il nous a laissés à ce sujet, intitulés *Discours contre Flaccus*, montrent néanmoins qu'il s'y comporta avec beaucoup d'esprit, de prudence et de courage. Nous avons de Philon plu-

sieurs autres *ouvrages*, presque tous composés sur l'Ecriture-Sainte. Un des plus connus est son livre de la *Vie contemplative*, traduit par Dom de Montfaucon, Paris, 1709, in-12. Quelques savans anciens et modernes ont appliqué aux premiers chrétiens ce qu'il a écrit dans ce livre sur les *Thérapeutes*. Parmi les livres d'histoire de Philon, il y en a deux, de cinq qu'il avoit composés, sur les maux que les Juifs souffrirent sous l'empereur Caïus. Il les lut à Rome en plein sénat; et ils y furent si applaudis, qu'on les fit mettre dans la bibliothèque publique. Les ouvrages de Philon ont d'abord été publiés en grec par Turnèbe, à Paris en 1552: Gelenius y a ensuite ajouté une version latine avec laquelle ils ont été réimprimés plusieurs fois. Il y a un siècle que la meilleure édition étoit celle de Paris, 1640, in-fol. 2 vol.; mais elle a été surpassée par celle que le docteur Mangey a donnée à Londres, 1742, 2 volumes in-fol. Cet auteur écrit avec chaleur; il est fécond en belles pensées; on sent qu'il s'étoit familiarisé avec les explications allégoriques et métaphoriques des Egyptiens. On y apperçoit aussi un certain penchant à l'idolâtrie, qui fait soupçonner qu'ils ont été altérés, et qu'une main étrangère y ajouta beaucoup de traits indignes de cet illustre écrivain qui a mérité le surnom de *Platon juif*. Il avoit si bien imité le style du philosophe grec, qu'on disoit en proverbe: « Ou Platon *philonise*, ou Philon *platonise*. » Son traité *de l'Athéisme* et *de la Superstition* a été traduit en français et imprimé à Amsterdam en 1740, in-8°.

II. PHILON DE BYBLOS, ainsi nommé du lieu de sa naissance, grammarien qui florissoit sous l'empire d'Adrien, s'acquit beaucoup de célébrité par ses ouvrages. Le plus connu est sa traduction en grec de l'*Histoire phénicienne* de Sanchoniathon. Il nous reste de ce dernier ouvrage des fragmens, sur lesquels Fourmont et d'autres savans on fait des commentaires curieux.

III. PHILON DE BYZANCE, architecte qui florissoit trois siècles avant J.-C.: est auteur d'un *Traité sur les machines de guerre*, imprimé avec les *Mathematici veterés*, Paris, imprimerie royale, 1693, in-fol. On lui attribue le Traité qu'Allatius a publié *De septem orbis spectaculis*, *græco-lat.*, Romæ, 1640, in-8°. mais quelques savans doutent qu'il soit de lui. Denis Salvaing de Boissieu, Dauphinois, en a donné une nouvelle traduction latine, qui fait partie de ses *Miscellanea*, Lyon, 1661, in-8°.

PHILONIDES, fameux coureur d'Alexandre le Grand, fit, à ce que prétendent des historiens, peut-être trop crédules, le chemin de Sicyone à Elie en neuf heures. Ces deux villes sont séparées par un espace de 50 lieues.

PHILONOME (Mythol.), seconde femme de Cycnus, ayant conçu une passion criminelle pour Tenès ou Tenus, que Cycnus avoit eu de sa première femme, essaya inutilement de l'engager à y répondre. Outrée de dépit, elle l'accusa auprès de son mari d'avoir voulu l'insulter. Cycnus trop crédule ayant aussitôt fait enfermer son fils dans un coffre, le fit jeter dans la mer; mais Neptune, son aïeul, en prit soin, et le fit aborder dans une île où

il régna, et qui fut depuis appelée *Tenédos.*

PHILOPATOR, *Voy.* IV. Ptolomée, et Seleucus.

PHILOPOEMEN, général des Achéens, né à Mégalopolis en Arcadie, perdit son pere de bonne heure et reçut une excellente éducation sous Cassandre de Mantinée, son tuteur. Les philosophes Ecdemus et Démophane le formèrent ensuite à la politique. Dès qu'il fut en âge de porter les armes, il se mit dans les troupes que la ville de Megalopolis envoyoit pour faire des courses dans la Laconie. De retour dans sa patrie, il cultivoit lui-même ses champs et ses vignes. Il étoit dans sa 30e année lorsque Cléomène, roi de Sparte, attaqua Mégalopolis ; il signala dans cette occasion sa prudence et son courage. Il suivit ensuite à la guerre Antigone le Tuteur, et gagna, l'an 208 avant J.-C., la fameuse bataille de Messène contre les Etoliens alliés des Romains. Sa bravoure l'ayant élevé au grade de capitaine général, il tua dans un combat, pres de Mantinée, Méchanidas, tyran de Lacédémone. Nabis, successeur de Méchanidas, défit sur mer Philopœmen ; mais celui-ci eut sa revanche sur terre. Il prit Sparte, en fit raser les murailles, abolit les lois de Lycurgue, et soumit les Lacédémoniens aux Achéens, l'an 188 avant J.-C. Quatre ans après, les Messéniens, sujets des Acheens, reprirent les armes. A la première nouvelle de cette rebellion, Philopœmen conduit ses troupes contre eux, leur livre plusieurs combats, fait des actions extraordinaires de courage ; mais étant tombé de cheval, il fut pris par les Messéniens. On le conduisit à Messène où il fut jeté dans une prison. Dinocrate, général des Messéniens et son ennemi particulier, appréhendant d'être obligé de le rendre, le fit empoisonner. Le bourreau étant descendu dans le cachot pour lui porter le poison, le premier soin de Philopœmen fut de lui demander des nouvelles de ses cavaliers. L'exécuteur lui répondit qu'ils s'étoient presque tous sauvés. « Tu me donnes là une bonne nouvelle, lui dit le général Achéen : nous ne sommes donc pas tout-à-fait malheureux ! » En même temps il prit froidement le poison et mourut l'an 183 avant J.-C. Philopœmen, que l'on nomme le dernier des Grecs, avoit pris Épaminondas pour modele. Il imita sa simplicité dans l'extérieur, sa prudence à délibérer et à se résoudre, son activité et son audace à exécuter, et sur-tout son parfait désintéressement. Les Spartiates ayant voulu lui faire un présent considérable, il dit aux députés : « Gardez cet argent pour acheter et gagner les méchans qui troublent la république ; car il vaut beaucoup mieux fermer la bouche à ses ennemis qu'à ses amis. » Ses grandes qualités étoient obscurcies par quelques défauts. Né avec un caractère violent, il ne sut pas toujours se prêter aux circonstances. Il transporta dans la société l'austérité de la vie militaire. Il fit beaucoup de réformes dans les troupes des Achéens : il changea leur ordonnance de bataille et leurs armures, et les accoutuma, non sans beaucoup de peine, à combattre de pied ferme en gagnant du terrain, au lieu de voltiger comme des troupes légères.

† PHILOSTORGE, historien ecclésiastique de Cappadoce, qui

florissoit vers 388; il étoit arien. On a de lui un *Abrégé de l'Histoire ecclesiastique*, dans lequel il déchire les orthodoxes, sur tout saint Athanase. Il y a d'ailleurs dans cet ouvrage bien des choses intéressantes pour les amateurs de l'antiquité ecclésiastique; mais il écrit d'un style trop ampoulé. La meilleure édition de cet auteur est celle de Henri de Valois, en grec et en latin, in-folio, 1673, avec Eusèbe. On estime aussi celle de Godefroi, 1642, in-4°., à cause des savantes dissertations dont elle est ornée. On lui attribue encore un livre contre Porphyre.

† I. PHILOSTRATE, sophiste fameux, né à Lemnos ou à Athènes, enseigna la réthorique dans cette dernière ville; de là il vint à Rome, et fut admis au nombre des gens de lettres qui fréquentoient la cour de l'impératrice Julie, femme de Septime-Sévère. Cette princesse, ayant rassemblé des Mémoires sur la vie d'Appollonius de Thyane, les confia à Philostrate qui les mit en ordre. Cette histoire a été traduite en français par Blaise de Vigenère, Paris, 1614, in-4°.; et in-fol., par Castillon, Berlin, 1774, ou 1779, 4 vol. in-12; enfin, par Legrand-d'Aussy, Paris, 1808, 2 vol. in-8°. (*Voyez* V. BLOUNT, et IV LONGUEIL.) C'est un roman ou plutôt un ramas de mensonges grossiers. L'auteur y entasse les prodiges; et ce qui étonne, c'est qu'un homme qui devoit avoir quelque jugement ait pu écrire sérieusement tant d'inepties. C'est moins une vie qu'un panégyrique, écrit principalement sur les Mémoires de Damis, imbécille admirateur d'Apollonius. De la lecture de Philostrate, il ne résulte qu'une impression de mépris pour l'historien et d'indignation contre le fourbe dont il a écrit l'histoire. On a encore de Philostrate, *IV livres de tableaux*. C'est un recueil de descriptions dans lesquelles on sent le rhéteur, mais qui sont écrites d'ailleurs avec l'élégance et la pureté qu'on devoit attendre d'un homme qui avoit professé l'éloquence à Athènes. Il fut traduit en français, et imprimé à Paris en 1614, 1629 et 1637, in-folio. On estime sur tout les exemplaires dont les vignettes sont en cuivre. On a donné à Leipsick une bonne édition de cet auteur en grec et en latin, in-folio, 1709, avec des notes par Godefroi Olearius.

† II. PHILOSTRATE, sophiste, neveu du précédent, écrivit les *Vies des Sophistes* et les *Héroïques*. Ces Héroïques ne sont peut-être pas ce qui nous reste de plus intéressant de lui. C'est une histoire des héros de la guerre de Troie, faite dans l'intention de suppléer à ce qu'Homere a omis, de rectifier ce qu'il a altéré, et même de substituer à ses fictions d'autres fictions que Philostraste croit plus heureuses. M. Boissonade a donné, en 1806, une édition de cet ouvrage, sous le titre de *Philostrati heroica ad fidem codicum manuscriptorum IX recensuit, scholia græca, adnotationesque suas addidit J. F. Boissonade*, 1 vol. in-8°. Ce sophiste vivoit du temps de Macrin et d'Héliogabale. — Il ne faut pas le confondre avec PHILOSTRATE, orateur grec, qui eut de la célébrité en son temps, et qui florissoit à Athènes sous l'empire de Néron.

† PHILOTAS, fils de Parmé-

nion, l'un des généraux d'Alexandre-le-Grand, étaloit le faste d'un prince. Son pere lui disoit, en gémissant : Mon fils, fais-toi plus petit ; il negligea ce sage conseil, et son imprudence lui ayant dicté des propos injurieux sur le compte d'Alexandre, ou son ambition l'ayant peut-être engagé (car le fait est douteux) dans une conjuration contre ce prince, il périt, et fut la cause de la perte de son père.

* PHILOTHÉE, moine du Mont-Athos dans le 16e siècle, se distingua par ses connoissances dans les matières ecclésiastiques. Nous avons de lui plusieurs *Traités*, les uns dogmatiques, les autres ascétiques, avec des *Sermons*. On trouve quelques-uns de ses ouvrages dans la *Bibliotheque des Peres* et dans l'*Auctuarium* de Fronton du Duc.

† I. PHILOXÈNE, que quelques-uns nomment POLIXÈNE, poète grec dithyrambique, étoit de l'île de Cithère. Il fut le rival de Thimotée, de Teleste et de Polyide, autres poètes dithyrambiques, qui eurent une grande réputation. A la prise de Cythère par les Lacédémoniens, Philoxène, fort jeune, devint esclave d'Agésile, ensuite du musicien Mélanippide, dont il fut disciple. Devenu habile dans cet art et dans celui de la poésie, possédant presque toutes les sciences et les talens agréables, il se fit sans peine une grande réputation à la cour et auprès de Denys, tyran de Sicile, qui répandit quelques temps sur lui ses bienfaits : mais ce poète ayant séduit une joueuse de flûte, fut arrêté et condamné au cachot. Il y fit un poeme allégorique, intitulé *Cyclops*, dans lequel il représentoit sous ce nom Denys le tyran, la joueuse de flûte sous celui de la nymphe Galathée, et lui-même sous celui d'Ulysse. Denys, qui avoit la manie des vers, et qui n'en produisoit que de médiocres, fit sortir Philoxène pour lui lire une pièce de sa façon. Philoxène sentit bien que le tyran vouloit capter son suffrage, et que ce n'étoit qu'en l'applaudissant qu'il pouvoit obtenir sa liberté ; mais il ne voulut pas l'acheter à ce prix (*Voyez* DENYS, n°. VIII). Quelquefois cependant il répondoit d'une manière équivoque. Denys lui ayant lu une pièce sur un sujet lugubre, lui en demanda son sentiment. Elle est si triste, lui répondit Philoxène, qu'elle fait pitié. Ce poète mourut à Ephese l'an 380 avant J. C.

* II. PHILOXÈNE, le Syrien, vivoit au 6e siècle. Il a traduit en sa langue les *Psaumes de David* et les livres du *Nouveau Testament*.

* PHILPOT (Jean), théologien anglais, né au comté de Hampt, mort en 1555, fut l'un des plus zélés partisans de la réformation. Sous le règne d'Edouard VI, il fut nommé archidiacre de Winchester ; sous celui de Marie, il fut traduit devant l'évêque Gardiner, qui le fit condamner à être brûlé, comme convaincu d'hérésie.

† PHILYRE (Mythol.), fille de l'Océan, fut aimée de Saturne. Rhée les ayant surpris ensemble, Saturne se métamorphosa en cheval pour s'enfuir plus vîte. Phıyre erra sur les montagnes où elle accoucha du centaure Chiron. Elle eut tant d'horreur d'avoir mis au monde

ce monstre, qu'elle demanda d'être changée en tilleul : elle fut exaucée.

† PHINÉE (Mythol.), roi de Paphlagonie, petit-fils d'Agénor, époux de Cléopâtre, fille de Borée et d'Orithye. Il la repudia après en avoir eu deux fils Orithus et Crambus, qu'il aveugla à la persuasion d'Idée fille de Dardanus, sa seconde femme. Borée vengea ce crime en crevant les yeux au coupable, qui obtint pour toute consolation la connoissance de l'avenir. Ce fut aussi pour le punir de son inhumanité, que Junon avec Neptune envoyèrent les Harpyes, qui par leurs ordures gâtoient ses viandes sur sa table. Il ne fut délivré de ces monstres que lorsque Calaïs et Zéthès, deux fils de l'Aquilon et du nombre des Argonautes, les chassèrent et les poursuivirent jusqu'aux îles Strophades. Hercule ayant rencontré dans le désert les deux fils de Phinée qui étoient privés de la vue, fut si touché de leur malheur, qu'il alla le tuer sur-le-champ. Il y eut un autre Phinée, roi de Thrace, et frère de Céphée, que Persée changea en pierre avec tous ses compagnons, en leur montrant la tête de Méduse; parce que ce roi prétendoit épouser Andromède promise à Persée.

† I. PHINÉES, fils d'Éléazar et petit-fils d'Aaron, fut le troisième grand-prêtre des juifs. Il est célébré dans lÉcriture par le trait suivant : Vers l'an 1455 avant J.-C., les Madianites ayant envoyé leurs filles dans le camp d'Israël pour faire tomber les Hébreux dans la fornication et dans l'idolâtrie, et Zambri, un d'entre eux, étant entré publiquement dans la tente d'une madianite nommée Cozbi, Phinées le suivit la lance à la main, perça les deux coupables et les tua d'un seul coup. Alors la maladie dont le Seigneur avoit déjà commencé à frapper les Israélites cessa. Dieu, pour récompenser le zèle de Phinées, lui promit d'établir la grande sacrificature dans sa famille. Cette promesse fut exactement accomplie. Le sacerdoce demeura à sa race pendant environ 335 ans jusqu'à Heli, par qui elle passa à celle d'Ithamar. Mais cette interruption ne dura pas. Le pontificat rentra bientôt dans la maison de Phinées par Sadoc, à qui Salomon le rendit. Les descendans de ce pontife en jouirent jusqu'à la ruine du temple, l'espace de 1084 ans.

II. PHINÉES, *Voy.* Ophini.

* PHINTIAS, roi d'Agrigente, rasa la ville de Gela; et, sur ses débris, en construisit une nouvelle, à laquelle il donna son nom. Ce nom se trouve sur d'anciennes monnoies siciliennes chez Goltrius et Paruta.

PHIROUZ, *Voy.* I. Omar.

PHLEGIAS (Mythol.) fils de Mars, roi des Lapithes, et père d'Ixion. Ayant su que la nymphe Coronis sa fille avoit été outragée par Apollon, il alla mettre le feu au temple de ce Dieu, qui le tua à coups de flèches, et le précipita dans les enfers. Il y fut condamné à demeurer éternellement sous un grand rocher qui, paroissant toujours prêt à tomber, lui causoit une frayeur terrible. Ses descendans, les Phlégiens, furent si impies que Neptune les fit tous périr par un déluge.

† PHLÉGON, surnommé *Tralien*, parce qu'il étoit de Tralles, ville de Lydie, fut l'un des affranchis d'Adrien, et vécut jusqu'au

temps d'Antonin-le-Pieux. Il nous reste de lui, I. Un *Traité* assez court sur ceux qui ont long-temps vécu. II. Un autre des *Choses merveilleuses*, en 35 chapitres, la plupart aussi très-courts. III. Un fragment de son *Histoire des Olympiades*, qui étoit divisée en 16 livres. On prétend que dans le 13e et le 14e, il a parlé des ténèbres survenues à la mort de J.-C. Les meilleures éditions de ces débris de Phlégon, sont : 1° celle que Meursius donna à Leyde, in-4°, l'an 1619 ou 1620, en grec et en latin avec de savantes remarques, et 2° celle avec les Commentaires de J. G. F. Franzius, Magdebourg, 1775, in-8°. Phlégon est, suivant Photius, un auteur aussi minutieux que crédule, sans élégance dans le style, et sans discernement pour les faits.

PHLUGIUS, *Voy.* PFLUG.

† I. PHOCAS, empereur d'Orient, né en Calcédoine, étoit simple centurion dans l'armée du Danube, lorsque cette armée qui se révolta contre l'empereur Maurice, le nomma son chef. L'empereur, instruit de la révolte de Phocas, et de sa timidité dans les dangers, s'écria : « Hélas ! il sera sûrement un assassin. » Phocas vint à Constantinople ; son approche avoit causé une insurrection ; il en profita et se fit couronner empereur, le 23 novembre 602. Quelques jours après, il fit massacrer l'empereur et ses cinq fils dont les corps furent jetés à la mer. Bientôt la femme de Maurice et ses trois filles furent décapitées par ordre du nouvel empereur. Chaque jour de son règne fut marqué par des meurtres et des supplices affreux. Il envoya des espions dans toutes les grandes villes de l'empire pour savoir ce qu'on disoit de lui ; et comme on n'en pouvoit rien dire du bien, on voyoit souvent tous les jours à Constantinople des hommes chargés de chaînes, qu'il immoloit à sa cruauté. Cependant Chosroès se préparoit à venger la mort de Maurice son bienfaiteur. L'empire étoit ravagé de tous côtés ; mais de tous les ennemis de Phocas, les Perses étoient ceux qui l'inquiétoient le plus. Il gagna Narsès, un de leurs généraux qui, séduit par ses promesses, eut l'imprudence de se rendre à Constantinople. Dès qu'il y fut arrivé, Phocas le fit brûler vif. Le peuple ne pouvoit plus supporter son joug tyrannique. Héraclius, gouverneur d'Afrique, qui avoit constamment refusé d'obéir au tyran, sollicité par le sénat de Constantinople, arrive avec une flotte considérable près cette ville. Phocas épouvanté cherche à opposer quelque résistance : il est abandonné même par ses propres gardes. On l'arrache au milieu de son palais, on le dépouille de son diadème et de la pourpre ; on le revêt d'un habit des gens du peuple, et on le mène enchaîné dans un canot à la galère d'Héraclius. Celui-ci lui reproche les forfaits de son règne abominable. Phocas lui répondit : « Et le tien sera-t-il meilleur ? » On lui fit souffrir la torture ; on lui coupa la tête, et son corps en lambeaux fut jeté dans les flammes le 4 octobre 610, puis on brisa ses statues. Cédrénus nous en a conservé le portrait. Il étoit petit, difforme ; ses sourcils épais n'étoient séparés par aucun intervalle ; il avoit les cheveux roux, le menton sans barbe, et une large cicatrice défiguroit une de ses joues. Ne connoissant ni les lettres, ni les lois, ni même le métier des armes, il ne voyoit dans le rang suprême

qu'un moyen de se livrer davantage à la débauche et à l'ivrognerie. Chacun de ses honteux plaisirs étoit une insulte pour ses sujets, ou un trait d'ignominie pour lui-même : il renonça aux fonctions de soldat sans remplir celles de prince, et durant son règne l'Europe jouit d'une paix honteuse, et l'Asie fut ravagée par la guerre; il n'eut de sa femme Leontia qu'une fille, qui fut mariée au patrice Priscus. Il se forma sous son règne différentes conspirations que la crainte fit néanmoins échouer. Les soldats se repentant de lui avoir donné leurs suffrages, mirent un jour le feu au prétoire et au palais pour venger la mort de plusieurs d'entre eux qu'il avoit fait mutiler, décapiter ou jeter dans la mer; parce qu'ils lui avoient reproché ses désordres. Phocas, craignant un soulèvement général, se contenta de condamner au trépas les chefs de cette révolte. Il en éclata une autre peu de temps après dans l'Hippodrome, où il étoit allé voir la course des chevaux. Les conjurés furent pris et exécutés avec des raffinemens de cruauté qui font horreur. Il crut gagner l'affection des troupes, en ordonnant aux évêques d'honorer comme martyrs les soldats qui mouroient courageusement pour la défense de l'empire; mais il ne put y réussir, et les soldats eux-mêmes lui tinrent peu de compte de cette idée. Il n'y eut point de crimes dont il ne vendît l'impunité. Les hérétiques d'Alexandrie égorgèrent Théodore, surnommé *Scribon*, patriarche de cette ville, et se mirent à couvert des poursuites pour de l'argent. Les juifs excitèrent à Antioche une sédition, dont le patriarche Anastase fut la première victime : ils le traînèrent dans les rues, firent à son cadavre les traitemens les plus ignominieux, tuèrent avec lui et brûlèrent les principaux de la ville, et massacrèrent une infinité de chrétiens. La plupart des assassins se rachetèrent du supplice. — Ce Phocas ne doit pas être confondu avec BARDAS PHOCAS général des Grecs, lequel chargé de repousser Bardas Sclère, qui s'étoit révolté contre l'empereur Basile II, devint lui-même rebelle, et se fit proclamer empereur. *Voyez*, II BARDAS.

† II. PHOCAS (Jean), moine du 12[e] siècle, natif de l'île de Crète selon les uns, ou de Calabre selon les autres, servit d'abord dans les armées de l'empereur Emmanuel Comnène. Il quitta le service pour se livrer à la dévotion, visita les saints lieux, et fit bâtir une petite église sur le Mont-Carmel, où il demeura avec d'autres religieux. Ce fut, à ce qu'il dit, après une révélation du prophète Elie, qu'il fit cette fondation. On a de lui, (dans le *Symmickta* d'*Allatius*, 1653, in-8°) une *Description de la Terre-sainte, de la Syrie, de la Phénicie*, et des autres pays qu'il avoit parcourus. Il raconte en homme simple et crédule.

† PHOCION, né environ 400 ans avant l'ère vulgaire, d'une famille obscure, dut à lui seul son illustration. Disciple de Platon et de Xénocrate, il puisa dans les leçons de l'académie, l'amour de la vertu, le dévouement à la patrie, des mœurs austères, un sens droit et une force d'ame supérieure à la bonne comme à la mauvaise fortune. Des écoles que Socrate avoit formées, Phocion passa à l'armée de Chabrias. Il reçut de lui les

premières leçons de l'art de la guerre, et à son tour il lui enseigna l'art plus difficile de se commander à soi-même et de vaincre ses foiblesses. A la bataille de Naxos, Chabrias confia à son élève le commandement de l'aile gauche qui décida la victoire. Athènes n'avoit plus alors de ces citoyens à la fois hommes d'état dans la place publique, et capitaines à la tête des armées : la guerre et la politique y formoient deux professions séparées. Phocion, persuadé que réunir les talens, c'étoit multiplier les forces de l'état, fit revivre l'ancien usage, celui qu'avoient suivi Thémistocle, Aristide et Périclès; et le successeur de Chabrias fut en même temps le rival de Démosthènes, qui l'appeloit *la hache de ses discours*; en effet, il s'opposa souvent à cet orateur, et presque toujours avec succès. Il étoit aussi zélé que lui pour le bien de la patrie; mais il avoit plus de politique et de prudence. Son éloquence étoit simple et solide, pleine de force et de sens, et d'une briéveté sentencieuse. On lui demanda, dans l'assemblée du peuple, quel étoit le sujet de la rêverie où il paroissoit plongé : « Je songe, répondit-il, si je ne puis rien retrancher de ce que j'ai à dire aux Athéniens. » Phocion, uniquement occupé des intérêts de la république, cherchoit le bien avec candeur et le conseilloit avec courage. Loin de flatter les passions de la multitude et d'applaudir à ses caprices, il lui reprochoit sans cesse ses vices, tantôt avec force, tantôt avec une raillerie fine et piquante. « Le peuple te tuera quelque jour, s'il entre dans sa fureur, lui représentoit Démosthènes; et toi, lui répondit Phocion, s'il entre en son bon sens. Les Athéniens peuvent me forcer à exécuter des ordres que je n'approuve pas, mais ils ne sauroient me contraindre à dire ce que je ne dois pas dire. » La Pythie, à qui Démosthènes avoit déjà reproché qu'elle *philippisoit*, consultée sur la nécessité de la guerre, avoit répondu que tous les Athéniens étoient d'un même avis, à l'exception d'un seul. Les partisans de Philippe avoient suggéré cet oracle pour rendre Démosthènes odieux au peuple. Celui-ci le retournoit contre Eschine. Pour terminer ces débats puérils, Phocion dit : « Cet homme que vous cherchez, c'est moi qui n'approuve rien de ce que vous faites. » Celui que ne pouvoient ébranler les cris de la multitude, devoit être peu flatté de son approbation. Phocion, étonné de s'entendre applaudir un jour, demandoit à ses amis s'il ne lui étoit pas échappé quelque sottise. « Je m'émerveille, observe Plutarque, qu'un homme si âpre et si sévère, ait obtenu le surnom de *bon*. Il est vrai qu'il ne fit jamais mal ni déplaisir à citoyen quelconque : loin de là, s'il étoit rude et aigre à tous ceux qui flattoient ou corrompoient le peuple, il se montroit, en toute autre chose, doux et gracieux, courtois et humain à tout le monde. » En se rendant digne de tous les emplois, Phocion n'en brigua jamais un seul. On le nomma 45 fois capitaine général, sans qu'il l'eût sollicité, et presque toujours en son absence. Dans les différentes expéditions qu'il fit à la tête des armées, il vécut avec la modestie d'un simple particulier. Il gagna une bataille considérable sur les Macédoniens, chassa Philippe de l'Hellespont, dégagea Mégare, qu'il attacha aux Athéniens, et défit Micion

qui ravageoit l'Attique. En marchant sous les ordres de ce nouvel Aristide, les Athéniens sembleient retrouver leur ancienne vertu. Aussi simple à la tête des troupes que dans ses foyers, Phocion remplissoit les devoirs du capitaine, et partageoit les fatigues du soldat. Dans l'âge le plus avancé (il commanda les armées à plus de 80 ans) comme dans sa jeunesse, il alloit nus pieds et sans manteau, à moins qu'il ne fît un froid excessif; aussi disoit-on proverbialement : « Phocion vêtu, signe d'un grand hiver. » La vie de cet illustre citoyen présente une circonstance remarquable : aussi heureux qu'habile à la guerre, il savoit qu'en l'appelant à la tête de l'armée, elle soumettoit à son autorité ceux qui lui commandoient pendant la paix; et cependant il conseilla toujours la paix. Non seulement il regardoit celle-ci comme le but de tout gouvernement sage, et par cette raison il se félicitoit, à la fin de sa glorieuse carrière, de ce que, sous son commandement, les Athéniens avoient été enterrés en leurs paternelles sépultures; mais en voyant les républiques de la Grèce corrompues par le luxe, divisées par la jalousie et par la haine, épuisées par des guerres récentes et implacables, il pensoit que la paix pouvoit seule garantir leur liberté. Les Athéniens voulant armer contre Thèbes, il leur dit : « Bonnes gens, servez-vous des armes que vous maniez le mieux; plaidez et ne vous battez pas. » Ce fut là le motif de sa constante opposition aux mesures violentes que Démosthènes fit adopter contre Philippe. Le judicieux Polybe reproche à ce fameux orateur son emportement téméraire, et vante avec raison le sens admirable, la prévoyante politique de Phocion. « Athéniens, disoit celui-ci, faites en sorte d'être les plus forts, ou sachez gagner l'amitié de ceux qui le sont. Il ne s'agit pas de savoir où on donnera la bataille, mais bien si l'on peut remporter la victoire. Je vous conseillerai la guerre, quand je verrai les jeunes gens disposés à obéir et à ne pas abandonner leurs rangs; les riches contribuer volontairement aux besoins de l'état : les orateurs ne pas piller le public. » Il est malheureux, dit-il au peuple, que nous connoissant mutuellement si bien, vous ne puissiez faire de moi un brave, ni moi de vous des poltrons. » On ne l'écouta point, et la bataille de Chéronée, si fatale à la Grèce, la ruine de Thèbes, l'humiliation d'Athènes après la guerre Lamiaque, furent les tristes fruits des conseils qu'il avoit combattus, et justifièrent ses prédictions. N'ayant pu prévenir les désastres publics, il s'appliqua à y porter remède. L'estime et la confiance qu'inspiroient ses vertus, lui en fournirent les moyens : et son intervention auprès de Philippe et d'Alexandre, en modérant l'orgueil de la victoire, améliora le sort des vaincus. Pour assurer le repos de la Grèce, et occuper loin d'elle ces deux ennemis de sa liberté, il leur conseilla de tourner leurs armes contre les Perses. Alexandre se rappela ce conseil au milieu de ses conquêtes, et par reconnoissance voulut lui faire don de cent talens. Phocion s'informa de ceux qui étoient chargés de cette commission. « Pour quelle raison et dans quelle vue Alexandre le choisissoit seul parmi un si grand nombre d'Athéniens pour lui faire des présens? » — C'est, lui répondirent-ils, « qu'Alexan-

dre vous juge seul homme de bien et vertueux.—Qu'il me laisse donc, répartit-il, passer pour tel et l'être en effet. » Il fut d'abord moins heureux auprès d'Antipater l'un des successeurs d'Alexandre : Athènes vit son gouvernement changé, ses citoyens bannis, et une garnison placée dans Munichie; mais l'influence que Phocion conserva dans les affaires adoucit insensiblement la sévérité de ces mesures. Le peuple, soumis à une aristocratie modérée, jouit du repos, et, en perdant son indépendance, garda presque tous les avantages de la liberté. Après la mort d'Antipater, la rivalité de Cassandre et de Polysperchon produisit de nouveaux troubles. Celui-ci vouloit s'attacher les villes de la Grèce : il feignit de leur rendre la liberté, rétablit à Athènes le gouvernement populaire, trompa par ses artifices la prudence de Phocion et le fit accuser de trahison. Ce respectable vieillard fut traduit, chargé de fers, devant une assemblée que ses ennemis avoient composée de la plus vile populace. On osa proposer de lui faire donner la torture, et on prononça l'arrêt de sa mort, sans daigner entendre sa défense. Seul, tranquille au milieu du tumulte et des clameurs, il se rendit à sa prison avec une contenance aussi assurée que s'il fût allé se mettre à la tête de son armée. Quand on eut apprêté la ciguë, Nicoclès, un des plus fidèles amis de Phocion, le pria de lui permettre d'en goûter le premier : « Votre demande, ô mon cher Nicoclès! lui répartit Phocion, m'est fort désagréable et me cause une peine extrême; mais comme je ne vous ai jamais rien refusé, je vous accorde encore ceci..... » Ceux qui devoient subir la même peine, ayant bu le poison, il n'en resta plus. Le bourreau ne voulut point en broyer d'autre, exigeant qu'on ne lui comptât douze drachmes. Phocion pria un de ses amis de donner cette somme au bourreau, « puisqu'il n'étoit pas permis de mourir sans payer. » En buvant la ciguë, il manda à son fils « de ne jamais se souvenir de l'injustice des Athéniens. » — Phocion avoit conservé, dans Athènes corrompue, les mœurs simples et frugales de l'ancienne Lacédémone. Né avec une fortune très-médiocre, sa pauvreté lui étoit chère; il savoit n'y attacher ni honte ni vanité. Il regardoit les richesses comme un fardeau incommode pour le sage qui sait s'en passer, et comme un écueil pour la vertu qui n'est pas parvenue à les mépriser : aussi n'accepta-t-il jamais les présens que voulurent lui faire les souverains dont il étoit l'ami. Ils m'estiment, disoit-il à leurs envoyés, qui le trouvoient tirant de l'eau de son puits, tandis que sa femme pétrissoit le pain du ménage : « Eh bien, qu'ils me laissent donc être vertueux! Opposoit-on à ses refus l'intérêt de ses enfans, il répondoit : « Si mes enfans me ressemblent, le champ qui me nourrit suffira pour les nourrir : si non, je ne veux point, en leur laissant des richesses, entretenir et augmenter leur luxe et leurs désordres. » Les Athéniens ne tardèrent pas à reconnoître leur déplorable égarement. Ils allèrent chercher à Mégare les cendres de Phocion à qui ses ennemis avoient fait refuser les honneurs de la sépulture dans l'Attique. On lui éleva un tombeau et une statue aux dépens du public, et on punit du dernier supplice ses infâmes accusateurs. — On place la mort de Phocion environ 317 ans avant Jésus-Christ; il avoit alors

80 ans. L'abbé de Mably a publié en 1763, in-12, un ouvrage sous le titre d'*Entretien de Phocion sur le rapport de la Morale avec la Politique*, dont il y a eu depuis plusieurs éditions. C'est peut-être ce que cet abbé a fait de moins mauvais. La statue de Phocion, par M. Delaistre, est placée dans la galerie du sénat-conservateur.

* PHOCYLIDES (Jean), ou plutôt Fokkens-Holwarda, né à Holwerden en Frise, l'an 1618, fit toutes ses études à Franeker. Il y étoit depuis un an professeur extraordinaire de logique, quand il reçut le bonnet de docteur en la faculté de médecine. Phocylides pratiqua peu de temps cet art, et n'y obtint aucun succès, mais il étudia les mathématiques, et se fit de la réputation comme professeur de philosophie. Il mourut en 1651, laissant, selon M. Paquot, I. *Dissertatio astronomica in Lansbergium*, Franekeræ, 1640, in-12. II. *Epitome astronomiæ reformatæ*, ib., 1642, in-12. III. *Sciagraphia logicæ generalis*, ibidem, 1643, in-12. IV. *Collegium logicum, disputationibus duodecim*, ibid., 1646, in-12. V. *Elementale logicum*, ibidem, 1648, in-12. VI. *Philosophia naturalis, sive physica vetus-nova*, Halernui, 1651, in-12. VII. *Astronomia frisonne*, en flamand, Harlem, 1652 et 1665, in-12.

PHOCYLIDE, poète grec et philosophe de Milet dans l'Ionie, vivoit 540 ans avant Jésus-Christ. Nous avons sous son nom, une pièce de poésie qui n'est pas de lui, mais d'un auteur qui vivoit sous Adrien ou sous Trajan, tems auquel on a forgé les vers sibyllins, dont quelques-uns se trouvent dans Phocylide. On trouve le petit *Poëme* qui lui est attribué, dans plusieurs Recueils : entre autres avec Théognide, à Heidelberg, 1597, in-8°. Jean-André Schier l'a fait imprimer à part, avec une version latine et des remarques curieuses, Léipsick, 1751, in-8°. Duché l'a traduit en français, Paris, 1698, in-12; mais il y en a une autre version, Paris, 1782, in-18.

* PHOEDRUS (Thomas), professeur d'éloquence à Rome, dans le seizième siècle, fut chanoine de Latran et bibliothécaire du Vatican. Il dut son avancement à une circonstance particulière. Erasme raconte que le cardinal Raphael Georgiano, ayant fait représenter dans son palais l'Hyppolite de Senèque, Phœdrus y remplit le rôle de Phèdre, et changea depuis son nom de famille en celui de Phœdrus. Il s'en acquitta sans doute avec succès, puisque la protection du cardinal lui valut les places qu'il obtint dans la suite. Il mourut d'une chûte qu'il fit dans les rues de Rome, étant monté sur sa mule. Erasme étoit fort lié avec lui, et rapporte qu'on l'avoit *surnommé* le Cicéron de son tems; mais il parloit mieux qu'il n'écrivoit. Sa mort prématurée l'empêcha de publier plusieurs *ouvrages* qu'il n'avoit pas encore achevés.

PHOLUS (Mythol.), fils d'Ixion et de la Nue, et l'un des principaux centaures, donna l'hospitalité à Hercule, qui alloit aux noces de Pirithoüs. Lorsque ce demi-dieu défit les centaures aux noces d'Hippodamie, il traita humainement Pholus, en reconnoissance du bon accueil qu'il en avoit reçu.

PHORBAS (Mythol.), fils de

Priam et d'Épithésie, fut père d'Ilionée, compagnon d'Énée. Il avoit été vainqueur dans tous les combats livrés au siége de Troye; mais il fut vaincu à son tour, et tué par Ménélas. C'est sa figure qu'emprunta le dieu du sommeil pour tromper Palinure, pilote d'Énée.

PHORCYS *ou* PHORCUS (Mythol.), fils de l'Océan et de la Terre, et, selon d'autres, de la nymphe Thésée et de Neptune. Il fut père de plusieurs monstres, tels que les Gorgones, le Dragon qui gardoit le jardin des Hespérides, etc. Homère y ajoute Thoosa, mère de Polyphême.

I. PHORMION, philosophe péripatéticien, enseignoit à Ephèse. Annibal, retiré dans cette ville, fut invité d'aller entendre ce philosophe, qui discourut beaucoup et fort mal sur l'art militaire et sur les devoirs d'un général. « J'ai souvent entendu radoter des vieillards, dit le héros carthaginois indigné; mais je n'ai jamais vu de plus grand radoteur que Phormion. »

* II. PHORMION, général athénien, succéda à Callias, 432 ans avant J. C. Après avoir donné des preuves multipliées de son courage dans la guerre du Péloponèse, et défait les flottes des Lacédémoniens, il refusa le commandement en chef, et vendit ses terres pour faire subsister l'armée. Les Athéniens payèrent ses dettes, lui offrirent de nouveau le commandement; il répondit « qu'il ne vouloit pas être le chef d'une armée où tous les soldats seroient plus riches que lui. »

* PHORMUS *ou* PHORMIS, partage avec Epicharme (dont *voyez* l'article) l'honneur de l'invention de la comédie. Themistius, dans sa 19e harangue, et Suidas, les joignent ensemble, et placent cette découverte à Syracuse: fait qui ne peut être bien constaté. Phormis jouissoit d'une grande considération auprès du roi Gélon, qui lui confia l'éducation de ses enfans, et auprès d'Hiéron, son successeur.

PHORONÉE (Mythol.), fils d'Inachus et roi d'Argos, fut pris pour arbitre dans un différend qui s'étoit élevé entre Junon et Neptune. On croit qu'il fut le premier qui apprit aux hommes à vivre en société.

PHOTIN, hérésiarque du quatrième siècle, avoit été diacre et disciple de Marcel d'Ancyre, et fut élevé sur le siége de Sirmich. Photin avoit beaucoup d'esprit, de savoir et d'éloquence, et menoit une vie irréprochable. Il soutint que Jésus-Christ étoit un homme. Il fut déposé dans un concile de Sirmich, en 351, puis exilé par l'empereur Constance, quelque tems après. Julien le rappela et lui écrivit une lettre pleine d'éloges; mais il fut exilé de nouveau sous l'empire de Valentinien, et mourut en Galatie l'an 376. Il avoit composé un grand nombre d'*ouvrages* qui ne sont point venus jusqu'à nous. Les principaux étoient: un *Traité* contre les Gentils, et les *Livres* adressés à l'empereur Valentinien. Il écrivoit bien en grec et en latin. Ses sectateurs furent nommés photiniens.

† PHOTIUS, patriarche de Constantinople, issu d'une des plus illustres et des plus riches maisons de cette ville, étoit petit-neveu du patriarche Taraise,

et frère du patrice Sergius, qui avoit épousé une des sœurs de l'empereur. Ses parens cultivèrent avec soin les heureuses dispositions dont la nature l'avoit favorisé. Bardas, le restaurateur des lettres, fut le directeur de ses études; et les progrès du jeune disciple étonnèrent tous ses maitres : il devint à la fois grammairien, poète, orateur, critique, philologue, mathématicien, philosophe, médecin, astronome. Ses talens contribuèrent autant que sa naissance à l'élever aux plus hautes dignités. Il fut grand écuyer, capitaine des gardes, ambassadeur en Perse, et premier secrétaire d'état. Ce fut après avoir passé par toutes ces charges, qu'il embrassa l'état ecclésiastique. Alors ses études changèrent d'objet : il se consacra à la théologie, et y devint aussi savant que s'il ne se fût jamais appliqué à autre chose. Ignace, patriarche de Constantinople, ayant été déposé, il obtint sa place. Les évêques le firent passer en six jours par tous les degrés du sacerdoce : le premier jour on le fit moine, parce que les moines étoient alors regardés comme faisant partie de la hiérarchie; le second jour, il fut fait lecteur; le troisième, soudiacre; puis diacre, prêtre, et enfin patriarche le jour de Noel, en 857. Par cette ordination, la ville impériale étoit censée avoir deux patriarches; mais le pasteur intrus mit bientôt en œuvre l'artifice et la violence pour perdre le pasteur légitime. Maître de l'esprit de l'empereur Michel, il ne craignoit point les contradicteurs : il ne leur répondoit qu'en les faisant frapper de verges, jusqu'à ce qu'ils eussent souscrit à la condamnation de leur patriarche. Les cruautés qu'il exerçoit contre ses adversaires, lui firent appréhender une révolte. Il crut en prévenir les effets, en écrivant au pape Nicolas I une lettre artificieuse, dans laquelle il prodiguoit les mensonges et les flatteries. « Il gémissoit, disoit-il, de ce qu'on avoit mis sur ses épaules le fardeau de l'épiscopat, et de ce que le patriarche Ignace s'en étoit déchargé. Quand je pense à la grandeur de l'épiscopat, à la foiblesse humaine, et à la mienne en particulier, j'ai toujours été surpris qu'il puisse se trouver quelqu'un qui veuille se charger d'un poids si accablant. Je ne puis exprimer quelle est ma douleur de m'en être chargé moi-même. » Dans le temps même que Photius tenoit ce langage, il fut convaincu d'avoir fabriqué des lettres, et conduit toute une manœuvre dont à peine on croiroit un homme capable. Il engagea un misérable qui portoit l'habit de moine et qui étoit inconnu à Constantinople, à lui remettre devant tout le monde une lettre que Photius lui-même avoit composée, en disant qu'il l'apportoit de la part du pape. La fourberie fut découverte : Photius tira des mains de la justice celui qui l'avoit servi, et lui procura même une charge considérable à la cour. Photius s'assura un grand nombre de partisans par deux moyens qui lui réussirent. Le premier fut de faire ordonner par l'empereur, que tous les legs pieux laissés par testament seroient distribués par ses mains. Aussi il paroissoit fort libéral; car on ne faisoit pas toujours attention que c'étoit le bien d'autrui qu'il donnoit avec tant de générosité. L'autre moyen étoit d'obliger tous ceux qui venoient à lui pour apprendre les sciences profanes, de promettre par écrit qu'ils seroient toujours

dans sa communion. Tous ses disciples, qui étoient en grand nombre, se trouvoient donc engagés à le soutenir; et il y avoit parmi eux des personnes de la plus haute distinction. Cependant le pape Nicolas, qu'il avoit prié d'envoyer ses légats à Constantinople pour détruire le reste des iconoclastes, (ou plutôt pour confirmer la déposition d'Ignace) se rendit à ses désirs. Les légats étant arrivés, furent maltraités et assistèrent au conciliabule de Constantinople en 861, où Photius triompha. Nicolas, irrité d'avoir été joué, rétablit le patriarche légtime dans tous ses droits, et prononça anathème contre l'ordination de l'anti-patriarche, qui excommunia le pape à son tour. Le triomphe de ce prélat ambitieux ne fut pas de longue durée. Basile le Macédonien, ayant succédé à Michel, chassa Photius du siége patriarcal, et y fit asseoir Ignace. Rome profita de cette conjoncture pour faire assembler à Constantinople le huitième concile œcuménique, convoqué en 869. Photius y fut anathématisé, et avec lui tous ceux qui ne voulurent pas abandonner sa cause. Les évêques souscrivirent au décret avec du vin qu'on venoit de consacrer. Photius ne s'abandonna pas dans cette disgrace. L'empereur Basile, né dans l'obscurité, vouloit faire accroire qu'il étoit d'un sang illustre; Photius le prit par ce foible. Il composa une histoire chimérique, dans laquelle il le faisoit descendre en droite ligne du célèbre Tiridate, roi d'Arménie. Ce prince, séduit par cette flatterie, le rétablit l'an 877, d'autant plus volontiers que le patriarche Ignace venoit de mourir. Le pape Jean VIII le reçut à sa communion, et envoya ses légats à un autre concile de Constantinople, dans lequel Photius se fit reconnoître patriarche légitime. L'approbation que Jean lui avoit accordée, déplut à ses successeurs. Les papes Martin, Adrien et Etienne, se déclarerent successivement contre lui; et la paix fut rompue. Photius alors éclata contre l'église romaine, la traita d'hérétique au sujet de l'article du Symbole *Filioque procedit*, de l'Eucharistie faite avec du pain sans levain, et de quelques autres usages réprouvés par l'église grecque. Léon le philosophe, frappé des plaintes que les pontifes de Rome avoient formées contre Photius, les fit examiner; on les trouva fondées; et il fut enlevé de nouveau, l'an 886, du siége patriarcal, pour être enfermé le reste de ses jours dans un monastère d'Arménie, où il mourut l'an 891. Fleury trace en deux mots le portrait de ce fameux schismatique. « C'étoit, dit-il, le plus grand esprit et le plus savant homme de son siècle, mais c'étoit un parfait hypocrite, agissant en scélérat et parlant en saint. » Nous avons de lui un grand nombre d'ouvrages. Les principaux sont, I. Sa *Bibliothèque*. C'est un des plus précieux monumens de littérature qui nous soit resté de l'antiquité. On y trouve des extraits de 280 auteurs, dont la plupart ont été perdus, tels que l'historien Théopompe et l'orateur Hypéride. Il fit cet ouvrage à l'imitation du grammairien Télèphe, qui pour faire connoître les bons livres, composa l'*Art des bibliothèques*, sous l'empereur Antonin le Pieux. On ne peut que louer Photius en qualité de bibliothécaire. Ses analyses sont faites avec art; et ses jugemens sur le style et le fond des ouvrages, sont presque toujours dictés par le goût. Ce livre

utile, qu'on peut regarder comme le père des bibliothèques raisonnées plutôt que celui des journaux, ne se soutient pas sur la fin ; on n'y trouve plus cette précision et cette justesse qui caractérisent le commencement. Le savant Fabricius prétend que cette différence vient de ce que cet ouvrage a été recueilli par plusieurs personnes, et que celles qui ont voulu remplir les lacunes l'ont gâté. En effet, le style en est si différent en plusieurs endroits, qu'on seroit porté à adopter cette conjecture. André Schott fut le premier qui mit cet ouvrage au jour et en donna communication à David Hœschelius, et le fit imprimer en 1601. Schott en donna une version latine, qu'il fit imprimer séparément en 1606. L'original grec et la traduction furent réimprimés ensemble en 1611. La dernière édition, la plus ample et la meilleure, est celle de Rouen, 1653, in-fol. II. *Nomocanon* : c'est un recueil qui comprend, sous quatorze titres, tous les canons reconnus dans l'Eglise depuis ceux des apôtres jusqu'au 7e concile œcuménique, et les lois des empereurs sur les matières ecclésiastiques. On sent combien une pareille collection est utile. On la trouve dans la Bibliothèque du Droit de Justel ; et on l'a imprimé séparément à Oxford, 1672, in-folio. III. Un recueil de 248 *Lettres*, Londres, 1651, in-folio, dans lesquelles on remarque, comme dans tous ses autres ouvrages, une étendue d'esprit étonnante, une profondeur d'érudition admirable, et une éloquence pleine de chaleur et d'abondance. IV. Plusieurs *Ouvrages* manuscrits.

† I. PHRAATES Ier, roi des Parthes, succéda à Arsaces III, autrement Priapatius, et mourut l'an 151 avant J. C., sans avoir rien fait de remarquable ni dans la paix, ni dans la guerre. Mais son amour pour le peuple doit le faire distinguer du commun des princes. Il avoit des enfans en bas âge. Dans la crainte des troubles qui accompagnent les minorités, il désigna pour son successeur son frère Mithridate, dont il connoissoit la sagesse et la valeur.

† II. PHRAATES II, régna après Mithridate son père, l'an 151 avant J. C., et fit la guerre contre Antiochus Sidètes, roi de Syrie, qui périt dans un combat. Le vainqueur en contemplant le cadavre de son ennemi, lui reprocha en ces termes son intempérance et et sa témérité : « Tes débauches, Antiochus, et ta grande confiance ont hâté ta mort. Tu croyois pouvoir mettre dans une de tes grandes coupes le royaume des Parthes, et l'avaler !... » Phraates fut ensuite défait lui-même et tué dans une bataille contre les Scythes, l'an 129 avant J. C.

† III. PHRAATES III, surnommé *le Dieu*, succéda à son père Sintricus ou Sinatrocès, l'an 66 avant J. C. Il prit sous sa protection Tygranes, fils de Tygranes-le-Grand, roi d'Arménie, et donna sa fille en mariage à ce jeune prince. Quelque temps après, il voulut détrôner le père de son gendre ; mais il n'y réussit point. De retour dans ses états, il fut tué par ses fils Orodes et Mithridate, l'an 36 avant J. C.

IV. PHRAATES IV, fut nommé roi 53 ans avant J. C., par Orodes, son père, qui eut bientôt sujet de s'en repentir. Ce

fils dénaturé fit mourir tous ses frères et Orodes lui-même, avec lequel il avoit d'abord partagé l'autorité. Il n'épargna pas son propre fils, de crainte qu'on ne le mît sur le trône en sa place. Il fit ensuite la guerre avec succès contre Marc-Antoine, qui fut obligé de se retirer avec perte. Phraates fut chassé de son trône peu de temps après, par Tiridate; mais il y remonta avec le secours des Scythes, l'an 23 avant l'ère chrétienne. Il ne pensa plus alors qu'à jouir de la paix et des plaisirs, et mourut deux ans avant la venue de J. C., empoisonné par l'ordre de Phraatice, son fils.

PHRAATICE, après avoir fait empoisonner son père Phraates IV, l'an 2 avant J. C., monta sur le trône des Parthes. Il ne jouit pas long-temps du fruit de son parricide. Ses sujets le regardant avec horreur, le chassèrent du royaume, et il mourut peu de temps après.

† PHRANZA ou PHRANTZÈS (George), maître de la garde-robe des empereurs de Constantinople, eut la douleur de voir prendre cette ville par les Turcs en 1453. Témoin jusqu'en 1461 des malheurs arrivés à sa patrie, il les a transmis à la postérité. Son *Histoire Byzantine*, imprimée avec Gennesius et J. Malala (Venise, 1733, in-fol.), est curieuse. Elle a été réimprimée à part avec les notes de François Christian Alter, Vienne en Autriche, 1796, in-folio. Il dit « qu'après le saccagement de Constantinople, il fut esclave comme les autres et qu'on lui fit souffrir tous les maux de la servitude : après quoi il fut vendu et racheté à Lacédémone, où il avait été conduit, et devint domestique du prince Thomas, frère du défunt Constantin, empereur, qui lui donna une terre et qui se servit de lui en différentes ambassades. Il ajoute que sa femme fut aussi captive avec ses enfans; savoir, un fils et une fille que les Turcs vendirent à un des écuyers de Mahomet, qui les acheta chèrement parce qu'ils étoient beaux et bien faits; que cet écuyer étrangla lui-même le garçon, que la fille mourut de la peste dans le palais, et que sa femme fut enfin rachetée. » (FABRE, *Histoire ecclésiastique*, liv. 110.) On a encore de lui une *Vie de Mahomet II*. Il se fit religieux sur la fin de ses jours, et mourut vers l'an 1491.

*PHRAORTES, roi des Mèdes, succéda à Déjocès, l'an 657 avant J. C. Il régna 22 ans, et fut tué en assiégeant Ninive. Cyaxare son fils lui succéda.

† PHREAS (John) ou FREAS, écrivain anglais, que Leland cite comme l'un de ceux qui les premiers ont contribué à tirer leur pays de la barbarie et de l'ignorance, naquit à Londres vers la fin du quatorzième ou au commencement du quinzième siècle. Il fit ses études à Oxford, y reçut les ordres sacrés et fut envoyé à Bristol, où excité par la curiosité et par la grande réputation de Guarini qui professoit à Ferrare, il se détermina à s'embarquer pour l'Italie. Il étudia la médecine sous ce professeur célèbre, et se mit en état de l'enseigner lui-même d'abord à Ferrare et ensuite à Florence, et à Padoue où il prit le degré du doctorat. On lui doit, I. *des lettres et des poésies*. II. Une *Traduction* latine de Synesius *de*

ae de Calvini. III. Une *traduction* dans la même langue, de Diodore de Sicile, qui a été faussement attribuée au Pogge. On prétend que cette traduction lui valut, auprès du pape Paul II, sa nomination à l'évêché de Bath, à laquelle il ne survécut pas long-temps. Il mourut à Rome, soupçonné d'avoir été empoisonné, on ne sait dans quelle année. On lui attribue un autre ouvrage intitulé : *De Rebus géographicis*. Leland rapporte qu'il avoit gagné beaucoup d'argent en Italie, en y exerçant la médecine, et qu'il mourut riche.

* PHRYGION (Paul Constantin) de Schelestat, embrassa les opinions de Zuingle et d'OEcolampade, et fut le premier ministre de l'église de Saint-Pierre à Basle, en 1529. Ulric, duc de Wittemberg, qui s'étoit réfugié dans cette ville, l'y connut; et dès qu'il fut rétabli dans ses états en 1534, il appela ce théologien, et le fit ministre à Tubinge, où Phrygion mourut en 1643. On a de lui, I. Une *Chronologie*. II. Des *Commentaires* sur l'*Exode*, le *Lévitique*, *Michée*, et sur les deux *Epîtres à Timothée*.

† PHRYNÉ, musicienne et célèbre courtisanne de la Grèce vers l'an 328 avant J. C., née à Thespies, étoit prête à être condamnée à la mort, lorsqu'Hypéride, son avocat, la fit venir à l'audience, déchira sa tunique et la fit paroître nue devant ses juges. Elle leur parut si belle qu'ils l'acquittèrent. On ne pouvoit la voir sans se sentir embrasé d'amour; c'est pourquoi il lui fut défendu de paroître aux bains publics et aux fêtes d'Eleusis. Elle fut la maîtresse du célèbre Praxitèle. Cet artiste lui ayant avoué que le *Cupidon* étoit son chef-d'œuvre, elle le lui demanda, l'obtint et en fit présent à sa ville natale. Praxitèle employa son ciseau à immortaliser l'objet de son amour. La statue faite de sa main fut placée à Delphes entre celles d'Archidamus, roi de Sparte, et de Philippe, roi de Macédoine. De toutes les courtisannes de son temps, Phryné fut la plus piquante et la plus recherchée. Le trafic de ses charmes fut si lucratif, qu'elle offrit de faire rebâtir Thèbes, pourvu qu'on y mît cette inscription : « Alexandre a détruit Thèbes, et la courtisanne Phryné l'a rétablie. (*Voyez* XENOCRATE). M. de Murr a entrepris de prouver dans une brochure intitulée : *Die Mediceische Venus and Phryné*, (Dresde, 1804, in-8° de 48 pages), que la statue, connue sous le nom de la *Vénus de Médicis*, n'est autre chose que celle de Phryné, représentée dans sa jeunesse par Praxitèle. Il s'appuie principalement sur un passage de Pline, XXXIV, XIX, X. — Il y eut une autre PHRYNÉ, surnommée *la Cribleuse*; parce qu'elle dépouilloit ses amans. — Quintilien parle d'une troisième PHRYNÉ, qui, accusée d'impiété, obtint son pardon, en découvrant son sein à ses juges; mais il est vraisemblable qu'il aura confondu cette dernière avec celle qui fait le sujet de cet article.

† I. PHRYNIQUE ou PHRYNICHUS, orateur grec, natif de Bithynie, florissoit sous Commode. Nous avons de lui, I. Un Traité *des Dictions attiques*, imprimé plusieurs fois en grec et en latin. Il le fut d'abord à Rome, en 1517, in-8°; il l'a été depuis plus exactement à Augsbourg, 1601, in-4°., et à Utrecht avec

les notes de Jean Corneille de Pauw, 1739, in-4°. II. *Apparat sophistique*. C'est une collection de phrases et de mots.

† II. PHRYNIQUE, phréarien, fils de POLYPHRADMON, et disciple de Thespis, fit faire quelques pas à l'art dramatique, qu'il trouva à son enfance chez les Grecs. Il introduisit sur la scène les rôles de femmes, et employa l'espèce de vers la plus convenable à ses sujets. A l'occasion des fêtes données par la patrie reconnoissante à Thémistocle, vainqueur des Perses, Phrynique présenta au concours sa tragédie de la *Prise de Milet*. Elle obtint le prix; et le nom du poëte fut associé sur le marbre avec celui du héros. Les spectateurs fondirent en larmes à la représentation, et l'auteur fut condamné à une amende de mille drachmes, pour avoir peint avec des couleurs trop vives des maux que les Athéniens auroient dû prévenir. — Athenée cite une autre pièce de Phrynique, intitulée les *Phéniciennes*, dont le scoliaste d'Aristophane, et l'auteur de l'Argument des *Perses* d'Eschyle font aussi mention. C'est apparemment pour ce drame qu'il fut couronné à Athènes, selon le récit de Plutarque dans la vie de Thémistocle. Voyez d'autres savantes recherches sur Phrynique dans la Réponse de Bentley à Boyle, pag. 139—149 de la traduction latine. On y établit qu'il n'y a eu de ce nom qu'un seul poëte tragique (contre l'opinion de Lilegyralde et de Boyle); qu'il y a eu du même nom un acteur tragique, fils de Choroclès; — un poëte comique, fils d'Eunomis; — et enfin, un général athénien, conspirateur contre sa patrie.

† PHRYNIS, musicien de Mitylène, capitale de Lesbos, florissoit 457 ans avant l'ère chrétienne. Il apprit la cithare d'Aristoclite, et devint si habile sur cet instrument, qu'il remporta le premier la victoire aux jeux des Panathénées à Athènes. Il fut moins heureux, lorsqu'il disputa ce prix à Timothée, qui fut proclamé vainqueur unanimement. Quelques-uns ont prétendu qu'il fut mis chez son maître par Hiéron le tyran, dont il étoit cuisinier: mais la chose paroît peu vraisemblable; car les poëtes de son temps, qui se sont déchaînés contre lui, n'auroient pas manqué de lui reprocher sa basse extraction. On regarde Phrynis comme l'auteur des changemens de l'ancienne musique pour la cithare: d'abord il ajouta deux nouvelles cordes aux sept qui la composoient, et introduisit dans la modulation un tour efféminé, au lieu de cette noble et mâle simplicité qui la distinguoit auparavant. Plutarque suppose que la musique accuse elle-même Cinésias de ces changemens; mais il ajoute dans ces vers, traduits par Amyot:

Encore m'a celui-là moins traitée
cruellement, et non pas tant gastée,
Comme Phrynis, lequel en me jettant
Son tourbillon, et me pirouettant,
Tournant, virant, trouva douze harmonies
Selon sa mode, en cinq cordes garnies.

Burette observe que l'on pourroit se former une idée de cette musique, d'après plusieurs morceaux de Lulli, exprimant des tourbillons, des tempêtes, etc. Nous laissons aux musiciens modernes à décider cette question. Du reste Phrynis s'étant présenté aux jeux publics à Lacédémone, avec sa cithare à neuf cordes, l'éphore Ecprépès lui en coupa

deux, lui laissant seulement le choix entre celles d'en haut ou d'en bas.

PHRYXUS (Mythol.), fils d'Athamas et frère de Hellé. Pendant qu'il étoit, avec sa sœur, chez Creté, leur oncle, roi d'Iolchos, Démodice, femme de Creté, fit des avances à Phryxus; mais se voyant rebutée, elle l'accusa d'avoir voulu attenter à son honneur. Aussitôt une peste ravagea tout le pays; l'oracle consulté répondit que les dieux s'appaiseroient, en leur immolant les deux dernières personnes de la maison royale. Comme cet oracle regardoit Phryxus et Hellé, on les condamna à être immolés; mais dans l'instant ils furent entourés d'une nue, d'où sortit un bélier qui les enleva l'un et l'autre dans les airs, et prit le chemin de la Colchide. En traversant la mer, Hellé, effrayée du bruit des flots, tomba et se noya dans cet endroit, qu'on appela depuis l'Hellespont. Phryxus étant arrivé dans la Colchide, y sacrifia ce bélier à Jupiter, en prit la toison qui étoit d'or, la pendit à un arbre dans une forêt consacrée au dieu Mars, et la fit garder par un dragon, qui dévoroit tous ceux qui se présentoient pour l'enlever. Mars fut si content de ce sacrifice, qu'il voulut que ceux chez qui seroit cette toison, vécussent dans l'abondance tant qu'ils la conserveroient, et qu'il fût cependant permis à tout le monde d'essayer d'en faire la conquête. Voilà, selon la fable, cette fameuse toison d'or que Jason, accompagné des Argonautes, enleva par le secours de Médée. (*Voyez* JASON.) Les poètes dirent que ce bélier avoit été mis au nombre des douze signes du zodiaque, et en étoit le premier. C'est *Aries* chez les Latins.

PHUL, roi d'Assyrie, s'avança sur les terres du royaume d'Israël, pour s'en emparer, vers l'an 765 avant J. C. Mais Manahem, roi d'Israël, lui ayant donné cent talens d'argent, il retourna dans ses états.

* PHYLARQUE, historien grec, postérieur au temps d'Alexandre, ignora qu'en voulant tout apprendre à ses lecteurs, on s'expose à être oublié soi-même avec ses ouvrages. Il n'omit aucune des circonstances de l'expédition de Pyrrhus dans le Péloponèse, et s'étendit beaucoup sur Cléomène, dont il fit son héros favori, au point d'oser justifier les perfidies dont ce prince fut l'auteur et la victime. Plein d'exagérations, il mérita justement la censure de Polybe.

PHYLIRE, *Voyez* PHILYRE.

PHYLLIS (Mythol.), fille de Lycurgue, roi de Thrace, écouta favorablement Démophoon, fils de Thésée, qui promit de l'épouser aussitôt après son retour de Crète. Elle se pendit, parce qu'il tardoit trop à revenir, et fut métamorphosée en amandier. Démophoon, de retour, l'alla mouiller de ses pleurs, et aussitôt il poussa des feuilles comme s'il eût été sensible à ses caresses.

FIN DU TOME TREIZIÈME.



Ovide. *Oxenstiern. II.* *Papillon. I.*

Paracelse. *Paré. II.* *Parnell.*

Pascal. I. *Pasquier.* *V. Paul. III.*

Peiresc. *I. Pélage. Ier.* *Pelisson.*


Pelloutier
(Simon.)
Penne, fils
Pepin. I.
Périclès.
Perrault. II.
Perron. I.
Peronnet.
Pétau. I.
Petrarque.
Peyronie.
Philidor.
III. Philippe. II.


VII. Philippe. II.
XIV. Philippe. II.
XVII. Philippe. V.
Philippe
(d'Orléans Régent.)
XXIV. Philippe
(d'Orléans.)
Phocion.
I. Pic.
Picard
(Bernard.)
Piccini.
Pie. V.
(Michel Ghisler)
Pie. VI.
(Jean Ange Braschi)
VII. Pierre. I.er

